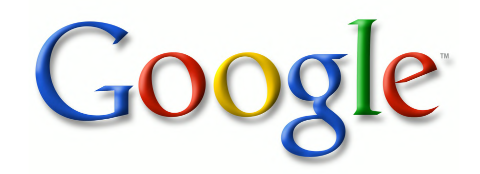
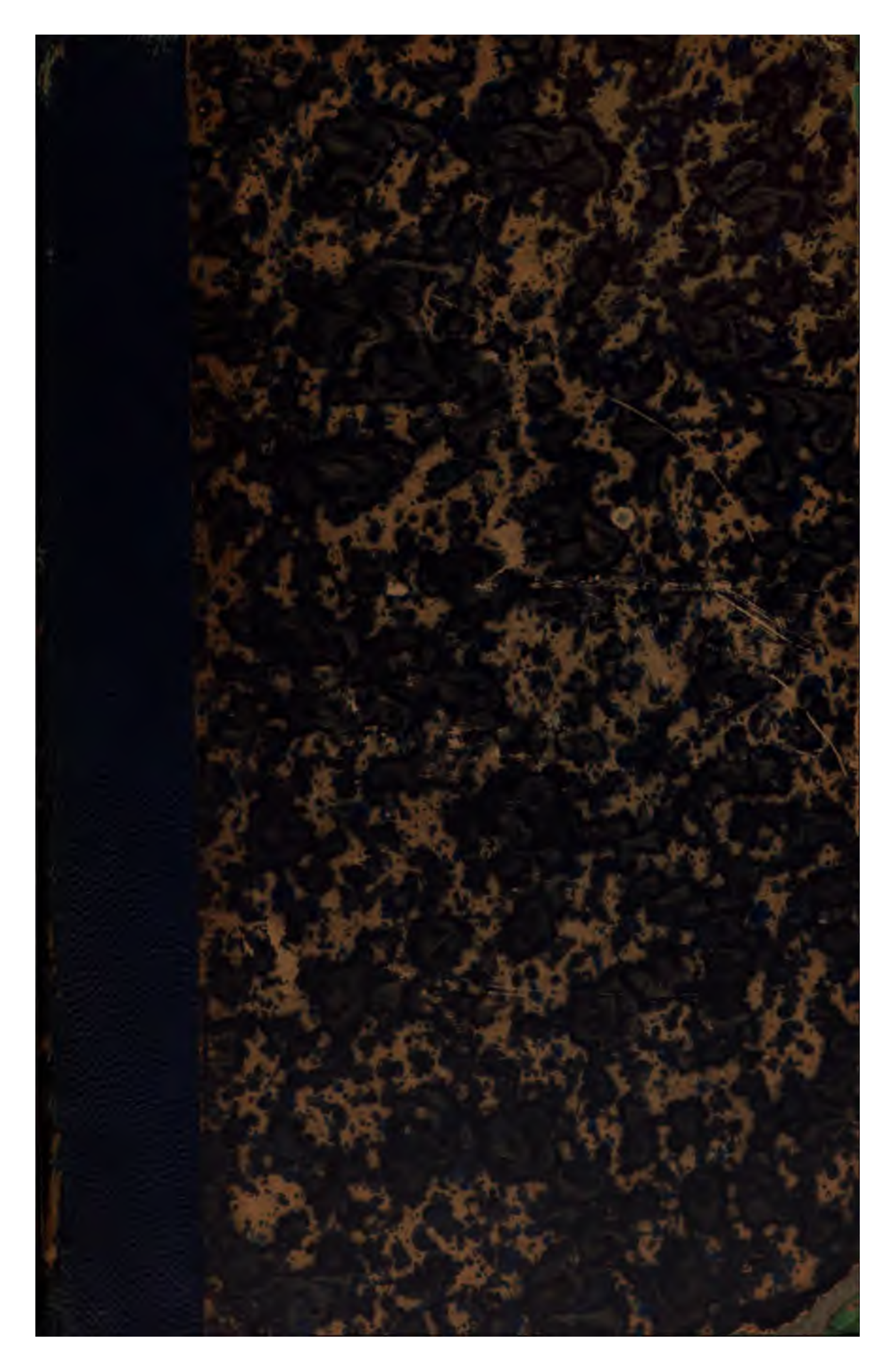





יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ΧΡΙΣΤΟΥ



NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE-SIXIÈME.

—

Verne (La). — Zyll.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Quarante-Sixième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVI.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

V

VERNE (La). La Verne.

VERNES (*Jacob*), littérateur suisse, né en 1728, à Genève, où il est mort, le 22 octobre 1791. Il était fils d'un huguenot réfugié, originaire du Vivarais. Ses études en théologie terminées, il fut admis au ministère (1751), mais il n'obtint que dix ans plus tard la petite cure de Coligny (1761). Dans cet intervalle il donna ses soins à un recueil de pièces en vers et en prose, intitulé *le choix littéraire* (Genève, 1755-60, 24 vol. in-8°). Avant d'entreprendre cette publication périodique, médiocre et peu remarquée du reste, il avait consulté J.-J. Rousseau, avec lequel il entretenait des relations amicales; le philosophe s'efforça de l'en dissuader, en lui représentant que des hommes nés pour être architectes ne devaient pas se faire manœuvres. Vernes, qui se croyait un écrivain, ne pardonna pas à Rousseau cet accès de franchise; il continua néanmoins de correspondre avec lui, et ne se joignit ouvertement à ses adversaires que lors du procès de *l'Émile*. Puis, sans tenir compte de ses sentiments religieux, il l'attaqua dans ses *Lettres* et dans ses *Dialogues*, écrits impr. tous deux en 1763 (Genève, in-8°), et le confondit avec les plus violents ennemis de toute religion. Toutefois il n'alla pas jusqu'à diriger contre lui, comme Rousseau l'a cru, le factum intitulé *Sentiments des citoyens* (1763, in-8°), et qui est une réponse aussi violente qu'hypocrite aux *Lettres de la montagne*. Le véritable auteur, on le sait, est Voltaire, qui avait trouvé plaisant de se cacher sous le masque d'un citoyen de Genève pour appeler sur son ennemi les rigueurs de la république. « Cette susceptibilité de Vernes à l'égard du christianisme de Jean-Jacques, a fait observer Weiss, se comprendrait mieux s'il avait été lui-même un calviniste orthodoxe et surtout s'il n'avait été lié d'une manière intime avec Voltaire. » Appelé en 1770 à Genève, il y exerça les fonctions pastorales jusqu'en 1782, fut exilé alors par le parti populaire, et ne put y revenir qu'en 1789. Outre les ouvrages cités, on cite encore de lui : *Confidence philosophique*; Genève, 1772, in-8°, et 1776, 1788, 2 vol. in-8° : réfutation, sous forme de roman, des principes de l'école encyclopédiste; — *Catéchisme*; ibid., 1774, in-8°; — *Sermons*; Lausanne, 1790, in-8° ; Genève, 1792, 2 vol. in-8°.

Ses deux fils, *Jacob* et *François*, ont cultivé la littérature.

Senebier, *Hist. littér. de Genève*. — Weiss, *Hist. des protest. réfugiés*. — Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II. — Musset-Pathay, *Rousseau et ses ouvrages*. — Haag frères, *France protest.*

VERNET (*Jacob*), théologien suisse, né le 29 août 1698, à Genève, où il est mort, le 26 mars 1789. Sa famille était originaire de la Seyne, en Provence, mais réfugiée vers 1650 à Genève, pour cause de religion; son père, négociant aisé, le laissa orphelin en 1706, et le sixième de neuf enfants. Destiné à l'Église, il fit de fortes études, et dut aux conseils de son oncle maternel Daniel Le Clerc le goût de la littérature classique. Après avoir passé près de huit ans à Paris dans le commerce des écrivains et des gens d'esprit, il parcourut l'Italie, et surveilla l'éducation du jeune Marc Turretini. Admis en 1722 au ministère, il l'exerça successivement dans les paroisses de Jussey (1730) et de Sacconex (1731), puis à Genève (1734). Élu recteur de l'Académie de cette ville en 1737, il y professa d'abord les belles-lettres et l'histoire, et depuis 1756 la théologie. Vernet a beaucoup écrit; ses ouvrages principaux sont : *Lettres sur la guérison de Marguerite de La Fosse*; Genève, 1726, in-8°, avec *Deux Lettres* nouvelles en 1727 : dirigées contre l'authenticité d'un miracle attesté par le cardinal de Noailles; — *Traité de la vérité de la religion chrétienne, tiré en partie du latin de J.-A. Turretin*; ibid., 1730-82, 10 vol. in-8°; les t. I et II ont été

réimpr. en 1753, à Paris, avec des corrections d'un théologien catholique; — *Anecdotes ecclésiastiques, tirées de l'*Histoire de Naples, *par Giannone*; Amst., 1738, in-8°; — *Catéchisme familier*; Genève, 1741, in-12; — *Dialogues socratiques, ou Entretiens sur divers sujets de morale*; ibid., 1746, 1756, in-12 : ils sont écrits, selon Palissot, avec une pureté remarquable; — *Instruction chrétienne*; Neuveville, 1752, 4 vol. in-8°; Genève, 1756, 1807, 5 vol. in-12, et 1771, 5 vol. in-8° : c'est un véritable cours de théologie biblique; — *Abrégé d'histoire universelle*; Genève, 1758, 1761, in-12; *Lettres à M. de Voltaire*; La Haye, 1757, in-8°; — *De animorum immortalitate*; ibid., 1762, in-4°; — *Lettres critiques* (treize) *d'un voyageur anglais sur l'article Genève du* Dictionnaire encyclopédique; Utrecht, 1766, 6 vol. in-8°; — *Réflexions sur les mœurs, la religion et le culte*; ibid., 1769, in-8°; — *De ortu mundi juxta Mosem*; ibid., 1770, in-8°; — *De Christi deitate*; ibid., 1777, in-8°; — *Selecta opuscula*; ibid., 1784, in-8°. Il a en outre fourni des articles à la *Bibliothèque italique*, à la *Bibl. germanique*, etc., et il a eu une grande part à la version de la Bible de Genève. On lui doit comme éditeur : *Théorie des sentiments agréables* (Gen., 1747, in-8°), par Lévêque de Pouilly; *Sermons posthumes* (ibid., 1761-67, 2 vol. in-8°), par A. Lullin; *Elementa juris naturalis* (ibid., 1754, in-8°), par Burlamaqui; *l'Esprit des lois* (ibid., 1748, 2 vol. in-4°), par Montesquieu.

Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*.

VERNET (*Claude-Joseph*), célèbre peintre français, né à Avignon, le 14 août 1714, mort à Paris, le 4 décembre 1789. Il était le second des vingt-deux enfants d'Antoine (1), et de Marie-Thérèse Gravier. Très-jeune encore, il aidait son père dans ses travaux, lorsque ses premiers essais, remarqués par un cardinal avignonnais, client de sa famille, décida celle-ci à l'envoyer à Aix, où il eut pour maîtres Jacques Viali, J.-B. de La Rose et P. Sauvan. A dix-sept ans il obtint, par l'intermédiaire de M. de Caumont, la décoration de l'hôtel que la marquise de Simiane faisait construire à Aix, et il s'en acquitta à son honneur. Ses heureuses dispositions engagèrent bientôt son protecteur à lui faire, de concert avec d'autres amateurs provençaux, un petit pécule, qui, joint aux économies de son père, lui permit d'aller étudier à Rome (1734). Tout en y recevant les leçons de deux peintres de marine en renom, l'Italien Fergioni et le Lyonnais Manglard, dont le style se rattachait à celui de Claude Lorrain, ce fut surtout à l'étude directe et incessante de la nature qu'il demanda ses inspirations. Marcheur infatigable, il sillonna pendant onze ans la campagne de Rome et celle de Naples, et composa une série d'innombrables études qu'il devait reproduire désormais dans presque tous ses tableaux. Rappelé par M. de Caumont à l'imitation de l'antique, il y acquit cette habileté particulière à peindre les personnages, qui devait ajouter tant de charme à ses paysages et à ses marines. Ses premières compositions furent, comme *une Éruption du Vésuve* et *une Tempête*, envoyées à MM. de Caumont et de Quinson. A vingt-cinq ans sa réputation était faite, et l'on voit figurer parmi les amateurs qui achètent ses tableaux, le duc de de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Rome, auquel il vendit *une Caravane au mont Vésuve* et *une Vue intérieure de cette montagne*; le duc de Crillon, le marquis de Villeneuve, M. de Villette, qui resta toujours son admirateur déclaré et pour lequel il peignit en 1741 *une Chasse aux canards*, qui payée 25 écus fut revendue 1,000 livres en 1765. Il était non moins apprécié par les prélats italiens et par les riches étrangers. Lié d'amitié avec de Troy, alors directeur de l'Académie de France, avec Parrocel, Soufflot, Slodtz, Vien, Subleyras, il avait encore vécu dans l'intimité la plus affectueuse avec Pergolèse, à qui il présagea, dit-on, le succès futur de ce fameux *Stabat*, dont le grand musicien avait d'abord désespéré. Reçu en 1743 dans l'Académie de Saint-Luc, Vernet sembla encore vouloir s'attacher plus étroitement à Rome, en épousant, en décembre 1745, Cécile-Virginie Parker, d'origine irlandaise, mais dont le père commandait les galères du pape. Riche, car il vendait tous ses tableaux; heureux, car il était fort amoureux de sa femme, il fit avec celle-ci un voyage à Naples, pendant lequel il peignit pour don Carlos *une Chasse aux canards sur le lac de Patria* (1). Il avait exposé pour la première fois au salon de 1746 (quatre tableaux), puis à ceux de 1747, de 1748 et de 1750, et ses toiles avaient tout d'abord été l'objet des éloges les plus marqués des critiques d'alors. Ce fut cette réputation qu'à son arrivée

(1) VERNET (*Antoine*), né le 3 juillet 1689, à Avignon, où il est mort, le 10 décembre 1753, s'était fait une certaine réputation, comme peintre d'attributs. Il décorait des panneaux de voiture et de chaises à porteurs. Le musée Calvet, à Avignon, possède de lui un *Bouquet de fleurs accompagné d'oiseaux*, et un *Double écusson armorié*. Trois autres de ses fils furent des peintres plus ou moins habiles :

Antoine-Ignace, né le 7 juin 1726, à Avignon, mort avant 1778. Élève de Joseph, il alla vers 1746 se fixer à Naples, où il peignit des *marines*, et surtout des *éruptions du Vésuve*.

François-Gabriel, né le 18 mars 1728, à Avignon. Il ne quitta point sa patrie, et peignit des sujets religieux.

Antoine-François, né à Avignon, le 12 mars 1730, mort à Paris, le 15 février 1779. Fixé à Paris dès 1755, il s'y exerça dans le genre décoratif. Avec l'aide de Joseph, il obtint le titre de peintre des bâtiments du roi, et travailla pour les châteaux de Versailles, de Fontainebleau et de Choisy. Le musée d'Avignon possède de lui un *Paysage* et des *Fleurs*.

Une des sœurs de Joseph, *Agathe-Faustine*, née à Avignon, le 25 janvier 1723, épousa, en 1744, Honoré Guibert, sculpteur habile, qui concourut à la décoration de la salle de spectacle de Versailles.

(1) On en voit une copie, de la main même de Vernet, au musée de Versailles.

en Italie (1750) M. de Marigny consacra, en commandant au peintre deux tableaux pour Mme de Pompadour, sa sœur. Vernet ne se décida pas immédiatement à quitter Rome, et ce ne fut pas, comme on l'a cru, par un ordre du roi et pour exécuter sa grande série des *Ports de France* qu'il revint se fixer dans sa patrie.

Avant de dire un adieu définitif à l'Italie, qui l'avait si bien inspiré, il fit en 1751, 1752 et 1753 trois voyages en France, sans aller plus loin que Marseille, où il peignit une trentaine de tableaux, entre autres *la Tempête* et *les Baigneuses*, chefs-d'œuvre de leur auteur. Ensuite il se rendit à Paris pour présenter à l'Académie de peinture *un Soleil couchant* (aujourd'hui au palais de Saint-Cloud), qui le fit aussitôt nommer membre de ce corps (29 août 1753); il y avait été agréé en 1745. Le salon de cette année, où figurait ce tableau accompagné de onze autres, choisis parmi ses meilleurs ouvrages, dont *un Pèlerinage* et *les Différents travaux d'un port de mer*, fut un des plus brillants de J. Vernet. A la même époque il était chargé par le roi de peindre *les Ports de mer de France*. Cette série devait se composer de vingt toiles, huit pour la Méditerranée, douze pour l'Océan. Une somme de 6,000 fr. était allouée pour chacune d'elles, et le ministre traçait dans le plus grand détail un « projet d'itinéraire (1) », dans lequel on lui indiquait pour chaque port non-seulement le nombre de vues, mais encore on lui imposait à l'avance l'aspect sous lequel il devait considérer chacun des sites qu'il aurait à reproduire. Vernet commença immédiatement cette œuvre considérable, à laquelle il devait consacrer neuf années. Arrivé le 16 octobre 1753 à Marseille, le premier port qu'il devait peindre, il y demeura jusqu'en septembre 1754, et séjourna successivement, en compagnie de sa famille, à Toulon et Antibes, à Cette (1756), à Bordeaux (1757), à Bayonne (1759). La Rochelle et Rochefort (1761) furent les derniers ports qu'il visita, tout en achevant, pour la bibliothèque du dauphin, *les Quatre parties du jour*, qui figurent au Louvre. Quinze vues seulement étaient faites, cinq restaient encore; mais Vernet, las de cette vie nomade, mal payé par le gouvernement, empêché du reste par la guerre avec l'Angleterre d'explorer les côtes de la Manche, revint enfin se fixer à Paris (14 juillet 1762). Logé au Louvre, il fréquentait assidûment les salons à la mode, notamment celui de Mme Geoffrin. Bien que l'entreprise des *Ports de France* fût entièrement abandonnée, cependant, après un court séjour à Dieppe en 1763, il termina en 1765 une *Vue de Dieppe*, qui fut la dernière dont se composе cette œuvre. Il éprouva en 1774 un chagrin profond en se voyant obligé de se séparer de sa femme, dont l'humeur, d'abord bizarre, s'était changée en une déplorable folie. La faveur dont ses œuvres étaient toujours l'objet, et mieux encore le mariage de sa fille Émilie avec l'architecte Chalgrin, en 1776, les succès de son fils Carle, avec lequel il fit en 1778 un voyage en Suisse, adoucirent un peu cette séparation douloureuse. Enthousiaste de musique, il était l'ami de Gluck, de Piccinni, et du jeune Grétry, dont il devina le talent. Au salon de 1787 J. Vernet avait encore exposé douze tableaux. Bientôt il s'éteignit doucement, au milieu des siens, dans sa soixante-seizième année. Il fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, mais la révolution en a fait disparaître son tombeau.

(1) *Voy.* ce curieux document dans les *Archives de l'art français*, t. IV.

Peintre d'une habileté merveilleuse, on peut cependant reprocher à Joseph Vernet de n'avoir pas assez varié sa manière et de manquer de simplicité. Moins remarquable dans son œuvre officielle des *Ports de France*, où la monotonie se fait souvent sentir, que dans d'autres tableaux, c'est surtout sur ses compositions plus faciles et plus naturelles, telles que ses charmants *Effets de matin*, ou du *Soleil couchant*, qu'il faut le juger. Le musée du Louvre, outre les quinze vues des *Ports de France*, possède encore vingt-six autres toiles de cet artiste. La plupart des musées des départements, et les châteaux de Saint-Cloud et de Versailles, sont riches aussi d'un assez grand nombre de ses œuvres. Parmi les graveurs qui les ont reproduites, citons Cochin et Le Bas, puis Martini, Masquelier, Le Veau, Aliamet, mais avant tous Balechou. Il existe deux portraits de J. Vernet, celui de L.-M. Vanloo, et celui de Mme Lebrun.

De son mariage étaient nés quatre enfants, dont *Carle*, qui suit, et *Marguerite-Émilie-Félicité*, née le 20 juillet 1760, à Bayonne, morte sur l'échafaud, le 13 juillet 1794, à Paris. Elle avait épousé Chalgrin. Emprisonnée sous la terreur, on a reproché au peintre David, que sa beauté ou celle de sa fille n'avait pas laissé insensible, de s'être refusé à demander son élargissement. Eug. Asse.

Marmontel, *Mémoires*. — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Diderot, *Salons*. — H. Delaborde, dans la *Revue des deux mondes*, 1er avril 1852. — Bignon, *Éloge hist. de J. Vernet* (en vers); Vaucluse, 1826, in-12. — L. Lagrange, *J. Vernet et la peinture au dix-huitième siècle*; Paris, 1864, in-8° et in-18. — Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*; Paris, 1865, in-18. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 70-71. — A. Houssaye, *Hist. de l'art français au dix-huitième siècle*.

VERNET (*Antoine-Charles-Horace*), appelé *Carle Vernet*, peintre, fils du précédent, né à Bordeaux, le 14 août 1758, mort à Paris, le 28 novembre 1836. La délicatesse de sa santé, qui avait d'abord presque fait désespérer de lui, et de précoces dispositions pour le dessin, le maintinrent constamment près de son père. Confié à onze ans à Lépicié, il risquait à quatorze son premier essai de peinture. Mais avant d'être un artiste, il fut un élégant. Compagnon assidu de son père, qui aimait à le conduire avec lui dans la société la plus recherchée de Paris, il s'y lia avec le marquis de Villette et le comte de Lau-

ragnais, et devint comme eux un des plus ardents promoteurs de l'*anglomanie* et des courses de chevaux. Passionné pour les jeux de mots, que M. de Bièvre avait mis à la mode, on raconte qu'il en vendait à son père pour un petit écu la pièce. Au retour d'une excursion en Suisse, il se présenta au concours de Rome, et obtint le second prix (1779). En 1782, on lui décerna le premier prix sur le sujet de *l'Enfant prodigue*. Il partit pour Rome; mais le souvenir d'une jeune personne qu'il aimait, certaines crises de mélancolie noire, qui le poussait quelquefois à revêtir l'habit monastique le décidèrent à revenir bientôt en France (mai 1783). Carle reprit alors sa vie mondaine; sa préoccupation dominante, en fait d'art, était l'étude du cheval. Pour répondre aux exigences de l'école, il composa une vaste toile, *le Triomphe de Paul-Émile*, où l'on remarquait surtout le quadrige qui trahissait les tendances personnelles de l'auteur. Il fut agréé à l'Académie le 24 août 1789. La journée du 10 août où il reçut une balle à la main en fuyant avec sa femme et deux enfants au milieu de la place du Carrousel, la mort de sa sœur Mme Chalgrin, pour laquelle il avait en vain imploré l'influence de David, son ami, tournèrent en haine la vive sympathie qu'il avait d'abord ressentie pour la révolution. Rendu sous le Directoire à sa verve naturelle, il composa alors ses *Merveilleuses* et ses *Incroyables*, et de nombreuses études de chevaux, charmants dessins dont les graveurs Demarteau et Debucourt se firent les incomparables interprètes. Toujours cavalier passionné, il était aussi un des meilleurs marcheurs de son temps; à la suite d'une gageure, il fournit une course à pied dans le Champ de Mars, et remporta le prix. Quelques dessins composés en 1798 pour les *Tableaux historiques des campagnes d'Italie* n'annonçaient encore que faiblement celui qui avec Gros fut le promoteur de la peinture militaire moderne, lorsque parut au salon de 1804 sa *Bataille de Marengo*, qui fut une révélation à cet égard : la peinture de bataille à la fois historique et pittoresque était créée. Puis vinrent avec non moins de succès, en 1808 *le Matin d'Austerlitz*, qui lui valut la croix d'honneur; en 1810, *le Bombardement de Madrid*, et *la Bataille de Rivoli*; en 1812, *la Chasse de l'empereur*, et auparavant cette *Revue dans la place du Carrousel*, où son talent uni à celui d'Isabey produisit un chef-d'œuvre. Peintre du dépôt de la guerre depuis 1806, Carle Vernet fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts lors de sa réorganisation, en 1816. Sous la restauration, tout en exécutant pour les Bourbons le portrait du *duc de Berry* (1814), *la Prise de Pampelune* (1824), *une Chasse dans les bois de Meudon* (1825), il fut cependant, comme l'était déjà son fils, un peintre de l'opposition, en multipliant à l'infini ces charmantes et spirituelles lithographies qui eurent alors tant de succès, telles que *la Promenade anglaise*, *le Cosaque galant*, *les Anglais à Paris*, *les Adieux d'un Russe à une Parisienne*. Doué d'un talent essentiellement novateur, il fraya la route à Grandville, à Monnier et à Gavarni, comme dans la série de ses scènes populaires, *la Danse des chiens*, *la Toilette d'un clerc de procureur*, et *les Joueurs de boule*. Pour beaucoup de critiques éclairés la véritable gloire de Carle est dans ces compositions faciles, spirituelles et souvent mordantes, dont le nombre ne s'élève pas à moins de six cent soixante. Au milieu de ses propres succès une autre gloire, qui était aussi la sienne, celle de son fils, Horace, s'était développée, et à la fin de 1819 il le conduisit en Italie. Ce fut dans ce voyage de quelques mois que le père et le fils, rivaux volontaires, peignirent une course de chevaux libres, *les Barberi*. En 1828 on les retrouve tous deux dans la villa Médicis, à Rome. Les années n'avaient point refroidi chez Carle la verve de l'esprit ni diminué ses succès de causeur et d'homme du monde. « Le grand-père Carle, écrivait alors Mendelssohn, dansa ce soir-là une contredanse; il était si léger, faisait de si beaux entrechats et des pas si variés qu'on ne pouvait regretter qu'une chose : à savoir qu'il ait soixante-douze ans. Il fatigue deux chevaux par jour, peint et dessine un peu, et le soir il faut qu'il soit dans le monde. » Au commencement de 1835, il revint à Paris avec Horace, et, fidèle à ses vieilles habitudes, alla encore égayer de ses contes et de ses facéties ses amis du café de Foy; mais cette humeur bizarre, qu'il tenait de sa mère, reprenant quelquefois le dessus, il attristait souvent sa famille par des exigences singulières ou des manies incroyables. Il mourut d'une fluxion de poitrine, à la suite d'une imprudence qui l'avait exposé à une pluie très-froide; il avait soixante-dix-huit ans passés. Moins vive aujourd'hui que celle de Joseph et d'Horace, la réputation de Carle Vernet ne doit pas moins être maintenue par la postérité. On ne doit pas oublier en effet que le premier il abandonna le cheval de convention pour étudier de plus près la nature, et fraya ainsi la route à Géricault, son élève; mais qu'il fut encore, avec Gros, le peintre fidèle et animé de ces batailles du dix-neuvième siècle qui ne ressemblent pas plus à celles des siècles précédents par la tactique des généraux qui les gagnèrent que par le genre et la manière des peintres qui les retracèrent sur la toile.

De son mariage avec Fanny, fille du graveur Moreau le jeune, et qu'il avait épousée en 1787, Carle eut deux enfants, *Horace*, qui suit, et *Camille*, femme du peintre Hippolyte Lecomte. On a deux portraits de lui, l'un par Lépicié, l'autre par Isabey. Eug. Asse.

Mémoires de l'Acad. des beaux-arts, t. IX. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*, livr. 20-21. — Durande, *Joseph, Carle et Horace Ver-*

net; Paris, 1863, in-18. — L. Lagrange, *Les Vernet* (*Carle et Horace*); Paris, 1864, in-8°.

VERNET (*Jean-Émile-Horace*), peintre, fils du précédent, né le 30 juin 1789, à Paris, où il est mort, le 17 janvier 1863. Son éducation fut incomplète; la faiblesse paternelle favorisait les allures d'un esprit amoureux de sa liberté, qui se dérobait à l'étude parce que l'étude était un joug. Il suivit pendant quelque temps les cours de l'école centrale des Quatre-Nations, mais les quitta bientôt pour s'adonner aux arts. Il traversa plutôt qu'il ne fréquenta les ateliers de Carle Vernet, de Moreau, son grand-père maternel, de Chalgrin, son oncle, et de Vincent. Il concourut en vain pour le prix de Rome (1810). Inconstant, mais enivré par l'adresse de ses doigts, il se jouait tour à tour avec le crayon, avec le burin, avec le pinceau. Son père l'idolâtrait; aveuglé par sa tendresse, il le détournait du travail, de peur que le travail n'altérât sa santé; il aimait mieux l'initier aux plaisirs du monde, lui communiquer sa passion pour les chevaux, pour les armes, pour la chasse. Avant d'être original, Vernet fut imitateur. Il n'imita, il est vrai, ni Raphael ni Michel-Ange; il imita son père, et fit comme lui des chevaux, des gravures de modes, des caricatures. Comme toute la jeunesse de l'empire, Vernet avait l'humeur belliqueuse; son éducation, son adresse aux exercices du corps, l'auraient poussé vers la carrière des armes, si son père ne se fût hâté de le marier, avant qu'il eût vingt ans (1). Ce fut donc par prédilection, et non par complaisance, qu'il choisit des scènes militaires pour sujets de ses premiers essais. L'impératrice Marie-Louise et Jérôme, roi de Westphalie, le protégeaient. Ce fut pour ce prince qu'il composa la *Prise d'un camp retranché près de Glatz*, qui lui valut une première médaille au salon de 1812.

Les événements de 1814 et de 1815 eurent une influence décisive sur les idées d'Horace Vernet. Sous-lieutenant de la garde nationale en 1814, il s'était distingué par son courage à la barrière de Clichy, et avait reçu la croix de la Légion d'honneur. La restauration le rendit ardent bonapartiste. Il ne fit pas de peinture officielle, et s'enferma dans de petits cadres, n'empruntant à la guerre que des faits isolés ou des détails familiers. C'est ainsi qu'il peignait *la Prise d'une redoute, la Mort de Poniatowski, le Bivouac du colonel Moncey, un Polonais couché auprès de son cheval, le Chien du régiment, le Cheval du trompette*. Ces tableaux eurent beaucoup de succès dans les salons de 1817 à 1819 (2); ils étaient une nouveauté auprès des œuvres un peu solennelles de l'école de David. Une façon leste d'aborder la nature, la hardiesse d'en présenter les côtés intimes, l'intention rendue vivement, un mélange d'esprit et de sensibilité, ces qualités, déjà nettes et dégagées, charmèrent le public. Horace contribua, par ses tableaux pathétiques, à former cette légende napoléonienne, où l'imagination avait autant de part que les regrets et que chantaient à l'envi les poëtes, les historiens, les romanciers. Dans les plus pauvres chaumières, tout en répétant les refrains de Béranger, on clouait sur la muraille les lithographies d'après Vernet, arrachées au colporteur. *Les Adieux de Fontainebleau*, *Napoléon le soir de Waterloo, le Rocher de Sainte-Hélène, le Soldat laboureur, la Dernière cartouche, une Scène d'Auvergne en* 1815, tant d'autres œuvres qui ont ému nos pères, la gravure les répandait aussitôt par milliers. Vernet n'agissait ni par calcul ni par tactique. En retraçant nos désastres, son accent était élégiaque plutôt que tragique; une sensibilité vraie, mais un peu bourgeoise, animait ses tableaux, qu'il ne s'efforçait point de rehausser par des tons héroïques; ils étaient par là plus propres à remuer la foule. La popularité d'Horace Vernet était déjà bien grande: il n'y manquait, pour qu'elle fût immense, qu'un peu de persécution. Il eut la bonne fortune de voir écarter les toiles qu'il présenta au Salon de 1822 : on allégua les cocardes tricolores, qui blessaient les yeux. Horace déclara que son exposition se ferait, et elle se fit. A la vérité, ce ne fut pas le gouvernement qui fournit un local aux tableaux refusés; l'atelier de l'artiste suffit à sa vengeance (1); tout bon Français avait juré d'y étouffer. Quels éloges! quel enthousiasme! quels transports, commandés surtout par la politique! Au lieu de s'abandonner au courant qui l'emportait triomphant, Horace redoubla d'efforts, de sévérité envers lui-même; il voulut s'élever à la grande peinture et représenter de véritables batailles. C'est de 1822 à 1827 que parurent les batailles de *Jemmapes*, de *Montmirail*, de *Hanau*, de *Valmy* (2), *la Défense de la barrière de Clichy, le Pont d'Arcole*, en un mot, les toiles graves et consciencieuses qui assurèrent à leur auteur une renommée préférable aux succès d'un jour, et qui apprirent à la France que van der Meulen, le Bourguignon et Gros avaient un successeur. Cependant Vernet ne relève d'aucun d'eux; il ne ressemble à personne, soit dans l'école française, soit dans les autres écoles; il n'a point de souci des traditions ou des systèmes; il ne vise même pas à l'originalité, et s'il l'a rencontrée, c'est parce qu'il est resté lui-même. L'ensemble d'une bataille et ses détails retracés à la fois sur une toile restreinte, des compositions solides et bril-

(1) Avec Mlle Louise Pujol (1810). L'année suivante il fut attaché comme dessinateur au dépôt de la guerre.

(2) Celui du *Massacre des Mameluks*, exposé en 1819, est aujourd'hui au musée du Luxembourg.

(1) Il y en eut une quarantaine d'exposés. MM. Jay et de Jouy en publièrent un catalogue très-élogieux.

(2) Ces quatre toiles avaient été commandées par le duc d'Orléans pour la galerie du Palais-Royal, qui plus tard s'enrichit de *l'Arrestation des princes en* 1830, de *Camille Desmoulins arborant la cocarde nationale*, du *Duc d'Orléans se rendant à l'hôtel de ville*, etc.

lantes, toutes les proportions heureuses, une exactitude qui satisfaisait même les hommes du métier, une clarté qui ne laissait rien de douteux pour les ignorants, un don d'intuition qui devinait la guerre et unissait la stratégie au pittoresque, une impression directe et saisissante pour le spectateur, l'intérêt des épisodes subordonné à l'action générale, partout le mouvement le plus hardi et en même temps le plus juste, partout une précision scientifique qui ne nuisait point à un parfait naturel, partout la passion, le feu, la vie, mais sans que la main de l'artiste perdît jamais son allure aisée et sa touche spirituelle : tels étaient les principaux mérites de ces tableaux, qui ouvrirent, le 24 juin 1826, à H. Vernet les portes de l'Académie des beaux-arts (1).

La faveur royale vint le trouver; elle le désarma, et lui fut par là plus funeste que la disgrâce. Charles X, jaloux, dit-on, de la protection que le duc d'Oléans accordait à Horace Vernet, permit au peintre d'exposer *le Pont d'Arcole* et *la Campagne de France* (1827); il lui donna un plafond du Louvre à décorer; il lui commanda les batailles de *Bouvines* et de *Fontenoy* (2), Fontenoy, une de ses compositions les plus belles et les plus charmantes; il voulut même lui servir de modèle en lui commandant sa *Revue au Champ-de-Mars*, réunion de portraits équestres, œuvre capitale parmi les portraits de Vernet, où l'agencement savant des personnages, une ressemblance noble, des coursiers magnifiques, une exécution forte, des plans larges et des ombres vigoureuses sont dignes d'un maître. En outre, Vernet fut nommé, au mois d'août 1828, directeur de l'École de Rome. Avant de quitter Paris, il avait déjà exposé *la Dernière chasse de Louis XVI*, les deux épisodes tirés du poëme de *Mazeppa* (3), *Édith cherchant le corps d'Harold*, *l'Évasion de La Valette*. A Rome, il peignit *les Brigands et les Carabiniers*, *la Confession du Brigand*, *la Chasse dans les marais Pontins*, *le Pape porté dans la basilique de Saint-Pierre*, *la Rencontre de Raphael et de Michel-Ange*. Ces compositions avaient des qualités frappantes; mais elles furent mal accueillies par les critiques. Fallait-il avoir atteint la force de l'âge et du talent, fallait-il vivre dans la ville éternelle, en commerce journalier avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance, pour aboutir au genre pittoresque ou romantique? N'eût-il pas mieux valu rester dans l'atelier de la rue des Martyrs (4), où l'on faisait des armes, où l'on sonnait du cor, où l'on se livrait à tant de charmantes fanfaronnades, mais où l'artiste était libre, où il puisait à pleines mains dans nos fastes militaires? Vernet le sentait bien; il l'avouait plus tard, dans son langage expressif : « J'étais à la villa Médicis, disait-il, peignant un costume ou une madone; mais le moindre tambour me faisait courir à la fenêtre ». Le séjour de Rome (1) fut pour Vernet un temps de repos, de concentration, de bonheur surtout. Il avait alors toutes les joies domestiques. Autour de lui se groupaient des artistes distingués, des savants et des voyageurs, le monde des ambassades; les plus nobles étrangers se disputaient l'honneur d'être admis à la villa Médicis, renommée pour son hospitalité, ses séductions, ses plaisirs, qui étaient principalement des plaisirs de l'esprit.

Lorsque Vernet revint à Paris (fév. 1835), il trouva sur le trône le prince qui l'avait soutenu contre les ministres de Louis XVIII. Il pouvait donc reprendre ses sujets favoris, et il peignit aussitôt *Iéna*, *Friedland*, *Wagram* (2), qui sont moins des batailles que des épisodes. Combien est supérieur le tableau du *Siége d'Anvers*, où l'artiste fait sentir la situation morale d'une armée et où la poésie, loin de détruire l'énergie des faits, complète la vérité! La grande tâche d'Horace Vernet commença en 1836 et finit en 1841. Il acheva en cinq ans, avec une rapidité qui tient du prodige, la série de peintures que le roi lui avait demandées pour la salle de Constantine, à Versailles. A cette époque, quelle ardeur, quelle verve montre Horace Vernet! combien sa vie est active, vaillante, multipliée! La mer plusieurs fois traversée, l'Algérie pénétrée (3), non sans péril, des voyages qui ressemblaient à des expéditions (4), les champs de bataille visités, les sites esquissés d'un trait pittoresque, les types arabes saisis au vol, les costumes analysés dans leurs moindres détails, les chevaux, d'une race si noble, admirablement observés : que de nouveautés propres à enivrer un artiste! Il se réjouissait de vivre dans les camps, c'était le rêve de sa jeunesse; il adorait le soldat, il le dessinait dans mille attitudes; il recueillait les émotions profondes qui lui ont inspiré ces trois pages si martiales et si vivantes qui retracent *le Siége de Constantine*. Quelques difficultés avec le roi, difficultés que le caractère de Vernet n'était pas très-propre à aplanir, le firent partir brusquement pour la Russie (juin 1842) (5). On sait par quelles distinctions, par quelles flatteries le retint l'empereur Nicolas,

(1) Il fut élu à la place de Le Barbier. Le 15 janvier 1825 il avait reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

(2) Elles sont au musée de Versailles.

(3) *Le Mazeppa aux loups* est au musée d'Avignon.

(4) Il était situé au n° 11. Un tableau de Vernet, composé en 1822, nous en a conservé la physionomie.

(1) Son directorat se place entre celui de P. Guérin et celui de M. Ingres.

(2) Elles se trouvent au musée de Versailles.

(3) Il la visita à quatre reprises différentes, d'abord en mai-juin 1833, puis d'octobre à décembre 1837, après la prise de Constantine; de mars à mai 1845, pour peindre la bataille d'Isly; enfin, il prit part à l'expédition de la grande Kabylie (mai-juill. 1857).

(4) Son voyage en Orient, pendant lequel il parcourut l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et la Turquie, dura depuis octobre 1839 jusqu'à avril 1840.

(5) En 1836 il y avait fait un rapide voyage de deux mois; en 1838 il y passa encore les mois de mai et de juin.

qui se réjouissait surtout d'enlever à Louis-Philippe son peintre et son ami. Il a travaillé très-peu à Saint-Pétersbourg; les seules toiles considérables qu'il y ait peintes sont *le Carrousel du mois de mai* 1842, et *la Prise de Wola*, et il avouait lui-même, avec une franchise qui ressemblait à de la joie, que c'étaient des œuvres médiocres. C'est pourquoi, lorsqu'il fut de retour à Paris (juill. 1843) et que Versailles lui fut rendu, lorsqu'il fut chargé de représenter *la Smalah d'Abd-el-Kader surprise*, il attaqua le sujet avec un feu, une jeunesse, qui le poussaient à quelque chose d'immense. Il conçut alors ce tableau, un des plus grands qui aient jamais été exécutés, et il y réunit tous ses souvenirs d'Afrique pour en former un vaste trophée offert à l'orgueil national. Sa manière s'agrandit, les proportions des figures se développent, la bataille est immédiatement sous nos yeux, moins complète, malgré sa dimension, plus émouvante peut-être, car le drame gagne ce que perd la stratégie. Tout est en perspective, à sa place, au point le plus juste et le plus attachant de l'action. *La Smalah* fut achevée en huit mois et exposée en 1845, avec un *Portrait du frère Philippe*, dont on admira la bonhomie fine, les tons dorés, la simplicité digne des portraits espagnols. Aussitôt Vernet repartit pour l'Afrique, où *la Bataille d'Isly* attendait son historien. Dès l'année suivante, cette nouvelle page prenait place à Versailles à côté de *la Smalah*, moins vaste, mais d'une parfaite unité.

La révolution de 1848 fut un coup pour Horace Vernet; elle déconcerta ses affections, ses habitudes, ses espérances. Il n'avait pas soixante ans, et se comparait volontiers à une lame de fleuret, toujours droite et non rouillée. Cependant les naufrages auxquels il avait assisté pesaient sur son esprit, la vieillesse commençait à lui faire entrevoir ses horizons plus sombres, les détracteurs s'enhardissaient, l'opinion se lassait d'être constante, et, quoiqu'il affectât de dédaigner une injustice dont il fut bientôt vengé, il était de ces natures qui ne peuvent se passer des enivrements de la popularité. Les circonstances s'offraient encore favorables, et déjà il cessait de profiter des circonstances. Ainsi le siége de Rome ne lui inspira qu'un tableau malheureux; ainsi la guerre de Crimée ne l'eut point pour peintre, parce qu'il y avait renoncé après avoir été témoin de la triste expédition de la Dobrutscha (juin-nov. 1854). Toujours infatigable, tantôt à Paris, tantôt en Algérie, où il possédait une terre considérable, tantôt auprès d'Hyères, où il faisait bâtir, il produisit moins de toiles importantes dans les dernières années. Les plus remarquables furent le *Portrait équestre de Napoléon III*, et *une Messe au camp de Kabylie*, belle composition, frappante de vérité, au milieu d'un site grandiose. L'exposition universelle de 1855 lui ménageait un triomphe qui est rarement accordé aux vivants. Non-seulement l'admiration publique fut reconquise et asservie par l'ensemble des œuvres de Vernet, mais un jury de peintres choisis dans tous les pays de l'Europe, c'est-à-dire une assemblée de rivaux, lui décerna la grande médaille d'honneur (1) : c'était comme un jugement anticipé de la postérité. Dès lors le monde n'avait plus rien à lui promettre, la mort plus rien à lui ravir. Il l'attendait de pied ferme, et quoiqu'elle ait été précédée des douleurs les plus cruelles, d'opérations répétées, d'une agonie de plusieurs mois, il souffrit stoïquement, mourut en soldat; lorsque Napoléon III, qui voulait couronner à son tour le consécrateur de nos victoires, lui conféra la croix de grand officier de la Légion d'honneur (7 déc. 1862), les insignes furent déposés sur un lit de mort, qui valait un champ de bataille.

Telle fut la vie d'un artiste qui a rempli de son activité plus d'un demi-siècle et dont les œuvres sont innombrables. Peintre de batailles éminent, il a étendu à tous les genres son habileté consommée; il a même créé un genre nouveau en transportant l'histoire sainte dans le désert et en revêtant de costumes arabes les figures de l'Ancien Testament, tentative que ne condamnent point ceux qui ont admiré la simplicité toute biblique des Sémites, mais pour laquelle il ne fallait rien moins que le style de Poussin ou la touche céleste de Raphael. Comme chez lui l'énergie du corps secondait l'ardeur de l'esprit, il a pu allier un travail prodigieux à une existence joyeuse, militante, pleine d'aventures, de voyages, d'expéditions, livrée à la faveur des rois, aux exigences de la popularité, à la camaraderie des camps. Homme d'impression, prompt à traduire ce qu'il avait senti, Vernet avait aussi une imagination souple qui reconstruisait les batailles, recomposait les scènes, pénétrait du premier coup dans l'esprit de chaque sujet. Il avait à un degré rare cette faculté qu'on dit la première de l'historien, l'intelligence. Il comprenait tout et faisait tout comprendre; le caractère des époques et des personnages était accusé vigoureusement, les intentions spirituellement rendues, les actions expliquées. Même dans les chocs d'armées, dans ces mêlées confuses dont les détails échappent à ceux qui sont sur le terrain, Vernet portait l'ordre et la lumière. Il était bon dessinateur, parce qu'il avait présents les contours les plus exacts, les mouvements et les gestes les plus variés; toutes les formes vivaient, agissaient dans sa mémoire. Il était coloriste, non par la puissance des tons, mais à force de clarté.

Dans ses dernières années H. Vernet s'était marié en secondes noces avec une veuve, Mme de Boisricheux. Sa fille unique, *Louise*, épousa à Rome Paul Delaroche (28 janv. 1835); elle est morte à Paris, le 18 décembre 1845, en laissant

(1) On ne fit pas d'exception pour lui comme le jury international l'avait proposé : il obtint la grande médaille en même temps que MM. Decamps, Delacroix, Heim, H. Dupont, Ingres et Meissonier.

deux fils, *Horace* et *Philippe*, qui ont obtenu l'autorisation d'ajouter à leur nom pâtronymique celui de Vernet (1). BEULÉ.

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.*, suppl. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Galerie de la presse et des arts.* — Loménie (De), *Galerie des contemp. ill.*, t. III. — Mirecourt (De), *H. Vernet*; Paris, 1856, in-32. — Th. Sylvestre, *Hist. des artistes vivants*; Paris, 1857, in-8°. — *Revue contemp.*, 15 fév., 1863. — Sainte-Beuve, dans *le Constitutionnel*, 18 et 26 mai, 1er, 8 et 9 juin 1863. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 392 à 396. — Lagrange, *les Vernet* (*C. et H.*); Paris, 1864, in-8°. — A. Durande, *Joseph, Carle et Horace Vernet*; Paris, 1863, in-18. — Nagler, *Künstler-Lexikon*, t. XX.

VERNEUIL (*Catherine-Henriette* DE BALZAC D'ENTRAIGUES, marquise DE), maîtresse de Henri IV, née en 1579, à Orléans, morte le 9 février 1633, à Paris. Fille de François de Balzac, seigneur d'Entraignes, et de l'ancienne maîtresse de Charles IX, Marie Touchet, elle avait de l'esprit, de l'agrément, et, avec un visage irrégulier, le plus gracieux sourire; mais elle gâta ces aimables dons de la nature par son ambition, son avidité et ses intrigues. Aimée de Henri IV, après la mort de Gabrielle d'Estrées (10 avril 1599), elle se fit donner par ce prince d'abord 100,000 écus, puis la promesse de l'épouser si dans l'année elle avait un fils. Sully ayant déchiré cette promesse, elle parvint à en obtenir une autre, et la garda soigneusement. Devenue grosse, elle espérait réaliser son rêve et devenir reine de France; mais le tonnerre étant tombé dans sa chambre, la frayeur la fit accoucher avant terme (juill. 1600). Lorsqu'elle sut que le mariage entre Henri IV et Marie de Médicis était conclu, son emportement n'eut pas de bornes; Henri IV la calma en lui donnant le marquisat de Verneuil. Après le mariage du roi, elle entendit cependant continuer à exercer son influence, et obtint un logement au Louvre. La reine, qui voulait éloigner cette rivale, demanda d'abord à Henri IV de lui reprendre sa promesse de mariage; la marquise refusa de s'en dessaisir, tint des discours blessants contre la reine, insulta le roi en face, et exaspéra sa colère au point qu'il faillit la souffleter. La marquise vit alors qu'elle avait perdu, par sa propre faute, tout le fruit de ses intrigues ambitieuses, et elle demanda la permission de passer en Angleterre avec ses enfants. Henri IV la lui accorda à condition qu'elle rendrait la promesse de mariage; la marquise résista encore, marchanda et finit par la remettre (juill. 1604) en échange de 20,000 écus comptants (2). Toutefois, elle ne quitta pas la France, et forma contre le roi une conspiration dans laquelle elle entraîna son père et son frère utérin, le comte d'Auvergne. Le complot, découvert, fut déféré au parlement (7 déc. 1604), et le comte en rejeta sur sa sœur toute la responsabilité. A cette nouvelle, elle s'écria, selon L'Estoile, qu'elle demandait au roi trois choses, une corde pour son frère, un pardon pour son père, et une justice pour elle. D'Entraigues et son fils furent condamnés à mort (1er févr. 1605), et la marquise eut pour prison l'abbaye de Beaumont-lès-Tours, jusqu'à plus ample informé. Le lendemain, sur les instances de Mme d'Entraigues, le roi, malgré l'avis unanime du conseil, fit grâce de la vie aux deux condamnés, et « pour le regard de la marquise, ajoute L'Estoile, la délivra à pur et à plein, encore que jamais elle ne s'abaissa jusque-là de demander pardon ». L'influence qu'elle exerçait sur Henri IV était telle, qu'il l'eut encore pendant quelque temps pour maîtresse; mais bientôt un nouvel amour la lui fit oublier. Après l'assassinat du roi, elle fut soupçonnée d'y avoir pris part, et la demoiselle de Coman, femme de la reine Marguerite, déposa surtout contre elle; mais cette personne fut condamnée pour faux témoignage à une prison perpétuelle. La marquise avait eu de ses amours avec Henri IV une fille, *Gabrielle-Angélique*, légitimée de France, mariée, en 1622, au duc d'Épernon, morte le 24 avril 1627, et un fils, qui suit.

Sully, *Mémoires.* — L'Estoile, *Journal.* — De Lescure, *Les Amours d'Henri IV*; Paris, 1863, in-18. — *Hommes ill. de l'Orléanais*, t. II.

VERNEUIL (*Gaston-Henri*, duc DE), fils d'Henri IV et de la précédente, né en octobre 1601, à Paris, mort le 28 mai 1682. Légitimé en 1603, il fut pourvu, en 1608, de l'évêché de Metz, dont il ne se démit qu'en 1632, et de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il fut nommé chevalier des Ordres du roi en 1662, duc et pair le 15 décembre 1663, avec le titre de duc de Verneuil, et reçut en 1665 une mission extraordinaire en Angleterre. Sa veuve, Charlotte Seguier, fille du chancelier, qu'il avait épousée en 1668, mourut le 3 juin 1704, avec le rang de princesse légitimée, et Louis XIV porta son deuil.

Moreri, *Grand Dict. hist.*

VERNIER (*Pierre*), mathématicien français, né vers 1580, à Ornans (Franche-Comté), où il est mort, le 14 septembre 1637. Il eut pour maître dans les sciences exactes Claude Vernier, son père. « Dès mes plus jeunes ans, dit-

(1) H. Vernet a publié : *Du Droit des peintres et des sculpteurs sur leurs ouvrages* (Paris, 1841, in-8° de 32 p.) et *Des Rapports qui existent entre le costume des Hébreux et celui des Arabes modernes*, mémoire lu à l'Institut; inséré dans *l'Illustration* du 12 fév. 1848, et impr. à part en 1856, in-8°. Des extraits de sa correspondance intime parurent, sans son autorisation, dans *la Presse* (8-11 avril 1856) : M. Durande l'a publiée tout entière dans son étude sur les Vernet (p. 169 à 279). On a un *Catalogue de l'œuvre lithographique d'Horace Vernet* (Paris, 1826, in-8°), par Bruzard.

(2) Cette pièce singulière est conservée aux manuscrits de la Bibliothèque impériale. Elle débute ainsi : « Nous Henri quatrième, roy de France et de Navarre, promettons et jurons devant Dieu, en foy et parole de roy, à messire Fr. de Balsac, sieur d'Entraigues, que nous donnant pour compagne damoiselle Henriette-Catherine de Balsac, sa fille, au cas que dans six mois, à commencer du premier jour du présent, elle devienne grosse et qu'elle accouche d'un fils, alors et à l'instant nous prendrons à femme et légitime espouse, dont nous solemniserons le mariage publiquement et en face nostre mère sainte Église; etc. » Elle est datée du bois Malesherbes, le 1re octobre 1599.

II, je me suis étudié particulièrement à examiner toutes sortes d'instruments, non-seulement par spéculation, mais par pratique. » Il fut employé par le gouvernement espagnol à diverses commissions, puis nommé commandant du château d'Ornans, conseiller d'État et directeur général des monnaies dans le comté de Bourgogne. On a de lui : *La Construction, l'usage et les propriétés du quadrant nouveau de mathématiques* (Bruxelles, 1631, in-8°), ouvrage devenu très-rare, et qui contient aussi la construction de la table des sinus et la méthode de trouver les angles d'un triangle par la connaissance des côtés. C'est là qu'il y décrit un instrument de son invention, « en tout admirable, » qui reçut d'abord le nom de Nonius, puis, sur les réclamations de Lalande, celui de *Vernier* : c'est un quart de cercle, divisé en 90 degrés égaux, placé sur un secteur mobile, partagé en 70 parties égales, et enfermé dans deux lignes de foi, qui servent à vérifier la justesse de la machine et l'exactitude des opérations.

Delambre, *Hist. de l'astron. mod.*, t. II, p. 119-125. — Lalande, *Bibl. astronom.*

VERNIER (*Théodore*), comte DE MONT-ORIENT, homme politique, né à Lons-le-Saulnier, le 28 juillet 1731, mort à Paris, le 3 février 1818. Après avoir fait ses études à Besançon, il s'engagea dans la petite gendarmerie de Lunéville. Après quelques années de service, il se fit recevoir avocat, et exerça cette profession avec succès. Élu député par ses compatriotes aux états généraux (1789), il s'occupa surtout des questions de finances, et présidait l'Assemblée nationale lorsqu'elle termina la constitution, en septembre 1791. Membre de la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour le bannissement. Décrété d'arrestation pour avoir protesté contre la révolution du 31 mai, il s'enfuit dans le Jura, d'où il passa dans le canton de Zurich. Rappelé dans la Convention par le décret du 8 décembre 1794, il la présidait lors des journées de prairial (mai 1795), et ne céda le fauteuil à Boissy d'Anglas que lorsqu'il y fut contraint par la fatigue. Ayant passé dans le Conseil des anciens, il le présida le jour anniversaire du 21 janvier en l'an IV, et prononça à cette occasion un discours très-républicain. Après le coup d'État du 18 brumaire, dans lequel il seconda Bonaparte, il devint sénateur (25 déc. 1799) et commandant de la Légion d'honneur. Son opposition aux projets du premier consul l'ayant fait tomber dans une sorte de disgrâce, il se retira dans le château de Beauregard, près Villeneuve-Saint-Georges, et s'y adonna à la culture des lettres. Appelé dans la chambre des pairs par Louis XVIII (4 juin 1814), il mourut peu de temps après, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Créé comte le 1er mars 1808, il ajouta à ce titre le nom de Mont-Orient, domaine qu'il possédait dans le Jura. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Éléments de finances*; Paris, 1789, 1792, in-8°; — *Caractère des passions au physique et au moral*; Paris, 1797, 1807, 2 vol. in-8°; — *Sur l'éducation*; Paris, 1802, in-8° de 41 p.; — *Description de la maison de Mont-Orient et de ses points de vue*; Lons-le-Saulnier, 1807, in-8°; — *Le Château de Beauregard*; Paris, 1807, in-8°; — *Notices et observations pour faciliter la lecture des* Essais de Montaigne; Paris, 1810, in-8°; — *Du Bonheur individuel*; Paris, 1811, in-8°; — *Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*; Paris, 1812, in-8°.

Barante, *Hist. de la Convention.* — Monnier, *Les Jurassiens.* — Son *Éloge*, par M. de Richebourg, dans le *Moniteur* du 26 févr. 1818.

VERNINAC SAINT-MAUR (*Raimond*), homme politique, né en 1762, à Gourdon (Quercy), mort le 1er juin 1822, à Mansle, près d'Angoulême. De bonne heure il vint à Paris; au lieu d'y suivre la carrière du barreau, qu'il avait embrassée, il fréquenta le monde, où un extérieur agréable lui assura des succès, et envoya quelques pièces de vers à l'*Almanach des Muses*. La révolution le tira de l'obscurité. Le 1er juin 1791 il fut nommé, à la demande du ministre Duport-Dutertre, un des trois commissaires médiateurs chargés de rétablir la tranquillité dans le comtat Venaissin; ses deux collègues étaient Mulot et Lescène des Maisons. Ils mirent un terme aux querelles de Carpentras et des communes voisines; mais ayant échoué dans leurs tentatives pour pacifier Avignon, et n'ayant pu d'ailleurs se mettre d'accord entre eux, ils revinrent à Paris. Verninac, à qui l'on reprochait de s'être laissé gagner au parti révolutionnaire, défendit ses nouveaux amis dans le rapport communiqué le 10 septembre à la Constituante. La veille, Duprat jeune et Rovère avaient parlé dans le même sens que lui. Ces discours affaiblirent l'effet du récit contradictoire qu'avait fait Lescène des Maisons, et décidèrent l'Assemblée à rendre, le 14, le décret de réunion de tout le Comtat à la France; toutefois, l'exécution en fut différée jusqu'à plus complète connaissance de la situation. Cette mesure impolitique ralluma la haine des partis opposés, et occasionna le massacre de la Glacière; mais ce serait une grande injustice d'en attribuer, comme on l'a fait, la responsabilité à un homme qui ne pouvait le prévoir. Verninac partit ensuite pour la Suède en qualité de chargé d'affaires (avril 1792); il y déploya de la fermeté, et fit reconnaître le nouveau pavillon français; mais l'interruption des relations diplomatiques après la mort de Louis XVI l'obligea de se retirer. Nommé envoyé extraordinaire à Constantinople où il remplaça Descorches de Sainte-Croix, il fit son entrée à la fin d'avril 1795, et parut à l'audience du grand visir dans un cérémonial inaccoutumé. On dit qu'il fut le premier ambassadeur étranger qui obtint l'autorisation d'imprimer un journal dans sa propre langue. Là, comme à Stockholm, il

échoua dans son projet d'alliance, et rentra en France (mai 1797), après avoir été retenu six mois à Naples et gardé à vue. Sous le consulat il administra durant dix-huit mois la préfecture du Rhône (févr. 1800), fut envoyé en Suisse avec le titre de ministre plénipotentiaire (août 1801), et se vit remplacé (août 1802) pour avoir commis la double faute de favoriser l'indépendance du Valais et de contrarier ainsi les vues de Bonaparte, qui aurait voulu réunir à la France cette grande province si nécessaire aux communications avec l'Italie. En 1805 les Valaisans lui témoignèrent leur gratitude en lui conférant, ainsi qu'à sa famille, les droits de citoyens parmi eux. On a de Verninac : *Recueil de poésies fugitives*; Paris, 1787, in-18; — *Description physique et politique du dép. du Rhône;* Paris, 1802, in-8°. Il a aussi trad. les *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre* (Paris, 1790, in-8°), de Blackstone.

* VERNINAC-SAINT-MAUR (*Raimond-Jean-Baptiste*), marin, né le 11 juin 1794, est fils du précédent et d'une fille de Charles Delacroix, ministre sous le Directoire. Entré en 1812 dans la marine militaire, il parvint le 22 mars 1842 au grade de capitaine de vaisseau. En 1835 il avait été chargé de transporter de Thèbes à Paris l'obélisque érigé sur la place de la Concorde, et il publia le compte-rendu de sa mission, sous le titre de *Voyage du* Luxor *en Égypte* (Paris, 1835, in-8°, pl.). Après la révolution de février, il remplit au ministère de la marine le poste de sous-secrétaire d'État (6 juin-17 juill. 1848), et prit à cette dernière date comme ministre la direction de ce département, qu'il résigna le 20 décembre suivant. Le général Cavaignac l'éleva, avant de quitter le pouvoir exécutif, au grade de contre-amiral (16 déc. 1848). Nommé gouverneur de l'île de la Réunion (1849), puis des établissements français dans l'Inde (1852), il fut rappelé en 1856, et admis dans le cadre de réserve.

Archives hist. du Rhône, t. IV. — Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Annuaire de la marine.*

VERNIQUET (*Edme*), architecte français, né le 9 octobre 1727, à Châtillon-sur-Seine, mort le 26 novembre 1804, à Paris. Les travaux de cet artiste sont considérables; s'il n'attacha son nom à aucun de ces monuments qui immortalisent leur auteur, il a construit dans différentes provinces de France, et surtout en Bourgogne, un grand nombre d'usines, de ponts, de chaussées et d'édifices remarquables sous le rapport de l'art et de la solidité. On ne connaît pas moins de cinq églises et abbayes et de douze châteaux qu'il a bâtis de fond en comble, sans compter ceux qu'il a restaurés ou agrandis. La révolution les a détruits pour la plupart, notamment le beau château de Pons d'Hostun à Verdun-sur-Saône. Vers 1774, il alla se fixer à Paris, où il exécuta son œuvre principale, le plan de cette ville et de ses faubourgs. Ce travail immense, qui occupa Verniquet pendant vingt-huit ans, le plus souvent la nuit à cause des embarras des rues durant le jour, et pour lequel il a employé jusqu'à soixante ingénieurs et plus de quatre-vingts aides à cheval, consiste : 1° en toutes les opérations trigonométriques; 2° en un plan général; 3° en trois doubles des plans particuliers de chacune des rues, places, etc., à une ligne par pied, avec toutes les cotes des opérations; 4° dans le plan de tous les monuments publics et particuliers, à l'échelle de trois lignes par toise, dessiné sur papier et collé sur toile; 5° dans l'atlas du plan général de Paris, gravé, composé de soixante-douze feuilles gr. in-fol. Verniquet était l'un des quatre inspecteurs-voyers du département de la Seine, et architecte du Jardin des plantes, qui lui doit particulièrement le grand amphithéâtre et les serres chaudes. Son portrait, dessiné par Bouché, a été gravé par J.-B. Dien. Il a publié : *Exposition d'un projet de loi sur le Muséum d'histoire naturelle et sur une ménagerie;* Paris, an XI, in-8°. J.-P. Abel JEANDET.

Journal des monuments et des arts, n° 19, 7 frimaire, an XIII. — Lalande, *Bibliogr. astron.*, p. 894. — Peignot, *Dict. hist.*

VERNON (*Edward*), marin anglais, né le 12 novembre 1684, à Westminster, alors près de Londres, mort le 29 octobre 1757, à Nacton (Suffolk). D'une famille honorable du Stafford, il était fils de James Vernon, secrétaire d'État de 1697 à 1700. Il reçut une éducation très-soignée, et n'oublia jamais, dit-on, ses classiques grecs et latins; mais rien ne put le détourner de sa vocation pour la marine, et lorsqu'il lui fut permis de la suivre, il s'embarqua sur *le Prince Georges*, et assista à la destruction des flottes française et espagnole dans la rade de Vigo (1702). A vingt et un ans il était parvenu au grade de capitaine, à vingt-quatre à celui de contre-amiral (1708), dans lequel il fut envoyé aux Indes occidentales. Dès l'avénement de Georges II, il entra au parlement, et y représenta de 1727 à 1741 les électeurs de Penryn et ceux de Portsmouth. Il y prit une place éminente, selon Smollett, « en blâmant avec énergie toutes les mesures du ministère, et en disant nettement son opinion, quelle qu'elle fût, sans tenir compte des personnes, et parfois sans égard pour les convenances ». Un jour, au milieu d'une discussion, il offrit de s'emparer de Porto-Bello, qui appartenait alors à l'Espagne, et se fit même fort de le réduire avec six vaisseaux seulement. Cette bravade courut tout le royaume; on porta Vernon aux nues, il devint l'idole du peuple, le héros whig, un autre Raleigh. Tout ce bruit fatigua le ministère. Autant pour se débarrasser d'un censeur gênant que pour apaiser ses adversaires, il finit par envoyer Vernon aux Antilles avec une commission de vice-amiral, six bâtiments et l'ordre de détruire les établissements espagnols (juill. 1739). C'était réaliser le vœu du marin. Il mit à la voile sans tarder, arriva le 20 novembre devant Porto-Bello, attaqua la ville

le lendemain, et y entra le 22; mais, n'ayant pas de forces suffisantes pour en rendre l'occupation durable, il l'abandonna après avoir fait sauter les fortifications. De concert avec Wentworth, il dirigea, au printemps de 1741, l'expédition désastreuse armée contre Carthagène. Confiant dans son heureuse étoile, ses compatriotes célébrèrent par avance la prise de cette place: dans le temps où il en levait le siége, ils firent frapper une médaille, rapporte Voltaire, avec cette légende : *Il a pris Carthagène*. Toutefois, cet échec ne diminua en rien la popularité de l'amiral, dont le nom fut acclamé à une grande majorité dans trois bourgs électoraux; il choisit celui d'Ipswich, et reprit sa place accoutumée dans le parlement. Après avoir été employé durant l'insurrection de 1745 à garder les côtes du Kent et du Sussex, il s'attira à propos d'une question de service une fâcheuse affaire avec le conseil de l'amirauté, et se vit rayer des cadres. C'était un brave, énergique et habile marin, mais d'un caractère emporté, dont il ne savait ou ne voulait pas se rendre maître. P. L—Y.

Life of admiral Vernon; Lond., 1758, in-12. — Charnock, *Biogr. navalis*. — *Lives of the british commanders*. — Smollett; *Hist. of England*.

VERNULZ (*Nicolas* DE), en latin *Vernulæus*, érudit et poëte belge, né le 10 avril 1583, à Robelmont (Luxembourg), mort le 5 janvier 1649, à Louvain. Il était fils d'un gentilhomme, capitaine au service de Philippe II. Après avoir fait ses études à Trèves et à Cologne, il entra dans la carrière de l'enseignement, qu'il ne devait plus quitter et dans laquelle il acquit le double renom d'un bon humaniste et d'un brillant orateur. Appelé en 1608 à Louvain, il enseigna la rhétorique au collége du Porc, et joignit depuis 1611 jusqu'en 1614 à cette chaire celle d'éloquence à l'université; dans l'une et dans l'autre il remplaça J.-B. Gramaye, son protecteur. En 1646, il devint professeur de langue latine au collége des Trois Langues. Les honneurs ne manquèrent point au savant que l'archiduc Léopold disait être « né pour le bien public » : il fut président du collége de Luxembourg, licencié en théologie, chanoine de Saint-Pierre, historiographe du roi d'Espagne et de l'empereur, trois fois recteur de l'université. On le représente d'un caractère doux, poli, bienfaisant. Il avait beaucoup de lecture, un savoir plus étendu que solide, un esprit vif, et une surprenante facilité. Ses ouvrages, tous écrits en latin, sont au nombre d'une cinquantaine; nous citerons les suivants : *Rhetorum collegii Porcensis orationes;* Louvain, 1614, in-12; Cologne, 1619, 2 vol. in-16; 10ᵉ édit., Anvers, 1684, in-12 : le style de ces harangues, selon Paquot, est pur, harmonieux et toujours varié; on y trouve des réflexions utiles, une morale saine, et souvent des pensées neuves; — *De arte dicendi, una cum praxi rhetoricæ et II de inventione libris;* Louvain, 1619, in-12; six édit.; — *Institutionum politicarum lib. IV;* ibid., 1624, 1635, in-12, et 1647, in-fol.; — *Institutionum moralium lib. IV;* ibid., 1625, 1640, in-12, et 1649, in-fol.; — *Institutionum œconomicarum lib. II;* ibid., 1626, 1640, in-12, et 1649, in-fol. : de ces trois ouvrages, composés sur un plan identique, le second est le meilleur; les sujets en sont bien choisis, traités avec netteté, et fortifiés par des exemples amenés à propos; — *Academia Lovaniensis; ejus origo, facultates, viri illustres, res gestæ;* ibid., 1627, in-4° : c'est un tableau plutôt qu'une histoire; il y en a une réimpr., continuée par Langendonck jusqu'en 1667, ibid., 1667, in-4°; — *Annus austriacus;* ibid.; 1628, in-12 : recueil d'éphémérides de la maison d'Autriche; — *Dissertationum politicarum decades II;* ibid., 1629-46, 2 vol. in-12; — *Orationes sacræ;* ibid., 1630, 1635, in-12; — *Tragœdiæ;* ibid., 1631, in-12, et 1656, 2 vol. in-12 : la 2ᵉ édit. en renferme quatorze; — *Elogia oratoria et orationes miscellaneæ;* ibid., 1634, in-12; — *Apologia pro gente austriaca;* ibid., 1635, in-4°; — *De propagatione fidei christianæ in Belgio per sanctos ex Hibernia viros;* ibid., 1639, 1654, in-12; — *Virtutum gentis austriacæ lib. III, exemplis adornati*; ibid., 1640, in-4°; — *Oratio in funere Erycii Puteani;* ibid., 1646, in-4°; — *Imperatorum symbola, cum comm. in Alciati Emblemata;* ibid., 1650, in-4°; — *Observationum politicarum syntagma, ex C. Taciti operibus;* ibid., 1651, in-12; — *Historia austriaca;* ibid., 1651, in-12; — *Epitome historiarum;* ibid., 1654, in-4°.

Dave, *Oratio in funere Vernulæi*; Louvain, 1649, in-4°. — Valère André, *Bibl. belgica*. et *Fasti academ*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIII. — Paquot, *Mémoires*, t. III.

VEROCCHIO (*Andrea* DEL), peintre et sculpteur, né à Florence, en 1432, mort à Venise, en 1488. Ayant reçu les leçons de Donatello, il s'adonna à l'orfévrerie, et fut appelé à Rome par Sixte IV, qui lui avait demandé plusieurs apôtres d'argent pour orner l'autel de sa chapelle pontificale. Ce fut alors qu'il se mit à travailler le marbre, et qu'il exécuta le mausolée que Francesco Tornabuoni érigea à sa femme dans l'église de la Minerve. De retour à Florence, il fit un *David* de bronze (haut de 1ᵐ,45), qui fut placé au sommet de l'escalier du palazzo Vecchio; une *Madone entre deux anges en adoration*, au fronton du tombeau de l'historien Leonardo Bruni à Santa-Croce; deux bustes de bronze, *Alexandre le Grand* et *Darius*, que Laurent de Médicis envoya avec d'autres présents à Matthias Corvin, roi de Hongrie, et le mausolée de Giovanni et Pietro de Médicis à Saint-Laurent, dont les ornements sont fondus et ciselés avec un art exquis. Il modela ensuite et fondit pour l'une des niches extérieures de l'église d'Orsanmichele deux statues colossales représentant *l'Incrédulité de saint Thomas*. Verocchio cultiva aussi la peinture. On connaît de lui quatre

tableaux, dont deux au musée de Munich, une *Sainte Famille* et *les Trois archanges*; une autre *Sainte Famille*, au marquis de Westminster, et un *Baptême de Jésus-Christ*, à l'Académie de Florence. Sur la demande de Laurent de Médicis, il fit pour la fontaine de Careggi un *Enfant de bronze étranglant un poisson*, figure d'une beauté merveilleuse. Après avoir restauré, aux applaudissements de tous les connaisseurs, un torse antique de *Marsyas écorché*, il venait de commencer en 1474, pour la cathédrale de Pistoja, le mausolée du cardinal Niccolò Forteguerri, lorsqu'il partit pour Venise, où il devait exécuter la statue équestre de Bartolommeo Colleoni, général de la république; mais il n'eut pas le temps de la terminer entièrement, étant mort d'une fluxion de poitrine, quelques jours avant d'y avoir pu mettre la dernière main. Ce fut Alessandro Leopardo qui amena l'œuvre à sa perfection et qui la fondit en 1495. « Le cheval, dit Cicognara, a beaucoup d'énergie dans son mouvement, et bien que rien en lui ne soit exagéré, il semble avancer et descendre du piédestal. Les proportions sont grandioses sans être trop pesantes, et l'anatomie est bien rendue. » On attribue à Verocchio l'invention du procédé employé pour mouler sur nature.

Il eut Léonard de Vinci et le Pérugin pour élèves. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

VÉRON (*François*), controversiste français, né vers 1575, à Paris, mort le 6 décembre 1649, à Charenton, près Paris. Il était d'une famille de robe. Admis, en 1595, dans la Société de Jésus, il s'appliqua durant ses études à la controverse, s'y rendit fort habile, et travailla avec un zèle extraordinaire à la conversion des réformés. Ce fut même la grande et l'unique affaire de sa vie. Parcourant sans cesse les provinces, il défiait en tous lieux les hérétiques, leurs savants et leurs théologiens, et les provoquait à d'interminables joûtes oratoires, où chaque combattant s'occupait bien plus d'étaler sa propre érudition que d'éclairer les âmes. Après la fameuse conférence qu'il eut à Caen avec Samuel Bochart, et qui dura neuf jours (22 sept.-3 oct. 1628), un catholique qui était présent écrivit à des huguenots : « Pour vous dire la vérité, on ne peut pas assurer que notre savant soit plus savant que votre savant. » Par lettres patentes du 19 mars 1622, Véron fut autorisé à prêcher sur les places publiques et à disputer avec le premier venu, sans pouvoir en être empêché. Différentes assemblées du clergé récompensèrent ses services en lui accordant une pension de six cents livres et en payant les frais d'impression de ses ouvrages. Quand il quitta les jésuites (1620), il fut pourvu de la cure de Saint-Brice', et plus tard de celle de Charenton. Nous citerons de lui : *Traité de la puissance du pape*; Paris, 1626, in-8° : il y soutient que l'Église doit être soumise à la puissance royale; — *Notables défauts de la Cène des ministres*; Paris, 1629, in-12; — *Actes de la conférence de Caen*; Caen, 1629, in-12 : la relation de Bochart est plus exacte (Saumur, 1630, 2 vol. in-8°); Véron y répondit par des écrits tellement diffamatoires que le parlement de Rouen lui imposa silence par arrêt du 18 janvier 1631; — *Méthode de traiter les controverses de religion*; Paris, 1638, in-fol. : ouvrage qui avait paru d'abord en 1615, et qui a eu un grand nombre d'éditions; — *Le Moyen de la paix chrétienne*; Paris, 1639, in-8°; — *De la Primauté de l'Église, ou de la Hiérarchie en icelle*; Paris, 1641, in-8°; — *Règle générale de la foi catholique*; Paris, 1645, in-fol.; Lyon, 1674, in-12; Paris, 1768, 1825, in-12; trad. en latin : c'est son meilleur ouvrage; — *Le Bâillon des Jansénistes*. La plupart de ces écrits ont été réunis en 2 vol. in-fol. On a encore de Véron une version française du *Nouveau Testament* (Paris, 1647, in-4°), où il s'est livré à de singuliers écarts.

Labouderie, *Éloge*, à la tête de la *Règle génér.*, édit. 1825. — Le Long, *Bibl. sacra*. — Southwell, *De script. Soc. Jesu*.

VÉRON (*François*), sieur DE FORBONNAIS, publiciste français, né au Mans, le 3 octobre 1722, mort à Paris, le 19 septembre 1800. Il appartenait à une famille de marchands drapiers (1) qui s'étaient acquis une légitime réputation de probité jointe à des vues élevées et fécondes. Sa mère était Marguerite Plumard, sœur de l'économiste de ce nom. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais, à Paris, il se livra à la fabrication des étamines; mais au lieu de s'occuper pour son compte de l'industrie héréditaire parmi les siens, il se mit à voyager, et pendant cinq années, qu'il passa chez un de ses oncles maternels, armateur à Nantes, il y étudia, en observateur intelligent, le commerce maritime et colonial, son influence sur le revenu public. L'ensemble de ses études le conduisit à se faire à lui-même un corps de doctrines d'où ont découlé les nombreux écrits qu'il a publiés. Il vint à Paris en 1750, et présenta au ministre chargé de l'administration du commerce un mémoire qui, comme son auteur, fut dédaigneusement accueilli. Justement blessé de cette réception, Forbonnais en appela à la France, en publiant de 1751 à 1756 quinze ouvrages sur les matières qui avaient été l'objet de ses méditations. Comme tous ont pour but le développement et l'application des mêmes idées fondamentales, il suffira de faire connaître l'esprit dominant des trois principaux. Imbu des théories qui prévalaient parmi les économistes du dix-huitième siècle, c'est-à-dire partisan du système prohi-

(1) Un de ses ancêtres, *Jean* VÉRON, mort en 1680, fut l'inventeur des étamines ou camelotes blanches du Mans. Le fils de Jean, *Guillaume*, mort en 1728, donna une grande extension à ce commerce.

bitif, il trouve, comme eux, dans les *Éléments du commerce* et dans les *Principes et observations économiques*, la balance du commerce dans cet équilibre du gain et de la perte des valeurs existantes, système doublement incomplet, en ce qu'il ne tient compte ni des valeurs créées, ni même de l'augmentation de prix que peuvent acquérir par elles-mêmes les valeurs existantes. Dans les *Recherches sur les finances*, il suit dans toutes ses phases le développement de la fortune publique en France sous Sully, Mazarin, Colbert et leurs successeurs jusqu'à Law, dont il expose le système. Si le plus souvent il loue et approuve Colbert, parfois cependant il le critique, notamment en ce qui concerne le commerce des grains. Disons toutefois que les théories de Colbert ayant été violemment attaquées dans l'*Encyclopédie*, Forbonnais, sans renoncer entièrement à sa première opinion, se montra plus tard disposé à excuser les erreurs de Colbert, en abandonnant, dans les *Principes et observations*, ses chiffres primitifs pour adopter ceux que Dupré de Saint-Maur avait consignés dans son *Essai sur les monnaies*. Les principes professés par Forbonnais sont donc contestables sur certains points; mais si les progrès qu'ont faits de nos jours les sciences économiques ne permettent pas de les adopter sans réserve, ses travaux n'en ont pas moins eu un grand caractère d'utilité, surtout ses *Recherches sur les finances*, où ont nécessairement puisé tous ceux qui, après lui, ont recherché les causes et déterminé les effets des variations qu'ont éprouvées les ressources financières de la France. Par les documents qu'il y a réunis, il a en effet raconté l'histoire budgétaire de la France pendant une période de cent vingt-six ans, et par une conséquence de son plan, qui embrassait l'histoire financière des pays d'états comme de ceux qui avaient été incorporés à la couronne sans réserve, il a bien souvent expliqué les causes médiates de certaines résistances à l'autorité royale.

Quoi qu'il en soit des erreurs de Forbonnais, il fut nommé en 1756 inspecteur général des monnaies, et investi en même temps de la confiance de trois ministres, MM. Berryer, de Choiseul et de Belle-Isle, qui le chargèrent de divers travaux. En 1759, ce fut sur sa proposition que fut adoptée la création dans les fermes générales de soixante-douze mille actions de mille francs chacune, attribuant aux actionnaires la moitié des bénéfices dont jouissaient auparavant les fermiers généraux. Les 72 millions que cette opération fit entrer en vingt-quatre heures dans les caisses du trésor sans grever l'État, la suppression de plusieurs priviléges et la réduction de beaucoup de dépenses publiques sont l'œuvre spéciale de Forbonnais. Jaloux de voir que la faveur publique s'attachait à l'auteur bien connu de ces mesures, Silhouette cessa de le consulter, et quitta bientôt le contrôle général. Forbonnais aurait pu lui succéder; mais on exigeait de lui des sacrifices incompatibles avec les principes de l'homme qui avait nettement déclaré qu'une révolution politique serait tôt ou tard inévitable, si, au lieu des palliatifs auxquels on recourait vainement, l'on n'adoptait pas une réforme radicale du régime financier de la France. Louis XV lui accorda une pension de 5,000 fr., à la condition qu'il ne refuserait jamais ses conseils au gouvernement. Il ne les épargna pas. Quoiqu'il n'eût pas réussi, en 1760, à faire adopter un projet de paix qui eût écarté le honteux traité de 1763, il ne se rebuta pas, et après la conclusion de ce traité il présenta un plan de finances qu'appuyèrent le conseil d'État et le dauphin père de Louis XVI, mais que firent repousser les intrigues de Mme de Pompadour. Il fut même exilé, et se retira dans son château de Forbonnais (1). Il ne cessa pourtant jamais de correspondre avec les contrôleurs généraux qui se succédèrent, notamment avec l'abbé Terray, qui fit de vains efforts pour lui faire accepter un poste dans son administration. Entré dans l'ordre de la noblesse par l'acquisition d'une charge de conseiller au parlement de Metz, il renonça aux priviléges dont cette position le faisait jouir en matière d'impôt, et soumit à la taille toutes ses propriétés (1764). En 1789 il ne fut point élu aux états généraux. Le comité des monnaies de l'Assemblée nationale répara cette maladresse en appelant Forbonnais à Paris, où pendant cinq mois il concourut à ses travaux. Revenu dans sa terre, il s'isola plus que jamais jusqu'au moment où, menacé par les chouans dans ses biens et dans sa vie, il se réfugia à Paris. Associé à l'Institut lors de sa formation, il assista exactement à ses séances. Le Directoire l'avait placé à la tête d'une commission des finances chargée de rétablir le crédit public l'avant-veille du coup d'État de brumaire.

Les ouvrages publiés par Forbonnais sont : *Essai sur la partie politique du commerce de terre et de mer, de l'agriculture et des finances*; s. l., 1751, in-12; — *Extrait de l'Esprit des lois, avec des observations*; Paris, 1753, in-12 : il y combat quelques-uns des principes émis par Montesquieu en matière commerciale; — *Le Négociant anglais*; Dresde (Paris), 1753, 2 vol. in-12 : traduction abrégée du *British Merchant*, accompagnée de notes critiques sur le commerce de l'Angleterre; — *Théorie et pratique du commerce et de la marine*; Paris, 1753, in-4° : trad. librement de l'espagnol de Ustaritz; — *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*; Dresde (Paris), 1753, 1755, in-12 : ce livre produisit une telle sensation en Espagne, que le gouvernement de ce pays voulut s'assurer les conseils de Forbonnais en l'attirant à lui en

(1) Cette terre seigneuriale, achetée par son père en 1738, est dans la commune de Champaissant (Sarthe).

qualité de consul général de France; — *Éléments du commerce*; Leyde et Paris, 1754, 2 vol. in-12; 4e édit., ibid., 1796, avec addit.; plusieurs des chapitres de cet ouvrage ont été insérés dans l'*Encyclopédie*, tels que *Commerce en général*, *Concurrence*, *Assurances*, et *Change*; — *Examen des avantages et des désavantages de la prohibition des toiles peintes*; Marseille, 1775, in-12; — *Questions sur le commerce des Français au Levant*; Marseille (Paris), 1755, in-12; — *Lettre à M. F...., ou Examen politique des prétendus inconvénients de la faculté de commercer en gros, sans déroger à la noblesse*; s. l. n. d. (1756), in-12; — *Mémoire sur la manufacture des glaces*; Paris, 1756, in-12, sous le pseudonyme de Leclerc; — *Divers mémoires sur le commerce*; Paris, 1756, in-12; — *Recherches et considérations sur les finances de France depuis 1595 jusqu'en 1721*; Bâle, 1758, 2 vol. in-4o; Liége, 1758, 6 vol. in-12; — *Principes et observations économiques*; Amst., 1767, 2 vol. in-8o; — *Prospectus sur les finances*; Paris, 1789, in-12; — *Observations succinctes sur l'émission de deux milliards d'assignats*; Paris, 1790, in-12; — *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*; Paris, 1800, pet. in-12. Forbonnais avait en outre publié quelques poésies légères, et il avait inséré beaucoup de notes, sous le pseudonyme d'*un Vieillard de la Sarthe*, dans le *Journal* de Dupont (de Nemours). Ses travaux inédits sont plus considérables que ceux qui ont vu le jour : Delisle de Sales ne mentionne pas moins de huit mémoires sur la législation, dix sur la diplomatie, sept sur la marine et les colonies, onze sur les finances, cent cinquante-deux sur les monnaies, sept sur l'économie politique, et cinq travaux littéraires. D'après l'inventaire dressé après la mort de Forbonnais, il faut ajouter à cette nomenclature la tragédie de *Coriolan*, un opéra de *Sapho*, la traduction des *Annales* de Tacite, ainsi que dès dix-huit premiers livres de *Roland furieux*, des *Considérations sur la Savoie*, et sa propre *Vie*, écrite par lui-même. P. Levot.

Delisle de Sales, *Vie litt. de Forbonnais*; Paris, 1801, in-8o. — Leprince d'Ardenay, *Éloge hist. de Fr. Véron de Forbonnais*; Le Mans, an IX, in-8o. — P. Clément, *Hist. de Colbert*, et *Du système protecteur en France*. — *Documents inédits*.

VÉRON. *Voy*. Ducommun.

VERONA (*M.-A.* da). *Voy*. Bassetti.

VÉRONÈSE (1) (*Paolo* Caliari, dit), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1530, mort à Venise, le 19 mai 1588. Il était fils d'un sculpteur médiocre, Gabriele, qui lui donna quelques principes de dessin. Il eut pour principal maître, non Giov. Caroto, comme le prétend Vasari, mais son oncle maternel Antonio Badile. A son école, et aussi en copiant assidûment les dessins du Parmesan et les gravures d'Albrecht Durer, il fit de rapides progrès. Il avait beaucoup de facilité et une intelligence extraordinaire. Les premiers ouvrages de sa jeunesse paraissent être une *Madone avec saint Jean-Baptiste et saint Zénon*, à S.-Fermo-Maggiore de Vérone, et *la Guérison de la belle-mère de saint Pierre*, au musée du Louvre. Conduit à Mantoue par le cardinal Ercole Gonzaga, avec trois de ses compatriotes, pour décorer la cathédrale, il y exécuta *la Tentation de saint Antoine*, qui fut jugée supérieure aux tableaux de ses concurrents. Forcé de céder à la nécessité, il peignit quelques ouvrages dans des villas du Vicentin et du Trévisan. Étant enfin venu à Venise (1555), il perfectionna son coloris par l'étude des œuvres du Titien et du Tintoret, qu'il s'efforça dès lors de surpasser par l'élégance et la variété des ornements. L'*Histoire d'Esther*, composée en trois sujets pour Saint-Sébastien, commença sa réputation. Sur la recommandation de Daniele Barbaro, patriarche d'Aquilée, pour la villa duquel il avait peint des sujets empruntés à la fable et à l'allégorie, il fut chargé, pour la salle du grand conseil du palais ducal, d'un grand tableau représentant *Frédéric Barberousse baisant la main de l'anti-pape Octavien*, et de quatre grandes figures allégoriques. Après l'incendie de 1576, il figura de nouveau parmi les artistes qui concoururent à la décoration de la salle restaurée. Ainsi il peignit au plafond cette magnifique *Apothéose de Venise* (1), regardée comme l'un de ses chefs-d'œuvre, accompagnée de *la Défense de Scutari* et de *la Prise de Smyrne*, et sur la muraille *le Retour du doge Andrea Contarini, vainqueur des Génois en* 1378.

Comme on a peu de données précises sur les époques où furent exécutés les divers ouvrages du Véronèse, dont un fort petit nombre est daté, nous nous contenterons de les passer en revue dans les lieux où ils se trouvent aujourd'hui. Ne sortons pas encore du palais des doges. La salle du conseil des Dix présente au centre du plafond *un Vieillard assis et une jeune femme*, et celle de l'*anti-collegio* un de ses tableaux les plus exquis, *l'Enlèvement d'Europe* (2), qui a fait partie du musée Napoléon. C'est un des sujets que le Véronèse aimait le plus à traiter. Outre une répétition au musée du Capitole, cette scène est diversement reproduite par lui au musée de Dresde, et à la galerie nationale de Londres. Dans le *collegio* on voit d'abord une des œuvres capitales du maître, représentant *le Sauveur dans une gloire*, *Venise personnifiée*, *saint Marc*, *la Foi et sainte Justine*, *le doge Seb. Veniero et le provéditeur Agostino Barbarigo*; puis, au pla-

(1) Ce surnom, en italien *il Veronese*, aurait été plus exactement rendu par *le Véronais*, de même qu'on dit le Mantouan, le Parmesan, Jules Romain, etc.

(1) Gravée par Val. Le Fèvre.

(2) Gravé par le même.

fond, *Neptune et Mars*, *la Foi assistant à un sacrifice*, et *Venise assise sur un globe;* huit *Vertus*, et entre elles seize petits sujets historiques peints à la terre verte. Dans le salon des chefs du conseil des Dix, au plafond est un *Ange chassant les Vices*. A la voûte d'une pièce occupée par le bibliothécaire, on voit une belle *Adoration des Mages*, l'un des sujets favoris du maître. Dans la salle de la *bussola* existait au plafond un grand ovale représentant *Jupiter foudroyant les Vices* (1). Emportée en France en 1798, cette œuvre grandiose, et qui sous plus d'un rapport n'eût pas été désavouée par Michel-Ange, fut placée à Versailles, puis au musée du Louvre, où posée à plat sur le mur et trop près de l'œil, elle perd beaucoup de son effet.

Lorsque les procurateurs de la république ouvrirent un concours entre les plus habiles artistes du temps, promettant une chaîne d'or à celui qui décorerait de la plus belle peinture la grande salle de l'ancienne bibliothèque de Saint-Marc (aujourd'hui le palais royal), destinée à renfermer la bibliothèque du cardinal Bessarion, le Véronèse l'emporta sur tous, non-seulement de l'avis des juges, mais aussi de ses concurrents eux-mêmes. On admire encore à sa place la belle allégorie qui lui valut cette victoire, et qui représente *la Musique* sous les traits de trois jeunes femmes d'une beauté ravissante. Dans la même salle, deux autres compartiments du plafond sont occupés par *la Géométrie et l'Arithmétique*, et par *l'Apothéose de l'Honneur*, du même artiste. Le palais royal possède encore de lui : *Venise entourée d'Hercule, de Cérès et de plusieurs génies*, *le Christ au jardin des Oliviers*, et *l'Institution du Rosaire par saint Dominique*. Il règne une grande incertitude sur l'époque où Paul Véronèse fit un voyage à Rome, où il fut conduit par l'ambassadeur Girolamo Grimani; s'il n'en rapporta pas un dessin plus correct, au moins y apprit-il à donner à ses figures une expression plus noble. Plusieurs des belles peintures que nous avons citées, notamment *les Vices foudroyés*, sont postérieures à ce voyage.

Les œuvres du Véronèse sont presque innombrables dans les églises de Venise. De 1560 à 1565, il enrichit Saint-Sébastien de plusieurs ouvrages, dont un surtout est compté parmi ses chefs-d'œuvre : c'est *le Premier martyre de saint Sébastien*. A S.-Francesco della Vigna, on voit une *Résurrection*; une *Madone et des Anges*; *la Vierge et quelques saints*; à Saint-Luc, *le Saint écrivant son Évangile*; à Saint-André, *Saint Jérôme dans le désert* (2), figure dont le nu est justement admiré; à Saint-Barnabé, une petite *Sainte Famille*; à S.-Giacomo dall'Ovio, *Saint Laurent, saint Marc et saint Augustin*, *les Quatre Vertus théologales*, et *Quatre docteurs*; à Saint-Paul, un *Mariage de la Vierge*; à Saint-Sylvestre, une *Adoration des mages*, peinte en 1571; à Saint-Julien, une *Cène*, et *le Christ mort soutenu par des anges et quelques saints*; aux SS.-Apôtres, *la Chute de la manne*, œuvre du maître et de ses élèves; à Saints-Jean-et-Paul, une remarquable *Nativité*; à Sainte-Catherine, *le Mariage mystique de la sainte*, etc. Signalons encore à Venise un beau portrait au palais Manfrin. Naguère, nous aurions pu indiquer au palais Pisani l'une des œuvres capitales du maître, *la Famille de Darius présentée à Alexandre* (1), composition merveilleuse de coloris, sinon d'expression, vendue au gouvernement anglais pour la somme de 350,000 fr. Enfin à l'Académie des beaux-arts, outre *la Cène*, dont nous parlerons bientôt, nous trouvons *le Martyre de sainte Christine* et deux autres traits de sa vie; les prophètes *Ezéchiel* et *Isaïe*, camaïeux; *le Peuple de Myre allant au-devant de saint Nicolas*; *la Vierge sur un trône avec saint Joseph, saint Jean, saint Jérôme et saint Marc*, beau tableau qui a figuré au Musée Napoléon; *la Bataille des Curzolari*; *le Couronnement de la Vierge*; *la Charité et la Foi*, camaïeux; une *Assomption*, inférieure à celle du Titien; une *Annonciation*, qui n'est qu'un prétexte à une magnifique architecture, et *les Évangélistes saint Marc et saint Matthieu*.

Il est un certain nombre de sujets que Véronèse aimait à reproduire sous différents aspects; nous les grouperons ici, afin d'abréger autant que possible la liste, si longue, de ses œuvres : *Adoration des Mages* (2), musées de Saint-Pétersbourg, Madrid, Vienne, Munich, Dresde, Carlsruhe, Milan et Bordeaux, Santa-Corona de Vicence, Saint-Sylvestre et Saint-Sébastien de Venise, palais des Doges, palais Carega de Gênes; — *Adoration des Bergers* (3), musée de Bruxelles; — *Résurrection de Jésus*, musée de Saint-Pétersbourg, et S.-Francesco della Vigna de Venise; — *Annonciation*, musées de Vienne et de Florence; palais Brignole, à Gênes; — *Repos en Égypte*, musées de Saint-Pétersbourg et de Munich; — *Descente de croix* et *Mise au tombeau* (4), musées de Saint-Pétersbourg, Berlin et Vienne, palais Doria à Rome, Saint-Julien de Venise; — *Repas d'Emmaüs*, musées de Paris et de Dresde; — *Mariage mystique de sainte Catherine* (5), galeries de Bruxelles et de Florence, Sainte-Catherine de Venise, palais Durazzo de Gênes; — *Jésus sur la croix*, musées de Paris, Madrid, Dresde et Florence, et Saint-Sébastien de

(1) Gravé par Geille.
(2) Gravé par Val. Le Fèvre.

(1) Gravée par R.-N. Cochin.
(2) Gravée par N. Dupuis, Le Bas, Troyen, Saint-Non, C. Sacchi, etc.
(3) Gravée par M. Sadeler, Matham (1631), Mittelli, Piccioni (1641), L. Jacob, etc.
(4) Cette dernière a été gravée par Aug. Carrache (1582).
(5) Gravée par J. Piccino, Hortemels, Aug. Carrache, et lithogr. par Llanta.

Venise; — *La Femme adultère*, musées de Madrid, Vienne, Munich et Bordeaux; — *Jésus et le Centurion*, musées de Munich, Dresde, Madrid, et Naples; — *Nativité de Jésus*, Saint-Joseph et Saints-Jean-et-Paul de Venise, palais Brignole de Gênes; — *Baptême de Jésus*, musée de Madrid, palais Pitti; — *Saint Sébastien*, palais du Quirinal, musée de Vienne; — *Éliézer et Rebecca* (1), musée de Madrid, coll. Yarborough en Angleterre; — *Moïse sauvé des eaux*, musées de Naples, Madrid, Dresde et Turin; — *Suzanne au bain*, musées de Paris, Madrid et Dresde, et Académie de Saint-Luc; — *Évanouissement d'Esther*, Louvre, galerie de Florence, Saint-Sébastien de Venise; — *Judith*, musée de Vienne, palais Brignole à Gênes; — *Mort de Lucrèce*, musées de Madrid et de Vienne, palais Braschi à Rome; — *Vénus et Adonis*, musée de Madrid, palais Doria à Gênes.

Arrivons aux admirables chefs-d'œuvre qui suffiraient seuls à immortaliser le Véronèse. Rien ne prêtait plus à la pompe des costumes, à la richesse des détails, à la magnificence de l'architecture, que ces repas splendides où sacrifiant, il est vrai, toute vérité historique, il pouvait se livrer à l'abondance de son imagination et à la fougue de son exécution. Quatre *Cènes* de lui sont célèbres entre toutes. *Les Noces de Cana* (2), peintes en 1563 pour le réfectoire du couvent de S.-Giorgio-Maggiore, sont l'un des ornements du grand salon du Louvre. Elles ont 6m,66 de hauteur et 9m,90 de largeur; elles comprennent environ 130 figures, parmi lesquelles on reconnaît Charles-Quint, François Ier, Éléonore d'Autriche, Marie d'Angleterre, Soliman II, le marquis du Guast, Vittoria Colonna, etc. Le Véronèse s'est représenté lui-même au centre du tableau sous les traits d'un joueur de viole; près de lui, Titien joue de la contrebasse; Tintoret et le Bassan font partie du même groupe. Sous le rapport de la peinture et de l'effet, cette composition (3) est prodigieuse d'air et de richesse; la magie des couleurs est incomparable; aucun peintre n'a jamais vaincu d'aussi grandes difficultés. La seconde des grandes *Cènes* (4), peinte en 1570 pour le couvent de Saint-Sébastien de Venise, est, quoique fort belle, la moins estimée des quatre. La troisième (5) fut faite en 1573 pour le réfectoire des Servites, et donnée en présent à Louis XIV, en 1665, par la république. Elle est au Louvre, dans le grand salon, en face des *Noces de Cana* (1). La quatrième (2), peinte en 1573 pour le réfectoire des dominicains de SS.-Jean-et-Paul, est depuis 1816 à l'Académie des beaux-arts de Venise. Des monuments admirables d'élégance et de perspective décorent cette vaste page, qui retrace *le Repas que Matthieu donna à Jésus lors de sa vocation*.

(1) Gravé par Moyreau, C. Normand, et L. Jacob.
(2) Gravées par Zachée Prévost.
(3) D'après le contrat conservé dans les archives du couvent et passé le 6 juin 1562, on voit que l'artiste s'engagea à exécuter cette œuvre immense moyennant 324 ducats d'argent, qui aujourd'hui représenteraient environ 3,000 fr., outre les dépenses de bouche et le don d'un tonneau de vin.
(4) Gravée par G.-M. Mittelli.
(5) Gravée par Z. Prévost.

Parmi les autres tableaux du Véronèse représentant des scènes de ce genre, l'un des plus importants était *le Repas donné par saint Grégoire à des pauvres*. Cette composition, large de près de 10m et haute de 5m, ornait le réfectoire du couvent de Santa-Maria di Monte-Berico près Vicence. Mise en pièces en 1848 par des Croates, elle a été grossièrement recousue, et elle est exposée à Vicence dans le palais Chiericati. On voit encore du Véronèse des *Noces de Cana* aux musées de Madrid, de Darmstadt, de Dresde et de Milan; *le Repas chez Simon le Pharisien* (3), au palais royal de Gênes, tableau précieux et d'une parfaite conservation; d'autres dans la même ville, au palais Balbi, et à Milan, au musée de Brera; enfin des *Cènes* à Saint-Julien de Venise et à la galerie publique de Florence. Toutes ces œuvres sont magnifiques de grandeur et de majesté (4).

Nous donnerons ici la liste des ouvrages du Véronèse que nous n'avons pu citer. Vérone : à Saint-Georges, *le Martyre du saint*, le meilleur tableau de la ville; à S.-Paolo di Campo Marzo, une *Vierge avec saint Jean-Baptiste et saint François*; — Brescia, à Sainte-Afra, *le Martyre de la sainte*, l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, tant pour la pensée que pour l'exécution; — Padoue : à Sainte-Justine, *le Martyre de la sainte* (1575), œuvre capitale; — Gênes, palais Grillo-Cattaneo, *Samson à la colonne*; — Milan : musée de Brera, *Saint Cornélius, pape*; une composition comprenant un double sujet, *le Baptême du Christ* et *Jésus tenté par le diable*; *les Quatre docteurs*, et *le Christ au jardin des Oliviers*; — Florence : galerie publique, *Portrait de Paul Véronèse*, *Résurrection de Lazare*, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, *l'Annonciation*, *la Vierge, saint Jean et un évêque*, *la Prudence et l'Espérance liées par l'amour*, *Sainte Agnès et deux anges*, *la Création*, paysage, et un *Portrait de vieillard*; palais Pitti, *Portrait de femme*, dit *la Nourrice du Véronèse* (5), *le Christ quittant sa mère avant la Passion*, *Saint Benoît et plusieurs autres Saints*, et un magnifique *portrait de Daniele Barbaro* (6); — Rome : Vatican, *Vision de sainte Hélène*; palais Borghèse, *Saint Antoine*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *Vénus et*

(1) Une reproduction faite par le maître est à Gênes au palais Doria, et quoique plus petite, elle n'est guère inférieure à l'original.
(2) Gravée par Chataigner.
(3) Gravé par Volpato, en 1772.
(4) Le Véronèse y faisait sans difficulté et sans désordre entrer un nombre considérable de figures; pour éviter la confusion, il se servait, disent les historiens, de petites figures modelées en cire, qu'il arrangeait et disposait suivant les exigences de sa composition. Il en avait même, dit-on, un si grand nombre, qu'il pouvait faire figurer tous ses personnages sous ses yeux, habillés des étoffes nécessaires.
(5) Gravée par Forster.
(6) Gravé par Paradisi.

un satyre; palais Chigi, *Laure de Noves*; palais Corsini, *la Présentation au temple*, remarquable par l'effet de lumière; — Paris, au Louvre : *un Ange conduisant Loth et ses filles hors de Sodome* (1); *la Vierge, sainte Catherine, saint Benoît et saint Georges; la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, sainte Élisabeth, la Madeleine et une Religieuse bénédictine; Jésus guérissant la belle-mère de saint Pierre; une Femme et un petit garçon*; — Versailles, *Saint Marc couronnant les Vertus théologales*; — Musée de Berlin, *Jupiter et plusieurs figures allégoriques, le Temps amenant le triomphe de la Religion sur l'Hérésie, Minerve armant Mars*; — Musée de Vienne, *la Samaritaine, l'Annonciation*, les portraits de *Marcantonio Barbaro* et de *Catarina Cornaro, Vénus et l'Amour, le Dévouement de Curtius, Adam et Ève chassés du paradis*; — Pinacothèque de Munich, *la Justice et la Prudence, l'Amour maternel, la Foi et la Dévotion*, etc.; — Musée de Dresde, *le Bon Samaritain, Jésus allant au Calvaire*; — à la Galerie nationale de Londres, *Consécration de saint Nicolas, évêque de Myre*; — Musée de Madrid, *Jésus mort adoré par saint Pie V*, une *Assomption, Caïn et sa famille, Martyre de S. Ginesio*; — Musée de Saint-Pétersbourg, seize ouvrages qui consistent en esquisses, études, et tableaux achevés comme un *Saint Georges* et une *Sainte Famille* (2).

Paul Véronèse ne vécut que cinquante-huit ans, étant mort d'une fièvre gagnée en suivant une procession, le 19 mai 1588, ainsi que nous l'apprend l'épitaphe tracée sur son tombeau dans l'église de Saint-Sébastien de Venise. Ce grand artiste ne se recommande pas seulement comme l'un des plus illustres qu'ait possédés l'Italie, mais encore comme un homme sincère, honorable, désintéressé. Il fut l'ami de ses rivaux, Titien et le Tintoret. Une activité prodigieuse lui acquit assez de fortune pour soutenir honorablement sa famille. Sa vie était simple et frugale, et sa principale dépense consistait dans l'achat à tout prix des splendides étoffes qui lui servaient de modèles. Si son coloris, encore plus rempli de charme que celui de Titien, n'a point autant de corps et de puissance, si le Véronèse n'égale pas la force et la fougue du Tintoret, si son dessin est parfois incorrect, si l'habitude de peindre toujours d'après nature l'empêcha souvent d'atteindre à la beauté idéale, par combien de qualités n'approcha-t-il pas du premier de ses rivaux et ne l'emporta-t-il pas sur le second! Avec quelle noblesse et quelle vérité il rendait la nature! Quelle imagination féconde et élevée déploya-t-il dans ses architectures! Que de vérité et de naturel dans ses airs de tête! Que de richesse et de pompe dans l'ordonnance de ses compositions! Il peignait avec une rapidité étonnante. Sa méthode était de faire des fonds clairs et d'employer autant que possible des teintes vierges, ce qui contribuait beaucoup à la fraîcheur de son œuvre.

(1) Gravé par R. Audran.

(2) Nous pourrions encore indiquer d'autres ouvrages du maître, dont nous ignorons la destinée, mais qui sont connus par la gravure, tels que *le Sacrifice d'Abraham, les Israélites sortant d'Égypte*, une *Visitation*, autrefois à Saint-Jacques de Murano, une *Transfiguration*, etc.

Le Véronèse eut de nombreux disciples; outre son frère Benedetto, ses fils *Carletto* et *Gabriele* (*voy.* CALIARI), et son neveu Luigi dal Friso, les principaux furent Maffeo da Verona, Fasolo, les Castagnoli, Michele, Fr. Montemezzano, Aliprandi, Canneri, etc. Après l'avoir pendant sa vie aidé dans ses travaux, Benedetto, Carletto et Gabriele terminèrent après sa mort les ouvrages qu'il avait laissés inachevés, et les signèrent : *les héritiers de Paul Véronèse* (Paoli Veronensis hæredes). E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Boschini, *Miniere della pittura*. — Lomazzo, *Idea del tempio della pittura*. — Zanetti, *Della Pittura veneziana*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — Ch. Blanc, dans l'*Hist. des peintres*, livr. 236-238. — Ridolfi, *Vita di P. Cagliari*; Venise, 1648, in-4°. — Zabeo, *Elogio di P. Cagliari*; Venise, 1813, in-8°. — Lecarpentier, *Notice sur Paul Caliari*; Rouen, 1816, in-8°. — L. Detouche, *Notice biogr. sur la vie et les ouvrages de Paul Véronèse*.

VERRÈS (*Caius*), magistrat romain, connu par le procès où il eut Cicéron pour accusateur, mort en 43 avant J.-C. On ne sait à quelle *gens* il appartenait, car on n'a aucune preuve qu'il tînt par la naissance ou par l'adoption aux deux grandes maisons, les *Cornelii* et les *Cæcilii*, auxquelles on a voulu le rattacher. Il était plutôt d'une noblesse provinciale et d'une de ces familles italiotes qui obtinrent le droit de cité dans la guerre sociale. Il entra d'abord dans le parti populaire, et fut questeur du consul Cn. Papirius Carbon en 82, puis il déserta au parti opposé, emportant les fonds qui lui avaient été confiés. Sa trahison lui valut auprès de Sylla l'impunité et même une certaine faveur, dont il usa pour s'enrichir dans les proscriptions. Mais il était aussi prodigue que rapace, et sa fortune semble avoir toujours été à refaire. Proquesteur du préteur Dolabella en Cilicie (80-79), il s'associa aux rapines de son chef, ce qui ne l'empêcha pas de les dénoncer à Rome. Pour la seconde fois il achetait l'impunité par la trahison. Avec l'argent rapporté de l'Achaïe et de l'Asie, il acquit la préture en 74. Désigné par le sort pour administrer la justice à Rome, il se comporta de manière à faire prévoir quelle serait sa conduite dans un gouvernement éloigné. Au sortir de charge, il reçut la plus riche province de l'empire, la Sicile. Il y allait avec l'intention de piller au plus vite cette magnifique proie; et comme son administration au lieu d'un an en dura trois, il eut tout le temps d'exécuter son dessein. Il déclarait lui-même que le produit de la première année suffisait pour l'enrichir, qu'avec le produit de la seconde il payerait ses avocats, et qu'il achèterait ses juges avec le produit de la troisième : ce calcul se serait trouvé juste sans une circonstance imprévue. Crassus et Pompée venaient d'obtenir le consulat; tous deux désiraient abaisser le parti oligarchique et sénatorial. Verrès, un des plus vils

instruments de l'oligarchie, leur offrait une précieuse occasion de frapper sur un homme décrié le parti tout entier. Quand Verrès revint en 70, rapportant l'or extorqué des provinciaux, les merveilleux objets d'art volés dans les villes grecques, il se trouva immédiatement sous le coup d'une accusation. Cicéron, jeune encore et avide de célébrité, prit en main la cause des Siciliens pillés et opprimés. L'affaire était d'une extrême importance. Le sénat et les chevaliers se disputaient le droit de rendre la justice. Depuis la législation de Sylla le sénat avait recouvré cette prérogative, que le parti populaire cherchait à lui reprendre. Si le sénat acquittait Verrès, il se couvrait de honte, et se montrait indigne d'exercer la justice; s'il le condamnait, il frappait l'oligarchie, car la plupart des gouverneurs pris dans son sein se conduisaient comme Verrès. Tout l'effort du parti oligarchique consista donc à éviter ce terrible procès. Pour cela il suffisait de gagner quelques mois, car l'année suivante on devait avoir pour consuls et pour préteurs les Hortensius, les Metellus, c'est-à-dire des partisans déclarés de l'oligarchie. Avec eux ou il n'y aurait pas de procès, ou le jugement serait une formalité dérisoire. Mais si les défenseurs de Verrès avaient tout intérêt à gagner du temps, ses accusateurs avaient tout intérêt à ne pas en perdre. Cicéron, soutenu par les consuls, poussa l'attaque avec une rare vigueur. Dans un discours, chef-d'œuvre d'argumentation pressante (*Divinatio in Q. Cæcilium*), il fit rejeter la demande de Cæcilius, qui, d'accord au fond avec les défenseurs de Verrès, réclamait le droit de l'accuser le premier. L'enquête en Sicile, pour laquelle on lui avait accordé cent dix jours, fut terminée en quarante. Il revint avec un ensemble de témoignages accablants, et, pour éviter toute perte de temps, il renonça à introduire les résultats de son enquête dans une accusation lentement élaborée : il produisit simplement les témoins à charge. Pendant neuf jours une série de révélations, dont Hortensius, défenseur de Verrès, essaya à peine de contester la véracité, déroula devant des milliers de spectateurs tous les crimes dont un gouverneur romain était capable : spoliations d'orphelins et de marchands, rapts de jeunes filles, vols de tableaux et de statues, emprisonnements et homicides, rien n'y manquait. Verrès n'attendit pas la fin de cette effrayante énumération; il prévint sa condamnation par un exil volontaire, et se retira à Marseille. Là, jouissant de ses richesses mal acquises, il passa tranquillement vingt-six ans; il apprit successivement l'humiliation et la chute de l'oligarchie, qui n'avait pas pu le sauver, la mort des deux consuls qui avaient préparé sa perte, et enfin le meurtre du grand orateur qui l'avait condamné à un exil perpétuel. Mais, par une singulière coïncidence, il périt victime des mêmes circonstances qui coûtèrent la vie à son illustre accusateur. Antoine, non moins amateur que lui des chefs-d'œuvre de l'art grec, et qui s'en procurait par les mêmes moyens, le fit tuer pour s'approprier sa collection de vases précieux. Verrès fut donc compris dans les grandes proscriptions de 43. Cette fin, trop honorable pour lui, n'a pu préserver sa mémoire de l'infamie. Les deux discours que Cicéron prononça dans cette affaire, et les cinq qu'il publia après la fuite du coupable, constituent une flétrissure ineffaçable pour l'administrateur qui commit de tels actes et pour le parti qui employait de tels instruments. L. J.

Cicéron, *In Q. Cæcilium*; *Proœmium*; *Verrina*, avec les *Scholies* dans l'édit. d'Orelli. — Drumann, *Gesch. Roms*, t. V, p. 263-328. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*.

VERRI (*Gabriele*, comte), jurisconsulte italien, né le 16 avril 1696, à Milan, où il est mort, en 1782. D'une famille noble établie dès le seizième siècle en Lombardie, il se livra dans sa jeunesse à des travaux de littérature et d'archéologie qui le firent admettre à dix-neuf ans dans l'Académie des Arcades. Il s'acquit dans la jurisprudence une telle réputation que le grand-duc Cosme III le consulta au sujet de ses démêlés avec Gaston, son fils, et le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Étienne. Il fut successivement pourvu par Marie-Thérèse de la charge d'avocat général du fisc, de sénateur, de régent du conseil suprême d'Italie à Vienne, et en 1774 de conseiller d'État. De sa femme, Barbara Dati della Somaglia, il laissa quatre fils (*voy.* ci-après), qui ont acquis dans les lettres un nom plus ou moins illustre. Parmi les écrits qu'il a publiés on remarque : *Apparatus ad historiam juris mediolanensis antiqui et novi* (Milan, 1747), et *De titulis insigniisque temperandis*.

Lombardi, *Storia della letter. ital.*

VERRI (*Pietro*, comte), économiste, fils du précédent, né le 12 décembre 1728, à Milan, où il est mort, le 29 juin 1797. Après avoir fait ses études à Monza, à Rome et à Parme, il entra comme capitaine au régiment Clerici, assista en 1745 au combat de Sorr en Bohême et séjourna quelque temps à Vienne. De retour à Milan, il s'occupa de questions administratives et financières, et adressa en 1763 au prince Kaunitz ses *Considerazioni sul commercio dello Stato di Milano*, où il demandait le renvoi des trois fermiers généraux qui ruinaient le pays depuis plus de vingt ans. Élu conseiller l'année suivante (1764), il dressa, sur la demande du ministre de Marie-Thérèse, un état des recettes et des dépenses du Milanais. Le grand conseil d'économie, dont il fit partie en 1765, adopta ses conclusions. Le fermage des impôts fut aboli, et les économies réalisées par cette réforme suffirent à l'entretien de la cour de l'archiduc Ferdinand, qui vint alors se fixer à Milan. En 1772 Verri fut appelé aux fonctions de vice-président de la chambre des comptes, dont il devint président en 1780, et en 1783 il fut nommé conseiller d'État.

En 1786, par suite d'une réorganisation du duché, il perdit tous ses emplois, et se retira à la campagne, où il vécut dix ans dans la retraite. A l'arrivée des Français en Italie, il fit partie de la municipalité de Milan, et succomba peu après à une attaque d'apoplexie, dans la salle même des séances. Il devança son siècle non-seulement par les idées libérales exprimées dans ses écrits, mais encore par ses actes. Magistrat intègre, il poursuivit sévèrement les abus de son époque. Il forma avec Alessandro, son frère, Beccaria, Frisi, Carli, et quelques autres lettrés, un cercle intime, qui bientôt fut connu sous le nom de *Società del Caffè*, et qui commença en 1764 à publier, sur le modèle du *Spectateur* d'Addison, un journal intitulé *Il Caffè*; Brescia et Venise, 1765-66, 2 vol. in-4°, et trad. en partie en allemand par Füssli (Zurich, 1769, in-8°), et en français dans *la Gazette littéraire de l'Europe*. Verri avait traduit dans sa jeunesse le théâtre de Destouches, *la Colombiade* de Mme du Boccage, et s'était essayé sans plus de succès dans le genre dramatique; mais on lut avidement les spirituels opuscules qu'il publia sous la forme d'almanachs tels que *la Burlanda, il Gran Zoroastro, il Mal di milza, il Collegio delle marionette*, *Dissertazione sull' innesto del vaiuolo*, etc. Il y raille avec une finesse et une ironie digne de Voltaire les préjugés du peuple et la mollesse dépravée de la noblesse. Son *Discorso sull' indole del piacere e del dolore* (Milan, 17.., in-12), trad. en français par Couret de Villeneuve et par Mingard, est un essai philosophique, où il prouve que le plaisir n'est autre chose que la prompte cessation de la douleur. Il se plaça au premier rang des économistes de l'époque par ses *Meditazioni sull' economia politica* (Milan, 1771, in-8°; Turin, 1801, in-8°), trad. en français par Mingard (1778, in-12), ouvrage estimable, qui a mérité d'être loué par J.-B. Say et par Mac-Culloch. Nous citerons de lui : *Opere filosofiche*; Paris, 1784, in-8°; — *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente nel commercio de' grani*; Milan, 1796, in-8°; — *Storia di Milano*; Milan, 1783-98, 2 vol. in-4°, et 1824-25, 4 vol. in-8° : complétée par l'abbé Frisi; la réimpr. de 1835 à Milan contient un supplément de Custodi; — *Scritti inediti*; Londres (Lugano), 1825, in-8°. On doit attribuer à Verri et à son frère Alessandro une grande part dans la publication du fameux traité de Beccaria. Le caractère de ce philosophe était d'une telle apathie qu'il fallait la chaleur et la vivacité des discussions de la *Società del Caffè* pour le déterminer à jeter ses idées sur le papier; P. Verri se chargeait ensuite de les mettre en ordre et de les rédiger.

S. R.

Isid. Bianchi, *Elogio storico di P. Verri*; Crémone, 1803, in-8°. — A. Rossi, *Oraz. in lode di P. Verri*; Pavie, 1816, in-8°. — Custodi, *Notizie sulla vita di P. Verri*; Milan, 1843, in-8°. — Nessi, *Elogio di P. Verri*; Milan, 1844, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IV, p. 96-108. — Ugoni, *Storia della letter. ital.*, 1837, t. IV. — Tommaseo, *Dizionario estetico*.

VERRI (*Alessandro*, comte), littérateur, frère du précédent, né le 9 juin 1741, à Milan, mort le 23 septembre 1816, à Rome. Il commença ses études sous les PP. Somasques et les continua au collége impérial de Milan dirigé par les Barnabites. Au sortir du collége en 1761, loin de mener l'existence vide et frivole des jeunes seigneurs de l'époque, il voulut se former au style de la bonne latinité, et avoir une connaissance approfondie de la philosophie moderne et de la poésie. Cédant au désir de son père, il apprit en même temps sous l'avocat Longo la jurisprudence, qui seule alors ouvrait la voie des charges publiques. Bientôt il se vit chargé de la défense des prisonniers, dont il plaida souvent la cause avec une éloquence et une pureté d'expression que n'eussent pas désavouées les orateurs du Forum antique. Mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était la société élégante et polie que recevait son frère Pietro. Il donna au journal *il Caffè*, que publia cette société, trente-deux articles sur le droit civil et public, sur la philosophie morale et sur les belles-lettres. Il y aborda les sujets les plus graves avec une aisance merveilleuse, et surprit les savants autant par l'étendue et la variété de ses connaissances que par la profondeur et la nouveauté de ses idées. Dans l'article intitulé *Rinuncia avanti notaio*, il s'éleva, non sans s'exposer à la redoutable férule de G. Baretti, contre la prétention de l'Académie de la Crusca, qui condamnait, pour quelques irrégularités grammaticales, des ouvrages d'un mérite supérieur. Cesarotti et Monti reprirent à leur tour la plupart de ses arguments et les développèrent. Il faut dire que Verri regretta plus tard cette attaque violente, et qu'il apporta la sévérité d'un puriste dans le choix rigoureux des expressions. Le 18 octobre 1766 il vint à Paris, en compagnie de son ami Beccaria. L'abbé Morellet, chargé de les complimenter au nom de toute la société philosophique, les introduisit chez le baron d'Holbach. Ils y assistèrent aux célèbres soupers qui, le dimanche et le jeudi de chaque semaine, réunissaient Diderot, D'Alembert, Marmontel, Helvétius et les autres encyclopédistes. Après un séjour de sept semaines à Paris, Beccaria retourna en Italie, et Verri partit pour Londres, où il connut Fox et Sterne, et où se refroidit peu à peu l'enthousiasme que lui avaient inspiré les philosophes français. Il traversa de nouveau Paris, visita Gênes et la Toscane, et arriva à Rome sur la fin de 1767. Les facilités qu'il rencontra pour se livrer à l'étude et pour mener une vie exempte des charges et des obligations auxquelles il n'aurait pu se dérober à Milan, le déterminèrent d'autant plus volontiers à se fixer définitivement à Rome, qu'il y avait contracté dès les premiers jours une tendre liaison qui ne devait finir qu'avec la mort. Margherita

Sparapani, femme du marquis Boccapadule Gentili, qui lui avait inspiré cette étroite et douce amitié, cultivait à la fois les lettres et les sciences. Les matinées étaient consacrées au travail, mais chaque soir le palais Gentili s'ouvrait à toutes les célébrités de Rome. Les instances de ses amis et de ses parents non plus que la faveur de la cour de Vienne et les emplois élevés que l'on fit briller à ses yeux ne purent arracher Verri aux charmes de cette existence et le ramener à Milan. Il songea en 1768 à publier un *Saggio di storia d'Italia* auquel il travaillait depuis cinq ans sur un plan que Muratori lui avait tracé; mais dès les premiers chapitres il en suspendit l'impression. Puis il étudia Shakespeare, traduisit *Hamlet* et *Othello*, et ne se décida pas davantage à mettre ces tragédies au jour. Il passa ensuite à l'étude du grec, qu'il avait négligée jusqu'alors, et eut la malencontreuse idée d'abréger l'*Iliade* (Rome, 1789, in-4°), travail qui lui coûta beaucoup de peine et qui n'eut aucun succès. Il étudia la chimie et la musique, et prit part aux représentations qui se donnaient de temps en temps au palais Gentili. Il avait composé deux tragédies: *la Pantea*, tirée de la *Cyropédie* de Xénophon, et *la Congiura di Milano* sur la mort du duc Galeazzo Sforza, l'une et l'autre froidement accueillies et impr. ensemble (*Tentativi drammatici;* Livourne, 1779, in-8°). Il revint à ses études sur l'antiquité, et publia les *Avventure di Saffo* (Rome, 1780, in-8°, et 1806, 2 vol. in-16), roman plein de charmes, qui fut l'objet d'universels applaudissements. La découverte du tombeau des Scipions frappa si vivement son imagination qu'il résolut d'exposer dans un cadre grandiose les destinées de la Rome antique. Évoquant les grandes figures de Rome sous la république et sous les Césars, il les fit parler entre eux et mêla ses discours aux leurs. Tel fut le sujet de ses *Notti romane* (Rome, 1792, 1804, in-4°, fig., et Paris, 1816, 1820, 1824, 1828, 2 vol. in-12), trad. en français par Grasset en 1796 et par Lestrade en 1812. Les Italiens avouent qu'il y a dans cet ouvrage plus d'éloquence et de poésie que dans tous les morceaux récités dans leurs académies. La *Vita di Erostrato*, publiée en 1815 (Rome, in-16; Paris, 1824, in-12), fut le dernier ouvrage de Verri. Dans ses dernières années il rédigeait des mémoires intitulés: *Vicende memorabili de' suoi tempi*, qui ont été publiés à Milan, 1858, 2 vol. in-8°, par les soins de Tullio Dandolo. Un recueil de ses meilleurs ouvrages, *Sapho, les Nuits* et *Érostrate*, a paru à Milan sous le titre d'*Opere scelte*; 1822, 2 vol. in-8°. S. R.

A. Levati, *Elogio storico di A. Verri;* Milan, 1808, in-8°. — Maggi, *Vita del medesimo*; ibid., 1822, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. IV, p. 39-62.

VERRI (*Carlo*, comte), agronome, frère des précédents, né le 2: février 1743, à Milan, mort en juillet 1823, à Vérone. Il s'appliqua à l'étude des sciences naturelles et de l'agriculture, et fut un des membres les plus actifs de la société des Géorgophiles de Florence et de l'Académie des beaux-arts de Milan, dont il était président. Il passait une grande partie de l'année à la campagne, s'occupant lui-même de divers essais de culture et propageant les bonnes méthodes. Après avoir été préfet du département de la Mella (Brescian) (1802), il entra en 1805 au conseil d'État du royaume d'Italie, veilla en 1808 à l'organisation de la Romagne en trois départements, et devint en 1809 sénateur. Élu en 1814 président du gouvernement provisoire de Milan après la chute de Napoléon, il fit tous ses efforts pour le maintien de l'ordre. Nous citerons de lui: *Saggio sul modo di propagare, allevare et regolare i gelsi* (mûriers), inséré dans la *Biblioteca scelta di opere italiane*, et trad. en français (Lyon, 1826, in-8°); — *Sulla coltivazione delle viti*, traité devenu classique en Italie; — *Osservazioni sul volume intitolato* Del Cenacolo di L. da Vinci, *di Luigi Bossi*; Milan, 1812, in-8°.

Rosnati, *Cenni storici di C. Verri*; Milan, 1842, in-8°.

VERRIUS FLACCUS. *Voy.* FLACCUS.

VERROCHIO. *Voy.* VEROCCHIO.

VERRUE (*Jeanne-Baptiste* D'ALBERT DE LUYNES, comtesse DE), née le 18 septembre 1670, morte le 18 novembre 1736. Elle était fille de Louis-Charles, duc de Luynes, qui fut si lié avec les solitaires de Port-Royal, et d'Anne de Rohan, sa seconde femme. On la maria à treize ans, à Joseph Scaglia, comte de Verrue, en Piémont (5 août 1683), maréchal de camp au service de la France (1). Le comte était jeune, bien fait, riche, spirituel; sa jeune femme était fort belle et douée d'un esprit charmant: ils se plurent l'un à l'autre, et passèrent quelques années dans le bonheur de s'aimer. Le duc de Savoie, Victor-Amédée II, les voyait souvent; il trouva bientôt la comtesse à son gré; elle s'en aperçut, et le dit à son mari et à sa belle-mère, qui n'en tinrent aucun compte. Le duc redoubla de soins, et, contre sa coutume et son goût, donna des fêtes qui n'avaient d'autre objet que de prouver et de faire agréer son amour. Mme de Verrue avertit son père, qui crut agir sagement en confiant l'honneur de sa fille à l'abbé de Verrue, oncle de son mari. Ce vieillard s'éprit d'une folle passion pour sa nièce, et, ne pouvant s'en faire écouter, ne négligea rien auprès de la belle-mère et du mari pour la rendre malheureuse. Après avoir souffert quelque temps en silence, la comtesse se livra au duc, pour se délivrer des persécutions. Bientôt, dit Saint-Simon, « la nouvelle maîtresse domina impérieusement toute la cour de Savoie. Elle avait part aux grâces, disposait des faveurs de son amant, et se faisait craindre et compter parmi les ministres. Sa hauteur la fit haïr. Elle fut empoisonnée; M. de Savoie lui

(1) Il fut tué à la bataille d'Hochstædt (août 1704).

donna d'un contrepoison qui heureusement se trouva propre au poison qu'on lui avait donné. Elle guérit; sa beauté n'en souffrit point, mais il lui en resta des incommodités fâcheuses, qui pourtant n'altérèrent pas le fond de sa santé. Elle eut la petite vérole; M. de Savoie la vit, et la servit durant cette maladie comme aurait fait une garde, et, quoique son visage en eût souffert, il ne l'en aima pas moins après. Mais il l'aimait à sa manière. Il la tenait fort enfermée, parce qu'il aimait lui-même à l'être. » Elle finit par s'ennuyer de la gêne, de l'étiquette, des manœuvres de ses ennemis, et désira reprendre sa liberté. Pour faciliter sa fuite, elle se concerta avec le chevalier Charles de Luynes, son frère, qui servait dans la marine; celui-ci vint à Turin, et mettant à profit l'absence de Victor-Amédée, ils sortirent furtivement de ses États, avant qu'il eût le moindre soupçon (oct. 1700). Arrivée à Paris, elle chercha d'abord un asile dans un couvent, puis elle prit une maison à Paris, y fit grande chère, et attira autour d'elle les gens d'esprit, les amis des lettres et de la philosophie épicurienne. On la nomma *la Dame de volupté*. Elle avait aussi le goût des choses sérieuses, des antiquités, des objets d'art, et dépensait en livres, en tableaux, en curiosités, une bonne partie de la fortune qu'elle devait au duc de Savoie. Le *Catalogue* de ses livres a été publié par Gabriel Martin (Paris, 1737, in-8°). Elle vécut jusqu'à soixante-six ans, sans rien perdre de son esprit et de son aimable insouciance. Voici l'épitaphe qu'elle s'était composée :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette *dame de volupté*
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

Outre quatre enfants qu'elle avait eus de son mari, dont deux filles qui furent abbesses, elle eut de son royal amant *Victor-François-Philippe-Benoît*, marquis de Suze, mort sans alliance, et *Victoire-Françoise*, née le 9 février 1690, légitimée en 1701, et mariée le 7 novembre 1714 avec le prince de Carignan (1). J. M—R—L.

Saint-Simon, *Mémoires*. — P. de Musset, *Les Femmes de la régence*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

(1) Ce prince appartenait à une branche cadette de la maison de Savoie, laquelle monta, en 1831, sur le trône de Sardaigne avec Charles-Albert, un de ses descendants directs.

VERSÉ (*Noël* AUBERT, sieur DE), controversiste français, né vers 1650, au Mans, mort en 1714, à Paris. Il étudia la médecine à Paris, et y prit ses grades. « Esprit original, dit M. Hauréau, mais léger, plein d'emportement et incapable de repos, il prit une part très-active aux controverses religieuses du dix-septième siècle, et ses brusques changements d'opinion ne causèrent pas moins de scandale que la violence de ses discours. » Ayant conçu des doutes sur le mystère de la Trinité, il fut conduit à abjurer le catholicisme, et afin d'échapper à la persécution, il se rendit en Hollande pour y pratiquer librement la religion réformée. S'étant lié d'amitié avec Christophe Sand, il s'engagea plus avant dans les doctrines sociniennes, et fut bientôt suspendu par le consistoire des fonctions de ministre. Ayant été admis au nombre des bourgeois d'Amsterdam, il se fit agréger au collége de médecine; mais la pratique de l'art médical ne lui procurant pas des ressources suffisantes, il se livra à des travaux littéraires et devint, en 1684, collaborateur des *Nouvelles solides et choisies*, feuille périodique. Il eut ensuite des démêlés avec le fougueux Jurieu, qui, dans un factum plein d'invectives, le dénonça comme un homme dangereux à tous les souverains de l'Europe, puis il se sépara insensiblement des sociniens, et ayant obtenu, en 1689, la permission de revenir en France, il rentra dans le sein de l'Église romaine, et ne rougit pas de recevoir une pension du clergé pour écrire contre ses anciens co-religionnaires. On a de lui : *Réponse au Traité de M. de Meaux* (Bossuet) De la Communion sous les deux espèces; Cologne (Amst.), 1683, in-12; — *Le Protestant pacifique, ou Traité de la paix de l'Église*, etc.; Amst., 1684, in-12, sous le nom de Léon de La Guitonière : dans cet ouvrage, dirigé contre *le Préservatif* de Jurieu et écrit avec beaucoup de verve, il proclame des maximes de tolérance absolue; — *L'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinoza*; ibid., 1684, in-8°, rare; — *Le Nouveau Visionnaire de Rotterdam, ou Examen des parallèles mystiques de Jurieu*; Cologne (Amst.), 1686, in-12, sous le nom de Théognoste de Berée; — *L'Avocat des protestants, ou Traité du schisme*; Amst., 1686, in-12; — *Le Tombeau du socinianisme, ou Nouvelle méthode d'expliquer le mystère de la Trinité*; Francfort (Amst.), 1687, in-12; — *Traité de la liberté de conscience*; Cologne (Amst.), 1687, in-16, sous le nom de Léon de La Guitonière; — *Manifeste contre l'auteur d'un libelle diffamatoire intitulé* Factum aux puissances; Amst., 1687, in-4° : réplique au factum, qui est de Jurieu; — *La Véritable Clef de l'Apocalypse, ouvrage où en réfutant les systèmes qu'on a bâtis dessus jusqu'ici, l'on indique la véritable, et où l'on découvre en particulier l'illusion des prédictions de J. F. P. D. R.* (Jurieu, faux prophète de Rotterdam); Cologne (Amst.), 1690, in-12; — *L'Anti-socinien, ou Nouvelle Apologie de la foi catholique*; Paris, 1692, in-12; — *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean, ou Histoire de l'Église chrétienne sous la quatrième monarchie*; Paris, 1703, 2 vol. in-12, dédiée au pape. Aubert de Versé a trad. du latin l'*Histoire du papisme*, de Heidegger (Amst., 1685, 2 part. in-8°), et le t. Ier des *Acta erudit.* de Leipzig (La Haye, 1685, 2 vol. in-12), et il a mis en latin l'*Histoire critique de l'Ancien Testament* de Simon (Amst., 1681, in-4°). C'est par erreur qu'on lui a attribué *les Trophées de Port-Royal renversés* (1688,

in-12), *le Platonisme dévoilé*, l'*Histoire du Kouakérisme*, etc. E. R.

Bayle, *Dict. hist.* et *Lettres*. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. IV. — Barbier, *Dict. des ouvrages anon.* — Haag frères, *France protest.*, t. Ier.

VERT (*Claude* DE), liturgiste français, né le 4 octobre 1645, à Paris, mort le 1er mai 1708, à Abbeville. Après avoir été élevé à Nanterre, chez les chanoines de Sainte-Geneviève, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît (1661), et reçut l'habit des mains de son oncle maternel Pierre Marion, alors prieur de Lihons, et qui fut élevé plus tard à l'évêché de Gap. Lorsqu'il eut terminé à Avignon son cours de théologie, il entreprit de visiter l'Italie. Frappé de la pompe du culte romain, il résolut d'en chercher l'origine; de retour dans son monastère, il se livra avec ardeur à l'étude des cérémonies ecclésiastiques, et se rendit familière, pour satisfaire à ce dernier objet, toute l'antiquité sacrée et profane. Aussi fut-il employé selon son mérite. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux de son ordre, et fut élu en 1676 trésorier de l'abbaye de Cluny, et dans la suite visiteur (1678), et définiteur de la province de France, vicaire général (1694), enfin prieur de Saint-Pierre d'Abbeville (1695). Il mourut subitement, d'une colique, à l'âge de soixante-trois ans. Dom de Vert joignait à une érudition rare une piété exemplaire et un grand amour pour les pauvres. « L'étude et la science, ajoute Niceron, ne lui avaient rien donné de cette humeur fâcheuse et de ce faste impérieux dont peu de savants sont exempts; on ne s'apercevait de sa capacité que dans la lecture de ses ouvrages, singuliers et presque uniques dans le genre de littérature qu'il avait cultivé. » On a de lui : (avec dom Rabusson) *Breviarium Cluniacense;* Paris, 1686, in-8° : la plupart des hymnes de cette édition réformée sont de Santeul et du président Le Tourneux; — *La Règle de Saint-Benoît, nouvellement traduite et expliquée selon son véritable esprit;* Paris, 1689, 2 vol. in-4° : les notes dont il accompagna cet ouvrage, qui est de l'abbé de Rancé, et surtout la signification réelle du mot de *messe*, l'engagèrent dans une dispute avec Mabillon; — *Éclaircissement sur la réformation du Bréviaire de Cluny;* Paris, 1690, in-12 : la suite, qui était annoncée, n'a point paru; — *Lettre à M. Jurieu sur les cérémonies de la messe;* Paris, 1690, in-12 : il cherche à prouver aux protestants que, loin d'avoir leur origine dans des allégories, ces cérémonies sont fondées sur des raisons simples et naturelles; — *Explication du ch. XLVIII de la Règle de Saint-Benoît pour servir d'éclaircissement à la question des études monastiques;* Paris, 1694, in-12; — *Dissertation sur les mots de messe et de communion;* Paris, 1694, in-12 : en réponse au traité publié sur ce sujet en 1690 par Mabillon, de Vert soutient avec du Vergier de Hauranne et Lancelot, que la messe doit désigner tout l'office, et que la communion signifie parfois autre chose que la manducation réelle du corps de Jésus-Christ; — *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Église;* Paris, 1706-13, 4 vol. in-8°, fig.; les t. I et II furent réimpr. avec des addit. en 1709, par les soins du P. Desmolets, qui publia aussi les deux autres : dans toutes les cérémonies, selon l'auteur, c'est l'action qui amène les paroles, ou c'est la parole qui attire l'action; plusieurs de ses explications sont ingénieuses, mais il y en a un grand nombre tirées de trop loin. D'ailleurs l'ouvrage, plein d'érudition, manque de liaison et d'ordre. Il a été combattu vivement par l'évêque de Soissons (Paris, 1715, in-12), qui proclame la nécessité dans un culte des interprétations morales, mystiques et symboliques.

Desmolets, *Éloge*, à la tête de l'*Explicat. des Ceremonies*. — *Mémoires de Trévoux*, août 1708. — Du Pin, *Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*. — Niceron, *Mémoires*, t. XI.

VERTEILLAC. *Voy.* LA BROUSSE.

VERTOT (*René* AUBERT, sieur DE), écrivain français, né le 25 novembre 1655, au château de Benetot (pays de Caux), mort le 15 juin 1735, à Paris. Issu d'une ancienne famille normande, il était fils de François Aubert, chevalier, et de Louise de Hanyvel de Mennevillette. Doué d'une imagination vive, qui se porta avec exaltation vers la piété, il entra au séminaire après de bonnes études chez les Jésuites, à Rouen. Il y était depuis deux ans lorsqu'il alla secrètement se confiner chez les capucins d'Argentan, où il fit profession sous le nom de *frère Zacharie* (1671). Mais sa santé délicate, gravement compromise par des austérités, les sollicitations de sa famille, qui obtint à ce sujet un bref du pape (7 fév. 1675), le décidèrent à passer dans l'ordre des Prémontrés. Admis, le 7 juin 1677, dans leur abbaye de Val-Serry (diocèse de Soissons), il attira sur lui l'attention de l'abbé de Colbert, général de l'ordre, qui se l'attacha à titre de secrétaire (1678) et le pourvut du prieuré de Joyenval, près Saint-Germain-en-Laye (25 oct. 1683). Quelques difficultés soulevées par la jalousie de ses confrères l'ayant déterminé à se démettre de ce riche bénéfice, il obtint, avec la tranquillité, la petite cure de Croissy-la-Garenne, près Chatou (1686), où il put se livrer à ses goûts pour l'étude. Encouragé par Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, ses compatriotes et ses amis, il composa son *Histoire de la conjuration de Portugal* (1). D'un style soigné, et plutôt littéraire qu'historique, cette première œuvre de Vertot eut un grand succès. Mme de Sévigné la trouvait « fort belle », et Bossuet déclarait l'auteur « une plume taillée pour écrire la vie de M. de Turenne ». Pourvu de la cure de Fréville (1693), puis de

(1) Cette première édition, sans nom d'auteur, est dédiée à la dauphine. Dans celles qui suivirent, le commencement et la fin ont été entièrement refaits; elles portent depuis 1711 pour titre : *Révolutions de Portugal*.

celle de Saint-Paer (1695), toutes deux près de Rouen, Vertot put se livrer plus que jamais à son goût pour les livres, ainsi qu'aux douceurs d'une compagnie choisie. Il mit six ans à composer son second ouvrage l'*Histoire des révolutions de Suède* (Paris, 1695, 2 vol. in-12), qui eut cinq éditions successives. Nommé en 1701 membre associé de l'Académie des inscriptions, et membre titulaire en 1703, il vint à cette époque se fixer pour toujours à Paris. Son existence ne manque pas d'une certaine pointe de romanesque, et à l'ardeur enthousiaste du jeune capucin, qui avait marqué le début de sa carrière, devait répondre, presqu'à la fin de celle-ci, un autre sentiment, plus tendre et qui, sans aller au delà, ne faisait peut-être que changer d'objet. Ce fut cette piquante Mlle de Launay (plus tard Mme de Staal), qui en fut l'occasion et le sujet. Il la vit au couvent de Saint-Louis à Rouen, et s'attacha à elle. « C'était, a-t-elle dit de lui, un homme d'une imagination excessivement vive. Je ne sais sous quel aspect il me vit, mais d'abord il se transporta d'une violente amitié pour moi. Je reconnus ensuite tous les caractères d'une passion dans les sentiments de cet abbé, et surtout à l'opinion si parfaite qu'il avait de moi. »

Outre sa collaboration aux *Mémoires* de l'Académie (1), l'abbé de Vertot publia le *Traité historique de la mouvance de Bretagne* (Paris, 1710, in-12), dans lequel il essaya de combattre historiquement les prétentions des Bretons à cette espèce d'autonomie qui jusqu'en 1789 leur fut si chère (2); puis les *Révolutions romaines* (Paris, 1719, 2 vol., et 1720, 3 vol. in-12), le plus célèbre de ses ouvrages. Acceptant l'histoire romaine telle que l'avait faite une tradition plus ou moins fidèle, il la prit bien moins comme un sujet de critique historique que comme un thème admirablement propre à développer les qualités d'un style qui cherchait avant tout à plaire et à briller. Telle était cependant sa réputation d'historien que lord Stanhope, ministre de Georges Ier, s'adressait à lui pour résoudre quelques questions obscures de la constitution du sénat romain, et que l'ordre de Malte lui confiait la rédaction de ses héroïques annales. L'*Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (1) fut le dernier de ses ouvrages. Comprenant le moyen âge comme il avait compris Rome, il en fit le sujet d'un récit facile et intéressant, sans chercher à tracer un tableau fidèle des mœurs, des institutions ou des caractères. Plus attaché cependant qu'on ne l'a cru à cette vérité historique qui se déduit des faits et de leur succession chronologique, il ne répondit, d'après le témoignage très-vraisemblable de Renouard, ce mot devenu proverbe : « Mon siége est fait, » que pour se défaire d'un importun qui le pressait d'employer des matériaux, dont l'authenticité lui était suspecte. Pourvu à la fin de sa vie de la charge de secrétaire des langues de Louis, duc d'Orléans, et de celle de secrétaire des commandements de la duchesse, sa femme (2), il mourut presque octogénaire, au Palais-Royal, où il avait un logement, et méditant encore d'écrire d'autres *révolutions*, telles que celles de Pologne, de Carthage, etc. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Eustache. M. Villemain a très-bien jugé Vertot et le genre historique de son temps. « Il faut l'avouer, dit-il, sauf l'incomparable génie de Bossuet, et malgré l'excellent style de Saint-Réal et de Vertot, l'histoire sous Louis XIV était bien dégénérée du grand caractère que lui avait imprimé le seizième siècle; ou du moins, pour le garder, elle se cachait dans la liberté des mémoires posthumes. Hors de là, elle était officielle et menteuse, même dans le passé le plus lointain. C'était une tradition, une habitude non-seulement de taire ou d'altérer certains faits par circonspection politique, mais de falsifier la couleur générale des événements et des mœurs par respect pour le temps présent. »

Outre les ouvrages que nous venons de citer, Vertot, qui dans l'intimité de la maison de Noailles, pour laquelle il avait composé un *Mémoire* pour soutenir ses prétentions contre la maison de Bouillon, en 1701, avait eu à sa disposition les archives de cette famille, entreprit le récit des ambassades de François et d'Antoine de Noailles en Angleterre. Cet ouvrage, resté manuscrit pendant sa vie, parut, par les soins de Villaret (Paris, 1763, 5 vol. in-12). On a encore de Vertot : *Origine de la grandeur de la cour de Rome et de la nomination aux évêchés et aux abbayes de France;* La Haye, 1737, pet. in-8°; Paris, 1745, 1753, in-12 : dans lequel il prouve que pendant plus de sept cents ans les papes n'ont eu que la puissance spirituelle. Les ouvrages de cet écrivain n'ont pas été réunis; quelques-uns d'entre eux ont été l'objet de fréquentes réimpressions jusqu'à nos jours. Il y a un recueil de ses *Œuvres choi-*

(1) On y trouve huit dissertations de lui, toutes relatives à notre histoire, à savoir : *Sur l'origine des Français*, *Sur les lois saliques*, *Si la France a été un État héréditaire ou électif*, *Sur les rois fainéants de la première race*, *Sur le royaume d'Yvetot*, *Sur l'établissement des lois somptuaires*, *Sur la sainte ampoule*, *Sur l'ancienne forme des serments*.

(2) Dom Lobineau, qui, avec plus de raison, avait soutenu la thèse contraire dans son *Histoire de Bretagne*, répondit à Vertot en 1712. Celui-ci, poursuivant la lutte avec une vivacité extrême, ne se borna pas seulement à composer une réplique sous le titre d'*Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules* (Paris, 1720, 2 vol. in-12), mais il représenta encore le pauvre bénédictin à peu de chose près comme un criminel d'État, coupable de soustraire rétrospectivement la Bretagne à la souveraineté du roi de France.

(1) Paris, 1726, 4 vol. in-4°, fig., et 1727, 1755, 1772, 1778, 7 vol. in-12; ibid., 1819, 7 vol. in-8°; Lyon, 1829, 5 vol. in-12.

(2) A ces titres il joignait celui d'historiographe de l'ordre de Malte (17 mai 1715) et de commandeur de Santeny. Il était aussi docteur en droit canon.

sies (Paris, 1819, 5 vol. in-8°), reproduit dans l'édition de Paris, 1830-34, 6 vol. in-8°. E. A.

Notice sur sa vie; Paris, 1795, in-8°. — De Boze, *Éloges*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*, édit. 1759. — Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*. — Nisard, *Hist. de la littér. française*. — D'Olivet, *Hist. de l'Acad. française*. — Renouard, *Catalogue d'un amateur*, t. IV.

VERTRON (*Claude-Charles* GUYONNET, sieur DE), littérateur français, né vers 1645, à Nemours, mort le 30 novembre 1715, à Paris. Il était fils d'un receveur général des tailles qui avait été maire de Nemours. Après avoir exercé la profession d'avocat, il acquit une charge d'avocat général au parlement de Metz; mais il ne put exécuter les conditions de son traité. Son goût pour la littérature et les arts d'agrément lui avait procuré des succès dans le monde. Un discours sur le mérite des dames, publié sous le titre de *Pandore*, lui ayant donné l'occasion de faire preuve de beaucoup de galanterie, des dames de province lui en témoignèrent leur reconnaissance en lui offrant une médaille d'argent à l'effigie de Minerve, et présentant au revers une double couronne de laurier et d'olivier, avec ces mots : *Au protecteur du beau sexe*. Il devint historiographe de Louis XIV, se maria, sur le retour de l'âge, avec une femme jeune et coquette, et fut l'époux le plus malheureux. Il appartenait à plusieurs académies. Nous citerons de lui : *Parallèle de Louis le Grand avec les princes qui ont été nommés grands*; Paris, 1685, in-12; reproduit sous le titre de *Nouveau Panthéon*, en 1686; — *La Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis le Grand*; Paris, 1698, 2 vol. in-12; reproduit sous le titre de *Recueil de pièces académiques sur la préférence des sexes*, en 1701, et sous celui de *les Femmes illustres*, en 1721. On y trouve, outre les morceaux qui appartiennent à l'auteur, des pièces de Mmes des Houlières, de Scudery, de La Suze, etc.; — *Prières et affections pour servir d'exercices pendant la Messe*; Paris, 1728, in-12, fig. : publié par l'abbé Goujet. Les œuvres de Santeul (édit. de Paris, t. III, p. 163) contiennent des vers latins de Vertron. E. R.

Moreri, *Grand Dict. hist.*, édit. 1759. — *La Pandore*, t. II, p. 349. — Titon du Tillet, *Le Parnasse français*, p. 559. — *Nouvelles de la rép. des lettres*, sept. 1685.

VERTUE (*Georges*), graveur anglais, né en 1684, à Londres, où il est mort, le 24 juillet 1756. Vers l'âge de treize ans il fut mis en apprentissage chez un graveur français en armoiries; mais, se sentant l'ambition et le génie nécessaire pour une carrière plus relevée, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'art du dessin, et chercha à rapporter ses progrès à la gravure, où il eut pour maître un artiste hollandais, Michel van der Gucht. S'étant établi pour son compte (1709), il dut à la protection du peintre Kneller de nombreuses commandes, et parvint ainsi à soutenir du fruit de son travail sa mère et ses frères et sœurs, qui étaient tombés à sa charge. Le portrait de Tillotson, dont il fut chargé par lord Somers, commença l'édifice de sa réputation et de sa fortune. Dès lors jusqu'au dernier jour de sa vie il se dévoua tout entier à son art; il travailla sans relâche, copia avec une exactitude sévère, mais il n'atteignit jamais ce goût et cette élégance qui devaient donner du prix à son travail. Dans ses heures de loisir il apprit le français, l'italien et le hollandais, et cultiva la musique ainsi que la peinture. Ses ouvrages jouirent d'une vogue jusque-là sans exemple; la Société des antiquaires l'admit dans son sein et lui confia l'exécution de presque tous les dessins qu'elle fit paraître; les libraires eurent recours à son burin pour enrichir leurs livres de portraits; enfin le patronage des grands seigneurs ne lui manqua pas, et il compta pour mécènes les comtes d'Oxford et de Winchelsea, lord Coleraine, H. Walpole, et jusqu'au prince de Galles. Vertue était surtout né antiquaire; c'était la carrière qu'il parcourut avec le plus de succès. Ses recherches s'étendaient sur tout; il entreprit plusieurs voyages dans les provinces pour tirer de l'oubli des objets d'art ou des monuments précieux. Il avait formé quarante volumes de divers formats des pièces qu'il avait recueillies sur les peintres et la peinture en Angleterre. Ce fut d'après ses papiers que Walpole rédigea les *Anecdotes of painting* (Londres, 1762, 4 vol. in-4°). Ce célèbre amateur peint Vertue comme un artiste habile, studieux, correct, et comme un homme simple, modeste, réfléchi, d'une probité scrupuleuse. Bien qu'appartenant à la religion catholique et fort dévot, il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. La liste de ses œuvres est interminable, celle de ses portraits notamment, et il a gravé d'après Kneller, Dahl, Richardson, Jervase, Gibson et autres peintres anglais.

Walpole, *Anecdotes*, et *Catalogue of engravers*. — Strutt, *Dict. of engravers*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*. — Lowndes, *Bibliographer's manual*.

VERUS. *Voy*. ÆLIUS et MARC-AURÈLE.

VERVILLE. *Voy*. BEROALDE.

VESALE (*André*), en latin *Vesalius*, célèbre anatomiste belge, né à Bruxelles, le 31 décembre 1514, mort dans l'île de Zanthe, le 15 octobre 1564. Sa famille était originaire de Wesel, dans le duché de Clèves, d'où elle prit le nom de *Wesele* ou *Wessale*, bien qu'elle s'appelât véritablement *Wittings* (1). Envoyé à l'université de Louvain pour y faire ses humanités, il fit preuve d'une intelligence extraordinaire. A seize ou dix-sept ans, outre le latin et le grec qu'il savait assez bien pour que Junta, imprimeur de Venise,

(1) Le père de Vesale, qui avait aussi le prénom d'*André*, était pharmacien de Charles-Quint. Son grand-père *Éverard*, mathématicien habile, auteur de divers ouvrages sur la médecine, qu'il cultivait, s'était illustré par ses commentaires sur Rhazès, ainsi que sur les quatre premières sections des *Aphorismes* d'Hippocrate. Son bisaïeul, *Jean*, médecin de l'empereur Maximilien, avait employé une partie de sa fortune à réunir des manuscrits précieux. Son trisaïeul, *Pierre*, avait également acquis de la célébrité dans l'exercice de la médecine.

le chargeât plus tard de corriger les épreuves du texte de Galien, il connaissait la langue arabe. Lorsque le moment de commencer ses études en médecine fut arrivé, il se rendit à Montpellier, et bientôt après, vers 1532, à Paris, pour s'y occuper plus spécialement d'anatomie et de chirurgie. Il se distingua par son zèle et par son esprit entreprenant, et à une époque où les lois, d'accord avec les préjugés religieux, ne permettaient pas les dissections cadavériques, on le voyait souvent dans le cimetière des Innocents, ou à la butte de Montfaucon, disputer à des chiens une proie déjà en putréfaction. Il obtint l'affection de l'un des professeurs, Gonthier d'Andernach, qui devina le mérite de son élève, et qui lors de la publication de ses ouvrages le chargea de les revoir. La guerre ayant éclaté entre la France et Charles-Quint, Vesale retourna à Louvain, où il donna des leçons publiquès d'anatomie, et où il parvint à se procurer, non sans peine, un squelette complet. Il revint à Paris vers 1535; il n'avait que vingt ans et était chirurgien des armées de l'empereur. Il eut alors pour la première fois l'occasion d'ouvrir un cadavre humain, car, pendant le cours de ses études à Paris, il avait seulement assisté deux fois à des opérations de ce genre. Il quitta la France pour aller en Italie, alors théâtre de la guerre. Dans les villes qui possédaient des universités, il soutenait des thèses et faisait des démonstrations publiques; il ne prenait aucun repos, et, plus dévoué à la science que les professeurs eux-mêmes, il n'hésitait pas à solliciter les magistrats afin d'en obtenir, pour les dissections, les corps des suppliciés. Le sénat de Venise, connaissant sa haute réputation, l'appela, en 1537, à la chaire d'anatomie de Padoue. Vesale avait déjà remarqué que les descriptions de Galien ne s'accordaient point avec les résultats des dissections; néanmoins, craignant d'avoir lui-même mal observé, il n'avait pas osé signaler les erreurs du médecin de Pergame; toutefois, quand les occasions de disséquer furent devenues plus fréquentes, il reconnut que l'anatomie de Galien se rapportait, non à l'homme, mais à celui des mammifères qui s'en rapproche le plus par sa structure, c'est-à-dire au singe. C'est alors qu'il s'occupa de la composition de son traité *De corporis humani fabrica*, qui devait changer la face de la science. Vesale passa sept ans en Italie, et outre ses cours à Padoue, il en fit à Bologne, et à Pise, où Cosme de Médicis lui facilita les dissections. En 1543, il revint dans sa patrie, et fut aussitôt envoyé, comme chirurgien, à l'armée qui opérait dans la Gueldre. Il fit un assez long séjour à Nimègue pour y soigner le légat de Venise, tombé dangereusement malade, et après lui avoir rendu la santé il rejoignit à Ratisbonne l'empereur, qui souffrait de la goutte. La publication de son grand ouvrage sur l'anatomie fut pour lui le signal des attaques les plus violentes. Parmi ses adversaires, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir démontré leur ignorance, on remarque son ancien maître, Sylvius, qui, aveuglé par le culte qu'il avait voué à Galien, fit paraître un pamphlet intitulé : *Sylvius, Vesalii calumnias depulsandus*. Vesale ne répondit pas, mais Eustachi, s'étant aussi constitué le défenseur de Galien, il se rendit à Padoue, où l'université lui procura les cadavres nécessaires à ses démonstrations; il y appela ses contradicteurs, les combattit, et obtint sur eux le triomphe le plus complet. Ayant séjourné à Bâle en 1546, pour la réimpression de son *Anatomie*, il donna des leçons publiques, et fit alors présent à la faculté de médecine d'un squelette humain, encore conservé de nos jours au cabinet anatomique.

Après l'abdication de Charles-Quint (1555), Vesale suivit Philippe II en Espagne; mais il fut loin de vivre heureux dans une cour triste et remplie de préjugés, et où, comme étranger, les médecins du pays voyaient en lui un usurpateur de leurs droits. C'est alors que, selon divers écrivains, le tribunal de l'inquisition aurait prononcé contre lui la peine de mort, que le roi aurait commuée en un voyage expiatoire à la Terre-Sainte. Les témoignages ne s'accordent pas sur les causes de cette condamnation. Suivant une première version, après avoir soigné un Espagnol de qualité, dont il n'avait pu déterminer la maladie, Vesale obtint la permission de faire l'autopsie; mais à peine le cœur eut-il été mis à découvert qu'on le vit battre et palpiter. Ambroise Paré, qui écrivait vers 1562, c'est-à-dire à l'époque même de l'accident, le rapporte tout différemment, et parle d'une femme tombée en léthargie par suite d'une suffocation de la matrice. On ne peut admettre qu'un homme aussi instruit que Vesale ait ouvert un cadavre lorsqu'il pouvait y avoir encore des présomptions de vie. Aucun auteur contemporain n'a mentionné la sentence de l'inquisition. Ch. de L'Écluse (*Clusius*), le savant botaniste, arrivé à Madrid le jour même du départ de Vesale, écrivit peu après à de Thou que, restant contre sa volonté en Espagne, Vesale avait été atteint d'une maladie dont il avait difficilement guéri, et à la suite de laquelle il demanda instamment au roi la permission d'accomplir le vœu qu'il avait fait de se rendre à la Terre-Sainte; que non-seulement il obtint alors ce qu'il désirait, mais qu'on lui accorda toutes les facilités pour exécuter ce voyage. « J'ai appris, ajoute de L'Écluse, toutes ces particularités de Ch. Tisnacq, chef du conseil des Pays-Bas à Madrid. » Quoi qu'il en soit, il passa dans l'île de Chypre, avec Jacques Malatesta, général des troupes vénitiennes, puis il se rendit à Jérusalem. Il était encore en Palestine quand le sénat de Venise lui offrit la chaire d'anatomie vacante à Padoue par la mort de Fallope, son ancien élève. En revenant en Europe, le vaisseau qui le

portait fit naufrage sur les côtes de l'île de Zanthe, et l'homme de génie qui avait pour ainsi dire créé la science de l'anatomie, qui, suivant l'expression de Sénac, avait découvert un monde nouveau, mourut de maladie et de misère dans la ville du même nom. Un orfèvre, qui l'avait reconnu, le fit inhumer dans une chapelle dédiée à la Vierge.

Vesale avait épousé Anne van Hamme, fille d'un conseiller à la chambre des comptes de Bruxelles; il en eut une fille, mariée à Jean de Mol, grand fauconnier du roi d'Espagne. La statue de Vesale, œuvre de Geefs, a été inaugurée sur l'une des places publiques de Bruxelles, le 31 décembre 1847.

On a de Vesale les ouvrages suivants : *Paraphrasis in nonum librum Rhazæ, De affectuum singularum corporis partium curatione;* Bâle, 1537, in-8°; Lyon, 1551, in-12; Wittemberg, 1587, in-8°; — *Epistola docens venam axillarem cubiti in dolore laterali secandam, et melancholicum succum ex venæ portarum ramis ad sedem pertinentibus purgari;* Bâle, 1539, in-4° : cet opuscule n'a pas été inséré dans les *Œuvres complètes* de l'auteur; — *De corporis humani fabrica librorum epitome;* Bâle, 1542, in-fol.; Leyde, 1616, in-4°, avec les commentaires et les notes de P. Pauw; Amst., 1642, in-fol., avec les remarques de N. Frontani; — *Epistola rationem modumque propinandi radicis Chinæ decocti, quo nuper Carolus V usus est, pertractans;* Venise, 1546, in-8°; Bâle, 1543, in-8° : l'auteur avait fait usage de la squine, récemment introduite en Europe, pour guérir les violents accès de goutte qui tourmentaient Charles-Quint; — *De humani corporis fabrica lib. VII;* Bâle, 1543, in-fol., avec des grav. sur bois, faites sur les dessins de Jean Calcar; Bâle, 1555, gr. in-fol., contenant des augmentations dans le texte et dans les figures (1); Anvers, 1572, in-fol., avec de fort belles planches, aux frais desquelles les magistrats de cette ville concoururent; Venise, 1604, in-fol., avec des fragments de Rufus et de Soranus : avant Vesale il n'existait pas de traité complet d'anatomie descriptive; — *Anatomicarum Gab. Fallopii observationum examen;* Venise, 1564, in-4°; Hanovre, 1609, in-8°; — *Chirurgia magna in VII lib. digesta;* Venise, 1569, in-8° : c'est une compilation due aux soins de l'éditeur Borgarucci. Vesale avait publié avec des corrections et des augmentations les *Anatomicæ institutiones* de Gonthier d'Andernach (Padoue, 1558, in-8°). On doit à Boerhaave et à Albinus : *Andreæ Vesalii Opera omnia anatomica et chirurgica;* Leyde, 1725, 2 vol. in-fol., avec de belles planches et un portrait de l'auteur.

E. R—D.

(1) M. A.-F. Didot a donné des renseignements curieux sur ces deux éditions, et sur les contrefaçons dont se plaint Vesale dans l'intérêt de la science.

Boerhaave et Albinus, *Præfatio*, à la tête des *Opera*. — F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'hist. des sciences*, t. II, p. 112. — Burggraeve, *Études sur Vesale;* Gand, 1841, in-8°. — Mersseman, *Éloge de Vesale*; Bruges, 1845, in-12. — Weynants, *Idem* (en latin); Louvain, 1846, in-8°. — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, t. I, p. 394. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. IV. — Haller, *Bibl. anat.* — A.-F. Didot, *Essai sur la gravure sur bois.*

VESLING (*Jean*), anatomiste allemand, né en 1598, à Minden (Westphalie), mort le 30 août 1649, à Padoue. Élevé avec soin par son père, qui le conduisit lui-même à Vienne pour qu'il y fît ses humanités, il étudia dans cette ville la philosophie et la médecine; il se rendit ensuite en Orient, séjourna longtemps en Égypte, et revint en Europe par Jérusalem, où il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre. En 1628 il alla s'établir à Venise, et il y commença des leçons particulières d'histoire naturelle, qui eurent un si grand succès, qu'il fut pourvu en 1632 d'une chaire d'anatomie à Padoue. Malgré un bégayement prononcé, il réussit à captiver l'attention de ses auditeurs, et ne tarda pas encore à recevoir les chaires de botanique et de chirurgie; en 1638 il renonça cependant à cette dernière, pour se livrer à l'étude exclusive des plantes. Peu de temps après avoir été explorer la flore de Candie et d'autres contrées du Levant, il mourut, épuisé par les fatigues de ce voyage. On lui doit la découverte du tronc commun des vaisseaux lactés et lymphatiques et des vaisseaux lactés du mésentère et les lymphatiques de l'estomac. On a de lui : *Observationes et notæ ad Pr. Alpini librum de plantis ægyptiis, cum additamento aliarum plantarum ejusdem regionis;* Padoue, 1638, in-4°; — *Syntagma anatomicum;* ibid., 1641, in-4° : cette première édition, sans figures, fut suivie de plusieurs autres, dont les planches sont médiocres : Padoue, 1647, 1677, 1728, in-4°; et 1651, in-8°; Amst., 1659, 1666, in-4°, avec des additions de G. Blasius; trad. en anglais, en allemand, en hollandais et en italien; — *Catalogus plantarum horti Patavini;* Padoue, 1642, 1644, in-12; — *Opobalsami veteribus cogniti vindiciæ;* ibid., 1644, in-8°; — *De pullitione Ægyptiorum et aliæ observationes anatomicæ et epistolæ medicæ;* Copenhague, 1664, in-8°; La Haye, 1740, in-8°.

Witte, *Diarium biogr.* — Papadopoli, *Hist. gymnasii patavini.* — Éloy, *Dict. hist. de la médecine.* — Brunemann, *De doctis Westphalis.*

VESPASIEN (*Titus Flavius Sabinus* Vespasianus), empereur romain, né à Phalacrine, village près de Reate (Sabine), le 17 novembre 9 après J.-C., mort à Cutilies (même province), le 24 juin 79. Par son père, Titus Flavius Sabinus, il appartenait à une petite famille provinciale, mais par sa mère Vespasia Polla, sœur d'un sénateur, il touchait à la noblesse romaine. Cette parenté ne lui fut pas inutile. Doué d'une énergie patiente, d'un grand esprit d'ordre et de quelques talents militaires, il parcourut sans

éclat compromettant la série des grades et charges : tribun des soldats en Thrace, questeur en Crète et à Cyrène, édile, préteur, légat en Germanie et en Bretagne, où il conquit l'île de Wight (43), jusqu'au consulat, qu'il exerça en 51. Il devait cette dernière dignité à la protection de Narcisse; la chute du tout-puissant favori amena sa propre disgrâce (54). Il ne revint aux affaires que lorsque Agrippine eut succombé à son tour (59). Quatre ans après (63), il gouverna l'Afrique comme proconsul. Dans toutes ces fonctions il montra de la capacité, mais trop d'amour pour l'argent; cependant on ne l'accuse point d'avoir pillé sa province, et malgré sa sévérité il sut se faire aimer de ses soldats. La frugalité de ses manières, non moins que son avarice, rappelait les vieux Romains. A la cour de Néron, il ne parvint pas à dissimuler l'ennui que lui causaient les extravagances de ce prince. L'empereur, quoique irrité au point de l'exclure de sa présence, rendait pourtant justice à son mérite, et quand éclata la révolte des Juifs, il lui confia le soin de la réprimer (66).

Tandis que Vespasien guerroyait contre les insurgés de Judée, Néron, Galba, Othon perdaient l'un après l'autre à Rome le pouvoir et la vie. Au milieu de ces révolutions, Vespasien se tenait sur une réserve prudente. Cependant il vint un moment où il fallut se décider; les légions d'Espagne, les prétoriens, les légions de Germanie avaient fait leur empereur; les armées d'Orient en voulaient faire un à leur tour. Ce serait Vespasien s'il acceptait; s'il refusait, ce serait tout autre. Mucien, proconsul de Syrie, eut ou manifesta le premier l'idée de l'appeler à l'empire. Des conférences se tinrent entre les deux généraux. Vespasien se laissa persuader, bien qu'il eût prêté serment à Vitellius. Son adhésion entraîna tout en Orient. Le préfet d'Égypte, Tiberius Alexandre, se prononça pour le nouvel empereur, qui fut proclamé à Alexandrie, le 1er juillet 69. Le 3 juillet les légions de Judée prêtèrent à leur tour serment à Vespasien, qui prit les titres d'auguste et de césar, et le 15 juillet la même cérémonie eut lieu dans l'armée de Syrie, d'où le mouvement était parti. Mucien marcha aussitôt sur l'Italie, et avant même qu'il en eût atteint les frontières un nouveau mouvement militaire rendit désespérée la position de Vitellius (*voy.* ce nom). Tandis que ses lieutenants se hâtaient vers Rome, Vespasien se rendit en Égypte, dont il lui importait de s'assurer fortement. Vitellius fut tué le 21 décembre 69. Le sénat conféra aussitôt au nouveau prince les honneurs et prérogatives de l'empire. Le 1er janvier 70 Vespasien et son fils aîné Titus furent investis des fonctions consulaires; et comme ils étaient absents l'un et l'autre, le pouvoir resta entre les mains de Mucien, qui venait d'arriver. Malgré son désir de se rendre promptement en Italie, où l'appelaient des circonstances impérieuses, Vespasien dut différer son départ jusqu'à la fin de mai 70. D'abord il fallait régler les affaires d'Orient. Titus reçut, avec le commandement de l'armée, la mission de terminer la guerre de Judée. Ensuite des vents du nord-ouest soufflèrent tout le printemps, et rendirent difficile la navigation entre l'Égypte et l'Italie. Pendant ce séjour prolongé à Alexandrie s'accomplirent quelques faits qu'on ne saurait omettre dans la biographie de Vespasien. La population d'Alexandrie, composée en partie de Juifs et de gens de tous les pays de l'Orient, était singulièrement superstitieuse. Pour elle la puissance suprême ne s'attestait que par des miracles; elle en espérait, elle en demandait de Vespasien. Un aveugle le supplia de lui toucher les yeux avec sa main; un boiteux le pria de poser le pied sur sa jambe estropiée. Le vieux soldat, qui n'était pas exempt de superstition lui-même, se prêta à la fantaisie des deux infirmes; il toucha l'un de la main, l'autre du pied, et l'aveugle vit clair, le boiteux marcha droit. Dès lors Vespasien se montra particulièrement dévôt à Sérapis, par l'intercession duquel il avait accompli ces deux miracles attestés par de graves historiens. Ces prodiges, où l'on peut, sans trop de scepticisme, soupçonner quelque imposture, eurent beaucoup de retentissement parmi les populations orientales, et ne restèrent pas sans effet même sur les Romains. L'Italie venait de traverser dans ces deux années 68, 69 la plus affreuse période qu'elle eût vue depuis les guerres civiles de Marius et de Sylla; elle aussi appelait un sauveur de tous ses vœux. Enfin, vers le milieu de juillet 70, l'empereur fit son entrée dans Rome.

La situation était des plus graves. Si la guerre de Judée touchait à sa fin, des soulèvements au nord de la Gaule menaçaient d'ouvrir l'empire aux invasions des barbares. Les armées, très-réduites en nombre par deux ans de guerres civiles, avaient encore plus perdu en discipline. Les provinces, épuisées par le despotisme de Néron et par deux ans d'anarchie, payaient difficilement l'impôt; l'Italie et Rome dévastées réclamaient des secours à grands cris; le trésor était vide. Enfin, l'esprit d'aventures que développent les révolutions agitait la population; quelques-uns rêvaient de rétablir la république, beaucoup de recommencer les guerres civiles. Pour remettre de l'ordre dans cette immense confusion, Vespasien apportait du bons sens et de l'expérience, un esprit sans éclat et sans illusions, ne s'exagérant pas les difficultés et ne s'en créant pas de nouvelles. Il savait bien les ressources militaires qui restaient à l'empire, et il se sentait sûr de l'immense majorité du peuple, qui voulait à tout prix du repos et de la sécurité. Rassuré du côté de l'armée et des provinces, il se mit à l'œuvre de restauration. Ce fut un Auguste bourgeois, et après les folies des Césars on ne pouvait rien désirer de mieux. Les monuments qui nous restent de lui, parfaitement d'accord avec

le témoignage de Suétone, le représentent comme un homme de stature courte et carrée, avec un gros cou, un large menton, une tête ronde et chauve. Les yeux sont petits, les lèvres et le nez épais, le front est profondément creusé de rides, toute la figure trahit la fatigue et l'effort. Nous savons de plus qu'il avait une santé robuste et menait un régime sévère. Levé avant le jour, il lisait ses lettres et dépêches, puis recevait ses amis. Sa conversation était simple, mêlée de plaisanteries, parfois peu délicates, mais qui dénotaient toutes un rude bon sens.

Retenu au centre de l'empire, il laissa ses lieutenants rétablir la tranquillité dans les provinces et assurer la sécurité des frontières. La prise de Jérusalem par Titus (10 août 70) termina une guerre qui en se combinant avec une invasion des Parthes pouvait mettre l'Orient en danger. En Gaule et sur le Rhin la lutte ne se prolongea pas plus longtemps. Les Bataves établis près des bouches du fleuve fournissaient des soldats auxiliaires à Rome. Un des chefs de ce petit pays, Julius ou Claudius Civilis (*voy.* ce nom), imagina de soulever les Bataves et le nord de la Gaule. Au milieu de l'anarchie de l'an 69, il réussit à battre quelques détachements romains, et occupa la rive gauche du Rhin jusqu'aux environs de Mayence. Il eut quelques conférences avec un certain Julius Sabinus, du pays des Lingons, qui se proclama césar de Gaule. Une puissante tribu gauloise, les Séquanais, peu désireuse d'un césar indigène, dispersa les troupes de Julius Sabinus, qui disparut. L'empire rhénan de Civilis dura quelques mois. Mucien, à peine arrivé à Rome, détacha de son armée deux légions; il en tira quelques autres d'Espagne et de Bretagne, et deux corps d'armée, placés sous les ordres supérieurs de Cerialis, marchèrent rapidement sur la vallée du Rhin. Civilis et ses deux lieutenants, Tutor et Classicus, firent à peine une tentative sérieuse pour empêcher cette accablante concentration de forces. Cerialis entra dans Trèves, et y reçut la soumission des Gaulois insurgés : Trévires, Rémois, Lingons. Dans un discours remarquable, dont la forme appartient à Tacite, mais dont le fond paraît vrai, il leur représenta que l'empire leur donnait la tranquillité, en leur ouvrant la carrière des honneurs comme aux Romains eux-mêmes, que sans le gouvernement romain toutes les tribus gauloises tomberaient dans l'anarchie et se détruiraient entre elles. Tout cela était vrai, et les Gaulois le sentaient bien; c'est ce qui explique le peu d'extension et la prompte défaillance de leur révolte.

A la nouvelle de la soumission des Gaulois, Civilis essaya de réparer le temps perdu. Par une brusque irruption dans le camp ennemi, il mit en danger l'armée romaine, et faillit s'emparer de Trèves. Il fut repoussé cependant, et battit en retraite; mais il s'arrêta à Vetera, décidé à y livrer une lutte suprême. La bataille fut acharnée. Les Bataves, vaincus une seconde fois, repassèrent le Rhin, et rompirent les digues; mais les légions les poursuivirent, et Civilis fit sa soumission. On ignore quelles conditions il obtint pour lui et son pays; on ne sait pas davantage ce qu'il devint ni quel fut le sort de ses deux lieutenants Classicus et Tutor. L'ombre qui s'étend sur les héros de cette insurrection ne s'est dissipée que pour un seul, Julius Sabinus. Celui-ci, s'étant fait passer pour mort, se cacha dans un souterrain, où il vécut neuf ans, consolé par sa femme Éponine. Au bout de ce temps Sabinus, croyant sa folle tentative oubliée ou pardonnée, se rendit à Rome avec sa femme et deux enfants qu'ils avaient eus dans le souterrain, et implora la clémence de Vespasien. L'empereur fut inflexible; il accorda pour toute grâce à Éponine de mourir avec son mari. Les deux enfants furent internés à Delphes, où Plutarque apprit de l'un d'eux leur tragique histoire. Un récent historien de l'empire romain, M. Merivale, a essayé de jeter quelques doutes sur ce récit, dont on voudrait douter en effet pour l'honneur de Vespasien; mais Plutarque rapporte ici ce qu'il a appris du fils d'Éponine. Celui-ci lui aurait-il fait un conte pour exciter son intérêt? Plutarque aurait-il inventé un petit roman pathétique? Ces deux hypothèses nous semblent inadmissibles. D'ailleurs le récit de Plutarque est confirmé indirectement par Tacite, directement par Dion. Si à ces deux faits importants, conquête de la Judée, soumission des provinces rhénanes (69-70), on joint quelques expéditions dans la Grande-Bretagne, à peu près perdue sous Néron : de Cerialis contre les Brigantes (Yorkshire) (70 et suiv.), de Frontinus contre les Silures (pays de Galles), de Julius Agricola contre les Ordovices (78-79); si l'on rappelle que le roi des Parthes, Vologèse, rechercha assidûment l'amitié des Romains, on aura indiqué tous les événements extérieurs du règne de Vespasien. Son administration intérieure fut plus compliquée, et réclamerait plus de détails. Par malheur les autorités nous manquent. Quelques pages du biographe Suétone ou de l'abréviateur de Dion Cassius ne comblent pas la lacune laissée par la perte des derniers livres des *Histoires* de Tacite. Dans cette indigence de documents, un tableau complet et suivi du règne de Vespasien est impossible. On n'en peut donner que les traits les plus saillants et le résultat.

Raffermi sur le trône par deux années de possession incontestée et par le concours de son fils Titus, Vespasien assuma les fonctions délicates de censeur (72), dont il partagea la responsabilité avec Titus. Il s'agissait de réviser la liste des citoyens romains, de combler les vides produits par les guerres civiles et le temps dans les différentes classes, et d'en exclure les indignes. Vespasien créa de nouveaux patriciens, choisis

parfois, comme Julius Agricola, parmi les provinciaux; il reporta à mille le nombre des familles sénatoriales, réduit à deux cents; il effectua des changements analogues dans l'ordre équestre. De pareilles réformes ne pouvaient s'accomplir sans exciter de nombreux mécontentements, et c'est peut-être dans cette censure exercée avec fermeté qu'on trouve la source de l'impopularité dont Titus et Vespasien furent l'objet, du moins dans les hautes classes. A Titus on reprochait l'effervescence de sa jeunesse et ses habitudes orientales; à Vespasien, son avidité à se procurer de l'argent. Il est certain que Vespasien en arrivant à l'empire s'effraya du désordre que les folies de Néron avaient produit dans les finances, et qu'il mit une sorte d'âpreté à combler ce vide dangereux. Si l'on en croit Suétone, et si le texte de Suétone est ici exact, il estimait en arrivant à Rome à 40 milliards de sesterces (plus de 8 milliards de francs) la somme nécessaire pour subvenir au déficit du passé et pourvoir aux nécessités de l'avenir. Comme cette somme représentait à peu près vingt fois les recettes annuelles de l'empire, on imagine à quels moyens extraordinaires il eût fallu recourir pour se la procurer. Heureusement (en supposant que Vespasien ait dit le mot que lui attribue Suétone) ce calcul était fort exagéré. La centralisation assez faible de l'empire permettait de laisser à la charge des provinces et des villes la plupart des dépenses qui grèvent nos budgets modernes. Un empereur romain n'avait à s'occuper que de l'armée, des travaux publics exécutés à Rome, des distributions de blé et d'argent faites aux habitants indigents de cette ville, et des dépenses de sa maison; or, à tous ces objets une somme de 300 à 400 millions suffisait, s'ils étaient bien employés. Mais il fallait se les procurer, et ce n'était pas facile après le despotisme de Néron et deux ans d'anarchie.

D'abord Vespasien augmenta le nombre des provinces sujettes au fisc. L'Achaïe, que Néron avait déclarée libre, fut ramenée à sa condition de dépendance; la Lycie, Rhodes, Byzance et Samos perdirent également leur autonomie. Les souverainetés qui avaient subsisté jusque-là en Thrace, en Cilicie, à Comagène furent supprimées. L'impôt s'étendit à tous ces pays. Vespasien rétablit quelques taxes abolies par Galba; il en créa de nouvelles; il augmenta et quelquefois doubla les tributs des provinces. Après de pareilles mesures on ne s'étonne pas de trouver chez les anciens tant de traits de parcimonie attribués à Vespasien : qu'il cherchait des gains honteux dans des spéculations, qu'il vendait les places aux ambitieux et le pardon aux criminels, qu'il confiait les gouvernements les plus importants aux hommes les plus rapaces, afin d'avoir le droit de leur reprendre l'argent dérobé à leurs administrés. Nous ignorons jusqu'à quel point ces reproches sont fondés, mais nous en savons assez pour être assurés que la parcimonie de Vespasien n'était pas absolue. Sous son règne les travaux publics furent poursuivis avec une sage activité. Ils avaient en grande partie pour but de fournir un salaire aux citoyens pauvres. Un jour qu'on proposait à l'empereur une machine pour le transport des matériaux employés aux constructions, il refusa, demandant qu'on lui permît de nourrir le petit peuple. Les effets du terrible incendie qui sous Néron avait consumé une partie de Rome n'étaient pas encore réparés; mais le soin de reconstruire les maisons sur les emplacements vacants regardait les particuliers, qui s'en acquittèrent dès que la tranquillité fut revenue. Vespasien s'occupa des édifices publics. Le Capitole, détruit pendant la lutte des soldats de Vitellius contre les partisans de Vespasien, fut rebâti dans de plus grandes dimensions et avec plus de magnificence. Les plus importants documents de l'histoire romaine : sénatus-consultes, plébiscites, traités de paix et d'alliance, gravés sur des tables d'airain et placés dans le temple avaient été détruits par l'incendie; Vespasien les fit restituer d'après les meilleures autorités, et il forma de nouvelles archives, qui contenaient trois mille pièces. Un temple de la Paix, monument digne du prince qui avait fermé le temple de Janus, un nouveau Forum conservèrent particulièrement la mémoire de l'empereur. Les Thermes de Titus et le Colisée, commencés aussi sous son règne, appartiennent plutôt à son fils. Ce qui lui appartient en propre, c'est la fondation d'une bibliothèque dans son Forum, c'est l'institution de professeurs salariés qui devaient y enseigner les lettres et la philosophie. Lui, si économe, il donnait 500,000 sesterces (100,000 f.) au poëte Saleius Bassus et des présents considérables à des artistes. On s'étonne qu'après avoir donné ces marques de considération pour les lettres et les arts, Vespasien ait rendu le décret qui expulsait de Rome les philosophes stoïques et cyniques; mais cette persécution, qui assombrit les dernières années de Vespasien, tenait à des causes politiques.

Il s'était formé sous Néron un parti qui, tout en se mêlant peu activement des affaires publiques, n'en faisait pas moins au pouvoir une opposition redoutable par l'indépendance de ses principes et l'austère énergie de sa morale. Thrasea fut le chef de ce parti de la vertu, auquel les stoïciens et les cyniques, deux sectes qui se touchaient de très-près, apportèrent les croyances élevées de la philosophie grecque. Néron en faisant tuer Thrasea ne détruisit pas ce parti; il le poussa plutôt vers une sorte d'exaltation religieuse. Thrasea, quoiqu'il célébrât, dit-on, pieusement la fête de Brutus et de Cassius, semble avoir été prudent et modéré; son gendre Helvidius Priscus apporta dans ses opinions républicaines une ferveur aussi noble qu'imprudente. Exilé sous Néron, rappelé sous Galba, préteur en 70, il présida aux premiers travaux

de reconstruction du Capitole, et proposa que ces travaux se fissent au nom du sénat et du peuple, et non pas au nom de l'empereur. Le sénat eut l'air de ne pas entendre cette motion, mais Vespasien ne l'oublia pas. L'opposition d'Helvidius Priscus finit par devenir si vive que l'empereur résolut de ne pas la souffrir plus longtemps. Il le fit venir, et, si l'on en croit Épictète, qui nous a transmis le souvenir d'Helvidius, comme on transmet la légende d'un saint, le dialogue suivant s'engagea entre l'empereur et le sénateur. Vespasien lui demanda de ne plus venir au sénat. « Raye-moi de la curie, lui dit Helvidius; si tu me laisses sénateur, il faut que je vienne au sénat. — Viens-y donc, mais n'y parle pas. — Je me tairai si tu ne me demandes pas mon avis. — Je dois te le demander. — Alors je dirai ce qui me paraîtra bon à dire. — Si tu parles, je te ferai mourir. — T'ai-je dit que j'étais immortel? Nous jouerons chacun notre rôle; ton rôle est de me tuer, le mien est de mourir sans crainte; ton rôle est de m'exiler, le mien est de partir sans regret. » On peut douter de l'authenticité de ce dialogue; ce qui est certain, c'est que Vespasien exila Helvidius Priscus, et quelque temps après le fit tuer. On prétend que cet ordre lui fut arraché par des conseillers trop zélés, qu'il se repentit de l'avoir donné avant même qu'on l'eût mis à exécution, et qu'il l'aurait révoqué si on ne lui eût assuré qu'il était trop tard. Quoi qu'il en soit, l'exil d'Helvidius, bientôt suivi de sa mort, ne resta pas un acte isolé. Tous les philosophes stoïciens et cyniques (à l'exception de Musonius Rufus) reçurent l'ordre de quitter Rome. Deux d'entre eux, Hostilius et Demetrius, celui-ci fameux pour avoir assisté Thrasea dans ses derniers moments, furent déportés dans des îles.

Ces mesures de rigueur eurent une fatale influence sur la dynastie flavienne. En rompant violemment avec le seul parti qui eût de l'avenir, Vespasien se replaçait dans la position périlleuse des Césars; il se condamnait à un despotisme précaire et peu durable. Il vécut trop peu, et son fils Titus régna trop peu aussi pour que l'un et l'autre s'aperçussent des dangers de cette politique; mais le troisième Flavien se trouva aux prises avec les difficultés que lui léguaient son père et son frère, et, après avoir tenté de les surmonter par la force, il périt victime des inimitiés qu'il s'était créées. Sans prévoir les périls de l'avenir, Vespasien continua son œuvre, travaillant jusqu'au dernier jour. Se trouvant fatigué, il se rendit dans son pays natal, la Sabine, aux eaux froides de Cutilies. Il sentait sa mort prochaine, et disait : « Je crois que je deviens dieu. » La maladie ne l'empêchait pas de vaquer aux affaires; il dictait des lettres, recevait des députations. Un moment avant d'expirer, il demanda qu'on le soulevât sur son lit, disant : « Un empereur doit mourir debout. » On prétend que ce furent ses dernières paroles. Il avait près de soixante-dix ans, et il en avait régné dix. Il laissa deux fils : *Titus* et *Domitien*.

En racontant la vie de Vespasien, nous avons exposé les services immenses qu'il rendit à l'empire romain. Son bon sens, sa modération et sa fermeté étaient les qualités les plus précieuses après cette suite de princes insensés ou furieux qui avaient succédé à Auguste. On lui reproche à peine son avarice, indispensable peut-être au rétablissement des finances; on ne s'étonne pas que ce plébéien, arrivé tard au pouvoir suprême, ait manqué de distinction dans ses manières; mais on regrette qu'il n'ait pas eu assez de grandeur d'âme pour comprendre la supériorité morale du parti stoïcien, et qu'il ait laissé à Nerva et à Trajan la gloire de faire de ce parti l'honneur et le soutien de l'empire. Léo Joubert.

Tacite, *Hist.*, II, III, IV. — Suétone, *Vespasianus*. — Dion Cassius, LXVI. — Bernegger, *Speculum boni principis, seu Vita imp. Vespasiani*; Strasb., 1625, in-4°. — Heumann, *De miraculis Vespasiani*; Iéna, 1707, in-4°. — Cnoblach, *De sic dictis Vesp. miraculis*; Wittemberg, 1711, in-4°. — Eckhard, *De Vesp. pro Messia habito*; Eisenach, 1759, in-4°. — P. van Spaan, *De imperio Vesp.*, Leyde, 1768, in-4°. — Cramer, *Fl. Vespasianus*; Iena; 1785, in-8°. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. II. — Merivale, *Hist. of the Romans under the empire*, t. VI et VII. — De Champagny, *Rome et la Judée*, et *Les Antonins*, t. I.

VESPUCCI (*Amerigo* (1)), en français *Vespuce*, navigateur italien, naturalisé espagnol, né le 9 mars 1451, à Florence, mort le 22 février 1512, à Séville. Sa famille, qui avait acquis les droits de noblesse, avait donné à Florence des hommes éminents, entre autres un envoyé à la cour de France. Il était fils d'Anastagio, notaire, et de Lisabetta Mini. De bonne heure il fut placé sous la direction de son oncle paternel Giorgio-Antonio, savant religieux dominicain, qui donnait des leçons publiques de grammaire et de littérature à la jeunesse florentine, et il eut pour condisciple dans ses études Pietro Soderini, le futur gonfalonier de la république. Il ne partagea qu'à un faible degré les goûts littéraires d'un si habile maître, et non-seulement il resta étranger à la grâce et à la majesté du style, mais il n'acquit pas même la netteté, la précision, et cet enchaînement d'idées qui donne du charme aux plus simples narrations. Il apprit à écrire le latin d'une façon à peu près correcte; il étudia pourtant avec plus de fruit les mathématiques, la physique, l'astrologie, et se perfectionna surtout dans l'histoire et dans la cosmographie. Il arriva ainsi à un certain degré de savoir, qui plus tard le servit dans ses voyages. Il fallait choisir une carrière; les frères d'Amerigo n'avaient pas été heureux dans le commerce qu'ils avaient entrepris, et celui qui s'était établi en Palestine, Girolamo, avait éprouvé une ruine complète. Il est probable que pendant qu'il hésitait encore quelque ami de sa famille établi à Séville fit en-

(1) Ce nom, très-répandu alors à Florence, et qui a prévalu d'une façon si étrange dans la dénomination imposée à un vaste continent, est l'une des variétés d'Alberic ou Aubry. Humboldt a épuisé sur ce point la matière.

trevoir à Amerigo la possibilité d'utiliser ses connaissances dans la capitale de l'Espagne. Vers 1490, celui-ci quitta Florence, mais sans un but absolument déterminé, et emmena avec lui plusieurs jeunes gens qui désiraient faire un voyage hors de l'Italie, et parmi eux Giovanni, son propre neveu. A peine arrivé en Espagne, on le voit s'occuper de transactions commerciales; il manque même une affaire sur les sels, par suite de la rareté des bâtiments de transport. Il fut d'abord simple commis dans la grande maison de banque et d'exportation dirigée par son compatriote Juanito Berardi, à Séville. Puis après la mort de ce dernier, c'est-à-dire vers 1494, il fut chargé par ses héritiers de conduire les opérations commerciales. Par le genre d'entreprises qu'elle faisait, cette maison était une sorte d'école ouverte au profit de la science, et il ne faut pas oublier qu'auprès de Berardi, chef habile de tant d'armements maritimes, Amerigo vit se grouper plus d'une fois les hommes éminents sur lesquels reposait alors l'espoir des grandes découvertes. Tout nous prouve que Vespucci eut de nombreux rapports avec Colomb, et que ces rapports furent de la meilleure nature (1).

Ne prospérant que médiocrement en définitive dans le genre d'entreprises commerciales qui lui avait été légué, Vespucci abandonna la maison de Séville, et il résolut de se vouer aux grandes explorations (sans qu'on l'ait chargé néanmoins d'en diriger aucune). Très-médiocre humaniste, rempli de souvenirs pédantesques assez maladroitement appliqués, il avait des connaissances assez rares alors en astronomie nautique et en cartographie. Il fit quatre voyages sur lesquels on ne saurait élever aujourd'hui un doute : deux de ces expéditions maritimes furent entreprises pour le compte de l'Espagne; les deux autres eurent lieu au profit du Portugal; il en est une cinquième, que l'on soupçonne plus qu'elle n'est complétement avérée (2).

Colomb était bien près de terminer sa carrière, et il gémissait dans la pauvreté lorsqu'une renommée menteuse, qui s'attachait au nom de son ancien ami, vint le priver d'une gloire qui lui appartenait. L'explication de cette grande iniquité, à laquelle le monde entier prit part, a été mise dans son vrai jour, et il a été complétement démontré par Humboldt que le nom d'*Amérique* n'a pas été imposé au nouveau monde par le navigateur florentin. L'auteur de cette supercherie est un obscur savant d'Allemagne, Martin Waldseemüller (*voy.* ce nom), qui publia en 1507 un livre intitulé *Cosmographiæ introductio* (Saint-Dié, in-4°), et dédié à l'empereur Maximilien Ier. C'est là qu'est émise ouvertement l'idée de donner le nom d'Amerigo à la quatrième partie du monde (1). Les éditions de cette espèce de géographie populaire se multiplièrent en peu de temps, et bientôt l'injustice se trouva consommée sans qu'aucune voix autorisée se mît en devoir de la réparer. Quelle fut alors l'attitude de Vespucci? Eut-il immédiatement connaissance des bruits qui circulaient en Allemagne et dans le nord de l'Europe sur la valeur de ses découvertes et de l'immense honneur qu'on lui faisait? Aucun monument écrit de quelque valeur ne nous le prouve, sinon la véhémente indignation que souleva dans l'âme généreuse de Las Casas le bruit de cette iniquité naissante. Le saint évêque n'hésita pas à la flétrir dans les termes les plus énergiques (2); mais sa voix, cette fois encore, ne fut pas plus entendue que lorsqu'il défendait une cause plus sacrée, celle qui réclamait la pitié pour les Indiens. Vespucci, sans doute, se fût acquis une juste réputation de droiture aux yeux de la postérité en n'acceptant pas une renommée glorieuse qui ne pouvait lui appartenir, mais il était loin de la petite ville de Saint-Dié, dont le nom probablement lui était même inconnu; mille détails d'administration comme *piloto mayor* réclamaient ses instants. Ce qui nous semble aujourd'hui très-clair en géographie se trouvait alors obscurci par les doutes les plus étranges; nous ne savons pas d'ailleurs quelle conduite il eût tenue s'il eût eu le loisir ou le pouvoir d'édifier le monde par la publication des *Quatro giornate*. Ne soyons pas plus sévères que Colomb, et ne flétrissons pas sa mémoire.

Il suffit d'avoir lu avec quelque attention les lettres d'Amerigo pour être bien convaincu de leur peu de valeur au point de vue scientifique ou littéraire. C'est une correspondance familière, qui s'est faite au jour le jour. Il ne faut pas perdre de vue que Vespucci renvoie sans cesse à ses *Quattro giornate*, ouvrage plus solide sans doute, qui ne nous est point parvenu et dans lequel il avait consigné les faits, à ce qu'il nous semble, d'une façon plus précise. Vespucci pouvait être pour son époque un excellent marin pratique; il

(1) Ce grand homme se plaît du reste à le reconnaître. S'adressant à son fils Diego, il lui écrit, le 5 février 1505 : « J'ai parlé à Amerigo Vespuchy, qui va à la cour, où il est appelé pour être consulté sur des objets relatifs à la navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable. *C'est tout à fait un homme de bien*; la fortune lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas porté profit, comme il avait droit de s'y attendre, etc. »

(2) Dans un livre récent, M. Varnhagen fait observer avec raison que la lettre latine de Vespucci, publiée en 1504 et adressée à son ancien patron Lorenzo-Pier-Francesco de' Medici, a été le premier écrit qui fit connaître à l'Europe le nom du navigateur florentin. Vespucci y rend compte « de son voyage aux côtes du Brésil depuis mai 1501 à septembre 1502. La lettre dans cette traduction latine ne porte pas de date, mais de son simple contenu on reconnaît que l'original a dû être écrit vers le mois de mars ou d'avril 1503; l'original italien n'a jamais existé et probablement il n'existe plus ».

(1) Pour être exact, cette idée se rencontre déjà dans un mince volume dont la publication est antérieure, et qui a pour titre *Mundus novus* (Vicence, J. Ottmar, 1504, in-4°); mais il n'est pas probable que ce volume, rarissime aujourd'hui, et qui n'a point été réimprimé, ait été connu de Waldseemüller.

(2) L'apostrophe qu'il adresse aux partisans d'Amerigo se trouve dans son *Historia de las Indias*, restée jusqu'à ce jour inédite.

n'eut certes jamais le don précieux qui constate les incidents dont doit être marquée toute grande expédition maritime. Bien qu'elles n'aient point été sans résultats pour la science, les discussions qui se sont élevées à son sujet en ces derniers temps n'ont pas eu de conclusion définitive. « Il y a, fait observer Humboldt à ce sujet, comme un sort jeté pour embrouiller dans les documents les plus authentiques tout ce qui tient au navigateur florentin. » Toutefois bien des doutes ont été éclaircis. Personne ne met plus en doute les quatre expéditions du Florentin. Les lieux qu'elles ont eu pour objet, le nom des personnages dont Amerigo fut le compagnon, sont restés seuls un problème en ce qui concerne surtout les premières expéditions. Le premier voyage, si controversé, fut entrepris, d'après Varnhagen, en 1497; Humboldt le recule jusqu'en 1499. Parti le 10 mai, au dire de Varnhagen, Vespucci entre le 10 juin suivant dans le golfe de Honduras; il suit les côtes du Yucatan, qu'il explore ainsi bien avant Grijalva; il voit Tampico, puis, avançant de huit cent soixante-dix lieues, après avoir navigué sur le Mississipi, il parvient, vers la fin d'avril 1498, à la pointe de la Floride. Contraint de faire radouber son navire dans un port du golfe de Saint-Laurent, il relâche trente-sept jours sur ce point. Il se rend ensuite à un cap situé non loin de Belle-Isle. En octobre 1498, il est à Cadix. Le second voyage de Vespucci coïncide avec celui de Hojeda; il le fit avec Diego de Lepe, déc. 1499-sept. 1500, selon Humboldt et M. d'Avezac. Quant aux troisième et quatrième, il faut, dans l'hypothèse de Humboldt, les identifier avec les voyages de Cabral (10 mai 1501-7 sept. 1502) et de Coelho (10 mai 1503-18 juin 1504), entrepris l'un et l'autre aux frais du Portugal. On pourrait supposer qu'après avoir accompli quatre voyages, d'une importance incontestable, Vespucci se trouva en possession d'une fortune indépendante : il n'en fut rien. A Lisbonne comme à Séville il vécut dans la pauvreté. C'est pour sortir de cette situation précaire qu'il repassa en Espagne (1505), où il épousa probablement à cette époque une dame castillane nommée Maria Carezo. Embarqué de nouveau, il aurait fait un cinquième voyage, qui l'aurait conduit avec Juan de La Cosa dans les eaux du Darien; mais le fait en lui-même ne dépasse pas les bornes d'une simple conjecture. Le 22 mars 1508, il fut revêtu de la charge de *piloto mayor*. Si l'on fait attention qu'en 1507 il s'était occupé de l'équipement et de l'approvisionnement des navires de l'État, que dans ses nouvelles fonctions il se voyait chargé de la construction des cartes officielles, qu'avec un traitement régulier le gouvernement de Philippe I[er] lui accordait de fortes gratifications, on comprendra que ses dernières années furent bien différentes de celles qu'eut à subir le malheureux Colomb. On peut se sentir indigné, et l'on a raison de l'être, à la vue ces jeux cruels de la fortune, mais ce n'est pas une cause suffisante pour flétrir à jamais le nom du Florentin.

Giovanni Vespucci, son neveu, héritier de ses biens, fut nommé, en 1512, avec Juan-Dias de Solis maître de la construction des cartes marines, puis *piloto mayor*, et ce fut en cette qualité qu'il dressa en partie les instructions de Magellan

Ferdinand Denis.

A.-M. Bandini, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*; Florence, 1745, in-4°.— *Compendio della vita di Am. V.*; ibid., 1779, in-4°. — Lastri, *Elogio storico di Am. V.*; ibid., 1787, in-4°. — Canovai, *Elogio d'Am. V.*; ibid., 1788, 1798, in-8°. — Le même, *Dissert. sopra il primo viaggio d'Am. V.*; ibid., 1809, in-8°; et *Esame critico del primo viaggio*; ibid., 1811, in-8°. — Napione, *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo e dei più antichi storici che ne scrissero*; Turin, 1809, in-4°; le même, *Esame critico del primo viaggio d'Am. V.*; ibid., 1811, in-4°. — Bartolozzi, *Ricerche istoricho-critiche circa alle scoperte d'Am. Vespucci, con l'aggiunta di una Relazione del medesimo fin orà inedita*; Florence, 1789, in-8°. — A. de Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. IV et V. — Navarrete, *Coleccion de Viages*. t. II. — Santarem, *Recherches hist., critiques et bibliogr. sur Améric Vespuce et ses voyages*; Paris, 1842, in-8°. — W. Irving, *Hist. de Colomb.* — J.-B. Muñoz, *Hist. del Nuevo Mondo*, in-4°, p. 16. — D'Avezac, *Les Voyages de Améric Vespuce au compte de l'Espagne*; Paris, 1858, in-8°. — Ad. Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, Paris, 1858, in-8° de 31 p. — Le même, *A. Vespucci, son caractère, ses écrits, sa vie et ses navigations*, avec une carte; Lima, 1865, pet. in-fol. — Ghillant, *Gesch. der Ritters Martin Behaim und des ältesten Karten*; 1853, in-4°. — Peshel, *Gesch. des Zeitalters der Entdeckungen*; Stuttgard, 1858. — Herrera, *Descripcion de las Indias occid.* — Gomara, *Hist. general de las Indias.* — Harrisse, *Biblioth. americana vetustissima*; New-York, 1865-66, gr. in-8°.

VESTRIS (*Gaetano-Apollino-Baldassare* Vestri, en français), danseur italien, né le 18 avril 1729, à Florence, mort le 27 septembre 1808, à Paris. Conduit vers 1740 à Paris, il fut mis entre les mains du fameux danseur Dupré, et ne tarda pas à éclipser son maître. Ses débuts à l'Opéra eurent lieu en 1748, avec d'unanimes applaudissements. Admis l'année suivante (nov. 1749), il y tint l'emploi de danseur *seul* de 1751 jusqu'en 1769. Dans la suite il devint membre de l'Académie de danse (1755), maître des ballets en survivance (1761), et compositeur et maître des ballets (1770). Il résigna cette dernière place en 1776, et quitta la scène en 1781. Il avait alors 4,500 livres de pension, et le roi lui en accorda une de 6,000. Lorsque Vestris débuta dans la carrière qui l'a illustré, il eut à lutter contre une imperfection naturelle qu'il parvint à faire oublier à force de travail. Il était ce qu'on appelle en termes d'art *jarreté*, c'est-à-dire qu'il avait les hanches étroites et les jambes trop rapprochées; mais il avait une taille élégante, une figure distinguée, et la grâce de ses poses effaçait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre. De concert avec Noverre et Dauberval, il opéra une véritable révolution au théâtre en créant la danse en action, et en se débarrassant du masque, des paniers et des autres accoutrements ridicules qui nuisaient si fort au développement des avantages physiques des danseurs. L'enthousiasme qu'il excita pendant tout le cours de sa carrière lui a

fait décerner le nom de *dieu de la danse*. Vestris, qu'on a aussi surnommé *le Grand*, avait une vanité au moins égale à son talent; aussi accepta-t-il cette dénomination de bonne foi. Il était d'une complète ignorance, mais son originalité la faisait aisément pardonner. On cite de lui une foule de traits; celui de tous qui le caractérise le mieux est ce mot, bien connu : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, le roi de Prusse, Voltaire et moi. » Mais cette folle et naïve vanité n'est-elle pas en quelque sorte justifiée quand on se rappelle que, dans un de ses voyages à Londres, la chambre des communes, pour le voir danser, ajourna la séance où l'illustre Burke devait proposer son bill économique? Vestris avait eu de Marie Allard (*voy.* ce nom), danseuse célèbre dans le genre comique, morte en janvier 1802, un fils, dont nous allons parler, qui hérita de ses talents et de sa gloire. Il n'en vivait pas moins bien avec sa femme, Anne-Frédérique Heynel (1), qui était la première danseuse de son temps dans le genre noble. Vestris reparut sur la scène, le 1er mars 1800, pour le début de son petit-fils. Cette curieuse représentation, où l'on vit figurer ensemble trois générations de Vestris, fut avancée d'un jour pour ne pas faire concurrence au conseil d'État que devait présider le premier consul. Vestris mourut à près de quatre-vingts ans. Comme compositeur de ballets, il n'a laissé que de médiocres souvenirs. On ne connaît de lui qu'*Endymion* (1773) et *le Nid d'oiseaux* (1786).

VESTRIS (*Marie-Auguste*), fils naturel du précédent et de Marie Allard, né le 27 mars 1760, à Paris, où il est mort, le 6 décembre 1842. Il ne pouvait faillir à sa destinée : aussi son père s'appliqua-t-il de bonne heure à développer ses heureuses dispositions, et le mit-il en état de débuter le 18 septembre 1772, à l'âge de douze ans et demi. Reçu élève de l'école de danse en 1775, Auguste devint danseur seul et *en double* de 1776 à 1779. Premier sujet en 1780, il ne prit sa retraite qu'en 1816. Plus petit, mais plus vigoureux que son père, il imagina un genre plus vif, plus animé, dans lequel il déployait une légèreté si prodigieuse que le grand Vestris avait coutume de dire de lui, dans le feu de son enthousiasme : « Si Auguste ne craignait pas d'humilier ses camarades, il resterait toujours en l'air. » On a du reste reproché à Vestris II l'abus des pirouettes, dont il était l'inventeur; mais on n'a pu lui contester son talent de mime, où il resta sans rival. L'orgueil héréditaire qu'il tenait de son père le fit jeter à la Force un jour qu'il refusa de danser devant la reine et devant le roi de Suède Gustave III, quoiqu'il n'eût aucune raison plausible à donner de son refus (1784). Cependant sa vie dissipée ne nuisit en rien à sa carrière d'artiste, qu'il parcourut avec un grand éclat jusqu'au moment où il se retira, dans la cinquante-sixième année de son âge. Nommé en 1819 professeur de grâce et de perfectionnement au Conservatoire, il y resta jusqu'en 1828.

Il avait épousé, vers 1795, Anne-Catherine Augier, connue sous le nom d'*Aimée* à l'Opéra, où elle avait débuté avec succès en 1793, et morte en 1809. Il en eut un fils, *Auguste-Armand*, qui a débuté le 1er mars 1800, sous les auspices de son père et de son aïeul, dans le troisième acte de *la Caravane*. Il n'est pas resté à l'Opéra, et a porté ses talents à l'étranger. — *Charles* VESTRIS, élève et cousin de Vestris II, après avoir aussi débuté à l'Opéra (3 octobre 1809), passa en Angleterre, et y acquit une fortune considérable.

VESTRIS (*Angiolo-Maria-Gasparo*), frère cadet du premier Vestris, né en novembre 1730, à Florence, mort le 10 juin 1809, à Paris. Après avoir dansé à l'Opéra, il passa en 1769 à la Comédie-Italienne pour y jouer les amoureux; il en sortit au bout de onze ans, et donna à l'Opéra le ballet d'*Ariane à Naxos* (1782). DÉADDÉ.

Noverre, *Lettres sur la danse*. — De Leris, *Alman. des théâtres*. — Castil-Blaze, *Hist. de l'Acad. roy. de musique*.

VESTRIS (*Françoise-Rose* GOURGAUD, Mme), actrice française, femme d'Angiolo Vestris, née à Marseille, le 7 avril 1743, morte à Paris, le 5 octobre 1804. Issue d'une famille honorable, elle était la seconde fille de Pierre-Antoine Gourgaud, qui exerçait en 1747, à Marseille, les fonctions de directeur des hôpitaux militaires. Des revers de fortune changèrent plus tard la position de cette famille, et l'on retrouve vers 1766 Rose Gourgaud comme actrice au théâtre royal de Stuttgard. C'est dans cette ville qu'elle épousa un des frères du fameux Vestris, très-médiocre acteur, mais fort joli garçon (1). Ne se piquant nullement de fidélité conjugale, elle se sépara bientôt de son mari, et accueillit les nombreux hommages des admirateurs de sa beauté.

Le 19 décembre 1768, elle débuta au Théâtre-Français par le rôle d'Aménaïde, dans *Tancrède*, réussit complétement, et fut reçue sociétaire le 11 février 1769. Une actrice qui lui était supérieure régnait alors sur la scène française, où elle avait débuté avec éclat, deux ans auparavant : Mlle de Saint-Val l'aînée (2) était alors en possession des grands rôles. Mme Vestris fut admise au partage; elle avait sur sa rivale l'avantage de la beauté, qui lui avait valu la protection du duc de Choiseul et celle, plus intéressée encore, du duc de Duras, tout puissant à la Comédie-Française. L'antagonisme des deux actrices divisa la ville et la cour. Si celle-ci, par esprit de corps, soutenait la protégée du

(1) Elle était née à Bareuth, le 28 décembre 1752, et mourut en 1808, à Paris, quelques mois avant son mari.

(1) Le duc régnant, dont elle était la favorite, l'ayant surprise dans un tête-à-tête équivoque avec Angiolo, les força, le pistolet sur la gorge, de se marier. Du même coup, le théâtre fut supprimé et les deux époux furent renvoyés en France.

(2) *Marie-Pauline-Christine* ALZIARY DE ROQUEFORT, née à Coursegoules, en Provence, le 18 décembre 1743, morte à Paris, le 13 juin 1830. Elle avait débuté le 3 mai 1766.

premier gentilhomme de la chambre, Mlle de Saint-Val avait dans son parti le public, qui épousa sa cause avec chaleur. A partir de ce moment, la bienveillance du parterre échappa à Mme Vestris, à qui il fit chèrement payer l'ordre injuste d'exil qui avait fait de Mlle Saint-Val une victime du bon plaisir. Les choses en vinrent à ce point que lorsque cette actrice jouait il fallait doubler, tripler même la garde, afin de maintenir la tranquillité parmi les spectateurs. En vain le célèbre Gerbier, qui était au mieux avec elle, publia-t-il un factum tendant à prouver la validité de son droit; il fut réfuté victorieusement par Target, dans un mémoire signé de Tronson du Coudray, où un persiflage spirituel le disputait à la force des arguments. Au début de la révolution, Mme Vestris, entraînée par l'exemple de son frère Dugazon, quitta la vieille Comédie-Française, et suivit au théâtre de la rue de Richelieu la minorité républicaine. Elle fut comprise dans la fusion générale de 1799; mais elle aurait agi plus sagement en se retirant à cette époque; car ses moyens avaient subi une telle décadence, que le public l'accueillait avec une froideur générale. Elle prit sa retraite le 2 juin 1803, dans une représentation à son bénéfice, donnée à l'Opéra. Cette actrice obtint dans sa carrière de grands succès qui l'ont fait comparer à Mlle Clairon, à qui cependant elle fut fort inférieure. Élève favorite de Le Kain, elle causait une grande sensation dans certains rôles à effet, comme celui de *Gabrielle de Vergy*; mais elle avait de l'apprêt, de l'emphase, des gestes étudiés.

Sa sœur aînée, *Marie-Anne*, avait débuté le 12 novembre 1767, sous le nom de Mlle *Dugazon*; elle quitta la comédie en 1788. Elle avait épousé un sieur Jean-Louis Galinié, et elle est morte à Paris, le 18 février 1799. E. DE MANNE.

La Harpe, Grimm, *Corresp. littér.* — *Mercure de France* — *Journal de Paris.* — *Almanach des spectacles.* — *Documents particuliers.*

VESTRITIUS SPURINNA (1), général et poëte latin, vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Nous savons par Tacite que dans la guerre civile il commanda un des corps de l'armée d'Othon, et par une lettre de Pline qu'il fut chargé (sous Nerva ou Trajan) de ramener dans ses États le roi des Bructères, allié des Romains, chassé par ses sujets; il s'acquitta avec succès de cette mission, pour laquelle Trajan lui accorda une statue triomphale. Pline dit, entre autres choses, que Spurinna écrivait en grec et en latin et qu'il composa des poésies lyriques très-doctement. Aucun autre auteur ne parle des ouvrages de Vestritius Spurinna, et on n'aurait jamais songé à le mettre au nombre des poëtes, si G. Barth n'avait découvert à Mersebourg une série de vers lyriques intitulée *Incipit Vesprucius Spurinna de contemtu seculi, ad Martium.* Barth les publia dans ses *Venatici et Bucolici latini* (Hanovre, 1613, in-8°); il les inséra ensuite dans ses *Adversaria*, et cette fois il en identifia l'auteur avec le Vestritius Spurinna de Pline. C'est bien en effet le même nom, mais il est douteux que ce nom désigne l'auteur réel. Les vers obscurs *De contemtu seculi* nous paraissent appartenir à la basse latinité; ils sont l'œuvre de quelque grammairien chrétien, peut-être d'un moine qui, ayant retenu avec le nom de Vestritius Spurinna le souvenir de sa vie paisible et retirée, a imaginé de mettre sous ce nom quelques moralités versifiées sur le mépris du monde et la douceur de la retraite. Remarquons pourtant que la latinité du *De contemtu seculi* a quelques rapports avec celle de Perse, et que son obscurité tient en partie au mauvais état du texte qui nous est parvenu en lambeaux. On ne saurait donc affirmer avec certitude que ces vers ne sont pas du contemporain de Tacite et de Pline; mais l'hypothèse précédente nous paraît plus vraisemblable. Les fragments lyriques de Spurinna ont encore été insérés dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorf, t. III, et donnés séparément avec une traduction allemande et un commentaire par Maurice Axt : *Vestritii Spurinnæ lyricæ reliquiæ*; Francfort, 1840, in-8°. L. J.

(1) Le nom de *Spurinna* indique une origine étrusque.

Pline, *Epist.*, III, 1, 7. — Tacite, *Hist.*, II, 11, 18, 36. — Bayer, dans les *Mém. de l'Acad. de Pétersbourg*, t. IX (1739).

VETRANIO, général romain, né dans la Mésie, mort en 356, à Pruse, dans un âge avancé. C'était un brave et prudent officier, qui avait vieilli dans le métier des armes; ses soldats le chérissaient, à cause de ses manières simples et de la douceur de son caractère. Il commandait les légions campées dans l'Illyrie et la Pannonie lorsque Magnence entreprit traîtreusement de détrôner l'empereur Constance (350). A cette nouvelle son premier mouvement fut d'écrire à l'empereur pour l'assurer de son concours et le presser en même temps de marcher avec toute la diligence possible contre l'usurpateur. Bientôt après cependant, cédant aux sollicitations de son armée ainsi qu'aux instantes représentations de Constantina, sœur aînée de Constantin le Grand, il se laissa revêtir de la pourpre à Sirmium (mars 350). En butte aux obsessions des deux parties belligérantes, il conclut d'abord un traité avec Constance, puis l'abandonna, et se déclara l'allié de Magnence. Enfin, par suite d'habiles manœuvres, Vetranio consentit, dans l'entrevue qui fut ménagée entre Constance et lui aux environs de Sardique (25 déc. 350), à abdiquer le pouvoir qu'il avait exercé un peu moins de dix mois, et à résigner toutes ses prétentions en faveur du souverain légitime. On lui donna de grands biens, et il lui fut permis de se retirer à Pruse, en Bithynie, où il vécut encore six années, dans la pratique des vertus chrétiennes. Il est assez évident, autant qu'on en peut juger d'après les

récits confus et contradictoires qui nous sont parvenus sur ces événements, que la conduite ambiguë de Vetranio doit être attribuée à son indécision naturelle ou à la faiblesse d'un vieillard, plutôt qu'à l'esprit d'intrigue. Les historiens rendent un favorable témoignage à son caractère, excepté Aurelius Victor, qui le peint comme un homme imbécile et malfaisant.

Julien, *Orat.*, 1-2. — Themistius, *Orat.*, 3-4. — Amm. Marcellin, XV, 1; XXI, 8. — Victor, *De Cæs.*, 41-42; *Epist.*, 41. — Eutrope, X, 6. — Zosime, II, 43-44. — Zonaras, XIII, 7. — Socrate, *Hist. eccl.*, II, 28.

VETRANO. *Voy.* Bembo (*Giov.-Fr.*).

VETTORI (*Pietro*), en latin *Victorius*, littérateur italien, né le 11 juillet 1499, à Florence, où il est mort, le 18 décembre 1585. Sa famille était patricienne. Il étudiait le droit à Pise lorsqu'il épousa en 1517 Maddalena Medici. En 1522 il accompagna en Catalogne le commandant de la flotte pontificale, Paolo Vettori, son parent, et recueillit une foule d'inscriptions antiques. Dans les troubles qui agitèrent sa patrie à cette époque, il se jeta dans le parti contraire aux Médicis, et le servit de son éloquence et de son épée. Après le meurtre d'Alexandre (1537), il se retira à Rome; mais Cosme de Médicis l'appela l'année suivante à la chaire d'eloquence latine et grecque à Florence (1538). Vettori l'occupa avec beaucoup d'éclat pendant près d'un demi-siècle, et eut la gloire de ramener l'Italie aux véritables sources de l'éloquence et de former la plupart des savants qui rendirent cette époque célèbre dans les fastes de la littérature. Le duc d'Urbin, Francesco-Maria Ier, lui donna un collier d'or, et le cardinal Alexandre Farnèse lui envoya un vase d'argent rempli de monnaies d'or. Jules III le décora du titre de comte. On frappa quatre fois des médailles en son honneur. L'académie florentine en 1542 l'élut consul par acclamation, et Cosme l'éleva en 1553 au rang de sénateur. Il mourut dans sa quatre-vingt-septième année, regretté des Florentins, dont il s'était acquis non-seulement l'estime par son savoir et ses travaux, mais encore l'amour par son caractère doux et ses manières affables. Vettori laissa un grand nombre de corrections, de notes et de commentaires sur les écrivains grecs et latins. Il revit les *Œuvres* de Cicéron, dont il publia une édition, fort recherchée (Venise, 1534-37, 4 vol. in-fol.), Térence, Varron, Salluste, l'*Électre* d'Euripide, Porphyre, Michel d'Éphèse, Platon, Xénophon, Hipparque, Denys d'Halicarnasse, Aristote, Eschyle, Clément d'Alexandrie, etc., et il publia de remarquables *Commentaires sur la Rhétorique, la Poétique, la Politique et la Morale* d'Aristote (Florence, 1548-84, 4 vol. in fol.), et sur le *Traité de l'élocution*, de Démétrius de Phalère, avec une traduction latine (ibid., 1562, in-fol.). Ses autres ouvrages sont : *Trattato delle lodi e della coltivazione degli ulivi;* Florence, 1569, in-4o; l'édit. de 1574 est plus complète : ce petit traité, devenu classique en Italie, est écrit dans un style pur et élégant; on en a multiplié les réimpressions, et on l'a souvent réuni avec d'autres traités sur la vigne de Soderini et de Davanzati; — *Variarum lectionum lib. XXXVIII;* ib., 1582, in-fol.; — *Epistolarum lib. X; Orationes XIV; Liber de laudibus Joannæ Austriacæ;* ibid., 1586, in-fol.; — *Viaggio di Annibale per la Toscana;* Naples, 1780, in-8o : dissertation inédite due aux soins de Gualtieri.

Salviati, *Oraz. fun. delle lodi di P. Vettori;* Florence, 1585, in-4o. — Benivieni, *Vita di P. Vettori* : ibid., 1585, in-4o. — A.-M. Bandini, *Idem;* Livourne, 1756, in-4o. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 3e part.

* **VEUILLOT** (*Louis*), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Boynes (Loiret). Son père était ouvrier tonnelier; manquant de travail dans son village, il vint à Paris en 1818, et ouvrit un débit de vin sur le port de Bercy. Louis, qui était l'aîné de quatre enfants, fut envoyé à l'école mutuelle; il en sortit pour travailler dans une étude d'avoué. La lecture des romans, la fréquentation des théâtres développèrent en lui les instincts littéraires. Il chercha à combler comme il put les lacunes de son éducation. Livré à ses propres forces, il consacrait à l'étude une partie de ses nuits. A dix-neuf ans, il essaya de vivre de sa plume. Après être entré dans les bureaux d'un journal « pour tout faire, » il fut envoyé à Rouen en 1832 par le gouvernement pour collaborer à *l'Écho de la Seine-Inférieure*, et à la fin de cette année à Périgueux, comme rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne;* il déploya dès lors un remarquable talent pour la polémique; mais le ton agressif et acerbe de ses articles lui attira plusieurs duels. De retour à Paris en 1837, il écrivit d'abord dans *la Charte de 1830*, journal ministériel, puis comme rédacteur en chef dans *la Paix*, journal doctrinaire (1838). C'est à cette époque que remonte la conversion de M. Veuillot. Il a confessé que jusqu'alors il était resté étranger à toute pensée sérieuse. N'ayant ni foi politique ni foi religieuse, raillant ses adversaires, quels qu'ils fussent, ne reculant pas, pour mettre les rieurs de son côté, devant les bouffonneries et la chanson, il n'avait pas d'autre but que celui de devenir un « condottière de la presse ». Dans un voyage à Rome, qu'il fit avec son ami M. Olivier Fulgence, il fut vivement frappé par les cérémonies de la semaine sainte. Depuis lors il se voua à la défense des intérêts catholiques. Les premiers fruits de sa conversion furent des livres pieux, tels que *Pèlerinages en Suisse* (Paris, 1839, 1841, 2 vol. in-12), *Pierre Saintive* (1840, in-12), roman sous forme épistolaire; *Rome et Lorette* (1841, 2 vol. in-12), souvenirs de son voyage en Italie avec une introduction biographique; *Agnès de Laurens, ou Mémoires de sœur Saint-Louis* (1842, in-12, et 1845, 2 vol. in-12), tableau d'un pensionnat de jeunes filles; *les Nattes* (1844, in-12), *l'Honnête femme*, roman (1844, 2 vol. in-18), etc. Il composa aussi des cantiques

qui font plus d'honneur à sa piété qu'à son talent poétique. Pendant son séjour à Périgueux, M. Veuillot s'était lié avec le général Bugeaud. Ce dernier l'emmena en Afrique comme secrétaire (1842). L'ouvrage intitulé *les Français en Algérie* (1846, in-8°) fut le résultat de ce voyage. A son retour, M. Veuillot entra au cabinet du ministre de l'intérieur; mais il ne garda cette place que dix-huit mois. Entré en 1843 dans la rédaction de *l'Univers religieux*, il dirigea bientôt ce journal, dont il fit une puissance politique. Lorsque s'éleva la querelle sur la liberté de l'enseignement, il déclara une guerre à outrance à l'université, et expia ses violences par quelques mois de prison (1844). En 1847, il encouragea la résistance du Sonderbund en Suisse contre la majorité des cantons. Lorsque la révolution de 1848 éclata, M. Veuillot l'accueillit avec joie; mais bientôt il en poursuivit les actes et les hommes avec une sorte de fureur. Il marcha d'accord avec MM. de Montalembert et de Falloux, chefs du parti catholique, jusqu'au 10 décembre, accablant de tous ses traits les philosophes, les révolutionnaires, les socialistes, et n'épargnant pas même *l'Ami de la religion* et *l'Ère nouvelle*. *Les Libres penseurs* (1848, in-18), recueil de satires et de portraits contemporains; *l'Esclave Vindex* (1849, in-18), pamphlet plein de verve; *le Lendemain de la victoire* (1849, in-12), scènes socialistes; *Petite philosophie* (1849, gr. in-32), *la Légalité* (1852, in-12), dialogues, marquèrent son activité littéraire. Dans le débat qui s'éleva au sujet des écrivains classiques, M. Veuillot, adversaire de l'antiquité, osa blâmer les évêques qui ne partageaient pas les opinions exclusives de *l'Univers*. Censuré par l'archevêque de Paris pour le ton de sa polémique, il en appela au pape, alla à Rome plaider sa cause, et revint absous. Son journal n'en fut pas moins interdit dans quelques diocèses. Dans la polémique suscitée à la suite de la guerre d'Italie, par la question du pouvoir temporel, il soutint ardemment la cause de la papauté contre ses ennemis ouverts ou secrets. *L'Univers* ayant été supprimé (29 janv. 1860), *le Monde* fut créé pour le remplacer; mais M. Veuillot n'eut pas la permission de prendre part à sa rédaction. Depuis 1860, il a fait plusieurs demandes pour fonder un journal, sans avoir pu obtenir une réponse favorable. Sa plume n'est pourtant pas restée inactive. Il a publié : *le Parfum de Rome* (1863, in-8°), des *Satires en vers* (1863), donné des articles à *la Revue catholique*, dirigée par son frère Eugène. On a encore de lui : *Corbin et d'Aubecourt* (1850), essai de roman chrétien; *Histoire de la bienheureuse Germaine Cousin* (1854), *le Droit du seigneur* (1854), réfutation d'une allégation de M. Dupin; le recueil de ses articles, sous le titre de *Mélanges religieux, historiques et littéraires* (1857-60, 6 vol. in-8°), *De quelques erreurs sur la papauté* (1859, in-8°), *Çà et là* (1859, 2 vol. in-18); *Vie de Jésus-Christ* (1864, in-8°); *le Guêpier italien* (1865, broch. in-8°), etc.

On peut reconnaître dans M. Veuillot les qualités d'un écrivain de talent, celles surtout qui conviennent aux pamphlétaires, et qui sont d'usage dans la polémique, beaucoup de verve dans la pensée, de l'esprit même, un style vif et incisif; mais il a les défauts du genre : la violence et la grossièreté ont été trop souvent ses armes de prédilection. C'est par là qu'il a cru servir et a servi peut-être la cause de l'ultramontanisme; mais on peut regretter qu'il ait tout fait pour confondre les vérités religieuses avec les intérêts d'un parti, prodigué gratuitement l'insulte aux plus grands esprits, fait un crime aux chrétiens sages de leur modération, et augmenté le nombre des adversaires de l'Église ou du moins provoqué leurs colères. On ne doit pas mettre en doute sa bonne foi; mais il est permis de penser que des lumières plus étendues et un goût plus épuré eussent mieux assuré la réputation à laquelle il a droit dans l'avenir et moins nui au succès de la cause qu'il embrasse et qu'il défend.

E. de Mirecourt, *L. Veuillot*; Paris, 1856, in-32.

VEYSSIÈRE DE LA CROZE (*Mathurin*), orientaliste français, né à Nantes, le 4 décembre 1661, mort à Berlin, le 21 mai 1739. Dégoûté de l'étude par la sévérité mal entendue de son maître, il s'embarqua, à quatorze ans, pour la Guadeloupe, où son père, négociant éclairé, avait des relations d'affaires. Pendant le séjour qu'il fit dans cette île, il acquit la connaissance des langues anglaise, espagnole et portugaise. A son retour il entra comme novice dans le couvent des bénédictins à Saumur (1677), et y prit l'habit (1682). Bien que la vie studieuse de cette congrégation fût de son goût, il eut des démêlés avec le supérieur et fut menacé de la prison. Effrayé du sort qu'il croyait l'attendre, il réussit à s'évader, et gagna Bâle (1696), où il embrassa le protestantisme. En même temps il prit le nom de *La Croze*, qui était celui d'un petit bien de sa famille. Ayant passé à Berlin, il devint bibliothécaire de l'électeur (févr. 1697), aux modiques appointements de 200 écus par an. Il se chargea aussi de l'éducation du margrave de Schwedt. Leibniz, avec qui il était lié, le fit nommer professeur à l'université d'Helmstædt; mais il fallait, pour remplir ces fonctions, faire acte de luthéranisme : La Croze se refusa à ce changement de confession. Bientôt après, on lui confia l'éducation de la princesse royale, depuis margrave de Baireuth. Son auguste élève fit augmenter son traitement de bibliothécaire et lui procura la chaire de philosophie au Collége français (1724). Dans sa vieillesse, il fut assailli par des affections fort graves, la gravelle et l'hypocondrie, résultat de son application excessive à l'étude. Il mourut à soixante-dix-sept ans, d'un mal à la jambe. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un es-

rit pénétrant, La Croze fut un érudit fort distingué. Il ne lui manqua, pour devenir un homme éminent, qu'un jugement d'une plus haute portée. Ses qualités morales, non moins que ses connaissances étendues, lui firent de nombreux amis, parmi lesquels il faut citer Spanheim, Bayle, Beausobre, Lenfant, Leibniz, Cuper et A. Fabricius. On a de lui : *Actes et titres de la maison de Bouillon;* Cologne (Berlin), 1698, in-12 : observations critiques sur les pièces employées par Baluze dans son *Histoire de la maison d'Auvergne;* — *Dissertations historiques sur divers sujets;* Rotterdam, 1707, in-8° : il y en a trois qui traitent : du socinianisme et du mahométisme, dont les principes fondamentaux sont les mêmes, d'après lui; du système du P. Hardouin sur l'origine supposée des écrits des anciens; et de l'état de la religion chrétienne dans les Indes; — *Vindiciæ veterum scriptorum contra Harduinum;* ibid., 1708, in-8° : réfutation d'une hypothèse qui lui paraissait pleine de dangers, et sur laquelle il revint encore dans deux lettres, l'une impr. dans la *Relation du voyage littér.* de Jordan, l'autre dans la *Biblioth. german.*, t. XXXIII, La Croze s'était imaginé que le paradoxe du P. Hardouin était le résultat d'un complot formé par la société tout entière des Jésuites, sans doute pour détruire le prestige de la littérature ancienne; — *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique;* Cologne (Amst., 1711, in-12) : outre quatre entretiens avec un juif, on y trouve une dissertation sur l'athéisme, trad. en anglais, et une critique, aussi injuste que passionnée, de l'*Histoire des Juifs* de Basnage; — *Histoire du christianisme des Indes;* La Haye, 1724, pet. in-8°, et 1758, 2 vol. in-12; trad. en allemand : c'est son meilleur ouvrage; — *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie;* ibid., 1739, pet. in-8° : cet écrit est bien inférieur au précédent; — *Thesaurus epistolicus Lacrozianus;* Leipzig, 1742-46, 3 vol. in-4° : recueil publié par le professeur Uhle; — *Lexicon ægyptiaco-latinum;* Oxford, 1775, in-4° : le manuscrit de cet ouvrage considérable a été revu par Scholtz, et annoté par Woide, qui l'a fait paraître aux frais de l'université d'Oxford. Chaque mot copte est suivi de son équivalent en grec et en latin, mais sans autre explication (voy. *Oriental. und exeges. Biblioth.*, de Michaelis, t. I, p. 202 et suiv., et *Recherches sur l'Égypte*, par Quatremère); — un grand nombre d'articles dans des publications périodiques. Parmi les ouvrages inédits de ce savant, il faut citer un *Dictionnaire arménien*, qui lui avait coûté de longues recherches; un *Dictionnaire slavon*, et un *Dictionnaire syriaque*. M. N.

Jordan, *Hist. de la vie et des ouvrages de M. de La Croze;* Amst., 1741, in-8°. — Formey, *Eloges des académiciens de Berlin*, t. II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Haag frères, *France protest.*

VEZZOSI (*Anton-Francesco*), biographe italien, né le 4 octobre 1708, à Arezzo, mort le 9 mai 1783, à Rome. Tout jeune il se destina à l'Église, et entra en 1731 dans la congrégation des Théatins. Après avoir professé la philosophie de 1736 à 1738 dans le séminaire de Rimini, il fut envoyé à Rome (1742) pour y occuper la chaire de théologie à S.-André della Valle. Ses talents et l'orthodoxie de son enseignement le firent connaître d'une manière avantageuse : ses supérieurs le chargèrent de surveiller l'édition des œuvres complètes du cardinal Tommasi (Rome, 1747-69, 11 vol in 4°), et il s'en acquitta si bien que le pape Benoît XIV le nomma professeur d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience (1752) et examinateur des candidats à l'épiscopat. Dans la suite il fut élu supérieur général de son ordre. On a de lui : *De laudibus Leonis X oratio;* Rome, 1752, in-4°; — *I Scrittori de' Chierici regolari detti Teatini;* Rome, 1780, 2 vol. in-4° : recueil utile et exact, dans lequel l'auteur a fondu la *Bibl. teatina* du P. Silos.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IV.

VIAIXNES (*Thierri* FAGNIER DE), controversiste français, né le 18 mars 1659, à Châlons-sur-Marne, mort le 31 octobre 1735, à Rhynwick, près d'Utrecht. Il fut élevé chez les Jésuites, et voulut, malgré les répugnances de ses parents, entrer en religion : il embrassa la règle de Saint-Benoît, pour laquelle il avait de l'attrait (1), et prononça ses vœux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons (1677), qui relevait de la congrégation réformée de Saint-Vanne. Après avoir perfectionné ses connaissances en théologie et en philosophie dans les maisons de Saint-Vincent de Metz et de Beaulieu en Argonne, il reçut l'ordination sacerdotale (1683), et partagea depuis ses occupations entre les devoirs de son état, la prédication et l'étude. En 1689 il éprouva une disgrâce passagère pour s'être opposé à certains changements inopportuns que quelques-uns de ses supérieurs tentaient d'introduire dans le gouvernement de la congrégation : il fut exilé dans l'abbaye de Saint-Michel en Thiérache; mais le crédit de son père et l'appui d'un grand nombre de ses confrères le firent rappeler au bout de quelques mois. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses résidences; qu'il suffise de marquer son passage à Hautvilliers (diocèse de Reims), où il dirigea, de 1696 à 1703, une sorte d'académie, destinée à faciliter l'étude en commun des sciences ecclésiastiques. La part qu'il eut aux querelles du jansénisme (2) lui occasionna de nombreuses tribulations; il se dé-

(1) Ce fut alors qu'il prit le prénom de *Thierri*, au lieu de celui de Joseph, qu'il avait reçu au baptême.

(2) C'était, selon Daguesseau, *un janséniste des plus outrés*. En 1696 il fit, en compagnie de dom Thiroux, un voyage en Flandre; il vit le P. Quesnel, et entretint depuis avec lui un commerce de lettres. Quand Quesnel fut arrêté à Bruxelles, on trouva dans ses papiers les lettres de dom de Viaixnes; il n'en fallut pas davantage pour en faire un criminel d'État.

clara appelant et réappelant de la bulle *Unigenitus* au futur concile; il prêcha sur ce sujet avec une fermeté et une indépendance telles qu'on ne crut pouvoir mieux le réduire au silence qu'en le faisant enfermer à deux reprises (1704 et 1714) à Vincennes; il passa ainsi plus de huit ans en captivité. Rien ne put le faire fléchir dans l'expression sincère de ses sentiments. Aussi après avoir subi un nouvel exil fut-il banni hors du royaume (mai 1721). Il se retira en Belgique; les mêmes persécutions l'y attendaient. Enfin, abreuvé de dégoûts, il passa en Hollande (1722), et termina son orageuse existence dans le travail et la méditation. Thierri de Viaixnes a publié un grand nombre d'écrits contre la bulle et les Jésuites, et il a édité *Acta congregationum et disputationum de auxiliis*, de Th. de Lemos (Louvain [Reims], 1702, in-fol.), et *De ecclesiastica et politica potestate*, d'Edm. Richer (Cologne, 1702, 2 vol. in-4°); à la tête de ce dernier livre il consigna l'expression énergique de ses sentiments, ne doutant pas « que la bulle ne soit brûlée avec infamie en plein concile, et que son auteur (Clément XI) n'y soit déclaré hérétique et même hérésiarque ».

Moreri, *Dict. hist.*, éd. 1759. — Patouillet, *Dict. des Jansénistes.*

VIALART. *Voy.* CHARLES DE SAINT-PAUL.

VIASSOLO (*Giovanni-Battista*), plus connu sous le nom de *Camillo* FEDERICI (1), auteur dramatique, né le 9 avril 1749, à Garesio (Piémont), mort le 23 décembre 1802, à Padoue. Il fit ses études à Turin, et dès sa jeunesse montra son goût pour le théâtre par de petites pièces composées pour des amateurs. Comme il était pauvre, il se mit, en 1787, aux gages du directeur du théâtre Sant-Angelo à Venise. Bientôt les pièces qu'il y donna furent jouées sur toutes les scènes de l'Italie. Sa renommée s'en accrut, mais non sa fortune; car, ne s'étant pas pourvu d'un privilége soit pour l'impression, soit pour la représentation de ses ouvrages, il fut victime de la piraterie littéraire, trop commune en Italie. Il s'était établi depuis longtemps à Padoue, s'y maria, et trouva dans le produit des comédies qu'il composa pour la troupe qui portait le nom de Goldoni, et dans la protection de Francesco Barisan, citoyen opulent de cette ville, les moyens de s'assurer un sort moins précaire. Ce riche amateur avait fait construire à sa villa de Castel-Franco un théâtre où Federici ne brillait pas moins comme auteur que comme acteur. Une grave maladie de poitrine vint interrompre le cours de ses succès en 1791 et en 1794, et en 1802 il s'occupait enfin de donner une édition complète de ses comédies, qui ne s'élèvent pas à moins de cinquante-six, lorsqu'une seconde maladie l'enleva, dans les derniers jours de cette année. Le théâtre de Federici, impr. d'abord à Turin (1802, 10 vol.), a encore été l'objet de deux reproductions, l'une à Venise, l'autre à Florence. Le genre mélodramatique, alors en faveur, domine dans ces compositions, inferieures à celles de Goldoni. Voici ce qu'en dit un critique italien : « Des reconnaissances de personnages mystérieux, telle est l'invariable recette du bon Federici. La manie de piquer la curiosité jette souvent de l'invraisemblance dans l'action et des lacunes de pensées et de sentiments dans le dialogue. Il a de plus la manie de faire dire à ses personnages tout ce qu'ils ont sur le cœur, sans se douter que les traits les plus intimes du caractère se révèlent surtout par ce qu'on ne dit pas, défauts incomplétement rachetés par l'entente des effets scéniques et la moralité du but (*Antologia*, t. XXX). » MM. Roger et Creuzé de Lesser ont imité, sous le titre de *la Revanche*, *la Bugia vive poco*, une des meilleures pièces de Federici; une autre, intitulée *le Remède pire que le mal*, a été traduite dans la *Collection des Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. E.-J.-B. R—T.

(1) Il prit ce nom, qu'il transmit à ses enfants, d'une de ses premières pièces, intitulée *Camillo e Federico*.

Neumayr, dans la *Biogr. degli Ital. ill.*, de Tipaldo, t. V. — Ugoni, *Della Letter. ital.*, 2e édit.

VIAU (*Théophile* DE), plus souvent nommé *Théophile* (1), poëte français, né à Clairac (Agenois), en 1590, mort à Paris, le 25 septembre 1626. On ne sait pas grand'chose de son enfance. Il vint à Paris en 1610, et son talent naissant pour la poésie, joint à sa belle humeur, à sa vivacité, à son amour des plaisirs, ne tarda pas à lui donner un certain renom parmi les beaux-esprits. Il se lia particulièrement avec Balzac d'une étroite amitié, qui ne fut pas respectée par la médisance. Ils se brouillèrent à la suite d'un voyage commun fait en Hollande, en 1612; mais les motifs de cette rupture sont demeurés obscurs, malgré les récriminations publiques qu'ils échangèrent à ce propos l'un contre l'autre. D'après les *Lettres de Phyllarque*, qui accusent Balzac d'avoir *joué un mauvais tour* à Théophile, il semble que les torts vinrent du côté du premier; cette présomption est confirmée par une lettre bien connue, et qui mérite d'autant plus créance qu'elle est restée sans réponse, où Théophile, répliquant à de vagues accusations de son ancien ami, lui rappelle, en termes qui ne devaient être compris que de lui, ses aventures fâcheuses en ce pays et l'obligation où il se trouva lui-même de tirer l'épée pour le sauver du bâton. De retour à Paris, Théophile entra dans la maison du duc de Montmorency. Il se mit à composer des vers pour les ballets et les autres divertissements de cour. C'est alors aussi qu'il aurait écrit cette tragédie de *Pasiphaé*, détestable à tous les points de vue, et qui fut publiée seulement en 1631, avec un avertisse-

(1) Suivant le P. Garasse, son ennemi, il s'appelait simplement Viaud, et il était fils d'un tavernier. Mais d'après Théophile, son aïeul était secrétaire de la reine de Navarre. Son père, huguenot, fut chassé par la guerre civile de Bordeaux, où il était avocat, et contraint de se retirer dans son manoir de Boussères (Agenois).

ment du libraire, qui s'autorise de l'attestation formelle d'un ami pour la mettre sous son nom. Vers cette époque il fit la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, jouée avec un grand succès en 1617, et qui malgré des *concetti* de mauvais goût, dont Boileau s'est moqué, a gardé sa place parmi les meilleures pièces du théâtre naissant. Quelques-uns lui attribuèrent aussi, mais sans nul fondement, la *Sophonisbe* de Mairet, qui faisait partie de la domesticité du duc de Montmorency comme Théophile, et était devenu son ami. Théophile avait fait profession dès sa jeunesse d'une grande licence d'esprit, que son voyage en Hollande semblait avoir encore développée. A cette licence d'esprit se joignait la licence des mœurs, et toutes deux se traduisaient par celle de ses écrits. Son humeur satirique, fertile en bons mots et en saillies mordantes, contribua sans doute aussi à lui créer de puissantes inimitiés, dont il ne devait pas tarder à sentir tout le poids. Ses ennemis mirent sous les yeux du roi ses vers impies et obscènes, et Théophile fut exilé du royaume (mai 1619).

Il réussit à éluder quelque temps la rigueur de l'ordonnance, en se réfugiant d'abord à Boussères, puis à Montpellier, chez son ami, le baron de Panat; puis il fit quelques excursions dans l'intérieur de la France. A Agen, il assistait à l'exorcisme d'une possédée, et manifestait hautement son incrédulité; à Tours, il refusait de se découvrir sur le passage du Saint-Sacrement. Soupçonné de plus d'avoir encore pris part à la composition de pasquins contre le duc de Luynes, favori du roi, il dut passer en Angleterre. Là Théophile chercha vainement à se faire présenter à Jacques Ier et à entrer dans la faveur de Buckingham. Il resta un peu moins de deux ans dans cet exil, d'où il adressa à Louis XIII une de ses meilleures odes. Grâce à l'intercession de ses protecteurs et à force de belles promesses, il obtint la permission de rentrer en France. A peine de retour, Théophile se fit instruire en la foi romaine par les PP. Athanase, Arnoux, et Séguiraud. Il suivit Louis XIII dans ses campagnes de 1621 et de 1622. Mais en abjurant le calvinisme il n'avait pas dépouillé le vieil homme. Lié avec Saint-Pavin, des Barreaux et quelques autres esprits forts, il demeurait toujours suspect à beaucoup de gens, et ses ennemis n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Elle ne tarda pas à se présenter. En 1622 avait paru la première édition d'un recueil obscène, *le Parnasse satyrique*, qui comprenait plusieurs pièces licencieuses de cet écrivain. Son nom fut mis à la tête de l'édition de 1623 : il est très-probable que ce fut sans son assentiment, mais il ne s'en trouva pas moins gravement compromis. A la première nouvelle du désastreux effet produit par ce livre immonde, il se pourvut devant le prévôt de Paris pour en obtenir la suppression, et se hâta de faire paraître la deuxième partie de ses œuvres, avec une apologie. *Le Parnasse satyrique* fut saisi; on jeta libraire et imprimeur en prison, et quoique ni l'un ni l'autre n'eussent accusé Théophile et qu'il ne fût point coupable de la composition et de la publication du recueil, mais simplement, ce qui était déjà trop, il est vrai, des pièces qu'on lui avait empruntées, un arrêt du 19 août 1623 le condamna à être brûlé vif.

Heureusement Théophile était en fuite, et il ne fut brûlé qu'en effigie. Le duc de Montmorency lui avait donné asile à Chantilly; le roi et le parlement semblaient fermer les yeux sur sa fuite; mais ses ennemis (et dans le nombre plusieurs jésuites se distinguèrent par leur acharnement) le faisaient suivre à la piste. Il fut saisi au Catelet, et ramené ignominieusement à Paris, couvert de chaînes. Le 28 septembre 1623 il était déposé à la Conciergerie, dans le cachot de Ravaillac. Malgré tout ce qu'il eut à souffrir dans cette prison, il ne perdit pas courage, et adressa au roi requête sur requête. Cet emprisonnement et cette persécution, qui firent alors très-grand bruit et donnèrent naissance à une multitude de libelles et de pièces volantes, exercèrent une influence salutaire sur son esprit. Il paraît avoir fait alors un retour sérieux sur lui-même, et dans les morceaux datés de sa prison son style a acquis plus de dignité, d'élévation et de force. La procédure, qui ne commença qu'après six mois d'attente, dura dix-huit mois. On possède encore le projet d'interrogatoire (1), très-sévère et très-minutieux, dressé par le procureur général Matthieu Molé. Théophile répondit avec courage, et se défendit du mieux qu'il put par la plume et par la parole. Balzac choisit ce moment pour se tourner contre son ancien ami. Théophile riposta par une lettre écrasante, où il faisait au passé de Balzac de mystérieuses allusions, que celui-ci ne releva pas. Enfin, le 1er septembre 1625, ces longs débats se terminèrent par la révocation de la sentence de mort, que le parlement commua en un bannissement perpétuel. Théophile alla rejoindre le duc de Montmorency, dont la protection persévérante lui fit même obtenir quelque temps après la permission de revenir à Paris sans être inquiété. Mais il ne jouit pas longtemps de ce repos, car il mourut, dans l'hôtel du duc, le 25 septembre 1626, d'une fièvre tierce. Il n'était âgé que de trente-six ans.

Théophile eut de son temps de grands admirateurs, et fut regardé comme un des premiers poëtes français. Après avoir été placé par quelques-uns au-dessus de Malherbe, après avoir été admis par l'Académie, quand elle dressa le premier projet de son *Dictionnaire*, au nombre des poëtes faisant autorité, il tomba dans un discrédit presque aussi exagéré. Il est très-inégal dans ses vers; la trame de son style n'est pas assez serrée : il a de beaux élans, mais le prosaïsme revient vite. L'ode *A la solitude*, une de ses plus

(1) Il a été inséré dans les *Mémoires de Molé*, t. Ier.

célèbres, est loin de se soutenir d'un bout à l'autre à la même hauteur. En un mot, l'aisance, la clarté, la souplesse nous paraissent les principaux caractères de cette poésie, qui manque surtout, quoi qu'on en ait dit, de force, de verve soutenue, d'originalité même, et dont la lecture ne tarde pas à devenir monotone. Quand il veut s'élever, Théophile se perd souvent dans l'emphase, puis trébuche tout à coup dans la platitude. Sa prose est préférable à ses vers. En bien des passages de son *Histoire comique*, on peut louer un style vif et net; ses apologies sont d'un tour vigoureux, d'une discussion habile et serrée. Les *Œuvres de Théophile* ont été imprimées pour la première fois en 1621, Paris, in-8°, et il y en eut une nouvelle édition en 1622 et une troisième en 1623 (*Œuvres revues, corrigées et augmentées;* Paris, in-8°), qui peut passer pour l'édition définitive de cette première partie. On y trouve le *Traité de l'immortalité de l'âme*, un grand nombre de poésies diverses, et un conte latin, intitulé *Larissa*. La deuxième partie parut en 1623, Paris, in-8°; elle comprend les *Fragments d'une histoire comique*, des odes, sonnets, élégies, et la tragédie de *Pyrame et Thisbé*. La troisième, dont beaucoup de pièces furent d'abord imprimées séparément, parut en 1624; elle contient surtout des pièces relatives à son procès, et *la Maison de Sylvie*, petit poëme. Les trois parties furent réunies en 1626 (Paris, in-8°). On trouve la *Lettre à Balzac* dans l'édition de Lyon, 1630, in-8°. Scudery en donna une (Rouen, 1632, in-12), qu'il fit précéder d'une préface en style de matamore et d'une pièce de vers intitulée *le Tombeau de Théophile*, où il défend la mémoire de son ami. Quinze ans après sa mort, Mairet, qui avait été également son ami, publia les *Nouvelles Œuvres de feu M. Théophile, composées d'excellentes lettres françoises et latines* (Paris, 1641, in-8°) : cette correspondance se compose de soixante-douze lettres françaises, dont un grand nombre sont adressées à de hauts personnages, et de vingt-quatre lettres latines. Les réimpressions totales ou partielles des œuvres de Théophile furent très-nombreuses jusqu'en 1677, puis elles s'arrêtèrent. M. Alleaume en a donné une nouvelle édition complète dans la *Bibliothèque elzevirienne* (1856, 2 vol. in-16). V. FOURNEL.

Garasse, *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*. — Théophile, ses *Apologies* et sa *corresp*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI : on y trouvera la liste de toutes les pièces relatives à son procès. — *Mercure françois* de 1626. — P. Marchand, *Dict. hist.* — Th. Gautier, *Les Grotesques*. — Ph. Chasles, dans la *Revue des deux mondes*, 1er août 1839. — Bellecombe, *L'Agenais*. — Haag frères, *France protest.*, t. IX. — Alleaume, *Notice*, en tête de l'édit. de 1856.

VIBIUS CRISPUS, ou mieux CRISPUS (*Vibius*), orateur romain, né à Verceil, vivait dans le premier siècle apr. J.-C. Il avait amassé de grandes richesses, et jouissait de beaucoup d'influence. Ses harangues, dont Quintilien a cité quelques fragments, se faisaient remarquer par les agréments et l'élégance du style; celles qu'il avait prononcées dans des affaires civiles étaient supérieures à ses discours politiques. On trouve le nom de Crispus parmi les délateurs de cette époque.

Tacite, *Hist.*, II, IV; *Ann.*, XIV; *De orat.*, 8. — Quintilien, V, VIII, X, XII. — Dion Cassius, LXV, 2.

VIBIUS SEQUESTER, géographe latin, qui vivait probablement au quatrième siècle. Il n'est connu que par une nomenclature *De fluminibus, fontibus, lacubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas mentio fit*, qu'il avait rédigée pour son fils Virgilianus. La meilleure édition de ce traité, dont la latinité est pure et élégante, a été donnée par Oberlin, avec de savants commentaires, Strasb., 1778, in-8°. Il avait paru d'abord à Rome, 1505, in-4°, puis à Bâle, 1575, in-12, à Toulouse, 1615, in-12, et à Rotterdam, 1711, pet. in-8°; par les soins de Fr. Hessel. M. Baudet a traduit ce petit géographe dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, t. VI (1843).

Préfaces des éditeurs. — Smith, *Dict. of roman and greek biogr.*

VIC (*Claude* DE), érudit français, né en 1670, à Sorèze, mort le 23 janvier 1734, à Paris. A dix-sept ans il revêtit l'habit des bénédictins de Saint-Maur, à Toulouse. Il enseignait la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever, en Gascogne, lorsque ses supérieurs l'envoyèrent à Rome pour y servir de secrétaire au procureur général de la congrégation (1701). Sa modestie, sa droiture, sa piété, son zèle pour l'étude lui acquirent un grand nombre d'amis en Italie, ainsi que la protection du pape Clément XI et de Marie-Casimire, reine de Pologne. Il fut d'un utile secours à ses savants confrères en leur fournissant différents mémoires, et en collationnant pour eux plusieurs manuscrits du Vatican. Rappelé en 1715, il devint le collaborateur de dom Vaissète (*voy.* ce nom), et travailla jusqu'à sa mort à l'*Histoire générale du Languedoc*, dont ils avaient été chargés ensemble. Le cardinal de Noailles lui confia la direction de plusieurs communautés religieuses de Paris, emploi qui l'obligea d'interrompre fréquemment le cours de ses recherches historiques. Il fut élu procureur général en 1733, et se disposait à partir pour Rome lorsqu'il mourut subitement. Le seul ouvrage qu'on ait de lui seul est une version latine de la *Vie de Mabillon*, par dom Ruinart (Padoue, 1714, in-4°).

Vaissète, dans *le Mercure*, mars 1734. — Le Cerf, *Bibl. hist. de la congr. de Saint-Maur*.

VICENCE (Duc DE). *Voy.* CAULAINCOURT.

VICENTE (*Gil*), poëte dramatique portugais, né vers 1480, à Lisbonne (1), mort en 1557, à Evora. On ne possède aucun renseignement sur sa famille. On a voulu qu'il fût d'une origine illustre; mais en lui appliquant certains vers,

(1) C'est l'opinion la plus généralement admise. D'autres l'ont fait naître à Guimaraens, à Barcellos ou dans une bourgade nommée Pederneira.

qu'il met dans la bouche d'un de ses personnages, il ne serait plus que le fils d'un muletier et d'une sage-femme. Quoi qu'il en soit, il étudia la jurisprudence à l'université de Lisbonne, et devint un légiste habile. Ce qu'il y a de certain (car le poëte lui-même en fait l'aveu), c'est que ce commensal des rois, qui faisait les délices d'une cour magnifique et que le peuple cependant avait adopté, vécut dans une pauvreté étroite. Les premiers essais dramatiques de Vicente datent de 1502, année où il composa, à l'occasion de la naissance de Jean III, une pastorale en douze stances, qui fut récitée en présence de la reine Marie (7 juin), et un poëme sur la nativité du Christ, dans lequel il introduisit six bergers (24 déc.). Ce dernier ouvrage n'était qu'un dialogue aimable, sans nulle action dramatique; mais peu à peu son génie observateur et original se développa. A la demande de la reine, il écrivit coup sur coup six autres pièces, dont la plus curieuse et la plus caractéristique a pour titre *la Sibylle Cassandre;* elle est en espagnol, et fut représentée un matin dans le vieux couvent d'Enxobregas. Il forma une troupe d'acteurs, en fut à la fois le chef et le modèle, surveilla la mise en scène, et composa même la musique de ses chansons. En présence des nécessités poignantes auxquelles l'exposait l'oubli de la cour et aussi son humeur insouciante, il se désespérait, il gémissait pour lui et pour sa famille de n'avoir pas suivi une autre voie. On le trouvait cependant plein de courage, quand l'occasion l'exigeait. En 1531, il y eut en Portugal des secousses violentes de tremblement de terre, qui bouleversèrent la plupart des provinces. Le peuple attribua à la présence des juifs ces marques de la colère divine, et se rua sur eux pour les massacrer. Vicente se trouvait alors à Santarem. Apprenant que les chefs des ordres religieux préparaient une manifestation menaçante contre les juifs, il courut les trouver, leur parla en termes pathétiques, et parvint à sauver d'une mort certaine des milliers de victimes. La tradition raconte encore que ses ennemis l'ayant accusé de plagiat, il leur demanda un sujet et les confondit en écrivant sans désemparer, et sous leurs yeux, la jolie pièce de *Mofina Mendes.* Gil Vicente n'eut jamais dans la péninsule une renommée égale à celle de Lope de Vega ou de Calderon, qu'il précéda de tant d'années, mais il ne fut pas complétement inconnu hors de sa patrie. Érasme apprit, dit-on, le portugais pour lire son théâtre (1); Resende le vanta sans mesure et l'égala aux anciens; mais à la fin du siècle il était tombé dans un oubli absolu. De sa femme, Blanche Bezerra, il eut deux fils, *Gil,* qui se distingua dans la poésie et alla mourir en combattant aux Indes, et *Luis,* qui fut l'éditeur de son théâtre, ainsi qu'une fille, *Paula,* dame du palais de la princesse Maria de Portugal.

(1) Si ce fait, raconté par plusieurs auteurs, est vrai, il est probable qu'Érasme voulait en même temps s'initier aux choses de l'Orient par les Décades de Barros, que continuait Diogo de Couto.

Le théâtre de Gil Vicente se compose d'environ quarante-deux pièces; sur ce nombre dix-sept seulement sont écrites en portugais, les autres sont ou espagnoles ou mi-castillanes, mi-portugaises. Sans avoir d'autre maître que Juan de La Enzina, Vicente n'arriva que par degrés à composer des drames, qui sans nul talent d'intrigue et sans aucune intention de se conformer aux règles de la convenance ou du goût, n'en sont pas moins supérieurs à tout ce qu'un genre encore dans l'enfance avait produit dans la péninsule. *La Veuve*, jouée en 1514, ne ressemble pas encore à une œuvre dramatique; mais *Rubena* (1521) en approche davantage, et *don Duardos*, *Amadis*, *Breve summario da historia de Deos*, et quelques autres, pleines de saillies, de vérité et d'imagination, exercèrent une notable influence sur le développement de l'art dramatique. Du reste le talent réel de Vicente est non dans l'arrangement ou l'intérêt de ses fables comiques, mais dans la verve des morceaux lyriques qu'il y a semés à profusion, dans l'harmonie et la suavité de son langage. Aucun des ouvrages de ce poëte n'a paru de son vivant; il s'était contenté de les transcrire de sa main, et ce fut l'unique héritage qu'il laissa à ses enfants. Luis et Paula en publièrent le recueil complet sous ce titre : *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente, a qual se reparte em V livros : cousas de devaçam, comedias, tragicomedias, farsas, obras miudas;* Lisbonne, 1562, in-fol., goth.; on n'en connaît que trois ou quatre exemplaires complets. La seconde édition (ibid., 1586, in-8°) est presque aussi rare; c'est à tort néanmoins que Barbosa Machado en vante la correction : non-seulement on y remarque l'absence entière de pages réprouvées par l'inquisition, mais certains vers y sont tronqués et plusieurs *coplas* ont été imprimées d'une façon très-incomplète. De nos jours Vicente a été réimpr. deux fois en 3 vol. in-8°, à Hambourg (1834) et à Lisbonne (1843). Quelques-unes de ses pièces ont eu dans le dix-septième siècle des éditions séparées. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibl. lusitana*, t. II. — J. de Barros, *Obras varias*, in-12. — Notice des éditeurs d'Hambourg. — Bouterweek, *Littér. esp. et portug.* — Sismondi, *Hist. des littér. du midi.* — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. Ier. — *Memorias da Acad. real das sciencias*, t. V. — *Revue britannique*, févr. 1847. — C.-A. de lo Berrero, *Catalogo bibliogr. y biogr. del teatro antiguo español*; Madrid, 1860, in-8°.

VICENTINI. *Voy*. THOMASSIN.

VICENTINO. *Voy*. MICHELI (*Andrea*).

VICHMANN (*Burkhard*), historien russe, né à Riga, en août 1786, mort à Saint-Pétersbourg, le 1er août 1822. Il fit ses études en Allemagne, embrassa la profession de médecin, et l'abandonna bientôt pour se livrer à l'étude de l'histoire et de la géographie. S'étant établi, en 1808, à Saint-Pétersbourg, il fut successivement pro-

fesseur d'histoire au corps des cadets, précepteur des enfants de la princesse de Romantzoff et conservateur de sa bibliothèque. Pendant les années 1817 et 1818, il dirigea les écoles de la Courlande, et vendit à cette époque au prince de Labanoff-Rostovsky, pour la somme de 15,000 roubles, une bibliothèque de trois milles volumes qu'il avait composée uniquement d'ouvrages relatifs à la Russie. En 1820, il céda également à la bibliothèque de l'état-major de l'empereur Alexandre une nouvelle collection de manuscrits et d'ouvrages qu'il avait rassemblés dans le même but que la première. On a de lui : *Darstellung der russischen Monarchie* (Tableau de la monarchie russe); Leipzig, 1813, in-8° : extrait de l'ouvrage de Hassel, dont il a réctifié les erreurs; — *Sammlung bis her nochungedruckter Kleiner Schriften zür altern Geschichte Russlands* (Collection d'ouvrages inédits relatifs à l'histoire ancienne de la Russie); Berlin, 1820, t. I[er], in-8°; — *Russlands national Museum ;* Riga, 1820, in-8° : c'est le plan d'un établissement qu'il tenta vainement de fonder en Russie; — *Chronologische Uebersicht der neuesten russischen Geschichte* (Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe); Leipzig, 1821, 2 vol. in-8° : ouvrage estimé. Vichmann a coopéré à la rédaction de plusieurs journaux allemands, et des *Archives du Nord*, journal russe, ainsi qu'à la *Nouvelle Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

Mahul, *Ann nécrol.*, ann. 1822.

VICHNOU-SARMA. *Voy.* PILPAÏ.

VICO (*Enea*), graveur et antiquaire italien, né vers 1520, à Parme, mort vers 1570, probablement à Ferrare. Il règne beaucoup d'incertitude sur la vie de cet éminent artiste. On lui donne pour premier maître Barlacchi, graveur et marchand d'estampes à Rome. Il étudia ensuite les procédés de Marc-Antoine, ou de son école, et se rendit en 1545 à Florence, où Franc Floris lui confia la reproduction de *la Conversion de saint Paul.* Ce début dans le genre sérieux lui fit beaucoup d'honneur, et il passa plusieurs années à graver les plus belles peintures de Michel-Ange et de Raphael. On le retrouve en 1568 à Ferrare, travaillant pour le duc Alfonse II, qui l'avait appelé à sa cour. Vico était un graveur prompt et habile; il dessinait aussi avec facilité, et le nombre de ses compositions originales s'élève à plusieurs centaines; elles sont pourtant moins recherchées que ses portraits, entre autres ceux de ses contemporains, Charles-Quint, Michel-Ange, Bembo, Cosme et Jean de Médicis, Vignole, Doni, Arioste, etc. Il s'était adonné avec ardeur à l'étude des médailles anciennes. Les ouvrages qu'il a laissés ont eu du succès : en voici les titres : *Le Imagini e le vite degli imperatori, tratte dalle medaglie;* Parme, 1548, in-4°; réimpr. avec un titre latin, ibid., 1553, 1554, in-4°, et Rome, 1614, in-4°; ibid., 1730, in-fol., avec des notes de Bellori; — *Discorsi sopre le medaglie degli antichi;* Venise, 1555, 1558, in-4°; Parme, 1691, in-4°; — *Le Imagini delle donne Auguste;* Venise, 1557, in-4°; trad. en latin par N. Conti, ibid., 1558, in-4° : Vico s'est beaucoup servi pour cet ouvrage des *Illustrium imagines* de F. Orsini; — *Ex lib. XXIII commentariorum in vetera imper. roman. numismata lib. I;* Venise, 1560, in-4° : ce livre ne contient que l'histoire de Jules César; elle a été reproduite, ainsi que les *Discorsi*, dans l'édit. des *Imagines imperatorum* (Paris, 1619, in-4°), donnée par J.-B. Duval.

Bartsch, *le Peintre graveur.* — Huber et Rost, *Manuel des curieux.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

VICO (*Giovanni-Battista*), célèbre philosophe italien, né en 1668, à Naples, où il est mort, le 21 janvier 1743. Fils d'un pauvre libraire, à quinze ans il dut songer à gagner sa vie. Il avait devant lui les trois carrières du clergé, des tribunaux et de l'instruction : il choisit la dernière, et partit pour le château de Vatolla, en qualité de précepteur des enfants du marquis della Rocca. Il resta neuf ans à la campagne, presque isolé. Il profita de ses loisirs pour compulser les volumes de la bibliothèque du monastère qu'il y avait dans le village : il lut Platon, Tacite, Bacon; il lut même Descartes, dont il ignorait la renommée et l'importance. Vico savait assez bien le latin; il écrivait de mauvais vers; il était d'une obséquiosité à toute épreuve envers ses mécènes, ce qui lui valut une chaire de rhétorique à l'université de Naples (1697), aux appointements de cent ducats par an (1). A l'arrivée et au départ de tous les vice-rois espagnols il faisait de longues harangues en latin, où il les comparait naïvement à César, à Caton, à Alexandre. En 1701 il écrivit un pitoyable pamphlet contre les rebelles qui avaient conspiré en faveur de l'Autriche, et en 1708 il fit par ordre le panégyrique de ces mêmes rebelles, alors triomphants. Plus tard (1716), il accepta d'une des grandes familles de Naples la charge de raconter la vie de Caraffa, et d'un général justement abhorré il fit un héros; il décalqua une à une toutes les phrases de Tacite pour composer l'apothéose la plus servile qui soit sortie de la plume d'un écrivain. Vico donnait des leçons dans les familles, écrivait une foule de vers et d'épitaphes. En 1734 il fut nommé historiographe du royaume. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans, accablé d'infirmités et dans le plus grand dénnement.

Sous le titre ambitieux, quoique légitime, de *Science nouvelle*, Vico a créé la philosophie de l'histoire. L'Italie, l'Europe entière la méconnut pendant plus d'un siècle. C'est à la révolution française que revient en quelque sorte l'honneur de l'avoir mise en évidence en la faisant passer dans l'ordre des faits; c'est depuis lors

(1) En 1699 il épousa une jeune fille illettrée, Teresa-Caterina Destito, qui lui donna trois fils et deux filles.

seulement qu'elle a pu devenir populaire parmi les philosophes et les historiens. « L'Allemagne et la France, dit M. Baudrillart, donnèrent droit de cité à cet exilé du dix-septième siècle, et se partagèrent les dépouilles de son génie. Vico, esprit cosmopolite, trouva des disciples dans plusieurs nations, au moment où elles se rapprochaient après de longs combats, et où l'esprit humain, par un naturel échange d'idées, s'élevait à une plus pleine conscience de son unité. » En France, tandis que Ballanche prêtait aux idées de Vico le charme d'une poétique allégorie, M. Michelet les traduisait en grande partie, et M. Cousin leur consacrait une de ses leçons.

A quarante ans, Vico avait fait une sorte de compromis entre l'autorité et la raison, et il en serait probablement resté là si, plusieurs années après, il ne s'était appliqué à la jurisprudence. Grotius s'était insurgé contre le droit romain, comme Descartes contre l'autorité philosophique; il y avait guerre ouverte entre la jurisprudence romaine et la jurisprudence rationnelle. Fallait-il nier l'histoire ou la philosophie, l'autorité ou la raison? C'était un nouveau problème, et Vico écrivit, en vue de le résoudre, son *Droit universel*. D'après lui, il y a un droit métaphysique et un droit physique, comme il y a une physique et une métaphysique de la nature. Le droit physique, c'est le droit romain tel qu'il existe dans l'histoire; il sort des intérêts politiques, il est dicté par le pouvoir des patriciens, des plébéiens ou des empereurs. Le droit philosophique sort de la raison, c'est la loi de la liberté et de l'égalité déduite de la considération abstraite de la nature humaine. En apparence, ces deux espèces de droit se détruisent; cependant il y a des instants dans l'histoire où ils se confondent, et où les législateurs sont des philosophes; c'est l'époque de Périclès à Athènes, d'Auguste à Rome. Cette fusion n'est pas improvisée par quelques individus, ce n'est pas une révolution soudaine, qui détruit les rapports de la société : elle sort de la marche des nations; c'est l'autorité qui, après avoir épuisé toutes les combinaisons politiques pour régler les intérêts de la société, se trouve naturellement amenée au droit philosophique. L'histoire de Rome en fournit la preuve. Elle commence par la guerre de tous contre tous; de cette guerre sort la féodalité solitaire des familles qui commandent à leurs feudataires et qui luttent contre les nomades. Mais les feudataires se révoltent; alors les patriciens se réunissent dans la ville, constituent l'aristocratie, combattent les rebelles et organisent la victoire dans le sénat; le peuple de Rome (*plebs*) n'est que la cohue des vaincus. Avec le temps, le nombre des plébéiens s'accroît, ils se révoltent de nouveau; alors l'aristocratie est obligée de céder : le peuple obtient des lois, des champs, le mariage, l'état civil; enfin il tourne ou détruit les lois religieuses et féodales de la vieille Rome. Arrivent ensuite des empereurs : ils nivellent toutes les classes, détruisent tous les privilèges, ils proclament des lois qui sont des généralités philosophiques; alors le droit physique disparaît, et la force de l'autorité va se confondre avec celle de la raison. Évidemment la Providence a préétabli dans l'histoire des peuples une harmonie entre l'autorité et la raison; la première conduit à la seconde, comme la sensation conduit à l'idée. Mais si l'histoire de Rome était un simple accident? C'était la secrète appréhension de Vico, appréhension à laquelle il n'hésita pas à sacrifier l'histoire de toutes les nations. Athènes, pour lui, ne fait que reproduire l'histoire de Rome. De même pour les Hébreux, pour l'Égypte, pour l'Europe même, qui commence par le patriciat, c'est-à-dire par les fiefs, qui avance par l'émancipation des serfs, et qui se civilise par la monarchie. Au delà des temps historiques il y a des traditions populaires, des mythes, les poëmes d'Homère; ce sont autant d'images de l'histoire romaine. Hercule, Hermès, Zoroastre, jouent le rôle de l'aristocratie latine chez les nations de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie; les héros de l'*Iliade* sont des patriciens suivis de leurs feudataires; tout l'Olympe n'est qu'une vaste aristocratie, et Jupiter lui-même obéit aux arrêts du sénat, c'est-à-dire au *Fatum*. C'est ainsi que l'autorité conduit les nations à travers le pouvoir des pères, des fiefs, des aristocraties, des républiques et des monarchies; la philosophie ne paraît qu'à la fin, quand la réflexion se substitue à la spontanéité. Revenant de ces idées à l'origine de Rome, Vico écartait du récit de Tite Live tout ce qui choquait la régularité scientifique de son histoire de l'autorité : il rejetait parmi les mythes l'existence de Romulus, et préludait ainsi aux travaux de la critique moderne.

De tant de faits rapportés à l'histoire de Rome résultait l'uniformité de toutes les histoires. Vico saisit ce principe dans *la Science nouvelle*; dès lors une grande révolution est accomplie pour lui, et il laisse tomber un regard de compassion superbe sur la foule des philosophes et des érudits. Qu'ont fait les Grotius, Platon, tous les philologues? L'un n'a été qu'un véritable démolisseur du droit des gens; il a critiqué la jurisprudence romaine, parce qu'il ne l'a pas comprise; les philosophes ont voulu régénérer les hommes, comme si leur mission d'un jour pouvait troubler le cours de l'autorité; quant aux philologues, ils ont recueilli des dates, les traditions, les faux bruits de l'antiquité, comme si c'était de l'histoire. Posez au milieu de cela le type de l'histoire idéale, il va devenir le *criterium* de toutes les vérités, de toutes les traditions; il fera justice des prétentions de la philosophie et des rêves de la philologie.

Nous allons voir l'histoire idéale aux prises avec les derniers problèmes qui se présentèrent à Vico. Il y a des traditions qui rat-

tachent à un peuple, aux Grecs, aux Égyptiens, la civilisation des autres nations; ce sont des démentis à l'histoire idéale, qui doit se réaliser tout entière dans chaque nation. Comment conserver l'intégrité du type éternel si la religion de Jupiter a été transmise par les Égyptiens aux Grecs et aux Italiens? Tous ces Hercule, répond Vico, ces Mercure, ces Jupiter qu'on trouve chez les peuples d'Occident, et qui semblent dériver d'une même origine, ne sont que des symboles originels; ils se ressemblent, parce que toutes les histoires et toutes les langues se ressemblent; mais ils n'ont passé d'un peuple à l'autre qu'à l'époque où le commerce a montré aux nations les mystérieuses analogies de leurs traditions populaires. Il y a eu alors des historiens, des poëtes qui ont voulu s'expliquer ces analogies, et l'on a imaginé les voyages d'Énée, d'Hermès, de Bacchus, etc., qui ont rattaché à l'Égypte, à la Grèce et à d'autres nations l'origine de la civilisation.

On attribue d'ordinaire l'origine des lois et des arts à des philosophes et à des législateurs, tels que Pythagore, Solon, Dracon, etc. Comment concilier cette influence primitive de la raison avec la spontanéité des premiers âges, avec l'origine toute providentielle des civilisations? Cette objection était déjà prévue en partie, car dans *le Droit universel*, Hermès, Zoroastre, etc., sont relégués parmi les symboles des anciennes aristocraties. Ici l'interprétation mythique va plus loin : Vico sauve son système en considérant Pythagore comme le symbole des aristocraties perdues dans les révolutions populaires de la Grande-Grèce; il dit que Solon, Ésope, Dracon, n'ont jamais existé, ou qu'ils ne furent que des hommes politiques, comme Decius et Manlius. On en a fait des philosophes, parce qu'on n'a pas compris la tradition populaire qui admirait leur sagesse politique. — L'existence d'Homère est impossible, irrationnelle, observée au point de vue de l'histoire idéale. Il n'y a pas d'exemple d'une individualité semblable à Homère. Pourquoi ce fait exceptionnel aux origines de la Grèce? C'est qu'il faut supposer qu'Homère est un symbole, que ses poèmes sont la poésie populaire de toute une nation. Alors on peut comprendre sa grandeur mythique, sa double épopée, qui résume plusieurs époques, plusieurs peuples, et qui crée la mythologie sans profaner la religion.

Il restait un dernier problème à soumettre à *la Science nouvelle*, c'étaient l'appréciation du moyen âge et l'avenir de l'Europe. Vico dès son début avait déjà comparé Descartes à Crisippe, la réforme aux sectes d'Alexandrie; dans *le Droit universel*, il avait conçu les fiefs par le patriciat, les monarchies modernes par la monarchie d'Auguste. Il ne restait qu'à ajouter une dernière méprise, et à mettre sur la même ligne le polythéisme et le christianisme. C'est ce que fit Vico avec une intrépidité systématique bien singulière. Le dernier mot de *la Science nouvelle* achève d'une manière bien triste le parallélisme des anciens et des modernes, en prophétisant à l'Europe la chute de l'empire romain. C'est ici que l'histoire idéale se renferme dans un cercle perpétuel, et ne peut se renouveler qu'en retombant dans la barbarie.

Voilà l'histoire de Vico dégagée d'une foule d'idées accessoires sur les langues, les religions, les poésies, les familles primitives, et de tous ces détails capricieux sur les sépultures, les géants, les stemmes, etc., qui donnent une physionomie si bizarre à *la Science nouvelle*. Vico s'était trouvé entre la révolution de l'Europe moderne et la vieille nationalité italienne; d'une part, les débuts du criticisme le conduisaient à faire une science de l'autorité; de l'autre, les réminiscences nationales égaraient cette science dans le monde ancien. Le problème de Vico était moderne et chrétien, la solution classique et païenne; c'était le droit romain qui lui donnait la science de l'autorité politique, c'était le polythéisme qui lui donnait la science de l'autorité religieuse; c'était d'après la vieille seigneurie italienne que Vico s'était fait ses idées sur la constitution des nations isolées; c'était le vieux siècle de Léon X qui le poussait à faire du monde moderne une sorte de commentaire du monde ancien. De là l'ignorance étonnante de Vico. Pas un mot sur tous les grandes invasions qui se superposèrent aux anciens habitants de l'Europe et modifièrent les anciennes nationalités; pas un mot non plus de l'industrie, du commerce, des grandes inventions modernes. La découverte de l'imprimerie et celle de l'Amérique ne laissent pas seulement une trace sur le type éternel de l'histoire idéale; ce sont des choses que la réflexion européenne n'avait pas encore analysées au seizième siècle. Jusque dans les détails de *la Science nouvelle*, le problème moderne de l'autorité historique heurte les bornes des vieilles idées italiennes. Aussi après la critique hardie sur Homère et Tite Live, on voit Vico presque muet devant *la Divine Comédie* de Dante. Combien d'autres choses singulières dans *la Science nouvelle!* Par exemple, les géants qui grandissent dans la boue; les premiers mariages qui se font par la peur des orages, la race noire qui provient de l'habitude de se teindre en noir, etc.! Enfin, le style même, bizarre, étrange, de *la Science nouvelle* tient à la décadence de la nationalité italienne, à l'état de la langue nationale qui laisse primer les patois, et va se détacher de la pensée. Rien de plus aride que la forme de *la Science nouvelle;* et cependant remarquez bien que Vico était professeur de rhétorique, littérateur, poëte; mais il écrivait mieux le latin que l'italien, et ses vers étaient fort inférieurs à la poésie napolitaine de Capasso.

Ainsi Vico, produit posthume du siècle de Léon X, échappe à toute classification; il n'y a pas

moyen de le comparer aux autres historiens de l'humanité. Quelle différence entre Bossuet, si catholique, et Vico, si païen; entre Herder, si orientaliste, si progressif, et Vico, si fixe, si monotone dans ses idées romaines; entre Condorcet, positif jusqu'à réduire l'histoire de l'esprit humain à la succession des découvertes et des inventions, et Vico naïf jusqu'à les négliger toutes! Vico est absolument isolé; il n'a pas laissé de disciples, il est mort non compris; les savants même, comme Duni, Filangieri, qui lui ont emprunté quelques idées, n'ont jamais mesuré la hauteur systématique de sa conception.

Les ouvrages de Vico ont pour titres : *De Parthenopea conjuratione*; Naples, 1701, in-4°; — *Publicum Caroli Sangrii et Josephi Cupycii, nobilium neapolitanorum, funus*; ibid., 1709, in-8°; — *De nostri temporis studiorum ratione*; ibid., 1709, in-12; — *De antiquissima Italorum sapientia ex linguæ latinæ originibus eruenda*; ibid., 1710, in-4°, et 1743, in-8°; trad. en 1816 en italien; — *Risposta ai giornalisti di Venezia, e Replica alla risposta de' medesimi*; ibid., 1711-12, in-12; — *De rebus gestis Ant. Caraphæi lib. IV*; ibid., 1716, in-4°; — *De universi juris uno principio et fine uno*; ibid., 1720, in-4°; — *De constantia jurisprudentiæ*; ibid., 1721, in-4° : il fit suivre ces deux ouvrages de remarques, *Notæ*; ibid., 1722, in-4°; — *Principj di una nuova Scienza intorno alla natura delle nazione*; ibid., 1725, 1732, 1744, 2 vol. in-12; Milan, 1816, 3 vol. in-8°; Naples, 1826, 2 vol. in-8°; trad. en 1822 en allemand par Weber, et en français par Michelet (Paris, 1827, in-8°), et par Mme de Belgiojoso (ibid., 1857, in-8°), avec une introduction; — *Latinæ orationes*; Naples, 1766, in-8° : réunies par les soins de Fr. Daniele; — des *poésies*, insérées dans les recueils du temps. Les opuscules de Vico ont été recueillis par le marquis de Villarosa (Naples, 1818, 4 vol. in-8°). Ses *Œuvres choisies* ont été publiées par Michelet (Paris, 1835, 2 vol. in-8°), et ses *Œuvres complètes* par M. Ferrari (Milan, 1834-35, 6 vol. in-8°), d'après les textes originaux ou manuscrits.

Sa *Vie*, écrite par lui-même, à la tête de *la Scienza nuova*, 1re édit., et réimpr. à Milan, 1821, in-8°. — M. Parma, *Studj IV sopra Vico*; Milan, 1838, in-8°. — J. Ferrari, *Vico et l'Italie*; Paris, 1839, in-8°. — Rocco, *Elogio storico di Vico*; Naples, 1844, in-8°. — Michelet, *Introd.* à sa traduct. de *la Science nouvelle*. — *La Liberté de penser*, 15 oct. 1848. — Bartholmèss, dans le *Dict. des sciences philos.* — Tommaseo, dans *Biogr. degli Ital. illust.*, de Tipaldo, t. IX. — *Journal de Trévoux*, sept. 1726. — Le Clerc, *Bibl. ancienne et mod.*, t. XVIII. — O reill, dans *le Musée suisse*, t. II, p. 86. — Savigny, *Vermischte Schriften*, 1850, t. IV. — Cousin, *Cours de philosophie*. — Baudrillart, *Études*, t. Ier.

VICOMTERIE (La). *Voy.* La Vicomterie.

VICQ D'AZYR (*Félix*), savant médecin français, né le 23 avril 1748, à Valognes (Normandie), mort le 20 juin 1794, à Paris. Il avait d'abord songé à embrasser l'état ecclésiastique, dans le but de consacrer aux lettres, qu'il cultivait avec ardeur, les loisirs du sacerdoce; mais les conseils de son père, médecin estimé, le déterminèrent à embrasser la profession dans laquelle il devait acquérir une si belle renommée. Arrivé à Paris en 1765, il s'y livra avec un zèle ardent à l'étude des différentes branches des sciences physiques et naturelles, et à l'anatomie comparée, qu'il enseignait avec éclat dès 1773, n'étant encore que simple licencié, à l'amphithéâtre des écoles de médecine. Choisi par Antoine Petit pour lui succéder dans la chaire d'anatomie du Jardin des plantes, il se vit évincé par suite d'intrigues auxquelles l'envie, excitée par ses succès, ne fut peut-être pas étrangère. Loin de se décourager, il ouvrit des cours particuliers, dans lesquels il se proposa d'éclairer l'anatomie et la physiologie humaines par la comparaison des mêmes organes et des mêmes fonctions chez les animaux; conception éminemment philosophique, qu'il a reproduite dans l'*Encyclopédie méthodique*, et dans un *Traité*, dont il n'a pu donner que la première partie. Ces leçons, auxquelles un langage élégant, un débit chaleureux, des idées neuves donnaient un attrait singulier, lui avaient fait une réputation précoce; son mariage avec une nièce de Daubenton lui créa des relations parmi les célébrités scientifiques du temps. L'Académie des sciences, dont il avait enrichi les mémoires de recherches nouvelles sur des animaux étrangers, lui ouvrit ses portes en 1774. L'année suivante il fut chargé d'aller étudier les causes d'une épizootie qui dévastait nos provinces méridionales. Une société fut créée, sous son impulsion, pour l'étude des maladies épidémiques. C'est de là que sortit en 1776 la *Société royale de médecine*, dont les travaux s'étendirent bientôt à toutes les branches des sciences médicales, et spécialement à la topographie médicale et à l'hygiène publique, connaissances jusqu'alors trop négligées. Vicq d'Azyr, qui avait été élu secrétaire perpétuel de cette compagnie, fut à ce propos en butte aux pamphlets et aux attaques passionnées de la faculté, qui ne voyait pas sans déplaisir s'élever une institution rivale. Chargé de l'éloge des académiciens, il se révéla dans cette partie de sa tâche comme un écrivain ingénieux et sagace, plein d'élégance et de goût; succès littéraire dont son élection à l'Académie française (1788), où il succédait à Buffon, fut la consécration éclatante. Il était à l'apogée de sa réputation; ce fut aussi celle de son bonheur. Lorsque arrivèrent avec la chute de la royauté les proscriptions de la terreur, Vicq d'Azyr, qui avait été nommé en 1789 premier médecin de la reine et premier médecin consultant du roi, dut concevoir les plus vives inquiétudes pour sa sécurité personnelle. D'un caractère très-sensible, et douloureusement éprouvé par la mort de sa femme, arrivée après dix-huit mois de mariage; d'une constitution délicate, déjà épuisée par des travaux et des oc-

cupations multipliées, il se croyait, en outre, atteint d'une lésion organique du cœur. Pour qu'il sortît de ce concours de conditions fâcheuses un résultat fatal, il ne fallait qu'une circonstance : elle se présenta malheureusement le 8 juin 1794, jour où se célébrait la fête de l'Être suprême. Vicq d'Azyr, obligé d'y assister, y contracta le germe d'une pneumonie à laquelle il succomba, âgé seulement de quarante-six ans.

Les travaux de cet éminent médecin, presque tous relatifs, comme nous l'avons vu, à l'anatomie et à la physiologie humaines et comparées, et en particulier au système nerveux, sont disséminés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, de la Société royale de médecine, et dans le *Bulletin* de la Société philomatique. On doit à Moreau (de la Sarthe) une bonne édition annotée des *Œuvres de Vicq d'Azyr*; Paris, 1805, 6 gros vol. in-8°, avec un vol. de pl. gr. in-4°; à l'exception de *la Médecine des bêtes à cornes* (Paris, 1781, 2 vol. in-8°), recueil de travaux sur les épizooties, elle contient tous ses mémoires ou articles ainsi que ses ouvrages publiés à part, entre autres le *Traité de l'anatomie du cerveau* (nouv. édit., Paris, 1813, in-4° et atlas), le *Traité d'anatomie et de physiologie* (Paris, 1786-89, 8 livr. gr. in-fol., avec fig. col.), le *Système anatomique des quadrupèdes*, terminé par Hipp. Cloquet (4 vol. in-4°), et les *Éloges lus dans la Société roy. de médecine* (Paris, 1778-88, in-4°, et 1803, 3 vol. in-8°). L'*Éloge de Franklin*, qui ne se trouve pas dans ce recueil, a paru pour la première fois dans la *Revue rétrospective*, 2e série, t. II.

D[r] SAUCEROTTE.

Moreau, *Éloge hist. de F. Vicq d'Azyr*; Paris, 1797, in-8°. — Lemontey, *Idem*; Paris 1825, in-4°. — Cuvier, *Éloges*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Maury, *Hist. de l'Acad. des sciences.*

VICTOIRE DE FRANCE (*Louise-Marie-Thérèse*), fille de Louis XV et de Marie Lesczynska, née à Versailles, le 11 mai 1733, morte à Trieste, le 7 (et non le 8) juin 1799. Bonne, pieuse et d'une grande pureté de mœurs, elle vécut au milieu des vices de la cour, respectée de tous, et sans que rien pût ternir ses excellentes qualités. Elle fit preuve envers son père d'une vive affection, s'enferma dans sa chambre pour le soigner pendant sa dernière maladie (1774), et fut atteinte elle-même de la petite vérole. Sous Louis XVI, elle résida presque toujours au château de Bellevue, en compagnie de sa sœur Adélaïde. Ces deux princesses émigrèrent ensemble, le 19 février 1791, et se rendirent dans les États Sardes, d'où elles ne tardèrent pas à gagner Rome. Reçues avec beaucoup de déférence par Pie VI, elles s'éloignèrent seulement en 1798, lorsqu'on apprit l'arrivée des troupes républicaines. Le roi de Naples, auprès duquel elles allèrent chercher un asile, leur donna le palais de Caserte pour résidence. Bientôt les armées françaises menacèrent Naples, et les deux princesses furent obligées de s'embarquer pour Trieste (23 déc. 1798); mais elles ne parvinrent dans ce port qu'après une navigation de quatre mois, accomplie au milieu des fatigues et des dangers. M[me] Victoire succomba dix-huit jours après son arrivée; sa sœur la suivit, au bout de six mois, dans la tombe. Leurs restes, inhumés dans la cathédrale de Trieste, furent apportés en France et déposés dans les caveaux de Saint-Denis, le 16 janvier 1817.

D'Argenson, de Luynes, *Mémoires*. — Comte de Chastellux, *Relation du voyage de Mesdames, tantes du roi*; Paris, 1817, in-8°.

VICTOR (*Claudius*), neveu de Civilis, servit sous son oncle dans la révolte des Bataves (69-70 apr. J.-C.), et fut envoyé avec Julius Maximus contre Vocula.

Tacite, *Hist.*, IV, 33.

VICTOR (*Flavius*), fils de l'usurpateur Maxime, qui régna quelque temps sur l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. En 383 il avait été associé au gouvernement avec le titre d'auguste. Tandis que son père franchissait les Alpes pour arracher l'Italie aux mains du faible Valentinien II (387), il demeura en Gaule; mais à peine Maxime eut-il été battu et massacré, qu'Arbogaste, général de Théodose, assaillit Victor, dispersa ses troupes, et le fit mettre à mort (388).

Mêmes sources qu'à l'art. MAXIME.

VICTOR I, pape, de 185 à 197, succéda à Éleuthère. Il était Africain de naissance. Pendant son pontificat, qui dura douze ans, il poursuivit avec vigueur les hérétiques, Théodote de Byzance, entre autres, qui niait la divinité du Christ, et fixa, malgré les réclamations des églises d'Asie, la fête de Pâques au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars (196). Saint Irénée lui écrivit à cette occasion pour lui reprocher son intolérance. Quelques auteurs le font vivre jusqu'en 202; mais la date de 197 est plus généralement admise. Il a été rangé parmi les saints, et l'on célèbre sa fête au 28 juillet, jour présumé de sa mort. On a sous son nom quelques épîtres apocryphes. Il eut Zéphyrin pour successeur.

Eusèbe, V, 23-25. — S. Jérôme, *In Catal.*, c. 34. — Ceillier, *Auteurs eccles.*, t. II.

VICTOR II (*Gebhard*), pape, mort le 28 juillet 1057, à Florence. Il y avait un an que Léon IX était mort lorsque l'élection de Gebhard, évêque d'Eichstædt, mit fin à l'interrègne (13 avril 1055). Le nouveau pape prit le nom de Victor. Il appartenait à la famille, alors puissante, des comtes de Calw, et avait été vers 1042 pourvu du siége d'Eichstædt. Le moine Hildebrand, qui fut depuis Grégoire VII, avait suggéré le choix de ce prélat aux Romains; il se chargea de le faire ratifier par l'empereur Henri III, qui ne consentit qu'avec répugnance à se séparer de Gebhard, son ami (d'autres disent son parent) et l'un de ses plus fidèles conseillers. Après un séjour de quelques mois à Rome, Victor revint en Allemagne, à la demande de l'empereur (1056), l'assista dans ses derniers moments, et aplanit autant que possible les obstacles que rencontrait la régence de l'im-

pératrice Agnès. Dans le gouvernement de l'Église il poursuivit les réformes de son prédécesseur afin d'arriver à l'unité de doctrine : il ne convoqua pas moins de cinq conciles, qui furent tenus à Florence, à Tours, à Lyon, à Rouen et à Narbonne; celui de Tours, particulièrement dirigé contre l'hérésie de Bérenger, eut lieu sous la présidence d'Hildebrand. Victor II eut pour successeur Étienne IX.

Baronius, t. XVII. — Cave, Pagi. — Fleury, *Hist. ecclés.*

VICTOR III (*Didier*), pape, né vers 1027, à Bénévent, mort le 16 septembre 1087, au Mont-Cassin. Petit-fils de Landulfe V, duc de Bénévent, il devint en 1057 abbé du Mont-Cassin, et acquit une haute influence non-seulement par sa naissance illustre et par un caractère ferme et digne, mais par une instruction étendue et par son amour des lettres. Il recueillit un grand nombre de manuscrits, en fit exécuter des copies par d'habiles calligraphes, et rebâtit l'église de son couvent avec beaucoup de magnificence. A plusieurs reprises il fut choisi pour arbitre entre les divers princes dont les querelles avaient fait de l'Italie méridionale un champ de perpétuel carnage. Ainsi il opposa par son intervention en faveur de Jourdain, duc de Capoue, une barrière aux envahissements des Normands et de Robert Guiscard, leur chef; puis il donna asile à Grégoire VII, et plaida chaudement sa cause dans une entrevue qu'il eut avec l'empereur. Ce fut sur le vœu qu'exprima ce pontife à son lit de mort que les cardinaux réunis à Salerne lui donnèrent l'abbé du Mont-Cassin pour successeur (mai 1085). Mais Didier, préférant son repos à un si périlleux honneur, opposa pendant un an la plus vive résistance. Attiré par ruse au milieu des cardinaux rassemblés à Rome, il fut élu le 24 mai 1086. « Ils le prirent malgré lui, rapporte Fleury, et le traînèrent à l'église de Sainte-Luce, où ils l'élurent pape dans les formes d'un consentement unanime, et lui donnèrent le nom de Victor III; ils le revêtirent de la chape rouge, mais ils ne purent lui mettre l'aube, à cause de sa résistance. » Quatre jours après il quitta Rome furtivement, se dépouilla à Terracine des insignes pontificaux, et alla s'enfermer dans son abbaye, où il demeura sourd aux prières ainsi qu'aux menaces. Après la levée du concile de Capoue, il consentit enfin à confirmer l'élection faite en sa personne (21 mars 1087), et fut ramené à Rome par les princes de Capoue et de Salerne, qui en chassèrent l'anti-pape Guibert. Le seul acte de son règne fut la tenue du concile de Bénévent, où Guibert et Hugues, archevêque de Lyon, furent excommuniés. Urbain II lui succéda.

On a de ce pape quelques ouvrages, entre autres *Dialogorum lib. IV* (Rome, 1651, in-4°), édités par J.-B. Mari, et *De miraculis a S. Benedicto aliisque monachis cassinensibus gestis*, en manuscrit. P. L.

Baronius, Possevino, Cave, Pagi; Platina. — Pierre Diacre, *De viris illustr. bened.* — Fleury, *Hist. ecclés.*

VICTOR, antipape. *Voy.* INNOCENT II.

VICTOR (*Claude* PERRIN, dit), duc DE BELLUNE, maréchal de France, né le 7 décembre 1764, à La Marche (Vosges), mort le 1er mars 1841, à Paris. Il était fils d'un huissier, nommé Charles Perrin. Ses parents et un professeur l'élevèrent avec soin. A dix-sept ans, il s'engagea dans le 4e régiment d'artillerie (10 oct. 1781), reçut son congé le 1er mars 1791, et s'établit à Valence. Élu adjudant sous-officier au 3e bataillon de volontaires de la Drôme (12 oct. 1791), il passa comme adjudant-major au 5e bataillon des Bouches-du-Rhône (4 août 1792). Le 15 septembre suivant il eut le commandement de ce même bataillon. L'organisation, la discipline, l'instruction qu'il sut donner à ce corps appelèrent sur le jeune Victor l'attention des généraux. Bientôt il alla rejoindre l'armée d'Italie, et soutint avec honneur à Coaraza, village du comté de Nice, un combat de plusieurs heures contre trois mille Piémontais et un régiment d'émigrés; ce fait d'armes fut mis à l'ordre de l'armée. Envoyé au siége de Toulon, il enleva dans la nuit les retranchements qui couronnaient les hauteurs dites du Pharon (30 nov. 1793), et les défendit le lendemain avec tant de bravoure contre des forces de beaucoup supérieures, qu'il fut nommé par le représentant Saliceti adjudant général et chef de brigade sur le champ de bataille. Chargé alors de diriger les troupes de la division de droite, il prépara tout pour l'attaque de la fameuse redoute du *Petit Gibraltar*, marcha à la tête des grenadiers, pour s'en emparer, y entra malgré la résistance acharnée des Anglais, et fut blessé d'un éclat d'obus (18 déc.). Le lendemain, les Anglais ayant voulu reprendre la position, Victor la défendit énergiquement et fut blessé de nouveau, mais très-grièvement. On sait que cette opération vigoureuse contribua plus que toute autre à la prise de Toulon; aussi lui valut-elle le grade de général de brigade (20 déc.), grade dans lequel il ne fut confirmé que le 13 juin 1795. A peine guéri de ses blessures, il fut employé à l'armée des Pyrénées orientales, et assista aux siéges et aux attaques du fort Saint-Elme et de Collioure. Il passa en 1795 en Italie sous les ordres de Scherer, qui lui confia le commandement de l'avant-garde. Son premier acte fut de chasser l'ennemi de la forte position qu'il avait prise en face de Borghetto (2 oct.). Après avoir contribué à la victoire de Loano, il se distingua sous Bonaparte en 1796 à Cossaria, à Dego, à Mondovi, et eut la bonne fortune de recevoir du Directoire la lettre de félicitations la plus flatteuse. Placé à la division Massena, il rendit les plus importants services à la Corona; à Lonato, où avec huit cents hommes, sommé par quatre mille Autrichiens de se rendre, il fit si bonne contenance qu'il donna le temps à Bonaparte arrivant de Salo de faire mettre bas les armes à la colonne ennemie; à Castiglione, où il

exécuta sur la gauche de l'armée un mouvement des plus heureux; à Peschiera, où à la tête de la 18e demi-brigade il déploya une bravoure sans égale; à Roveredo, où avec cette même demi-brigade formée en colonne par bataillons il enleva la ville au pas de charge; à Cerea, où avec un renfort de quatre cents grenadiers, que lui envoya le général en chef, il reprit l'offensive contre l'ennemi, se croyant un instant vainqueur, le culbuta et le mit en pleine déroute. Peu de temps après cette affaire brillante, Victor, dirigeant une des principales attaques à l'affaire de Saint-Georges, fut blessé assez sérieusement pour être retenu au lit pendant un mois. En 1797, il contribua à la reddition de Porto-Lignano, et au combat de la Favorite, à la tête de la 57e demi-brigade, il accula la division Provera et força les six mille hommes qui la composaient à capituler. Tant de brillants faits d'armes valurent à Victor le grade de général de division (10 mars 1797). C'est en cette qualité qu'il fut chargé de seconder les opérations de Lannes contre Rome. Il occupa successivement après le passage du Senio, Faenza, Forli, la Romagne, le duché d'Urbin et la Marche d'Ancône. La paix de Tolentino ayant fait rappeler Victor à l'armée active, il déjoua, de concert avec Kilmaine, le complot ourdi contre les Français par le sénat de Venise et quelques puissances (1). Mis à la tête de la 12e division militaire (Nantes), le 17 mars 1798, il retourna le 3 mai suivant en Italie, et commanda en Piémont. A la fin de mars 1799 il fut chargé par Scherer de contenir avec sa division et celle de Hatry trente mille Autrichiens concentrés dans Vérone. Le combat dura quatorze heures, et ce ne fut qu'après des prodiges de valeur que les treize mille Français se retirèrent lentement en bon ordre devant les forces presque triples de l'ennemi. Aux combats sanglants des 17, 18, 19 juin, à la Trebbia, il combattit avec la plus grande énergie, et le 4 décembre, à Fossano, il balança longtemps la victoire.

Appelé par le premier consul à la tête de l'armée de réserve (18 mars 1800), Victor décida en grande partie le gain de la journée de Montebello; à Marengo, il soutint pendant quatre heures les efforts de l'ennemi, et contribua à la prise du village qui donna son nom à la bataille. Il reçut à la suite de sa brillante conduite un sabre d'honneur (6 juill.). Nommé lieutenant du général en chef de l'armée de Batavie, il exerça ces fonctions depuis le 25 juillet 1800 jusqu'au 9 août 1802, époque à laquelle il devint capitaine général de la Louisiane. Il échangea ce dernier titre le 6 juin 1803, pour aller commander en chef l'armée de Batavie. Le 14 juin 1804 il fut créé grand officier de la Légion d'honneur, et le 6 mars 1805 grand'croix. Il résidait depuis le 19 février 1805 à Copenhague comme ministre plénipotentiaire, lorsqu'en septembre 1806, lors de la rupture avec la Prusse, il vint prendre au 5e corps d'armée les fonctions de chef d'état-major général. Le 10 octobre il assista au combat de Saalfed, qui inaugura la campagne, et le 14 à la bataille d'Iéna. Le 5 janvier 1807, l'empereur ayant créé un 10e corps de la grande armée, en confia le commandement à Victor. Pendant qu'il se rendait à Stettin, en voiture avec un aide de camp et un domestique, il fut enlevé par un poste de cavalerie légère battant l'estrade. Échangé bientôt après, il ne put reprendre le commandement du 10e corps, donné à Lefebvre, mais en mai il fut chargé du siége de Graudentz. Le 14 juin à Friedland il eut le commandement du 1er corps, détermina le succès de cette décisive affaire, et fut élevé en récompense de sa brillante conduite à la dignité de maréchal (13 juillet 1807). Après la paix de Tilsitt, il fut chargé du gouvernement de la Prusse, et créé duc de Bellune en juillet 1808. Appelé au mois d'août suivant au commandement du 1er corps destiné à opérer en Espagne, il attaqua et battit si complétement le général Blake à Espinosa de los Monteros (10 et 11 nov.), que de cinquante mille hommes qu'ils avaient les Espagnols ne purent en rallier qu'une dizaine de mille. Ce fut le 1er corps qui enleva le défilé de Sommo-Sierra (30 nov.), et qui contribua le plus énergiquement à la reddition de Madrid (2 déc.).

Le 18 janvier 1809, Victor mit en déroute près d'Uclès l'armée du duc de l'Infantado. Lors de l'invasion du Portugal, il opéra sur les frontières de l'Estramadure, et battit le 17 mars l'armée de Cuesta sur la Ybor, et le 28 à Medelin, lui faisant perdre dix mille hommes. Il allait entrer en Portugal à la suite de ce succès, lorsqu'il fut rappelé sur la ligne de la Guadiana et du Tage par l'arrivée d'une armée anglo-portugaise. Le 1er corps opéra sa jonction le 25 juillet avec l'armée du roi Joseph marchant de Madrid sur Tolède, et prit la part la plus active le 28 à la bataille de Talaveyra de la Reyna. Après la victoire d'Ocaña (18 nov.), le maréchal entra en Andalousie par la Sierra-Morena, et, sans s'arrêter à Cordoue ni à Séville, marcha sur Cadix et l'île de Léon. Il commença aussitôt le siége de Cadix, et pendant trente mois fit échouer toutes les tentatives de l'ennemi. Le 5 mars 1811 les Espagnols et les Anglais essayèrent de faire lever le siége de Cadix. Le duc de Bellune avec six mille hommes les culbuta, et les força à se rembarquer. Il ne put voir la fin de ce

(1) Lorsque les armées de la république s'empressèrent à l'envi d'envoyer au Directoire des adresses dirigées contre les manœuvres du parti contre-révolutionnaire, Victor se signala parmi les plus enthousiastes, et fit parvenir la sienne au nom de la 8e division, qu'il commandait; elle est insérée dans *le Moniteur* du 26 thermidor an V (14 août 1797). Elle se termine ainsi : « Nous voulons que les lois constitutionnelles soient respectées, exécutées, et qu'elles frappent sans pitié tous les ennemis de notre juste cause. Il est temps d'apporter un terme à l'excès de leurs abominations. Plus d'indulgence, plus de demi-mesures : *la République ou la mort!* »

siége. De retour à la grande armée (3 avril 1812), il prit le commandement du 9e corps, et se dirigea de Tilsitt sur Vilna. Le 14 novembre, à Muliany, il rendit le plus signalé service à nos troupes désorganisées en maintenant sa position malgré les efforts de quarante-cinq mille Russes pour la lui enlever. Il couvrit ensuite la retraite sur la Bérésina. Il repassa le Rhin, et revint en France avec les débris de son corps d'armée, et ne tarda pas à se remettre à la tête d'un autre corps, le 2e, avec lequel il combattit pendant la campagne de 1813, depuis Lutzen (2 mai) jusqu'à Vachau et Leipzig. Dans ces deux grandes batailles, données à un jour d'intervalle, le duc de Bellune fut admirable de courage et de sang-froid. Laissé sur le Rhin pour protéger la frontière de l'est, il fut obligé, par suite de la faiblesse numérique de ses troupes, de se replier successivement sur la Moselle et sur la Meuse, puis sur l'Ornain et la Marne. Le 29 janvier 1814 il coopéra vigoureusement à la bataille de Brienne. Le 1er février, à La Rothière, il commanda le centre de l'armée; le 17 il battit la cavalerie de Pahlen à Marmont et le général bavarois Lamotte à Valjouan. Ayant reçu l'ordre de marcher sur Montereau, il crut pouvoir laisser reposer quelques heures ses troupes à Salins (Seine-et-Marne). Cette halte le mit en retard. Il ne put occuper à temps les ponts. L'empereur, furieux, lui ôta son commandement à la suite d'une explication des plus vives, et le donna à Gérard. Le duc de Bellune, blessé dans son amour-propre, ne put pardonner à Napoléon ce qu'il considérait comme un déni de justice. Il accueillit avec empressement les Bourbons. Disons cependant que le 7 mars, à Craonne, le maréchal avait voulu combattre et qu'il l'avait fait avec son intrépidité ordinaire.

Les Bourbons nommèrent Victor gouverneur de la 2e division militaire (6 déc. 1814). Il était à Sedan le 10 mars 1815, lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon : aussitôt il publia un ordre du jour d'une violence extrême (1), et se rendit à Paris, d'où il adressa, le 18 mars, une circulaire, aussi violente que son ordre du jour, aux chefs des corps sous ses ordres. Le 20 il tenta d'entraîner à sa suite les troupes de sa division, réunies à Châlons-sur-Marne; mais n'ayant pu y réussir, il alla rejoindre Louis XVIII à Gand. A la seconde restauration, il fut nommé pair de France et major général de la garde royale (17 août et 12 oct. 1815). Il accepta en outre la présidence de la commission chargée d'examiner la conduite des officiers de tous grades qui avaient servi pendant l'usurpation. Le 10 janvier 1816 il fut mis à la tête de la 16e division militaire. Ministre de la guerre le 14 décembre 1821, il prépara la campagne de 1823 en Espagne. Il devait faire cette guerre comme major général de l'armée sous les ordres du duc d'Angoulême; il avait même sa nomination à ce poste signé, mais ce prince ne voulut pas l'agréer. Il remit, le 19 octobre 1823, son portefeuille au baron de Damas. En 1825 il commanda le camp de Reims, et entra en 1828 au conseil supérieur de la guerre. Malgré les faveurs dont il avait été comblé sous la restauration, le maréchal ne crut pas devoir refuser son serment au gouvernement de Juillet; mais il se tint en dehors des affaires politiques. On a de lui un *Mémoire sur les marchés Ouvrard* (Paris, 1826, in-8°). Des *Extraits de ses Mémoires inédits* (ibid., 1846, in-8°), on été publiés par son fils.

Marié deux fois, il eut de sa seconde femme, Julie Vosch, dame du palais, deux fils, et une fille, qui épousa le général Chateaux.

A. du Casse.

Moniteur univ. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. II. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. I, 2e part. — Thiers, *Hist. de l'empire.*

VICTOR-AMÉDÉE 1er, duc de Savoie, fils de Charles-Emmanuel 1er et de Catherine d'Autriche, né à Turin, le 8 mai 1587, mort à Verceil, le 7 octobre 1637. Il reçut une rude éducation militaire et politique à l'école de son père, prince turbulent et d'une ambition inquiète; associé à ses travaux, il prit une part active aux luttes de la guerre, et mérita souvent de le remplacer dans le conseil; toutefois, malgré ces témoignages d'estime, que justifiaient son caractère et son expérience précoce, il eut plus d'une fois à souffrir de l'injurieuse défiance de son père. En 1619 ce dernier, dont la vie se passa à changer d'alliés, se rapprocha de la France, et fit épouser à son fils Christine, sœur de Louis XIII. Lorsqu'il lui succéda (1630), Victor-Amédée trouva le Piémont en lutte ouverte avec la France, qui s'était emparée de plusieurs de ses places; il parvint cependant à arrêter l'invasion, et empêcha les Français de jeter des secours dans Casal. Le désir de faire la paix l'engagea à prêter l'oreille aux propositions de Mazarin, sous les auspices duquel une trêve fut signée, le 8 septembre 1630, au château de Revel. Un mois plus tard la paix générale était conclue à Ratisbonne (3 oct.). Comme il devait s'y attendre, Victor-Amédée y fut sacrifié. Pour sa part du Montferrat il obtint Trino et son territoire; le reste fut donné au duc de Nevers; la France restitua le Piémont, mais elle conserva garnison à Pignerol, à Veillane et à Suse. Cette paix ne satisfaisait personne. Le 26 octobre les armées ennemies étaient sur le point d'en venir aux mains sous les murs de Casal, lorsque Mazarin parvint à prévenir l'effusion du sang; des conférences s'ouvrirent à Cherasco. Richelieu voulait à tout prix obtenir aux dépens du duc des places qui lui per-

(1) Il y parlait ainsi de Napoléon : « Tous les Français seront prêts, s'il le faut, à repousser leur ennemi; car c'est l'homme qui a tyrannisé, désolé et trahi la France pendant douze ans, qu'il faudrait poursuivre, ainsi que les satellites qui l'assisteraient dans ses brigandages. »

missent d'envahir à volonté l'Italie; il employa vainement avec Victor-Amédée l'intimidation et les promesses. Christine, qui avait su prendre sur son mari un grand ascendant, fut plus persuasive. Vaincu par ses séductions, Victor-Amédée céda, et consentit au traité de Cherasco (15 sept. 1631), qui le dépouillait de Pignerol. En échange de cette place il accepta une partie du Montferrat. On a voulu expliquer cette énorme concession par la perspective que Mazarin aurait fait luire à ses yeux de la cession de Genève. Mais il n'est pas besoin d'invoquer cette improbable hypothèse: l'ambition de ce prince se tournait à l'est et au sud; on connaît le mot célèbre qu'il prononça alors, et qui a été si souvent répété depuis : « L'Italie septentrionale est un artichaut, que ma famille doit avoir feuille à feuille. » On comprend qu'animé de ces espérances il fut disposé à faire de grands sacrifices à son idée favorite. A la même époque le duc signa avec Gênes le traité de Madrid (27 nov. 1631), sous la médiation de l'Espagne. Cependant Richelieu, encouragé par les succès qu'il avait obtenus, voulut occuper Cavour ou Turin. Cette fois Victor-Amédée résista, et les larmes de Christine furent impuissantes à ébranler sa résolution. Les deux frères du duc, le prince Thomas et le cardinal Maurice et leur sœur, la princesse Marguerite, duchesse douairière de Mantoue, associèrent leurs efforts pour combattre le parti français dans la personne de Christine. Richelieu fit entendre d'aigres récriminations contre la famille de Victor-Amédée, et celui-ci, pour éviter une rupture avec la France, prit le parti de confisquer les terres de ses frères, qui trouvèrent des dédommagements en Espagne et à Rome. Au milieu de ces tiraillements Richelieu put s'emparer ouvertement de Casal (1634), sans susciter d'autre opposition que celle des réclamations et des plaintes. Le moment était venu où le Piémont n'allait pouvoir se tenir en dehors des luttes qui menaçaient d'ensanglanter l'Europe; l'intervention ouverte de la France dans la guerre de trente ans était imminente. Richelieu, en sollicitant l'alliance du duc, lui proposa le Milanais, le Montferrat et quelques provinces de l'Italie méridionale en retour de la Savoie, qui deviendrait française. Le duc hésita, consulta plusieurs princes italiens pour s'assurer de leurs dispositions, et faillit s'engager avec l'Espagne; mais une question d'étiquette (celle de savoir si on devait lui reconnaître la qualité, fort illusoire, de roi de Chypre) fit rompre les négociations, à peine entamées. Mis alors en demeure par Richelieu de se prononcer et de choisir entre une alliance ou une guerre implacable, il se résigna pour la première alternative, et souscrivit le traité de Rivoli (11 juill. 1635). Il fut aussitôt nommé commandant en chef des troupes françaises en Italie. On pouvait croire qu'ayant entrepris cette guerre avec une profonde répugnance, il ne la ferait qu'avec mollesse et dégoût; il n'en fut rien. Après s'être voué à la tâche ingrate de réparer les fautes du maréchal de Créqui, il envahit les États des ducs de Modène et de Parme, pénétra ensuite dans le Milanais, et remporta, après une lutte acharnée, une victoire sur les Espagnols, qui avaient assailli Créqui sur les bords du Tessin (22 juin 1636). Ce service signalé ne ramena pas Créqui à de meilleures dispositions envers le duc, et la campagne de 1637 fut entravée par les mêmes misères, au milieu desquelles le duc montra la même abnégation et les mêmes aptitudes militaires. Il venait de gagner le combat de Monbaldone (8 sept.), lorsqu'à la suite d'un dîner qu'il fit à Verceil, chez le maréchal, il tomba malade; il succomba onze jours plus tard, à l'âge de cinquante ans. Les circonstances qui avaient précédé sa mort et la haine qu'avait toujours manifestee Créqui à son égard firent croire à un empoisonnement; on fit l'autopsie de son cadavre, et rien ne porta témoignage du crime.

De Christine de France, ce prince eut cinq enfants, à savoir : *François-Hyacinthe*, et *Charles-Emmanuel II*, qui lui succédèrent; *Louise-Marie-Christine*, qui épousa le prince Maurice de Savoie, son oncle, née en 1629, morte en 1692; *Marguerite-Yolande*, mariée à Ranuccio II, duc de Parme, née le 15 mai 1635, morte en 1663; *Adélaïde-Henriette*, mariée à Ferdinand, électeur de Bavière, née le 6 novembre 1636, morte en 1676. L. Collas.

Costa de Beauregard, *Mém. hist. de la maison de Savoie.* — Mme de Belgiojoso, *Hist. de la maison de Savoie.* — Botta, *Hist. d'Italie.* — Ricotti, *Storia della monarchia piemontese.* — Richelieu, *Mémoires.*

Victor-Amédée II (*François*), duc de Savoie, puis roi de Sicile et de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel II et de Jeanne de Savoie-Nemours, né le 14 mai 1666, mort le 30 octobre 1732, à Moncalieri. Il avait neuf ans lorsqu'il succéda, le 12 juin 1675, à son père, dont il avait involontairement causé la mort. Sa mère prit le titre de régente, et se signala par une hostilité passionnée contre la France, que modéra à peine la crainte d'encourir la colère d'un voisin puissant. Elle joignait à ce sentiment une violente ambition; aussi pour prolonger son pouvoir elle tourna toute l'activité de son fils vers les plaisirs, et tenta de le marier avec l'infante de Portugal, sa nièce (1680). Cette union avait pour elle l'avantage de faire entrer la couronne des Bragance dans sa famille et d'éloigner le prince, qui dans cette combinaison aurait délégué à d'autres mains le gouvernement de ses États héréditaires. Mais quand tout fut prêt, Victor-Amédée déclara qu'il ne s'embarquerait pas, et se mit résolument à faire l'apprentissage du gouvernement. La duchesse n'essaya pas de lutter contre une détermination qu'elle sentait irrévocable; elle n'intervint d'une manière sérieuse dans les affaires qu'à l'occasion du mariage de son fils avec Anne, fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV (9 avril 1684). La situation n'était pas sans difficultés avec

un voisin comme Louis XIV, qui prétendait traiter la Savoie en pays vassal. Victor-Amédée consentit d'abord à expulser de ses États les protestants français qui y avaient cherché asile, et à envoyer une partie de ses troupes en Flandre et dans les Cévennes. Ces actes de soumission ne satisfirent pas Louis XIV, qui exigea que l'armée piémontaise tout entière se joignît aux Français, et que les forteresses de Verrue et de Turin fussent livrées immédiatement. Le duc entra alors par trois traités successifs dans la ligue d'Augsbourg (juin-oct. 1690). Ses débuts militaires ne furent pas heureux. Soldat intrépide plutôt que bon capitaine, il fut complétement battu par Catinat près de l'abbaye de la Staffarde (18 août 1690). Saluces, Fossano, Savigliano, Suse tombèrent au pouvoir des Français; Nice, Rivoli, Montmeillan se rendirent en 1691, mais Coni résista avec succès. Victor-Amédée n'en lutta pas moins avec un courage que rien ne pouvait ébranler. Malheureusement il était fort mal secondé par le général allié Caraffa et par les troupes allemandes, qui compromettaient sa cause par leurs excès et par leur indiscipline. C'est ce qui arriva lorsqu'en 1692 il tenta de reporter l'invasion en France; les populations du Dauphiné, furieuses des cruautés et des pillages qui marquaient le passage des étrangers, se jetèrent sur eux et les forcèrent de repasser les Alpes. Il résolut de réparer cet échec par une pointe hardie sur Pignerol. Catinat marcha au secours de cette place, et remporta la victoire décisive de la Marsaille (4 oct. 1693), qui coûta dix mille hommes au duc et où il faillit perdre la vie. A partir de ce moment la guerre traîna en longueur, et ne présenta d'autre opération importante que la reddition de Casal aux Piémontais (1695). Le duc, que le pape Innocent XII pressait de sortir de la ligue, était séduit par les instances et les propositions avantageuses du roi de France, d'autant plus qu'il était loin d'être pleinement satisfait de ses alliés. Après des négociations tortueuses, qui remplirent une partie de l'année 1696, un traité fut signé le 29 août entre lui et Louis XIV. Les conditions en étaient singulièrement avantageuses pour le duc; on lui restituait le comté de Nice, la Savoie, Pignerol, Villefranche; on lui donnait quatre millions de francs à titre de dédommagement; sa fille aînée, Marie-Adélaïde, devait épouser le duc de Bourgogne. Le 16 septembre il joignit ses troupes à celles de la France, et en prit le commandement en chef. Cette défection inattendue décida l'empereur et l'Espagne à consentir à la paix de Ryswick. La succession au trône d'Espagne amena une nouvelle conflagration de l'Europe. Victor-Amédée, fidèle à la politique traditionnelle de sa famille, essaya vainement de faire acheter son alliance à Louis XIV par des concessions importantes du côté du Milanais. Pour gagner du temps, il se prononça d'abord en faveur de la France; il fit épouser sa seconde fille, Marie-Louise, à Philippe V, et se porta au-devant des Impériaux, qui avaient franchi les Alpes tyroliennes. Il assista à la bataille de Chiari (1er sept. 1701), où Villeroi fut défait par le prince Eugène; mais les désagréments que lui causa la morgue du maréchal furent si grands qu'il s'abstint de prendre personnellement part à la campagne suivante. Peut-être saisit-il l'occasion de poursuivre avec plus de sécurité les négociations secrètement entamées avec les agents de l'empereur. Louis XIV en ayant été informé ordonna à Vendôme de désarmer les troupes piémontaises, au nombre de six mille hommes, ce qui eut lieu le 29 septembre 1702 (1). Victor-Amédée, courroucé, fit arrêter tous les Français qui étaient dans ses États, et se ligua le 8 novembre avec les adversaires de Louis XIV. Ceux-ci achetaient son concours en lui promettant le Montferrat, Alexandrie, Valence, la Valsesia, la Lomelline et un subside de 80,000 ducats par mois.

La guerre fut d'abord heureuse pour les Français, qui arrivèrent rapidement jusque sous les murs de Turin. Si La Feuillade réussissait dans le siége de cette ville, pour lequel il faisait d'immenses préparatifs, c'en était fait de l'indépendance du duc. Aussi, déployant une activité infatigable, il harcela La Feuillade, et l'entraîna à sa poursuite dans différentes parties de ses États. Aussitôt qu'il eut fait sa jonction avec le prince Eugène, il engagea la bataille, et la gagna (7 sept. 1706). On sait comment l'avis du duc d'Orléans fut écarté et comment l'opinion de Marsin l'emporta sur toutes les règles de la guerre. Les Français ayant attendu l'attaque dans leurs retranchements, trop étendus pour être défendus avec succès, furent écrasés; cette belle armée s'enfuit avec une confusion extrême, et quelques jours après il en restait à peine la moitié sous les drapeaux. Tout le Piémont fut évacué par les Français; les alliés, qui se trouvèrent bientôt après maîtres du reste de l'Italie, abandonnèrent à Victor-Amédée les portions de territoire dont la cession avait été antérieurement stipulée. Ils résolurent de rendre à la France le fléau de l'invasion; mais la politique intéressée de l'Angleterre força Victor-Amédée et le prince Eugène à suivre la côte et à diriger leurs efforts contre Toulon. En effet cette place fut assaillie par eux (juill. 1707); les préparatifs du maréchal de Tessé, l'opiniâtre résistance des populations firent échouer l'entreprise. La guerre se prolongea plusieurs années, sans autre fait remarquable que

(1) Aussitôt après avoir exécuté le désarmement, Vendôme fit tenir au duc ce billet autographe de Louis XIV : « Monsieur, puisque la religion, l'honneur et votre propre signature ne servent de rien entre nous, j'envoie mon cousin le duc de Vendôme pour vous expliquer mes volontés. Il vous donnera vingt-quatre heures pour vous décider. »

Victor-Amédée répondit sur-le-champ : « Sire, les menaces ne m'épouvantent point. Je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux relativement à l'indigne procédé dont on a usé envers mes troupes. Je n'ai que faire de mieux m'expliquer, et ne veux entendre à aucune proposition. »

la reprise de quelques places au delà des Alpes; mais des expéditions contre la Savoie, entreprises de concert avec les Impériaux, restèrent sans résultat. Lorsque l'Angleterre changea de politique et abandonna la maison d'Autriche, Victor-Amédée, profondément irrité contre celle-ci et ébloui par la perspective d'une couronne royale qu'on faisait luire à ses yeux, entra dans la même voie qu'elle. Par le traité d'Utrecht (11 janv. 1713), il obtint la restitution de la Savoie, de plusieurs vallées et du comté de Nice; dans les dépouilles de l'Espagne il reçut avec le titre de roi l'île de Sicile.

Victor-Amédée, après avoir été sacré à Palerme (24 déc. 1713), passa toute une année dans ses nouveaux États, et put se convaincre que c'était une acquisition plus séduisante que réellement avantageuse. L'ambition de Philippe V, stimulée par Élisabeth de Parme, sa nouvelle femme, et secondée par l'habileté d'Alberoni, préparait la rupture du traité d'Utrecht. En 1717 la Sardaigne fut conquise sur les Impériaux par les Espagnols; après de feintes négociations avec Victor-Amédée, leur flotte attaqua Palerme (30 juin 1718). La conquête de l'île ne présenta pas de difficultés, car le roi était depuis quelque temps familiarisé avec l'idée que cette île lui serait enlevée et échangée avec la Sardaigne. L'invasion des Espagnols ne fit que hâter un événement déjà arrêté dans les conseils de la quadruple alliance. Victor-Amédée s'y prêta sans résistance, et prit dès lors le titre de roi de Sardaigne; mais il fut forcé d'attendre jusqu'en 1720 le consentement de l'Espagne pour occuper cette île. Dès lors le règne de ce prince fut exempt de guerres; mais il eut à soutenir des luttes violentes avec le saint-siége. Le pape Clément XI s'efforça à plusieurs reprises, et sans y réussir, de lui enlever la prérogative accordée jadis au duc Louis de nommer aux bénéfices vacants dans ses États, tant en deçà qu'au delà des monts. Très-jaloux de ses droits, il tenta ce qu'aucun autre prince catholique n'aurait peut-être osé faire, en soumettant à l'impôt foncier les terres ecclésiastiques aussi bien que celles des autres citoyens. Ce qui envenima encore contre lui la haine de la cour romaine, ce fut la disgrâce complète des Jésuites, qui eut lieu en 1716, sans qu'on en connaisse bien la cause.

A bien des égards le Piémont était en retard sur les autres États à l'avénement de Victor-Amédée. Ce prince s'appliqua avec une ardeur infatigable à y porter des réformes et des améliorations. L'armée et les finances furent l'objet de sa sollicitude; un nouveau cadastre fut exécuté; les impôts s'élevèrent de 7 à 14 millions de fr. Il créa les archives publiques; il encouragea les différentes branches de l'industrie, améliora les races de troupeaux, introduisit sur une grande échelle la culture du mûrier, établit un conseil de salubrité pour combattre les épidémies. Le code de lois qu'il promulgua (*code Victorien*) est le plus complet qui eût encore paru depuis Charlemagne; publié en 1723, il reparut avec plus de développements en 1729 (Turin, 3 vol. in-4°), et était divisé en trois parties : la législation civile, la législation criminelle, et l'instruction publique. Victor-Amédée possédait à un haut degré plusieurs des qualités qui constituent un grand prince : il avait le sentiment du devoir et l'énergie de la volonté; sévère pour lui-même, il exigeait le même zèle de ceux qui avaient mission de le seconder, et châtiait rigoureusement toute infraction à ses ordres. Simple dans ses habitudes, économe des deniers publics, il savait inspirer le respect et conservait dans son attitude une majesté vraiment royale. Profond politique, il fit plus pour l'avenir de sa maison qu'aucun de ses prédécesseurs.

Le 3 septembre 1730, Victor-Amédée renonça publiquement au trône et y appela Charles-Emmanuel, son fils. Un règne de cinquante-cinq ans avait-il épuisé sa robuste constitution et amené la lassitude? Avait-il fait à l'Autriche et à l'Espagne des promesses contradictoires, et voulut-il se soustraire aux embarras de sa situation en abdiquant? On l'a dit, mais rien ne le prouve. Il est plus probable qu'il résigna le pouvoir, parce qu'il y trouvait une entrave pour ses affections privées. Un mois auparavant il avait contracté un mariage secret avec une ancienne maîtresse, la comtesse de Saint-Sébastien, qui prit dès lors le titre de marquise de Spino. L'abdication, dont le secret ne lui avait pas été livré, fut pour cette femme ambitieuse une douloureuse déception; le jeune roi devint l'objet de sa haine, et elle ne négligea rien pour aigrir contre lui le vieillard. Celui-ci trouva bientôt qu'on ne l'initiait plus aux affaires de l'État. Le séjour de Chambéry lui pesait. Dans l'été de 1731, il profita de l'éloignement de Charles-Emmanuel pour rentrer inopinément dans sa capitale et remonter sur le trône. A peine était-il arrivé à Rivoli que son fils, averti à temps, le gagnait de diligence et faisait avorter cette première tentative. Le vieux roi, qui s'était établi à Moncalieri, ne tarda pas à la renouveler. Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1731, il manda près de lui le ministre del Borgo, et réclama son acte d'abdication. Puis pour presser les événements il monta à cheval, et suivi d'un seul serviteur, alla sommer le gouverneur de la citadelle de Turin de lui ouvrir les portes. Sur le refus péremptoire de ce dernier, le malheureux vieillard fut réduit à regagner Moncalieri avec la confusion d'un double échec. A ces graves nouvelles Charles-Emmanuel, encouragé par ses courtisans et surtout par l'archevêque de Turin, donna l'ordre d'arrêter son père. Quarante-huit heures plus tard l'ordre fut exécuté par le marquis d'Ormea; il fallut employer la force pour faire descendre le vieillard de son lit, ainsi que pour le mettre en voiture. Il refusa de s'habiller, et on l'emporta roulé dans ses draps et ses couvertures. Il essaya de parler aux soldats : un roulement de tambour le réduisit au silence.

Conduit au château de Rivoli, il y resta plusieurs jours dans un isolement absolu. Après s'être livré à des accès de fureur où s'égara sa raison, il tomba dans un morne abattement, dont il ne sortit plus. On adoucit alors son captivité; il fut réuni à sa femme, et transporté à Moncalieri. Mais, tout en lui permettant la distraction des livres, on mit un acharnement puéril à lui interdire les journaux et tout commerce qui aurait pu le mettre au courant des affaires publiques. Il mourut à soixante-six ans passés, absorbé dans les pratiques d'une piété exaltée. La marquise de Spino se retira au couvent de la Visitation à Turin, et y mourut,en 1733.

D'Anne-Marie d'Orléans, sa femme, morte le 26 août 1728, à Turin, ce prince eut six enfants : *Victor-Amédée*, prince de Piémont, 1699-1715; *Charles-Emmanuel III*, qui lui succéda; *Marie-Adélaïde*, duchesse de Bourgogne; *Marie-Louise-Gabrielle*, reine d'Espagne (*voy.* ces noms), et deux autres, morts dans l'enfance. — De sa maîtresse, la comtesse de Verrue (*voy.* ce nom), il laissa aussi deux enfants, légitimés l'un et l'autre. L. Collas.

Lamberti, *Hist. de l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne*; Paris, 1734, in-4°. — Carutti, *Storia di Vittorio-Amedeo II*; Turin, 1856, in-8°. — A. de Reumont, dans *Histor. Zeitschrift*, 1860. — Botta, *Hist. d'Italie*. — Pinelli, *Storia militare del. Piemonte*; Turin, 1868, 3 vol. in-8°. — Mme de Belgiojoso, *Hist. de la maison de Savoie*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — *Correspond. de la duch. de Bourgogne avec la reine d'Espagne*; Paris, 1865, in-8°.

VICTOR-AMÉDÉE III (*Marie*), roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III et de Polyxène de Hesse-Rhinfels, né à Turin, le 26 juin 1726, mort au château de Moncalieri, le 16 octobre 1796. Connu d'abord sous le titre de duc de Savoie, il monta sur le trône le 20 février 1773. Son premier soin fut de modifier l'organisation de l'armée, qui n'était pas en rapport avec les changements survenus dans la tactique militaire; en même temps il fit construire la citadelle de Tortone et achever les fortifications d'Alexandrie. Il agrandit le port de Nice, fit élever un observatoire à Turin, fonda une académie des sciences et une académie des beaux-arts. Le commerce et l'agriculture étaient florissants, le crédit de l'État respecté, et le pays paraissait dans de véritables conditions de prospérité, bien que le Piémont se plaignît de la partialité du roi pour la Savoie, de ses profusions, et de la double alliance qu'il avait contractée avec la France, ennemie héréditaire de sa maison, en mariant deux de ses filles aux frères de Louis XVI. Les gendres de Victor-Amédée vinrent se réfugier à Turin, avec un grand nombre de gentilshommes, au commencement de la révolution française, et des troupes sardes s'avancèrent en Savoie et à Nice pour s'opposer à des tentatives hostiles, et au besoin pour prendre part à une coalition. Mais dès le dernier mois de 1792 la Savoie et le comté de Nice furent envahis par les Français, et réunis à la république. Aidé par les troupes autrichiennes, le roi reprit bientôt l'offensive. De légers succès l'encouragèrent d'abord, mais la lenteur du général autrichien de Vins et l'activité de l'armée républicaine amenèrent bientôt l'envahissement du royaume. Le 6 avril 1794, les Français attaquèrent la ligne de Saorgio, qui défendait le bassin de Tende, en même temps qu'une autre division de leur armée marchait sur le Piémont par Novi et le bord de la mer. Le col de Tende fut occupé ainsi que le petit Saint-Bernard et le Mont-Cenis, tandis qu'au midi la vallée de Tanaro tombait au pouvoir des envahisseurs. En 1795, l'armée piémontaise, renforcée par les secours de l'Autriche, montait à soixante-cinq mille hommes; celle des Français était de beaucoup inférieure; cependant il n'y avait eu que des actions insignifiantes lorsque, le 24 novembre, Scherer prit l'offensive et gagna la bataille de Loano, qui redonna aux Français la position qu'ils avaient perdue l'année précédente. Pendant l'hiver, le roi, décidé à continuer la lutte, obtint de la cour de Vienne un corps d'armée considérable avec Beaulieu pour général. Celui-ci fit avec le baron de Colli, chef des forces piémontaises, un plan qui consistait à couper la ligne de l'ennemi. L'habileté de Bonaparte, qui venait d'être mis à la tête des troupes françaises, rendit inutiles les savantes combinaisons de ce plan. Il se porta rapidement entre les Sardes et les Autrichiens, s'empara de Cherasco, et menaça Turin. A cette nouvelle Beaulieu retourna en arrière, et abandonna le Piémont à lui-même. Victor-Amédée proposa une suspension d'armes; il l'obtint en donnant pour places de sûreté Coni et Tortone, et Bonaparte, maître du Piémont, s'élança à la poursuite de Beaulieu. Un traité de paix (15 mai 1796) reconnut l'incorporation de la Savoie et de Nice à la république française. Le Piémont, entouré et occupé par ses troupes, ne fut plus pour ainsi dire qu'une province de la France, et le Directoire lui imposa ses volontés. Victor-Amédée ne survécut que six mois à sa capitulation; il mourut frappé d'apoplexie.

De Marie-Antoinette-Ferdinande d'Espagne, sa femme, qu'il avait épousée le 31 mai 1750, il eut cinq fils, dont trois régnèrent successivement après lui : *Charles-Emmanuel IV*, *Victor-Emmanuel Ier*, et *Charles-Félix* (*voy.* ces noms).

J. de Maistre, *Eloge de Victor-Amédée III*; Lyon (Chambéry), 1775, in-8°. — Saluces, *Hist. milit. du Piémont*. — *Traités de la maison de Savoie avec les puissances étrangères*; Paris, 1836, 7 vol. in-8°. — Botta, *Hist. d'Italie*.

VICTOR-EMMANUEL Ier (*Gaston-Jean-Népomucène*), roi de Sardaigne, fils puîné de Victor-Amédée III et de Marie-Antoinette d'Espagne, né à Turin, le 24 juillet 1759, mort à Moncalieri, le 10 janvier 1824. Il reçut le titre de duc d'Aosti, et eut, en 1780, la charge de capitaine général. En 1792 il fut mis à la tête des troupes sardes contre la France, et en 1793 il dirigea, de concert avec le général Strasoldo, les

opérations militaires vers l'embouchure du Var; mais les lenteurs du général autrichien de Vins l'obligèrent de battre en retraite. En 1795, il tenta près du mont Genèvre une attaque, qui fut vaine. Après l'abdication forcée de Charles-Emmanuel IV, son frère (9 déc. 1798), acte auquel les agents français l'avaient invité à souscrire, il accompagna la famille royale en Sardaigne, où elle arriva le 3 mars 1799. Mais le roi s'était retiré de son côté à Rome, et, avant d'y chercher le repos dans un couvent de jésuites, il renonça à la couronne en faveur de Victor-Emmanuel (4 juin 1802). Ce prince, qui résidait alors à Rome, passa ensuite à Naples, et rentra en Sardaigne en février 1806. Il chercha à améliorer le sort du peuple, encouragea l'agriculture, et traitant son île comme un royaume de vaste étendue, il y établit quinze préfectures, y organisa une armée de vingt et un régiments, et ne négligea pas la marine. Protégé par la mer contre les bouleversements qui changeaient la carte de l'Europe, oublié dans son île, il vécut en paix à l'aide des subsides que lui fournissait l'Angleterre. En 1814, il recouvra son royaume de terre ferme, auquel la sainte-alliance ajouta Gênes, et il rentra à Turin le 20 mai. Il se hâta d'y établir l'ancien mode de gouvernement et de détruire tout ce qu'avait fait l'empire, même les plus utiles améliorations. En 1815 il s'unit aux Autrichiens, et ses troupes occupèrent Grenoble. Le second traité de Paris agrandit encore ses possessions d'Annecy et de Monaco, qu'il enleva à la France. Victor-Emmanuel avait traversé les plus grands événements sans y rien comprendre. Les anciennes lois, les priviléges de certaines classes, l'étiquette de cour, les superstitions religieuses, les costumes, tout fut remis en honneur autour de lui. Les moines revinrent en foule. Les murmures des libéraux ne tardèrent pas à éclater contre le pouvoir absolu et contre la prépondérance accordée à l'Autriche. Le 11 janvier 1821, le mouvement commença par une émeute des étudiants de l'université de Turin; la garnison la réprima, mais le 9 mars une insurrection éclata à Alexandrie, et la citadelle fut prise. Les insurgés demandaient la constitution d'Espagne et la guerre contre l'Autriche. Le roi, qui avait promis aux puissances alliées de ne jamais donner de constitution et reculant d'ailleurs devant les mesures répressives qu'il allait être forcé de prendre, préféra de descendre du trône, et le 13 mars 1821 il abdiqua en faveur de Charles-Félix, son frère cadet. Puis il quitta la Sardaigne pour résider à Modène; il reparut à Turin le 8 juin 1822, et alla se fixer au château de Moncalieri, où il resta jusqu'à sa mort.

De sa femme Marie-Thérèse d'Autriche, qu'il avait épousée le 21 avril 1789, il eut quatre filles, *Marie-Béatrice*, née en 1792, morte en 1832, femme de François IV, duc de Modène; deux jumelles, nées le 19 septembre 1803, et mariées l'une, *Marie-Thérèse*, à Charles II duc de Parme (15 août 1820), et l'autre, *Marie-Anne-Caroline*, à Ferdinand Ier, empereur d'Autriche (27 fév. 1831); et *Marie-Christine*, reine des Deux-Siciles, première femme de Ferdinand II, née en 1812, morte en 1836.

La Farina, *Storia d'Italia da* 1815; Turin, 1851-60, 6 vol. in-8°. — Reuchlin, *Hist. d'Italie*, en allem. — Santa-Rosa, *Hist. de la révolut. piémontaise de* 1821; Paris, 1821, in-8°.

* **VICTOR-EMMANUEL II** (*Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas*), roi d'Italie, né à Turin, le 14 mai 1820. Il est l'aîné des deux fils de Charles-Albert, roi de Sardaigne, et de Marie-Thérèse d'Autriche. C'est dans la villa de Poggio-Imperiale, voisine de Florence, que s'écoula l'enfance de Victor-Emmanuel, sous la surveillance de sa mère, qui s'occupa avec sollicitude de son éducation. Lors de l'avénement de son père au trône (1831), il prit le titre de duc de Savoie. Il eut pour précepteur l'abbé Charvaz, depuis archevêque de Gênes. Il se jeta avec ardeur dans les exercices militaires, et s'associa aux efforts de son père pour augmenter les forces du Piémont; il se fit ainsi connaître et aimer dans l'armée, où il passa successivement par tous les grades jusqu'à celui de général de division. Le 12 avril 1842, il épousa Marie-Adélaïde d'Autriche, sa cousine germaine. Les actes du gouvernement de Charles-Albert firent entrer l'esprit de son fils dans un ordre d'idées auquel il devait toujours rester fidèle, les principes de la liberté constitutionnelle et la haine de l'Autriche. Ardent promoteur de la guerre de l'indépendance en 1848, il y prit une part active aux côtés de son père; à Goïto notamment il rallia les Piémontais, surpris et déconcertés, arracha aux Autrichiens la victoire dont ils se croyaient assurés, et fut blessé. Il assista aussi au désastre de Novare (23 mars 1849). Dans la soirée son père abdiqua entre ses mains, et il fut proclamé le 27 par les troupes roi de Sardaigne. Son premier soin fut de conclure la paix. Après avoir repoussé avec indignation la double condition d'abroger le statut constitutionnel et de contracter une alliance étroite avec l'Autriche, il accorda 100 millions d'indemnité de guerre, le licenciement des corps d'étrangers au service du Piémont, et l'occupation de quelques parties de son territoire par les Autrichiens. Les partis extrêmes rendaient la royauté responsable des désastres du pays; Gênes se révoltait avec une folle colère contre l'arrêt du sort (avril 1849); l'armée était en proie au découragement, le trésor vide. Le roi repoussa les conseils de ceux qui l'engageaient à se renfermer dans l'égoïsme de souverain piémontais, et accepta le lourd héritage de représentant de la nationalité italienne. Ce fut dès lors autour de son nom que gravita le mouvement qui entraînait l'Italie vers des destinées meilleures.

Presque aussitôt après son avénement, le roi avait placé à la tête du ministère le comte Massimo d'Azeglio (11 mai 1849); c'est sous lui que fut

adoptée en 1850 la loi Siccardi, qui abolissait le for ecclésiastique, le droit d'asile et restreignait le droit de main-morte. En septembre 1850 le ministère se fortifia par l'arrivée au pouvoir du comte Cavour, qui prit le portefeuille du commerce. L'action de cette puissante intelligence se fit bientôt sentir; des traités de commerce avec la Belgique et l'Angleterre étendirent au dehors l'influence du Piémont. Placé à la tête du cabinet (nov. 1852), ce dernier fit prévaloir une politique plus ferme et plus hardie; c'est la gloire du roi d'avoir patriotiquement accepté son ascendant sans vaine susceptibilité. Un appel au pays suivi de la composition d'une nouvelle chambre toute favorable au système du ministre l'encouragea dans cette voie; il prépara dès lors le pays à une nouvelle lutte en faveur de l'indépendance et guida l'opinion publique. L'union de Cavour et de Rattazzi, qui prit le portefeuille de l'intérieur, affermit encore le gouvernement. Une puissante impulsion fut donnée à l'activité industrielle du Piémont; les émigrés italiens y trouvèrent un accueil bienveillant et empressé; par eux s'accrut l'action de la maison de Savoie sur toute la Péninsule. Victor-Emmanuel poursuivit son œuvre avec une décision inébranlable, malgré l'opposition qu'il rencontrait dans sa famille, où sa mère, sa femme, son frère, le duc de Gênes, tentaient de lui inspirer une politique plus circonspecte; il ne craignait même pas d'avoir de longs entretiens avec les chefs du parti démocratique, tels que Valerio, de Pretis, Brofferio, que rapprochait de lui une haine commune contre l'Autriche. Cette puissance ayant, à la suite d'une émeute à Milan, placé sous le sequestre les biens des Lombards réfugiés dans les États sardes, le roi prit en main leurs intérêts, et, après des discussions irritantes, rappela son envoyé. Depuis six ans le pays avait marché rapidement dans la voie du progrès en tous genres, lorsque, le 26 janvier 1855, fut signé un traité d'après lequel quinze mille Sardes devaient aller en Crimée combattre à côté des Français et des Anglais et y rester jusqu'à la fin de la guerre d'Orient. Une pensée profonde guidait le roi et son ministre; toutefois le traité rencontra dans le parlement une violente opposition, et ne fut ratifié que par 95 voix contre 64 qui se prononcèrent contre lui. Cavour quitta le ministère, où il fut remplacé par le général Durando; mais la voix puissante de l'opinion, d'accord avec les vœux du roi, força bientôt de rappeler l'homme d'État dont les vues recevaient alors une éclatante sanction à la bataille de Traktir. Peu de temps après Victor-Emmanuel s'étant rendu à Paris et à Londres put s'assurer, à l'accueil enthousiaste qui lui fut fait, que les sympathies de l'Europe étaient acquises à sa politique. Il fut encouragé à oser davantage et admis à prendre part au congrès de Paris (mars 1856), où il se borna à réclamer des réformes dans les provinces autrichiennes et à insister sur la nécessité d'introduire une administration meilleure dans les États de l'Église. La France, l'Angleterre appuyèrent les plaintes du Piémont; la Russie y prêta une oreille sympathique, et malgré les protestations acrimonieuses de l'Autriche les droits de l'Italie prirent place dans le code de la diplomatie. Cavour, tout en fortifiant Casal, Alexandrie, la Spezia, en prenant une attitude provocante à l'égard de l'Autriche, ne négligeait rien pour assurer à ses projets le concours de la France. C'est dans ce but qu'après l'attentat d'Orsini (janv. 1858), il proposa aux chambres un projet de loi pour faciliter la répression des tentatives contre les souverains étrangers. Victor-Emmanuel, uni d'intentions avec son ministre, lui laissa exercer une véritable dictature, surtout après la retraite de Rattazzi. L'entrevue de Plombières entre Napoléon III et Cavour lia plus intimement les deux alliés, et fut accompagnée de stipulations peu connues, mais dont la conséquence était une guerre avec l'Autriche.

L'idée de l'unitarisme, l'enthousiasme pour le prince *libérateur et unificateur* faisaient de rapides progrès. Les espérances de toute l'Italie étaient tournées vers lui, les opinions les plus extrêmes, sauf le parti de Mazzini, se reposaient sur lui du soin de faire la grandeur du pays. Manin s'était déjà rallié à celui « qui avait encore exercé et fait admettre le droit de parler au nom de l'Italie ». Pallavicino, La Farina, Garibaldi en faisaient autant, et prenaient pour guide la maison de Savoie. La société nationale, interprète de l'Italie démocratique, publiait en 1858 une adresse animée du même esprit et que l'on peut considérer comme le programme de la révolution qui se préparait. Le 1er janvier 1859 les paroles de Napoléon III à l'ambassadeur de la cour de Vienne furent le prélude de la lutte que Victor-Emmanuel appelait de tous ses vœux. Elle éclata le 23 avril par l'invasion du Piémont par les Autrichiens. Victor-Emmanuel s'y prépara avec enthousiasme : « Eh bien, disait-il, si nous perdons la partie, et que je ne sois pas tué, je trouverai toujours bien une place de colonel quelque part. » Lorsqu'il se présenta au sénat pour faire appel au patriotisme et appela autour de lui les hommes de toutes les opinions, ne réclamant pour lui-même que le titre de premier soldat de l'indépendance, l'empressement universel avec lequel on répondit à sa voix prouva que la nation entière était à l'unisson de sentiments avec lui. Les autres parties de l'Italie, qui étaient déjà représentées dans le conseil du roi, ne se bornèrent pas à envoyer des combattants; le 27 avril la Toscane se souleva et proclama la dictature de Victor-Emmanuel; à Parme et à Modène, à Bologne, dans la Romagne la même révolution s'accomplit aussi pacifique, aussi unanime. Déjà le Piémont était envahi par une nombreuse armée autrichienne, qui mieux conduite aurait pu mettre Turin en grand péril. Des engagements partiels avaient eu lieu le 3 et

le 4 mai à Frassinetto et à Valenza; mais ce ne fut qu'après l'entrée en ligne des Français que la campagne commença. Le 20 mai les troupes du général de Sonnaz rivalisèrent de courage avec celles du général Forey à Montebello, pendant qu'au nord Garibaldi s'emparait de Varèse et de Côme. Le 30 Victor-Emmanuel prit une part glorieuse à la journée de Palestro, et le 31 il soutint avec le même succès le choc des Autrichiens qui tentaient de reprendre cette position. Le 4 juin il assistait à la bataille de Magenta, et le 25 à celle de Solferino. Dans cette journée les Piémontais, au nombre de trente-six mille, eurent leur bataille séparée à San-Martino. Leurs quatre divisions engagées pendant quinze heures, après avoir perdu plusieurs fois la position, en restèrent maîtresses, mais elles eurent cinq mille cinq cent vingt et un hommes hors de combat. Ces succès faisaient espérer une exécution prochaine du programme de Napoléon III « l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique », lorsque ce prince proposa seul un armistice à l'empereur d'Autriche, et régla avec lui les préliminaires du traité de Villafranca. L'organisation des États italiens en confédération sous la présidence du pape y était stipulée avec le retour des princes dépossédés et des réformes.

Cependant les circonstances nouvelles impliquaient un changement de ministère; sur le conseil de Cavour lui-même, le roi le remplaça par Rattazzi, qui prit pour programme de tirer du traité de Villafranca toutes les conséquences favorables à l'indépendance, en écartant au nom du principe des nationalités les stipulations qui gênaient l'expansion du mouvement italien, et dans cette politique, qui demandait plus de souplesse que d'audace, le gouvernement fut admirablement secondé par l'esprit de discipline qui avait chez les Italiens succédé à la turbulence bruyante de 1849. Le roi avait écrit au sujet des préliminaires de Villafranca : « J'accepte pour ce qui me concerne. » Il s'appuya sur cette restriction pour invoquer le droit des peuples à régler leurs destinées et leur organisation intérieure; ceux-ci s'empressèrent d'agir pour rendre impossible le retour des princes expulsés et le système trompeur d'une confédération. En Toscane une assemblée constituante, réunie par Ricasoli, se prononça à l'unanimité pour l'annexion au Piémont. Cet exemple fut immédiatement suivi par Modène, Parme et la Romagne. Victor-Emmanuel n'osa pas rompre avec la France en acceptant ouvertement; il promit seulement aux populations de se faire l'interprète de leurs vœux auprès de l'Europe. Six mois plus tard il céda le comté de Nice et la Savoie à la France, qui les réclamait dans l'intérêt de sa propre défense. Il comprit qu'au prix de ce sacrifice douloureux il liait le gouvernement impérial à sa politique par une étroite solidarité.

Cet événement eut pour résultat d'amener la rupture du gouvernement avec le parti avancé. L'activité de ce parti se porta dès lors sur les États pontificaux et sur le royaume de Naples, qu'il résolut de faire entrer dans le mouvement de la révolution italienne. Garibaldi, qui commandait l'avant-garde de l'armée de la ligue de l'Italie centrale, se prépara à prendre l'initiative, et il allait se jeter sur les États du pape lorsque le ministère arrêta son entreprise. Il donna alors sa démission de général, et se décida à agir en dehors des pouvoirs officiels. Dans la nuit du 5 au 6 mai il partit pour la Sicile avec un millier de volontaires que portaient deux bâtiments. « Notre cri de guerre, écrivait-il au roi, sera : *Vive l'unité de l'Italie! vive Victor-Emmanuel, son premier et son plus brave soldat!* Si nous réussissons, je serai heureux d'orner la couronne de Votre Majesté de ce nouveau joyau. » Le 11 il débarquait à Marsala et gagnait le 15 le combat de Calatafimi. Le 27 il entra à Palerme, et bientôt après Messine succombait à la suite du combat de Melazzo. Le 21 août il commença à faire passer sur la terre ferme ses troupes, dont le chiffre n'avait cessé de grossir; les défections se multiplièrent alors dans l'administration et dans l'armée; aucun obstacle n'arrêta la marche des envahisseurs, et le 7 septembre 1860 Garibaldi arriva presque seul à Naples. Malgré la victoire du Vulturne, remportée le 1er octobre sur les troupes napolitaines, le siége de Gaète n'avançait pas; il était urgent que le gouvernement sarde substituât au plus tôt son action régulière à celle de Garibaldi et de ses volontaires. Mais, avant de régler les intérêts de Naples, le gouvernement sarde régla ses démêlés avec celui du pape, qui se trouvait sur sa route. Le saint-siége venait de faire appel aux volontaires de tous les pays catholiques, et il avait formé sous les ordres de La Moricière une armée qui lui inspira assez de confiance pour qu'il réclamât la fin de l'occupation française. Après avoir sommé le pape de disperser ce rassemblement d'étrangers, il donna l'ordre au général Cialdini d'employer la force. La lutte ne fut pas longue, et le 18 septembre La Moricière était battu à Castel-Fidardo. Pie IX ne retenait plus sous son autorité que la campagne de Rome et le patrimoine de Saint-Pierre. Le 9 octobre Victor-Emmanuel entra avec vingt mille hommes dans les Abruzzes, où l'armée démoralisée de François II ne lui opposa aucune résistance sérieuse. Le 1er novembre commença le bombardement de Capoue, qui se rendit la nuit même; le 7, le roi fit son entrée à Naples ayant à ses côtés Garibaldi, qui ne tarda pas à se retirer à Caprera. Le 5 novembre les Piémontais avaient commencé l'investissement de Gaète, et malgré un réveil d'énergie chez François II, malgré la protection de la flotte française, qui empêcha quelque temps le blocus par mer, la place, décimée par les maladies et par la famine, fut réduite à capituler le 13 mars 1861.

Les derniers événements, si peu conformes aux traditions de la diplomatie, soulevèrent en Europe de violentes récriminations contre la maison de Savoie; mais la France se borna à rappeler pour quelques mois son ambassadeur, et l'Angleterre, par l'organe de lord Russell, témoigna hautement sa sympathie pour la marche qu'avait suivie la révolution italienne. La convocation du parlement fut pour le roi l'occasion d'un nouveau triomphe (18 fév. 1861). Pour la première fois on vit les représentants de la péninsule entière, sauf l'État pontifical et Venise, se réunir dans un même sentiment patriotique. Victor-Emmanuel fut salué roi d'Italie (5 mai) et le statut piémontais adopté pour toutes les provinces. Cavour, tout en revendiquant hautement Venise et Rome, annonça l'intention de laisser au temps le soin de donner ces annexes au nouvel État et de se vouer à la tâche de constituer celui-ci sur des bases solides. A peine l'avait-il entreprise qu'il mourut inopinément, comme enseveli dans son propre triomphe (6 juin 1861). Le roi choisit pour lui succéder dans le cabinet M. de Ricasoli, dont les principaux actes furent l'organisation des cadres de la garde nationale mobile, le retour à l'unité des dettes des États annexés, un emprunt de cinq cents millions, la concession de 2,700 kilomètres de chemins de fer, de grands travaux d'amélioration et de défense, l'exposition de l'industrie à Florence. Malheureusement l'agitation des provinces napolitaines faisait ombre à ce tableau consolant de l'Italie régénérée; le brigandage, aidé par le parti bourbonien, se donnait librement carrière. Le général Cialdini, envoyé à Naples avec des pouvoirs étendus, employa des remèdes dont l'énergie était en rapport avec la gravité des circonstances, et les soldats du général Pinelli, son lieutenant, exaspérés par les cruautés des brigands, y répondirent souvent par de terribles représailles. L'opinion publique attribuait la persistance de ces troubles aux menées de la cour romaine. Ricasoli apporta dans ses rapports avec elle une irritation dont s'était abstenu Cavour. Après avoir récriminé avec beaucoup de vivacité contre elle dans une circulaire adressée aux puissances, il s'exprima plus franchement encore dans le sénat, proclamant fièrement la nécessité d'aller à Rome. Depuis quelque temps des attaques, souvent injustes et même contradictoires, étaient dirigées contre lui; le plus sérieux des griefs allégués par l'opposition était de n'avoir jamais pu constituer complétement son cabinet, de sorte qu'il était chargé par intérim de plusieurs portefeuilles. Victor-Emmanuel avait toujours conservé son affection à M. Rattazzi. De plus, comme ce ministre passait pour avoir la confiance de Napoléon III, auprès duquel il venait de faire un court voyage, on pouvait croire qu'il ferait cesser le refroidissement survenu entre les deux cours et qu'il obtiendrait l'adhésion du puissant voisin aux vœux de l'Italie. Le 3 mars 1862 il fut donc chargé de former un nouveau ministère. La tâche ne fut pas sans difficulté, et M. Rattazzi dut subir les exigences des partis dont la coalition avait préparé son retour aux affaires. Au milieu d'un voyage à Naples, où il avait accompagné le roi, il fut rappelé à Turin par la découverte d'un coup de main qui devait être tenté sur le Tyrol et la Vénétie par le parti d'action (13 mai). La reconnaissance du royaume d'Italie par la Russie et par la Prusse fut un dédommagement de ces difficultés.

C'est alors qu'un événement mémorable vint mettre en question les destinées de l'Italie. Garibaldi avait choisi la Sicile pour sortir d'une inaction qui lui pesait. Il tenta de renouveler, au cri de *Rome ou la mort!* l'expédition qui lui avait réussi en 1860. Il espérait sans doute entraîner Victor-Emmanuel dans sa folle entreprise, et il ne manquait pas de gens pour croire à la complicité secrète de ce prince. Il y avait là un danger sérieux, d'autant plus que Garibaldi attaquait Napoléon avec une véhémence extrême. Le roi crut devoir intervenir personnellement, et publia le 3 août 1862 une proclamation destinée à faire cesser les équivoques; il y disait : « Fidèle au statut juré par moi, j'ai tenu haut le drapeau de l'Italie. Celui-là ne suit pas ce drapeau qui viole les lois et porte atteinte à la liberté, à la sécurité de la patrie, en se constituant juge de ses destinées. » Garibaldi refusa de s'arrêter; suivi d'une armée de quatre mille hommes, il se rendit à Cefalù, puis à Caltanisetta et à Catane, et, trompant la surveillance des généraux chargés de l'arrêter, s'empara de deux navires marchands, y fit monter la moitié des siens, et débarqua le 25 août à Melito, à peu de distance de l'endroit où il avait touché terre en 1860. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes; le général Cialdini plaça des troupes dans l'isthme de Triolo, entre les deux golfes de Squillace et de Sainte-Euphémie. C'est là, sur les hauteurs d'Aspromonte, qu'eut lieu le 28 août la rencontre entre la colonne de Pallavicini et les volontaires de Garibaldi; les balles des bersagliers le frappèrent de deux blessures; les siens comptèrent sept morts et vingt blessés, les troupes royales cinq morts et vingt-quatre blessés. Telle fut l'issue de cette malheureuse expédition, arrêtée à temps pour prévenir une collision entre les Français établis à Rome et les Italiens. Le ministère ne vit dans cette victoire qu'une occasion d'abattre le parti de l'action en préparant le jugement de son plus illustre chef. Heureusement Victor-Emmanuel intervint contre la décision des généraux, de la majorité des ministres, et prévint par une amnistie (7 oct. 1862) le fâcheux effet qu'aurait eu soit une condamnation, soit un acquittement. Le 1er décembre suivant M. Rattazzi, sur lequel on faisait peser la double accusation de ne savoir ni préserver le pays des troubles intérieurs, ni

le faire respecter à l'étranger, donna sa démission. Le cabinet qui lui succéda (7 déc.) compta dans son sein MM. Farini, Peruzzi et Minghetti, et tourna toute son attention vers les affaires intérieures. Après avoir conclu un traité de commerce avec la France, il s'occupa de remédier à l'état désastreux des finances en proposant d'augmenter les recettes par la péréquation de l'impôt foncier et par un impôt unique sur le revenu mobilier, et en négociant un emprunt de trois cents millions. En toute occasion sa conduite était empreinte d'une extrême réserve; c'est ainsi qu'il accueillit la proposition de s'associer aux négociations de la France et de l'Angleterre au sujet de la Pologne avec une froideur que l'avenir devait justifier. — L'année 1864 vit se poursuivre ces efforts énergiques pour mettre l'Italie au niveau des pays les plus avancés relativement aux intérêts matériels. Entre autres faits importants, nous signalerons la construction de nombreuses routes dans la Sardaigne et le midi de la péninsule, la refonte de l'ancienne monnaie de billon, la suppression des dîmes, la subordination des établissements ecclésiastiques à l'autorisation royale et la conversion de leurs biens en rentes sur l'État, une expédition du général La Marmora contre les bandes de brigands, le voyage de Garibaldi en Angleterre, enfin la convention du 15 septembre. Aux termes de la convention, le gouvernement italien devait transférer sa capitale à Florence et cesser toute revendication de Rome. Il s'engageait à ne rien entreprendre contre les possessions territoriales du saint-siége et à le protéger contre les tentatives hostiles qui pourraient venir du dehors. De son côté, la France s'engageait à retirer ses troupes de Rome dans deux ans au plus tard, à partir de la translation de la capitale à Florence; elle laissait au pape toute liberté pour constituer pendant ce délai une force armée défensive, à la condition qu'elle ne pût dégénérer en moyen d'attaque contre le royaume d'Italie. Cette convention provoqua les plus injustes accusations de la part du parti extrême et des défenseurs du pouvoir temporel à la fois. De plus les intérêts locaux étaient lésés, et le 21 septembre éclata à Turin un mouvement insurrectionnel qui exigea l'emploi de la force armée. Cette émeute devint l'une des causes de la chute du ministère, que l'on accusa d'en avoir agi trop légèrement à l'égard de la capitale du Piémont. Sous les auspices d'une administration présidée par La Marmora (30 sept.), la chambre des députés adopta à une grande majorité les questions relatives à la convention. Les Italiens sanctionnèrent cette décision; il n'y eut guère de dissidences que dans le parti de l'action, lequel protesta par une tentative téméraire dans le Frioul, dont l'Autriche eut facilement raison.

D'Adélaïde d'Autriche, fille de l'archiduc Regnier, qu'il épousa le 12 avril 1842, née le 3 juin 1822, et morte le 20 janvier 1855, Victor-Emmanuel a eu trois fils et deux filles, à savoir : *Humbert*, prince royal, né le 14 mars 1844; *Amédée*, né le 30 mai 1845; *Othon*, né le 11 juillet 1846, mort en février 1866; *Clotilde*, née le 2 mars 1843, mariée, le 30 janvier 1859, au prince Napoléon Bonaparte; *Marie-Pie*, née le 16 octobre 1847, mariée le 27 novembre 1862, à Louis, roi de Portugal. L. Collas.

Ch. de La Varenne, *Le roi Victor-Emmanuel*; Paris, 1863, in-8°. — Arrivabene, *L'Italie sous Victor-Emmanuel*, 1863. — Ch. Mazade, *L'Italie moderne*. — *Annuaire de la Revue des deux mondes*, 1848-63. — La Farina, *Storia d'Italia*.

* **VICTORIA** (*Alexandrina*), reine de la Grande-Bretagne, née le 24 mai 1819, au palais de Kensington, près Londres. Elle est la fille unique du duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de Victoria-Marie-Louise de Saxe-Cobourg, veuve du prince de Leiningen. Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la princesse Charlotte, la fille si regrettée de Georges IV, et la jeune Victoria lui succéda dans le titre d'héritière présomptive. Le décès de son père suivit de près sa naissance (1820); mais sa mère, femme éclairée et amie des idées libérales, lui donna de bonne heure une éducation saine, tant au physique qu'au moral, éducation qui, dirigée d'abord par la baronne Lehzen, et plus tard par la duchesse de Northumberland, embrassa, outre les études sérieuses indispensables à une femme destinée au trône, celle des langues modernes, de la musique, et de la botanique. Comme son père, dans les dernières années, s'était rattaché au parti whig, elle puisa à cette source son éducation politique. Ce fut lord Melbourne qui l'initia aux principes de la constitution anglaise, et il dut à cette circonstance un ascendant marqué sur la jeune reine au début de son règne. Elle succéda à Guillaume IV le 20 juin 1837, au moment où elle venait d'accomplir sa dix-huitième année (1). Lorsque, le 28 juin 1837, elle reçut solennellement à Westminster la couronne qu'Élisabeth et Anne avaient déjà portée avec gloire, on vit cette nation si flegmatique saluer l'avénement de sa jeune et gracieuse souveraine par les démonstrations d'un enthousiasme qui dans certains cerveaux s'exalta jusqu'au délire, et d'une loyale affection que près de trente ans de règne n'ont pas refroidie. Un des premiers actes de Victoria, lors de l'ouverture du nouveau parlement (20 nov. 1837), fut de proclamer sa confiance dans les ministres whigs (*voy.* Melbourne, Palmerston, Russell) qu'elle trouva en possession du pouvoir. Sans prétendre retracer ici en détail les événements purement politiques de ce règne, dont la place est aux articles concernant les divers ministères qui s'y sont succédé, nous nous attacherons de préférence aux faits qui semblent tenir plus intimement à la personne du souverain. Tel

(1) Le Hanovre, qui n'admet pas la succession féminine, fut séparé de la couronne, et échut au duc de Cumberland, frère du feu roi (*voy.* Ernest-Auguste).

fut le petit épisode ministériel de mai 1839, où sa volonté, nettement prononcée, retint au pouvoir le cabinet whig, que la majorité parlementaire venait d'abandonner. On sait que les tories exigeaient le renvoi des dames de la reine, pour la plupart épouses ou parentes des ministres qui se retiraient. « La reine, leur fut-il répondu, ayant réfléchi à la proposition que sir Robert Peel lui a faite hier, de renvoyer ses dames, ne peut consentir à une mesure qu'elle juge contraire à l'usage aussi bien que blessante pour ses affections privées. » Cet incident valut à la reine les injures d'un parti qui a la prétention de donner l'exemple du respect pour l'autorité royale, et le ministère Melbourne prolongea son existence jusqu'au moment où les sympathies de la souveraine durent céder devant un vote formel de non-confiance (3 sept. 1840). Le 10 février 1840, on célébra le mariage de la reine avec le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, et cette union, en assurant le bonheur privé des deux époux, ne fut pas sans influence sur la sagesse et l'éclat du règne, malgré le soin scrupuleux que mit à se renfermer dans son rôle modeste, mais difficile, le prince époux (*consort*), titre que la reine lui donna en 1842, non sans quelque opposition de la part du ministère d'alors. Ce cabinet, tory modéré (*voy.* PEEL), resta au pouvoir depuis le 30 août 1841 jusqu'au 29 juin 1846. Parmi les faits qui se rapportent à cette période de cinq ans, il suffit d'indiquer, à l'extérieur, l'union des deux Canadas, les hostilités en Chine et au Cap, la guerre du Caboul et des Sikhs, l'expédition de Franklin au pôle nord; à l'intérieur, l'agitation du rappel en Irlande et le procès d'O' Connell, la loi des céréales, l'impôt sur les revenus, réformes importantes auxquelles la reine s'associa par son discours au parlement (22 janv. 1846), enfin le retour à l'alliance française, dont on vit un premier gage dans la visite de Victoria au château d'Eu en septembre 1843, visite que Louis-Philippe lui rendit en octobre 1844. Elle visita aussi l'Allemagne avec le prince Albert (août 1845), et reçut partout les témoignages de respectueuse sympathie auxquels elle était habituée dans l'intérieur de ses États, soit que l'auguste couple offrît, dans sa résidence favorite d'Osborne (île de Wight), le spectacle d'un accord conjugal dont les souverains de l'Angleterre n'avaient pas toujours donné l'exemple à leurs sujets, soit que parcourant, comme il le faisait presque chaque année, les sites romantiques de l'Écosse, il recueillît sur son passage les hommages des vieux clans et des grandes familles du pays. Cependant on compta jusqu'à trois attentats dirigés contre cette princesse si populaire. Le 10 juin 1840, un jeune homme nommé Oxford lui tira deux coups de pistolet, comme elle se promenait en calèche découverte à Constitution-Hill. Le 30 mai 1842, John Francis réitéra contre elle, et toujours sans l'atteindre, une tentative semblable, et le 3 juillet suivant G.-W. Bean allait également tirer sur la reine, mais il en fut empêché par un spectateur. Lord John Russell donna son nom au cabinet qui resta aux affaires depuis le 6 juillet 1846 jusqu'au 26 février 1852, sauf une légère interruption du 22 février au 3 mars de cette dernière année. La révolution de 1848 en France amena sur le sol anglais Louis-Philippe et sa famille. Ce fut avec une respectueuse sympathie que Victoria les vit s'établir au palais de Claremont, qui lui rappelait plus d'un souvenir de ses jeunes années. Cette révolution eut aussi en Angleterre son contre-coup dans les démonstrations chartistes et dans les procès politiques de l'Irlande. Le 17 octobre 1848, le Punjab fut annexé aux possessions anglaises dans l'Inde. En août 1849, Victoria, qui venait de sanctionner le bill destiné à régler le gouvernement des colonies australiennes et notamment de celle qui portait son nom, s'embarqua à Osborne pour visiter le roi des Belges. A l'ouverture du parlement en février 1851, elle fit allusion au bill des titres ecclésiastiques en réponse à la bulle du saint-siége qui, établissant en Angleterre une hiérarchie catholique, semblait porter atteinte à sa suprématie religieuse. Le 1er mai suivant fut inaugurée à Londres la première exposition des produits de l'industrie de toutes les nations, qui marqua une ère nouvelle dans l'histoire économique. La part prise par la reine et son époux aux progrès des arts et de l'industrie ne se borna pas à leur rôle officiel dans cette imposante manifestation. Le haut patronage de l'une et la collaboration intelligente, active, chaleureuse de l'autre furent dès lors acquis à tout ce qui pouvait favoriser un objet si important : telles furent la création du palais de cristal à Sydenham (juin 1854), la deuxième exposition universelle (1862), celle des trésors de l'art à Manchester (mai 1857), et la fondation du musée de Kensington.

Mais nous devons revenir sur nos pas pour indiquer le ministère de lord Aberdeen (déc. 1852 à fév. 1855), suivi immédiatement de celui de lord Palmerston, qui s'est prolongé jusqu'à la mort de cet homme d'État (18 oct. 1865), sauf un intervalle d'un an (26 février 1858 au 17 juin 1859), où lord Derby et les tories occupèrent de nouveau le pouvoir. Cette période fut principalement signalée par la guerre contre la Russie, où les forces anglaises s'unirent à celles de la France, où les marins et les soldats des deux nations agirent de concert aux bombardements d'Odessa, de Kertch, de Sveaborg, ainsi que sur les champs de bataille de l'Alma, d'Inkermann, de Balaklava et de Sébastopol. Plus tard la guerre de Chine (1860-1861) devait voir la France et l'Angleterre unir de nouveau leurs efforts et leurs armes. Le 17 avril 1855, l'empereur et l'impératrice des Français firent une visite à Windsor à la reine Victoria, qui leur rendit cette visite à Paris, le 22 août

suivant, et le souvenir de cet événement fut consacré par le nom d'*avenue Victoria* donné à l'une des voies conduisant à l'hôtel de ville. La révolte de l'Inde, qui éclata en mai 1857, en révélant certains vices de l'administration de l'Angleterre dans cette contrée, vint mettre à l'épreuve la constance de ses généraux et la fermeté de son gouvernement.

Mais cette princesse était réservée à des épreuves personnelles qui devaient la frapper dans ses affections les plus intimes. Déjà elle avait eu à pleurer sa mère, la duchesse de Kent, morte le 16 mars 1861, lorsque, le 14 décembre suivant, une fin prématurée lui enleva dans le prince Albert « celui, dit M. Guizot, qui avait été pendant vingt et un ans le premier sujet et le premier conseiller de la reine, son intime et seul secrétaire, associé sans bruit à toutes ses délibérations, habile à l'éclairer et à la seconder dans ses rapports avec son ministère, sans gêner ni offusquer le ministère lui-même, exerçant à côté du trône une judicieuse et salutaire influence, sans jamais dépasser son rôle ni porter atteinte aux conditions du régime constitutionnel ». La reine se montra inconsolable de cette perte, jusqu'à songer, dit-on, à une abdication que de hautes raisons politiques l'auraient seules empêchée de réaliser. Longtemps elle s'abstint de toute cérémonie extérieure, de toute apparition en public. Tout entière à sa profonde douleur, elle n'en sortait, en dehors des devoirs indispensables de la royauté, que pour s'occuper de léguer à l'avenir des témoignages durables de sa perte et de ses regrets.

Dans les années qui suivirent, les principales affaires dont le gouvernement de la reine Victoria eut à se préoccuper furent celle du Slesvig-Holstein, où lord Russell, par une lettre du 24 septembre 1862, se prononça contre les actes et les prétentions du Danemark; celle de la Grèce, où il se déclara prêt (24 déc.) à céder à cette puissance, sous certaines conditions, les îles Ioniennes, sur lesquelles s'exerçait depuis 1815 le protectorat de l'Angleterre; celle de Pologne, où il joignait inutilement (17 juin 1863) ses représentations à celles de la France et de l'Autriche. A leur tour, les gouvernements anglais et russe avaient refusé d'accéder à la proposition, faite par la France dès le 30 octobre 1862, d'intervenir dans la guerre civile qui venait d'éclater aux États-Unis, et persistèrent jusqu'à la fin dans leur rôle de neutralité. Parmi les complications que cette guerre amena dans la Grande-Bretagne, il faut compter la crise de l'industrie cotonnière, dont la grève des ouvriers de Lancashire (mars 1863) fut un des épisodes, et la vaste association des *fenians* ou démocrates d'Irlande et d'Amérique, qu'ont révélée de récents procès à Dublin (sept. et oct. 1865). Avec les élections générales de juillet et août 1865, la mort de lord Palmerston, qui les suivit de près et qui constitua lord Russell chef du cabinet, les fêtes navales de Cherbourg et de Portsmouth, qui ont rapproché pacifiquement les marines de France et d'Angleterre, nous touchons aux faits contemporains, et nous devons arrêter ici cette esquisse d'un règne qui, en offrant aux Anglais le modèle des vertus privées sur le trône, a prouvé une fois de plus que chez eux les femmes pouvaient glorieusement porter le sceptre interdit ailleurs à leur sexe.

Victoria a eu du prince Albert neuf enfants, savoir : *Victoria-Adélaide-Mary-Louisa*, née le 21 nov. 1840, mariée le 25 janvier 1858 à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse; *Albert-Edward*, prince de Galles, né le 9 octobre 1841, marié le 10 mars 1863, à la princesse Alexandra de Danemark; *Alice-Maud-Mary*, née le 25 avril 1843, mariée le 1[er] juillet 1862, au prince Louis de Hesse-Darmstadt; *Alfred-Ernest-Albert*, né le 6 août 1844; *Helena-Augusta-Victoria*, née le 25 mai 1846; *Louisa-Carolina-Alberta*, née le 18 mars 1848; *Arthur-William-Patrick-Albert*, né le 1[er] mai 1850; *Leopold-Georges-Duncan-Albert*, né le 7 avril 1853; *Beatrice-Mary-Victoria-Feodore*, née le 15 avril 1857. E.-J.-B. RATHERY.

J. Peyrot, *Hist. anecdot. de la reine Victoria*, trad. de l'anglais; Paris, 1838, in-16. — *Queen Victoria*; Londres, 1840, 2 vol. in-8°. — W. French, *Ancestry of queen Victoria and of prince Albert*; Ibid., 1842, in-8°. — A. de Busnes, *Notice biogr. sur Victoria*; Paris, 1855, in-4°. — Em. Jœglé, *La reine Victoria*; Paris, 1855, in-8°. — H. Castille, *Victoria*, dans les *Portraits politiques*, 1859, in-32. — Knight, *English Cyclop.*, biogr. — *Annual Register*. — *Annuaire de la Revue des Deux mondes*.

VICTORIA. *Voy.* VICTORINA.

VICTORIN DE FELTRE. *Voy.* VITTORINO.

VICTORINA ou **VICTORIA**, mère de Victorinus, et inscrite par Pollio dans le catalogue qu'il a dressé des tyrans de la Gaule au troisième siècle. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance qu'elles lui donnèrent le surnom de *Mère des armées* (mater castrorum). Elle les conduisit elle-même au combat, et Gallien n'eut point d'ennemi plus acharné. On frappa des monnaies à son effigie, en cuivre, en argent et en or. Après avoir vu périr son fils et son petit-fils (268), elle résigna la pourpre, et la fit donner d'abord à Marius, puis au sénateur Tetricus, son gendre. Elle ne survécut que quelques mois à cet événement : selon les uns Tetricus, jaloux de sa grande influence, lui ôta la vie; selon d'autres, sa mort fut naturelle.

Pollio, *Trig. tyr.*, IV, VI, XXX. — Aur. Victor, *De Cæsar.*, XXXIII. — Eckhel, t. VII, p. 454.

VICTORINUS (*Marcus Piauvonius*), un des trente tyrans, tué en 268, à Cologne. Il était fils de la célèbre Victorina (*voy.* ci-dessus), selon Pollio, qui l'a compris au nombre des trente tyrans. Il porta les armes de bonne heure, et se fit estimer par ses talents politiques et militaires. Associé vers 265 au gouvernement des Gaules

par Postumus, il lui apporta un utile concours dans la guerre contre l'empereur Gallien, et fut proclamé auguste par les soldats qui venaient de massacrer son collègue (267). L'année suivante il périt sous le poignard d'un de ses officiers, dont il avait outragé la femme.

Les témoignages des auteurs que nous citons varient beaucoup sur ce personnage, et ce serait peine perdue d'entreprendre à les concilier. Selon Pollio, Victorinus avait un fils, nommé aussi VICTORINUS, qu'il aurait appelé au partage du pouvoir, et qui serait tombé victime de l'assassin de son père.

Pollio, *Trig. tyrann.*, V. — Aur. Victor, *De Cæsar.*, XXXIII. — Eutrope, IX, 7.

VICTORINUS, écrivain ecclésiastique latin, souffrit le martyre durant la persécution de Dioclétien, probablement en 303. Il était évêque de Petabium en Styrie, d'où son surnom de *Petavionensis* ou *Pictaviensis*, qui a fait longtemps supposer qu'il appartenait à l'église de Poitiers. D'après saint Jérôme, il entendait mieux le grec que le latin, et cela expliquerait pourquoi ses ouvrages, fertiles en belles pensées, sont écrits dans une si pauvre langue. Cassiodore prétend, d'un autre côté, que Victorinus aurait dans l'origine enseigné la rhétorique. Aucun de ses nombreux écrits ne paraît être arrivé jusqu'à nous; saint Jérôme, qui parle de lui dans plusieurs endroits, fait notamment l'éloge de ses commentaires sur l'ancien Testament et sur l'Apocalypse. On en trouve un sous ce dernier titre et avec le nom de Victorinus dans la *Bibl. Patrum maxima* (1677, t. III); mais les meilleurs juges l'ont rejeté comme apocryphe. Le fragment publié par Cave dans son *Hist. littér.*, t. Ier, et intitulé *De fabrica mundi*, pourrait être, avec plus de raison, un extrait du commentaire de la Genèse. On a donné à Victorinus sans aucune preuve la paternité de différentes poésies religieuses, tels que *De Jesu Christo*, *De pascha Domini*, et *De cruce Domini*, qui se trouvent dans le recueil de Fabricius.

Cet écrivain a été confondu avec Victorinus Afer (*voy.* ci-après) jusqu'au dix-septième siècle, où Rivinus et Launoy ont les premiers éclairci quelques-unes des particularités qui le distinguent.

S. Jérôme, *De viris ill.*, 74. — Cassiodore, *Instit. divina.*, I, 7, 9. — Launoy, *De Victorino episcopo et martyre*; Paris, 1664, in-4°.

VICTORINUS (*Caius* ou *Fabius Marius*), dit *l'Africain*, rhéteur et grammairien latin, né en Afrique, mort en 370. Il fit probablement ses études à Rome, et y enseigna la rhétorique avec tant d'éclat qu'on lui éleva une statue dans le forum de Trajan. Après avoir professé longtemps le paganisme, il se convertit dans sa vieillesse à la foi nouvelle, et lorsque Julien défendit aux chrétiens de donner des leçons publiques de belles-lettres (362), Victorinus aima mieux fermer son école que de renier sa religion. Le récit de sa conversion est raconté avec détails, sur l'autorité de Simplicianus, évêque de Milan, dans *les Confessions* de saint Augustin, qui ne tire pas une mince gloire d'un si éminent prosélyte. On a prétendu, en se fondant sur les leçons fautives de quelques manuscrits, qu'il avait géré le consulat, ou au moins qu'il avait été consulaire; toutefois son nom ne se retrouve pas dans les fastes, et il faut en conclure ou qu'il a été confondu avec Aurelius Victor, consul en 369, ou bien qu'il n'a eu que le titre de consul subrogé. La renommée dont Victorinus a joui comme rhéteur ne peut que s'affaiblir à la lecture de ses traités de théologie. Écrits d'un style faible et entortillé, dans une phraséologie souvent barbare, sans être soutenus par une ample érudition ni relevés par de brillants développements, ils méritent la critique sévère de saint Jérôme, qui juge l'auteur aussi obscur qu'ignorant. L'exposition du traité *De inventione* est plus difficile à comprendre que le texte auquel il sert de commentaire; quant aux hymnes, elles sont dépourvues de toute inspiration poétique et même contraires aux lois de la prosodie. On a de Victorinus : *Expositio in Ciceronis Rhetoricam, sive De inventione lib. II*; Milan, 1474, in-fol.; Paris, 1508, in-fol., et 1537, in-4°; Venise, 1522, in-8°, avec les notes d'Asconius Pedianus; dans les *Antiqui rhet. lat.* de Pithou, 1599 et 1756, et dans le *Cicéron* d'Orelli, t. V; — *De generatione Verbi divini*, contre l'arien Candide; impr. dans les *Conceptiones in Genesim* de J. Ziegler (Bâle, 1528, in-fol.), avec un fragment du traité de Candide; puis dans les *Orthodoxographa* d'Hérold (1555), dans l'*Hæresiologia* (1556), du même, dans les *Analecta vetera* de Mabillon (1685, t. IV), et dans la *Bibl. Patrum* de Galland, t. VIII; — *De Trinitate contra Arium lib. IV*, impr. dans l'*Antidotum contra hæreses* (Bâle, 1528, in-fol.), et suivi du *De ὁμοουσίῳ recipiendo*, abrégé du traité précédent, et des *Hymni III de trinitate*, par le même; le tout a été inséré dans la *Bibl. Patrum* de Galland, t. VIII; — *Ars grammatica de orthographia et ratione metrorum*, en quatre livres; Tubingue, 1537, in-4°, et dans les *Grammatici antiqui* de Putsch (1605); les traductions de Platon mentionnées par saint Augustin se sont perdues; — *Ad Justinum Manichæum contra duo principia manichæorum et de vera carne Christi; De verbis Scripturæ* Factum est vespere et mane dies unus; deux pièces impr. dans les *Opera dogmatica vetera* de Sirmond (1630, in-8°), et dans la *Bibl. Patrum* de Galland, t. VIII; — *Commentarius in epist. Pauli ad Galatas*, en deux livres; *In epist. Pauli ad Philippenses*, un livre; *In epist. Pauli ad Ephesios*, deux livres; *De physicis*, contre les philosophes qui attaquaient la Genèse : ces quatre ouvrages, découverts dans la Vaticane par

A. Maï, sont insérés dans le t. III de ses *Scriptorum veterum nova collectio* (Rome, 1828, in-4°). Outre les écrits ci-dessus, il en est encore un, intitulé ***De fratribus VII Maccabæis interfectis***, poëme épique en sept livres, et qui a été tour à tour attribué à Victorinus Afer et à Hilaire d'Arles, mais qui appartiendrait plutôt à ce dernier s'il pouvait être de l'un ou de l'autre. P. L.

S. Jérôme, *De viris ill.*, 101; *Proœm. in epist. ad Galat.; Chron. ad. ann.* 360; *Adv. Rufinum.*— S. Augustin, *Confess.*, l. III, c. II, IV; v. — Galland, *Bibl. Patrum*, t. VIII. — Schœnemann, *Bibl. Patrum latin.*, t. I. — Rivinus, *Reliquiæ duum Victorinorum, Pictaviensis unius episcopi, Afri alterius C. Marii*; Gotha, 1652, in-8°.

VICTORIUS. *Voy.* VETTORI.

VIDA (*Marco-Girolamo*), poëte latin moderne, né à Crémone, vers 1480 (1), mort à Albe, le 27 septembre 1566. Son père, Guglielmo, et sa mère, Leona Osacala, nobles d'origine mais pauvres, n'épargnèrent rien pour son éducation, et il fit avec éclat ses études à Padoue, à Bologne et à Mantoue. Après avoir reçu les ordres sacrés, il entra fort jeune encore dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Marc à Mantoue. Il y resta peu de temps, et se rendit à Rome, où il devint chanoine de Saint-Jean-de Latran. Sans négliger les profondes études théologiques auxquelles il s'était livré jusque-là, il commença à composer ces poésies latines qui devaient le mettre au premier rang des poëtes modernes. Son premier essai fut un poëme sur le combat de treize Français contre treize Italiens sous les murs de Barletta. Mais ce qui devait attirer sur lui les faveurs du pape Léon X, ce fut son poëme sur les échecs : telle était en effet la grâce du langage, la facilité avec laquelle le jeune auteur s'était joué des difficultés du sujet et de l'expression, que le pape, émerveillé de cette œuvre, se fit présenter Vida par l'évêque de Vérone, Giberti, qui s'était déclaré son protecteur. Il fut pourvu, par ce pontife (2), du prieuré de Saint-Sylvestre, à Frascati, où il passa une grande partie de sa vie, s'inspirant sans doute du calme et du bien-être où il vivait pour faire passer dans ses vers une partie de la douceur de son maître Virgile. A l'instigation de Léon X, qui pensait « que la crèche de Bethléem renfermait une épopée, et qu'il n'existait qu'un livre où le chrétien pût trouver un sujet digne de la divinité », Vida commença dans cette belle retraite le poëme de *la Christiade*. Clément VI tint à honneur de le nommer au siége épiscopal d'Alba, dans le Montferrat (6 fév. 1532).

(1) Niceron le fait naître en 1470, et l'abbé Souquet de La Tour en 1507; deux dates qui paraissent également incompatibles avec l'apparition de sa première œuvre en 1503.

(2) Dans une *élégie*, qui est une autobiographie, Vida reconnaît ainsi tout ce qu'il dut à Léon X :

Leo jam carmina nostra
Ipse libens relegebat. Ego illi carus et auctus
Muneribus, opibusque et honoribus insignitus;
Omnia erant mihi læta; animo nihil amplius ultra
Optabam...

Aussi bon évêque qu'il était excellent poëte, Vida montra un grand courage pendant le siége que cette ville eut à soutenir contre les Français, et parvint, par son exemple autant que par ses paroles, à organiser une résistance qui triompha de tous les efforts de l'ennemi (1542). Le renom de savant théologien que Vida s'était depuis longtemps acquis le fit choisir pour accompagner au concile de Trente les légats du pape (1545). Paul III songeait à le nommer à l'évêché de Crémone, lorsque la mort vint le surprendre (1549). Quelque temps auparavant il avait trouvé le moyen de nourrir les habitants d'Albe pendant une disette, et de réparer et de bâtir plusieurs églises.

Les poésies latines de Vida ont paru pour la première fois ensemble sous le titre : *De arte poetica; De bombyce; De ludo scacchorum; Hymni et Bucolica*; Rome, 1527, in-4°. Nous allons passer successivement en revue les morceaux qui composent cette édition : *Scacchia ludus* (Jeu des échecs), trad. en français au seizième siècle par Des Masures (Paris, 1556, in-4°) et par un écrivain anonyme du Dauphiné (ibid., 1862, pet. in-12), puis par Levée avec *les Vers à soie*, et par Alliey, dans ses *Poëmes sur le jeu des échecs* (ibid., 1851, in-8°). La partie a lieu entre Apollon et Mercure, à l'occasion des noces de l'Océan et de la Terre et en présence de Jupiter, de Vénus, de Mars et de Vulcain; la victoire reste à Mercure. Très-apprécié des poëtes, ce livre a été l'objet de critiques sérieuses de la part des joueurs d'échecs; — *De arte poetica;* divisé en trois chants, ce poëme, dédié à François, dauphin, fils de François I[er], traite de l'éducation du poëte, de l'invention, dont Virgile, peut-être au détriment d'Homère, est offert comme le plus parfait modèle, et de l'élocution. Vida, à la différence de Boileau, n'a devant les yeux qu'un seul type de poésie, le poëme épique, sans rien dire des autres genres. Annoté par le P. Oudin, dans les *Poemata didascalica*, où il est compris, cet ouvrage didactique a été trad. en prose par l'abbé Batteux dans ses *Quatre poétiques* (1771), et en vers par Barrau (Paris, 1808, 1845, in-8°), par Valant (*l'Éducation du poëte*; ibid., 1814, in-12), par Gaussein (Bruxelles, 1819, 1821, in-8°), et par P. Bernay (Nevers, 1845, in-8°), avec une vie de l'auteur et des remarques; — *De bombyce* (le Ver à soie), poëme, dédié à Isabelle d'Este, et dans lequel, avec beaucoup d'élégance et de pureté, Vida décrit les mœurs et le travail de cet insecte; trad. en prose par Crignon (Paris, 1786, in-16), par J.-B. Levée (ibid., 1809, in-8°), et en vers par M. Bonafous (Paris, 1840, in-8°, et 1843, in-12); — *Hymni de rebus divinis*; ces hymnes, au nombre de trente-sept, consacrés à célébrer Dieu, Jésus, la Vierge, les Apôtres, etc., sont faits à l'imitation de ceux d'Homère et de Callimaque; si l'auteur y est un peu théologien, c'est surtout du côté où la théologie touche à la phi-

losophie; — *Carminum liber*, recueil d'élégies, d'odes, d'épîtres et d'épigrammes sur les événements du jour. Le poëme de *la Christiade* fut d'abord impr. à Crémone : *Christiados lib. VI*, 1535, in-4°. C'est l'œuvre la plus importante de l'auteur. Inférieur toutefois au poëme *De partu Virginis*, de Sannazar, on reproche à celui de Vida, outre une singulière confusion de souvenirs païens et de traditions chrétiennes, de devoir davantage à la rhétorique qu'à l'inspiration poétique. « On peut, dit M. Saint-Marc-Girardin, faire dater de Vida l'introduction dans la littérature du quinzième siècle de la paraphrase et de la périphrase. Tout y est paraphrasé, c'est-à-dire que le récit y a toujours une sorte de mouvement oratoire, au lieu du mouvement libre et aisé de la narration; et comme si ce n'était pas assez d'altérer ainsi le caractère des événements, la périphrase est là pour effacer le peu qui restait de vérité. Les vers sont élégants, mais c'est une élégance vieille et morte. Jamais l'horreur du mot propre et l'effort pour trouver le prétendu mot élégant n'ont été poussés plus loin. » C'est la langue et souvent la pensée de Virgile. Le Saint-Esprit s'appelle *Aura*, l'Eucharistie *Cerealia dona*, Jésus lui-même *Rex opimus*. Mais à côté de ces défauts, fruits d'un amour presque païen de l'antiquité, il faut citer, non pas tant la mort de Jésus, morceau cependant très-vanté, que son entrée triomphante aux enfers, dont les beaux vers ne sont pas gâtés par trop de réminiscences païennes. Trad. en espagnol par Cordero (1554), en italien par Ercolini (1792), en allemand par Muller (1811), ce poëme l'a été en français par l'abbé Souquet de La Tour (Paris, 1826, in-8°), avec élégance et fidélité.

Vida a de plus publié en prose les ouvrages suivants : *Constitutiones synodales*; Crémone, 1550, in-8°; — *Discorsi contra gli abitanti di Pavia*; Crémone, 1550, in-8°; Paris, 1562, in-8°; Venise, 1764, in-8° : il s'agit dans ces trois harangues, écrites en latin, d'un droit de préséance de Crémone sur Pavie, et que l'évêque fut chargé de soutenir; — *Dialogi de Reipublicæ dignitate*; Crémone, 1556, pet. in-8° : les entretiens de Vida avec les cardinaux Cervini, Pole, dal Monte, avec Flaminio et Priuli, font le sujet de ces dialogues. Les poésies de Vida ont toutes été recueillies dans l'édit. de Crémone, 1550, 2 tom. pet. in-8°, laquelle a été reproduite avec peu de changements dans celles de Lyon, 1548, 1554, 1559, 1581, in-16; d'Oxford, 1722-33, 4 part., gr. in-8°, fig.; et de Crémone, 1733, 3 vol. in-8°. L'édition la plus correcte et la plus recherchée est celle des Volpi (*Poemata omnia, cum dialogis*; Padoue, 1731, 2 vol. in-4°), qui a servi de modèle à la réimpr. de Londres (1732, 4 tom. in-12). E. A.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, 2e part. — Vairani, *Cremonensium monumenta*. — Tadisi, *Vita di Vida*; Bergame, 1788, in-8°. — Ughelli, *Italia sacra*. — Freher, *Theatrum*. — Ghilini, *Theatro d'Uomini letterati*. — Tessier, *Éloges de M. de Thou*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIX. — Marcheselli, *Défense de J. Vida*; Padoue, 1775. — Schizzi, *Sulle principali opere di Vida*; Milan, 1840, in-8°. — Lancetti, *Della vita e degli scritti di Vida*; Milan, 1840, in-8°. — Mansuetti, *Orazione in lode di Vida*; Alba, 1846, in-8°. — Souquet de la Tour, *Notice*. — Saint-Marc-Girardin, dans la *Revue des deux mondes* du 1er avril 1850. — Lefèvre-Deumier, *Études biogr.*

VIDIUS (*Guido* GUIDI, en latin *Vidus*), médecin italien, né vers 1500, à Florence, mort le 26 mai 1569, à Pise. De famille patricienne, il était fils de Giuliano Guidi et de Costanza de Domenico. Après avoir exercé la médecine avec succès dans sa patrie, il se rendit en France, attiré sans doute par les sollicitations de son compatriote Luigi Alamanni, qui était en grande faveur auprès de François Ier. Ce fut vers 1542 qu'il entreprit ce voyage, puisqu'on le trouve dans cette année-là en possession de la charge de premier médecin du roi et d'une chaire au Collége royal. Par une exception bien rare dans l'histoire des sciences, et qui n'en est que plus flatteuse pour le mérite de celui qui en était l'objet, le nouveau professeur n'excita pas, quoique étranger, l'envie de ses confrères; non-seulement ils s'empressèrent autour de lui, et le prièrent de joindre à ses leçons théoriques des démonstrations d'anatomie, mais ils appliquèrent, selon Duval, à son arrivée en France cette phrase toute césarienne : *Vidus venit, Vidus vidit, Vidus vicit*. Outre son double traitement et les émoluments d'une riche clientèle, Guidi reçut du prince plusieurs bénéfices ecclésiastiques. A la mort de son bienfaiteur (1547), il accepta l'offre que lui fit le grand-duc Cosme Ier d'enseigner la philosophie à Pise, où bientôt après il devint professeur de médecine. La plupart de ses ouvrages ont été publiés après sa mort par son neveu Guido Guidi, professeur à Pise et médecin de la reine Catherine de Médicis, et réunis sous le titre d'*Ars medicinalis* (Venise, 1611, 3 vol. in-fol., et Francfort, 1626, 1645, 1667, in-fol.). Ce recueil contient entre autres : *De chirurgia lib. V*; Paris, 1544, in-fol. : traduction d'un traité d'Oribase, et d'un autre d'Hippocrate avec les commentaires de Galien et ceux de l'auteur; ces derniers ont été mis en français par Fr. Le Fèvre (Paris, 1555, in-12); l'ouvrage est dédié à François Ier; — *De febribus lib. VII, quibus accedunt Institutionum medicinalium lib. III*; Florence, 1585, in-4°; Padoue, 1591, 1595, in-4°; — *De anatomia lib. VII*; Venise, 1611, in-fol., avec 78 pl., grossièrement exécutées et peu fidèles. Guidi a contribué dans une certaine mesure au progrès de l'anatomie; il a décrit les vertèbres, les cartilages, le cerveau, le cœur et l'œil avec une exactitude remarquable, mais en profitant, on doit le dire, des travaux de Vesale et de Fallope. P. L—Y.

Salvini, *Fasti consolari dell' Acad. fiorent.* — *Illustri Toscani*, t. IV. — Guill. Duval, *Hist. du Collége royal*. — Goujet, *Idem*, t. III, in-12. — Tiraboschi, *Storia letter.*, t. VI, 2e partie. — *Biogr. méd.*

VIEIL (LE). *Voy.* LE VIEIL.

VIEILH DE BOISJOLIN. *Voy.* BOISJOLIN.

VIEILLEVILLE (*François* DE SCEPEAUX (1), sire DE), comte de Duretal, maréchal de France, né en 1510, mort au château de Duretal, le 1er décembre 1571. Issu d'une ancienne maison de l'Anjou, il était fils de René de Scepeaux, chevalier, et de Marguerite de La Jaille. Élevé, comme enfant d'honneur dans la maison de Louise de Savoie, il y était depuis quatre ans, lorsque, grossièrement insulté par le maître d'hôtel de cette princesse « il lui donna de l'épée au travers du corps ». Sans attendre les conséquences de ce coup, « qui ne fut pas tenu pour mauvais », il s'enfuit chez son père, et, y réunissant une petite troupe de gentilshommes, alla avec eux rejoindre, à Chambéry, Lautrec, son parent, qui se préparait à l'expédition de Naples (fév. 1528). Sa conduite au siége de Pavie, et à celui de Melfi, où il refusa de recevoir une rançon de 60,000 écus du prince de cette ville tombé entre ses mains, lui acquit une éclatante réputation de bravoure, et le fit placer par le roi auprès de son fils, le duc d'Orléans, plus tard Henri II. A la reprise des hostilités (1536), il se rendit en Provence, et se signala particulièrement à la prise d'Avignon, nouvel exploit qui lui valut d'être armé chevalier par François Ier. Employé en Italie, sous les ordres du comte d'Enghien, c'est à lui que ce jeune prince dut en partie la victoire de Cerisolles (11 avril 1541), par l'habile conseil qu'il lui donna de ne pas se hâter imprudemment contre une forte réserve de l'ennemi. Nommé ambassadeur à Londres par Henri II (avril 1547), il s'acquitta habilement d'une mission dont le but était de disputer à l'Espagne l'alliance de l'Angleterre en offrant à Édouard VI la main d'Élisabeth de France. Appelé au conseil d'État (1551), il y fit preuve d'un esprit politique aussi sûr que dégagé de préjugés religieux en conseillant l'alliance avec les protestants d'Allemagne et l'envahissement des Trois-Évêchés à la place d'une nouvelle expédition en Italie, que proposait Montmorency. Puis il assista à la prise de Metz, de Toul, et d'Yvoi, devint maréchal de camp (24 juin 1552), et contribua au salut de Metz en harcelant sans relâche les troupes de l'empereur, et en s'emparant de Pont-à-Mousson. Nommé le 1er mai 1553 au gouvernement de Metz, il déjoua par sa vigilance plusieurs entreprises du comte de Mexia, en 1554 et en 1555, pour reprendre cette place, et négocia une alliance avec les princes protestants d'Allemagne. Après la prise de Thionville (22 juin 1558), dont il avait dirigé le siége avant l'arrivée de Guise, il reçut, le 15 février 1559, un brevet qui lui assurait la première place vacante de maréchal de France. Dans les conférences qui amenèrent le traité de Cateau-Cambrésis, il eut le courage de combattre les articles qui abandonnaient toutes les conquêtes de la France en Savoie et en Piémont. Assez tolérant pour avoir passé auprès de ses contemporains pour favoriser les nouvelles doctrines, il fit les plus grands efforts pour dissuader le roi d'aller au parlement arrêter les six conseillers suspects d'hérésie. Après la mort d'Henri II (10 juill. 1559), auquel il avait mis l'armet en tête dans ce tournoi qui lui fut si fatal, et qu'il avait en vain détourné de fournir une autre course, Vieilleville fut successivement chargé, sous François II, d'arrêter la marche des conjurés d'Amboise sur Orléans (15 mars 1560), et de réprimer les entreprises des religionnaires de Rouen et de Dieppe. Au début du règne de Charles IX, il fut envoyé d'abord à Vienne, où il fit les premières ouvertures d'un mariage, qui se réalisa plus tard, entre le roi et Élisabeth d'Autriche, puis en Angleterre pour dissuader la reine Élisabeth de secourir les protestants de France. A son retour, il trouva la guerre allumée, et par son énergie sauva la capitale des entreprises de Condé, qui s'était avancé pour la surprendre (2 déc. 1562).

Nommé peu de jours après maréchal de France, à la place de Saint-André (19 déc. 1562), il fallut pour décider Vieilleville à accepter ce titre que le roi et Catherine de Médicis vinssent chez lui l'en prier. Un semblable refus qu'il opposa en 1567 à l'acceptation de la charge de connétable le rendit d'autant plus cher à la cour, qu'il facilita ainsi la création des hautes fonctions de lieutenant général du royaume en faveur du duc d'Anjou. Tout en réprimant avec énergie les troubles de Rouen (1563), où il tint tête au sire de Villebon, son parent, ceux du Poitou (1567), de la Bourgogne et du Lyonnais (1570), il chercha cependant à calmer la fureur des factions. C'est pendant un séjour, qui dura plus d'un mois, de la cour à la terre de Duretal, dont la belle forêt avait beaucoup d'attrait pour Charles IX, que le maréchal mourut, presque subitement. Le poison abrégea-t-il ses jours ? On ne peut rien affirmer à ce sujet. Voici le récit de François du Paz, qui a accrédité cette version : « Quelques méchants, jaloux du bon visaige et de l'amitié que luy portoit le Roy, ce dernier jour de novembre 1571, le firent empoisonner, et mourut en douze heures après que le poison luy fut donné. » Brave et expérimenté capitaine, Vieilleville fut surtout recommandable par une modération bien rare dans le temps où il vécut; il était du petit nombre de ces politiques « qui ne voulaient rien troubler, mais pacifier tout ». Brantôme a dit de lui : « Ce maréchal avoit acquis de tout temps la réputation d'estre brave et vaillant. Avec cette hardiesse et vaillance, il estoit homme de grandes affaires et de gentil esprit, et fort fin : ainsy le tenoit-on à la cour. » Les *Mémoires* qui portent son nom ont été rédigés par Vincent Carloix, son secrétaire; édités pour la première fois par Griffet (Paris, 1757, 5 vol. in-8°), ils font partie des collections Michaud et Petitot.

De son mariage avec Renée Le Roux, Vieilleville ne laissa que deux filles.

(1) Scepeaux est une terre entre Laval et Craon. Vieilleville existe encore sur les bords du Loir; mais ce n'est plus qu'une ferme, située à huit kilomètres de Duretal (dép. de Maine-et-Loire).

Mém. de Vieilleville. — Brantôme, *Grands capitaines français.* — Le Laboureur, *Mémoires de Castelnau*, addit. — Du Paz, *Hist. de plusieurs maisons illustres de Bretagne.* — Montluc, *Mémoires.*

VIEIRA (*Antonio*), missionnaire portugais, né le 6 février 1608, à Lisbonne, mort le 18 juillet 1697, à Bahia. Il était fils de Christovam Vieira et de Maria de Azevedo, tous les deux appartenant à de bonnes familles. Emmené par ses parents au Brésil, il fut placé à Bahia, dans l'une des écoles des jésuites, fit sous leur direction de brillantes études, et embrassa leur règle en 1625. Un ardent désir de répandre l'Évangile parmi les tribus indiennes le porta à faire une étude approfondie de leurs principaux idiomes et même de ceux des nègres. Au lieu de l'envoyer dans les forêts, ses supérieurs lui firent suivre les cours de philosophie et de théologie. Choisi par le vice-roi pour accompagner en Portugal son fils Fernando de Mascarenhas, il s'embarqua avec lui en février 1641. Tous deux furent assaillis à leur débarquement par le peuple, qui les prenait pour des partisans de l'Espagne; le jeune homme fut grièvement blessé à la tête, et Vieira jeté en prison. Admis peu après à la cour, il prêcha avec un remarquable talent devant le roi Jean IV, qui le nomma son prédicateur et l'appela dans ses conseils. A partir de ce moment Vieira devient un véritable diplomate. Les mémoires qu'il présente accusent des vues d'une étendue qui auraient fait peut-être renaître les beaux temps du Portugal si on les avait suivis. En 1646 il remplit une courte mission à Paris et à La Haye. Il y revint en 1647, et passa de là à Londres, dans la vue de pourvoir son pays d'une marine que depuis des années il avait perdue. En 1650 il se rendit à Rome afin de conclure un mariage pour l'infant Théodose; mais la jalousie de l'ambassadeur d'Espagne l'ayant exposé à perdre la vie dans un guet-apens, il alla à Naples, chargé d'une mission nouvelle. Ce ne fut qu'à la fin de 1652 qu'il lui fut permis d'accomplir son vœu le plus cher, celui de se consacrer à l'instruction chrétienne des sauvages. Arrivé au Brésil en janvier 1653, il fut envoyé dans les missions du Para, et s'enfonça dans les solitudes baignées par le Tocantin; là, ayant voulu arracher les Indiens à l'esclavage et au travail forcé que leur avaient imposé les colons, il vit échouer tous ses efforts contre le mauvais vouloir de ces derniers, et résolut d'en appeler au pouvoir central. Il retourna en Portugal, obtint tout ce qu'il demanda, et malgré les instances du roi, qui voulait le garder auprès de lui, se rembarqua pour le Brésil, où il arriva le 18 mai 1655. Le gouverneur du Maranham le favorisa de son appui, et la cause des indigènes triompha un moment. Six années d'un zèle infatigable propagèrent dans le désert les bienfaits de la civilisation. A la mort de Jean IV Vieira se trouva sans protecteur. La haine des colons éclata : il fut arrêté, jeté sur un vaisseau et conduit comme un criminel à Lisbonne (1661). On refusa d'abord de l'entendre; néanmoins, après un plus mûr examen, la régente, Louise de Guzman, lui donna raison, et désigna un nouveau gouverneur du Maranham. Vieira n'accompagna point le chargé de pouvoirs de la régente; il fut même exilé à Porto, puis à Coïmbre par le ministre Castelmelhor. Durant le cours de ses travaux apostoliques, Vieira avait évoqué les mystiques légendes des sébastianistes, et avait essayé à l'aide des prophéties de reconstruire un monde idéal, paré de la vieille gloire du pays. C'était le rêve d'un illuminé; il fit un livre où ses espérances étaient consignées; notre missionnaire n'en répandit que des copies, mais dès qu'on eut examiné à Coïmbre le *Quinto imperio do Mundo* (1), le saint office s'en émut, et fit renfermer l'auteur dans un de ses cachots. Cette dure réclusion dura depuis novembre 1665 jusqu'au 23 septembre 1667. Le pape Alexandre VII, qui avait approuvé les poursuites, voulut bien se contenter d'une simple dénégation de principes de la part de l'accusé. Après avoir été relégué à Pedroso, celui-ci rentra dans la capitale, où il donna dans ses prédications la mesure de son génie, et se rendit en 1669 à Rome. L'ordre de Saint-Ignace se porta à sa rencontre à deux milles de la cité, et le général le reçut comme en triomphe. Le pape l'accueillit; la reine Christine voulut faire de lui son confesseur; il refusa ces honneurs, mais il ne renonça point à la diplomatie. Au bout de six ans il retourna à Lisbonne, et quitta cette ville le 27 janvier 1681, pour le Brésil. Il y fut chargé par le général des jésuites de diriger les couvents de l'ordre ainsi que le mouvement général des missions. Bien qu'accablé sous le poids de l'âge, devenu sourd et aveugle, il n'en conserva pas moins jusqu'à sa mort la pureté admirable de son style et la force de son imagination.

Vieira passe à bon droit pour un des plus grands prosateurs qu'ait produits le Portugal, si ce n'est peut-être le premier. Ses principaux ouvrages sont : *Sermões;* Lisbonne, 1683-1754, 16 vol. in-4° : on en a fait un choix, ibid., 1852-53, 6 vol. in-8°; — *Historia do futuro;* ibid., 1718, in-4°; — *Cartas;* ibid., 1735-46, 3 vol. in-4°, et 1854, 3 vol. : cette correspondance, bien que volumineuse, n'en est pas moins incomplète; — *Voz sagrada, politica, rhetorica e metrica;* ibid., 1748, in-4° : collection des œuvres diverses en latin et en portugais, parmi lesquelles se trouvent les poésies de l'auteur; — *Ecco das voces saudosas;* ibid., 1757, in-4°; — *Noticias reconditas do modo de proceder a inquisição de Portugal;* ibid., 1821, in-8°; — *Cartas a D.-R. de Macedo;* ibid., 1827, in-4°. On a attribué au P. Vieira l'*Arte de furtar* (Amst., 1652, in-4°), livre célèbre, qui a eu beaucoup d'éditions; le procès littéraire auquel il a donné lieu n'a pas encore eu de solution satisfaisante. F. Denis.

(1) Le ms. original de ce curieux ouvrage existe à la Bibliothèque imp. de Paris.

Memorias do Instituto historico do Brasil, 13 oct. 1854. — *Revista trimensal*, t. XIX. — Fr. de Fonseca, *Vida de P. Vieira*; Barcelone, 1734, in-fol. — A. de Barros, *Vida de P. Vieira*; Lisbonne, 1746, in-8°. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — F.-A. Lobo, *Discurso historico e critico*; Coïmbre, 1823, in-8°. — Magnin, *Causeries littéraires*. — Roquete, *Epitome da vida do P. Antonio Vieira*, à la tête des *Cartas selectas*, réimpr. avec corrections dans la *Revista trimensal* de 1844. — Inn. da Sylva, *Diccion. bibliogr. portuguez*, t. Ier.

VIEN (*Joseph-Maria*, comte), peintre français, né à Montpellier, le 18 juin 1716, mort à Paris, le 27 mars 1809. Placé d'abord chez un procureur de Montpellier, puis chez un ingénieur du cadastre, qui l'employa à dresser la carte du territoire de Frontignan, un goût décidé pour la peinture le porta à entrer comme simple décorateur dans une fabrique de faïence, puis dans l'atelier de Giral, élève de La Fosse. Quelques portraits de magistrats, le dessin du catafalque du duc du Maine (1736), attirèrent l'attention sur ses premiers essais, et en 1741 il partit pour Paris, où il entra dans l'atelier de Natoire. Ayant obtenu le grand prix sur le sujet de *David se résignant à la volonté du Seigneur qui avait frappé son royaume de la peste* (1743), il alla à Rome comme pensionnaire du roi. Par une heureuse innovation, qui devait faire de lui le précurseur de l'école de David, il s'adonna tout à la fois à l'étude de la nature et à celle des maîtres de la Renaissance. Ce fut dans ces intentions qu'il composa le charmant tableau de l'*Ermite endormi*, aujourd'hui au Louvre, une suite de trente-deux eaux-fortes sous le titre de *Caravane du sultan à La Mecque, mascarade donnée par les pensionnaires de l'Académie de France en* 1748 (Paris, in-4°), et six grands tableaux représentant la *Vie de sainte Marthe*, pour les capucins de Tarascon. A son retour (1750), il persista dans cette réaction contre le maniérisme en vogue, et à Mme Geoffrin, qui lui demandait une tête dans le goût de Vanloo, il répondit : « J'en suis fâché, madame, mais je ne sais faire que des Vien. » Cependant son *Embarquement de sainte Marthe* lui conquit le suffrage de Boucher lui-même, qui décida l'Académie à le recevoir agréé (30 oct. 1751). Le 30 mars 1754 il en était élu membre, sur une œuvre, *Dédale et Icare* (au Louvre), où la vulgarité se mêle désagréablement au sentiment de l'idéal. La véritable gloire de Vien devait être dans son enseignement ; à cet égard, comme le disait Diderot, il n'avait pas de rival. Dès qu'il fut professeur (6 juillet 1754), il rendit l'étude du modèle vivant obligatoire, ajouta d'intéressantes discussions sur l'art antique, et forma à ses leçons Regnault, Vincent, Ménageot, David enfin, le chef futur de la nouvelle école française. Une grande composition de cette époque caractérise le mieux son talent : c'est *la Prédication de saint Denis*, qui se trouve encore à Saint-Roch. Directeur de l'Académie de France à Rome (1775-1781) après Natoire, il ne s'y occupa pas seulement de l'intérêt de ses élèves en obtenant pour eux une augmentation de pension et en créant une exposition annuelle de leurs œuvres, mais il prit encore une grande part à ce retour vers les études de l'art antique que Winckelmann et Mengs venaient de propager. Recteur de l'Académie de peinture le 7 juillet 1781, il devint premier peintre du roi le 17 mai 1789. Si la révolution lui enleva ses places et ses pensions, elle acheva de faire triompher dans l'art les idées dont il avait été le précurseur; et, âgé de soixante-quinze ans, il composa *les Vicissitudes de la guerre*, et sur *le Bonheur de la vie* une suite de dessins où l'imitation de l'antique nous semble aujourd'hui n'avoir pas tout à fait atteint le modèle qu'elle se proposait. Telle était la réputation de Vien, qu'après le 18 brumaire il fit partie du sénat (déc. 1799), et qu'il reçut le titre de commandant de la Légion d'honneur (1802), et celui de comte (1808). Agé de quatre-vingt-treize ans il esquissait encore une *Andromaque montrant les armes d'Hector à son fils*, lorsqu'il s'éteignit sans maladie. Son corps fut déposé au Panthéon. Sa femme (*voy.* ci-après) et son fils ont cultivé également la peinture.

Le musée du Louvre ne possède de Vien que quatre tableaux : *Saint Germain et saint Vincent*, *Dédale et Icare*, *l'Ermite endormi*, *Amours jouant avec des fleurs*, *des cygnes et des colombes*. Des 179 tableaux qu'il avait composés, un grand nombre se trouvent dans les musées de Montpellier (*Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *Saint Grégoire le Grand*, *Vieillard endormi*), de Nîmes, de Toulouse, et d'autres villes des départements. On a aussi de lui quarante pièces, et une foule de dessins, les uns à la plume et au bistre, les autres aux crayons noir et blanc. Ducis lui a consacré une belle épître en vers, où sont décrits ses principaux tableaux.

VIEN (*Marie* Reboul, Mme), femme du précédent, née en 1728, à Paris, où elle est morte, le 28 décembre 1805. Elle peignit avec talent la nature morte, et fut reçue à l'Académie de peinture, le 30 juillet 1757, sur une miniature représentant *un Coq qui met la patte sur un œuf* (musée du Louvre).

Chaussard, *Notice hist.*, dans *le Pausanias français*. — *Magasin encyclop.*, ann. 1809. — *Moniteur univ.*, ann. 1809. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 201.

* **VIENNET** (*Jean-Pons-Guillaume*), poëte français, né à Béziers, le 18 novembre 1777. Son père, *Jacques-Joseph*, membre de la Convention, contesta le droit de cette assemblée à juger Louis XVI, et vota la réclusion jusqu'à la paix. Son oncle, *Esprit*, avait été curé de Saint-Merry pendant trente ans, et lui-même était destiné par sa famille à recueillir cet héritage; mais la révolution en décida autrement, et au lieu d'une soutane il revêtit un uniforme. Entré, en 1796, comme lieutenant en second dans l'artillerie de marine, il fut pris l'année suivante par les Anglais sur

le vaisseau *l'Hercule*, et passa huit mois dans les pontons de Plymouth. Rendu à la liberté par échange, il reprit son grade. Ses votes négatifs contre le consulat à vie et contre l'empire l'empêchèrent d'avancer autrement qu'à l'ancienneté. En 1813 il fit comme capitaine la campagne de Saxe, se distingua aux batailles de Lutzen et de Bautzen, reçut la croix de la Légion d'honneur, assista à la bataille de Dresde, et fut fait prisonnier à Leipzig. Il ne rentra en France qu'à la restauration, reconnut sans peine le gouvernement nouveau, et fut pris pour aide de camp par le général de Montélégier. Aux Cent-jours, il refusa de voter pour l'acte additionnel. Admis en 1818 dans le corps royal d'état-major, et nommé chef d'escadron en 1823, il fut rayé des contrôles par M. de Clermont-Tonnerre (1827), en punition de son *Épître aux chiffonniers*, attaque courageuse et spirituelle contre la législation qui régissait la presse. M. Viennet commença alors à prendre une part active aux luttes du libéralisme; il travailla au *Constitutionnel*, à *l'Abeille* et à *la Minerve*, et, élu député de Béziers (1827), il siégea dans les rangs de l'opposition. Le 30 juillet 1830 il était à l'hôtel de ville, et le 31 il lut au peuple la proclamation du duc d'Orléans comme lieutenant général du royaume. Rétabli sur les cadres de l'état-major, il devint, le 16 juin 1834, lieutenant-colonel, et ne tarda pas à prendre sa retraite. Il faisait partie de l'Académie française depuis novembre 1830, et il y remplaçait le comte de Ségur. A la chambre des députés, dont il fut membre pour sa ville natale jusqu'en 1837, où son élection fut annulée, il se distinguait chaque année par des attaques inattendues d'abord, mais pleines de franchise et de vivacité méridionale, contre les révolutionnaires. La conduite politique de M. Viennet lui attira la haine des partis et l'impopularité; on se vengea de lui par des sarcasmes, des caricatures, des satires. « Le ridicule, a-t-il écrit lui-même, fut versé à pleines mains sur mon nom, sur ma personne, sur mes ouvrages, sur mon épi de cheveux rebelle et ma redingote verte. Traqué dans les provinces par les charivaris, poursuivi dans la capitale par l'index et les regards des dandies et des loustics de toutes les classes, j'aurais fait ma fortune en trois mois si je m'étais montré derrière un rideau, à côté de la femme géante. » Il fut nommé le 4 janvier 1836 commandeur de la Légion d'honneur, et le 7 novembre 1839 pair de France. Depuis 1848 il s'est tout à fait retiré de la scène politique, et une seule fois son nom s'est trouvé mêlé incidemment à un acte du pouvoir, lorsqu'en 1862 il a refusé, comme grand-maître du rite écossais, de reconnaître l'obédience du maréchal Magnan, nommé par le gouvernement grand-maître du Grand-Orient de France.

Ce qui donne à M. Viennet une physionomie très-personnelle, c'est moins son rôle politique que son rôle littéraire. Il a été l'ennemi le plus persistant du mouvement romantique, et plus d'une fois le bon sens de sa muse a lancé des traits mordants et bien aiguisés contre les exagérations de la nouvelle école. Il s'est attiré à lui-même les satires et les épigrammes, en modelant sur les formes du dernier siècle son vers, d'ailleurs spirituel et facile. On aime à reconnaître et à louer en lui cet amour des lettres qui l'a possédé dès son début dans la vie, et qu'il garde encore intact en sa verte vieillesse. De toutes ses œuvres, celles qui nous paraissent destinées à une plus longue vie sont ses fables et quelques-unes de ses épîtres. Il a publié : *Essais de poésie et d'éloquence*; Lorient et Paris, 1803, in-8°; — *L'Austerlide*; Paris, 1808, in-8°, sous le pseudonyme de *Pons de Verdine*, anagramme de son nom; — *Épîtres et fragments d'un poëme de Marengo*; s. d., in-12; — *Épîtres*; Paris, 1813, in-12; — *Lettre d'un Français à l'empereur sur la situation de la France et de l'Europe et sur la constitution qu'on nous prépare*; Paris, 1815, in-8°; — *Opinion d'un homme libre sur la constitution proposée*; Paris, 1815, in-8°; — *Épître à l'empereur Alexandre*; Paris, 1815, in 8°; — *Lettre d'un vrai royaliste à M. de Châteaubriand sur sa brochure intitulée* De la monarchie selon la charte; Paris, 1816, in-8°; — *Parga*, poëme; Paris, 1820, in-8°; — *Dialogues des morts*; Paris, 1824, in-8°; — *Promenade philosophique au cimetière du Père La Chaise*; Paris, 1824, in-8°, et 1855, in-18 : prose mêlée de vers; — *Le Siége de Damas*, poëme; Paris, 1825, in-8°; — *Sédim, ou les Nègres*, poëme; Paris, 1826, in-18; — *La Philippide*, poëme en 24 chants; Paris, 1828, 2 vol. in-18 : le héros en est Philippe-Auguste; — un grand nombre d'*épîtres* en vers, entre autres celles *Aux Muses sur les romantiques* (1824), *A l'abbé de La Mennais* (1825), *A Hoffman, en faveur des jésuites* (1825), *Aux chiffonniers sur les crimes de la presse* (1827), *Aux mules de don Miguel* (1829), etc.; — *La Tour de Montlhéry*, roman; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Le Château Saint-Ange*, roman; Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Fables*; Paris, 1842, 1855, in-18; — *La Franciade*, poëme; Paris, 1863, in-18. Il a réuni ses *Œuvres* en 1827, 2 vol. in-18, et ses *Épîtres et satires* en 1845, in-12. Il a donné au théâtre *Clovis* (1820), *Arbogaste* (1842), qui n'eut qu'une seule représentation, tragédies; *les Serments* (1839), et *la Course à l'héritage* (1847), comédies; *Michel Brémond* (1846), drame, etc. Il a fait plusieurs autres pièces qui n'ont pas été représentées, tragédies, comédies, opéras; parmi ces derniers, *Sardanapale* avait été accueilli, en 1823, par l'Académie royale de musique et confié à Rossini; le tableau final en a été transporté dans *le Prophète*. M. Viennet a collaboré à l'*Histoire militaire des Français*, au *Livre des Cent-et-un*, au *Plutarque français*, etc.

5.

Son *Autobiographie*, dans le *Dict. de la Conversation*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl. — Beauchet, *Biogr. maçonne*. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. Ier, 2e part. — Robin, *Galerie de la presse*. — *Biogr. des députés*. — E. de Mirecourt. *Viennet*; Paris, 1856, in-32.

VIÈTE (*François*), en latin *Vieta*, géomètre français, né en 1540, à Fontenay (Poitou), mort en février 1603 (1), à Paris. Il fut élevé dans la communion protestante. Après avoir terminé son droit à Poitiers, il suivit quelque temps la carrière du barreau dans sa ville natale, et y renonça en 1567. Dans la suite il siégea parmi les conseillers au parlement de Bretagne. Les guerres civiles l'ayant chassé de Rennes, il obtint, à la sollicitation du duc de Rohan, d'être nommé maître des requêtes du roi (1580). A deux reprises le roi de Navarre écrivit à Henri III pour le faire réintégrer dans sa première charge (3 mars et 26 avril 1585), mais sans pouvoir y réussir. Ce fut dans ces temps troublés qu'il composa son fameux « ouvrage d'analyse, où il expose pour la première fois, dit Fourier, une des théories les plus profondes et les plus abstraites que l'esprit humain ait inventées ». Dans sa dédicace à Catherine de Parthenay, sa constante protectrice, il la remercie vivement des bienfaits sans nombre qu'il a reçus d'elle, et témoigne qu'il lui doit la vie, et plus encore, qu'il lui doit même cet amour des mathématiques que par ses conseils et son exemple elle a fait naître en lui. Viète suivit à Tours le parlement de Paris, qui y avait été transféré par l'édit du 24 mars 1589. Dans cette ville il rendit, suivant de Thou, un éminent service à Henri IV. Ce prince lui ayant envoyé plusieurs lettres importantes des Espagnols qui venaient d'être saisies, mais qu'on n'avait pu lire parce que leur chiffre était composé de plus de cinq cents caractères, Viète les expliqua sans peine, ainsi que toutes les autres qui lui furent remises. Tallemant des Réaux raconte de lui un trait non moins curieux. Un jour, à la suite d'une conversation avec l'ambassadeur des Provinces-Unies, qui prétendait que la France ne possédait aucun savant en état de résoudre un problème proposé par Adrien Romain, Henri IV fit sur-le-champ appeler Viète, et quelques instants suffirent à ce dernier pour remettre au roi deux solutions du problème écrites au crayon. Il mourut en possession de sa charge, à l'âge de soixante-trois ans, laissant une fille, qui vécut dans le célibat. La modestie de Viète égalait sa science et son érudition : il ne faisait imprimer ses écrits qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, qu'il distribuait à ses amis. Après sa mort, Alexandre Anderson publia quelques-uns de ses manuscrits. La plupart de ses travaux ont été réunis par Fr. van Schooten (*Opera mathematica*; Leyde, 1646, in-fol.); mais on n'y trouve pas le recueil des tables trigonométriques que Viète avait mis au jour sous le titre de *Canon mathematicus*; Paris, 1579, gr. in-fol. (1). Vossius et Bouillau citent de ce savant un *Harmonicon cœleste*, traité manuscrit qui avait été dérobé au P. Mersenne.

Tel est l'homme illustre à qui l'algèbre doit une complète révolution. Scipion Ferro, Cardan, Tartaglia, Ferrari, avaient, il est vrai, fait faire à cette science de notables progrès, en résolvant les équations du troisième et du quatrième degré; mais l'imperfection de leur notation présentait un obstacle invincible pour aller au delà. On peut dire que la langue algébrique n'existait pas. Ainsi, les opérations ne se faisaient que sur des nombres; l'inconnue seule et ses puissances étaient représentées par des signes (le plus souvent simples abréviations), comme dans Diophante et chez les Arabes; on ne figurait point d'opérations sur ces signes eux-mêmes, et si, par exemple, on se servait de lettres, le produit de deux quantités ainsi exprimées était représenté par une autre lettre. « On conçoit, dit M. Chasles, que cet état restreint et d'imperfection ne constituait pas la science algébrique de nos jours, dont la puissance réside dans ces combinaisons des signes eux-mêmes, qui suppléent au raisonnement d'intuition, et conduisent par une voie mystérieuse aux résultats désirés... Ce fut Viète qui créa cette science des symboles et apprit à les soumettre à toutes les opérations que l'on était accoutumé d'exécuter sur des nombres. C'est cette idée féconde qui a fait de l'algèbre un instrument universel des mathématiques. Viète avait appelé cette science, qu'il créait, *logistique spécieuse*, ou *calcul des symboles* (species), par opposition à la logistique *numérique*, et il la regardait comme l'introduction à l'*art analytique* des anciens, c'est-à-dire à l'art de résoudre les problèmes, *nullum non problema solvere*. En effet, elle facilitait merveilleusement la mise en pratique de la *méthode analytique* de Platon, puisqu'elle permettait de faire indistinctement, sur les quantités connues et inconnues, les mêmes opérations arithmétiques, et d'introduire toutes ces quantités au même titre dans les équations et dans le raisonnement. » Dans le traité *De emendatione æquationum*, Viète traite des diverses transformations qu'on peut faire subir à une équation

(1) Cette date est indiquée par L'Estoile, qui ajoute que Viète mourut, « ayant, suivant le bruit commun, vingt mille écus au chevet de son lit. »

(1) Voici les édit. originales des ouvrages de Viète : *In artem analyticem isagoge*; Tours, 1591, in fol.; trad. en français par Vaulezard (Paris, 1629, in-8°), par Vasset (ibid., 1630, in-4°), et par Duret (ibid., 1644, in-16); — *Zeteticorum lib. IV*; Tours, 1593, in-fol.; trad. par Vaulezard (Paris, 1630, in-8°), avec additions; — *Variorum de rebus mathematicis responsorum, de duplicatione cubi et quadratione circuli*; Tours, 1593, in-fol. — *Munimen adversus nova cyclometrica*; Paris; 1594, in-4°; — *De numerosa potestatum resolutione*; Paris, 1600, in-folio; — *Relatione calendarii vere Gregoriani*; s. l. 1600, in-4°; — *Apollonius Gallus ad Adr. Romanum*; Paris, 1600, in-4°; — *Adversus Christ. Clavium expostulatio*; Paris, 1602, in-4°; — *De æquationum recognitione et emendatione*; Paris, 1615, in-4°.

pour faciliter sa résolution. On peut dire que toutes ces transformations lui appartiennent, soit qu'il les ait entièrement créées, soit qu'il ait généralisé l'application qu'en faisaient ses devanciers aux équations d'un degré inférieur au cinquième. Il montre par quel artifice on peut toujours faire disparaître le second terme des équations, quel que soit leur degré. Enfin il établit des règles pour calculer approximativement les racines des équations numériques : ces règles sont certainement moins expéditives que celles de Newton et de Lagrange; mais il n'est pas moins vrai que Viète a ouvert la carrière.

Viète s'occupa également de la construction des formules, c'est-à-dire de l'interprétation graphique des relations algébriques. S'il eût eu l'idée des coordonnées, il devançait Descartes dans la création de la géométrie analytique. Mais il suffit à sa gloire d'être regardé comme le fondateur de l'algèbre. E. Merlieux.

De Thou, *Hist. sui temp.* — Vossius, *De scientiis mathem.* — Filleau, *Dict. hist. de l'ancien Poitou.* — Tallemant des Réaux, *Historiettes.* — Montucla, *Hist. des mathém.* — Haag frères, *France protest.* — Fourier, dans la *Galerie française.* — Chasles, *Traité de Géométrie supérieure.* — *Comptes rendus de l'Acad. des sciences*, t. XII, p. 741-756; t. XIII, p. 487-524 et 601-626, ann. 1841.

VIEUSSENS (*Raimond* de), anatomiste français, né en 1641, au village de Vieussens (Rouergue), mort en 1715, à Montpellier. Il était fils d'un lieutenant-colonel au régiment de Blésois, qui le laissa sans fortune. Livré à lui-même, il suivit son goût pour la médecine, et après avoir achevé sa philosophie à Rodez alla prendre ses degrés à Montpellier. En 1671 il fut attaché à l'hôpital de Saint-Éloi. Dans cet emploi il cultiva avec ardeur la science de l'organisation, et s'appliqua surtout à la névrologie, encore peu connue et négligée, malgré les beaux travaux de Willis. Ce fut après un travail de dix années qu'il fut en état de mettre au jour sa *Nevrologia universalis* (1685), qui lui ouvrit à la fois et dès cette époque les portes de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres. Appelé en 1688 à la cour pour y donner ses soins à un grand seigneur, Vieussens reçut du roi une pension de mille livres, et en 1690 il devint médecin de Mlle de Montpensier. A la mort de cette princesse (1693), il revint prendre sa place à l'hôpital de Saint-Éloi, et s'adonna aux recherches chimiques. Vers 1698 s'éleva entre lui et Chirac cette fameuse dispute sur l'acide du sang, fondée sur une chimère, et qui n'eut d'autre résultat que de faire tort aux deux adversaires en raison de l'aigreur qu'ils déployèrent l'un contre l'autre. « Vieussens était avide de gloire et très-laborieux, rapporte Astruc; il aurait été loin s'il avait eu de l'esprit et surtout un jugement critique. Son style était long et prolixe, et son latin plein de gallicismes; mais il était clair, et on le lit sans peine. » On a de lui : *Nevrologia universalis*; Lyon, 1685, 1761, in-fol., fig.; Ulm, 1690, in-8°; Toulouse, 1775, in-4° : ouvrage très-remarquable, qui donne une juste idée de l'organisme cérébral et de la moëlle épinière, malgré beaucoup d'erreurs rectifiées par les travaux des modernes; malheureusement toute la partie relative à la physiologie est au-dessous de la critique; — *Tractatus II de remotis et proximis mixti principiis, et de fermentatione*; Lyon, 1688, 1715, in-4°, fig. : l'auteur s'y montre un zélé partisan de la physique cartésienne et surtout de la fermentation, théorie pour laquelle il se refroidit dans la suite; — *Consultations*; Aix, 1691, in-12; — *Dissertations sur l'extraction du sel acide du sang, et sur la proportion de ses principes sensibles*; Montpellier, 1698, in-8°; — *Epistola nova quædam in corpore humano inventa exhibens*; ibid., 1703, in-4°; — *Novum vasorum corporis humani systema*; Amst., 1705, in-8°, fig.; exposition de la théorie des vaisseaux névro-lymphatiques, particulière à l'auteur, et que les progrès de l'anatomie ont renversée; — *Nouvelles découvertes sur le cœur*; Toulouse, 1706, in-12; — *Traité sur la structure de l'oreille*; ibid., 1714, in-4°, fig.; — *Traité sur les liqueurs du cœur humain*; ibid., 1715, in-4°; — *Traité nouveau de la structure et des causes du mouvement naturel du cœur*; ibid., 1715, in-4°; — *Expériences et réflexions sur la structure et l'usage des viscères*; Paris, 1755, in-12; — *Histoire des maladies internes*; Toulouse, 1774-76, 4 vol. in-4° : ouvrage posthume publié par les soins du petit-fils de l'auteur, David-Louis de Vieussens, qui l'a fait suivre de la *Nevrologia* et du *Traité des vaisseaux*. P. L.

Astruc, *Hist. de la fac. de Montp.* — Éloy, *Dict. hist. de la méd.*

VIEYRA. *Voy.* Vieira.

VIGÉE (*Louis*), peintre français, né en 1727, mort en 1767, à Paris. Il y peignit le portrait et le genre, mais sans s'élever au-dessus de la médiocrité. Toutefois il sut comprendre et diriger les rares dispositions de sa fille (*voy.* Le Brun), et l'on peut dire qu'elle fut son plus bel ouvrage. Balechou et Wille ont gravé d'après lui les portraits de *M. de Sartine*, du chirurgien *Petit*, de *La Popelinière*, et de *Belidor*, et Basan a reproduit deux scènes de genre.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

VIGÉE (*Louis-Jean-Baptiste-Étienne*), littérateur français, fils du précédent, né le 2 décembre 1758, à Paris, où il est mort, le 7 août 1820. Il était frère de la célèbre Mme Le Brun (*voy.* ce nom), mais il avait pour mère une coiffeuse. Un esprit vif et léger, une figure agréable, le patronage de sa sœur le firent admettre de bonne heure dans les plus brillantes compagnies; après y avoir gagné de faciles applaudissements grâce à des bagatelles en vers, où il avait pris Dorat pour modèle, il se livra à la dissipation, étant, d'après son propre aveu, « paresseux par nature et du plaisir ami ». En 1783 il écrivit

pour le Théâtre-Français une petite comédie, *les Aveux difficiles*, dont le talent des acteurs fit presque tout le succès. Le baron d'Estat, qui venait de traiter ce sujet sous le même titre, à la Comédie-Italienne, cria au plagiat, et les deux auteurs échangèrent leurs récriminations dans *le Journal de Paris*; peut-être avaient-ils chacun de leur côté, ainsi qu'on le fit remarquer, puisé leur sujet dans la comédie de *l'Amour usé*, de Destouches. Peu après Vigée obtint, par la protection de M. de Vaudreuil, la place de secrétaire du cabinet de la comtesse de Provence et celle de contrôleur à la caisse d'amortissement. Il continua de travailler pour le théâtre, et composa successivement *la Fausse coquette* (6 nov. 1784), *les Amants timides* (18 janv. 1785), *la Belle-mère*, et *l'Entrevue* (24 juill. et 6 déc. 1788), pièces froides, sans originalité, nulles d'intrigue et d'un style prétentieux; à peine si des détails heureux, quelques situations intéressantes, de jolis vers aident à en soutenir la lecture. Il adopta avec un enthousiasme de commande le nouvel ordre de choses, le célébra même dans une *Ode à la liberté*, et présida une société populaire. Arrêté sous l'accusation de complicité avec le parti girondin (déc. 1793), il fut enfermé à Port-Royal, puis aux Carmes, et ne recouvra la liberté que le 7 août 1794. Bien qu'il eût été compris pour 2,000 fr. dans les secours accordés par la Convention aux gens de lettres, Vigée se déclara contre elle au 13 vendémiaire, et sut se dérober aux poursuites. En 1795 il devint chef de bureau à la liquidation de la dette des émigrés, et conserva cette place jusqu'au 18 brumaire. Forcé de donner des leçons pour vivre, il forma quelques élèves pour le théâtre, entre autres Mlle Duchesnois, et ne craignit pas, en 1803, de remplacer La Harpe à l'Athénée; il n'y fut supérieur à son célèbre devancier que dans l'art de lire les vers, où il excellait. Il n'épargna les louanges ni à Bonaparte général ni à Napoléon empereur; cependant il n'obtint rien. Louis XVIII se souvint de l'ancien secrétaire de Madame; il le prit pour lecteur (nov. 1814), et lui donna la croix de la Légion d'honneur, distinction qui permit au vaniteux poëte de s'affubler du titre de chevalier. Jusqu'à la fin de sa vie il trancha du ton leste et fat, des manières arrogantes d'un petit-maître. Il mourut dans de grands sentiments de piété. Un des traits caractéristiques de ce littérateur, dit la *Biographie des contemporains*, c'est que son talent fut aussi versatile que ses opinions politiques. Il chanta tous les pouvoirs sous lesquels il vécut. De même on le vit successivement imiter dans ses écrits l'école de Dorat, l'élégante facilité de Gresset, l'esprit satirique de Boileau, la causticité laconique de Piron, et de ces divers genres se former un genre mixte. » Il se fit beaucoup d'ennemis par sa partialité dans l'admission ou le rejet des pièces qui lui étaient envoyées pour *l'Almanach des Muses*, dont il fut directeur après Sautreau de Marsy, de 1789 à 1820. Parmi les épigrammes qu'il lança contre l'Académie française, on a retenu celle-ci :

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

La réponse de François (de Neufchâteau) est injuste et trop dure; elle se trouve dans *l'Almanach des Muses* de 1820, avec des variantes proposées par l'éditeur :

Vigée écrit qu'il est un sot.
Pense-t-il qu'on le contredise?
Non, l'épitaphe est si précise
Que tout Paris le prend au mot.

Outre les ouvrages dramatiques cités de lui, il est auteur des suivants : *le Projet extravagant* et *la Matinée d'une jolie femme* (1792), *la Vivacité à l'épreuve* (1793), *Ninon de l'Enclos* (1797), *la Princesse de Babylone* (1815), opéra. Quelques-unes de ces pièces ont été recueillies dans la *Biblioth. dram.*, 1824, IVe série. On lui doit encore : *Manuel de littérature*; Paris, 1809, in-12, anonyme; — *La Tendresse filiale, poëme*; Paris, 1812, in-16, fig.; — *Poésies*; Paris, 5e édit., 1813, in-18; la 1re édit. porte le titre de *Poëmes de Legouvé et de Vigée*, 1799, in-8° : les plus jolis morceaux de ce recueil sont *les Visites*, *Ma déclaration*, *les Conventions*, *Ma journée*, *Épître à Ducis sur la médiocrité*; ils sont écrits avec élégance et légèreté; — *Procès et mort de Louis XVI*; Paris, 1814, in-8° : fragment d'un poëme sur la révolution; — *Le Pour et le Contre, dialogue en vers*; Paris, 1818, in-8°. Vigée a travaillé aux *Veillées des Muses*, à la *Nouvelle bibliothèque des romans* (1799 et suiv.), et au *Courrier des spectacles*. P. L.

Palissot, *Mém. littér.* — Mme Le Brun, *Souvenirs.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — Ladoucette, *Notice à la tête des Œuvres dram.* — *Notice*, dans la *Suite du Répertoire du Théâtre-Français*, t. XXIII, p. 83-85. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

VIGÉE (Mme). *Voy.* LE BRUN.

VIGENÈRE (*Blaise* DE), littérateur français, né le 5 avril 1523, à Saint-Pourçain (Bourbonnais), mort le 19 février 1596, à Paris. De parents nobles, il était fils d'un contrôleur des guerres. Après avoir fait son éducation dans la maison paternelle et à Paris, il fut produit à la cour et employé d'abord dans les bureaux du premier secrétaire d'État; puis il accompagna l'envoyé de France, M. de Grignan, à la diète de Worms (1545). Pendant deux ans il voyagea pour son plaisir, parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas, et accepta à son retour le poste de secrétaire du duc de Nevers (1547). La mort de ce seigneur, suivie de celle de son fils (1562), lui permit de quitter la cour et de reprendre la suite de ses anciennes études. Quoique arrivé à l'âge mûr, il redevint écolier et reçut des leçons de Turnèbe et de Dorat pour le grec et l'hébreu. De 1566 à 1569 il résida à Rome comme secrétaire d'ambassade. Henri III lui donna le titre de secrétaire de sa chambre. « C'étoit un homme

très-docte, mais vicieux », dit L'Estoile. Il mourut à soixante-quinze ans, d'un mal honteux, « qui lui gagna de telle façon la bouche, que nonobstant tous les remèdes des médecins il demeura suffoqué, faute de respiration ». Malgré l'engouement des contemporains pour un écrivain dont les trop nombreuses productions sont tombées dans un juste oubli, malgré les éloges de Vossius et de Dacier, malgré un savoir réel mais indigeste, Vigenère n'a plus aujourd'hui que le mérite d'avoir contribué à répandre le goût des lettres. Mais il manquait de la connaissance des langues, ainsi qu'en a jugé sainement Huet; ses traductions si vantées sont de beaucoup inférieures à celles d'Amyot, et pour la fidélité, et pour le style, dont un long séjour à la cour n'avait pu polir la dureté et la barbarie. Ses propres ouvrages sont : *Entrée d'Henri III à Mantoue;* Paris, 1576, in-4°; — *Traité des comètes, avec leurs causes et effets;* Paris, 1578, in-8°; — *Traité des chiffres, ou Secrète manière d'écrire;* Paris, 1586, in-4° : il y a beaucoup d'érudition cabalistique; — *De la pénitence;* Paris, 1587, in-8°; — *Discours sur l'histoire de Charles VII, jadis écrite par Alain Chartier, où se peut voir que Dieu n'abandonne jamais la couronne de France;* Paris, 1589, 1594, in-8° : ouvrage passionné, qui contient cependant des recherches curieuses; — *Prières et oraisons;* Paris, 1595, in-8°; — *Traité du feu et du sel;* Paris, 1608, 1619, in-4°; Rouen, 1642, in-4°; trad. en latin dans *Theatrum chimicum,* 1613, t. V, et en anglais (1649, in-4°) : on y trouve une recette pour faire de l'or. Vigenère a mis en français les ouvrages suivants : *Chroniques et annales de Pologne*, d'Herbert de Fulstyn (Paris, 1573, in-4°), *Commentaires de César* (1576, in-fol. et in-4°, et sept fois depuis), *Histoire de la décadence de l'empire grec,* de Nic. Chalcondyle (1577, in-4°), *Dialogues de l'amitié,* de Platon, Cicéron et Lucien (1579, in-4°), *les Images, ou tableaux de plate peinture,* des deux Philostrate (1579, 1596, in-4°, fig.; et 1614, 1629, 1637, in-fol.), *Histoires de Tite Live* (1580, 2 vol. in-fol.), la première décade seulement; les autres sont dues à J. Amelin et Ant. de La Faye; *les Psaumes en vers* (1588, in-8°), *l'Aiguillon de l'amour divin,* de saint Bonaventure (1588, in-12), *Lamentations de Jérémie, en vers* (1588, in-12), *la Jérusalem,* du Tasse (1595, in-4°, et 1599, in-8°), où il avoue avoir souvent « varié, changé, retranché, ajouté plusieurs choses » qui ne sont pas dans le texte; *l'Art militaire,* d'Onosander (1605, in-4°), *Vie d'Apollonius Thyanéen,* de Philostrate (1611, 2 tom. in-4°), avec des commentaires d'Arthur Thomas. Enfin il a publié l'*Histoire de la conquête de Constantinople* (Paris, 1584, in-4°), en rajeunissant le style de Villehardouin. P. L.

La Croix du Maine et du Verdier, *Bibl. franç.* — Du Verdier, *Prosopographie,* t. III, p. 2570. —Colomiès, *Gallia orientalis.* — Niceron, *Mémoires,* t. XVI et XX. — Goujet, *Bibl. franç.,* t. VIII, p. 19-21.

VIGIER (*Gérald*), hagiographe français, mort en 1688. C'était un carme déchaussé, connu en religion sous le nom de *Dominique de Jésus.* On a de lui : *Histoire parénétique des trois saints protecteurs de la haute Auvergne;* Paris, 1635, in-8°; — *La Monarchie sainte, historique, chronologique et généalogique de France;* Paris, 1670-72, 2 vol. in-fol.; Clermont, 1677, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage, composé en latin, et trad. en français par le P. Modeste de Saint-Amable, religieux du même ordre, ne contient que les vies des saints et bienheureux issus de la première race royale, au nombre de quatre-vingts.

Journal des savants, ann. 1678, p. 25. — Le Long, *Bibl.*

VIGILANTIUS, hérétique de la fin du quatrième siècle, né, à ce que l'on croit, chez les Convenæ, à Calagorris (aujourd'hui Cazères, pays de Comminges). Il quitta son pays pour aller vendre du vin en Espagne, puis devint prêtre de l'église de Barcelone. Ami de saint Paulin et recommandé par lui à saint Jérôme, il accompagna ce dernier dans son voyage en Palestine, et se trouvait à Jérusalem lors du tremblement de terre de 394. Il se rendit ensuite en Égypte et dans d'autres pays, où il commença à enseigner des opinions hétérodoxes. Il ne craignit point d'accuser d'origénisme saint Jérôme, qui répondit à cette imputation dans une lettre que nous avons encore. Vers 404, il publia un livre que le même Père réfuta dans un écrit spécial, également conservé. Les erreurs signalées par saint Jérôme attaquent principalement certains points du culte et de la discipline, comme la continence des clercs, les honneurs rendus aux reliques, les veilles publiques dans les églises, les prières pour les morts, la vie monastique. Vigilantius est le premier hérésiarque gaulois dont l'histoire fasse mention. E. T.

S. Jérôme, *Adv. Vigil.*; *Epist.*, 31, 53, 75. — Fleury, *Hist. ecclés.* — Lindner, *De Vigilantio et Joviano*; Leipzig, 1839, in-8°.

VIGILE (*Vigilius*), pape, né à Rome, mort le 15 janvier 555, à Syracuse. Il n'était encore que diacre lorsqu'il fut envoyé à Constantinople par Agapet. Théodora, femme de Justinien, lui promit de le mettre sur le siége de saint Pierre, pourvu qu'il s'engageât à casser les actes d'un concile tenu à Constantinople contre les prélats schismatiques, qu'elle soutenait. Vigile promit tout, et fut élu pape le 22 novembre 537, du vivant même de Silvère, qui fut envoyé en exil. Après la mort de ce dernier (538), il parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime et des Acéphales, pour satisfaire l'impératrice; mais peu après il alla à Constantinople, où il excommunia les hérétiques et Théodora. Sa fermeté se démentit : il assembla un concile de soixante-dix évêques, et le rompit après quelques sessions; il aima mieux prier les évêques de donner leur avis par écrit, et envoya tous ces écrits au palais. « Il en agis-

sait ainsi, disait-il, pour éviter qu'on ne trouvât quelque jour dans les archives de l'Église romaine ces réponses contraires au concile de Chalcédoine. » On doit remarquer que le pape n'était pas libre à Constantinople; on le voit par une protestation qu'il fit dans une assemblée, où, se voyant pressé avec la dernière violence de condamner les trois chapitres, il s'écria : « Je vous déclare que, quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas saint Pierre. » On appelle *les trois chapitres*, trois fameux écrits qui furent déférés au jugement de l'Église, comme remplis des blasphèmes de Nestorius, à savoir : les écrits de Théodore de Mopsueste, le maître de Nestorius; la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Maris, et les réponses de Théodoret, évêque de Cyr, aux écrits de Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius. Vigile condamna et approuva tour à tour ces trois ouvrages, anathématisés par le concile de Constantinople. Justinien, mécontent de sa conduite, l'envoya en exil. Il n'y fut pas longtemps; mais, comme il retournait en Italie, il mourut de la pierre, en passant à Syracuse. On a de lui 18 *Épîtres* (Paris, 1642, in-8°). Pélage Ier lui succéda.

Wernsdorf, *De Silverio et Vigilio*; Wittemberg, 1780, in-4°. — J.-E. Schubert, *Gesch. des Pabstes Vigilius*; Halle, 1769, in 8°. — Labbe, *Acta concil.* — Fleury, *Hist. ecclés.*

VIGILE (*Vigilius*), évêque de Tapse, en Afrique, vivait vers la fin du cinquième siècle. Enveloppé dans la persécution qu'Huneric, roi des Vandales, excita en 484 contre les chrétiens orthodoxes, il fut dépouillé de son siége, et se réfugia à Constantinople, où il composa les ouvrages que nous avons de lui. La crainte d'irriter les dissidents contre lui ou le désir d'augmenter la force de ses arguments lui suggéra une fraude littéraire qu'on a eu beaucoup de peine à démêler : au lieu d'écrire sous son propre nom, il emprunta celui des Pères les plus illustres, Athanase, Idace, Augustin; il les mit aux prises avec des personnages également historiques, leur attribua ses sentiments, et leur prêta jusqu'à des actes imaginaires. « Cet artifice de Vigile, dit Fleury, a produit de la confusion dans les ouvrages des Pères; car on a longtemps attribué les siens aux auteurs dont il avait emprunté le nom, et les nouveaux critiques lui en ont attribué d'autres, dont les auteurs sont moins certains. » Voici ceux qu'on s'accorde généralement à lui donner : *Adversus Nestorium et Eutychem lib. V pro defensione synodi chalcedonensis*; Tubingue, 1528, in-fol.; Cologne, 1575, in-8°; — *Altercatio sub nomine Athanasii adversus Arium*, deux dialogues; — *De Trinitate lib. XII*; — *De Trinitate adversus Varimadum lib. III*; — *Contra Palladium*. Ces différents écrits ont été recueillis par P.-Fr. Chifflet (Dijon, 1664, in-4°), et dans la *Bibl. Patrum maxima*, t. VIII.

Introd. de Chifflet. — Walch, *Bibl. patrist.*, c. x.

VIGIU (*Silla da*). *Voy.* LUNGHI.

VIGNE (LA). *Voy.* LA VIGNE.

VIGNERON (*Jean*), dit *Veneroni*, grammairien, né en 1642, à Verdun, mort le 27 juin 1708, à Paris. Ayant étudié l'italien avec soin et voulant en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin et italianisa son nom. La clarté de ses principes lui procura beaucoup d'écoliers, et il contribua beaucoup à propager en France le goût de la littérature italienne. Il eut le titre de secrétaire interprète du roi. On a de lui : *Le Maître italien, ou Grammaire françoise et italienne de Veneroni*; Paris, vers 1686, in-12; 15e édit., Lyon, 1778, in-8° : cette excellente grammaire, réimpr. un grand nombre de fois jusqu'à nos jours, a été remaniée et améliorée par Gattel (1800), Barrère (1803), Dupont et Pujoulx (1803), Lauri (1816), Zotti (1844), et a servi de modèle à celle de Vergani; — *Dictionnaire italien-français et français-italien*; Paris, 1708, in-4°; Venise, 1730, 2 vol. in-4°; Cologne, 1766, 2 vol. in-4°, édit. de Placardi : ouvrage bien fait, mais qui a été effacé par celui d'Alberti. Veneroni a trad. en français les *Lettres du card. Bentivoglio* et celles de J.-F. Loredano.

Hommes remarquables de la Meuse; 1818, in-8°. — Quérard, *France litt.*

VIGNEUL DE MARVILLE. *Voy.* ARGONNE.

VIGNIER (*Nicolas*), historien français, né en 1530, à Bar-sur-Seine, mort le 13 mars 1596, à Paris. Conformément à la volonté de son père, qui était avocat du roi dans sa ville natale, il s'appliqua à Paris à la jurisprudence, après y avoir achevé ses études classiques; mais en même temps, cédant à son goût particulier, il suivit les cours de la faculté de médecine. Sur les bancs de l'école il se lia avec quelques jeunes calvinistes, et se convertit à leurs doctrines. Afin d'échapper à la recrudescence de persécution qui signala la fin du règne d'Henri II, il fut obligé de fuir, résida quelque temps à Bar-sur-Seine, et, ne s'y trouvant pas en sûreté, il passa en Allemagne. Dénué de ressources, il pratiqua la médecine, et acquit même assez de réputation pour être appelé en consultation auprès de plusieurs princes de ce pays. Ce fut dans son exil qu'il composa en grande partie ses ouvrages historiques, et notamment la *Bibliothèque historiale*; l'étude attentive qu'il fit pour ce recueil considérable des Pères et des annalès de l'Église lui ouvrit, dit-on, les yeux sur ses erreurs, et il revint en France pour rentrer dans la communion catholique. Sa femme n'ayant pas voulu suivre son exemple, il la laissa de l'autre côté du Rhin ainsi que ses deux fils. Cette tardive conversion lui valut les bonnes grâces d'Henri III, qui le choisit pour médecin et le pourvut des charges d'historiographe et de conseiller d'État. On a de N. Vignier : *Rerum Burgundionum chronicon*; Bâle, 1575, in-4° : extrait de la *Bibl. historiale*, lequel s'étend depuis 408 jusqu'en 1482; — *Sommaire de*

l'histoire des François, en IV livres extraits de la Bibliothèque historiale; Paris, 1579, in-fol. : cet ouvrage, finissant à la mort de Louis XII, est exact, curieux et plein de recherches; — *Traité de l'origine, état et demeure des anciens François*; Troyes, 1582, in-4° : déjà inséré à la tête du *Sommaire* qui précède, puis impr. avec des additions, il a été trad. en latin par l'auteur, et cette traduction fait partie de la collection Du Chesne, t. I, p. 134; — *De la Noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troisième maison de France*; Paris, 1587, in-8°; — *Les Fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*; Paris 1588, in-4°; — *La Bibliothèque historiale*; Paris, 1588, t. I à III, in-fol., et 1650, t. IV, avec addit. et correct. aux précédents : recueil assez estimé, quoique commun et peu recherché; — *Vraie histoire de l'Église*; Leyde, 1601, in-fol.: ses fils, qui étaient huguenots, « y ont fourré, dit Niceron, tout ce qu'ils ont voulu »; — *Histoire de la maison de Luxembourg*; Paris, 1617, in-8° : publiée par Du Chêsne, qui l'a continuée de 1557 à 1616, et réimpr. par N. Pavillon; ibid., 1619, in-4°, avec des augmentations; — *Traité de l'ancien État de la petite Bretagne et du droit de la couronne de France sur icelle*; Paris, 1619, in-4°.

G. Colletet, *Notice* à la tête du t. IV de la *Bibl. historiale*. — De Thou et Teissier, *Éloges*. — Niceron, *Mémoires*, t. XLII. — Haag *frères*; *France protest*. — Lenglet du Fresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*.

VIGNIER (*Nicolas*), théologien protestant, fils du précédent, né vers 1575, en Allemagne, mort vers 1645, à Blois. Élevé par son père dans la communion réformée, il étudia la théologie à Leyde, et en 1601 il remplissait les fonctions de ministre à Blois. Ce fut en cette qualité qu'il assista comme secrétaire aux synodes nationaux de Gap et d'Alais, qu'il fut député en 1609 par le Berri à l'assemblée politique de Grenoble, et qu'il présida quatre synodes provinciaux, les deux derniers tenus en 1638 et en 1643. « Ces preuves réitérées d'estime et de confiance, disent MM. Haag, prouvent le cas que ses coreligionnaires faisaient de lui. » Elles prouvent aussi qu'il ne rentra pas, comme l'a prétendu Niceron, dans la religion catholique, dont ses écrits montrent qu'il fut toujours le violent ennemi. Nous citerons de lui : *De Venetorum excommunicatione contra Baronium*; Saumur, 1606, in-8°; — *Traité de la vraie participation du corps et du sang de Jésus-Christ*; Genève, 1607, in-8° : il fut attaqué par le capucin Sylvestre Duval; — *Théâtre de l'Antechrist*; s. l., 1610, in-fol.; Genève, 1613, in-8° : composé à la demande du synode national de La Rochelle, cet ouvrage fit du bruit et fut supprimé par ordre du roi; le synode de Privas accorda à l'auteur une somme de 2,200 fr. comme dédommagement; — *L'Art de bien mourir*; La Rochelle, 1625, in-8°; — *Sermons*; Charenton, 1645, in-8°; — *Le Pêcheur d'hommes*; Blois, 1652, in-12. De ses trois fils, l'aîné, *Nicolas*, desservit aussi l'église de Blois, et mourut à vingt-quatre ans; le second, *Jérôme*, vient ci-après.

Bernier, *Hist. de Blois*. — Liron, *Bibl. chartraine*. — Niceron, *Mémoires*, t. XLII. — Haag, *France protest.*

VIGNIER (*Jérôme*), érudit, fils du précédent, né en 1606, à Blois, mort le 14 novembre 1661, à Paris. Il s'appliqua à l'étude du droit, acheta la charge de bailli de Beaugency, et fut en 1627 commissaire du roi au synode de Châtillon-sur-Loing. Au moment de se marier, il rompit la parole qu'il avait engagée, et entra dans un couvent de Chartreux, d'où la délicatesse de sa santé l'obligea de passer chez les Oratoriens. La protection du cardinal de Berulle le fit élever à la dignité de supérieur, et il administra successivement les maisons de Tours, de La Rochelle, de Lyon et de Paris. Très-versé dans la connaissance des médailles, il en amassa un grand nombre, qui servirent à enrichir le cabinet du duc d'Orléans. Outre la publication d'un *Supplementum operum S. Augustini* (Paris, 1654, 2 tom. in-fol.), on a de lui : *Oraison funèbre de J.-B. Le Gouz de La Berchère*; Dijon, 1632, in-4°; — *Véritable origine de la maison d'Alsace, de Lorraine, d'Autriche, de Bade, et de plusieurs autres*; Paris, 1649, in-fol.; — *Stemma austriacum millenis abhinc annis*; Anvers, 1650, in-fol., avec des notes de J.-J. Chifflet.

Perrault, *Hommes illustres*, t. II. — Liron, *Bibl. chartraine*. — Niceron, *Mémoires*, t. II.

VIGNOLA (*Giacomo* Barozzio, dit *da*), en français *Vignole*, architecte italien, né à Vignola (Modenais), en 1507, mort à Rome, en 1573. Il appartenait à une famille noble de Milan, mais ruinée par les guerres civiles. Envoyé à Bologne pour étudier sous Passarotti, il fit des progrès rapides, et composa pour Guicciardini, gouverneur de cette ville, quelques dessins, qui furent admirés. Bientôt il s'adonna à la pratique de l'architecture. Après avoir, presque sans secours, deviné les règles de la perspective, il se rendit à Rome pour y compléter son éducation d'après les antiquités. Après avoir passé deux années en France, où l'avait emmené le Primatice, il s'établit à Bologne, fut chargé de la reconstruction du portique *del Cambio*, et fournit les plans du palais ducal de Plaisance, dit *la Citadella*, et dont la partie inachevée suffit à faire comprendre quelle eût été la magnificence de l'ensemble. L'église, si remarquable, de Notre-Dame-des-Anges, près Assises, dite *la Portiuncula*, fut aussi élevée sur ses dessins. Nommé en 1550 architecte de Jules III, Vignole exécuta pour ce pontife un casin dont l'idée première était due à Michel-Ange, mais qui, à cause des modifications qu'il y apporta, peut être regardé comme son ouvrage. On peut en dire autant du château de Caprarola, près de Ronciglione, résidence du cardinal Alex. Farnèse, et qui avait été commencé par Antonio da San-Gallo. L'aspect exté-

rieur est d'un caractère majestueux, élégant et solide. Sa forme générale est un pentagone, dont le soubassement, flanqué de cinq espèces de bastions, donne à l'ensemble une apparence tenant à la fois de la forteresse et du palais. Une des parties les plus remarquables de cet édifice, chef-d'œuvre de son auteur, est l'escalier tournant, si étonnant de hardiesse et d'effet. Dans les salles, richement décorées, sont plusieurs perspectives peintes par Vignole lui-même. Vignole éleva ensuite pour Jules III un temple en l'honneur de saint André sur la voie Flaminienne. L'élégante rotonde de ce temple est du style le plus pur et l'un des ouvrages de Vignole spécialement recommandés à l'étude des jeunes architectes. Alexandre Farnèse lui demanda les dessins de l'église *del Giesù*, qui, commencée en 1568, fut exécutée en partie sous la direction de son élève Giacomo della Porta, qui n'a pas toujours suivi scrupuleusement les plans du maître. Rome doit encore à Vignole l'achèvement de la porte du Peuple, dessinée en 1561 par Michel-Ange, le tombeau du cardinal Ranuccio Farnèse à Saint-Jean de Latran, une partie du palais Monti, dit de Florence, l'église Sainte-Anne *de' palafrenieri*, et dans ses environs, l'église de Santa-Maria *scala cœli*, à Saint-Paul aux trois fontaines. Michel-Ange étant mort en 1564, Vignole lui succéda comme architecte de Saint-Pierre, et y marqua son passage par l'érection des deux belles coupoles latérales qui sont d'un si heureux effet.

Tant et de si magnifiques édifices eussent suffi pour assurer à Vignole un rang distingué parmi les plus grands architectes du seizième siècle, et cependant il dut une renommée plus généralement répandue à son livre des *Regole de' cinque ordini d'architettura* (s. l. n. d. [1563], in-fol., fig.). Ce traité, le plus célèbre et le plus utile qui ait jamais été publié sur l'architecture, a été réimpr. un grand nombre de fois jusqu'à nos jours et trad. dans toutes les langues; les principales éditions sont celles de Venise, 1570, 1582, 1596, 1648, in-fol.; de Sienne, 1635, in-fol.; de Rome, 1732, 1765, 1780, 1790, in-fol.; et de Naples, 1795, in-fol. Il a été mis en français par Le Muet (Amst., 1638, pet. in-8°), et par Jombert (Paris, 1764, gr. in-8°, pl.). On a du même auteur *le Due Regole della prospettiva pratica* (Rome, 1583, pet. in-fol., fig.), avec des commentaires d'Egnazio Danti, petit traité réimpr. à Rome, 1611, 1644, in-fol., et ailleurs. Les *Œuvres complètes* de Vignole ont été publiées en français par MM. Le Bas et Debret (Paris, 1815, gr. in-fol. fig.). E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Quatremère de Quincy, *Hist. des plus célèbres architectes*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

VIGNOLLES (*Alphonse* de) (1), érudit français, né le 19 octobre 1649, au château d'Aubais (bas Languedoc), mort le 24 juillet 1744, à Berlin. Sa famille était de noblesse ancienne et originaire du Bigorre, où était située la terre de Vignolles; elle comptait parmi ses ancêtres un des capitaines de Charles VII, le fameux La Hire (*voy.* ce nom). Au milieu du seizième siècle elle s'était convertie à la communion réformée. Jacques de Vignolles, major de cavalerie, eut de Louise Baschi, sa femme, neuf enfants, qui passèrent tous à l'étranger. Le plus connu d'entre eux fut Alphonse, sieur de Saint-Geniès. Peu s'en fallut, rapportent MM. Haag, que la sévérité outrée et le pédantisme de ses premiers instituteurs n'étouffassent en lui le germe des talents distingués qu'il avait reçus de la nature. Les soins du pasteur Bruguier le ramenèrent dans la bonne voie, et il avait fait de rapides progrès dans les sciences lorsqu'il alla suivre en 1672 les cours de Tannegui Le Fèvre et de Gaussen à Saumur. Un séjour de quelques mois dans l'université d'Oxford compléta son éducation. Admis en 1675 au ministère évangélique, il desservit l'église d'Aubais, puis celle du Caïlar jusqu'en 1684; il fut compromis à cette époque dans une révolte de ses coreligionnaires, et condamné à l'amende et à une interdiction de six ans. La révocation de l'édit de Nantes, qui suivit de près, le força de s'expatrier : après avoir résidé successivement à Genève, à Lausanne, à Berne, il se rendit à la fin de 1685 dans le Brandebourg, et fut pasteur des églises françaises de Berlin, de Halle (1688), et de Brandebourg (1689). Lors de la fondation de l'Académie des sciences (1701), Vignolles fut porté sur la liste des membres, et en 1703 il fut appelé par le roi à Berlin sur la demande expresse de Leibniz. Sans renoncer absolument à l'exercice des fonctions pastorales, il s'adonna principalement aux travaux historiques et à la composition de sa *Chronologie*, qui l'occupa quarante ans. La situation tranquille dans laquelle il vivait, la considération des savants et la parfaite égalité de son humeur contribuèrent beaucoup à prolonger sa vieillesse; il s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans passés, sans laisser d'enfants. Son principal ouvrage a pour titre *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone* (Berlin, 1738, 2 vol. in-4°); La Croze en fait un grand éloge, surtout au point de vue de l'ordre, de la netteté et de l'exactitude. On doit encore à Vignolles des travaux littéraires qui ont jeté beaucoup de jour sur des points obscurs de l'histoire, et insérés dans les *Miscell. berolinensia*, la *Bibl. germanique*, l'*Hist. de la rép. des lettres*, et une *Epistola chronol. adversus Harduinum*, à la suite des *Vindiciæ* de La Croze. Il a publié l'*Hist. de la papesse Jeanne* (édit. de 1720), dont plusieurs parties sont de lui. P. L.

Nouv. Bibl. german., t. II, 2e part. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Haag frères, *France protest.*

(1) Il a été aussi appelé, mais moins exactement, *des Vignoles*.

VIGNY (*Alfred-Victor*, comte DE), écrivain français, né à Loches, le 27 mars 1797, mort à Paris, le 17 septembre 1863. Sa famille était originaire de la Beauce. Il était venu faire ses études à Paris dans l'institution Hix; comme il y devenait plus impérialiste que ne le souhaitait sa famille, restée à l'écart du nouveau régime, sa mère le rappela, et lui donna un précepteur particulier. Admis dans les gendarmes de la maison rouge (1er juin 1814), il escorta avec sa compagnie Louis XVIII jusqu'à la frontière, et passa en mars 1816 comme sous-lieutenant dans la garde royale. Lieutenant en 1822, capitaine en 1823, il n'assista qu'en spectateur à la guerre d'Espagne, et donna sa démission en 1827, après treize années de service, quoique marié depuis peu (1). Ces années militaires n'avaient pas été perdues pour le talent du jeune poëte. Lié avec les frères Deschamps, il avait compris qu'il ne fallait pas s'obstiner aux vieux procédés de Delille et de son école. Son premier recueil (*Poëmes*; Paris, 1822, in-8°) est comme une transition souvent heureuse entre les deux écoles: il y a une mise en scène savante, mais la pensée philosophique manque. En 1824 parut *Eloa, ou la Sœur des Anges, mystère* (Paris, in-8°). « C'est, disait M. Magnin dans *le Globe* du 21 octobre 1829, une grande et touchante conception, un mythe qui rappelle ceux d'Hésiode et de Milton, une fable aussi fraîche, aussi gracieuse que celle de Pandore; une allégorie aussi belle, aussi délicate et plus prolongée que celle des Prières. » Dans cette sœur des anges, née d'une larme du Sauveur, dans cette suave image de la piété qui se perd, quelle peinture touchante et pure des plus douces faiblesses de la terre! Cet attrait qui pousse Eloa vers un ange déchu, cette tendresse pour le malheur, ce besoin d'essuyer les larmes, toutes ces causes de la chute d'Eloa font penser à d'autres chutes causées aussi par une tendre pitié pour les entraînements du cœur. Sauf quelques taches dans l'expression, l'ensemble était exquis, et l'artiste avait fait acte de haute poésie en déroulant ces beaux tableaux, ces admirables comparaisons, ces couplets majestueux et pleins de grâce. *Le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida* furent insérés dans les *Poëmes antiques et modernes* (Paris, 1826, 1837, in-8°), et l'auteur s'y montre supérieur à ses premiers essais; mais on l'y voit de plus en plus subir l'influence de Victor Hugo. Cette influence est trop évidente dans une pièce de vers écrite en 1828 (*Mme de Soubise*), et surtout dans celle de *Paris* (1831, in-8°); on y cherche vainement ce qui constitue l'originalité du poëte, c'est-à-dire une certaine sobriété de style et ce soin curieux de détail qui donnent aux poëmes d'*Eloa*, de *Moïse* et de *Dolorida* une valeur réelle, qui les empêchera de vieillir tout à fait. Heureusement pour M. de Vigny que le prosateur devait soutenir sa gloire près de la postérité. *Cinq-Mars, où une Conjuration sous Louis XIII*, date de 1826 (Paris, 2 vol. in-8°); il eut un succès de salon prodigieux; les éditions se succédèrent rapidement, mais aujourd'hui on ne lit plus ce roman historique, où il y a plus d'imagination que d'histoire, plus de science que d'intérêt. De Vigny avait voulu rivaliser avec Walter Scott; c'était une prétention fort légitime. Si la nature un peu efféminée de son talent ne lui permit pas d'atteindre son modèle, il fut dans la partie descriptive un écrivain des plus agréables. Quelques figures, comme celles de Louis XIII, du duc d'Orléans et d'Anne d'Autriche, sont esquissées avec un art presque parfait. Mais celle de Richelieu est manquée; la grandeur du personnage a écrasé le romancier, qui d'ailleurs a eu la maladresse de le présenter comme un tyran vulgaire. Quant à Cinq-Mars, étourdi, médiocre et niaisement ambitieux, il ne parvient pas à en faire un héros.

Après *Cinq-Mars* de Vigny fut à l'apogée de son talent et même de sa renommée. Lié avec le parti romantique, et l'un des rédacteurs de *la Muse française*, il fut glorifié par ce parti, qui trouvait politique d'adopter, au moins jusqu'à nouvel ordre, cette réputation éclose dans les salons. A la même époque commençait entre lui et Lamartine une amitié qui devait survivre à des dissidences politiques. Il n'aborda le théâtre qu'en 1829. Son *Othello* fut représenté au Théâtre-Français. Il était exactement traduit de Shakespeare, mais il n'obtint pas tout le succès qu'avait rêvé l'auteur. La préface qu'il y joignit (*Lettre à lord*** sur la soirée du 24 oct. 1829 et sur un système dramatique*), l'avant-propos qui y fut ajouté en 1839, semblent aujourd'hui plus prétentieux que hardis, surtout à ceux qui ont lu la préface de *Cromwell*. *La Maréchale d'Ancre*, jouée à l'Odéon, le 25 juin 1831, n'est encore qu'une tentative. Ce n'est qu'avec *Chatterton* (12 fév. 1835) que de Vigny allait décidément connaître les grands succès dramatiques. Mais auparavant il publia *Stello* (1832, in-8°) et *Servitude et grandeur militaire* (1835, in-8°). *Stello* était un démenti hardiment sceptique donné aux tendances légitimistes des poésies et de *Cinq-Mars*. Quelques dilettantes eurent beau s'exclamer sur l'épisode d'André Chénier, qui est vraiment assez beau, il est certain que l'on ne comprit pas beaucoup le livre, malgré le goût qu'on avait alors pour les personnages désolés. Aussi bien la thèse de l'auteur qui veut prouver que sous la monarchie absolue, sous la république et sous la monarchie constitutionnelle, les poëtes sont également prédestinés à mourir de faim, cette thèse n'est qu'un paradoxe. Le défaut de *Stello*

(1) Il avait épousé une Anglaise, fort distinguée et riche, qu'il avait rencontrée à Pau, Mlle Lydia Bunbury. Cette union eut plus d'un nuage. De Vigny, dans la vie, ne fut pas toujours amant de l'idéal, et il n'épargna pas à sa femme des infidélités vulgaires, et dont le retentissement dut singulièrement blesser l'âme délicate et fière de sa femme.

c'était d'être non-seulement entortillé mais chimérique, dénué de vérité dans l'ensemble et dans les détails. Aussi le livre intitulé *Servitude et grandeur militaire* est-il bien supérieur. Malgré force invraisemblances (c'est le défaut d'Alfred de Vigny), la vie s'y retrouve, et avec elle l'intérêt dramatique; car c'est en interrogeant les souvenirs de sa vie militaire qu'il écrivit ce livre, où il y a, au milieu d'une foule de pages curieuses, fines, maniérées, une glorification de l'honneur qui est d'un bel effet. « Rien de ce qui est histoire n'y est exact, a dit Sainte-Beuve, rien n'y est vu naturellement, ni simplement rendu. L'auteur transfigure tout, dénature tout. » Cela est vrai, nous l'avouons, mais il y a deux dramatiques épisodes, *la Canne de jonc* et *Laurette*, et avec cela un livre ne meurt pas. *Chatterton* (1) fut le grand événement de la vie littéraire d'Alfred de Vigny. En passant du récit romancé dans le drame l'idée fondamentale n'est pas devenue moins fausse. On l'a bien vu en 1857, où l'œuvre, remise à la scène, a été jugée par le public avec une froideur et une sévérité singulière.

Après *Chatterton*, de Vigny rentra dans le silence, et n'en sortit qu'en 1841 pour adresser à la chambre des députés un *Mémoire sur la propriété littéraire*, où il demandait pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres; c'était un moyen de revenir à sa fameuse thèse sur les droits du poëte et les devoirs de la société envers lui. Élu le 8 mai 1845 membre de l'Académie française, à la place d'Étienne, il y fut reçu le 29 janvier 1846 par M. Molé (2). La révolution de 48 ne le surprit ni le contrista. Depuis l'empire il fut reçu plusieurs fois à la cour. Au milieu des souffrances qui assaillirent ses dernières années, il revit avec un soin scrupuleux les poëmes qu'il devait léguer à l'amitité de M. Ratisbonne, et dont l'ensemble composa le recueil posthume des *Destinées* (1864, in-8°). Il y règne un scepticisme, un découragement singulier chez un poëte qui après tout n'avait pas à se plaindre du sort. On y trouve mêmes qualités et mêmes défauts que dans les premiers poëmes : le coloris y manque plus que la force; l'élan lyrique y fait défaut. F. COLINCAMP.

(1) C'est à l'occasion de *Chatterton* que de Vigny noua une longue et intime liaison avec Mme Dorval; elle eut beaucoup de retentissement parmi les gens de lettres : le poëte eut d'indignes rivaux, s'en aperçut à la fin, et cela ne diminua point sa passion.

(2) On a fait beaucoup de bruit de cette séance : bien des gens ont accusé M. Molé de dureté à l'égard du récipiendaire et même d'incivilité. Dans la *Revue des deux mondes* du 15 avril 1864 M. Sainte-Beuve entre dans les détails les plus curieux sur cette séance. Le discours de M. de Vigny, diffus et prolixe, et débité d'une manière déplorable, fut accueilli par un silence glacial. Celui de M. Molé, court, sensé et bien dit, reçut des applaudissements unanimes. Des amis charitables firent remarquer ce contraste au poëte, qui s'en prit à tout le monde excepté à lui-même : il cria qu'on l'avait mystifié, et refusa d'être présenté au roi.

G. Planche, *Portraits littér.*, t. I. — A. de Lamartine, *Cours familier de littér.*, Entretiens 94 et 95. — Magnin, *Causeries littér.* — Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. I. — De Loménie, *Galerie des contemp. ill.*, t. II. — *Revue des deux mondes*, 1er août 1832, 18 oct. 1835, 15 avril 1864. — Ch. de Mouy, dans *la Presse*, 12 janv. et 7 mars 1864. — *Disc. de récept. de M. C. Doucet à l'Acad. fr.*, fév. 1866. — Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les hommes*, t. III et IV.

VIGOR (*Simon*), prélat français, né vers 1515, à Évreux, mort le 1er novembre 1575, à Carcassonne. Il était fils de Renaud Vigor, médecin de Charles IX, d'Henri III et de Catherine de Médicis, et eut son père pour premier maître. Agrégé en 1540 à la maison de Navarre, il devint dans le même temps recteur de l'université et curé de Saint-Germain-le-Vieux. En 1545 il prit le diplôme de docteur en théologie. Nommé bientôt après pénitencier de l'église d'Évreux, il accompagna en cette qualité son évêque, Gabriel Le Veneur, au concile de Trente, s'y distingua, dit-on, par son érudition, et fut à son retour pourvu de la cure de Saint-Paul, à Paris (1565). Il déploya beaucoup de zèle dans la conversion des réformés (1), prêcha dans plusieurs villes, et soutint plus d'une dispute avec des ministres huguenots. Car, selon son panégyriste, le théologal Christi, Vigor répétait souvent « que la tempête ne serait jamais apaisée en France tant que la diversité de religion y serait tolérée et que le peuple aurait congé de vivre en liberté de conscience ». Ce fougueux adversaire de Calvin participa aux faveurs de la cour: outre la théologale de l'église de Paris, il eut le titre de prédicateur de Charles IX, et à la demande de ce prince l'archevêché de Narbonne (1570). On a de lui : *Oraison funèbre d'Élisabeth de France, reine d'Espagne*; Paris, 1568, in-8°; — *Actes de la conférence tenue à Paris, en* 1566, *entre deux docteurs de Sorbonne* (Vigor et Cl. de Sainctes) *et deux ministres de Calvin* (J. de l'Espine et du Rosier); Paris, 1568, in-8°; —*Sermons et prédications*; Paris, 1577, 3 vol. in-8° : publiés par Christi, théologal de Nantes; — *Sermons catholiques sur le Saint-Sacrement*; Paris, 1585, in-8° : les sermons de Vigor ont été réimpr. ensemble; Paris, 1584, 1597, in-4°.

VIGOR (*Simon*), neveu du précédent, né en 1556, mort le 29 février 1624, fut conseiller au grand conseil, et défendit avec vigueur les prérogatives de l'Église gallicane. Outre ses écrits de controverse, réunis en 1683, Paris, in-4°, on a de lui : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum et Bonifacium VIII*; Paris, 1613, in-4° : très-rare.

La Croix du Maine, *Bibl. fr.* — *Gallia christ.* — Du Pin, *Auteurs ecclés. du seizième siècle.* — Le Brasseur, *Hist. d'Évreux.* — Frère, *Bibliogr. normande.*

VIGUIER (*Paule* DE), baronne DE FONTENILLE, surnommée *la belle Paule*, née en 1518,

(1) On a mis au nombre des convertis Pierre Pithou. « Tant qu'il vécut, rapportent MM. Haag, il continua par prudence à aller à la messe, mais sur son lit de mort il refusa de recevoir les sacrements de l'Église romaine. »

à Toulouse, où elle est morte, en 1610. Issue de deux familles illustres en Languedoc, les Viguier et les Lancefoc, elle avait à peine quinze ans et était dans toute la fleur de sa beauté quand François Ier visita en 1533 sa ville natale; aussi les capitouls ne crurent-ils pas pouvoir mieux honorer et réjouir le roi qu'en la choisissant pour lui débiter une harangue poétique et lui offrir les clefs de la ville. En la voyant paraître, le galant monarque ne put retenir un cri d'admiration, et le nom de *belle Paule*, qu'il lui donna dans un moment d'enthousiasme, fut désormais celui sous lequel on devait toujours la désigner. Dans le nombre des gentilhommes qui l'entouraient d'une cour assidue, elle avait distingué Philippe de La Roche, baron de Fontenille; mais elle dut étouffer cette inclination secrète, et céder aux vœux de ses parents en épousant le sire de Baynaguet, conseiller au parlement. Devenue veuve au bout de peu d'années, elle donna sa main au baron, et jouit dans cette union d'un bonheur sans nuages. A quarante ans passés elle était encore rayonnante de grâce et de majesté, et Catherine de Médicis, qui visitait avec Charles IX les provinces méridionales, voulut qu'elle lui fût présentée (1563); la reine, éblouie, lui dit qu'elle était encore au-dessus de sa réputation, et le connétable de Montmorency ajouta qu'on pouvait la placer au nombre des merveilles de l'univers. Paule se montra toujours aussi sage que belle, et tous les poëtes qui la chantèrent à l'envi célébrèrent sa vertu à l'égal de ses charmes. Le plus curieux monument qui nous reste de l'admiration qu'excita parmi ses contemporains cette femme célèbre est l'ouvrage, bien rare aujourd'hui, portant pour titre : *De la Beauté, discours divers suivis de la Paulegraphie, ou Description des beautez d'une dame Tholosaine, nommée la belle Paule* (Lyon, 1587, in-8°). L'auteur de ce livre singulier, Gabriel de Minut, nous apprend qu'elle avait les cheveux d'un blond doré, les yeux bleus et très-brillants, les sourcils demi-circulaires, la bouche petite et vermeille, etc.; il entre dans les plus grands détails sur les beautés de son adorable cousine, qu'il compromettrait par ses descriptions indiscrètes si la vertu de la *belle Paule* ne nous était attestée par tous ceux qui l'ont célébrée. Il nous reste de cette dame quelques vers élégants, que ne désavoueraient pas les meilleurs poëtes de cette époque. Aussi sa réputation s'était-elle répandue au loin; on accourait à Toulouse pour admirer un instant sa beauté incomparable; quand elle sortait de chez elle, la foule se pressait sur ses pas et lui faisait cortége, si bien qu'incommodée de ces admirations indiscrètes, elle dut se résigner à ne se montrer au dehors que couverte d'un voile épais. L'imagination méridionale a inventé cette fable gracieuse dont la tradition s'est emparée, d'un procès que les Capitouls auraient intenté à la belle Toulousaine pour l'obliger à paraître deux fois par semaine à visage découvert et à contenter ainsi les désirs d'une foule enthousiaste. Après avoir dicté son testament, qui porte la date du 26 septembre 1607, elle s'éteignit en 1610, âgée de quatre-vingt-douze ans. Aug. Doat.

La Faille, *Annales de Toulouse*. — Cayla, *Hist. de Toulouse*. — *Biogr. toulousaine*.

VIGUIER (*Pierre-François*), orientaliste français, né le 20 juillet 1745, à Besançon, mort le 7 février 1821, à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétorique au collége de Besançon; étant ensuite passé dans la congrégation de Saint-Lazare, il enseigna la théologie au séminaire de Sens. Ce fut sur sa demande qu'on l'envoya à Alger pour y assister les chrétiens esclaves (1772). Les établissements fondés dans le Levant par la Compagnie de Jésus ayant été remis en 1762 entre les mains des lazaristes, il se rendit en qualité de préfet apostolique à Constantinople (1783), et le long séjour qu'il fit dans cette ville lui permit d'acquérir une connaissance approfondie des idiomes de l'Orient. Depuis son retour en France (1802), il vécut dans la retraite, occupé de recherches savantes qui avaient la religion pour objet immédiat. On a de lui : *Éléments de la langue turque;* Constantinople, impr. du palais de France, 1790, in-4° : « Ce n'est qu'un traité élémentaire, dit le *Journal asiatique;* cependant on y trouve des observations d'une nouveauté et d'une justesse vraiment remarquables; » l'auteur annonçait, pour y faire suite, des *Dialogues* et un *Précis de l'histoire sacrée et de la religion chrétienne*, dans les deux langues, le tout formant 5 vol. in-8°, qui n'ont pas vu le jour; — *De la Distinction primitive des Psaumes en monologues et en dialogues;* Paris, 1806, in-12; réimpr. sous le titre d'*Exposition du sens primitif des Psaumes;* ibid., 1818-19, 2 vol. in-8°, avec une version française, une introduction et des notes; — *La véritable prophétie du vénérable Holzauser, avec l'explication;* Paris, 1815, in-12; — *Prophétie du pape Innocent XI, avec une explication;* Paris, 1816, in-12. De plus, Viguier a édité *le Sacrifice perpétuel*, du P. Gourdan (Paris, 1820, in-12), *Saint Joseph de Copertino* (ibid., 1820, in-12), trad. par Denis, et il a mis en français l'ouvrage de J.-J. de Rossi intitulé *De' Ritratti* (ibid., 1809, in-4°.)

L'Ami de la Religion, t. XXVI et XXVII, p. 408 et 24. — *Bibliogr. de la France*, 1821, p. 441. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821.

VILAIN XIIII, nom d'une famille belge, qui tire son origine de Wichman, frère d'Herman, duc de Saxe, au neuvième siècle. Wichman et ses héritiers obtinrent de l'empereur le comté de Gand, et fondèrent une maison qui s'allia aux plus illustres de Belgique et de France. Ce fut en 1240 que le nom de Vilain devint propre à une branche de cette famille. Quant au chiffre qu'elle ajoute depuis longtemps à son nom, la tradition populaire qui en rapporte l'origine

à un privilége accordé par Louis XIV, est évidemment erronée, car Lindanus écrivait dès 1612 que les Vilain portaient aux deux côtés de leurs armoiries le chiffre XIIII, et de là sans doute l'addition faite à leur nom (1). Nous citerons de la famille Vilain les personnages suivants :

VILAIN XIIII (*Jean-Jacques-Philippe*, vicomte), né à Alost, le 1er mai 1712, mort à Wetteren, le 15 août 1777. Après avoir été élu pensionnaire de la Flandre pour 1754, il remplit deux fois les fonctions de premier échevin de la *keure* de Gand (bourgmestre), d'abord de 1755 à 1759, et puis de 1761 à 1774, époque à laquelle il devint en outre grand-bailli. Il publia, sous le titre de ***Réflections*** (sic) ***sur les finances de la Flandre***, s. l. n. d. (Gand, 1755), in-8°, un travail anonyme, dans lequel il attaquait beaucoup d'abus. L'impératrice Marie-Thérèse établit bientôt un nouveau système d'administration sur les bases proposées par l'auteur, et, en 1758, elle le créa vicomte. Ce fut vers 1769 qu'il conçut la première idée du système pénitentiaire, qui lui appartient sans aucun doute pour la Belgique et probablement pour l'Europe. Au commencement de 1771, il présenta aux états de Flandre un rapport sur cette matière, et ses plans, d'après lesquels chaque détenu devait avoir un réduit séparé, furent adoptés par l'impératrice, qui ordonna, par lettres patentes du 17 janvier 1772, la construction de la maison de force de Gand. L'année précédente, Vilain XIIII avait été nommé conseiller d'État et chevalier de Saint-Étienne. Il présenta aux états de Flandre, en janvier 1775, un nouveau ***Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs et fainéants à leur propre avantage et de les rendre utiles à l'État;*** Gand, 1775, gr. in-4°, pl.; nouv. édit., précédée du premier mémoire inédit; Bruxelles, 1841, in 8°. L'ouverture de la maison de force de Gand (vulgairement appelée *Rasphuys*) eut lieu au mois de mai de mai 1775.

Vilain XIIII (*Charles-Joseph-François*), fils du précédent, né à Gand, le 22 juin 1759, mort à Wetteren, le 8 septembre 1808. Officier au régiment de Clerfayt, il a écrit des ***Mémoires militaires sur la campagne de l'armée belgique dans les Pays-Bas pendant la révolution de*** 1790 (Londres, 1791, in-8°, pl.).

Vilain XIIII (*Philippe-Louis-Marie-Ghislain*, comte), petit-fils de Jean-Jacques-Philippe, né à Gand, le 17 décembre 1778, mort à Bruxelles, le 27 avril 1856. Maire de Gand sous l'empire, puis chambellan du roi des Pays-Bas, il fit partie de la seconde chambre des états généraux, y vota avec le parti libéral, et en fut éliminé en 1829, par un abus de pouvoir contre lequel protesta une ovation populaire. Élu député au congrès national de 1830, il se prononça pour l'exclusion des Nassau, et fut envoyé en 1831 au sénat, dont il fut vice-président pendant le cours de dix-sept sessions. En 1848 il renonça à la carrière parlementaire.

*Vilain XIIII (*Charles-Hippolyte*, vicomte), cousin germain du précédent, né à Paris, le 7 mai 1796. Après avoir servi comme officier de hussards, il siégea dans les états de la Flandre occidentale et dans le congrès national de 1830, assista aux conférences de Londres, et fit partie de la députation qui offrit la couronne au prince Léopold. De 1831 à 1839 il représenta Termonde à la chambre des représentants. En 1840 il fut accrédité auprès des cours de Sardaigne et de Toscane en qualité de chargé d'affaires, puis de ministre résident. De retour en 1843, il reçut en 1855 une mission extraordinaire pour les cabinets de Turin et de Naples. Nous citerons de lui : *Appel au Congrès;* Gand, 1830, in-8°; — *Coup-d'œil sur les inondations des Flandres;* Bruxelles, 1832, in-8°; — *Essais poétiques;* ibid., 1843, gr. in-8°.

*Vilain XIIII (*Charles-Ghislain-Guillaume*, vicomte), fils de Philippe, né à Bruxelles, le 15 mai 1803. Il a fait ses études classiques à Paris, au collége Charlemagne, chez les jésuites de Saint-Acheul, et à l'université de Liége. Ayant embrassé les doctrines de La Mennais, il devint, en 1830, l'un des collaborateurs du journal *l'Avenir*. Un des secrétaires du congrès national, il lut en cette qualité au roi Léopold la constitution que ce prince devait jurer. Envoyé, en 1831, à la chambre des représentants, il ne put prendre une part bien active à ses travaux, le roi l'ayant nommé en 1832 ministre plénipotentiaire près du saint-siége et des autres cours d'Italie. Rappelé en 1834, il exerça ces mêmes fonctions, de 1835 à 1839, près du roi de Naples et du grand-duc de Toscane. Il avait été dans l'intervalle gouverneur de la Flandre orientale. Élu à plusieurs reprises vice-président de la chambre, il appuya la politique conservatrice, et fut l'un des soutiens des deux cabinets de Theux. Après la défaite du parti libéral, il reçut, le 30 mars 1855, le portefeuille des affaires étrangères. On se rappelle l'impression qu'il produisit dans la chambre et le pays quand, interpellé sur des projets de changements à apporter à la constitution sous l'influence étrangère, il répondit : « Jamais », mot qui fut accueilli par des applaudissements unanimes. M. Vilain XIIII s'est retiré avec ses collègues, en 1857, à l'occasion de la loi sur la charité; mais il a repris sa place dans la chambre des représentants aux élections générales suivantes.

E. Regnard.

Du Chesne, *Hist. généal. des maisons de Guines, d'Ardres, de Gand et de Coucy.* — Picard, *Chronol. milit.* — J.-J. Lambin, *Esquisses hist. sur les châtelains et les vicomtes d'Ypres;* Ypres, 1830, in-8°. — De Smet. *Note sur l'origine, le nom et la devise de la famille*

(1) L'historien de Termonde explique ce chiffre en disant que la maison de Gand ou Vilain a donné six comtes de Gand et huit comtes d'Alost, et qu'elle a fourni en outre quatorze châtelains de la ville de Gand. Par malheur, la liste de ces seigneurs, telle que la dresse Lindanus, n'est pas tout à fait conforme à celle qu'ont faite des écrivains plus exacts que lui.

Villain, dans les *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, t. IX, 1°, p. 344. — Gœthals, *Lectures relatives à l'hist. des sciences, des lettres, etc.*, t. I, p. 240; *Dict. généal. des familles nobles*, t. IV. — J. Broeckaert, *Geschiedenis van Wetteren*; Gand, 1862, in-8°.

VILATE (*Joachim*), agent politique, né en 1768, à Ahun (Limousin), exécuté le 7 mai 1795, à Paris. Fils d'un médecin, il fit ses études à Bourges, et professa les humanités dans les colléges de Guéret et de Limoges. En 1792, il vint à Paris, fréquenta le club des Jacobins, se lia avec les principaux révolutionnaires, et fut au nombre des plus ardents meneurs dans la journée du 10 août. Le 10 décembre, la Convention décerna une mention honorable à un *Plan d'éducation républicaine*, dont il lui avait fait hommage. Après le 31 mai 1793, il s'attacha de plus en plus au parti de Robespierre, fut logé aux Tuileries, et prit le nom de *Sempronius Gracchus*. Plusieurs députés, entre autres Chénier et Legendre, le dénoncèrent comme ayant été l'espion des comités, avant qu'il eût aucun emploi, et même après qu'il eut été nommé juré au tribunal révolutionnaire. Emprisonné à la Force, le 2 thermidor an II, il employa sa captivité à composer des écrits dans lesquels il accusait bassement Robespierre pour se justifier lui-même, espérant ainsi d'échapper à l'échafaud. Il fut néanmoins condamné à mort et exécuté. Il ne montra ni calme ni courage, mais la lâcheté et l'emportement d'un agent subalterne sans conviction. Ses écrits seraient curieux s'ils étaient dignes de foi; les ennemis même de Robespierre les ont repoussés comme mensongers et indignes de l'attention des hommes qui mettent la vérité au-dessus de la passion. On a de lui : *De nos maux, et des remèdes qu'il faut y apporter*; Paris, déc. 1793, in-8°; — *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*; Paris, 1795, 2 part. in-8°, en y comprenant la suite, qui parut avec le même titre; — *Mystères de la mère de Dieu* (Catherine Théot) *dévoilés*; Paris, 1795, in-8°. ......

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

VILLALOBOS (*Francisco* DE), médecin et poëte espagnol, né vers 1480, à Tolède, mort vers 1560, à Madrid. Appartenant à une famille qui depuis plusieurs générations successives se consacrait à l'art de guérir, il suivit la même carrière et étudia à Salamanque. Il fut attaché comme médecin à la personne de Charles-Quint pendant les séjours, ordinairement assez courts, que faisait ce prince en Espagne, et si l'on en juge par les expressions d'une de ses lettres, il ne paraît pas s'être trouvé fort heureux de cet emploi. Il finit par se retirer tout à fait de la cour, triste et assez pauvre, après la mort de l'impératrice Isabelle, qui eut lieu en 1539. A l'imitation du genre didactique, mis à la mode par les Italiens, Villalobos a laissé deux ouvrages extrêmement rares, à savoir : *Sumario de la medicina*; Salamanca, 1498, in-fol. : c'est un abrégé de la doctrine d'Avicenne, rédigé en cinq cents strophes de cinq vers; il est suivi d'un *Tratado sobre las pestiferas bubas*, également en vers, et qui traite du mal vénérien; suivant l'auteur, ce mal aurait été observé pour la première fois à Madrid, en 1474, pendant le séjour de Ferdinand et d'Isabelle; — *Problemas, con dos dialogos de medicina*; Zamora, 1543, pet. in-fol., goth.; Medina, 1543, in-fol.; Séville, 1574, in-8° : la première partie, assez courte, traite du soleil, de la lune, des planètes, des quatre éléments, et du paradis terrestre; la seconde, plus étendue, a pour sujet l'homme et ses diverses humeurs. Le ton de ces traités est des plus variés : la plus grande partie est écrite en style grave et sententieux, comme le *Discours sur les chevaliers et prélats*; d'autres sont d'un ton léger et badin, comme le chapitre du vieillard qui se marie. Les meilleurs passages sont ceux où l'auteur lâche la bride à sa verve satirique. Villalobos a publié aussi en 1515 une élégante traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute, laquelle a été réimpr. avec les *Problèmes*, et une *Glossa in Plinii historiæ naturalis I et II lib.* (Alcala, 1524, in-fol.). Ses œuvres ont été réunies et publiées à Saragosse, 1544, in-4°. Dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid ayant appartenu à Salazar, on rencontre un grand nombre de lettres de Villalobos en espagnol et en latin. E. BARET.

N. Antonio, *Biblioth. vetus hispana*. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*.

VILLALPANDO (*Jean-Baptiste* DE), érudit espagnol, né en 1552, à Cordoue, mort le 23 mai 1608, à Rome. Admis à vingt-six ans dans la Compagnie de Jésus, et déjà habile dans le dessin, les mathématiques et l'architecture, il fut mis à la disposition du P. Prado, qui le conduisit à Rome afin d'y composer ensemble le grand ouvrage qu'il avait entrepris, à la demande de Philippe II, sur les prophéties d'Ézéchiel. La mort de ce dernier (1595) fit retomber tout le poids du travail sur Villalpando, qui mourut à son tour en le laissant incomplet. On a de lui : *In Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani*; Rome, 1596-1606, 3 vol. gr. in-fol.; pl. : Prado n'a eu part qu'à l'explication des XXVI premiers chapitres d'Ézéchiel; le reste est de son collaborateur, qui a décrit la ville et le temple avec de minutieux détails; on lui reproche d'avoir hasardé bien des conjectures douteuses et surtout d'avoir, tout plein du souvenir de ses premières études, donné libre carrière à son imagination en multipliant, contre l'autorité de la Bible, les cours, les portiques, les pavés de porphyre, les murailles de marbre. Il a publié un *Tractatus in epistolas Pauli*, dans le t. V de la *Bibl. magna Patrum*, qu'il attribuait à saint Remi, et qui est de Remi, moine d'Auxerre.

Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — Southwell, *De script. Soc. Jesu*. — Calmet, *Dict. de la Bible*.

VILLALPANDO (*François* DE TORREBLANCA et), jurisconsulte, neveu du précédent, mort vers 1645, à Cordoue, sa ville natale. Il fut un des plus savants avocats de Grenade, *divinarum atque humanarum rerum eruditione non leviter tinctus;* ainsi s'exprime Antonio, qui ajoute que vers la fin de sa vie il renonça à la pratique des lois pour se livrer à de savantes recherches sur les origines du droit, qu'il puisait dans l'Écriture. On a de lui : *Epitome delictorum, in quibus aperta vel occulta invocatio Dæmonum intervenit lib. IV;* Séville, 1618, in-fol., très-rare; — *Demonologia seu Magia naturalis;* Mayence, 1623, in-4° : cet opuscule avait déjà paru dans l'*Epitome* qui précède, mais sous le titre espagnol de *Defensa en favor de los libros catolicos de la magia;* — *Juris spiritualis practicabilium lib. XV, ex lege Domini, sive revelatis a Deo per Sacram Scripturam, vel in communi Ecclesiæ, vel in particulari hominum;* Cordoue, 1635, 2 tom. in-fol. L'auteur annonçait d'autres écrits sur les mêmes matières, lesquels n'ont pas vu le jour.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — Debure, *Bibliogr. instructive*, n° 1406.

VILLANDON. *Voy.* LHÉRITIER.

VILLANI (*Giovanni*), historien italien, né vers 1280, à Florence, où il est mort, en 1348. Il était d'une famille aussi considérable par son ancienneté que par ses richesses, et Villano di Stoldo, son père, avait fait partie de la seigneurie. En 1300, au sortir de l'adolescence, il fit un voyage à Rome, et puisa, selon son aveu, dans la contemplation des monuments de l'antiquité le dessein d'écrire l'histoire de sa patrie. Il visita aussi la France, et se trouvait en 1302 en Flandre, à l'époque de l'invasion de Philippe le Bel. Élu prieur en 1316, il contribua en 1317 à entraîner les Lucquois et les Pisans dans l'alliance de Florence. Comme directeur de la monnaie, il tint de sa propre main un registre exact, et dont on possède le manuscrit, de toutes les monnaies frappées de son temps et des anciennes qui avaient cours encore à cette époque. Quatre ans après Villani occupa une seconde fois la charge de prieur. En 1323 il marcha avec l'armée florentine contre Castruccio, tyran de Lucques, parvint, en 1328, à éteindre la disette qui désolait sa patrie et fit accepter en 1332 le nom de *Firenzuola* à la forteresse que les Florentins venaient de fonder au pied des Apennins. Emmené, en 1341, comme otage avec d'autres notables à Ferrare par Mastino della Scala, il y fut retenu deux mois et demi. La faillite des Bonaccorsi lui fit perdre, en 1345, une grande partie de ses biens. On le jeta même en prison à cette occasion, et on l'accusa d'avoir dilapidé les deniers publics lorsqu'en 1321 il avait présidé à la reconstruction des remparts. Reconnu innocent et remis en liberté, il n'en conçut pas moins un vif chagrin qui remplit ses dernières années d'amertume. Il mourut de la peste. Villani avait un esprit cultivé; Tiraboschi le considère comme un des hommes les plus érudits de son siècle, et sa chronique est devenue pour les historiens une source des plus fécondes. Il la commence à la fondation de Florence, et la conduit jusqu'à l'année même de sa mort. Elle est remarquable par l'élégance et la pureté du style; elle tient même lieu de chronique générale, car l'auteur y rapporte les principaux événements accomplis dans les autres pays. Outre les fables et les erreurs que l'on trouve dans ses premiers livres, les critiques lui reprochent d'avoir copié de longs passages de la chronique de Malaspini sans le nommer, et de n'avoir pu se défendre d'une certaine partialité en faveur des guelfes.

Matteo, son frère, continua jusqu'en 1363 les *Storie florentine*, et fut exact et fidèle, mais diffus dans son récit. Il mourut également de la peste, le 12 juillet 1363.

Filippo, son fils, ajouta 42 chapitres, et s'arrêta à 1364. Il remplit longtemps les fonctions de chancelier de Pérouse, et fut chargé, comme professeur, en 1401 et en 1404, de l'explication du Dante. Il rédigea en latin les *Vies des hommes illustres de Florence;* mais le manuscrit original n'est point parvenu jusqu'à nous. L'abbé Mehus en trouva une traduction italienne peu fidèle et fort inexacte; Mazzuchelli la publia en 1747, Venise, in-4°, et l'enrichit d'annotations.

Les *Storie florentine* de Villani parurent pour la première fois au seizième siècle : Venise, 1537, liv. I-X, in-fol., et Florence, 1554, liv. XI-XII, in-8°; puis ensemble à Venise, 1559, in-4°. La continuation de Matteo fut impr. à Venise, 1562, 1581, in-4°, et celle de Filippo à Florence, 1577, in-4°. On les joignit depuis au corps de l'ouvrage dans les édit. de Milan, 1729, 2 vol. in-fol. (recueil des *Script. rer. ital.* de Muratori, t. XIII et XIV); de Milan, 1802-03, 8 vol. in-8° (recueil des *Class. ital.*), et de Florence, 1823, 8 vol. in-8°; ibid., 1825-26, 6 vol. in-8°, et 1848, 7 vol. in-8°, fig. S. R.

Mehus, *Specimen hist. litter. florent.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. V.

VILLAREAL. *Voy.* FERNANDEZ.

VILLARET (*Guillaume* DE), grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem, mort en 1307, à Limasso (Chypre). Sa famille était une des plus anciennes de la Provence. Grand prieur de Saint-Gilles en Languedoc, il fut élu grand maître, à la mort d'Odon de Pins (1300); il se rendit en Chypre, et se vit bientôt forcé par le mauvais vouloir du roi Henri de Lusignan de chercher pour l'ordre un asile qui garantît son indépendance. Il tourna ses vues sur l'île de Rhodes, alors occupée par des Grecs révoltés et des corsaires musulmans; mais les infirmités ne lui permirent pas d'exécuter son projet.

VILLARET (*Foulques* DE), grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, frère du précédent, mort le 1er septembre 1327, au château de Teiran (Languedoc). A peine élu (1307), il mit à exécu-

Con les desseins de son frère sur Rhodes. Ayant obtenu de Philippe le Bel et de Clément V, qu'il trouva réunis à Poitiers, la permission de prêcher une croisade, il réunit des forces considérables, s'empara de la plus grande partie de l'île, et mit le siége devant la capitale. La courageuse résistance des assiégés trompa les espérances des croisés, qui peu à peu abandonnèrent le camp pour retourner chez eux. Les chevaliers restaient presque seuls, lorsque l'empereur Andronic II envoya une armée qui se porta sur les derrières des assiégeants, et les plaça ainsi entre deux ennemis. Villaret, sans donner aux habitants de Rhodes le temps de profiter du danger qui le menaçait, se jeta sur les Grecs, et les tailla en pièces. Cette victoire enflamma le courage des chevaliers, et Rhodes, pressée avec plus d'ardeur, fut prise d'assaut, le 15 août 1310. Dès lors ce fut le chef-lieu de l'ordre, qui s'enrichit bientôt d'une partie des biens confisqués aux templiers. Le sultan Othman I[er] n'avait pu voir sans inquiétude les progrès des hospitaliers dans une île si voisine de ses possessions; il vint assiéger Rhodes en 1315. Villaret, secouru par Amédée V, comte de Savoie, força les Turcs à battre en retraite. Mais bientôt, enivré des faveurs de la fortune, il se laissa entraîner au despotisme, au luxe et aux plaisirs; il poussa si loin les abus d'autorité, qu'une révolte générale éclata; les chevaliers, assemblés en chapitre, le déposèrent, et le pape Jean XXII nomma Gérard de Pins vicaire général. En 1319, Villaret résigna de lui-même ses pouvoirs, et alla finir ses jours en France, auprès de sa sœur.

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. II. — *Art de vérifier les dates* 2e part., t. V.

VILLARET (*Claude*), historien français, né vers 1715, à Paris, mort en février 1766. Après avoir terminé ses études classiques, il suivit quelque temps les cours de droit, puis débuta dans les lettres par une comédie et par des romans médiocres. Le mauvais état de ses affaires l'obligea de quitter Paris en 1748; il s'éprit alors d'amour pour une comédienne, se fit acteur sous le nom de *Dorval*, et joua dans plusieurs villes de province. Il était directeur de théâtre à Liége lorsqu'il quitta cette carrière, en 1756, pour revenir à Paris, en qualité de premier commis à la chambre des comptes. On ne vit plus en lui la légèreté de conduite qui avait troublé sa jeunesse; il se plongea dans l'étude des archives, et acquit une connaissance assez approfondie de l'histoire de France pour qu'on le chargeât de continuer l'ouvrage de Velly (*voy.* ce nom), qui venait de mourir. Le succès avec lequel il accomplit cette tâche lui valut un gain considérable pour l'époque, qui monta, dit-on, à 4,500 livres par volume, et la place de secrétaire des ducs et pairs, qui fut créée pour lui. Une forte rétention d'urine le fit souffrir beaucoup dans ses dernières années; ayant eu l'imprudence, dans un accès du mal, de se sonder lui-même, il se blessa; l'inflammation qui en résulta fut mortelle. La continuation de l'*Histoire de France* de Velly a fait vivre le nom de Villaret. Les critiques, à part Sabatier, s'accordent à dire qu'il a surpassé son modèle. S'appuyant sur des documents plus complets, mettant à profit les travaux de l'Académie des inscriptions, il a exposé en détail l'état de la France au quatorzième siècle et au quinzième; on peut même lui reprocher de s'être trop livré à l'esprit de système. Sa diction est élégante, animée; mais elle manque quelquefois de goût et de pureté. Villaret a conduit l'*Histoire de France* depuis 1329 jusqu'à 1469; il a eu Garnier pour successeur. On cite encore de lui: *Lettre à M. de V. sur sa tragédie de* Mahomet; 1742, in-12; — *Le Quartier d'hiver*, comédie en un acte, en vers, avec Bret et D'Aucourt, jouée en 1743 au Théâtre-Français; Paris, 1745, in-8°; — *Histoire du cœur humain, ou Mémoires du marquis de****; La Haye (Paris), 1745, in-12; — *La Belle Allemande*; Amst. (Paris), 1745, in-12; — *Considérations sur l'art du théâtre*; Genève, 1758, in-8°: assez bonne réponse à la *Lettre sur les spectacles* de J.-J. Rousseau; — *Esprit de M. de Voltaire*; s. l., 1759, in-8°. Il a collaboré au *Cours d'histoire* de Luneau de Boisjermain (1760), et il a édité les *Ambassades de MM. de Noailles en Angleterre*, rédigées par Vertot (Paris, 1763, 5 vol. in-12). On a attribué, sans preuves suffisantes, à Villaret les écrits suivants: *Prédictions générales et particulières pour l'année* 1741; Paris, in-16: recueil satirique, dirigé contre des auteurs et des comédiens; — *Le Coq, ou Mémoires du chevalier V...*; 1742, in-12; — *Anti-Paméla, ou Mémoires de M. D...*; Londres (Paris), 1742, in-12.

Nécrologe de France, 1767. — Sabatier, *Les Trois siècles*.

VILLARET DE JOYEUSE (*Louis-Thomas*, comte), vice-amiral français, né à Auch, en 1750, mort à Venise, le 24 juillet 1812. Issu d'une ancienne famille de Gascogne, et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, une inclination prononcée pour l'art militaire le porta à entrer dans les gendarmes de la maison du roi. Un duel, dans lequel il tua son adversaire, l'ayant forcé de quitter son corps, il entra dans la marine (1766). Protégé par son parent, M. de Ternay, gouverneur de l'île de France, il devint lieutenant de vaisseau (1773), et fit plusieurs campagnes dans les mers de l'Inde. Distingué après le combat de Gondelour par le bailli de Suffren, il commanda la frégate *la Naïade*, et, chargé d'une mission périlleuse, il lutta pendant huit heures contre *le Sceptre*, vaisseau de soixante-quatre canons; il ne se rendit qu'avec huit pieds d'eau dans la cale et coulant bas (1782). Décoré de la croix de Saint-Louis, il se rendit, vers la fin de 1783, dans les eaux de Batavia pour traiter avec la compagnie

hollandaise. Il assista, sans enthousiasme mais aussi sans hostilité, à la révolution de 1789. Lorsque Jean-Bon-Saint-André et Prieur (de la Marne) furent envoyés à Brest, Villaret-Joyeuse reçut d'eux, avec le grade de contre-amiral, le commandement de la flotte (septembre 1793), composée de vingt-deux vaisseaux, dernière ressource navale de la France depuis l'occupation de Toulon par les Anglais. Après dix mois consacrés à améliorer, de concert avec les commissaires de la Convention, l'instruction et l'armement des navires, il eut ordre d'aller à la rencontre d'un convoi considérable de grains venu d'Amérique et qu'escortait le contre-amiral Vanstabel (16 mai 1794). Il partit le jour même, monté avec Jean-Bon-Saint-André sur le vaisseau *la Montagne*, et ayant sous ses ordres vingt-cinq vaisseaux de ligne et seize frégates ou corvettes. Il s'agissait avant tout de la subsistance de la république; aussi l'ordre du comité de salut public était-il de ne livrer bataille qu'autant que cela serait nécessaire au salut du convoi. Depuis douze jours il croisait devant Brest, capturant de nombreux bâtiments de commerce anglais, lorsque le 28 mai, avant que le convoi attendu eût été encore signalé, apparut la flotte de l'amiral Howe, forte de trente-trois vaisseaux et de douze frégates. Le 29 mai (10 prairial an II) eut lieu un premier combat, dans lequel l'arrière-garde, chaudement attaquée par Howe, fut dégagée par une manœuvre énergique de Villaret, qui donna l'ordre à ses navires d'arriver tous ensemble contre l'ennemi, et parvint ainsi à rester maître du champ de bataille. Il aurait pu honorablement rentrer dans Brest; mais il fallait avant tout mettre la flotte anglaise hors d'état de s'opposer à l'arrivée du convoi de grains, et l'ordre fut donné par Jean-Bon-Saint-André de joindre encore l'ennemi. Après deux journées d'un épais brouillard (30 et 31 mai), l'amiral Howe, avec trois vaisseaux de plus, et Villaret-Joyeuse, dont l'arrivée du contre-amiral Nielly n'avait encore porté les forces qu'à vingt-six vaisseaux, se trouvèrent de nouveau en présence le 1er juin (13 prairial). Le combat s'engagea à neuf heures du matin. Une fausse manœuvre du *Jacobin* ayant permis de couper la ligne française, le vaisseau amiral *la Montagne* fut entouré de six vaisseaux ennemis, dont il parvint cependant à se dégager en coulant l'un d'entre eux. Tous les efforts de l'ennemi portèrent sur le centre et sur l'arrière-garde, qui soutinrent admirablement ce combat inégal, et illustrèrent à jamais la marine par l'héroïsme du *Vengeur*, qui, refusant d'amener son pavillon, s'enfonça dans les flots aux cris de *Vive la République!* (1), et de *l'Impétueux*, qui s'abîma également plutôt que d'abandonner *le Terrible*, dont il était le matelot. A deux heures les Anglais cessèrent les premiers le feu. Il ne restait à Villaret que dix-neuf gros vaisseaux, avec lesquels, tout maltraités qu'ils étaient, il voulait recommencer la lutte le lendemain; mais, malgré l'enthousiasme des équipages, Jean-Bon-Saint-André refusa de commettre à ces hasards ce qui restait de la flotte française et de compromettre avec elle le salut de ce convoi qu'attendait la nation affamée. Tel fut ce combat, très-glorieux pour la France, et dans lequel la flotte anglaise eût été détruite si l'instruction des chefs et des équipages eût été à la hauteur de leur courage. En somme Villaret atteignit le but qu'on s'était proposé: car, après avoir du 10 au 22 juin donné la chasse à une croisière ennemie, il eut la satisfaction de voir entrer dans Brest le convoi tant désiré. En 1795, il s'opposa vainement à la funeste croisière dite du *grand hiver* pendant laquelle les tempêtes détruisirent un grand nombre de vaisseaux, sans qu'il pût empêcher le débarquement de Quiberon. Dans une nouvelle sortie, il se trouva, le 23 juin, dans les parages de l'île de Groix, aux prises avec la flotte de l'amiral Bridport, d'un tiers supérieure à la sienne. Ce fut en vain que, usant de toutes les ressources de la tactique, il manœuvra pour ne pas être entouré; ses ordres ne purent être exécutés par suite de l'impéritie de ses capitaines; trois vaisseaux restèrent au pouvoir des Anglais. S'étant prononcé contre l'expédition d'Irlande, on lui donna pour successeur Morard de Galles (1796), qui ne fit pas mentir ses funestes prévisions. Élu en 1797 député au conseil des Cinq-cents par le Morbihan, il s'attacha au parti clichien, et fut compris sur la liste des déportés lors du coup d'État du 18 fructidor (4 sept. 1797); mais, étant parvenu à se soustraire aux poursuites, ce fut volontairement qu'il se rendit plus tard à l'île d'Oleron, lieu d'exil assigné par le Directoire à ceux qui avaient échappé à la déportation.

Un autre coup d'État, celui du 18 brumaire, rappela Villaret-Joyeuse à l'activité. En 1801, il appareilla de Brest à la tête des forces navales chargées de reprendre possession de Saint-Domingue. Arrivé le 6 février 1802 à Port-au-Prince, il ne put qu'arrêter les ravages de l'horrible incendie que Christophe venait d'y allumer.

Nommé capitaine général de la Martinique (3 avril 1802), et resté sans communication avec la France à la suite du désastre de Trafalgar, il ne remit la colonie aux Anglais qu'après avoir soutenu, dans le fort Bourbon, le bombardement le plus terrible (30 janv.-24 fév. 1809). Aucun reproche ne pouvait être adressé ni à son habileté ni à son courage. Blâmé dans un rapport fait par un conseil d'enquête, il demanda longtemps en vain à être jugé par un conseil de guerre. En 1811, après un sévère examen fait par Napoléon lui-même, il fut, avec une approbation expresse de sa conduite, nommé gouverneur gé-

(1) Tout l'équipage ne périt pas, comme on l'a cru. « Je suis bien aise, disait Bréard, le 8 septembre, d'apprendre à la Convention que tout l'équipage du *Vengeur* n'a pas péri; le commandant est de retour à Brest, où il vient d'être promu au commandement du *Jemmapes*. » On connaît la belle ode de Le Brun, sur cet épisode du *Vengeur*.

néral de Venise. C'est dans ces fonctions qu'il mourut, d'une hydropisie. Villaret-Joyeuse joignait à une grande science navale un courage et une résolution qui auraient dû lui donner un rôle plus important sous l'empire. Il avait été nommé grand' croix de la Légion d'honneur le 2 février 1805, et comte en 1808. Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile. E. A.

Kerguelen, *Hist. des guerres maritimes entre la France et l'Angleterre.* — Thiers, L. Blanc, Michelet, *Hist. de la révolut.* — Nicolas, *Jean-Bon-Saint-André, sa vie et ses écrits.* — Jurien de La Gravière, *Guerres maritimes de la républ. et de l'empire.* — Chasseloup-Laubat, *Documents sur la marine.*

VILLARS, nom d'une famille originaire de Lyon, et que fit anoblir un fréquent exercice des charges municipales. Dans le seizième siècle elle se partagea en deux branches, l'aînée, qui s'éteignit bientôt, et la cadette, d'où sortit le vainqueur de Denain.

VILLARS (*François* DE), né en 1514, à Lyon, où il est mort, le 1er novembre 1582, était fils de Pierre, qui fut, à ce que croit Pernetti, huit fois échevin de sa ville natale. Lieutenant du présidial, il rendit des services considérables pendant la guerre contre les huguenots, qui pillèrent sa maison en 1562. Il laissa un *Abrégé du sacrement de l'autel*, que Balthasar, un de ses fils, mit au jour en 1594.

VILLARS (*Pierre Ier* DE), prélat, frère du précédent, né en 1517, à Lyon, mort le 14 novembre 1592, à Moncalieri (Piémont). Après avoir été reçu docteur *in utroque* à Padoue (1539), où il fit probablement ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'attacha au cardinal de Tournon, qui lui confia plusieurs missions importantes. Ce puissant personnage lui procura la charge de conseiller clerc au parlement de Paris (1555), et l'évêché de Mirepoix (1561); Villars occupa ce siége jusqu'à son élévation à l'archevêché de Vienne (1575), présida plusieurs fois les états tenus à Montpellier ou à Béziers, et fit plusieurs voyages à la cour pour les affaires de la province. L'un des conseillers ordinaires d'Henri III, il soutint avec zèle les droits du prince dans les états de Blois, et fut un des trois députés chargés de ramener le roi de Navarre dans le giron de l'Église. En septembre 1586, il résigna toutes ses dignités par dégoût du monde, et alla finir ses jours à Moncalieri, dans un couvent de capucins. On a de lui trois traités ascétiques, écrits en latin.

VILLARS (*Pierre II* DE), neveu du précédent et fils de François, né le 3 mars 1545 (et non 1543), à Lyon, mort le 18 juillet 1613, à Saint-Genis-Laval, près Lyon. « C'était, dit Pernetti, un homme vertueux, zélé, et qui avait fait d'assez bonnes études. » Il venait d'être nommé docteur de Sorbonne lorsqu'il succéda à son oncle dans le diocèse de Mirepoix (1575); douze ans plus tard il prenait, également après lui, possession de l'archevêché de Vienne (1587). Ses infirmités le firent penser de bonne heure à la retraite, et après avoir sacré son frère Jérôme, qu'il avait choisi pour successeur (24 juin 1599), il se fixa d'abord à Annonay, puis à Lyon. Transporté le 12 juillet 1613 dans la maison de ses pères à Saint-Genis, il y mourut quelques jours après. Il a publié ensemble (Lyon, 1598, 2 vol. in-fol.) tous les ouvrages qu'il avait composés sur des matières religieuses.

VILLARS (*Jérôme* DE), frère du précédent, mort le 18 janvier 1626. Conseiller clerc au parlement de Paris en 1594, chanoine et archidiacre de Vienne, il remplaça son frère aîné sur ce siége (1599), et montra un grand zèle pour les doctrines et les intérêts de Rome; dans l'assemblée du clergé tenue en 1604 à Paris, il fit d'inutiles efforts pour obtenir du roi la publication en France des actes du concile de Trente. Ajoutons que dans cette année-là il faillit être compris dans une promotion de cardinaux; mais Sully fit nommer du Perron en son lieu.

VILLARS (*Pierre III* DE), cousin du précédent, fut son coadjuteur en 1612, et lui succéda, en 1626, comme archevêque de Vienne. Il mourut en 1663.

VILLARS (*Henri* DE), neveu du précédent, né en 1620, mort le 28 décembre 1693. Coadjuteur de son oncle depuis 1652, puis archevêque (1), il observa scrupuleusement le devoir de la résidence, et contribua à l'établissement de plusieurs institutions charitables.

Gallia christ. — *Mémoires du temps.* — Rochas, *Biogr. du Dauphiné.*

VILLARS (*Pierre* DE), lieutenant général, né en 1623, mort le 20 mars 1698, à Paris. On lui donnait par courtoisie le titre de *marquis de Villars*. Il était fils de Claude, mestre de camp et gentilhomme de la chambre du roi. « Personne de son temps, a écrit le maréchal, son fils, ne porta la valeur à un plus haut point. Il reçut à la guerre de grandes blessures, et eut le malheur, alors presque inévitable, de se trouver engagé dans plusieurs combats particuliers, et enfin dans le fameux combat des ducs de Nemours et de Beaufort. Il tua le second de Beaufort (1652), et fut obligé de s'éloigner. Cet événement et les troubles que les guerres civiles apportèrent dans le royaume dérangèrent les commencements de sa fortune. » Lorsque le prince de Conti eut le commandement des armées, Villars servit en qualité de lieutenant général dans celles d'Italie et de Catalogne. C'était, au jugement de Saint-Simon, « l'homme de France le mieux fait et de la meilleure mine ». Son « air de héros » lui avait fait donner le surnom d'Orondate, un des personnages du roman de *Cyrus*, et le surnom ne lui déplaisait pas. Galant et discret, il réussit fort auprès des dames; Mme Scarron elle-même ne le vit pas avec indifférence. En 1651, Villars avait épousé une tante du maréchal de Belle-

(1) Durant cent dix-huit années le siége de Vienne fut occupé par les membres de la famille de Villars; Henri fut le dernier.

fonds (*voy.* ci-après); cette alliance avec la famille d'un homme ennemi déclaré de tous les ministres lui attira leur haine, et surtout celle de Louvois. Rebuté par les obstacles que lui suscita ce dernier, il quitta la carrière des armes, et eut recours à la protection de Lionne pour entrer dans la diplomatie : après avoir été employé auprès des princes d'Allemagne et d'Italie, il occupa successivement les ambassades d'Espagne (1672 et 1679), de Savoie (1676), et de Danemark (1683), et se fit partout estimer pour les agréments de son esprit et la probité de son caractère. Loin de s'enrichir au service de l'État, il fut obligé de vendre deux de ses baronnies, et ne recueillit d'autres fruits d'une carrière honorablement employée que les titres de conseiller d'État d'épée, de chevalier des ordres du roi (1688), et de chevalier d'honneur de la duchesse de Chartres (1692). Il avait écrit ce qu'il avait vu dans ses deux voyages en Espagne; sa relation, où Mme d'Aulnoy avait fait dés emprunts, parut sous le titre de *Mémoires de la cour d'Espagne depuis* 1679 *jusqu'en* 1681 (Paris, 1733, in-8°) et sans nom d'auteur; elle a été reproduite à Londres, 1861, in-8°, par les soins de W. Stirling.

Sa femme, *Marie* Gicault de Bellefonds, né en 1624, morte le 24 juin 1706, à Paris, était fille d'un gouverneur de Caen, et remontait, du côté de sa mère, Jeanne aux Épaules, jusqu'à Madeleine de Dreux, arrière-petite-fille de Robert de France, comte de Dreux (1). Elle fut renommée pour son esprit, et passa sa vie dans la meilleure compagnie. La reine d'Espagne Louise l'honora de son amitié. « Elle était salée, plaisante, méchante, dit Saint-Simon; elle s'émerveillait de l'énorme fortune de son fils, et lui recommandait toujours de beaucoup parler de lui au roi, et jamais à personne. » Pendant son séjour à Madrid, elle écrivit à Mme de Coulanges des lettres d'un style agréable et facile, et qui font regretter que la collection n'en ait pas été conservée tout entière; elles ont été recueillies par l'éditeur de Mme de Sevigné, Perrin (Amst., 1759, in-12; Paris, 1762, in-12), et réimpr. en 1805, avec celles de Mmes de La Fayette et de Tencin.

Le marquis de Villars laissa huit enfants, entre autres *Louis-Hector* et *Armand*, qui suivent; *Félix*, abbé de Moustier, agent général du clergé en 1688, mort en 1691, à Florence; et *Agnès*, abbesse de Chelles de 1707 à 1719, morte en 1723.

Villars, Saint-Simon, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — Monmerqué, *Mém. sur Mme de Sévigné*.

VILLARS (*Claude-Louis-Hector*, duc de), maréchal de France, fils du précédent, né à Moulins, le 8 mai 1653 (2), mort à Turin, le 17 juin 1734. Après avoir fait au collége de Juilly des études qui furent brillantes, il débuta, en 1670, par être page de la grande écurie. Une figure avantageuse, une physionomie noble et de la vivacité le firent bientôt distinguer de Louis XIV. Du reste, ne manquant pas plus d'habileté que d'ambition, il prit pour règle « de se tenir le plus près du roi qu'il lui serait possible ». Il avait déjà accompagné à Berlin son parent, le comte de Saint-Géran, lorsque s'ouvrit la guerre de Hollande (1672). Remarqué au passage du Rhin, et au siége de Maëstricht, il mérita cette boutade flatteuse de Louis XIV : « Il semble dès que l'on tire en quelque endroit que ce garçon sorte de terre pour s'y trouver. » En 1673 et 1674, il fit sous Turenne les campagnes de Franconie et d'Alsace. Le matin de la bataille de Senef, la plupart des généraux, trompés par un mouvement de l'ennemi, le croyaient en retraite. « Ils ne fuient pas, s'écrie Villars; ils changent seulement leur ordre. — Jeune homme, qui vous en a tant appris? lui dit le prince. » Nommé colonel de cavalerie à la suite de cette journée (28 août 1674), il continua à servir en Flandre, sous Luxembourg et Schomberg. En 1677, à Cassel, Villars, qui commandait une réserve de cinq escadrons, conseilla sur la droite des ennemis une charge qui eût rendu plus complète encore cette belle victoire si Monsieur ne s'y fût opposé. A l'armée d'Alsace, il ne se fit pas moins remarquer : à Kocksberg, il tint tête à presque toute une armée; à Fribourg et à Kehl, il monta un des premiers à l'assaut. Quelques intrigues galantes auxquelles il se laissa emporter avec sa fougue habituelle, semblaient, après la paix de Nimègue (août 1678), l'avoir jeté dans une sorte de disgrâce, lorsque l'impatience du repos et un bruit de guerre en Hongrie lui firent solliciter et obtenir d'être envoyé à Vienne pour complimenter l'empereur sur la mort de sa mère (déc. 1686). Donnant à cette mission assez insignifiante une tout autre portée, il déploya une habileté consommée à détacher de la cour de Vienne le jeune électeur de Bavière et à le rapprocher de la France, sans négliger l'occasion de prendre part à la bataille de Mohacz. A son retour il obtint à la fois le brevet de brigadier (24 août 1688), et la faveur des deux grandes puissances de la cour, Mme de Maintenon, qui l'admit aux représentations données à Saint-Cyr, et de Louvois, qui le nomma peu après commissaire général de la cavalerie (2 sept. 1689). La guerre de la ligue d'Augsbourg commença. Successivement maréchal de camp (10 mars 1690), puis lieutenant général (30 mars 1693), gouverneur de Fribourg (14 nov.), ce qu'il faut remarquer alors dans la vie de Villars, c'est moins peut-être sa belle conduite aux combats de Leuze en Flandre (19 sept. 1691) et de Wislock sur le Rhin (25 juin 1694), que son opinion sur les opérations de la guerre : il faisait parvenir à Louis XIV des mémoires et des plans hardis, tels que celui de pénétrer en Allemagne par la Forêt-Noire. A peine la paix était-elle conclue (30 oct. 1697), que se posait la séduisante éventualité de la succession d'Espagne, et, l'œuvre de la diplomatie précédant

(1) Outre le maréchal de Bellefonds, elle était aussi tante du fameux abbé de Saint-Pierre et des frères Davy d'Amfreville, marins distingués.

(2) Cette date résulte de l'acte de baptême du maréchal, récemment découvert.

celle des armes, Villars fut nommé ambassadeur à Vienne, où il arriva le 16 août 1698. Pendant trois ans il y déploya une grande finesse jointe à beaucoup de sang-froid, et parvint à empêcher la prise de possession provisoire des États espagnols d'Italie du vivant même de Charles II. Mais après la mort de celui-ci et l'ouverture du testament qui faisait le petit-fils de Louis XIV héritier de la monarchie espagnole (1er nov. 1700), la position de Villars devint des plus difficiles à Vienne. Non-seulement chacun l'abandonna, et le roi des Romains s'oublia jusqu'à l'insulter; mais encore on chercha à l'impliquer dans les menées de Ragoczi, qui venait d'être arrêté, et dans l'insurrection hongroise (mai 1701). Le prince Eugène et le margrave de Bade seuls continuèrent à le voir.

Rentré en France, Villars fut employé en Italie, sous les ordres de Villeroi, puis, à l'armée du Rhin, où commandait Catinat. Cependant l'électeur de Bavière s'était déclaré l'allié de Louis XIV, et, en s'emparant d'Ulm (8 sept. 1702), avait mis celui-ci en demeure d'appuyer ses succès par une armée française. Ce fut Villars auquel le roi confia la mission aventureuse de percer la ligne ennemie pour venir joindre les Bavarois au cœur de l'Allemagne. Villars, âgé alors de quarante-neuf ans, n'avait jamais commandé en chef. Avec trente bataillons, quarante escadrons et trente pièces de canon (25 sept.), il remonta le Rhin jusqu'à Huningue, pensant tourner le prince de Bade posté dans la Forêt-Noire, mais il trouva celui-ci, qui avait suivi tous ses mouvements, fortement retranché en face de lui sur les hauteurs de Friedlingen et lui barrant la route de la Bavière. Une fausse attaque dirigée contre Neubourg permit à Villars de passer le Rhin et d'aborder hardiment le prince rangé en bataille sur la colline de Tulick. La victoire fut complète (14 oct.). Le soir même Villars était salué par ses soldats du titre de maréchal. Le 20 octobre, Louis XIV, sans consulter ses ministres, confirma ces acclamations, en lui envoyant le bâton, auquel il ajouta le commandement de l'armée du Rhin, que venait de quitter Catinat, disgracié. Les neiges empêchèrent cependant Villars de joindre l'armée bavaroise. En 1703, il repassa le Rhin (janv. 1703), s'empara de Kehl en treize jours, tourna le prince de Bade, traversa la Forêt-Noire avec des difficultés inouïes, et réussit à opérer sa jonction avec l'électeur (8 mai). Dès lors il conçut le projet de marcher droit sur Vienne. Sentant que la paix était dans la capitale de l'Autriche, il avait combiné un double plan de campagne tendant également vers ce but. Dans l'un, pendant que lui-même contenait l'armée de Stirum postée sur le Necker, l'électeur traversait le Tyrol, donnait la main à Vendôme, qui était maître du cours de l'Adige, et revenait avec lui tomber sur Vienne (1). L'autre plan, qu'il préférait, consistait à marcher droit sur Vienne en descendant le cours du Danube. L'incertitude de l'électeur, qui essaya chacun de ces deux plans sans en suivre aucun jusqu'au bout, sa retraite précipitée du Tyrol (30 août), la défection du duc de Savoie, qui obligea Vendôme à reculer, firent échouer cette belle combinaison de Villars; mais telle avait été la sûreté de son coup d'œil en la proposant, que l'empereur délibéra s'il ne devait pas quitter sa capitale. Ces événements précipités rendirent sa situation fort critique. N'ayant à espérer aucun secours, manquant presque de poudre, il ne pouvait se sauver que par une victoire. Il livra, le 21 septembre, la bataille d'Hochstedt. Tombant sur Stirum, il l'attaqua avec une telle furie, qu'il le culbuta d'un premier choc, et lui tua huit mille hommes. Un désaccord violent éclata aussitôt entre lui, résolu à ramener son armée par Memmingen vers sa base d'opérations, et l'électeur, qui voulait l'entraîner en Bavière, désaccord dont la conséquence fut la démission de Villars (nov. 1703).

Très-bien accueilli par Louis XIV, Villars reçut l'offre du commandement d'une seconde armée d'Italie destinée à seconder les opérations de Vendôme. A ce vaste théâtre il préféra, peut-être par un sentiment personnel, dont la postérité doit lui faire un reproche, la mission de réprimer l'insurrection des Cévennes. Répudiant le système d'extermination employé par ses prédécesseurs, il débuta par offrir une amnistie à tous les insurgés qui rentreraient chez eux dans un délai de huit jours, et divisa son armée en petits corps avec lesquels il enveloppa les camisards comme dans un réseau. Cette conduite amena la soumission de plusieurs chefs, celle de Cavalier entre autres. Ayant ainsi semé la division parmi les rebelles, il pénétra dans le pays, brûla les villages qui restaient hostiles, et fit pendre les hommes. Cette pacification si prompte lui valut le titre de duc (21 janv. 1705).

Pendant ce temps Tallard était vaincu à Hochstedt. Villars ne manqua pas l'occasion d'écrire un mémoire au roi pour lui indiquer ce qu'il eût fallu faire pour n'être pas vaincu. Le 4 avril 1795 il fut chargé, avec l'armée de la Moselle, forte d'environ soixante mille hommes, de défendre la frontière. Ce fut une de ses campagnes les plus utiles. Le projet des alliés était de pénétrer par la vallée de la Sarre et de prendre l'Alsace à revers, ou, en laissant de côté cette province, de s'avancer au cœur de la France. Villars choisit une excellente position à Sierck, où Marlborough, qui lui était deux fois supérieur, n'osa pourtant l'attaquer, et fit ainsi échouer le plan d'invasion. A peine libre, il entra en Alsace, se joignit à Marsin, prit Wissembourg et les lignes de la Lauter, passa le Rhin, et mit à contribution le pays de Bade. En 1706, il reprit Lauterbourg et Haguenau à l'ennemi, auquel il fit en outre quatre

(1) C'était, comme on l'a fait remarquer, le projet même que Carnot, en 1796, conçut pour les armées de Moreau et de Bonaparte.

mille prisonniers. Mettant à profit, en 1707, la mort de Louis de Bade et l'inexpérience de son successeur, Christian de Bareuth, Villars, tandis que les autres généraux défendaient péniblement les frontières, osa prendre l'offensive. Il prépara une flottille; puis quand on le croyait fort occupé au bal qu'il avait donné aux dames de Strasbourg, il traversa le fleuve, et lança son infanterie contre les fameuses lignes de Stolhofen, que l'Allemagne considérait comme son meilleur rempart. Elles furent emportées à la baïonnette (23 mai), et livrèrent au vainqueur d'immenses approvisionnements et cent soixante-six canons. Cet obstacle abattu, il se porta rapidement jusqu'au Necker et au Danube, à travers Bade et la Franconie, et, par une idée grandiose, qui eût renouvelé la période suédoise de la guerre de Trente ans, il proposa à Charles XII, qui venait de chasser de Dresde l'électeur de Saxe, de se joindre à lui à Nuremberg pour envahir l'Autriche. Malheureusement le roi de Suède, emporté par sa haine contre la Russie, n'accéda pas à ce grand dessein, et Villars, menacé de se voir couper la retraite par l'électeur de Hanovre, qui avait reformé l'armée impériale près de Philipsbourg, repassa le Rhin, satisfait de ces deux résultats considérables, d'avoir par cette diversion ralenti les progrès de Marlborough en Flandre, et relevé la confiance de sa propre armée (juin 1707).

Devenu le général des circonstances désespérées, Villars fut envoyé en 1708 contre le duc de Savoie, qui menaçait le Dauphiné. Il n'avait que seize mille hommes; mais, suppléant au nombre par l'audace, il prit lui-même l'offensive, et sauva Chambéry en pénétrant dans le Piémont par la vallée de la Doire, et ne fut ramené en arrière que par la reddition prématurée d'Exiles, dont il fit dégrader le gouverneur. Appelé à Versailles après la défaite d'Oudenarde (11 juillet), il appuya, mais en vain, l'avis de Vendôme, qui proposait d'attaquer les alliés sous les murs de Lille. L'année suivante il le remplaça en Flandre (janv. 1709). Jamais commandement n'avait été reçu dans des circonstances plus difficiles. Aux rigueurs de l'hiver de 1709 s'était jointe la famine : les soldats, nus pieds, mourant de faim, se nourrissaient de racines; on les vit vendre leur sac et leur fusil, et les officiers, leur épée, pour un morceau de pain. A force d'activité, d'intelligence et d'héroïque bonne humeur, Villars parvint à réorganiser les troupes, releva surtout leur courage, et put à la fin d'avril déboucher dans les plaines de Douai à la tête de quatre-vingt mille hommes. Trop faible contre les alliés, qui s'avançaient alors du côté de Lille avec cent vingt mille hommes, il se contenta de fermer la frontière, en prenant, derrière la Bassée, une position qu'il rendit formidable par d'immenses travaux de défense. Les alliés, n'osant l'affronter, allèrent investir Tournai. Comptant sur la résistance de cette place, dont le gouverneur, M. de Surville, avait reçu de lui l'ordre de tenir « jusqu'au dernier morceau de pain », Villars travailla à fermer la frontière en prolongeant ses lignes jusqu'à la Meuse. D'ailleurs, toujours poursuivi par la disette, tous ses efforts et son habileté parvenaient à peine à assurer le pain du jour (1). Ce ne fut qu'après la prise de Tournai (2 sept.) qu'il obtint de la cour la permission de combattre. Boufflers, bien que le plus ancien maréchal, vint se mettre sous ses ordres, avec une modestie qui les honorait tous deux. Alors, pendant que Paris et toute la France disaient les prières des quarante heures, Villars sort de ses retranchements, et, après avoir marché toute la nuit, se trouve, le 9 au matin, en présence de l'ennemi, qui venait d'achever l'investissement de Mons et s'était poste en avant du village de Malplaquet. Disposant ses troupes en croissant, son centre dans une large clairière dominée par les collines boisées de Laguières et de Sars où s'établirent sa droite et sa gauche, il engagea l'action le 11, à *huit* heures du matin. Tout d'abord la droite fit reculer les Hollandais ; mais la gauche étant près de plier, Villars s'y transporta en toute hâte avec une partie du centre. Il fut alors blessé au genou et mis hors de combat. Sur ces entrefaites le prince Eugène, sentant notre centre dégarni, l'aborda avec vigueur et l'enfonça. Alors s'engagea entre la cavalerie française, massée au fond de la clairière et celle des alliés, soutenue par toute l'artillerie, un combat suprême dans lequel celle-ci fut six fois rejetée sur ses pièces, ce qui aurait peut-être ramené la victoire si Marlborough, traversant le bois de Sars, que la retraite de la gauche avait rendu libre, n'était venu placer les cavaliers français entre deux feux. Boufflers, qui avait pris le commandement, ordonna la retraite; elle se fit en si bon ordre que les soldats « avaient jusqu'à leurs marmites ». Telle fut cette glorieuse défaite de Malplaquet, qui sur vingt-sept mille morts en coûta aux alliés vingt mille, l'élite de leur infanterie, et dont Villars a pu dire qu'il « s'imaginait être à la tête des anciennes légions romaines ». Quant à lui, sa blessure était fort grave, et mit quelque temps ses jours en danger. Transporté à Versailles à petites journées, les populations s'empressèrent sur son passage, et Louis XIV, qui avait ajouté la pairie à son titre de duc (sept. 1709), lui donna dans son palais

(1) Il faut citer, à l'éloge de son cœur comme à la gloire éternelle de son armée héroïque, ce passage de ses *Mémoires* : « Plusieurs fois nous avons cru que le pain manquerait absolument, et puis par des efforts on en a fait arriver pour un demi-jour. On gagne le lendemain en jeûnant. C'est une merveille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, me disaient-ils quelquefois quand je parcourais les rangs après qu'ils n'avaient eu que le quart et que demi-ration. Je les accompagnais, je leur faisais des promesses. Ils se contentaient de plier les épaules, et me regardaient d'un air de résignation qui m'attendrissait, mais sans plaintes ni murmures. »

l'appartement du prince de Conti, où toute la cour et jusqu'à Mme de Maintenon vint le visiter. En avril 1710, il se fit transporter à son armée, le genou emboîté dans un appareil de fer; pendant que l'ennemi perdait plus de vingt mille hommes devant les places de Béthune, d'Aire et de Saint-Venant, il mit à l'abri par de nouvelles lignes, l'Artois et la Picardie, et se mêla par une correspondance active aux négociations entamées à Gertruydemberg.

En 1711 l'affaiblissement de l'armée du nord, dont une partie avait servi à augmenter celle du Rhin, chargée d'entraver l'élection de Charles VI à l'Empire, imposa à Villars l'attitude de la défensive. En 1712 la France n'avait plus qu'une seule armée. Louis XIV la confia à Villars, en lui disant, dit-on : « Si elle est perdue, vous l'écrirez à moi seul; je monterai à cheval, je passerai par Paris, votre lettre à la main : je connais les Français; je vous mènerai deux cent mille hommes, et je m'ensevelirai avec vous sous les ruines de la monarchie. » A défaut de Marlborough, qui venait d'être disgrâcié, Eugène commandait les alliés. Il assiégeait Landrecies, la dernière place de la France, et n'était relié avec Marchiennes, dont il tirait ses approvisionnements, que par le camp de Denain, situé à cinq lieues de là, et par une double ligne de retranchements prolongés dans cet intervalle de neuf lieues, et qu'il appelait *le grand chemin de Paris*. Villars conçoit l'idée heureuse de rompre cette ligne oblique en s'emparant de Denain. Pour cacher son dessein, il feint une attaque sur Landrecies, attire Eugène sur ses pas, retourne brusquement à marche forcée sur Denain, que défendent les douze mille Hollandais du comte d'Albemarle. A peine arrivé, sous un feu terrible, sans combler les fossés par des fascines, il lance ses colonnes à l'assaut du camp. Quelques centaines d'hommes échappent au carnage, et la victoire était complète (24 juill. 1712) lorsqu'Eugène arriva, et Villars était maître de la place et en sûreté derrière l'Escaut, dont il avait rompu tous les ponts. En moins de trois mois Villars prit Marchiennes, Douai, Le Quesnoy, Bouchain, et, en forçant Eugène à repasser la frontière et à se retirer sous Bruxelles (oct.), il hâta la signature de la paix d'Utrecht (11 avril 1713). Il avait la gloire d'avoir sauvé la France.

L'Autriche persistant seule dans la lutte, Villars fut chargé d'aller lui imposer la paix (1713). Il força le prince Eugène à se retirer derrière les lignes d'Ettlingen, et pendant ce temps il enleva avec une incroyable rapidité Spire, Worms, Landau et Fribourg. L'empereur se hâta de demander la paix. Eugène, qui avait reçu de pleins pouvoir, et Villars se rendirent au château de Rastadt pour en discuter les conditions, et s'y témoignèrent réciproquement une sincère estime. Cette fois encore le succès fut du côté de Villars, qui obtint la cession de Landau et le rétablissement des électeurs de Bavière et de Cologne. Louis XIV et la France lui surent autant de gré de la conclusion de la paix que de ses victoires. Sa faveur à la cour était immense. Il eut à Versailles l'appartement du duc de Bourgogne avec les grandes entrées; il fut pourvu du gouvernement de Provence et décoré de la Toison d'or. L'Académie française tint à honneur de le compter parmi ses membres (23 juin 1714). Mais ce fut vainement qu'il aspira à cette épée de connétable, que le roi n'entendait rendre à personne.

Villars fut un des hommes, peu nombreux, qui regrettèrent Louis XIV; il professait une véritable admiration pour lui, et avait au contraire peu de goût pour le duc d'Orléans. On lui laissa, jusqu'au 24 sept. 1718, toutes ses dignités. Il fut membre du conseil de régence, et président du conseil de guerre. Dans le second, il travailla à quelques réformes relatives à la discipline de l'armée et aux fournitures. Dans le premier, il représenta constamment la politique de Louis XIV, combattit le cardinal Dubois, arrêta autant qu'il put les persécutions que le régent et son entourage dirigeaient contre les princes légitimés, montra le danger des réformes financières de Law, et s'opposa à la quadruple alliance. Son esprit d'opposition faillit le faire impliquer dans la conspiration de Cellamare. Après la régence il entra au conseil avec le titre de ministre d'état 1723 et prit un grand ascendant sur Louis XV, malgré les efforts de Fleury. En 1733 la succession de la Pologne étant devenue vacante, il insista fortement dans le conseil sur la nécessité d'enlever la Pologne à l'influence russe en soutenant Stanislas, et il appuya le plan de porter les coups contre l'Autriche, qui était l'alliée de la Russie. La guerre fut résolue malgré Fleury. Villars avait alors quatre-vingts ans, mais on lui voyait encore toute l'ardeur de la jeunesse. Le roi lui donna, avec le titre de maréchal général (18 oct.), le commandement de l'armée d'Italie. Pendant l'hiver il entra résolument dans le Milanais; Novare, Tortone, Pizzighettone, Milan tombèrent en son pouvoir. Le roi de Sardaigne, satisfait, voulait qu'on s'arrêtât; Villars au contraire pensait qu'il fallait pousser jusqu'aux Alpes pour empêcher un retour offensif des Impériaux. Ce fut une cause de froideur entre le prince et le maréchal; celui-ci, qui d'ailleurs était malade, demanda et obtint son rappel; mais la maladie ne lui laissa pas le temps de revoir la France : forcé de s'arrêter à Turin, il se rendit un compte exact de son état, appela un prêtre, et ne songea plus qu'à mourir.

Saint-Simon a tracé de Villars ce portrait : « Il était grand, brun, bien fait, avec une physionomie vive, ouverte, sortante et véritablement un peu folle, à quoi la contenance et le geste répondaient. » Il l'appelle dédaigneusement un enfant de la fortune, et trouve qu'il eut « un bonheur inouï, infatigable, et qu'il fut le plus complétement et la plus constamment heureux de tous

les millions d'hommes nés sous le long règne de Louis XIV ». Voltaire l'appelle aussi « l'heureux Villars ». Mais en reconnaissant dans cette longue carrière une singulière constance de bonheur, bonheur d'être parvenu de grade en grade à travers mille périls et malgré la haine d'une série de ministres de la guerre, bonheur d'avoir plu au roi et à Mme de Maintenon, bonheur d'avoir été blessé et mis hors de combat dans la seule bataille où la fortune allait lui être contraire; en reconnaissant tout cela, on ne peut pourtant refuser à cet homme un mérite réel, ni croire, comme Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, qu'il ait pu faire illusion à ses contemporains pendant soixante ans. Son coup d'œil et son sang-froid dans l'action étaient remarquables. Il se faisait aimer des soldats et savait éveiller leur gaieté et leur entrain au milieu des plus grands périls. Il était populaire parmi eux, et pourtant il ne sacrifiait rien de la discipline. Il avait affaire à des généraux circonspects, froids dans leurs calculs, prudents dans tous leurs mouvements et qui ne faisaient la guerre que suivant les règles. Villars les étonna par la promptitude de ses conceptions, par la rapidité et la hardiesse de ses manœuvres. S'agissait-il d'enlever une position difficile, ses soldats le voyaient presque toujours le premier au feu. Ayant des qualités très-réelles, il mettait un art merveilleux à les faire valoir. Ses contemporains lui reprochaient un goût trop vif pour les louanges et un penchant à se vanter, qui allait jusqu'à la fanfaronnerie. Il fatiguait tout le monde de soi, ne craignait pas les envieux, et semblait même se réjouir d'en susciter. On voit par les mémoires du temps qu'il a eu fort peu d'amis. La cour se moquait volontiers de sa jalousie. Il avait épousé (1er févr. 1702) Mlle de Varangeville, d'une rare beauté, et l'on prétendait qu'il en était jaloux au point de se faire suivre d'elle dans ses campagnes. On lui reprochait avec plus de justice son ardeur extrême à s'enrichir, et « son avidité de harpie, qui lui valut des monts d'or pillés à la guerre, sans pudeur d'y employer des détachements exprès, et de diriger à cette fin les mouvements de son armée ». Cette accusation que porte Saint-Simon est confirmée, sauf le dernier trait, par tous les contemporains et par l'aveu de Villars lui-même, qui ne se cachait pas de ses pillages, qui même les croyait permis, et disait qu'après tout il ne s'enrichissait qu'aux dépens des ennemis du roi, ce que Louis XIV ne trouva jamais mauvais.

Il eut deux fils : *Honoré-Armand*, qui suit, et *Louis*, mort en bas âge.

Il existe des *Mémoires de Villars* (La Haye, 1734, 1758, 3 vol. in-12) ; mais de cette compilation, rédigée par l'abbé de La Pause de Margon, le premier volume seul, au témoignage de Voltaire, est du maréchal. Plus tard Anquetil, chargé par le maréchal de Castries d'écrire la la vie de Villars, reproduisit non-seulement une partie de la correspondance militaire déposée aux archives, mais encore un journal du maréchal rédigé par lui-même. Les *Mémoires de Villars* insérés dans les collections Petitot et Michaud sont une combinaison de ces deux ouvrages.

E. Asse.

Folard, *Oraison fun. de Villars* ; Arles, 1734, in-4°. — Peyssonnel, *Éloge de Villars* ; Marseille, 1734, in-12. — L'abbé Seguy, *Oraison fun. du même* ; Paris, 1735, in-4°. — Anquetil, *Vie du mar. de Villars* ; Paris, 1784, 4 vol. in-12. — Gayot de Pitaval, *Campagne de Villars en 1712* ; Paris, 1713, in-12. — Carlet de La Rosière, *Camp. de Villars en 1703* ; Amst., 1762, 2 vol. in-12. — D'Alembert, *Hist. des membres de l'Acad.* — La Barre du Parc, *Portraits militaires*. — Saint-Simon, Berwick, Catinat, Saint-Hilaire, *Mémoires*. — *Journal* de Dangeau et de Barbier. — Mmes de Sévigné, des Ursins, de Maintenon, *Lettres*. — De Quincy, *Hist. milit. de Louis XIV*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Rousset, *Hist. milit. du prince Eugène*, et *Hist. de Louvois*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIII.

VILLARS (*Armand*, comte DE), frère puiné du précédent, mort le 20 août 1712. Il fit avec le maréchal les campagnes de 1703 et 1704 en Bavière, et mérita par ses services le grade de maréchal de camp (26 oct. 1704). Nommé chef d'escadre en 1705, il renforça en 1706 la garnison du port Mahon, y revint en 1707 avec trois vaisseaux, battit les insurgés, et fit rentrer l'île de Minorque sous la domination de Philippe V. Après avoir été créé lieutenant général (19 juin 1708), il combattit à Malplaquet, puis dans les Flandres, et devint gouverneur de Gravelines. Il assistait au siége de Douai lorsqu'une fièvre maligne l'emporta. Saint-Simon parle de lui comme d'un fort honnête homme, modeste et très-estimé.

De Courcelles, *Dict. des gén. fr.*

VILLARS (*Honoré-Armand*, duc DE), prince DE MARTIGUES, fils du maréchal, né le 4 décembre 1702, mort en mai 1770, à Aix, en Provence. La gloire de son père fit toute sa fortune, et il ne sut pas répondre aux faveurs du sort par ses qualités personnelles. A six ans il était pair, à seize mestre-de-camp de cavalerie. Il fit quelques campagnes sur le Rhin et en Italie et reçut le grade de brigadier (13 fév. 1734). Il hérita, par la mort de son père, de la grandesse d'Espagne, du gouvernement de Provence, et même de son siége à l'Académie française, où il fut admis le 9 décembre 1734. Son seul titre fut de posséder « dans un degré éminent, rapporte D'Alembert, un talent très-rare, celui de la déclamation théâtrale ». En 1736, il reçut le collier de la Toison d'Or. A en croire Le Kain, la déclamation du duc de Villars était froide, monotone, empesée; il se croyait en effet capable d'éclairer de ses conseils les comédiens; mais ceux-ci les acceptaient avec politesse, et n'avaient garde de les suivre. Il joua plus d'une fois à Ferney, où il résida souvent, bien accueilli par Voltaire, l'ancien adorateur de la maréchale de Villars. Un jour, après une représentation de *l'Orphelin de la Chine*, il dit d'un air satisfait à l'auteur : « Eh bien ! comment trouvez-vous que j'ai rempli mon rôle ? — Monseigneur, ré-

pondit Voltaire, vous avez joué comme un duc et pair. » La critique était fine et mordante; elle ne fut pas comprise. Villars passa presque toute sa vie dans son gouvernement, où il se fit aimer par sa bonté et sa bienfaisance. Grimm et Bachaumont l'ont accusé de vices contre nature; Voltaire y a fait allusion dans le XVIII[e] chant de *la Pucelle*. Le duc de Villars avait épousé, en 1721, une fille du maréchal de Noailles; il n'en eut qu'une fille, qui se fit religieuse.

D'Alembert, *Hist. de l'Acad. française*, t. IV. — Grimm et Voltaire, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets.*

VILLARS (*N...* DE MONTFAUCON, abbé DE), littérateur français, né près de Toulouse, en 1635, mort vers la fin de 1673. Il était neveu du célèbre érudit Bernard de Montfaucon. Ayant pris les ordres, il vint à Paris en 1667, dans le dessein de s'y avancer par la prédication, et il brilla en effet par son esprit et ses talents; mais ses ouvrages l'arrêtèrent dans sa carrière ecclésiastique : celui qu'il publia le premier et qui fit le plus de bruit, *le Comte de Gabalis*, fut supprimé, et l'auteur lui-même, dit Moreri, fut supprimé de la prédication. Peu d'années après l'abbé de Villars fut tué sur la route de Lyon, d'un coup de pistolet, à l'âge de trente-huit ans. *Le Comte de Gabalis* (Paris, 1670, in-12) se divise en deux parties, l'une contenant cinq entretiens sur les sciences secrètes, et l'autre intitulée : *les Génies assistants et les Gnômes irréconciliables* (1). Le tour du dialogue rappelle *les Provinciales*, et une finesse ironique éveille d'un bout à l'autre le sourire sur cette magie des Rose-Croix si fort à la mode à cette époque. Les adeptes firent du bruit et élevèrent facilement une accusation d'impiété contre ce qui n'était qu'un badinage spirituel, parfois un peu vif, surtout pour un prêtre. L'auteur fut traité d'incrédule; on fit ressortir avec malignité ses plaisanteries contre les moines; on cria à l'impudeur à propos des amours des sylphides avec les démons incubes, à propos de la manière dont Gabalis interprétait le premier péché d'Adam et racontait l'infortune de Noé, fait eunuque par Cham, pendant son sommeil (2). On obtint sans peine de l'autorité ecclésiastique des mesures de rigueur. *Le Comte de Gabalis* fut réimpr. avec une *Lettre apologétique*; Paris, 1684, in-12; Amst. (Genève), 1700, in-12; Amst. (Paris), 1708, in-12, et 1742, 2 vol. in-12. La *Suite du Comte de Gabalis, ou Nouveaux entretiens sur les sciences secrètes touchant la nouvelle philosophie* (Amst., 1715, in-12), ouvrage posthume, contient sept entretiens : l'interlocuteur de Villars est un pédant nommé Jean le Brun (Janus Brunus), qui accepte dans toutes ses conséquences la philosophie cartésienne, ce qui fournit à l'auteur l'occasion d'attaquer, souvent avec bonheur, la doctrine de Descartes et de ses disciples. Les autres écrits de Villars ne sont, ni pour le style, ni pour l'esprit, égaux aux précédents; en voici les titres : *L'Amour sans faiblesse, ou Anne de Bretagne et Almanzaris*; Paris, 1671, 3 vol. in-12 : traduction prétendue de l'arabe, roman moitié historique, moitié philosophique, dont une partie fut réimpr. en 1729 (*le Geomyler*; Paris, in-12); — *De la Délicatesse*; Paris, 1671 : réponse médiocre faite aux *Sentiments de Cléanthe*, de Barbier d'Aucour; — *Critique de la* Bérénice *de Racine et de P. Corneille*; Paris, 1671, in-12; — *Réflexions sur la vie de la Trappe*; — *Critique des* Pensées *de Pascal*; — *Lettres contre M. Arnauld* : ces trois factums sont faits dans un esprit très-hostile aux doctrines de Port-Royal.

Moreri, *Grand Dict. hist.* — D'Artigny, *Mémoires de littér.*, t. I, p. 120.

VILLARS (*Dominique*), botaniste français, né le 14 novembre 1745, au hameau de Villars, près Gap, mort le 27 juin 1814, à Strasbourg. Jusqu'à dix-huit ans il fut obligé de se livrer tout entier aux travaux de la ferme dont les revenus faisaient vivre sa famille. Un vif désir d'étudier la nature l'entraîna en 1765 à faire une excursion, en compagnie d'un colporteur, à travers les provinces voisines. Aidé des conseils de Liotard, il fit de grands progrès en botanique, et fut, à sa recommandation, admis comme interne à l'hôpital de Grenoble (1771). Lorsqu'il eut pris ses grades à la faculté de Valence, il devint médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble (1782), et professeur au jardin botanique (1783). La réputation méritée de Villars lui valut, en 1794, la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Isère, puis un secours de 1,500 francs de la Convention, et le titre de membre associé de l'Institut (1796). Après la suppression de l'hôpital de Grenoble et des écoles centrales, il fut appelé à enseigner dans la faculté de Strasbourg (1805). On a donné en son honneur le nom de *villarsia* à plusieurs plantes. Outre des *Mémoires* sur la médecine et la botanique, Villars a publié : *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*; Grenoble, 1786-89, 3 vol. in-8°, pl. : Villars ne suit qu'en partie le système de Linné, et il rejette, comme

(1) Bayle dit, dans son article BORRI : « *La Chiave del gabinetto*, de J.-F. Borri, contient dix lettres, dont les deux premières, datées de Coppenhagen l'an 1666, ne sont autre chose en substance que *le Comte de Gabalis*, que M. l'abbé de Villars publia l'an 1670. »

(2) « Quoi! mon fils, dit Gabalis, êtes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre? Ha! sachez que la langue sainte use de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain... Sachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme et la femme eussent des enfants comme ils en ont. Le dessein du très-sage ouvrier était bien plus noble; il voulait bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est, si le misérable Adam n'eût pas désobéi grossièrement à l'ordre qu'il avait reçu de Dieu de ne toucher point à Ève, et qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautés des nymphes et des sylphides; le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits. »

trop fugitifs, les caractères tirés des pistils et de la proportion respective des étamines; — *Principes de médecine et de chirurgie*; Lyon, 1797, in-8°; — *Instructions élémentaires de météorologie*; Grenoble, 1797, in-8°; — *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle*; Paris, 1804, in-8°; — *Mémoire sur la construction et l'usage du microscope*; Strasbourg, 1806, in-8°; — *Catalogue méthodique des plantes du jardin de l'école de médecine de Strasbourg*; ibid., 1807, in-8°; — *Essai de littérature médicale*; ibid., 1811, in-8°; — *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse*; ibid., 1812, in-8°, pl.

De Ladoucette, *Notice biogr. de Villars*; Paris, 1818, in-8°.

VILLARS-BRANCAS. *Voy.* BRANCAS.

VILLE (*Antoine*, chevalier DE), ingénieur français, né en 1596, à Toulouse, mort en 1656. Sa famille, originaire du Dauphiné, s'était établie dans le Languedoc vers la fin du quinzième siècle. Après de bonnes études, il apprit la fortification, telle qu'on l'enseignait alors d'après les ouvrages de Jean Érard. Il assista d'abord comme chevau-léger au siége de Montauban, et passa ensuite dans l'armée du duc de Savoie, qui lui accorda en récompense de ses services l'ordre de Saint-Maurice. Il venait de rentrer en France lorsque les Espagnols envahirent la Picardie : aussitôt il rejoignit les troupes royales, et contribua à la reprise de Corbie (1636), ainsi qu'à l'attaque de plusieurs places en Artois. A la paix (1648) il fut chargé de fortifier les villes cédées à la France. Ce fut alors qu'il fit les premiers essais de son système particulier, dont plusieurs détails furent adoptés par Vauban. Le premier parmi nos ingénieurs il connut parfaitement la construction et les effets des mines; pendant longtemps il n'eut d'autre rival de gloire que le comte de Pagan. Le grade de maréchal de camp fut le prix de ses travaux. De Ville joignait à une valeur brillante un esprit élevé et de grandes connaissances littéraires. On a de lui : *Les Fortifications du chevalier Antoine de Ville*; Lyon, 1629, 1636, 1640, in-fol., avec 55 pl. dessinées et gravées par l'auteur; Amst., 1672, in-8°; dans les éditions in-fol., il y a en tête un portrait de l'auteur gravé par Jérôme David d'après Artemisia Gentileschi; — *Pyctomachio veneta, seu de pugna Venetorum in ponte*, etc.; Venise, 1633, in-4°, réimpr. dans le *Thesaurus antiq. ital.*, de Burman, t. V; — *Descriptio urbis Polæ antiquitatum*; Venise, 1633, in-4°, fig.; même recueil, t. VI; — *Obsidio Corbeiensis* (Siége de Corbie); Paris, 1637, in-fol., fig.; — *Le Siége de Landrecies*; Paris, 1637, in-8°; — *Le Siége d'Hesdin*; Lyon, 1639, in-fol., fig.; — *De la Charge du gouverneur des places*; Lyon et Paris, 1639, in-fol.; Paris, 1655, 1656, in-8°.

Biogr. toulousaine, t. II.

VILLE (LA). *Voy.* LA VILLE.

VILLEBRUNE. *Voy.* LEFEBVRE.

VILLEDIEU (*Marie-Catherine-Hortense* DESJARDINS, plus connue sous le nom de Mme DE), femme auteur française, née en 1631, à Saint-Remi du Plain, près de Fougères, morte en novembre 1683, dans le même lieu. Son père était prévôt de la maréchaussée d'Alençon, et sa mère femme de chambre de la duchesse de Rohan. Ayant pour les lettres un talent naturel, qui se manifesta de bonne heure, elle fut plus d'une fois détournée de l'étude par les emportements d'une imagination passionnée. Un de ses cousins fut le premier objet de son amour. Ne pouvant plus cacher à ses parents les résultats de sa faute, elle alla chercher un refuge près de la duchesse de Rohan, qui l'accueillit avec bienveillance. L'enfant qu'elle mit au monde ne vécut que six mois. Catherine ne tarda pas à oublier son cousin pour un jeune capitaine d'infanterie nommé Boisset de Villedieu, qui promit de l'épouser. Les bans furent publiés; mais la fille d'un notaire de Paris se déclara l'épouse légitime du sieur de Villedieu, et celui-ci prenant la fuite se dirigea vers Cambrai, où son régiment tenait garnison. Catherine, en habit d'homme, le poursuivit, dans le dessein de lui demander raison, les armes à la main. Les deux amants, dès qu'ils se virent, se réconcilièrent et passèrent en Hollande. Ils revinrent bientôt en France, unis, dit-on, par un pasteur hollandais, et, quoi qu'il en fût, vécurent à Paris en gens mariés, après avoir fait taire toutes les plaintes. Villedieu ne fut pas fidèle, et Catherine s'était déjà vengée de son abandon par de nouvelles passions, lorsqu'il mourut des suites d'une blessure reçue dans un combat ou dans un duel. Catherine continua le cours de sa vie galante. La mort subite d'une de ses amies lui inspira des sentiments de repentir, et elle entra dans un couvent, où elle devint une novice exemplaire; mais le bruit de sa vie scandaleuse étant parvenu jusqu'à la supérieure, on lui enjoignit de quitter la maison. Elle rentra dans le monde, et y reprit ses habitudes. Parmi ses adorateurs, le marquis de Chatte, vieillard de soixante ans, lui offrit de l'épouser. Le mariage eut lieu et fut déclaré nul, le marquis ayant une première femme, qu'il avait abandonnée. Un enfant était né de cette union condamnée par les lois; il n'accomplit pas sa première année, et le marquis mourut peu de temps après lui. « Ainsi, dit M. Hauréau, deux fois mariée et deux fois mère, Catherine n'avait pu conserver ni ses enfants ni ses maris, et elle ne pouvait, sans braver les lois, prendre le titre de veuve. » Elle continua sa vie d'amours et de prodigalités. Ses mariages ne l'avait pas enrichie; mais elle recevait de Barbin cinq livres pour chaque page de ses romans, et elle touchait quelques secours sur la cassette du roi. Elle passa les dernières années de sa vie dans le lieu de sa naissance, et y retrouvant le cousin qui avait été son premier amour, elle

l'épousa. Malgré l'éclat de ses déréglements, Mme de Villedieu fut liée avec les femmes du plus haut monde, Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon, etc.; et son second enfant fut tenu sur les fonts de baptême par le dauphin et Mlle de Montpensier. Voici le portrait qu'elle a tracé d'elle-même : « J'ai la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu; la bouche grande, mais d'assez belles dents; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite vérole maligne; le tour du visage ovale; mais j'ose dire que j'aurais bien plus d'avantage à montrer mon âme que mon corps. » En ce dernier point, elle se faisait quelque illusion, car son âme se montra peu à son avantage dans sa conduite, et on en lisait assez bien les sentiments sur son visage, puisque Tallemant dit d'elle : « A sa mine, vous ne jugeriez jamais qu'elle fût bien sage. » Elle a du reste résumé sa morale dans ce passage de ses vers :

Si l'amour est un vice,
C'est un vice plus beau que toutes les vertus.

Comme auteur, Mme de Villedieu eut une réputation, tout à fait éteinte aujourd'hui, mais qui ne fut pas entièrement imméritée. Sa prose a de l'élégance; ses poésies fugitives, quelquefois trop libres, sont gaies, faciles et naturelles; ses pièces de théâtre présentent de bons vers; ses romans, qui pour la plupart font partie de la révolution opérée contre les ouvrages de Mlle de Scudery, sont vifs, passionnés, souvent bien conduits. Elle a laissé : *le Récit en prose et en vers des* Précieuses, 1660 : très-rare; — *Alcidamie*, roman; Paris, 1661, 2 vol. in-8°; — *Recueil de poésies*; Paris, 1662, in-12; — *Le Carrousel du Dauphin*; Paris, 1662, in-12; — *Manlius Torquatus*; Paris, 1662, in-12; Amst., 1718, 1741, in-12; — *Nitetis*; Paris, 1664, 1741, in-12 : cette tragédie et la précédente furent jouées, la première le 4 mai 1662 et la seconde le 27 avril 1663, à l'hôtel de Bourgogne; la première seule fut bien accueillie; — *le Favori*; Paris, 1663, 1665, in-12 : comédie en vers représentée avec succès, le 3 juin 1663, sur le théâtre du Palais-Royal; — *Recueil de quelques lettres et relations galantes*; Paris, 1668, in-12; — *Les Annales galantes*; Paris, 1670, in-12; — *Fables, ou Histoires allégoriques*; Paris, 1670, in-12; — *Journal amoureux*; Paris, 1671, 1680, in-12; — *Aventures ou Mémoires de Henriette-Sylvie de Molière*; Paris, 1672, in-12; —*Galanteries grenadines*; Paris, 1673, in-12; — *Les Exilés*; Paris, 1675, 1684, in-12; — *Amours des grands hommes*; Paris, 1679, in-12; — *Carmente*; Paris, 1680, in-8°; — *les Désordres de l'amour*; — *Annales galantes de Grèce*; etc. Les *Œuvres* de Mme de Villedieu ont été réunies après sa mort; Paris, 1702, 2 vol. in-12; Toulouse, 1703, 6 vol. in-12; Paris, 1721, 1741, 12 vol. in-12. L'édition de Toulouse est incomplète; celles de 1721 et 1741 contiennent plusieurs romans faussement attribués à Catherine Desjardins. J. M.

Goujet, *Bibl. française*, t. XVIII, p. 132. — *Hist. littér. des dames françaises*, t. II. — Tallemant, *Historiettes*. — Parfaict frères, *Hist. du Théâtre-Français*. — Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV.

VILLEDIEU. *Voy.* ALEXANDRE. J.-M.

VILLEFORE (*Joseph-François* BOURGOIN DE), littérateur français, né le 24 décembre 1652, à Paris, où il est mort, le 2 décembre 1737. Fils d'un juge à la monnaie de Paris, il vécut dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis. L'Académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1706, mais deux ans après il s'en retira. Il occupait un petit appartement dans le cloître Notre-Dame, et était uniquement livré à l'étude et à des exercices de piété. On a de lui : *Vie de S. Bernard*; Paris, 1704, in-4°; — *Vies des Pères des déserts et des saintes solitaires d'Orient et d'Occident*; Paris, 1706-08, 5 vol. in-12, fig.; Amst., 1714, 4 vol. in-8°; — *Vie de sainte Thérèse*; Paris, 1712, in-4°, et 1748, 2 vol. in-12; — *Anecdotes, ou Mémoires secrets sur la constitution* Unigenitus; Paris, 1730-33, 3 vol. in-12 : ouvrage supprimé par arrêt du 26 janvier 1734; Lafitau en fit une réfutation (1734, 2 vol. in-8°), qui eut un pareil sort; — *Vie de la duchesse de Longueville*; Paris, 1738, in-12; Amst., 1739, 2 vol. in-12. Villefore a trad. du latin plusieurs ouvrages, entre autres *Lettres de S. Bernard* (Paris, 1714, 2 vol. in-8°), et *Oraisons de Cicéron* (1732, 8 vol. in-12). Il a laissé manuscrite une *Vie de Claude Le Pelletier, contrôleur des finances.*

Bibl. française, t. XXVIII 1re part.

VILLEFOSSE. *Voy.* HÉRON.

VILLEFROY (*Guillaume* DE), orientaliste français, né le 5 mars 1690, à Paris, où il est mort, le 4 avril 1777. Il acheva ses études dans l'abbaye de Tiron, où il s'appliqua surtout à la connaissance des idiomes sémitiques, et dans le séminaire de Besançon; ce fut là qu'il reçut l'ordination sacerdotale et le doctorat en théologie. Sur la recommandation du chancelier Daguesseau, il devint secrétaire du pieux duc d'Orléans, fils du régent, qui lui procura l'abbaye de Blasimont en Guienne. Il se fit connaître dans le monde savant par l'inventaire détaillé qu'il dressa des cent vingt-huit manuscrits arméniens rapportés de Constantinople par l'abbé Sevin; on ajoute même à ce sujet qu'il était alors à Paris le seul orientaliste qui connût cette langue. Plein de zèle pour le progrès de ses études favorites, il forma dans des cours particuliers plusieurs élèves, et fonda, en 1744, dans le couvent de la rue Saint-Honoré, une société de linguistes connue sous le nom de *capucins hébraïsants*. Cette société, s'inspirant des théories du maître, mit au jour de nouveaux commentaires des livres de l'Ancien Testament, et s'attacha entre autres choses à expliquer les prophéties au moyen d'un double sens littéral, système repris peu après par Svedenborg, et dont M. de Bunsen est le

dernier disciple. L'abbé de Villefroy fut nommé, en 1752, professeur d'hébreu au Collége de France. On a de lui : *Lettre au rév. P... en lui envoyant une traduction française des cantiques arméniens, composés dans le cinquième ou le sixième siècle;* Paris, 1735, in-4° de 16 p.; ces cantiques avaient paru en français dans le *Journal de Trévoux*, août 1735; — *Notices des livres arméniens mss. de la Bibliothèque impériale*, dans *Bibl. bibliothecarum* de Montfaucon (1739) et dans *Compendio di memorie concernanti la nazione armena* (1786, t. III, in-8°); — *Lettres de l'abbé de*** à ses élèves pour servir d'introduction à l'intelligence des Écritures, et principalement des livres prophétiques;* Paris, 1750-54, 2 vol. in-12 : attaqué par Le Roy, Besoigne, Dupuy, Ladvocat et Houbigant, il laissa à ses élèves le soin de défendre ses théories; — *J. Chrysostomi Encomium sancti Gregorii illuminatoris, ex armeno versum*, dans les *Œuvres* de saint Chrysostôme, édit. Montfaucon, t. XII; — *Vie de saint Christophe, trad. de l'arménien;* on ignore si elle a été imprimée.

Belland, *Essai sur la langue arménienne.* — Feller, *Dict. hist.*

VILLEGAGNON (*Nicolas* DURAND, chevalier DE), amiral français, né en 1510, à Provins (1), mort le 9 janvier 1571, à Beauvais, près de Nemours. Issu d'une ancienne famille, il fut admis en 1531 dans l'ordre des hospitaliers, dont son oncle, Villiers de l'Isle-Adam, était grand-maître. Joignant aux dons de l'esprit toutes les qualités extérieures de force, de mâle beauté et de courage, il fit avec éclat ses premières armes, et prit part à l'expédition désastreuse de Charles-Quint contre Alger (oct. 1541). Employé ensuite par Henri II, il transporta en Écosse les troupes françaises (juin 1548) qui, sous le commandement de Montalembert d'Essé, devaient secourir la régente, et feignit de remettre à la voile pour la France, afin de déjouer la surveillance des navires anglais; mais dès qu'il fut hors de vue il se dirigea vers le nord, et, par une navigation regardée comme très-hardie, fit le tour de l'Écosse, et revint prendre à Dunbarton la jeune Marie Stuart, qu'il débarquait le 13 juillet sur les côtes de Bretagne. Ayant eu connaissance par le connétable de Montmorency des projets que les Turcs nourrissaient contre Malte, il se rendit auprès du grand-maître, et l'aida à mettre l'île en état de défense (1551). Les Turcs, dans cet intervalle, ayant été assiéger Tripoli, qui appartenait aux chevaliers, Villegagnon fut envoyé dans cette ville pour la secourir; mais, malgré son activité et son courage, il ne put empêcher l'ennemi de s'en emparer. Nommé peu après vice-amiral de Bretagne, il croisa alors avec sa flotte le long des côtes d'Angleterre, prêt à favoriser les entreprises que les partisans de Jane Grey, protégés secrètement par la France, pourraient tenter contre l'autorité mal affermie de Marie Tudor. Aucun de ces projets n'ayant réussi, Villegagnon, mécontent d'ailleurs de la conduite du gouverneur de Brest à son égard, ou plutôt porté vers les opinions calvinistes, proposa alors à l'amiral de Coligny de fonder au Brésil une colonie française où ceux de la religion réformée pourraient aller pratiquer librement leur foi. Ce projet ayant été agréé, il mit à la voile, le 12 juillet 1555 (1), du port du Havre, muni de 10,000 livres, et avec deux bâtiments de deux cents tonneaux. Le 10 ou le 13 novembre suivant, il jeta l'ancre dans la baie du Rio Janeiro, et y prit possession d'une île à laquelle il donna le nom de Coligny. L'arrivée d'un premier convoi d'émigrants, parmi lesquels se trouvaient les ministres Pierre Richer, Guillaume Chartier, P. du Pont et Jean de Lery (10 mars 1557), semblait assurer l'avenir de la nouvelle colonie, lorsque de regrettables disputes éclatèrent au sujet de la célébration de la Cène avec du pain sans levain, et dans lesquelles Villegagnon oublia un peu trop qu'il était parti dans le dessein de procurer un asile à la liberté religieuse. P. du Pont et Richer s'étant embarqués avec d'autres émigrants, le 4 janvier 1558, pour aller soumettre à Calvin les difficultés qui s'étaient élevées, Villegagnon, croyant à un complot, fit emprisonner et bientôt jeter dans la mer trois colons qui s'étaient séparés de Richer, et avaient regagné l'île de Coligny (9 fév. 1558); puis il en fit conduire plusieurs autres sur les bords de la Plata et sur les côtes du Brésil. Désespérant enfin de rien fonder avec le peu de compagnons qui lui restait, il abandonna à elle-même la colonie, qui se donna bientôt aux Portugais, et retourna en France. Là il fut en butte à la haine des réformés, qui l'accusèrent de les avoir en quelque sorte trahis et qui l'appelèrent *le Caïn de l'Amérique*. La polémique qu'il entreprit contre Calvin contribua encore à multiplier les libelles qui parurent contre lui. Soupçonné d'hérésie par les catholiques, comme il l'était d'apostasie par les protestants, Villegagnon dut sans doute attribuer à la méfiance des deux partis de ne plus reparaître sur la scène politique. Choisi en 1568 pour représenter l'ordre de Malte à la cour de France, il se démit de cet emploi en 1570, et mourut l'année suivante, dans sa commanderie de Beauvais, près de Nemours. Très-mal mené par les écrivains protestants, comme de Bèze, qui l'appelle « présomptueux jusques au bout et fantasque », Villegagnon fut cependant un marin habile et un écrivain non sans mérite. Comme historien, il a écrit : *Caroli V imp. expeditio in Africam ad Argieram;* Paris, 1542, in-8°; — *De Bello melitensi et ejus eventu Francis imposito, ad Carolum V, commentarius;* Paris, 1553, in-4°;

(1) Ou peut-être à Villegagnon, village qui n'en est qu'à trois lieues.

(1) Cette date est la plus généralement admise.

traduit en français (Lyon, 1553, in-8°), par N. Edoart. Ses ouvrages de controverse sont les suivants : *Ad articulos Calvinianæ, de sacramento Eucharistiæ, traditionis, ab ejus ministris in Francia Antarctica evulgatæ responsiones*; Paris, 1560, in-4° : c'est à la fois une apologie de sa conduite au Brésil et une réfutation de la doctrine de Calvin et du ministre Richer sur l'Eucharistie; Richer y répondit dans ses *Apologetici libri*; Genève, 1561, in-4°; — *De Cœnæ controversiæ Melanchthonis judicio*; Paris, 1561, in-4°; — *Responce aux remonstrances faictes à la Reyne mère*; Paris, 1561, in-4°; — *Responce aux libelles d'injures publiés contre lui*; Paris, 1561, in-4°; — *Propositions contentieuses entre Villegaignon et J. Calvin, contenant la vérité de l'Eucharistie*; Paris, 1562, in-4°; — *De consecratione mystici sacramenti adversus Vannium*; Paris, 1569, in-4°.

N. Barré, *Discours sur la navigation de Villegagnon en Amérique*; Paris, 1558, in-8°. — *Navigation de Villegagnon, en 1555*; Paris, 1557, in-8°. — Thevet, *Singularités de la France antarctique*. — J. de Lery, *Hist. d'un voyage fait en la terre du Bresil*, etc.; La Rochelle, 1578, in-8°. — Regnier de la Planche, *Hist. de France sous François II*. — De Bèze, *Hist. ecclés.*, liv. II. — De Thou, *Hist. sui temp.*, liv. V et XVI. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Haag frères, *France prot.*

VILLEGAS (*Esteban-Manuel* DE), poëte lyrique espagnol, né en 1596, à Najera (Vieille-Castille), mort le 3 septembre 1669. Né de parents pauvres, il fit son éducation en partie à Madrid, en partie à Salamanque, où il se perfectionna dans l'étude des lois. Son talent paraît avoir été des plus précoces, car il publia dès 1617 une édition de ses poésies (*las Eroticas*; Najera, in-4°), qu'il se vante d'avoir composées pour la plupart à l'âge de quatorze ans. Marié au plus tard en 1626, il renonça à peu près complétement à la culture des lettres, pour se livrer à l'exercice de sa profession, seul moyen de subvenir à l'existence de sa famille. Il trouva néanmoins le temps de publier un certain nombre de dissertations sur les auteurs classiques, et de faire des additions au code Théodosien. En 1665, accablé de malheurs et de dégoûts, il traduisit pour se consoler le livre de Boèce, et fit de cette version (fort remarquable dans sa partie versifiée) un modèle de prose castillane. Il mourut à soixante-treize ans, toujours pauvre et sans appui. Il espérait mieux de la vie, à l'époque où, dans l'ivresse de la jeunesse, il s'annonçait comme un soleil levant, et dirigeait des attaques contre Cervantes, avec l'espoir de plaire aux Argensolas. Le recueil des *Eroticas* contient d'une part la traduction de quelques odes d'Horace et de tout Anacréon, ainsi que diverses imitations de ce poëte, et de l'autre des satires et des élégies, des églogues, des sonnets à la manière de Pétrarque, et des poëmes en latin. Les traductions d'Anacréon, assez libres du reste, sont ce qu'il y a de plus remarquable : on y retrouve la gaieté, la voluptueuse insouciance du chantre de Téos, à un degré de naturel que l'on chercherait en vain dans aucune autre littérature moderne.

Les poésies légères de Villegas ont été réimpr. avec la *Consolation de Boèce* et quelques pièces inédites à Madrid, 1774, 2 vol. in-8°, et 1797, 2 vol. in-8°, ainsi que dans *le Parnasse espagnol*, t. IX. E. BARET.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — *Bibl. de escritores del reinado de Carlos III*, 1785, t. V, p. 19. — Maury, *L'Espagne poétique*, t. I. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. II.

VILLEHARDOUIN (*Geoffroi*, sire DE), chroniqueur français, né vers 1155, au château de Villehardouin, près de Troyes, mort vers 1213, à Messinople. Il était d'assez bonne noblesse, riche en terres domaniales, et déjà père de cinq enfants, lorsqu'il prit la croix en 1199, à l'exemple du comte de Champagne, auprès duquel il remplissait l'office de maréchal. Les croisés s'étant plusieurs fois réunis en parlement à Soissons, à Compiègne, au nombre de plus de dix mille hommes, ils nommèrent six députés pour trouver les vaisseaux et les vivres nécessaires à l'armée. Placé à la tête de cette députation, Geoffroi se rendit à Venise (1201), et obtint de la république qu'elle transporterait sur ses vaisseaux trente-cinq mille hommes, dont quinze mille cavaliers, pour le prix de 85,000 marcs d'argent, environ quatre millions. Il prit la parole à cette occasion devant le peuple assemblé sur la place Saint-Marc, et l'adjura dans une courte et touchante harangue « de venger la honte de Jésus-Christ » et « d'avoir pitié de la Terre Sainte d'outre mer ». Puis il se jeta en pleurant aux pieds des assistants, qui d'une commune voix octroyèrent sa demande. Le comte de Champagne, Thibaut III, étant mort, Geoffroi parvint à faire nommer « seigneur de l'ost » Boniface, marquis de Montferrat. Mais les croisés, n'ayant plus leur premier chef, ne s'entendirent point pour s'acquitter envers Venise; les uns voulurent s'en aller en Terre-Sainte par cette dernière ville, les autres par la Pouille. Les premiers ne pouvant seuls payer le prix convenu, le sage Dandolo leur proposa de s'acquitter en prenant pour le compte des Vénitiens la ville de Zara (oct. 1202), qui, malgré les réclamations d'Innocent III, fut bientôt soumise, ainsi que Trieste et toute l'Istrie. Alors le prince Alexis, fils d'Isaac l'Ange (*voy.* ce nom), vint prier les croisés de rétablir son père, qu'un usurpateur avait détrôné. Le 14 mai 1203, les barons français partirent de Corfou, et arrivèrent à la fin de juin à Constantinople, d'où ils chassèrent l'usurpateur après une vive résistance. La mauvaise foi d'Alexis et la turbulence de ses sujets amenèrent la ruine de l'empire grec, la prise et le pillage de Constantinople et l'élection du comte Baudouin au trône (9 mai 1204). On créa pour le marquis de Montferrat le royaume de Thessalonique. Villehardouin eut sa part dans

tous ces événements; homme de cœur, de tête et de main, il fut employé souvent à rétablir la paix et l'union entre les chefs latins, et combattit avec courage dans les guerres de partisans qui suivirent. Après avoir vu Baudouin tomber, à la bataille d'Andrinople, entre les mains des Bulgares, il rallia l'arrière-garde, et la ramena en bon ordre. Il appuya de tout son pouvoir le nouvel empereur Henri Ier (1206), et, profitant d'un moment de trêve, il se retira en 1207 en Thessalie, où il avait reçu en fiefs du marquis de Montferrat plusieurs places, entres autres Messinople, ainsi que le titre de maréchal de Romanie. Cessant d'être mêlé aux affaires, il voulut les raconter; c'est dans cette retraite paisible qu'il rédigea sa chronique, la première de ce genre écrite en prose française. Dans Villehardouin on rencontre bien des tournures, et surtout bien des mouvements, des traits de sensibilité empruntés aux chansons des trouvères. L'ouvrage offre un mélange de naïveté et de grandeur qui vient de l'émotion d'une âme forte à la vue d'importants événements. La première édition de *la Conqueste de Constantinople* fut impr. à Paris, 1585, in-4°, par les soins de Vigenère, avec une traduction en regard. Le texte seul, corrigé d'après un manuscrit apporté de Venise, reparut à Lyon, 1601, in-fol. Du Cange en fit l'objet d'un important travail, Paris, 1657, in-fol. Depuis, le texte remanié de Du Cange a été reproduit successivement par les auteurs du *Recueil des historiens des Gaules*, par Buchon, par Petitot, par Michaud et Poujoulat dans leurs collections de mémoires. M. Paulin Paris, dans une nouvelle édit. de Villehardouin, publiée par la Société de l'histoire de France (Paris, 1838, in-8°), s'est efforcé de rétablir autant que possible le texte primitif de l'auteur.

A l'époque où il se retirait de la vie active, Villehardouin, bien loin d'oublier sa patrie, dotait l'abbaye de Froissy et celle de Troyes, où ses sœurs et ses filles étaient religieuses. La branche aînée de sa famille s'étant éteinte en 1400, les descendants de son neveu, nommés aussi Geoffroi, la continuèrent jusqu'au moment où elle se fondit avec la maison de Savoie.

Fr. MONNIER.

Chronique de Villehardouin. — Notices des éditeurs. — *Hist. littér. de la France*, t. XVII. — Sainte Beuve, dans *le Moniteur*, 1854, p. 119 et 147. — Michaud, *Hist. des croisades*.

VILLÈLE (*Jean-Baptiste-Séraphin-Joseph*, comte DE), homme d'État français, né le 14 août 1773, à Toulouse, où il est mort, le 13 mars 1854. D'une famille noble du Languedoc, il entra de bonne heure dans la marine, et fit, sur une corvette d'instruction, un premier voyage à Saint-Domingue, suivi bientôt d'un second à l'île de France sous les ordres du contre-amiral de Saint-Félix, son parent. Il était dans cette colonie avec le titre d'aide-major, lorsqu'en 1792 la nouvelle des événements du 10 août l'engagea à donner sa démission. Réfugié alors à l'île Bourbon avec M. de Saint-Félix, qu'il avait contribué à sauver, il s'y fixa par un mariage avec Mlle Panon-Desbassyns, et se consacra à l'exploitation d'une propriété qu'il y avait acquise. Élu membre de l'assemblée coloniale, il fit preuve dans des circonstances difficiles de sagacité, de prudence et d'activité. Ayant réalisé une partie de sa fortune, il revint en France, et se retira dans son domaine de Marville, près Toulouse, livré à des travaux agricoles. Les fonctions de conseiller général de la Haute-Garonne furent les seules qu'il remplit sous l'empire. Partisan très-ardent de la Restauration, il publia en 1814 des *Observations sur le projet de Constitution*, où il combattait la théorie d'une charte et d'une chambre élective. Nommé par le duc d'Angoulême maire de Toulouse (juillet 1815), il venait d'être installé dans ses fonctions lors de l'assassinat du général Ramel, qu'il ne put empêcher. Au mois de septembre il alla représenter sa ville natale dans la chambre *introuvable*, et y vota constamment avec cette majorité passionnée, qui s'efforçait de jeter le gouvernement dans les réactions. Les débats de la loi électorale (déc. 1815), présentée par M. de Vaublanc vinrent augmenter son importance parlementaire. Membre de la commission, il combattit énergiquement la théorie ministérielle des *électeurs de droit*, qui livrait l'élection aux fonctionnaires et par suite à l'administration même. La pensée de M. de Villèle était de donner pour appui au parti royaliste les classes inférieures, où ce parti rencontrait moins d'hostilité que dans la bourgeoisie. Nommé rapporteur, il développa un contre-projet qui, tout en maintenant les deux degrés d'élection, composait les colléges cantonaux de *tous* les citoyens âgés de vingt-cinq ans et payant 50 fr. de contributions directes, et limitait le taux de 300 fr. aux électeurs des colléges départementaux dont le nombre était fixé à trois cents. Remanié de nouveau, et objet d'un second rapport de M. de Villèle, le projet fut voté, mais avec des modifications qui en diminuaient la portée démocratique. La chambre de 1816 contenait encore une centaine de membres de l'ancienne majorité. C'est alors que M. de Villèle fit preuve d'une haute capacité par la manière dont il sut organiser son parti, le discipliner, harceler le ministère en adoptant le rôle des minorités et en prenant la défense des libertés publiques. Ainsi il attaqua avec force en 1817 l'influence de l'administration en matière électorale, la censure et la suspension de la liberté individuelle, le cumul et l'élévation des traitements, la centralisation, qu'il représenta comme la source de tous les maux, les emprunts qu'il assimilait à des impôts, le recrutement, etc. Ce n'était pas seulement à la tribune qu'il attaquait le ministère : dans la presse, *le Conservateur* était le principal organe de son opposition. Un instant proposé pour le ministère de la marine dans les combinaisons qui accompagnè-

rent la chute du premier cabinet Richelieu (7 déc. 1818), puis de nouveau lorsque l'élection de Grégoire porta le cabinet Decazes à tenter une alliance avec la droite (23 oct. 1819), M. de Villèle ne cessa point cette opposition, qui s'était encore accentuée pendant les débats de la loi de 1819 sur la presse. L'assassinat du duc de Berry amena la formation du second cabinet Richelieu et rendit à la fois nécessaire et plus facile une alliance avec la droite. L'intervention de M. de Villèle pour décider M. Clausel de Coussergues à retirer sa folle accusation contre M. Decazes; le secours de sa parole prêté aux lois qui suspendirent la liberté individuelle et mirent cinq journaux en état de surveillance, furent les premiers actes de cette alliance. Quand la loi du double vote eut envoyé une majorité réactionnaire, cette majorité imposa d'abord au cabinet MM. de Villèle et de Corbière, comme ministres sans portefeuille (21 déc. 1820); puis, mécontente de la marche incertaine et timide de ce cabinet, affaibli du reste par la démission de M. de Villèle (25 juillet 1821), elle le renversa par sa coalition avec la gauche, pour en composer un parmi les hommes qui avaient sa confiance (15 déc. 1821).

Ici commence la longue administration de M. de Villèle, dans laquelle il mit une capacité incontestable au service d'une cause impopulaire. Cette administration ne présente qu'une série de concessions arrachées chaque année par la majorité royaliste. C'était pour satisfaire la faction ultra-monarchique, soutenue par la congrégation, qu'on élaborait successivement ces lois rétrogrades dont le souvenir pèse sur le triumvirat Villèle, Corbière et Peyronnet. Comme orateur, il avait la voix nasillarde et des formes disgracieuses, mais une puissance de raisonnement unie à un ton de simplicité qui allait à tous les esprits; il plaisait à la majorité par le soin avec lequel il s'attachait à répondre à toutes les objections; nul n'éludait une difficulté avec plus d'adresse, un argument avec plus de dextérité. Au pouvoir, il se distingua par le rare talent d'écouter, par l'esprit d'ordre, et par une immense aptitude pour embrasser les détails des affaires. Administrateur habile, il continua l'œuvre laborieusement commencée par ses prédécesseurs MM. Roy et Corvetto; il apporta de nombreuses améliorations dans les finances, perfectionna la comptabilité, et établit l'ordre et l'économie dans la gestion du trésor. Comme ministre dirigeant, il était supérieur à tous ses collègues, mais ses vues n'embrassaient qu'un horizon borné; ses idées, essentiellement pratiques, se mouvaient dans une sphère étroite; sa politique, circonscrite aux intérêts du moment, était incapable de sacrifier à une pensée grande, généreuse, ou à une vue d'avenir. En un mot, M. de Villèle était un homme d'affaires bien plus qu'un homme d'État. Cependant il avait beaucoup plus qu'aucun de ses collègues le sentiment des besoins réels de la France, et l'esprit de modération qui en était la conséquence fut la cause principale du crédit qu'il finit par obtenir auprès de Louis XVIII. Ce prince lui pardonnait en faveur de la rectitude de sa raison ses manières un peu bourgeoises.

La première affaire grave dans laquelle parut l'action de M. de Villèle comme ministre dirigeant fut celle de la guerre d'Espagne, et il est juste de dire qu'il fit tout ce qui était en lui pour l'éviter ou pour l'éloigner. Il était soutenu dans sa résistance par l'opinion publique, par la banque, l'industrie et le commerce, avec lesquels il s'était mis en rapport intime. Mais il avait derrière lui un parti ardent, qui le poussait et qu'il était tenu de satisfaire; il ne gardait le pouvoir qu'à ce prix. M. de Villèle fit comprendre au roi, dont l'estime grandissait pour lui, la nécessité d'une présidence du conseil, comme moyen de s'opposer aux engagements imprévus que M. de Montmorency, alors ministre des affaires étrangères, aurait pu prendre. Il y fut appelé (7 septembre 1822), sur la retraite de ce dernier (1). Les tentatives d'accommodement, soit avec les cortès, soit avec Ferdinand VII, échouèrent des deux côtés. M. de Villèle ne pouvait néanmoins se décider aux hostilités; mais la réunion Piet s'expliqua si nettement que le président du conseil vit l'impossibilité de résister au torrent. Le discours de la couronne dut parler de guerre (26 janv. 1823). L'occupation de l'Espagne ne fut guère pour l'armée française qu'une marche triomphale. En même temps un emprunt fut négocié pour subvenir aux frais de cette guerre; il fut adjugé à la maison Rothschild au prix de 89 fr. 55 c., le taux le plus élevé qu'eût encore atteint la rente. Cette série de succès marqua pour l'opinion royaliste une époque d'exaltation triomphante. On profita de l'abattement des partis pour consolider le ministère par la grande mesure de la septennalité et du renouvellement intégral de la Chambre. Les élections de 1824 amenèrent 410 députés royalistes; 19 seulement appartenaient à la gauche. Alors se forma ce bataillon des trois cents, qui manœuvrait si docilement à la voix et au geste de M. de Villèle. Toutefois celui-ci sentit plus tard la faute qu'il avait faite d'éliminer trop complétement l'opposition de gauche. Une opposition bien autrement dangereuse pour lui, dirigée par M. de La Bourdonnaie, son plus violent adversaire, devait se former au sein de la majorité même.

En attendant, M. de Villèle méditait un projet de conversion des rentes, lié dans sa pensée à l'indemnité des émigrés, impérieusement exigée par les chefs royalistes comme gage d'alliance avec le cabinet. Pour trouver le milliard de l'indemnité, il proposait le remboursement de la dette publique, en abaissant l'intérêt de la rente. Le 5 p. 100 avait atteint le pair à la fin de 1823,

(1) Le 17 août précédent il avait été créé comte.

et la tendance à la hausse était des plus prononcées. L'amortissement se trouvait obligé de racheter au-dessus du pair des rentes vendues au-dessous de 100 fr. La combinaison imaginée par le ministre pour réaliser l'indemnité promise à l'émigration sans charger les contribuables était donc à la fois un chef-d'œuvre financier et une excellente mesure d'économie sociale. Mais l'alliance d'un projet impopulaire la décrédita dans l'opinion publique, alors peu éclairée et défiante. L'opposition libérale déploya toutes ses ressources pour attaquer le projet, et aucun des députés dévoués à M. de Châteaubriand ne prit la parole pour le défendre. Au scrutin (5 mai 1824), sa majorité se trouva diminuée; il ne réunit que 238 voix contre 145. A la chambre des pairs (3 juin), le projet fut rejeté par 128 voix contre 94. C'était un échec des plus graves pour M. de Villèle. Mais il était trop puissant dans la chambre des députés et trop soutenu à la cour pour se retirer. M. de Châteaubriand, qui avait hautement désapprouvé le projet, reçut sa démission, même avec des formes assez brutales. Dès lors la fraction Bertin de Veaux et Agier passa à l'opposition, et *le Journal des Débats*, ainsi que *la Quotidienne*, devint une machine de guerre formidable contre le ministère. A la session suivante, pour mener à fin l'indemnité, le projet de loi pour la conversion des rentes fut représenté, mais modifié et amendé (26 mars 1825) : la conversion du 5 p. 100 en 4 1/2 ou en 3 p. 100 n'était plus que facultative : ce n'était donc plus qu'une demi-mesure, qui dès lors perdait toute son efficacité.

Dans l'intervalle, Louis XVIII était mort (16 sept. 1824), et Charles X était monté sur le trône. Déjà précédemment M. de Villèle s'était attaché à conquérir la confiance du comte d'Artois; il resta donc l'homme indispensable du nouveau roi. Mais les difficultés qui l'entouraient et les exigences qu'il fallait satisfaire ne firent que s'accroître. Le parti réactionnaire grandissait et envahissait chaque jour les avenues du gouvernement. De cette époque date la création du ministère des affaires ecclésiastiques, et l'entrée des évêques au conseil d'État (26 août 1824), l'invasion patente des jésuites, dénoncée par le comte de Montlosier; puis la loi du sacrilége (15 avril 1825), les congrégations autorisées par simple ordonnance, les procès du *Constitutionnel* et du *Courrier français*, le projet sur le droit d'aînesse et les substitutions (8 avril 1826). On demandait ouvertement la remise des registres de l'état civil au clergé, la célébration du mariage religieux avant l'acte civil. Les jésuites de Rome correspondaient avec Charles X par le canal de M. Franchet. M. de Villèle sentait combien le ministère était compromis par toutes ces intrigues; la congrégation lui pesait, mais il devait la subir. On ne le souffrait lui-même que parce qu'il faisait parfaitement les affaires d'argent du parti. En sa qualité de ministre des finances, il comprenait que le crédit de l'État ne se soutiendrait qu'en secondant par des mesures intelligentes le mouvement commercial et industriel. C'est dans cet esprit qu'il conçut l'importante mesure de l'émancipation de Saint-Domingue, moyennant une indemnité de 150 millions (18 avril 1826), mesure que nul autre ministre peut-être n'eût été en position de faire accepter à son parti. Il voulait, par cet exemple, amener l'Espagne à reconnaître l'indépendance de ses colonies d'Amérique. Peu scrupuleux d'ailleurs sur les moyens de conserver son pouvoir, il ne se refusait ni les fraudes électorales ni les manœuvres pour éteindre la presse soit par les persécutions, soit par la corruption. Aussi l'opinion publique ne le séparait pas de l'impopularité que déversaient sur le cabinet entier les projets de loi présentés par ses collègues. On sait que des feux de joie éclatèrent dans Paris lors du retrait de la *loi d'amour* (17 avril 1827), ce code draconien combiné pour l'asservissement complet de la presse. La revue de la garde nationale, du 29 avril suivant, s'était faite aux cris de : *A bas les ministres!* cris répétés particulièrement sous les fenêtres du ministre des finances. La garde nationale fut licenciée (30 avril). Les derniers votes de la chambre des pairs avaient constaté l'incompatibilité de l'esprit du ministère avec cette assemblée. Pour y introduire une promotion nouvelle, il fallait disloquer la majorité de la chambre élective; on n'osait pas d'ailleurs user du privilége de la septennalité en présence de l'opinion si fortement prononcée. M. de Villèle se décida donc à dissoudre la chambre (5 nov.), en disant : « Aujourd'hui je hasarde l'existence du ministère, plus tard ce serait l'existence de la monarchie. » Partout les élections se firent en présence d'un grand mouvement d'esprit public. Le ministère tomba devant une majorité nouvelle (4 janv. 1828), qui lui imprima le nom de *ministère déplorable*.

Promu à la pairie le 3 janvier, avec MM. de Corbière et de Peyronnet, M. de Villèle résista longtemps à une nomination qui privait Charles X de son influence sur la chambre élective. « Vous voulez donc vous imposer à moi comme ministre, lui écrivit le roi. — Le roi sait bien le contraire, répondit M. de Villèle; mais puisqu'il a pu l'écrire, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. Dieu veuille qu'il n'ait pas à s'en repentir. » Sa carrière politique était terminée : quoique membre de la chambre des pairs, il garda le silence à l'égard d'un gouvernement qu'il aimait, mais dont il jugeait la marche devenir de jour en jour plus aventureuse. Retiré à Toulouse après juillet 1830, il ne rompit le silence qu'il s'était imposé que pour écrire en 1839 des articles remarquables dans *la Gazette de France* sur le suffrage universel et sur la situation financière.

ARTAUD.

Moniteur univ. — Vaulabelle, Viel-Castel, Lamartine, Nettement, *Hist de la restaur.* — D'Audiffret, *Souvenirs de l'admin. financière de M. de Villèle*; Paris, 1855, in-8°. — De Neuville, *Notice sur M. de Villèle*; Paris, 1855, in-8°.

VILLEMAIN (*Abel-François*), écrivain et homme politique, né le 9 juin 1790, à Paris. Les heureuses dispositions qui se révélèrent chez lui dès ses premières années furent cultivées avec une intelligente sollicitude par sa mère, femme distinguée par l'esprit et par le cœur. Placé en pension chez M. Planche, le jeune Villemain y reçut des soins excellents, dont il profita avec l'aptitude extraordinaire d'une nature d'élite. Dès l'âge de douze ans il jouait la tragédie en grec, à sa pension (1), dans les exercices de la fin de l'année. La pension de M. Planche le conduisait aux cours du Lycée impérial (collége Louis-le-Grand). Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival. Parfois la mauvaise santé de ce dernier le forçait de s'absenter de sa classe. Il prenait alors pour remplaçant l'élève qui effaçait tous les autres : c'était M. Villemain ; et, transporté dans la chaire à l'improviste, le rhétoricien de dix-sept ans s'y acquittait de son rôle avec une présence d'esprit et un éclat d'imagination qui charmaient ses camarades. Au sortir du collége, il commença son droit. Mais l'université était jalouse d'attirer dans son sein un jeune homme de tant d'avenir. M. de Fontanes, à qui il fut présenté, vit par lui-même tout ce qu'on pouvait attendre d'un si brillant élève. Il s'empressa de l'attacher au corps enseignant, en le chargeant d'une chaire de rhétorique au lycée Charlemagne, et en le mettant au nombre des maîtres de conférence de l'École normale (1808), où il se distingua. A l'estime qu'il avait conçue pour lui tout d'abord il joignit bientôt les témoignages d'une vive affection. En 1812 M. Villemain eut l'honneur de prendre la parole dans la solennité du concours général. L'usage des harangues latines venait d'être rétabli : son discours frappa l'auditoire, non-seulement par l'excellente latinité du style, mais par une élévation de pensées et une chaleur de mouvements qui faisaient pressentir l'orateur. Dans la même année (23 mars), il obtenait le prix d'éloquence sur l'*Éloge de Montaigne*, proposé par l'Institut (classe de langue et de littérature). Cette élégante composition le fit accueillir et rechercher dans le grand monde ; il y consolida sa réputation naissante d'homme d'esprit par la singulière vivacité, la grâce piquante, l'amusante variété de sa conversation, et prit sa place parmi les plus spirituels causeurs de la société d'alors. Aux deux concours académiques qui suivirent, M. Villemain triompha avec la même facilité et le même éclat. Son *Discours sur les avantages et les inconvénients de la critique* (1814) traitait le sujet avec une justesse d'idées et une finesse d'aperçus qui annonçaient un homme prêt à remplir lui-même tous les devoirs et à revendiquer tous les privileges de cet art aussi important que délicat. Son *Éloge de Montesquieu* (1816) offrait partout unis ce talent d'analyse qui décompose et explique avec une pénétrante sagacité les productions du génie, et cet enthousiasme d'admiration qui jette naturellement dans un morceau de critique les mouvements et les tours de l'éloquence, et donne à un jugement littéraire le charme et le prix d'une production originale.

Dès la première restauration M. Villemain fut appelé à l'enseignement supérieur des facultés. A la fin de mai 1814, M. Guizot l'avait chargé de le suppléer dans la chaire d'histoire moderne de la faculté des lettres de Paris. En novembre 1816 il fut nommé à la chaire d'éloquence. Jamais professeur ne fut entouré d'un public plus nombreux, écouté avec plus d'intérêt, applaudi avec plus de sympathie et d'enthousiasme. Pendant toute la durée de sa carrière de professeur, M. Villemain vit se presser autour de sa chaire une foule avide d'entendre sa parole élégante, animée, aussi amusante qu'instructive, aussi brillante que facile, abondante comme l'improvisation et substantielle comme l'éloquence méditée. Malheureusement, une partie seulement de ses leçons a été conservée. De toutes celles qui se succédèrent de 1816 à 1826, on ne possède aujourd'hui que deux discours d'ouverture. Il ne commença à publier son cours qu'en 1827, au moment où il avait conduit l'histoire de la littérature française jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle. La série de leçons où il traita cet important sujet, complétée assez longtemps après par la reprise et la publication de celles qu'il avait faites, en 1826, sur la première partie du dix-huitième siècle, forme aujourd'hui un ouvrage à part et sans lacune, que l'on peut considérer comme sa production la plus originale, comme son plus beau titre de critique et d'écrivain.

M. Villemain, comme tous les esprits originaux, fut novateur dans le genre auquel il se consacra. La critique au dix-huitième siècle avait été raisonnable, élégante, ingénieuse, mais timide, étroite, exclusive. Elle ne comprenait que sous certaines formes déterminées le beau, qui peut en avoir mille. Elle expliquait avec justesse et clarté les beautés de notre littérature classique; mais hors de là elle croyait que les modernes n'avaient rien fait; elle répétait sans cesse qu'il n'y avait rien à faire qu'en suivant les mêmes routes; et par cet esprit exclusif, par cette importance excessive donnée aux formes extérieures de l'art, non-seulement elle entravait ou faussait les talents, dont elle gênait l'essor, mais même elle s'éloignait parfois du point de vue le meilleur pour apprécier ce qui avait fait la vraie force et la grandeur réelle de notre littérature classique. M. Villemain porta dans la cri-

(1) On joua *Philoctète*. M. Villemain remplissait le rôle d'Ulysse, qu'il sait encore tout entier.

tique un esprit plus hardi, plus généreux et non moins sage. Partout où il trouve le vrai présenté sous une forme agréable ou frappante, il salue le beau, sans s'inquiéter à quelle nation appartient l'écrivain, à quelle école il se rattache, à quelles règles extérieures il s'est assujetti. Il n'impose qu'un précepte aux jeunes écrivains français : peindre fidèlement la nature; trouver le moyen de flatter l'imagination en instruisant la raison et en respectant la langue; du reste, user librement de toutes les formes de l'art. M. Villemain fut le fondateur de cet éclectisme littéraire qui donne à la critique le pouvoir de conseiller et de diriger utilement les talents, et lui ôte tout désir de les asservir à une règle uniforme, qui en multipliant pour elle les sujets d'etude et les points de comparaison, en lui permettant d'observer et d'admirer sur un horizon plus vaste, ajoute singulièrement à son expérience et à ses lumières, et l'élève par là même à un rôle plus sérieux et plus utile. M. Villemain signale le mérite partout où il le trouve, à quelque degré qu'il le rencontre, et se plaît à l'apprécier; mais il lui dispense sa part d'éloge avec une justice rigoureuse et un tact délicat; mais si le mal se présente à côté du bien, il sait voir l'un et l'autre, et personne n'est plus habile que lui à fondre ensemble la louange et le blâme selon les proportions que le sujet exige. En quoi ses principes littéraires sont-ils, comme on l'a dit, incertains, mal arrêtés, flottants? Y a-t-il une question littéraire importante, soit de celles qui sont aujourd'hui hors de la discussion, soit de celles qui ont soulevé tant de débats de notre temps, sur laquelle on ne puisse trouver dans ses écrits une opinion arrêtée, un jugement précis, et conséquent au reste de ses idées? Ceux qui ne craignent pas de lui intenter une pareille accusation ont-ils pris soin de la vérifier par une lecture attentive? Ce qui les trompe, c'est que M. Villemain ne traite jamais les questions *ex professo* : dans ses leçons rapides, pleines de faits et d'idées, il mêle l'analyse littéraire, la biographie, l'histoire, la théorie; il donne à l'exposition de tout ce qu'il a appris ou observé la forme d'une conversation éloquente : anecdotes piquantes, jugements de détail ingénieux, généralités profondes, vives saillies du moment, il répand tout très-vite, non pêle-mêle, mais d'après la logique rapide et secrète d'un esprit original et impétueux qui improvise. A propos de tel ou tel ouvrage, de tel ou tel fait littéraire qu'il a rencontré sur son chemin, il décide toute une grande question par un trait expressif et concis, qui se complète ou se confirme par un autre trait placé ailleurs dans ses leçons. M. Villemain a compris que pour pénétrer au fond des œuvres de l'écrivain il fallait étudier l'homme en lui et ne pas le séparer de son temps, et il se fit une règle constante d'éclairer la critique littéraire par la biographie et l'histoire, soit morale, soit politique. Mille aperçus nouveaux, mille lumières nouvelles jaillirent de cette méthode. Sans doute l'idée de cette heureuse innovation était venue avant lui à deux penseurs éminents, Mme de Staël et Guillaume Schlegel. Il est possible que M. Villemain l'ait puisée à cette source; mais s'il a commencé par l'emprunter, il l'a tellement étendue par sa forte intelligence et rectifiée par son goût sévère, qu'on peut bien dire qu'il se l'est appropriée.

Nous n'avons rien dit encore de la carrière politique de M. Villemain; en voici les principaux faits. Aussitôt après la seconde restauration, ses liaisons avec M. Decazes, alors ministre de la police, le firent nommer chef de la division de l'imprimerie et de la librairie (déc. 1815), fonctions qu'il continua de remplir, du 29 décembre 1817 au 21 février 1820, au ministère de l'intérieur. Nommé maître des requêtes au conseil d'État, le 4 novembre 1818, il prit place en 1820, dans le service ordinaire; mais en 1827, lorsque le gouvernement présenta aux chambres le projet de loi sur la censure, M. Villemain fut le seul membre du conseil d'État qui fit entendre sa voix en faveur de la liberté de la presse, qu'il appelait *la plus vitale de nos libertés;* et l'Académie française, où il etait entré le 25 avril 1821, en remplacement de M. de Fontanes, ayant décidé que, par une supplique au roi, la compagnie lui exposerait les dangers dont les lettres étaient menacées, il fut chargé de la rédaction de cette adresse conjointement avec MM. de Châteaubriand et Lacretelle. Il perdit le même jour sa place au conseil d'État (7 janv.), et se trouva engagé dans l'opposition. On le vit alors porter dans sa chaire de professeur les passions d'un ardent libéralisme : abordant, à propos des écrivains du dix-huitième siècle, toutes les grandes idées de rénovation sociale et de liberté, il rencontra ou fit naître mille occasions d'allusions satiriques, de traits détournés et mordants contre le pouvoir, que l'auditoire comprenait aussitôt et accueillait par des explosions de sympathie, et où la souplesse malicieuse de son esprit lui permettait de mettre sans danger beaucoup d'audace.

La révolution de Juillet, qu'il avait ainsi préparée à sa manière, l'enleva aux lettres pour le jeter presque entièrement dans la politique. Élu député par le collége départemental de l'Eure, en juillet 1830, M. Villemain fut du nombre des députés qui se réunirent le 26 juillet chez M. Delaborde et rédigèrent une protestation contre les ordonnances. Il n'eut pas à la chambre les mêmes succès qu'à la Sorbonne : s'il n'y fut pas le plus éloquent, il s'y montra certainement le plus élégant de nos orateurs politiques. Nommé le 13 août 1830, membre du conseil royal de l'instruction publique, il fit encore partie de la commission législative chargée de réviser les lois relatives à l'enseignement. Tout en soutenant à la

chambre le nouveau gouvernement, il ne se montra pas cependant l'aveugle et permanent approbateur de ses actes. Jusqu'à son entrée dans le cabinet de 1839, il fit partie de l'opposition dynastique du centre droit. C'est ainsi qu'il s'était prononcé en faveur de l'inamovibilité de la magistrature, et du droit pour la chambre de se faire justice à elle-même dans les attaques dont elle serait l'objet, et qu'il avait voté contre la peine de mort en matière politique. Son mandat parlementaire ne lui fut pas renouvelé aux élections de 1831. Nommé pair de France le 11 octobre 1832, il crut, au milieu des difficultés que créaient les insurrections de Paris et de la Vendée, ne pas devoir refuser au gouvernement les moyens de se défendre, et fut amené (15 fév. 1833), à la suite d'allusions personnelles fort vives de M. de Dreux-Brezé, à approuver la mise de Paris en état de siége, qui avait eu lieu en juin précédent. Mais en même temps il blâmait énergiquement l'usage de déférer à la chambre des pairs les nombreux procès politiques, qui en se renouvelant sans cesse compromettaient au milieu des haines et des ressentiments des partis la dignité de cette assemblée. Lors de la présentation des *lois de septembre*, il défendit avec force, dans un discours qui fit sensation, les attributions du jury en matière de presse, disant que « les délits de cette nature étaient des délits d'opinion, qui ne pouvaient ressortir que d'un tribunal d'opinion ». La politique toutefois ne prenait qu'une partie des soins de M. Villemain. Nommé président du conseil royal de l'instruction publique (19 nov. 1834), et élu secrétaire perpétuel de l'Académie à la place d'Arnault (11 déc.), il se trouva en quelque sorte à la tête du mouvement académique et universitaire de la France. Défenseur du cabinet Molé et adversaire de la coalition qui amena sa chute, il entra en 1839 dans le ministère du 12 mai. Chargé du portefeuille de l'instruction publique, il favorisa le développement des études historiques, en imprimant une activité nouvelle à la grande publication des *Documents inédits sur l'histoire de France*, et en préparant une meilleure organisation des bibliothèques publiques.

Tombé avec le cabinet dont il faisait partie (1er mars 1840), M. Villemain reprit son portefeuille dans l'administration de M. Guizot (29 oct.). Au moment même où il rentrait dans ces hautes fonctions s'ouvraient le grand débat sur la liberté de l'enseignement et la lutte si vive engagée contre l'université. Sans abandonner cette institution, et sans résoudre la question de liberté, M. Villemain s'efforça de faire pour l'instruction secondaire ce que la loi de 1833 avait fait pour l'instruction primaire. En conséquence il présenta, en 1841 et 1844, deux projets de loi qui faisaient faire au principe de liberté de notables progrès; malheureusement ils rencontrèrent une vive opposition et n'aboutirent à aucun résultat. De nombreux rapports sur l'instruction primaire, sur l'organisation et le développement des écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, sur la rédaction du catalogue des bibliothèques et des archives départementales, la publication des œuvres de La Place et de Fermat signalèrent une administration aux soins de laquelle s'étaient mêlées les luttes parlementaires relatives aux députés fonctionnaires, au noviciat judiciaire, à l'organisation du conseil d'État, aux événements d'Haïti et à la liberté d'enseignement. Rien ne faisait présager la retraite du ministre lorsqu'un dérangement subit de sa santé le força, vers la fin de décembre 1844, à donner sa démission. Depuis le 12 février 1841 M. Villemain faisait partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il succédait à Daunou, et il avait été nommé grand-officier de la Légion d'honneur, le 29 octobre 1843. Du reste il ne tarda pas à rentrer dans la pleine possession de lui-même, et au bout de quelques mois il reprenait ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie, et en était, comme d'habitude, l'interprète aux funérailles d'Étienne (14 mars 1845). Resté en dehors du ministère Guizot, il ne prit part à la politique que dans la chambre des pairs, où il prononça plusieurs discours sur la question des réfugiés politiques (1846) et sur l'enseignement de la médecine (1847).

En faisant rentrer M. Villemain dans le calme forcé et prématuré de la vie privée, la révolution de 1848 et surtout les événements du 2 décembre 1851 l'ont au moins rendu tout entier à la culture des lettres; et l'on serait tenté d'y applaudir en énumérant les écrits que depuis cette époque il a donnés au public, et qui n'ont pu qu'ajouter à sa gloire littéraire. M. Villemain, qui n'avait figuré dans aucune des nouvelles assemblées politiques, mais qui avait sans doute contribué à relever ce qu'on a appelé avec plus de dépit que de dédain la tribune de l'Institut, fut admis en 1852 à faire valoir, comme professeur, ses droits à la retraite, et son nom disparut dès lors, avec ceux de MM. Cousin et Guizot, de la liste des professeurs de la Sorbonne. On ne lui laissa que le titre de professeur honoraire (7 mai). C'est à cette période de retirement, qu'on pourrait appeler sa nouvelle jeunesse littéraire, qu'il faut rattacher les ouvrages suivants, qui parurent d'abord par fragments dans la *Revue des deux mondes*, dans la *Revue contemporaine*, et dans *le Correspondant* : *Souvenirs d'histoire et de littérature : M. de Narbonne*; Paris, 1853, in-8°; — *Les Cent-jours*; Paris, 1855, in-8°; — *M. Desmousseaux de Givré, ancien député*; Paris, 1855, in-8°; — *La Tribune moderne, M. de Châteaubriand*; Paris, 1857, in-8°; — *Choix d'études sur la littérature contemporaine*; Paris, 1857, in-8°, et 1858, in-18; —

Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique; Paris, 1859, in-8°; — *La France, l'Empire et la Papauté*; Paris, 1860, broch. in-8°. Enfin on annonce la deuxième partie de *la Tribune moderne*, consacrée à M. Royer-Collard.

Après avoir groupé séparément les derniers ouvrages de M. Villemain, parce que les événements leur ont donné un caractère particulier, il convient d'indiquer ceux qui ont paru antérieurement. Ce sont : *Le Roi, la Charte et la Monarchie*; Paris, 1816, broch. in-8°; — *Histoire de Cromwell*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°; — *La République de Cicéron, avec une traduction française, un discours préliminaire, et des dissertations historiques*; Paris, 1823. 2 vol. in-8°, et 1860, in-18; — *Discours et mélanges littéraires*; Paris, 1823, in-12; 1825, in-8°, et 1846, 1860, in-18 : on y trouve les *Éloges de Montaigne et de Montesquieu*; le *Discours sur la critique*, les *Études sur Fénelon et Pascal*; son *Discours de réception à l'Académie*, etc.; — *Lascaris, ou les Grecs du quinzième siècle*; Paris, 1825, in-8°; — *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires*; Paris, 1827, in-8°; — *Cours de littérature française*, comprenant 1° *Tableau de la littérature au moyen âge en France, en Espagne et en Angleterre*; 2° *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*; Paris, 1828-29-38, 5 vol. in-8°; ibid., 1860, 5 vol. in-18; — *Études de littérature ancienne et étrangère*; Paris, 18.., in-8°, et 1864, in-8° et in-18 : elles contiennent les études sur Hérodote, Lucrèce, Cicéron, Plutarque, Lucain, Tibère, sur la corruption des lettres romaines, l'Essai sur les romans grecs, et les notices de Shakespeare, Milton, Pope, Wicherley, Young et Byron; — la remarquable *Préface* du *Dictionnaire de l'Acad. fr.*, édit. de 1835; — *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*; Paris, 1846, 1865, in-8° et in-18; — *Études d'histoire moderne*; Paris, 1846, 1862, in-8° et in-18, renfermant le discours sur l'état de l'Europe au quinzième siècle, *Lascaris*, etc. M. Villemain a en outre activement collaboré au *Journal des savants*, de la commission duquel il est membre depuis décembre 1836; ainsi qu'à la *Revue des deux mondes*, au *Livre des Cent et un*, à la *Collection des théâtres étrangers*, enfin à la *Biographie universelle* et à la *Biographie générale*. On serait injuste envers cet écrivain si l'on ne parlait aussi des nombreux *Rapports* qu'il a rédigés comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, morceaux si achevés de goût, d'érudition et de mesure, et qui sont devenus les modèles du genre.

Moniteur universel. — Guizot, *Mémoires*. — De Nouvion, *Hist. du règne de Louis-Philippe*. — Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. III; *Causeries du lundi*, 1851. — De Loménie, *Galerie des contemp. ill.*, t. IV. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. I, 2e partie.

VILLEMAIN. *Voy.* ABANCOURT.

VILLENAVE (*Matthieu-Guillaume-Thérèse*), littérateur français, né le 13 avril 1762, à Saint-Félix de Caraman (Languedoc), mort le 16 mars 1846, à Paris. Son père, qui avait sept enfants et peu de fortune, le destinant à l'état ecclésiastique, le fit tonsurer à l'âge de neuf ans. Il porta le petit collet jusqu'à l'époque de la révolution. S'étant distingué dans ses études au collége de Sorèze, il fut envoyé à Paris, près de l'abbé Dominique Ricard, qui était ami de sa famille. Chargé d'abord, de l'éducation des fils du comte de Pontgibaud, il fit ensuite celle des ducs d'Aumont et de Pierre, fils du duc de Richelieu. Il fut même question de le placer auprès du dauphin, en qualité de précepteur. Son début en littérature est une *Ode sur le dévouement du duc de Brunswick* (Paris, 1786, in-12) qu'il envoya au concours de l'Académie française. Royaliste par sentiment, il n'accueillit qu'avec beaucoup de réserve la révolution. Après s'être mêlé un instant à la politique militante, il alla à Nantes épouser une Anglaise, miss Tasset (1791), et se fixa dans cette ville, où il exerça la profession d'avocat. Il donna pendant plusieurs mois, en 1792, un refuge à Bailly dans sa propre maison. Suspect pour cause de modérantisme, il fut arrêté, par ordre de Carrier (9 sept. 1793), et conduit à Paris avec cent trente et un accusés. Sa détention dura une année, et il était encore en prison lorsqu'il publia la *Relation du voyage de cent trente-deux Nantais*, brochure dont il se fit sept à huit éditions en quinze jours. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, deux mois après le 9 thermidor, il entendit prendre contre lui des conclusions à mort; cependant il fut acquitté ainsi que ses compagnons. Cet acquittement eut surtout pour auteur Topino-Lebrun, l'un des jurés. Villenave, de retour à Nantes, reprit la profession d'avocat, et se distingua dans la défense des chefs vendéens, notamment de Charette. Il revint ensuite à Paris, collabora au *Journal des lois de la République* et fonda le *Journal de Nantes*, qui dura depuis le 22 septembre 1797 jusqu'au 31 mai 1800. Sous l'empire, il ne s'occupa guère que de travaux littéraires; pourtant il accepta la direction du *Journal des curés*, ou *Mémorial de l'Église gallicane* (15 sept. 1806 au 30 déc. 1809), créé par le gouvernement pour soutenir les principes du concordat. Pendant la première restauration, il collabora à *la Quotidienne*. Après la seconde, il fonda *le Mémorial religieux, politique et littéraire* (1er sept. 1815), puis les *Annales politiques et littéraires* (16 déc. 1815 au 20 juin 1819). Lorsque ce dernier journal devint l'organe des doctrinaires, sous le titre *le Courrier* (21 juin 1820), Villenave resta un des principaux rédacteurs jusqu'en 1821, où il quitta la politique et ne s'occupa plus que des lettres. De 1824 à 1831 il fit à l'Athénée un cours d'histoire littéraire de la France, avec un grand succès, dû non moins aux avantages extérieurs de

sa physionomie et de sa voix qu'à la variété et à l'étendue de ses connaissances. Ce savant littérateur avait un des salons les mieux fréquentés de Paris. Outre une conversation de bon goût et d'un esprit élégant, sa maison offrait de rares trésors : une bibliothèque renfermant vingt-cinq mille volumes de choix, une collection d'estampes fort curieuse et une des plus intéressantes collections d'autographes. Villenave fut secrétaire général de l'Académie celtique, de la Société des antiquaires de France, président de la Société philotechnique et de la deuxième classe de l'Institut historique, vice-président de la Société de la morale chrétienne. Il fit partie du comité de la paix, du comité grec, du comité de l'œuvre des orphelins, etc. La croix d'Honneur lui fut donnée sous le ministère de M. de Salvandy (fév. 1839).

Les nombreux écrits de Villenave témoignent d'une activité d'esprit extraordinaire. Nous citerons de lui : *Prophéties de Suzette de La Brousse, concernant la révolution française;* s. l. (Paris), 1790, in-8°; — *Noyades et fusillades, ou Réponse au rapport de Carrier;* Paris, août 1794, in-8°, de 106 p.; — *Le Cri du républicain persécuté, mémoires écrits dans les prisons;* Paris, 1794, in-4°; — *La Jacobiniade, fragment d'un poëme héroï comique, en prose;* Paris, 1795, in-8°; — *Étrennes de Nantes et de la Loire-Inférieure;* Nantes, 1800, in-24; — *Catalogue de la bibliothèque de G.-T. V;* ibid., 1803, in 8°; — *Les Métamorphoses d'Ovide;* Paris, 1807-22, 4 vol. in-8° et in-4°, fig.; ibid., 1825, 4 vol. in-12 : cette traduction, accompagnée d'une vie du poëte et de notes critiques, est encore estimée, et a le plus contribué à fixer la réputation de Villenave comme latiniste érudit; — *Nouvel Abrégé des Vies des saints;* Paris, 1812-13, 4 vol. in-8° et 5 vol. in-12 : bonne compilation, rédigée d'après Butler, mais qui ne comprend que les huit premiers mois de l'année; — *L'Énéide*, trad. en prose (les quatre derniers livres sont d'Amar), pour la *Bibliothèque de Panckoucke;* Paris, 1832, 3 vol. in-8°; — *Abélard et Héloïse;* Paris, 1834, in-8°; — *La Vie future,* fragments d'un poëme; Paris, 1837, in-8°. On formerait huit ou dix volumes des éloges et des notices biographiques écrits par Villenave soit à part, comme ceux de Mme de Kercado (1808), de Bourdalone (1812), de Marmontel et de Thomas (1820), de Duclos (1821), de Lacépède (1826), de Mme Talma (1836), de Gence (1840), soit dans la *Biographie universelle* et dans l'*Encyclopédie des gens du monde.* Il a édité de 1817 à 1821, pour le libraire Belin, les œuvres de Barthélemy, de Duclos, de Marmontel, de Thomas; *les Pensées d'un esprit droit* (Paris, 1829, in-8°), ouvrage inédit de J. J. Rousseau; des extraits des *Mémoires du marquis de Paroy* (1836), et dans la collection Guizot, les *Mémoires de Noailles.* Outre les journaux indiqués il avait fondé *le Rôdeur français* (22 nov. 1789 à fin mars 1790), et il a en outre donné un grand nombre d'articles aux feuilles citées plus haut ainsi qu'à *la Semaine littéraire* de Victorin Fabre, à *la France littéraire* de Ch. Malo, au *Journal de l'Institut historique*, au *Journal de la Société de la morale chrétienne*, aux *Hommes illustres* de Jarry de Mancy, etc.

Le fils et la fille de Villenave ont cultivé les lettres. Sa fille, *Mélanie*, née vers la fin de 1796, est connue, sous le nom de Mme Waldor, comme poëte et romancière. Son fils, *Théodore*, né le 26 juillet 1798, a donné des pièces de vers au *Mercure* et à l'*Almanach de Muses*, a fait représenter à l'Odéon *Walstein* (1828), drame en cinq actes, et a publié une *Histoire du Saint-Simonisme* (1847, in-8°).

Quérard, *France littér.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

VILLENEUVE (*Hélion* DE), grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem, né vers 1270, en Provence, mort en juin 1346. Sa famille était une des plus anciennes de la Provence, où dans la suite elle posséda les baronnies de Vence, de Vauclause et de Bargemon, le comté de Tourrettes, et le marquisat de Trans ; elle a produit une foule de personnages considérables, et s'est continuée jusqu'à nos jours. Après avoir été grand-prieur de Saint-Gilles, Hélion fut désigné, en 1319, pour succéder à Villaret comme grand-maître des Hospitaliers. Dans un chapitre qu'il tint à Montpellier, l'ordre fut divisé en sept langues, et la primauté adjugée à celle de Provence. En 1328, il commanda, à la bataille de Mont-Cassel, le troisième bataillon français avec le sire de Beaujeu. Il ne se rendit à Rhodes qu'en 1336, et signala aussitôt son administration par d'utiles réformes. En 1344, il organisa contre Smyrne une expédition, qui réussit à s'emparer du château qui commandait le port. Il se distingua par sa piété et sa bienfaisance, gouverna avec sagesse, et acquitta toutes les dettes de la religion. Il eut Gozon pour successeur.

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. II.

VILLENEUVE (*Louis* DE), marquis DE TRANS, de la famille du précédent, né vers 1451, mort en juillet 1516, à Digne. Il fit ses premières armes sous René d'Anjou, et devint chambellan de Charles VIII. Chargé, lors de la guerre contre Naples, de commander l'armée navale, avec le duc de Salerne, il reçut du roi la principauté d'Avellino. Sous Louis XII, il remplit deux ambassades à la cour de Rome, en 1498 et en 1500. Ami et compagnon d'armes de Gaston de Foix et de Bayard, il prit part aux batailles d'Aignadel, de Fornoue et de Cerisoles, et vit récompenser ses services par l'érection de la baronnie de Trans en marquisat (1505) ; c'était la première fois que ce titre était octroyé dans le royaume.

Bouchet, *Mémoires d'Aquitaine*. — André de La Vigne, *Le Vergier d'honneur*.

VILLENEUVE-BARGEMON (*Christophe*, comte DE), littérateur, de la famille des précédents, né à Bargemon (Provence), le 3 mars 1771, mort à Marseille, le 4 novembre 1829. Après avoir servi deux ans comme sous-lieutenant au régiment de Roussillon, il entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et après la suppression de ce corps se retira à Bargemon. La protection du général Lacuée ayant ouvert à sa famille la carrière de l'administration, il fut inspecteur des poids et mesures (1803), sous-préfet de Nérac (1804), et préfet de Lot-et-Garonne (1806). Il continua d'occuper ce poste sous la première restauration, et succéda, le 8 octobre 1815, à M. de Vaublanc dans la préfecture des Bouches-du-Rhône. Nous citerons de lui : *Notice historique sur Nérac;* Agen, 1807, in-8°; — *Voyage dans la vallée de Barcelonnette;* ibid., 1816, in-8°; — *Précis historique sur René d'Anjou;* Marseille, 1819, in-8°; Aix, 1820, in-8°; — *Notice sur la peste de Marseille en* 1720 *et* 1721; ibid., 1819, in-8°; — *Statistique du département des Bouches-du-Rhône;* ibid., 1821-29, 4 vol. in-4°, et atlas in-plano; — *Adèle, ou la Jeune Turque à Marseille, nouvelle historique;* ibid., 1823, in-8°. Il a donné des articles aux *Mémoires de la Société royale des antiquaires.*

VILLENEUVE-BARGEMON (*Emmanuel-Ferdinand*, marquis DE), frère du précédent, né le 25 décembre 1777, à Bargemon, mort le 26 janvier 1835, à Grasse. Après avoir fait plusieurs campagnes aux armées de la république, il devint en 1815 sous-préfet de Castellane, et tenta, lors du débarquement de l'île d'Elbe, d'arrêter la marche de Napoléon sur Paris. Il administra depuis les préfectures des Basses-Alpes (14 juillet 1815), des Pyrénées-Orientales (22 juill. 1818), de la Nièvre (26 juin 1822), et de la Somme (1828-1830). De 1820 à 1827 il siégea pour le département des Basses-Alpes dans la chambre des députés.

* VILLENEUVE-BARGEMON (*Joseph*, comte DE), frère des précédents, est né à Bargemon, le 9 janvier 1782. D'abord secrétaire du général Lacuée, il entra, en 1807, comme référendaire à la cour des comptes. Le 14 juillet 1815, il fut appelé à la préfecture de la Haute-Saône, qu'il échangea, le 5 octobre 1825, contre celle de Saône-et-Loire. Envoyé à la chambre des députés, en 1827, par le premier de ces départements, il y vota avec le ministère, et devint, le 13 février 1828, directeur général des douanes, puis le 13 novembre suivant directeur général des postes. La révolution de 1830 termina sa carrière administrative.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Moniteur univ.*, 16 nov 1829. — *Documents part.*

VILLENEUVE-BARGEMON (*Jean-Paul-Alban*, vicomte DE), économiste, frère des trois précédents, né à Saint-Auban, près Grasse (Provence), le 8 août 1784, mort à Paris, le 8 juin 1850. D'abord auditeur au conseil d'État, il fut en 1811 sous-préfet à Zierickzee (Bouches-de-l'Escaut), en 1812 préfet à Lerida (Catalogne), et le 3 janvier 1814 à Namur. Nommé le 10 juin suivant préfet de Tarn-et-Garonne par le gouvernement des Bourbons, qu'il salua, ainsi que ses frères, avec le plus vif empressement, il perdit, lors du retour de Napoléon, cette place, que lui rendit la seconde restauration. Il administra ensuite les départements de la Charente (6 août 1817), de la Meurthe (19 avril 1820), de la Loire-Inférieure (22 sept. 1824), et du Nord (août 1828), mais il cessa de remplir cette dernière fonction après la révolution de Juillet. Élu député du Var (sept. 1830), il vota avec le parti légitimiste, et quitta la chambre l'année suivante. Lorsqu'en 1832 la duchesse de Berry prépara son débarquement sur les côtes de Provence, Villeneuve accepta le titre éventuel de commissaire royal dans le Var, et il en reçut le brevet; lors de l'arrivée de la princesse, il se réunit à elle, et l'accompagna pendant quelque temps. Il se fixa plus tard à Paris, s'y livra avec ardeur à l'étude de l'économie politique, et devint en 1841 correspondant et le 12 avril 1845 membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Lakanal. Cependant en 1840 il avait accepté le mandat des électeurs d'Hazebrouck, et les représenta jusqu'en 1848. Il a publié : *Économie politique chrétienne, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir;* Paris, 1834, 3 vol. in-8° : ce livre valut à l'auteur un prix Montyon; — *Histoire de l'économie politique, ou Études historiques, philosophiques et religieuses sur l'économie politique des peuples anciens et modernes;* Paris, 1841, 2 vol. in-8° : c'est la reproduction, avec des développements, d'un cours inséré en 1835, 1836 et 1837, dans *l'Université catholique;* — *Le Livre des affligés, ou Douleurs et consolations;* Paris, 1841, 2 vol. in-18; 4e édit., 1843, 2 vol. in-12; — *Notice sur l'état actuel de l'économie politique en Espagne, et sur les travaux de Ramon de la Sagra;* Paris, 1844, in-8° de 40 p. Il a collaboré au *Journal des économistes* et au *Plutarque français.*

VILLENEUVE-TRANS (*Louis-François*, marquis DE), littérateur, frère jumeau du précédent, né à Saint-Auban, le 8 août 1784, mort à Nancy, le 19 septembre 1850. Après des études fortes et variées, il consacra tous ses moments à des travaux historiques et littéraires. Il fut élu, le 10 janvier 1840, membre libre de l'Académie des inscriptions. Il avait présidé en 1837 le congrès scientifique tenu à Metz. Nous citerons de lui : *Précis de l'histoire en général jusqu'à nos jours;* Paris, 1821, 1838, in-8°; — *Lyonnel,*

ou la Provence au treizième siècle; Paris, 1824, 5 vol in-12; — *Histoire de René d'Anjou;* Paris, 1825, 3 vol. in-8°, pl.; — *Chapelle ducale de Nancy, ou Notice historique sur les ducs de Lorraine;* Nancy, 1826, 1827, in-8°; — *Monuments des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean-de Jérusalem, accompagnés de notes historiques;* Paris, 1829, 2 vol. in 8o; — *Histoire de saint Louis, roi de France;* Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — *Notice sur la tapisserie de Charles le Téméraire, conservée à la cour royale de Nancy;* Nancy, 1838, in-8°; — *Notice sur les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne;* ibid., 1840, in-8°. Il a collaboré au *Plutarque français.* E. Regnard.

J. Nollet, *Notice sur Alban de V.*; Nancy, 1851, in-8°. — *Annales de la charité chrétienne*, 1850.

VILLENEUVE (*Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre* de), vice-amiral français, né le 31 décembre 1763, à Valensoles (Basses-Alpes), mort le 22 avril 1806, à Rennes. Issu d'une branche de la famille des précédents, il était garde-marine à quinze ans et garde-pavillon à seize. Il se distingua dans la guerre d'Amérique, où il se lia d'amitié avec Decrès. Capitaine de vaisseau en 1793, chef de division, puis contre-amiral en 1796, ce fut en cette qualité qu'il fut appelé à prendre part à l'expédition d'Irlande. Mais retenu dans la Méditerranée par des vents contraires, qui à ce moment même dispersaient la flotte sortie de Brest, il arriva trop tard dans le port de Lorient (23 déc. 1796), après avoir échappé aux Anglais. On ne le voit plus figurer dans aucune action navale jusqu'à l'expédition d'Égypte, à laquelle il fut associé. Commandant l'aile droite de la flotte embossée dans la rade d'Aboukir, lorsque celle-ci fut placée entre deux feux par l'audace de Nelson, il n'aperçut pas les signaux que lui fit Brueys d'opérer la même manœuvre contre l'amiral anglais, et le lendemain, lorsqu'il aurait encore pu l'accabler avec ses cinq vaisseaux intacts, il donna le signal de la retraite (1er août 1798), manœuvre aussi funeste qu'elle fut en partie inutile puisqu'il ne put gagner Malte qu'avec trois de ses vaisseaux, les deux autres s'étant jetés à la côte. Nommé vice-amiral (30 mai 1804), il remplaça La Touche-Tréville à la tête de la flotte de Toulon, dont dépendait la réussite de la descente en Angleterre (20 août). L'approche de l'hiver ayant changé le premier plan de Napoléon, qui était de porter directement toutes ses flottes dans la Manche, Villeneuve reçut l'ordre de sortir de Toulon, et d'attirer à lui une partie des navires anglais en se portant, de concert avec Missiessy, sorti de Rochefort, vers Surinam et les Antilles anglaises pour revenir ensuite en toute hâte rejoindre la grande flotte de Bruix dans la Manche et coopérer à la descente projetée. Après une tentative infructueuse faite le 18 janvier 1805, il sortit de Toulon avec onze vaisseaux (30 mars), rallia à Cadix les six navires espagnols de l'amiral Gravina, et, sans avoir pu être atteint par Nelson, parvint à la Martinique, où s'était montrée dès le 14 mai la flotte de Missiessy. Mais Gantheaume, bloqué dans Brest, manquant au rendez-vous, Villeneuve reçut du contre-amiral Magon, dépêché vers lui (4 juin), l'ordre de revenir en Europe avec Gravina, de joindre devant Rochefort Missiessy, revenu d'Amérique, et avec toutes ces forces de venir débloquer les flottes du Ferrol et de Brest. Abandonnant précipitamment les Antilles (10 juin), sans se donner même le temps d'y débarquer les renforts dont il était chargé, il arriva le 22 juillet à quarante lieues du Ferrol, et rencontra l'escadre de Calder, qui bloquait ce port. Une brume épaisse réduisit la bataille qui s'engagea entre eux à une canonnade de vaisseau à vaisseau, mais dans laquelle les Anglais furent plus maltraités que les Français. Par excès de prudence, Villeneuve n'osa reprendre deux vaisseaux espagnols, ni poursuivre la flotte anglaise inférieure en nombre et ayant le vent contre elle. Après avoir rallié au Ferrol les deux divisions française et espagnole, il résolut de revenir à Cadix, convaincu, sur de fausses nouvelles, que Nelson avait rejoint les amiraux Calder et Cornwallis devant Brest. Malgré les vives remontrances de Lauriston, qui était monté sur son bord, il persista dans cette décision funeste, et entra le 20 août à Cadix, sans même avoir pris la faible croisière anglaise qui y était quelques heures auparavant. En apprenant cette manœuvre, qui faisait avorter ses grands desseins, Napoléon entra dans une colère violente contre l'amiral, s'emporta jusqu'à l'appeler, en présence de Decrès, un lâche et un traître. Villeneuve cependant était un marin brave et fidèle, mais ses qualités étaient comme paralysées par une incertitude d'esprit singulière et un sentiment insurmontable de défiance en ses propres ressources. Quoi qu'il en soit, les conséquences de sa conduite furent immenses; on sait que l'armée du camp de Boulogne, faisant volte-face, marcha des bords de la Manche sur le Danube.

La flotte de Brest s'étant séparée faute du grand but qui lui était proposé, Villeneuve fut chargé de se rendre devant Tarente pour y porter au général Saint-Cyr un secours de quatre mille soldats. Malheureusement à ces instructions, Napoléon, en défiance de la timidité de Villeneuve, ajouta l'ordre de ne pas se laisser enfermer dans le port de Cadix, et de ne jamais refuser le combat lorsque les Anglais lui seraient inférieurs en force (1). Le désespoir de l'amiral d'avoir encouru la colère de l'empereur devait donner à ces paroles une

(1) « Notre intention est que partout où vous trouverez l'ennemi en forces inférieures, vous l'attaquiez sans hésiter et ayez avec lui une affaire décisive... Nous vous recommandons dans cette importante expédition l'audace et la plus grande activité. » 14 sept. 1805. (*Corresp. de Napoléon*, t. X.)

bien funeste interprétation. Après avoir employé tout le mois de septembre à perfectionner son armement et son tir, il sortit de Cadix (19 oct.), malgré l'avis du conseil de guerre. La flotte combinée était composée de trente-trois vaisseaux, de cinq frégates et de deux bricks, et divisée en deux escadres, l'une de bataille, placée sous son commandement, l'autre de réserve sous celui de Gravina et de Magon. Le 21 parut la flotte anglaise, forte de trente-trois ou trente-quatre vaisseaux. A peine la bataille engagée, près du cap de Trafalgar, Nelson et Collingwood, formés en deux colonnes, coupèrent, chacun de leur côté la ligne française, rendirent l'avant-garde inutile, et enfermèrent Villeneuve dans un cercle de feu. Quant à lui, monté sur *le Bucentaure*, qu'il avait lié étroitement à *la Trinidad*, il soutint un combat acharné sans pouvoir être secouru et sans pouvoir lui-même se mouvoir. Lorsqu'il vit son navire rasé comme un ponton, la poupe démolie, les mâts abattus, presque tout son équipage hors de combat, il amena son pavillon. Magon, Gravina tués, dix-sept vaisseaux pris, un coulé, six à sept mille hommes tués ou noyés, telle était la perte des Français dans cette journée, perte dont la mort de Nelson fut peut-être la seule compensation. Villeneuve ne revint en France, pour être échangé, qu'en avril 1806. Débarqué à Morlaix, et se dirigeant vers Paris, il s'arrêta le 17 à Rennes, pour attendre du ministre Decrès, auquel il avait écrit, une réponse relative aux dispositions de l'empereur à son égard. Ces dispositions tendaient-elles, ainsi qu'on l'a prétendu, à le faire passer devant un conseil de guerre pour expliquer sa conduite après le combat du Ferrol et à Trafalgar? Beaucoup d'obscurités, qui n'ont pas encore été éclaircies, règnent à ce sujet. Cependant une lettre en date du 22 avril 1806, écrite par Napoléon au ministre de la marine, peut jeter un jour nouveau sur cette question. « M. Decrès, y est-il dit, donnez ordre à l'amiral Villeneuve de se rendre chez lui, en Provence, et d'y rester jusqu'à son échange. » Ainsi il s'agissait tout au moins d'une disgrâce et d'une sorte d'exil. Le même jour où cette lettre était écrite, et avant peut-être qu'elle lui parvînt, Villeneuve était trouvé mort, dans la chambre de l'hôtel où il était descendu, frappé au cœur de six coups de couteau. Une lettre écrite à sa femme (1) et plusieurs sommes d'argent avec les noms du donataire inscrits de sa main, indiquaient un suicide.

Villeneuve avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

(1) On y lit les passages suivants : « C'en est fait, je suis arrivé au terme où la vie est un opprobre et la mort un devoir. Seul ici, frappé d'anathème par l'empereur, repoussé par son ministre, qui fut mon ami, chargé d'une responsabilité immense dans un désastre qui m'est attribué et auquel la fatalité m'a entraîné, je dois mourir.... Quel bonheur que je n'aie aucun enfant pour recueillir mon horrible héritage et qui soit chargé du poids de mon nom! »

Kerguelen, *Hist. des guerres maritimes de 1778 à 1796*. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*. — Jurien de la Gravière, *Guerres maritimes de la républ. et de l'empire*. — *Moniteur univ.*, 1806. — Magendie, *Mémoire nécrol. sur le vice-amiral de Villeneuve*; Toulouse, 1814, in-4°.

VILLENEUVE. *Voy.* ARNAUD, DUCREST et THOMAS.

VILLEQUIER (Mme DE). *Voy.* MAIGNELAIS.

VILLERMÉ (*Louis-René*), économiste français, né le 10 mai 1782, à Paris, où il est mort, le 16 novembre 1863. Fils d'un procureur au Châtelet, il passa son enfance dans le village de Lardy (Seine-et-Oise), se livra vers 1801 à l'étude de la médecine, et entra dans l'armée en 1804 comme chirurgien de troisième classe. Il était chirurgien major lorsque la chute de l'empire le rendit à la vie civile. Le 22 août 1814, il fut reçu docteur à Paris avec une thèse *Sur les fausses membranes*. Porté par un amour sincère et profond de l'humanité vers les questions d'hygiène et d'améliorations sociales, il avait renoncé à la pratique de son art, lorsqu'il la reprit un instant, en 1832, pour combattre le choléra, qui ravageait la capitale. Collaborateur depuis 1818 du *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, auquel il avait fourni des articles qui attirèrent sur lui l'attention, il fut en 1823 élu membre de l'Académie de médecine, et ne cessa dès lors d'être l'un des rédacteurs les plus assidus des *Mémoires* et des *Bulletins* de cette compagnie. En 1820, il avait publié le livre *Des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (Paris, in-8°), qu'il compléta, en 1829, après une enquête personnelle dans les dépôts de Saint-Denis, de Laon, d'Auch, de Metz, etc., par un *Mémoire sur la mortalité des prisons* (Paris, broch. in-8°). Il eut ainsi l'honneur d'attirer le premier sur ce grave sujet l'attention des philosophes et des gouvernements. Ne se bornant pas à retracer un tableau fidèle de ces horribles geôles où toutes les perversités, tous les âges et tous les sexes étaient confondus, et où il constatait une mortalité de vingt-cinq à trente pour cent, il indiquait aussi le remède au mal en demandant la division des prisonniers par catégories nombreuses et l'obligation d'un travail moralisateur; mais en même temps il combattait, comme contraire à la nature même de l'homme, le système de l'emprisonnement cellulaire. Fondateur en 1829 des *Annales d'hygiène*, auxquelles il a fourni un grand nombre d'articles, il fut le premier qui tenta d'appliquer aux questions d'hygiène les documents de la statistique: heureuse innovation, dont il montra toute la portée dans de nombreux écrits où il étudia sous toutes ses faces ce problème de la mortalité, si fécond en enseignements pratiques. C'est à cette pensée qu'il faut rattacher les *Mémoires* de Villermé *Sur l'influence de l'aisance et de la misère sur la mortalité*, et *Sur la mortalité en France*, dans les *Mém. de*

l'Acad. de méd., t. I[er]; *la Distribution par mois des conceptions et de la naissance de l'homme dans ses rapports avec les climats, les saisons, etc.* (Paris, 1831, in-8°); *l'Influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés; la Distribution de la population française, par sexe et par état civil, et sur la nécessité de perfectionner nos tableaux de population et de mortalité*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences morales*, 1837. Travaux remarquables, dans lesquels il établit que la mortalité est en raison inverse de l'aisance, que la fin de l'hiver et le commencement du printemps est l'époque de l'année où se produit à la fois le maximum des décès et des naissances; et où il arrive à cette conclusion que la population d'un pays s'accroît d'autant moins qu'elle est plus dense, sans aller cependant, comme Malthus, jusqu'à affirmer qu'elle obéit fatalement à une progression géométrique. L'intérêt et le nombre des travaux que Villermé avait déjà publiés le désignèrent, en 1832, au choix de l'Académie des sciences morales et politiques qui venait d'être constituée. Placé dans la section de statistique, qu'il abandonna, en 1851, pour remplacer M. Droz dans celle de morale il fut la même année nommé membre du conseil de salubrité. Le développement de l'industrie combiné avec le principe de libre concurrence n'avait pas été sans engendrer pour les classes ouvrières une situation nouvelle, où se révélaient bien des maux. Là encore Villermé fut un des premiers à porter les investigations de la science. Dès 1829, dans une assemblée générale de la Société philanthropique de Paris, il signalait les avantages des sociétés de prévoyance; pénétrant plus à fond dans cette étude des classes ouvrières, il entreprit en 1835, à la demande et sous les auspices de l'Académie des sciences morales, une longue et minutieuse enquête dans les villes manufacturières de l'est, du nord et du midi de la France, ainsi que dans une grande partie de l'Europe. En 1839, il présenta à l'Académie le résultat de ses patients travaux, dans un *Rapport* qui devint le plus important de ses ouvrages, sous le titre de : *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (Paris, 1840, 2 vol. in-8°), et dans lequel il signala les terribles ravages de la pneumonie, conséquence du battage à la main des cotons, et s'éleva avec énergie contre la trop longue durée du travail des enfants dans les manufactures. Après la révolution de 1848, il entra dans le comité supérieur d'hygiène, et donna aux ouvriers les conseils de son expérience dans un petit traité sur *les Associations ouvrières* (Paris, 1849, in-18); il y combattit la substitution générale et forcée de l'association au salaire, principe qui, suivant lui, devait aboutir à l'omnipotence de l'État. Reprenant le cours de ses études favorites, il publia encore deux excellents écrits, l'un sur *les Cités ouvrières* (Paris, 1850, in-8°), pour en condamner la gênante communauté, qui en est le vice radical, l'autre sur les *Accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques* (1851, in-8°). Marié en 1818, avec M[lle] Morel d'Arleux, fille d'un conservateur des musées royaux, Villermé en a eu deux enfants, dont un fils, *Louis*, agronome distingué. Outre les ouvrages mentionnés, ce savant a collaboré activement aux *Archives générales de médecine*, et au *Journal des Économistes*. « Modéré en tout, dit M. Béclard, il a signalé avec simplicité, mais sans faiblesse, ce qui lui a paru contraire à la morale et à la justice. Dans les rapports ordinaires de la vie, il était d'une familiarité cordiale et communicative. Il avait une affabilité souriante qui attirait. Sa sincérité, poussée jusqu'à la brusquerie, donnait à sa conversation une saveur originale. »

J. Béclard, son *Éloge*, dans la *Gazette des hôpitaux*, 14 déc. 1865. — Guerard, dans les *Annales d'hygiène*, ann. 1863.

VILLEROI (*Nicolas* DE NEUFVILLE, seigneur DE), secrétaire d'État, né en 1542, mort à Rouen, le 12 novembre 1617. Il était fils de *Nicolas*, trésorier de l'ordinaire des guerres et prévôt des marchands de la ville de Paris (1). Issu d'une famille pourvue assez récemment d'emplois de finances, son mariage avec Madeleine, fille du secrétaire d'État Claude de l'Aubespine, prépara sa haute fortune (17 juin 1559). Introduit dans la confiance de Catherine de Médicis, il fut employé dès 1560 à Madrid pour quelques détails d'exécution du traité de Cateau-Cambrésis. Pourvu de la charge de secrétaire d'État à la mort de son beau-père (11 nov. 1567), et aidé des conseils de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, et de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, tous deux ses alliés, et dont la prudence suppléa d'abord à sa jeunesse, il sut plaire au roi Charles IX, qui lui confia en 1570 la mission de régler les articles de son mariage avec Élisabeth d'Autriche, et en 1573 celle, plus délicate, de conclure la paix avec les huguenots. En mourant, ce prince le recommanda à son frère, qui lui laissa également toute sa confiance. Admis dans le conseil secret où se traitaient toutes les questions relatives aux protestants, Villeroi, qui faisait peut-être déjà partie de la Ligue, qui venait de se former en 1576, conseilla au roi d'embrasser ouvertement le parti des catholiques et de gouverner avec eux. Dénoncé en 1582 par l'aventurier Salcède comme faisant partie du complot dont celui-ci était l'agent (21 juillet), il n'en vit pas son crédit amoindri. Une querelle survenue entre lui et d'Épernon éveilla pourtant les défiances de Henri III à son égard : en plein conseil d'Épernon l'accusa d'être gagné par les doublons d'Espagne (oct. 1587). « Exhorté à la

(1) Il mourut en 1594. Ce fut son père qui vendit à Louise de Savoie le terrain dit des *Thuilleries*, sur lequel Catherine de Médicis fit depuis construire le palais actuel.

patience » par le roi, qui ne voulut pas accepter sa démission, Villeroi en conçut pour le duc une haine violente, dont ses conseils se ressentirent. Chargé après la journée des barricades de négocier avec la Ligue et les Guises, devenus tout puissants, peut-être se montra-t-il trop facile à conclure cet *édit d'Union* qui mettait en réalité le roi dans la dépendance de la Ligue ; telle fut du moins l'opinion des familiers du roi, qui l'accusèrent d'avoir en cette circonstance outrepassé ses pouvoirs (15 juillet 1588). L'influence de ces derniers le fit exiler avec Bellièvre et Cheverny au moment même où s'ouvraient les états de Blois. Jeté ainsi dans le parti de la Ligue, il devint un des affidés les plus intimes du duc de Mayenne, qui le nomma membre du conseil de l'union (fév. 1589). Après avoir déterminé Mayenne à proclamer roi le cardinal de Bourbon, il reçut, de l'aveu de celui-ci, dès août 1589, les ouvertures que lui fit faire Henri IV, et devint le principal agent des longues négociations qui s'ouvrirent entre eux. Au commencement de 1594, il fit sa paix avec le roi, fut réintégré, le 25 septembre de cette année, dans ses fonctions de secrétaire d'État, malgré les prières de Catherine de Bourbon, la sœur du roi, et des églises réformées.

Chargé principalement de la direction des affaires étrangères, Villeroi négocia avec succès la reconnaissance et l'absolution d'Henri IV par Clément VIII (16 sept. 1595), le traité de Vervins (1598), le mariage du roi avec Marie de Médicis, ainsi que la paix avec le duc de Savoie, qui céda la Bresse et le Bugey à la France (17 janv. 1601), et la soumission du duc de Bouillon (1606). Ses sympathies pour une politique exclusivement catholique l'ayant porté à se prononcer en faveur d'une alliance avec l'Espagne, il se trouva par là en désaccord profond avec Sully, qui inaugurait, avec l'assentiment du roi, ce système de résistance à l'ambition de la maison d'Autriche. Ces sentiments, joints à l'arrestation d'un de ses commis, Nicolas L'Hoste, convaincu d'entente avec la cour de Madrid, firent naître un instant sur la fidélité du ministre lui-même des soupçons, que Henri IV fut le premier à dissiper en allant le visiter chez lui (1604). Cette rivalité de politique obligea plus d'une fois ce prince à s'entremettre entre ses deux serviteurs. « Il a une grande routine dans les affaires, disait-il de Villeroi, et une connaissance entière de celles qui se sont faites de son temps. Il tient un grand ordre dans l'administration. Cependant il ne peut souffrir que l'on contredise ses opinions, croyant qu'elles doivent tenir lieu de raison » (*Mém.* de Sully.) La grande influence qu'exerçait Villeroi sur Marie de Médicis, à qui il avait contribué à faire décerner la régence par le parlement, se manifesta par la disgrâce de Sully et surtout par un changement complet dans la politique extérieure, où triompha enfin son système d'alliance avec la maison d'Autriche. Le mariage de Louis XIII avec une infante fut résolu. Lors de la prise d'armes des princes (1614), il en conseilla une énergique répression, à laquelle Concini préféra les concessions pacifiques, et négocia avec Condé la paix de Loudun. Sacrifié à Concini et exilé pendant quelques mois à Conflans, il venait d'être rappelé à la mort du favori lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait été le protecteur des cardinaux d'Ossat et Duperron. Le cardinal de Richelieu l'a ainsi jugé : « Il fut un homme de grand jugement, non aidé d'aucunes lettres, et présumait beaucoup de soi. Il était timide de son naturel..., plus mémoratif des injures que des obligations, auxquelles il avait peu d'égards, jaloux et soupçonneux, mais qui eut toujours les mains nettes. »

Des *Mémoires* de Villeroi ont été publiés sous ce titre : *Mémoires d'État, servant à l'histoire de notre temps, depuis* 1567 *jusqu'en* 1604, d'abord par Auger de Mauléon (Paris, 1622, et in-4° et in-8°), puis par Dumesnil-Basire (ibid., 1634-36, 4 vol. in-8°, et Amst., 1729, 7 vol in-12), lequel y ajouta une continuation jusqu'en 1620. Ce ne sont pas, à proprement parler, de vrais mémoires, c'est une double *apologie* de la conduite de Villeroi écrite par lui-même. Excepté un grand nombre de pièces relatives à cette époque, ces mémoires ont été insérés dans les collections Michaud et Petitot. On a encore de Villeroi des *Lettres écrites au maréchal de Matignon*, 1581-96 (Montélimar, 1749, in-12).

P. Mathieu, *Remarques sur la vie et les services de M. de Villeroy* ; Lyon, 1618, in-12. — P. Cotton, *Oraison fun. de M. de Villeroy* ; Paris, 1618, in-8°. — Cl. de Morenne, *Idem* ; Paris, 16..., in-8°. — Fr. Monier, *Oratio in funere ejusdem* ; Rome, 1618, in-8°. — *Discours sur sa mort* ; Paris, 1618, in-8°. — Jeannin, *Négociations*. — Sully, *Économies royales*. — Richelieu, Bassompierre Pontchartrain, d'Estrées, Tavannes, Cayet, L'Estoile, *Mémoires*. — De Thou, *Hist. sui temp.* — Poirson, *Hist. d'Henri IV*. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*.

VILLEROI (*Charles* DE NEUFVILLE, marquis DE), fils du précédent, né vers 1560, mort le 18 janvier 1642. Connu d'abord sous le titre de marquis d'Alincourt, il fit ses premières armes sous Lesdiguières ; puis ayant suivi son père dans le parti de la Ligue, il fut nommé, par le crédit du duc de Mayenne, gouverneur de Pontoise (1589) et prévôt de Paris (12 juin 1592), malgré l'échec qu'il avait éprouvé devant Mantes. Rallié à la cause royale (1593), il se fit, comme tous les seigneurs de ce temps, payer fort cher sa soumission (500,000 fr. et le gouvernement du Lyonnais). La préférence qu'Henri IV donna à Sully pour la grande-maîtrise de l'artillerie, et que son père avait sollicitée pour lui, fut une des causes de la rivalité qui s'éleva entre ces deux ministres. Nommé ambassadeur à Rome en 1600, pour y aplanir les difficultés que soulevait le mariage du roi, il prétendit après la mort de ce prince obtenir une garde particulière, et cette prétention devint sous la régence de Marie de Médicis la cause du renvoi de Sully, qui s'y était opposé.

Éloigné depuis des événements, il laissa de son second mariage avec Jacqueline de Harlay (11 févr. 1596), six enfants, parmi lesquels *Nicolas*, qui suit, et *Camille*, archevêque de Lyon, né à Rome, le 22 août 1606, mort le 3 juin 1698.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Anselme, *Grands-officiers de la couronne.*

VILLEROI (*Nicolas* DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 14 octobre 1598, mort le 28 novembre 1685, à Paris. Enfant d'honneur de Louis XIII, il obtint en 1615 la survivance de la charge de gouverneur du Lyonnais. Il servit sous Lesdiguières en Piémont, puis contre les protestants du Poitou et du Languedoc (1620-1621). Maréchal de camp en 1624, il servit au siége de La Rochelle et au Pas de Suze, commanda de 1631 à 1635 dans Pignerol (1), et combattit en Flandre, en Franche-Comté, devant Turin, en Catalogne et en Lorraine. Lieutenant général en 1643, il devint maréchal de France le 20 octobre 1646, et gouverneur du jeune Louis XIV. Il ne joua qu'un rôle secondaire, par prudence et par modération, sut se maintenir, quoiqu'il ne fût pas aimé par Mazarin, servant ses amis suivant sa possibilité au milieu des troubles de la Fronde, et méritant, par ses qualités aimables et faciles, la bienveillance du roi. Il fut nommé chef du conseil des finances (15 sept. 1661), mais il laissa tout le pouvoir à Colbert. Sa terre de Villeroi fut érigée en duché-pairie, en septembre 1663. Il mourut à quatre-vingt-sept ans passés, ayant la réputation d'un courtisan fin, délié, un peu égoïste, mais honnête homme.

De Madeleine de Créqui, petite-fille de Lesdiguières, il eut quatre enfants, dont *François*, qui suit; *Françoise*, mariée trois fois, et morte le 11 mai 1701; *Catherine*, comtesse d'Armagnac, morte le 25 décembre 1707.

Mémoires du temps. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

VILLEROI (*François* DE NEUFVILLE, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 7 avril 1644, à Paris, où il est mort, le 18 juillet 1730. Élevé avec Louis XIV, qui se le rappela toujours, il se fit d'abord connaître par les agréments de sa personne, son extrême élégance, ses succès auprès des dames, qui l'appelaient *le Charmant*. Aussi fut-il mêlé dans plusieurs aventures galantes, avec son maître, de Vardes, qu'il remplaça auprès de la comtesse de Soissons. Nommé colonel du régiment de Lyonnais (18 janv. 1664), il fit ses premières armes en Hongrie, et assista à la bataille de Saint-Gothard, où il eut le bras percé d'une flèche. Après avoir pris part à la première campagne de Flandre (1667) et à la prise de Dôle (1668), il servit sous Condé au passage du Rhin et sous Turenne en Allemagne. C'est en qualité de maréchal de camp (13 fév. 1674) qu'il se signala par sa bravoure au siége de Besançon et à la bataille de Senef. Promu au grade de lieutenant général (25 fév. 1677), il dut son avancement moins à la faveur du roi qu'à ses services militaires. Dès lors il fut employé dans toutes les campagnes avec honneur, mais sans éclat; on le vit à Steinkerque jouer de l'épée comme un simple officier. Malheureusement pour la France Villeroi aspirait à une gloire plus haute; ayant de ses propres talents une idée excessive, il se croyait appelé à commander en chef. Compris dans la promotion des sept maréchaux qui fut faite le 27 mars 1693, il retourna en Flandre et se distingua à Nerwinde, où il emporta le village de ce nom, et à la fameuse marche depuis Vignamont jusqu'au port d'Espierres. Après la mort de Luxembourg, il reçut la charge de capitaine des gardes (1er fév. 1695) et la mission, bien plus difficile, de remplacer ce grand homme de guerre à la tête de l'armée des Pays-Bas (20 avril). Alors commence véritablement sa carrière politique. « C'était, a dit de lui Voltaire, un homme d'une figure agréable et imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. » Saint-Simon est plus près de la vérité en peignant le maréchal comme un « galant de profession, parfaitement au fait des intrigues galantes de la cour et de la ville, dont il savait amuser le roi, qu'il connaissait à fond, et des foiblesses duquel il sut profiter; glorieux à l'excès par nature, bas aussi à l'excès pour peu qu'il en eût besoin, et à l'égard du roi et de Mme de Maintenon valet à tout faire. C'était un homme fait exprès pour présider à un bal, pour être le juge d'un carrousel, et, s'il avait eu de la voix, pour chanter à l'Opéra les rôles de rois et de héros; fort propre encore à donner les modes, et rien du tout au delà. »

Villeroi débuta fort mal, se laissa tromper par Guillaume III, qui vint assiéger Namur, manœuvra maladroitement devant le prince de Vaudemont, qu'il aurait pu écraser, et se contenta d'aller inutilement bombarder Bruxelles (15 août). Il n'eut pas ou ne fit pas naître l'occasion de se relever pendant les campagnes de 1696 et de 1697, que termina la paix de Ryswick. Au début de la guerre de la succession d'Espagne, soutenu par Mme de Maintenon, il sut persuader au roi qu'il réparerait l'honneur de la nation compromis par Catinat en Italie (août 1701). Il ne montra que de la présomption, et ne fit que donner des dégoûts au duc de Savoie, le traitant comme un général à la solde de la France et ne l'appelant que *mons de Savoie*. Le 1er septembre il ordonna à Catinat d'attaquer le prince Eugène à Chiari, et perdit deux mille hommes à l'assaut des retranche-

(1) L'évacuation de cette place était une des conditions du traité de Cherasco (juin 1631); mais Richelieu, ne pouvant s'y résoudre, donna l'ordre à Villeroi de la conserver à tout prix. Celui ci eut recours à la ruse, et fit sortir la garnison en présence des commissaires espagnols, à l'exception de trois cents hommes, qu'il cacha dans un grenier. Au bout de quelques jours ils s'emparèrent avec eux des portes et des remparts, et reprit possession de la ville.

ments. Le 1er février 1702, les Impériaux, à la faveur d'un coup de main, le surprirent dans Crémone, où il était arrivé la veille, et l'emmenèrent avec eux, mais sans réussir à occuper la ville (1). Villeroi fut conduit prisonnier à Gratz, où il resta dix mois. Renvoyé en Flandre avec Boufflers pour second (1703), il laissa Marlborough occuper le pays entre la Meuse et le Rhin et rejoindre Eugène en Allemagne par une marche rapide et hardie. Opposé au même général en 1705, il remporta quelques légers avantages, et se fit battre sur la Gheete, entre Landen et Tillemont. En 1706, Louis XIV enjoignit à Villeroi de reprendre Leewe et de livrer bataille si l'ennemi s'y opposait. Le maréchal s'avança plein de présomption, sans attendre un corps d'armée que Marsin lui amenait, prit les plus mauvaises dispositions près de Ramillies, repoussa les sages conseils de Gassion, et perdit complétement la bataille (23 mai). La retraite, commencée en bon ordre, se changea bientôt en une effroyable déroute. La Flandre espagnole était perdue; Marlborough entra victorieux dans Anvers et Bruxelles. Villeroi, au désespoir, attendit cinq jours avant d'envoyer de courrier à Louis XIV. A son retour, il vit chez Louis Mme de Maintenon : *cela fut court et sec;* le roi ne lui parla plus que pour des choses de sa charge. Il ne reparut plus à la tête des armées, et, malgré son âge, sembla vouloir reprendre le cours de ses anciennes galanteries. Toutefois, grâce à la duchesse de Bourgogne et surtout à Mme de Maintenon, en se rendant l'écho et l'instrument de la cabale qui voulait perdre le duc d'Orléans, il regagna plus de crédit que jamais, et fut déclaré ministre d'État (1714). Louis XIV lui donna une suprême marque de confiance : il le nomma par son testament secret membre du conseil de régence, et par ses dernières dispositions gouverneur du prince qui devait lui succéder. Mais en même temps, s'il faut en croire Saint-Simon, Villeroi, avec assez peu d'honnêteté, révéla au duc d'Orléans le codicille du roi, qui lui était si contraire; ce qui permit au duc de prendre les mesures nécessaires pour s'emparer de la régence.

Villeroi fut récompensé : il fit partie du conseil de régence, fut nommé président du conseil des finances; mais il n'eut aucune autorité réelle, et ne put que cacher sa nullité sous un faux air de grandeur. Il se montra l'un des plus ardents pour la requête des ducs contre les bâtards, mais bientôt se déclara en toutes choses opposé au régent, qui chercha vainement à le gagner. Tantôt il se distinguait par son affectation à rendre des visites journalières à Mme de Maintenon, et intriguait avec le duc et la duchesse du Maine; tantôt il semblait se rapprocher du régent, pour éloigner des finances le duc de Noailles, dont il ne pouvait souffrir l'intelligence supérieure. Tantôt il se déclarait l'ennemi de Dubois; tantôt il recherchait son appui et défendait mollement le duc du Maine, qu'il avait promis de soutenir. Le régent le ménageait, parce qu'il était gouverneur du roi et que Louis XV l'aimait, à cause de ses attentions et de ses flatteries. De concert avec la duchesse de Ventadour, son ancienne maîtresse, il prenait les précautions les plus injurieuses pour protéger la vie de son jeune maître, qu'il affectait de croire menacée. Il assistait à ses repas, goûtait tout ce qu'il mangeait et buvait, enfermait lui-même dans un buffet, dont il gardait la clef, le pain et l'eau qui devaient être servis sur sa table. Il donnait à Louis XV des leçons, dont on a souvent parlé; après une courte maladie du jeune prince, après les *Te Deum* qu'il avait multipliés, en présence de la foule qui se pressait autour des Tuileries, il lui répétait : « Voyez donc, mon maître, tout ce monde et tout ce peuple; tout cela est à vous, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître; regardez-les donc un peu pour les contenter, car ils sont tous à vous. » Cependant la majorité du roi approchait. Dubois, dès lors tout puissant, décida le régent à agir. Après une scène dans laquelle Villeroi s'opposa à un entretien secret du régent avec le roi, le maréchal osa se présenter chez le duc d'Orléans, voulut forcer la porte, qu'il trouva fermée, fut arrêté, et mené dans sa terre de Villeroi (13 août 1722). Il fut bientôt oublié. On lui permit de reprendre son gouvernement de Lyon. Villeroi resta toujours le même, pompeux et vaniteux, même quand il revint parfois à la cour, où il affectait de se donner comme le modèle de l'homme de goût et du parfait courtisan.

Villeroi mourut à quatre-vingt-six ans passés. De son mariage avec Marguerite de Cossé-Brissac (28 mars 1662), il laissa six enfants, entre autres : *Louis-Nicolas*, qui suit, et *François-Paul*, né en 1677, archevêque de Lyon en 1714, mort le 6 février 1731, à Lyon. L. Grégoire.

Saint-Simon, Saint-Hilaire, Feuquières, Berwick, Duclos, *Mémoires*. — Quincy, *Hist. mil. de Louis XIV*. — Barbier, *Journal*. — Mme de Sevigné, *Lettres*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Lemontey, *Hist. de la Régence*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*. — Renaud, *Descript. de la pompe funèbre du duc de Villeroy*; Lyon, 1730, in-fol.

VILLEROI (*Louis-Nicolas* de Neufville, duc de), fils du précédent, né le 25 décembre 1663, à Paris, où il est mort, le 22 avril 1734. Colonel du régiment de Lyonnais et brigadier d'infanterie en 1693, il fit quelques campagnes en Flandre et en Italie, et assista aux batailles de Luzzara et de Ramillies. Il fut nommé maréchal de camp en 1696, et lieutenant général le 13 septembre 1702. Il n'eut qu'un rôle effacé à la cour, accoutumé qu'il était à trembler devant son père comme un enfant. Après la disgrâce de ce dernier, il obtint sa survivance dans la charge de capitaine des

(1) Cet événement donna lieu à ce quatrain :

Français, rendez grâce à Bellone,
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone,
Et perdu votre général.

Louis seul défendit Villeroi en disant : « On se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori. »

gardes du corps (1708) et dans celle de gouverneur du Lyonnais (1712). Il était duc et pair, par démission de son père, depuis 1696. De Marguerite Le Tellier, fille de Louvois, morte le 23 avril 1711, il eut deux fils, et deux filles, mariées l'une au duc d'Harcourt, l'autre au duc de Boufflers, puis au maréchal de Luxembourg.

VILLEROI (*Louis-François-Anne* DE NEUFVILLE, duc DE), fils aîné du précédent, né en octobre 1695, porta d'abord le titre de duc de Retz, succéda en 1722 aux honneurs de son père, et devint, après la mort de celui-ci, gouverneur du Lyonnais et capitaine des gardes du corps. Il mourut sans postérité.

VILLEROI (*Gabriel-Louis* DE NEUFVILLE, marquis, puis duc DE), neveu du précédent, né le 8 octobre 1731, à Paris, occupa sous Louis XVI les emplois devenus en quelque sorte héréditaires dans sa famille, fut arrêté pendant la révolution comme ex-noble, et périt sur l'échafaud, le 28 avril 1794, à Paris. Son nom s'éteignit avec lui.

Sa femme, *Jeanne-Louise-Constance* D'AUMONT, née le 11 février 1731, était sœur des ducs de Villequier et d'Aumont-Mazarin. Ses habitudes de simplicité et d'indépendance, la franchise de son caractère, son humeur libre et gaie donnaient un tour original à son esprit. Elle se piquait d'écrire, et a laissé, dit-on, des ouvrages manuscrits. On prétend qu'elle avait fourni plus d'un spirituel article aux *Actes des Apôtres* et au *Petit Gautier*, journaux royalistes. Elle mourut à Versailles, où elle s'était retirée, le 1er octobre 1816.

Anselme, *Grands-off. de la couronne*. — La Chesnaye-Desbois, *Dict. hist. de la noblesse*.

VILLETERQUE (*Alexandre-Louis* DE), littérateur français, né à Ligny (Barrois), le 31 juillet 1759, mort à Paris, le 8 avril 1811. Fils d'un major de cavalerie, il entra en 1777 dans le régiment de Normandie, et y devint capitaine. Ayant déposé son épée en 1791, il chercha des ressources dans la culture des lettres, pour lesquelles il avait une vocation réelle. Après avoir travaillé au *Journal des arts*, il fut pendant douze ans l'un des plus utiles rédacteurs du *Journal de Paris*. Atteint d'une maladie incurable, il y succomba après de longues et cruelles douleurs. On a de Villeterque : *Essais dramatiques et autres œuvres*; Paris, 1793, in-8° : on y trouve quatre pièces, *Zena*, *Lucinde*, *le Mari jaloux*, et *le Solitaire*, ainsi qu'un conte, *les Veillées d'un malade*, morceaux qui ont aussi paru isolément en 1792 et en 1793; — *Quelques doutes sur la théorie des marées par les glaces polaires*; Paris, 1793, in-8°; — *Veillées philosophiques, ou Essais sur la morale expérimentale et sur la physique systématique*; Paris, 1795, 2 vol. in-8° : dialogues fondés sur de bons principes, mais que des digressions et l'abus du néologisme rendent d'une lecture pénible. Il a aussi trad. de l'anglais : *Lettres athéniennes* (Paris, 1803, 3 vol. in-8°), et *Fleetwood* (1805, 3 vol. in-12), roman de Godwin. Il a édité les *Satires de Juvénal trad. par Dusaulx* (4e édit., Paris, 1803, 2 vol. in-8°), avec une notice sur le traducteur.

Magasin encyclop., ann. 1811, p. 184.

VILLETTE (*Charles*, marquis DE), né le 4 décembre 1736, à Paris, où il est mort, le 9 juillet 1793. Son père, trésorier de l'extraordinaire des guerres, lui laissa 150,000 livres de rente; sa mère était recherchée par son esprit et sa beauté : il fit donc dans le monde un chemin facile. Après avoir fait quelques campagnes, il revint à Paris (1763), avec le grade de maréchal général des logis de la cavalerie. Il fut enfermé, on ne sait pour quelle cause, dans la citadelle de Strasbourg; lorsqu'il en sortit, au bout de six mois, il alla trouver à Ferney Voltaire, qui avait été l'ami de sa mère. « J'ai actuellement chez moi pour me ragaillardir, écrivait Voltaire, un jeune M. de Villette, qui sait tous les vers qu'on ait jamais faits, et qui en fait lui-même, qui chante, qui contrefait son prochain fort plaisamment, qui fait des contes, qui est pantomime, qui réjouirait jusqu'aux habitants de la triste Genève. » Sous les auspices du philosophe, qu'il ne craignait pas d'appeler son père, Villette se lança dans le monde littéraire, fit beaucoup de vers, concourut à l'Académie française pour des prix qu'il n'obtint pas, et surtout chanta sur tous les tons l'éloge de Voltaire, qui le lui rendit avec usure, en l'appelant *le Tibulle français*. Affichant avec effronterie le goût des vices contre nature, comme le témoignent les contemporains, on croyait qu'il ne se marierait pas, lorsqu'il épousa dans la chapelle de Ferney, en 1777, une personne aussi distinguée par ses vertus que par ses qualités aimables (*voy.* ci-après), et il devint ainsi, selon la parole tristement plaisante du patriarche de Ferney, docteur *in utroque*. Il en eut un fils, qu'il fit baptiser, en 1792, sous le nom de *Voltaire-Villette*. Le mariage ne l'empêcha ni de retourner à ses habitudes vicieuses, ni de nouer des intrigues scandaleuses avec des femmes à la mode, parmi lesquelles on cite Mlles Arnould et Raucourt. A l'époque de la révolution, Villette rédigea les cahiers du bailliage de Senlis, dans lesquels il se prononça avec chaleur pour les principes nouveaux, et il collabora à *la Chronique de Paris*. Nommé député de l'Oise à la Convention (1792), il protesta vivement dans une lettre contre les massacres de septembre, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la réclusion. Il succomba quelques mois plus tard à une maladie de langueur. Il possédait l'hôtel qu'habita Voltaire à Paris, sur le quai qui porte aujourd'hui son nom; il acquit le château de Ferney, et y conserva le cœur de son protecteur (1) dans une urne qui portait cette inscription :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

(1) Cette relique, conservée par son fils, a été donnée en 1864 au gouvernement, qui l'a fait placer dans une des salles de la Bibliothèque impériale.

D'un talent littéraire fort mince, Villette était vraiment ce que l'appelait Mme du Deffand, « un personnage de comédie ». Les beaux-esprits du temps ne l'épargnèrent pas; on riait surtout de la part qu'il croyait pouvoir se faire dans la renommée de Voltaire, et cette épigramme courut longtemps tout Paris :

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

Cependant il était bon, dévoué à ses amis, et montra lors de la révolution un vrai courage à soutenir ses opinions contre les préjugés de la noblesse et contre les excès révolutionnaires. Palissot assure que les meilleurs ouvrages de Villette doivent être attribués à Gugeland, son secrétaire. Quoi qu'il en soit, voici les œuvres qu'il fit imprimer : *Éloge de Henri IV*; Paris, 1770, in-4°; — *Éloges historiques de Charles V et de Henri IV*; Amst. (Paris), 1772, in-4°; — *La Patroclée, ou Commencement du seizième chant de l'Iliade, traduction littérale en vers*; Paris, 1778, in-8° : Palissot l'attribue à Voltaire; — différentes pièces, dans l'*Almanach des Muses*, réimpr. dans les *Œuvres de Boufflers et de Villette*; Londres (Paris), 1782, in-18; — *Œuvres du marquis de Villette*; Londres et Paris, 1784, in-12, et 1786, in-16; Édimbourg et Paris, 1788, in-8° : ses *Lettres*, en général, contiennent des anecdotes curieuses. Villette a présenté à l'Académie royale de musique, de 1784 à 1792, huit opéras, qui paraissent n'avoir été ni représentés ni reçus.

VILLETTE (*Reine-Philiberte* ROUPH DE VARICOURT, marquise DE), femme du précédent, née à Pougny, le 3 juin 1757, morte à Paris, le 13 novembre 1822. Son père, lieutenant-colonel de cavalerie, habitait près de Ferney, et elle fut élevée, sous les yeux de Voltaire, par Mme Denis, qu'avaient séduite les grâces de sa figure et les charmes de son caractère. Mariée, le 12 novembre 1777, au marquis de Villette, elle ne tarda pas à être délaissée par celui-ci, mais elle souffrit en silence, et resta le modèle des vertus et des plus aimables qualités. Son affection, ou pour mieux dire, sa vénération envers Voltaire ne cessa qu'avec sa vie : chaque jour, elle brûlait un grain d'encens devant son buste. Douce, simple, bienfaisante, elle ne se laissa jamais détourner de ses devoirs par la vanité, ni par les adorateurs que sa beauté attirait auprès d'elle, et jusqu'à la fin elle garda sur son entourage l'influence que donnent l'esprit et la grâce, unis à la dignité de soi-même.

Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets.* — Palissot, *Mém. de littér.*

*VILLIAUMÉ (*Nicolas*), historien et économiste, né le 12 août 1814, à Pont-à-Mousson (Lorraine). Son père descend de Pierre, frère de Jeanne Darc, et sa mère des anciens comtes de Sorcy. Après avoir reçu dans sa famille une éducation très-soignée, il alla étudier le droit à Paris, et se fit inscrire comme avocat au barreau de Nancy, où il obtint les succès les plus honorables. Lié d'amitié avec les principaux représentants du parti démocratique, il n'accepta cependant aucun emploi en 1848, et se contenta de défendre quelques-uns des accusés devant la haute cour de Versailles, en 1849. Après le coup d'État, il remplit le même office devant le conseil de guerre de Lyon (1852). Depuis cette époque il s'est entièrement renfermé dans les travaux d'histoire et d'économie politique qui lui ont acquis le juste renom d'un écrivain sincère et consciencieux, joignant des vues droites et élevées au mérite d'une érudition peu commune. Voici les titres de ses ouvrages : *Histoire de la revolution française*; Paris, 1850, 4 vol. in-8°; 7e édit., augmentée, ibid., 1865, 3 vol. gr. in-8°. « M. Villiaumé, a dit M. Pelletan, est un historien précis, exact, qui cherche avant toute chose la vérité du fait, l'algèbre de l'événement. Il a longuement etudié, compulsé toutes les archives de la révolution; il a soigneusement visité, interrogé les derniers survivants de cette tragédie. » — *Nouveau Traité d'économie politique*; Paris, 1857, 2 vol. in-18; — *L'Esprit de la guerre*; Paris, 1860, in-18 : théorie nouvelle du droit des gens, fondée sur les meilleurs principes de stratégie; — *De l'Espagne et de ses chemins de fer*; Paris, 1860, in-8°; — *Le Salut de l'Italie*; Paris, 1860, broch. in-8° : l'auteur s'est placé dans cet écrit au point de vue de la confédération des États italiens organisés en république; — *Histoire de Jeanne Darc*; Paris, 1863, in-18 : ouvrage curieux, qui renferme des vues neuves sur l'éducation et le procès de l'héroïne, et sur la guerre qu'elle a conduite. M. Villiaumé annonce comme prochaine la publication d'une *Histoire du Directoire*, et de *Mélanges politiques et littéraires*.

Docum. partic.

VILLIERS (*Jean* DE), seigneur DE L'ISLE-ADAM, maréchal de France, né vers 1384, tué à Bruges, le 22 mai 1437. Sa famille, originaire de l'Ile de France, était ancienne et illustre; son grand-père, *Pierre*, avait été un personnage considérable sous les règnes de Jean, de Charles V et de Charles VI, et avait rempli les emplois de conseiller et de chambellan du roi et de porte-oriflamme. La terre de l'Isle-Adam fut acquise par lui en 1364. Jean porta les armes dès son extrême jeunesse; il tomba aux mains des Anglais, au siége de Harfleur (1415). S'étant engagé dans la faction bourguignonne, il entra avec elle dans Paris (29 mai 1418), et s'empara de la Bastille. Nommé maréchal de France le 12 juin suivant, il assista aux horribles massacres de cette journée, dans laquelle les Armagnacs furent livrés aux fureurs de la populace, et périrent dans toutes sortes de supplices, sans distinction d'âge ou de sexe. Le duc de Bourgogne s'étant uni aux Anglais (1421), l'Isle-Adam suivit sa fortune; mais, ayant déplu

au roi Henri V par des paroles inconsidérées, il fut accusé de vouloir livrer Paris au dauphin, et enfermé le 8 juin à la Bastille. Mis en liberté par Bedford, en 1422, il commanda une partie de l'armée anglaise au siége de Meulan, et fut nommé capitaine du Louvre (1428), chevalier de la Toison d'Or (1429), et gouverneur de Paris (1430). Il fut battu, en 1432, près de Lagny, par Dunois; en 1434, il s'empara de Beaumont-sur-Oise, qu'il fit raser, de Creil, de Neuville, de Pont-Sainte-Maxence, de Clermont en Beauvoisis et de Crépy. En 1435, il prit et fit raser la ville de Saint-Denis. A la paix d'Arras (21 sept. 1435), il rentra au service de son souverain légitime, avec la dignité de maréchal de France. Dès ce moment il racheta ses torts en combattant vaillamment les Anglais. Après les avoir défaits dans deux combats, livrés sous les murs de Paris (1436), il s'avance vers la capitale, fait dresser les échelles, s'élance le premier sur la muraille, arbore la bannière royale, et donne le temps aux troupes du connetable de Richemont d'occuper la ville. Après avoir été surpris et battu à Pontoise par Talbot (1437), il suivit le duc de Bourgogne en Flandre, et périt dans une sédition populaire, à Bruges.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*Philippe* DE), grand-maître des chevaliers de Rhodes, petit-fils du précédent, né en 1464, à Beauvais, mort le 22 août 1534, à Malte. Il fut d'abord grand hospitalier de l'ordre, chef de la langue de France, et depuis 1513 ambassadeur auprès du roi. Le 22 janvier 1521 il fut élu dans la dignité de grand maître, à la place de Caretto. L'ordre se trouvait alors exposé aux plus grands périls. Soliman II se préparait à faire le siége de Rhodes. L'Isle-Adam, avant de quitter le continent, mit tous ses soins à se procurer le secours des princes chrétiens; mais il n'obtint rien d'eux, et le pape lui-même (Adrien VI) ne lui offrit que des prières. Il dut se borner à fournir Rhodes de vivres et de munitions, et à augmenter tous ses moyens de défense. Elle n'avait pour garnison que six cents chevaliers et quatre mille cinq cents soldats, lorsque la flotte de Soliman bloqua le port, le 26 juin 1522. Les Turcs étaient, dit-on, au nombre de cent cinquante mille, sans compter les paysans et les ouvriers; ils prirent terre sans opposition, et ouvrirent la tranchée, le 9 juillet. La résistance fut très-énergique; le sultan eut besoin de toute son autorité pour empêcher les révoltes de ses soldats, qui se lassaient d'être toujours repoussés. De son côté, l'Isle-Adam fit arrêter Andres d'Amaral, grand-prieur de Castille, qu'on accusait d'intelligence avec l'ennemi. Depuis longtemps d'Amaral haïssait le grand-maître : il avait été son rival dès 1510, lorsqu'ils commandaient ensemble l'escadre de la religion contre la flotte du soudan d'Égypte; il avait été encore son rival comme candidat au magistère. Condamné à perdre la tête, il fut exécuté le 30 octobre. Cependant les ressources de la ville étaient épuisées, ses fortifications détruites, le nombre de ses défenseurs diminué; munitions et vivres allaient manquer; sur les représentations du conseil de l'ordre, le grand-maître signa, le 22 décembre, une capitulation qui permit aux chevaliers de quitter Rhodes avec leurs armes, les reliques et les vases sacrés. Après avoir reçu la visite et les félicitations de Soliman, il partit, le 1er janvier 1523. L'ordre perdait ainsi, par la négligence des princes chrétiens, cette île de Rhodes, où il régnait avec tant de gloire depuis près de deux cent vingt ans. La flotte toucha à Candie, et relâcha à Messine vers la fin d'avril; mais chassés par la peste, les chevaliers allèrent s'établir sur le golfe de Baia (7 juillet), d'où le pape Clément VII leur permit de choisir Viterbe pour résidence. L'Isle-Adam avait commencé des négociations avec Charles-Quint pour obtenir la cession des îles de Malte et de Gozzo; elles aboutirent enfin après de nombreux délais, et l'acte fut signé, le 24 mars 1530; en échange des îles, l'ordre se chargeait d'entretenir dans Tripoli une garnison suffisante. L'Isle-Adam arriva à Malte le 26 octobre; les chevaliers le suivirent sur ce rocher aride, recouvert à peine dans quelques endroits d'une légère superficie de terre. Peu de temps après, deux renégats l'étant venus trouver, s'engagèrent à lui livrer la place de Modon, en Morée. Il accepta leurs offres; mais le grand armement qu'il fit pour cette conquête aboutit seulement au pillage de Modon, qu'il fallut abandonner aussitôt. Les derniers jours de l'Isle-Adam furent empoisonnés par les dissensions qui éclatèrent entre les chevaliers des différentes langues, et qui eurent pour cause le meurtre d'un chevalier français, tué par un gentilhomme florentin, de la maison de Salviati, prieur de Rome (1533). Remarquable par sa valeur, par sa fermeté, par la douceur et la sagesse de son gouvernement, il laissa des regrets unanimes à Malte et dans l'Europe. On grava sur son tombeau l'inscription suivante, qui résume sa vie : *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.*

Vertot, *Hist. des chevaliers de Malte*, t. III et IV. — *Art de vérifier les dates*, 2e part., t. V. — E. de Montagnac, *Hist. des chevaliers de Malte*; Paris, 1863. — J. de Bourbon, *Relation du siége de Rhodes*.

VILLIERS (*Pierre* DE), littérateur français, né le 10 mai 1648, à Cognac, mort le 14 octobre 1728, à Paris. Sa famille était parisienne. Après avoir fait de bonnes études, il entra dans la Société de Jésus (1666), s'y distingua par des talents peu communs pour la chaire, et la quitta au bout de vingt-trois ans (1689), sans que cette démarche, qui fit beaucoup parler, lui eût rien fait perdre de l'estime qu'il s'était acquise par ses connaissances et par sa droiture. Il passa dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut pourvu du prieuré de Saint-Taurin. Faisant de

la culture des lettres son délassement favori, il a composé une quinzaine d'ouvrages, remarquables par un caractère de netteté et de simplicité, ennemi de toute affectation; mais il n'a mis son nom à aucun d'eux. Boileau l'appelle dans ses poésies *le Matamore de Cluny*, « parce qu'il avait l'air audacieux et la parole impérieuse ». On a de l'abbé de Villiers : *Entretien sur les tragédies de ce temps;* Paris, 1675, in-12; — *L'Art de prêcher, poëme en IV chants;* Cologne (Paris), 1682, in-12; 17ᵉ édit. corrigée; Paris, 1692, in-12 : il a été réimpr. plus de trente fois; l'auteur y a principalement en vue les jeunes abbés et les écoliers de théologie, et il y donne les principales règles de la vraie éloquence; — *Réflexions sur les défauts d'autrui;* Paris, 1690, 1693, 2 vol. in-12, suivies *de Nouvelles Réflexions;* ibid., 1697, 2 vol. in-12, et réimpr. ensemble, ibid., 1734, 2 vol. in-12; — *De l'Amitié, poëme satirique* (en IV chants) *contre les faux amis;* Paris, 1692, 1697, in-8°; — *Pensées et réflexions sur les égarements des hommes dans la voie du salut;* Paris, 1693, 1732, 3 vol. in-12; — *Traité de la Satire;* Paris, 1695, in-12; La Haye, 1716, in-12 : il y blâme fortement les satiriques qui s'abandonnent à des traits personnels, et s'attira par là l'épithète que lui décocha Boileau; — *Conduite chrétienne dans le service de Dieu et de l'Église, avec l'office de la Vierge;* Paris, 1699, in-12 : très-rare; — *Entretiens sur les contes des Fées et sur quelques autres ouvrages du temps;* Paris, 1699, in-12; — *Vérités satiriques*, en cinquante dialogues; Paris, 1725, in-12; — *Sur ma vieillesse*, poésies; Paris, 1727, in 12; *Poésies de M. D. V.;* Paris, 1728, in-12 : ce recueil contient, outre les pièces désignées ci-dessus, *l'Éducation des rois*, poëme. On lui a attribué les *Mémoires du comte D...*, qu'il a désavoués; les *Sentiments critiques sur La Bruyère*, qui sont plutôt de Bonav. d'Argonne; *les Moines*, comédie et musique, etc.

Moréri, *Dict. hist.*, édit. 1759.

VILLIERS (*Cosme* DE), historien ecclésiastique, né le 8 septembre 1683, à Saint-Denis, près Paris, mort en 1758. En sortant du collége d'Harcourt, il embrassa la règle des Carmes, professa la philosophie à Ploërmel, puis la théologie à Nantes, à Hennebon et à Saint-Pol de Léon, et se livra depuis 1727 à la prédication. Ayant fixé sa résidence à Orléans, il devint définiteur de la province et fut directeur du couvent de Sainte-Madeleine. On a de lui : *Bibliotheca carmelitana;* Orléans, 1752, 2 tom., in-fol. : ouvrage plein de recherches et de curieux détails, mais déparé par un grand nombre de fautes typographiques; il est accompagné d'une introduction sur la vie monastique, dont l'origine est attribuée au prophète Élie, et de dissertations qui ont pour objet de réfuter les sentiments du P. Papebroch.

Feller et Weiss, *Biogr. universelle.*

VILLIERS. *Voy*. BUCKINGHAM et CLARENDON.

VILLOISON. *Voy*. DANSSE.

VILLON (*François*), poëte français, né en 1431, à Paris, mort entre 1480 et 1489, soit en Poitou, soit à Paris. Il n'y a rien de moins authentique que la plupart des notices qui lui ont été consacrées, depuis celle de Colletet jusqu'aux recherches de Prompsault. Les détails positifs que nous avons sur lui sont rares; ils se trouvent dans ses vers. C'est Villon qui a dit dans un quatrain cynique :

> Je suis François, dont ce me poise,
> Né de Paris, emprès Pontheise;
> Qui d'une corde d'une toise
> Sçaura mon col que mon cul poise (1).

C'est un enfant de Paris, né dans l'année même où mourait Jeanne Darc. Ce qui prouve qu'il s'appelait Villon, c'est qu'à chaque instant dans ses vers l'auteur signe de son nom. C'est par lui que nous savons qu'il était pauvre, qu'il était de *petite extrace*, que son père, peut-être cordonnier de son état « n'eut oncq grand richesse », qu'il répétait souvent devant Villon enfant, qui s'en souvint trop bien plus tard,

> Qu'il n'est trésor que de vivre à son aise.

Quant à sa mère, c'était une bonne femme pleine de tendresse pour son enfant et de dévotion pour la Vierge et les saints. Il alla de bonne heure s'asseoir aux bancs des écoles de l'université, mais ce ne fut pas pour y travailler. Car dans un morceau fameux il regrette le temps de « sa jeunesse folle, où il fuyait l'escolle, comme faict le mauvais enfant ».

Il montre au vif la misère des pauvres *housseurs* (2); mais, au lieu de tremper son caractère, la pauvreté eut vite raison de lui, et lui souffla les plus fâcheux conseils. Il a beau poétiquement plaider la cause des gens

> Oublyans naturel devoir
> Par faulte d'ung peu de chevance;

il a beau, pour excuser les voleurs, ou, si l'on veut, les escrocs répéter que

> Nécessité faict gens mesprendre
> Et fait saillir le loup du bois,

on regrette qu'un des patriarches de la poésie française soit aussi un des fondateurs de l'art de vivre aux dépens du prochain, et que ses licences l'aient mené si loin qu'un pas de plus la potence de Montfaucon eût coupé court à sa verve poétique. Nous devinons, sans avoir besoin de recourir au commentateur, ce que furent pour lui la *belle heaulmière*, *Blanche la savatière*, la *gente saulcissière*, la *belle gantière*, *Katherine l'éperonnière*, sans parler de *Katherine*

(1) Ces vers sont authentiques : il n'en est pas de même de ceux que le président Fauchet prétend avoir trouvés dans un manuscrit que depuis personne n'a jamais revu :

> Je suis François, ce dont me poise
> Nommé *Corbueil* en mon surnom,
> Natif d'Auvers emprès Pontoise
> Et du commun nommé Willon, etc.

(2) C'est-à-dire des écoliers qui se couvraient la tête et les épaules avec des *housses* ou couvertures.

de Vauxcelles, ni surtout de cette *Margot sa mie* chez qui *il tenait son estat*, disait-il, ajoutant avec ce cynisme qui déconcerte un peu le biographe :

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit ;
Je suis paillard, la paillarde me duit.
L'ung vault l'autre ; c'est à mau chat mau rat.
Ordure amons, ordure nous affuyt.
Nous deffuyons bonneur, il nous deffuyt,
En ce b...*et où tenons notre estat.*

Les amis qu'il fréquentait ne semblent pas avoir été d'une moralité beaucoup plus relevée que les héroïnes dont nous venons de parler. C'était une compagnie fort redoutée non-seulement « du tavernier qui brouille notre vin (1) », mais surtout des honnêtes gens. Si nous en jugeons par la légende qui est consignée dans les *Repues franches*, cette troupe d'écoliers ressemblait fort à une troupe de filous : ils avaient fondé leur cuisine ordinaire sur des tours d'adresse qui relevaient du lieutenant criminel; et ils avaient les notions les plus singulières sur le droit de propriété. Quelques démêlés que Villon ait eus avec le prévôt, nous pouvons beaucoup pardonner à l'étudiant indiscipliné quand nous relisons la patriotique ballade intitulée : *Qui mal voudrait au royaume de France!* Quelque mésaventure, peut-être une disgrâce amoureuse, le décida en 1456 à quitter Paris; mais avant de se rendre à Angers, il lui fit ses adieux par une série de *lays* ou de legs, dont l'ensemble composa ce que dès 1489 les éditeurs ont désigné sous le titre de *Petit Testament*. « Le *Petit Testament*, dit M. Campaux, se compose de quarante-cinq octaves qui se balancent chacune sur trois rimes croisées, dont vingt-cinq de legs, encadrés entre un préambule plein d'émotion et une sorte d'épilogue qui de religieux devient bien vite burlesque, par un de ces soubresauts qui ne sont pas rares chez Villon. » Ce qui rend vraiment originale cette œuvre de jeunesse, c'est la haute bouffonnerie, c'est la verve capricieuse de ces legs qu'il adresse à chacun de ses compagnons et aussi à chacun de ses ennemis, je veux dire ces professeurs qui le rappelaient au travail et à la règle.

Villon ne resta pas longtemps à Angers : vers la fin de 1457 nous le retrouvons dans les environs de Paris, à la tête de quelques mauvais garnements et compromis avec eux dans un audacieux attentat, qui pourrait bien être un vol à main armée. Enfermé dans le Châtelet, il fut mis à la question et condamné à mort. C'est alors qu'il en appela au parlement. Villon nous a redit toutes ses angoisses dans la ballade dite *de son appel*. Il paraît que son affaire était compliquée; elle passa par des phases assez peu rassurantes : plusieurs des compagnons du poëte furent condamnés; il put craindre le même sort, et essaya de sourire à la mort dans des ballades d'un réalisme vraiment tragique, où il se représente pendu en nombreuse compagnie.

La pluie nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noircîz ;
Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.....
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Charles d'Orléans intervint auprès du parlement en faveur du poëte : il en fut quitte pour le bannissement. Il quitta donc Paris Nous le perdons de vue, et ne le revoyons plus qu'au milieu de 1461. Alors encore il est en prison à Meung-sur-Loire par le fait de Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans. De quel délit était-il coupable? On ne sait. On a conjecturé, non sans quelque raison, que c'est après cette retraite forcée, qui dura tout un été, qu'il composa *le Grand Testament*. « Cet ouvrage, dit M. Campaux, renferme une longue suite de legs satiriques; mais ces legs, au lieu de constituer le fond même du poëme, n'en sont en réalité que le prétexte et que la partie accessoire. Le fond du *Grand Testament*, ce sont les plaintes, les regrets, les remords et les confessions qui remplissent le préambule et la plus grande partie du *Codicille*. » Au reste ce système ne s'élève pas si haut qu'on a bien voulu le répéter : il en veut à l'évêque et aux geôliers parce qu'ils l'ont fait

Boire eau maints soirs et matins.

Que devint-il après sa sortie de prison? Où composa-t-il son *Grand Testament?* Est-ce à Paris? Est-ce en Poitou, à Saint-Maixent, où Rabelais affirme qu'il se retira sur *ses vieulx jours soubs la faveur d'ung homme de bien?* Alla-t-il en Angleterre, comme l'affirme aussi Rabelais dans son *Pantagruel*, où il lui attribue une facétie évidemment empruntée à la légende dont Villon devint le héros dans la bohême parisienne? Ce sont des questions dont la solution n'ajoute rien à la renommée du poëte; seulement s'il est vrai qu'il ait écrit le *Dialogue de MM. de Mallepaye et de Baillevent* et le *Monologue du franc archier*, ce qui n'est nullement prouvé, il faudrait admettre que Villon a prolongé sa vie jusqu'à soixante ans passés; dans le *Dialogue* en effet on lit une allusion à la défaite de Charles le Téméraire, qui eut lieu en 1477, sous les murs de Nancy, et le *Monologue* doit avoir été composé, après 1480, année où fut supprimé le corps des archers.

La plus ancienne édition des œuvres de Villon parut sous ce titre : *Le Grand Testament Villon et le Petit. Son codicille. Le Jargon et ses Ballades* (Paris, 1489, pet. in-4°, goth., fig.). Elle fut reproduite dans la même année, avec d'autres figures et des caractères latins (Paris, 1489, in-4°). De 1489 à 1542 il y eut vingt-neuf réimpressions consécutives de Villon, toutes faites à Paris, trois exceptées, qui sont de Lyon; qu'on y joigne seize parodies ou imitations de ses deux *Testaments*, et l'on aura une idée du retentis-

(1) Ballade de Villon, publiée en entier dans la *Notice* de M. Campaux, p. 65-66.

sement de l'œuvre villonesque dans le commencement du seizième siècle. De tous ces hommages posthumes le plus flatteur sans contredit pour notre poëte, c'est l'édition de ses œuvres publiée par Cl. Marot (Paris, 1533, pet. in-8°), et dédiée à François Ier. Sans doute Marot ne lui attribuait pas *les Repues franches*, que depuis 1532 on a souvent mises à la suite du *Grand Testament*, et qui sont d'ignobles légendes de filous versifiées en termes d'argot. Après 1542 les éditions de Villon s'arrêtent pendant près de deux siècles. Patru cependant le goûtait; La Fontaine le lisait, et Boileau lui consacrait ces deux vers, plus concis que clairs :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

En 1723 parut l'édition de Coustelier (Paris, pet. in-8°), avec les notes de Marot et de Laurière, et une lettre du P. du Cerceau, et en 1742 celle de Marchand (La Haye, pet. in-8°, en 2 part.), avec des fragments inédits. Bientôt Lenglet-Dufresnoy prépara son commentaire qui resta manuscrit et qui est à la Bibliothèque de l'Arsenal. En 1832 une édition procurée par Prompsault (Paris, in-8°) ramena l'attention du public savant vers les lacunes du texte. Enfin la plus récente et la meilleure est celle qui fait partie de la *Bibliothèque elzevirienne* (Paris, 1854, pet. in-12).

Aujourd'hui on rend pleine justice à Villon, à son inspiration sincère et naïve; on lui sait gré d'avoir aimé la France, alors qu'il y avait à peine une France, d'avoir cru au Dieu du ciel, quand il était si fort avant dans la fange de la terre; on lui sait gré d'avoir su dans un cadre si restreint être si varié, d'avoir tantôt ri, tantôt pleuré, quelquefois avec grâce, mais toujours de bonne foi; quelques-uns aussi le louent pour avoir été le poëte du peuple et des pauvres, alors qu'il n'y avait que les grands qui eussent le privilége d'inspirer nos trouvères. Comme dit fort bien Daunou, « Villon vient le premier de nos poëtes, il vient avant Ch. d'Orléans, parce que le progrès de l'art des vers est sensible chez lui, parce qu'il a plus d'idées, plus de saillies, des tours plus piquants, des formes plus diverses, enfin parce qu'il ne demeure pas resserré dans le genre érotique, ni dans les limites étroites de la galanterie chevaleresque. » Pour tous ces motifs Villon peut prendre rang dans ce chœur de poëtes vraiment nationaux, où brillent Marot, La Fontaine, Molière, Voltaire, Béranger, tous ceux qui ont eu le naturel, l'esprit, la verve, l'instinct de la liberté, le discernement qui voit le mal, la sensibilité qui s'en afflige, la philosophie qui en rit quelquefois, n'en pleure jamais longtemps; chez lesquels se retrouve cet ensemble de dons heureux qu'on pourrait appeler sinon la poésie, au moins le sens poétique en France. F. COLINCAMP.

Lettre du P. du Cerceau, dans l'édit. de Coustelier. — Goujet, *Bibl. française*. — Villemain, *Cours de littér. fr.* — Saint-Marc-Girardin, Sainte-Beuve, Ph. Chasles, *Tableau de la littér. française*. — Daunou, dans le *Journal des savants*, sept. 1832. — Th. Gautier, *les Grotesques*. — D. Nisard, *Hist. de la littér. française*. — Nagel, *Essai sur la vie et les œuvres de Villon*; Mulheim, 18.., in-8°. — Profillet, *De la vie et des ouvrages de Villon*; Châlons, 1856, in-8°. — Campaux, *Villon, sa vie et ses œuvres*; Paris, 1859, in-8°.

VILLOTTE (*Jacques*), missionnaire français, né le 1er novembre 1656, à Bar-le Duc, mort le 14 janvier 1743, à Saint-Nicolas, près Nancy. Admis en 1673 dans la Compagnie de Jésus, il enseigna quelque temps les humanités, et fut envoyé en 1688 en Arménie, où le 15 août 1691 il fit profession des quatre vœux. Les jésuites avaient établi dans l'Orient plusieurs missions qui étaient en voie de prospérité, et bien qu'ils s'y fussent rendus les derniers, ils étaient devenus plus nombreux et plus influents que les capucins, les augustins, les carmes, les théatins et les dominicains, qui les avaient précédés depuis longtemps. Le P. Villotte montra beaucoup de zèle pour la propagation de la religion catholique; il n'épargna point dans cette vue les courses les plus fatigantes ni les travaux les plus assidus. Il fit à Ispahan un long séjour, qu'il mit à profit d'une part pour détacher les Arméniens de l'obéissance à leur patriarche, et de l'autre pour observer les mœurs, les usages, le gouvernement, le commerce de la Perse, qu'il a décrits avec assez d'exactitude. Le 29 octobre 1708 il se mit en route pour revenir en France par Constantinople, et, après avoir rendu compte de sa mission, il se rendit à Rome (1709) pour y surveiller l'impression de ses ouvrages arméniens. De retour en Lorraine, il gouverna différents colléges de sa société, et mourut presque nonagénaire. On a de lui : *L'Arménie chrétienne, ou Catalogue des rois et patriarches arméniens jusqu'en* 1712; Rome, 1730, in-12; — *Voyages d'un missionnaire en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie, et en Barbarie*; Paris, 1730, in-12, revus et publiés par le P. Nicolas Frizon. Ses ouvrages écrits à l'usage des Arméniens et impr. au collége de la Propagande sont : *Explication de la foi catholique* (1711, in-12), *Abrégé de la doctrine chrétienne* (1713, in-12), *Commentaire sur les Évangiles* (1714, in-4°), et *Dictionarium latino-armenicum* (1714, in-fol.) Il a aussi trad. en français les *Quatre maximes de la philosophie chrétienne* (Rome, 1714, in-12), du P. Vanori.

Calmet, *Bibl. lorraine*.

VINCENT *de Lerins* (*Vincentius*, saint), religieux du cinquième siècle, mort vers 450. Il était d'une province de la Gaule Celtique ou de la Belgique. Il reçut une éducation distinguée, porta les armes pendant sa jeunesse, et se retira au monastère de Lerins (1), où il acquit une profonde connaissance des saintes Écritures et de la doctrine de l'Église. Élevé au sacerdoce et chargé de la direction de Salonius et de Veranus, fils de saint Eucher, il se fit connaître autant

(1) Situé dans l'île de ce nom, à deux lieues d'Antibes, et qui s'appelle aujourd'hui Saint-Honorat.

par sa sagesse et sa sainteté que par son éloquence et les mérites de ses écrits. Il mourut sous le règne de Théodose le jeune et de Valentinien III. Son corps, conservé dans l'église de son monastère, fut longtemps l'objet de la vénération des fidèles. Depuis 1600, le 24 mai est le jour consacré à honorer sa mémoire. Il ne reste de Vincent qu'un petit traité intitulé *Commonitorium pro catholicæ fidei antiquitate;* encore est-il incomplet. Écrit trois ans après le concile d'Éphèse, c'est-à-dire en 434, il comprenait deux parties, l'une contre les innovations des hérétiques; l'autre sur le concile d'Éphèse. Celle-ci fut dérobée à l'auteur, et nous ne la connaissons que par l'abrégé récapitulatif qu'il joignit à la première partie. Cet ouvrage a pour but d'établir l'autorité de la tradition, de réfuter les erreurs des donatistes, des ariens et des anabaptistes, et de donner une règle certaine de maintenir intacte la doctrine de l'Église. Il est remarquable autant par la clarté des expressions, l'élégance et la pureté du style que par l'enchaînement logique des idées. Imprimé pour la première fois au commencement du seizième siècle (Venise, s. d., in-8°), le *Commonitorium* eut depuis plus de trente éditions, et fut annoté, commenté, traduit par les théologiens les plus distingués. Baluze en donna une édition estimée (Paris, 1663, 1669, 1684, 1688, in-8°). C'est à tort que divers auteurs lui ont attribué le *Prædestinatus* et le livre des *Objections* réfutées par saint Prosper d'Aquitaine. On ne saurait trouver dans ces ouvrages ni le style ni les idées de Vincent de Lerins.

Gennadius, *De viris illustr.*, 64. — *Hist. littér. de la France*, t. II. — *Biblioth. sacrée*, t. 26. — Schœnemann, *Bibl. Patrum lat.*, t. II. — Elpelt, *Vincentius von Lerina*; Breslau, 1840, in-8°.

VINCENT FERRIER (*Vicente* FERRER, saint), religieux espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, né à Valence (Espagne), le 23 janvier 1355, mort à Vannes, le 5 avril 1419. Guillaume Ferrer, son père, et Constance Miguel, sa mère, malgré leur médiocre état de fortune, ne négligèrent rien pour développer les rares facultés qu'ils remarquèrent en lui. A douze ans il étudia la philosophie, et à dix-sept il passait pour avoir surpassé ses professeurs. Le 5 février 1374 il prit l'habit de Saint-Dominique. Après avoir enseigné quelque temps la philosophie aux jeunes religieux, il alla prêcher à Barcelone, et se rendit en 1384 à Lerida pour y recevoir le bonnet de docteur en théologie. Chargé en 1385 d'expliquer l'Écriture à la cathédrale de Valence, il se livra en même temps à la prédication, et acquit une telle renommée qu'en 1391 le légat Pierre de Luna l'emmena avec lui à Paris, et qu'en 1394, devenu pape sous le nom de Benoît XIII, il le choisit pour confesseur et pour maître du sacré palais. Mais à la cour d'Avignon Vincent cherchait autre chose que les dignités : il eût voulu ramener l'unité dans l'Église; s'apercevant que ses conseils ne seraient jamais suivis, il reprit en 1397 le cours de ses prédications. Allant de ville en ville et de province en province, il parcourut successivement l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Irlande. Il parlait avec une égale facilité la langue particulière à chacun de ces divers pays; il y opéra un nombre infini de conversions. La mort, le péché, l'enfer étaient ses sujets habituels. Sa voix, dominant l'auditoire, remuait profondément les âmes et y jetait la terreur. Souvent il dut s'interrompre tant les sanglots éclataient avec force. La confiance qu'il inspirait était universelle : les peuples, les prélats et les souverains recoururent plus d'une fois à ses conseils. En 1412 il fut délégué par les états de Valence pour concourir à l'élection d'un successeur à la couronne d'Aragon; son choix tomba sur Ferdinand de Castille, et il parvint à le faire agréer. Consulté par le concile de Constance, en 1415, sur le moyen le plus convenable de mettre fin au schisme, il proposa de déposer les trois pontifes qui se disputaient la tiare, et quand cet acte fut accompli, malgré son amitié pour Benoît XIII, son compatriote et son bienfaiteur, il se déclara pour Martin V. En 1417, Jean V, duc de Bretagne, l'appela dans ses États. A la nouvelle de son approche, le duc et toute sa maison se portèrent au-devant de lui et l'amenèrent à Vannes en triomphe. Vincent Ferrier mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-quatre ans; il y fut inhumé, dans une chapelle élevée derrière le chœur de la cathédrale. Calixte III le canonisa le 29 juin 1455; cependant la bulle de sa canonisation ne fut publiée que le 1er octobre 1458.

Outre trois vol. de *Sermons* et de *Lettres* (Lyon, 1530, in-8°, et 1539, 1550, in-4°; Anvers, 1569; Venise, 1573, in-8°), on a de lui plusieurs traités, parmi lesquels nous citerons : *De vita spirituali* (Venise, 1568, in-16), *De fine mundi*, *Suppositionum liber*, *De sacrificio missæ*, *Tractatus consolationis in fidei tentationibus*. Les œuvres complètes de saint Vincent furent publiées à Valence, 1591, in-4°, et plusieurs de ses manuscrits sont conservés dans la bibliothèque Vaticane.

Touron, *Hist. des hommes ill. de Saint-Dominique.* — N. Antonio, *Bibl. hisp. vetus.* — Echard et Quétif, *Bibl. ord. prædicat.*, t. Ier. — Coelho. *Hist. da vida de S. Vinc. Ferrer*; Lisbonne, 1713, in-4°. — Ferrarini, *Ragguaglio istorico della vita di S. Vinc. Ferreri*; Milan, 1732, in-4°. — Fucsi, *Vie de S. Vinc. Ferrer.* (en hongrois); Œdembourg, 1749, in-4°. — Heller, *V. Ferrer, nach seinen Leben und Wirken*; Berlin, 1830, in-8°.

VINCENT DEPAUL (1) (Saint), né le 24 avril 1576, au village de Pouy (2), près Dax, mort le 27 septembre 1660, à Paris. Son père, Guillaume, avait six enfants, qu'il élevait dans les travaux de la vie champêtre, et qui cultivaient avec lui un petit bien non loin des Pyrénées. Les premières années de Vincent se passèrent à garder les troupeaux de son père, qui, reconnaissant en

(1) Toutes les signatures authentiques du saint portent ce nom écrit en un seul mot.

(2) Appelé Saint-Vincent de Paul par ord. du 3 déc. [illegible].

lui d'heureuses dispositions, le mit en pension chez les cordeliers de Dax; ses progrès furent si rapides que le juge de Pouy lui confia l'éducation de ses enfants; et dès lors Vincent put continuer ses études sans être à charge à sa famille. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Toulouse, où il fit son cours de théologie, en dirigeant une petite école, entra dans les ordres sacrés, et fut élevé au sacerdoce en 1600. Un de ses amis, mort à Marseille, lui ayant fait un legs de 1,500 livres, il alla dans cette ville pour le recueillir, et il retournait par mer à Narbonne, lorsque le bâtiment qui le portait fut attaqué par trois brigantins d'Afrique. Une flèche l'atteignit, trois de ses compagnons de voyage furent tués, et plusieurs autres blessés. Maîtres du navire, les pirates égorgèrent le pilote, enchaînèrent l'équipage et abordèrent à Tunis. Vincent, vendu comme esclave, servit sous trois maîtres différents : il convertit le dernier, qui était un renégat italien, ainsi que sa femme, et il s'enfuit avec eux sur une barque. Le 28 juin 1607 il aborda à Aigues-Mortes, et se rendit à Avignon, où son pénitent prononça son abjuration. Conduit en 1608 à Rome par le vice-légat Montorio, il y connut le cardinal d'Ossat, gagna toute sa confiance, et reçut de lui une mission secrète pour Henri IV. Vincent partit pour Paris, et se logea près de l'hôpital de la Charité, où il allait servir et consoler les malades. Ses vertus ne restèrent pas longtemps ignorées. Marguerite de Valois, descendue du trône, avait cherché dans la religion un asile contre le regret des grandeurs éclipsées : elle voulut voir Vincent, et lui donna le titre de son aumônier ordinaire. Bérulle, depuis fondateur de la congrégation de l'Oratoire, l'avait décidé à accepter la cure de Clichy près Paris (1611), et le nouveau pasteur y était généralement aimé et vénéré, lorsque le comte de Joigny (Philippe-Emmanuel de Gondi), général des galères, lui confia l'éducation de ses enfants.

C'est à l'année 1616 qu'est fixée l'époque où Vincent conçut la première pensée de ses deux grandes congrégations. Favorisé dans ses projets par les Gondi, il établit sur les vastes domaines de cette famille, à Folleville (diocèse d'Amiens), sa première *mission* ou compagnie pour la prédication des pauvres paysans (25 janv. 1617). Sorti un moment de la maison de Gondi, par suite du zèle apostolique qui l'animait, il occupa pendant cinq mois la cure de Châtillon-lès-Dombes (1617-1618). Là, quelques mois après, le 12 décembre 1617, il établissait la première confrérie des servantes et des gardes des pauvres. L'institution, protégée par les Gondi et approuvée par l'archevêque de Paris (1618) et par l'évêque d'Amiens (1620), s'étendit rapidement à Bourg, Villepreux, Joigny, Montmirail d'abord, puis enfin à Paris, sur la paroisse Saint-Sauveur, rue Pavée. La grande innovation de Vincent, celle qui explique ce prompt développement, était d'avoir introduit l'élément laïque dans ces associations de charité (1). Ce qu'il prêchait, ce n'était pas, comme autrefois, la vie contemplative, mais la vie active, sociale, un christianisme mis au service de toutes les misères humaines. Vincent faillit, à ce qu'il paraît, rencontrer quelque obstacle dans l'administration, et il excita un projet de réquisitoire du lieutenant de Beauvais, qui n'eut pas de suite, mais qui fait mention « d'un certain prêtre Vincent, lequel, au mépris de l'autorité royale, sans en communiquer aux officiers royaux, fait assembler un grand nombre de femmes ». A l'origine Vincent avait eu la pensée d'associer les hommes à son œuvre, et en octobre 1620 une confrérie de charité d'hommes fut autorisée à Amiens. Laissant aux femmes le soin des malades, les hommes devaient se charger des pauvres valides; mais ces associations d'hommes n'eurent pas le même succès que celles de femmes, et furent bientôt abandonnées par leur fondateur. Rappelé à Paris par les sollicitations du comte et de la comtesse de Joigny, qui l'avaient pour directeur, il fut chargé par eux de fonder une *mission* perpétuelle, et reçut à cet effet une somme considérable (45,000 fr.). L'archevêque de Paris mit le collége des Bons-Enfants à la disposition de Vincent, qui s'y installa, avec sa nouvelle communauté (avril 1625). Louis XIII autorisa cette association par lettres-patentes, en 1627, et le pape Urbain VIII l'érigea en congrégation par une bulle du 12 janvier 1632. Ce ne fut qu'en 1658 que Vincent donna des constitutions à ses disciples, qui prirent le nom de *Prêtres de la Mission*; on les appela aussi *Lazaristes*, parce qu'en 1632 il leur fut fait cession du prieuré de Saint-Lazare.

Vincent visitait souvent les galériens détenus dans les prisons de Paris; le changement qui s'opéra chez eux fut si remarquable, que, par un brevet du 8 février 1619, Louis XIII nomma le zélé missionnaire aumônier général des galères de France. En 1622, il fit un voyage à Marseille. On a dit que, touché du désespoir d'un malheureux galérien, et n'ayant pu réussir à le consoler, il demanda, par un héroïsme de charité, et obtint de prendre sa place, qu'il fut chargé des mêmes chaînes, et qu'il les porta pendant quelque temps; mais Vincent n'a pas besoin pour sa gloire de ce trait, qui n'est pas suffisamment prouvé. C'est à cet homme vraiment apostolique qu'est dû, à Marseille, la fondation d'un hôpital pour les galériens. De retour de ses visites aux galères, Vincent, sans parler de l'œuvre des *missions*, qui se développait rapidement, s'occupa encore de la réforme ecclésiastique et des moyens de fournir aux campagnes de dignes pasteurs. Les exercices des *ordi-*

(1) Le procureur, d'après les statuts, devait être indifféremment un ecclésiastique ou un bourgeois de la ville, et chaque année les comptes devaient être rendus par le trésorier en présence du curé, du procureur, du chapelain, de l'un des syndics et du recteur de l'hôpital.

monds, les retraites ecclésiastiques, les grands et petits séminaires lui durent beaucoup. Enfin, il travailla avec ardeur à l'établissement des aumôniers des armées, et, par ses soins, quinze d'entre eux furent envoyés en 1636 aux troupes françaises qui combattaient en Allemagne.

Une œuvre plus populaire encore, et à laquelle le nom de Vincent Depaul est resté glorieusement attaché, est celle des *Enfants trouvés*. La vue d'un mendiant qui déformait les membres d'un malheureux enfant trouvé pour exploiter la compassion publique, et une visite à la maison de *la Couche*, en 1638, l'engagea dans cette nouvelle œuvre. Un grand nombre d'enfants abandonnés étaient souvent exposés aux portes des églises ou dans les places publiques. D'abord les officiers de police les enlevaient, mais sans pourvoir à leurs besoins. Une multitude de ces êtres infortunés périssaient tous les jours. Quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendait ou on les donnait à qui voulait les prendre. Vivement ému, à l'aspect de ce tableau d'un intérêt déchirant et terrible, Vincent prit douze de ces enfants tirés au sort, et les remit à Mme Le Gras et à ses *Filles de la Charité*. Pendant dix ans l'œuvre ne se soutint qu'avec peine, et en 1648 elle menaçait de périr. Vincent réunit toutes les dames de charité, et dans une de ces improvisations que le génie chercherait en vain, et que l'âme peut seule inspirer, émut toute l'assemblée, qui ne répondit que par des larmes; l'œuvre fut reprise, continuée, et les enfants trouvés eurent bientôt un établissement permanent, un asile national. On obtint du roi les bâtiments de Bicêtre pour y loger ceux des enfants qui n'avaient plus besoin de nourrice; mais l'air y étant trop vif, on les transporta dans le faubourg Saint-Lazare, où leur éducation fut confiée à douze filles de la Charité qui devenaient les *tantes* de ces enfants. Dans la suite on acheta, pour les recevoir, deux maisons, l'une au faubourg Saint-Antoine, l'autre près du parvis Notre-Dame. Les revenus de ces établissements furent successivement augmentés par les rois de France, et le nombre des enfants trouvés se montait sous Louis XVI à plus de dix mille.

Vincent, avec l'aide d'un donateur « connu de Dieu seul » qui avait versé entre ses mains une somme de 150,000 livres, fonda dans le faubourg Saint-Martin l'hospice dit du *nom de Jésus*, pour quarante vieillards. A côté de ces œuvres principales il faut encore mentionner les essais faits par lui en faveur des aliénés, et ceux relatifs à une maison morale de correction pour les jeunes détenus dont les familles avaient à se plaindre. Mais la fondation qui, avec celle des *Enfants trouvés*, devait rendre le nom de Vincent particulièrement respectable et populaire auprès de la postérité, est celle des *Filles de la Charité*, dont nous avons raconté l'origine. Dans cette œuvre, qui fut un des plus grands bienfaits pour l'humanité, Vincent eut depuis 1629 pour auxiliaire et pour coopératrice Mme Le Gras, fille de Louis de Marillac, nièce du garde-des-sceaux et du maréchal du même nom. Bientôt cet établissement grandit; et dans le dernier siècle il ne comptait pas moins de trente maisons dans la seule ville de Paris. Des campagnes l'œuvre se répandit dans les villes, où elle recruta beaucoup de grandes dames. Ces femmes du monde, ne pouvant remplir tous les devoirs de la charité, s'adjoignirent un certain nombre de filles pieuses, mais pauvres, qui les remplaçaient dans les travaux les plus rudes. De là l'origine de la double association des *Dames de Charité* et des *Servantes des pauvres*, qui le 25 mars 1634 furent réunies en congrégation sous le patronage de Mme Le Gras.

Vincent jouissait dans le royaume de la plus grande vénération : on le regardait, même à la cour, comme un envoyé du ciel. Louis XIII l'appela pour l'assister dans ses derniers moments, comme Louis XI avait appelé François de Paule. La reine régente, Anne d'Autriche, le nomma membre du conseil de conscience pour la direction des affaires ecclésiastiques. François de Sales, qui était son ami, le fit le premier supérieur des religieuses de la Visitation, qu'il venait d'établir à Paris. Il fut nommé aussi supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entre autres de celle des filles de la Providence, établies, en 1643, sous ses auspices, par Mme de Polaillon. En 1658, il convoqua, à Saint-Lazare, l'assemblée des membres de sa congrégation, et lui donna les règles qu'il avait dressées. La congrégation fut approuvée et confirmée par Alexandre VII et Clément X.

Les troubles de la Fronde et la terrible misère qui, avec la famine et les ravages des gens de guerre, en furent la conséquence mirent à une nouvelle épreuve l'inépuisable charité de Vincent. C'est alors que lui fut donné par le gouverneur de Saint-Quentin ce titre de *père de la patrie*, qui ne fut que comme un écho de la reconnaissance des populations dont il avait secouru les souffrances. Véritable créateur de ce qu'on nomme aujourd'hui l'assistance publique, Vincent Depaul, aidé par sa petite armée d'héroïques *Frères de la mission* et de *Sœurs grises*, vint au secours d'abord des Parisiens, pillés par l'armée de Condé, et pour lesquels il alla implorer vainement Anne d'Autriche à Saint-Germain (13 janv. 1649); puis il assista les malheureuses provinces de Lorraine, de Champagne, où, à la suite du combat de Saint-Etienne, il envoya dix-huit de ses principaux auxiliaires, pour enterrer les morts, et où il se rendit aussi lui-même. Telle fut l'importance des services rendus alors à la France par Vincent qu'une ordonnance royale, bien remarquable, le mit en quelque sorte à la tête de l'assistance publique en lui donnant le pouvoir d'éloigner sur un ordre de lui les gens de guerre des localités qu'il désignerait (14 fév. 1651). Accablé d'infirmités, il

trouva encore assez d'énergie, dans son zèle charitable, pour subvenir aux travaux que l'effroyable misère de cette époque lui imposa. On peut dire qu'il termina sa vie sur le champ de bataille de la charité. Ce fut pendant le rigoureux hiver de 1659, qu'obligé de recourir à la bienveillance publique, il eut l'idée de *placards charitables* par lesquels il mettait la nation tout entière en demeure de subvenir à des misères que la charité individuelle était impuissante à soulager. Vincent Depaul s'éteignit à près de quatre-vingt-cinq ans. Ses funérailles furent célébrées à Saint-Lazare, en présence du nonce romain, du prince de Conti et d'un grand nombre de personnes distinguées.

Des voix pieuses, parmi lesquelles on distinguait celles de Bossuet, de Fénelon, de Fléchier, ne tardèrent point à s'élever de toutes parts pour demander la canonisation de Vincent Depaul. Un célèbre magistrat, Chrétien-François de Lamoignon, qui avait été lié avec lui, et dont sa grand'mère et Mlle de Lamoignon, sa tante, avaient été les plus utiles coopératrices, écrivit à Rome, et d'autres illustres personnages se joignirent à lui pour solliciter, en faveur de Vincent, le culte des autels. Tout le clergé de France, plusieurs évêques de Pologne, d'Italie, d'Espagne et d'Irlande, Louis XIV, Louis XV, la reine Marie Lescszinska, le roi d'Angleterre Jacques II, les ducs de Lorraine et de Toscane, la république de Gênes, etc., écrivirent au pape pour demander la canonisation de Vincent Depaul. La congrégation des Rites délégua (1731) l'archevêque de Paris (de Vintimille), l'évêque de Bethléem (de Moronval) et l'ancien évêque de Vannes (de Bourchenu), assistés de deux promoteurs et de Charles Tournois, notaire apostolique, pour procéder, à Paris, dans la cause de la canonisation. Déjà Benoît XIII avait mis, en 1629, Vincent au nombre des bienheureux; mais pour la canonisation il fallait des miracles constatés (1). L'enquête commença le 24 septembre 1731, et ne fut terminée que le 24 avril 1733. La procédure, dont l'original minute comprend plus de 1,100 pages in-fol., et cent rôles numérotés, contient les divers actes, déclarations et interrogatoires de plus de deux cents témoins, parmi lesquels on distingue des savants et des académiciens, des médecins et des chirurgiens, le célèbre Ant. de Jussieu, des archevêques et des évêques. C'est par suite de cette volumineuse enquête qu'après un long examen Vincent fut canonisé par Clément XII, le 16 juin 1737.

Vincent n'a publié de son vivant que les *Regulæ seu constitutiones communes congregationis missionis* (Paris, 1658, in-16). En 1826 on a mis au jour, d'après ses manuscrits, les *Conférences spirituelles pour l'explication des règles des Sœurs de la Charité* (ibid., in-4°). Il a laissé en outre une correspondance très-volumineuse et encore inédite. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

(1) Or, comme l'écrivait au chef de l'Église le premier président de Lamoignon, « Il ne faut pas de plus grands miracles pour permettre d'invoquer M. Vincent comme un saint, que les immenses charités qu'il a procurées par ses prières, et qu'il a répandues dans tous les lieux du monde où il a connu des malheureux. »

Abelly, *Vie du vénérable serviteur de Dieu Vincent de Paul*; Paris, 1664, 1729, in-4°; ibid., 1823, 3 vol. in-12, et 1843, 2 vol. in-8°. — Noiret, *Abrégé de la vie du bienheureux Vincent de Paul*; Paris, 1729, in-12. — P. Collet, *Vie de saint Vincent de Paul*; Nancy, 1748, 2 vol. in-4°, et 1818, 4 vol. in-12. — Le même, *Vie abrégée*; Avignon, 1764, in-12. — A.-J. Ansart, *Esprit de saint Vincent de Paul*; Paris, 1780, in-8°. — Begat, *Vie du même*; Paris, 1787, 2 vol. in-12. — Galura, *Vincenz von Paula*; Augsb., 1807, 2 vol. in-8°. — Léop. de Stolberg, *Leben des heil. V. von P.*; Munster, 1818, in-8°, et 1833, in-12. — Mme Guénard, *S. V. de P., l'apôtre des affligés*; Paris, 1818, 4 vol. in-12. — E.-A. Boulogne, *Panégyrique du même*; Paris, 1822, in-8°. — Lemaire, *Vie du même*; Paris, 1826, in-18. — Maury (Abbé), *Panégyrique du même*; Paris, 1827, in-8°. — Capefigue, *Vie du même*; Paris, 1827, in-8°. — Reboul-Berville, *Vie du même*; Paris, 1828, in-12. — Sambuga, *Gesch. der Lebens und der Tugenden des heil. V. von P.*; Munich, 1828, in-8°. — De Naylies, *Abrégé de la vie et des vertus du même*; Paris, 1830, in-12. — Simonnin, *S. V. de P. peint par ses actions*; Paris, 1830, in-12. — *Der heil. Vincentius von Paul*; Vienne, 1833, 2 vol. in-8°. — A. Challamel, *S. Vinc. de P.*; Paris, 1841, in-8°. — Th. Nisard, *Vie du même*; Paris, 1844, in-8° — Feillet, *La Misère du temps de la Fronde et S. Vincent de Paul*; Paris, 1863, in-8°.

VINCENT *de Beauvais*, savant dominicain français, né en France, vers 1190, mort vers 1264. Cet écrivain, si souvent cité, a été longtemps célèbre; cependant on ne sait presque rien de sa vie. C'est par fausse conjecture qu'on l'a fait évêque de Beauvais : il n'a jamais quitté son ordre, et n'a jamais été évêque, ni de Beauvais ni d'aucun autre lieu. Ce surnom *de Beauvais* lui vient, assurent des critiques, de ce qu'il résida longtemps dans la maison que les dominicains possédaient en cette ville. C'est là encore une conjecture, mais qui n'est pas du moins invraisemblable. Vincent nous apprend qu'il fut plus d'une fois appelé par Louis IX au monastère de Royaumont, et que ce roi, moins lettré qu'ami des lettres, prenait plaisir à l'entendre lire et prêcher; il ajoute que ses propres écrits ne déplurent pas à Louis, qui lui donna de l'argent pour l'aider à les continuer. Voilà ce qui est certain; mais nous ne nous croyons pas autorisé à répéter qu'il fut en outre son bibliothécaire et le précepteur de ses enfants. Quelque découverte qu'on puisse faire touchant la vie obscure de Vincent, sa vaste érudition sera toujours son titre principal à une juste renommée. Il fut très-instruit, mais dans un temps où les gens instruits ne manquaient pas. Il a composé de gros livres; mais ces livres, presque dépourvus de toute originalité, sont, pour la plupart, des compilations. Hâtons-nous maintenant de reconnaître que les compilations de Vincent ont été très-utiles à ses contemporains, et qu'aujourd'hui elles nous fournissent de précieux renseignements, puisque plusieurs des livres cités par lui sont perdus, ou n'ont pas encore été retrouvés. Le principal ouvrage de

Vincent, intitulé, dans les manuscrits, *Bibliotheca mundi*, *Speculum majus*, *Speculum triplex*, a été souvent imprimé; la plus célèbre, et, suivant Daunou, la plus fidèle édition de cet ouvrage est celle de Jean Mentelin, Strasbourg, 1473, 10 vol. gr. in-fol. Des trois parties qui le composent, une seule, le *Speculum historiale*, a été traduite en français par Jean du Vignay, sous le titre de *Miroir historial* (Paris, 1495-96, 5 vol. in-fol.). C'est encore la plus consultée (1). Le *Speculum naturale* nous offre trois cent cinquante noms d'auteurs grecs, latins et arabes, suivant Fabricius, qui en a dressé une liste complète, *Bibl. græca*, t. XIV, p. 107. Vincent ne savait ni le grec ni l'arabe, et quelques-uns des auteurs grecs ou arabes qu'il cite n'avaient pas encore été traduits en latin; il cite donc souvent d'après autrui. Ce recueil d'histoire naturelle est néanmoins digne d'être scrupuleusement étudié. Le *Speculum doctrinale*, qui traite de la théologie, de la philosophie et même de la politique, est la moins considérable des trois parties. Cependant un examen attentif des textes ici publiés ou analysés par l'auteur, conduirait, nous n'en doutons pas, à quelque découverte dont l'histoire de la philosophie ferait son profit. Ainsi nous y avons retrouvé le seul passage imprimé de l'ouvrage perdu et très-regrettable de Michel Scot, qui avait pour titre *Quæstiones Nicolai Peripatetici*. Mais il ne faut pas, avec M. l'abbé Bourgeat, attribuer une trop grande importance aux doctrines théologiques, qui ne sont que des lieux communs.

Outre le vaste ensemble de ces *Miroirs*, Vincent de Beauvais a laissé divers ouvrages, pour la plupart inédits, dont Daunou a fait l'exact dénombrement. On n'a pas d'ailleurs manqué de mettre à son compte un assez grand nombre d'autres écrits qui ne lui appartiennent pas. B. H.

Oudin, *Script. eccl.*, t. III. — Quetif et Échard, *Script. ord. Prædicat.* — Fabricius, *Bibl. medii ævi*, et *Bibl. græca*. — Touron, *Hist. des hommes illustres de Saint-Dominique*. — Du Boulay, *Hist. univ. paris.*, t. III. — Daunou, dans l'*Hist. littér. de la France*, t. XVIII. — *Dict. des sciences philos.* — J.-B. Bourgeat, *Études sur Vincent de Beauvais*; Paris, 1857, in-8°. — Vogel, *Notizen über den Gelehrten Vincenz von Beauvais*; Fribourg, 1843, in-4°.

VINCENT (*William*), savant et prédicateur anglais, né le 2 novembre 1739, à Londres, où il est mort, le 21 décembre 1815. Il était fils d'un emballeur. Élève boursier à l'école de Westminster, il termina de brillantes études à Cambridge, où il obtint les titres d'agrégé et de docteur en théologie. En 1763, il rentra en qualité de maître d'études à Westminster, et y remplaça bientôt Lloyd comme sous-directeur. A la même époque, il fut nommé un des chapelains du roi, puis vicaire de Langdon (Worcestershire), et à la fin de 1778 pasteur à Londres. En 1788, il succéda au docteur Smith comme directeur de l'école de Westminster, et conserva cette position jusqu'en 1802, époque à dater de laquelle son savoir et ses prédications lui valurent divers bénéfices ecclésiastiques. Outre un certain nombre de *sermons* (1) où la politique se mêle à la théologie (Vincent était un ardent conservateur), il a laissé sur la philologie et l'histoire ancienne plusieurs ouvrages estimés; nous citerons: *De legione Manliana*; Londres, 1793, in-4° : il y établit un accord entre les descriptions, apparemment contradictoires, de la légion romaine données par Polybe et par Tite Live; — *The Origination of the greek verb, an hypothesis*; ibid., 1794, in-8°; — *The Voyage of Nearchus to the Euphrates, from the original journal preserved by Arrian*; ibid., 1797, in-4° : suivi, en 1800, du *Periplus of the Erythræan sea, containing an account of the navigation of the ancients from Suez to the coast of Zanguebar*; la seconde partie de cet ouvrage, relative à la navigation du golfe d'Ælana à l'île de Ceylan, ne fut publiée que quelques années après. Ces trois derniers travaux, réimpr. sous le titre général de *History of the commerce and navigation of the ancients in the Indian Ocean* (Londres, 1807, 2 vol. in-4°), sont un des recueils les plus utiles et les plus importants que les savants modernes aient rédigés sur l'histoire de la navigation chez les anciens. Vincent est aussi l'auteur de nombreux articles insérés dans le *Classical Journal* et le *British critic*.

Chalmers, *General biogr. dict.* — Edw. Nares, sa *Vie*, à la tête des *Sermons*.

VINCENT (*François-André*), peintre français, né le 30 décembre 1747, à Paris, où il est mort, le 3 août 1816. Il était fils de *François-Élie* VINCENT, habile miniaturiste, qui mourut à Paris, le 29 mars 1790. Grâce à l'intervention du peintre suédois Roslin, que ses heureuses dispositions avaient frappé, il obtint de son père la permission d'entrer dans l'atelier de Vien. A dix-neuf ans il fut jugé digne du second prix de Rome (1766), et à vingt-et-un il remporta le premier (1768), sur le sujet de *Germanicus apaisant la sédition dans son camp*. Arrivé à Rome, la religion protestante, à laquelle il était sincèrement attaché, lui attira d'abord l'animadversion de Natoire, alors directeur; mais, protégé par l'ambassadeur de France lui-même, il put se livrer tout entier à l'étude de l'antique et des maîtres, en particulier de Raphael, d'après lequel il exécuta un grand nombre de dessins d'une beauté et d'une exactitude remarqua-

(1) En 1856 l'Académie des inscriptions a proposé comme sujet de prix la recherche des sources du *Speculum historiale*, c'est-à-dire la recherche des auteurs compilés, mais pas toujours nommés par Vincent de Beauvais. Le prix a été remporté par M. Boutaric. Quand M. Boutaric aura publié son mémoire, qui contient des tables exactes et curieuses, on saura que Vincent a mis peu du sien dans le *Speculum historiale*.

(1) Un de ces sermons (*A sermon preached at St-Margaret for the Grey-Coat school*; 1792, in-8°), imprimé, aux frais et à la demande de l'association contre les républicains, s'est répandu à vingt mille exemplaires. Les *Sermons* de Vincent forment 2 vol. in-8°, 1819-1836.

bles. De retour à Paris, il entra dans l'Académie royale, et devint agréé (31 mai 1777), sur un *Saint Jérôme* (musée de Montpellier), titulaire le 27 avril 1782, et professeur le 31 mars 1792. En même temps il exposa aux salons de 1777 à 1801 de nombreuses compositions, toujours remarquées, entre autres, en 1777, *Bélisaire réduit à la mendicité* (musée de Montpellier); en 1779, *le Président Molé saisi par les factieux près de la Croix du Trahoir*, le chef-d'œuvre de Vincent, dont l'original orne aujourd'hui la salle du corps législatif, et dont une copie faite par l'auteur lui-même fut donnée par Louis XVI au président Molé; en 1781, *le Combat des Romains et des Sabins*; en 1783, *le Paralytique guéri à la piscine* (église de l'hôpital de Rouen); en 1787, *Henri IV rencontrant Sully blessé à la bataille d'Ivry*, et en 1789, *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone* (tous deux au Louvre); en 1792, *la Leçon de labourage* (musée de Bordeaux), et en 1795, *Guillaume Tell renversant la barque qui porte Gesler*. Membre de l'Institut dès sa création en 1796, Vincent fut sous l'empire nommé chevalier de la Légion d'honneur et professeur à l'École polytechnique (23 nov. 1808). On a encore de lui : *Arria et Pætus*, *Pyrrhus à la cour de Glaucias* (1788), *Boyer-Fonfrède et sa famille* (musée de Versailles), et un *portrait de Bergeret* (musée de Besançon). Ses principaux élèves furent Guyard, Thevenin, Meynier, Mérimée, Pajou, Labadie, Ansiaux, etc.

Quatremère de Quincy, *Notice sur Vincent*; Paris, 1817, in-4°. — *Le Pausanias français*, 1806. — *Revue univ. des arts*, 1863, t. XVII, p. 40.

VINCENT (*Adélaïde* LA BILLE DES VERTUS, Mme), peintre, femme du précédent, née en 1749, à Paris, où elle est morte, le 8 avril 1803. Élève de Vincent père et de Delatour, elle avait épousé en premières noces le sculpteur Guyard. Nommée premier peintre de Mesdames de France, elle fut reçue à l'Académie de peinture le 31 mai 1783, la même année que Mme Vigée-Lebrun, sur le *portrait de Pajou* (musée du Louvre). Elle a composé un grand nombre d'ouvrages, qui se distinguent par la fermeté du dessin et par la vigueur du coloris.

J. Lebreton, *Notice sur Mme Vincent*; Paris, 1803.

VINCENT (*François-Nicolas*), agent révolutionnaire, né en 1767, à Paris, où il est mort, le 24 mars 1794. Son père, qui était concierge dans une prison de Paris, lui fit donner quelque instruction, et il exerçait les fonctions de clerc chez un procureur à l'époque où la révolution commença. Membre du club des Cordeliers, il s'y fit bientôt remarquer par ses violences, et prit place parmi les plus ardents meneurs le 10 août 1792. Pache lui donna, au mois d'octobre, une place de chef de bureau dans le ministère de la guerre. Renvoyé par Beurnonville (fév. 1793), Vincent fut rappelé par Bouchotte et nommé secrétaire général. Dès lors les Cordeliers furent les maîtres à la guerre; on n'y voyait plus que les hommes de ce parti, qui avait pour chefs Vincent et Ronsin, Hébert, Chaumette et Clootz. Le despotisme de Vincent dans ses bureaux fut poussé si loin, et ses menaces contre la Convention devinrent si audacieuses que Fabre d'Églantine le dénonça, en même temps que Ronsin. Tous deux furent arrêtés, le 17 décembre 1793, et emprisonnés au Luxembourg, où leurs violences remplirent d'effroi les autres détenus. « Vincent, dit M. Thiers, était une espèce de frénétique dont le fanatisme allait jusqu'à la maladie, et chez lequel il y avait encore plus d'aliénation que d'ambition personnelle. » Le comité de salut public fut bientôt obligé de lui rendre la liberté, ainsi qu'à Ronsin; mais il ne tarda pas à voir qu'il venait de déchaîner des furieux, prêts à tout pour se venger. Ils tenaient des discours d'une férocité qui allait jusqu'à la démence. Vincent, compris dans le procès des Hébertistes, fut condamné à mort. En entendant son arrêt, il fut pris de convulsions, qui n'étaient pas calmées lorsqu'on le conduisit à l'échafaud.

Thiers, L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.* — Esquiros, *Hist. des montagnards*.

VINCI (*Leonardo da*), peintre, sculpteur et architecte italien, né en 1452, au château de Vinci, près Florence, mort le 2 mai 1519, au château de Clou, près d'Amboise (France). Il était fils naturel de Pietro da Vinci, qui fut en 1484 notaire de la seigneurie de Florence; on ne connaît pas le nom de sa mère. Il montra tout jeune une aptitude singulière pour les arts du dessin, ainsi que pour les mathématiques et la musique. Des dessins, qu'il exécuta en toute liberté et loin de toute influence, dénotaient déjà une habileté suffisante pour que son père en montrât quelques-uns à Verocchio (*voy.* ce nom). Cet artiste, surpris, accepta volontiers la tâche de diriger un élève de si grande espérance. Mieux qu'aucun de ses contemporains, il était à même de deviner les hautes destinées qui attendaient Léonard, et il n'est que juste de reconnaître qu'il s'efforça d'encourager les tentatives de son élève plutôt que de lui imposer ses procédés et sa manière de voir. Celui-ci acquit promptement une sûreté de main et une aisance de travail qui lui permirent de se passer de maître, et il est permis de supposer qu'en 1472 il avait quitté l'atelier de Verocchio. Avant cette date, il avait déjà produit quelques peintures qui ont été conservées. On voit à l'Académie de Florence un tableau de Verocchio, *le Baptême de Jésus*, dans lequel, si l'on en croit une légende très-admissible, Léonard aurait peint la tête d'un des anges agenouillés. On y voit aussi une *Tête de Méduse*, œuvre de jeunesse exécutée avec une minutieuse précision et une énergie extraordinaire, et qui avait été originairement vendue 300 ducats au duc de Milan. D'autres ouvrages, dont la men-

tion seule est venue jusqu'à nous, datent également de la jeunesse de Léonard, entre autres un carton d'*Adam et Ève* destiné à être exécuté en tapisserie pour le roi de Portugal, un *Neptune* qui avait été commandé par Antonio Segni, et une *Vierge* dite *à la Carafe*, que d'Argenville affirme avoir existé encore au Vatican au dix-septième siècle, c'est-à-dire vers 1683. Peu de temps après être sorti de l'atelier de Verocchio, Léonard dut exécuter deux œuvres admirables, *l'Adoration des Mages* de la galerie des *Uffizi*, et *la Vierge aux rochers*, du musée du Louvre. *L'Adoration des Mages* n'est qu'une vaste ébauche, un camaïeu sous lequel apparaissent çà et là de puissants traits de plume. De nombreux croquis conservés dans les musées de Florence, de Milan, de Parme et de Paris, croquis exécutés en vue de ce tableau, nous montrent le soin que Léonard avait pris de rendre son œuvre parfaite; et pour expliquer les motifs qui l'empêchèrent de la terminer, il faut songer d'une part au caractère toujours inquiet de Léonard, et de l'autre à son départ précipité pour Milan. *La Vierge aux rochers*, peinte dans cette ville pour l'église des Franciscains et acquise par François Ier, est une œuvre finie avec le soin le plus précieux. D'autres travaux, d'un genre différent, signalèrent la présence de l'éminent artiste dans la haute Italie. Vasari raconte que la première fois que Léonard parut devant Louis Sforza, ce fut dans une fête que donnait le duc; il se présenta avec une lyre façonnée de ses mains, et ravit tellement l'assemblée par les sons mélodieux qu'il en sut tirer que, malgré le grand nombre de musiciens présents à cette fête, tous les suffrages furent pour lui. Louis Sforza, grand amateur de musique, chercha dès lors à s'attacher Léonard, et lui commanda une *Nativité de Jésus*, qu'il donna plus tard à l'empereur Frédéric III. Ce panneau a disparu, ou du moins on ignore ce qu'il est devenu.

C'était sur le désir exprimé par le duc que Léonard avait quitté Florence pour se rendre à Milan, et la réception splendide qui lui fut faite par Louis le More s'explique lorsqu'on songe aux talents variés et à la réputation, déjà immense à cette époque, de Léonard de Vinci. Un document précieux, relatif à ce voyage, est venu jusqu'à nous: c'est une lettre adressée par Léonard au duc de Milan, lettre dont nous transcrivons les passages suivants :

« J'ai un moyen de faire des pontons très-légers, faciles à transporter, avec lesquels on peut poursuivre ou éviter l'ennemi. Je puis en construire aussi qui soient incombustibles, qui puissent résister à la bataille, et de plus faciles à jeter et à lever. — Je sais de quelle manière, pendant le siége d'une place, on peut tarir l'eau des fossés, et faire une grande quantité de ponts volants à échelons, ainsi que d'autres instruments nécessaires pour faire réussir pareille opération. — Item, si par la hauteur des bords et par la conformation naturelle du lieu, on ne pouvait faire usage de bombardes, je saurai détruire toute place forte, si elle n'est pas bâtie sur le roc. — Je possède encore le secret de faire des bombardes faciles à transporter, avec lesquelles on peut lancer en détail la tempête, et dont la fumée, en frappant les ennemis d'épouvante, les jette dans la confusion. — Item, au moyen de chemins creux, étroits et tracés en zigzag, j'ai le moyen de faire parvenir les troupes sans aucun bruit, jusqu'à un certain (ici un mot laissé en blanc) dans le cas où il faudrait passer sous des fossés ou quelque ruisseau.

Item, je fais des chariots couverts que l'on ne saurait détruire, avec lesquels on pénètre dans les rangs de l'ennemi et on détruit son artillerie. — Là où les bombardes ne pourraient produire leur effet, je composerai des catapultes, des balistes ou d'autres instruments dont l'effet est admirable et tout à fait inconnu. — Dans le cas où l'on serait en mer, je puis employer beaucoup de moyens offensifs et défensifs, entre autres, construire des vaisseaux à l'épreuve des bombardes, puis composer des poudres et des fumées. — En temps de paix, je crois pouvoir bien remplir, et sans craindre la comparaison avec personne, l'office d'architecte, soit pour les édifices publics et privés, soit pour ceux qui servent à la conduite et à la distribution des eaux.

« Item, je puis conduire et mettre à fin toute espèce de travaux de sculpture en terre, en marbre et en bronze. — Item, en peinture, je puis faire ce que l'on désirera tout aussi bien que qui que ce soit.

Il est curieux de voir, dans ce mémoire, Léonard faisant à Louis le More ses offres de service insister beaucoup plus longuement sur ses connaissances scientifiques que sur ses facultés d'artiste; ce n'est en effet qu'en finissant qu'il se déclare capable d'exécuter la statue de François Sforza et de faire en peinture tout aussi bien que qui que ce soit. Cette bizarrerie s'explique si l'on admet qu'il ait été appelé à Milan pour se mettre à la tête d'une académie comprenant à la fois tout ce qui touchait aux sciences et aux beaux-arts. Dès son arrivée à Milan il s'occupa activement de cette institution, et il est permis de supposer que c'est vers cette époque qu'il composa un certain nombre des manuscrits qui nous ont été conservés. On ne trouve en effet qu'assez tard, vers 1490 seulement, trace de quelques peintures de lui, comme le portrait de la maîtresse du duc, *Cecilia Gallerani* (une copie est au musée de Brera), une *Vierge portant l'enfant Jésus*, aujourd'hui en Angleterre, dans la collection Davenport Bromley, et les portraits de *Louis le More* et de sa femme *Béatrice d'Este*, dans la galerie Ambroisienne à Milan. Ces deux derniers portraits sont peints avec une certaine sécheresse, et leur authenticité ne devient incontestable qu'après un examen très-attentif qui permet de constater la singulière beauté du dessin, et la perfection du modelé.

En 1489, Léonard avait été chargé des décorations faites à l'occasion du mariage de Jean-Galéas Sforza avec Isabelle d'Aragon. En 1491 il travailla au dôme de Milan, et en 1493 il fit le second modèle pour la statue équestre de François

Sforza. C'est pour cet important travail, qui fut, assure-t-on, terminé, mais que détruisirent, en 1499, les troupes du roi Louis XII, que Léonard composa un *Traité complet de l'anatomie du cheval*, ouvrage demeuré manuscrit et qui subit le même sort que la statue. Le modèle de ce monument fut exposé à l'époque des noces de l'empereur Maximilien avec Bianca-Maria Sforza (1494); les dimensions en étaient énormes, et 200,000 livres de bronze devaient être absorbés pour couler cette statue, qui, si l'on en croit Pacioli, aurait même été fondue. Après avoir tracé au pied du calvaire peint par Montorfani les figures, aujourd'hui tout à fait dégradées, de Louis le More, de Béatrice d'Este et de leurs enfants, Léonard entreprit l'œuvre la plus importante de sa vie, *la Cène* du réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, qui est peut-être bien le chef d'œuvre de la peinture moderne. Cette composition, bien connue par l'estampe célèbre de Raphael Morghen, l'occupa certainement bien avant 1497, où il commença de la peindre. La recherche exacte des sensations diverses qu'éprouvent les apôtres entendant le Christ prononcer ces mots : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira », força Léonard à se préparer de longue date à étudier la physionomie humaine sous ses aspects les plus divers, et un certain nombre de dessins, tracés précieusement d'après des têtes ridicules et grotesques, semblent exécutés par l'artiste en vue de connaître à fond le jeu si divers de la physionomie. Malheureusement cette peinture, dans laquelle Léonard avait épuisé toutes les ressources de son génie, est aujourd'hui dans un état de dégradation presque complet. L'humidité de la muraille, le peu de respect des religieux dominicains, premiers dépositaires de ce chef-d'œuvre, l'ignorance des soldats autrichiens et français tour à tour habitants de cet ancien couvent converti en caserne, des retouches imprudentes enfin, ont à peu près anéanti cet ouvrage admirable, dont le succès fut tellement grand à son apparition que l'on signale à présent encore plus de vingt copies presque contemporaines de l'original, et dont quelques-unes semblent dignes d'avoir été faites dans l'atelier même de Léonard. Au nombre de ces dernières il faut compter le tableau attribué à Marco d'Oggione, qui se voit à l'Académie de Londres, la toile assez réduite du musée du Louvre, une copie à l'huile conservée à Milan, et une autre copie, également attribuée à Marco d'Oggione, placée dans l'église de Saint-Barnabé à Milan. « Le mérite éminent de cette composition, dit M. Delécluze, ce qui lui donna une importance prodigieuse lorsqu'elle apparut, c'est la profondeur et la vérité avec lesquelles les passions de l'âme sont peintes sur les traits des apôtres, et la gradation délicate et savante à l'aide de laquelle le peintre s'est élevé depuis les traits bas et repoussants de Judas, jusqu'à la douceur angélique de saint Jean et à la divinité du Christ. Avant Léonard de Vinci, aucun artiste moderne n'avait exprimé cette gamme ascendante et descendante de la beauté dans la forme, en s'en servant comme du signe visible au moyen duquel se manifestent les traits de l'intelligence, les mouvements du cœur et l'élévation de l'âme. » Si les copies anciennes de *la Cène* ne donnent qu'une idée fort imparfaite de ce que devait être la peinture originale, quelques études dessinées par le maître lui-même et conservées au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, après avoir appartenu à sir Thomas Lawrence et au roi de Hollande, permettent de la mieux juger. Le dessin de la tête du Christ que possède le musée de Brera donne, assure-t-on, une idée exacte des dessins relégués en Russie. Deux autres dessins pour la même tête, conservés à l'Ambroisienne, montrent la persistance que mit Léonard à concevoir la figure du Christ, pour laquelle il désespérait de trouver sur la terre un modèle assez accompli.

En 1499 *la Cène* était terminée, et l'artiste reprenait le modèle de la statue équestre de François Sforza lorsque les troubles politiques arrêtèrent encore cette entreprise. Louis XII, devenu maître du Milanais, fit ou laissa détruire tout ce qui pouvait rappeler à Milan la présence des Sforza, et la statue de leur glorieux chef ne fut pas épargnée. Loin de suivre le duc dans sa fuite, Léonard était resté à Milan (sept. 1499); mais lorsqu'il se fut convaincu que les vainqueurs faisaient assez peu de cas de ses talents, il retourna à Florence (1500), en compagnie de son élève favori, Salai, et de son ami Luca Pacioli. Bien accueilli du gonfalonier Pietro Soderini, qui lui fit accorder une pension annuelle, il rédigea d'abord plusieurs projets pour rendre l'Arno navigable, puis il se remit à la peinture, et exécuta trois œuvres admirables, qui sont au musée du Louvre, le portrait de *Madonna Lisa del Giocondo*, dite *la Joconde*, celui de *Ginevra di Amerigo Benci*, dite *la belle Ferronnière*, et *la Vierge sur les genoux de sainte Anne*. Il est superflu de décrire ici *la Joconde*; tous ceux qui l'ont vue sont demeurés surpris du charme indéfinissable de cette tête bizarre et au premier aspect insaisissable, « et d'une exécution, dit Vasari, à faire trembler et reculer l'artiste le plus habile du monde qui voudrait l'imiter ». Il existe de ce portrait de nombreuses copies, et M. Clément, qui indique celles qui se trouvent à Madrid, à Munich, chez MM. Hume et Woodburn à Londres, à l'Ermitage, chez le prince Torlonia à Rome, et à Florence dans la *Casa* Mozzi, assure qu'une des meilleures qu'il ait vues fait partie de la collection Brownlow. Celui de *la Belle Ferronnière* n'a pas aussi longtemps préoccupé Léonard; son exécution précieuse et sa physionomie bien caractérisée et toute sympathique méritent cependant à cette figure une place importante dans l'œuvre du maître. Quant à *la Vierge assise sur les genoux de sainte Anne*, nous ne sau-

rions nous ranger à l'avis de ceux qui attribuent ce tableau à l'un de ses élèves; aucun n'a poussé aussi loin la finesse des expressions, le charme du modelé et la science du coloris. De nombreuses copies dispersées dans les plus riches collections de l'Europe, entre autres celles des musées de Brera, de Munich et de Florence, attestent le haut mérite que l'on sut de tout temps reconnaître à ce panneau transporté assez récemment sur toile. On regarde encore comme ayant été peinte vers la même époque une charmante *Tête de Vierge*, qui se trouve au musée de Parme; l'authenticité de cette suave figure a été, comme la plupart des œuvres de Léonard, contestée, quoique chacun en ait reconnu la singulière beauté et l'expression suave.

En 1502, César Borgia nomma Léonard architecte et ingénieur en chef de ses États. Après avoir parcouru la Toscane pour surveiller les travaux que le duc faisait faire, notamment la canalisation de l'Arno dans les environs de Pise, Léonard revint passer à Florence quelques mois; pendant son séjour dans cette ville, il perdit son père (1504), et c'est presque aussitôt après cet événement, qui le laissait seul, qu'il se rendit probablement dans l'Italie centrale. On ne trouve en effet antérieurement aucune trace de son passage à Rome, et la fresque superbe de San-Onofrio, qui représente *la Vierge et le donataire*, témoigne que le grand artiste demeura au moins quelque temps dans la ville éternelle. Il se reprit a plusieurs fois pour terminer le carton qui devait faire face dans le palais vieux à la composition de Michel-Ange. C'est de 1501 à 1505, en effet, qu'il exécuta cette œuvre célèbre, aujourd'hui détruite et connue uniquement par une gravure de Gérard Edelinck, qui ne retrace qu'un des groupes principaux connu sous la dénomination des *Quatre Cavaliers* (1). Contre sa coutume, il avait choisi un sujet très-mouvementé; il avait voulu représenter *la Bataille d'Anghiari*, et ce carton, terminé en 1505, reçut même un commencement d'exécution. Bientôt il renonça à cette gigantesque entreprise, reprit l'ébauchoir, fit les modèles des trois statues qui surmontent la porte septentrionale du baptistère de Florence, et confia à Francesco Rustici le soin de les couler en bronze. A peine cet ouvrage fut-il terminé qu'il se rendit à Milan (1507), et c'est alors que s'établirent ses relations avec le maréchal de Chaumont. Cependant Soderini lui reprochait amèrement dans ses lettres de ne pas terminer le carton de *la Bataille d'Anghiari*. Léonard, froissé de ces récriminations, rassembla la somme d'argent, équivalant aux avances qui lui avaient été faites, et porta cette somme au gonfalonier, qui ne voulut pas, il est vrai, l'accepter. Ce différend ne laissa pas que de contribuer à éloigner Léonard de Florence; il n'y demeura que de rares intervalles; de 1506 à 1507, il y fit cependant deux tableaux que possède le musée du Louvre, *Saint Jean-Baptiste* et *Bacchus*, et deux *Madones* dont on ne retrouve nulle part la trace. En 1507, il peignit son propre portrait (galerie des Uffizi), admirable toile qui donne une noble idée de cette organisation merveilleuse. En 1508, il écrivit son traité *Sur la Canalisation de la Martesana*, et ne se remit à la peinture qu'après avoir achevé le réservoir du canal de San-Cristoforo. L'année suivante il exécuta dans la maison de campagne de son ami Melzi, et avec l'aide de celui-ci, une fresque admirable à moitié détruite aujourd'hui, et qui avait pour sujet *la Madone avec l'enfant Jésus* (1509). A la même époque, suivant une hypothèse tout à fait probable, il dessina une *Léda* (1), dont la peinture originale n'est pas connue, mais dont un dessin existe dans la collection particulière de la reine d'Angleterre. Un procès que Léonard intenta à ses frères à la suite de la mort de son oncle Francesco da Vinci le rappela à Florence en 1511; au bout de quelques mois il retourna à Milan. On n'a pas de documents certains sur les travaux qui l'occupèrent pendant ce nouveau séjour; on pense qu'il y peignit alors le portrait du duc Maximilien Sforza. Après la défaite des Français à Novare, il revint encore une fois dans sa patrie, et partit, le 24 septembre 1514, avec Julien de Médicis, qui allait assister au sacre de Léon X. Il ne fut pas accueilli à Rome avec la distinction qu'il méritait. On a voulu voir dans la réception froide qui lui fut faite une jalousie de la part des grands artistes alors dans tout l'épanouissement de leur gloire, et on attribue encore à la facilité avec laquelle Léonard avait salué tous les vainqueurs l'indifférence dont il fut l'objet; ce qui est incontestable, c'est que Léonard de Vinci, froissé dans son amour-propre, quitta en 1514 l'Italie pour ne plus y revenir. Il retourna à Milan, où se trouvait François Ier, contribua aux fêtes qui furent données à ce prince, et l'accompagna en France lors de son retour. Léonard se fixa au château de Clou, près d'Amboise, avec son ami Melzi, et après avoir tenté de mettre à profit ses connaissances mathématiques pour faire passer un canal au milieu de la Sologne, il mourut le 2 mai 1519. Il était âgé de soixante-sept ans.

Le testament de Léonard de Vinci, publié par Amoretti, nous le montre parfait chrétien et plein de reconnaissance pour ses frères, pour ses amis et fidèles serviteurs Melzi, Salai et de Vilanis; il lègue à chacun d'eux, après avoir fait la part des pauvres, ce qui lui reste et ces innombrables croquis qui font aujourd'hui la fortune de ceux

(1) On sait avec quelle liberté l'artiste flamand interprétait les tableaux qu'il tentait de copier, et combien son originalité propre s'opposait à toute reproduction fidèle. Il faut donc ne reconnaître à cette estampe d'autre mérite, abstraction faite de l'habileté singulière du graveur, que celui de retracer les lignes principales du groupe le plus important d'une composition perdue. Une lithographie exécutée d'après un dessin que possédait le peintre Bergeret en donne une idée plus complète, mais sans transmettre davantage le caractère original.

(1) Une gravure récente de J.-M. Leroux a popularisé cette charmante figure.

qui les possèdent. Melzi fut l'heureux héritier de tous les manuscrits de son ami, et après avoir passé de mains en mains ces inappréciables agendas sont devenus pour la plupart la propriété de la France. Il est impossible de donner une description détaillée de ce que contient chacun de ces manuscrits; outre la difficulté matérielle que l'on éprouve à les lire (ils sont écrits à l'envers et ne peuvent être déchiffrés qu'à l'aide d'un miroir), nous avouons notre incompétence en matière scientifique, et nous renvoyons le lecteur au mémoire lu en 1797 à l'Institut national par J.-B. Venturi, et principalement au t. III de l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie*, de M. Libri. Les savants trouveront dans ces publications faites avec une érudition spéciale le germe de découvertes récemment approuvées, et pourront se faire ainsi une idée exacte des connaissances multiples et du génie exceptionnel de Léonard de Vinci. On trouvera aussi dans *le Cabinet de l'Amateur* (1862, p. 49-66), une liste et une analyse sommaire des manuscrits aujourd'hui connus du maître florentin.

La question de savoir si Léonard a gravé a été soulevée plusieurs fois, et n'est pas encore résolue d'une façon définitive; cependant il est permis de croire que cet esprit, toujours en quête de nouveautés, s'est essayé également dans un art qui en était encore à ses débuts. Loin de prétendre qu'il ait gravé les bois qui ornent la *Divina proportione* de Lucà Pacioli, nous nous bornons à lui attribuer trois têtes de chevaux qui existent au cabinet des estampes de Paris, à l'Ambroisienne de Milan, et dans la bibliothèque particulière de la reine d'Angleterre, et que M. Passavant donne au maître de Léonard, à Verocchio.

Georges Duplessis.

Lettre de Mariette sur Léonard de Vinci, 1767. — Amoretti, *Memorie storiche sulla vita... di L. da Vinci*; Milan, 1784, 1804, in-8°. — Dom. Pino, *Storia genuina del Cenacolo di L. da Vinci*, 1796. — Venturi, *Essai sur les ouvrages physico-mathém. de L. de Vinci*; Paris, 1797, in-4°. — Gault de Saint-Germain, *Vie de Léonard de Vinci*; Paris, 1803, in-8°. — L'abbé Guillon, *Cénacle de L. de Vinci*; Milan, 1811, in-8°. — G. Bossi, *Vita di L. de Vinci*; Padoue, 1814, in-4°. — Braun, *L. da Vinci's Leben*; Halle, 1819, in-8°. — J.-W. Brown, *Life of L. da Vinci*; Londres, 1828, in-8°. — Gallenberg, *Leon. da Vinci*; Leipzig, 1834, in-8°. — Delécluze, *Essai sur L. de Vinci*; Paris, 1844, in-8°. — Ranalli, *Considerazioni intorno a L. da Vinci*; Florence, 1843, in-8°. — Rigollot, *Catalogue de l'œuvre de L. de Vinci*; 1849. — A. Dumesnil, *Léonard de Vinci*; Paris, 1850, in-8°. — F. Rio, *L. de Vinci et son école*; Paris, 1855, in-8°. — Ch. Clément, *Michel-Ange; L. de Vinci, Raphael*; Paris, 1861, in-18. — Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, Lanzi, Ticozzi. — Fantozzi, *Descriz. di Firenze*. — Lavice, *Musées d'Italie*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — G. Planche, *Portraits*. — Libri, *Hist. des mathém. en Italie*, t. III.

VINCIGUERRA (*Marco-Antonio*), poëte italien, qui vivait au quinzième siècle. On ne sait rien de sa naissance, ni de sa mort, et fort peu de choses sur sa vie. Il eut longtemps le titre de secrétaire de la république de Venise, se rendit auprès du pape Innocent VIII comme orateur de la république, et fut envoyé, en 1480, dans l'île de Veglia, pour disputer sa possession aux comtes de Frangipani, qui l'avaient usurpée. Vinciguerra est regardé comme le créateur de la satire en Italie; il ne faut pas pourtant s'attendre à trouver dans ses vers des personnalités, des allusions, des traits malins; ses œuvres ressemblent plus à de petits traités de morale qu'à des satires proprement dites. Elles sont écrites en tercets un peu secs et rudes; mais on y trouve du feu, de l'énergie, de la couleur, de l'originalité, des métaphores hardies, dont l'audace même est parfois excessive et va jusqu'à la limite du mauvais goût. Ce qui le distingue surtout et lui donne une place élevée parmi les poëtes, c'est le sentiment mélancolique avec lequel il parle des faiblesses, des vices et des souffrances de l'homme sur cette terre. L'Italie en proie aux sept péchés mortels, la brièveté de la vie, la lutte presque toujours impuissante de l'âme contre les sens, les tourments qui s'attachent à la possession de la femme, tous ces sujets si graves pour la poésie lui inspirent des vers puissants, élevés, convaincus, dont le pathétique vient heureusement adoucir l'austérité. Les contemporains leur firent un accueil enthousiaste, et l'on frappa une médaille en son honneur. L'œuvre de Vinciguerra, intitulé : *Opera nuova*, parut à Bologne, 1495, in-8°, et fut réimpr. à Venise, 1517, in-12, et 1527, 1538, in-8°. Sansovino l'a insérée dans les *Satire* (Venise, 1560, in-8°). L'auteur avait d'abord publié séparément sa cinquième satire : *Chronici liber, utrum deceat sapientem ducere uxorem, an in cœlibatu vivere* (Bologne, 1495, in-4°).

Sansovino, *Préface*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 2e part.; t. VII, 3e part. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. IX.

VINDEX (*Caius Julius*), général romain, né en Aquitaine, mort devant Vesontio (Besançon), en 68. Fils de sénateur et de race royale, au dire de Dion Cassius, il appartenait par là tout à la fois à la noblesse romaine et à celle de son pays. Il gouvernait la Lugdunaise en qualité de propréteur quand un voyage qu'il fit à Rome le rendit témoin des folies et des cruautés de Néron. La Gaule abhorrait ce misérable prince : Vindex, homme entreprenant et courageux, crut pouvoir compter sur elle pour le renverser. Dans cette pensée, il s'aboucha avec les principaux personnages de la contrée, qui d'un commun accord résolurent d'appeler à l'empire Galba, alors à la tête des légions d'Espagne (68). Cela fait, il proclama la déchéance de Néron et l'élévation de Galba. En même temps il envoyait des émissaires tant à Galba lui même, encore indécis, qu'aux généraux des armées du Rhin, et faisait répandre jusque dans Rome des proclamations où Néron était livré au mépris public. Bientôt proscrit, Vindex enchérit sur les promesses faites à qui livrerait sa tête, en l'offrant lui-même à qui lui apporterait celle de Néron. Les

légions du Rhin, jalouses de la préférence accordée à l'armée d'Espagne, vinrent, conduites par Verginius Rufus, assiéger Vesontio. Une conférence parut réconcilier Verginius et Vindex, qui fut autorisé à entrer dans la place. Mais l'armée du nord, en voyant ce mouvement, fondit sur les troupes de Vindex : ce fut le signal d'une horrible mêlée. Vindex, après avoir fait d'inutiles efforts, ainsi que Verginius, pour séparer les combattants, se frappa de son épée.

Dion Cassius, l. LXIII. — Suétone, *Nero*. — Tacite, *Hist.*, l. 1. — Plutarque, *Galba*. — Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*.

VINET (*Élie*), érudit français, né en 1509, au hameau des Vinets (1), près Barbezieux (Saintonge), mort le 14 mai 1587, à Bordeaux. Ses parents étaient des laboureurs aisés, qui lui donnèrent une éducation libérale. Après avoir terminé ses études à Poitiers, il ouvrit une école à Barbezieux, « dans le dessein d'amasser quelque argent, dit Niceron, pour faire le voyage de Paris, où il voulait aller pour se perfectionner dans la connaissance des belles-lettres et des mathématiques ». Accomplit-il ce dessein, ou continua-t-il d'instruire la jeunesse de sa province, c'est ce que le savant biographe ne dit point. Il ajoute seulement qu'André de Gouvea, ayant entendu parler avantageusement de lui, le fit venir à Bordeaux (1541) et l'attacha comme professeur au collége de Guienne qu'il dirigeait alors. Vinet compta parmi ses élèves le jeune Michel de Montaigne. En 1547 il accompagna en Portugal Gouvea, à qui le roi Jean III avait donné charge d'établir à Coïmbre un collége sur le modèle de celui de Bordeaux; mais au bout de quelques mois son maître mourut (9 juin 1548), et Vinet, de retour à Bordeaux, y reprit possession de sa chaire. En 1558 il remplaça Jean Gelida dans les fonctions de principal, et les remplit avec beaucoup d'assiduité pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'en 1583, où ses infirmités l'obligèrent à la retraite. C'était un homme grave, infatigable au travail, d'une érudition variée; de Thou, Cujas et Jos. Scaliger le tenaient en grande estime. Ses ouvrages originaux sont : *La Manière de faire les solaires ou cadrans;* Poitiers, 1564, in-4°; — *L'Antiquité de Bordeaux, de Bourg sur mer, d'Angoulême et autres lieux;* Bordeaux, 1565, 1574, in-4°, fig., et 1861, in-4° : ouvrage plein de recherches curieuses; — *L'Antiquité de Saintes et de Barbezieux;* ibid., 1571, in-4°, rare; —*Narbonensium votum et aræ dedicatio, monumenta Narbonæ reperta ann.* 1566; ibid., 1572, in-8°; — *De logistica;* ibid., 1573, in-8°; — *L'Arpenterie, livre de géométrie, en* VII *livres;* ibid., 1577, 1583, in-4°, fig.;— *Schola aquitanica;* ibid., 1583, in-12 : ce sont les règlements du collége de Guienne, dressés par Vinet. Critique habile et judicieux, possédant à fond la littérature ancienne, il a publié des édit. corrigées et enrichies de notes ou de commentaires de Sidoine Apollinaire (Lyon, 1552, in-8°), d'Eutrope (Poitiers, 1553, in-8°), du *Polyhistor* de Solin (ibid., 1554, in-4°), du traité *De rhetoribus* de Suétone (ibid., 1556, in-4°), de *la Sphère* de Sacrobosco (Paris, 1566, in-8°), de Perse (Poitiers, 1560, in-4°), de Florus (ibid., 1563, in-4°), des traités *De nummis, ponderibus, mensuris* (Paris, 1565, in-8°), de Priscien et autres; de celui *De die natali* de Censorinus (Poitiers, 1568, in-4°), avec une dissertation sur l'année romaine; de Pomponius Mela (Paris, 1572, in-4°), des œuvres complètes d'Ausone (Bordeaux, 1575, 1590, 1604, in-4°), etc. Il a traduit en latin, dans un style clair, facile et correct, Théognis (Bâle, 1543, in-8°), *la Sphère de Proclus* (Paris, 1557, in-8°), dont, en 1544, il avait donné une version française; l'abrégé de Michel Psellus sur la musique et la géométrie (Paris, 1557, in-8°), et deux livres d'Euclide (Bord., 1575, in-4°). Enfin on lui doit la plus ancienne traduction française de la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard (Poitiers, 1546, 1558, in-8°). P. L.

Sa *Vie*, dans les édit. d'Ausone, 1590 et 1604. — Sainte-Marthe, *Elogia*. — Gab. de Lurbe, *De illustr. Aquitaniæ viris*, p. 153. — De Thou et Teissier, *Éloges*. — Niceron *Mémoires*, t. XXX. — Joannet, *Éloge d'Élie Vinet*; Périgueux, 1816, in-8°.

(1) Ce hameau s'appelait *les Planches;* la famille Vinet, originaire du Poitou, lui imposa son nom en venant s'y établir en 1470.

VINET (*Alexandre-Rodolphe*), littérateur et théologien suisse, né le 17 juin 1797, à Ouchy (canton de Lausanne), mort le 10 mai 1847, à Clarens. D'une famille d'origine française, et fils d'un secrétaire au département de l'intérieur, il fit ses premières études sous la direction de son père et les continua à l'Académie de Lausanne, où il se distingua par un talent précoce pour les lettres. Chargé, en 1817, du cours de littérature française à l'université de Bâle, il occupa cette chaire pendant vingt ans, et acquit par son enseignement et ses écrits la réputation d'un critique unissant la finesse à la solidité. Aussitôt qu'il eut été nommé ministre (1819), il se mêla aux luttes qui divisaient alors les églises de la Suisse. C'était l'époque du *réveil*, ou des efforts de la conscience libre contre le culte officiel. Vinet fit partie de ces chrétiens qui voulurent fonder sur des principes d'indépendance une dévotion plus rigoureuse, et qu'on qualifia de *mômiers;* il fut un des plus dévoués défenseurs de la liberté de conscience. Son premier écrit, que la société de la morale chrétienne couronna, en 1823, d'après un rapport de M. Guizot, était un mémoire *Sur la liberté des cultes*. « On l'a vu, dit M. Saint-René Taillandier, attaquer le système des églises nationales avec autant de dignité que de vigueur; on l'a vu réclamer la liberté religieuse absolue, non-seulement la liberté de conscience, mais la liberté de culte; on l'a vu enfin demander la séparation du spirituel et du temporel, au nom des intérêts de l'âme. » En 1837, il fut appelé à

Lausanne pour y enseigner l'éloquence de la chaire, et devint un des maîtres les plus goûtés de l'Académie de cette ville, où professaient alors MM. Monnard, Vuillemin, secrétaire, Chappuis, Olivier, Mickiewicz et Sainte-Beuve. Mêlé de nouveau aux discussions religieuses, il fit partie de la commission chargée dans le canton de Vaud de constituer l'Église. N'ayant pu faire triompher ses convictions, il se sépara de l'Église officielle, et de concert avec quelques autres ministres forma une Église indépendante. Vers cette époque éclata la révolution qui mit aux mains des radicaux le gouvernement du canton (fév. 1845). La rigueur doctrinaire des *mômiers* et leur austère propagande, en blessant les instincts du peuple vaudois, avait favorisé et justifiait jusqu'à un certain point le triomphe des radicaux. Le 20 mai 1845, Vinet se démit de sa chaire d'éloquence; mais bientôt après, l'Académie de Lausanne le nomma professeur de littérature française. Ses écrits contre les tendances du nouveau gouvernement le firent révoquer, le 2 décembre 1846. Il continua ses cours dans sa maison, jusqu'à ce que sa santé, depuis longtemps ébranlée, le força de renoncer à tout enseignement. Il mourut à l'âge de cinquante ans. « Vinet, dit M. Sainte-Beuve, est à la fois un écrivain très-français et un écrivain tout à fait de la Suisse française... Chez lui, la régularité du raisonnement, la propriété un peu étudiée de l'expression laissent place à tout un atticisme véritable. Toutefois, on trouve encore, là où il est le plus parfait, quelques défauts essentiels à relever. Il y a des duretés de mots et d'images; il y a de ternes et pénibles endroits, des invasions du style doctrinaire et rationnel, qui font que tout d'un coup la transparence a cessé. Comme pasteur et prédicateur évangélique, il est le plus sympathique des protestants. Plusieurs de ses discours sont des modèles de ce genre, mi-partis de dissertation et d'éloquence, de cette psychologie chrétienne qui forme une branche nouvelle dans la prédication réformée... Comme professeur, il avait une éloquence élevée et pénétrante, un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému. » Vinet comme critique n'est pas moins remarquable; M. Sainte-Beuve fait ressortir chez lui une sagacité caractérisée de penseur, les qualités de précision, de propriété, de suite, de relief en peu d'espace, fondues entre elles et en équilibre avec le sujet même, et principalement une concision excellente qui, pour ainsi dire, frappe la pensée comme une médaille, et fait ressortir vivement tout point essentiel.

On a de Vinet : *Du respect des opinions*; 1824, in-8°; — *Sur la Liberté des cultes*; Paris, 1826, in-8°; — *Chrestomathie française*; Bâle, 1829-30, 1833-36, 3 vol. in-8°, graduée en trois parties pour l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr, avec des analyses, des notes, des notices sur les auteurs et trois discours excellents sur la littérature en général; deux volumes de cet ouvrage ont été réimpr. à part, sous les titres de *Littérature de l'enfance* (1839), et *Littérature de l'adolescence* (1841); — *Discours sur quelques sujets religieux*; Bâle, 1835, in-8°; 5e édit., Paris, 1853, in-8°; — *Essais de philosophie morale et de morale religieuse, suivis de quelques essais de critique littéraire*; Paris, 1837, in-8°; — *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux*; Paris, 1841, in-8°; 3e édit., 1848, in-8°; — *Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Église et de l'État*; Paris, 1842, 1858, in-8° : un des écrits les plus importants de l'auteur; — *Études évangéliques*; Paris, 1847, in-8°; — *Méditations évangéliques*; Paris, 1849, in-8°; — *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*; Paris, 1849, 2 vol. in-8°; — *Théologie pastorale, ou Théorie du ministère évangélique*; Paris, 1850, in-8°; — *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*; Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *Homilétique, ou Théorie de la prédication*; Paris, 1853, in-8°; — *Liberté religieuse et questions ecclésiastiques*, Paris, 1854, in-8°; — *L'Éducation, la famille et la société*; Paris, 1855, in-8° : recueil de morceaux, où l'on remarque principalement l'étude sur le *Socialisme considéré dans son principe*; — *Études sur Blaise Pascal*; Paris, 1856, in 8° : ouvrage où Vinet tourne ingénieusement au bénéfice du protestantisme les *Pensées* de Pascal; — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*; Paris, 1859, in-8°; — *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle*; Paris, 1860, in-8°. On a encore de Vinet une *Notice* sur P.-A. Stapfer, à la tête des *Mélanges* de cet écrivain (Paris, 1844), des articles dans le *Nouvelliste vaudois*, et un grand nombre d'études critiques sur les ouvrages contemporains dans *le Semeur*. J.-F. Astié a publié l'*Esprit d'Alexandre Vinet* (Genève, 1861, 2 vol. in-8°).

Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, t. II. — Edm. Scherer, *A. Vinet, sa vie et ses écrits*; Paris, 1853, in-8°. — Saint-René Taillandier, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janv. 1864.

VINNEN (*Arnold*), en latin *Vinnius*, jurisconsulte hollandais, né le 2 janvier 1588, à Monster, près La Haye, mort le 1er septembre 1657, à Leyde. Il était arrière-petit-fils de Bernard Vinnen, chancelier de Christiern II, roi de Danemark, qui se réfugia en Hollande lorsque ce prince fut privé de la couronne. Il étudia à Leyde, et obtint le grade de docteur en droit. Devenu en 1619 recteur du collége des humanités à La Haye, il exerça ces fonctions jusqu'en 1633, époque de sa nomination à la chaire du Digeste, de l'université de Leyde, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il joignait à beaucoup de pénétration et de jugement une profonde connais-

sance des langues anciennes, du droit, et des antiquités romaines. On a de lui : *Jurisprudentiæ contractæ, sive Partitionum juris civilis lib. IV*; La Haye, 1631, in-4°; Leyde, 1647, in-4°; Rotterdam, 1663, in-4°; — *In IV lib. Institutionum imperialium commentarius*; Leyde, 1642, in-4°; Amst., 1655, 1659, in-4°; 4e édit., Amst., Elsevier, 1665, in-4° : cette édition est fort belle; G. Heineccius en a donné une autre à Leyde, 1726, in-4° : cet ouvrage, fort estimé, et souvent réimprimé, fut mis à l'index en 1725, à cause du passage où l'auteur critique la désision du concile de Trente relative aux mariages des enfants, contractés sans le consentement de leurs parents; — *Justiniani Institutionum lib. IV, notis illustrati*; Leyde, 1646, pet. in-12; Amst., 1652, 1658, 1663, 1669, in-16; — *Tractatus IV de pactis, jurisdictione, collationibus et transactionibus*; Amst., 1651, in-12; Leyde, 1654, in-12; 4e édit., augmentée, et à laquelle sont joints deux discours de Simon Vinnius, fils d'Arnold; Rotterdam, 1664, in-4°; 6e édit., Utrecht, 1722, in-4°. Vinnius a publié comme éditeur le *Commentaire* de Gérard Tuning, son maître, *sur les Institutes* (Leyde, 1618, in-4°), et il a fait des additions au *Commentaire* de Matthieu Wesembeck *sur le Digeste et sur le Code* (Leyde, 1648, in-4°). E. R.

Ad. Beeckerts, *Oratio fun. in obitum A. Vinnii*; Leyde, 1657, pet. in-fol. — Paquot, *Mémoires*, t. II. — Ch. Pieters, *Annales de l'impr. des Elsevier*.

VINSAUF. *Voy.* GEOFFROI.

VINTIMILLE (*Jacques*, comte DE), littérateur et magistrat, né vers 1512, dans l'île de Cos ou Lango, mort en 1582, à Dijon. Il était issu des comtes souverains de Vintimille, de la branche des Lascaris, et descendait, par sa mère, des Paléologues, empereurs de Constantinople. Alexandre, son père, possédait quelques villes et châteaux sur la côte d'Italie, entre Nice et Gênes; les séditions fomentées par les Génois l'ayant forcé de s'expatrier, il se réfugia dans l'île de Rhodes, où résidaient quatre de ses frères, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, y épousa une riche veuve de l'île de Lango, et trouva la mort en 1522, au siége de Rhodes par Soliman II. Jacques, son second fils, aurait infailliblement péri dans le désordre qui suivit la prise de la ville, s'il n'avait été sauvé par le compagnon d'armes de son père, Georges de Vauzelles, et conduit en France. La famille de Vauzelles (*voy.* ce nom) l'accueillit généreusement, et lui fit donner une éducation conforme à sa naissance, l'envoyant successivement aux écoles de Lyon, de Paris et de Toulouse. A l'âge de vingt ans, Vintimille prit du service dans les armées françaises, et profita de leur séjour en Italie pour suivre, à Pavie, les leçons d'Alciat. Il accompagna Charles-Quint dans son expédition contre Alger (1541), visita l'Espagne et revint à Lyon. Il avait étudié avec succès l'histoire, la jurisprudence, les mathématiques et jusqu'à l'architecture, parlait avec facilité la plupart des langues anciennes et modernes, et cultivait tout à la fois la peinture, la musique et la poésie. Des connaissances si étendues, réunies à des talents si variés, lui valurent l'estime des lettrés, tels que Scève, Voulté et Marot, et la protection de François Ier et d'Henri II, qui le chargèrent de traduire en français plusieurs ouvrages grecs. Diane de Poitiers voulut aussi qu'il composât des devises pour le château d'Anet. Il fut pourvu, le 6 mars 1549, d'une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, à la tête duquel il se plaça bientôt par son mérite. Cette compagnie ayant refusé d'enregistrer l'édit du 17 janvier 1562, qui, dans un but de conciliation, faisait aux protestants quelques concessions relatives à l'exercice de leur culte, Vintimille se sépara de la majorité de ses collègues, fut banni comme suspect, par l'influence de Tavannes, et, voyant qu'on en voulait à sa vie, quitta la France. Mais bientôt rappelé, pour préparer avec L'Hospital la célèbre ordonnance de Moulins (1566), il fut déclaré bon catholique par lettres patentes du roi, procéda en 1569, avec Jean Begat et le premier président de La Guesle, sur la désignation des députés des trois états de la Bourgogne, à la réformation de la coutume de cette province, travail considérable et qui fut achevé en moins d'une année, et eut l'honneur, avec Jeannin, de préserver la Bourgogne des massacres qui suivirent la Saint-Barthélemy. Devenu veuf, il embrassa le sacerdoce, sans renoncer à ses fonctions.

Vintimille mérita, comme le dit Colletet, « la réputation qu'il eut de son temps de bien faire tout ce qu'il faisait ». Il résista, avec un sentiment du génie français bien remarquable chez un Grec, à l'introduction, témérairement tentée par Ronsard et son école, des idiotismes grecs et latins dans notre langue. Ses traductions, très-fidèles pour le temps, sont écrites d'un style simple et élevé. On trouve les mêmes qualités dans ses poésies latines, souvent peu correctes, mais qui s'élèvent parfois jusqu'à l'éloquence. On a de lui : *Carmen saturnalitium, ou Carme saturnal*, poëme en latin et en français, précédé de *Théagès, ou la Sapience*, par Tredehan; Lyon, 1564, in-4°; — *De victoria navali Christianorum adversus Turcas, non. oct. MDLXI*, poëme; Dijon, 1572, in-4°; — *Apologie et défense de Lysias, sur le meurtre d'Ératosthène*, avec un commentaire de Bugnyon; Lyon, 1576, in-8°; — *Macuti Pomponii, senatoris divionensis, monumentum a Musis burgundicis erectum et consecratum*; Paris, 1580, pet. in-8°. On lui doit une édit. du *Code*, des *Novelles* et du *Digeste* (Paris, 1548-50, 9 vol. in-8°), et il a trad. en français *la Cyropédie* (Paris, 1547, in-4°, et 1572, in-8°), ainsi qu'*Hérodien* (Lyon, 1554, in-fol.; Paris, 1580, in-4°). La Bibliothèque impériale de Paris pos-

sède de J. de Vintimille deux ouvrages inédits, un poëme latin *De bello rhodio*, fonds latin, n° 6069, et un *Discours des hommes illustres de la race des comtes de Vintimille*, fonds S.-Germ. fr., n° 1400. L. DE VAUZELLES.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — — Palliot, *Parlement de Bourgogne*. — Jacob, *De claris script. cabilonensibus*. — Moréri, *Dict. hist.* — De Colonia, *Hist. littér. de Lyon*. — De la Cuisine, *Hist. du parlement de Bourgogne*. — Ludovic de Vauzelles, *Jacques de Vintimille*; Orléans, 1865, in-8°, portr.

VINTIMILLE DU LUC (*Charles-Gaspard-Guillaume* DE), archevêque de Paris, né le 15 novembre 1655, dans le diocèse de Fréjus, mort le 13 mars 1746, à Paris. De la famille du précédent et de la branche des comtes du Luc, il était fils de François, maréchal de camp, mort le 2 février 1667, et d'Anne de Forbin, sa seconde femme. Aussitôt qu'il eut pris sa licence en Sorbonne, il obtint de son oncle Jean de Vintimille, évêque de Toulon, un canonicat dans sa cathédrale, et il était prieur de trois abbayes en Provence lorsqu'il fut désigné au siége épiscopal de Marseille (27 juin 1684); mais les démêlés de la France avec la cour de Rome retardèrent sa préconisation jusqu'au 9 janvier 1692. Il s'appliqua surtout à maintenir la discipline ecclésiastique, et travailla à de sages règlements qui furent proclamés dans le synode assemblé par ses ordres, le 6 avril 1698. Très-attaché aux droits du saint-siége, il publia la constitution d'Innocent XII contre le livre des *Maximes des Saints*, ainsi que celle de Clément XI, si connue sous le nom de bulle *Unigenitus*. Le 1er février 1708 il fut transféré à l'archevêché d'Aix, en remplacement de M. de Cosnac. Lors de la peste qui ravagea la Provence en 1720, ce prélat, non moins que Belzunce, s'illustra par son courage et par sa charité. Il était âgé de soixante-quatorze ans lorsque le choix de Fleury l'appela à remplacer sur le siége de Paris le cardinal de Noailles (12 mai 1729), qui venait de mourir. Également éloigné de l'exagération des jansénistes et des molinistes, il s'efforça tout d'abord d'arrêter les persécutions et les violences dont le monde religieux offrait alors le spectacle; mais peu familier avec les arguties théologiques et d'un caractère doux et faible, il ne fut pour ainsi dire qu'un instrument entre les mains du vieux ministre et surtout du théatin Boyer, qui prit beaucoup d'empire sur lui. Son premier soin fut de publier une ordonnance et une instruction pastorale pour l'acceptation de la bulle si passionnément disputée (29 sept. 1729). L'une et l'autre ayant été mal accueillies, il se plaignit au roi, et provoqua par sa lettre du 8 février 1730 l'édit du 24 mars suivant, par lequel il fut enjoint à tous les ecclésiastiques de signer le formulaire, sous la menace du retrait de leurs bénéfices. Malgré l'opposition du parlement, les mémoires des appelants réfractaires et les pamphlets qui attaquaient son administration, il ne s'arrêta pas dans la voie des rigueurs : en 1731 il condamna les prétendus miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris; en 1732, il fit fermer au nom du roi le petit cimetière de Saint-Médard (27 janv.), et il défendit, sous peine d'excommunication, la lecture des *Nouvelles ecclésiastiques* (27 avril), organe du parti janséniste. Ce dernier mandement, aussi inutile qu'impolitique, ne fit qu'exaspérer les esprits : vingt-deux curés de Paris refusèrent de le publier, le parlement le dénonça aux gens du roi pour être examiné, et cent cinquante-huit de ses membres donnèrent leur démission. L'archevêque, étourdi de tout ce bruit, eut la sagesse de temporiser, et après la sentence qu'il rendit le 8 novembre 1735 et qui déclara les miracles du diacre Pâris illusoires, cette agitation se calma un peu. Un des derniers actes de sa vie fut la publication pour le diocèse de Paris d'un nouveau bréviaire (1738), rédigé par Viger, Mesenguy et Coffin, et qui fut adopté par plus de cinquante diocèses de France. M. de Vintimille mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans passés, et eut M. de Bellefonds pour successeur. H. F.

Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*. — Fisquet, *France pontificale*.

VINTIMILLE (*Charles-François* DE), comte DU LUC, diplomate, frère aîné du précédent, né en 1653, mort le 19 juillet 1740, en son château de Savigny (Manche). Il servit dans la première compagnie des mousquetaires, et perdit le bras droit à la bataille de Cassel (1677). A la suite de cet accident, il passa dans le service de mer avec le grade de capitaine de galères, et prit part aux siéges de Roses et de Barcelone. Il était lieutenant de roi en Provence lorsqu'il reçut l'ambassade de Suisse (1708). Chargé de renouveler l'alliance de la France avec tout le corps helvétique, malgré les menées de la maison d'Autriche, il espéra de forcer les protestants par les catholiques, et conclut d'abord un traité avec ces derniers. Les cantons protestants, animés par les émissaires de Vienne, de Londres et de Hollande, regardèrent cet accord séparé comme une injure, refusèrent l'alliance, et comme ils étaient plus forts, quoique moins nombreux, se vengèrent en faisant durement sentir leur supériorité aux cantons catholiques. En 1714, du Luc fut nommé second plénipotentiaire à Bade, et en 1715, conseiller d'État d'épée et ambassadeur à Vienne. Protecteur de J.-B. Rousseau, il lui donna asile, lorsque le fameux procès des couplets l'obligea de quitter la France. Tout le monde connaît la belle ode que le poëte a dédiée au comte du Luc.

VINTIMILLE DU LUC (*Gaspard-Magdelon-Hubert* DE), comte du Luc, fils du précédent, né le 9 mars 1687, fut fait lieutenant général le 24 février 1738, et mourut le 17 mars 1748.

VINTIMILLE (*Jean-Baptiste-Félix-Hubert* marquis DE), comte DU LUC, fils du précédent, né le 23 juillet 1720, mort dans l'année 1775. Il

était mestre de camp, lorsqu'il consentit à épouser, le 27 septembre 1739, la maîtresse de Louis XV, Pauline Félicité de Mailly, qui était enceinte. Celle-ci mourut subitement, moins de deux ans après (9 sept. 1741). On prétendit d'abord que son mari l'avait empoisonnée; mais cette accusation était dénuée de preuves et même de vraisemblance, car en lui donnant sa main il avait agi en pleine connaissance de cause. Il fut nommé maréchal de camp le 10 mai 1742, et lieutenant général le 17 décembre 1759.

Son fils, *Charles-Emmanuel-Marie-Magdelon*, avait une grande ressemblance avec le roi, et les courtisans l'appelaient le *demi-Louis*.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Courcelles, *Dict. des généraux français.* — De Luynes, d'Argenson, *Mémoires.*

VINTIMILLE. *Voy.* APROSIO et LASCARIS.

VIO. *Voy.* CAJETAN.

VIOLE (*Daniel-Georges*), érudit français, né en 1598, à Soulaire (dioc. de Chartres), mort le 21 avril 1669, à Auxerre. Sa famille était noble et ancienne. Admis en 1623 parmi les bénédictins de Saint-Maur, il acheva ses études en théologie à Corbie, sous la conduite de dom Mongin, remplit différents emplois, et termina ses jours au milieu des recherches historiques et des exercices de piété. La plupart de ses travaux sont restés inédits; il n'en a publié que deux : *Vie de sainte Reine*; Paris, 1649, in-8°, et 1653, in-12 : il cherche à démontrer que le corps de cette sainte a été réellement transféré d'Alise à Flavigny, et qu'il y est resté; les cordeliers d'Alise, qui prétendaient le contraire, firent réfuter ses assertions par le P. Goujon; — *Vie de saint Germain d'Auxerre, avec un catalogue des hommes illustres de cette ville*; Paris, 1654, in-4°. Les ouvrages mss. de dom Viole sont : *Histoire de l'abbaye de Flavigny; Histoire de la ville et du diocèse d'Auxerre* (7 vol. in-fol.), dont l'abbé Lebeuf n'a pu tirer, dit-il, presque aucun parti; *Hist. abbatum monasterii S. Germani autissiodorensis* (5 vol. in-fol.), et *Hist. monasterii pontiniacensis* (de Pontigny), in-fol., publiée dans le *Thesaurus anecdoctorum* de Martène, t. III.

Liron, *Singularités hist.*, t. I, p. 478. — Le Cerf, *Bibl. de la congr. de Saint-Maur.* — Tassin, *Hist. littér. de la dite congr.*

VIOMÉNIL (*Antoine-Charles* DU HOUX, baron DE), général français, né à Fauconcourt (Vosges), le 30 novembre 1728, mort à Paris, le 9 novembre 1792. Issu d'une ancienne famille d'épée de Lorraine, il était à douze ans sous-lieutenant au régiment de Limousin, et capitaine à dix-neuf. Blessé en 1747 au siége de Berg-op-Zoom, il servit plus tard dans le Hanovre et en Corse, devint maréchal de camp le 3 janvier 1770, et partit l'année suivante pour la Pologne, où il combattit dans le parti des confédérés contre les Russes, et dirigea la défense du château de Cracovie. Envoyé dans l'Amérique, en 1780, pour commander en second sous les ordres de Rochambeau, il se comporta bravement à la prise de New-York et dans plusieurs autres circonstances. Nommé lieutenant général le 13 juin 1783, il eut le gouvernement de La Rochelle, et resta dans le repos jusqu'en 1789, où il fit partie de l'armée réunie près de Paris sous les ordres de Broglie. Tout dévoué aux principes monarchiques, il ne cessa de se déclarer pour une résistance énergique contre la révolution. Dans la journée du 10 août 1792 il se montra l'un des premiers et des plus courageux à la défense de la famille royale; blessé grièvement, il fut recueilli et caché dans une maison amie, où il mourut, au bout de trois mois. Grimoard a publié : *Lettres particulières du baron de Vioménil sur les affaires de Pologne en 1771 et 1772*; Paris, 1808, in-8°.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — *Nobiliaire universel de France.*

VIOMÉNIL (*Charles-Joseph-Hyacinthe* DU HOUX, marquis DE), maréchal de France, frère du précédent, né le 22 août 1734, à Ruppes (Vosges), mort le 5 mars 1827, à Paris. Élève de l'école des cadets de Lunéville, il entra au service en 1747 dans le régiment de Limousin, fit la campagne de 1757, en qualité d'aide de camp de Chevert, et se distingua en plusieurs rencontres. Après avoir servi en Allemagne, il fut envoyé en Corse, où sa belle conduite lui valut le grade de brigadier (1770). Maréchal de camp le 4 mars 1780, il partit avec son frère pour l'Amérique, et eut comme lui une part active à la guerre. En 1783 il revint en France, et reçut du roi une pension de 5,000 livres. En 1789 il alla prendre le gouvernement de la Martinique et des îles du Vent, et en fut rappelé à la fin de 1790. Il émigra en 1791, et fit dans l'armée de Condé les campagnes de 1792 et 1793, contre la France. En 1794 il obtint un régiment de son nom, à la solde de l'Angleterre. Ce régiment fut réformé en 1795, et Vioménil revint à l'armée de Condé, où il commanda une brigade de cavalerie en 1796 et 1797. Après le licenciement de ce corps, il passa en Russie, où Paul I[er] le nomma lieutenant général dans ses armées (1798), et lui confia le commandement de l'armée de Samogitie, puis des quarante-sept mille hommes qu'il avait résolu d'envoyer en Suisse, et bientôt des dix-sept mille Russes cantonnés dans les îles de Jersey et de Guernesey. Le rappel de ce corps et le peu de fond que l'on pouvait faire sur le caractère capricieux de Paul I[er] décidèrent Vioménil à se rendre en Portugal. Il y fut bien accueilli par le roi Jean VI (1801), et reçut le titre de maréchal général du royaume; il avait depuis quelques mois celui de lieutenant général des armées du roi de France. En 1808, lors de l'invasion française, il passa en Angleterre, d'où il rentra dans sa patrie à la suite de Louis XVIII, qui le nomma pair le 4 juin 1814. Il suivit le roi à Gand, et à la seconde restauration il fut appelé au commandement de la

22ᵉ division militaire (Bordeaux), puis à celui de la 13ᵉ (Rennes) le 10 janvier 1816. Créé maréchal de France le 3 juillet de la même année, marquis le 31 août 1817, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le 30 septembre 1820, il termina ses jours dans sa quatre-vingt-treizième année.

Son Éloge, prononcé à la chambre des pairs, le 10 mars 1827, par le duc de Damas-Crux. — De Courcelles, Dict. hist. des généraux français.

VIOTTI (*Jean-Baptiste*), célèbre violoniste italien, né le 23 mai 1753, à Fontanetto (Piémont), mort le 3 mars 1824, à Brighton. Fils d'un maréchal ferrant, il était encore tout enfant lorsque son père, qui jouait du cor, lui enseigna les premiers éléments de la musique, et dès l'âge de huit ans il annonçait sa vocation par l'intelligence avec laquelle il jouait du violon. Alphonse del Pozzo, prince de la Cisterna, ne voulant pas que d'aussi belles dispositions restassent infructueuses, le recueillit dans son palais de Turin, et le confia aux soins du célèbre Pugnani. En peu de temps Viotti, ajoutant au style large et grandiose de son maître, le brillant, l'élégance et l'inspiration qui étaient en lui-même, devint le talent le plus parfait qu'on eût encore entendu. Tout en poursuivant ses études, il était devenu violoniste de la chapelle royale; mais en 1780 il abandonna cette position pour voyager avec Pugnani, qu'il accompagna en Allemagne, en Prusse, en Pologne et en Russie. Partout son talent produisit la plus vive sensation. Puis ils se rendirent ensemble à Londres, et en 1782 à Paris. Ce fut dans cette ville que Viotti se sépara de son maître, pour lequel il conserva les plus tendres sentiments de reconnaissance. Presque aussitôt son arrivée, il se fit entendre au concert spirituel, et y excita un enthousiasme extraordinaire. Ses compositions, aussi supérieures que son exécution à tout ce qu'on avait connu jusqu'alors, firent bientôt oublier les concertos de Jarnowick, et l'école française du violon entra dans une voie plus large. Le prince de Soubise lui confia le soin de conduire l'orchestre de ses concerts. Viotti établit chez lui des matinées de quatuors, où, devant un auditoire choisi, il exerçait ses élèves et essayait la plupart de ses œuvres à mesure qu'il les terminait. Ce fut lui qui recruta l'excellente troupe italienne qui inaugura les représentations, le 6 janvier 1789, dans la salle des Tuileries, sous le nom de *Théâtre de Monsieur*. Après la journée du 6 octobre 1789, qui ramena Louis XVI de Versailles à Paris, la troupe italienne fut obligée de se réfugier dans la salle de Nicolet, à la foire Saint-Germain, en attendant qu'on eût construit la salle Feydeau, dont l'ouverture se fit le 6 janvier 1791. On avait adjoint aux bouffons italiens une autre troupe, qui, alternativement avec eux, jouait l'opéra français. L'entreprise parut d'abord réussir, mais les événements de la révolution ayant amené l'émigration à l'étranger des principaux actionnaires du nouveau théâtre, Viotti, resté presque seul, vit toutes ses économies s'engloutir dans cette affaire. Après la journée du 10 août, Viotti alla à Londres se faire entendre dans les brillants concerts dirigés par Salomon. Le bruit courut alors parmi les émigrés qu'en plusieurs circonstances Viotti avait été employé comme agent secret par le parti révolutionnaire. Rien n'était moins fondé que cette accusation, qui vraisemblablement avait pris sa source dans la faveur que le duc d'Orléans avait accordée à l'artiste. Cependant les choses en vinrent au point que Viotti, forcé de céder à l'orage, alla se réfugier dans une maison de campagne située près de Hambourg, attendant dans l'isolement qu'on reconnût son innocence. Enfin, en 1795, il put revenir en Angleterre; mais, renonçant à se faire entendre en public, il s'associa à un commerce de vins, et ne s'occupa plus de musique que comme délassement. Ce fut néanmoins à cette époque qu'il écrivit ses admirables concertos désignés par les lettres A, B, C, D, etc. En 1802, après la paix d'Amiens, le désir de revoir Paris et les amis qu'il y avait laissés le ramena dans cette ville, où il séjourna quelques mois. Cédant alors aux instances de Cherubini, de Garat, de Rode, et des autres professeurs du Conservatoire, il exécuta dans la salle de cet établissement plusieurs de ses concertos; c'était toujours le même feu, le même brillant, le même goût, le même grandiose que vingt ans auparavant. En 1814, Viotti fit un autre voyage en France, mais en 1818 il se fixa définitivement à Paris. Nommé directeur de l'Opéra en 1819, il fit de vains efforts pour relever ce théâtre de l'état de décadence dans lequel il était tombé. Loin de lui en savoir gré, on finit par lui attribuer le mal dont il ne pouvait être responsable, et en 1822 on lui retira sa place en lui donnant une pension de 6,000 fr. Viotti en conçut un vif chagrin; sa santé s'altéra; il essaya de se distraire en voyageant, et alla mourir en Angleterre. On a de lui vingt-neuf concertos de violon; deux symphonies concertantes pour deux violons; vingt et un quatuors pour deux violons, alto et basse; vingt-un trios pour deux violons et violoncelle; cinquante et un duos pour deux violons; dix-huit sonates pour violon et basse; une sonate pour piano seul. Les autres sonates pour piano et violon qui ont paru sous son nom sont des quatuors arrangés. L'abondance des idées, l'exquise sensibilité, le goût, le mérite de la forme, sont autant de qualités que l'on retrouve partout dans les œuvres de ce grand artiste. Sans avoir étudié l'art d'écrire, il était harmoniste d'instinct, et avec une organisation comme la sienne la pratique et l'expérience eurent bientôt suppléé à ce qui lui manquait pour instrumenter suffisamment ses concertos. Viotti n'a formé qu'un petit nombre d'élèves, au premier rang desquels figure Rode. D. Denne-Baron.

Fayolle, *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniés, Paganini et Viotti*; Paris, 1810, in-8°. — Baillot, *Notice sur J.-B. Viotti*; Paris, 1825, in-8°. — Miel, *Notice hist. sur Viotti*; Paris, 1827, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

VIPERANO (*Giovanni-Antonio*), littérateur italien, né en 1535, à Messine, mort en mars 1610, à Giovenazzo (Pouille). Il n'eut d'autre instituteur que son propre père, qui lui donna une instruction aussi diverse que nourrie; aussi lui en témoigna-t-il à la tête de son traité *De summo bono* la plus tendre reconnaissance. Dans un voyage en Espagne il reçut de Philippe II le double titre, purement honorifique, d'historiographe et de chapelain, et en 1581 l'emploi de chantre de la chapelle royale de Palerme. Il venait d'être nommé chanoine de Girgenti lorsque le pape Sixte V l'appela sur le siége épiscopal de Giovenazzo, dans le royaume de Naples. Nous citerons de ce prélat : *Laudatio funebris Caroli V imp.*; Messine, 1558, in-4°; — *De bello melitensi*; Pérouse, 1567, in-4°; — *De scribenda historia*; Anvers, 1569, in-8°; Bâle, 1576, in-8° : ouvrage assez méthodique et qui contient d'excellents préceptes; — *De rege et regno*; Anvers, 1569, 1618, in-8°; — *De summo bono libri V*; Naples, 1575, in-8°; — *De poetica*; Anvers, 1579, in-8°; — *Orationes VI*; ibid., 1581, in-8°; — *De componenda oratione*; ibid., 1581, in-8°; — *De obtenta Portugallia a Philippo rege*; Naples, 1588, in-4°, et dans l'*Hispania illustrata*, 1603, t. II; — *De virtute*; Naples, 1592, in-4°; — *Poemata*; ibid., 1593, in-8°; — *Conciones*; Venise, 1599, in-8°. Tous les écrits de Viperano ont été réunis à Naples, 1606, 3 vol. in-fol., édit. unique et très-rare.

Toppi, *Bibl. napoletana*. — Mongitore, *Bibl. sicula*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXV.

VIRET (*Pierre*), réformateur français, né en 1511, à Orbe (pays de Vaud), mort en avril 1571, à Orthez. Il était fils d'un tondeur de drap. Porté par un entraînement irrésistible aux études, il les commença dans sa patrie et les finit à Paris. C'est dans cette ville qu'il vit Farel et qu'il reçut de lui les premières idées de la réformation. Il se mit bientôt lui-même à la tête du mouvement; en 1531 il prêcha la réforme avec succès à Orbe, à Granson, et à Payerne. Ce ne fut pas cependant sans rencontrer une vive opposition qu'il se fit entendre dans cette dernière ville. Un prêtre répondit à ses arguments par un coup d'épée. A peine guéri de cette blessure, qui affaiblit beaucoup sa constitution, naturellement délicate, il fut invité à accompagner à Genève, avec Farel et Froment, les délégués de Berne. A Genève, les trois réformateurs eurent avec le dominicain Furbity des conférences publiques, dans lesquelles l'avantage leur resta; on assure que le clergé catholique, effrayé de leur succès, voulut y mettre un terme en les faisant empoisonner. Les réformateurs échappèrent aux effets du poison; mais la santé de Viret en fut pour toujours ruinée. En 1536, il prêcha à Lausanne avec un tel succès qu'à la suite d'une conférence, dont il soutint presque seul tout le poids, la population tout entière se déclara protestante. Viret fut nommé second pasteur. En 1540 il alla exercer à Genève les fonctions du ministère en l'absence de Calvin. Ayant rencontré à Lausanne, pour l'établissement d'une discipline sévère, les mêmes difficultés que Calvin à Genève et Farel à Neuchâtel, il échoua dans son entreprise, principalement par l'opposition du sénat de Berne, qui se déclara contre lui. Le résultat de la lutte qui s'engagea sur cette affaire fut la retraite de Viret, qui se retira à Genève, où, le 25 décembre 1559, on lui fit don de la bourgeoisie et où il exerça pendant environ deux ans les fonctions de prédicateur. Après avoir passé l'hiver de 1561 à Nîmes et à Montpellier pour rétablir sa santé délabrée, il fut obligé de quitter définitivement Genève (18 mars 1563), à cause de l'inclémence du climat. A son passage à Lyon, l'église réformée de cette ville réclama ses services. Il se rendit à ce vœu, mais le P. Auger, avec qui il était entré en controverse, lui ayant fait appliquer la déclaration de Charles IX, qui interdisait aux ministres étrangers d'exercer leurs fonctions en France, il fut chassé de Lyon. Il se retira à Vienne : Gordes ordonna de l'arrêter. Viret se sauva à Orange, d'où la reine de Navarre l'appela dans le Béarn pour lui confier l'enseignement de la théologie au collége qu'elle avait fondé à Orthez. Fait prisonnier pendant la révolte du Béarn, il ne dut la vie qu'à cette circonstance que Montluc se proposa de l'échanger contre son guidon la Planche, pour lequel il avait une vive affection. La prise d'Orthez par Montgomery lui rendit la liberté; mais il ne survécut pas longtemps à sa délivrance.

Viret a laissé la réputation d'un prédicateur plein d'onction. C'est le témoignage que lui rend Théodore de Bèze, dans une petite pièce de vers latins où il met en parallèle Calvin, Farel et Viret :

Et miratur adhuc fundentem mella Viretum,
Quo nemo fatur dulcius.

Ses écrits sont très-nombreux. Le style en est lourd et prolixe, mais clair, véhément et mordant; il a quelque chose de rabelaisien. Les épigrammes, les traits piquants, les jeux de mots, les hardiesses poussées parfois jusqu'à la licence y abondent. Calculée ou non, cette forme les rendit populaires. Senebier fait remarquer que les livres de Viret sont fort rares, plus rares même que ceux des hommes qui ont écrit dans le même goût que lui. Ils ont eu cependant, pour la plupart, un grand nombre d'éditions. Il suffit ici de mentionner les principaux : *Exposition familière, faicte par dialogues, sur le symbole des Apostres, contenant les articles de la foy et un sommaire de la religion chrestienne*; Genève, 1543,

in-8°; cinq autres éditions; — *Disputations chrestiennes en manière de devis*; ibid., 1544, in-8°; trad. angl., Londres, 1579, in-4°; — *Seconde et troisième partie des Disputations chrestiennes. Dialogues du désordre qui est à présent au monde et des causes d'iceluy, et du moyen pour y remédier; desquels l'ordre et le titre est le Monde à l'empire* (allant pire), *le Monde difforme, la Métamorphose, la Réformation*; ibid., 1545, in-8°; trad. latine, ibid., 1545, in-8°; — *Du ministère de la parole de Dieu*; ibid., 1548, in-8°; — *Physicæ papalis dialogi V*; ibid., 1551, in 8°; trad. franç. : *la Physique papale*; ibid., 1552, in-8°, contenant la médecine, les bains, l'eau bénite, le feu sacré et l'alchimie; — *Expositio familiaris Orationis dominicæ*; ibid., 1551, in-16 : publiée d'abord en franç., ibid., 1548, in-8°; trad. angl., Londres, 1581, in-4°; — *De la Nature et diversités des vœux et des loix qui ont esté baillées de Dieu*; s. l., 1552, in-8°, et en latin; — *L'Office des morts fait par dialogues, l'Enterrement, les Suffrages, le Deuil, les Anniversaires, la Messe*; Genève, 1552, in-8°; — *Disputations touchant l'estat des trepassez*; ibid., 1552, 1554, in-8°; — *Métamorphose chrestienne*; ibid., 1552, 1561, 1592, in 8° : la 1re partie, intitulée *l'Homme*, comprend la transformation du pécheur en chrétien régénéré; dans la 2e, *l'École des bêtes*, l'homme reçoit des animaux d'excellents préceptes sur la politique, les arts, la religion, les langues, etc.; — *Commentaire sur l'Évangile selon S. Jean*; ibid., 1553, in-fol.; — *Des Actes des vrais successeurs de Jésus-Christ et des apostats de l'Église papale*; ibid., 1554, 1559, in-8°; trad. en latin et en italien : c'est une histoire ecclésiastique sous une forme populaire; — *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*; ibid., 1560, in-8°; — *De la Vraye et fausse religion touchant les vœux et sentiments licites et illicites*; ibid., 1560, 1590, in-8°; — *Sommaire des principaux poincts de la foy et religion chrestienne*; ibid., 1561, in-16; Metz, 1564, in-8°; trad. angl., Londres, 1573, in-8°; — *Le Monde à l'empire et le Monde démoniaque*; ibid., 1561, in-8°; — *Dialogues du combat des hommes contre leur propre salut*; ibid., 1561, in-8°; — *Les Cautèles, canons et cérémonies de la Messe, latin et françois, avec certaines annotations*; Lyon, 1563, 1564, in-8°; — *Commentarius in acta Apostolorum*; s. l. n. d., in-8°; — *De l'Authorité et perfection de la doctrine des Escritures*; Lyon, 1564, in-8°; — *L'Intérim par dialogues* : 1° *Les moyenneurs*; 2° *Les transformateurs*; 3° *Les libertins*; 4° *Les persécuteurs*; 5° *Les idiots*; 6° *Les modérés*; Lyon, 1565, in-8°. M. NICOLAS.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXV. — Senebier, *Hist. littér. Genève*, t. I. — Haag, *France protest.* — Sayous, ...es *sur les réformateurs.* — Chenevière, *Farel, ...ut, Viret, réformateurs religieux*; Genève, 1835. — Jaquemot, *Viret, réformateur de Lausanne*; Strasb., 1836, in-4°. — Gaullieur, *Hist. de la bibl. de Genève.*

VIRGILE (*Publius Virgilius* ou *Vergilius* (1) MARO), célèbre poète latin, né le 15 octobre 70, à Andès (Pietola?), village voisin de Mantoue, mort le 22 septembre 19 avant notre ère, à Brindes. Un *viateur* (messager des magistrats) possédait sur les bords du Mincio, près de Mantoue, au village d'Andès, un petit bien; il le fit valoir par les soins d'un honnête fermier, nommé Maro, dont il fut si content qu'il lui donna sa fille Maia en mariage. Quelques spéculations industrieuses du gendre augmentèrent le patrimoine, pauvre encore, mais qui suffisait à soutenir la dignité d'un humble citoyen romain. De cette union naquit l'enfant qui devait être le prince des poëtes latins. S'il fut doué en naissant de toutes les qualités qui composent le génie du poëte, il faut reconnaître que toutes les circonstances de temps, de lieu, d'éducation, concoururent pour en favoriser chez lui le développement. Depuis ses premiers ans jusqu'à son adolescence, il reçut les suaves et pures impressions de la nature champêtre, d'une vie simple et vertueuse; et l'on put dire dans la suite qu'il décrivait de réminiscence les pénates de l'antique laboureur (2) et le séjour du bon Évandre (3). Lorsqu'il revêtit la robe virile, les mêmes consuls, Pompée et Crassus, qui avaient marqué l'époque de sa naissance, marquèrent encore cette année (55), qui serait aussi celle de la mort du poëte Lucrèce si l'on en croyait Donatus, contredit par la chronique de saint Jérôme. Le bon agriculteur devina-t-il le talent de son fils, ou était-il averti par un songe de sa femme et par la croissance miraculeuse du rameau planté, selon la coutume, au lieu même où le nouveau-né était sorti du sein maternel, auprès d'une vigne? Ces pronostics-là ne se remarquent d'ordinaire et ne se comprennent qu'après que les hommes supérieurs ont rempli leur destinée. Quoi qu'il en soit, Virgile, ainsi qu'Horace (4), n'aurait pas pu demander à un père patricien une instruction plus brillante, surtout plus variée et plus solide. Il fut élevé jusqu'à sept ans à Crémone; plus tard, il fréquenta les écoles de Milan et de Naples. C'est ainsi qu'il amassa cette nourriture qui aida si fortement à la croissance de son génie, et par laquelle il devint, de même qu'Homère, le plus savant homme de son temps pour en être le plus bel écrivain. Virgile embrassa tous les genres d'études, lettres latines et grecques, monuments historiques et mythologiques de la Grèce et de la vieille Ausonie, mathématiques et astronomie, lois civiles et religieuses, sans perdre les idées et le goût des pratiques agricoles, gravées dans sa mémoire par les habitudes d'enfance en traits

(1) On disait l'un et l'autre indifféremment, comme *vergiliæ* et *virgiliæ*, *Verginius* et *Virginius*.

(2) *Georg.*, II, 513-40.

(3) *Eneid.*, VIII, 306-69.

(4) *Sat.* I, 6, 71-80.

ineffaçables. Il approchait de sa vingt-cinquième année, qu'il n'avait produit encore que de faibles et obscurs essais (1). On pourra, nonobstant l'assertion de Scaliger, contester avec toute raison l'authenticité des petits poëmes qui s'impriment à la suite des œuvres complètes; mais les titres (2), pour la plupart du moins, rappellent des pièces dont il fut certainement l'auteur; quoiqu'il s'en trouve plusieurs que la décence interdit de nommer, et qui démentiraient étrangement le surnom virginal, *Parthenias*, qu'on lui avait donné à cause de sa pudeur, si toutefois il ne lui venait pas de son grand attachement pour son maître Parthenius. Pline le jeune nous autorise d'ailleurs à soupçonner que Virgile s'était permis quelques licences de ce genre (3).

Les productions légitimes, dont ces misérables suppositions ont usurpé les titres, avaient bien quelque prix, puisqu'au temps de Martial quelques-unes encore étaient jugées dignes d'être envoyées en cadeau à des amis (4). Mais jusque-là Virgile n'avait pu donner aux autres, ni concevoir lui-même, qu'un sentiment confus et très-imparfait de la vertu de son intelligence. Ce fut l'imitation de Théocrite qui en fit luire le premier rayon à tous les yeux; imitation vers laquelle il était naturellement porté par les souvenirs du toit paternel. Il commença par des copies partielles et habilement ajustées ensemble de plusieurs tableaux du Sicilien; espèces de pastiches admirables, où le copiste s'égalait presque aux grâces naïves de son modèle par une finesse plus exquise du dessin, par une expression plus élégante et plus tendre des figures (5). Fut-il connu déjà de Jules César, selon la conjecture tirée d'une églogue, *Amavit me quoque Daphnis?* fut-il salué dès l'an 45 ou 44 par le peuple romain et par Cicéron, au théâtre? Pures inventions d'un commentateur et des grammairiens du moyen âge. Comment Pollion, deux ou trois ans après, aurait-il eu besoin de le faire connaître à Mécène, et de le présenter, de concert avec Mécène, à César Octavien? Cependant ce genre de poésie ne suffisait point à soutenir, ni surtout à contenir son génie. Et d'ailleurs, la pastorale pure était-elle longtemps possible à l'habitant d'un municipe romain et, pour ainsi dire, de la banlieue de Rome? Pour Théocrite, qui avait passé, il est vrai, par la cour des rois d'Égypte et de Syracuse, mais qui voyait toujours les campagnes fortunées de la Sicile, il y avait dans les chants bucoliques une réalité embellie, mais encore une réalité. Pour l'habitant de l'Italie en proie aux guerres civiles, ce ne pouvait être qu'un monde fantastique, une forme littéraire. Aussi les églogues de Virgile, excepté les délicieuses études d'après les idylles grecques, ses bergers, ses dieux, ses nymphes ne sont que les interprètes de ses malheurs et de sa reconnaissance, des fêtes, des gloires, de la politique, des amours de ses illustres amis. L'intérêt principal en apparence n'est véritablement que secondaire : déguisement spirituel et délicat, mais toujours déguisement. L'intérêt dominant est celui qui se cache sous le voile de ces prosopopées, et qui appartient à un autre ordre d'idées, plus positif et plus sérieux. Virgile dut à ses vers un succès plus cher à son cœur que les applaudissements et les louanges : il rendit à son père le champ d'où l'invasion militaire l'avait chassé; il protégea ses concitoyens contre les édits de spoliation. Mais il avait failli périr lui-même, lorsqu'il vint la première fois réclamer, avec l'autorisation du triumvir, sa maison, dont un centurion s'était emparé. L'injuste détenteur le poursuivit l'épée à la main, et l'aurait tué infailliblement s'il ne s'était dérobé par la fuite. C'était à peu près la même année (40) que Virgile ajoutait au mérite de ses ouvrages l'honneur d'un noble caractère, en refusant la dépouille des proscrits, que lui offrait Octave, et en procurant à Horace la protection de Mécène.

Après les *Bucoliques* (1), il prit possession d'un terrain plus ferme, plus étendu, plus fertile : il commença les *Géorgiques* (2), qui lui coûtèrent sept ans de travail (37-31) Est-ce, comme on l'a conté, Mécène qui, dans un dessein de politique et de pacification, en suggéra l'idée à Virgile presque d'autorité, *jussu Mæcenatis?* Il n'y a que les poëmes médiocres qui se commandent. Celui de Virgile n'a pu naître que d'une inspiration spontanée, qu'éveillèrent ses prédilections pour le séjour des campagnes, pour les joies des laboureurs, et peut-être la renommée plutôt que l'exemple d'Hésiode :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

(1) Stace, *Silv.*, II, 7, 74.

(2) *Culex*, *Ciris*, *Copa*, *Moretum*, *Hortulus*, *Catalecta*, *Priapeia*. Une traduction en prose des six premiers ouvrages a été insérée dans la *Bibl. lat. fr.* de Panckoucke.

(3) *Epist.*, V, 3.

(4) *Epigr.* XIV, 185.

(5) *Eclog.* II et III.

(1) La plus ancienne édit. séparée, et aussi la première qu'on ait faite de Virgile, est celle d'Ulric Zell (Cologne, vers 1467, in-4°). Citons encore une édit. du même temps, in-fol. à grandes marges, et de la plus grande rareté; une troisième, s. l. n. d. (vers 1475), in-4°, goth.; celles de Brescia, vers 1480, in-4°, goth.; de Deventer, 1492, 1495, 1499, in-4°, et 1494, in fol., avec commentaire, etc; de Londres, Caxton, 1512, in-4°. — Les *Bucoliques* ont été trad. en français : par Guill. Michel (Paris, 1516, pet. in-4°, goth., fig.), par Cl. Marot et Rich. Le Blanc (ibid., 1555, in-8°), par Gresset (Blois, 1734, in-12), par Tissot (Paris, 1801, in-8°), par Domergue, par de Langeac (ibid., 1806, gr. in-4°, fig.), par Firmin Didot (ibid., 1806, 1823, in-12), par Millevoye (ibid., 1809, in-18), par Dupont, G. de Mancy, Desaugiers aîné, Maizony de Lauréal, etc., en vers. En italien la version poétique de Pulci (Florence, 1481, in-4°) est très-rare.

(2) A part une édit. in-fol. du quinzième siècle, et qui paraît impr. avec les gros caractères romains employés par Gering et ses associés, on ne voit à mentionner de publication isolée que celle de G. Wakefield, Cambridge, 1788, in-8°. — Les traductions françaises sont très nombreuses; citons en vers : Guill. Michel (Paris, 1519, in-8°, goth.), P. Tredehan (Genève, 1580, in-8°), Segrais (Paris, 1712, in-8°), Delille (ibid., 1770, in-8°), Le Franc de Pompignan (ibid., 1784, in-8°), et Mollevaut (ibid., 1820-24, 4 vol. in-18).

On a critiqué la composition des *Géorgiques*. Nous avouons que nous ne sommes ni juge très-sévère ni admirateur enthousiaste des plans de poëmes didactiques. Pourvu que l'auteur ne tourmente ni n'embrouille point la matière, nous sommes tout prêt à recevoir ses préceptes dans l'ordre où il voudra les exposer, s'il ne cesse point de nous plaire et de nous attacher par le charme de la description et des objets qu'il y entremêle, plus que par l'importance graduée des enseignements. Et d'ailleurs, après la culture des céréales, celle des arbres et de la vigne, puis l'éducation des troupeaux, enfin le soin des abeilles, une telle succession ne nous semble pas si mauvaise, et nous ne croyons pas qu'il soit juste de faire un reproche de stérilité au IVe livre des *Géorgiques*. L'histoire de ces petites républiques qui vivent dans les ruches, histoire si féconde en merveilles d'industrie, en traits de courage, en catastrophes de guerre, laisse-t-elle un moment le lecteur froid et insensible? C'est toute une Iliade en miniature, *in tenui labor, at tenuis non gloria.* Et quel couronnement pour un poëme que le récit d'Aristée, dont la beauté cependant aurait coûté trop cher au poëte si l'on pouvait croire qu'il eût substitué cet épisode aux louanges de Gallus après la disgrâce! Comment se serait-il déshonoré par une lâcheté inutile? Car le passage supprimé n'aurait pas manqué d'être le plus recherché des lecteurs.

Nul ne fut moins empressé ni moins habile courtisan. Par bonheur il se rencontra dans ce temps, auprès du pouvoir, quelques amis des lettres, littérateurs eux-mêmes, Pollion, Mécène, et ce même Gallus, dont Virgile n'a point renié l'amitié. Leur sollicitude généreuse et l'éclat de sa renommée le dispensèrent des soins qui pouvaient conduire à la richesse; car il serait resté pauvre. On ne savait ce qu'on devait le plus priser en lui, de l'élévation de son génie ou de l'ingénuité de son âme. Simple dans ses manières, quelquefois jusqu'à la gaucherie et à la rudesse, poussant la négligence de la parure jusqu'au désordre, il apprêtait souvent à rire aux gens accoutumés à considérer l'habit plus que l'homme. Son teint basané, sa haute taille sans distinction et sans élégance, sa conversation dépourvue d'agrément et de légèreté ne le recommandaient point au premier abord. Mais il se faisait chérir de tous ceux qui avaient commerce avec lui; car il pratiquait la maxime qu'il se plaisait à redire: « Tout est commun entre amis ». Ainsi sa bibliothèque, qui était fort belle, appartenait, de même que ses autres biens, à qui en avait un besoin légitime. Sans jalousie pour le talent d'autrui, sans orgueil pour lui-même, il cultiva la poésie avec un amour religieux et timide, comme un don sacré, qu'il aurait craint de profaner par une production facile et téméraire. Aussi cherchait-il plus la solitude et la retraite que les palais de Rome; il se plaisait dans les champs de la Sicile et de la Campanie, et quand il lui arrivait de venir à la ville, il fuyait les témoignages de l'admiration publique, et courait se cacher dans la première maison connue qu'il rencontrait, dès qu'il voyait les yeux se tourner de son côté, et qu'il entendait dire autour de lui: « C'est lui, c'est Virgile! » Mais cette pudeur craintive n'était pas de la faiblesse; et quoiqu'il ait exagéré dans ses écrits l'expression de la reconnaissance jusqu'à l'idolâtrie, il se montrait indépendant, sans complaisance dans ses habitudes avec l'empereur. Nulle instance ne pouvait le distraire de ses travaux ni hâter prématurément ses publications (1).

Dès longtemps, avant l'âge de la maturité, les germes de l'épopée fermentaient, s'agitaient dans sa pensée et s'étaient même échappés quelquefois en essais infructueux, tantôt l'antique royaume d'Albe (2), tantôt les exploits de César Octavien (3). Heureusement son goût et son grand sens, ou, comme il l'appelle, son Apollon l'avait averti qu'il s'engageait dans de fausses routes (4). En effet, aux chroniques des Aurunces et des Osques manquait la grandeur et l'éclat, et aux guerres civiles cette perspective prolongée qui se prête seule aux fantaisies de l'idéal et du merveilleux. Et cependant il sentait que la poésie épique ne peut avoir de vie et de durée que si elle sort, pour ainsi dire, des entrailles du pays, et prend sa substance dans un sentiment intime, universel de nationalité ou de religion, mais à condition aussi de se reculer dans une antiquité où les objets s'agrandissent jusqu'au contact avec la nature divine. Lorsqu'il eut conçu l'idée d'identifier et d'unir ensemble le Jupiter du Capitole avec le Jupiter homérique, de fondre les légendes naïves du Latium dans la brillante mythologie des Hellènes, et d'envelopper des splendeurs de l'apothéose les origines de Rome en remontant au delà du berceau de Romulus, au delà des rois Albains, jusqu'au fils de Vénus et d'Anchise, alors il put se flatter que cette région pure et sublime de poésie héroïque, objet de ses rêveries enthousiastes, vers laquelle il aspirait depuis sa jeunesse, et qui lui avait échappé tant de fois, il l'avait enfin trouvée, *Italiam, Italiam!* l'Énéide naissait (1).

(1) Macrob., *Sat.* I, 24.

(2) Pseudo-Donat, c. 8; Servius, *sur l'égl.* VI, v. 3.

(3) Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas Cæsaris.

(4) *Ecl.*, VI, 3.

(5) Les plus anciennes édit. séparées de l'*Énéide* sont celles de Barcelone, vers 1485, in-4° (fort incorrecte), et de Deventer, vers 1495, in-4° goth. — Traducteurs français, en vers : Oct. de Saint-Gelais (Paris, 1509, 1514, in-fol. goth.), L. des Mazures (ibid., 1560, in-4°), Perrin (ibid., 1648-58, in-4°), Segrais (ibid., 1668-81, 2 vol. in-4°); Marolles (ibid., 1673, 2 vol. in-4°), Boisière (ibid., 1798, 2 vol. in-8°), Delille (ibid., 1804, 4 vol. in-18), très-souvent réimpr.; de Gaston (ibid., 1806-17, 2 vol. in-8°), Mollevaut (ibid., 1822, 4 vol. in-18), Barthélemy (ibid., 1838-38, 4 vol. in-8°). Ajoutons pour mémoire le badinage, si connu, de Scarron sur l'Énéide (*Virgile travesti*; Paris, 1648 et suiv., in-4°), et qui a donné lieu à l'étranger à des imitations plus ou moins réussies. —

Il faudrait des livres entiers pour récapituler seulement les éloges et les critiques de *l'Énéide* et pour examiner tant de beautés, et aussi quelques défauts. Contentons-nous de saisir des aperçus. Les six premiers livres, a-t-on dit, rappellent l'*Odyssée*, comme les six derniers l'*Iliade*, sans avoir ni la puissante énergie de la seconde, ni la simplicité attachante de la première; double copie sur un tissu moins uni, avec un nœud moins serré. Mais si l'on compte les sensations, les émotions éprouvées, qu'on nous dise, après avoir contemplé la tempête de Sicile et l'arrivée des Troyens aux bords d'Afrique (lib. I), le désastre d'Ilion (II), les adieux à la terre natale et la rencontre de la veuve d'Hector (III), les amours et la mort de Didon (IV), les spectacles des jeux funèbres d'Anchise (V), les demeures du Tartare et de l'Élysée, si remplies d'épouvantes et d'enchantements et d'une si haute moralité (VI), le songe de Turnus et la guerre allumée par Tisiphone (VII), l'hospitalité d'Évandre et le bouclier prophétique de Vulcain (VIII), le dévouement de Nisus et d'Euryale et le deuil maternel (IX), le conseil de l'Olympe, la mort de Pallas et l'héroïsme filial de Lausus (X), la querelle de Turnus et de Drancès et le trépas de Camille (XI), enfin le dernier jugement du sort de l'Italie avec le combat d'Énée et de Turnus (XII), tant de scènes diverses attachées à cette lutte obstinée de Junon contre les destins, de Carthage naissante contre Rome future, quel poëme excite un intérêt plus grand, plus soutenu? Il ne faut pas juger *l'Énéide* seulement comme la production d'un art savant et agréable; c'était quelque chose d'un ordre plus élevé, c'était un poëme national, un poëme sacré pour les Romains. Ce qu'elle a pu perdre en unité, en entraînement pour la fable dramatique, elle le regagne ainsi par un autre genre d'intérêt, plus vivace et plus profond. Il n'y a pas une époque célèbre, presque pas un nom illustre marquant un de ces moments décisifs dans la vie du peuple romain, depuis la postérité albaine d'Énée et d'Iule jusqu'au terrible fondateur de la liberté républicaine, depuis l'anéantissement des ligues étrusque, latine, samnite jusqu'aux guerres puniques, depuis la ruine de Carthage jusqu'à l'avénement des Césars, qui ne soit inscrit ou rappelé par allusion dans ce panthéon éclos du cerveau de Virgile. Il est vrai que ces préoccupations historiques traversant de moment en moment les fictions de la poésie, cette double vue d'horizons si différents, ces narrations d'avant-scène et ces révélations d'avenir entre lesquelles marche continuellement l'action, peuvent la ralentir souvent, l'éclipser quelquefois; en sorte qu'à considérer l'effet de l'ensemble, l'intérêt réfléchi tend à prédominer sur l'intérêt immédiat, et que les Romains, quoique retirés dans des régions lointaines et vaporeuses, ravissent trop au peuple troyen l'attention et l'amour du lecteur. Que ce soit là le défaut et aussi la beauté de cet admirable ouvrage; mais qu'on veuille en faire une machine politique, concertée, fabriquée par un esprit de flatterie pour couronner d'une auréole de légitimité l'ambition d'un usurpateur, c'est ce que dément l'âme qui anime toute la composition.

Des censeurs ont trouvé mauvais que Virgile ait motivé les incidents de sa fable par l'intervention des divinités, qui n'étaient pour les Romains déjà bien avant Lucrèce, que des noms sans foi, sans réalité. Ils oubliaient que le merveilleux n'est pas moins essentiel que la versification à l'épopée, qui ne se distingue pas autrement de l'histoire et du drame; ils oubliaient encore que la vraisemblance du merveilleux, que la complaisance des lecteurs à se prêter à ce genre d'illusion, est en rapport non pas avec leurs opinions personnelles, ni avec celles de leurs contemporains, mais avec les superstitions et la crédulité des temps où se passe l'action. La machine épique transportée de *l'Iliade* dans *l'Énéide* a subi une grande réforme, et s'est compliquée de ressorts nouveaux. On voit que la gravité romaine et les commencements de la hiérarchie impériale ont discipliné l'Olympe homérique, y ont mis l'ordre, le décorum, la majesté, peut-être aux dépens de la vivacité de sa participation dans les événements terrestres et des passions qui le commettaient parfois indiscrètement avec les mortels, mais qui trouvaient sympathie, sinon dans la raison, du moins dans l'imagination du lecteur. On s'est plaint aussi, non sans quelque justice, de la multiplicité des oracles qui nous rassurent trop sur l'issue des entreprises d'Énée et de ses dangers. Avouons-le donc, c'est une composition imparfaite, dont les parties sont des chefs-d'œuvre; c'est une imitation, devenue la source la plus féconde de créations poétiques. Depuis qu'elle eut vu le jour, quelles amantes affligées n'ont pas eu des réminiscences de Didon? Combien de fois Andromaque, celle de Virgile, a-t-elle servi de modèle aux poëtes et aux peintres? Marfise, et Bradamante, et Clorinde, ces chastes guerrières, ne doivent-elles pas la vie à l'amazone Camille? Toutes les affections les plus tendres de père, de mère, de fils, de frère, d'amitié, de patrie, de compassion pour l'infortune, et, par un contraste saisissant, tous les emportements des âmes cruelles et violentes, qui les a exprimés avec l'accent de la vérité qu'il n'ait eu Virgile pour maître ou pour émule? Voyez Priam, Évandre, la mère d'Euryale, le vieil Alèthe, Lausus, Pallas, Juturne, le guerrier qui meurt

Traducteurs de *l'Énéide*, en italien : Ann. Caro (Venise, 1581, in-4°; Rome, 1819, 2 vol. gr. in-fol.), ouvrage estimé; Bondi (1790), et Alfieri (1804); en anglais : Dryden (Londres, 1698, in-fol., et 1806, 3 vol. in-8°), Ch. Pitt (1740), Seymours (1817), King (1847); en espagnol : Velasco (Anvers, 1557, in-12); en allemand : Voss (Brunswick, 1799, 3 vol. in-8°); en hollandais : Vondel (Amst., 1646, in-4°). — La version en prose de M. de Pongerville (Paris, 1843, in-12) est d'une élégante fidélité.

loin d'Argos, et Mézence, ce cœur de fer, vulnérable seulement à la douleur paternelle, et l'impérieuse Amate, et dans Junon cette fierté implacable de haine et de colère. L'effort de la critique moderne, non pas de celle des anciens, s'est porté sur le caractère du héros. Il ne semble pas assez amoureux, ni d'une bravoure assez impétueuse; peu s'en faut que Le Batteux et La Harpe ne l'accusent de n'avoir pas l'âme chevaleresque. Mais s'il convenait de montrer dans le père de la nation romaine le type du Romain accompli, non pas absolument tel qu'il fut, mais tel qu'on se le figurait et qu'on le préconisait, soumis aux dieux, patient et invincible dans les périls et dans les adversités, sacrifiant tout au devoir, pitoyable aux malheureux et même à l'ennemi humilié, triomphant des autres au prix de se vaincre toujours soi-même, Virgile a rempli parfaitement sa vocation de poëte national, il a satisfait les Romains, il satisfait encore les hommes qui savent, à travers les différences de civilisation, se placer à son point de vue. Sous le rapport de l'éthopée vulgaire et de la matière descriptive, les archéologues romains devaient rencontrer dans son poëme beaucoup d'anachronismes, d'autant plus répréhensibles, si c'étaient des fautes, qu'elles ont été commises avec connaissance de cause, avec intention. Les ouvrages d'art et d'industrie, les pratiques de la vie sociale et de la vie domestique, les dispositions de la tactique militaire, les cérémonies de la religion, tout y porte l'empreinte d'un âge plus poli et plus cultivé. Les Romains d'Auguste étaient au même point que les Français de Louis XIV, si pleins de la grandeur présente, qu'ils auraient pu s'offenser d'une vérité trop rude, trop loin de leurs habitudes et des besoins de leur esprit.

Quant au style, que dire qu'on n'ait dit déjà cent fois, de cette correction irréprochable qui ne fait rien perdre au naturel, de cette facilité si heureuse qui allie les plus fines délicatesses de l'art au charme de la plus naïve sensibilité, de cette féerie de langage qui prend tous les mouvements et toutes les formes, tour à tour grâce exquise, majesté sublime, force imposante? Cette *Énéide*, que Voltaire proclame « le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité, » combien elle était loin encore de l'idée que l'auteur s'était formée, et par combien d'études et de méditations il se préparait à l'achever, quand la mort vint le surprendre à l'âge de cinquante et un ans, non sans lui avoir donné dès longtemps de fréquents et tristes avertissements par les douleurs de tête, les affections gutturales et les vomissements de sang dont son extrême sobriété ne put jamais le garantir! Il allait visiter les lieux de la Grèce et de l'Asie, théâtres de son poëme, auquel il consacrait quelques années encore, et le reste de sa vie devait s'écouler dans un loisir qui emprunterait à la philosophie sa dignité, à l'amitié ses douceurs. Vains projets! Il rencontra dans Athènes Auguste au retour de l'Orient, et voulut l'accompagner. Une langueur qui l'atteignit subitement à Mégare ne l'arrêta pas. La navigation ayant aggravé son mal, Brindes le reçut défaillant, et là il n'eut que le temps d'instituer héritiers de ses biens Proculus, son demi-frère, avec Auguste, Mécène, Tulca et Varius, et de composer l'inscription de sa tombe :

> Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
> Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il avait ordonné, par son testament, de brûler l'*Énéide*, dernier trait de modestie aux derniers moments. On sait avec quelle pieuse et éloquente indignation Auguste abolit cette dernière volonté du mort, dont la mémoire fut sacrée pour lui. L'obéissance eût été aussi une trop grande impiété envers les Romains et la postérité (1).

NAUDET.

Horace, *Sat.*, I. — Properce, *Eleg.*, II, 34, V, 61. — Aulu-Gelle, *Saturn.*, III-VI. — Macrobe, *Sat.*, I, 24; V, 17. — Dion Cassius, XLVIII. — Appien, *Bell. civ.*, V, 12 et suiv. — Servius, *Comm. ad Virgilium.* — Donatus, *P. Virgilii Maronis vita.* — Fabricius, *Bibl. lat.*, t. Ier. — Saxe, *Onomasticon liter.* — J.-W. Berger, *De Virgilio oratore*; Wittemberg, 1708, in-4°. — Reusch, *De Virgilio jurisconsulto*; Helmstædt, 1738, in-4°. — Heusel. *De Theocriti et Virgilii, parte bucolica*; Gœttingue, 1766, in-4°. — C.-G. Francke, *De Virgilio scientias-ue*

(1) Il est presque impossible de dresser une bibliographie complète de Virgile, et nous sommes obligé de renvoyer pour les détails au *Manuel du libraire* de Brunet, à la notice de Heyne et au *Lexicon* d'Hoffman. Qu'il suffise de mentionner les éditions remarquables des œuvres complètes. L'édit. *princeps* est celle de Sweinheim et Pannartz; Rome, s. d. (1469), pet. in-fol., lettres rondes; les mêmes imprimeurs l'ont reproduite en 1471. L'édit. de Mentelin (Strasb., vers 1469), in-fol. goth., et celle, plus correcte (de Vendelin, Venise, 1470), in-fol., sont des raretés typographiques. Jusqu'en 1480, c'est-à-dire en onze ans, on en compte *vingt-huit*; toutes sont précieuses, et la plupart se rencontrent rarement. La plus ancienne édition critique est de Venise, 1475, gr. in-fol., dans laquelle le commentaire de Servius a été joint au texte. Citons, dans le seizième siècle, Venise, Alde, 1501, in-8°, premier livre impr. en lettres *italiques*; Florence, Junta, 1517, pet. in-8°; Paris, R. Estienne, 1532, in-fol.; Grenade, 1541, in-4°, revue par Ant. de Lebrixa; Genève, H. Estienne, 1583, in-8°; — dans le dix-septième siècle : Lyon, 1612-19, 3 vol. in-fol., avec notes de La Cerda; Sedan, 1625, in-32, remarquable par l'exiguïté des caractères; Leyde, 1636, 1676, pet. in-12 : les deux meilleures éditions des Elsevier, la première pour la beauté, la seconde pour la correction; Paris, 1682, in-4°, *ad usum Delphini*, avec un bon commentaire de La Rue; — dans le dix-huitième siècle : Londres, 1715, in-12, revue par Maittaire; Rome, 1741, in-fol., recherchée à cause des gravures; Amst., 1746, 4 vol. in 4°, édit. estimée de P. Burmann; Birmingham, 1757, gr. in-4°, le chef d'œuvre de Baskerville; Strasb., 1789, gr. in-4°, édit. de Brunck; Parme, Bodoni, 1793, 2 vol. gr. in-fol.; Paris, Didot jeune, 1798, gr. in-fol., fig. de Gerard et de Girodet. Le Virgile de Heyne (Leipzig, 3e édition, 1800, 6 vol. gr. in-8°, fig.), véritable chef-d'œuvre de critique classique, a relégué au second rang tous ceux qui l'avaient précédé : il a servi de modèle au Virgile de Lemaire (Paris, 1819-22, 8 vol. in-8°), et a été réimpr. à Leipzig, 1830-41, 5 vol. gr. in-8°, avec des addit. et correct. nombreuses par Wagner. Les éditions de Valpy (Londres, 1819, 10 vol. in-8°), de Peerlkamp (Leyde, 1843, 2 vol in-8°), de Forbiger (Leipzig, 1852, 3 tom. in-8°), de Dübner (Paris, Didot, 1858, in-18), et de Ribbeck (Leipzig, 1859-62, 5 vol. in-8°), méritent une mention particulière. — Les collections de Panckoucke et de Nisard contiennent des traductions en prose de Virgile.

similitudinis architetto; Friedrichstadt, 1776, in-4°. — Lauter, *De Virgilio imitatore Homeri*; Heidelberg, 1796, in-4°. — Tissot, *Études sur Virgile*; Paris, 1825-1830, 4 vol. in-8°. — Helliez, *Géographie de Virgile*, Paris, 1771, in-8°, et 1820, in-12. — H. Tœpfer, *Virgilii geographia in Æneide opera*; Amst., 1828-33, 4 part. in-4°. — Eichhoff, *Études grecques sur Virgile, ou Recueil de tous les passages des poëtes grecs imités dans ses œuvres*; Paris, 1825, 3 vol. in-8°. — Lersch, *Antiquitates Virgilianæ ad vitam populi romani*; Bonn, 1843, in-8°. — Roppert, *De l'Influence de Virgile au moyen âge*, en allem.; Vienne, 1851, in-8°. — Sainte-Beuve, *Virgile*; Paris, 1857, 2 vol. in-8°. — Reinaud, *Relations polit. et commerc. de l'empire romain*, ch. II. — Pauly, *Encyclopædia*. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.* — Bæhr, *Gesch. des röm. Literatur*.

VIRGILE. *Voy.* POLYDORE.

VIRIATHE (*Viriathus*), chef lusitanien, tué en 140 avant J.-C. La première expédition de Sergius Galba en Lusitanie n'avait pas eu de résultat; celle qu'il entreprit l'année suivante avec le proconsul L. Lucullus eut plus de succès (150). Les Lusitaniens, effrayés, offrirent de se soumettre; mais à peine eurent-ils quitté leurs montagnes pour venir occuper les terres qu'on leur promettait dans la plaine que les généraux romains les firent envelopper par leurs soldats et tuer traîtreusement. Parmi les survivants de ce massacre se trouva un jeune Lusitanien, Viriathe, qui se jeta dans les montagnes avec quelques compagnons, et soutint contre les Romains une guerre d'embuscades et d'excursions parfaitement appropriée à la nature du pays. Cette bande grossit rapidement, et en 147 Viriathe en fut reconnu pour chef. Cette même année il battit au sud du Tage un corps de 10,000 Romains, et poursuivit les vaincus dans la Celtibérie, dont les habitants étaient alors alliés de la république. En 146, attaqué par le préteur C. Plautius, il rentra dans la Lusitanie, et choisit sur une montagne une position si forte que le préteur fut complétement battu en essayant de l'en déloger. A la suite de cette victoire il s'empara de Segobriga, la principale ville des Celtibériens. Il devint assez redoutable pour qu'on envoyât contre lui en 145 le consul Q. Fabius Æmilianus, fils de Paul Émile. Le consul resta toute la première année sur la défensive, se gardant bien d'user son armée à courir dans les montagnes après un insaisissable ennemi, tâchant plutôt de l'attirer en plaine. Cette tactique finit par lui réussir. Viriathe, battu en 144, perdit presque toutes ses conquêtes, et rentra en Lusitanie. Mais la longue inaction du consul avait eu des résultats aussi fâcheux qu'une défaite. Les Celtibériens, redoutant moins l'armée romaine, s'étaient révoltés, et devant cette formidable insurrection les *guerillas* de Viriathe n'avaient plus qu'une importance secondaire. On regrette que cette lutte des Espagnols pour leur indépendance, cette guerre de Numance, nous soit si peu connue. Peut-être Viriathe ne s'associa-t-il pas assez activement aux efforts des Celtibériens, ses anciens ennemis? Peut-être espéra-t-il, en profitant des embarras des Romains obtenir d'eux de meilleures conditions? En 143, il battit le propréteur Q. Pompeius au même endroit où il avait remporté sa victoire sur Plautius. En 142, il tint tête au consul Q. Fabius Servilianus, qui envahit la Lusitanie avec 16,000 fantassins et 1,600 cavaliers, et l'année suivante il infligea à ce général une défaite sanglante. Mais il n'abusa pas de sa victoire : il laissa l'armée romaine s'éloigner librement à condition qu'on lui garantirait la possession de la Lusitanie. Servilianus se hâta d'accepter cette proposition, et conclut avec le chef lusitanien un traité qui fut ratifié par le sénat.

La paix semblait assurée; en réalité elle eut à peine la durée d'une courte trêve. Le consul Servilius Cæpion, frère et successeur de Servilianus, triompha aisément des scrupules du sénat, et recommença les hostilités. Viriathe, étonné de cette agression, chargea trois de ses amis, Audax, Ditalco et Minurus, de porter au consul des propositions de paix. Cæpion en promettant à ces trois envoyés de grandes récompenses leur persuada de tuer leur général. Les trois traîtres de retour au camp de Viriathe l'égorgèrent pendant son sommeil, et s'enfuirent avant qu'on se fût aperçu du crime. Le consul eut tout le profit de cet acte atroce, dont il refusa pourtant de leur payer le prix. Les Lusitaniens, après avoir fait à leur vaillant chef de magnifiques funérailles, essayèrent vainement de continuer la lutte; ils durent se soumettre avant la fin de l'année. Ainsi se termina par la trahison une guerre que la trahison avait provoquée, et qui est restée une des plus tristes pages de l'histoire des Romains, *triste et contumeliosum bellum*, dit Velleius Paterculus. L. J.

Appien, *Hisp.*, 60-72. — Eutrope, IV, 18. — Orose, V, 4. — Florus, II, 17. — Tite Live, *Epit.*, 54. — Frontin, II, 5, 13; III, 10, 11; IV, 5. — Velleius Paterculus, II, 1. — Aurelius Victor, *De vir. illust.*, 71. — Valère Maxime, IX, 6. — Diodore de Sicile, *Excer.*, XXXII. — Dion Cassius, *Fragm.*, 78. — Becker, *Viriath und die Lusitanier*; Altona, 1826, in-8°.

VIRIEU (*François-Henri*, comte DE), né le 13 août 1754, à Grenoble, tué le 15 octobre 1793, au siége de Lyon. Issu d'une ancienne famille du Dauphiné, il était fils de Louis-François-René, marquis de Virieu, colonel des grenadiers de France, et de Mlle de Tourzel. Orphelin à dix ans, il fut confié à la duchesse de Rohan-Chabot, intime amie de sa mère, et fit de rapides études au collége d'Harcourt. Mousquetaire gris par ordre exprès du roi, le 21 décembre 1768, il fut lieutenant d'infanterie en 1770 et capitaine en 1772. Il venait d'épouser Mlle de Digeon lorsque du régiment de Monsieur, où il commandait en second, il passa, le 12 mars 1786, dans celui de Limousin en qualité de colonel. Doué d'un esprit vif, sérieux et solide, il avait acquis une instruction peu commune. Il s'occupa beaucoup des questions qui pouvaient intéresser son pays et sa province en particulier. Sincèrement libéral, il s'associa, avec l'ardeur d'une âme passionnée pour le bien, au mouvement qui fut en Dauphiné comme l'aurore de la révolution. Les gen-

tilshommes réunis à Grenoble après les troubles du 10 mai 1788 envoyèrent à Versailles M. de Virieu accompagné de deux autres délégués pour y porter des explications sur les événements. Il eut assez de crédit pour aplanir les difficultés et obtenir une convocation de l'assemblée provinciale; mais sa mission le retint à Paris, et il ne prit aucune part à la fameuse séance de Vizille, pas plus qu'à celle de Romans. Élu député de la noblesse aux états généraux (1789), M. de Virieu fut un des quarante-sept membres de l'ordre de la noblesse qui se réunirent au tiers état le 25 juin. Dans la nuit du 4 août il proposa l'abolition du droit des colombiers, en disant qu'il « venait comme Catulle apporter son moineau sur l'autel de la patrie ». En agissant ainsi, il espérait que cette nouvelle proposition faite à la fin de la séance exigeant une nouvelle délibération, le vote serait remis au lendemain, et qu'ainsi quelques heures seraient gagnées à la réflexion; mais son but ne fut pas atteint. Il prit part aux débats sur les bases de la constitution. Il attira plusieurs fois l'attention sur lui, surtout lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la couronne et de la religion. Il s'opposa à l'établissement d'un comité des recherches et à tout ce qui pouvait favoriser l'arbitraire, mais aussi à tout ce qui pouvait ébranler le pouvoir royal. Il combattit la prétention de l'assemblée de nommer aux emplois et aux charges militaires. Il vota pour que le roi fût investi du droit de paix et de guerre, et réclama la continuation des poursuites contre les auteurs des événements des 5 et 6 octobre. Porté, le 27 avril 1790, à la présidence, il donna sa démission quand on exigea de lui qu'il fît le serment de ne protester contre aucun des actes de l'assemblée, sanctionnés ou non par le roi. Ami de MM. de Clermont-Tonnerre, de Lally-Tolendal, de Boufflers, Malouet, Monnier, il eut dans sa conduite politique la constante approbation du roi, avec lequel il pouvait, sans être remarqué, entretenir des relations suivies, grâce à sa tante, la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Après la clôture de l'assemblée, il resta quelque temps à Paris, dans l'espoir d'être utile à la cause monarchique. Par l'ordre de Mme Élisabeth, il fit secrètement un voyage à Coblentz pour éclairer les princes sur le véritable état des choses en France.

M. de Virieu se trouvait à Lyon avec sa famille lorsque cette ville s'insurgea contre la Convention (29 mai 1793). Il prit une part active à la journée du 29 mai 1793, où la municipalité républicaine fut renversée; il en dirigea les luttes, mais son nom ne parut nulle part. Quand on eut résolu de résister à l'armée de Kellermann, ce fut encore lui qui, de concert avec MM. de Précy et de Nervo, eut l'art de lier cette insurrection formidable avec celle du midi et de diriger l'une et l'autre vers le même but, le rétablissement de la monarchie; non-seulement il entretint une correspondance suivie avec les chefs royalistes du midi, mais il chercha un point d'appui dans les opérations militaires des puissances qui occupaient nos frontières. Un plan fut proposé aux alliés de chasser les Français des lignes de Weissembourg pendant que le prince de Condé, à la tête d'un corps d'armée, se jetterait dans la Franche-Comté et s'avancerait vers Lyon. Quelle que soit la part de M. de Virieu dans ces tristes circonstances, on ne peut nier qu'il n'y ait fait preuve d'une activité, d'une intelligence et de talents stratégiques dignes d'éloges. Il déclina le commandement de l'armée assiégée, lequel fut donné à M. de Précy, dans la crainte que son nom, qui avait marqué parmi les défenseurs du trône et de l'autel, n'accusât trop ouvertement les secrètes tendances de l'insurrection. Plus tard, M. de Chenelette, commandant de la Croix-Rousse, ayant été tué, Virieu consentit à lui succéder. Au bout de soixante-quatre jours de siége les Lyonnais furent forcés de céder à la trahison, qui incendiait l'arsenal et dirigeait les feux de l'ennemi, surtout à la famine, qui était devenue affreuse.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1793, la petite armée quitta la ville, divisée en deux colonnes. La première, sous les ordres de Précy, parvint à s'échapper grâce à l'obscurité. La seconde, commandée par Virieu, ne put se mettre en marche qu'au jour; attaquée par des forces dix fois supérieures au défilé de Saint-Cyr, elle fut anéantie, et son chef tué par un boulet de canon.

Notice sur le comte de Virieu; Grenoble, 1863, in-8°.

VIROTTE (La). *Voy.* La Virotte.

VISACCI (*Antonio* Cimatori, dit *le*), peintre, né à Urbin, vivait au seizième siècle. Élève de F. Barocci, il excellait dans les peintures en camaïeu et les dessins à la plume; Lanzi donne aussi des éloges à un tableau de *Sainte Monique*, qui est à Saint-Augustin d'Urbin.

Lazzari, *Dizionario storico*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

VISCAINO (*Sebastiano*), navigateur espagnol, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort au dix-septième. On avait en Espagne une haute idée des richesses de la Californie, que l'on croyait surtout abondantes en perles, lorsqu'en 1596 le comte de Monterey reçut l'ordre au Mexique de faire explorer le littoral de cette presqu'île. Il fit choix d'un officier expérimenté, Viscaino, qui s'embarqua à Acapulco, en compagnie de quatre missionnaires. Il avait trois navires sous son commandement, et sans quitter de vue les côtes, il alla compléter ses approvisionnements au port de Zalagua. Parvenu à l'entrée du golfe de Californie, il débarqua sur ces rivages qui avaient vu soixante ans auparavant la petite armée de Cortez, et dépêcha un de ses navires pour explorer ces plages inconnues. Mais en avançant dans les terres on rencontra des tribus belliqueuses; on livra des combats sanglants, qui forcèrent les envahisseurs à rebrousser chemin, et bientôt le chef de l'expédition se vit forcé de mettre le cap sur

Acapulco. Philippe III s'était préoccupé outre mesure des traditions fantastiques qu'on avait répandues alors sur le prétendu détroit d'Anian. Ce n'était plus les richesses naturelles de cette région sauvage que l'on croyait rencontrer, c'était une ville magnifique, bâtie, disait-on, dans ce désert, qu'il fallait découvrir pour l'Espagne. Monterey reçut l'ordre de préparer une nouvelle exploration. Pour ce voyage, il fit choix encore de Viscaino, auquel il conféra le titre de capitaine général, et il lui adjoignit en qualité de pilote le capitaine Toribio Gomez, ainsi que deux cosmographes expérimentés, Gaspar de Alarcon et Geronimo Martin. La flottille mit à la voile d'Acapulco le 5 mai 1602. Ces mers étaient alors si peu connues qu'on ne mit pas moins de neuf mois pour se rendre au cap Saint-Sébastien, qui se projette derrière le cap Mendocino. Le port de Pinos, dans lequel entra Viscaino, reçut le nom de Monterey. Une série d'admirables explorations commença dès lors : les côtes de la Californie furent pour la première fois relevées avec soin, et Humboldt a pu dire en admirant les cartes de Viscaino que jamais aucun pilote n'avait fait un tel travail avec le soin scrupuleux qu'il remarquait dans celui-ci. Philippe III, ne trouvant point d'or sur toute l'étendue de ce vaste territoire, ne chercha pas même à le coloniser. Viscaino réclama : le conseil des Indes se montra sourd à ses suppliques; un ordre de colonisation fut arraché au pouvoir; l'infortuné marin allait entreprendre une nouvelle expédition. Il mourut comme on en faisait les préparatifs. F. Denis.

Duflot de Mofras, *Descript. de l'Orégon et de la Californie.* — Venegas, *Noticia de la California y de su conquista*; Madrid, 1757, 3 vol. pet. in-4°, trad. en français. — F. Denis, *Les Californies*, dans l'*Univers pitt.*

VISCH (*Charles* de), biographe belge, né vers 1596, à Bulscamps, près de Furnes (Flandre), mort le 11 avril 1666, à Bruges. Vers l'âge de vingt ans, il entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut envoyé en 1629 au monastère d'Erbach, près de Mayence, pour y enseigner la théologie. La guerre, qui faisait alors fureur dans cette partie de l'Allemagne, ayant forcé les religieux à se disperser, il revint à Bruges, et y fut élu prieur de l'abbaye des Dunes, après avoir dirigé pendant douze ans le couvent des femmes du Val-Céleste, à Dixmude. On a de lui : *Historia monasterii ebirbacensis*, dans *Notitia abbatiarum ord. cisterc.* de Jongelin; 1640, in-fol.; — *Bibliotheca scriptorum ord. cisterciensis*; Douai, 1649, in-4°; Cologne, 1656, in-4°, avec des addit. : « C'est ce que nous avons de meilleur, dit Paquot, sur les écrivains de l'ordre de Cîteaux; l'auteur a fait des recherches et des découvertes, mais il y avait beaucoup à y ajouter pour rendre l'ouvrage complet; » — *Vita Adriani Cancellier, monasterii dunensis abbatis*; Bruges, 1656, 1658, in-12; — *Vita Eberardi de Commeda et Richardi de Frisa, monach. ord. cisterc.*; ibid., 1653, in-12; — *Compendium chronologicum abbatiæ de Dunis*; Bruxelles, 1660, in-12. Le P. de Visch a aussi donné une édition des écrits d'Alain de Lille (Anvers, 1653, in-fol.).

Foppens, *Bibl. belgica.* — Paquot, *Mémoires*, t. X.

VISCHER. *Voy.* Visscher.

VISCLÈDE (La). *Voy.* La Visclède.

VISCONTI, nom d'une famille célèbre de la Lombardie, qui s'empara de la souveraineté à Milan, à la fin du treizième siècle. Plusieurs membres de cette famille avaient déjà joué un rôle considérable en Lombardie; un Uberto Visconti avait été nommé podestat de Milan, en 1186, par l'empereur Frédéric Ier; mais l'archevêque Ottone est le véritable fondateur de la puissance politique des Visconti.

Visconti (*Ottone* de'), archevêque de Milan, né en 1208, à Ucogne, bourg situé entre le lac Majeur et le Simplon, mort le 18 août 1295, au couvent de Chiaravalle. De bonne heure attaché au cardinal Ottaviano Ubaldini, il fut présenté par lui au pape Urbain IV, qui le nomma archevêque de Milan, le 12 juillet 1262. Martino della Torre, chef du parti guelfe dans la ville, avait destiné ces hautes fonctions à son parent Raimond; il ne permit pas à l'archevêque d'entrer dans Milan, et dès lors Ottone se mit à la tête des nobles qui suivaient le parti gibelin. Les Visconti furent d'abord battus par Martino, par son frère Filippo, et par leur cousin, Napoleone della Torre; ils furent chassés d'Arona, d'Angera, de Brebbia, des autres châteaux qu'ils possédaient près du lac Majeur, malgré l'excommunication lancée contre les maîtres de Milan. Vainement Grégoire X voulut ramener dans la ville Ottone et la noblesse proscrite; la guerre continua de désoler la Lombardie. Les nobles furent encore vaincus (1276), et trentre-quatre d'entre eux décapités par l'ordre de Napoleone, entre autres Teobaldo Visconti, neveu de l'archevêque. Ottone, altéré de vengeance, se mit ouvertement à la tête des gibelins, et, secondé par la ville de Côme, il s'avança jusque auprès de Milan, rencontra les guelfes à Desio, et les tailla en pièces (21 janv. 1277). Napoleone et la plupart de ses parents, faits prisonniers, furent enfermés dans des cages de fer. L'archevêque fit une entrée triomphale à Milan, au milieu des plus bruyantes acclamations, et fut investi de la seigneurie par le grand conseil. Vainement Cassone della Torre continua la guerre avec acharnement; Ottone, soutenu par les villes gibelines de la Lombardie, prit à sa solde Guillaume, marquis de Montferrat, et Cassone fut vaincu et tué au combat de Veprio (mai 1281). Dès lors c'en était fait de la puissance des Torriani. Comme le marquis voulait agir en maître, l'archevêque s'entendit avec les nobles, et, profitant d'une absence de Guillaume, il chassa ses soldats de la ville (déc. 1282). Le peuple, sous les Torriani, s'était habitué au pouvoir despotique; les nobles étaient affaiblis; la plus

grande république lombarde devenait une principauté, qui, grâce à la fortune et à l'habileté des Visconti, soumit peu à peu à ses lois toute la Lombardie. Ottone s'appuya sur les empereurs Rodolphe Ier et Adolphe de Nassau; il abandonna dans ses dernières années le soin des affaires à son petit-neveu, *Matteo*, qui suit.

VISCONTI (*Matteo Ier* DE'), surnommé *le Grand*, né le 15 août 1250, à Invorio, sur le lac Majeur, mort le 24 juin 1322, au couvent de Crescenzago, près Milan. Il était fils de Teobaldo et d'Anastasia de Pirovano. D'abord capitaine du peuple (1288), il se distingua par son courage dans les luttes continuelles contre les Torriani. Il fut également reconnu comme capitaine de Novare, de Verceil, de Côme, du Montferrat, après la mort de Guillaume; Alexandrie reconnut son autorité, et l'empereur Adolphe de Nassau lui donna, moyennant de grosses sommes d'argent, le titre de vicaire impérial (1294). Au moment de la mort de son oncle, sa juridiction s'étendait sur toute la Lombardie, et il fortifia son autorité par des alliances de famille. Au moment où il se croyait tout puissant, il fut renversé par une ligue imprévue de ses ennemis, les Torriani, joints au jeune comte Jean de Montferrat et aux seigneurs de Plaisance, de Pavie, de Crémone, de Lodi, et d'autres villes, que la prospérité de Milan rendait jaloux. Galeazzo, son fils aîné, commandait la milice; mais, jeune, hautain, et sans expérience, il indisposa contre lui les Milanais, qui se mutinèrent et le battirent. Alors Matteo, abandonné par ses alliés, déposa le pouvoir suprême (14 juin 1302), et se retira à Nogarola, près Vérone. Guido della Torre fut mis à sa place comme capitaine du peuple, et continua d'en remplir l'office jusqu'à l'arrivée de l'empereur Henri VII (23 déc. 1310). Matteo fut bien accueilli par ce prince, et profita avec autant de bonheur que d'habileté des rixes qui éclatèrent entre les Allemands et les Italiens, pour achever la ruine définitive des Torriani et se faire nommer vicaire impérial (juill. 1311); il avait acheté ce titre 40,000 florins d'or, outre la redevance annuelle, qui était de 25,000. Il se conduisit dès lors avec une prudente circonspection, et peu à peu rétablit son autorité sur les villes voisines. Son fils Galeazzo fut reconnu seigneur de Plaisance, en 1313; Côme, Bergame, Tortone, Pavie, Alexandrie se soumirent à lui. Il chercha à gagner le pape Jean XXII, quoique celui-ci voulût relever le parti guelfe en Italie; mais, lorsque le chapitre de Milan eut élu archevêque Giovanni, son fils, le pape refusa de le reconnaître, et nomma le moine franciscain Aicardo. Ce fut le signal d'une lutte nouvelle entre les gibelins, que dirigeait Matteo, et les guelfes, excités par Jean XXII. Le roi Robert de Naples fut repoussé près de Gênes par Marco Visconti, fils de Matteo (1318), qui parvint à organiser une puissante ligue gibeline, dont il fit habilement donner le commandement à Cane della Scala, seigneur de Vérone. Le pape, irrité de la résistance opiniâtre de Matteo, finit par le déclarer ennemi de l'Église. Vainement celui-ci offrit à Jean XXII toute espèce de concessions; il lui fallut de nouveau combattre le roi Robert ainsi que Philippe du Maine (plus tard Philippe VI), placé à la tête des guelfes. Matteo réunit des forces considérables, et le prince français, intimidé ou peut-être gagné à prix d'or, repassa les Alpes (1320). Le pape renouvela solennellement l'excommunication lancée contre lui, ses fils et les villes qui lui obéissaient (20 févr. 1321); il exhorta tous les chrétiens à prendre les armes contre l'ennemi de l'Église. Matteo avait jusqu'alors résisté avec courage; mais affaibli par l'âge, effrayé par les menaces du légat du pape, il allait peut-être s'humilier pour éviter les tourments de l'enfer, lorsque Galeazzo le força en quelque sorte à abdiquer. L'âme troublée par les remords, il errait d'église en église pour implorer la miséricorde divine, lorsqu'il tomba malade et mourut en conjurant ses fils de se réconcilier avec l'Église. Bon capitaine, habile politique, mais superstitieux et condamnant lui-même les moyens qu'il employait pour s'élever, il n'en a pas moins fondé la puissance de sa famille.

De Bonacossa di Squarcino Borri, sa femme, qu'il avait épousée en 1269, Matteo avait eu six fils et six filles, entre autres *Galeazzo*, *Lucchino* et *Giovanni*, qui suivent; *Marco*, brave et entreprenant capitaine, mort en 1329; et *Stefano*, mort en 1327, laissant *Matteo II*, *Galeazzo II*, et *Barnabò*, qui viendront ci-après.

VISCONTI (*Galeazzo Ier* DE'), fils aîné du précédent, né le 21 janvier 1277, mort le 6 août 1328, à Pescia. Habile dans les exercices chevaleresques et passionné pour la guerre, il fut l'un des principaux lieutenants de son père, auquel il succéda dans Milan. Pour empêcher la paix avec le pape, il se montra soupçonneux et violent; plusieurs des amis de son père le forcèrent à quitter la ville (8 nov. 1322) et à se retirer à Lodi. Un mois après, il fut rappelé par ceux qui ne voulaient pas tomber sous la domination du pape. Le légat réunit près de quarante mille hommes contre lui, et, malgré le courage de Marco et de Lucchino Visconti, il s'empara de tous les châteaux voisins de Milan et même des faubourgs, qui furent brûlés (juin 1323). Les Visconti furent secourus par l'empereur Louis de Bavière; une épidémie décima l'armée du pape et la dispersa. En 1324, elle fut encore battue près de Vaprio, et Galeazzo rentra dans Monza, après un long siége. Trois ans plus tard l'empereur revint à Milan, se fit couronner roi de Lombardie, le 31 mai 1327, nomma Galeazzo son vicaire, puis, le 5 juillet, il le fit arrêter avec son fils Azzone et ses deux frères, Lucchino et Giovanni, et prétendit, pour justifier cette honteuse

perfidie, qu'il conspirait contre lui avec le pape. Les malheureux Visconti furent enfermés dans les horribles cachots de Monza, que Galeazzo avait lui-même fait construire. Les instances de Marco et l'intercession intéressée de Castruccio Castracàni délivrèrent Galeazzo (25 mars 1328), moyennant une grosse rançon.

Il eut de Béatrice d'Este, sa femme, qu'il avait épousée en 1300, *Azzo*, qui suit.

VISCONTI (*Azzo* DE'), fils du précédent, né en 1302, mort le 16 août 1339, à Milan. Il profita des embarras pécuniaires de Louis de Bavière pour obtenir de lui le titre de vicaire impérial, moyennant 60,000 florins (janv. 1329). Puis, voyant les fautes de l'empereur, il ne s'empressa pas de lui payer les sommes promises, chassa ses troupes de Monza, et le décida à quitter l'Italie. Il parut alors se réconcilier avec l'Église; Jean XXII révoqua l'anathème lancé contre les Visconti et même le nomma vicaire pontifical (sept. 1329). Comme les factions ennemies continuaient à désoler par leurs luttes la plupart des villes, on appela pour rétablir l'ordre le chevaleresque Jean de Bohême. Bientôt l'antipathie des Italiens contre les Allemands reparut, et une ligue fut formée, le 8 août 1332, entre Azzo, Mastino della Scala, Lodovico de Gonzague, le marquis d'Este, etc.; les Florentins et le roi de Naples y adhérèrent même. Azzo profita des circonstances pour s'agrandir; avec les secours de ses alliés, il prit Bergame, Pizzighettone, Pavie; Jean de Bohême s'empressa d'abandonner l'Italie. Alors la plupart des villes réclamèrent la protection d'Azzo, dont la modération était généralement reconnue; Verceil, Crémone, Côme, Lodi, Crème, Plaisance, Brescia se soumirent successivement à son autorité (1334-1337). Il put soutenir heureusement Florence et Venise contre l'ambition de Mastino della Scala. Son cousin Lodrisio, réunissant les débris des troupes allemandes à des bandes de mercenaires pillards, espéra de surprendre Milan, pour la dévaster. Azzo envoya contre lui son oncle Lucchino, qui remporta, le 12 février 1339, une victoire sanglante à Parabiago (1). Ce fut un prince distingué, libéral, juste, habile; il entoura Milan de murailles, avec plus de cent tours et des portes en marbre; il pava les rues, éleva un palais qu'il fit orner de peintures par Giotto et d'autres artistes. Le premier de la famille, il mit sur les monnaies son nom et la couleuvre des Visconti. Il mourut sans avoir eu d'enfants.

VISCONTI (*Lucchino* DE'), troisième fils de Matteo, né en 1287, mort le 24 janvier 1349. A la mort de son neveu Azzo, il fut nommé seigneur de Milan. Suivant plusieurs chroniqueurs, livré à une débauche crapuleuse, entouré de maîtresses et de bâtards, il se montra implacable dans ses vengeances; suivant d'autres, il se fit remarquer plutôt par sa justice, souvent excessive, mais nécessaire. Francesco della Pusterla, d'une famille illustre, et deux Aliprandi se mirent à la tête d'une conjuration, pour élever à la seigneurie ses trois neveux, Matteo, Barnabò et Galeazzo (1340). Le complot fut découvert; les deux Aliprandi, torturés, moururent de faim dans leur cachot; Pusterla s'enfuit à Avignon, fut attiré à Pise par de fausses lettres, livré à Lucchino, et décapité avec ses deux jeunes fils. Lucchino agrandit les domaines qu'il avait reçus de ses prédécesseurs; il s'empara de Pavie, malgré les Beccaria; de Parme, malgré la résistance d'Obizzo d'Este; Asti, Tortone, Alexandrie, Chierasco, une partie du Piémont, se donnèrent à lui. Il fit avec succès la guerre aux Florentins et aux Pisans. Il éleva de somptueux édifices, fit des vers, fut loué par Pétrarque, qui résida à sa cour, et établit des fabriques de soie. Il mourut de la peste noire, suivant les uns, empoisonné, suivant d'autres, par sa seconde femme, Isabelle de Fieschi, belle et galante, qui fut accusée de l'avoir trahi.

VISCONTI (*Giovanni* DE'), quatrième fils de Matteo, né en 1290, mort le 5 octobre 1354, à Milan. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé cardinal, grâce à la protection de Louis de Bavière, par l'antipape Nicolas V (1329), et devint évêque de Novare (1330). Désigné dès 1317 par le chapitre pour occuper le siége de Milan, il obtint de Jean XXII la charge d'administrateur du diocèse (1333), et de Clément VI le titre d'archevêque (17 juill. 1342). A la mort d'Azzo (1339), il avait été élu seigneur de Milan avec son frère Lucchino; mais il lui abandonna tout le pouvoir. Lorsqu'il le reprit, en 1349, il rappela de l'exil les trois fils de Stefano Visconti, et les associa à la seigneurie. Clément, mais ambitieux et de mauvaise foi, parlant de la paix et voulant s'agrandir, il troubla bientôt l'Italie septentrionale. Clément VI aurait bien voulu reprendre Bologne; Giovanni acheta cette grande ville aux Pepoli, qui ne pouvaient plus la défendre, pour 200,000 florins d'or (oct. 1350). Le pape ayant menacé de l'excommunier, l'archevêque parut dans la cathédrale de Milan, avec une croix et une épée, en disant : « Avec l'une je défendrai l'autre. » Il fit si bien que Clément VI le nomma vicaire du saint-siége à Bologne, moyennant 100,000 florins d'or et une redevance annuelle de 12,000 florins. En même temps ses généraux avaient fait heureusement la guerre aux villes guelfes de Toscane, et les avaient forcées à signer la paix de Sarzane (1353). Puis les Génois, accablés par les Vénitiens et souffrant de la disette, lui offrirent la seigneurie de leur ville. Mais une ligue de presque toute la haute Italie se forma contre lui: Venise combattait sur mer; les seigneurs de Mantoue, de Ferrare et de Padoue, l'attaquèrent en Lombardie. Avec les armées de *condottieri* redoutables, Giovanni avait commencé à leur résister, lorsqu'il mourut.

VISCONTI (*Matteo II* DE'), neveu du précé-

(1) Dans le bréviaire de 1460 on trouve encore une messe distincte pour cette victoire.

dent, mort le 29 septembre 1355, à Monza. Après la mort de Giovanni, leur oncle, les trois fils de Stefano de' Visconti lui succédèrent dans la seigneurie de Milan : Matteo, l'aîné, eut pour sa part Bologne, Parme, Bobbio, Plaisance, Pontremoli et Lodi. Il voulut consolider son pouvoir à Bologne, où Giovanni da Oleggio, fils naturel de l'archevêque, se conduisait en maître; ses mesures imprudentes hâtèrent la révolte de ce dernier (18 avril 1355). Au moment de marcher contre lui, il mourut subitement, empoisonné, dit-on, par ses frères, qui du reste se partagèrent ses dépouilles.

Visconti (*Galeazzo II* de'), frère puîné du précédent, né vers 1320, mort le 4 août 1378, à Pavie. Dans le partage des États de sa famille, il eut Côme, Pavie, Novare, Verceil, Asti, Alexandrie, Tortone; à la mort de Matteo, il hérita de Plaisance et de Bobbio. De concert avec Barnabò, il dominait à Milan et à Gênes. Ils eurent à lutter contre une grande ligue, qui comprenait les marquis d'Este, les Gonzague, les Carrare, les della Scala, le marquis de Montferrat, et l'empereur Charles IV (1356). Galeazzo perdit Asti, Alba, Chierasco, Chieri et Pavie. Les confédérés, soutenus par les compagnies franches du comte Lando, auraient triomphé s'ils ne s'étaient divisés. Les deux frères mirent à la tête de leurs troupes leur cousin Leodrisio, qui fut vainqueur à Corsorate; mais Gênes se souleva contre eux, et élut pour doge Simone Boccanegra; puis le fameux légat Albornoz s'unit à la ligue, et les Visconti furent heureux de pouvoir signer la paix (1358). L'année suivante, ils reprirent la guerre contre Pavie, qui fut forcée de capituler, et tentèrent de reconquérir Bologne; mais Giovanni da Oleggio vendit la ville au cardinal Albornoz, et la guerre commença entre les troupes papales et celles de Milan. Une partie de l'Italie fut désolée par les mercenaires étrangers dont on achetait les services; Barnabò fut excommunié; il n'en leva pas moins de nouvelles taxes, même sur les églises, tandis que Galeazzo dépensait des sommes énormes pour satisfaire ses goûts de plaisirs et de magnificence. A peine les Visconti venaient-ils d'abandonner Bologne au pape (13 déc. 1361), qu'ils eurent sur les bras un nouvel adversaire, le marquis de Montferrat, qui voulait reprendre Pavie. Ce dernier prit à son service la fameuse compagnie blanche, composée d'Anglais, qui désolait alors le midi de la France; la peste suivit les aventuriers, et l'on dit qu'à Milan seulement soixante-dix-sept mille personnes périrent. Après deux ans d'une lutte acharnée, la paix fut signée (3 mars 1364) : Galeazzo garda Pavie et Novare, mais il céda Asti au marquis de Montferrat. Alors surtout il se montra cruel à l'égard de ses ennemis intérieurs; il les fit condamner aux plus horribles supplices, accabla le pays d'impôts excessifs, éleva partout des fortifications. Il agissait en véritable tyran, s'entourait de satellites et d'espions, et gouverna comme jadis à Rome les empereurs, dont il rappela trop souvent, sur un théâtre restreint, les vices, la dépravation et la cruauté. Malade de la goutte et craignant les embûches de son frère, il transféra sa résidence à Pavie (1365). Une ligue se forma contre les Visconti (1368); Barnabò en soutint surtout les efforts; puis Galeazzo eut encore à combattre le marquis de Montferrat, qui voulait reprendre Alba et Côme (1370). Il voulut profiter de la mort du marquis (1372) pour dépouiller ses fils, fut excommunié par le pape Grégoire XI, et se vit menacé jusqu'auprès de Pavie par l'armée pontificale, que commandait Amédée VI, comte de Savoie; mais son fils fut vainqueur à Montechiaro. Cependant les excès des soldats excitaient partout des révoltes; les Visconti, partout menacés et près d'être accablés, demandèrent la paix. On conclut un armistice; mais les mercenaires, se réunissant sous les ordres d'Hawkwood, le plus fameux chef de bande, se mirent à ravager l'Italie pour leur propre compte. Galeazzo, depuis 1375, remit presque tout le pouvoir à son fils, et s'efforça de se réconcilier avec le pape. Sa mort parut un événement heureux dans la Lombardie. On a vanté son esprit et son enthousiasme pour les œuvres de l'intelligence; il a fondé la célèbre école de Pavie (1361), et y a réuni les savants les plus capables; il a protégé Pétrarque, et l'a plusieurs fois chargé de missions importantes.

Marié, en 1350, avec Marie-Blanche de Savoie, il en eut trois enfants : *Giovanni-Galeazzo*, qui vient ci-après; *Maria*, et *Violante*, mariée, en 1368, à Lionel, duc de Clarence.

Visconti (*Barnabò* de'), frère des deux précédents, né en 1319, mort le 19 décembre 1385. Il avait reçu, dans le partage des États de son oncle, Bergame, Brescia, Crême et Crémone, avec la souveraineté collective de Milan et de Gênes; il y ajouta Lodi, Parme et Bologne, à la mort de Matteo. Nous ne reviendrons pas sur les événements où il eut part avec son frère, et dont le récit se trouve déjà dans l'article qui précède. Plus encore que Galeazzo ce fut un tyran cruel, odieux et fantasque; opiniâtre dans ses entreprises, ambitieux, toujours en guerre pour s'agrandir, libéral seulement pour les capitaines de bande, qui firent sa force, ou pour les traîtres, dont il achetait les services dans les villes qu'il voulait soumettre. Les deux frères rivalisaient d'audace et de cruauté; les tyrannies odieuses et folles des empereurs romains semblent reparaître : ainsi Barnabò défend de sortir la nuit, sous peine de perdre un pied; de prononcer les noms de guelfe ou de gibelin, sous peine d'avoir la langue coupée. Passionné pour la chasse, il entretenait une meute de cinq mille chiens, qu'il plaçait chez les citoyens pour les nourrir; celui qui laissait périr un de ces animaux perdait toute sa fortune. Quiconque tuait un lièvre ou un sanglier était mutilé, pendu ou forcé de manger l'animal entier et cru. Barnabò faisait mourir ou

mutiler des hommes dont il avait rêvé ou qu'il rencontrait quand il ne voulait pas être vu; il fit enfermer deux de ses secrétaires dans une cage avec un sanglier; il obligeait parfois le premier venu à remplir les fonctions de bourreau. Ayant appris qu'un curé exigeait plus qu'on ne lui devait pour les funérailles d'un mort, il le fit enterrer avec le cadavre. Cependant un pareil tyran affectait la dévotion; il jeûnait le tiers de l'année; il fonda des églises, des monastères, des bénéfices, mais surtout des forteresses. Aussi débauché que cruel, il eut trente ou quarante enfants légitimes ou bâtards; ses violences amoureuses inspiraient partout l'épouvante ou le dégoût. Il chercha d'illustres alliances de famille; il maria sa fille Verde à Léopold, duc d'Autriche; il plaça les autres dans les maisons de Nuremberg, d'Ingolstadt, de Bavière, de Wurtemberg, de Thuringe, de Saxe, de Mantoue; il en donna une au roi de Chypre avec 100,000 florins, une autre à l'aventurier Hawkwood. Pour les doter, il fallait accabler le peuple d'exactions ou s'enrichir par des confiscations; quelques prêtres eurent la témérité de faire des remontrances; Barnabò les fit brûler *pour cette nouvelle hérésie*.

Urbain V, irrité, forma une troisième ligue; Louis, roi de Hongrie, l'empereur, la plupart des princes italiens y accédèrent; on prit pour prétexte la destruction de toutes les compagnies d'aventure qui désolaient l'Italie. Les Visconti devinèrent les desseins des confédérés, s'unirent aux Anglais d'Hawkwood, et commencèrent la guerre dans le Mantouan. Ils se moquèrent d'une nouvelle excommunication, triomphèrent des troupes impériales, que commandait Charles IV lui-même, lui donnèrent de l'argent, et conclurent une paix avantageuse (11 fév. 1369). En 1370, l'infatigable Barnabò s'efforça d'étendre son autorité en Toscane. Une quatrième ligue se forma; les *condottieri* d'Hawkwood le soutinrent encore, et tout s'apaisa. En 1371, il parvint par corruption à s'emparer de Reggio, et menaça Modène; les troupes des Gonzague, des Carrare et du pape furent battues, et de nouveau les deux frères furent excommuniés. On prêcha contre eux une sorte de croisade; le cardinal de Bourges, légat, conduisit une armée dans le pays de Plaisance et de Brescia, mais Gian-Galeazzo le battit à Montechiaro. Lorsque son frère se décida à vivre en paix, Barnabò continua de lutter; ce fut d'abord contre les héritiers de Cane della Scala, qui consentirent à lui payer 400,000 florins d'or et une pension viagère de 200,000 florins (1379); puis contre son propre neveu, dont il convoitait les États. En 1385, celui-ci annonça à Barnabò qu'il allait faire un pèlerinage près de Varèse, qu'il désirait l'embrasser, mais n'osait entrer à Milan. Barnabò et deux de ses fils, Rodolfo et Lodovico, allèrent au-devant de lui près de la ville; ils étaient sans défiance; ils furent arrêtés le 6 mai. Gian-Galeazzo fut accueilli à Milan avec enthousiasme; toutes les villes, tous les châteaux se soumirent. On fit le procès de Barnabò, et les pièces en furent adressées à tous les princes voisins; puis on le conduisit au château de Trezzo; il y fut, dit-on, empoisonné.

Marié, en 1350, avec Beatrice della Scala, surnommée *Regina* à cause de son caractère hautain, il en eut dix-sept enfants. De ses dix-huit ou vingt bâtards descendent les branches des Visconti existant encore.

VISCONTI (*Giovanni-Galeazzo* DE), premier duc de Milan, fils de Galeazzo II, né en 1347, mort le 3 septembre 1402, à Melegnano. Dissimulé et réfléchi, occupé de sciences et d'affaires, il acquit une grande expérience, et succéda, en 1378, à son père. On a vu comment il trompa les défiances de son oncle, et comment il s'empara par trahison de sa personne et de celles de ses deux fils (1385). Dès lors il se trouva maître des possessions considérables des Visconti; soupçonneux, avare, perfide, encore plus ambitieux; tramant sans cesse de ténébreuses intrigues, secondé par les meilleurs capitaines de *condottieri*, il s'efforça de dominer l'Italie, et plusieurs fois parut sur le point de réussir. Il s'unit d'abord à Francesco de Carrare contre Antonio della Scala, qu'ils dépouillèrent de Vérone et de Vicence (1387). Puis, trompant son allié, il l'attaqua à son tour, avec les secours de Venise, lui enleva Padoue et Trévise, l'attira par de fausses promesses ainsi que son fils, les retint prisonniers; et, s'avançant jusqu'aux lagunes, menaça Venise elle-même. Après avoir également dépouillé les maisons des Corregio, des Cavalcabò, des Benzoni, des Beccaria, des Langoschi, des Rusca, etc., il se trouva maître de plus de vingt cités, qui lui donnaient un énorme revenu. Théodore, marquis de Montferrat, vivait à sa cour, presque prisonnier; les princes d'Este et de Gonzague étaient ses humbles protégés; il menaçait Gênes et même la Sicile; mais c'était surtout la Romagne et la Toscane qu'il ambitionnait. Florence, sérieusement menacée, se prépara à une défense énergique; elle prit à sa solde Hawkwood, et appela le duc de Bavière et le comte d'Armagnac, Jean III; elle fut surtout secondée par les troupes de Bologne et par la haine active de Francesco de Carrare, qui, après mille aventures, rentra dans Padoue (1390), souleva Vérone et fut soutenu par les Vénitiens. En 1391, le Milanais fut attaqué à l'ouest par les Français, à l'est par Carrare et Hawkwood; mais Jacopo del Verme battit et tua près d'Alexandrie l'imprudent comte d'Armagnac, puis il rompit les digues de l'Adige, enferma Hawkwood au milieu d'un pays inondé, et celui-ci n'échappa qu'à force de hardiesse et d'habileté. Malgré ses succès, Gian-Galeazzo consentit à traiter (1392); il laissa Padoue à Carrare, et promit de ne plus se mêler des affaires de la Toscane. Pendant la paix, il poussa ses mercenaires contre les guelfes de Toscane; il fit

assassiner à Pise Pietro Gambacorta, chef du parti républicain, par les Appiani, qui lui vendirent la ville; il déjoua une nouvelle ligue guelfe formée contre lui par Francesco de Gonzague. L'empereur Wenceslas lui vendit, en mai 1395, le titre de duc de Milan pour 100,000 florins. Des fêtes magnifiques célébrèrent cet événement, qui semblait annoncer un maître à l'Italie.

Dès 1397 le nouveau duc déclara la guerre à Francesco de Gonzague, seigneur de Mantoue, sous le prétexte de venger la mort de Catarina Visconti, femme de Gonzague, que son mari avait fait périr, trompé par les rapports calomnieux de Gian-Galeazzo lui-même. Mais les succès de ses lieutenants furent arrêtés par l'intervention de Florence et de Pise. Le duc se fit alors reconnaître seigneur à Sienne, à Pérouse, à Assises. Les Carrare, les Florentins et le pape implorèrent les secours de l'empereur Robert, qui descendit en Italie (oct. 1401); ses troupes furent repoussées par les bandes du duc, et Robert, abandonné de ses alliés, repassa honteusement en Allemagne (avril 1402). Gian-Galeazzo en profita pour s'emparer de Bologne, et Florence fut enveloppée de toutes parts. Le duc se croyait triomphant; il offrait à Venise Feltre et Cividale si elle voulait le reconnaître comme roi d'Italie; il avait même fait préparer les insignes royaux, et se proposait de se faire couronner à Florence, lorsqu'il mourut de la peste, à cinquante-cinq ans. Il favorisa les arts et les sciences, fit commencer la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie, fonda une académie d'architecture et de peinture, forma une riche bibliothèque, donna un code complet aux Milanais, rétablit l'université de Plaisance; en un mot, ce fut l'un des tyrans les plus remarquables de l'Italie. Un grand nombre de lettres de lui, écrites en latin, sont conservées dans les bibliothèques de l'Italie; Muratori en a inséré plusieurs dans les *Rer. ital. script.*, t. XVI. Son *Oratio ad Venetos de perseverantia pacis* a été impr. à Nuremberg, 1480, in-fol.

Gian-Galeazzo fut marié deux fois, avec Isabelle de Valois, fille du roi Jean (1360), et avec Catarina (2 oct. 1380), fille de Barnabò; il eut de sa première femme *Valentine* (*voy.* ce nom), duchesse d'Orléans, et de sa seconde *Giovanni-Maria* et *Filippo-Maria*, qui lui succédèrent, et entre lesquels il partagea ses États.

VISCONTI (*Giovanni-Maria* DE'), duc de Milan, fils aîné du précédent, né en 1389, tué le 16 mai 1412, à Milan. Il succéda, en 1402, dans le duché de Milan; il eut le pays du Tessin au Mincio, avec Bologne, Sienne et Pérouse. Gabriele-Maria, son frère naturel, mais légitimé, fut seigneur de Crème et de Pise. Le testament du feu duc avait institué une régence que présidait Catarina, sa veuve. L'anarchie fut bientôt à son comble; les nobles cherchaient à se débarrasser de la tyrannie; les *condottieri* s'établissaient en maîtres dans les villes du duché. La Lombardie fut plus malheureuse que jamais; à Brescia, on vendit publiquement de la chair humaine chez les bouchers. La régente eut vainement recours aux supplices; elle ne tarda pas à succomber, et mourut prisonnière au château de Monza, peut-être empoisonnée (17 oct. 1404). Pendant que Gabriele-Maria perdait toutes ses possessions ou les vendait aux Français, aux Florentins, pour aller mourir décapité à Gênes, prisonnier de Boucicaut, qui l'avait indignement trompé (15 déc. 1408), Jacopo del Verme chercha, sans y parvenir, à rétablir un peu d'ordre; Facino Cane, Carlo Malatesta, Boucicaut et beaucoup d'autres se disputèrent le pouvoir, sans arriver à aucun résultat. Quant au jeune duc, lâche et féroce, il ne se distingua que par son ardeur à commander les supplices; il aimait à chasser les condamnés ou ses ennemis avec des chiens courants. Le peuple, pressé par la famine et menacé par la guerre, demandant la paix à grands cris, le duc se précipita sur la foule avec son escorte; deux cents personnes furent tuées, et défense fut faite de prononcer le mot de pain, même à la messe. Cependant Facino Cane parvint à s'emparer de presque toute l'administration à Milan et à Pavie; l'ordre commençait à se rétablir, lorsqu'il tomba malade. Les nobles gibelins, craignant après sa mort une vengeance terrible du duc, formèrent un complot, et massacrèrent Giovanni-Maria dans l'église de Saint-Gothard.

VISCONTI (*Filippo-Maria* DE'), duc de Milan, frère du précédent, né en 1391, mort le 13 août 1447, à Milan. Il eut en partage, à la mort de son père, le comté de Pavie et beaucoup d'autres villes. Pendant sa minorité, ses tuteurs, les Beccaria surtout, s'emparèrent de l'autorité. L'assassinat de son frère lui fit déployer une activité extraordinaire (1412). Il gagna d'abord à sa cause la veuve du grand capitaine Facino Cane, et par son mariage avec Béatrice Tenda, quoiqu'elle eût vingt ans de plus que lui, il eut des places fortes, Tortone, Novare, Verceil, Alexandrie, une bonne armée, et 400,000 florins d'or. Avec l'appui des soldats il arracha Pavie et Milan aux usurpateurs. Lâche et dissimulé, cruel et ambitieux, ce tyran, si laid qu'il craignait de se montrer, si timide qu'il tremblait au bruit du tonnerre, résolut de refaire la puissance de sa maison. Comme son père, il se servit des *condottieri*, qui combattirent pour lui; son règne est rempli de guerres, de perfidies et de crimes. Il commença par faire périr sa femme, dont il n'avait plus besoin, et qu'il accusa d'adultère (1418); puis, grâce aux talents militaires de Carmagnola, il parvint à reconquérir toute la Lombardie, ville à ville. Les Génois furent forcés de le proclamer seigneur et de recevoir pour doge son capitaine, Carmagnola (1421). Florence, de nouveau menacée, s'allia à Alfonse d'Aragon; mais les *condottieri* qu'elle prit à sa solde furent six fois vaincus par ceux de Milan. Filippo-Maria, jaloux de la gloire de Carmagnola, avait

résolu de le perdre; celui-ci, pressentant une disgrâce prochaine, s'enfuit de Gênes, et décida Venise à s'unir à Florence, aux ducs de Savoie et de Ferrare, au roi d'Aragon (1426). A cette ligue formidable, le duc opposa les *condottieri* les plus fameux, Malatesta, Niccolo Piccinino et Francesco Sforza; mais il n'éprouva que des revers, et fut obligé de céder à Venise le pays au delà de l'Adda, Brescia et Bergame (1428). Il recommença la guerre, et fut plus heureux; Piccinino défit les Florentins près du Serchio (1430); Sforza fut vainqueur de Carmagnola près de Soncino, et la flotte milanaise détruisit en partie la flotte vénitienne près de Crémone. Le duc signa cependant la paix à Ferrare avec Venise et Florence, dans l'espoir de profiter des événements qui troublaient le reste de l'Italie. Eugène IV était en lutte contre le concile de Bâle; à Florence, Cosme de Médicis triomphait avec peine des Albizzi; à Naples, René d'Anjou disputait le trône à Alfonse V, roi d'Aragon. Filippo-Maria se déclara pour le concile, et ses capitaines, Fr. Sforza et Forte Braccio, chassèrent Eugène IV de ses États; une flotte partit de Gênes, pour soutenir René d'Anjou, battit Alfonse d'Aragon (5 août 1435), et le roi, pris avec ses deux frères, fut mené en triomphe à Milan. Cosme de Médicis seul l'arrêta; avec l'appui de Capponi et de Sforza, qu'il avait gagné, il repoussa les troupes milanaises, à Barga (1437). Changeant subitement de politique, le duc rendit la liberté à Alfonse, et se déclara son allié contre René, conclut une trêve de dix ans avec les Florentins, et réunit toutes ses forces contre le pape, auquel il enleva Bologne, contre Venise, qu'il attaqua au delà de l'Adda. Mais les Génois, rivaux acharnés des Catalans, se soulevèrent contre l'allié du roi d'Aragon, et reprirent leur liberté; Florence se déclare de nouveau contre l'ambitieux duc de Milan et soutient les Vénitiens; Sforza reprend les armes pour soutenir le pape (1439). La guerre désole toute l'Italie; le schisme ajoute encore à la confusion : les uns soutiennent Eugène IV, les autres Félix V. Alors les deux condottieri rivaux, Sforza et Piccinino, à la tête de leurs bandes, se retrouvèrent en présence. Sforza, vainqueur au nord du lac de Garde, reprit Vérone, puis chassa les Milanais du territoire vénitien, tandis que Cosme de Médicis et Neri Capponi battaient les troupes de Visconti, dans cet engagement d'Anghiari où, après un combat de dix heures, il n'y eut qu'*un homme de tué*. Filippo-Maria, pressé par ses ennemis, se débarrassa du plus redoutable, Sforza, en lui donnant en mariage sa fille Bianca avec Crémone et Pontremoli; puis la paix fut signée à Capriana (1441). Dès lors il ne songea plus qu'à se débarrasser de son gendre. Réconcilié avec plusieurs de ses anciens ennemis, il voulut former une ligue contre Sforza, et fut, sans le vouloir, l'une des principales causes de sa grandeur. L'heureux et habile aventurier, se voyant menacé de tous côtés par les armes et par les trahisons, concentra toutes ses forces dans les Marches, battit les Piccinino (1444), et fut bientôt secondé par Venise et Florence, dont les troupes se jetèrent sur le Milanais. Alors, réduit à l'extrémité, le duc demanda la paix à son gendre, en lui promettant sa succession. Peu après il succomba à une attaque de dyssenterie. Avec ce misérable prince finit la maison des Visconti; celle des Sforza la remplaça sur le trône de Milan.
Louis Grégoire.

Voir les nombreux historiens cités par Sismondi, *Hist. des républiques ital.* — Lebret, *Gesch. von Italien.* — Leo et Botta, *Hist. d'Italie.* — Cantu, *Hist. d'Italie.* — Muratori, *Rerum ital. Script.* — Corio, *Mediol. historia.* — Verri, *Storia di Milano.* — Rosmini, *Idem.* — Argelati, *Bibl. mediolanensis.* — Giovio, *De vita et rebus gestis XII Vicecomitum Mediolani principum*; Paris, 1549, in-8°. — Volpi, *Dell'istoria de' Visconti e delle cose d'Italia*; Naples, 1737-48, 2 vol. in-8°. — Merula, *Antiquitatis Vicecomitum lib. X*; Milan, 1500, in-fol. — Sickel; *Die Visconti von Milan*; 1859, in-8°. — Litta, *Famiglie celebri d'Italia.*

VISCONTI (*Gasparo*), poëte italien, né en 1461, à Milan, où il est mort, le 8 mars 1499. De l'illustre maison de ce nom, il reçut une éducation distinguée, apprit le latin, le grec et l'hébreu sous Guidotto de Prestinari, et cultiva la musique et surtout la poésie. Ses contemporains l'estimèrent à l'égal de Pétrarque; mais la postérité n'a point ratifié ce jugement. Il vécut à la cour de Galeas Sforza, qui le nomma sénateur, et le chargea près de divers princes étrangers de missions diplomatiques. Louis le More l'eut ensuite en grande amitié. Visconti avait épousé la fille du célèbre Cecco Simonetta. On a de lui : *Rithmi*; Milan, 1493, in-4°; — *Poema di Paolo e Daria amanti, canti VIII*; ibid., 1495, in-4° : ces deux ouvrages sont devenus très-rares. Il a aussi donné une édit. des *Opere poetiche* de Pétrarque (ibid., 1494, in-fol.). Il dédia à Béatrix, duchesse de Milan, un splendide manuscrit contenant cent cinquante-neuf sonnets écrits sur vélin en caractères d'or et d'argent, et dont plusieurs ont été insérés dans le t. Ier de la *Raccolta milanese.*

Argelati, *Bibl. mediolanensis.*

VISCONTI (*Giuseppe*), liturgiste italien, de la famille des précédents, né vers 1570, à Milan, où il est mort, en 1633. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut un des quatre docteurs choisis par le cardinal F. Borromeo pour distribuer par ordre les livres et les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne, que ce prélat venait de fonder. Chargé de tout ce qui concerne les rites et les cérémonies de l'Église, il s'acquitta de sa tâche avec zèle et intelligence. On a de lui : *De capitatione*; Milan, 1611, in-4°; — *Observationes ecclesiasticæ*; ibid., 1615-26, 4 vol. in-4° : le t. Ier a été réimpr. à Paris, 1618, in-8° : l'ouvrage est fort curieux; le style en est clair et méthodique; mais du Pin, qui l'a analysé tout entier, reproche à l'auteur de n'avoir pas été assez sévère dans le choix de ses autorités.

Boschs, *De origine et statu biblioth. ambros.* — Argelati, *Bibl. mediol.* — Du Pin, *Bibl. ecclésiast.*, t. XVII.

VISCONTI (*Giovanni-Battista-Antonio*), archéologue italien, né à Vernazza (État de Gênes), le 26 décembre 1722, mort à Rome, le 2 septembre 1784. Sa famille, originaire de Gênes, était alliée à celle des Visconti de Milan. Son père exerçait la médecine; il le perdit de bonne heure, mais il fut recueilli par un archiprêtre, son grand oncle, qui, en 1736, l'envoya terminer ses études à Rome. Il s'y livra à l'étude des mathématiques et des langues anciennes, et cultiva la poésie. Il contribua au rétablissement de l'Académie *de' Varj*, dont il fut secrétaire. Bientôt après il acheta une charge de notaire apostolique; mais un invincible penchant l'entraînait toujours vers les antiquités. Les rapides progrès qu'il fit dans ce genre d'étude lui valurent l'estime et l'amitié de Winckelmann, qui le désignait comme le seul homme capable de lui succéder dans son emploi de préfet des antiquités. Il lui succéda en effet (30 juin 1768), et reçut de Clément XIV l'ordre de rassembler tous les marbres antiques dont il pourrait faire l'acquisition pour former au Vatican le nouveau musée, qui vingt ans après, sous le nom de *museo Pio-Clementino*, fit l'admiration de tous les savants de l'Europe. Pendant quinze ans Visconti dirigea les fouilles qui se faisaient au compte du gouvernement et celles entreprises par des particuliers; elles amenèrent de nombreuses découvertes, entre autres celle du tombeau des Scipions. Outre la publication du t. I[er] du *Museo Pio-Clementino*, qui fut presque entièrement rédigé par son fils, il laissa : *Dissertazioni sopra la statua del Discobolo*; Rome, 1806, in-8°; — des *poésies* insérées dans l'*Antologia romana*; — des lettres, des notices et des mémoires. S. R.

Cancellieri, *Notice à la tête des Dissertazioni*, 1806. — Ugoni, *Storia della letter. ital.*, 2[e] édit., t. IV.

VISCONTI (*Ennius-Quirinus*), célèbre archéologue, fils du précédent, né à Rome, le 1[er] novembre 1751, mort à Paris, le 7 février 1818. On peut dire qu'il fut célèbre dès le berceau. Doué d'une singulière intelligence, il apprenait avec une extrême facilité et n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois appris. A peine âgé de trois ans, il discernait sur les médailles les têtes des quarante premiers empereurs romains, citait les principaux traits de leur vie, expliquait trois cents tableaux de l'histoire sainte, lisait le grec et comprenait le latin. Son père, qui s'était chargé seul de son instruction dans le but de prouver la supériorité de l'éducation privée sur celle des colléges, fit constater ces résultats par un examen public. Deux nouvelles épreuves, qui eurent lieu avec une certaine solennité, l'une en 1762, au palais du cardinal Rossi, l'autre, en 1764, dans la bibliothèque Angelica, mirent le comble à la réputation du jeune prodige. Les programmes en furent publiés sous le titre d'*Experimentum domesticæ institutionis* (Rome, 1762-64, 2 part. in 4°). La première portait sur la géographie, la chronologie, les langues anciennes, la numismatique, l'histoire romaine et la géométrie; la seconde comprenait, outre les matières précédentes, la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Des traductions qu'il avait faites à cette époque, il ne publia que celle de l'*Hécube* d'Euripide (Rome, 1765). Pendant quelques années il cultiva la poésie avec passion. Moins par goût que par obéissance à la volonté de son père, qui rêvait pour lui les premières dignités de l'Église, il se fit recevoir docteur *in utroque jure*, le 7 août 1771. Il fut nommé la même année camérier d'honneur du pape et sous-bibliothécaire du Vatican. Son refus obstiné d'entrer dans les ordres lui fit retirer ces emplois et les pensions dont il jouissait. Mais Ennius resta inébranlable dans sa résolution; il aimait une jeune et vertueuse personne nommée Angela-Teresa Doria, qu'il épousa le 12 janvier 1785. Le prince Ferdinando Chigi le prit alors en qualité de bibliothécaire, et pour ne point le distraire de ses études sur l'antiquité, il lui donna pour secrétaire l'abbé Carlo Fea (*voy.* ce nom). Antonio Visconti avait été chargé en 1778 de décrire les antiques qui composaient le musée Pio-Clementino; incapable d'entreprendre un tel travail (il souffrait cruellement d'une maladie chronique), il recourut aux lumières et à l'activité de son fils, et parvint à le remettre en possession de ses premiers emplois. Le t. I[er] du *Museo Pio-Clementino* parut en 1782, sous le nom du père de Visconti; mais on ne saurait douter qu'Ennius en fût le principal auteur. Ce volume inaugura de la manière la plus éclatante la longue suite d'écrits qui servirent à la gloire d'Ennius en contribuant si puissamment à la restauration de l'antiquité et qui donnèrent à ses opinions un si grand crédit. En 1784 il fut nommé conservateur du musée du Capitole. Tout en poursuivant le cours de la description du musée Pio-Clementino, il trouva le moyen de s'occuper de la collection d'antiquités de Thomas Jenkins, des mosaïques du chevalier Azara, du bas-relief que M. Wortley avait transporté d'Athènes en Angleterre, du fameux groupe connu sous le nom de *Pasquino*, d'un superbe camée représentant Jupiter armé de l'égide, des *marbres Triopéens* que le prince Marc-Antonio Borghèse avait recueillis dans sa villa, des précieux restes trouvés dans les ruines de Gabies, et d'une foule d'autres monuments. Lors de l'occupation de Rome par les Français, le général Berthier établit un gouvernement provisoire (oct. 1797). Visconti fut appelé au ministère de l'intérieur, et dans les premiers jours de janvier 1798 il fut un des cinq consuls de la nouvelle république romaine. Sa droiture et sa modération le mirent en butte avec ses collègues aux attaques violentes et réitérées du *Monitore italiano*, journal qui se publiait à Milan. Après un consulat de sept mois, sous lequel fut fondé l'Institut romain, il rentra dans la vie privée; mais les haines que *le Moniteur* de Milan avait excitées contre lui le contraignirent

à se réfugier à Pérouse (nov. 1798). Au bout de vingt-six jours il rentra dans sa patrie, à la suite des armées françaises; mais un an après les Napolitains s'emparèrent une seconde fois de Rome, et Visconti, séparé de sa femme et de ses enfants, s'embarqua pour la France.

Avant même d'arriver à Marseille, Visconti reçut un brevet en date du 18 décembre 1799, qui le nommait administrateur du musée des antiques et des tableaux du Louvre, avec le titre de surveillant. A son arrivée à Paris, il fut accueilli avec toute la distinction que l'on devait à un homme de son mérite, et il fut mis en possession d'une chaire d'archéologie créée pour lui. En 1803 il fut nommé conservateur des antiques et membre de l'Institut, dans la classe des beaux-arts, d'où il passa en 1804 dans celle d'histoire et de littérature ancienne. Jusqu'alors il ne s'était occupé que de l'organisation du Musée; il en avait dressé le catalogue et publié diverses descriptions; mais selon le désir de Napoléon il entreprit de réunir et de graver les portraits des Grecs et des Romains illustres. Ce travail immense ne l'empêcha point de rédiger une foule de notices sur les sujets les plus divers, et de donner aux artistes et aux littérateurs des avis et des conseils, comme il l'avait fait déjà en Italie. Les académies se disputaient l'honneur de le posséder et en appelaient souvent à ses décisions; l'Angleterre même le prit pour arbitre. Voici à quelle occasion. Lord Elgin avait dépouillé le Parthénon de ses sculptures, œuvre de Phidias et de ses élèves. Lorsqu'il voulut les céder au gouvernement anglais, les savants se trouvèrent en désaccord sur leur mérite. Visconti fut appelé à Londres pour régler ce différend (nov. 1814). Il ne tarda pas à reconnaître et à démontrer toute la perfection de ces sculptures; il en fixa lui-même le prix à 32,000 liv. st. (800,000 fr.), chiffre des déboursés. Cet arrêt ne trouva aucun contradicteur, et Visconti, après un mois de séjour en Angleterre, revint à Paris, où il songea à retracer l'ensemble des chefs-d'œuvre qu'il venait d'apprécier. Ce fut son dernier ouvrage. Une maladie organique de la vessie, dont il avait senti les premières atteintes en 1816, l'enleva dans sa soixante-septième année.

Ce savant illustre avait les mœurs simples et le caractère affable et doux. Aussi heureusement doué par la nature que favorisé par les circonstances, il put embrasser dans leur ensemble les branches diverses de l'archéologie. Profitant des travaux de ses devanciers, des récentes découvertes d'Herculanum et de Pompéi et des vues élevées de Winckelmann, il posa des principes, établit des vérités, fit des parallèles et trouva des autorités. Substituant les faits qui avaient manqué jusqu'alors, il procéda du connu à l'inconnu, bannit toutes conjectures, soumit à un nouveau doute méthodique tout ce qui avait été admis sans preuve, et cita, pour ainsi dire, à comparaître devant lui l'antiquité tout entière. On trouvera la liste complète des écrits de Visconti à la tête de l'édition de ses *Œuvres;* en voici les principaux : *Ecuba, di Euripide, tradotta in versi;* Rome, 1765, 1769, in-4°; — *Lettres sur la Sicile*; 1778, in-12; — *Monumenti degli Scipioni*, impr. en 1780 dans *l'Antologia romana*, et par F. Piranesi en 1785, à la tête des gravures du *Tombeau des Scipions;* — *Museo Pio-Clementino;* Rome, 1782-96, t. I-VI, et Paris, 1807, t. VII, in-fol.; trad. en français par Sergent-Marceau; Milan, 1822, 7 vol. in-8°; — *Catalogo de' monumenti scritti del museo Tommaso Jenkins;* Rome, 1787, in-4°, fig.; — *Osservazioni su due musaici antichi storiati*; Parme, 1788, in-8°, fig.; — *Di uno basso rilievo rappresentante Giove e Minerva... dissertazioni;* Londres, 1788, dans le *Museum Wortlianum;* — *Osservazioni sopra un antico cammeo, rappresentante Giove Egioco;* Padoue, 1793, in-4°; — *Iscrizioni greche Triopee, ora Borghesiane;* Rome, 1794, in-fol. : cet ouvrage est l'un des plus intéressants de l'auteur; — *Pitture di un antico vaso fittile, trovato nella Magna Grecia, ed appartenente al principe Stan. Poniatowski;* Rome, 1794, in-fol.; — *Monumenti Gabini della villa Pinciana;* Rome, 1797, in-8°; — *Notice des statues, bustes et bas-reliefs de la galerie des antiques du musée national du Louvre;* Paris, 1801, in-12; souvent réimpr. et toujours avec de nouvelles additions. La dernière édition a pour titre : *Description des antiques du Musée royal*, 1817, in-12; — *Description des vases peints du Musée;* Paris, 1802, in-12; — *Explication de la tapisserie de la reine Mathilde;* Paris, 1803, in-12; — *Lettre sur le costume des statues antiques*, dans *la Décade philosophique*, ann. 1804; — *Iconographie ancienne, ou Recueil des portraits authentiques des empereurs, rois et hommes illustres de l'antiquité;* la 1re partie : *Iconographie grecque, avec notices chronologiques et historiques;* Paris, 1808, 3 vol. in-fol., est tout entière de Visconti; la 2me partie : *Iconographie romaine*, Paris, 1817-25, 2 vol. in-fol., fut achevée par Mongez; les deux parties parurent en 1811-21, 5 vol. in-4° avec 2 atlas gr. in-fol.; — *Mémoires sur les ouvrages de sculpture du Parthénon et de quelques édifices de l'Acropole à Athènes;* Paris, 1818, in-8°; — *Illustrazioni di monumenti scelti Borghesiani;* Rome, 1821, in-fol. : ouvrage posthume, publié par Stefano Piale et J.-G. de' Rossi. Les publications artistiques de Visconti ont été réunies sous le titre d'*Opere;* Milan, 1818-22, 12 vol. in-4°, et ses œuvres diverses, italiennes et françaises, ont été recueillies et publiées par Jean Labus; Milan, 1827-30, 3 vol. in-8°. Visconti a donné en outre un grand nombre d'articles, de notices, de mémoires et de lettres sur l'antiquité à divers recueils, tels que *le Magasin encyclopédique*, la *Biographie universelle*,

le *Journal des savants*, *le Musée français*. On conserve ses nombreux manuscrits à la bibliothèque impériale. S. ROLLAND.

Novelle letterarie, t. XVI. — Mazzucchelli, *Scrittori d'Italia*, t. II. — *Annales encyclop.*, 1818, t. II. — *Moniteur universel*, 11 févr. 1818, et 1853, p. 1388 et 1389, art. d'Alfred Maury. — Dacier, *Éloge hist. d'E.-Q. Visconti*. — Quatremère de Quincy, *Eloge du même*. — Ugoni, *Storia della letter. ital.*, 2e édit., t IV. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. VI. — *Nouveaux Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. VIII. — Quérard, *France littér.* — J. Labus, *Notice*, à la tête des *Opere varie*. — Émeric David, *Notices*.

VISCONTI (*Filippo-Aurelio*), antiquaire, frère du précédent, né le 10 juillet 1754, à Rome, où il est mort, le 30 mars 1831. Suivant les exemples qu'il avait dans sa famille, il consacra tout son temps à l'étude des médailles. Il succéda à son père en qualité de commissaire du musée et des antiquités de Rome, et fut en outre secrétaire de l'Académie d'archéologie, président de la commission des beaux-arts, un des inspecteurs des églises, et depuis 1816 secrétaire de la commission consultative des beaux-arts. Il apporta un grand perfectionnement dans la reproduction des médailles. On lui doit une nouvelle édition de la *Roma* de Venuti (1803), le t. Ier du *Museo Chiaramonti*, le catalogue du *Museo Obiziano* de Venise et du *Museo Borgiano* de Velletri, et divers opuscules, parmi lesquels nous citerons ses *Notices* sur les statues de Vertumne, de Jupiter et d'Hébé, sur un bas-relief trouvé près du portique d'Octavie, et sur l'inscription du tombeau de Valentine, martyre, et ses *Descriptions* des fresques du Masaccio dans une chapelle de la basilique de Saint-Clément, des temples d'Antonin et de Faustine, de la Sibylle, de Vesta, de Jupiter Stator et de Jupiter Tonnant.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. II.

VISCONTI (*Louis-Tullius-Joachim*), architecte, fils d'Ennius, né à Rome, le 11 février 1791, mort à Paris, le 29 décembre 1853. Amené en France en 1801 auprès de son père, qui était venu y chercher un asile deux ans auparavant, il fut naturalisé presque aussitôt. Ce fut au Louvre, au milieu des chefs-d'œuvre de l'art, que la conquête commençait dès lors à y accumuler, qu'il fut élevé sous les yeux et sous la direction de son père, l'illustre ami et successeur de Winckelmann. D'heureuses dispositions le portant vers l'architecture, il eut Percier pour maître. Entré à l'École des beaux-arts en 1808, il en sortit en 1817, après avoir remporté cinq médailles, le prix départemental et, en 1814, le second grand prix sur son *Projet d'une bibliothèque-musée*. Malgré ces excellentes études et son nom célèbre dans les arts, Visconti débuta dans la carrière qu'il devait parcourir par les modestes fonctions de conducteur de travaux à l'entrepôt des vins, auxquelles succédèrent celles de sous-inspecteur (1820), puis d'inspecteur des travaux au ministère des finances (1822) et d'architecte voyer des 3e et 8e arrondissements de Paris. A ce dernier titre il éleva en 1824 la fontaine, assez médiocre, du carrefour Gaillon. Nommé, en 1825, architecte de la bibliothèque du roi, il fit de la restauration et de l'aménagement de ce vaste établissement un des rêves de sa vie d'artiste : plus de vingt-neuf projets qu'il traça attestent sa persévérance à cet égard. En 1835 il commença la fontaine de la place Louvois, chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté. Dès lors les grands travaux ne manquèrent plus à Visconti. Comme architecte du ministère de l'intérieur pour les fêtes publiques, il se fit dans ce genre, où l'imagination a une si grande part, une véritable réputation, que lui méritèrent particulièrement la décoration des funérailles de Napoléon en 1840 et celle de la fête du 15 août 1853. La construction de la fontaine Molière (1841) et de celle de la place Saint-Sulpice (1842), les tombeaux des maréchaux Suchet, Lauriston, Gouvion Saint-Cyr, plus tard celui du maréchal Soult, les hôtels de Pontalba (Faubourg-Saint-Honoré), Collot (quai d'Orsay), une de ses plus élégantes et plus pures productions, d'une maison rue Fortin, qu'il éleva pour lui-même et qu'il vendit en 1849 à la suite de la mort de sa femme, ne firent qu'ajouter à sa réputation. Mais son œuvre capitale, celle qu'il a pu entièrement achever et que la postérité consacrera, c'est celle du mausolée de Napoléon, difficile mission, qui lui fut confiée le 1er avril 1842. Soigneux de conserver au dôme des Invalides toute sa beauté et sa pureté primitive, il conçut l'idée originale et vraiment grandiose de creuser le sol même et de placer le tombeau dans une sorte de crypte mystérieuse. Ce fut encore lui, qui, au milieu des nombreuses difficultés de toutes natures contre lesquelles il eut à lutter, fit amener de Finlande ce bloc de porphyre indestructible qu'il voulut donner pour enveloppe au cercueil impérial. Visconti se trouva naturellement désigné par son nom et par son talent au choix du prince Louis-Napoléon lorsque le 12 mars 1852 parut le décret qui ordonnait la réunion du Louvre au Tuileries. Chargé d'une œuvre qui rapprochait son nom des plus grands arhitectes de la France, de Philibert Delorme, de Pierre Lescot, de Metezeau, et de Du Cerceau, sans compter ceux qui, comme Desgodets, Bellanger, Mangin, Desmarais, Percier et Fontaine, avaient fourni des plans de 1728 à 1806, il ne chercha qu'à dissimuler et non à faire entièrement disparaître le défaut de parallélisme entre les deux palais, et sut habilement, au moyen d'une double galerie latérale, triompher de la différence de niveau existant entre les constructions du bord de l'eau et celles de la rue de Rivoli. Enfermé dans le délai de cinq années, que le gouvernement avait imposé, il se mit au travail avec une grande ardeur : en 1853, toutes les fondations étaient achevées, les constructions faisant suite au vieux Louvre élevées à moitié de leur hauteur, et celles longeant la rue

de Rivoli jusqu'au faîte. Mais Visconti mourut d'apoplexie, peut-être accablé sous ce labeur énorme, dans lequel l'énergie des efforts avait dû tenir lieu du temps qu'on avait refusé. Quel que soit le mérite de l'architecte qui lui fut donné pour successeur (M. Lefuel), on doit peut-être regretter pour l'art cette mort prématurée, qui ne permit à l'architecte ni de rectifier quelques-unes de ses conceptions, ni surtout de présider à l'ornementation de ce monument, où le goût est trop souvent remplacé par la richesse et l'abondance des détails. Il avait remplacé Blouet dans l'Académie des beaux-arts (août 1853).

Moniteur univ., 6 janv. 1854.

VISDELOU (*Claude* DE), missionnaire français, né en août 1656, au château de Bienassis, en Pléneuf (Côtes-du-Nord), mort le 11 novembre 1737, à Pondichéry. Il entra à quinze ans chez les Jésuites de Paris. Des études variées et approfondies lui firent acquérir une solide connaissance non-seulement de la théologie, mais encore des mathématiques et des langues mortes et vivantes. Aussi, par son mérite comme par sa piété, tout à la fois vive et éclairée, se trouva-t-il naturellement désigné au choix de Louis XIV lorsque ce prince envoya en Chine le P. Tachard (*voy.* nom) et d'autres missionnaires (1685). Il se rendit assez familières la langue et l'écriture du pays pour pouvoir traduire et commenter les livres réputés les plus difficiles à comprendre. Les Chinois furent si surpris de ces résultats inespérés que l'héritier présomptif de la couronne impériale crut devoir consigner l'expression de l'admiration commune dans un éloge qu'il écrivit, selon l'usage, sur une pièce de soie, éloge qui fut communiqué plus tard au pape Benoît XIV. Visdelou débrouilla le chaos des annales de la Chine et de la Tartarie, embrassant une période de vingt-cinq siècles, ce qui lui permit de suppléer les lacunes ou de rectifier les erreurs de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Son manuscrit fut envoyé en France, et il y a tout lieu de croire que de Guignes s'en est servi pour composer son *Histoire des Huns*, bien que l'*Histoire de la Tartarie* de Visdelou n'ait paru que vingt-et-un ans plus tard, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque oientale*, 1777-79, 4 vol. in-4° ou 2 vol. in-fol. Au manuscrit de Visdelou était jointe une double interprétation française avec des notes de la fameuse inscription de *Si-an-Fou*, constatant l'introduction du christianisme à la Chine, au septième siècle, interprétation plus exacte que la version latine du P. Boym, donnée par Kircher. Pendant les vingt années que le P. Visdelou passa à la Chine, il se livra à divers travaux du même genre, et si le nombre de ceux qu'il laissa à sa mort n'a pas été aussi considérable qu'il eût pu l'être, la cause en est à la part qu'il prit aux débats suscités entre les jésuites et les missionnaires appartenant à d'autres ordres religieux. Dans le cours de ces débats arriva l'abbé de Tournon (*voy.* ce nom), que Clément XI avait nommé son vicaire apostolique à la Chine. Accueilli avec une grande solennité à la cour de Péking, le légat du pape reçut bientôt l'ordre de s'éloigner, ordre motivé sur les tentatives qu'il faisait pour établir à la Chine un supérieur général des missions, qui serait devenu l'intermédiaire entre ce pays et le saint-siége. Obligé de sortir de Péking, le 3 août 1706, Tournon se rendit à Nanking, d'où il fulmina son fameux mandement du 28 janvier 1707, par lequel il interdit aux nouveaux chrétiens les anciennes cérémonies, et enjoignit aux missionnaires de se conformer à ses instructions, sous les peines canoniques. L'empereur, irrité, le fit conduire à Macao. Visdelou, qui s'était rangé au parti de Tournon, fut enveloppé dans les ressentiments que s'était attirés le légat, et sa position personnelle devint de plus en plus difficile lorsque Tournon l'eut nommé, le 12 janvier 1708, vicaire apostolique, chargé de l'administration de plusieurs provinces de la Chine et, un mois après, évêque de Claudiopolis. N'ayant pu être sacré que nuitamment (2 fév. 1709) et dans la prison du cardinal (Tournon venait de recevoir ce titre), Visdelou, dont l'institution était présentée comme apocryphe, fut obligé de quitter Macao, le 24 juin 1709, et de s'embarquer pour Pondichéry, où il trouva un bref de Clément XI qui approuvait sa conduite. Il semblerait qu'il en fut tout autrement en France, car dans une lettre qu'il avait adressée en janvier 1716 au roi, et qui fut remise au régent, il se plaignait de ce que, sans motif fondé, on voulait l'envoyer au Bengale. Le régent lui ayant enjoint de rester à Pondichéry, Visdelou, se conformant à cette injonction, passa le reste de sa vie dans cette ville, d'où il ne s'absenta qu'une seule fois, pour aller à Madras. Aux ouvrages déjà cités de ce savant jésuite, il faut ajouter 105 pages d'observations sur divers articles de la *Bibliothèque orientale*, et une *Lettre apologétique à Louis le Grand, et autres pièces dédiées au pape Benoît XIV;* Cadix, 1742, in-8°. P. LEVOT.

Norbert, *Oraison funèbre du P. Visdelou*; Lucques, 1742, in-8°. — Moréri, *Dict. hist.* — *Lettres édifiantes.* — *Biographie bretonne.*

VISÉ. *Voy.* DONNEAU.

VISMES DU VALGAY (*Anne-Pierre-Jacques* DE), musicographe et littérateur, né en 1745, à Paris, mort en avril 1819, à Caudebec. Il était sous-directeur des fermes, lorsqu'il soumissionna, en septembre 1777, la régie de l'Académie royale de musique; ses offres, qui furent acceptées, portaient qu'il donnerait un cautionnement de 500,000 fr., que la ville de Paris lui payerait une indemnité annuelle de 80,000 fr., et que son privilége s'étendrait à douze années. Il entra dans l'exercice de sa concession, le 1er avril 1778, et déploya une grande activité. En moins d'un an, il reprit les principales œuvres de Lully, de Rameau et de Gluck, fit re-

nir la première troupe de *bouffons* qu'on ait entendue à Paris, commença à habituer le public aux intermèdes musicaux de Paisiello, d'Anfossi, et donna deux opéras de Piccinni, *Roland* et *Atys*. La représentation de ces deux pièces fit éclater l'orage qu'avaient soulevé contre de Vismes ses essais de réforme dans les abus qui viciaient l'administration. *Lullistes*, *ramistes* et *gluckistes* se réunirent contre la nouvelle musique, et les *piccinistes*, bien que soutenus par la reine, furent impuissants à garantir de Vismes des attaques de ses ennemis. Aux épigrammes succédèrent les cabales; des amateurs puissants par leur richesse ou par leur position, le financier La Borde, les agents du ministre Maurepas, empiétaient sur son autorité; il offrit de résilier son bail, et le conseil d'État accepta sa demande (19 fév. 1779). De Vismes resta cependant administrateur, mais sous la dépendance du prévôt des marchands. Les intrigues ne cessèrent pas, et le conseil d'État, par arrêt du 17 mars 1780, retira le privilége de l'Opéra à la ville, le rendit au roi, et déclarant que de Vismes « n'avait pas les connaissances requises », lui enleva ses fonctions. Il revint à l'Opéra en 1799, en qualité de co-administrateur, en devint directeur le 18 mars 1800, et vit ses fonctions supprimées par arrêté du 28 décembre suivant. De Vismes se retira en Normandie, où il mourut. On a de lui : *Pasilogie, ou la Musique considérée comme langue universelle;* Paris, 1806, in-8°; — *Éléonore d'Amboise, duchesse de Bretagne*, roman historique; Paris, 1807, 2 vol. in-12 ; — *Recherches nouvelles sur l'origine et la destruction des pyramides d'Égypte, suivies d'une Dissertation sur la fin du globe terrestre;* Paris, 1812, in-8°. Il a donné au théâtre Montansier deux opéras-comiques, *la Double récompense*, *Eugène et Lanval*, tous deux représentés en 1800.

Sa femme, *Jeanne-Hypolyte* Moyroud, née vers 1767, à Lyon, a composé la musique de *Praxitèle*, donné à l'Opéra en 1800.

Vismes (*Alphonse-Denis-Marie* de), dit *de Saint-Alphonse*, auteur dramatique, frère du précédent, né en 1746, à Paris, où il est mort, le 18 mai 1792. D'abord officier d'artillerie, puis lecteur du cabinet du prince de Condé, et directeur général des fermes, il occupa ses loisirs par la littérature, et fut membre de l'Académie de Dijon. Il a donné à l'Académie royale de musique *les Trois âges de l'Opéra*, en un acte, musique de Grétry (1778), *Amadis de Gaule*, opéra de Quinault, réduit à trois actes (1779), *Hellé*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

VISSCHER (*Roemer*), poëte hollandais, né en 1547, à Amsterdam, mort le 11 février 1620, à Alkmaar. Une belle fortune, gagnée dans le commerce, l'avait mis en évidence, car nulle part il n'est question de charges publiques qui lui eussent été confiées. Il échappait souvent au tracas des affaires pour prendre part aux travaux de la célèbre chambre de rhétorique d'Amsterdam, dite *in Liefde bloeyende*, et il contribua largement à l'influence que cette société littéraire exerça sur la formation de la langue néerlandaise actuelle. Quand les troubles religieux vinrent à éclater, Visscher, de même que son ami Henri Spiegel, se retira à Alkmaar. Quand les événements lui permirent de rentrer à Amsterdam, il continua à rivaliser, non sans bonheur, avec les meilleurs poëtes de son temps. On l'appelait le nouveau Martial depuis qu'il avait publié son livre d'emblèmes : *Zinnepoppen* (Amst., 1614, in-4° oblong, fig.; ibid., s. d., in-8°, et 1669, 1678, in-8°), et un recueil d'épigrammes : *Brabbelinghen* (Leyde, 16.., in-12; Amst., 1614, 1669, in-8°).

Visscher (*Marie-Tesselschade*), fille du précédent, née le 25 mars 1597, à Amsterdam, où elle est morte, le 20 juillet 1649. La poésie, la musique vocale ou instrumentale étaient ses occupations les plus chères. Des talents joints à beaucoup d'esprit et à une grande beauté lui firent de bonne heure une espèce de cour. L'historien Hooft l'élevait jusqu'aux nues. On a conservé les lettres qu'il lui adressait, et qui touchent à tous les sujets et quelquefois aux plus graves, à ceux surtout qu'une femme redoute d'approfondir. Elle avait entrepris une traduction en vers hollandais de la *Jérusalem délivrée;* mais il n'est rien resté de ce travail, qu'elle ne termina pas du reste. En 1623 elle avait épousé Allard de Krombalg, dont elle eut deux filles. Son mari étant mort à Alkmaar, en 1634, elle quitta cette ville pour aller vivre à Amsterdam, où elle mourut, catholique malgré les efforts de ses nombreux amis pour l'engager à sortir de cette église.

Visscher (*Anne-Roemer*), autre fille du précédent, née en 1587, à Amsterdam, où elle est morte, le 6 décembre 1651. Elle était à la fois poëte, musicienne, peintre et graveur. Au château de Muyden, où résidait Hooft, l'historien, on ne pouvait se passer d'elle. Anne composait de charmantes chansons, et les chantait elle-même, tantôt à table et tantôt au salon. On prétend qu'elle a ajouté des pièces de vers assez remarquables à des emblèmes composés par son père. Elle avait épousé Booth van Wesel. Nous ne croyons pas que Huyghens et Barleus lui aient adressé des vers ou des louanges comme à sa sœur; mais il paraît certain que Heinsius lui avait voué les sentiments les plus tendres; il chanta en vers flamands ses grâces, ses talents et son esprit. C.-A. Rahlenbeck.

Scheltema, *Anna en Maria-Tesselschade, de dochters van Rœmer Visscher*; Amst., 1808, in-8°.

VISSCHER (*Corneille*), graveur hollandais, né vers 1629, à Harlem, où il est mort, en 1658 (1).

(1) Cette date nous est fournie par l'inscription qui se

Élève de P. Houtman, il ne tarda pas à dépasser son maître; il avait en effet une exécution plus large que lui, son dessin avait plus de souplesse, et les portraits de Gelius de Bouma, de Winius, de J. de Paep, de Guill. van den Zande, de Guill. de Ryck, de Robert du Jon et de quelques autres exécutés par cet artiste, libre de toute discipline, sont supérieurs à ceux qu'il signait ainsi : *Petro Houtmanno dirigente et excudente*. Tandis que sous la direction de Houtman il se sert uniquement du burin, lorsqu'il est livré à lui-même il avance ses planches à l'eau-forte de telle sorte que, au lieu d'une exécution forcément métallique, il obtient un travail moelleux et doux, que n'avaient pas à un même degré les estampes qu'il avait exécutées dans sa jeunesse. A côté des estampes citées, il convient de parler de deux autres, *la Faiseuse de koucks* et *le Marchand de mort aux rats*, l'une et l'autre inventées et gravées par Visscher. Les personnages qu'il met en scène agissent aisément; ils sont bien disposés et dessinés avec fermeté.

G. D.

Cabinet de l'Amateur, t. IV, 1846. — Nagler, *Künstler-Lexicon*. — Huber et Rost, t. V.

VITAL (Saint), né vers 1050, à Tierceville, près Mortain (Normandie), mort le 16 septembre 1122, au prieuré de Dampierre. Il quitta sa terre natale pour s'instruire près des hommes les plus savants de son temps, entra dans les ordres, et devint, vers 1080, chapelain de Robert, comte de Mortain, qui le gratifia peu après d'une prébende dans la collégiale de Saint-Évroul, qu'il venait de fonder (1082). Malgré ses bonnes œuvres et la réputation de sainteté qu'elles lui avaient acquise, il renonça au monde vers 1091, et se retira dans les rochers de Mortain. Le nombre toujours croissant de ceux qui vinrent le joindre le força, dès 1093, à émigrer dans la forêt de Craon, auprès de Robert d'Arbrisselles, puis dans celle de Fougères. Le seigneur de cette ville lui ayant abandonné la forêt de Savigny, près Mortain, ce fut là que Vital fonda vers 1105 une abbaye dédiée à la Trinité, et dont, en 1112, une charte confirme la donation. Zélé et habile prédicateur, il fit de longues tournées pour prêcher les peuples, les princes, les prélats, les papes eux-mêmes; Calixte II l'ayant entendu au concile de Reims en 1119 déclarait que « personne jusque-là ne lui avait si bien représenté les obligations des papes ». En 1120, étant passé en Angleterre, il y fit un grand nombre de conversions. Ce fut également à la même époque que Vital, qui avait bâti, pour sa sœur sainte Adeline, un couvent de femmes, dans un lieu voisin de Savigny, le transféra au Neuf-Bourg de Mortain. Il mourut en célébrant l'office de matines, au prieuré de Dampierre, dont Henri Ier, roi d'Angleterre, lui avait fait présent trois années auparavant. Quant à la maison qu'il avait fondée, elle prit un prompt accroissement, et donna naissance, tant en France qu'en Angleterre, à un grand nombre de monastères qui en relevaient, et parmi lesquels on remarque ceux de la Trappe, de Foucarmont et d'Aulnoy; elle passa, en 1148, dans l'ordre de Cîteaux. Un des derniers abbés successeurs de saint Vital fut Massillon (8 janv. 1721).

trouve au bas du portrait du calligraphe Coppenol : *C. de Visscher ad vivum; delineavit tribus diebus ante mortem. Ultimam manum imposuit anno 1658.*

Mabillon, *Acta Sanctorum ord. S. Benedicti*. — *Annales cistercences*, t. I, p. 63. — Orderic Vital, *Hist. eccles.*, l. VIII. — *Gallia christiana*, t. XI, col. 542. — *Hist. littér. de la France*, t. X.

VITAL *de Blois*, poëte latin du douzième siècle. Il était contemporain de Pierre de Blois et de Matthieu de Vendôme, et originaire de la ville dont il prit le nom; c'est tout ce qu'on sait de sa vie. Il composa en 1186 un poëme en quatre chants et en vers élégiaques, intitulé *De querolo*, et qui est une imitation du *Querolus*, pièce longtemps attribuée à Plaute (1). Le travail de Vital de Blois consista à convertir en un poëme cette comédie dans laquelle un parasite du nom de *Mandrogeras* cherche à s'emparer d'une marmite remplie d'argent et cachée dans le jardin d'un jeune homme dont le père est mort en pays étranger en lui révélant ce secret. Le style de Vital est poétique bien que souvent sentencieux. La mesure n'est pas toujours observée dans ses vers; mais l'auteur ne semble pas s'en préoccuper beaucoup, car il le dit lui-même : *Prodire... non auderemus cum claudo pede.* Le poëme de Vital a été impr. en 1595 par Ritterhuys à la suite du *Querolus, antiqua comœdia*. Une excellente édition critique en a été donnée à Amsterdam, 1830, in-8°, avec les notes de F.-C. Klinkhamar.

Vossius, *De poetis lat.* — Liron, *Bibl. chartraine*, p. 96. — Bernier, *Hist. de Blois*. — Fabricius, *Bibl. latina*. — *Hist littér. de la France*, t. XV.

VITAL. *Voy.* ORDERIC.

VITALE. *Voy.* BOLOGNA (*Vitale da*).

VITALIEN (*Vitalianus*), pape, né à Segni, en Campanie, mort le 27 ou 29 janvier 672, à Rome. Élu le 30 juillet 657, à la place d'Eugène Ier, il envoya des légats à Constant II pour lui faire part de son élévation au pontificat, et reçut en retour de cet hommage de riches présents de l'empereur. Peu de temps après, ce dernier, qui avait formé le projet de placer encore une fois le centre de l'empire à Rome même, entra dans cette ville le 5 juillet 663, avec une partie de son armée. Vitalien alla au-devant de lui à la tête de son clergé. Pendant douze jours l'empereur visita les églises, donnant partout des marques de dévotion et de libéralité; mais lorsqu'il se retira devant le succès des Lom-

(1) Les uns nomment Rutilius Numatianus, les autres Gildas le Breton. *Voy.* sur cette question Magnin, *Revue des deux mondes* (15 juin 1835), Ampère, *Hist. littér.*, t. I, Éd. du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, et Madvig, dans l'édit. du *De oratore* de Cicéron donnée par Orelli en 1830.

bards et qu'il eut perdu l'espoir de s'établir d'une façon durable à Rome, il pilla les églises, reprit ce qu'il avait donné, et dépouilla jusqu'aux antiques monuments de ce qu'ils contenaient encore de bronzes et d'objets d'art. En 666, une querelle s'éleva entre le pape et Maur, archevêque de Ravenne, qui refusait de reconnaître au siége de Rome le droit d'investiture. Après s'être excommuniés l'un et l'autre, ils eurent recours à Constant, qui avait fixé sa résidence en Sicile, et le prirent pour juge du différend. L'empereur le trancha en faveur de l'église de Ravenne, qu'il déclara pour jamais indépendante de toute autorité ecclésiastique. Vitalien eut pour successeur Adéodat II.

Muratori, *Annali d'Italia*. — Fleury, *Hist. eccl.*

VITELLIUS (*Aulus*), empereur romain, né à Luceria, le 24 septembre 15 (1) après J.-C., mort le 21 décembre 69, à Rome. Il existait à Rome sous la république une ancienne famille des *Vitelli;* mais il est fort douteux que l'empereur s'y rattachât autrement que par le nom. Sa famille à lui datait de l'empire. Son grand-père *P. Vitellius*, né à Luceria, devint procurateur d'Auguste. Des quatre fils de Publius celui qui eut la fortune la plus éclatante et la plus durable fut *Lucius Vitellius*, père du futur empereur. Courtisan consommé, il se concilia successivement la faveur de Tibère, de Caïus et de Claude. Cependant l'imperturbable effronterie de son adulation faillit échouer contre les caprices imprévus de la férocité de Caïus. En vain il donna le premier l'exemple de l'adorer comme un dieu, en vain, interrogé par l'empereur s'il avait été témoin de son commerce avec la Lune, il répondit humblement que de pareils mystères n'étaient pas faits pour les yeux d'un mortel comme lui, Caïus, jaloux de la manière dont il avait amené les Parthes à conclure la paix, résolut de le mettre à mort : Vitellius se sauva à force de bassesse. Les mêmes moyens lui valurent l'amitié de Claude, et, ce qui était plus difficile, lui permirent d'obtenir la protection d'Agrippine, après avoir été un des plus odieux instruments de Messaline. Trois fois consul, censeur avec Claude, en 48, Lucius Vitellius mourut au comble des honneurs, en 52, après avoir vu ses deux fils, Lucius et Aulus, consuls dans la même année où il était censeur. Le sénat lui vota des funérailles publiques et une statue sur le Forum, avec cette inscription : *Pietatis immobilis erga principem.* Ce personnage si méprisable à la cour se montra pourtant dans les provinces dont il eut le gouvernement un administrateur intègre et vigilant. Aulus Vitellius fut digne d'un tel père. Comme lui, il montra dans son gouvernement d'Afrique de la modération et de l'honnêteté, mais il l'égala aussi comme flatteur infatigable des plus mauvais empereurs. On assure qu'il fut un des conseillers les plus écoutés de Néron; ce prince cependant ne lui conféra ni dignités ni commandements. Vitellius vécut donc à Rome, connu surtout comme énorme mangeur et intrépide buveur. A force de boire et de manger, il dépensa toute sa fortune. Il était criblé de dettes quand Néron périt. On s'étonne de voir Galba choisir ce vieux débauché ruiné pour commander les légions de la basse Germanie. Galba savait que la mort du dernier prince de la famille des Césars avait rompu le charme qui rattachait les légions au centre de l'empire, que chaque armée aspirait à faire son empereur. Tout général devenait donc un prétendant, et plus il avait de talent plus il était redoutable. La servilité, les grossiers appétits et la pauvreté de Vitellius rassuraient Galba.

Vitellius en arrivant dans son armée la trouva mécontente, prête à la révolte (déc. 68). Les soldats n'oubliaient pas qu'ils avaient battu récemment Vindex, allié de Galba, qu'ils n'avaient aucune faveur à attendre du nouveau prince. Recrutés presque tous dans la Gaule et sur les bords du Rhin, ils mêlaient à un reste d'attachement pour Néron une sorte de dédain pour l'Italie et de haine pour les prétoriens. Vitellius ne songea pas à les réprimer, et, suivant la pente de son caractère plutôt qu'un dessein préconçu, il se mit à caresser les soldats et à leur prodiguer l'argent. Deux commandants de légions, Cécina et Valens, prirent l'initiative du mouvement. Ils représentèrent à Vitellius qu'il lui serait aussi facile d'accepter l'empire qu'il lui était dangereux de rester simple particulier. Tandis qu'il hésitait encore, les soldats le proclamèrent empereur (janv. 69). Toutes les provinces voisines adhérèrent promptement à cette révolution militaire. Valens et Cecina, avec quelques milliers de légionnaires et des masses d'auxiliaires gaulois et germains, descendirent sur l'Italie. Leurs forces réunies s'élevaient à près de quatre-vingt mille hommes. C'était une véritable invasion de barbares, semant partout sur son passage le ravage et la terreur (voy. OTHON). Vitellius suivit lentement avec une troisième armée. Il était à peine à quelques journées de Cologne lorsqu'il apprit la victoire de ses lieutenants à Bedriacum et la mort d'Othon (15 avril 69). Il continua sa route sans plus de hâte, descendant en bateau le cours de la Saône. Lors de son avénement à Cologne, il n'avait pas voulu du titre de César et s'était contenté de celui de *Germanicus*. En arrivant à Lyon, il rencontra les deux généraux vaincus, Suetonius Paullinus et Proculus, qui implorèrent un pardon qu'il ne sut pas leur refuser. D'ailleurs il n'était actif pour rien, pas même pour le mal, et son apathie eut plus d'une fois les effets de la clémence. Il laissait ses soldats piller et voler; lui-même, moins avide que prodigue, ne confisqua point les biens de ses ennemis. Sa passion la plus coûteuse était une prodigieuse gourman-

(1) Selon Dion Cassius. Tacite le fait naître deux ans plus tôt.

dise. Il s'avançait vers sa capitale à travers une série d'interminables repas, que lui offraient les provinciaux épouvantés. Sa position était encore bien précaire. Les Othoniens, dispersés mais non détruits, brûlaient de prendre leur revanche d'une défaite qu'ils attribuaient à la trahison; les légions d'Illyrie, arrivées trop tard pour secourir Othon, voulaient le venger sur son vainqueur. Ces dangers ne troublaient point la lourde quiétude de Vitellius. Il s'arrêta à Crémone et à Bologne, où Cecina et Valens le firent assister à de magnifiques jeux de gladiateurs. Entre les deux spectacles il alla visiter le champ de bataille, et montra devant les corps non ensevelis des victimes de cette journée une brutale insensibilité. La nouvelle que les légions d'Orient lui avaient prêté serment mit le comble à sa confiance. Il entra dans Rome avec le titre d'auguste, et commença son règne, plus honteux que cruel (juillet 69).

Son sort était déjà décidé. Quelques jours auparavant les légions de Syrie et de Judée avaient fait un nouvel empereur (*voy.* VESPASIEN). Mais la nouvelle ne lui arriva que plus tard. En attendant il jouissait de l'empire à sa manière. Laissant Cecina, Valens et quelques affranchis gouverner à leur guise, il donnait tout son temps à la table et au sommeil. Malgré l'épuisement du trésor public, qui ne lui permettait même pas de distribuer à ses soldats le *donativum* promis, il trouvait de l'argent pour satisfaire ses grossiers appétits. Tacite prétend qu'en quelques mois il dépensa 900,000,000 de sesterces (environ 180,000,000 fr.). Il faisait jusqu'à quatre grands repas par jour, sans compter un souper la nuit. Dans un repas que lui donna son frère, L. Vitellius, on servit deux mille poissons et sept mille oiseaux. L'empereur avait un immense plat, qu'il appelait le bouclier de Minerve, et qui se composait de langues de paons et de faisans, de laites de poissons délicats, etc. On a peine à croire à toutes ces extravagances, quoiqu'elles soient attestées par des écrivains contemporains, Suétone et Pline l'ancien.

La nouvelle de la défection des légions d'Orient ne le tira pas de son engourdissement; il laissa ses lieutenants prendre les mesures urgentes. On demanda en toute hâte des secours en Espagne, en Bretagne, en Germanie; mais les commandants de ces provinces, qui ne croyaient pas à la durée du règne de Vitellius, s'abstinrent sous divers prétextes d'envoyer des soldats. Enfin Valens et Cecina durent se décider à tenir tête avec leurs seules troupes aux armées d'Orient, dont l'avant-garde, formée des légions d'Illyrie et commandée par Antonius Primus, avait déjà franchi les Alpes Juliennes; dès lors ils semblent avoir désespéré de la cause de Vitellius; Valens resta en arrière, sous prétexte de maladie, et Cecina, alors consul, ne se porta en avant que pour trahir. Les deux armées opposées étaient placées, l'une sur le Pô inférieur, de Crémone à Ravenne, l'autre près de Vérone. Il sembla d'abord qu'il n'y aurait pas même de bataille; la flotte de Ravenne se déclara pour Vespasien, et Cecina ne demandait qu'à livrer son armée. Mais ses soldats le mirent aux fers, et engagèrent le combat dans les mêmes champs de Bedriacum où six mois plus tôt ils avaient remporté leur victoire. Trahis par leurs chefs comme les Othoniens, ils se battirent avec le même courage, et eurent le même sort. Les légions victorieuses se précipitèrent sur Crémone à la suite des fuyards, et pillèrent cette ville durant quatre jours (fin oct. 69). Valens, quoique plus fidèle, ne fut pas plus utile à la cause de Vitellius. S'étant embarqué avec l'intention d'aller renouveler la lutte dans la Gaule, des vents contraires le jetèrent à la côte; il fut fait prisonnier par Valerius Suetonius, procurateur de la Narbonnaise, qui s'était rallié à Vespasien. La nouvelle de cette capture importante décida la Gaule, l'Espagne et la Bretagne à abandonner Vitellius. Valens fut mis à mort peu après; et sa tête montrée aux vitelliens leur apprit qu'ils n'avaient plus de général.

Ces nouvelles arrivant coup sur coup purent à peine tirer Vitellius de sa torpeur. « Après le départ de Cecina et de Valens, dit Tacite, il enfouit ses soucis dans les plaisirs. Il ne rassembla point de troupes, ne harangua ni n'exerça les soldats, et ne se montra point en public. Se cachant à l'ombre de ses jardins, comme ces animaux paresseux qui dès qu'ils ont eu leur nourriture se couchent et dorment, il oubliait également le passé, le présent et l'avenir. » Son frère prit pour lui quelques mesures convenables. Un camp fut établi à Mevania, au pied des Apennins, pour en fermer l'issue aux vainqueurs. En même temps l'empereur tâchait de se concilier l'appui des Italiens. Aux nobles il prodiguait les places, au peuple les promesses, aux alliés le droit de cité. Vains efforts! l'insurrection gagnait, enveloppant Rome d'un cercle de plus en plus resserré. La flotte de Misène se révolta, et entraîna la Campanie dans sa défection. Primus franchit les Apennins sans trouver d'autres obstacles que ceux que lui offrait une saison rigoureuse (premiers jours de déc. 69), et reçut la soumission des troupes vitelliennes abandonnées de leurs généraux et de leur empereur. A la nouvelle de cette défection décisive Vitellius accepta les offres de Primus, confirmées par Mucien. On lui promettait, s'il abdiquait l'empire, la vie sauve et une retraite opulente dans la Campanie. Mais beaucoup d'habitants de Rome voyaient approcher avec épouvante les destructeurs de Crémone, et les restes surtout des légions de Germanie étaient exaspérés à l'idée de se rendre aux soldats d'Antonius Primus. Ainsi, lorsque l'empereur s'abandonnait, ses défenseurs ne l'abandonnaient pas encore. Le 18 décembre il quitta le palais, vêtu de noir, entouré de sa famille en deuil. Le

cortége, semblable à des funérailles, descendit au Forum. Là Vitellius prononça quelques paroles, puis, les larmes l'empêchant de continuer, il détacha son épée, et la présenta au consul Cecilius, qui refusa de la recevoir. Ce spectacle touchait la foule, et parmi les soldats il produisit une émotion furieuse. Ils ramenèrent de force l'empereur au palais, et préparèrent tout pour la résistance. Cette émeute militaire changeait brusquement la face des affaires. Les sénateurs, qui venaient de porter leur adhésion à Sabinus, frère de Vespasien, Sabinus surtout, qui allait prendre le pouvoir au nom de son frère, se trouvaient dans un danger imminent; ils se réfugièrent au Capitole, où une soldatesque furieuse les assiégea. La nuit, grâce à la pluie qui survint, fut assez tranquille; mais le lendemain matin les soldats donnèrent l'assaut au Capitole, l'incendièrent, au milieu de l'horreur de la population romaine, et massacrèrent ceux de ses défenseurs qu'ils purent atteindre. Sabinus fut égorgé, tandis que son neveu Domitien, fils de Vespasien, put s'échapper sous un déguisement. En ce moment même, l'avant-garde des légions d'Illyrie, commandée par Cerialis, arrivait à la porte Colline, qu'elle croyait trouver ouverte, et était rudement repoussée. Antonius Primus arriva le lendemain. Il refusa d'écouter les propositions de paix que Vitellius lui fit apporter par les Vestales; il refusa également à ses soldats impatients l'ordre d'attaquer sur-le-champ, ne voulant pas exposer Rome aux horreurs d'une prise d'assaut pendant la nuit. L'attaque commença le lendemain (21 déc.), au point du jour. L'armée flavienne, s'avançant en trois divisions, culbuta dans le Champ de Mars les cohortes vitelliennes, peu nombreuses et mal commandées. Vainqueurs et vaincus se précipitèrent pêle-mêle dans la ville, et le combat recommença dans les rues, sous les yeux d'une population curieuse, pour qui ces scènes de mort étaient un spectacle. Vers le milieu du jour les vitelliens ne gardaient plus que le camp des prétoriens. Ils s'y défendirent avec le courage désespéré de gens qui n'espéraient pas de quartier. Les flaviens les attaquèrent avec fureur, mirent le feu aux portes, et, pénétrant dans le camp, massacrèrent tout ce qui survivait de ses défenseurs. Vitellius, dès qu'il sut que les flaviens avaient pénétré dans la ville, sortit du palais par une porte de derrière, et se fit transporter en litière dans la maison de sa femme sur l'Aventin; il espérait s'y cacher pendant le reste du jour, pour gagner à la faveur de la nuit Terracine, où son frère tenait encore quelques cohortes. Son inquiétude l'empêchant de rester en place, il revint dans le palais, qu'il trouva presque entièrement désert. Ce fut là, dans une cachette, que des soldats le découvrirent. Ils lui lièrent les mains derrière le dos et le poussèrent devant eux, au milieu des huées de la populace. Un soldat germain le rencontrant ainsi, et voulant sans doute abréger son supplice, le frappa d'un coup d'épée qui blessa en même temps le tribun militaire qui le conduisait. L'escorte du tribun tua aussitôt le Germain. Vitellius n'était pas mortellement blessé. Les soldats continuèrent de le pousser avec les pointes de leurs piques, lui mettant une épée sous le menton pour le forcer à tenir la tête levée. On le mena ainsi jusqu'à l'escalier des Gémonies, où on l'acheva. Dans cette effroyable agonie il eut une parole digne. Au tribun qui l'insultait, il répondit : « J'ai pourtant été votre empereur. » Son frère, qui se rendit aux vainqueurs, et son fils, encore enfant, furent mis à mort; sa mère était morte pendant son principat; sa femme et sa fille furent épargnées.

Vitellius mourut dans sa cinquante-septième année suivant Tacite, dans sa cinquante-cinquième d'après le témoignage plus précis de Dion, huit mois après la mort d'Othon. Il ne sut pas, comme son rival, relever par la noblesse de sa fin une vie peu honorable. On cherche vainement dans son histoire un acte qui appelle la sympathie ou provoque la pitié; on n'y trouve que des vices bas ou des qualités vulgaires. Il a fallu le hasard d'une insurrection militaire pour donner une valeur historique à ce vieux sénateur, paresseux, gourmand et prodigue, à peine digne de figurer dans une satire de Juvénal. L. J.

Suétone, *Vitellius*. — Tacite, *Hist.*, II, III. — Dion Cassius, LXV. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. I. — Merivale, *Hist. of the Romans under the empire*, t. VI. — F. Horn, *Galba, Otho, Vitellius*; Berlin, 1812, in-8°.

VITERIC, roi des Visigoths, mort en 610. Dans sa jeunesse il avait pris part à un complot ourdi contre Récarède Ier, et il obtint sa grâce en dénonçant ses complices. Sous son fils Liuva II il leva de nouveau l'étendard de la rébellion, se proclama arien, s'empara du jeune prince, et le fit mettre à mort (603). Après être monté sur le trône, il tâcha en vain de rétablir l'arianisme. Ses efforts pour agrandir sa domination aux dépens des Grecs ne réussirent pas non plus, bien que le courage ne lui manquât point. En 607, il accorda sa fille Ermenberge à Thierri, roi de Bourgogne; mais, sur les conseils de Brunehaut, sa grand'-mère, Thierri répudia son épouse et la renvoya honteusement à son père. Pour venger cette insulte, Viteric s'allia à Théodebert, roi d'Austrasie, à Clotaire, roi de Neustrie, et à Agilulfe, roi des Lombards; mais la guerre n'éclata pas, on ignore pour quel motif. Le mauvais succès de ses armes, le dérèglement de ses mœurs et surtout ses persécutions contre le clergé catholique lui attirèrent la haine du peuple. Un complot se forma contre lui. Il fut massacré à sa propre table, au milieu d'une orgie, et son cadavre resta sans sépulture comme celui d'un malfaiteur. Gondemar lui succéda.

Aschbach, *Geschichte der Westgothen*.

* **VITET** (*Ludovic*), écrivain français, né à

Paris, le 18 octobre 1802. Il est petit-fils de Louis Vitet, médecin et conventionnel, mort en 1809. Admis à l'École normale en 1819, il professa peu de temps, débuta dans la littérature, et se mêla au mouvement politique du libéralisme : il écrivit dans *le Globe*, et fit partie de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. La révolution de Juillet donna le pouvoir à ses amis, et le 23 octobre 1830 il fut nommé par M. Guizot inspecteur général des monuments historiques, place qui fut créée pour lui. Le 10 avril 1834 il devint secrétaire général au ministère du commerce, sous M. Duchâtel, et la même année les électeurs de Bolbec (Seine-Inférieure) l'envoyèrent à la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1848. Le 19 septembre 1836, il fut nommé conseiller d'État. Sa conduite et ses paroles dans ces deux assemblées furent constamment favorables à la politique conservatrice. Le 15 décembre 1839 il fut élu membre libre de l'Académie des inscriptions, et le 26 mars 1846 il entra dans l'Académie française, en remplacement de Soumet. Après s'être présenté sans succès aux élections de l'Assemblée constituante, il fut plus heureux à celles de la Législative (1849), où il vota avec le parti monarchique. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'a fait rentrer dans la vie privée. Il est officier de la Légion d'honneur (30 avril 1843). Le rôle politique de M. Vitet n'a pas été sans éclat, mais il est loin d'égaler l'importance de son rôle littéraire. Disciple de Jouffroy, il se donna pour mission d'appliquer aux beaux-arts les principes de la psychologie; on peut regarder comme le chef-d'œuvre de sa maturité en ce genre le beau travail sur Le Sueur. « Il est, dit M. Sainte-Beuve, l'un des écrivains qui ont le plus contribué comme critiques à l'organisation et au développement des idées nouvelles dans la sphère des arts... En fait d'architecture, il a été l'un des premiers chez nous qui aient promulgué des idées générales et produit une théorie historique complète de génération pour les époques du moyen âge : sur ces points-là, bien des notions, aujourd'hui vulgaires, viennent de lui... Ce qui l'a distingué de bonne heure, c'a été le talent de généraliser et de peindre les idées critiques; il y met dans l'expression du feu, de la lumière et une verve d'élégante abondance. » Les ouvrages de M. Vitet sont : *Les Barricades, scènes historiques*; Paris, 1826, in-8°; — *Les États de Blois, scènes*; Paris, 1827, in-8°; — *La Mort de Henri III*; Paris, 1829, in-8° : ces trois livres, qui sont dans un même cadre et sur une même époque, ont été réunis ensemble sous le titre de *la Ligue*, 1844, 2 vol. in-12; — *Rapport au ministre de l'intérieur sur les monuments, les bibliothèques, etc., de l'Oise, de l'Aisne*, etc.; Paris, 1831, in-8°; — *Histoire de Dieppe*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Eustache Le Sueur, sa vie et ses œuvres*; Paris, 1843, in-4°; — *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon* (plans, coupes, détails, par Daniel Ramée); Paris, 1845, in-4°, et atlas de planches; — *Fragments et mélanges*; Paris, 1846, 2 vol. in-12 : le t. I est intitulé *Beaux-arts, critique littéraire et artistique*, le t. II *Archéologie du moyen âge*; — *Histoire financière du gouvernement de Juillet*; Paris, 1848, in-12; — *Les États d'Orléans*; Paris, 1849, in-8° : scènes historiques et dramatiques dans le même genre que celles de *la Ligue*, mais inférieures. M. Vitet a publié de nombreux articles littéraires et de critique artistique dans la *Revue des deux mondes*, la *Revue contemporaine*, et le *Journal des savants*.

Sainte-Beuve, dans la *Revue des deux mondes*, 1er avril 1846. — Quérard, *France littér.*

VITIGÈS, roi des Ostrogoths, mort à la frontière de Perse, en 542. D'une naissance obscure, il s'éleva par sa valeur dans la hiérarchie militaire, et se distingua sous Théodoric dans la guerre contre les Gépides. Il commandait l'armée réunie contre Bélisaire en Campanie quand ses soldats, accusant Théodat de trahison, le proclamèrent roi à sa place (août 536). Après avoir fait assassiner Théodat, Vitigès se rendit à Rome et de là à Ravenne, où il répudia sa femme pour épouser la fille d'Amalasonte, nommée Matasonte. Pour s'assurer de l'alliance ou du moins de la neutralité des Francs dans la guerre contre Justinien, il conclut avec eux un traité en vertu duquel il céda aux rois Childebert, Théodebert et Chilpéric toutes les contrées que les Goths possédaient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, comprenant la seconde Narbonnaise, les Alpes maritimes, les Alpes grecques et la seconde Viennoise. Peu après Rome ouvrit ses portes à Bélisaire (10 déc. 536), et plusieurs chefs, découragés, firent leur soumission. Vitigès, dont les troupes avaient éprouvé de nouveaux revers en Dalmatie, en Ombrie et en Toscane, marcha sur Rome, le 21 février 537, à la tête d'une nombreuse armée. Il avait cru d'abord vaincre aisément la petite garnison de Bélisaire; mais il trouva en elle une résistance héroïque, et au bout d'un an il fut obligé de battre en retraite devant l'arrivée de forces supérieures (mars 538). Il tenta vainement de reprendre Rimini. Réduit à s'enfermer dans Ravenne, abandonné de ses principaux officiers, et trahi par sa femme, qui s'entendait avec ses ennemis, il parvint pourtant à susciter en 539 à Justinien un nouvel adversaire dans la personne de Chosroès, roi des Perses; il obtint par ce moyen que l'empereur consentit à lui accorder la paix en lui laissant le titre de roi avec tous les pays situés au nord du Pô. Bélisaire, désireux de rendre à l'empire l'Italie entière, feignit de céder aux instances des Goths, qui lui offrirent la couronne, entra à Ravenne triomphalement, et s'assura de Vitigès, qu'il emmena à Constantinople (déc. 539). Justinien traita avec honneur le roi déchu, le revêtit des titres de comte et de patrice, et lui assigna des terres sur les frontières de la Perse, où il mourut deux ans après.

Vitigès eut Hildebald pour successeur chez les Ostrogoths.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire.*

VITIKIND. *Voy*. WITIKIND.

VITIZA. *Voy*. WITIZA.

VITON. *Voy*. SAINT-ALLAIS.

VITRÉ (1) (*Antoine*), imprimeur français, né vers 1595, à Paris, où il est mort, en 1674. Fils de Pierre Vitré, imprimeur à Paris, il acheta l'imprimerie de Jacques Duclou, mort vers 1616, et adopta l'enseigne et la devise de son prédécesseur, un Hercule terrassant un monstre, avec ces mots : *Virtus non territa monstris*. Le premier livre sorti de ses presses paraît être *le Brûlement des moulins des Rochellois*, 1621, in-8°. L'année suivante il publia le *Dictionarium latino-arabicum* de J.-B. Du Val, et en 1625 il employa le premier, à Paris, des caractères syriaques en mettant au jour un *Psautier* syriaque et latin. En 1628, il imprima le *Corpus juris civilis*, de Denis Godefroy, 2 vol. in-fol. Vitré fut nommé imprimeur du roi en langues orientales (7 avril 1630), imprimeur du clergé (5 juin 1635), syndic de sa communauté, puis consul en 1664, et directeur de l'hôpital général. Colbert lui donna la direction de l'imprimerie royale. Les livres sortis des presses de cet habile artiste sont fort beaux, et ses Bibles in-fol. et in-12 sont au nombre des ouvrages les mieux imprimés du dix-septième siècle. Richelieu l'ayant chargé d'acquérir en son nom, mais pour le compte du roi, quatre-vingt-dix-sept manuscrits rapportés de Constantinople par Savary de Brèves, et des caractères orientaux qui devaient servir à la publication d'une Bible polyglotte, Vitré les obtint pour un prix qui ne lui fut jamais remboursé, et il eut à supporter par suite de cette acquisition des procès et beaucoup d'autres désagréments. L'avocat Le Jay se chargea des frais de l'impression de cette Bible polyglotte (2), et il s'y ruina. La publication de cet ouvrage, commencée en 1628, fut achevée en 1645; il se compose de 9 tom. en 10 vol. (le t. VIII étant divisé en deux parties) de format atlantique. La beauté du papier et l'exécution typographique sont remarquables; mais l'incommodité du format et le grand nombre des fautes en ont beaucoup diminué la valeur. La Caille et Chevillier ont prétendu que Vitré fit détruire les caractères qui avaient servi à l'impression de la polyglotte, afin qu'ils ne pussent pas servir après sa mort; mais de Guignes a prouvé l'injustice de ce reproche.

Son frère, *Barthélemi*, mort en 1683, laissa un fils, *Marin* VITRÉ, qui fut reçu imprimeur libraire à Paris, en 1662. E. R.

La Caille, *Hist. de l'impr. et de la libr.*, p. 240. — Chevillier, *L'Origine de l'impr. de Paris*, p. 286. — Baillet, *Jugem. des savants*. — Maittaire, *Annales typog.*, 2ᵉ part., append. — De Guignes, *Essai hist. sur les caractères orient. de l'impr. roy.*, dans les *Notices et extr. des mss. de la Bibl. du roi*, t. I. — A. F. Didot, *Essai sur la typographie*. — Aug. Bernard, *A. Vitré et les caractères orientaux de l'anc. impr. roy.*; Paris, 1856, in-8°.

(1) Ce nom est aussi écrit *Vitray* sur les frontispices ou aux dernières pages des livres qu'il a imprimés.

(2) Elle est en sept langues, l'hébreu, le samaritain, le chaldéen, le grec, le syriaque, le latin et l'arabe.

VITRINGA (*Kempe*), orientaliste hollandais, né à Leuwarden, le 16 mai 1659, mort à Franeker, le 31 mars 1722. Il était fils d'Horace Vitringa, greffier de la cour fiscale de Frise, mort en 1698, et auteur d'*Annales* de sa province, en 3 vol. in-fol., qui n'ont pas été livrées à l'impression. Il étudia d'abord au collége de sa ville natale sous Gaspard Romberg, puis suivit à Franeker les cours de théologie. Il prit le bonnet de docteur à Leyde en 1679, et fut admis en 1680 au ministère évangélique. « C'était, dit Kok, un miracle d'érudition et un flambeau du genre humain. » Le fait est qu'il était doué de qualités peu communes. Dès l'âge de vingt et un ans il professa à la fois à Franeker la théologie et les langues orientales, qu'il possédait à fond. Son voëtianisme marchait de pair avec le dévouement le plus exalté pour la maison d'Orange. En 1689, il refusa, malgré des avantages pécuniaires considérables, une chaire à Utrecht. On a de lui beaucoup de travaux, dont nous ne pouvons citer que les plus importants pour les bien connaître : *Sacrarum observationum lib. VI*; Franeker, 1683-1708, in-4°, et 1711, 1712, 1719, in-4°; — *Archisynagogus*; ibid., 1685, in-4°; réimpr. sous le titre de *De Synagoga vetere*; ibid., 1696, in-4°; — *Anacrisis Apocalypseos*; ibid., 1705, in-4°; Amst., 1719, in-4°; Leuwarden, 1721, in-4°; — *Hypotyposis historiæ et chronologiæ sacræ*; Franeker, 1708, in-8°; — *Typus theologiæ practicæ*; ibid., 1716, in-8°; trad. en français, en allemand et en hollandais; — *Commentarius in librum prophetiarum Isaiæ*; Leuwarden, 1714-20, 2 vol. in-fol. : ouvrage plein d'érudition; — plusieurs dissertations et plusieurs discours académiques, dont les principaux sont : *De amore veritatis*, *De synodis*, et *De officio probi sacrarum literarum interpretis*. C.-A. R.

A. Schultens, *Laudatio fun. in mem. C. Vitringæ*; Franeker, 1722, in-fol. — *Bibl. de Brême*, t. VI. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXV. — J. Kok, *Vaderl. Woordenboek*, t. XXIX.

VITRINGA (*Kempe*), théologien, fils du précédent, né à Franeker, le 23 mars 1693, mort dans la même ville, le 11 janvier 1723. Il atteignit presque à la réputation de son père. Il se forma à Franeker, à Leyde et à Utrecht, et passa en 1715 avec le plus grand succès son doctorat en théologie. L'année suivante il devint le suppléant de son père dans la chaire de théologie à Franeker. Herman Venema a réuni et publié, en 1731, ses *Dissertationes sacræ*; Franeker, in-4°.

C.-A. RAHLENBECK.

Hemsterhuys, *Oratio fun. in mem. C. Vitringæ filii*, à la tête des *Diss. sacræ*.

VITTORINO DE FELTRE, instituteur italien, né vers 1379, à Feltre (Lombardie), mort le 2 février 1447, à Mantoue. Après avoir poussé très-

avant ses études dans la grammaire, les langues anciennes, la philosophie et les mathématiques, il obtint, en 1422, dans l'université de Padoue, les deux chaires de rhétorique et de philosophie à la fois. Mais comme il ne voulait pas se borner à instruire ses élèves, et qu'il ne se vit pas assez libre de diriger leur éducation morale, il abandonna sa place l'année suivante, pour aller à Venise, où il fonda une école (1423). Son entreprise eut un plein succès, et la renommée s'en répandit dans les États voisins. En 1425, Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, appela Vittorino à sa cour, le chargea d'élever ses deux fils et sa fille, et lui donna vingt écus d'or par mois, appointements fort élevés pour l'époque. Il lui permit en même temps de tenir une école publique, et mit à sa disposition une maison qu'il fit somptueusement décorer. « On y voyait, dit Tiraboschi, des galeries, des promenades charmantes et des peintures agréables. On l'appelait *la joyeuse maison*. » Le zèle de l'instituteur récompensa la générosité du prince, et l'école de Mantoue devint bientôt l'égale des plus célèbres académies. Nulle part l'enseignement n'était aussi complet : outre la grammaire, la philosophie et les mathématiques, on y apprenait encore le dessin, le chant, la musique instrumentale, la danse et l'équitation. De toutes les parties de l'Italie, de la France, de la Grèce, s'y rendaient des élèves, dont plusieurs devinrent illustres, et parmi lesquels on cite Georges de Trébizonde, Th. Gaza, le Prendilacqua, J. de San-Cassiano, Sassuolo, etc. Vittorino était le père de ses élèves ; en même temps qu'il joignait ses leçons à celles des maîtres nombreux dont il avait fait choix, il veillait avec un soin paternel à leur éducation, il redressait les caractères, et détruisait dans leur germe les habitudes vicieuses. N'oubliant jamais qu'il était né de parents pauvres, et que le manque d'argent avait failli plus d'une fois l'arrêter dans ses études, il donnait gratuitement à ceux qui étaient sans ressources la nourriture, l'entretien et la science. L'exercice de sa charité ne se bornait pas à l'intérieur de son école, et tous ses bénéfices étaient dépensés en bonnes œuvres. On doit donc de toutes façons le compter parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Il mourut pauvre ; un grand concours de peuple suivit son convoi à l'église de San-Spirito, où il fut inhumé. Mittarelli a publié une *Lettre* de Vittorino dans le *Catalogue des Mss. de la bibliothèque Saint-Michel*, 1779 ; mais il ne reste rien de ses poésies latines et italiennes.

Prendilacqua, *Vita di Vittorino da Feltre* ; Padoue, 1774, in-8°. — *Revue encyclop.*, t. XVIII et XIX. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VI, 2e part. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. III. — C. Rosmini, *Idea dell' ottimo precettore nella vita e disciplina di Vittorino da Feltre* ; Bassano, 18.., in-8°. — Bachelli, *Intorno a Vittorino da Feltre* ; Milan, 1832, in-8°. — Benoît, *Victorin de Feltre* ; Paris, 1853, in-8°.

VITROLLES (*Eugène-François-Auguste* D'ARNAUD, baron DE), homme politique français, né le 11 août 1774, à Vitrolles, près d'Aix en Provence, mort le 1er août 1854, à Paris. Issu d'une famille parlementaire, il émigra dès l'âge de quinze ans, servit dans l'armée de Condé, et ne rentra en France qu'à la fin de 1799. Rallié au nouveau gouvernement, il fut nommé, par la protection de M. de Montalivet, son ami, inspecteur temporaire des bergeries impériales créées pour l'élève des mérinos. Lié intimement avec le duc de Dalberg, qu'il avait connu en Allemagne, et par celui-ci mis en rapport avec Talleyrand, alors disgracié, il fut associé par eux aux pensées et aux desseins qu'ils nourrissaient contre l'empire. Sa vivacité d'esprit, sa résolution le firent choisir par le prince de Bénévent pour contrecarrer mystérieusement dans le congrès de Châtillon l'éventualité d'une solution pacifique qui aurait maintenu Napoléon sur le trône. Il quitta Paris sous le nom de Saint-Vincent (1er fév. 1814), s'arrêta à peine à Châtillon, et se rendit à Troyes, où se trouvaient réunis les souverains alliés. Assez froidement accueilli par les représentants de la Russie et de l'Autriche, MM. de Nesselrode et de Metternich, qui poursuivaient l'amoindrissement territorial de la France plutôt que le renversement de l'empire, il s'adressa directement au tsar Alexandre (17 mars), et dans cette entrevue plaida avec chaleur la cause des Bourbons contre ce prince lui-même, qui lui parla de la régence de Marie-Louise, du prince Eugène, de Bernadotte et même de la république, de tout enfin, excepté de Louis XVIII. Admis désormais aux conférences des ministres étrangers, il contribua à faire repousser le contre-projet de Caulaincourt, qui réduisait le territoire de l'empire aux limites des Alpes et du Rhin, et à amener la rupture définitive du congrès de Châtillon (19 mars). Puis le 26 il eut une entrevue avec le comte d'Artois, qui venait d'arriver à Nancy, et le disposa facilement à accepter les services de Talleyrand. Arrivé à Paris le 1er avril, le lendemain même de la capitulation de cette ville, Vitrolles insista en vain sur l'admission immédiate et sans condition du comte d'Artois comme lieutenant général du royaume, et fut chargé d'aller faire part à ce prince de conditions mises à la rentrée des Bourbons par le gouvernement provisoire. Il l'accompagna ensuite depuis Nancy jusqu'à Paris, et reçut le titre de secrétaire d'État provisoire dans le conseil organisé par ce prince (16 avril 1814). Après avoir contresigné en cette qualité la déclaration de Saint-Ouen, il vit son rôle singulièrement effacé par l'influence de M. de Blacas et de l'abbé de Montesquiou, et n'obtint que le titre de secrétaire des conseils du roi, sans exercer de fonctions réelles. Homme d'action avant tout, Vitrolles aurait peut-être rendu d'importants services, au milieu des événements du 20 mars, si on eût écouté ses conseils. Son projet était que le roi se jetât dans les provinces de l'ouest, et en appelât à son droit et à son épée. Ayant eu la mission de soulever les provinces du midi, il s'installa à Toulouse, concentra entre

ses mains les pouvoirs civils et militaires, forma une sorte d'union entre vingt-sept départements environnants, et, de concert avec le maréchal Perignon, organisa la création des volontaires royaux. Ces mesures rapides auraient peut-être été couronnées de succès si le 4 avril le soulèvement d'un bataillon d'artillerie n'eût amené l'arrestation de MM. de Vitrolles et de Damas-Crux. Porté par Napoléon sur une liste de proscription (12 mars 1815), il dut la vie à l'intervention du duc de Vicence, et fut détenu à Vincennes, puis à l'Abbaye, d'où il ne sortit qu'après l'abdication, et sur un ordre de Fouché. Devenu l'âme des intrigues royalistes, il chercha à entraîner dans ses projets Grouchy, alors à Soissons, Merlin (de Thionville), et même Davout, ministre de la guerre, avec lequel il eut une longue entrevue pendant la nuit. Après le retour de Louis XVIII, il se rendit à Toulouse, où le duc d'Angoulême établit une sorte de gouvernement indépendant, que Vitrolles dirigea pendant quelque temps dans une ligne réactionnaire en opposition avec le cabinet du roi. Ce prince fut rappelé à Paris, et l'homme qui avait en quelque sorte mis la couronne sur la tête de Louis XVIII resta sans grand crédit et presque sans emploi sous le gouvernement de ce monarque. Il ne reçut en échange de son titre de secrétaire des conseils que celui, purement nominal, de ministre d'État et de membre du conseil privé (19 sept. 1815). Élu député par le département des Basses-Alpes, il prit place, dans la chambre de 1815, parmi les membres du parti ultrà-royaliste, s'opposa énergiquement avec Monsieur, dont il était le conseil, à la dissolution de cette chambre, et fut le rédacteur d'un *Mémoire confidentiel* que ce prince adressa aux cabinets étrangers, et dans lequel on tendait à établir en France un système d'aristocratie nobiliaire, ecclésiastique et marchande.

Non réélu en 1816, M. de Vitrolles se renferma dans sa position, encore très-active, de confident de Monsieur, et rédigea, en 1818, la fameuse *Note secrète* que celui-ci adressa à l'empereur Alexandre, et dans laquelle le respect pour la Charte était peut-être plus apparent que réel. Rayé de la liste des ministres d'État à la suite de cette manifestation politique (24 juillet), il n'y fut réintégré que le 7 janvier 1824, et sans que l'avénement de Charles X à la couronne fût pour lui la réalisation d'espérances qu'il aurait pu avoir légitimement conçues. Nommé ministre plénipotentiaire en Toscane (déc. 1827), il ne tarda pas à venir se mêler de nouveau aux affaires intérieures (sept. 1828). Il contribua à la formation du cabinet Polignac, et fut élevé à la pairie, le 27 janvier 1830. Malgré cette marque de faveur, il avait cessé d'être dans les secrets de la royauté, car il ne connut rien des célèbres ordonnances de Juillet. Le 29 il obtint du roi en compagnie de MM. de Semonville et d'Argout la promesse du retrait des ordonnances. Arrivé à l'hôtel de ville, M. de Vitrolles y fut accueilli par ces mots de Casimir Perier : « Nous croit-il donc assez forts pour le sauver? » A peine écouté, faute de pouvoir même affirmer authentiquement sa mission, il retourna en toute hâte à Saint-Cloud, où il arracha, pour ainsi dire, à Charles X, couché et presque endormi, la signature des ordonnances qui rapportaient les précédentes. Ces mesures vinrent trop tard, et M. de Vitrolles trouva à Paris la révolution triomphante.

Depuis les événements de 1830 jusqu'à sa mort, le nom de M. de Vitrolles ne reparut plus dans la politique qu'un instant à l'occasion de l'insurrection de la Vendée, en 1832, dans laquelle il joua un rôle plus secret qu'ostensible. Sourd à quelques avances discrètes que lui avait faites le gouvernement de Juillet, il consacra les années, encore nombreuses, d'une verte vieillesse à des relations de société très-étendues et où sa conversation était des plus appréciées. Sans parler d'une correspondance régulière qu'il entretenait avec ses amis et en particulier avec La Mennais, cet ancien ami dont la politique ne put jamais l'éloigner, M. de Vitrolles a laissé manuscrits des *Mémoires* personnels, et deux portraits politiques de Talleyrand et de l'abbé de Pradt. On a de lui deux brochures, intitulées : *De l'Économie publique réduite à un principe* (Paris, 1801, in-8°), et *le Ministère dans le gouvernement représentatif* (ibid., 1814, in-8°).

Moniteur univ. — *Hist. de la restauration*, par MM. de Vaulabelle, de Lamartine, Nettement, de Viel-Castel. — Duvergier de Hauranne, *Hist. du gouvernement parlementaire.* — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.* — Boullée, *Biographies contemporaines.*

VITRUVE (*Marcus* VITRUVIUS *Pollio*), célèbre architecte romain, vivait dans le premier siècle avant notre ère (1). Il n'y a peut-être pas d'écrivain de marque chez les anciens sur lequel on possède aussi peu de renseignements que sur Vitruve. Son nom figure avec une simple mention sur la liste des auteurs que Pline a consultés, et Frontin le cite pour lui attribuer l'invention de la mesure quinaire. On ne connaît exactement ni l'époque ni le lieu de sa naissance, et si l'on s'accorde à le croire natif de Formies, en Campanie, c'est à cause de plusieurs inscriptions relatives à la *gens Vitruvia*, et qui ont été trouvées dans cet endroit. Ses parents, à ce qu'il dit lui-même (2), lui firent donner une éducation libérale : en vue de la carrière qu'il avait choisie, il s'appliqua à toutes les sciences utiles, et passa pour posséder des connaissances étendues. En philosophie il connaissait bien les différentes doctrines de la Grèce et de Rome, et penchait vers celle d'Épicure. De plusieurs passages de ses préfaces on peut aisément inférer qu'il n'avait pas hérité des siens une grande fortune et qu'il ne réussit jamais à se la procurer

(1) La seule date exacte que l'on connaisse dans sa vie est celle de la campagne d'Afrique, qui eut lieu en 46. En supposant qu'il eût alors vingt-cinq à trente ans, Vitruve serait né entre 86 et 81 avant notre ère.

(2) *De archit.*, VI, præf.

par lui-même. La protection de l'empereur Auguste finit par le placer au-dessus du besoin pour le reste de ses jours, et lui permit d'assister sans jalousie, mais non sans quelque indignation, au triomphe de ses rivaux. Dans sa jeunesse il servit comme ingénieur militaire. Jules César le connut, et l'emmena en Afrique (46 av. J.-C.). Sur la recommandation de sa sœur Octavie, Auguste donna à Vitruve la construction des machines de guerre, emploi dont il partageait l'exercice avec Marcus Aurelius, P. Numisius et Cn. Cornelius; plus tard il obtint du même prince l'inspection des bâtiments publics. Le seul édifice élevé d'après ses dessins est le temple de Fanum. Ce fut à la demande d'Auguste que Vitruve, déjà vieux, composa, d'après les ouvrages grecs qui existaient alors, d'après sa propre expérience et en se conformant aux pratiques établies, son traité *De architectura*, qu'il publia, à ce qu'on présume, peu de temps après la mort d'Octavie (11 av. J.-C.). Cette hypothèse s'appuie sur la façon dont il parle de Lucrèce, de Cicéron et de Varron. Le style en est simple, sans prétention, et pourtant obscur, à cause de la matière. Ce qui donne à cet ouvrage une valeur particulière, c'est qu'il est le seul de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous, c'est qu'il renferme des notions importantes pour l'histoire de l'art, c'est qu'il a été écrit à une époque où l'architecture à Rome atteignit à sa plus grande perfection. Cette perfection est une des gloires d'Auguste, et Vitruve la partage.

Le traité *De architectura* est divisé en dix livres. Dans le premier l'auteur, après la dédicace impériale et une esquisse à grands traits de l'éducation qu'il convient de donner à un architecte, s'occupe de l'emplacement de la cité, de son aménagement, de ses fortifications, et des édifices qu'elle doit renfermer. Le second livre est consacré aux matériaux propres à bâtir; le troisième ainsi que le quatrième, aux temples et aux quatre ordres classiques; le cinquième, aux bâtiments publics; le sixième, aux maisons d'habitation, et le septième, à la décoration intérieure. Dans le huitième Vitruve traite des eaux, comment on les trouve, leurs différentes sortes et propriétés, la manière de les faire servir à l'approvisionnement des villes. Dans le neuvième livre il parle des cadrans solaires et d'autres moyens de mesurer le temps; et il termine, avec le dixième, par la description des machines et instruments de construction ainsi que des engins militaires. Le traité de Vitruve parut pour la première fois à la fin du quinzième siècle (Rome, vers 1486, in-fol.), en même temps que celui de Frontin *De aquæductibus*. La réimpression de Florence, 1496, in-fol. suit le texte avec plus d'exactitude, et a été reproduite à Venise, 1497, in-fol. Ces trois éditions n'ont point de figures. Le premier essai d'une édit. critique, avec commentaires et gravures sur bois, a été tenté par l'architecte Giocondo (Venise, 1511, in-fol.), et elle a servi de modèle aux édit. florentines de 1513 et de 1522, in-8o. Nous citerons ensuite parmi les plus remarquables celle de Philandrier, Lyon, 1552, in-4°, fig., dont le commentaire avait paru isolément à Rome, 1544, et à Paris, 1545, in-8°; celle de J. de Laet, Amst., 1649, pet. in-fol., avec notes de Daniel Barbaro et de Saumaise, très-belle mais peu exacte; celle de Bode, Berlin, 1800, in-4°, fig.; celle de J.-G. Schneider, Leipzig, 1807-08, 3 vol. in-8°, bien supérieure aux précédentes pour la correction et pour la distribution, plus rationnelle, des chapitres de chaque livre; celle de Stratico, Udine, 1825-30, 4 vol. in-8°, fig., avec un *Lexicon vitruvianum;* celle de Marini, Rome, 1836, 4 vol. gr. in-fol., pl., magnifique et très-chère. — Les traductions de Vitruve sont nombreuses, surtout en Italie; en français il a eu pour interprètes J. Martin (Paris, 1547, pet. in-fol.; ibid., 1572, in-fol., avec des figures exécutées par Jean Goujon), Cl. Perrault (Paris, 1673, 1684, gr. in-fol., fig.), Brioul (Bruxelles, 1816, in-4o, fig.), Maufras (*Biblioth. Panckoucke*, 1847-48, 2 vol. in-8o), et E. Tardieu et fils (Paris, 1859, 3 tom. en 2 vol. in-4°, et Caussin atlas). Parmi les versions étrangères nous signalerons celles de D. Barbaro (Venise, 1556, in-fol.), de Galiani (Naples, 1758, in-fol.), de Viviani (Udine, 1830-33, 5 vol. in-8°, fig.), en italien; celle de Bode (Leipzig, 1796, 2 vol. in-4°), en allemand; celles de W. Newton (Londres, 1771-91, gr. in-fol., fig.) et de J. Gwilt (ibid., 1826, gr. in-8°, fig.), en anglais, et de P. Koek, en hollandais. F. DEHÈQUE.

Pline l'ancien. — Frontin, *De aquæd.*, 25. — Fabricius, *Bibl. latina.* — Préfaces de Newton, Schneider, Stratico, etc. — Hirt, *Gesch. d. Baukunst bei den Alten*, t. II, p. 308. — Bern. Baldi, *De verborum vitruvian. significatione; accedit vita Vitruvii;* Augsb., 1612, in-4°. — Poleni, *Exercitationes vitruvianæ;* Padoue, 1739-41, in-fol. — Genelli, *Exeget. Briefe über Vitruv. Baukunst;* Brunswick, 1801-04, in-4°. — Quatremère de Quincy, *Dict. des architectes.*

VITRY (*Louis* DE L'HOSPITAL, marquis DE), général français, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1611, à Paris. Il descendait d'une famille italienne, les Gallucci, une des plus considérables du royaume de Naples, et qui s'était établie en France dans le quatorzième siècle; elle y posséda plusieurs seigneuries, et forma les deux branches des comtes de Sainte-Mesme et des ducs de Vitry. Louis était fils de François, seigneur de Vitry, et d'Anne, sœur du maréchal de La Châtre. D'abord gentilhomme du duc d'Alençon (1575), qu'il accompagna en Flandre et en Angleterre, il suivit ensuite le parti royal jusqu'à la mort d'Henri III, se déclara alors pour la Ligue, et fut un des lieutenants du duc de Mayenne. Il prit part à la défense de Paris (1590), faillit s'emparer de la personne d'Henri IV après le combat d'Aumale (1591), et contribua à faire entrer dans Rouen le secours qui obligea le roi de lever le siége (1592). Aux états généraux

que Mayenne réunit à Paris, en 1593, il s'opposa vivement, au nom des intérêts du pays, à ce que l'on donnât le trône à l'infante Isabelle. Après l'abjuration d'Henri IV, Vitry, qui avait fait pour ce résultat des vœux et des démarches, se retira dans Meaux, dont il était gouverneur, renvoya la garnison, et livra la ville au roi, qui y fit son entrée le 1er janvier 1694. Après avoir amené son oncle, le maréchal de La Châtre, et l'amiral de Villars à suivre son exemple, il entra dans Paris, à la tête d'un détachement de l'armée royale. En 1595, il combattit à Fontaine-Française. Henri IV récompensa largement Vitry : il lui fit don d'une somme de 180,000 livres, le nomma capitaine de ses gardes (1595), chevalier de ses ordres (1597), marquis de Vitry, puis mestre de camp de la cavalerie légère. Ce fut lui qui arrêta Biron (1602); il était de service le jour de l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610), mais le roi n'avait pas voulu de gardes.

De son mariage avec Françoise de Brichanteau étaient nés trois filles et deux fils, *Nicolas*, qui suit, et *François* (*voy.* L'Hospital).

L'Estoile, *Journal.* — Sully, *Économies royales.* — Poirson, *Hist. d'Henri IV.*

Vitry (*Nicolas* de l'Hospital, marquis, puis duc de), maréchal de France, fils aîné du précédent, né en 1581, mort dans sa maison de Nandy, près de Melun, le 28 septembre 1644. Nommé enseigne des gendarmes du dauphin, le 1er avril 1605, il devint capitaine des gardes (16 janv. 1611), et gouverneur de Meaux. Bientôt une étroite amitié le lia à de Luynes, et ils ne tardèrent pas à comploter, avec l'agrément du jeune roi, la mort du favori de la reine mère, Concini. Vitry était en quartier lorsqu'il accepta de diriger l'assassinat, après avoir reçu la promesse d'obtenir le bâton de maréchal. Il fit venir son frère et son beau-frère pour le seconder, et choisit un certain nombre de gentilshommes qu'il plaça en différents postes dans la cour du Louvre. Concini sortit de sa chambre à dix heures du matin; il arrivait au pont dormant qui tenait au pont-levis du Louvre, lorsqu'il fut rejoint par les meurtriers. L'un d'eux lui tira un coup de pistolet, qui le fit tomber à genoux; Vitry et quelques autres l'achevèrent à coups d'épée. Puis il posta des gardes à la porte de la reine mère pour qu'elle ne pût sortir de son appartement. Le même jour (24 avril 1617), il fut créé maréchal de France, et le 29 il obtint des lettres d'abolition pour la mort de Concini. Craignant cependant qu'on ne lui fît un jour un crime de cette action, il demanda que l'on créât pour lui une charge de conseiller de robe courte, afin que, si l'on venait à le poursuivre dans la suite, il ne fût jugé que par les chambres assemblées, et prêta serment pour cette charge au parlement de Paris, le 23 mai 1617. Il commanda, en 1622, l'aile droite de l'armée qui défit Soubise dans l'île de Ré, et dirigea le siége de Royan, ainsi que les opérations du blocus de La Rochelle. En 1632, il garantit Beaucaire contre les attaques du duc de Montpensier. De 1635 à 1637, il commanda en Provence. M. de Sourdis (*voy.* ce nom) lui ayant reproché que l'expédition contre les îles Sainte-Marguerite avait échoué par sa faute, Vitry s'emporta contre l'archevêque, jusqu'à lui donner des coups de bâton. A la suite de cet acte de brutale colère, il fut arrêté, et conduit, le 27 octobre 1637, à la Bastille, d'où il ne sortit que le 19 janvier 1643, avec ordre de se retirer à Châteauvillain. Il fut nommé, en 1644, duc et pair par brevet, et mourut quelques mois après avoir reçu cette dernière faveur, non moins imméritée que toutes celles dont la cour avait récompensé l'assassin du maréchal d'Ancre.

Il avait épousé, en 1617, Lucrèce-Marie Bouhier, veuve du marquis de Noirmoutiers, et qui lui donna deux fils (*voy.* ci-après); elle mourut le 19 février 1666.

Vitry (*François-Marie* de l'Hospital, duc de), fils aîné du précédent, mort le 9 mai 1679, fut gouverneur de Meaux, mestre de camp du régiment de la reine mère, et conseiller d'État d'épée. De Marie-Louise-Élisabeth-Aimée Pot, sa femme, il eut deux fils et une fille; l'aîné des fils, *Louis-Marie-Charles*, comte de Châteauvillain, enfant d'honneur du grand dauphin, fut tué malheureusement à Paris, le cadet mourut jeune dans la nuit du 20 novembre 1674. Quant à la fille, elle épousa le marquis de Torcy, et mourut le 19 octobre 1694; en sa personne s'éteignit la branche de l'Hospital-Vitry.

Vitry (*Nicolas-Marie* de l'Hospital, marquis de), fils cadet du maréchal, mourut sans postérité, le 11 février 1685, après avoir occupé les ambassades d'Autriche et de Pologne.

Anselme, *Hist. des grands-officiers de la couronne.* — Le Paige, *Oraison funèbre de Nic. de l'Hospital, maréchal de Vitry*; Paris, 1644, in-4°. — Richelieu, Fontenay-Mareuil, Retz, *Mémoires.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — Bazin, *Hist. de Louis XIII.*

VITRY (*Jacques* de). *Voy.* Jacques.

VITSCHMANN. *Voy.* Corvll.

VIVÈS (*Jean-Louis*), célèbre érudit espagnol, né en mars 1492, à Valence, mort le 6 mai 1540, à Bruges. Après avoir terminé ses humanités dans sa ville natale, il alla étudier la philosophie à Paris, dans le collége de Beauvais; mais bientôt, dégoûté de la mauvaise méthode des maîtres, dont toute l'habileté consistait à disputer sans fin sur de vaines subtilités, il fit un tour à Bruges (1512), et passa à Louvain. Là il rencontra Érasme, et sous sa conduite il se perfectionna dans les langues grecque et latine. En 1520 on lui permit d'enseigner; il donna des cours tant à l'Académie que dans une maison particulière, c'est-à-dire il expliqua les auteurs latins, Cicéron (1), Pline l'ancien, Virgile. Un

(1) On raconte qu'ayant demandé à expliquer *le Songe de Scipion*, le recteur de l'université, à qui Cicéron n'était point familier, se mit à rire, et le renvoya à la fa-

de ses disciples fut Guillaume de Croï, depuis archevêque de Tolède. Un de ses premiers ouvrages fut l'ample commentaire qu'il rédigea sur *La Cité de Dieu* de St. Augustin, et qui fut longtemps regardé comme un des chefs-d'œuvre du genre. Il l'avait dédié à Henri VIII, et ce prince, qui se piquait d'érudition, en fut si charmé qu'il invita le jeune savant à venir en Angleterre (1522) pour enseigner le latin à la princesse Marie, sa fille, alors âgée de six ans. Vivès accepta cette offre, et écrivit à l'usage de sa royale écolière deux petits traités d'instruction élémentaire. C'était à Oxford, où il avait pris le bonnet de docteur en droit, qu'il résidait d'ordinaire; il y donna des cours de droit et d'humanités. De temps à autre il retournait à Bruges, pour y refaire sa santé, altérée par un climat trop humide; il y publiait ses livres, et il s'y maria en juin 1524, avec une Espagnole. S'étant trouvé en Angleterre lorsque Henri VIII voulut répudier Catherine d'Aragon, il prit le parti de la reine, et l'appuya même par écrit. Cet acte de courage irrita le roi : Vivès fut mis en prison, et au bout de six semaines (1) il n'en sortit qu'avec défense de paraître à la cour (1528). Cette légère persécution le rendit prudent, et par crainte d'offenser de nouveau l'irascible monarque, il aima mieux sortir du royaume et perdre sa pension que d'accepter le périlleux honneur d'être un des avocats de la reine devant la cour des légats (juin 1529). De retour à Bruges, il reprit le cours de ses études favorites et de ses leçons particulières, ayant néanmoins beaucoup de peine à subsister, et tourmenté de la goutte. Il mourut à quarante-huit ans, usé par l'excès du travail. Vivès était en commerce suivi avec Érasme, Th. More, Linacre, et tous les ardents amis de la saine littérature. Humaniste médiocre, « il a été, selon Paquot, un habile critique et un philosophe très-judicieux. Son style est passablement pur, mais dur, sec, et quelquefois un peu forcé ». En le comparant avec Érasme, il paraît moins universel, moins éloquent et moins agréable, mais plus ferme dans ses principes et plus philosophe. Aujourd'hui, de cette grande réputation du seizième siècle il ne reste plus qu'un nom, et c'est un beau titre de gloire de le trouver associé, comme en une sorte de triumvirat littéraire, avec ceux d'Érasme et de Budée.

Les écrits de Vivès, au nombre d'une soixantaine, et tous en latin, sont donnés complétement dans les *Mémoires* de Niceron et de Paquot; la plupart, accueillis avec la plus grande faveur du public, ont eu de nombreuses réimpressions; nous nous contenterons de rappeler les suivants : *De initiis, sectis et laudibus philosophiæ*; Bâle, 1521, in-4°, avec deux autres

culté de qui cette matière dépendait. Il fallut, parut-il, plus d'une assemblée pour décider cette grave question; suivant Paquot, on se prononça pour la faculté des arts.

(1) Et non six mois, comme le rapporte Niceron. *Voy.* la lettre XXXIV°, dans son *Epist. farrago*.

opuscules; — *In Somnium Scipionis vigilia*; ibid., 1521, in-4°; — *De Civitate Dei lib. XXII, commentariis illustrati*; ibid., 1522, 1570, in-fol.; et 1610, 2 vol. in-fol., trad. en français par G. Hervet (Paris, 1574, in-fol.) : il y a dans ce commentaire beaucoup d'érudition, mais les docteurs de Louvain le blâmèrent, et il fut mis dans l'*Index* de Rome; entre autres erreurs, Vivès place dans le ciel Caton, Numa, Camille et d'autres idolâtres; — *De subventione pauperum lib. II*; Bruges, 1526, in-12; Lyon, 1531, in-8°; trad. par Girard (*l'Aumosnerie*; Lyon, 1583, in-12) : au sujet de la suppression de la mendicité, dont il était question, il propose un plan de règlements pour assister les pauvres et les rendre utiles à l'État; — *De officio mariti*; Bruges, 1528, in-12; — *De concordia lib. IV; De pacificatione*; Anvers, 1529, in-12; — *Opuscula*; ibid., 1531, in-12; Lyon, 1532, in-12, etc. : on y trouve deux lettres *De ratione studii puerilis*, et deux recueils de morale, *Ad sapientiam introductio* et *Satellitia*, contenant ensemble 805 maximes, rédigées à l'usage de la princesse Marie; le premier a été traduit en français par J. Colin (1548) et par G. Paradin (1550); — *De causis corruptarum artium lib. VII; De tradendis disciplinis lib. V; De prima philosophia*; Bruges, 1531, in-12; Lyon, 1551, in-8°; Leyde, 1636, in-16 (les deux premiers ouvrages seulement) : il y a un riche fonds de savoir mis en œuvre avec un grand sens, et d'excellentes leçons de religion et de morale; Rich. Simon (*Bibl. choisie*, II, 137) va jusqu'à dire qu'il préfère ces livres de Vivès à tout ce qu'Érasme a écrit sur les belles-lettres; — *Philalethæ hyperborei in Anticatoptrum parasceve*; Lunebourg, 1533 : il n'est pas sûr que cet ouvrage, écrit contre Henri VIII, soit celui que Vivès composa, sur la demande du cardinal d'York, pour blâmer le divorce de ce prince; — *Exercitationes animi in Deum*; Anvers, 1535, in-16; trad. en français; — *De ratione dicendi*; Bâle, 1537, in-8°; — *Exercitatio linguæ latinæ*; Bâle, 1538, in-8°; très-souvent réimpr. et trad. en plusieurs langues, notamment deux fois en français (Lyon, 1560, et Paris, 1578) : c'est un recueil de dialogues sur des exercices d'écolier : — *De institutione christianæ fœminæ*; Bâle 1538, in-12; trad. deux fois en français; — *In Virgilii Bucolica interpretatio*; Milan, 1539, in-12; — *De veritate fidei christianæ lib. V*; Bâle, 1543, in-fol. : l'un de ses meilleurs écrits de controverse; — *Epistolarum farrago*; Anvers, 1556, pet. in-12 : on trouve d'autres lettres de Vivès dans le recueil épistolaire d'Érasme, 1642, in-fol. Tous ses ouvrages ont été recueillis (Bâle, 1555, 2 vol. in-fol.), à l'exception du commentaire sur *la Cité de Dieu*. P. L—y.

Valère André, *Bibl. belgica*. — Antonio, *Bibl. hispana nova*. — Du Pin, *Auteurs eccles*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXI. — Paquot, *Mémoires*, t. II.

VIVIANI (*Vincenzo*), célèbre géomètre italien, né à Florence, le 5 avril 1622, mort dans la même ville, le 22 septembre 1703. Appartenant à une noble famille de Florence, il fit de bonnes études au collége des Jésuites, suivit les leçons de philosophie du P. Sébastien de Pietra-Santa, qui lui enseigna ce précepte, dont il devait si bien profiter, que la géométrie était la meilleure de toutes les logiques. Comme il travaillait sous la direction du P. Clément de San-Carlo, élève de Michelini, il attira l'attention du grand-duc, qui le recommanda à Galilée; il fut pendant trois ans avec Torricelli l'hôte assidu de ce grand homme, auprès duquel il demeura jusqu'à sa mort (8 janv. 1642). Telle était sa vénération pour lui que plus tard il ne mit son nom à aucun de ses ouvrages sans l'accompagner du titre de *disciple de Galilée*. Jusqu'en 1645 il continua à étudier la géométrie sous Torricelli, et l'aida dans ses expériences sur le baromètre et la pesanteur de l'air. A vingt-quatre ans il conçut la pensée de restituer les cinq livres perdus d'Aristée l'Ancien sur les *Sections coniques*, dont il ne subsistait qu'une mention dans Pappus. Interrompu dans ce travail par plusieurs missions qu'il tint de la confiance du grand-duc, il fut chargé de visiter les forteresses de la Toscane, et reçut le titre de premier ingénieur. A l'instigation du même prince, il entreprit de restituer le 5me livre des *Sections coniques* d'Apollonius de Perga. Ce nouveau travail de *divination* scientifique était déjà fort avancé lorsque Boselli, ayant découvert, en 1656, parmi les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne une traduction arabe des huit premiers livres du traité d'Apollonius, entreprit, avec le secours d'Abraham Echellensis, d'en donner une traduction, qui parut en 1659. La même année Viviani, qui n'avait eu aucune connaissance de l'ouvrage original ainsi retrouvé, publiait sa restitution d'Apollonius, sous le titre de : *De maximis et minimis geometrica divinatio* (Florence, 1659, in-fol.), et avait la satisfaction de voir qu'il avait, suivant une expression de Fontenelle, « plus que deviné, mais qu'il avait été beaucoup plus loin qu'Apollonius sur la même matière ». Sa réputation l'avait déjà fait agréger aux Académies *del Cimento*, de *la Crusca*, et des Arcades, lorsqu'en 1664 Louis XIV le mit sur la liste des savants étrangers auxquels il accordait une pension. Pour l'attacher davantage à sa cour, le grand-duc Ferdinand II le nomma en 1666 son premier mathématicien, titre d'autant plus glorieux qu'il avait été porté par Galilée, et lui confia avec Cassini la mission de régulariser, de concert avec le gouvernement romain, le cours de la Chiana et de faire exécuter les travaux nécessaires pour en empêcher les débordements. Si Viviani ne vit pas exécuter le plan qu'il avait proposé à cet égard, il mit du moins à profit son intimité avec Cassini pour faire avec lui d'importantes observations astronomiques ainsi que des recherches sur l'histoire naturelle et sur les antiquités étrusques. Il avait entrepris la composition d'un traité sur la résistance des solides, lorsque Marchetti fit paraître en 1669 son traité *De resistentia solidorum*, et Viviani en profita pour ajouter à son ouvrage une défense de Galilée, à qui ce dernier avait contesté ses découvertes en cette matière.

En 1674 il publia : *Quinto libro degli Elementi d'Euclide, ovvero Scienza universale delle proporzioni spiegata colla dottrina del Galileo* (Florence, 1674, in-4°), ouvrage dans lequel se trouvent les détails les plus intéressants sur la vie et sur les derniers travaux de son maître. Le *Diporto geometrico* (ibid., 1676, in-4°), ou récréation géométrique, dans lequel il résolut douze problèmes proposés par un anonyme de Leyde; et l'*Enodatio problematum universis geometris propositorum* (ibid., 1677, in-4°), que sa reconnaissance dédia à la mémoire de Chapelain, et aussi le problème qu'il proposa dans les *Acta erudit. lips.* de 1692, sont des ouvrages de même nature, où il sacrifia à la mode du temps en résolvant, dans le premier, plusieurs problèmes proposés par Comiers, prévôt de Ternant, et, dans le second, en indiquant lui-même celui de la *voûte quarrable*, et en donnant une solution que Montucla estime supérieure à celles fournies par Leibniz, Bernoulli et le marquis de L'Hospital. En 1699, Viviani, qui depuis 1696 faisait partie de la Société royale de Londres, fut admis dans l'Académie des sciences de Paris. Parvenu à une extrême vieillesse, il n'avait rien perdu ni de son amour pour les sciences ni de son zèle pour leur étude. Retiré dans la belle maison qu'il avait fait construire avec les dons de la munificence de Louis XIV, et sur la façade de laquelle on lisait cette inscription, qui ressemble à une réminiscence de Virgile : *Ædes a Deo datæ*, il consacra ses dernières années à achever le traité de la *Divination sur Aristée*, qui parut enfin en 1701 sous ce titre : *De locis solidis secunda Divinatio geometrica in V libros amissos Aristæi* (Florence, in-fol.); quelque merveilleux que paraisse encore aujourd'hui ce tour de force scientifique, « il faut convenir, dit Montucla, qu'on réduirait ce volume à quelques pages, en se servant de l'analyse algébrique ». Viviani mourut à quatre-vingt-deux ans, et fut inhumé à Santa-Croce, où reposait déjà Galilée. Depuis 1735 un mausolée unique réunit les restes de ces deux savants. Viviani s'était appliqué pendant de longues années à rassembler les manuscrits de son maître, dans la pensée d'en donner une édition complète; mais il se vit forcé de les enfouir dans un *silo* pour les soustraire aux recherches actives des moines tout-puissants à la cour de Cosme III. Découverts après sa mort par un domestique, ils furent employés aux plus vils usages, jusqu'à ce que le sénateur Nelli en sauva les restes. Quant

aux nombreux manuscrits que Viviani lui-même avait laissés, et parmi lesquels se trouvait un curieux traité intitulé *Geometrica moralis*, dans lequel la géométrie était appliquée à la morale chrétienne, conservés d'abord dans la bibliothèque de l'hôpital de Santa-Maria-Nuova de Florence, puis dispersés plus tard, ils furent en partie recueillis par le même Nelli et existent encore aujourd'hui à Florence. Ajoutons aux ouvrages déjà cités : *Formazione e misura di tutti i cieli, con la struttura et quadratura esatta dell' intero e delle parti d'un nuovo cielo ammirabile, ed uno degli antichi delle volte regolari degli architetti;* Florence, 1692, in-4°.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. Ier. — Fontenelle, *Éloges*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — Tiraboschi, *Storia della letter. italiana*, t. VIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Nelli, *Storia letter. fiorentina del secolo XVI.*

VIVIEN (*Joseph*), peintre français, né en 1657, à Lyon, mort le 5 décembre 1735, à Bonn. Élève de Le Brun, il remporta en 1678 le second prix de peinture; mais il abandonna bientôt la peinture à l'huile pour le pastel, et se fit dans ce genre une réputation qui s'étendit aux pays étrangers. Donnant au pastel une vigueur et une puissance jusque-là inconnues, il osa s'en servir pour représenter des personnages en pied, de grandeur naturelle, et même pour grouper sur une même toile un grand nombre de figures. Pourvu d'une pension, logé au Louvre, et employé aux compositions dont les Gobelins faisaient une si grande consommation, il fut élu membre de l'Académie de peinture le 30 juillet 1701, et conseiller le 28 septembre 1703. Recherché par l'électeur de Bavière, qui le nomma son premier peintre et l'attira à sa cour, il s'y rencontra avec le poëte Gacon, qui ne l'épargna pas toujours dans ses épigrammes. Parmi les œuvres qu'il fit en Bavière, citons deux portraits de l'électeur *Max.-Emmanuel*, dont l'un à l'huile, placé aujourd'hui à la Pinacothèque, et ceux de *Thérèse Sobieska*, seconde femme de l'électeur, de *Clément-Auguste, évêque de Munster*, *de Ferdinand-Marie, duc de Bavière* (au musée de Darmstadt), de *Joseph-Clément, électeur de Cologne*, du *prince Eugène*, de *l'empereur Charles VII*, et de *Philippe V, roi d'Espagne*. En France, Vivien, qui avait une réputation d'esprit autant que de désintéressement, était fort apprécié du roi et de la cour : aussi fit-il beaucoup de portraits d'après ses contemporains. Malheureusement la fragilité de son genre favori, le pastel, joint à l'incurie des familles, n'en a laissé subsister qu'un assez petit nombre. Cependant on peut voir de lui au musée du Louvre les portraits de l'architecte *Robert de Cotte* et du sculpteur *Girardon*, qui furent ses morceaux de réception à l'Académie, et à Versailles, celui de *Fénelon*. Enfin, les gravures de G. Edelinck, de Vermeulen, des Audran, de Poilly, nous ont conservé ses portraits d'*André Hameau*, de *Jules Hardouin-Mansart*, de *N. Blampignon*, de *l'abbé Bignon*, et du sculpteur *van Clève*. Cet artiste, qui depuis près de dix-huit ans travaillait à un tableau de *la Famille électorale de Bavière*, vaste composition destinée à réconcilier les deux branches de cette maison, venait d'achever cette tâche laborieuse lorsqu'il mourut, d'une fluxion de poitrine, dans le palais de Bonn, où il avait voulu, consultant son désir plus que son âge et ses forces, venir présenter lui-même son œuvre à l'électeur. Parmi les mais de Notre-Dame, figurait de lui une *Adoration des Mages* (1698), et son portrait fait par lui-même se trouve dans la galerie des Uffizi, à Florence.

Archives de l'art français. — Mariette, *Abecedario.* — Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — Villot, *Notice des tableaux du Louvre.*

VIVIEN (*Alexandre-François-Auguste*), homme politique, né le 3 juillet 1799, à Paris, où il est mort, le 7 juin 1854. Il était fils d'un avocat nommé A.-J.-B. de Goubert. Destiné d'abord à la carrière militaire, les événements de 1814 le portèrent vers celle du barreau. Reçu avocat en 1820, il alla d'abord exercer à Amiens, où l'appelaient des relations de famille, et y acquit rapidement une réputation qui le décida à se faire inscrire, en 1826, sur le tableau des avocats de Paris. C'est à cette époque qu'il écrivit *le Joueur à Paris, ou les Jeux dans leurs conséquences sur la moralité des individus et la fortune des familles* (Paris, 1825, in-8°), ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne, et, en collaboration avec M. Edmond Blanc, un *Traité de la législation des théâtres* (Paris, 1830, in-8°). Sans avoir pris une part directe à la révolution de 1830, il se trouva porté, par ses relations de palais, au nombre des hommes nouveaux qui aidèrent de leur concours le gouvernement de Juillet. Nommé procureur général à Amiens (10 août 1830), par suite de l'intervention de M. Barthe, il se signala dans ses nouvelles fonctions par une fermeté que des troubles survenus dans le département de la Somme mirent en évidence. La politique de résistance s'étant accentuée davantage, il remplaça, le 21 février 1831, M. Baude comme préfet de police. On lui reprocha de n'avoir pas montré assez de décision dans la répression des émeutes républicaines des 15 et 16 avril, du 11 au 17 juin et du 14 juillet; car, après un désaccord survenu entre lui et le ministre de l'intérieur, Casimir Périer, il céda la place à M. Gisquet, et passa avec le rang de conseiller ordinaire dans le conseil d'État (17 sept. 1831). Par son zèle au travail et par son intelligence des matières administratives, il ne tarda pas à s'y rendre indispensable. Élu député, le 17 février 1833, par l'arrondissement de Saint-Quentin *extra-muros*, et réélu jusqu'en 1848, il sut conserver à la chambre une indépendance dont tous les fonctionnaires ne donnaient pas alors l'exemple, et prit une part importante à la discussion des lois relatives à

l'organisation des conseils de département et d'arrondissement, en 1833, et aux attributions municipales en 1837. Tout membre qu'il était de l'opposition centre gauche, il n'en fut pas moins nommé président du comité de législation (13 oct. 1839).

Lors de la formation du cabinet du 1er mars 1840, sous la présidence de M. Thiers, M. Vivien reçut le portefeuille de la justice; il prépara par son rapport au roi l'ordonnance du 27 avril qui étendit aux contumaces l'amnistie de 1837, et attacha son nom à la suppression des juges suppléants devant le tribunal de la Seine. L'avénement du cabinet Guizot (29 oct. 1840) le fit rentrer dans l'opposition dynastique. Il commença dès lors à publier dans la *Revue des deux mondes* une série d'études sur l'administration, et d'autres travaux d'une nature plus politique, tels que *la Matinée d'un ministre* (1842), *la Question de cabinet*, et *Situation et devoir du parlement* (1843). La nomination de M. Dumon au ministère des travaux publics ayant rendu vacante au conseil d'État la présidence du comité de législation, M. Vivien ne crut pas devoir refuser des fonctions dont son indépendance ne devait pas être le prix (25 déc. 1843). « Nous savons bien que Vivien votera contre nous le lendemain comme la veille de sa nomination, disait alors M. Martin (du Nord), mais le conseil d'État a besoin de ses lumières. » En effet il n'en continua pas moins de suivre à la chambre la ligne politique de M. Thiers. La publication de ses *Études administratives* (Paris, 1845, in-8°, et 1853, 2 vol. in-18) l'ayant désigné aux suffrages de l'Académie des sciences morales et politiques, il en fut élu membre le 26 décembre 1845.

La révolution de 1848 dépassa de beaucoup les désirs comme les prévisions de M. Vivien; néanmoins il se porta candidat dans le département de l'Aisne, qui l'élut pour son représentant à l'Assemblée constituante. Comme membre du comité de constitution, il prit une part importante aux longs débats qui s'engagèrent à ce sujet, et s'associa en outre à tous les votes du parti modéré. Le 13 octobre 1848, il fit partie, avec MM. Dufaure et Freslon, de la modification ministérielle par laquelle le général Cavaignac chercha à mettre le cabinet plus en rapport avec les sentiments de la majorité; chargé du portefeuille des travaux publics, il le conserva jusqu'à l'élection du prince Louis-Napoléon. Rapporteur de la loi qui organisait le conseil d'État sur de nouvelles bases (11 janv. 1849), porté le troisième sur la liste des candidats à la vice-présidence de la république, il fut, le 11 avril, élu conseiller d'État, et placé le 19 suivant par le choix de ses collègues à la tête de la section de législation. Après trois années, pendant lesquelles on lui dut des enquêtes sur les théâtres, le crédit foncier, les tarifs différentiels des chemins de fer, il n'hésita point à se démettre de ses fonctions après le coup d'État du 2 décembre 1851. En rentrant dans la vie privée, M. Vivien reporta, comme tant d'autres exilés de la politique, vers les travaux littéraires une activité à laquelle l'oisiveté eût été à charge. Un mémoire lu à l'Académie dont il était membre *Sur les états généraux de* 1593, et une *Étude sur la Hollande à deux époques* (Louis Bonaparte et Guillaume Ier), insérée dans la *Revue des deux mondes*, avaient révélé chez M. Vivien une heureuse aptitude pour les investigations de l'histoire, lorsque, après deux hivers passés dans le midi dans l'espérance de conjurer les suites d'une fluxion de poitrine, une crise subite l'emporta, le 7 juin 1854, à près de cinquante-cinq ans (1). M. de Cormenin a dit de lui : « Fonctionnaire indépendant et sans préjugés, prompt, lucide, intelligent, M. Vivien est un des hommes les plus savants de la chambre en droit administratif et en économie politique. » Aujourd'hui encore les *Études administratives* de M. Vivien sont un des meilleurs livres à consulter sur cette matière, bien qu'on y regrette que l'auteur ne se soit pas plus souvent élevé à des considérations de nature à mettre son œuvre en harmonie avec les réformes que ce sujet a toujours fait désirer. Eug. Asse.

Moniteur univ. — *Documents particuliers.*

VIVONNE (*Louis-Victor* de Rochechouart, comte, puis duc de Mortemart et de), maréchal de France, né le 25 août 1636, mort à Chaillot, le 15 septembre 1688. Issu de l'illustre maison de Rochechouart, il était fils unique de Gabriel, duc de Mortemart, et de Diane de Grandseigne, et avait pour sœurs les marquises de Thianges et de Montespan, et Gabrielle, abbesse de Fontevrauld. Un des six enfants d'honneur de Louis XIV, il gagna ses bonnes grâces par cet esprit qui passait pour héréditaire chez les Mortemart. Pourvu, le 16 juillet 1654, d'une compagnie, il fit en 1655 ses premières armes sous Turenne dans l'armée de Flandre, qu'il ne quitta plus jusqu'à la paix des Pyrénées. Mestre de camp le 15 février 1659, il fit partie, en 1663, des troupes envoyées en Italie pour appuyer les négociations du duc de Créqui avec le saint-siége, et reçut, à son retour, le brevet de maréchal de camp (21 mars 1664). A une époque où le service de terre n'était pas encore entièrement séparé de celui de mer et où un grand nom suffisait d'ordinaire à un grand emploi, le comte de Vivonne, qui, en 1664, avait pris part sous le duc de Beaufort à l'inutile expédition de Gigeri, reçut le 1er avril 1665 la charge de capitaine général des galères, et en mars 1669 celle de général des galères, qui donnait le commandement de presque toutes les forces navales de la Méditerranée. Envoyé à l'armée de Flandre (1667), il assista à la prise de Douai et de Lille. A peine la paix d'Aix-la-Chapelle fut-elle conclue qu'il alla imposer aux

(1) Homme de mérite, mais non exempt d'ambition, il avait conçu un profond chagrin de l'inaction politique à laquelle il avait été condamné, et aussi d'une pension que la modicité de sa fortune l'avait contraint à accepter d'un gouvernement auquel il n'aurait rien voulu devoir.

Algériens un traité de commerce avec la France. Puis il suivit Beaufort à la misérable expédition de Candie (5 juin 1669), commanda en chef la flotte française après la mort de ce dernier, et effectua, le 24 juillet, le bombardement du camp turc. Le mal causé à l'ennemi fut assez insignifiant, et Vivonne, qui était monté sur la galère *la Réale*, faillit être tué par l'explosion du vaisseau amiral *la Thérèse*. Bientôt le manque de vivres et l'état de la mer le forcèrent à ordonner, de concert avec le maréchal de Navailles, le rembarquement des troupes (31 août 1669), qui fut presque aussitôt suivi de la capitulation de Candie. Quoique partagé entre la résidence de Marseille, où le retenait sa charge et où il retrouvait la belle Mme de Grignan, et son assiduité à la cour, où sa sœur, depuis 1668, avait remplacé Mlle de La Vallière dans le cœur du roi, mais paré de son brillant courage, aimable, plein d'esprit, protecteur et ami des lettres, admis dans la société la plus intime du roi, qu'il égayait de mille bons contes, Vivonne joua dès cette époque un des rôles les plus particuliers que nous offre ce qu'on a appelé le *grand siècle*. Lorsque éclata la guerre de Hollande, il se distingua au passage du Rhin (1), puis au grand siége de Maëstricht, et reçut, en 1674, le gouvernement de Champagne et de Brie.

La Sicile révoltée contre la domination espagnole obtenait alors des secours de la France; mais tandis que Louvois voulait restreindre cette guerre à une simple diversion, Seignelay y voyait une conquête facile, qui aurait donné l'empire de la Méditerranée à la France. Ce fut pour opposer à la résistance de Louvois une influence toute puissante qu'il fit nommer Vivonne gouverneur et vice-roi de Sicile (9 janv. 1675). Sorti de Toulon, peu de jours après, avec trois mille hommes et sous l'escorte de la flotte de Du Quesne, il entra en sauveur à Messine, après avoir dispersé, à la suite d'un combat sanglant, la flotte espagnole, qui lui était bien supérieure (10 fév.). Renforcé d'un secours de trois mille six cents soldats, il emporta d'assaut la place d'Agosta (17 août), où il trouva de grands magasins de blé. La récompense avait pour Vivonne devancé le service, car il avait été nommé maréchal de France le 30 juillet. La jalousie de l'intendant Colbert de Terron, la fuite du munitionnaire Courville, la difficulté des approvisionnements, la fatigue extrême des troupes, enfin la trahison d'un certain abbé Lipari (fév. 1676), paralysèrent encore les projets de Vivonne, qui ne put que repousser une attaque des Espagnols sur Messine (29 mars), sans oser livrer les Messinais à eux-mêmes. Profitant d'un secours venu de France, et assisté de Du Quesne, il mit à la voile avec vingt-huit vaisseaux, vingt-cinq galères et neuf brûlots, et remporta l'éclatante victoire de Palerme, qui coûta à la flotte hispano-hollandaise dix-huit bâtiments brûlés ou coulés (1er juin 1676). Ce fut la victoire navale la plus complète que la France eût jamais gagnée. L'histoire, peu équitable jusqu'ici pour Vivonne, l'a accusé d'avoir indisposé les Messinais par sa rapacité et sa tyrannie, alors que, tout au contraire, il avançait 10,000 écus de ses deniers, et engageait une lutte énergique contre l'intendant d'Oppède, coupable de toutes ces tracasseries impolitiques. Malgré les difficultés administratives et l'insuffisance des ressources, il conquit cependant quelques places situées sur la côte orientale. Le 26 avril 1677, l'arrivée d'un important renfort, et plus encore le bon vouloir, au moins apparent, de Louvois, firent espérer à Vivonne qu'il achèverait la conquête de l'île. Il résolut de s'emparer de Syracuse; mais une première tentative (30 mai) échoua par suite des vents contraires, qui retinrent les navires français dans le port, et une seconde fut subitement arrêtée par un ordre de Louis XIV, qui rappela la flotte, alors en pleine mer et en vue de Syracuse, pour la tenir prête à combattre les Hollandais (24 août). Cette campagne, objet de tant d'espérances, se termina par la perte de La Mole (19 déc.). Rappelé le 14 janvier 1678, Vivonne emporta la réputation de « gouverneur prudent, et de bon politique plus que de soldat (1). » La mort de son père, arrivée le 26 décembre 1675, l'ayant mis en possession du titre de duc et de la charge de premier gentilhomme de la chambre, il ne quitta plus guère la cour que pour suivre le roi au siége de Gand (9 mars 1678) et, après le départ de celui-ci, pour commander sous les ordres de Monsieur l'armée de Flandre, que les préliminaires de la paix de Nimègue réduisirent à l'inaction.

Très-adonné aux jouissances de l'esprit et aussi à d'autres plaisirs, moins avouables, qui présageaient déjà les mœurs libres de la régence, Vivonne fréquentait les gens de lettres tout autant que les salons de Versailles. Très-lié avec Boileau, qu'il avait présenté à Louis XIV en 1672, et qui s'est souvenu de lui dans plus d'un passage de ses œuvres, il était aussi l'ami de Molière; il se mêlait volontiers aux querelles littéraires du temps, et faisait de vigoureuses sorties contre les modernes. Son embonpoint trop florissant l'exposait à des plaisanteries, au-devant desquelles il allait du reste avec bonne grâce. Il mourut à cinquante-deux ans passés, « entre les mains, mentionne Dangeau, d'un médecin calabrais qu'on dit qui l'a tué, » et, ajoute Mme de Sévigné, « aussi pourri de l'âme que du corps ».

Le duc de Vivonne avait épousé, en septembre 1655, Antoinette-Louise (1), fille unique du pré-

(1) Atteint à l'épaule d'un coup de feu qui depuis le força à porter son bras en écharpe et presque renversé par un faux pas de son cheval, il l'apostrophait ainsi de cette joyeuse saillie : « Tout beau, Jean le Blanc, voudrais-tu faire mourir en eau douce un général des galères? ».

(1) *Voy.* sur son gouvernement la curieuse *Historia de las reboluciones de Messina* (Bibl. imp., mss. 10286, 3, Colb.).

(2) Elle mourut en 1700, âgée de soixante-huit ans.

sident Henri de Mesmes, très-riche héritière, et dont l'esprit était digne de s'allier à celui des Mortemart. Inépuisable en saillies de toutes sortes, elle fut de la société la plus intime de Louis XIV, qui s'en amusait beaucoup, et en tous points appareillée avec son mari. « C'étaient, dit Saint-Simon, des farces de les voir ensemble; mais ils n'y étaient pas souvent. » Peu retenue dans ses mœurs, « elle était haute, libre et capricieuse, ne se souciait de faveur ni de privance, et ne voulait que son amusement. » De ce mariage naquirent *Louis*, duc DE MORTEMART, mort le 3 avril 1688, et dont les belles qualités inspirèrent des regrets aux duc de Beauvilliers et de Chevreuse, et cinq filles, *Charlotte, Marie-Élisabeth, Gabrielle-Victoire*, qui épousèrent le duc d'Elbœuf, le marquis de Castries, et le duc de Créqui-Lesdiguières; *Gabrielle* et *Louise-Françoise*, l'une abbesse de Beaumont-lès-Tours, l'autre de Fontevrauld.

EUG. ASSE.

P. Maret, *Oraison funèbre du duc de Vivonne*; Marseille, 1688, in-4°. — Mme de Sévigné, *Lettres*. — Bussy-Rabutin, Saint-Simon, Choisy, Montglat, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — Anselme, *Grands off. de la couronne*. — De Quincy, *Hist. militaire de Louis XIV*. — C. Rousset, *Hist. de Louvois*. — Comte de Rochechouart, *Hist. de la maison de Rochechouart*; Paris, 1859, 2 vol.

VIZZANI (*Pompeo*), historien italien, né le 24 juin 1540, à Bologne, où il est mort, le 21 août 1607. D'une famille ancienne et noble, il reçut une éducation conforme à sa naissance. En 1559, de concert avec ses deux frères, il se fit bâtir un magnifique palais, qu'il enrichit de tableaux de maîtres et d'une riche bibliothèque. En 1589, il suivit à Prague le cardinal Santa-Croce; mais, deux mois après, la mort de ce légat lui fit quitter la cour impériale et reprendre ses études d'histoire et de philosophie. On cite de lui : *Regole per gli fratelli professi di Santa-Maria de' Servi*; Bologne, 1588, in-4°; — *Istorie di Bologna*; ibid., 1596, 1602, in-4°, en dix livres; ibid., 1608, in-4°, et Milan, 1611, in-4°, en douze livres; — *Descrizione della città ed altre cose notabili di Bologna*; Bologne, 1602, in-12; — *Compendio della scienza de' costumi*; ibid., 1609, in-4°. Vizzani a aussi trad. en italien *l'Asinio d'oro*, d'Apulée (Bologne, 1607, in-8°, et plusieurs fois depuis), et il a laissé de nombreux ouvrages manuscrits.

VIZZANI (*Enea*), médecin, de la même famille que le précédent, né en 1549, à Bologne, où il est mort, le 4 octobre 1602. Reçu docteur en 1575 dans sa patrie, il y enseigna successivement la logique, la philosophie, la médecine théorique et la médecine pratique.

VIZZANI (*Carlo-Emmanuele*), philosophe, petit-neveu de Pompeo, né à Bologne, en 1617, mort à Rome, en 1661. Il déploya dans le cours de ses études une intelligence si fort au dessus de son âge qu'il obtint à seize ans le grade de docteur en philosophie, et que deux ans après le sénat, par une faveur toute spéciale, lui confia une chaire de professeur à l'université. Il passa en 1638 à Padoue comme premier professeur de logique. Obligé quelque temps après de se rendre à Rome pour y soutenir ses intérêts, compromis dans un procès considérable, il quitta l'enseignement, entra dans les ordres, et devint docteur en droit. Sous Innocent X, il fut nommé avocat consistorial (1652), et sous Alexandre VII référendaire des deux signatures et chanoine de Saint-Pierre du Vatican. Vizzani fut en outre recteur de l'université de la Sapienza. On a de de lui : *Ocellus Lucanus de universi natura*, traduct. latine; Bologne, 1646, et Amst., 1661, in-4°; — *De mandatis principum*; Bologne, 1633, et Amst., 1656, in-4°.

Facciolati, *Fasti gymn. patav.* — Orlandi, Fantucci, *Scrittori bolognesi*.

VLADIMIR Ier (Saint), premier tzar de Russie, mort très-âgé, en 1015, à Berestof. Arrière-petit-fils de Rurik, il avait reçu de Sviatoslaf, son père, Novgorod en apanage. S'y voyant menacé par son frère aîné, Iaropolk, Vladimir se réfugia chez les Varègues (977), revint avec eux au bout de deux ans, et, ne se contentant plus de reprendre son patrimoine, il s'empara de celui d'Iaropolk par le crime et la ruse, comme celui-ci en avait d'ailleurs agi avec leur frère Oleg, prince des Drevliens. Une fois souverain unique de la Russie, il se débarrassa des mercenaires qui l'avaient aidé à la conquérir, et s'occupa alternativement à l'agrandir ou à la défendre contre ses voisins. Il reprit, en 981, la Gallicie, qui s'était échappée des faibles mains d'Iaropolk; il soumit, les années suivantes, les Viatitches et les Radimitches, subjugua les Iatviagues, qui campaient entre la Lithuanie et la Pologne; il étendit ses conquêtes vers le nord-ouest jusqu'à la mer Baltique, et alla imposer aux Bulgares une paix glorieuse. Ardent au combat, Vladimir, encore païen, l'était également pour les plaisirs des sens : non content de posséder quatre épouses à la fois, il aurait eu, s'il faut en croire la chronique, près de mille concubines. Ébranlé peut-être davantage par le souvenir de son aïeule, sainte Olga, que par les discours des représentants des divers cultes établis tant en Europe qu'en Asie qui vinrent essayer de l'attirer à eux, Vladimir résolut de conquérir, pour ainsi dire, la religion chrétienne. Il rassembla une nombreuse armée (988), et alla assiéger Cherson (1), dont on voit encore les ruines près de Sévastopol. Libres depuis longtemps, les habitants se défendirent avec courage, dans l'espérance de voir les Grecs arriver à leur secours; mais la trahison d'un archer grec les força bientôt de se soumettre. Après cette conquête, Vladimir envoya déclarer aux empereurs Basile et Constantin qu'il entendait épouser leur sœur, Anne, et qu'en cas de refus il les viendrait assiéger dans Constantinople. Les deux princes, effrayés, s'empressèrent d'accéder à cet ordre, et

(1) Souvent confondu avec la ville du même nom fondée en 1778, sur la rive droite du Dnieper.

firent partir leur sœur pour Cherson. D'après la légende, le tzar souffrait alors d'un mal d'yeux si violent qu'il en était devenu aveugle; sa fiancée lui persuada de se faire baptiser sans délai, et au moment où l'eau coula sur son front il recouvra la vue. Témoins de ce miracle, les boyards se firent aussitôt chrétiens, en même temps que leur maître; cette cérémonie se passa dans l'église de Saint-Basile, sur l'emplacement de laquelle le gouvernement russe a fait construire en 1865 un temple colossal. Cet événement eut lieu en 988, à une époque où l'église de Constantinople était en parfaite union avec le centre et le reste de la catholicité; les origines religieuses de la Russie sont donc complétement catholiques. Une des preuves les plus concluantes à l'appui de ce fait considérable, c'est que nous voyons la Russie, à peine éclairée par la lumière de l'Évangile, ouvrir ses portes à des prêtres venus directement de Rome. Si Vladimir, qui ne voulut emporter de Cherson que les reliques du pape Clément, avait eu réellement pour le *papisme* l'aversion que les historiographes officiels lui attribuent, comment expliquer le respect qu'il témoigna en 1006 à saint Boniface, le secours qu'il prêta à sa mission au milieu des Petchenègues, chez lesquels le zèle conduisit cet apôtre *parce qu'en Russie* il *n'avait plus rien à faire?* Karamzin appelle cette mission un conte, et se moque de Baronius, qui l'a consigné dans ses *Annales;* et de nos jours l'archevêque de Mohilef, pour prouver que l'Église russe n'a jamais été unie à l'Église catholique, a affirmé que saint Boniface n'a jamais mis le pied en Russie (1). Malheureusement pour ces auteurs, on vient de publier dans une revue de Moscou (2) un document dont l'authenticité ne peut être mise en question : c'est une épître de Boniface à l'empereur Henri Ier, dans laquelle il raconte lui-même son voyage en Russie, et nous montre Vladimir en parfaite communion avec lui, envoyé du saint-siége.

Une fois chrétien, Vladimir ne s'occupa plus que de renverser les idoles qui faisaient naguère l'objet de son adoration; il congédia toutes ses concubines, ne fit plus que des excursions contre les Petchenègues, et déploya un zèle particulier à soigner les pauvres et les malades. Autrefois féroce, ce prince ne péchait plus que par l'excès d'une miséricorde peu éclairée. Une certaine analogie peut être établie entre Vladimir et Charlemagne. Par leurs exploits, par leur amour pour les sciences, par leurs travaux dans l'administration, ces deux souverains ont mérité une belle place dans les romans de la chevalerie, dans les chants du peuple et dans les fastes de l'histoire. On retrouve le nom de Vladimir dans les chroniques arabes, dans les *sagas* et les

(1) *Des rapports de l'Église romaine avec les autres Églises chrétiennes* (en russe); Saint-Pétersbourg, 1854, t. II, p. 121.

(2) *La Causerie russe*, 1856, n° 1.

chansons des Scandinaves. L'Église l'a inscrit dans le catalogue des saints, et célèbre sa fête le 15 juillet. Son corps, conservé à Novgorod, a été solennellement déposé en 1862 dans un superbe tombeau à l'occasion du jubilé millénaire de la Russie. Il eut pour successeur Sviatopolk Ier, son fils adoptif. Pce A. G—N.

La Chronique de Nestor. — *Antiquités russes d'après les documents hist. des Islandais et des anciens Scandinaves*; Copenhague, 1850. — Kulcinius, *Specimen Ecclesiæ Ruthenicæ.* — *Les Bollandistes*, t. II, sept., pref. — Martinov, *Annus ecclesiasticus græco-slavicus.* — Macaire, *Hist. du christianisme en Russie et de l'Église russe.* — *Hist. de Russie*, par Tatischtchef, Karamzin et Solovief. — Prozorovski, dans les *Mém. de l'Acad. imp. des sciences* de Pétersbourg, 1854, t. V. — Verdière, *Études de théologie*, t. II, 1re série.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, tzar de Russie, né en 1053, mort le 19 mai 1126, à Kief. Fils de Vsévolod Ier, il gouverna Peréiaslav, Smolensk et Novgorod, et se distingua contre les Polovtzi, infatigables ennemis des Russes, avant d'être appelé, en 1113, sur le trône de Kief par le vœu unanime de ses concitoyens, contrairement à l'ordre de succession qui était alors établi et qui donnait la première couronne russe à David, fils d'Iziaslaf. Il succéda au tzar Sviatopolk II, son cousin. Ce souverain est un de ceux dont la mémoire est à juste titre la plus chère à la Russie. Il la pacifia, et, la dotant des bienfaits d'une sage législation, il consolida peut-être davantage sa puissance en réprimant la turbulence de ses propres princes qu'en triomphant d'ennemis extérieurs. Il prit le surnom de *Monomaque*, parce qu'il était petit-fils par sa mère de l'empereur Constantin Monomaque. Marié à Gida, fille de Harold II, roi d'Angleterre, il eut d'elle Mstislaf, qui lui succéda. Une de ses petites-filles fut reine de Norvège, puis de Danemark; une autre devint l'épouse de saint Canut, roi des Obotrites, père du fameux Valdemar de Danemark; une troisième épousa Alexis, fils de l'empereur grec Jean. Monomaque a laissé un testament qui a été justement comparé aux leçons que saint Louis devait aussi donner à ses fils avant de mourir.

Un autre Vladimir, prince de Serpoukhof, fut un des héros de la bataille de Koulikovo (1380), qui mit fin à la domination des Tatares à Moscou.

Pce A. G—N.

Hist. de Russie, par Tatischtchef, Karamzin et Solovief.

VLADISLAS. *Voy.* Wladislas.

VLAMING (*Pierre*), poëte hollandais, né à Amsterdam, le 29 mars 1686, mort au village de Hœgerwoerd, le 2 février 1733. Après avoir terminé à Leyde ses études de droit, il fit paraître, avec J.-B. Wellekens, un recueil estimé d'idylles sous le titre de *Dichtlievende Uitspanningen* (Amst., 1710, in-8°), et divorça dès lors complétement avec le barreau. En 1719, il s'estima heureux d'accepter un emploi dans la Compagnie des Indes, ce qui lui permit de demeurer à Amsterdam, d'y voir ses amis, et de rimer à ses moments perdus. C'est ainsi qu'il trouva moyen

d'éditer le *Hertspiegel* d'Henri Spieghel (Amst., 1723, in-8°), avec la vie de l'auteur; *l'Art poétique* de David van Hoochstraten (ibid., 1725, in-8°), *Opera latina Sannazari* (ibid., 1728, in-8°), et *Mich. Hospitalii Carmina* (ibid., 1732, in-8°), et de traduire en vers *l'Arcadie* de Sannazaro (1730, in-8°). Il s'occupait à mettre la dernière main à une *Description poétique d'Amsterdam*, lorsqu'il mourut presque subitement, à sa campagne. C.-A. R.

Wagenaar, *Beschryving von Amsterdam*.

VLEESCHOUWER (*Jean*), en latin *Carnarius*, médecin belge, né à Gand, vers 1520, mort en 1562. Il professa son art à Padoue. On a de lui: *De Podagræ laudibus*; Padoue, 1553, in-12.

Paquot, *Mémoires*, t. XI.

VOET (*Gisbert*), en latin *Voetius*, théologien hollandais, né le 3 mars 1589, à Heusden, où il est mort, le 1[er] novembre 1676. Son désir étant d'étudier la théologie, qui passionnait de son temps les meilleurs esprits, il se rendit à Leyde et y reçut le bonnet de docteur (1611). Il devint alors pasteur de Vlymen, village des environs d'Heusden, et remplit les mêmes fonctions dans sa patrie avec un zèle admirable. Il resta toute sa vie un calviniste des plus orthodoxes, toujours prêt à entrer en lice contre tous ceux qui n'avaient point son exaltation et sa rigidité de principes. La meilleure preuve qu'on puisse en citer est sa querelle avec Samuel des Marets, alors professeur à Bois-le-Duc. Il prétendit, contre l'avis de ce savant et du magistrat de la ville, qu'il fallait absolument interdire les confréries catholiques là où l'on était maître de le faire. Cette dispute à grands coups de pamphlets, dont Bayle nous a donné un plaisant récit, dura plus de vingt ans. Voet assista pendant six mois au fameux synode de Dordrecht (1619); il s'y montra adversaire décidé de l'arminianisme. Cette attitude, qu'il n'abandonna plus, en fit un chef de parti. Il remua singulièrement les passions dans son Église. Les partisans de Cocceius éprouvèrent surtout les effets de sa colère, et furent plus d'une fois écrasés sous le poids de son érudition. Il refusa toutes les propositions qui lui furent faites pour l'arracher à sa ville natale. Il consentit seulement, à partir de 1634, à professer la théologie et les langues orientales à l'université d'Utrecht. Ses attaques contre le système de Descartes eurent du retentissement; elles n'ont cependant qu'une valeur purement théologique. Ses principaux ouvrages ont été réunis sous le titre de *Selectæ disputationes theologicæ* (Utrecht, 1648-69, 5 vol. in-4°), et de *Politica ecclesiastica* (Amst., 1663-76, 4 vol. in-4°). C.-A. R.

Kok, *Vaderl. Woordenboek*. — Bayle, *Dict. hist.*, t. III. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Jubilé séculaire de l'université d'Utrecht*, 1736. — A. Erpenius, *Oratio fun. G. Voetii*; Utrecht, 1677, in-4°.

VOET (*Paul*), jurisconsulte, fils du précédent, né le 7 juin 1619, à Heusden, mort le 1[er] août 1677, à Utrecht. Disciple de son père, il enseigna successivement à Utrecht la logique, la métaphysique, la langue grecque et le droit civil. On a de lui: *De duellis*; Utrecht, 1646, in-12; — *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*; ibid., 1658, in-12; — *De jure militari*; ibid., 1666, in-8°; — *De mobilium et immobilium natura*; ibid., 1666, in-8°; — *Commentarius in Institutiones imperiales*; Gorcum, 1668, 2 vol. in-4°; — *Origine, progrès et gestes mémorables des seigneurs de Brederode*, en hollandais; trad. en français par B. Pailhol (Amst., 1663, in-4°).

Voet (*Daniel*), né à Heusden, le 31 décembre 1629, mort le 26 juillet 1660, professa la philosophie à Utrecht, et publia: *Meletemata philosophica et physiologica, sive de rerum natura*; Amst., 1661, in-8°; Utrecht, 1688, in-8°.

Voet (*Jean*), fils de Paul, né à Utrecht, le 3 octobre 1647, mort à Leyde, le 11 septembre 1714, professa le droit à Herborn, à Utrecht, et à Leyde. Nous citerons: *Compendium juris*; Leyde, 1688, in-4°; Louvain, 1730, in-4°; — *Commentarius ad Pandectas*; Leyde, 1698, 2 vol. in-fol.; La Haye, 1731, 2 vol. in-fol.: ouvrage fort estimé, souvent réimprimé, et dont une nouvelle édition est de Besançon, 1827-1829, 1831, 5 vol. in-4°. Il en existe aussi une édition de Venise, 1827, 5 vol. in-4°, augmentée des traités *De familia erciscunda*, et *De jure militari*. E. R.

Foppens, *Bibl. belgica*.

VOGEL. *Voy.* Fogel.

VOGLI (*Giovanni-Giacinto*), médecin italien, né le 20 avril 1697, au château de Budrio, près Bologne, mort dans cette ville, le 23 juin 1762. Après avoir terminé ses études à Bologne, il suivit les cours de médecine de Stefano Danielli, fut reçu docteur en 1714, et se rendit à Florence, où il fut attaché pendant quelque temps à l'hôpital de S.-Maria Novella. Il prit dans une thèse publique la défense de Sbaraglia contre Malpighi, et en publia une apologie intitulée: *De antropogonia*; Bologne, 1718, in-4°. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine dans le duché d'Urbin, il revint à Bologne, obtint en 1725 un emploi de professeur honoraire, et fut nommé titulaire en 1730 de la chaire d'anatomie. Benoît XIV l'admit au nombre des professeurs de l'institut de Bologne, et le chargea de recueillir un certain nombre de dissertations pour les insérer dans les *Actes* de cette académie, et d'écrire la vie des membres qui la composaient. Une maladie d'yeux, qui souvent lui donnait le vertige, l'empêcha de terminer les travaux qu'il avait entrepris. Il mourut frappé d'apoplexie, à l'âge de soixante-cinq ans. On a de lui: *Fluidi nervei historia*; Bologne, 1720, in-8°; — *Tavole cronologiche degli uomini illustri dell' universita di Bologna*; ibid., 1726, in-4°: travail estimé. Il laissa inédit un *Cours de médecine* en 3 vol. in-4° et un *Traité de la génération de l'homme et des animaux vivipares*. S. R.

Nuova raccolta degli opuscoli scientifici, t. XIII. — Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Schiassi, *Commentarius vitæ J. Vogli*; Bologne, 1812, in 8°.

VOÏART (*Anne-Élisabeth* PETITPAIN, connue sous le nom d'*Élisa*), femme auteur française, née en 1786, à Nancy, où elle est morte, le 21 janvier 1866. D'une famille honorable, mais peu fortunée, elle commença dès ses premières années la vie de travail qu'elle continua jusqu'à la vieillesse. Son père était organiste. Il mourut laissant sa famille dans la gêne. Mme Petitpain se remaria avec M. Wouters, et la jeune Élisa fut chargée d'aider sa mère dans l'éducation de ses frères et sœurs. Son mariage avec M. Voïart, homme de lettres, qui était veuf et père de deux enfants, dont l'un est devenu Mme Tastu, porta Élisa à cultiver le talent qu'elle avait montré de bonne heure pour la littérature, et qui lui avait valu de l'impératrice Joséphine une pension de 600 fr. Elle débuta par des traductions de romans allemands, puis composa des ouvrages de fantaisie ou d'éducation, et se fit remarquer par la simplicité gracieuse de son style. D'un caractère aimable, d'un esprit délicat, elle sut conserver jusqu'à la fin l'amitié et l'estime qu'elle avait inspirées. En 1846 elle se retira à Nancy, où elle vécut modestement auprès de sa fille. On a de Mme Voïart : *le Hussard, roman*; Paris, 1819, in-12; — *La Vierge d'Arduenne, traditions gauloises*; Paris, 1820, in-8°; — *Essai sur la danse*; Paris, 1823, in-8°; — *Notice sur Prud'hon*; Paris, 1824, in-8°; — *La Femme, ou les Six amours* (l'amour filial, fraternel, conjugal et maternel, l'amour, l'amitié); Paris, 1827, 6 vol. in-12 : ouvrage qui eut le prix Montyon en 1828; — *L'Algérien, épisode*; Paris, 1830, in-12; — *Nouvelles étrennes, dédiées aux enfants*· Strasbourg, 1833, 2 vol. in-18; — *Le Mariage et l'amour*; Paris, 1834, in-8°; — *Mignonne*; Paris, 1834, 2 vol. in-8° : — (avec Mme Tastu) *Le Livre des enfants, contes*; Paris, 1836-37, 8 vol. in-16; — *Or, devinez! tradition lorraine*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Jacques Callot, roman*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°; etc. Elle a traduit de l'allemand des romans d'Aug. La Fontaine, de Mme C. Pichler, de W. Blumenhagen, de Glatz, de Kruse; le *Robinson suisse* de Campe (1837, 2 vol.), les *Contes populaires* de miss Edgeworth (1822-35), les *Chants populaires des Serviens* (1834, 2 vol. in-8°). Elle a collaboré au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Livre des Cent et un*, à l'*Encyclopédie des dames*, au *Journal des demoiselles*, au *Journal des jeunes personnes*, aux *Femmes de Shakespeare*, aux *Femmes de Walter Scott*, aux *Heures du soir*, au *Salmigondis*, etc.

Michel, *Biogr. lorraine*. — *Biogr. des femmes auteurs contemp. françaises*, t. I. — Quérard, *la France littéraire*.

VOIGT (*Godefroi*), érudit allemand, né en avril 1644, à Delitsch en Misnie, mort le 7 juillet 1682, à Hambourg. Fils d'un riche négociant, il étudia à Altembourg et à Wittemberg, et fut à vingt-trois ans jugé digne de la place de recteur de l'école de Güstrow. Depuis 1680 il occupa un semblable poste à la tête de l'école Saint-Jean, à Hambourg. Il succomba peu de temps après, par suite des infirmités contractées par un travail trop assidu. On a de lui : *Curiositates physicæ : De resuscitatione brutorum ex mortuis; De resurrectione plantarum; De cautione cygnea; De congressu et partu viperarum, et de chamæleonis victu*; Güstrow, 1668, in-8°; Leipzig, 1698, in-12; — *Disputatio contra nivis albedinem*; ibid., 1669, in-8°; — *Deliciæ physicæ : De stillicidio sanguinis ex interemti hominis cadavere præsente reo; De lachrymis crocodili; De conventu sagarum ad sua sabbatha; De catulis ursarum; De amore ovis et lupi; De piscibus fossilibus atque volantibus, et De infantibus suppositiis*; Rostock, 1671, in-8°; — *Vita Constantini Magni*; ibid., 1675, in-4°; — *Antiquitates Græcorum nondum christianorum ecclesiasticæ*; ibid., 1678, in-4°; — *De SS. unius Divinitatis triade, seu Imago Trinitatis ante tempora christiana*; Güstrow, 1680, in-4°; — *Sex indices latinitatis corruptæ atque incorruptæ*; Hambourg, 1686, in-8°; Marbourg, 1694, et Osnabrück, 1715, in-8°; — *Physikalischer Zeitvertreiker* (Amusements de la physique, où l'on répond à trois cents questions tirées du livre de la nature); Leipzig, 1694; Stettin, 1712, in-12; — *Thysiasteriologia, seu de altaribus veterum christianorum*; Hambourg, 1709, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur par Fabricius. Voigt a laissé en manuscrit un *Lexicon antiquitatum romanarum*; des *Antiquitates ecclesiasticæ sæculorum singulorum*, et une trentaine de dissertations sur des points curieux de l'histoire naturelle ou des croyances populaires.

Witte, *Diarium biogr.* — Ludovici, *Schul-Historie*, t. III. — Mœller, *Cimbria liter.* — Fabricius, *Memoriæ hamburgensium*, t. VIII. — Fr. Thomas, *Analecta gustroviensia*.

VOIGT (*Jean*), bibliographe allemand, né le 5 août 1695, à Beverstædt (Hanovre), mort le 28 août 1765, à Brême. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie à Wittemberg, fut nommé en 1719 prédicateur à Hornebourg, et fut attaché en 1733 au clergé de la cathédrale de Brême. On a de lui : *Historia litteraria Constantini Magni*; Hambourg, 1720, in-8°: — *Bibliotheca hæresiologica*; ibid., 1723-29, 2 vol. in-8°; — *Horneburgische Reformations Geschichte* (Histoire de la réforme à Hornebourg); Stade, 1725, in-fol.; — *Catalogus historico-criticus librorum rariorum*; Hambourg, 1732, 1738, 1747, 1753, in-8°; nouvelle édit., augmentée, Leipzig, 1793, in-8° : des suppléments à cet utile répertoire se trouvent dans les t. I et II du *Brem. et Verdisches Hebeopfer*; — *Monumenta inedita*; Brême, 1740-52, 2 vol. in-8°; — *Historia fistulæ eucharisticæ*; ibid., 1740, in-4°; — des articles et dissertations

dans les *Hannœverische Anzeigen*, et dans l'*Apparatus litterarius Societatis colligentium*, où Voigt a inséré, entre autres, une *Apologia pro Mureto criminis sodomiæ postulato.*

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

VOISENON (*Claude-Henri* DE FUZÉE, abbé DE), littérateur français, né le 8 juillet 1708, au château de Voisenon, près Melun, mort le 22 novembre 1755, dans la même résidence. Il vint au monde avec une santé déplorable, et son enfance fut une maladie continuelle; mais son intelligence s'éveilla de bonne heure : dès l'âge de onze ans il adressa une épître à Voltaire, qui lui répondit : « Soyez mon élève, et venez me voir », et dont il fut plus tard le *cher ami Greluchon*. Il alla à Paris, où sa naissance et la position de sa marraine, Mme Doublet, qui tenait bureau d'esprit, lui valurent d'être admis dans le meilleur monde. « Sa légèreté, son badinage, dit M. Desnoiresterres, le charme de ses saillies, ce je ne sais quoi de petillant, de bondissant et de papillonnant, qui le faisait appeler par le marquis de Polignac *petite poignée de puces*, devait faire fortune dans ces salons frivoles. » Une aventure arrivée dans un château près de Rouen lui donna l'idée de *l'Heureuse ressemblance*, comédie en un acte, en vers, qui fut jouée en 1738 par les héros même de l'histoire réelle. Il donna, le 14 octobre 1739, au Théâtre-Français, *l'École du monde*, comédie en trois actes, en vers, qui fut mal accueillie du public; elle était précédée d'un prologue de Brécourt, intitulé *l'Ombre de Molière*. Un mois plus tard il fit avec esprit, sur la même scène, la critique de la pièce dans *le Retour de l'ombre de Molière* (21 nov.). Cependant, sa famille le pressait d'entrer dans les ordres; à la suite d'un duel, dans lequel il blessa grièvement son adversaire, il éprouva un vif repentir, et reçut l'ordination sacerdotale. M. Henriot, son parent, évêque de Boulogne, le choisit pour grand vicaire (1740), et lui confia le soin de composer ses mandements. A la mort du prélat (1741), Voisenon fut, dit-on, désigné malgré sa grande jeunesse pour occuper le siége vacant. Il supplia le cardinal de Fleury de n'en rien faire. « Comment veulent-ils que je les conduise, lui dit-il, lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même? » Fleury récompensa la démarche du grand vicaire en lui donnant l'abbaye du Jars, voisine du château de Voisenon, et qui n'obligeait pas à la résidence. Il se fixa dès lors à Paris, vécut dans l'intimité de Mme du Châtelet, et fréquenta assiduement la société de Mlle Quinault, du comte de Caylus et du duc de La Vallière. Ayant rencontré plusieurs fois à Bagatelle Favart et Mme Favart, il devint l'ami du mari et plus que l'ami de la femme. Il avait recommencé à travailler pour le théâtre, et le 10 mars 1746 il donna aux Italiens *la Coquette fixée*, en trois actes et en vers, qui est, par le plan, les caractères et le style, la plus jolie de ses comédies. Petites pièces de vers, romans, comédies, parodies, ballets, oratorios, il écrivit tout avec la même facilité, la même pointe d'esprit à la mode, unies à peu de fond dans les idées et à une grande médiocrité de conception. Élu membre de l'Académie française, le 4 décembre 1762, il fut admis, le 22 janvier 1763, à la place de Crébillon père. Son élection ne se fit pas sans quelques difficultés, résultant de la légèreté de ses productions. Quelle que fût alors la licence des mœurs jusque chez les dignitaires de l'Église, le scandale de la conduite de l'abbé et de quelques-unes de ses œuvres finit par émouvoir certains membres du clergé, et son confesseur en vint à lui refuser l'absolution. Heureusement, Voisenon avait le recours au pape, qui lui accorda le pardon de ses fautes, à la condition qu'il remettrait à son confesseur deux mille écus à distribuer aux pauvres, et qu'il dirait tous les matins son bréviaire. M. de Lauraguais raconte qu'il le disait avant de quitter le lit. M. de Choiseul, qui protégeait Voisenon, le fit admettre dans l'intimité de Mme de Pompadour, lui confia l'emploi de composer des essais historiques à l'usage des jeunes princes, petits-fils de Louis XV, et lui alloua une pension de six mille livres sur les affaires étrangères. Il la perdit, à la chute de ce ministre; mais il ne tarda pas à avoir les bonnes grâces de son successeur, le duc d'Aiguillon, qui le fit nommer ministre plénipotentiaire, à Paris, du prince évêque de Spire (1771). Il quitta Paris le 15 septembre 1775, et alla s'installer dans son château, où il mourut deux mois après, à soixante-huit ans, d'un asthme que lui avait, dit-on, communiqué sa nourrice, et dont il avait souffert toute sa vie (1). Voltaire lui composa cette épitaphe :

> Ici gît, ou plutôt frétille,
> Voisenon, frère de Chaulieu.
> A sa muse vive et gentille
> Je ne prétends point dire adieu,
> Car je m'en vais au même lieu,
> Comme cadet de la famille.

Si nous n'avions que ces vers pour juger Voisenon, nous pourrions voir en lui le frère aîné de Voltaire; mais ses œuvres restent, et nous montrent l'exagération d'un tel éloge. On sera juste à son égard en disant que malgré les indécisions de sa phrase, les lourdeurs de son style,

(1) Il était, malgré sa maladie et quoiqu'il assurât ne contenir que chopine, d'une gourmandise à tuer les mieux portants. Voici le détail de sa journée écrit par lui-même : « Il se lève à sept heures et demie du matin, prend aussitôt trois tasses de petite sauge de Provence, à dix heures une tasse de chocolat, à onze une tasse de café, dîne à une heure et mange les ragoûts les plus piquants, il boit un demi-verre de scubac, ensuite du café, à cinq heures trois tasses de véronique et un verre d'eau de six graines, à neuf heures deux œufs frais, du ratafia, une tasse de chocolat, à onze heures une tasse de café, quelquefois du kermès, du soufre lavé ou différents opiats, et quelquefois du lilium : à ses repas, des anchois, des huîtres vertes, et du vin de Chypre, avec des fruits à l'eau-de-vie. » Ailleurs, et à plusieurs reprises, il fait le détail des mets divers dont il « se gavait ».

le vide et la banalité de plusieurs de ses pièces, il mérite quelquefois, par le naturel, par la grâce et la vivacité de l'esprit, d'être rangé dans la famille des rimeurs aimables. Outre les comédies citées, il a publié : *Les Mariages assortis*, trois actes, en vers ; Paris, 1744, in-8° : comédie jouée le 10 fév. 1744 au Théâtre-Italien ; — *Zulmis et Zelmaïde;* Amst., 1745, 1747, in-12 : conte licencieux inséré dans *le Cabinet des fées*, t. XXXVII ; — *Le sultan Misapouf et la princesse Grisemine*, conte ; Londres (Paris), 1746, 1760, 2 vol. in-12 ; — *Histoire de la félicité*, conte ; Amst. (Paris), 1751, in-12 ; — *Réponse du coin du roi au coin de la reine;* Paris, 1753, in-12 ; — *Œuvres de théâtre de M..;* Paris, 1753, in-12 ; — *Les Magots*, parodie de *l'Orphelin de la Chine*, en un acte, jouée le 19 mars 1756 ; — *La petite Iphigénie, parodie de la grande*, en un acte ; Paris, 1758 ; jouée, le 21 juillet 1757, sous le nom de Favart ; — *Les Israélites à la montagne d'Oreb*, poëme ; Paris, 1758, in-4° ; — *Les Fureurs de Saül*, poëme ; Paris, 1759, in-4° ; — *L'Amour et Psyché*, opéra en un acte, joué en 1760 ; — *Hylas et Zélis*, pastorale ; Paris, 1762, in-4° : cet acte fut ajouté aux *Caractères de la Folie*, de Duclos, lors de la reprise de cet opéra, en 1762 ; — *La jeune Grecque*, comédie en trois actes, en vers, Paris, 1762, in-12 : jouée avec succès, le 16 déc. 1756, au Théâtre-Italien ; — *Romans et contes*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; réimpr. en 1775, 1798, 2 vol. in-12, et 1818, 3 vol. in-18 ; — *Les Amours de Philogène et Victorine*, à la suite de *Zély*, par de Fourqueux ; Paris, 1775, in-8°. On a donné après sa mort : *Fleur d'épine*, comédie en deux actes ; Paris, 1776, in-8° ; — *Erixène*, ballet en un acte ; Paris, 1780, in-4°. Il est l'un des dix auteurs des *Étrennes de la Saint-Jean* (Troyes, 1742, in-12) ; il a fait, avec Caylus, *Quelques aventures de bals des bois* (Paris, 1745, in-12) ; il a eu part au *Recueil de ces Messieurs* (1745, in-12), et à plusieurs pièces de Favart. Quelques personnes lui ont attribué : *Turlubleu, histoire grecque;* Amst., 1745, in-12 ; — *Tant mieux, conte plaisant;* Paris, 1760, in-12. Mme de Turpin a publié les *Œuvres complètes de Voisenon ;* Paris, 1781, 5 vol. in-8° : elles comprennent les *Anecdotes littéraires*, où se trouvent quelques traits piquants, peu de nouveauté et beaucoup de bavardage inutile. J. M—R—L.

Nécrologe français, ann. 1776. — G. Desnoiresterres, *Les Originaux*. — *Notice*, par Mme de Turpin, dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Favart, *Mémoires*. — Voltaire, La Harpe, *Corresp.* — *L'Espion anglais*, t. II. — *Journal de Collé*, t. II.

VOISIN. *Voy.* VOYSIN.

VOITURE (*Vincent*), écrivain français, né à Amiens, en 1598, mort à Paris, le 26 mai 1648. Il était le deuxième fils d'un riche marchand de vins, suivant la cour, homme de bonne chère et fort connu des grands. Tout jeune encore, il se trouva en relations avec le monde d'où sa naissance semblait devoir l'exclure. Son père, le voyant de complexion délicate, l'envoya au collége de Calvi, puis à celui de Boncour, où il eut pour condisciple Claude de Mesmes d'Avaux. On a gardé une pièce latine qu'il composa à quatorze ans, en l'honneur du premier président de Verdun, des vers français et latins de la même date sur la mort de Henri IV, et des stances françaises à Gaston d'Orléans, qu'il fit imprimer en 1614, et qui lui valurent la faveur de ce prince. Nommé contrôleur général de sa maison, et, par la suite, introducteur des ambassadeurs au Luxembourg, il eut ainsi un pied dans la haute société. Son ancien condisciple, le comte d'Avaux, le poussa dans le grand monde et dans les cercles de beaux-esprits. Présenté vers 1625 par Chaudebonne à l'hôtel Rambouillet, alors dans tout son éclat, il ne tarda pas à en devenir l'oracle par son esprit, sa verve, l'agrément et la *politesse* de sa galanterie, son talent pour la raillerie et le badinage, l'art qu'il avait d'amuser les grands. Il y dînait presque tous les jours ; il trônait à toutes les réceptions. En 1630, entraîné par les fonctions qu'il remplissait auprès de Gaston, il suivit ce prince dans l'aventure qui devait aboutir à la fatale journée de Castelnaudary, passant avec lui successivement en Lorraine, puis à Bruxelles, enfin dans le Languedoc, et de tous ces points écrivant à ses amis des lettres qu'on s'arrachait, et auxquelles on peut rattacher le commencement de sa réputation d'*épistolier*. Avant le dénoûment de cette équipée, il saisit l'occasion de s'en tirer sain et sauf, en accompagnant le fondé de pouvoirs que Gaston envoyait en Espagne pour solliciter le concours du comte d'Olivarès. Il avait déjà fait, on ne sait au juste à quel propos ni à quelle époque, un voyage dans ce pays, dont il parlait parfaitement la langue, et ce furent-là sans doute des raisons qui engagèrent Monsieur à le choisir. Resté seul chargé du poids des négociations, il s'acquitta de cette tâche avec habileté, quoique sans succès, à cause des irrésolutions de son maître. Pendant cette mission, Voiture parvint sans peine à s'insinuer dans les bonnes grâces du comte d'Olivarès, qui se plaisait beaucoup à son entretien. Mais, pressé de revenir, il écrivait lettre sur lettre pour hâter l'envoi de son remplaçant, M. de Lingendes. Enfin, après bien des difficultés, il quitta Madrid pour aller retrouver Gaston à Bruxelles : ne pouvant traverser la France, il se dirigea sur Lisbonne, par Grenade et Séville, poussa jusqu'à Gibraltar, franchit le détroit, et fit jusqu'à Ceuta une excursion qu'il a agréablement décrite. Du reste, les lettres assez nombreuses adressées par Voiture à ses amis pendant tout le cours de ce voyage comptent parmi ses plus spirituelles et ses plus intéressantes, bien qu'entachées toujours de sa recherche ordinaire. Arrivé à Lisbonne, il fut obligé d'y attendre encore plus d'un mois, et prit passage enfin sur un

vaisseau anglais, qui le débarqua à Londres (nov. 1633); de là il se rendit à Bruxelles. Il ne rentra à Paris qu'après une absence d'environ trois ans, lorsque Gaston eut fait son accommodement avec Richelieu. On le reçut en triomphe à l'hôtel Rambouillet, où il reprit possession de la royauté, que son faible rival, Godeau, avait essayé de lui ravir. Voiture partagea encore, bien malgré lui, l'exil de son patron à Blois : ce fut la dernière de ses disgrâces; et quand celui-ci rentra en faveur, Voiture fut définitivement rendu à son vrai théâtre, qu'il ne devait plus abandonner désormais que pour suivre la cour ou pour s'acquitter de missions officielles. Sans abandonner Gaston, il eut soin dès lors de se ménager l'amitié du puissant cardinal, par la lettre (24 nov. 1636) sur la prise de Corbie, qui est assurément son chef-d'œuvre. Cette apologie de Richelieu, où l'écrivain a laissé de côté les gentillesses ordinaires de son style, est adressée à un personnage que la suscription ne désigne pas, et qui pourrait bien être purement imaginaire. On peut croire que la liaison de Voiture avec le cardinal de La Valette et avec Mme de Combalet, nièce de Richelieu, qui, à son retour de Bruxelles, s'était employée à lui faire obtenir le brevet de gentilhomme ordinaire et maître d'hôtel de Madame, ne fut pas étrangère à ces avances de l'écrivain, auxquelles le ministre se montra sensible. En 1638, Voiture fut désigné par lui pour aller notifier au grand-duc de Toscane la naissance du dauphin. On doit regretter qu'il ne nous reste pour ainsi dire aucune trace de cette carrière diplomatique de Voiture dans ses écrits : à en juger par la lettre sur la prise de Corbie, cette perte est peut-être plus fâcheuse qu'on ne serait tenté de le croire, au premier abord. Voiture poussa ensuite jusqu'à Rome, où Mme de Rambouillet avait un procès pour lequel il sollicita beaucoup. Le cardinal Barberini l'accueillit avec empressement, et il fut élu membre de l'Académie des humoristes. Il faisait partie de l'Académie française depuis son origine.

Quelque temps après son retour (1639), Voiture fut nommé maître d'hôtel du roi. Très en faveur à la cour, il accompagna le roi a Grenoble, à Amiens (1640), puis, en 1642, à Lyon et dans le midi. Toutes ces excursions donnaient à sa correspondance une activité et une étendue dont ses amis de l'hôtel Rambouillet s'applaudissaient comme d'une bonne fortune; mais il est bien peu question des grandes affaires du temps dans ces badinages parfois puérils, ou il n'en est question qu'en passant. Ce fut encore en 1642 que le comte d'Avaux le nomma son premier commis, aux appointements de 4,000 livres; à cette sinécure s'ajouta, en 1643, la pension de 1,000 écus, que lui fit accorder Anne d'Autriche. Après la mort de Richelieu, il retrouva en Mazarin un autre bienfaiteur. Il obtint les fonctions d'interprète des ambassadeurs chez la reine, et en 1645 on le voit accompagner jusqu'à Péronne la nouvelle reine de Pologne, Marie de Gonzague, en qualité de maître d'hôtel du roi, titre qui lui avait été confirmé depuis l'avénement de Louis XIV. Tant en pensions qu'en traitements, Voiture jouissait d'un revenu d'environ 18,000 livres, qu'il gaspillait en partie au jeu, car c'était un joueur acharné et généralement malheureux. A cette passion il joignait celle des femmes. Très-recherché et très à la mode, gâté par ses succès en tous genres, l'avantageux et frivole Voiture était le plus grand conteur de fleurettes qu'on pût voir; à cinquante ans, *il galantisait* encore; ce fut précisément à cet âge qu'il tomba amoureux de la plus jeune fille de Mme de Rambouillet, et qu'il se battit pour elle aux flambeaux dans le jardin de l'hôtel, avec l'intendant Chavaroche. Parmi ses autres passions, il faut citer surtout Mlle Paulet, *la lionne*, celle de toutes à laquelle il resta le plus fidèle, et Mme Sainctot, qu'il désespéra bientôt par ses dédains, mais qui lui resta obstinément attachée, et qui de concert avec la fille du gazetier Renaudot, lui prodigua les soins les plus dévoués à ses derniers moments.

Voiture mourut de la goutte, dans toute la force de l'âge, à cinquante ans. Il ne s'était pas marié, mais il avait eu deux filles naturelles, dont l'une fut religieuse, et dont l'autre mourut sans postérité, vraisemblablement avant son père.

Pour faire le portrait physique de Voiture, nous n'avons pas besoin d'autre peintre que lui-même : « Ma taille, écrivait-il en 1636, est deux ou trois doigts au-dessous de la moyenne. J'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris (il grisonna avant quarante ans), les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais (l'air d'un mouton qui rêve, disait le marquis de Rambouillet). » Très-coquet de sa personne, plein de galanterie et d'enjouement, mais aussi de suffisance, beau joueur, ne reculant pas devant un coup d'épée, il avait, quoique roturier au premier chef, tous les vices élégants du gentilhomme, sauf un seul : il ne savait pas *faire la débauche*, comme on disait, et ce fils de marchand de vin ne buvait que de l'eau. On a remarqué qu'il fut presque le premier bourgeois qui s'introduisit et vécut dans la haute société. Il ne pouvait s'y maintenir sur un pied d'égalité qu'à force d'esprit. Non-seulement il y était reçu, mais tous s'inclinaient devant sa royauté, et lui-même en usait sans façon, comme un souverain populaire qui sait jusqu'à quel point il peut abuser de la faveur publique. Peu civil de sa nature, quand il n'avait pas de raisons particulières de l'être, il prenait en tout son avantage, et abusait de son talent pour la raillerie. Il n'épargnait pas la reine elle-même, et l'on connaît les vers très-jolis, mais passablement audacieux, où il osait rappeler à Anne d'Autriche son attachement pour Buckingham.

On le vit un jour ôter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer plus à l'aise; mais peut-être, quoi qu'en ait dit Tallemant, était-ce là une simple distraction, car Voiture avait ses heures de rêverie, où il devenait le personnage le moins divertissant du monde. On remplirait bien des colonnes du récit de ses mystifications et de ses froides plaisanteries, dont il eut plus d'une fois à se repentir. Les habitués de l'hôtel lui passaient tout, sauf le sévère Montausier, qui, gardant une mine renfrognée à chaque badinage de l'oracle, répétait sans cesse : « Mais cela est-il plaisant? » Le mot le plus cruel et le plus juste sur ces nombreux *oublis* du personnage fut celui de M. le Prince, qui disait : « Si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir. » A sa mort, toute l'Académie prit le deuil, quoiqu'il eût été le plus volage et le moins assidu de ses membres, et ses funérailles furent honorées d'une lutte à outrance entre Girac, *tenant* de Balzac, et Costar, champion de Voiture. Cette petite guerre partagea en deux camps toute la société polie. On connait aussi la querelle qui s'éleva entre les *uranistes* et les *jobelins*, c'est-à-dire les partisans du sonnet d'Uranie par Voiture et ceux du sonnet de Job par Benserade. Des flots d'encre furent répandus par chaque parti pour soutenir la prééminence de son poëte; c'était la seconde fois qu'un sonnet de Voiture avait cette bonne fortune de passionner la ville et la cour, et la lutte entre les champions des deux *Belle Matineuse* (la sienne et celle de Maleville) avait précédé celle qui s'engagea après sa mort entre les jobelins et les uranistes. Mentionnons aussi la *Pompe funèbre de Voiture*, par Sarrazin, un de ses rivaux posthumes : cette pièce burlesque était aussi, dans son genre, un hommage à la gloire de Voiture et une preuve de l'émotion produite par sa mort. Mis très-haut, beaucoup trop haut, de son vivant, il garda quelque temps encore après sa mort la gloire qu'il avait si aisément conquise, et obtint, même des juges les plus sévères, des éloges qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. Boileau l'a nommé sur la même ligne qu'Horace, et plus tard, dans sa satire *sur l'Équivoque* et sa lettre à Perrault (1700), il le cite encore avec honneur, bien qu'avec plus de modération dans la louange. « Il méprise les règles, mais en maître, » écrivait Pellisson. Et Mme de Sévigné : « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas! » Au siècle suivant, J.-B. Rousseau le rapprochait encore de La Fontaine. Bouhours, ce qui se comprend mieux, l'a fort exalté aussi. Bref, les critiques du temps sont à peu près unanimes dans leurs éloges de cet homme d'esprit, dont la séduction semble avoir eu quelque chose d'irrésistible, même pour les intelligences les plus graves : « On est forcé d'admirer Balzac, a dit Costar, mais on aime à admirer Voiture. » Ce mot précieux caractérise assez bien ces deux talents divers et leur diverse influence. Voiture travailla la langue dans un tout autre sens que Balzac, dans un sens même quelquefois opposé, et qui faisait un contrepoids salutaire : il lui a rendu service en la dénouant, en l'assouplissant, en la dégourdissant, si j'ose ainsi dire, pour la plier à tous ces petits tours de force ou d'adresse que les contemporains goûtaient à un si haut degré dans ses lettres. C'est là le côté utile de son œuvre, et qui doit lui faire pardonner jusqu'à un certain point cette recherche incessante du joli et de l'ingénieux, ces plaisanteries froides et forcées, cette monotonie, et tant d'autres défauts qui nous choquent à juste titre. Ses procédés sont toujours les mêmes, et on en pourrait dresser la recette. L'esprit de Voiture, qui trahit toujours l'effort, a perdu la plus grande partie de son arôme et s'est éventé en arrivant jusqu'à nous. Si l'on veut justement apprécier Voiture, il faut avant tout le replacer dans son cadre et dans son milieu : c'est un esprit essentiellement local, et qui n'a rien d'universel; c'est l'homme de la *société polie* du dix-septième siècle, rien autre et rien de plus. Il est de ceux qui obtiennent leur renommée comptant, et dont la gloire ressemble à une mode, exagérée comme elle et comme elle aussi passagère.

Il se souciait beaucoup de l'opinion de ses contemporains, fort peu de la postérité : « Vous verrez, disait-il six mois avant de mourir, qu'il y aura quelque jour d'assez *sottes* gens pour aller chercher çà et là ce que j'ai fait, et après le faire imprimer. » Il y en eut en effet, et d'ailleurs Voiture lui-même avait pris soin de commencer le triage et la correction de tout ce qu'il avait écrit pour en préparer la publication. Son neveu Martin Pinchêne se chargea d'achever cette tâche, et donna une première édition de Voiture en 1650 : elle était encore très-incomplète. Le succès fut tel qu'il fallut, au bout de quelques mois, en faire une seconde, remaniée et augmentée. Cette deuxième édition devint le type des trois suivantes, imprimées de 1650 à 1656. Dans les autres, on ajouta quelques pièces et quelques fragments, entre autres, l'*Histoire d'Alcidalis et Bélide*, espèce de petit roman sans intérêt. Ces réimpressions s'arrêtèrent à l'édition de 1745 (Paris, 2 vol. in-12). Cependant on donna en 1779 ses *Œuvres choisies* (Paris, in-12), ses *Lettres choisies*, jointes à celles de Balzac, en 1807, etc. Tout récemment on en a publié deux éditions; l'une, la plus complète, par les soins de M. Ubicini (Paris, 1855, 2 vol. in-18), avec le commentaire inédit de Tallemant des Reaux; l'autre, par M. Am. Roux (Paris, 1858, in-8°), avec des pièces inédites. Les œuvres de Voiture ont été traduites en italien, en espagnol et en anglais. V. FOURNEL.

Tallemant des Réaux, *Historiettes*. — Pellisson, *Hist. de l'Acad. française*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. VIII — Halphen, *Étude sur Voiture*. — Ubicini, Roux, *Notices*. — Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville*,

et *la Société franç. au dix-septième siècle*. — Campenon, dans la *Galerie française*.

VOLFIUS (*Jean-Baptiste*), prélat français, né le 7 avril 1734, à Dijon, où il est mort, le 8 février 1822. Il était fils d'un procureur au parlement de Bourgogne. Après des études remarquables chez les jésuites de Dijon, il entra dans leur Société, et lors de sa suppression, en 1763, il devint professeur d'éloquence au collége de sa ville natale. Il remplit cette chaire avec un rare talent, et plusieurs sujets distingués se formèrent à ses leçons. Admis à l'Académie de Dijon en 1784, il prit une large part à ses travaux. Il adopta les principes de 1789 avec enthousiasme et s'empressa de prêter serment à la constitution, qui, disait-il, « tracée d'après les maximes de l'Évangile, consacrait les droits et la dignité de la nature humaine, et qui en régénérant la patrie allait régénérer la religion ». Choisi pour aumônier de l'armée confédérée des gardes nationales des quatre départements formés de l'ancienne Bourgogne, il bénit, en cette qualité, le serment que ces citoyens soldats prêtèrent lors de la fédération de Dijon (18 mai 1790). Élu le 16 février 1791 évêque constitutionnel de la Côte-d'Or, il fut sacré à Paris, le 13 mars suivant. La vie de Volfius fut en proie à toutes les agitations qui tourmentèrent les hommes ardents de cette époque. Les années vinrent, et avec elles les craintes, les désillusions, puis les défaillances de la foi politique. Lors du concordat, en 1801, Volfius avait donné sa démission d'évêque. Quinze ans après, le chaud patriote de 1790, devenu un vieillard glacé par quatre-vingt-dix hivers, écrivait d'une main défaillante au pape une lettre dans laquelle, faisant l'aveu de ses fautes, il en implorait le pardon. Le 25 mai 1816 sa réconciliation était accomplie. Volfius fut un homme de mœurs pures, doué d'un grand talent oratoire et possédant à fond la littérature ancienne et moderne. Il a laissé en portefeuille des travaux qui sont restés inédits. Outre plusieurs morceaux remarquables lus dans les séances de l'Académie de Dijon, on a de lui : *Discours prononcé, le 18 mai 1790, à la cérémonie du serment fédératif;* Dijon, 1790, in-8°; — *Rhétorique française à l'usage des lycées;* ibid., s. d., in-18; 3e édit., 1810.

J.-P. Abel Jeandet.

Journal de la Côte-d'Or, fév. 1822. — *Petites affiches de Dijon*, 17 fév. 1822. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1822. — Amanton, *Notice sur J.-B. Volfius;* Dijon, 1822, in-8°. — *Annuaire de la Côte-d'Or*, 1822, p. 158.

VOLMERANGES. *Voy.* Pelletier.

VOLNEY (*Constantin-François* Chasseboeuf, comte de), philosophe français, né le 3 février 1757, à Craon (Anjou), mort le 25 avril 1820, à Paris. Il avait à peine deux ans lorsqu'il perdit sa mère, et son enfance fut à peu près abandonnée à une servante de campagne et à une vieille parente, qui lui donnèrent une première éducation, bien peu digne d'un tel esprit. Son père, avocat à Craon, ne voulut pas qu'il portât le nom de Chasseboeuf, et lui donna celui de Boisgirais, que lui-même changea pour le nom de Volney. Entré à sept ans au collége d'Ancenis, il passa ensuite à celui d'Angers, d'où il sortit à dix-sept ans, après avoir fait de brillantes études. Son père, qui s'était fort peu occupé de l'enfant, pour s'occuper encore moins du jeune homme, le fit émanciper, et lui remit le bien de sa mère (1,110 livres de rente). Le jeune Boisgirais se hâta de se rendre à Paris, où il continua avec ardeur ses études. La médecine offrit d'abord quelque attrait à son esprit observateur et curieux; mais l'étude des peuples était l'objet de ses travaux en même temps que l'étude de la nature, et il publia un mémoire *Sur la chronologie d'Hérodote* (1781, in-4°), qui commença sa réputation au moment où s'ouvraient pour lui les salons de la société philosophique qui faisait alors à Paris la destinée des gens de lettres. Il rencontra chez le baron d'Holbach et chez Mme Helvétius l'élite de cette société, qui l'accueillit avec distinction, et dès lors il tourna ses vues d'avenir vers une autre célébrité que celle de la profession à laquelle il s'était d'abord destiné. Il songea à visiter l'Orient, cette terre antique des grands enseignements. Une succession d'environ 6,000 fr. qui lui échut en 1781 fut consacrée par lui à accroître non son patrimoine, mais ses connaissances, et il la destina à un voyage en Égypte et dans la Syrie. Volney s'y prépara comme à une sérieuse et grande entreprise. Après une année de rudes exercices, où il s'était habitué aux fatigues et aux privations, il partit pour Marseille, à pied, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, et muni de 6,000 fr. renfermés dans une ceinture de cuir (fin de 1782). Peu de temps après son arrivée au Caire, il sentit la nécessité de parler la langue du pays qu'il voulait connaître, et il se confina durant plusieurs mois dans un couvent des montagnes du Liban. Dans cette pérégrination de trois à quatre années à travers l'Égypte et la Syrie, le jeune voyageur visita les tribus nomades aussi bien que les villes, étudia avec cette supériorité d'esprit dont il était doué une civilisation alors peu connue en Europe et curieuse pour l'histoire du genre humain. Aussi le *Voyage en Égypte et en Syrie*, qu'il publia à son retour (Paris, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°; 5 édit., ibid., 1822, 2 vol. in-8°, fig.), obtint-il tout d'abord une approbation dont il jouit encore aujourd'hui, et qui n'a semblé que mieux méritée depuis que notre expédition militaire et d'autres voyages entrepris avec de grandes ressources ont attesté l'exactitude et l'observation savante de ce voyageur isolé. Des *Considérations sur la guerre des Turcs et de la Russie* (Londres, 1788, in-8°) suivirent le premier ouvrage de Volney (1). Vers la même époque,

(1) Il ne s'y montrait point défavorable aux projets de Catherine II, qui récompensa son zèle en lui adressant une médaille d'or. Lorsque la Russie se déclara contre

il publia à Rennes le journal *la Sentinelle.*

La célébrité de Volney commençait ainsi à l'époque où la révolution française ouvrait les carrières publiques à tous les talents, et la province d'Anjou lui donna le mandat du tiers état pour les états généraux (1789). Il déploya dans cette illustre assemblée ses vues philosophiques, ses sentiments amis d'une noble indépendance et d'une liberté intelligente, ses principes, basés quelquefois sur des idées spéculatives plus que sur l'expérience et la pratique. Mais quelque avancées que fussent les opinions de Volney, il ne laissa pas de s'apercevoir des périls de l'exaltation du moment et de témoigner, même par sa conduite dans l'assemblée, son inquiétude sur l'avenir. Les préoccupations politiques ne détournaient point Volney de ses travaux littéraires. Il envoya au concours de l'Académie des inscriptions en 1790 un mémoire sur la *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xerxès en Grèce* (Paris, in-4°), et en 1791 il publia le livre célèbre intitulé : *Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires* (Genève, in-8°; 10ᵉ édit.; Paris, 1822, in-8°; trad. en espagnol et en anglais), livre trop connu et trop souvent jugé pour qu'il soit nécessaire de parler ici de ses beautés et de ses défauts.

Avant la convocation des états généraux, Volney avait été nommé par le gouvernement d'alors directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse : il avait dû, bien à contre-cœur, renoncer à cette mission (28 janv. 1790); mais libre de ses fonctions législatives par la clôture de l'Assemblée constituante, Volney tourna ses regards vers cette île où il y avait tant de choses à créer. Il acheta, aux environs d'Ajaccio, un domaine, qu'il nommait *ses petites Indes*, et où il commençait des cultures coloniales, lorsque ses essais furent interrompus par les troubles politiques dont cette île fut agitée, et il n'est resté de cette entreprise que l'opuscule intitulé *Précis de l'état actuel de la Corse*, publié pour la première fois dans *le Moniteur* des 20 et 31 mars 1793, et un autre écrit, qui n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur : *De l'État physique de la Corse.* Ce fut aussi en 1793 qu'il fit paraître un traité de morale sous ce titre : *La Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français* (Paris, in-16). Dans ce traité, où Volney définit la loi naturelle « l'ordre constant et régulier par lequel Dieu régit l'univers, » et où il montre que le but de cette loi est la conservation et le perfectionnement de l'espèce humaine, il a voulu donner à la morale une base indépendante de toute religion révélée. Depuis, Volney a fait de ce livre une espèce d'appendice au livre des *Ruines*.

L'attachement de Volney au parti girondin l'exposa aux persécutions de 1793. Il subit une détention de dix mois, qui sans le 9 thermidor eût eu peut-être une issue funeste. Volney sortit de prison pour monter dans la chaire de l'École normale, où il professa l'histoire (1794) dans une suite de leçons très-ingénieuses (*Leçons d'histoire;* Paris, 1799, 1822, in-8°), mais où il place si haut les conditions de certitude, qu'elles ne réussissent guère qu'à établir le doute. Après la cessation des cours de cette célèbre école, Volney partit pour les États-Unis (1795). Il s'y fit une querelle philosophique avec Priestley, auquel il adressa une lettre recueillie dans ses œuvres, et une querelle politique avec le gouvernement de l'Union, qui l'accusa assez ridiculement d'être venu pour livrer la Louisiane au Directoire. A son retour en France (1798), il songea, selon son habitude, à rendre compte, dans un livre, de ce que lui avait appris son voyage : diverses circonstances le déterminèrent à abandonner en partie ce dessein et à ne donner qu'un *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique* (Paris, 1803, 2 vol. in-8°). Durant son voyage, il avait été nommé membre de l'Institut pour la classe des sciences morales et politiques, et lorsque cette classe fut supprimée il passa dans l'Académie française.

Volney avait connu Bonaparte en Corse, et avait, dit-on, deviné son génie. Le 18 brumaire le trouva bien disposé en faveur de l'homme et d'une révolution dont le triomphe lui semblait menacer l'anarchie plus que la liberté. Son adhésion fut certainement fort désintéressée, car il refusa le ministère de l'intérieur. La familiarité entre eux dura encore quelque temps, puis elle s'éteignit insensiblement (1). Nommé sénateur (1799), il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devait faire opposition à un régime qu'il avait contribué à établir, et il fut un des membres de cette imperceptible minorité que Napoléon rencontra dans le sénat. Il n'en fut pas moins créé commandant de la Légion d'honneur (14 juin 1804), et comte en 1808 (2). Au reste, souffrant, affaibli et découragé, Volney s'occupa plus assidûment des lettres que des affaires (3). Il

la France, en 1791. Volney renvoya cette médaille à l'impératrice. La lettre dont il l'accompagna a été publiée par Barbier (Paris, 1828, in-8°).

(1) A l'époque du concordat Volney sentit le vieil homme se soulever en lui, et il le laisa voir avec aigreur. « La France veut une religion, » lui dit un jour le premier consul. « La France, répliqua-t-il soudain, veut les Bourbons! » La colère de Bonaparte éclata à cette parole de défi, d'une façon terrible. Volney, épouvanté de l'effet qu'elle avait produite, perdit connaissance : il fallut le transporter chez son ami La Métherie.

(2) Lors de la proclamation de l'empire, il adressa à Napoléon cette démission qui fit tant de bruit en Europe; mais le sénat décréta qu'il n'accepterait la démission d'aucun de ses membres.

(3) Il était de la société d'Auteuil avec Destutt de Tracy et Cabanis, ses collègues au sénat. Il habitait sous l'empire une maison située rue de La Rochefoucauld, et il y avait fait mettre cette inscription philosophique, « qui semblait protester à demi, selon M. Sainte-Beuve, contre ces honneurs que pourtant il ne répudiait pas » : *En 1802 le voyageur Volney devenu sénateur, peu confiant dans la fortune, a bâti cette petite maison, plus grande que ses désirs.* Après l'avoir

remania son travail sur la chronologie, et le publia en 1808 sous le titre de *Supplément à l'Hérodote de Larcher* (in-8°); il le réimprima de nouveau avec sa *Chronologie d'Hérodote* (1809, in-8°) dans le t. II de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (Paris, 1814, 3 vol. in-8°, et 1822, 2 vol. in-8°). Volney faisait marcher de front, avec ses travaux historiques, ses travaux sur l'étude des langues; il y trouvait un des moyens les plus infaillibles pour remonter à la vie des peuples et pénétrer jusqu'aux sources de leur origine. Il a consacré à cette étude quatre ouvrages, dont trois parurent isolément : *Simplification des langues orientales* (Paris, 1795, in-8°), *l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (ibid., 1819, in-8°), *Discours sur l'étude philosophique des langues* (ibid., 1820, in-8°); le dernier ne fut imprimé qu'en 1826, dans le t. VIII de ses Œuvres complètes. Il voulut contribuer, même après sa mort, aux progrès de cette étude, qui avait occupé les deux tiers de sa vie scientifique : par une des clauses de son testament, il fonda un prix annuel de 1,200 fr. pour récompenser ces sortes de travaux, et spécialement la recherche d'un alphabet commun aux diverses langues que parlent les hommes.

Volney continua, sous la restauration, à se montrer dans la chambre des pairs, où il était entré, le 4 juin 1814, au nombre des partisans modérés de la liberté. Le dernier ouvrage qu'il publia fut composé à l'occasion du sacre annoncé de Louis XVIII, et dans cette *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois* (Paris, 1819, 1820, in-12), il parlait des livres saints avec la liberté dont il avait toujours usé dans la discussion des matières qui touchaient à la religion. Il mourut, âgé de soixante-trois ans seulement, mais vieilli avant le temps par l'étude et les infirmités qui altérèrent de bonne heure une constitution peu robuste. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées en 8 vol. in-8° (Paris, 1820-26, fig.). Il a laissé dans ses ouvrages les preuves d'un talent où l'on reconnaît plusieurs des qualités du grand écrivain; et l'on retrouve dans les actions de sa vie, avec quelques erreurs de jugement, les vertus de l'homme de conscience. « Son honneur durable, dit M. Sainte-Beuve, si on le dégage de tout ce qui a mérité de périr en lui, sera d'avoir été un excellent voyageur, d'avoir bien vu tout ce ce qu'il a vu, de l'avoir souvent rendu avec une exactitude si parfaite que l'art d'écrire ne se distingue pas chez lui de l'art d'observer. »

M. Avenel.

Ad. Bossange, *Notice sur la vie et les écrits de Volney*; Paris, 1821, in-8°. — De Pastoret, *Disc. de récept. à l'Acad. fr.* — Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* — Bodin, *Recherches sur l'Anjou*, t. II. — Eug. Berger, *Études sur Volney*; Paris, 1852, in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

vendue à Dureau de La Malle, il alla habiter un hôtel de la rue de Vaugirard.

VOLOGÈSE Ier, roi des Parthes, monta sur le trône en 50 après J.-C. Il succéda à Vonones II, qui l'avait eu d'une concubine grecque, suivant Tacite; mais Josèphe prétend qu'il était fils d'Artaban III. Pour se concilier l'amitié de ses frères, Tiridate et Pacorus, il donna au premier l'Arménie, qu'il venait de conquérir sur l'usurpateur Rhadamiste, et la Médie au second. Ces événements causèrent beaucoup d'inquiétude à Rome, et Néron s'empressa d'envoyer en Orient son meilleur général, Corbulon (55). D'abord Vologèse se laissa persuader par ce dernier de maintenir la paix avec Rome et de livrer comme otages plusieurs princes arsacides; mais en 58 il s'opposa par les armes à l'invasion de l'Arménie, fut battu, et ne put empêcher la prise d'Artaxata et de Tigranocerte non plus que l'expulsion de Tiridate, dont la couronne fut donnée à Tigrane, petit-fils d'Archelaüs, roi de Cappadoce (60). La guerre recommença bientôt. Pendant que Tiridate et ses alliés rentraient en Arménie, Vologèse se jeta sur la Syrie; mais il trouva Corbulon sur ses gardes, et se contenta de conclure avec lui une convention d'après laquelle Romains et Parthes évacueraient chacun de leur côté le pays en litige. La convention n'ayant pas été ratifiée par l'empereur, Vologèse envahit à son tour l'Arménie, remporta quelques avantages sur Cæsennius Pætus, le bloqua dans son camp, et ne lui permit de se retirer qu'après avoir reconnu l'autorité des Parthes (62). L'année suivante Tiridate fut rétabli par Néron lui-même. Le reste du règne de Vologèse paraît avoir été glorieux et tranquille, à l'exception d'une guerre passagère qu'il soutint contre les Alains (75), et dans laquelle il implora vainement l'appui de Vespasien. La date de sa mort n'est pas connue; il vécut, à ce qu'on croit, jusqu'à l'avénement de Domitien (81), et eut *Pacorus*, son fils, pour successeur.

Tacite, *Ann.*, XII-XV. — Josèphe, *Antiq.*, XX, 3; *B. J.*, VII, 5, 7. — Dio Cassius, LXII, LXIII, LXVI. — Suétone, *Nero*.

VOLOGÈSE II, roi des Parthes, fils et successeur de Chosroès, régna probablement de 122 à 149. La Médie, alors province soumise aux Parthes, fut envahie en 133 par les Alains, qui ravagèrent aussi des cantons de l'Arménie et de la Cappadoce; l'or de Vologèse autant que la crainte des légions romaines campées en Cappadoce contribua à leur retraite. C'est le seul fait militaire de ce règne. Demeurant en paix avec l'empire, Vologèse envoya une ambassade à Antonin pour le féliciter de son avénement (138) et lui offrir une couronne d'or. Plus tard il réclama de lui le rétablissement du trône royal des Parthes, renversé par Trajan, et fit des préparatifs pour entrer en Arménie; mais il fut détourné de ce dernier projet par les représentations d'Antonin.

Vologèse III, fils du précédent, inaugura son règne en 149. A la mort d'Antonin la guerre qui

menaçait depuis longtemps éclata. En 162, Vologèse envahit l'Arménie, et tailla en pièces, à Elegeia, une légion romaine commandée par Severianus. Il pénétra ensuite en Syrie, battit Attidius Cornelianus, gouverneur de cette province, et y fit de grands ravages, ainsi que dans la Cappadoce. L'empereur Verus s'avança pour arrêter ses progrès; mais à peine arrivé à Antioche, il ne poussa pas plus loin, et laissa la conduite de la guerre à ses généraux. Bien qu'elle dura quatre années, on n'en connaît que diverses particularités, sans ordre et sans suite. Cassius s'empara de Séleucie et de Ctésiphon, et les livra aux flammes; de son côté Statius Priscus, opérant en Arménie, occupa Artaxate, la capitale. Les Parthes essuyèrent de grandes pertes, notamment dans une grande bataille qui se donna sur les bords de l'Euphrate, et ils furent obligés, à ce qu'il semble, de céder la Mésopotamie aux Romains (1).

Dio Cassius, LXIX-LXXI. — Capitolinus, *Anton. Pius*, 9; *Verus*, 6, 7. — Lucien, *Alex. Pseudom.*, 27. — Eutrope, VIII, 10. — Tillemont, *Hist. des emp.* — Eckhel, *Doctrina numorum veterum*, t. III, p. 538; t. VII, p. 5, 10.

VOLPATO (*Giovanni*), graveur italien, né à Bassano, en 1733, mort à Rome, le 21 août 1802. Après avoir exercé jusqu'à vingt ans le métier de brodeur et de dessinateur sur étoffes, il quitta l'aiguille pour le burin, et publia, sous le pseudonyme transparent de *Jean Renard*, plusieurs gravures dont le trait hardi et vigoureux, sinon correct, témoignait des heureuses dispositions de l'auteur. Bartolozzi l'accueillit à Venise, le prit dans sa maison, et l'initia à tous les secrets de l'art. Il se rendit ensuite à Rome, et s'y distingua entre tous les artistes choisis pour graver les peintures de Raphael. Plus que tout autre, il contribua à la vogue dont jouit la gravure sur la fin du dix-huitième siècle. Il forma un grand nombre de bons élèves, entre autres Morghen, à qui il donna sa fille en mariage. Il se jouait avec une égale facilité de toutes les difficultés de son art; il en raisonnait avec une justesse et une clarté surprenantes, et ses gravures se distinguent autant par la fidélité et la précision que par l'énergie et l'effet. Volpato perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle; il fit paraître également des dessins en miniature qui donnent au moyen des couleurs une idée plus parfaite des originaux. On a de lui : *Principes du dessin, tirés des meilleurs statues antiques*; Rome, 1786, gr. in-fol.; et atlas de 35 pl. Il fut peint à soixante-sept ans par Angelica Kauffmann; Morghen grava son portrait, et Canova sculpta en son honneur en 1807 un monument inspiré par la reconnaissance.

Gualandi, *Memorie sulle belle arti*, t. II. — Gamba, *Bassanesi illustri.* — Nagler, *Künstler-Lexikon.*

VOLPI (*Giuseppe*), historien italien, né le 15 octobre 1680, à Bitetto, près Bari, mort le 28 février 1756, à Capaccio. D'une famille noble, il descendait d'un seigneur guelfe que les dissensions civiles forcèrent en 1335 de quitter Côme, sa patrie. A seize ans il se rendit à Rome, étudia la théologie et la jurisprudence, et reçut le laurier doctoral *in utroque jure*; on le destinait alors à l'Église. En 1704, son oncle Fr. de' Nicolai, ayant été nommé évêque de Capaccio, voulut avoir auprès de lui un parent qu'il affectionnait tendrement; Volpi céda à ses vœux, renonça à ses études historiques et à l'amitié de quelques écrivains, comme le poëte Guidi, et alla s'exiler au fond d'une province. Sa vie entière s'y écoula, sauf quelques rares voyages à Naples, pour y surveiller l'impression de ses ouvrages. Au moment de s'engager à l'Église par des vœux solennels, il reçut de son père l'ordre de se marier; Volpi, toujours docile, épousa aussitôt la future qui lui était désignée, une descendante des Visconti (1797). Il mourut subitement, d'une syncope. On a de lui : *Genealogia della famiglia de' Volpi*; Naples, 1718, in-4°; — *Cronologia de' vescovi Pestani ora detti di Capaccio*; Naples, 1720, 1752, in-4° : cet ouvrage, qui n'est pas exempt d'erreurs, l'entraîna dans une querelle de plume avec Antonini; — *Istoria de' Visconti e delle principali cose d'Italia avvenute sotto di essi*; Naples, 1737-48, 2 part. in-4° : estimée et très-rare; les deux dernières parties n'ont pas vu le jour.

Gatta, *Lucania illustrata.* — Tafuri, *Scrittori napoletani.* — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII.

VOLPI (*Gianantonio*), savant humaniste et éditeur italien, né le 10 novembre 1686, à Padoue, où il est mort, le 25 octobre 1766. Il était fils d'un apothicaire. Après avoir fait de bonnes études au collége des Jésuites, il cultiva la poésie latine, et entreprit de la *Jérusalem délivrée* une traduction qu'il conduisit jusqu'au neuvième livre; mais peu satisfait de son œuvre, il la li-

(1) Depuis cette époque jusqu'à la chute de l'empire des Parthes il y a une extrême confusion dans la succession des rois. D'après certains historiens modernes les événements du règne de Vologèse III appartiendraient à celui de Vologèse II, et ils prolongent en conséquence la vie de ce dernier jusqu'après la mort de l'empereur Commode, c'est-à-dire en 192; mais cette hypothèse paraît inadmissible, puisqu'elle donnerait au règne de ce prince une durée d'environ soixante-dix ans. S'il est vrai d'autre part que Vologèse III monta sur le trône en 149, comme l'ont fait supposer les médailles rapportées par Eckhel, il devient tout aussi improbable qu'il soit le monarque de ce nom dont il est question vers 212, sous Caracalla. Afin de combler cette lacune historique il faudrait donc reconnaître l'existence de deux autres princes également appelés Vologèse.

VOLOGÈSE IV, contemporain de Commode à son avénement, prit part à la lutte qui s'engagea entre Pescennius Niger et Sévère, tous deux prétendants à l'empire. Il se rangea au parti du premier (193), et vit ses États envahis par Sévère, sa capitale prise et livrée au pillage (199). C'est lui qu'Hérodien nomme à tort Artaban.

VOLOGÈSE V, fils du précédent, eut d'abord à combattre les prétentions de ses frères à la couronne. Ayant refusé de restituer aux Romains Tiridate et Antiochus, qui s'étaient réfugiés à sa cour, il fut attaqué par Caracalla (215), qui porta le fer et le feu à travers la Mésopotamie. Au milieu de cette guerre il paraît avoir été détrôné par son frère, qui lui succéda sous le nom d'Artaban IV (216). (*Voy.* pour ces deux règnes Hérodien, III, 1, 9, 10; Dio Cassius, LXXV à LXXVII; Spartien, *Severus*, 15, 16; Tillemont, *Hist. des emp.*)

vra aux flammes. Ses études de prédilection ne l'empêchèrent pas d'acquérir des connaissances assez solides en philosophie, en théologie et en jurisprudence. Une édition soignée de classiques latins fut l'objet de sa préoccupation constante, et, afin de réaliser son projet, il fonda, d'un accord commun avec son frère Gaetano, un établissement typographique (1717), dont il confia la direction à Giuseppe Comino (*voy.* ce nom). Les livres qui sortirent des presses de ce vaste atelier, connu sous le nom de *Libreria Cominiana* ou *Volpi-Cominiana*, ne tardèrent pas à lui assurer une réputation bien méritée par la correction du texte, par l'élégance des caractères et par les annotations critiques qui les accompagnent. Les éditions de classiques anciens et modernes enrichies de commentaires et de notes savantes, dues à la plume de Volpi et généralement recherchées des érudits, sont le principal titre de sa gloire. On regarde l'édition de Catulle (1710) comme son chef-d'œuvre. L'université de Padoue, où Volpi professait la philosophie depuis 1727, lui offrit en 1736 la chaire d'éloquence latine, devenue vacante par la mort de Lazzarini, dont il fut le digne successeur. L'excès de travail ébranla sa santé et le priva de la vue. Il mourut d'apoplexie à près de quatre-vingts ans. On a de lui : *Vita Andreæ Naugerii*, à la tête de ses œuvres; Padoue, 1718, in-4°; — *Vita del Sertorio Orsati*, dans les *Marmi eruditi*; ibid., 1719, in-4°; — *Vita Jacobi Sannazarii*, à la tête de ses *Poemata*; ibid., 1719, in-4°; — *Discorso che non debbono ammettersi le donne allo studio delle scienze e delle belle arti*; ibid., 1723, in-4°; — *Carmina et Opuscula varia*; ibid., 1725, in-4°, et 1742, in-8°; — *Opere varie latine et italiane*; ibid., 1735, in-4°; — *Rime*; ibid., 1741, in-8°; — *De satyræ latinæ natura ed ratione*; ibid., 1744, in-8°; — *Opuscula philosophica*; ibid., 1744, in-8°; — *Divinatio in diptychum olim Quirimanum, nunc Vaticanum*; ibid., 1750, in-8°; — *Polinnia, ovvero i frutti della solitudine*, poëme; ibid., 1751, in-8°; — *Canzoniere*; Venise, 1807, in-8°, publié par Morelli. Il a trad. du grec le *Dialogue de Zacharie le scolastique* (1735, 1744, in-4°). Parmi ses éditions savantes on remarque: *Catulli, Tibulli et Propertii carmina cum observationibus* (Padoue, 1710, gr. in-8°), *Canzoniere di Petrarca* (1722, 1732, in-8°), *Aminta di Tasso* (1722, in-8°), *La Divina Commedia, con doppio rimario e tre indici* (1726-27, 3 vol. in-8°), *Opere volgari di Castiglione* (1733, in-4°), *Catullus cum novis commentariis* (1737, in-4°), *Tibullus* (1749, in-4°), *Propertius* (1755, in-4°), *Opere di Tacito* (1755, 2 vol. in-4°), etc.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XIII. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VIII. — Federici, *Annali della tipografia Volpi-Cominiana*; Padoue, 1809, in-8°. — Gamba, *Testi di lingua italiana*.

VOLPI (*Gaetano*), érudit, frère du précédent, né à Padoue, le 15 juin 1689. Il embrassa l'état ecclésiastique. Associé à la direction de l'imprimerie fondée par son frère, il partagea activement ses travaux, et apporta autant de zèle que d'habileté à la publication d'œuvres des écrivains italiens, qu'il enrichit de notes critiques, et parmi lesquels on remarque : *Castiglione* (1733), *Poliziano* (1728, in-8°; 1751, gr. in-8°), *Fiore di virtù* (1751, in-8°), *Lettres de Bernard Tasso* (1733, 3 vol. in-8°), *Ercolano* de Varchi (1744, 2 vol. in-8°). En 1756 il quitta la librairie, et dressa un catalogue de livres publiés sous son administration, sous le titre de *la Libreria de' Volpi e la stamperia Cominiana, illustrata con utili et curiose annotazioni*; Padoue, 1756, in-8°.

VOLPI (*Giuseppe-Rocco*), littérateur, frère des précédents, né à Padoue, le 16 août 1692, mort à Rome, le 27 septembre 1746. Il fit profession chez les Jésuites à Rome. Ses connaissances solides lui valurent la charge de préfet des études au collége grec, et ensuite celle de censeur. Il fit aussi partie de la congrégation des rites. Ses principaux ouvrages sont : *Vetus Latium profanum et sacrum*; Padoue et Rome, 1726-36, 9 vol. in-4° : suite de l'ouvrage de Corradini; — *Tabula antiatina e ruinis veteris Antii nuper effossa*; Rome, 1726, in-4°; — *Venetia sacra purpurata*; Padoue, 1730-34, 2 vol. in-fol. : recueil des vies des cardinaux de Venise.

VOLPI (*Giambattista*), frère des précédents, mort en 1757. Élève de Morgagni, il professa l'anatomie à l'université de Padoue depuis 1722. On lui doit quelques dissertations scientifiques.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. Ier.

VOLTA (*Alessandro*), célèbre physicien italien, né à Côme, le 19 février 1745, mort dans la même ville, le 5 mars 1827. Fils de Filippo Volta et de Maddalena, des comtes Inzaghi, il commença ses études dans l'école publique de sa ville natale, et se distingua, parmi ses condisciples par sa capacité et son amour du travail. A dix-huit ans il entretenait une correspondance avec l'abbé Nollet. Vers la même époque, il composa un poëme latin, encore inédit, sur les questions et les découvertes les plus importantes de la physique. Ses deux premiers mémoires, dont l'un fut adressé à Beccaria (*De vi attractiva ignis electrici*, 1769), et l'autre à Spallanzani (*De modo construendi novam machinam electricam*, 1771), lui valurent la chaire de physique à l'école royale de Côme (1774). Dès ce moment l'électricité devint son étude favorite. Nous exposerons plus loin les travaux qui illustrèrent son nom.

En 1777 Volta se mit pour la première fois à voyager hors de l'Italie. Il visita d'abord la Suisse, où il séjourna plusieurs semaines. A Berne, il fit connaissance avec Haller; à Ferney, il eut avec Voltaire un entretien dont le souvenir resta profondément gravé dans sa mémoire; à Genève,

il se lia d'amitié avec Bén. de Saussure (1). En 1779 il fut nommé professeur à l'université de Pavie. Une multitude de jeunes gens, accourus de tous les pays, vinrent se presser autour de sa chaire, et chacun se glorifiait d'avoir été le disciple de Volta. En 1782 il entreprit un plus long voyage, en compagnie du célèbre chirurgien Scarpa. Il visita les capitales de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France, pour se mettre directement en rapport avec des savants tels que Lichtenberg, van Marum, Priestley, La Place, Lavoisier.

Volta revint à Paris en 1801, sur l'invitation du premier consul. Il y répéta ses expériences sur l'électricité par contact devant une commission de l'Institut. Voici le récit qu'en a donné Arago : « Le premier consul voulut assister en personne à la séance dans laquelle les commissaires rendirent un compte détaillé de ces grands phénomènes (2 déc. 1801). Leurs conclusions étaient à peine lues qu'il proposa de décerner à Volta une médaille en or destinée à consacrer la reconnaissance des savants français. Les usages, les règlements académiques ne permettaient guère de donner suite à cette demande; mais les règlements sont faits pour les circonstances ordinaires, et le professeur de Pavie venait de se placer hors de ligne. On vota donc la médaille par acclamation (2); et comme Bonaparte ne faisait rien à demi, le savant voyageur reçut le même jour, sur les fonds de l'État, une somme de 2,000 écus pour ses frais de route. » En 1802 il fut un des huit associés étrangers désignés par l'Institut.

Volta fut comblé de faveurs par Napoléon Ier. Décoré des croix de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, il fut nommé membre de la consulte de Lyon, et en octobre 1810 élevé à la dignité de sénateur du royaume d'Italie, avec le titre de comte. En 1804 il voulut prendre sa retraite. « Je ne saurais, disait l'empereur, consentir à la retraite de Volta. Si ses fonctions de professeur le fatiguent, il faut les réduire. Qu'il n'ait, si l'on veut, qu'une leçon à faire par an; mais l'université de Pavie serait frappée au cœur le jour où je permettrais qu'un nom aussi illustre disparût de la liste de ses membres; d'ailleurs, ajoutait-il, un bon général doit mourir au champ d'honneur. » Ainsi encouragé, Volta continua d'attirer la jeunesse à ses cours.

Plus d'un curieux fit le voyage d'Italie pour voir de près le physicien qui remplissait le monde de sa renommée. Humphry Davy, qui le vit, en 1814, à Milan, nous en a laissé le portrait suivant : « C'était, dit-il, un homme déjà avancé en âge (Volta avait alors soixante-neuf ans), et d'une mauvaise santé. Sa conversation n'était pas brillante; ses vues étaient assez bornées, mais marquaient beaucoup d'ingénuité. Ses manières étaient d'une simplicité parfaite. Il n'avait pas l'air d'un courtisan, ni même celui d'un homme qui a vécu dans le monde. En général, les savants italiens sont sans affectation dans leurs manières, bien qu'ils manquent de grâce et de dignité (1). » Ce portrait n'est pas flatté. Cependant c'est à la pile de Volta que le célèbre chimiste anglais doit ses plus grandes découvertes

(1) La relation de cette excursion a paru sous le titre de *Relazione del prof. Volta, di un suo viaggio letterario nella Svizzera*; Milan, 1827, in-8°.

(2) En 1794 la Société royale de Londres lui avait décerné la grande médaille d'or de Copley.

Le portrait qu'en a tracé Arago est plus complet et mieux senti. Volta était l'un des huit associés de l'Académie des sciences de Paris, et particulièrement connu de l'ancien secrétaire perpétuel de cette Académie. « Volta avait, dit Arago, une taille élevée, des traits nobles et réguliers comme ceux d'une statue antique, un front large, que de laborieuses méditations avaient profondément sillonné, un regard où se peignaient également le calme de l'âme et la pénétration de l'esprit... Ses manières conservèrent toujours quelques traces d'habitudes campagnardes contractées dans sa jeunesse. Bien des personnes se rappellent avoir vu Volta à Paris entrer journellement chez les boulangers, et manger ensuite dans la rue les gros pains qu'il venait d'acheter, sans même se douter qu'on pourrait en faire la remarque... Intelligence forte et rapide, idées grandes et justes, caractère affectueux et sincère, telles étaient ses qualités dominantes. L'ambition, la soif de l'or, l'esprit de rivalité, ne dictèrent aucune de ses actions. Chez lui l'amour de l'étude, unique passion qu'il ait éprouvée, resta pur de toute alliance mondaine. »

En 1819, ce grand physicien quitta définitivement ses fonctions à l'université de Pavie, et passa la fin de ses jours dans sa ville natale. Quatre ans après sa retraite, il éprouva une légère attaque d'apoplexie, dont les suites alarmantes ne tardèrent pas à se dissiper. Au commencement de mars 1827, il fut atteint d'une fièvre qui en peu de jours abattit les forces de l'illustre vieillard. Le 5 du même mois, il s'éteignit, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. — Marié, en 1794, avec Teresa de' Peregrini, Volta eut trois fils, dont l'un mourut à dix-huit ans; les deux autres, *Zannino* et *Luigi*, lui ont survécu.

Découverte de la pile. Pour bien fixer les idées, il importe de se rappeler les deux principaux modes des manifestations électriques. Le premier mode connu est celui d'un bâton de résine ou d'une tige de verre frotté attirant des corps légers, tels qu'un brin de paille, une barbe de plume, une balle de moëlle de sureau, etc. En répétant ces expériences, déjà connues des anciens, on remarque que les mêmes corps, d'abord attirés, sont ensuite repoussés par la même force inconnue. C'est ce qui fit naître l'idée de deux fluides, neutralisés à l'état naturel, mais se sé-

(1) *Memoirs of the life of sir Humphry Davy*, p. 187 (Lond., 1839, in-8°)

parant sous l'influence d'une cause excitatrice, et agissant alors en sens opposé. Ces deux fluides reçurent les noms d'électricité vitrée ou *positive* et d'électricité *résineuse* ou *négative*. L'idée simple d'une force universelle s'effaça ainsi devant la conception d'un fluide impondérable, être hybride, qui n'était ni force ni matière. On imagina une machine pour la produire à volonté (*la machine électrique*), et pour l'accumuler dans un vase, comme on ferait d'un fluide (*la bouteille de Leyde*); on assimila les étincelles et les détonations électriques aux phénomènes de la foudre et du tonnerre; mais rien ne put faire abandonner la première manière de voir. Ce qui contribuait encore à y maintenir les esprits, ce fut la division des corps en *isolants* et en *conducteurs*. Volta prit lui-même une part active à ces recherches, auxquelles Nollet, Franklin, Lichtenberg, van Marum, avaient donné une impulsion extraordinaire. Par ses travaux, qui tous portent le cachet de l'originalité, il attacha son nom à l'électrophore, à l'électromètre, mais plus particulièrement à l'*eudiomètre*. Cet instrument, réduit à sa plus simple expression, est un tube de verre gradué et à parois fort épaisses. Il servait autrefois à l'analyse de l'air. A cet effet, on y introduisait un mélange d'air et d'hydrogène, et on foudroyait ce mélange par des étincelles électriques. Il faut se rappeler que l'hydrogène forme avec l'oxygène de l'eau, et que l'oxygène entre dans cette formation pour un tiers et l'hydrogène pour deux tiers de volume; en d'autres termes, l'oxygène de l'air prend, à l'aide de l'étincelle électrique, le double de son volume d'hydrogène pour former de l'eau; de sorte que la quantité d'hydrogène étant connue, celle de l'oxygène l'est également. Si l'hydrogène est employé en excès par rapport à l'oxygène, il y aura un résidu d'hydrogène. Si l'on dépasse certaines proportions, et que, par exemple, l'hydrogène soit à l'oxygène comme 16 : 1, l'étincelle électrique ne produira plus aucun effet. L'eudiomètre a été depuis remplacé par des moyens d'analyse plus exacts. — Tous les phénomènes électriques dont il est question dans les livres publiés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ne se rapportent qu'à ce qu'on appelle l'électricité *statique* ou *discontinue*, telle qu'on l'obtient, par exemple, à l'aide de la machine électrique.

La connaissance du second mode de manifestation des phénomènes électriques ne date que de la découverte de Galvani, vers 1786 (*voy.* à l'article GALVANI l'histoire des mouvements musculaires de la grenouille déterminés par le contact de deux métaux différents). L'électricité *par contact* est-elle différente de l'électricité *par frottement?* Telle fut la question alors posée dans le monde savant. L'école de Bologne, dont Galvani était le chef, soutenait que les phénomènes obtenus sur les animaux étaient dus à un fluide particulier, analogue, sinon identique, au fluide nerveux. Pour mieux le différencier, on employa les noms de *galvanisme* ou d'*électricité animale*. L'école de Pavie, à la tête de laquelle était Volta, rattachait tous les phénomènes alors en discussion à une seule et même cause. Les mémorables controverses engagées entre les deux écoles italiennes, et auxquelles s'intéressaient les savants de tous les pays, appartiennent à l'histoire de la physique. Nous n'avons donc pas à y insister ici; mais nous devons faire ressortir la sagacité de Volta au milieu de débats fort embrouillés.

Remarquant que les mouvements convulsifs de la grenouille ne s'obtenaient que très-rarement avec un seul métal, et seulement lorsque l'irritabilité était encore très-vive, tandis qu'on les reproduisait constamment et pendant plus longtemps avec un arc composé de métaux hétérogènes, Volta en conclut que le principe de ces mouvements convulsifs résidait non pas dans l'animal, mais dans les métaux employés; et comme ce principe devait être de nature électrique, puisque sa transmission était arrêtée par toutes les substances isolantes, l'habile physicien en vint à se demander s'il ne *pourrait pas produire de l'électricité par le seul contact des métaux*. Pour résoudre la question, il se servit de son *condensateur électrique*. Voici les expériences qui l'avaient conduit à imaginer cet instrument. Si l'on prend un plateau de cuivre isolé, qu'on l'électrise et qu'on le pose bien à plat sur un support formé d'un corps peu conducteur de l'électricité, tel que de marbre poli, de bois sec, d'ivoire, de papier, etc., le plateau conservera son électricité fort longtemps. Quoique le support soit en communication avec le sol, on peut toucher le plateau électrisé, avec la main ou avec un corps conducteur, sans lui enlever son électricité. Si l'on pose le plateau sur des supports métalliques, après l'avoir recouvert d'une étoffe de soie, d'un morceau de taffetas verni, de toile cirée, ou enduit d'une légère couche de poix, de vernis, de cire d'Espagne, le plateau conservera également son électricité. Mais pour que l'électricité ne soit pas enlevée par l'attouchement de la main, ou d'un corps conducteur communiquant au réservoir commun, il est nécessaire que ce support soit placé sur le sol, ou que sa surface inférieure soit en communication avec le réservoir commun. Si le plateau était isolé, le disque ou plateau condensateur perdrait bientôt son électricité; il la perdrait au premier contact avec la main. Volta avait remarqué que si le plateau condensateur ne touchait le plateau support que par un de ses côtés, ou par une très-petite surface, il conserverait peu d'électricité, et qu'il en conserve d'autant plus que le nombre des points de contact est plus considérable; enfin, que des surfaces parfaitement polies, posées les unes sur les autres, conservent plus longtemps l'électricité que lorsque les surfaces sont brutes ou couvertes d'aspérités. A la suite de ces obser-

vations, le grand physicien imagina de placer un disque métallique isolé sur l'un des plateaux supports qui favorisent la conservation de l'électricité; il plaça le disque support sur le sol ou sur un corps communiquant avec le réservoir commun; il mit le disque en relation avec des corps faiblement électrisés, et il remarqua, en rompant la communication, et en séparant le disque du support, qu'il donnait des signes d'électricité, quelquefois très-forts, mais toujours d'une plus grande électricité que celle du corps préalablement électrisé. Partant de là, il considéra cette réunion de disques comme un moyen de *condenser l'électricité* (1). Voilà le moyen qu'employa Volta pour s'assurer si le seul contact des métaux ne suffisait pas pour produire de l'électricité. Pour augmenter l'intensité électrique, il multiplia le nombre des disques. Ses tentatives furent longtemps infructueuses. Il remarqua même qu'en plaçant un disque de cuivre entre deux disques de zinc, ou un disque de zinc entre deux disques de cuivre, l'électrisation était détruite. C'est ce qui lui suggéra l'idée de *séparer les doubles disques par un corps conducteur*. Il vit en effet qu'en plaçant entre deux doubles disques métalliques un papier mouillé l'intensité électrique était immédiatement doublée. Dès lors rien de plus simple que de songer à augmenter le nombre des disques en séparant chaque paire par une rondelle de drap mouillé, pour s'assurer si l'intensité électrique suit le même rapport. Et voilà comment la *pile* fut trouvée.

Mais écoutons l'inventeur lui-même rendre compte de son immortelle découverte dans une lettre adressée à un savant français, à La Métherie, et publiée dans le *Journal de Physique*, année 1801, t. II, p. 311.

« Après avoir bien vu, dit Volta, quel degré d'électricité j'obtiens d'une seule de ces couples métalliques, à l'aide du condensateur dont je me sers, je passe à montrer qu'avec deux, trois, quatre, etc. couples bien arrangées, c'est-à-dire tournées toutes dans le même sens et communiquant les unes avec les autres par autant de couches humides (qui sont nécessaires pour qu'il n'y ait pas des actions en sens contraire, comme je l'ai montré), on a justement le double, le triple, le quadruple, etc.; de sorte que si avec une seule couple on arrivait à électriser le condensateur au point de lui faire donner à l'électromètre, par exemple, trois degrés, avec deux couples on arriverait à six, avec trois à neuf, avec quatre à douze, etc., sinon exactement, du moins à très-peu près.

« Voilà donc déjà, ajoute l'illustre inventeur, une petite *pile* construite; elle ne donne pourtant pas encore des signes à l'électromètre, sans le secours du condensateur. Pour qu'elle en donne immédiatement, pour qu'elle arrive à un degré entier de tension électrique, qu'on pourra à peine distinguer, étant marqué par une demi-ligne que s'écarteront les pointes des paillettes, il faut qu'une telle pile soit composée d'environ soixante de ces couples de cuivre et de zinc, à raison d'un soixantième de degré que donne chaque couple, comme j'ai fait remarquer. Alors elle donne aussi quelques secousses, si on touche les extrémités avec des doigts qui ne soient pas secs, et de beaucoup plus fortes si on les touche avec des métaux qu'on empoigne par de larges surfaces avec les mains bien humides, établissant ainsi une beaucoup meilleure communication. De cette manière on peut déjà avoir des commotions d'un appareil, soit à pile, soit à tasse, de trente et même de vingt couples, pourvu que les métaux soient suffisamment nets et propres, et surtout que les couches humides interposées ne soient pas de l'eau simple et pure, mais des solutions salines assez concentrées. »

Telle est la description que Volta a donnée lui-même de sa merveilleuse invention. La découverte de la pile voltaïque inaugura dignement le dix-neuvième siècle, qu'on pourra nommer à juste titre le *siècle de la vapeur et de l'électricité*.

La pile de Volta reçut bientôt de nombreux perfectionnements, qui se trouvent indiqués aux noms de leurs auteurs. Il serait trop long d'énumérer tous les services qu'elle a rendus en chimie, en médecine, et dans tous les arts utiles. Il suffit de rappeler qu'elle a provoqué la plus grande découverte des temps modernes, la télégraphie électrique. Le gouvernement français vient de proposer un prix de cinquante mille francs pour encourager le perfectionnement et les applications économiques de la pile. Tous les savants français et étrangers sont appelés à concourir.

Les travaux de Volta, disséminés dans divers journaux et recueils périodiques, ont été réunis, à peu d'exceptions près, par Antinori sous le titre d'*Opere di Volta* (Florence, 1816, 3 tom. en 5 vol. in-8°). Nous citerons particulièrement : *Memoria sull' elettricità animale; discorso recitato nell' aula dell' Università in occasione di una promozione, il dì* 5 *maggio* 1792 : ce mémoire a été reproduit par Mayer, dans *Alex. Volta's Schriften über die thierische Electricitæt*; Prague, 1793; — *Memorie sull' elettricità animale di L. Galvani al celebre abbate Lazzaro Spallanzani*; Bologne, 1797, in-4° : les idées de Volta sur l'identité de l'électricité animale de Galvani et l'électricité ordinaire, ainsi que ses débats avec les galvanistes se trouvent exposés dans Brugnatelli, *Annali di chimica*, année 1794 et suivantes; — *Lettres à Cavallo*, dans lesquelles Volta expose lui-même ses premières découvertes, dans *Philosophical Transactions*, année 1793. — La découverte de *l'électricité par contact*, suivie de l'invention de la pile (faite à la fin de l'année 1799) fut pour la première fois annoncée par Volta lui-même dans une lettre écrite de Côme, le 20

(1) Voy. le *Journal de Physique*, année 1782.

mars 1800, au président de la Société royale de Londres, lettre traduite en anglais et insérée, sous le titre de : *On the Electricity excited by the mere contact of conducting substances of different kinds*, dans les *Philosophical Transactions*, année 1800, p. 402 et suiv. — Les détails et les résultats des expériences de Volta devant la commission de l'Institut à Paris, en 1801, ont été consignés dans le *Journal de Physique*, et dans Gilbert, *Annalen der Physik*, t. XIII, p. 262 et suiv. (1). F. HOEFER.

Journal de Physique. — Arago, *Éloge de Volta.* — Gehler, *Physikalisches Wörterbuch*, art. GALVANISME. — Fischer, *Gesch. der Physik*, t. VIII. — Zuccala, *Elogio storico di A. Volta*; Bergame, 1827, in-8°. — Bianchi di Giovio, *Vita del conte Volta*; Côme, 1829, in-8°. — Mocchetti, *Vita del conte Volta*; Côme, 1833, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. ill.*, t. IX. — Monti, *Storia di Como.*

VOLTAIRE (*François-Marie* AROUET DE), né à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694 (2), mort à Paris, le 30 mai 1778. Il était le troisième enfant de « maître François Arouet et de demoiselle Marie-Marguerite Daumart », tous deux originaires du Poitou (3). Bien que son père dût plus tard s'opposer très-vivement à sa vocation poétique, ce n'était pas, à ce qu'il paraît, le premier écrivain que comptât sa famille, et parmi ses ancêtres paternels, qui habitèrent longtemps le bourg de Saint-Loup (arrondissement de Parthenai), on rencontre un certain René Arouet, auteur de plusieurs ouvrages restés inédits, et dont la mort fut, en 1499, célébrée en vers par Antoine Dumonstier, son ami. Maître Arouet, d'abord notaire au Châtelet de Paris, venait de se démettre, en 1692, de ses fonctions lorsque, deux ans plus tard, naquit François-Marie Arouet. Il est probable qu'il n'était encore pourvu à cette époque d'aucune charge judiciaire, car d'une part l'acte de naissance de son fils le qualifie seulement d'ancien notaire, et de l'autre ce ne fut qu'en 1701 qu'il devint receveur des épices de la chambre des comptes (1). Il habitait sans doute sur la paroisse de Saint-André-des-Arcs, où, le 22 novembre 1694, fut baptisé le jeune Arouet. Suivant une tradition, constatée en 1826 par M. Clogenson, et que Condorcet avait déjà recueillie dans sa *Vie de Voltaire*, madame Arouet étant allée faire une promenade aux bois de Verrières, revenait le soir à Paris, lorsque traversant le village de Châtenay elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement. Obligée de s'arrêter chez un sieur Marchand, attaché à la maison du prince de Condé (peut-être le même que le Marchand oncle ou cousin de Voltaire), elle y accoucha prématurément d'un fils. Cet enfant naquit si faible qu'on ne put le baptiser que neuf mois après, et en indiquant alors une fausse date de naissance pour dissimuler ce long retard (2). Il eut pour parrain François Castagnière, abbé de Châteauneuf, à qui la médisance, grandement secondée, il est vrai, par les mœurs galantes de l'abbé, a souvent attribué une parenté beaucoup plus directe. Tout ce que l'on peut dire, d'après Voltaire lui-même et sans aucune insinuation maligne, c'est que « madame Arouet, sa mère, était fort amie de l'abbé de Châteauneuf ». Femme aimable et spirituelle, elle était sans doute une de ces bourgeoises dans la société desquelles on voyait presque autant de gens de cour que d'hommes de lettres. Elle avait connu Boileau, et mourut avant l'année 1714. On peut supposer, sans grande témérité, que si sa mère eût plus longtemps vécu, le jeune Arouet aurait trouvé en elle une indulgente protection pour ses premiers essais poétiques contre la rigueur de son père. Il était encore bien jeune lorsque, par suite des nouvelles fonctions de receveur des épices de la chambre des comptes, dont son père venait

(1) Parmi ses ouvrages inédits Volta a laissé : *Lezioni di fisica*, en latin et en italien ; plusieurs harangues académiques ayant trait à ses études favorites ; un petit poëme latin sur divers phénomènes de physique et de chimie, des poésies italiennes, etc.

(2) Le jour et le lieu de naissance de Voltaire ont donné lieu à une controverse assez vive parmi ses biographes, les uns tenant pour le 20 février et pour Châtenay, les autres pour le 21 novembre et pour Paris. En optant pour la première de ces deux dates, on se met en contradiction avec les registres de baptême de la paroisse Saint-André-des-Arcs; mais on est mieux d'accord avec l'affirmation de Voltaire lui-même, et sans doute aussi avec la vérité. « Je suis entré, écrivait-il en 1765, dans ma soixante-douzième année, en dépit de mes estampes, qui, par un mensonge imprimé, me font naître le 20 de novembre, quand je suis né le 20 de février. » Wagnière, Baculard d'Arnaud, Condorcet donnent cette date. Quant à la question du lieu de naissance, elle est encore plus douteuse. Condorcet affirme que Voltaire naquit à Châtenay, et il est certain qu'il y avait des parents, et son père probablement une propriété. Pour nous il résulte de tout cela que, sans pouvoir rien affirmer, il n'y aurait rien cependant de bien téméraire à dire que pour une raison ou pour une autre il y eut certaines irrégularités commises lors de la naissance de Voltaire.

(3) M. Beauchet-Filleau, dans son *Dict. hist. et généal. des familles de l'ancien Poitou* (Poitiers, 1840-54, 2 vol. in-8°), mentionne comme membres de la famille Arouet : *Bonaventure* AROUET, qui rendit en 1539 un aveu à René Isoré, seigneur d'Airvault ; *Pierre*, procureur fiscal du canton de Secondigny (1627) ; *Samuel*, notaire de la baronnie de Saint-Loup (1618-1641). Le même auteur fait remonter la filiation suivie de Voltaire à *Helenus* AROUET, marchand à Saint-Loup, lequel décéda le 15 juin 1631. De son mariage avec Jacqueline Marcheton, il aurait eu un fils, qui vint s'établir à Paris, où il se livra au commerce, et fut père de Me *François* Arouet.

Les armes de cette famille, assez bourgeoise ce semble, auraient été d'azur à trois flammes d'or.

(1) C'est à tort qu'on donne souvent au père de Voltaire le titre de *trésorier* de la chambre des comptes. Ses véritables fonctions étaient celles de *receveur des épices*. Les plaideurs, on le sait, payaient alors leurs juges, et cela suffit à faire comprendre la nature de cet office.

(2) Voici cet extrait de baptême : « Le lundi vingt-deuxième jour de novembre 1694 fut baptisé dans l'église Saint-André-des-Arcs, par M. Bouché, prêtre vicaire de la dite église, soussigné, François-Marie Arouet, né le jour précédent, fils de maître François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Châtelet de Paris, et de demoiselle Marie Marguerite Daumart, sa femme; le parrain, messire François de Castagnier (*sic*), abbé commendataire de Varenne, et la marraine, dame Marie Parent, épouse de M. Simphorien Daumart, écuyer, contrôleur de la gendarmerie du Roi. » — La maison de Châtenay où la tradition fait naître Voltaire existait encore en 1826, rue des Vignes, n° 70.

d'être revêtu, il alla, vers 1701, habiter avec sa famille le voisinage de la Sainte-Chapelle. Il s'en est souvenu dans ce vers de son *Épître à Boileau* :

Dans la cour du Palais je naquis ton voisin.

Il ne paraît pas qu'une grande affection ni une grande intimité ait jamais existé entre lui et son frère aîné, Armand, plus âgé d'environ dix ans, et qu'il appelait plus tard *Arouet-Quesnel* ou *mon janséniste de frère* (1). Il en fut sans doute autrement de sa sœur Marie (2), mariée en 1709, à P.-F. Mignot, correcteur de la chambre des comptes, et dont la mort, arrivée en 1726, lui causa de vifs regrets.

En résumé, l'intérieur de cette famille, privée par la mort de madame Arouet de son chef le plus aimable, semble avoir été assez froid, sans grands épanchements, et l'on n'y sent ni dans les folies jansénistes et convulsionnaires de l'aîné des enfants de maître Arouet, ni dans le choix des premières sociétés que fréquenta le plus jeune, la direction d'un guide tendre mais ferme et éclairé.

I. Jeunesse de Voltaire. — Le collége. — La société du Temple. — *Œdipe*. — *La Henriade*. 1704-1726.

François Arouet avait dix ans lorsque son père, par crainte d'en faire un janséniste, comme l'était déjà son frère aîné, ou peut-être pour l'entourer de jeunes camarades capables de devenir plus tard ses protecteurs, le mit en 1704 au collége Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites et où la plus haute noblesse faisait instruire ses enfants. Le P. Le Picart était alors recteur de cet établissement, mais il eut bientôt pour successeur le trop célèbre P. Tellier, peu après remplacé lui-même par les PP. Forcel et Dauchez. Ce fut sous leur direction supérieure que Voltaire passa les sept années consacrées à son éducation. Le P. Thoulier, connu plus tard sous le nom d'abbé d'Olivet, mais qui, âgé alors de vingt-trois ans environ, était le préfet de la *chambrée* dont le jeune Arouet faisait partie, exerça, par son aménité et par la pureté de son langage, une heureuse influence sur son élève. Celui ci tint peut-être de lui cette admiration pour le génie de Racine qu'il conserva toute sa vie. Il y connut encore le P. Tournemine, directeur du *Journal de Trévoux* et commensal de Louis-le-Grand, auquel, tout en demandant en 1738 une sorte de brevet de gloire pour *Mérope*, il fut loin cependant d'emprunter ni son admiration pour Corneille, ni son jugement assez sévère sur la philosophie de Locke. Tout prouve que le jeune Arouet fut un brillant élève, et que la vivacité de son esprit se prêtait merveilleusement à cette éducation des jésuites, dans laquelle ce qu'on appelait alors les *académies*, c'est-à-dire ces jeux d'esprit, pièces de vers, discours, comédies et tragédies, récités et même composés par les disciples comme par les maîtres, tenaient une si grande place. Témoin ce placet poétique qu'à l'âge de onze ans, en 1705, il composa pour un soldat invalide, et qui valut au pauvre solliciteur quelques louis d'or du Dauphin, et au poëte enfant la singulière amitié de Ninon de Lenclos. Cette beauté célèbre et surannée désira en effet voir le jeune Arouet, et il lui fut présenté par l'abbé de Châteauneuf, qui passait pour son dernier amant. « Elle m'exhorta, a-t-il dit lui-même, à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire... Il lui plut de me mettre dans son testament : elle me légua 2,000 livres pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament. » (17 oct. 1705) Si, par la vivacité de ses saillies et une hardiesse de pensée assez naturelle chez un filleul de Châteauneuf et un protégé de Ninon, il faisait quelquefois le désespoir de ses maîtres, et s'il est vrai que l'un d'eux se soit écrié : « Malheureux enfant ! vous serez le coryphée du déisme (1) ! » il est encore plus certain qu'il leur donnait au moins autant de satisfaction que de crainte. Au mois d'août 1710, J.-B. Rousseau, à l'apogée de sa gloire, assistant à la distribution des prix et entendant plusieurs fois proclamer le nom du jeune Arouet, dont il connaissait le père, se le fit présenter par le P. Tarteron, l'embrassa et lui prédit, assure-t-on, de brillantes destinées littéraires. L'année suivante, Arouet entrait en rhétorique sous le P. Le Jay et le P. Porée (1711), dont l'un, âgé de cinquante-quatre ans, *faisait* le latin, et l'autre, beaucoup plus jeune, le français. Voltaire n'a jamais rien dit du P. Le Jay, dont cependant alors il tra-

(1) Né vers 1685, Armand Arouet succéda à son père à la chambre des comptes, le 29 décembre 1721, et mourut célibataire, le 18 février 1745, âgé d'environ soixante ans. Voltaire a dit de lui qu'il prenait ses maîtresses parmi les plus jolies convulsionnaires du diacre Pâris. On conserve à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg un *Recueil de convulsions* qu'il avait composé. Dulaure affirme qu'il existait avant 1789 dans la chapelle de l'église Saint-André-les-Arcs un *ex-voto* placé par lui.

(2) Elle eut quatre enfants : 1° *Louise*, née vers 1710, que Voltaire voulut marier en 1737, à M. de Champbonin, son parent, et qui épousa en 1738 M. Denis, ancien officier, devenu commissaire des guerres. Veuve en 1744, elle tint la maison de Voltaire à partir de 1754, se remaria en 1779, à un sieur du Vivier, et mourut en 1790. — 2° *N...*, conseiller correcteur à la chambre des comptes, né vers 1711, mort en juin 1740. — 3° *Marie-Elisabeth*, née en 1715, mariée en 1728, à M. Dompierre de Fontaine; veuve en 1756, remariée en 1762, au marquis de Florian, oncle du fabuliste, et morte en février 1771. Son fils, M. Dompierre d'Hornoy, mourut en 1828. — 4° *Alexandre Jean*, né vers 1728, mort en 1790, d'abord militaire puis abbé et conseiller-clerc au grand conseil. Il fut un des correspondants de Voltaire, et le fit inhumer à son abbaye de Notre-Dame de Scellières.

Pour compléter la liste des parents de Voltaire, il faut ajouter un cousin germain du nom de Marchand. Il était négociant, et eut deux fils, dont l'un, Marchand de la Houlière, était brigadier des armées du roi en 1720, et l'autre, Marchand de Varenne, après avoir été maître d'hôtel du roi, obtint l'emploi de fermier général. Voltaire s'en servit souvent dans les diverses spéculations qu'il fit sur les vivres et habillements des armées.

(1) On a prétendu que sur un registre tenu par les jésuites, et où le nom de chaque élève était accompagné d'une note succincte, celui de Voltaire était suivi de ces mots : *Puer ingeniosus sed insignis nebulo*.

duisit en vers français l'*Ode sur sainte Geneviève* (1); mais il conserva toujours une vive reconnaissance pour le P. Porée, avec lequel il resta en correspondance. « Rien n'effacera dans mon cœur, a-t-il écrit, la mémoire du P. Porée... Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses. » La poésie n'était pas réprouvée des jésuites; aussi continuait-il à s'y essayer sur les bancs du collége. Sans parler d'une tragédie intitulée *Amulius et Numitor* (2), composée vers 1706, mais qu'il brûla plus tard, on doit rapporter à cette époque et l'*Ode sur le vrai Dieu* (3), qu'il désavoua en 1773, comme « digne d'un cocher de Verthamon devenu capucin », mais qu'il traduisit alors très-réellement du latin du P. Lefèvre, et encore plusieurs petites pièces charmantes sur *Galatée*, sur *Léandre*, imitées de l'*Anthologie* et qui durent sans doute à leur ton galant de n'encourir jamais son désaveu.

Sorti des mains des jésuites, en 1711, à la fin de sa rhétorique, Voltaire savait suffisamment le latin, très-peu ou point de grec, avait beaucoup d'esprit et déjà une grande habileté littéraire; quant au reste, voici ce qu'il en a dit lui-même : « Je ne savais ni si François Ier avait été fait prisonnier, ni où était Pavie; je ne connaissais ni les lois principales ni les intérêts de ma patrie; pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie : je savais du latin et des sottises » (*Dict. philos*., art. *Éducation*). Ajoutons qu'il possédait une certaine célébrité d'enfant prodige, qu'heureusement il ne devait pas faire mentir, et peut-être aussi, à force de jouer les tragédies du P. Porée et du P. Le Jay, un peu de cette passion tragique qui l'anima toujours (4). C'est au collége Louis-le-Grand qu'il connut Le Cornier de Cideville, Pont de Veyle, le marquis et le comte d'Argenson, avec lesquels il demeura toujours étroitement lié. « J'ai refusé, a-t-il dit, dans le *Mémoire sur la Satire*, la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé longtemps des charges de judicature en province, voulait m'acheter. » Cette ambition paternelle, assez raisonnable du reste, fut cause que le jeune Arouet, à sa sortie des jésuites, fut envoyé aux écoles de droit : il avait dix-sept ans. Il fut si « choqué, à ce qu'il prétend, de la manière dont on y enseignait la jurisprudence que cela seul le tourna entièrement du côté des belles-lettres. » Malgré cette assertion un peu dédaigneuse, on peut croire qu'il eut d'autres raisons, beaucoup moins philosophiques sans doute, pour ne pas suivre la carrière qu'on ouvrait devant lui. Châteauneuf, qui s'était plu à lui faire réciter enfant *la Moïsade* de J.-B. Rousseau, achevait la libre éducation de son filleul, en l'introduisant dans cette société débauchée et frondeuse qu'on appelait la *société du Temple*, et où brillaient le prieur de Vendôme, le prince de Conti, le duc de Sully, le marquis de La Fare, et les galants abbés de Chaulieu, Servien et Courtin. Il y devint bientôt à la mode, et on l'appelait le *familier des princes*. Il est probable que, dans ce monde de grands seigneurs libertins, ce n'était pas tout à fait « en célébrant les saints » que le jeune émule de Chaulieu pouvait dire assez cavalièrement au prince de Conti : « Sommes-nous ici tous princes ou tous poëtes? » Et cependant il composait en 1712 l'*Ode sur le vœu de Louis XIII* (1), dont le sujet venait d'être mis au concours par l'Académie, et la faisait suivre, en 1713, de l'*Ode sur les malheurs du temps*. Voltaire débutait donc dans les lettres par l'ode et la poésie sacrée : deux genres pour lesquels assurément il n'était pas né. On peut ajouter que ces deux compositions annonçaient moins un poëte qu'un versificateur. A la même époque il commençait à travailler à une tragédie d'*Œdipe;* mais bien loin de songer à prendre pour modèle la simplicité de la pièce de Sophocle, comme il l'a prétendu plus tard à propos d'*Oreste*, il ne cherchait qu'à embellir son sujet et à le parer d'une fausse élégance où il croyait prendre Racine pour modèle.

Quoi qu'il en soit, son père, alarmé, comme tous les pères de cette époque, de la vocation littéraire de son second fils, ce qui lui faisait dire qu'*il avait pour enfants deux fous, l'un en prose et l'autre en vers*, et inquiet plus encore de sa vie trop mondaine, l'attacha en qualité de secrétaire au marquis de Châteauneuf, frère de l'abbé et ambassadeur auprès des Provinces-Unies. Voltaire, exilé ainsi à La Haye, se jeta pour se consoler dans une dissipation qui alla jusqu'au désordre. A ces excès de jeunesse se joignit bientôt une liaison amoureuse avec la fille cadette de Mme du Noyer, espèce d'aventurière qui, à peine retournée à la religion protestante qu'elle avait abjurée, s'était séparée de son mari et réfugiée en Hollande, où elle vivait d'écrits ressemblant fort à des libelles. Après avoir laissé s'échanger entre les deux amants une correspondance qu'elle devait plus tard joindre elle-même à ses *Lettres historiques*

(1) Cette *Ode* fut d'abord imprimée sans date in-4°, avec cette suscription : *Par F. Arouet, étudiant en rhétorique et pensionnaire au collége Louis-le-Grand;* et réimprimée dans le *Recueil C*, Paris, 1759, in-12. Voltaire la désavoua, fort inutilement, dans une note sur ce vers de *la Pucelle :*

Je ne suis né pour célébrer les saints.

(2) On en trouve des fragments dans les *Pièces inédites* publiées par Jacobsen; Paris, 1820, in-8°.

(3) Elle fut impr. pour la première fois dans le *Nouveau choix de pièces de poésie;* Paris, 1715, pet. in-8°. Voltaire l'a désavouée dans le dialogue de *Pégase et le Vieillard*.

(4) *Voy*. sur toute cette jeunesse de Voltaire le livre si intéressant et si neuf de M. Alexis Pierron : *Voltaire et ses maîtres*; Paris, 1866, in-12. Nul n'a donné plus de renseignements précis sur l'éducation de Voltaire et sur le système d'études des jésuites.

(1) Impr. pour la première fois dans le recueil de *Poésies diverses*, à la suite de *La Ligue, ou Henri le Grand;* Amst., 1724, in-8°.

et galantes, cette mère prudemment complaisante alla se plaindre au marquis de Châteauneuf. Le jeune Arouet, consigné d'abord quelques jours à l'hôtel de l'ambassade, où il compliqua son petit roman en recevant sa chère « Pimpette » sous un déguisement, reçut enfin l'ordre de quitter La Haye et de retourner en France (18 déc. 1713). Arrivé à Paris, son premier soin fut avant tout de cacher sa retraite (1) à son père, qui venait de le déshériter et d'obtenir contre lui une lettre de cachet, et ensuite de mettre tout en œuvre pour soustraire Mlle du Noyer aux intrigues maternelles et la rappeler à Paris, où elle avait son père. Comme amoureux, ce projet lui tenait fort à cœur; aussi n'hésita-t-il pas à conseiller à la jeune personne de feindre une conversion, qui sous un règne dévot devait lever tous les obstacles. « Insistez surtout auprès de l'évêque d'Évreux, lui écrivait-il, sur l'article de la religion; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots, et que, étant ministre du Seigneur et votre parent, il doit par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour. » Soit que le P. Tournemine, auquel il s'était adressé et qui devait agir auprès de Le Normant, évêque d'Évreux, ait éventé ce petit complot, soit que les démarches faites n'aient pas réussi, Mlle du Noyer ne quitta pas La Haye, et bientôt la correspondance cessa entre les deux amants (10 février 1714).

Comme un malheur ne vient jamais seul, le jeune Arouet, afin de rentrer tout à fait en grâce auprès de son père, qui s'était déjà adouci jusqu'à consentir « à l'envoyer seulement aux îles avec du pain et de l'eau, » s'était résigné à s'enfermer dans l'étude d'un procureur, maître Alain, domicilié rue Pavée-Saint-Bernard « près les degrés de la place Maubert » (janvier 1714). Mais les clercs de la basoche ont toujours été un peu rimeurs, et parmi eux il rencontra plus d'un confrère en Apollon. C'est là en effet qu'il se lia avec un M. Bainart, et surtout avec Thieriot, garçon d'esprit et de plaisir, plus jeune que lui de deux années, et dont il resta toujours l'ami. A part ces deux compagnons, la demeure du procureur et même de la procureuse n'était pas le séjour des Muses. « Quel saut, s'écriait-il plus tard, nous avons fait de chez madame Alain dans *le Temple du Goût!* Assurément, cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût une pareille église au monde. » Mais Arouet courait, avec Thieriot, les cafés et les théâtres, bien autant que les salles du palais, et il rimait parfois quelques vers, probablement meilleurs que ceux de l'*Ode sur le vœu de Louis XIII*. L'Académie en effet venait de préférer à celle-ci (25 août 1714) les vers, plus mauvais encore, de l'abbé du Jarri, pauvre poëte de soixante-cinq ans, dont son jeune concurrent se vengea par le ridicule et qui ouvre la liste des victimes littéraires de Voltaire. Mieux inspirée par cette société aimable et galante dont il n'avait pas cessé de fréquenter les salons, ou qu'il rencontrait « à l'Opéra, à la Comédie, aux Tuileries, » il adressait de charmantes *Épîtres* à la comtesse de Fontaines, qui lui avait lu en manuscrit son roman de *la Comtesse de Savoie*, à Mme et à Mlle de Montbrun-Villefranche. Il rimait pour Mlle Duclos, actrice qui avait bien près d'un demi-siècle lorsqu'il se crut amoureux d'elle, et qui lui préféra son ami le comte d'Uzès, puis encore pour une inconnue, femme d'un mari jaloux incommode, ces contes de *l'Anti-Giton* et du *Cadenas*, qui semblent d'une année en avance sur les mœurs de la régence. Ce n'était pas tout à fait la vie d'un clerc de procureur; aussi ce fut sans doute en désespoir de cause que son père consentit, en 1715, à le confier à M. de Caumartin, oncle maternel des deux d'Argenson, qui l'emmena à son château de Saint-Ange, près Fontainebleau. Le père de son hôte était un vieillard qui à un vif enthousiasme pour Henri IV et Sully, qu'il tenait de Le Febvre de Caumartin, garde des sceaux sous Louis XIII joignait la connaissance la plus particulière des événements et des personnes du règne de Louis XIV. Le jeune Arouet, avec cette vivacité qui fut la source même de son talent, conçut aussitôt l'idée d'un poëme qui devait être *la Henriade* et d'une histoire qui fut *le Siècle de Louis XIV*. Résolu dès lors à suivre la carrière des lettres, et à vaincre par de plus sérieux succès les répugnances paternelles, ce fut à la suite de ce séjour, où il avait

> Fait avec faisans et perdrix
> Son carême au château Saint-Ange,

qu'il se retira à Notre-Dame des Vertus, auprès de Louis Racine, pour y retoucher sa tragédie d'*Œdipe*, qu'il avait lue cette année même à la marquise de Mimeure, une de ces *amies* tendres et aimables que les mœurs faciles du dix-huitième siècle ne refusèrent jamais aux grands écrivains et même aux petits.

Cependant Louis XIV était mort le 1er septembre 1715, et le jeune Arouet, lié avec toute la société frondeuse et libertine du Temple, ami de cet abbé Servien qui, pour ses propos hardis, avait été mis à la Bastille au commencement de 1714, et auquel il avait adressé des consolations plus poétiques qu'orthodoxes, pouvait bien être de ceux qui, par habitude plutôt que par politique, se mirent à médire du nouveau gouvernement. Quoi qu'il en soit, des vers où il était fait allusion aux relations criminelles qu'on prétendait exister entre le régent et sa fille la duchesse de Berri lui furent attribués, et l'on doit dire que ceux, plus cyniques encore, dans lesquels il s'en défendit, ne font guère croire à son innocence. Exilé d'abord à Tulle pour ce fait (5 mai 1716), il obtint que cet exil fût changé en un ordre de séjour à Sully-sur-Loire, où « il avait des parents dont les instructions et

(1) Il habitait probablement rue Maubuée, à l'auberge de *la Rose rouge*, sous le nom de du Tilli.

les exemples auraient pu, espérait son père, corriger son imprudence et tempérer sa vivacité » (1). Jamais exil ne fut plus joyeux. Hôte du château de Sully, qui appartenait au duc de Sully, le neveu de cet abbé Servien qu'il avait connu au Temple, il s'y rencontra avec MM. de Perigny, d'Espars, de La Vallière, de Guiche, de Roussé, l'aimable abbé Courtin, et composa pour une fête galante donnée à Mmes de La Vallière et de Listenai le divertissement des *Nuits blanches de Sully*. Comme il le disait, il ne lui « manquait enfin pour être parfaitement heureux » dans cet agréable séjour « que la liberté d'en pouvoir sortir ». C'est à quoi il travailla en faisant présenter au régent par le duc de Brancas une *Épître* dans laquelle il se justifiait par ce parallèle, plus ingénieux que concluant :

Lis seulement mes vers et juge de leur prix,
Vois ce que l'on m'impute et vois ce que j'écris.

Ces vers produisirent sans doute l'effet que désirait le poëte, car, après avoir visité à Preuilli le baron de Breteuil, père de celle qui devait beaucoup plus tard être pour lui la « divine Émilie », puis à Ussé le marquis d'Ussé, gendre de Vauban, il revint à Paris. C'était le moment où La Motte faisait beaucoup parler de lui (2); Arouet, qui lui gardait rancune pour n'avoir pas aidé, croyait-il, au succès académique de l'*Ode sur le vœu de Louis XIII*, prit partie dans cette querelle littéraire, et le choisit pour sujet de ses épigrammes.

Il était à peine de retour que de nouveaux couplets circulèrent contre le régent, et la police les lui attribua encore. Quelques semaines passées chez M. de Caumartin pendant le carnaval de 1717 n'apaisèrent pas les soupçons. On l'accusait alors d'être l'auteur d'une satire ou plutôt d'une inscription latine commençant par ces mots *Regnante puero*. Dénoncé par un certain Beauregard, qui sous l'uniforme d'officier exerçait le métier d'espion et lui avait fait, à ce qu'il prétend, avouer dans une conversation intime la paternité de ces œuvres satiriques (3), il fut arrêté chez lui, rue de la Calandre, *au Panier vert*, le 16 mai 1717. C'était le jour de la Pentecôte; et cette circonstance alluma sa verve, déjà très-peu chrétienne :

Un mien valet qui du soir était ivre :
Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là.

Le lendemain 17, il fut écroué à la Bastille (1). Sa détention dura près d'un an. Du reste ce temps ne fut pas perdu pour lui. Dès le 21 mai il demandait qu'on lui envoyât au plus vite un Homère, grec-latin, et l'on peut facilement deviner pourquoi. C'est là en effet, dans la première chambre de la *Tour du Coin*, qui avait eu précédemment pour hôtes Biron, Montmorenci, Bassompierre et où Le Maistre de Saci avait traduit la *Bible*, qu'il écrivit les deux premiers chants de *la Henriade* (2) et qu'il acheva son *Œdipe*, commencé depuis 1712. Le 10 avril 1718 il fut mis en liberté (3), mais avec ordre de séjourner à Châtenay, où son père avait une maison de campagne. De cette nouvelle retraite forcée, le poëte adressa plusieurs lettres au jeune ministre Maurepas pour obtenir la permission de venir passer quelques jours à Paris; on lui accorda toutes ces demandes, mais pour un temps limité seulement. Enfin, le 12 octobre 1718, il eut sa liberté pleine et entière. Est-il vrai que, présenté un mois après par M. de Nocé au régent, qui lui remit une gratification de 1,000 écus, il lui ait dit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement? » Le mot est joli et, dit par Voltaire, assez vraisemblable. C'est après sa sortie de la Bastille qu'il changea son nom d'Arouet contre celui de Voltaire : « J'ai été, écrivait-il à Mlle du Noyer, trop

(1) Ce ne fut donc pas, comme on l'a dit, la pièce satirique intitulée : *Les J'ai vu*, et qui finissait par ce vers

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans,

qui le fit mettre en 1717 à la Bastille. En effet ces vers, dont l'auteur était Antoine-Louis Le Brun, né en 1680 et mort en 1743, circulaient dès le 28 septembre 1715. Buvat dans son *Journal* les transcrit à cette date et les attribue « au sieur d'Harouet, fils d'un notaire de Paris ».

(2) Dans la querelle des anciens et des modernes, qui durait encore, Voltaire, malgré ses objections si raisonnables et ses épigrammes si spirituelles contre Perrault et La Motte, est du parti de La Motte et de Perrault. *Voy.* Rigault, *Hist. de la querelle des anciens et des modernes*; Paris, 1856, in-8°.

(3) Voici ce rapport de l'espion Beauregard : « Je le vis trois jours après chez lui.. où il me demanda ce qu'on disait de nouveau. Je lui répondis qu'il avait paru quantité d'ouvrages sur M. le duc d'Orléans et Madame, duchesse de Berri. Il se mit à rire et me demanda si on les avait trouvés beaux; je lui ai dit qu'on y avait trouvé beaucoup d'esprit et qu'on lui mettait tout cela sur son compte, mais que je n'en croyais rien... Il me répondit que j'avais tort... Je lui demandai ce que le duc d'Orléans lui avait fait; il était couché en ce moment; il se leva comme un furieux et me répondit : « Comment vous ne savez pas ce que ce b.... là m'a fait? Il m'a exilé parce que j'avais fait voir en public que sa Messaline de fille était une p... » *Voy.* sur ce premier exil et cette détention : *Revue rétrospective*, 1re sér., t. II, p. 125; *Voltaire*, édit. Beuchot, t. I, p. 328; J. Delort, *Hist. de la détention des gens de lettres*, t. II; *Journal de Buvat*.

(1) Saint-Simon, qui dans ses *Mémoires*, n'a parlé que deux fois de Voltaire, écrit à cette occasion : « Je ne dirais pas ici qu'Arouet fut mis à la Bastille pour avoir fait des vers très-effrontés, sans le nom que ses poésies, ses aventures et la fantaisie du monde lui ont fait. Il était fils du notaire de mon père, que j'ai vu bien des fois lui apporter des actes à signer. Il n'avait jamais pu rien faire de ce fils libertin, dont le libertinage a fait enfin la fortune sous le nom de Voltaire, qu'il a pris pour déguiser le sien. » — Comme il n'a garde d'oublier ce notaire qui apportait des actes à signer aux nobles ducs de Saint-Simon! Mais Voltaire n'a-t-il pas dit lui-même en parlant de J.-B. Rousseau : « Il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite parce que son père avait chaussé le mien pendant vingt ans? »

(2) Delort n'a rien pu découvrir à l'appui de cette tradition : « Nous croirions plutôt, ajoute-t-il, qu'il resta sans encre et sans papier. » Mais il est impossible d'admettre avec Wagnière que le second chant ait été composé « en dormant », et que Voltaire l'ayant retenu n'y trouva rien à changer.

(3) Suivant le *Journal de Buvat*, le jeune Arouet aurait été « condamné à être transféré à Lyon pour être renfermé le reste de ses jours dans le château de Pierre-Encise », en sorte que ce séjour à la Bastille eût été un premier adoucissement de peine.

malheureux sous mon premier nom; je veux voir si celui-ci me réussira mieux. » Peut-être aussi Voltaire, qui s'est montré si habile à ridiculiser les noms de ses adversaires, n'était-il pas très-satisfait du sien, qui ressemblait trop, a-t-il dit encore, à celui du méchant poëte Roy (1).

Le beau succès d'*Œdipe* (2), qui fut joué le 18 novembre 1718, le réconcilia tout à fait avec la fortune. La pièce était brillamment écrite, quoique un peu trop amoureuse et française. Mais « Voltaire, a dit très-bien M. Villemain, croyait à Corneille et à Racine, les admirait beaucoup plus que les Grecs, qu'il entendait moins bien, et avait d'ailleurs sur la dignité et les bienséances théâtrales toutes les traditions de la cour de Louis XIV. » Aussi ne songea-t-il à suivre, quoi qu'il en ait dit plus tard, ni les conseils du vieux Dacier, qui en 1713 le pressait d'y introduire des chœurs, ni ceux de Malezieux et de la société de la duchesse du Maine, qui le dissuadaient de faire une Jocaste amoureuse. Dans les *Lettres à M. de Genonville*, dont il fit précéder la publication d'*Œdipe*, il traite Sophocle avec une extrême légèreté, et raille un peu la simplicité antique en faveur de ce qu'il appelle le goût moderne. Félicité en véritable confrère par le prince de Conti, qui lui adressa de jolis vers, gracieusement accueilli par la belle maréchale de Villars, Voltaire devint plus que jamais le poëte à la mode, l'ami et le commensal des grands. Il avait dédié *Œdipe* à la duchesse d'Orléans, femme du régent, et depuis il fit assez souvent l'éloge de ce prince pour qu'on puisse croire qu'il ne lui garda pas rancune de son emprisonnement. Sans doute on était toujours quelque peu en défiance de lui, puisque lors de l'arrestation de son ami le duc de Richelieu (29 mars 1719) et de la découverte de la conspiration de Cellamare, il dut encore une fois par ordre s'absenter de Paris et passer quelque temps à Sully; mais c'est à peine si l'on s'aperçoit de ce nouvel exil, tant il ressemble à l'une de ces fréquentes visites qu'il fait aux châteaux des bords de la Loire. Sa vie en effet est alors aussi dissipée qu'elle est cependant laborieuse. C'est l'époque (1719-1725) où il court avec passion le plus grand monde jusqu'au jour où l'insulte du chevalier de Rohan le tirera de cet enchantement; c'est aussi celle où il poursuit et achève *la Henriade*, où il fait jouer *Artémire* (3), composée à Sully pendant son second exil, et qui, jouée le 15 février 1720, ne réussit pas plus que la jeune actrice Mlle de Corsambleu, pour laquelle il l'avait écrite; puis *Mariamne*, dans laquelle il reprit le même sujet, et enfin *l'Indiscret*, dans ce genre de la comédie qui lui fut toujours si peu propice. A des liaisons passagères avec Mlle de Corsambleu, avec Mlle Livri, qu'un ami encore, Genonville, lui enleva, succède celle, plus durable, avec la galante présidente de Bernières, à laquelle il payera pension dans sa maison de la rue de Beaune et à sa campagne de La Rivière Bourdet, pour lui et pour son ami Thieriot. Mais il partage aussi sa vie entre les Villars, les Sully, les Richelieu, les d'Ussé, les La Feuillade, et la Touraine le voit sans cesse aller de l'un à l'autre. Parmi ces hôtes aimables, il en faut noter un surtout, lord Bolingbroke, qu'il visita à son château de La Source (décembre 1721), et dont la philosophie déiste et sensualiste eut une grande influence sur la direction que devait bientôt prendre son esprit. Cependant, au milieu de ses travaux et de ses plaisirs, il songe à ses affaires de fortune. Ses amis les grands seigneurs lui sont aussi des amis utiles; par eux il obtient plus d'un privilége, qu'il revend ensuite à des traitants. Il s'occupe on ne sait de quelle « caisse de Juifrerie », il place une partie de son bien dans la Compagnie des Indes. Poëte de cour, il fait des vers pour cette brillante fête que le duc d'Orléans donna à Saint-Cloud à sa maîtresse Mme d'Averne (20 juillet 1721); il courtise le cardinal Dubois, que dans une *Épître* il compare à Richelieu (1721), et, tourmenté par cette manie diplomatique qui le poussa toujours à chercher à se mêler, même en subalterne, d'affaires d'État, il s'offre pour espionner un certain Salomon Lévi, dont la conduite inspirait des craintes au ministre (mai 1722) (1).

Cette vie si diverse et si active, sans nuire à sa jeune réputation et en y aidant même, ne fut peut-être pas aussi favorable au perfectionnement de ses premières œuvres littéraires. Bien que, comme il le disait alors « Virgile et Homère fussent ses dieux domestiques », on peut répéter avec M. Sainte-Beuve que « le poëme de *la Henriade* n'y reçut jamais ce dernier achèvement de la méditation et de la solitude, ce je ne sais quoi de sacré que donne la visite silencieuse de la muse ». Ses véritables chefs-d'œuvre à cette époque sont les *épîtres* charmantes et les poésies légères qu'il semait sans compter comme sans effort; car s'il ne devenait pas le poëte épique par excellence, il devenait du moins « l'esprit le plus fin, le plus élégant, le plus vif et le plus aisé qui fut jamais ». Mais cette brillante médaille avait aussi son revers, et à cette date même il recevait un premier et cruel affront, qui, pour avoir été à peine remarqué de la postérité, ne fut pas moins vivement ressenti par lui. Ayant rencontré en 1722, à Versailles, chez le ministre de la guerre Le Blanc, ce même Beauregard qui l'avait autrefois dénoncé à la police : « Je savais

(1) On prononçait alors Arouet comme *fouet*.

(2) Paris, 1719, in-12 et in-8°; réimpr. dans la même année. La pièce eut trente représentations de suite.

(3) Le sujet en était emprunté à *la Comtesse de Savoie*, roman de Mme de Fontaines, son amie. Voltaire ne la fit jamais imprimer, et il n'en reste que quelques fragments.

(1) Il faut citer sa lettre au cardinal Dubois du 28 mai 1722 : « Je peux plus aisément que personne au monde passer en Allemagne sous le prétexte d'y voir Rousseau, à qui j'ai écrit il y a deux mois... Si ces considérations pouvaient engager Son Éminence à m'employer à quelque chose, je la supplie de croire qu'elle ne serait pas mécontente de moi et que je lui aurais une reconnaissance éternelle de m'avoir permis de la servir. »

bien, dit-il, avec une hauteur qui ne déplait pas qu'on payait les espions, mais je ne savais pas encore que leur récompense était de manger à la table des ministres. » Beauregard se vengea du propos en homme de sa sorte; il attendit Voltaire sur le pont de Sèvres, et, tombant sur lui à l'improviste comme il passait dans sa chaise, « il le bâtonna et le marqua au visage » (juillet 1722). Voltaire chercha sans doute auprès de la justice la réparation d'une aussi inqualifiable brutalité. On le voit en effet cette année même, du fond de la Touraine, poursuivre avec passion un procès contre ce Beauregard, mais rien ne prouve qu'il ait reçu la satisfaction qu'il avait le droit d'attendre. Le ministre Le Blanc n'avait-il pas répondu à cet honnête homme, qui le pressentait sur son digne projet : « Fais donc en sorte qu'on n'en voye rien (1). »

Peu de temps après, Voltaire accompagnait en Hollande Mme de Rupelmonde. Nous voudrions croire que le sieur Salomon Lévi ne fut pour rien dans cette course, bien que Matth. Marais mentionne qu'avant son départ il alla prendre congé du cardinal Dubois. Quoi qu'il en soit, le résultat le plus certain de ce voyage (juillet-octobre 1722) fut de le brouiller avec J.-B. Rousseau, qu'il visita à Bruxelles (2). Voltaire venait, tout en courant les chemins, de composer pour Mme de Rupelmonde sa belle *Épître à Uranie*, le premier de ses ouvrages dans lequel il fit connaître ouvertement ses opinions sur la religion et la morale (3). Rousseau, auquel il lut ce petit poëme, s'en montra, à ce qu'il a dit, fort scandalisé. De son côté, Voltaire raconte que Rousseau lui ayant montré son *Ode à la postérité :* « Mon ami, aurait-il répondu, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse. » Telle fut l'origine entre les deux poëtes d'une brouille qui dura jusqu'à la mort de Rousseau, et dans laquelle Voltaire eut au moins le tort d'avoir attaqué avec une violence extrême, et en toute occasion, un homme dont l'âge et la triste destinée auraient dû tout au moins lui inspirer plus de modération. En faisant ce voyage en Hollande, Voltaire avait eu un autre but que celui de voir et même de se fâcher avec Rousseau, il cherchait un imprimeur pour *la Henriade*, alors presque achevée, et dont les hardiesses ne le laissaient pas sans quelque inquiétude. S'il ne trouva pas ce qu'il cherchait, il tira de ses peines un autre profit. Ce voyage en effet fut en quelque sorte le prélude de celui d'Angleterre : la vue d'Amsterdam et de tout ce pays lui donna un avant-goût de liberté. « On ne voit personne, disait-il, qui ait de cour à faire; on ne se met pas en haie pour voir passer un prince : on ne connait que le travail et la modestie. »

De retour à Paris vers la fin de septembre 1722, il n'y resta pas longtemps; mais au milieu de ses courses au Bruel, à Ussé, à Vaux-Villars, où il ne perd pas de vue son affaire avec Beauregard, à la Source, où *la Henriade* profite des conseils de Bolingbroke (décembre 1722), à La Rivière-Bourdet, où sa santé « délabrée » commence à tenir une grande place dans ses lettres, il trouve le temps de mettre la dernière main à *la Henriade* et de refaire *Artémire* sous le nom de *Mariamne*. Deux importants événements allaient cependant marquer pour Voltaire l'année 1723 : d'abord l'apparition subreptice de *la Henriade*, que l'abbé Desfontaines, qu'il avait connu par Thieriot et qu'il voyait à La Rivière-Bourdet, fit imprimer frauduleusement à Rouen, sous le titre de *La Ligue, ou Henri le Grand*, *poëme épique ;* Genève, 1723, in-8° ; et ensuite une grave maladie, qui cette fois le mit presque aux portes du tombeau. Ce fut en effet le 4 novembre 1723 qu'il fut pris de la petite vérole, au château de Maisons, chez son ami le jeune président de Maisons. Pendant onze jours il fut à l'extrémité; la célèbre tragédienne Adrienne Le Couvreur, avec laquelle il s'était lié récemment (1), ne voulut pas le quitter avant l'arrivée de Thieriot; le médecin Gervasi et sans doute aussi la bonne constitution du malade conservèrent ses jours (15 novembre). Plus heureux que son ami Genonville, dont il avait déploré si eloquemment la perte dans l'*Épître à ses mânes* (1720), Voltaire se vit bientôt hors de danger, et put être transporté à Paris le 1er décembre. A peine avait-il quitté le château de Maisons que le feu prit dans la chambre même qu'il avait occupée et consuma une partie des bâtiments. Il était encore convalescent lorsque fut jouée sa tragédie de *Mariamne* (6 mars 1724), et le demi-succès qu'elle obtint lui fit dire plaisamment, et par allusion à sa récente maladie « qu'il avait été frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs (2) ». Cependant sa réputation de poëte tragique n'était pas assez à dédaigner pour que J.-B. Rousseau, devenu décidément son ennemi, ne se hâtât pas de lui opposer la *Mariamne* de Tristan l'Hermite, qu'il rajeunit pour ce louable dessein. Quant à Voltaire, le soin de sa santé, pour laquelle il se rendit aux eaux de Forges, alors fort à la mode et où il rencontra encore plus de nobles désœuvrés que de

(1) *Voy.* sur cette aventure : *Journal de Matthieu Marais;* Paris, 1868, 4 vol. in-8°, le seul chroniqueur du temps qui entre dans les détails; Boisjourdain, Beuchot et Delort. Desfontaines, dans sa *Voltairomanie*, prétend qu'il reçut un dédommagement pécuniaire de 1,000 livres.

(2) On peut consulter : *Voltaire à Bruxelles*, article des *Archives histor. et littér. du nord de la France*, nouv. série, t. II.

(3) Cette *Épître*, dans laquelle le christianisme est attaqué avec violence mais où il est aussi défendu en très-beaux vers, ce qui lui a valu ce second titre, *le Pour et le Contre*, ne fut imprimée qu'en 1732, et attira alors une nouvelle tempête sur la tête de l'auteur.

(1) Il était souvent des soupers que donnait Adrienne Le Couvreur, et s'y rencontrait avec Fontenelle, du Marsais, d'Argental, le comte de Caylus, l'abbé d'Amfreville et le maréchal de Saxe.

(2) Cette tragédie fut sifflée par suite d'une mauvaise plaisanterie du parterre, où l'on cria : La Reine boit ! au moment où Mariamne prenait la coupe empoisonnée. La 1re édition authentique est celle de 1725; Paris, in-8°.

malades (juillet-août 1724), ne l'empêcha de suivre la cour et de chercher à se rendre favorable le gouvernement du duc de Bourbon, qui venait de succéder à celui du régent. Ce fut en effet à cette époque, à la fin de 1724, qu'il tenta pour la première fois l'aventure de poëte courtisan, qu'il devait renouveler plus d'une fois. Protégé par la marquise de Prie, il compose pour elle la comédie de *l'Indiscret*, qu'il lui dédie (18 août 1725); il a son appartement chez elle pendant le séjour du roi à Fontainebleau, et se fait l'ordonnateur et le poëte de la fête de Belébat, donnée par elle au comte de Clermont. C'était un acheminement à de plus grands honneurs, et celui qu'on a avec quelque raison appelé *le Roi Voltaire* fut enfin chargé de composer pour les fêtes du mariage du roi Louis XV un *Divertissement*, qui ne fut pas joué. Du moins eut-il plus d'un dédommagement. La nouvelle reine Marie Leczinska rit à *l'Indiscret* et pleura à *Mariamne*, l'appela « son pauvre Voltaire », et lui accorda sur sa cassette une pension de 1,500 livres.

Tout en poursuivant la gloire, Voltaire n'avait pas négligé la fortune, et dès lors il jouissait d'un revenu considérable. En 1722, il avait déjà reçu du roi une pension de 2,000 livres, à laquelle était venue se joindre presque aussitôt la succession de son père, mort le 1er janvier 1722 (1), et qu'il a évaluée lui-même à 4,250 livres de rente. C'est aussi l'année où il se lie avec les frères Pâris, qui lui seront utiles de plus d'une façon. « Je suis très-bien, écrit-il, avec le second premier ministre, M. Duverney. Je compte sur l'amitié de Mme de Prie. Je ne me plains plus de la vie de cour, je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis. » Quel cri de triomphe! il semble désormais sûr de l'avenir, et quelques jours à peine le séparent d'une nouvelle prison et d'un nouvel exil. De retour de Fontainebleau, au mois de décembre 1725, étant à table chez le duc de Sully (d'autres disent à la Comédie-Française, dans la loge de Mlle Le Couvreur), il y parlait avec sa vivacité ordinaire, lorsque le chevalier de Rohan (2) se prit à dire : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? — C'est, répondit Voltaire, un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte. » Mais laissons raconter Matthieu Marais : « Le chevalier, dit-il, leva sa canne, ne le frappa pas, et dit qu'on ne devait lui répondre qu'à coups de bâton. Mlle Le Couvreur tombe évanouie; on la secourt, la querelle cesse. Le chevalier fait dire à Voltaire, à deux ou trois jours de là, que le duc de Sully l'attendait à dîner; Voltaire y va, ne croyant pas que le message vînt du chevalier. Il dîne bien, un laquais vient lui dire qu'on le demande : il descend, va à la porte, et trouve trois messieurs garnis de cannes, qui lui régalèrent les épaules et les bras gaillardement. On dit que le chevalier de Rohan était dans un fiacre (Marais avait dit d'abord « dans une boutique vis-à-vis »), *lors de l'exécution*, qu'il criait aux frappeurs : *Ne lui donnez point sur la tête*, et que le peuple d'alentour disait : *Ah! le bon seigneur!* Mon poëte crie comme un diable, met l'épée à la main, remonte chez le duc de Sully, qui trouva le fait violent et incivil, va à l'Opéra conter sa chance à Mme de Prie, qui y était, et de là on court à Versailles, où on attend la décision de cette affaire, qui ne ressemble pas mal à un assassinat. » (Lettre au P. Bouhier, du 6 février 1726). Ce qui doit aujourd'hui nous étonner tout autant que le lâche procédé du chevalier de Rohan, c'est l'indifférence presque approbatrice des contemporains. D'Argenson, le condisciple et l'ami de Voltaire, appelle cette triste affaire une « amusante tragédie »; le prince de Conti, la veille encore flatteur de l'auteur d'*Œdipe*, dit « que ces coups de bâton avaient été bien reçus et mal donnés (1) »; enfin, ce duc de Sully, ce protecteur déclaré et qui de plus avait à faire respecter son hôte et son convive, se refusa à l'aider à obtenir satisfaction. Obligé alors de ne compter que sur lui-même, il disparaît, s'enferme, passe ses journées chez un maître d'armes de la rue Saint-Martin nommé Leyrault, et change plusieurs fois de logis pour dépister la police, dont il a lieu de redouter l'intervention sollicitée. Sortant de sa retraite au bout de six semaines, il envoie un cartel au chevalier de Rohan. Celui-ci accepta pour le lendemain (2); mais dans l'intervalle le lieutenant de police Hérault, qui depuis longtemps faisait observer Voltaire, donna l'ordre de l'arrêter dans la nuit du 17 au 18 avril 1726. On le trouva « muni de pistolets de poche », et il fut de nouveau conduit à la Bastille, où il eut pour voisine de captivité Mme de Tencin, compromise par la mort de La Fresnaye.

Telle était encore l'infériorité sociale des gens de lettres, même de ceux fréquentant la cour et

(1) Voici son acte de décès, important par les renseignements qu'il contient : « Le 2 janvier 1722 a été inhumé en cette église (Saint-Barthelemy) François Arouet, conseiller du roi, receveur des épices de la chambre des comptes de Paris, âgé d'environ soixante-douze ans, décédé le jour précédent, cour vieille du Palais de cette paroisse. Ont assisté au convoi Armand Arouet, conseiller du roi, receveur des épices de ladite chambre des comptes, François-Marie Arouet de Voltaire, tous deux fils dudit défunt, demeurant susdites cour et paroisse, P.-F. Mignot, conseiller du roi, correcteur en ladite chambre des comptes... et plusieurs autres. » Voltaire eut à l'occasion de cette succession un procès qui fut terminé en 1726.

(2) C'était le second fils du duc de Rohan-Chabot. Il avait alors quarante-deux ans, et devait à sa naissance plus qu'à son mérite le grade de maréchal de camp.

(1) Marais ajoutait : « Le pauvre battu se montre, le plus qu'il peut, à la cour, à la ville; mais personne ne le plaint, et ceux qu'il croyait ses amis lui ont tourné le dos. » Le régiment de la Calotte lui donna le brevet de *bâtonnier*.

(2) On a prétendu, non sans raison, que la jalousie du duc de Bourbon ne fut pas étrangère à l'arrestation de Voltaire : « le chevalier de Rohan ayant charitablement averti ce prince de l'intimité qui régnait entre Mme de Prie, sa maîtresse, et le poëte, coupable ainsi d'une double témérité. »

les princes, que cette tentative de Voltaire pour demander raison à un grand seigneur indigne parut une sorte de folie, et que la famille du poëte, s'il faut en croire ur rapport de police, « applaudit à une mesure qui lui épargnait quelque nouvelle sottise ». La captivité de Voltaire ne dura qu'un mois. Quand il en sortit, sa première parole fut pour demander à passer en Angleterre, tant son ressentiment était grand contre une société où la dignité et la liberté humaines avaient si peu de garanties. Mais avant de quitter la France il revint furtivement à Paris, dans l'espoir de s'y rencontrer avec son ennemi. « Je n'y cherchais, a-t-il dit, qu'un seul homme, que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. » Si vive était son indignation qu'il hésita encore à se rendre en Angleterre, où Bolingbroke l'appelait. Il ne pouvait abandonner l'espoir d'une réparation : « Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie, écrivait-il le 17 août 1726 : l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes. » Cependant il se décida, vers la fin d'août 1726, à se rendre en Angleterre, où il vécut d'abord dans un secret si absolu que les lettres de ses amis et même de sa famille ne lui parvenaient pas. Quand il renoua en quelque sorte avec la France et le passé, ce fut pour apprendre la nouvelle de la mort d'une sœur pour laquelle il avait toujours montré beaucoup de tendresse et dont la perte ajouta encore à l'amertume de ses premiers jours d'exil.

II. Séjour en Angleterre. — Retour en France. — Les *Lettres philosophiques*. 1726-1734.

Voltaire venait à ses dépens d'apprendre ce que valait un pays libre : aussi, obligé de sortir de France, avait-il choisi pour asile cette Angleterre où Bolingbroke, qui lui en avait déjà fait apprécier la libre philosophie, était rentré en 1726, amnistié et rappelé par son pays. Par un rapprochement que l'histoire doit consigner, presque à la même époque Montesquieu, qui allait faire dans la politique la même révolution que Voltaire réalisa dans l'ordre religieux et philosophique, visitait aussi l'Angleterre sous les auspices de lord Chesterfield et y passait deux années (1729-32). Arrivé à Londres au mois d'août 1726, Voltaire se retira d'abord à Wandsworth, à deux lieues de Londres, dans la maison d'un riche négociant, M. Falkener, à qui, dans la suite, il dédia *Zaïre*. Du reste, pendant les trois années qu'il passa en Angleterre, il s'éloigna peu de Londres et de sa banlieue; et l'espèce de misanthropie ou de dédain dans lequel il se renferma est la cause de l'extrême rareté de documents et de lettres sur cette période de sa vie. Ce qui est certain, c'est qu'il se trouva immédiatement en contact avec la société de lettrés et de libres penseurs que Bolingbroke réunissait auprès de lui dans sa belle retraite de Dawley. C'est là qu'il connut Pope, dont il devait développer l'optimisme dans ses *Discours en vers*, mais qui, plus religieux que lui, se levait d'impatience en entendant un jour ses sorties d'incrédulité; Swift, qui venait de publier ses *Voyages de Gulliver*, et auquel dans la suite il fut redevable de plus d'une inspiration bouffonne. En attendant il patronait celui-ci un peu vaniteusement peut-être auprès d'un ministre du roi de France, le comte de Morville. Le 20 mars 1727, il put voir porter à Westminster le corps du grand Newton, dont plus tard il devait contribuer à faire connaître en France les découvertes scientifiques, et célébrer le vaste génie dans des vers où se retrouve la trace de ceux que cette mort inspira alors au poëte Thompson. Moins frappé de la constitution politique de l'Angleterre que de la liberté de penser qui y régnait et de la dignité des lettres, il enviait pour elles cette influence qui avait porté Addison au ministère, Prior à une grande ambassade, Swift à la tête d'un parti puissant. Ces années furent celles où il étudia le plus et où commença à se former, d'éléments aussi nombreux que divers, le Voltaire que connaît la postérité. « Je mène la vie d'un rose-croix, écrivait-il, toujours ambulant, toujours caché. » Il lit Shakespeare et le *Caton* d'Addison, auxquels il empruntera l'inspiration libre et vigoureuse de ses pièces romaines, *Brutus*, *la Mort de César*, *Catilina*, *Rome sauvée*. Il se pénètre des écrits des sceptiques anglais, alors si nombreux, et trouve dans *le Christianisme sans mystère* de Toland (1696), dans les discours contre *les Miracles de Jésus-Christ*, que Woolston publiait en ce moment même, dans les livres de Tendal, de Collins et de Shaftesbury, ces arguments contre le christianisme qu'il mettra plus tard en œuvre. La poésie, qui en France n'était guère qu'un jeu d'esprit, il la vit chez Pope appliquée, sans rien perdre de sa grâce et en y gagnant de l'élévation, aux sciences naturelles et à la métaphysique, et s'il y rencontra quelques tirades sentencieuses de *la Henriade*, il s'en inspira aussi dans ses beaux poëmes philosophiques, qui sont une partie de sa gloire. Quelques réunions de sectaires, où il pénétra alors et qu'il a ironiquement décrites dans les *Lettres philosophiques*, développèrent en lui, par l'effet puissant du contraste, cette passion pour la tolérance religieuse qui a été le côté irréprochable de sa vie, et eurent ainsi une influence bien déterminée sur ceux de ses écrits empreints encore et comme animés de ce généreux sentiment.

Ce séjour de Voltaire en Angleterre pendant trois années, très-occupé et très-laborieux, fut cependant dans sa vie plutôt une époque d'étude et de méditation que de composition littéraire. On peut remarquer aussi que les deux

seuls ouvrages qu'il y ait alors publiés furent écrits en anglais; ce sont l'*Essay on epic poetry* (1), 1726, in-12, destiné à servir d'introduction à *la Henriade*, et l'*Essay upon the civil wars of France, extracted from curious manuscripts*; Londres, in-8° (2). Ces deux opuscules n'étaient en quelque sorte que des appendices de *la Henriade*, alors entièrement revue et achevée, et dont Voltaire s'était décidé à donner lui-même une édition authentique. Ce poëme en effet, qui avait excité les défiances des ministres de France, et dont le jeune roi Louis XV avait refusé d'accepter la dédicace, avait été au contraire fort bien accueilli des Anglais, flattés du rôle que l'auteur y avait donné à la reine Élisabeth. Le jeune poëte français, après en avoir changé la dédicace, qu'il adressa cette fois à la reine d'Angleterre, ouvrit à Londres une souscription, qui réussit complétement et augmenta sensiblement de sa fortune. Ce fut donc en Angleterre que parut le seul poëme national qu'eût encore produit la France moderne. Beaucoup de souscriptions avaient été recueillies à Paris par Thieriot; mais on sait que cet honnête ami en garda pour lui environ 90, que Voltaire fut obligé de rembourser de ses deniers (3). Bien que *la Henriade* n'ait pas encouru de persécution directe, les premiers exemplaires n'en furent introduits en France que furtivement, et plus d'un passage fit accuser l'auteur d'impiété. Le clergé songea un moment à censurer le livre comme entaché d'erreurs semi-pélasgiennes, et à la cour on considérait Voltaire comme un séditieux pour avoir fait l'éloge de l'amiral de Coligny. Reproches singuliers, mais qui ne se trompaient cependant que d'objet et surtout de mesure, car l'histoire doit remarquer que la plupart des hardiesses qui marquèrent la carrière de Voltaire et celle des philosophes du dix-huitième siècle étaient déjà un peu plus qu'en germe dans ce poëme (1).

(1) Cet écrit fut sous les yeux de Voltaire traduit en français et publié par l'abbé Desfontaines sous ce titre : *Essai sur la poésie épique, trad. de l'anglais, de M. de Voltaire;* Paris, 1728, in-12. Il fut beaucoup augmenté par Voltaire, et réimprimé en 1733.

(2) Traduit par l'abbé Granet, cet ouvrage, défendu en France, ne put paraître qu'en Hollande, sous ce titre : *Essai sur les guerres civiles de la France*, trad. de l'anglais; La Haye, 1729, 1731, in-8°. Il ne fut compris dans les œuvres de Voltaire que dans l'édition de 1768.

(3) Cette 1re édition authentique a pour titre : *La Henriade de M. de Voltaire, poëme épique;* Londres, 1728, in-4°, orné de gravures. Très-différente de l'édition subreptice de 1723, elle comprenait alors X chants au lieu de IX, et le VI° et le VII° avaient été considérablement modifiés. De plus Voltaire, par un ressentiment bien naturel de la conduite du duc de Sully à son égard, avait substitué au célèbre ministre de ce nom le personnage de Duplessis-Mornay. A partir de cette époque, *la Henriade* n'a plus éprouvé que de légères corrections, si ce n'est dans l'édit. des *Œuvres* de 1756, 17 vol. in-8°, où la fin du V° chant est nouvelle. Parmi les éditions subséquentes on peut citer celles-ci : Londres, 1728, in-8°; La Haye, 1728, pet. in-8°, avec les « *Pensées sur la Henriade* »; Londres, 1730, in-12, avec l'*Essai sur la poésie épique;* ibid. (Paris), 1737, in-8°, avec une *préface* de Linant; Paris, 1746, 2 vol. in-12, avec la *préface* de Marmontel; s. l. (Toulouse), 1769, in-12, donnée par La Beaumelle avec un commentaire (Voltaire la fit saisir, ce qui n'empêcha pas Fréron de la réimprimer; Berlin et Paris, 1775, in-4° et 2 vol. in-8°). Comme chef-d'œuvre typographique, il faut citer les éditions de 1790, Paris, Didot, grand in-4°, avec 11 figures de Moreau, et surtout l'édition imprimée par Firmin Didot, 1819, in-4°, avec notes de Daunou et les gravures d'après les dessins de Gérard. — *La Henriade* a été traduite en italien, par Bolaffi, Paris, 1816, in-18; en espagnol, par Bazau de Mendoza, Alais, 1816, in-8°; et en vers latins par Caux de Cappeval, Amsterdam et Paris, 1772, in-8°, et par un ancien professeur M. L.-B., Toulouse, 1811, in-12. — Le roi de Prusse avait composé pour ce poëme une préface qui fait partie de l'édition de 1780, Berlin et Paris, in-12.

Un ministre moins sévère, M. de Maurepas, ne s'opposant pas à son retour en France, Voltaire revint à Paris au printemps de 1729. Il vécut d'abord solitaire, dans un faubourg éloigné : il composait *Brutus*, dont il avait écrit en anglais toute la première scène pendant son séjour à Wandsworth, et achevait l'*Histoire de Charles XII*, sur laquelle il avait reçu de précieux renseignements du chevalier des Alleurs, ancien serviteur de ce prince, retiré à Londres. En même temps il augmentait considérablement sa fortune par d'heureuses spéculations financières. Le contrôleur général Des Forts avait établi une loterie pour acquitter les dettes de la ville. En prenant tous les billets on avait la certitude de gagner un million. C'est le calcul que Voltaire fit avec La Condamine. Il s'associa avec une compagnie nombreuse, et fut heureux; mais il lui fallut soutenir un procès contre le contrôleur général, qui n'avait pas compté sur ces associations, et il le gagna devant le grand conseil (2). Il courait aussi en Lorraine pour prendre des actions dans je ne sais quel emprunt, ce qui ne l'empêchait pas de rimer de jolis vers en accompagnant à Plombières le duc de Richelieu (juillet 1729) (3).

(1) Le jugement des contemporains, qui n'est jamais indifférent en matière d'histoire littéraire, se trouve ainsi formulé dans M. Marais : « Le poëme de *la Ligue*, par Arouet, dont on a tant parlé, se vend en secret. Je l'ai lu ; c'est un ouvrage merveilleux, un chef-d'œuvre d'esprit, beau comme Virgile ; et voilà notre langue en possession du poëme épique, comme des autres poésies.. On ne sait où Arouet, si jeune, en a pu tant apprendre. C'est comme une inspiration. Ce qui surprend, c'est que tout y est sage, réglé, plein de mœurs; on n'y voit ni vivacité, ni brillants, et ce n'est partout qu'élégance, correction, tours ingénieux et déclamations simples et grandes, qui sentent le génie d'un homme consommé, et nullement le jeune homme. » Au point de vue religieux, on peut voir plus loin que son appréciation était bien loin d'être aussi favorable à Voltaire.

(2) Il disait à ce sujet : « Pour faire fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts du conseil. Il est rare qu'en fait de finances le ministère ne soit pas forcé à faire des arrangements dont les particuliers profitent. »

(3) Pour en finir une fois pour toutes avec l'histoire de la fortune de Voltaire, disons qu'en 1733 et 1734 il prit, sur les conseils de Pâris-Duverney, un intérêt dans les vivres de l'armée d'Italie, qui lui rapporta de 7 à 800,000 francs; qu'il fit à diverses reprises (1738 et 1746) le trafic des grains avec un sieur Damoulin, qui en envoyait acheter en Barbarie; qu'il s'associa en 1748 avec Marchand, son parent, pour la fourniture de dix mille habillements destinés à la milice, et avec l'abbé Moussinot pour le commerce des tableaux; qu'il prit encore des intérêts dans plusieurs vaisseaux qui faisaient le commerce de Cadix et même des Indes orientales, et qu'en-

Depuis longtemps *Brutus* était terminé; mais Voltaire entendait dire partout que Crébillon s'était ligué avec le chevalier de Roban pour faire tomber cette pièce : aussi ne fut-elle représentée que le 11 décembre 1730. C'est le premier ouvrage de lui où se sente manifestement l'influence de Shakespeare, dont il allait bientôt traduire en vers le monologue d'*Hamlet*. Sans imiter entièrement ce grand poëte, qu'il fit connaître à la France et qu'il ne traitait pas encore de Gilles, il voulut du moins, comme il le disait, « composer dans le goût anglais ». Dans le *Discours sur la Tragédie à lord Bolingbroke*, qui précède cette pièce, il fait plus d'une critique à notre théâtre, et se vante d'avoir introduit sur la scène les sénateurs en robe rouge allant aux opinions. En réalité Voltaire était plutôt un émule d'Addison. Cet essai fut d'abord peu goûté. *Brutus* n'obtint qu'un succès médiocre, et ce fut alors que Fontenelle déclara Voltaire impropre à la tragédie « parce que son style était trop fort, trop pompeux, trop brillant ». « Je vais donc relire vos *Pastorales*, » lui répondit Voltaire (1).

Cependant dès 1730 il avait commencé à faire imprimer le t. Ier de l'*Histoire de Charles XII*; mais, toujours défiant à son égard, on lui avait refusé le privilége nécessaire pour qu'elle pût paraître : les diplomates de la police « craignaient, a-t-il dit, que le roi Auguste II de Pologne ne se trouvât pas assez flatté dans cet ouvrage. » En vain Voltaire pensait-il qu'en France « on devait plutôt ménager son compétiteur Stanislas-Auguste, père de la reine, » et que Marie Lescszinska ne lui saurait pas mauvais gré du bien qu'il en avait dit. Il ne put convaincre la censure, et il lui fallut, au commencement de 1731, prier son ami Cideville de lui chercher à Rouen un libraire complaisant qui imprimerait le livre sans permission, ou un premier président (M. de Pontcarré) qui fermerait les yeux. Cideville lui trouva Jore, auquel ses démêlés avec Voltaire ont fait une espèce de nom. Peu de temps auparavant, le 20 mars 1730, son amie Adrienne Le Couvreur était morte presque entre ses bras. Indigné du refus de sépulture dont ses restes avaient été l'objet, il venait d'écrire une pièce de vers qui aujourd'hui ne paraît pas beaucoup plus hardie que les beaux vers de Boileau sur la mort de Molière, mais qui alors déchaîna contre lui un nouvel orage. Autant pour se mettre à l'abri d'un troisième emprisonnement que pour surveiller l'impression de *Charles XII*, Voltaire alla passer plusieurs mois en Normandie, non sans avoir préalablement répandu le bruit de son départ pour l'Angleterre. C'est dans cette laborieuse et douce retraite, tantôt à Rouen, à l'*hôtel de Mantes*, assez vilain gîte, tantôt auprès de ses amis Formont et Cideville, à Canteleu et à Lannai, qu'il termina ou composa en cinq mois, comme il le dit, *Charles XII*, *Ériphile* et *Jules César* (mars-juillet 1731). Dès son apparition, l'*Histoire de Charles XII* obtint un grand succès (1), et, malgré la haine de certains critiques, qui l'accusèrent plus tard d'avoir pillé le P. Barre, dont l'*Histoire d'Allemagne* n'avait pas même encore paru, ouvrit glorieusement à son auteur la carrière de l'histoire. « Cet ouvrage, a dit M. Villemain, est un chef-d'œuvre de narration. Il est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien (2). »

L'orage aussitôt passé, Voltaire était revenu finir à Paris l'année 1731. Logé près du Palais royal (3), dans la maison de la baronne de Fontaine-Martel, femme d'esprit, à qui il dédia *le Temple de l'Amitié*, il faisait représenter *Ériphile* dans son salon, recherchait pour *la Mort de César* l'approbation de ses anciens maîtres les jésuites, et, tantôt chez le duc de Richelieu, tantôt à Arcueil, chez le prince de Guise, commençait *le Temple du Goût*, improvisait la comédie des *Originaux*, qui ne fut jamais jouée que sur un théâtre de société, et écrivait enfin pour Rameau, dont il avait deviné le génie, l'opéra de *Samson*, qu'il ne put cependant parvenir à faire représenter (4). Une des parties les plus honorables du caractère de Voltaire est d'avoir ressenti très-vivement la perte des amis, les meilleurs de sa jeunesse, qu'un destin funeste lui enleva prématurément. Nulle mort ne lui coûta plus de larmes que celle du jeune président de Maisons (13 sept. 1731), qu'il consultait sur toutes ses œuvres. C'est peu de temps après que fut jouée *Ériphile* (7 mars 1732), qu'il avait lue et relue à cet ami, et qu'il

fin il fit à plusieurs princes ou grands seigneurs des prêts sous forme de rentes viagères. Le 19 février 1745 il avait hérité par la mort de son frère d'une fortune de 200,000 livres.

(1) Impr. à Paris, 1730, in-12, et 1731, in-8°, *Brutus* fut repris avec un immense succès en 1790. C'était alors presque une pièce de circonstance, et le marquis de Villette prononça, à la troisième représentation, un discours pour demander le transport du cercueil de Voltaire au Panthéon.

(1) La 1re édition est de Rouen, 1731, 2 vol. in-12, reprod. à Amst., 1731, in-8°. Vinrent ensuite celles de Bâle, 1732, 1733, in-12, *avec les remarques de La Motraye*; s. l., 1764, pet. in-12; Genève, 1776, 2 vol. in-12; Lausanne, 1776, in-8°; Neufchâtel, 1782, in-12.

(2) Napoléon, qui lut l'*Histoire de Charles XII*, pendant la campagne de Russie de 1812, la trouvait, en la comparant aux lieux mêmes, inexacte et faible.

(3) Rue Traversière-Saint-Honoré, dans la maison où il habita plus tard avec Mme du Châtelet.

(4) Mettre la Bible en opéra semblait un scandale, et *Samson* ne fut imprimé qu'en 1745, non sans avoir été de la part de Voltaire l'objet de négociations aussi persistantes que vaines. Plus tard un chœur de cet opéra, mis en musique par Gossec, fut chanté lors du transfert des restes de Voltaire au Panthéon.

avait d'abord voulu dédier au comte de Clermont. Ce prince du sang semblait alors vouloir se déclarer son protecteur. Cette pièce, dans laquelle, s'inspirant d'*Hamlet*, il faisait apparaître l'ombre sanglante d'Amphiaraüs, n'eut pas de succès (1). Cette chute ne fit qu'aiguillonner son courage. Dès le 29 mai il avait conçu et tracé le plan de *Zaïre*, et le 13 août 1732 fut représenté ce chef-d'œuvre de son art, cette pièce « enchanteresse », comme la nomme Rousseau. Tout, et jusqu'à la dédicace qu'il en fit à son ami « Falkener, marchand anglais », et qui est pleine des souvenirs de l'Angleterre, porte à croire qu'*Othello* était présent à son esprit lorsqu'il composa cette tragédie. « Mais ce qu'il a créé dédommage, écrit M. Villemain, de ce qu'il a faiblement imité, et c'est l'épisode chrétien, c'est Lusignan et la croisade qui fait l'immortelle beauté de *Zaïre*. » Voltaire en effet venait de créer la tragédie nationale.

Il semblait avoir désarmé l'envie et sur le point de jouir en paix de la renommée qui devait appartenir à l'auteur de tant d'œuvres supérieures, lorsque l'apparition de plusieurs écrits où il mettait en question bien des choses sur lesquelles il eût été prudent de garder le silence, vint troubler cette tranquillité éphémère et le rejeter dans de nouvelles aventures, qui ne devaient prendre fin que par son établissement définitif à Ferney. Ce ne fut pas uniquement en effet l'*Épître à Uranie*, imprimée en 1732, qui excita contre lui le clergé et à sa suite le gouvernement, ce furent aussi et surtout ses *Lettres sur les Anglais* (2), qu'il avait en partie composées à Londres. Dans cet ouvrage, écrit déjà avec cette liberté d'esprit moqueuse qui fit la puissance de Voltaire, il ne révélait pas seulement à la France et la littérature anglaise, et la philosophie de Locke, et le grand nom de Newton, que Maupertuis avait déjà commencé à prononcer, et le procédé si nouveau de l'inoculation, qu'il ne devait voir triompher que peu avant sa mort; mais il discutait encore les sectes religieuses de l'Angleterre avec une hardiesse et une force d'ironie qui dut faire dès lors trembler pour le christianisme en général et le catholicisme en particulier.

Ce fut le premier ouvrage de Voltaire qui eut les honneurs du bûcher. Dénoncées au parlement, ces *Lettres* furent condamnées à être brûlées par arrêt du 10 juin 1734, et un décret de prise de corps fut lancé contre l'auteur. Au milieu de ces ennuis, accrus encore par la mort de Mme de Fontaine-Martel (janvier 1733), Voltaire, retiré dans cette maison de la rue du Long-Pont où, avec Linant et Lefebvre (1), il n'avait guère d'autre société que le son des cloches de Saint-Gervais, commençait *Adélaïde du Guesclin*, écrivait en se jouant un nouvel opéra, *Tanis et Zélide*, et manquait peut-être l'Académie, où la mort de La Motte avait fait une vacance (26 déc. 1731), pour avoir publié ce *Temple du Goût*, dont il était très-digne d'être le grand-prêtre, mais qui choquait trop de vanités littéraires pour qu'elles lui pardonnassent. De Boze, un de ces immortels, que la postérité a cependant depuis longtemps oublié, disait alors de Voltaire « qu'il ne serait jamais un sujet académique ». Un fait plus digne de remarque, parce qu'il eut une grande influence sur son avenir, est la connaissance plus intime que Voltaire fit à cette époque d'Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet, âgée de vingt-huit ans, et dont il avait autrefois rencontré le père dans ses courses de Touraine (juillet 1733). Il l'appelait alors « une femme très-aimable et très-calomniée »; aussi lui dédia-t-il son *Épître sur la Calomnie*, dans laquelle, en médisant beaucoup de J.-B. Rousseau, on peut dire qu'il ne prêcha pas assez d'exemple. Sa tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*, qui fut représentée le 18 janvier 1734, se ressentit sans doute des nombreuses inimitiés que *le Temple du Goût* avait suscitées contre son auteur, et, avec plus d'entraînement que de raison, « le public fut de l'avis de ce plaisant qui entendant Vendôme demander : Es-tu content, Coucy? s'était écrié : *Coussi, Coussa* ». Toutefois le public revint de cette injuste sévérité, et plus tard, en 1765, applaudit cette pièce avec enthousiasme (2). Cependant les *Lettres sur les Anglais* venaient d'être déférées au parlement; Jore, qui les avait imprimées, était jeté à la Bastille. Voltaire était à Monjeu, avec Mme du Châtelet, assistant aux fêtes d'un mariage auquel il n'avait pas été étranger, celui du duc de Richelieu avec Mlle de Guise, lorsqu'il apprit qu'il était lui-même menacé (7 avril 1734). Conseillé, pressé par ses hôtes, il prit le parti de s'enfuir, et courut se cacher sur les confins de la Lorraine, dans le *désert* de Cirey, terre que Mme du Châtelet avait mise à sa disposition et d'où, ne se trouvant pas encore assez en sûreté, il passa bien vite à Bâle (23 mai). Pen-

(1) Elle ne fut imprimée qu'en 1779, d'après un manuscrit que possédait Le Kain.

(2) Ces lettres sont plus connues sous le titre de *Lettres philosophiques* (Rouen, 1731, in-12). Si l'on en croit la *Correspondance* de Voltaire, elles furent aussi, en 1733, imprimées en Angleterre, et en anglais, par les soins de Thieriot. En 1734 il en parut cinq éditions subreptices à Amsterdam, in-8° et in-12. Le libraire Jore fut pour cette cause mis en 1734 à la Bastille et privé de son état. De là un procès entre lui et Voltaire, duquel, au milieu de bien des calomnies et des injures contenues dans le *Mémoire* publié par Jore, il résulte que ce libraire réclamait à Voltaire 1,800 livres de dommages-intérêts que celui-ci ne voulait pas lui payer. Le *factum* de Jore se trouve dans le *Voltairiana*; Paris, 1748, in-8°.

(1) Ils ouvrent la liste des secrétaires de Voltaire. Linant, qu'il avait connu à Rouen, et qu'il encouragea dans ses essais dramatiques, mourut en 1747.

(2) Le sujet pathétique de cette tragédie plaisait beaucoup à Voltaire; aussi est-il un de ceux qu'il a le plus souvent remaniés. *Le Duc d'Alençon*, composé en 1750, *Amélie, ou le Duc de Foix*, jouée le 17 août 1752, et enfin *Alamire*, écrite peu avant sa mort, ne sont que les formes différentes, et souvent affaiblies, du même sujet.

dant ce temps (1), ses amis, Mme du Deffand, la duchesse d'Aiguillon, et jusqu'à la princesse de Conti, s'employaient en sa faveur. L'orage un peu calmé, il put revenir à Cirey, où va commencer pour lui une des périodes les plus calmes, les plus heureuses et les plus glorieusement fécondes de sa vie (juin 1734).

III. Cirey. — Mme du Châtelet. — La cour de Lunéville. Juin 1734-sept. 1749.

Femme étrange, mais supérieure, qui, au milieu des intrigues galantes, des parties de jeu et des soupers, avait perfectionné une excellente éducation littéraire et scientifique, et assez étudié la géométrie et la métaphysique pour comprendre Leibniz et Newton : telle était la personne avec laquelle il forma cette liaison célèbre, qui dura plus de quinze ans et ne fut rompue que par la mort. A part quelques orages, nés du choc de deux caractères chacun d'une pétulance et d'une vivacité extrême, Voltaire, dans cette période de sa vie, connut le véritable bonheur. « Il était réellement sous le charme, dit M. Sainte-Beuve; il admirait Mme du Châtelet, il la proclamait sublime, il la trouvait belle, il se plaît à donner son adresse chez elle. » Voltaire cependant ne se fixa pas tout d'abord définitivement à Cirey : la retraite continue ne date que de 1736; jusque-là ce sont des refuges rapides, des apparitions. Mais il avait l'heureuse faculté de pouvoir travailler partout, et à peine est il arrivé, toujours courant depuis Autun, dans cette habitation où rien n'est préparé pour le recevoir, qu'il continue *Alzire*. Il écrit encore pour Mme du Châtelet un *Traité de métaphysique*, d'autant plus précieux qu'il n'était pas destiné à être imprimé et qu'il contient les véritables opinions de son auteur sur Dieu et sur l'âme. Tout en se livrant à ces graves méditations philosophiques, il augmente, dans ses heures de gaieté souvent trop libertine, le nombre des chants de *la Pucelle*, qui, commencée peut-être dès 1730, en complait déjà huit au commencement de 1735 (2). Puis il interrompt ces travaux pour aller trouver au camp de Philipsbourg le duc de Richelieu, sans pouvoir cependant prévenir un duel funeste entre ce dernier et le prince de Lixen (juillet 1734). De retour à Cirey, il se fait maçon, et avec une étonnante activité surveille les nombreux ouvriers auxquels il a livré le château et les jardins, tout en écrivant, « au milieu des plâtras », le conte de *la Mule du Pape*, et la comédie de *l'Échange, ou Quand est-ce qu'on me marie* (1), qui cette même année inaugura le théâtre de Cirey. Cependant l'orage qui l'avait jeté à Cirey, après s'être un moment dissipé, sembla grandir de nouveau, et Voltaire, prenant l'alarme sur un avis qui lui était venu, crut devoir partir en plein mois de novembre et passer pour plus de sûreté à Bruxelles, pendant que la nouvelle duchesse de Richelieu et d'autres amis tâchaient d'apaiser le garde des sceaux Chauvelin. Voltaire aurait pu céder aux offres brillantes qui lui furent faites alors par la cour de Russie; il refusa cependant, et préféra Cirey à Saint-Pétersbourg. « Il n'y a que mes amis, écrivait-il alors, qui puissent me faire rester en France. » La résolution prise, il ne songea plus qu'à s'y établir le mieux possible. Mme du Châtelet fit merveille. « Elle est devenue, écrivait-il, architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes, et trans-

(1) Il est probable que cette sévérité n'était qu'apparente, car le garde des sceaux Chauvelin, tout en signant l'ordre d'arrêter Voltaire, en instruisit officieusement d'Argental, son *bon ange*, qui se hâta d'envoyer un courrier à Monjeu près d'Autun.

(2) *La Pucelle* tient trop de place dans l'existence de Voltaire, pour qui elle fut un sujet de crainte autant que de distraction littéraire, pour qu'on n'indique pas ici la destinée de ce poëme. En 1736, Voltaire écrivait : « Il y a dix ans que je refuse d'en laisser prendre copie, » ce qui en placerait les premiers vers en 1726, bien que cette date soit sans doute prématurée. Au commencement de 1735 il en existait déjà huit chants; au milieu de cette même année le neuvième était fait. En 1736, Mme du Châtelet mit sous son sequestre amical les dix chants déjà écrits. Le onzième fut terminé en 1738, et le fameux chant de l'âne était composé avant la mort de Mme du Châtelet. Le quatorzième et le quinzième furent écrits en 1752 et 1753, au milieu des déboires du séjour de Prusse. Lors de l'aventure de Francfort, Collini en cacha le manuscrit dans sa culotte. Tout en multipliant les copies de ce poëme, dont l'une était par lui-même envoyée à Mme de Pompadour en juillet 1755, il se plaignait de leur existence au lieutenant général de police et le priait de faire des recherches à ce sujet (juin 1755). Suivant Palissot, Voltaire était lui-même l'origine de ces copies, qui, toutes différentes les unes des autres et remplies « de vers détestables et de turpitudes révoltantes », qu'il fournissait à dessein, lui offraient l'occasion et le moyen de « désavouer hautement un ouvrage qui semblait devenir l'objet des spéculations d'une foule de corsaires ». C'est ainsi qu'il put écrire, tout en les répudiant, les vers célèbres du chant deuxième sur Mme de Pompadour :

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma...

et l'hémistiche célèbre du chant quinzième sur Louis XV:

Qu'on méprise et qu'on aime,

vers que La Harpe et M. Beuchot n'ont pas hésité à lui attribuer. En 1755 parut la première édition subreptice de ce poëme, sous ce titre : *La Pucelle d'Orleans, poëme par M. de V***; Louvain, 1755, in 12. L'ex-capucin Maubert en était l'éditeur. Les quinze chants de cette édition correspondent aux chants I-VII, X-XV, XX et XXI de l'édition Beuchot. Parmi les éditions qui suivirent, il faut citer : *La Pucelle d'Orléans, poëme héroi-comique;* Londres, 1756, in-32. Elle est divisée en dix-huit chants, parmi lesquels figurent pour la première fois celui de *Corisandre*, alors le quatorzième, et dans le dix-huitième le trop fameux épisode de l'âne, que Voltaire déclarait *intolérable*, deux morceaux qui disparurent dans l'édition authentique de 1762. — Celles de Genève, 1757, 2 vol. pet. in-8°; de Londres, 1761, pet. in-12, et pet. in-8°. La première édition avouée est celle de 1762, sous ce titre : *La Pucelle d'Orleans, poëme divisé en vingt chants, avec des notes; nouvelle édition, corrigée sur les manuscrits de l'auteur;* s. l. (Genève), 1762, in-8°, fig. Elle contient cinq chants nouveaux, les VIII, IX, XVI, XVII et XIX de l'édition Beuchot. *Corisandre* et l'épisode de l'âne n'y existent pas. — En 1764 parut, dans le volume intitulé *Contes de Guillaume Vadé*, un *chant détaché d'un poëme épique*, que Voltaire appelait *la Capilotade*, et qui a formé depuis le chant XVIII de *la Pucelle*. Ce nouveau chant avait été composé en 1761; il fut réuni pour la première fois à *la Pucelle* dans l'édition de 1773 et porta à vingt-un le nombre total des chants.

(1) Appelée d'abord *le Comte de Boursoufle* et impr. à Vienne en 1761, elle a été représentée sous le même titre, en 1864, sur la scène de l'Odéon.

forme les cheminées en escaliers. Elle change des guenilles en tapisseries, elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. » Mais ce n'était plus cependant l'hospitalité de Mme de Fontaine-Martel, qui ne se payait qu'en reconnaissance; Voltaire, qui avait dès lors près de 80,000 livres de rente, y contribuait largement : aussi Mme du Deffand pouvait-elle, sans calomnie sinon sans médisance, décocher ce trait à l'adresse de la *divine Émilie* : « C'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant elle lui doit *ce qui fait vivre* dans le siècle présent (1). »

Vers cette époque Voltaire écrivait : « Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation... » ou encore, en parlant des Muses : « Je les aime toutes les neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut ». Sa vie était en parfait accord avec ces maximes. Sans parler du *Siècle de Louis XIV*, auquel il ne se mit sérieusement qu'au commencement de 1735, il commençait à s'associer aux études de Mme du Châtelet sur la physique et la géométrie. Ces nouveaux travaux, tout en étant sans doute une erreur de vocation, prouvent du moins l'étendue et la flexibilité de son génie. Rassuré momentanément sur les dispositions des ministres à son égard, il revint à Paris avec Mme du Châtelet (30 mars-7 mai 1735), et profita de ce séjour pour tenter une représentation de *la Mort de César*, tragédie commencée à Wandsworth, retouchée depuis, et qui fut jouée au collége d'Harcourt, le 11 août de cette année. Mais telles étaient les défiances qui existaient contre lui qu'il ne put obtenir de privilége pour l'impression, et qu'il dut courir les chances d'une publication furtive (2). Critiquée très-violemment par l'abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les écrits modernes*, cette pièce, où Voltaire disait « qu'il y avait de la férocité romaine », se faisait remarquer par l'absence de tout amour, ressort ordinaire de l'action dramatique, et que Voltaire sembla un moment considérer comme indigne de la grandeur et de la simplicité tragiques.

Après avoir été passer deux mois à la cour de Lunéville, où déjà il avait des amis, Saint-Lambert par exemple, il revint à Cirey parler de Locke et de Newton avec Algarotti et Mme du Châtelet. Il y était encore lorsque, le 27 janvier 1736, fut jouée à Paris avec un très-grand succès sa tragédie d'*Alzire*, dont le troisième acte est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la scène française. Le 10 octobre suivant il obtenait un nouveau triomphe, avec la comédie de *l'Enfant prodigue*, la meilleure qu'il ait faite, et qui fut alors représentée sous le voile de l'anonyme. Cependant, par un contraste qui choque trop souvent dans la vie de Voltaire, en même temps qu'il écrivait ces beaux vers d'*Alzire* inspirés de la morale chrétienne la plus pure, il s'abandonnait contre le malheureux J.-B. Rousseau à des invectives qui ne relèvent même pas la médiocrité de *la Crépinade*, de l'*Ode sur l'Ingratitude*, et de cette *Vie de Rousseau*, qu'on est obligé, malgré ses dénégations, de lui attribuer.

L'apparition du *Mondain* vint exciter contre lui une nouvelle persécution. Le prétexte en fut sans doute quelques plaisanteries sur Adam et Ève, contenues dans ce poëme badin, qui aujourd'hui doit surtout être signalé comme le premier des écrits nombreux dans lesquels Voltaire fit l'apologie du luxe et des arts. Menacé peut-être de la Bastille, il se hâta, au milieu de l'hiver, de fuir en Hollande (1) (fin déc. 1736). Peu de mois auparavant, le 8 août 1736, il avait reçu de Frédéric, prince royal de Prusse, une lettre, début d'une correspondance qui eut plus d'une vicissitude, et dans laquelle cet héritier présomptif d'une couronne lui « promettait de conserver dans le sein du secret les manuscrits qu'il trouverait à propos de cacher aux yeux du public, et de se contenter d'y applaudir en son particulier ». Sollicité, à l'approche de ce nouvel orage, par Frédéric et par le duc de Holstein-Gottorp de se réfugier auprès d'eux, Voltaire ne céda pas encore à la tentation. Cette prudente conduite lui était surtout inspirée par Mme du Châtelet, qui ne cessa de lui recommander le plus grand *incognito*, ainsi que la plus exacte sévérité sur le choix des écrits destinés à ses éditions de Hollande. Voltaire n'en tint pas tout à fait compte, et, au grand déplaisir de son amie, il adressa à Frédéric une copie de sa *Métaphysique* : « Il faut à tout moment le sauver de lui-même, s'écriait Mme du Châtelet, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. » Le séjour de la Hollande ne fut pas en effet pour lui sans quelques vicissitudes : retiré d'abord à Leyde, sous le nom de Revol, et logé chez le libraire Ledet, un de ceux que ses ouvrages avaient enrichis, il travaillait à achever ses *Éléments de Newton*, commencés à Cirey et qu'il voulait faire imprimer, lorsque la vieille inimitié qui existait entre lui et le poëte Rousseau lui suscita

(1) L'appartement de Voltaire et celui de Mme du Châtelet étaient ornés avec toute l'élégance coquette du dix-huitième siècle. Voltaire habitait une petite aile du château. « C'était, dit Mme de Graffigny, des encoignures de laque admirable, des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet, une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent. » Venait ensuite une galerie ornée de statues, où Cupidon avec la célèbre épigraphe, d'instruments de physique et d'astronomie.

(2) Cette tragédie, qui est loin d'être une tragédie de collége, et qu'on a appelée « une belle étude d'après Corneille et Shakespeare », en eut cependant d'abord la destinée. On peut en effet remarquer qu'après avoir été jouée chez le comte de Toulouse, à Vernon-sur-Seine (21 août 1736), elle le fut en 1748, par les jeunes pensionnaires du couvent de Beaune, pour lesquelles Voltaire composa tout exprès un prologue. Le 21 août 1743 elle fut représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français.

(1) Il avait quitté Paris en juillet 1736 : il n'y retourna plus qu'en août 1739.

de nouveaux ennuis. A l'en croire, il paraîtrait que celui-ci avait répandu le bruit qu'il « venait d'être condamné en France à une prison perpétuelle, et qu'il se disposait à prêcher l'athéisme à Leyde ». Ce qui est vrai, c'est que Voltaire rimait tout simplement alors la *Défense du mondain*, qu'il appelait un « petit essai de morale mondaine », et où il cherchait à prouver « que ceux qui crient contre *le luxe* ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur ». On est un peu étonné que ces doctrines, à une époque qui n'était pas assurément celle des lois somptuaires, parussent si fort suspectes aux ministres de Louis XV.

Au reste le danger ne fut pas de longue durée, car Voltaire crut pouvoir revenir à Cirey à la fin de février 1737. Toutefois, l'alarme avait été assez vive pour qu'il ne reparût plus à Paris, jusqu'en 1739, et qu'il se fixât définitivement à Cirey, d'où il pouvait assez prudemment encore braver les persécutions, plus bruyantes du reste qu'efficaces, dont il était l'objet. Son genre de vie était à la fois celui d'un auteur laborieux, infatigable et d'un homme du monde qui ne néglige rien des devoirs de la société. Après un déjeûner au café, qui se prenait dans sa chambre, et que suivait une assez courte conversation avec ses hôtes, il se mettait au travail, et « il fallait, à neuf heures du soir, l'arracher à son secrétaire pour le souper ». A table « son valet de chambre, dit Mme de Graffigny, ne quitte point sa chaise, et ses valets lui remettent (au valet de chambre) ce qui lui est nécessaire, comme les pages aux gentilshommes du roi.. Il a une façon plaisante d'ordonner.., il ajoute toujours en riant : *Et qu'on ait bien soin de Madame* ». Au salon les plaisirs de l'esprit abondent. Les hôtes les plus fréquents y sont Maupertuis, avec lequel Voltaire en est encore à l'admiration, Clairaut, le président Hénault, Helvétius, Bernoulli, Algarotti, dom Calmet, l'abbé de Breteuil, bon vivant, gai, spirituel, un peu plus tard Saint-Lambert et l'abbé de Voisenon, qu'on appelle l'abbé *Greluchon*. Le théâtre est aussi une grande affaire : on y joue la tragédie, la comédie, la farce et jusqu'aux marionnettes. On en arrive à ce point de répéter et de jouer « en vingt-quatre heures trente-cinq actes ». Voltaire montre la lanterne magique, « avec des propos à mourir de rire, où il fourre la coterie de M. de Richelieu, l'histoire de l'abbé Desfontaines, le tout sur le ton savoyard ». Les premiers ouvrages que Voltaire produisit dans cette retraite furent les *Éléments de la philosophie de Newton* (Amst., 1738 (1), in-8°), et l'*Essai sur la nature du feu et sur sa propagation* (2). Dans le premier de ces ouvrages Voltaire résumait et vulgarisait les grandes découvertes de Newton : mais il ne serait pas juste, comme on l'a fait, de lui attribuer exclusivement l'honneur d'avoir révélé ce grand génie à la France. Dès 1724 Maupertuis avait prêché déjà le newtonianisme à l'Académie des sciences, et même au grand applaudissement de Voltaire, et son *Discours sur la figure des astres* avait paru en 1732. Mais il faut remarquer que Voltaire en se faisant l'apôtre des théories de Newton n'était pas poussé par l'amour seul de la science : à son insu peut-être le système de l'attraction, « ce système qui, comme dit Montesquieu, soulage si fort la Providence », plaisait beaucoup à son esprit, parce qu'il venait en aide à l'incrédulité en rendant en quelque sorte Dieu inutile dans l'univers.

Ces premières années de séjour à Cirey, consacrées presque exclusivement aux sciences, ont été souvent reprochées à Mme du Châtelet comme un attentat contre le génie poétique de Voltaire, qu'elle semblerait avoir ainsi détourné de sa véritable vocation, celle des lettres. S'il est vrai qu'il lui soit échappé parfois de traiter Tacite « de bégueule qui dit des nouvelles de son quartier » et qu'elle ait un peu trop retenu sous clef l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, il est plus exact encore de dire que ce ne furent là que des excès passagers de jalousie scientifique, et qu'elle écrivait elle-même : « Il aurait bien tort d'abandonner les vers : il ne les a jamais faits si facilement, et sa plume peut à peine suivre le torrent de ses idées. » Quant à Voltaire, il sut très-bien rester fidèle aux vers, aux épîtres, aux tragédies, à l'histoire, à tout son passé enfin, et il écrivait : « Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques. Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art. » On peut même dire que Mme du Châtelet ne fut pas sans exercer une heureuse influence sur le talent de Voltaire en en modérant les écarts et en lui inspirant un respect de lui-même qu'il oublia trop souvent depuis. Non-seulement en effet elle s'efforçait de lui faire mettre plus de prudence et de réserve dans ses écrits et dans sa conduite, et tenait, par exemple, sous sa garde personnelle le manuscrit de *la Pucelle*, dont tant qu'elle vécut le roi de Prusse lui-même ne put obtenir aucune copie, mais encore elle contint plus d'une fois son humeur satirique et cette violence de bile qui le portait à épuiser les traits du sarcasme sur ses ennemis. Elle ne réussissait pas toujours, témoin ce pamphlet du *Préservatif* (1), que Voltaire lança en 1738 contre Desfontaines, et qu'il rendit encore plus cruel en le faisant précéder d'un frontispice et de vers véritablement odieux. C'était appeler les représailles, et Desfontaines, rendant libelle pour libelle, publia sous le voile de l'anonyme *la Vol-*

(1) Cette première édition ne contenait qu'une partie de l'ouvrage de Voltaire, le libraire l'ayant fait achever par un mathématicien du pays. En 1741, Voltaire en donna une édition authentique; Londres (Paris), in-8°.

(2) Mémoire composé pour un concours ouvert par l'Académie des sciences, et inséré dans le t. IV des prix de cette compagnie, ann. 1738.

(1) *Le Préservatif, ou Critique des Observations sur les écrits modernes*; La Haye (Paris), nov. 1738, in-12, sans nom d'auteur. Mouhy ne le signa point, comme on l'a dit; il se contenta de l'éditer.

tairomanie, *ou Lettre d'un jeune avocat en forme de Mémoire* (1738, in-12), dans laquelle il avait accumulé toutes les anecdotes scandaleuses que l'envie et la calomnie avaient pu inventer ou débiter contre son adversaire. Voltaire en éprouva d'abord une véritable stupeur d'indignation, augmentée encore par le lâche silence de Thieriot, dont le témoignage aurait pu anéantir les plus fâcheuses imputations de Desfontaines. Mais bientôt, avec une activité prodigieuse et une incroyable habileté de procureur, il s'engagea dans toutes les procédures d'une action criminelle. Telle était son irritation qu'il se crut à peine satisfait par un désaveu écrit de Desfontaines, et qu'il se donnait du moins le plaisir de le faire publier dans *la Gazette d'Amsterdam* (4 avril 1739). Sans doute Voltaire était vengé, mais mal vengé, et aux regrets d'avoir perdu son temps à obtenir médiocrement justice. « Ne parlons plus de Desfontaines, disait-il... Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. » La comédie de *l'Envieux* (1), composée à la fin de 1738, et dans laquelle il avait voulu peindre son ennemi, n'était en effet ni un bon ouvrage ni même, comme il le croyait « une bonne action »; et il fallut toute l'influence de Mme du Châtelet pour le dissuader de faire représenter cette sorte de libelle sur la scène française. Ce fut probablement pour regagner, comme il le disait, le temps perdu qu'il composa en quelques jours *Zulime*, tragédie « pleine d'amour », dans laquelle il s'était inspiré du *Bajazet* de Racine, et qui cependant fut jouée sans succès, le 8 juin 1740. A cette année se rapportent encore l'opéra de *Pandore*, la comédie de *la Prude*, imitée de Wycherley, et d'autres écrits qu'on pourrait appeler *les petites œuvres de Cirey*. Mais on doit aussi dater de ce séjour les beaux *Discours sur l'homme* (1738), restés les modèles de la poésie didactique et philosophique.

La correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse était devenue de plus en plus suivie; c'était un échange continu de vers et d'épîtres, vraies galanteries de prince à homme de lettres. A la fin de mai 1740, Frédéric étant monté sur le trône, Voltaire, qui déjà mettait sa plume au service du nouveau souverain, en écrivant *le Sommaire des droits du roi de Prusse sur Herstall*, ne résista pas au désir d'avoir une entrevue avec celui qu'il commençait à appeler *le Salomon du Nord*. Elle eut lieu, près de Clèves, dans le château de Meurs. Voltaire l'y trouva au lit, avec la fièvre. « J'aperçus dans un cabinet, a-t-il raconté, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi, qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls. » L'intimité devint bien vite plus grande. Algarotti, Kaiserling, Maupertuis accompagnaient le roi de Prusse, qui avait avec lui plus de littérateurs que d'aides de camp. On soupa, et « l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté, et des androgynes de Platon ». Cependant les instances et les offres de Frédéric ne purent déterminer Voltaire à le suivre à sa cour. *L'ultima ratio regum*, dont celui-ci usait en ce moment même envers les Liégeois, lui avait sans doute donné à réfléchir sur la différence qu'un roi peut mettre entre ses actions et ses écrits. Mais il entrait assez facilement dans la faiblesse des hommes en général, et des rois en particulier, et, après avoir beaucoup loué *l'Anti-Machiavel*, il mit l'auteur assez à l'aise sur cet ouvrage d'*avant le règne*. « Le dernier conseil, disait-il à Frédéric, que Machiavel eût donné à un roi eût été de le réfuter. » Il fit plus. Après trois ou quatre jours passés dans cette royale compagnie (11-15 septembre 1740), il se rendit, au grand déplaisir de Mme du Châtelet, en Hollande pour obtenir du libraire van Duren la suppression d'un livre qui pourrait un jour mettre le prince en contradiction avec l'auteur. La négociation fut longue et infructueuse. En vain Voltaire mit au service du roi de Prusse l'expérience, un peu rusée (1), dont il était pourvu en cette matière. Le livre parut, par lui corrigé et orné d'une préface. Frédéric d'ailleurs n'était pas « fâché d'être imprimé » et pensait peut-être que le meilleur conseil que lui aurait donné Machiavel eût été de le réfuter. Ce fut pour le même objet que Voltaire, retardant encore son retour à Cirey, se rendit à Berlin, où il put cette fois voir le roi de Prusse dans sa gloire, et fort occupé des préparatifs secrets pour ce coup de main que l'histoire a appelé la conquête de la Silésie et dont la mort de l'empereur Charles VI lui fournit l'occasion (20 octobre-3 décembre 1740). Il revint bientôt à La Haye, et de là, par mer, à Bruxelles, où ayant pris Mme du Châtelet, que des affaires avaient retenue jusque-là dans cette ville, il « retourna enfin philosopher dans la retraite de Cirey ».

Dans cet intervalle de paix, il acheva *Mérope* et *Mahomet*, que, contrairement à ses habitudes, il mit et remit sans cesse sur le métier, et s'occupa des deux plus importants ouvrages qu'il ait écrits en prose, *le Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs des nations*. La tragédie de *Mahomet*, qu'il avait terminée à Bruxelles, fut jouée pour la première fois à Lille, où résidait alors sa nièce, Mme Denis. Interprétée par une troupe excellente, dont faisaient partie La Noue et Mlle Clairon (avril 1741), elle obtint

(1) Voltaire en avait donné par charité le manuscrit à l'abbé de La Mare; elle fut imprimée pour la première fois en 1834, Paris, in-8°

(1) « Je dis à van Duren, raconte-t-il, que je ne venais que pour corriger quelques pages des manuscrits..., mais ayant obtenu six chapitres à la fois, je les ai raturés de façon, et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage. »

un succès qui engagea Voltaire à faire de nouvelles tentatives pour que cette pièce fût représentée à Paris. Arrivé dans cette ville au commencement de février 1742 (1), il vit la cour et ses amis les plus puissants, et obtint enfin de la faire jouer au Théâtre-Français, le 9 août. Elle réussit, mais il devint bientôt si visible que les traits dirigés contre le fanatisme musulman l'étaient en réalité contre la religion catholique, que le cardinal de Fleury, qui avait d'abord lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer. Desfontaines et un nommé Bonneval avaient fort contribué, il est vrai, à ce résultat (2). Voltaire alors employa une tactique qui lui était habituelle : il paya d'audace, et dédia *Mahomet* au pape lui-même. Dans ce siècle, où rien n'était sérieux, hommes ni choses, Benoît XIV crut devoir être aussi rusé, ou pour mieux dire aussi léger que Voltaire, et accepta la dédicace avec force louanges et bénédictions apostoliques. Le brillant succès de *Mérope*, qui suivit presque aussitôt (20 février 1743), mit décidément Voltaire au rang des premiers poëtes tragiques. Tel fut l'enthousiasme du parterre que, par une innovation glorieuse, il demanda l'auteur à grands cris, et que, porté en triomphe dans la loge de la maréchale de Villars, Voltaire, aux applaudissements répétés des spectateurs, dut être embrassé par la belle-fille de celle ci, la jeune duchesse de Villars. Un si éclatant succès semblait avoir désarmé l'envie, et Voltaire crut qu'il pouvait sans trop d'ambition aspirer au fauteuil académique, que la mort du cardinal de Fleury venait de laisser vacant (29 janvier). L'influence du duc de Richelieu et de la duchesse de Châteauroux lui avait déjà obtenu l'agrément de Louis XV, qui, dans un souper, avait annoncé que ce serait lui « qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal ». Pour désarmer tous les ressentiments, il avait même adressé à l'abbé de Rothelin une lettre où, avec sa facilité ordinaire à prendre tous les tons et à jouer tous les rôles, il n'épargnait pas les protestations d'attachement au catholicisme. Mais il échoua devant la ligue formée entre le ministre Maurepas, qui, en haine de la favorite, avait, à ce qu'il paraît, « juré de l'écraser », Languet de Gergy, archevêque de Sens, et surtout l'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, récemment pourvu de la feuille des bénéfices, et à qui il fit payer cher son opposition en lui infligeant le surnom d'*âne de Mirepoix*. L'Académie préféra à l'auteur de *la Henriade* et de *Mérope* un prélat dont les titres littéraires, si ce n'est le nom, sont encore inconnus, Paul d'Albert de Luynes, évêque de Bayeux ; et il ne faut peut-être pas s'étonner de cette préférence, tout ecclésiastique, si l'on songe que l'Académie ne comptait pas alors moins de dix-huit prêtres parmi ses membres. Cette exclusion piqua Voltaire d'autant plus au vif, que cette même année la quadruple élection de Marivaux, de Mairan, de Maupertuis et de Bignon en fit un cas de récidive, et il fallut tout l'ascendant que Mme du Châtelet avait sur lui pour qu'il ne courût pas jusqu'en Prusse se consoler auprès de Frédéric, qui avait très-habilement exploité l'irritation de l'auteur blessé. La postérité doit penser qu'il trouva dans l'amitié et dans l'estime du jeune Vauvenargues (1), avec lequel il entra alors en correspondance, une compensation qui n'était pas inférieure à ses ennuis.

Cependant le roi de Prusse venait, au grand désappointement de la France, engagée dans une guerre contre Marie-Thérèse, de signer avec cette princesse la paix de Breslau. Toute la politique de Louis XV tendait à lui faire reprendre les armes. Pour atteindre ce but, le comte d'Argenson, ministre de la guerre depuis le 7 janvier 1743, songea à employer Voltaire et à mettre à profit cette intimité du poëte avec Frédéric, dont toute l'Europe s'occupait alors. Voltaire accepta, non sans avoir préalablement usé de son nouveau crédit en faveur de son cousin Marchand et de ses demandes de *fournitures* d'armée, et partit pour La Haye, donnant assez malicieusement pour raison de ce voyage et les cabales dont il était victime et les avances de Frédéric (juin 1743). Logé à La Haye dans le *palais de la Vieille Cour*, propriété du roi de Prusse, il y passa près de deux mois à surveiller l'attitude des Hollandais et les forces que l'Angleterre avait dans ce pays, et à tâcher de faire refuser à celles-ci le passage sur le territoire prussien (27 juin-23 août). Cette mission diplomatique avait ses inconvénients, et il n'est pas bien sûr que Frédéric n'ait pas un peu regardé Voltaire comme un espion que la France lui envoyait. Mais sa situation s'éclaircit, les nuages se dissipèrent, et il partit pour Berlin, où le roi l'avait de nouveau sollicité de se rendre. Voltaire était véritablement dans l'enivrement de son zèle, et sous le charme de *l'Alexandre du Nord*, comme il appelait alors Frédéric. Entouré d'attentions et presque de prévenances par la margrave de Bareuth et par la princesse Ulrique, avec lesquelles il se lie par un galant commerce poétique, il compose pour cette dernière la charmante épître du *Rêve*, où l'esprit et la grâce ne brillèrent jamais d'un plus vif éclat, et qui, bien à tort, a passé pour avoir froissé la dignité jalouse du roi de Prusse. Tel est son enchantement qu'il semble avoir oublié complétement Cirey

(1) En attendant que le bel hôtel Lambert, acheté en 1739 par Mme du Châtelet, fût restauré et meublé, Voltaire habita avec celle-ci rue Traversière-Saint-Honoré, dans la maison qui avait appartenu à Mme de Fontaine-Martel, où il avait déjà demeuré et qu'il acheta en 1739.

(2) Voltaire retira sa pièce le 15 août, après la troisième représentation, et elle ne fut reprise que le 30 septembre 1751.

(1) Il se fit connaître à Voltaire par une lettre écrite de Nancy (avril 1743), dans laquelle il lui soumit un jugement littéraire sur les mérites comparés de Corneille et de Racine. Rien n'honore plus Voltaire que la sympathie avec laquelle il accueillit Vauvenargues et la sûreté de son goût pour discerner tout d'abord le génie du moraliste inconnu.

et Mme du Châtelet. A peine a-t-il quitté Berlin (30 août-12 octobre 1743), qu'il court, on ne sait pour quelle nouvelle mission diplomatique, les petites principautés voisines, Brunswick, Baireuth, etc. « Il est ivre absolument, il est fou des cours d'Allemagne », écrit Mme du Châtelet avec dépit. Ce ne fut en effet qu'au mois de novembre que Voltaire la rejoignit à Lille et qu'il partit avec elle pour Paris. Du reste il avait à peu près échoué dans sa mission, et était tout au plus parvenu à adoucir les railleries de Frédéric sur nos malheureuses troupes battues à Dettingen. Quant à ramener ce prince sur les champs de bataille par la crainte d'un retour des Autrichiens en Silésie,

Ils seront reçus, biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Telle avait été la conclusion de son hôte de Berlin, qui se crut sans doute dispensé de répondre autrement que par ce pont-neuf à un poëte diplomate Toutefois, en 1744, Frédéric prit de nouveau les armes, et il serait téméraire d'affirmer que le voyage de Voltaire à Berlin n'ait pas été pour quelque chose dans cette résolution. On le peut d'autant moins que tout prouve que ses services avaient été appréciés par la cour. Le remplacement du ministre Amelot par son ancien condisciple le marquis d'Argenson ne fit que l'engager davantage dans une voie où l'espoir d'avoir raison de ses ennemis, un peu de vanité (1), et beaucoup de cette activité d'esprit qui le dévorait sans cesse l'avaient jeté. Laissant de côté les travaux sérieux et de longue haleine, il se fait poëte de circonstance. Même dans la retraite de Cirey, dont « la félicité » lui est encore chère, il songe à la cour; il retouche l'opéra de *Pandore* pour les fêtes qu'on doit y donner, et compose le *Poëme sur les événements de l'année* 1744. Enfin, mettant sa plume au service de la politique du ministère, il écrit plus d'un *manifeste* diplomatique, parmi lesquels il faut remarquer celui qui précéda la descente de Charles-Édouard en Écosse (2).

Soigneux d'éviter le reproche qu'il avait adressé à M. de Maurepas, de « se brouiller avec toutes les maîtresses de son maître », Voltaire, après avoir fait sa cour à Mme de Prie, à Mme de Mailly et à Mme de Châteauroux, se voyait alors bien plus avant encore dans les bonnes grâces de la nouvelle favorite, Mme de Pompadour. Il l'avait souvent rencontrée dans ses séjours chez le duc de La Vallière, à Champs-sur-Marne, et visitée quelquefois à son château d'Étiolles. Aussi l'année 1745 nous montre-t-elle Voltaire à l'apogée de cette fortune de poëte courtisan qu'il eut la faiblesse de tenter. Le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne avait fait ordonner de grandes fêtes. Voltaire composa pour cette circonstance *la Princesse de Navarre* (1), comédie-ballet dont la musique était de Rameau, et qui fut représentée à Versailles, le 25 février 1745. Cet opéra, que Voltaire traitait lui même de farce de la foire, lui rapporta en honneurs de cour plus que tous ses précédents chefs-d'œuvre. Il reçut en effet le titre d'historiographe de France et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, avec permission de la vendre et d'en conserver le titre et les priviléges (2). Dans une société où la valeur publique des hommes empruntait beaucoup des dignités dont ils étaient revêtus, Voltaire ne dédaigna jamais ces distinctions honorifiques, dont il se servait à l'occasion et contre certaines gens. On le vit par la même raison se prévaloir plus tard de son titre de comte de Tourney, et solliciter celui de directeur des haras du roi dans le pays de Gex. Très-reconnaissant de ces faveurs, et devenu le poëte en titre de Louis XV, il écrivit coup sur coup le *Poëme de Fontenoy*, à l'occasion de cette brillante victoire dont il avait été immédiatement averti par le marquis d'Argenson, et l'opéra du *Temple de la Gloire*. C'était une flatterie directe adressée au roi. Sous l'emblème de Trajan vainqueur et pacificateur, couronné par la Gloire et introduit par elle dans son temple, qui se change aussitôt en *temple du Bonheur* (3), il avait voulu représenter Louis XV (27 novembre 1745). Malgré la musique de Rameau, l'œuvre était médiocre et donna lieu à une spirituelle et mordante critique de Fréron, dans ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Voltaire fut vivement ému de cette attaque d'un nouvel adversaire, qui prenait la place de Desfontaines, mort au mois de décembre 1745, mais moins peut-être que de la froideur avec laquelle Louis XV affecta de le tenir à l'écart. Avec une familiarité de louange qui était dans ses habitudes, il s'était

(1) « Ce n'était pas assez pour lui, dit Marmontel, d'être le plus illustre des gens de lettres, il voulait être homme de cour. Dès sa jeunesse la plus tendre, il avait la flatteuse habitude de vivre avec les grands. Or cette noblesse était admise aux soupers du roi. Pourquoi lui n'en était-il pas? C'était l'une de ses envies. »

(2) Ce fut dans cette circonstance qu'il connut pour la première fois le général de Lally, dont plus tard il devait défendre la mémoire.

(1) Cet opéra doit être surtout remarqué en ce qu'il devint l'occasion des premiers rapports de Voltaire avec J.-J. Rousseau. Celui-ci en effet ayant été chargé par le duc de Richelieu, qu'il rencontrait chez M. de La Popelinière, de faire quelques changements à la musique et aux paroles de *la Princesse de Navarre*, écrivit à Voltaire pour lui demander son agrément. La lettre et la réponse sont pleines de choses flatteuses. Voltaire était sans doute sincère dans ces premières politesses, bien que J.-J. Rousseau ait dit dans ses *Confessions* : « Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu : et la souplesse courtisane qu'on lui connaît l'obligeait à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit. » — Le nouvel opéra ainsi remanié fut joué le 22 déc. 1745, sous le titre des *Fêtes de Ramire*.

(2) Il s'empressa d'en profiter, et vendit cette charge 60,000 livres.

(3) Ce fut à cette occasion que, par allusion à ses quatre *Temples*, du *Goût*, de la *Gloire*, du *Bonheur* et de l'*Amitié*, Voltaire reçut de ses ennemis le surnom de *templier*. « Si j'osais, disait Fréron, je proposerais à l'auteur d'en construire un cinquième, *le Temple de l'Amour-propre*. »

approché du roi, auquel il avait dit : « Trajan est-il content ? » Le roi passa sans répondre (1).

Voltaire n'imita point Racine, et ne mourut pas du dédain royal. Il pensa seulement que le moment était venu de mettre à profit ses amitiés de cour, et se présenta de nouveau à l'Académie pour remplacer le président Bouhier. C'était la troisième tentative de ce genre qu'il faisait depuis 1730. Assuré de l'appui de M[me] de Pompadour, qui le protégeait encore, il ne voulut pas échouer cette fois devant l'opposition du clergé. En conséquence, il chercha avant tout à se concilier les Jésuites, et par eux l'ancien évêque de Mirepoix, que cependant, depuis l'élection de 1743, il n'appelait plus que l'*âne de Mirepoix*. De là la lettre véritablement singulière qu'il écrivit au P. de La Tour, et dans laquelle, après un éloge pompeux des Jésuites, il faisait cette profession de foi : « Que si jamais, disait-il, on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de la paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui ; je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. » Ces contradictions sont trop fréquentes dans la vie de Voltaire pour qu'on s'en étonne. Ce fut en effet un des plus grands vices de son caractère, bien que peut-être un des éléments les plus actifs de son talent, de croire que tous les moyens, mensonges, calomnies, démentis donnés à lui-même, étaient bons contre ses adversaires, et d'y glisser toujours assez d'ironie pour qu'il rassurât sans doute sa conscience en se persuadant que personne n'était plus dupe de lui qu'il ne l'était lui-même. Quoi qu'il en soit, le 9 mai 1746, Voltaire fut admis à l'Académie française, sans aucune opposition de la part de l'évêque de Mirepoix et avec la voix de Montesquieu, qui avait dit : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été. » Son discours de réception eut cela de remarquable qu'il y substitua le premier une discussion littéraire aux lieux communs qu'on y débitait d'ordinaire. Mais à côté de cette heureuse innovation « une légère teinte de pédanterie, dit M. Charles Nisard, une manière de juger les choses assez cavalière, un mépris finement déguisé de la contradiction s'y font remarquer à peu près à chaque page ». En parlant de ce discours, Voltaire avait dit que ce « serait le chant du cygne ». Voltaire vécut encore longtemps, et sous ce rapport ce ne fut pas son œuvre dernière ; mais l'Académie, à laquelle il gardait sans doute rancune, resta longtemps sans l'entendre. Les critiques acerbes dont Batteux, dans le journal de Fréron, accueillit son discours, une assez fâcheuse affaire qu'il eut au même sujet avec Travenol (2), violon de l'opéra, et qui donna lieu à d'injurieux mémoires publiés par l'avocat Mannoury, commençaient à lui faire regretter la retraite de Cirey, lorsque la faveur singulière dont tout à coup Crébillon le tragique devint l'objet de la part du roi et de M[me] de Pompadour lui ouvrit enfin les yeux sur la vanité de ses succès de cour et lui fit amèrement regretter les quatre années qu'il venait de perdre. Il était encore tout agité du dépit que pouvait lui causer l'impression au Louvre des tragédies de son rival, honneur qu'on lui avait constamment refusé, lorsqu'un incident, dont il pouvait craindre les suites, mit fin brusquement à cette période mondaine et stérile de sa vie et l'éloigna encore une fois de Paris. Il se trouvait, au mois de novembre 1746, à Fontainebleau avec M[me] du Châtelet : une perte considérable que celle-ci fit au jeu lui ayant fait adresser, en anglais, quelques observations qui n'étaient pas à la louange de la probité de certains joueurs, il pensa qu'il était prudent de se mettre à l'abri des moyens dont d'autres chevaliers de Rohan pourraient se servir pour venger leur honneur. De là sa fuite soudaine au château de Sceaux, auprès de la duchesse du Maine, qui pendant près de deux mois le cacha dans un appartement écarté, dont les volets restaient fermés tout le jour (novembre 1746). Voltaire y travaillait aux bougies, et composa dans cette retraite les premiers de ses romans, entre autres *Zadig* (1), « dont il descendait, dit M. Sainte-Beuve, chaque soir régaler la princesse, qui, n'ayant pas l'habitude de dormir, dormait ces nuits-là moins que jamais. » On aimait beaucoup le théâtre à cette petite cour, et plus d'une fois Voltaire y joua ses propres pièces ou celles des autres, tout en achevant sa comédie de *la Prude*, qu'il voulut bien ne pas intituler *la Dévote*, et qui fut représentée à Anet, au mois d'août 1747. M[me] du Châtelet l'accompagnait dans ses aimables résidences. Mais il faut bien dire que l'un et l'autre mêlaient à leur science et à leur esprit quelques travers qui firent quelquefois sourire à leurs dépens. Peignant un jour l'arrivée de M[me] du Châtelet et de Voltaire à Anet, la spirituelle mais méchante M[me] de Staal disait : « Ils apparaissent sur le minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés. » Tout le jour en effet était consacré à l'étude ; de là les mécomptes de la société frivole de la duchesse du Maine. « M[me] du Châtelet, ajoute la même charitable personne, est d'hier à son troisième logement... elle persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants, qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée. » En un mot la pétulance de la verve de Voltaire, comme la tournure d'esprit hardie et un peu

(1) Voltaire datait ainsi une lettre du 1[er] décembre 1745 : *A Versailles et jamais à la cour*.

(2) Voltaire, avec une intolérance qui lui est habituelle en matière littéraire, avait fait mettre en prison ce Travenol, comme distributeur de satires faites contre lui. Il se trouva que le fils de cet homme était le vrai coupable : de là un procès à fin de dommages-intérêts.

(1) Poursuivant son ressentiment jusque dans cette œuvre charmante, il avait peint Boyer dans le personnage de *Yebor*, et Maurepas dans celui de *l'Envieux*.

virile de sa compagne, étonnèrent cette cour vouée au bel esprit, tout ce petit monde ingénieux et apprêté auquel Fontenelle et La Motte avaient donné le ton.

Cependant Voltaire, écrivain de premier mouvement par excellence, et que les sentiments si divers et si prompts qui l'agitaient inspiraient bien plus que les pures conceptions de l'art, avait formé le projet de lutter avec Crébillon en refaisant une à une toutes les pièces de son rival (1). Dès 1747 il s'engagea dans cette voie, où il se condamnait à suivre un écrivain qu'il traitait de « barbare ». Il commença une tragédie de *Sémiramis*, sujet que Crébillon avait mis avec succès sur la scène en 1717. Il y travailla avec d'autant plus d'ardeur que la jeune dauphine, l'infante d'Espagne, s'intéressait à son œuvre et qu'il n'était pas encore assez entièrement détaché de la cour pour ne pas en concevoir quelques espérances. La mort prématurée de cette princesse, en le privant de cet appui, le décida sans doute à quitter Paris et à se rendre, avec Mme du Châtelet, à la cour de Lunéville (février 1748). La bonhomie du roi Stanislas, la liberté dont on jouissait à sa cour, les amusements de l'esprit et surtout ceux du théâtre, qui en étaient les plaisirs ordinaires, semblaient promettre à Voltaire le repos et la tranquillité d'esprit dont il avait besoin. Mais la liaison de Mme du Châtelet avec la marquise de Boufflers, l'amie fort tendre du roi, certaines intrigues de boudoir où l'on voulut lui faire jouer un rôle à son insu, ne tardèrent pas à augmenter les défiances que l'on conservait à Versailles contre Voltaire, et à lui aliéner de plus en plus l'esprit de la reine. Il s'en aperçut lorsque, *Sémiramis* étant achevée, il se rendit à Paris pour en préparer la représentation (mars-juin 1748). Depuis son séjour en Angleterre, Voltaire cherchait à faire une sorte de révolution dans l'art dramatique, en ajoutant au pathétique des situations, qui avait suffi à ses prédécesseurs, un appareil théâtral, tantôt pompeux, tantôt terrible, propre à frapper les yeux et à préparer les esprits. Il entendait donc que sa pièce, où apparaissait l'ombre de Ninus « fît pleurer, fît frissonner » ; c'était chose assez difficile en raison des habitudes d'une époque où la scène était encore encombrée de spectateurs. Voltaire, après beaucoup de démarches, obtint quelques réformes et une décoration où s'était évertué le talent pompeux des Slodtz, et telle que l'avait conçue son imagination. La première représentation eut lieu le 29 août 1748, et Voltaire, venu tout exprès de Commercy, y assista ainsi qu'à la seconde. Le tumulte qui s'y manifesta, et dont l'apparition de l'ombre de Ninus doit autant peut-être que les partisans de Crébillon porter la responsabilité, le forcèrent à refaire à la hâte un cinquième acte et à retrancher cette scène de terreur, qui était la conception la plus originale de sa tragédie. Très-docile aux critiques exprimées par l'amitié et surtout dans le secret de l'intimité, Voltaire n'admettait guère celles qui prenaient le public pour juge. La parodie de *Zoramis*, qui parut bientôt après sur le Théâtre de la Foire, l'irrita donc d'autant plus qu'il lui fallut employer toutes les ressources de son crédit pour empêcher qu'on ne fît à cette pièce les honneurs d'une représentation à Versailles.

Le 15 septembre 1748, Voltaire était de retour à la cour de Stanislas, qui résidait à Commercy; mais Mme du Châtelet était alors bien changée à son égard, et, par comparaison, peut-être trouva-t-il moins cruels les petits désagréments littéraires qu'il venait d'essuyer. L'année précédente en effet, à Lunéville et dans la société de la marquise de Boufflers, Mme du Châtelet avait rencontré Saint-Lambert, âgé alors de trente ans, et à qui une *Épître à Chloé* avait fait quelque réputation. Une intimité d'un caractère très-tendre n'avait pas tardé à s'établir entre eux. Lorsque Voltaire ne put douter plus longtemps de la vérité, et que sa douleur et sa colère se furent exhalées dans un premier éclat, il resta cependant l'*ami* de celle qui pendant quatorze ans avait fait le bonheur de sa vie, et pardonna à Saint-Lambert, en lui disant avec une résignation à demi risible et à demi touchante : « Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît, jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis n'est plus fait pour les plaisirs. » La blessure fut cruelle sans doute, mais les lettres étaient la grande, la seule passion de Voltaire; et comme elles avaient peut-être un peu contribué à son malheur, elles aidèrent aussi à l'en consoler. Il sembla en effet redoubler alors d'activité intellectuelle. Au milieu même des représentations de *Zaïre* et de *Mérope* que le roi de Pologne donne en son honneur, il aspire à de nouveaux succès sur la scène. Après avoir, sous l'aiguillon du *Catilina* de Crébillon, ébauché à grands traits cette *Rome sauvée*, où il se peindra si bien lui-même dans ce beau vers placé dans la bouche de Cicéron :

Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire,

il entreprend dans *Oreste* de lutter avec la sévérité du drame antique. *Nanine* (1) est achevée, et pendant que cette comédie, dont le sujet emprunté à *Paméla* de Richardson, est représentée avec succès à Paris (16 juin 1749), il compose pour le théâtre de Lunéville son badinage de *la Femme qui a raison* (2). Puis à

(1) Il reprit ainsi *Électre* dans *Oreste*, *Catilina* dans *Rome sauvée*, *Atrée* dans *les Pélopides*, et *le Triumvirat* dans la pièce de ce nom. Sans se demander s'il sortit victorieux de cette lutte, on peut remarquer que la représentation de *Sémiramis* (29 août 1748) sembla ranimer la vieille veine de Crébillon, qui, après vingt-deux ans de silence, donna au théâtre *Catilina* (12 décembre 1748), puis *le Triumvirat* (23 déc. 1754).

(1) Paris, 1749, in 12.
(2) Genève, 1760, in-12.

côté de ces œuvres de poésie et d'imagination, c'étaient encore d'autres travaux, que la postérité a un peu oubliés, mais par lesquels il entendait bien alors prouver que la charge d'historiographe de France n'était pas pour lui un vain titre. Tels étaient l'*Histoire de la guerre de* 1741 (1), pour laquelle il s'était fait ouvrir plusieurs dépôts d'archives; l'*Éloge des officiers qui sont morts dans la campagne de* 1741; le *Panégyrique de Louis XV*, et celui de *Saint Louis* (2), qui mit à la mode le genre philosophique dans la chaire. La publication du *Testament du cardinal de Richelieu*, dont la duchesse d'Aiguillon avait retrouvé le manuscrit, l'engagea vers la même époque dans une polémique qu'il soutint dans son opuscule des *Mensonges imprimés* (3), et dans laquelle son scepticisme historique le servit mal en le portant à nier l'authenticité d'un document dont la certitude fut établie par l'érudit Foncemagne. Dans les arts comme en philosophie et en politique, Voltaire professait surtout la doctrine de l'*utile*. C'est elle, jointe à un sentiment très-vif pour le luxe de son époque, qui lui inspira les écrits, si vifs et si agréables, des *Embellissements de Paris*, et du *Philosophe indien et le Bostangi*, *ou les Embellissements de la ville de Cachemire* (4). Mais si l'on doit se souvenir que bien des travaux d'art et d'assainissement exécutés depuis dans la capitale de la France n'ont été que la réalisation des vues de Voltaire en 1749, il ne faut pas non plus oublier qu'ennemi, comme tous les hommes du dix-huitième siècle, de l'art gothique et de la renaissance, il demandait la démolition de Notre-Dame « monument, disait-il, d'une architecture barbare », et celle de l'hôtel de ville, qui était selon lui « du plus mauvais goût du monde ».

C'est au milieu de cette activité littéraire merveilleuse, à la veille de *Catilina* et d'*Oreste*, pour lesquels il se préparait à « rappeler à Mme de Pompadour l'exemple d'Henriette d'Angleterre faisant travailler Racine et Corneille à *Bérénice*, que vint le frapper le coup le plus cruel qu'il ait jamais ressenti. Mme du Châtelet, après être accouchée d'une fille dans la nuit du 3 au 4 septembre 1749, mourut presque subitement à Lunéville, dans la soirée du 10 septembre, pendant que Voltaire et M. du Châtelet soupaient chez Mme de Boufflers. En apprenant la fatale nouvelle, il alla tomber au pied de l'escalier près de la guérite d'une sentinelle; et quand il recouvra un peu de calme, ce fut pour écrire à son ami d'Argental ces lignes, où l'on sent de véritables larmes : « Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. » Revenu à Cirey, où sa fortune, confondue depuis longtemps avec celle de son amie, nécessitait sa présence, il tint à l'égard de MM. du Châtelet une conduite aussi digne que désintéressée, mais où parfois prenaient place quelques intermèdes presque comiques. Ainsi, un jour le marquis voulant ouvrir le chaton d'une bague que portait habituellement Mme du Châtelet, Voltaire, qui savait que ce bijou contenait son portrait, tâcha vainement à l'en dissuader. Mais le mari, indocile, fut peut-être moins surpris que l'amant en voyant apparaître le portrait de Saint-Lambert. « Croyez-moi, monsieur, dit Voltaire, ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre. » Rentré chez lui, et seul avec son secrétaire Longchamp, il ajouta : « J'en avais ôté le duc de Richelieu, Saint-Lambert m'en a chassé : ainsi vont les choses de ce monde (1). » Marmontel, dans ses *Mémoires*, a raconté également comment Voltaire, de retour à Paris, et encore tout plein de sa douleur, en entretenait ses amis avec une vivacité très-sincère, et passait presque sans transition de cette émotion aux propos et souvent aux plaisanteries les plus contraires.

La mort de Mme du Châtelet ne brisa pas seulement le cœur de Voltaire, elle brisa aussi l'existence paisible et sûre qu'il s'était faite à Cirey. Elle le livra encore une fois à ses vivacités imprudentes et à de nouvelles aventures, qui eurent une grande influence sur le caractère, de plus en plus agressif et passionné, de ses écrits. « Privé de l'amie qui le fixait, a dit M. Sainte-Beuve, et qui tenait pour lui le gouvernail, il ne savait plus que devenir ni à quoi se rattacher. Il fut près de faire un coup de tête. Sa première idée était de se retirer à l'abbaye de Senones, auprès de dom Calmet, pour s'enfoncer dans l'étude; sa seconde idée fut d'aller en Angleterre auprès de lord Bolingbroke, pour se livrer à la philosophie. » Il prit un parti plus sage en revenant à Paris, où le poussait le désir de faire jouer *Rome sauvée* et *Oreste*, et où l'appelait la sollicitude affectueuse de ses *anges*, M. et

(1) On prétend que Voltaire cessa de travailler à cet ouvrage en apprenant l'arrestation de Charles-Édouard à l'Opéra (10 décembre 1748). Il fut imprimé malgré lui, Amst. (Paris), 1755, in-12; La Haye, 1756, in-12. Il forme aujourd'hui les ch. XLVII à L du *Siècle de Louis XV*.

(2) Ce *Panégyrique* fut prononcé par l'abbé d'Arty, dans la chapelle du Louvre, en présence de l'Académie française, le 25 août 1749

(3) La première partie en parut à la suite de *Sémiramis*, Paris, 1749, in-12 et la seconde à la suite d'*Oreste*, Paris, 1750, in-12.

(4) Voltaire, sur un sujet analogue, avait déjà composé en 1748 le poëme intitulé *la Police sous Louis XIV*.

(1) Pour être juste envers tout le monde, il faut ajouter que Voltaire eut bien aussi quelque tort envers Mme du Châtelet, et que ses longues absences en Prusse et dans les petites cours d'Allemagne, ses préoccupations d'écrivain plus que d'amant la firent beaucoup souffrir avant de la détacher de lui. « Que de choses à lui reprocher! écrivait-elle en 1748, et que son cœur est loin du mien ! Avoir à me plaindre de lui est une sorte de supplice que je ne connaissais pas. »

Mme d'Argental. Le 25 septembre 1749, il quitta Cirey pour n'y plus revenir (1).

IV. Paris : *Oreste*, *la Voix du sage et du peuple*. — Séjour en Prusse. 1749-1753.

Voltaire, après avoir passé quelques jours à Châlons et à Reims (2) pour « mettre, disait-il, un temps entre le coup qui l'avait frappé et son retour », arriva à Paris vers le 10 octobre 1749. Obligé de se créer un nouvel état de maison, et on pourrait dire une nouvelle existence, il s'était fait céder par le marquis du Châtelet l'appartement même que la marquise avait occupé rue Traversière-Saint-Honoré. « Je vous avouerai, écrivait-il alors à d'Argental, qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est pas désagréable. » En même temps il appelait auprès de lui sa nièce, Mme Denis, âgée alors de trente-neuf ans et qui n'était pas encore, ainsi que la représentent en 1779 les *Mémoires* de Bachaumont, « laide et grosse comme un muid ». Femme visant à la littérature, coupable déjà d'une comédie, *la Coquette punie*, que toute l'affection de son oncle ne put rendre supportable, elle plaisait à Voltaire par une passion prononcée pour le théâtre et par sa bonne volonté à prendre des rôles dans les pièces de son oncle. Le premier soin de Voltaire, assez grand seigneur pour faire jouer ses tragédies dans sa propre maison, avait été de disposer chez lui un petit théâtre intime où il conviait ses amis, et où un jeune homme, dont il avait deviné le génie tragique, Louis Le Kain, débuta au mois de février 1750. Toutefois il n'en faisait pas moins assidument sa cour à la duchesse du Maine, à laquelle il demandait docilement son avis sur ses « Grecs et ses Romains » (*Oreste* et *Rome sauvée*). Il reparaissait aussi à Versailles, et pour se concilier sans doute le dauphin, il corrigeait une tragédie de la belle-sœur de ce prince, Amélie de Saxe, reine des Deux-Siciles, et s'étonnait de ne pas trouver « une faute de français dans tout l'ouvrage ». Tout cela entrait un peu dans le système de « fortifications » qu'il préparait contre « l'assaut des barbares », c'est-à-dire contre les partisans de Crébillon. Le 12 janvier 1750 en effet eut lieu la première représentation d'*Oreste*, que, par une prédilection paternelle pour *Rome sauvée*, il avait voulu risquer avant cette dernière pièce, qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. Cette fois, renonçant à affaiblir la grandeur du sujet grec en y mêlant une intrigue amoureuse, Voltaire avait cherché à se rapprocher autant que possible de Sophocle. Le succès ne répondit pas à son attente. « Tout ce qui pouvait donner prise à la critique, dit Marmontel, témoin oculaire, fut relevé par des murmures ou tourné en ridicule. Le spectacle en fut troublé à chaque instant. Voltaire y vint, et, dans un moment où le parterre tournait en ridicule un trait de pathétique, il se leva et s'écria : « Eh, barbares! c'est du Sophocle! » Suivant son habitude, il céda au goût du public en refaisant à la hâte le cinquième acte de sa pièce, mais surtout il gourmanda le zèle de ses amis, et en particulier de la duchesse du Maine, à qui elle avait été dédiée. En vain *Oreste* obtint-il plus de faveur à la reprise qui en fut faite le 19, en vain la petite cour de Sceaux sembla-t-elle décerner à Voltaire le triomphe en le couvrant d'applaudissements dans *Rome sauvée*, où il déclama lui-même avec un feu extraordinaire le rôle de Cicéron (1), il commença à regretter d'être revenu à Paris, où il avait presque autant à souffrir de l'indifférence de ses amis que des cabales de ses ennemis. Dégoûté des gens de lettres, il ne l'était pas moins de la cour, où la froideur continue du roi, celle, plus récente, de Mme de Pompadour, qu'il avait blessée par une de ces paroles dont le ton flatteur ne faisait pas toujours passer la familiarité (2), et les défiances religieuses de la reine et du dauphin (3) causaient bien des mécomptes aux petites ambitions dont il ne pouvait pas se guérir. « La place d'historiographe, dit-il lui-même, n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle, en travaillant à l'*Histoire de la guerre de* 1741; mais malgré mes travaux Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. » Soit qu'il voulût faire consacrer par un titre public l'universalité de son génie, soit, comme il le raconte, qu'il cherchât à se « faire une espèce de rempart des Académies contre les persécutions », il poursuivit alors un double fauteuil à l'Académie des

(1) Ce fut dans ce dernier séjour à Cirey, au milieu des règlements de comptes et de succession, que furent brûlés un grand nombre de papiers ayant appartenu à Mme du Châtelet. Parmi ceux-ci on doit regretter une volumineuse correspondance, dont il n'est absolument rien resté.

(2) Un hasard poétique lui fit connaître dans cette ville un nommé Tinois, qu'il s'attacha comme secrétaire, qu'il emmena en Prusse en cette qualité, et dont il eut beaucoup à se plaindre.

(1) Cette représentation eut lieu le 21 juin 1750. Le Kain, qui y remplit le rôle de Lentulus Sura, a dit : « Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus pathétique et de plus vrai que M. de Voltaire; c'était en vérité Cicéron lui-même tonnant de la tribune aux harangues... »

(2) On lui attribuait ces vers adressés à Mme de Pompadour, qui trouvait qu'une caille servie à son diner était *grassouillette* :

Grassouillette, entre nous, me semble un peu caillette;
Je vous le dis tout bas, belle Pompadourette.

(3) Voici ce que Voltaire lui-même raconte à ce sujet : « Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage, intitulé *le Philosophe chrétien*. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac, et envoya le manuscrit à la reine, sa fille, la priant de lui en dire son avis... La reine manda au roi son père que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que Mme du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour Mme de Boufflers, et que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à M. le dauphin et à ses filles. » (*Lettre au duc de Richelieu*, août 1750.)

sciences et à celle des inscriptions et belles-lettres. L'échec qu'il éprouva lui fut d'autant plus sensible qu'il avait compté sur l'influence que le comte d'Argenson exerçait sur ces deux compagnies, et qu'il eut dès lors la juste mesure du mauvais vouloir de la cour à son égard. Enfin, Voltaire, sortant du domaine littéraire, où depuis quelque temps il semblait se renfermer, venait, dans deux opuscules, pleins de verve mais de hardiesse, de toucher à deux questions alors fort périlleuses. Défenseur de Montesquieu et de *l'Esprit des lois* dans son *Remercîement sincère à un homme charitable* (1), il commettait encore la généreuse imprudence de défendre contre le clergé cette ordonnance du contrôleur général Machault qui avait établi l'impôt du vingtième sur tous les biens et revenus sans exception. Mais cette égalité de l'impôt que prêchait Voltaire dans *la Voix du sage et du peuple* (2) était une idée révolutionnaire, qui fit bientôt reléguer au ministère de la marine le ministre qui l'avait conçue et persécuter de nouveau l'écrivain qui y avait applaudi. L'ancien évêque de Mirepoix « éclata » contre Voltaire, qui ne se savait pas si coupable. Cet ouvrage, en effet, dit-il avec un bon sens ironique, « soutenait les droits du roi; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent ». Ces dégoûts, les uns augmentés par une susceptibilité d'amour-propre qu'on peut blâmer, mais le plus grand nombre inspirés par un noble et juste souci de la dignité et de l'indépendance des lettres, déterminèrent Voltaire à céder enfin aux sollicitations du roi de Prusse et à accepter auprès de lui non pas seulement l'hospitalité d'un admirateur et d'un élève, mais des fonctions et des honneurs qui avaient le grave inconvénient de faire de lui un sujet, un officier de ce prince (3). Toutefois, la gravité de la résolution, son bon sens, qui était un pressentiment, le faisaient encore hésiter, lorsque quelques vers de Frédéric, évidemment prémédités, le décidèrent

(1) Amst., mai 1750, in-12. Cet homme charitable était J.-F. de La Roche, rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui ne cessait d'écrire contre *l'Esprit des lois*.

(2) Amst., 1750, in-12. Ce sujet lui inspira encore la facétie : *Extrait du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé Lettres sur le vingtième*. Il est juste de dire que dans ces deux écrits Voltaire traitait à côté bien des questions où il allait bien plus loin que le ministre. On y doit surtout remarquer un penchant à exagérer l'autorité du prince dans les matières ecclésiastiques et religieuses.

(3) Ce fut là en effet le thème principal des reproches, plus nombreux qu'on ne croit, qui lui furent faits alors, même par ses amis. Il s'en justifie ainsi auprès du duc de Richelieu : « Il fallait bien que j'acceptasse une pension, parce que les autres en ont, parce que lorsque je la rendrai il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir. »

On voit dans les *Mémoires* de Mme du Hausset que les marchands d'estampes criaient dans les rues : *Voilà Voltaire, ce fameux Prussien! Le voyez-vous avec son gros bonnet de peau d'ours, pour n'avoir pas froid? A six sous le fameux Prussien!*

tout à coup. Comment douter de l'effet que produisit sur Voltaire cette épître où ce prince disait au médiocre Baculard d'Arnaud (1) :

Bientôt sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pourrez *égaler* Voltaire,
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence;
Venez briller à votre tour,
Élevez-vous, s'il *baisse* encore;
Ainsi le *couchant* d'un beau jour
Promet une *plus belle aurore*.

Voltaire, irritable comme on le connaît, devait ou traiter le roi de Prusse à la manière d'un Desfontaines ou d'un Fréron, ou bien lui donner des preuves éclatantes que son génie était encore dans toute sa puissance. Il choisit ce dernier parti, le seul peut-être qu'il n'aurait pas dû prendre (2). Toutefois il ne laissa pas sans réponse le parallèle, plus politique qu'aimable, du roi de Prusse, et il se fit en quelque sorte précéder à sa cour par ces vers de fâcheux augure :

Quel diable de Marc-Antonin!
. . . .
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main
Lorsque vous caressez de l'autre!
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur
Pour le premier des rois illustres.

Ce fut le 24 ou 25 juin 1750 que Voltaire quitta Paris. Il ne devait plus y rentrer que le 10 février 1778 pour y recevoir un accueil enthousiaste et y mourir.

Frédéric II, dans les loisirs que lui avait faits la paix d'Aix-la-Chapelle, s'occupait plus que jamais de compositions littéraires : admirateur sincère du génie de Voltaire, il n'était pas fâché non plus d'avoir auprès de lui un maître dont les conseils seraient fort utiles à la correction et au lustre de ses propres écrits. Voltaire, quoiqu'il eût eu déjà plus d'une fois sujet de s'en repentir, ne dédaignait ni la société ni les faveurs des princes; aussi fut-ce avec une véritable joie qu'il se mit en route. « Je compte les heures, écrivait-il au *Marc-Aurèle de Potsdam*; elles seront longues de Compiègne à Sans-Souci. » Parti de cette ville, où il avait été demander l'agrément

(1) On doit remarquer que Baculard avait été protégé par Voltaire, qui l'avait patronné auprès du roi de Prusse.

(2) Il faut lire dans les *Mémoires* de Marmontel la scène de la lecture de l'ode de Baculard et de celle du roi de Prusse, faite par Voltaire. « Passant à l'ode du roi, dit-il, Voltaire lut un moment en silence et d'un air de pitié; mais quand il en fut à ce vers :

Voltaire est à son couchant;
Vous êtes à votre aurore;

il fit un haut le corps, et sauta de son lit, bondissant de fureur : « Voltaire est à son couchant et Baculard à son aurore! Et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme! Ah! qu'il se mêle de régner! » Nous avions de la peine, Thieriot et moi, à ne pas éclater de rire de voir Voltaire en chemise, gambadant de colère, et apostrophant le roi de Prusse. « J'irai, dit-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes; » et dès ce moment-là son voyage fut décidé. »

du roi de France (1), le 28 juin 1750, il n'arriva probablement que le 23 juillet à Berlin, après avoir visité les champs de bataille de Fontenoi, de Raucoux et de Laufelt, et avoir été plus de quinze jours retenu à Clèves par un retard survenu dans les relais que Frédéric avait donné ordre de préparer. Accueilli avec transport, comblé d'attentions et d'honneurs, décoré du titre de chambellan et de cet *ordre du Mérite* qui ne lui était pas indifférent, pourvu d'un traitement de 20,000 livres, il se crut transporté dans le pays de la liberté, de la philosophie et de la gloire. « Cent cinquante mille soldats victorieux, écrivait-il, point de procureurs; opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est vrai! » Il ne devait pas se maintenir au même degré d'enthousiasme. Cependant ce ciel de Prusse fut d'abord sans nuages, et les premières appréhensions dont Voltaire n'avait pu se défendre eurent bientôt disparu. Comment en eût-il été autrement lorsque, quelques jours après son arrivée, on le voit être le véritable héros d'une fête donnée en l'honneur de la margrave de Bayreuth, et comment aurait-il pu dès lors ne pas prendre Berlin pour la « brillante Athènes »? Quand « l'auteur de *la Henriade* y parut, dit Collini, il s'éleva parmi les spectateurs un murmure d'admiration au milieu duquel on entendait répéter : *Voltaire, Voltaire.* » Le spectacle « d'un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf », une représentation de *Phaéton*, le touchaient moins sans doute que « les bontés excessives du roi, » auquel il trouvait à la fois la docilité d'un élève volontaire et presque le génie d'un émule. « Il a plus d'imagination que moi, disait-il, mais j'ai plus de routine que lui... Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ses vers, il me remercie, il les corrige.. » En effet, tout en s'occupant du *Siècle de Louis XIV*, en retouchant *Rome sauvée*, qu'il gardait en réserve pour illustrer un jour sa rentrée en France, il consacrait à Frédéric II la plus grande partie de son temps. Le matin, pendant plusieurs heures, il travaillait avec lui ou revoyait ses écrits, le poëme de *la Guerre*, par exemple, ou l'*Histoire de Brandebourg*. Tâche aride! Le soir il soupait chez le roi en compagnie d'Algarotti, de d'Argens, de La Mettrie, de Maupertuis, de Pœllnitz, et là chacun, avec une liberté entière de parole, renchérissait sur les opinions philosophiques de Locke, de Bolingbroke et de Shaftesbury. « Jamais, a-t-il dit lui-même, on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris. Dieu était respecté; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés (1). » A côté du roi philosophe, Voltaire semblait être le philosophe roi. « Les plus grands personnages, dit Formey, briguaient la faveur de ses audiences », et Frédéric a dit lui-même dans l'*Éloge de Voltaire*, composé en 1778 : « Rien n'échappait à ses connaissances; sa conversation était aussi instructive qu'agréable, son imagination aussi brillante que variée, son esprit aussi prompt que présent; en un mot il faisait les délices de toutes les sociétés. » Peut-être aussi Voltaire aurait-il voulu faire les délices des Prussiens, en jouant auprès du roi le rôle d'un conseiller politique, car il aimait plus qu'on ne l'a remarqué à prendre part aux choses de gouvernement.

Au milieu même de ces premiers enivrements du séjour de Berlin, Voltaire n'était pas sans éprouver quelques secrètes inquiétudes. Tout en plaisantant sur la perte de son *historiographerie*, c'est-à-dire de son titre d'historiographe de France, que Louis XV venait de lui retirer pour le donner à Duclos (nov. 1750), il ne vit pas sans quelques regrets une mesure qui annonçait les mauvaises dispositions du gouvernement français à son égard (2). D'un autre côté, il commençait à ne plus être aussi certain que Frédéric II fût le plus accompli des monarques et sa cour le plus fortuné des asiles. Dès le mois d'août 1750 Maupertuis, l'ami du roi et le président de l'Académie de Berlin, était pour lui « l'insociable Maupertuis ». Il ne trouvait plus si bons les opéras de *Phaéton* et d'*Iphigénie en Aulide*, refaits par le roi et dont il estimait les vers « dignes du temps de Hugues Capet » (septembre 1750). Engagé dans un démêlé assez obscur avec Baculard d'Arnaud, où il s'agissait de connivence avec Fréron et, comme toujours, de manuscrits volés et publiés (3), il en appela à l'autorité de Frédé-

(1) Ce départ de Voltaire fut très-mal vu par Louis XV, qui se sentit un peu blessé des attentions du poëte pour un roi voisin et déjà presque ennemi. Cependant Mme de Pompadour « le chargea de présenter ses respects à Frédéric II ». Elle y mit, dit Voltaire, « toute la modestie, et des si *fossés*, et des *pardons* au roi de Prusse de prendre cette liberté! Je croyais que le compliment serait bien reçu du roi, il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas.* »

(1) On est quelque peu étonné de cet éloge sans restriction des soupers de Potsdam, et il est difficile de ne pas le trouver fort compromettant pour Voltaire lorsqu'on le rapproche de cette description qui le précède : « On soupait, dit-il, dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à Pesne, son peintre... C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes, des nymphes sous des satyres, des amours qui jouaient au jeu des Encolpes et des Gitons.... Les repas n'étaient pas souvent *moins philosophiques*. Un survenant qui nous aurait écoutés, en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grèce au b..... »

(2) Voltaire ne cessa jamais de chercher à atténuer l'effet fâcheux que son séjour en Prusse avait produit à la cour. « J'avoue, écrivait-il à Moncrif, que je ne me consolerais pas si Mme de Pompadour pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc de faire valoir mes raisons, mes regrets, mon attachement. » (17 juin 1751.)

(3) Ce fut à cette occasion qu'il renvoya son secrétaire Tinois, lequel fut remplacé par Collini.

ric, et Baculard dut quitter la Prusse. Ces rivalités déplaisaient beaucoup au roi, qui commença dès lors à être moins indulgent pour l'humeur intolérante du poëte. Voltaire lui-même, avec un bon sens que la passion ne pouvait obscurcir en lui, écrivait alors : « Mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur... On me fait plus que jamais patte de velours, mais.... » (24 nov. 1750). Ce n'était pas un faux pressentiment, et quelques semaines plus tard un procès qu'il soutint contre un certain juif nommé Hirschell, et où il s'agissait d'argent prêté et de diamants reçus en gage, devint la cause d'un premier refroidissement entre lui et le roi. Voltaire crut devoir se justifier, et il le fit avec la grâce et l'esprit qui lui étaient habituels; mais cette aventure laissa toujours un souvenir fâcheux dans l'esprit de Frédéric, qui écrivait vers cette époque : « Voltaire s'en tirera par une gambade, mais son caractère sera plus méprisé que jamais. » Quelques indiscrétions aigrirent bientôt ces premiers mécontentements. Voltaire en effet, avec plus de sincérité que de prudence, ne cachait pas à ses amis de France les bons offices qu'il rendait au monarque écrivain, et il s'intitulait volontiers son *blanchisseur* et son *teinturier*. En même temps il laissait parvenir à leur adresse les satires et les épigrammes que Frédéric avait composées sur Mme de Pompadour et l'abbé de Bernis, et, au mois de mai 1751, il était obligé de se disculper d'avoir répandu à Paris ce poëme du *Palladium* que Frédéric gardait aussi secret que Voltaire pouvait faire de *la Pucelle*. Au mois de juillet 1751 il y avait déjà assez de défiance au fond de l'esprit de Voltaire pour qu'il pût dire à Frédéric de ce ton plaisant qui faisait tout passer : « Ne me faites jamais de niches! » Mais lui-même ne donnait-il pas en ce point un mauvais exemple au roi de Prusse, s'il est vrai que dès cette époque il traçait dans son poëme de *la Loi naturelle*, dédié d'abord à la margrave de Bayreuth, le portrait suivant de ce prince :

Assemblage éclatant de qualités contraires,
Écrasant les mortels et les nommant ses frères,
Misanthrope farouche avec un air humain,
Souvent impétueux et quelquefois trop fin,
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse,
Pétri de passion et cherchant la sagesse,
Dangereux politique et dangereux auteur,
Mon patron, mon disciple et mon persécuteur.

Un peu de jalousie contre Maupertuis, dont l'esprit dans la conversation n'était pas toujours inférieur au sien, et pour lequel le roi de Prusse ne cachait pas sa préférence, fut la cause première de la fameuse querelle qui devait bientôt amener la brusque séparation du roi et du poëte. « Maupertuis, écrivait Voltaire au mois de novembre 1750, n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. » Une fois sur cette pente, rien n'était plus facile à Voltaire que de trouver dans les théories philosophiques ou scientifiques de Maupertuis une source inépuisable de railleries drôlatiques. Il ne put résister à la tentation, et il est très-probable que le roman de *Micromégas* fut plutôt dirigé contre le président de l'Académie de Berlin que contre le vénérable Fontenelle, dont il s'occupait alors beaucoup moins. S'animant de plus en plus à cette lutte de sarcasmes et d'épigrammes, il ne perdit pas l'occasion de se mêler à la querelle qui s'éleva en 1751 entre Kœnig et Maupertuis sur la *loi de la moindre action*, que le premier attribuait à Leibniz, tandis que le second s'en proclamait l'inventeur. C'est alors que Voltaire, prompt à tirer parti d'une de ces discussions de savants dont son esprit découvrait du premier coup le côté ridicule, composa, en 1752, la célèbre *Diatribe du docteur Akakia* (1). Dans cette bouffonne facétie il ne prenait pas seulement, contre Euler et de Merian, la défense de Kœnig, que l'Académie de Berlin venait de rayer du nombre de ses membres, il couvrait encore de ridicule le président de cette Académie et l'Académie elle-même. Frédéric, qui d'ailleurs estimait et aimait le caractère loyal et conciliant de Maupertuis, ressentit vivement cette attaque, dirigée contre une compagnie établie et protégée par lui. Aussi dès qu'il eut connaissance de cet écrit supplia-t-il Voltaire de le détruire. Le sacrifice fut même accompli en sa présence, et le manuscrit jeté au feu. Mais Voltaire en avait une copie, et il trouvait trop bonne sa facétie pour en priver le public. Une édition, imprimée en Hollande, circula bientôt dans Berlin, et alors le roi, non moins irritable que le poëte, donna l'ordre de faire brûler la brochure par la main du bourreau et sur la place d'armes. Cette exécution édifia tout à fait Voltaire sur les douceurs du séjour de Berlin, et le 1er octobre 1752 il écrivait ces lignes, bien différentes de celles dont il avait salué son arrivée dans cette ville : « Quel Platon que Maupertuis! Quelle académie! Quel siècle! et où suis-je? » Bientôt il ne songeait plus qu'à « s'échapper de chez madame Alcine ». C'est le nom qu'il donnait à celui qu'il qualifiait naguère de *Salomon du Nord*. Sans nier l'injustice des premières attaques de Voltaire contre Maupertuis, qui avait été son ami et auquel il avait même quelques obligations, on doit cependant ajouter que le singulier procédé de l'Académie de Berlin, excluant un de ses membres pour n'avoir pas été d'accord avec le président sur une question scientifique, avait bien quelque droit à encourir les railleries de Voltaire.

L'harmonie était ainsi troublée dans l'*église*, c'est-à-dire dans la société littéraire de Potsdam, lorsque l'arrivée de La Beaumelle à Berlin et la querelle de celui-ci avec Voltaire vint encore

(1) *Diatribe du docteur Akakia, médecin du Pape : décret de l'Inquisition et rapport des professeurs de Rome au sujet d'un prétendu président*; Rome (Berlin), 1752, in-8°; Rome (Leipzig), 1753, in-8°.

davantage diviser les esprits. Agé alors de vingt-quatre ans, La Beaumelle arrivait en droite ligne de Copenhague, où il avait professé les belles-lettres françaises; il voulait, disait-il, « voir Frédéric et Voltaire ». Il faut avouer qu'il avait quelque audace à compter sur la protection de celui-ci, s'étant fait précéder à la cour de Prusse par un livre intitulé : *Mes pensées, ou le Qu'en dira-t-on?* dans lequel on lisait ce passage, qui avait déjà fort irrité Voltaire : « Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne disait-il, on ne trouvera point d'exemple de prince qui ait donné 7,000 écus de pension à un homme de lettres à titre d'homme de lettres. Il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. » Ces lignes étaient assez difficiles à défendre; La Beaumelle l'essaya pourtant, dans une première entrevue, où il soutint « qu'elles étaient à la gloire de Voltaire encore plus qu'à celle du roi ». Explication évidemment aussi ridicule qu'audacieuse, mais dont Voltaire eut la faiblesse de faire presque une affaire d'État, en la rapportant à sa manière pendant un souper donné chez le roi. En effet, le parallèle établi par La Beaumelle entre Frédéric et les principicules de l'Allemagne, entre les bouffons auliques et les gens de lettres dont ce prince faisait ses amis, mit tout le monde mal à l'aise, et la situation de Voltaire en devint plus difficile. En vain Voltaire prétendit que le marquis d'Argens était seul auteur de la dénonciation, et que, quant à lui il avait presque mis la main sur la bouche de celui-ci en lui disant : « Taisez-vous donc, vous révélez les secrets de l'église ». Sa dénégation ne convainquit personne, et Maupertuis, pour lui faire pièce, crut ou feignit de croire à l'intention innocente de La Beaumelle. On comprend assez comment l'animosité de Voltaire contre celui-ci s'accrut de tous les griefs qu'il avait ou qu'il pensait avoir contre le président de l'Académie de Berlin. Il en résulta que Voltaire fit tous ses efforts pour rendre à l'auteur de *Mes pensées* le séjour de Berlin impossible, et ne fut peut-être pas tout à fait étranger à certain emprisonnement qui fut la suite d'une aventure galante de La Beaumelle avec une intrigante nommé M[me] Cocchius. Du moins La Beaumelle en fut convaincu, et aussitôt après sa sortie de la forteresse de Spandau il eut avec lui une explication violente dans laquelle, même en ajoutant foi à son récit, l'avantage de la modération resta à Voltaire (mai 1752-53). En vain une amie de celui-ci, l'aimable comtesse de Bentinck, s'efforça-t-elle de mettre fin à cette querelle ridicule, qui avait fait parler à Berlin presque autant de La Beaumelle que de l'auteur de *la Henriade*, La Beaumelle ne quitta Berlin, au mois de mai 1752, qu'en menaçant « d'examiner *le Siècle de Louis XIV* ». Cet ouvrage s'imprimait alors à Francfort, chez Walter; La Beaumelle se rendit dans cette ville, et vendit ses notes au libraire Esslinger, qui eut l'audace de donner une édition de cet ouvrage, *augmentée d'un très-grand nombre de remarques par M. de La B***. La critique était souvent brutale et injurieuse; mais il faut convenir que Voltaire mit à poursuivre le malheureux La Beaumelle un acharnement qui n'allait à rien de moins qu'à faire jeter le coupable « dans un cul de basse fosse ». Mettant habilement à profit quelques imputations fâcheuses des notes contre le régent, les Noailles et d'autres importants personnages, il sut intéresser le gouvernement à sa cause, et la confondit en quelque sorte avec celle de l'État. Il fit agir ses amis, et députa madame Denis au ministre d'Argenson pour lui dénoncer cet ouvrage. La Beaumelle fut mis à la Bastille (23 avril 1753) (1). Cette querelle n'était pas encore finie (2) que Voltaire, qui depuis la brûlure de la *Diatribe du docteur Akakia* sur la place des Gendarmes, le 24 décembre 1752, n'aspirait plus qu'à fuir la cour du roi de Prusse, parvenait, non sans peine, à rompre sa chaîne. Le travail, l'irritation surtout (3) avaient alors compromis gravement sa santé. Malade à Berlin, un bon congé, comme il le disait, aurait été le meilleur remède à ses maux; mais Frédéric ne lui envoyait que du quinquina. Cet envoi le servit cependant mieux peut-être qu'il ne le

(1) Nul doute que Voltaire n'ait demandé et n'ait surtout poussé le duc d'Orléans à demander l'emprisonnement de La Beaumelle; mais il ne paraît pas que cette plainte ait été la cause déterminante de la captivité de celui-ci. « Je viens de lire, dit le marquis d'Argenson dans ses *Mémoires*, l'écrit qui a causé l'emprisonnement du sieur La Beaumelle : c'est un portrait du roi de Prusse tel qu'il est.., c'est pour cela qu'on a emprisonné La Beaumelle, et non pas pour les plaintes de Voltaire ni de M. le duc d'Orléans, comme on avait dit. »

(2) Pendant que La Beaumelle était à la Bastille, Voltaire publia son *Supplément au Siècle de Louis XIV*, ainsi qu'un *Mémoire*, composés uniquement en vue de La Beaumelle et contre lui. Celui-ci y répondit par ses *Apostilles*, ou *Mémoire de M. de Voltaire, apostillé par M. de La Beaumelle*, que Maupertuis, au dire de Voltaire, se chargea de publier à Cassel, et par une *Réponse au Supplément*, 1753, in-12, qui est certainement le meilleur de ses écrits. Un instant assoupie, la colère de Voltaire se ranima en 1756, lors de la publication des *Mémoires de M[me] de Maintenon*, qui conduisirent de nouveau La Beaumelle à la Bastille. Plus tard, en 1767, il sembla tout près de regretter d'avoir défendu la famille Calas, en apprenant que La Beaumelle avait épousé la fille de l'avocat Lavaysse impliqué injustement dans cette affaire.

(3) La lettre suivante fait facilement comprendre la colère de Voltaire : « Votre effronterie, lui écrivait alors Frédéric, m'étonne. Après ce que vous venez de faire, et qui est clair comme le jour, vous persistez au lieu de vous avouer coupable... Si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes. » Il s'agissait de la publication de la *Diatribe*. Voltaire, qui trouvait les chaînes qu'il portait déjà assez pesantes, n'attendit pas celles que lui promettait son ancien et royal ami.

supposait, et il put retourner à Potsdam le 18 mars 1753. Ce ne fut pas pour longtemps, et le 26 mars 1753 « il quitta cette ville pour n'y plus revenir ». Telle fut l'issue de cette querelle entre Kœnig et Maupertuis, que Voltaire, en s'y mêlant, comparait « au procès du lapin et de la belette plaidant pour un trou fort obscur, » et qui eut cependant des conséquences plus graves encore qu'on ne pourrait le supposer. Voltaire en effet, mécontent et irrité, ne garda pas au roi de Prusse le secret des plaisanteries et des épigrammes dont ce prince ne se faisait pas faute contre Louis XV, Mme de Pompadour et l'abbé de Bernis (1). Ces indiscrétions ne furent pas sans influence sur l'alliance de la France avec la cour de Vienne et sur la désastreuse guerre de Sept ans qui en fut la suite.

Cependant le séjour de Voltaire en Prusse, malgré son travail de correction au profit du roi, n'avait pas été perdu pour les lettres françaises. Il y acheva *le Siècle de Louis XIV*, qui parut à Berlin, 1752, 2 vol. pet. in-12 (2). Il faut encore dater de cette époque l'agréable conte de *Micromégas* et le beau poëme de *la Loi naturelle*, qu'il dédia au roi de Prusse, et où il établit, dans des vers souvent admirables, l'existence d'une morale universelle, indépendante de toute religion révélée et même de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême. C'était, disait-il, son *Petit Carême*, ou encore, son *Testament en vers :* aussi est-on quelque peu étonné de le voir renier plus tard le titre d'un ouvrage objet de sa prédilection (3). Mais on doit dire que ses tragédies du *Duc de Foix* et du *Duc d'Alençon*, dans lesquelles il reprit le sujet d'*Adélaïde du Guesclin*, répondaient peu au succès que *Rome sauvée* venait d'obtenir à Paris, où elle avait été jouée pour la première fois le 24 février 1752 (4).

(1) Évitez de Bernis la stérile abondance,

disait un vers de Frédéric II.

(2) Commencé en 1732, les deux premiers chapitres avaient déjà paru dans un *Recueil de pièces fugitives par M. de V.;* 1740, in-8°. De nombreuses copies et la première édition parurent coup sur coup; La Haye, Leipzig (Paris). Édimbourg. Dresde (Lyon ou Trévoux), 2 vol. in-12. La seconde édition (Leipzig, 1752, 2 vol. in-12), contient des *additions*. Depuis Voltaire ne cessa de corriger et d'augmenter cet ouvrage. Après l'avoir fait figurer dans l'édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*, donnée en 1756, avec trois nouveaux chapitres, il en publia, en 1768, une nouvelle édition en XXXIX chapitres et augmentée d'un *précis du Siècle de Louis XV*. On doit mentionner que Lessing, alors fort jeune, ayant emporté par indiscrétion de chez le secrétaire de Voltaire, son ami, le manuscrit de cet ouvrage, reçut de l'auteur une assez vive réprimande. Attaqué violemment dans le *Journal de Gœttingue*, auquel Voltaire répondit, *le Siècle de Louis XIV* fut condamné à Rome les 22 février et 16 mai 1753.

(3) Ce poeme ne fut imprimé qu'en 1756, avec celui sur *le Désastre de Lisbonne*. Il a donné naissance aux *Reflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle* (1756, in-8°), par Thomas.

(4) *Rome sauvée, ou Catilina* ; Paris, 1752, in-8°. L'édition publiée par l'auteur est celle imprimée à la suite du *Supplément au Siècle de Louis XIV*, Dresde, 1753, pet. in-8°.

V. Francfort. — Colmar. Mars 1753-1754.

Le 26 mars 1753, Voltaire et Frédéric se séparèrent pour ne plus se revoir, l'un sans regret, l'autre tout joyeux d'avoir reconquis sa liberté. « Qu'il ne revienne jamais ! écrivait le roi. C'est un homme bon à lire, mais dangereux à connaître. » — « Il voulut, disait de son côté le poëte à Mme Denis, que je soupasse avec lui ; je fis donc encore un souper de Damoclès, après quoi je partis avec la promesse de revenir et avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie. » Voltaire devait se rendre aux eaux de Plombières ; mais à peine fut-il sorti de Berlin qu'il sembla fort peu pressé d'atteindre le but de son voyage. S'avançant à petites journées et commodément, dans une large berline (1), en compagnie de son secrétaire Collini, il arrive le 27 mars à Leipzig. Pendant une vingtaine de jours qu'il passa dans cette ville, il visite l'illustre Gottsched, confère avec l'imprimeur Breitkopf, qu'il avait chargé d'imprimer plusieurs de ses ouvrages, et surtout décoche une nouvelle flèche à Maupertuis dans la *Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo :* réponse à un cartel que celui-ci lui avait adressé, et qui n'eut d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source à ses plaisanteries. De Leipzig, il alla passer un mois à la petite cour de Gotha, où l'avaient attiré les sollicitations de la duchesse Louise-Dorothée (2). Il venait de descendre à l'hôtel des *Hallebardes* lorsque le duc et la duchesse l'obligèrent à loger au château (21 avril-25 mai 1753). Voltaire en vérité n'était pas heureux avec les princes, et il semble qu'avec eux il changeât seulement d'infortune, car c'est là, pour témoigner sa reconnaissance à ses illustres hôtes, qu'il commença ses *Annales de l'Empire* (3), le plus aride de ses ouvrages et le seul peut-être qu'on ne lise jamais. Malheureusement pour lui Voltaire égayait ces graves travaux par des malices et des épigrammes dirigées contre Frédéric, et il se vengeait de ses déboires de Potsdam en montrant à tout le monde un *Recueil de poésies* que celui-ci lui avait donné, et dans lequel il raillait plus d'un souverain étranger

(1) Collini décrit ainsi ce confortable véhicule : « C'était un carrosse coupé, large, commode, bien suspendu, garni partout de poches et de magasins. Le derrière était chargé de deux malles, et le devant de quelques valises. Sur le banc étaient placés deux domestiques... Quatre chevaux de poste et quelquefois six, selon la nature des chemins, étaient attelés à sa voiture. Voltaire et moi occupions l'intérieur avec deux ou trois portefeuilles qui renfermaient les manuscrits dont il faisait le plus de cas et une cassette où était son or, ses lettres de change.... »

(2) Elle avait alors quarante-deux ans. Raynal, Grimm et Diderot furent ses correspondants littéraires. Les nombreuses lettres que Voltaire écrivit à cette princesse, de 1752 à 1767, n'ont pas été brûlées, comme on l'avait cru d'abord : elles ont été publiées pour la première fois en 1860, par M. E. Bavoux, qui en avait reçu communication d'Ernest II, duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha. (*Voltaire à Ferney* ; Paris, 1860, in-8°).

(3) Cet ouvrage fut composé en dix mois, au milieu des plus grandes tribulations par lesquelles Voltaire ait passé, « y travaillant cinq heures par jour, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en Vandales, et de palais en prison et cabarets ».

et de leurs ministres. Voltaire était encore à Leipzig lorsque le roi de Prusse, alarmé assez justement par cette indiscrétion du poëte, résolut de lui reprendre à tout prix le trop fameux *Recueil*. Mais, s'y prenant avec une rudesse despotique, qui légitime tout ce que Voltaire a pu en dire plus tard, il fit, le 11 avril 1753, adresser par son chambellan, M. de Federsdorff, au baron de Freytag, résident prussien à Francfort, l'ordre « de redemander à Voltaire, lorsqu'il passerait par Francfort, sa clef de chambellan ainsi que la croix et le ruban de l'ordre *pour le Mérite*, et surtout de saisir toutes les lettres et écritures de la main du roi ainsi qu'un livre pareillement contenu dans les bagages ». Cette instruction, telle qu'elle a été publiée récemment par Varnhagen d'Ense, se terminait ainsi : « Comme ce Voltaire est fort intrigant, vous aurez soin de prendre toutes les précautions pour qu'il ne puisse rien soustraire à vos recherches... Dans le cas où Voltaire ne consentirait pas de bonne grâce à la saisie, on le menacera de l'arrêter; si cela ne suffit pas, on l'arrêtera en effet, puis, l'opération terminée, sans compliments, on le laissera poursuivre son voyage. »

Pendant que Freytag et le conseiller Schmid prenaient toutes les précautions imaginables pour réussir dans leur expédition et engageaient à ce sujet une correspondance avec Berlin, Voltaire, sans défiance, quittait Gotha le 25 mai et passait à Cassel, où il rendait visite au landgrave (1). Après avoir visité les mines de Friedberg, où le guettait depuis six semaines un espion de Freytag, il entra enfin dans Francfort, le 31 mai 1753, au soir. C'est là, à l'hôtel du *Lion d'Or*, où il était descendu, que le lendemain matin, au moment où il se disposait à repartir, Freytag, accompagné du sénateur Rücker et du lieutenant Brettwitz, officier de recrutement, se présenta pour accomplir l'importante mission dont il était chargé (1er juin). Cette visite domiciliaire ne dura pas moins de huit heures, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, et, pour le malheur de Voltaire, Freytag ne trouva pas l'*œuvre de poëshie du roi son gracieux maître*; elle était à Leipzig avec le reste des bagages. Voltaire, pour en assurer la restitution, dut s'engager à rester au *Lion d'Or* prisonnier sur parole jusqu'à l'arrivée du précieux ballot, et donna encore en garantie « deux paquets de ses papiers enveloppés et scellés de sa main ». Il est vrai qu'il reçut en retour ce billet, qu'il a si joyeusement corrigé dans l'inimitable récit de l'aventure de Francfort :

« J'ai reçu de M. de Voltaire deux paquets d'écriture cachetés de ses armes, et que je lui rendrai après avoir reçu la grande malle de Leipzig ou de

(1) Il n'y rencontra pas cependant sans quelque défiance un courtisan de Frédéric, le baron de Poellnitz. C'était une espèce de bouffon qui, suivant Duvernet, aurait dit un jour, entendant Frédéric se plaindre vivement de Voltaire : « Dites un mot, sire, et je vais le poignarder. »

Hambourg où se trouve l'œuvre des poésies que le roi demande. »

« Freytag, résident. »

« Francfort, le 1er juin 1753. »

Après dix-sept jours d'attente, le ballot si impatiemment désiré arrivait enfin le 17 juin. Mais alors Freytag, au mépris d'une promesse écrite, mais que, dans sa conscience de diplomate, il ne considérait plus que comme donnée *pro forma*, refuse d'ouvrir le ballot et de rendre à Voltaire sa liberté tant qu'il n'aura pas reçu de nouveaux ordres (1). En agissant ainsi, le résident prussien était en contradiction formelle avec Frédéric, qui, par un ordre daté du 16 juin, mais qui ne parvint à Francfort que le 23, commandait expressément d'élargir Voltaire sous condition, c'est-à-dire sous une condition, que l'arrivée du ballot de Leipzig réalisait dès le lendemain. On comprend la fureur de Voltaire. Outré de ce manque de foi et craignant « que Freytag n'eût des desseins plus violents », il prépara, avec Collini et sa nièce, tout pour son évasion. Ayant réussi, le 20 juin, à se procurer un carrosse dans lequel il monta avec Collini et ses papiers les plus précieux, il était déjà parvenu jusqu'à une porte de la ville, lorsqu'il y fut arrêté et conduit dans la boutique de Schmid, d'où, après des scènes aussi odieuses que ridicules, qui ne durèrent pas moins de deux heures, il fut mené par *le redoutable Dorn*, dans sa nouvelle prison, l'auberge du *Bouc*. Le même jour sa nièce était enlevée de l'hôtel du *Lion d'Or*, et brutalement conduite à cette auberge du *Bouc*, où les baïonnettes de quatre soldats « lui tinrent lieu de rideaux et de femmes de chambre ». Dès le lendemain, 21 juin, arrive de Berlin l'ordre d'élargissement; mais Freytag décide que la tentative d'évasion a créé une situation nouvelle, et il se garde bien d'obéir à cette instruction. En vain Voltaire et Mme Denis, qui se sont humiliés devant lui pour obtenir au moins leur réintégration à l'hôtel du *Lion d'Or*, écrivent à Frédéric et à sa sœur la margrave de Bayreuth; en vain, le 25 juin, arrive un nouvel ordre libérateur du roi (2). Freytag, par on ne sait quel zèle de fonctionnaire imbécile, s'en-

(1) Voltaire s'est longuement et plaisamment étendu sur les actes d'inhumanité ridicule de Freytag. Le résident est déjà assez odieux pour avoir prolongé, contre les ordres du roi, comme on le verra, la captivité de Voltaire, pour qu'on puisse retrancher de sa conduite tout ce qui n'est pas de certitude absolue. Or, on lit dans son rapport : « Comme il (Voltaire) est réellement faible et dans un misérable état de santé, je lui ai donné le meilleur médecin de la ville; j'ai mis aussi à sa disposition ma cave et ma maison tout entière. »

(2) Le 26 juin, Frédéric écrivait à Freytag : « J'ai reçu une lettre de la nièce de Voltaire, que je n'ai pas trop comprise; elle se plaint que vous l'avez fait enlever à son auberge... Je ne vous avais rien ordonné de tout cela. Il ne faut jamais faire plus de bruit qu'une chose ne le mérite. Je voulais que Voltaire vous remît la clef, la croix et le volume de poésies que je lui avais confié. Dès que tout cela vous a été remis, je ne vois pas de raison qui ait pu vous engager à faire ce coup d'éclat. Rendez-lui donc la liberté dès ma lettre reçue. »

têta cependant à ne pas laisser partir Voltaire, et il fallut que celui-ci réussit à faire intervenir en sa faveur le bourgmestre de Francfort pour que cette pénible aventure eût un terme. Ce fut le 6 juillet 1753, après trente-six jours d'emprisonnement, « toute cette affaire d'Ostrogoths et de Vandales étant finie », que Voltaire quitta enfin la ville libre de Francfort, qui ne l'était que de nom (1).

Échappé à ses geôliers, Voltaire arriva le soir même à Mayence, où il passa trois semaines pendant que sa nièce se rendait à Paris pour s'enquérir sans doute s'il pourrait sans danger se rendre dans cette ville. Le 29 juillet il était à Manheim, qu'il quittait presque aussitôt pour se rendre à Schwetzingen, à la cour de l'électeur palatin, Charles-Théodore, qui lui avait adressé les plus pressantes invitations. Retenu pendant quinze jours dans cette résidence, où, au milieu des fêtes données en son honneur, on lui fit « la galanterie de faire jouer quatre de ses pièces », il y conçut le plan de *l'Orphelin de la Chine*. Cependant, rappelé en France par sa santé et par ce qu'il appelait un peu à la légère « les bontés de sa cour », il quitta l'électeur, et après avoir passé à Rastadt et à Kehl entra à Strasbourg, le 16 août 1753.

Son intention avait d'abord été de se rendre aux eaux de Plombières ; mais, dissuadé de ce dessein par son médecin Gervasi, il se décida à s'installer dans une « petite maisonnette » appartenant à une dame Léon, vis-à-vis de l'Ile-Jard et près du château de son amie la comtesse de Lutzelbourg (21 août). Il y resta jusqu'au 2 octobre, mettant à profit la science de Schœpflin, de Lorenz, et de l'avocat Dupont, très-versés dans l'histoire de l'Allemagne, pour achever les *Annales de l'Empire*, et s'employant aussi pour M. de Klinglin, ancien préteur royal de Strasbourg et père de Mme de Lutzelbourg, accusé de malversation (2). Il attendait le moment où il pourrait sans danger revenir à Paris, lorsque la connaissance qu'il eut des mauvaises dispositions de Louis XV et surtout du clergé à son égard le décidèrent à rester en Alsace et à se fixer à Colmar, où l'appelèrent l'impression des *Annales* et certaine propriété qu'il avait acquise à Horbourg à la suite d'un contrat de rente viagère passé avec le duc de Wurtemberg. Arrivé dans cette ville le 4 ou le 5 octobre 1753, il alla demeurer rue des Juifs, chez une Mme de Goll, dans la maison de laquelle il loua un rez-de-chaussée. Tout sembla d'abord contribuer à lui assurer le calme qu'il cherchait. Mais la publication tronquée et subreptice de l'*Abrégé de l'Histoire universelle*, que le libraire Néaulme fit alors à La Haye, et surtout les intrigues des jésuites vinrent bientôt le dégoûter de Colmar. Louis XV, choqué par la préface, trop peu monarchique, de l'*Abrégé*, avait déclaré à Mme de Pompadour qu'il ne le laisserait pas rentrer à Paris, et d'un autre côté Voltaire, bien que déjà sollicité par MM. Polier de Bottens et de Brenles de venir s'établir à Lausanne, ne s'y était pas encore préparé un refuge. Il résolut donc de temporiser avec ses ennemis. Déjà un moine allemand s'était présenté pour le confesser. *Safez-vous barler français?* lui dit le moine. — *Un peu*, répliqua Voltaire, et il se confessa. Il alla plus loin dans ces complaisances, en faisant publiquement ses Pâques au mois d'avril 1754 (1). Cette palinodie lui valut au moins quelques mois de repos, et le 8 juin il quittait Colmar pour rejoindre d'Argental aux eaux de Plombières. La nouvelle que Maupertuis et La Condamine s'y étaient déjà rendus l'obligea à s'arrêter à l'abbaye de Senones. Il y demeura près d'un mois, auprès de dom Calmet, « lisant les Pères et les Conciles », employant les bons frères à lui copier maints passages, qu'il destinait déjà à l'*Essai sur les mœurs*, « vivant enfin comme un moine soumis aux ordres de son abbé », sauf à composer en secret pour l'*Encyclopédie* des articles qu'il adressait à D'Alembert (8 juin-2 juillet). Après une quinzaine de jours passés à Plombières, il était le 22 juillet de retour à Colmar, où Mme Denis vint le rejoindre. Suspendu entre le désir qu'il avait de se fixer dans un pays qui lui plaisait et la crainte d'y être en butte aux inimitiés religieuses, il publiait, au milieu de ces incertitudes, le t. III de son *Histoire universelle*, afin, disait-il, de prouver combien peu les deux premiers, qui avaient paru chez Néaulme, pouvaient lui être attribués, lorsque l'apparition de nombreuses copies de *la Pucelle*, cette bombe qu'il craignait depuis si longtemps de voir éclater, le détermina brusquement à s'enfuir en Suisse. Sorti de Colmar, le 11 novembre 1754, il arriva, le 15 à Lyon, où il avait donné rendez-vous au duc de Richelieu, qui se rendait dans son gouvernement du Languedoc.

L'amitié seule n'avait pas conduit Voltaire près de *son héros*; il désirait surtout savoir par lui à quoi s'en tenir sur les dispositions de la cour à son égard. Les confidences qu'il en obtint ne durent pas être favorables, si l'on en juge par la conduite de l'archevêque de Lyon, Tencin, qui ne fit sans doute que se conformer aux sentiments du roi en refusant de recevoir chez lui l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Le complaisant convertisseur de Law venait d'ailleurs de

(1) *Voy.* sur l'aventure de Francfort : *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même.* — Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*; Paris, 1807, in-8°. — Varnhagen d'Ense, *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*; Leipzig, 1859. — Saint-René Taillandier, *Voltaire à Francfort*, dans la *Revue des deux mondes* du 15 avril 1865.

(2) *Mémoires du marquis d'Argenson*, t. VII, p. 14.

(1) A ce moment « je jetai, dit Collini, un coup d'œil subit sur le maintien de Voltaire. Il présentait sa langue, et fixait ses yeux bien ouverts sur le prêtre. Je connaissais ces regards-là ».

dénoncer cet ouvrage avec beaucoup de violence. Voltaire en fut dédommagé par les applaudissements du public, qui se porta en foule aux représentations de *Brutus* et de *Mérope*, et par les prévenances de la margrave de Bayreuth, avec laquelle il se rencontra à l'auberge du *Palais-Royal* et qui ne perdit pas cette occasion d'adoucir les souvenirs amers de Francfort. Les attaques qu'un prédicateur dirigea en chaire contre D'Alembert et l'*Encyclopédie* lui rappelèrent, qu'il n'était pas dans le pays de la tolérance et hâtèrent son départ plus encore que le rhumatisme pour lequel on lui conseillait de prendre les eaux d'Aix. Parti de Lyon le 11 décembre 1754, il arrivait le lendemain soir à Genève, et les portes de cette ville, fermées à cette heure, lui étaient immédiatement ouvertes.

VI. Les Délices : *L'Essai sur les mœurs; l'Encyclopédie* et les Pompignades. Fréron et *l'Écossaise*. 1755-1760. — Ferney : *Le Sermon des cinquante; Tancrède;* les Calas. 1760-1778.

Voltaire ne se fixa pas cependant à Genève, dont il redoutait par avance l'humeur calviniste et républicaine, et pendant deux mois il s'établit au château de Prangins (1), mis par le propriétaire à sa disposition, et où le sublime spectacle des Alpes et le sentiment de sa liberté conquise lui inspirèrent ces beaux vers :

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains,
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
La Liberté... (2)

Jaloux d'une indépendance que la hardiesse de ses écrits lui rendait chaque jour plus nécessaire, il employa à se choisir sa nouvelle demeure la même habileté stratégique que met l'homme de guerre à occuper le lieu d'où il sera maître de l'attaque et de la retraite. On lui avait d'abord proposé d'acquérir le château d'Allaman, *la Grotte* de Prelaz près de Lausanne, Hauteville près de Vevai, car les Suisses étaient enthousiastes de leur nouvel hôte, du « bonhomme Cinéas », comme il s'appelait, et chaque ville se le disputait. Enfin il se détermina pour deux résidences à la fois, pour Monrion (3) et pour *les Délices* (1), achetées à quelques jours de distance (7 janvier-9 février 1755), et qui avaient le grand avantage, outre d'être l'une son *palais d'été* et l'autre son *palais d'hiver*, d'appartenir, la première à l'État de Berne, et la seconde à celui de Genève. L'acquisition qu'il fit plus tard (1758) de Ferney et de Tourney compléta cette situation stratégique, d'où il pouvait braver l'intolérance française en Suisse et l'intolérance genevoise en France. « J'appuie ma gauche au mont Jura, dit-il alors, ma droite aux Alpes, et j'ai le lac de Genève au-devant de mon camp, un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne; rampant ainsi d'une tanière dans l'autre, je me sauve des rois. » Car, disait-il encore, « il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux ». Établi aux Délices dès le 8 mars 1755, il y goûta à la fois et les jouissances du propriétaire qui se sent *chez lui*, et celles de l'écrivain qui peut dire à peu près ce qu'il veut. Comme autrefois à Cirey, il bâtit d'abord, il plante. Puis il se remet à lire, à jouer la comédie et la tragédie en société, et il le fait avec d'autant plus de passion que c'est là un fruit défendu à Genève. Le Kain le visite, l'on joue *Zaïre*, et il triomphe d'avoir fait pleurer tout le grand Conseil. L'apparition subreptice de l'*Histoire de la guerre de 1741* (1755, in-12), que le marquis de Ximenès avait su dérober à la trop tendre Mme Denis, et surtout celle de *la Pucelle*, troublent bien par moments sa tranquillité; mais il multiplie les désaveux, et prend d'ailleurs les devants en adressant au ministre d'Argenson et à Mme de Pompadour elle-même de magnifiques copies, sans doute *expurgées*, de ce poëme. Malgré ses craintes, *Jeanne* était le grand régal qu'il offrait à ses hôtes » sans en excepter « le résident de France » et plus d'un grave magistrat de Genève (2). En même temps il mettait la dernière main à *l'Orphelin de la Chine*, qui obtint un éclatant succès à Paris, le 20 août 1755 (3). Bientôt même cette tragédie était jouée à Fontainebleau devant la cour, grâce à l'influence de Mme de Pompadour, qui engageait alors Voltaire, par l'intermédiaire du duc de La Vallière, à traduire les *Psaumes* en vers. Complaisance dont les philosophes ne devaient pas s'effrayer, puisqu'elle aboutit au *Précis de l'Ecclésiaste*

(1) Il habita l'aile gauche de ce château, alors propriété du baron Guiguer. Joseph Bonaparte l'a depuis occupé, en 1815, et il appartient aujourd'hui au prince Napoléon.

(2) On doit remarquer que cette belle *Épître* fut jugée à Paris presque ridicule.

(3) Monrion (*Mons rotundus*), colline située aux portes de Lausanne, près du chemin qui descend au petit port d'Ouché. Résidence d'hiver de Voltaire, il l'habita du 16 decembre 1755 au 20 mars 1756, et du 10 janvier au 6 avril 1757. La maison se composait de deux ailes de cinq fenêtres chacune, réunies par un pavillon du milieu, le tout formant rez-de-chaussée élevé, surmonté de mansardes. Voltaire, la quitta en juin 1757 pour s'établir à Lausanne même, au *Chêne*. Monrion fut ensuite acquis par le médecin Tissot.

(1) Cette propriété s'appelait Sur-Saint-Jean lorsque Voltaire l'acquit du conseiller Mallet moyennant 87,000 livres, mais à la condition qu'on lui rendrait 38,000 livres quand il en sortirait. Elle est située entre la route de Genève à Lyon et sur la rive droite du Rhône, immédiatement au-dessous du confluent de ce fleuve et de l'Arve, et domine au nord-est Genève.

(2) Ceux de France ne restaient pas tous en arrière, témoin Malesherbes, qui, dit-on, savait *la Pucelle* par cœur.

(3) Mlle Clairon « osa jouer dans le rôle d'*Idamé* sans panier ». La pièce fut imprimée à Paris, 1755, in-8°.

et au *Cantique des Cantiques*, et que Voltaire marchanda d'autant moins à la favorite qu'il avait affaire à une auxiliaire plutôt qu'à une ennemie : « Elle était des nôtres », disait-il d'elle un peu plus tard.

Ces premiers temps de calme durèrent peu. Le poëme du *Désastre de Lisbonne*, dans lequel Voltaire développait un pessimisme accusateur de la Providence, et surtout l'apparition de l'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* (Genève, 1756, 7 vol. in-8°) (1), excitèrent contre lui de nouvelles attaques. Elles vinrent non pas seulement de France, mais encore de Genève, et des protestants tout autant que des catholiques. Cette œuvre, admirable en beaucoup de points, mais où l'esprit de parti et les préoccupations anti-cléricales et anti-monacales se font trop souvent sentir, semble mériter plus que toute autre ce jugement de Montesquieu : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. » Au pessimisme désolant du *Désastre de Lisbonne* J.-J. Rousseau avait déjà répondu par une lettre éloquente (18 août 1756), qui accrut l'antipathie naturelle que Voltaire se sentait pour les doctrines de celui-ci. Ce fut un ministre calviniste, Vernet (2), qui, dans un article adressé à la *Bibliothèque germanique* de Formey, réfuta un des premiers l'*Essai sur les mœurs*.

Cette hostilité naissante du rigorisme genevois, jointe à la circonspection que le conseil de Genève mit à soutenir Voltaire dans ses démêlés avec le libraire Grasset (3), le refroidirent beaucoup pour la cité de Calvin, qu'il commença à appeler « une pétaudière ridicule, la petitissime, parvulissime, pédantissime république ». Les mœurs, plus mondaines, de Lausanne lui plaisaient bien davantage; aussi Monrion, où il passa les hivers de 1756 et de 1757, et la maison *du Chêne* (1), qu'il acquit ensuite à Lausanne même, furent-ils, avant Ferney, les endroits du monde où il fut le plus à l'aise et le plus heureux. Les Délices restèrent toujours, jusqu'en 1761, le séjour d'été de Voltaire, mais il n'était pas fâché que l'hiver le rappelât à Lausanne. Il se hâta, suivant sa coutume, de s'y faire un théâtre, non pas chez lui, mais au sein même de Lausanne, à Monrepos, chez le marquis de Langalerie « dont la fille était belle comme le jour et devint vraiment actrice ». Il faisait les pièces, il présidait aux répétitions (non sans gourmander souvent un peu vivement ses élèves), il enrôlait dans la troupe ses hôtes, ses amis, ses visiteurs; il jouait lui-même, le reste applaudissait. Il se plut aussi à donner des festins et des soirées. La mode commençait aussi de venir le visiter de Paris ; Palissot, Ximenès, D'Alembert, Grimm et Mme d'Épinay avaient commencé (1755-1760); d'autres suivirent en foule. Lui, cependant, ne se laissait pas distraire des lettres par le monde, et il savait se réserver ses heures de solitude et d'étude. « On vient chez moi, disait-il, on se promène, on lit, on est en liberté et moi aussi. » Jamais en effet il n'avait été plus laborieux ni plus fécond. Jusque-là le caractère purement littéraire avait à tout prendre dominé dans ses œuvres ; c'est le contraire maintenant, il se met à la tête de ce mouvement prodigieux des esprits qui marqua la seconde moitié du dix-huitième siècle, et la polémique religieuse, politique, économique, parlementaire lui fait enfanter d'innombrables écrits.

L'*Encyclopédie*, après des débuts assez pacifiques, commençait à faire beaucoup parler d'elle, et était devenue la grande machine de guerre contre tout ce que les philosophes prétendaient détruire ou réformer. Or Voltaire ne se bornait pas à écrire des articles pour l'*Encyclopédie*, il en était véritablement l'âme. En 1756 il ne lui fournit pas moins de onze articles à la fois, qu'il adresse « au bureau qui instruit le genre

(1) Dès 1753 avait paru l'*Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*; Paris, 2 vol. in-12. Cette édition avait été faite, à l'insu de Voltaire, sur un manuscrit ayant appartenu à Frédéric II, et volé à ce prince à la suite de la bataille de Sorr (30 sept. 1745). Voltaire la désavoua en en publiant lui-même la suite, sous ce titre : *Essai sur l'histoire universelle*, t. III°; Dresde, 1754, in-12. L'édition de 1756 était divisée en 215 chapitres, et contenait *le Siècle de Louis XIV*. Voltaire donna une seconde édit., Genève, 1761-63, 8 vol. in-8°. En 1765 parurent, sous le titre de *la Philosophie de l'histoire, par feu l'abbé Bazin*, Genève. 1765, in-8°, les 53 paragraphes qui depuis ont formé l'*Introduction* à l'*Essai sur les mœurs*. Ce fut en 1769, dans l'édition in-4° de ses œuvres, que Voltaire fit de la *Philosophie de l'histoire* le Discours préliminaire de son *Histoire universelle*, à laquelle il donna aussi le titre qui lui est resté d'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

(2) En relation avec Voltaire dès 1733, Vernet s'était brouillé avec lui en 1755. Les *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, qu'il publia en 1766 pour réfuter l'article de l'*Encyclopédie*, allumèrent de nouveau contre lui la bile de Voltaire. On peut penser que celui-ci, dans la *Lettre curieuse de M. Robert Covelle*, 1766, in-8°, dans l'*Hypocrisie* (1767) et dans *la Guerre civile de Genève* (1768), dépassa de beaucoup à l'égard de Vernet les droits de la polémique.

L'*Essai sur les mœurs* engendra encore deux écrits de Nonnotte : l'*Examen critique du livre des mœurs* (Paris, 1757), et les *Erreurs de Voltaire* (Avignon, 1761).

(3) Voltaire avait d'abord, en 1755, voulu poursuivre Grasset comme détenteur de copies subreptices de *la Pucelle*; mais plus tard, en 1758, il eut avec lui un démêlé beaucoup plus grave au sujet d'un livre que ce libraire avait publié sous le titre de *Guerre à M. de Voltaire*. Ce livre était un recueil de plusieurs écrits dans lesquels on remarquait la *Défense de milord Bolingbroke*, et une *Lettre à Thieriot*, que Voltaire persistait à désavouer. C'est au sujet de cette querelle que le célèbre Haller lui écrivit : « J'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme riche, indépendant, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un tel n'est pas convaincu d'en avoir fait ! »

(1) « On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie que j'ai fait l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville » (Lettre du 27 juin 1757). Cette maison était située rue du Grand Chêne, n. 6, à côté de la promenade de Montbenon.

humain ». Dans ces articles, où d'abord il avait traité de préférence les questions de style (*Goût*, *Style facile*, *Finesse*, 1756-1757), il s'attache bientôt avec prédilection aux matières religieuses, et il n'est pas sans mettre à profit l'érudition calviniste de ses voisins de Genève et de Lausanne. C'est ainsi qu'il revoyait, en y imprimant la marque de son génie, les mots *Liturgie*, *Mages*, *Magicien*, *Messie*, que lui avait fournis son ami Polier de Bottens (1), premier ministre de Lausanne. Aucune hardiesse ne l'effrayait, et il se plaignit plus d'une fois à D'Alembert des « petites orthodoxies » et des articles « dignes du *Journal de Trévoux* » qu'on trouvait trop souvent dans ce vaste répertoire. Aussi lorsque les témérités du septième volume, et en particulier de l'article *Genève*, eurent attiré à la fois sur D'Alembert et les dénonciations de Chaumeix (2) en France, et les protestations des pasteurs genevois, blessés dans leur croyance à la divinité de Jésus-Christ, Voltaire fut-il le premier à donner le signal des représailles en attaquant avec une violence inouïe les Nonnotte, les Chaumeix, les Vernet, les Moreau, les Berthier (3), dont les noms deviennent sous sa plume synonymes de sottise et de ridicule. Malheur à qui, par conviction ou par métier, ne tient pas pour l'*Encyclopédie !* Aussitôt paraît le drame de *Socrate* (Amsterdam, 1759, in-12), allégorie transparente où, parmi les *pédants protégés* par Anitus, figurent *Nonoti*, *Chomos* et *Bertios*. L'avocat général Joly de Fleury fait un réquisitoire contre le livre *De l'Esprit* d'Helvetius et contre le poëme de *la Loi naturelle* (23 janvier 1759) : de quels traits désormais Voltaire ne peindra-t-il pas

Ce petit singe à face de Thersite ?

Le malheureux et un peu vaniteux Pompignan est élu à l'Académie, et aggrave encore ce périlleux honneur par un discours de réception fort peu respectueux pour les philosophes (10 mars 1760) : qui n'a ri alors et qui ne rit encore aujourd'hui aux *quand*, aux *car*, aux *ah !* et à toutes ces *pompignades* (4), qui assaillirent le pauvre académicien ? Gresset lui-même eut son épigramme pour avoir renoncé, avec trop d'ostentation peut-être, au théâtre, cette *œuvre de démon*. « Mon Dieu, rendez nos ennemis bien ridicules ! » telle était la fervente prière de Voltaire. Le 8 mars 1759, le privilége de l'*Encyclopédie* ayant été révoqué, Voltaire s'en retira peu à peu, comme l'avait fait D'Alembert, et s'indigna même contre « ceux qui continuaient à écrire, sous la patente », une œuvre qu'il aurait voulu voir s'imprimer sous les presses libres de la Hollande. Toutefois la comédie des *Philosophes* de Palissot (2 mars 1760), dont la gaieté était bien plus funeste aux encyclopédistes que tant d'autres écrits à prétention, ne l'irrita pas autant qu'on aurait pu s'y attendre, et le nom de Palissot ne vint pas grossir la liste de ceux qu'il voua au ridicule dans la satire du *Pauvre Diable*, œuvre pleine de verve et où l'imagination et le style prêtent leurs charmes à ce que la polémique a de plus outré et de plus violent (1760). En même temps que Voltaire livrait ainsi bataille à tout le parti anti-philosophique, il engageait avec Fréron un combat singulier en le mettant en scène dans sa comédie de *l'Écossaise* (26 juillet 1760) (1). Mais le rédacteur de l'*Année littéraire* eut en partie les rieurs de son côté en publiant de cette première représentation, à laquelle il avait hardiment assisté, un récit qu'il intitula *Relation d'une grande bataille* et qu'il terminait par cette épigramme : « Tout finit le lendemain par un *Te Deum* solennel, non, je me trompe, par un *Te Voltarium* (2). »

Bien que la polémique, la facétie et la satire prissent chaque jour plus de place dans la vie de Voltaire, cette première période de son séjour en Suisse, celle des Délices et de Lausanne (1754-1761), fut encore marquée par deux œuvres diversement célèbres : *Tancrède* (3), tragédie qui fut le dernier et brillant éclat de sa muse tragique, et où il fit l'essai des rimes croisées (3 septembre 1760), et *Candide* (4), chef-d'œuvre à la fois d'esprit et de turpitude, qui inspire l'admiration et le dégoût, et dans lequel il reprit sa thèse désormais favorite du pessimisme. C'est en quelque sorte à la traverse de ces œuvres importantes et d'autres compositions, plus légères, telles que le *Précis du Cantique des Cantiques* (1759), que Voltaire prenait part à une négociation dont le but n'était rien de moins que de rapprocher le roi de Prusse de la France et d'arrêter dès son début cette guerre de Sept ans qui allait nous être si funeste. Sous le coup de la défaite de Kollin (18 juin 1757), qui semblait devoir amener la

(1) Il écrivait à ce sujet en février 1757 : « Voici encore le mot *Liturgie*, qu'un savant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien... »

(2) Il avait publié, en 1758, les *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; Paris, 4 vol. in-12. Voltaire lui dédia ironiquement *le Pauvre Diable*.

(3) *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier* (1759).

(4) Pompignan y répondit par un *Mémoire justificatif au Roi*, qu'il voulut faire imprimer avec faste.

(1) *Le Café, ou l'Écossaise, comédie en cinq actes et en prose, traduite de l'anglais de M. Hume, par Jérôme Carré*, 1760, in-12. Au nom de Frelon, sous lequel il avait voulu désigner Fréron, Voltaire substitua, lors de la représentation, le nom de Wasp (*guêpe*, en anglais).

(2) Voltaire, obligé de renouveler l'attaque contre Fréron, publia la même année un écrit anonyme intitulé : *Anecdotes sur Fréron, écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des mœurs de cet homme*. Pour mieux désavouer ce pamphlet, qui dépassait toute mesure, il le mit sur le compte de La Harpe. La guerre continua ainsi de part et d'autre jusqu'en 1776, Voltaire lançant maints lardons à Fréron dans *la Capilotade*, et celui-ci s'égayant sur l'adoption de Mlle Corneille et sur l'affaire des Calas.

(3) Paris, 1761, in-8°. Cette pièce était dédiée à la marquise de Pompadour « pour plus d'une raison ». Corneille, dans *Agésilas*, s'était déjà servi de rimes croisées et de vers libres.

(4) *Candide, ou l'Optimiste*; Genève, 1759, 1761, in-12.

ruine de la monarchie prussienne, Frédéric II avait écrit à son ancien admirateur pour le remercier de « s'intéresser à ses malheurs ». Voltaire, qui ne se souvenait peut-être que de l'aventure de Francfort, mais que cette lettre et surtout celle que lui écrivit la margrave de Bayreuth (19 août 1757) avaient désarmé, consentit à être l'intermédiaire d'une négociation très-sérieuse entre la margrave, le cardinal de Tencin et la cour de France. Il écrivit également à ce sujet au maréchal de Richelieu, alors à la tête de l'armée de Hanovre; et peut-être cette intervention du poëte ne fut-elle pas étrangère à l'inaction de celui-ci après la capitulation de Closterseven (8 sept. 1757). La mort de Tencin (2 mars 1758) mit fin à cette diplomatie extra-officielle, à laquelle Frédéric, victorieux à Rosbach, n'apportait plus d'ailleurs le même empressement (1). Le seul résultat de cette intervention généreuse de Voltaire fut de rétablir entre le roi et le poëte une correspondance, où l'on sent parfois l'amertume des anciens souvenirs, mais qui se continua sans gros nuages jusqu'à la mort de celui-ci. La dédicace qu'il fit à ce prince du *Précis de l'Ecclésiaste* (1759) fut la marque publique de leur réconciliation.

Tout en continuant à habiter les Délices, Voltaire était devenu, en 1758, propriétaire de deux nouvelles terres, celle de Tourney (le comté de Tourney), qu'il acheta à vie du président de Brosses, et celle de Ferney, que lui céda M. Budée de Boisi, toutes deux situées en France, dans le pays de Gex (2). Ces résidences, qu'il n'avait d'abord acquises, disait-il, que par un désir qu'il avait « toujours eu de s'établir dans un canton abandonné, pour le vivifier », et qui ne devaient d'abord être que le supplément des Délices, finirent bientôt par leur être préférées. Voltaire en effet revenait d'autant plus à l'idée de se fixer sur un sol français, qu'il y sentait moins de danger depuis l'avénement au ministère du duc de Choiseul, son correspondant et son admirateur (1758), et que, d'un autre côté, la turbulence de Genève l'irritait davantage. Cependant ce ne fut guère qu'en 1760 qu'il s'établit tout à fait à Tourney, non sans l'avoir préalablement bouleversé de fond en comble avec son activité ordinaire. Tourney eut aussi son théâtre; on y mena la vie mondaine et littéraire que nous connaissons; mais c'était folie de tant dépenser à un bien viager; aussi Voltaire finit-il par se fixer définitivement à Ferney, qui devint et resta son séjour unique. Bien qu'il ne se soit défait, en 1765 seulement, de toutes ses autres habitations, il faut rapporter aux années 1760 ou 1761 le commencement de cette nouvelle et dernière période de son existence, celle du *patriarche de Ferney*.

Comme le domaine, l'existence de Voltaire devient aussi seigneuriale et quasi royale. Ferney est la « capitale du monde littéraire », et Voltaire y donne le mot d'ordre à tout le parti philosophique. Ses auxiliaires ne sont plus seulement des écrivains, mais toute une nouvelle génération de gentilshommes et de souverains, les Lauraguais et les Villette, les Christian VII et les Gustave III, qui prêchent ses doctrines dans les cours ou les appliquent sur le trône. D'adversaire encore modéré qu'il était, il se fait agresseur violent, déterminé : il prend sa revanche des parlements, de l'université, de la Sorbonne. Ses écrits sont de plus en plus des actions, et ce vieillard presque octogénaire assiste à la chute des jésuites et des parlements, au ministère de Turgot et de Malesherbes, événements qu'il a préparés et dont il peut dire aussi *et quorum pars magna fui*. Ferney était d'ailleurs en parfait accord avec cette existence souveraine. « Je me suis fait, écrivait-il, un assez joli royaume (1). » Il bâtit et il planta. Quatre tours qui cachaient une très-belle vue furent détruites par lui, les jardins embellis et augmentés. En dehors du parc était un domaine utile très-étendu. Là Voltaire se fit agriculteur, et plus d'un de ses vers d'alors est empreint d'une sorte de sérénité virgilienne. Quoi qu'on ait pu dire sur les sentiments secrets qui animèrent Voltaire dans les travaux qu'il fit exécuter pour améliorer le domaine de Ferney et le sort de ses habitants, c'est substituer une conjecture malveillante à la noble réalité que de n'y voir que les soins d'un spéculateur avide et infatigable. Il faut reconnaître qu'il fut le créateur généreux du village de Ferney, en y bâtissant des maisons (2) qu'il loua ensuite à des agricul-

(1) Dans ses *Mémoires*, Voltaire a voulu donner à cette affaire la couleur d'une mortification à l'adresse de Tencin et d'une petite vengeance ourdie contre ce cardinal, qui l'avait si mal reçu à Lyon, en 1754. Cette assertion est complétement démentie par la *Correspondance* publiée par M. de Cayrol, Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

A côté de cette *œuvre diplomatique* de Voltaire, on doit mentionner une *œuvre de balistique* à laquelle il attachait une grande importance : c'était une espèce de char de guerre armé de faux, dont il attendait les effets les plus terribles. Il en avait confié le secret au marquis de Florian, et il insista beaucoup auprès de Richelieu pour qu'on mît son invention à l'épreuve. En 1770, il offrit encore à Catherine II cette « petite drôlerie » grâce à laquelle, « avec six cents hommes et six cents chars on détruirait en plaine, disait-il, une armée de dix mille hommes ».

(2) L'acquisition de Tourney eut lieu le 11 décembre 1758, moyennant un prix de 35,000 livres, et l'obligation de faire pour 12,000 livres de dépense sur cette terre jusqu'au jour de sa restitution. Cette clause et une autre qui, à la mort de Voltaire, assurait tous les meubles du château à l'ancien propriétaire, devinrent l'objet de discussions assez acerbes entre lui et le président de Brosses, lequel finit par renoncer à cette dernière (*Voy.* Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*). Ferney avait été acheté vers le 10 novembre 1758, au prix de 80,000 livres environ.

(1) Voltaire s'était en effet *arrondi* par diverses acquisitions, et Ferney et Tourney formaient une propriété à peu près d'un seul tenant, comprenant environ deux lieues de pays. Son train de maison était de trente personnes et de douze chevaux.

(2) En 1778 il portait à quatre-vingt-quatorze le nombre des habitations qu'il avait construites. D'après sa *Correspondance* la population de Ferney se composait en 1758 « de quarante-neuf malheureux paysans dans la pauvreté ». En 1778 un dénombrement la fixait à douze

teurs, et plus encore, à d'habiles ouvriers horlogers que les discordes civiles de Genève forcèrent à s'établir dans cette espèce de refuge ouvert par lui. Telle fut en effet l'origine de la petite colonie industrielle qui bientôt se forma à Ferney sous sa protection (1). Il prêta de l'argent à tous ces ouvriers pour les aider à travailler, et leur confia bientôt une manufacture de montres. Elle devint considérable, et attira une foule de marchands de toutes espèces. D'autres fabriques s'établirent à côté, les unes pour les étoffes de soie, les autres pour les blondes (1770-1772). Celles de montres dominèrent cependant, et Voltaire mit une activité incroyable à en placer les produits en France, à l'étranger, partout où il avait des admirateurs et des amis. « Notre dessein, disait-il, est de ruiner saintement le commerce de Genève. » En 1776 le produit de ces manufactures pouvait s'évaluer à 600,000 livres. Comment ne pas admirer cette prodigieuse activité de Voltaire mise au service de quelques agriculteurs et de quelques ouvriers, à l'époque même où il composait ces écrits qui, par leur nombre, leur vivacité et leur audace, surpassent tous ceux de sa jeunesse et de son âge mûr !

Jamais en effet le talent de Voltaire ne s'était tourné avec plus d'ardeur vers l'attaque et la polémique, et il est alors bien peu de ces écrits qui ne portent ce caractère. Enhardi par la sûreté de l'asile qu'il s'est ménagé et aussi par les progrès de l'esprit philosophe, son arrivée à Ferney est marquée par la première attaque directe et à front découvert qu'il dirigea contre la religion catholique. En 1761 il publie le *Sermon des cinquante*, auquel succédèrent presque sans interruption l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier* (1762), les *Questions sur les miracles* (1765), l'*Examen de milord Bolingbroke* (1767), *Dieu et les hommes* (1769), la *Collection d'anciens évangiles* (1769) et cette *Bible enfin expliquée*, où la haine du christianisme va jusqu'à la fureur et à l'injure (1776) (2). Sans doute on a pu prétendre et même prouver que la phrase célèbre *Écrasons l'infâme*, qui revient si souvent dans sa correspondance, n'a jamais désigné que la superstition; mais le ridicule et les invectives dont il poursuit les dogmes chrétiens ne peuvent guère laisser douter qu'il ne les considérât comme une superstition, et l'on ne voit plus alors que le déisme en dehors de son terrible *delenda Carthago*. Aussi trouva-t-il autant d'adversaires parmi les calvinistes de Genève que parmi les catholiques de Paris et de Rome (1). Hostile au pouvoir temporel de l'Église, il fut conduit, après avoir déjà donné dans l'*Essai sur les mœurs* une place disproportionnée aux querelles du sacerdoce et de l'Empire, à l'attaquer plus violemment encore dans les *Droits des hommes et les usurpations des papes* (1768) et dans *le Cri des nations* (1769). Mais ce n'était pas pour proclamer l'indépendance réciproque des deux pouvoirs, et il était tout prêt à n'en admettre qu'un seul, maître des corps et des âmes, et à le placer dans la main d'un monarque. « Le prince philosophe, dit-il dans *la Voix du sage et du peuple*, empêchera qu'on ne discute sur le dogme. » Déplaçant en quelque sorte l'intolérance, il allait, en haine des disputes théologiques et de la superstition, jusqu'à considérer un janséniste comme un mauvais citoyen et un rebelle, et à armer les rois contre la conscience religieuse. « On ne s'était pas douté, écrivait-il à D'Alembert, que la cause des rois fût celle des philosophes; cependant il est évident que des sages qui n'admettent pas deux puissances sont les premiers soutiens de l'autorité royale. » Confiant sans doute à l'avenir le soin d'achever l'œuvre, il prêchait la révolte contre les autorités spirituelles tout en conseillant la soumission à un monarque. C'est ainsi qu'il faisait encore une guerre sans relâche au célibat des prêtres, au repos du dimanche, et à la multiplication des couvents et des moines, supputant ce que l'État y perdait en population et en richesses. Aveuglé souvent par sa passion, il suffisait que Catherine II prît astucieusement parti en faveur des dissidents de Pologne pour qu'il ne vît plus là qu'une question de tolérance et donnât aux Polonais ce singulier conseil : « Sachez que les Russes tirent mieux que vous ; n'obligez pas vos protecteurs à vous détruire; ils sont venus établir la tolérance en Pologne, mais ils puniront

cents personnes. Le *Dictionnaire* de Vosgien de 1826 donne au bourg de Ferney sept cent vingt habitants, et le *Dictionnaire des postes* de 1859 onze cent trente-huit.

(1) Voltaire sut habilement mettre à profit le projet que le duc de Choiseul avait eu de créer à Versoix une ville libre, rivale de l'industrie genevoise; et lorsque ce dessein eut été abandonné, il obtint pour la colonie de Ferney les franchises et les exemptions d'impôts promises à Versoix (1770).

(2) Avec plus de modération, il réduisait, dans le *Dictionnaire philosophique* (art. *Religion*), le christianisme à une pure morale, et tout en plaçant Jésus-Christ au-dessus des sages antiques, il lui faisait dire qu'il n'avait pas prétendu fonder une religion. L'emportement de Voltaire en cette matière le conduisit souvent à émettre des théories ridicules, témoin celle où les grands amas de coquilles fossiles ne seraient que la défroque des anciens pèlerins ou des huîtres mangées par les voyageurs. Il niait tout déluge avant l'homme comme depuis. Ces discussions scientifiques amenèrent sa brouille avec Buffon. Il disait de l'*Histoire naturelle* de celui-ci : « Pas si naturelle ». S'étant cependant réconcilié avec lui, il l'appela Archimède I[er], à quoi Buffon répondit « qu'on ne dirait jamais Voltaire II ».

(1) C'est ainsi que le drame de *Saül* (Genève, 1765, in-8°), qui fut condamné à Rome, le 8 juillet 1766, lui occasionna beaucoup de désagréments à Genève même.

Parmi les livres publiés alors en France pour répondre aux attaques de Voltaire contre le christianisme, il faut citer surtout les *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais* (Paris, 1769, in-8°), par l'abbé Guénée. Voltaire riposta par la facétie d'*Un Chrétien contre six juifs* (1776). Toutefois, il se sentit atteint, et disait de l'auteur : « Le secrétaire juif n'est pas sans esprit ni sans connaissance, mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. »

les intolérants qui les reçoivent à coups de fusil. »

Pour en finir avec ce qu'on pourrait appeler les erreurs de Voltaire, il convient de parler de sa querelle avec J.-J. Rousseau, querelle fort regrettable pour sa mémoire, mais qui du moins montre combien la passion et le premier mouvement avaient d'empire sur lui, puisqu'il s'attaquait à un homme qu'un peu plus de calcul et de politique lui aurait conseillé de ménager. Jusqu'en 1755 les relations de Voltaire avec Rousseau avaient été polies, quoique circonspectes. Le *Discours sur les sciences et les arts* (1750), cette éloquente invective contre la civilisation, avait bien excité le rire ironique de Voltaire et lui avait fourni le sujet de *Timon*; mais il était à peine fixé en Suisse qu'une lettre, dans laquelle Rousseau lui parlait « de l'honneur qu'il faisait à sa patrie » (10 sept. 1756), lui avait dicté une réponse où il le pressait de venir philosopher à Ferney. Cette paix n'avait pas même été troublée par cette autre admirable lettre dans laquelle Rousseau réfutait si éloquemment les désolantes doctrines du *Tremblement de terre de Lisbonne* (18 août 1756). La malencontreuse invitation qu'en 1758, dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, Dalembert adressa indirectement aux Genevois d'autoriser l'établissement d'un théâtre, devint la cause première d'une querelle célèbre en mettant aux prises les passions des deux écrivains. J.-J. Rousseau écrivit alors sa fameuse *Lettre sur les spectacles*, et on comprend combien Voltaire, passionné pour le théâtre et d'ailleurs instigateur secret de l'article de l'*Encyclopédie*, fut irrité d'un écrit qui trompait l'espérance qu'il nourrissait de voir l'austère ville de Calvin applaudir bientôt ses chefs-d'œuvre dramatiques. Dès lors il revint à son premier sentiment que Rousseau était un barbare qui voulait proscrire tous les moyens de civilisation, et il prit presque pour un outrage l'hommage que celui-ci lui fit d'un exemplaire de son ouvrage. Toutefois ce ne fut d'abord qu'entre amis et dans sa correspondance qu'il donna cours à son humeur contre ce « Diogène, qui, du fond de son tonneau, s'avisait d'aboyer contre le théâtre et les philosophes. » Il n'y tint plus lorsque Jean-Jacques, avec une sorte de naïveté de paysan du Danube qui était pour beaucoup un effet de l'art, lui eut écrit une lettre qui se terminait par cette étrange invective : « Je ne vous aime point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être le plus sensibles. Vous avez perdu Genève pour prix de l'asile que vous y avez reçu, etc. » (17 juin 1760). Mais ce qui détermina la crise fut la publication des *Lettres de la montagne*, en 1764, dans lesquelles l'auteur d'*Émile* renvoyait ironiquement les Genevois prendre des conseils de tolérance auprès de Voltaire, qu'il montrait en même temps comme l'un des instigateurs de la condamnation dont cet ouvrage venait d'être frappé. Voltaire se vengea de cette épigramme du pauvre Rousseau en publiant l'écrit anonyme intitulé : *Sentiments des citoyens* (1), libelle véritablement odieux, dans lequel il représente celui-ci « déguisé en saltimbanque, portant les marques funestes de ses débauches, traînant de village en village la malheureuse dont il fit mourir la mère ». Enfin, prenant parti dans ces querelles intestines dont la condamnation de Jean-Jacques avait été le signal à Genève, il se fit un des défenseurs les plus zélés du petit conseil, auteur du décret lancé contre Rousseau, et commença à rimer cette *Guerre civile de Genève* (2), que l'on voudrait pouvoir retrancher de la liste de ses œuvres. Irritable au dernier point, Voltaire n'était pas cependant un envieux du génie de Rousseau. Il n'était point jaloux; il était passionné, injuste, et obéissait à ses antipathies contre la nature roide, exagérée et souvent emphatique de celui-ci.

Si l'on peut regretter pour la gloire même de Voltaire plus d'un de ses derniers écrits, comment ne pas admirer sans partage et le bienfaiteur de M[lle] Corneille, et surtout l'apôtre infatigable de la tolérance et le dénonciateur courageux des vieilleries barbares de l'ancienne législation criminelle? Averti en 1760, par le poëte Le Brun, de l'existence d'une jeune fille pauvre, parente collatérale (on la croyait alors petite-fille) du grand Corneille (3), il l'appela aussitôt à Ferney, soigna lui-même son éducation, la dota d'une rente viagère de 1400 livres et d'un capital de 20,000 francs, et la maria deux ans plus tard à un des propriétaires voisins de Ferney, M. Dupuits (mars 1761). Le *Commentaire sur Corneille* (4), qui fut la suite de cette bonne action, vint malheureusement la gâter un peu en prêtant à la médisance. Trop sévère pour le vieux tragique dans cet ouvrage, on put mettre sur le compte de l'envie ce qui n'était que la conséquence de ses idées particulières sur le style (5). « Dans ce commentaire, a-t-on dit, il fut sincère : là même où sa critique nous paraît excessive et trop peu intelligente de l'ancienne langue, il obéit à son goût personnel, à ses ha-

(1) Genève, 1765 (déc. 1864), in-8°. Rousseau l'attribua d'abord au ministre Vernes, et se contenta de le faire réimprimer à Paris en y ajoutant quelques notes.

(2) *La Guerre civile de Genève, poëme héroïque en V chants*; Londres, 1768, in-8°.

(3) Elle descendait de Françoise Corneille, cousine germaine de Pierre Corneille. Déjà protégée par Titon du Tillet, M[lle] Marie Corneille avait alors seize ans, et était depuis plusieurs mois à l'abbaye Saint-Antoine. Le 10 mars 1760 une représentation de *Rodogune*, donnée au bénéfice de sa famille, avait produit une recette de 5,500 livres. Son père, François Corneille, qui vivait encore, avait été successivement mouleur de bois, employé dans les hôpitaux et enfin facteur de la petite poste de Paris. Retiré à Évreux, après l'adoption de sa fille, il y tomba de nouveau dans la misère.

(4) Paris, 1764, 2 vol. in-12; réimpr. chez Didot, 1806, 4 vol. in-18.

(5) C'est en effet une des plus graves erreurs de Voltaire que de poser en principe qu'un vers n'est bon qu'à la condition de pouvoir être décomposé en excellente prose.

bitudes d'élégance. » Publié par souscription, le *Commentaire* produisit une somme de 100,000 livres, dont M[lle] Corneille eut la plus grande partie.

Déjà Voltaire était engagé dans une nouvelle lutte, dont l'éclat allait donner à son nom une popularité qui le fit pénétrer dans toutes les classes de la société et aider singulièrement à la ruine prochaine des parlements. Le 9 mars 1762 avait été exécuté à Toulouse Jean Calas, vieillard protestant, accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux. Obligée de s'expatrier, la famille de ce malheureux se réfugia à Genève, d'où son histoire parvint jusqu'à Voltaire. Déjà convaincu de l'innocence de la victime par l'invraisemblance de l'accusation, il compose ce *Traité sur la Tolérance, à l'occasion de la mort de J. Calas* (1763, in-8°), qui est un des livres le plus éloquemment écrits en faveur de l'humanité. Il va plus loin, et entreprend cette tâche si difficile de faire reviser un procès criminel. Grâce à lui, à sa correspondance infatigable, aux *Mémoires succincts et énergiques* qu'il rédigea, à l'habileté qu'il mit à intéresser à cette affaire Choiseul lui-même, la sentence de Toulouse fut enfin cassée et Calas proclamé innocent (9 mars 1765). En songeant à ce qu'il lui fallut d'énergie, de persévérance pour atteindre ce but, on ne le trouve ni exagéré ni vain quand il dit : « Durant ces trois ans, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. » Proclamé dès lors par la voix publique l'avocat des victimes judiciaires, Voltaire en remplit la mission avec une ardeur que sa haine des parlements n'était pas sans entretenir. A l'affaire Calas succèdent le procès de Sirven, dans lequel dix-huit années de résistance ne le découragent pas, ceux du chevalier de La Barre et d'Etalonde, de l'abbé Claustre contre la famille de La Borde, de Montbailly, de M[lle] Camp, des serfs du mont Jura contre les chanoines de Saint-Claude; du malheureux Lally, enfin, dont la réhabilitation, préparée par ses écrits, lui causait une des dernières joies qu'il ait ressenties (25 mars 1778).

C'est l'époque aussi où, à la suite de Beccaria, dont le célèbre livre *Des délits et des peines* venait de paraître (1764), il fait pénétrer la lumière de la philosophie dans le droit criminel et en prépare la réforme. On connaît peu ce qu'on pourrait appeler *Voltaire criminaliste*, et cependant c'est là un des côtés les plus honorables de sa longue carrière. Avec quelle persistance et quelle force il demande une juste proportion entre le délit et la peine; l'abolition de la torture, « invention excellente pour sauver le coupable robuste et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit »; l'abolition de la procédure secrète, de la confiscation, des supplices raffinés qui ajoutent à la mort même; celle de la peine de mort, « sauf dans le cas où il n'y aurait pas d'autre moyen de sauver la vie du plus grand nombre, le cas où l'on tue un chien enragé! » Le procès Morangiès (1771), affaire où celui qu'il défendit n'était peut-être pas digne de sa protection, lui fournit pourtant l'occasion de développer les principes de la raison en matière de preuve, ceux qui exigent que la conscience du juge pèse les témoignages et ne les compte pas. Ce qu'il veut, c'est qu'on cherche à prévenir les crimes plus encore qu'à les punir (1). Comment s'étonner que sous l'empire de ces généreuses préoccupations Voltaire ait écrit cette *Histoire du parlement de Paris* (2), qui semble plutôt un pamphlet qu'une œuvre historique, et qu'il ait deux ans plus tard applaudi au coup d'État du chancelier Maupeou. Sans être ingrat pour Choiseul, dont l'exil avait précédé et préparé la chute des parlements, et tout en adressant à cet homme d'État l'*Épître à la femme de Giafar le Barmécide*, il se déclara pour le nouveau parlement. Cette fois Voltaire fut en désaccord avec l'opinion publique; mais, sans s'inquiéter si les parlements avaient quelquefois posé des barrières à l'autorité absolue, il ne voulait voir en eux que les persécuteurs de la philosophie et les juges de Calas et de La Barre. Pour la première fois aussi son esprit parut pâlir devant celui d'un autre, et les *Mémoires* de Beaumarchais firent un instant oublier les écrits venus de Ferney (3).

L'université et la Sorbonne, qui maintes fois avaient prêté main forte aux parlements contre la *philosophie*, ne furent pas, on le pense bien, à l'abri des terribles railleries de Voltaire. La faculté de théologie ayant en 1769 (26 juin) censuré le *Bélisaire* de Marmontel, il n'est pas de facéties dont il ne s'égaya aux dépens de Riballier, syndic de Sorbonne, qu'il travestit en *Ribaudier*, et du professeur Coger, dont il fit si plaisamment *coge pecus* (4). Le latin universitaire ne trouva même pas grâce devant lui ou plutôt devant *les Trois Empereurs en Sorbonne* :

Quel latin, juste ciel! les héros de l'Empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.

Mais ce fut bien pis lorsqu'en 1772 le même Coger, très-honnête homme du reste, eut, en qualité de recteur de l'université, proposé ce sujet

(1) Ces idées ont été développées par Voltaire dans les ouvrages suivants : *Commentaire sur le livre* Des Délits et des peines (1766), *Lettre à Beccaria sur Morangiès* (1772), *Essai sur les probabilités en fait de justice* (1772), *Nouvelles probabilités en fait de justice* (1772), *Fragment sur la justice* (1773), *Éloge historique de la raison* (1774), *Commentaire sur* l'Esprit des Lois (1777), *Prix de la justice et de l'humanité* (1777), etc.

(2) Amst., 1769, 2 vol. in-8°, sous le nom de l'abbé Bigorre.

(3) Il ne faut pas oublier non plus que Voltaire avait pris au sérieux les réformes judiciaires dont le chancelier avait coloré son coup d'État. Toutefois, il se ravisa un peu : « Sa naïveté m'enchante », disait-il de Beaumarchais, qu'il appelait encore le « brillant écervelé ».

(4) Voltaire ne ménagea pas les secours à Marmontel, témoins : les *Anecdotes sur Bélisaire*, la *Lettre de Gérofle à Coger*, la *Prophétie de la Sorbonne* (1767). Il appelait cela « envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots ».

de prix d'éloquence latine : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.* Mis sur la voie par D'Alembert, Voltaire traduisit immédiatement cette proposition par celle-ci, qui en était le contre-pied : *La philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois* (1), et composa sur ce sujet le facétieux *Discours de Mᵉ Belleguier* (1773). Ce fut encore pour le ridiculiser qu'il se souvint du pauvre Coger dans *l'Aventure de la Mémoire* (1774). Toutefois, il faut rendre cette justice à Voltaire, que tout en se portant sans cesse à la défense des philosophes et de leurs écrits, il ne les suivit pas lorsque d'Holbach et Diderot proclamèrent l'athéisme dans *le Système de la nature* (1770). Son indignation fut alors aussi violente qu'elle était sincère.

Ces œuvres, qu'on pourrait appeler les campagnes militaires de Voltaire, n'étaient pas exclusives d'autres compositions plus littéraires, et dans la plupart desquelles brillait encore tout l'éclat de son génie. Il faut cependant en excepter ses dernières pièces de théâtre, sur lesquelles on peut sans injustice porter le jugement qu'il avait porté lui-même sur celles de la vieillesse de Corneille. Après *Olympie*, où son génie tragique avait encore jeté quelques lueurs (17 mars 1764), c'est à peine si l'on doit mentionner *le Triumvirat* (5 juillet 1764), *les Scythes* (16 mars 1767), *Sophonisbe* (15 janvier 1774), qui ne purent se soutenir à la scène, *les Guèbres, ou la Tolérance* (1769), *les Pélopides* (1771), *les Lois de Minos* (1772), *Don Pèdre* (1775), qui ne furent jamais représentés. Après *le Droit du Seigneur*, qui fut joué sans succès, à Paris le 18 janvier 1762, les comédies que composa encore Voltaire, *Charlot* (1767), *le Dépositaire* (1772), ne servirent, ainsi que ses deux opéras, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*, qu'à égayer le répertoire tragique des hôtes de Ferney. Mais si le théâtre ne retentissait plus de ses succès, le genre qu'il y avait créé, celui des tragédies philosophiques, y régnait encore par ses imitateurs, les Le Mierre, les de Belloy, les Saurin. « Vous êtes donc de notre tripot », disait-il à ce dernier en le félicitant de son *Aménophis* ; pièce toute pleine de tirades contre les prêtres et le fanatisme. Après avoir mis en quelque sorte Shakespeare à la mode, Voltaire, que les imitations tragiques de Ducis agaçaient un peu, revint sur cette première admiration, et sa prétendue imitation de *Jules César* (1767) ne fut guère qu'une parodie, à laquelle D'Alembert lui-même refusait de croire.

En histoire Voltaire ne se soutient encore que par la netteté et la simplicité du style. *L'Histoire de Russie*, œuvre de complaisance pour Catherine II (1759 et 1763), *la Philosophie de l'histoire* 1765) (1) et *l'Histoire du Parlement* (1769) restent bien loin de ses premières œuvres historiques, dont elles n'ont plus que les défauts, l'absence de gravité et le retour trop fréquent des mêmes idées. Mais une fois ces concessions faites en quelque sorte à l'âge, Voltaire est encore supérieur à tous ses contemporains dans les deux genres qui semblent cependant pouvoir se passer le moins de fraîcheur et d'imagination, celui du roman et de la poésie légère. Que d'œuvres charmantes on peut citer de lui, depuis les *Contes en vers de Catherine Vadé* (1764) jusqu'aux romans de *Jeannot et Colin* (1764) et de *l'Ingénu* (1767) ! En 1770 Voltaire, âgé de soixante-seize ans, fait certainement les meilleurs vers de son temps, témoin *la Tactique, le Russe à Paris*, et surtout *l'Épître à Horace*, si pleine de sel et d'urbanité. « Il était, a dit M. Villemain, le souverain modèle de cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée et à laquelle sa vieillesse même donne parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôtait de coloris. » Comment aussi oublier parmi ces œuvres supérieures de sa vieillesse cette *Correspondance* immense, et qui avec les années semble augmenter en agrément et en étendue !

Lié par un commerce épistolaire avec presque tous les souverains de l'Europe, qui briguent l'honneur d'une lettre de lui, Voltaire, comme on l'a dit heureusement, fut en quelque sorte « le ministre des relations extérieures de la philosophie ». Le duc de Würtemberg, l'électeur palatin, le duc et la duchesse de Saxe-Gotha sont presque ses flatteurs. Après le pape Benoît XIV, qui n'a pas osé refuser la dédicace de *Mahomet*, Élisabeth et ensuite Catherine II ne négligent rien pour gagner sa plume à leur cause et à leur politique. Christian VII, roi de Danemark, s'honore d'avoir appris de lui à penser. Gustave III place sous son patronage la révolution politique qu'il accomplit à Stockholm (août 1772) (2). Joseph II, tout en s'abstenant, par déférence à la volonté de Marie-Thérèse, de le visiter à Ferney (1777), médite déjà ces terribles édits contre les prêtres qui auraient si fort réjoui celui dont il était en réalité l'élève. Voltaire pouvait dire avec la familiarité du joueur qui gagne la partie : « J'ai brelan de roi quatrième ».

Mais avec de tels correspondants Voltaire rentrait forcément dans la politique, et il y soutenait des causes dont on serait étonné de le voir l'avocat si l'on ne savait qu'avant tout il était de

(1) Tout le sel de cette plaisanterie était de traduire littéralement *non magis* par *n'est pas plus*, et de convaincre le recteur de solécisme, en prétendant qu'il aurait dû mettre *non minus*. M. Pierron (*Voltaire et ses maîtres*) a montré que Coger avait dit très-bien et en très-bon latin ce qu'il voulait dire.

(1) Elle fut attaquée par Larcher, dans le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, 1767, in-8°, et par le cordelier Viret, qui écrivit la *Réponse à* la Philosophie de l'histoire, 1767, in-12. Voltaire répondit par la *Défense de mon oncle*, et n'oublia plus dans ses épigrammes ni Larcher ni Viret.

(2) Voltaire lui adressa une *Épître* à l'occasion de la liberté de la presse qu'il venait de rétablir dans ses États (1774).

parti des rois *philosophes*. Il avait encensé Mme de Pompadour, il ne recula pas devant Mme du Barry, et écrivit pour elle le madrigal des *Trois Baisers*. Après s'être d'abord indigné du meurtre de Pierre III, les avances que Catherine adressa aux philosophes le firent bientôt changer d'avis : « Feu monsieur son mari, écrivit-il, aura tort dans la postérité ». Dès lors il lui dédia *la Philosophie de l'histoire*, applaudit à ses victoires en Pologne et en Turquie, qui lui semblèrent celles de la « tolérance » et de la « civilisation », l'appela *la Sémiramis du Nord*, et s'écria :

> C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le partage de 1772 n'eut pas de plus habile et de plus zélé apôtre que lui. Gourmandant les lenteurs hypocrites de Frédéric II, il écrivait, en 1770, « qu'il serait content si dans ce charivari le roi arrondissait la Prusse ». Toutefois il faut dans cette politique de Voltaire tenir grand compte de sa passion pour la civilisation. Il se trompa sans doute, mais ce sentiment était sincère (la vanité y aidant souvent un peu), et sous son empire il réclamait plus justement, en 1770, la destruction des pirates barbaresques, et il justifiait contre l'opinion publique la conquête peu populaire de la Corse (1). Enfin, on a pu dire avec quelque raison que c'était moins à la Russie qu'à la civilisation qu'il voulait donner Constantinople. Ce n'était pas certainement à la liberté; car autant la liberté politique tient de place dans les écrits de J.-J. Rousseau, autant elle préoccupe peu Voltaire. Il ne désirait que ce qu'on pourrait appeler la liberté littéraire, et toute son ambition était de voir remplacer l'ancienne aristocratie par une aristocratie de savoir, de bon goût et de philosophie. Disposé à accroître l'influence du gouvernement, rien n'est moins démocrate que Voltaire. « A l'égard du peuple, écrivait-il en nov. 1768, il sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. » Ce mépris, qui révolterait si l'on ne connaissait ses exagérations de style, s'alliait cependant chez lui à la préoccupation continuelle de soulager ceux qu'il appelait volontiers « la canaille », ou encore un composé « d'ours et de singes ». Mais ne calomniait-il pas et l'humanité et lui-même quand il disait : « C'est parce qu'on a reçu dans un palais la rebuffade d'un valet insolent qu'on gémit sur les campagnes désolées? »

On ne saurait passer sous silence les écrits philosophiques qui tinrent tant de place dans l'existence du *patriarche de Ferney*; presque tous en effet, le *Dictionnaire philosophique* (1764) (2), *le Philosophe ignorant* (1766), les *Lettres au prince de Brunswick* (1767), *Il faut prendre un parti* (1772), le traité *De l'âme* (1776), et les *Dialogues d'Evhémère* (1777), furent les fruits de ce séjour, où il semblait accroître ses hardiesses dans la sécurité. En philosophie il se montre disciple de Locke, mais il corrige souvent son maître. Son principe fondamental est la croyance au sens commun. S'il réfute la théorie des idées innées, il croit à une raison innée, à une loi morale nécessaire, universelle (*Dialogue de Ku-su et Kou*, 1764), à la liberté humaine, à l'existence de Dieu, et il ne peut songer

> Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Toutefois son théisme ne fut pas toujours aussi décidé. Après avoir, dans *le Philosophe ignorant* (1766), défendu le théisme de Bayle contre le panthéisme de Spinosa, il enseigna, dans *Il faut prendre un parti, ou le Principe d'action* (1772), l'éternité d'action dans la matière, principe qui est le point de départ même du panthéisme. Enfin, délaissant l'optimisme de Pope, qu'il avait peint de si brillantes couleurs dans ses *Discours sur l'homme* (1734-1737), il en arriva, dans *le Désastre de Lisbonne* et surtout dans *Candide* (1755-1759), à un pessimisme sarcastique qui semble tout à fait incompatible avec l'idée de Providence. Mais Voltaire n'était rien moins que métaphysicien, et il ne faut pas trop le juger sur les conséquences des principes qu'il pose. On peut même dire qu'il ne croyait pas à la philosophie, dans le sens ancien du mot : « Tout cela, s'écriait-il, questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : qu'est-ce que la lumière? » Aussi croit-il fermement, comme Locke, à l'être simple, à l'âme matérielle, ce qu'il ne faut pas confondre avec la négation même de l'âme. « C'est faire injure à Dieu, écrivait-il, c'est vouloir mettre des bornes à sa puissance que de prétendre qu'il n'ait pu donner la pensée à la matière (1735, Lettre au P. Tournemine). » Cette croyance, si respectable, ne le mène pas bien loin, et après avoir adressé, dans son poëme de *la Loi naturelle* (1752), cette admirable prière à un Dieu juste et rémunérateur :

> O Dieu qu'on méconnait, ô Dieu que tout annonce,
> Entends les derniers mots que ma bouche prononce :
> Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.
> Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
> Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître...

il écrit en 1773 à Mme Necker : « La faculté pensante se perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence, enfin, *ne sont pas faites pour durer autant qu'elle.* »

Cependant cette activité prodigieuse, cet esprit qui parait même l'erreur de couleurs enchante-

(1) « Il se peut, disait-il, que la Corse devienne nécessaire dans les dissensions qui surviendront en Italie. Cette guerre exerce le soldat et l'accoutume à manœuvrer dans un pays de montagnes. »

(2) Commencé dès 1752, à Potsdam, il fut imprimé en 1764, sous le titre de *Dictionnaire philosophique portatif*; Genève, 1764, in-8°. La 4e édition parut sous le titre de *la Raison par alphabet*; Amsterdam, 1767, 2 vol. in-8°. Plus tard Voltaire publia les *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*, 1770-1772, 9 vol. in-8°, qui furent refondues dans le *Dictionnaire philosophique* par les éditeurs de Kehl. Cet ouvrage fut condamné par le parlement de Paris et par la cour de Rome, le 19 mars et le 8 juillet 1765.

resses, cet accord singulier entre le génie de l'écrivain et celui de son siècle, cette gloire enfin qui occupait sans cesse la renommée sans la fatiguer, avaient en quelque sorte fait la France et Paris à l'image de Voltaire. A la mort de Louis XV, tout était préparé pour l'avénement et le triomphe des idées philosophiques (mai 1774). L'élévation de Turgot et de Malesherbes au ministère fut accueillie par Voltaire avec un généreux enthousiasme. S'abandonnant aux espérances auxquelles les débuts du règne de Louis XVI donnèrent carrière, il s'écriait : « Nous sommes dans l'âge d'or jusqu'au cou. » Il parut reprendre une vie nouvelle, et les édits réformateurs de Turgot n'eurent pas de plus spirituel apologiste ni de plus zélé défenseur. Voltaire en effet, après s'être d'abord égayé aux dépens des *physiocrates* et du *produit net* dans *l'Homme aux quarante écus* (1767), s'était converti aux théories économiques du *laisser faire* et du *laisser passer* (1). Comment en effet n'aurait-il pas applaudi aux édits qui supprimaient la corvée et proclamaient la liberté du commerce, à ceux enfin qui affranchissaient le pays de Gex de toute vexation fiscale moyennant une contribution de 30,000 livres (2) ? Prenant part, avec sa vivacité accoutumée, à la polémique que la proclamation de la liberté du commerce des grains avait fait naître, il écrivit coup sur coup le *Petit écrit sur l'arrêt du Conseil du 13 sept.* 1774, la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides* (l'abbé Baudeau), et rendit hommage au ministre et au roi réformateurs dans ses poëmes du *Temps présent* et de *Sésostris*. Enfin, quand les intrigues de cour eurent renversé Turgot, il le vengea noblement de ses ennemis dans l'*Épître à un homme*. Voltaire, qui disait naguère : « J'aime mieux du pain bis en Suisse que d'être tyrannisé en France », se familiarisait si bien avec le nouveau règne, qu'il composait pour une fête que Monsieur devait donner à la reine au château de Brunoy *le Divertissement de l'hôte et de l'hôtesse* (sept. 1776), et qu'il résistait de moins en moins au désir de revoir Paris, d'où il était comme exilé depuis 1749. Tout en effet était en quelque sorte préparé pour ce retour, qui devait être un triomphe. Marie-Antoinette elle-même avait demandé que Voltaire fût reçu à la cour, et si elle n'avait pas obtenu qu'on rompît jusque-là avec le passé, le roi du moins avait promis de ne pas s'opposer à un séjour du poëte à Paris.

Pressé par Mme Denis, qui commençait à s'ennuyer de la Suisse, poussé surtout par un besoin irrésistible de gloire, Voltaire quitta Ferney le 6 février 1778, et arriva à Paris le mardi 10, à quatre heures du soir. Descendu chez le marquis de Villette (1), dont l'hôtel était situé rue de Beaune, n° 1, il alla le jour même rendre visite à d'Argental, logé sur le quai d'Orsay. Bien que douloureusement affecté par la mort récente de Le Kain, et tout occupé de la tragédie d'*Irène*, dont il prépare la représentation, à peine la nouvelle de son arrivée est-elle connue qu'il est obligé de recevoir la foule, qui se presse chez lui comme à l'audience d'un souverain. C'était un délire universel. Le 12 l'Académie française l'envoie complimenter par le prince de Beauvau ; le 14 les Comédiens en corps, sous la conduite de Bellecour, lui rendent leurs hommages. Tant de fatigues exaspèrent une strangurie dont il était tourmenté, et il est obligé une première fois de garder la chambre (15 février-4 mars). Mais alors l'adoration redouble. Le comte d'Artois, la reine lui font transmettre des marques de leur intérêt. Malgré les prescriptions de Tronchin, on entoure le lit du malade ; à l'illustre Franklin, dont il bénit le fils en prononçant les mots de *Dieu, liberté et tolérance* (16 février), succèdent le duc de Richelieu, la comtesse du Barry (21 février), le comte d'Angiviliers, qui lui annonce que le roi a commandé

(1) Les écrits où Voltaire s'est occupé d'économie politique portent à la fois l'empreinte de son amour profond pour l'humanité et des erreurs qui étaient alors très-répandues. Ainsi, si d'une part il ne cessa de réclamer contre les servitudes féodales au nom de la liberté et du bien-être et s'il les abolit dans le pays de Gex ; si, dans ses *Observations sur MM. Lass, Melon et Dutot*, il démêla très-bien ce que le système de Law avait eu d'utile, c'est-à-dire la révélation et la création d'une force nouvelle, le crédit ; si surtout, grâce à l'influence de Turgot, qui lui révéla bien des vérités économiques, il écrivit alors en faveur de la diminution des impôts de consommation, de la liberté de l'industrie et de la liberté du commerce des grains à l'intérieur ; si enfin, avec une vigueur et un enthousiasme tout juvéniles, il soutint de sa plume le ministère réparateur de Turgot, il paya cependant un large tribut aux opinions surannées de son temps, en prétendant, comme dans *le Mondain*, que les petits ne vivent que du luxe des grands, en supposant que la monnaie est la richesse, ce qui le conduit à attribuer la pauvreté des États à la sortie du numéraire, à condamner les achats qu'une nation fait à l'étranger, et à soutenir, comme dans l'article *Patrie* de l'*Encyclopédie*, l'idée d'une inimitié nécessaire entre les peuples. Adversaire des *physiocrates* et de Mercier de La Rivière, il les attaqua avec une verve à laquelle on peut reprocher d'avoir ridiculisé plutôt que réfuté des théories qu'il ne pénétrait pas toujours très-bien. C'est ainsi qu'après avoir beaucoup raillé l'impôt unique sur la terre, qui, suivant lui, ruinerait le propriétaire foncier au profit du financier ou du marchand, il attribue, bien à tort, à Mercier de La Rivière d'avoir, à propos de l'impôt, développé la théorie du droit de l'État sur la propriété. « L'énormité de l'estomac de la puissance législative et exécutrice, dit-il, me fit faire un grand signe de croix. Que serait-ce si cette puissance, qui préside à l'ordre essentiel des sociétés, avait ma terre en entier ? L'une est encore plus divine que l'autre. » Ces réflexions, très-justes en elles-mêmes, n'avaient qu'un tort, celui de ne pas s'appliquer à Mercier de La Rivière, dont le grand mérite, dit M. Baudrillart, fut précisément d'avoir posé scientifiquement, en face du système despotique de l'État propriétaire, la théorie de la liberté et du travail comme sources de la propriété, et qui n'a jamais donné de droit à l'État que sur le *produit net*, et non sur le sol.

(2) De 1761 à 1776 Voltaire composa un très-grand nombre de *Mémoires* en faveur des habitants du pays de Gex ; la plupart furent adressés à Turgot.

(1) Il avait épousé en 1777 Mlle de Varicourt, fille d'un officier des gardes du corps, à laquelle Voltaire s'était beaucoup attaché, qui habitait Ferney depuis 1776, et qu'il dota de l'aimable surnom de *Belle et Bonne*.

son buste au sculpteur Pigalle, puis encore Mme Necker, l'ambassadeur d'Angleterre, Gluck, Mlle Clairon, etc. Cependant le mal semble s'aggraver; une répétition d'*Irène*, donnée chez lui le dimanche 23, est suivie d'un crachement de sang. En même temps l'orage gronde de nouveau sur sa tête. A la modération politique du garde des sceaux, Miromesnil, qui avait donné l'ordre de ne rien écrire contre lui, succède le zèle exalté de l'archevêque de Paris, qui demande qu'on l'exile de nouveau. Cependant, après avoir d'abord, le 28, remis à son secrétaire Wagnière cette déclaration écrite : *Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis et en détestant la superstition*, Voltaire se confesse le 2 mars à l'abbé Gaultier, ex-jésuite, chapelain des Incurables, et signa la rétractation que celui-ci exigea de lui. Quel était le sens de cet acte? « Avant sa maladie, raconte D'Alembert, il m'avait demandé comment je lui conseillais de se conduire... Ma réponse fut qu'il ferait bien d'agir en cette circonstance comme tous les philosophes qui l'avaient précédé..., qui avaient suivi l'usage. — Je pense de même, me dit-il; il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre Le Couvreur » (Lettre au roi de Prusse, 17 juillet 1778). Mais Voltaire avait en lui une force de vitalité extraordinaire. Rétabli et debout le 2 mars, repris légèrement le 17 après s'être exténué à retoucher *Irène*, à achever *Agathocle*, il rentrait le 19 dans ce tourbillon de fatigue et de gloire auquel il n'avait pas le courage de s'arracher. Le 16 mars avait eu lieu la première représentation d'*Irène*, et le soir, plus de trente cordons bleus étaient venus s'inscrire chez lui. Ce n'était pas assez, et l'enthousiasme de ses contemporains lui préparait une apothéose dont la vie d'aucun écrivain n'avait encore offert l'exemple. « Le lundi 30 mars, raconte M. Villemain, Voltaire sortant du vieux Louvre et de l'Académie, traversa le Carrousel aux applaudissements d'une foule immense, pour aller au Théâtre-Français assister à la sixième représentation d'*Irène*. Vêtu à l'ancienne mode, avec sa grande perruque poudrée et ses longues manchettes de dentelles, il portait une magnifique fourrure de zibeline, présent de Catherine II; un feu extraordinaire brillait dans ses regards, et les mots ingénieux lui échappaient sans cesse. *Irène*, ou plutôt Voltaire, excitait l'enthousiasme. » Le peuple applaudissait dans la rue, des hommes de cour remplissaient le parterre; les femmes parées, debout dans les loges, battaient des mains; et quand, après la représentation, le buste du poëte fut couronné sur la scène, ce fut un nouveau délire. Voltaire, placé dans la loge des gentilshommes, forcé par les cris enthousiastes des spectateurs, « de se mettre au premier rang auprès des dames », enivré de gloire et pleurant de joie, disait : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir? » Le comte d'Artois avait assisté *incognito* à cette représentation, et la reine ne s'en était abstenue que sur un billet du roi qu'elle reçut à l'Opéra. Comme si la gloire lui eût donné une nouvelle vie, l'activité de Voltaire semble s'accroître. Le 1er avril il se rend à l'Académie française pour la déterminer à faire son dictionnaire sur un nouveau plan, et, afin d'exciter le zèle de ses confrères, il se charge de la lettre A, qu'il commence aussitôt. Le 2 il se fait recevoir à la loge des Neuf Sœurs. Deux fois le duc d'Orléans l'invite à entendre la comédie chez Mme de Montesson. Lui-même visite ce prince au Palais-Royal, où le duc de Chartres lui présente ses enfants (1). Malgré les dénonciations dont l'abbé de Beauregard faisait retentir la chapelle de Versailles, et auxquelles se joignaient les vers de Gilbert, dans son *Apologie*, Voltaire songeait à se fixer à Paris et achetait un hôtel rue de Richelieu. Mais tant de travaux avaient épuisé ses forces. Le 20 mai repris de la strangurie, et peu docile aux conseils de Tronchin (2), qui ordonnait le calme le plus absolu, il usa et abusa d'un elixir opiacé que lui procura le maréchal de Richelieu, ou plutôt *son frère Caïn*,

(1) Parmi eux se trouvait le duc de Valois, qui fut depuis le roi Louis-Philippe; il avait alors cinq ans. Voltaire, en le voyant, prétendit qu'il ressemblait au régent.

(2) Il faut citer tout au long cette lettre de Tronchin, homme honorable et, comme on sait, ami de Voltaire, sur les derniers moments de celui-ci; elle est datée du 20 juin 1778 et adressée à Bonnet : « Si mes principes avaient eu besoin que j'en serrasse le nœud, l'homme que j'ai vu dépérir, agoniser et mourir sous mes yeux, en aurait fait un nœud gordien; et en comparant la mort de l'homme de bien, qui n'est que la fin d'un beau jour, à celle de Voltaire, j'aurais vu bien sensiblement la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête... Cet homme donc était prédestiné à mourir entre mes mains. Je lui ai toujours parlé vrai, et, malheureusement pour lui, j'ai été seul... « Oui, mon ami, m'a-t-il dit bien souvent, il n'y a que vous qui m'ayez donné de bons conseils. Si je les avais suivis, je ne serais pas dans l'état affreux où je suis. Je serais retourné à Ferney; je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête. Oui, je n'ai avalé que de la fumée; vous ne pouvez m'être plus bon à rien. Envoyez-moi le médecin des fous! Ayez pitié de moi; je suis fou. » Il devait partir le surlendemain des folies de son couronnement à la Comédie-Française; mais il reçut une députation de l'Académie, qui le conjurait de l'honorer, avant de partir, de sa présence. Il s'y rendit, et là, par acclamation, il fut fait directeur de la compagnie. Il accepta la direction... Dès ce moment-là jusqu'à sa mort ses jours n'ont plus été qu'un ouragan de folie. Il en était honteux; quand il me voyait, il m'en demandait pardon. Il me priait d'avoir pitié de lui, de ne pas l'abandonner surtout ayant de nouveaux efforts à faire pour engager l'Académie à travailler à un dictionnaire... Ce dictionnaire a été sa dernière idée dominante, sa dernière passion. Il s'était chargé de la lettre A, et il avait distribué les autres à vingt-trois académiciens, dont plusieurs, s'en étant chargés de mauvaise grâce, l'avaient singulièrement irrité. Ce sont des fainéants, disait-il, mais je les ferai marcher; et c'était pour les faire marcher que, dans l'intervalle de deux séances il a pris tant de drogues et a fait toutes les folies qui l'ont jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Dès qu'il vit que tout ce qu'il avait fait pour augmenter ses forces avait produit un effet contraire, la mort fut toujours devant ses yeux. Dès ce moment la rage s'est emparée de son âme. Rappelez-vous les fureurs d'Oreste. *Furiis agitatus obiit.* »

comme il l'appelait avec un dernier sourire. Plongé dès lors dans une sorte de léthargie, il n'en sortit que pour expirer le 30 mai 1778, à onze heures et un quart du soir. Trois heures auparavant l'abbé Gaultier avait été introduit avec le curé de Saint-Sulpice près de Voltaire, mais il déclara « qu'il l'avait trouvé hors d'état de l'entendre en confession (1) ». Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans, trois mois et dix jours. Pour éviter les difficultés avec le clergé de Paris, qui paraissait disposé à refuser la sépulture à ses restes, son neveu l'abbé Mignot les fit transporter à l'abbaye de Scellières, dont il était commendataire. Ils y arrivèrent le lundi 1er juin, accompagnés de MM. d'Hornoi, de Varenne et de La Houlière, et après qu'une messe solennelle eut été célébrée, ils furent inhumés au milieu de la nef de l'abbaye, tout près du sanctuaire. Le jour même, mais trop tard, l'évêque de Troyes, J. de Barral, ordonnait à dom Potherat de Corbière, prieur de l'abbaye, de ne point « procéder à l'enterrement ». (Lettre du 2 juin 1778). L'Académie s'étant adressée à l'église des Cordeliers pour faire célébrer un service funèbre comme elle le faisait à la mort de chaque académicien, et ayant éprouvé un refus, elle décida qu'il n'y en aurait plus pour aucun de ses membres jusqu'à ce que celui de Voltaire eût été autorisé (2). Le 1er février 1779 La Harpe fit représenter *les Muses rivales, ou l'Apothéose de Voltaire*. Mais le premier hommage solennel rendu à la mémoire du grand écrivain vint du roi de Prusse. Le 26 novembre 1778, ce prince lut à l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, extraordinairement convoquée pour cet objet, un *Éloge de Voltaire* qu'il venait de composer au camp de Schatzar, au milieu des préoccupations politiques de la succession de Bavière. L'année suivante l'Académie française, dans une des séances les plus brillantes de ses annales, entendit à la fois l'éloge de Voltaire par D'Alembert, par Ducis, qui avait été élu à sa place, et par l'abbé de Radonvilliers, qui lui répondit (4 mars 1779).

Aujourd'hui la véritable gloire de Voltaire, comme littérateur, est dans ses romans, dans sa correspondance, dans l'*Histoire de Charles XII*, dans ses épîtres et dans ses poésies légères. « Là, a dit M. Nisard de ces dernières, c'est l'homme lui-même, à nous croire en sa présence. Facilité, pétulance, esprit jaillissant et intarissable, art de plaire, flatteries qui ont l'air d'amitiés caressantes, louanges qui demandent du retour, art d'occuper les autres de soi sans les en fatiguer et d'intéresser leur vanité à sa gloire ; toutes les grâces du langage poli dans la patrie de la société, comme Voltaire appelait Paris : c'est la France elle-même en coquetterie avec toutes les nations civilisées... Les vers y sont purs de tous les défauts des grands ouvrages en vers de Voltaire, imitation des maîtres du dix-septième siècle, Corneille énervé, Racine amolli, vers tombant deux à deux, et le second trouvé avant le premier... Ici tout coule de source ; tous les vers semblent éclos au même moment, et chaque pièce est comme faite d'un seul jet. » Du reste la gloire de Voltaire a eu elle-même ses vicissitudes. Très-grande de son vivant, malgré certaines restrictions faites par les plus sensés (1), elle atteignit son apogée au début de la révolution française, pâlit un peu devant celle de Rousseau sous la Convention et l'empire, et brilla d'un nouvel éclat avec la restauration et le développement du parti libéral. De la naissance de l'école romantique date la période de réaction littéraire contre cette grande renommée; et on peut lire dans V. Hugo et dans A. de Musset (*Rolla*) d'éloquentes invectives qu'un culte nouveau pour Gœthe, Shakespeare et Byron devait naturellement inspirer. Aujourd'hui le temps de l'équité calme et sans passion semble être venu pour Voltaire. « On rend, dit M. Sainte-Beuve, plus de justice à ce naturel parfait, à cette langue qui ne demande qu'à être l'organe rapide du plus agréable bon sens, qui l'est si souvent chez lui. On s'est laissé reprendre à tant de qualités de vive justesse, de raison railleuse et de grâce. »

Voltaire dans sa jeunesse avait les cheveux bruns. Ses jambes étaient longues et menues. Il était plutôt grand que petit; c'était, disait-il de lui-même, « un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence ». Sa physionomie était extrêmement mobile, ses yeux noirs brillaient comme des escarboucles. « Je

(1) La mort de Voltaire a donné lieu aux récits les plus contradictoires. Selon les écrivains *philosophiques*, il serait mort calme et tranquille, répondant au curé de Saint-Sulpice et à l'abbé Gaultier : *Laissez-moi mourir en paix*. D'autres, au contraire, dont on ne peut méconnaître la gravité des témoignages (Formey, d'Allonville, l'abbé Depéry dans la *Biog. des hommes célèbres du dép. de l'Ain*, le font mourir comme un damné, fou de terreur et de rage, « portant à sa bouche son vase de nuit pour étancher une soif ardente qui l'étouffait ».

(2) En 1791 l'Assemblée nationale, après un premier décret qui avait ordonné la translation des restes de Voltaire de l'abbaye de Scellières dans l'église de Romilly (8 mai), décréta le 30 mai que « M.-F. Arouet était digne de recevoir les honneurs décernés aux grands hommes, et qu'en conséquence ses cendres seraient transférées de l'église de Romilly dans celle de Sainte-Geneviève de Paris ». Cette translation, à laquelle on donna le caractère d'une fête nationale, eut lieu le lundi 11 juillet. David et Cellerier en furent les ordonnateurs, M.-J. Chenier composa un hymne que Gossec mit en musique. En 1821, le Panthéon ayant repris le nom de Sainte-Geneviève, l'autorité, par crainte de quelque profanation, fit enlever les sarcophages de Voltaire et de J.-J. Rousseau de la crypte où ils étaient, pour les placer dans des caveaux situés sous le grand porche de l'édifice, et dont l'entrée fut murée. Ils furent rétablis à leur ancienne place en 1830. Le cœur de Voltaire, après avoir été déposé à Ferney, puis au château de Villette, près Pont-Sainte-Maxence, a été donné à la Bibliothèque impériale par les héritiers Villette, en 1864.

(1) Mme du Deffand disait de lui : « Il faut lui passer des faiblesses et des misères, il brûle des chandelles au diable faute de saint devant qui il en puisse brûler. » Mme d'Épinay, qui l'avait visité à Ferney, écrivait à Grimm : « Il n'a nulle philosophie dans la tête ; il est tout hérissé de petits préjugés d'enfants ; on les lui passerait... s'il ne s'affichait pas pour les secouer tous. »

m'attendais bien, dit Mme de Genlis, à les trouver brillants et pleins de feu : ils étaient en effet les plus spirituels que j'aie vus; mais ils avaient en même temps quelque chose de velouté et une douceur inexprimable. » Les traits de Voltaire ont été reproduits plusieurs fois par la peinture et la sculpture. Le premier portrait en date est celui de Largillière, peint vers 1720, et dont Voltaire fit présent à Mlle de Livry, devenue plus tard marquise de Gouvernet; il a été gravé par A. Tardieu et Demautort. Viennent ensuite celui conservé au musée de Versailles sous le n° 2674, et celui du pastelliste La Tour, exécuté vers 1736. Ce dernier, que l'on place le plus souvent en tête des œuvres de Voltaire, a été reproduit par les graveurs Balechou, Cathelin, Ticquet et Langlois. En 1770 Pigalle exécuta, pour la célèbre souscription ouverte par Mlle Clairon, et dont on voulut exclure l'offrande de J.-J. Rousseau, la statue en marbre que l'on voit aujourd'hui à l'Institut. Le cabinet Denon possédait aussi un buste en terre cuite de Voltaire par le même sculpteur. Ce fut au salon de 1781 que Houdon exposa la célèbre statue assise que l'on admire dans le peristyle du Théâtre-Français, et qui fut alors offerte par Mme Denis à l'Académie française. Sans parler des gravures médiocres de Folkema, de Saint-Aubin, qui a reproduit un buste de J.-B. Lemoyne, et de Henriquez, d'après un portrait possédé par d'Argental, on doit citer les nombreux dessins du peintre suisse Huber, lesquels donnent une idée saisissante de l'expression satirique de Voltaire.

Au point de vue littéraire, Voltaire a été apprécié par La Harpe, Palissot, Geoffroy, de Bonald, Villemain, Nisard, A. Vinet, Sainte-Beuve, etc. (1). Gœthe a dit de lui : « Génie, imagination, profondeur, étendue, raison, goût, philosophie, élévation, originalité, naturel, esprit et bel-esprit et bon esprit, variété, justesse, finesse, chaleur, charme, grâce, force, instruction, vivacité, correction, clarté, élégance, éloquence, gaieté, moquerie, pathétique et vérité : voilà Voltaire. C'est le plus grand homme en littérature de tous les temps, c'est la création la plus étonnante de l'auteur de la nature. » Parmi les œuvres poétiques que sa mémoire a inspirées il faut citer la belle *Épître à Voltaire* de M.-J. Chénier. L'influence philosophique et sociale de Voltaire a été très-diversement jugée par MM. Cousin, L. Blanc, Bartholmèss, etc. (2).

La bibliographie des œuvres de Voltaire a fourni à Peignot et à Querard le sujet de livres spéciaux. Après avoir indiqué plus haut les premières éditions de ses principaux écrits, nous ne nous occuperons ici que des œuvres complètes. Bien qu'on ne puisse guère donner ce nom aux divers recueils des écrits de Voltaire publiés de son vivant, nous citerons cependant les éditions suivantes : *Œuvres de Voltaire;* Amsterdam, 1738-39, 4 vol. in-8°, fig. : Voltaire en corrigea les épreuves. La préface est de son secrétaire Linant; — *Œuvres diverses;* Londres, 1746, 6 vol. in-12, avec une préface intéressante; — *Œuvres;* Dresde, 1748, 8 vol. in-8°, avec un portrait de Voltaire, gravé par Balechou d'après La Tour; — *Œuvres;* Dresde, 1752, 7 vol. in-12 : corrigée par Voltaire pendant son séjour à Mayence. Fixé en Suisse, puis à Ferney, il donna les trois éditions suivantes : Genève, Cramer, 1757, 17 vol.; 1764, 21 vol.; 1768-78, 30 vol. in-8°. En 1775, parut l'édition dite *encadrée*, Genève, 1775, 40 vol. in-8°, dont Voltaire revit, dit-on, les épreuves. Mais la première édition véritablement complète de Voltaire est celle si connue sous le nom d'édition de Kehl : *Œuvres complètes de Voltaire avec des avertissements et des notes par Condorcet, imprimées aux frais de Beaumarchais, par les soins de M. Decroix, de l'imprimerie de la Société littéraire typographique;* s. l., 1785-89, 70 vol. in-8°, et 1785 et suiv., 92 vol. in-12. Le projet en avait été conçu par le libraire Panckoucke et par Decroix, un de ses amis, qui se rendirent à Ferney au mois de juin 1777 pour soumettre à Voltaire un tableau méthodique de ses écrits, lequel, agréé par lui, a servi depuis de type à la classification de ses œuvres, et en même temps pour lui remettre un exemplaire interfolié de l'édition *encadrée* sur lequel il devait consigner toutes ses corrections. Après la mort de Voltaire, cette entreprise ayant été cédée par Panckoucke à Beaumarchais, celui-ci établit à Kehl une vaste imprimerie, où la nouvelle édition fut composée avec des caractères achetés à l'imprimeur anglais Baskerville. Elle est divisée en deux grandes parties, *Poésie* et *Prose ;* et la *Correspondance*, rassemblée pour la première fois, y est classée en *Correspondance générale*, et en *Correspondance particulière* avec le roi de Prusse, Catherine II et D'Alembert. A partir de cette époque les éditions complètes de Voltaire se sont rapidement multipliées, surtout sous la restauration, où les tendances cléricales du gouvernement leur donnèrent une couleur et une faveur d'opposition. Les plus remarquables sont celles : de Palissot, Paris, Stoupe et Servière, 1792-1800, 55 vol. in-8°, et 1798, 40 vol. in-8° : annoncée comme supérieure à celle de Kehl par un soin sévère à n'admettre que les écrits incontestés de Voltaire, elle n'est remarquable en

(1) *Voy.* La Harpe, *Comm. sur le théâtre de Voltaire*, et *le Lycée*. — Palissot, *Mémoires*, et *le Génie de Voltaire apprécié dans ses ouvrages;* Paris, 1806, in-8°. — Geoffroy, *Cours de littér. dram.* — De Bonald, *Mélanges littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. du dix-huitième siècle*. — Nisard, *Hist. de la littér. française*, t. IV. — Vinet, *Hist. de la littér. fr. au dix-huitième siècle*. — Geruscz, *Hist. de la littér. de la France*.

(2) *Voy.* Cousin, *Philosophie sensualiste du dix-huitième siècle*, et *Hist. de la philosophie*. — L. Blanc, *Hist. de la révolution*, t. I. — Bartholmèss, *Hist. de l'Académie de Prusse*, t. II, et *Hist. des doctrines religieuses de la philos. moderne*, t. II. — Bersot, *Philosophie de Voltaire;* Paris, 1840, in-18.

réalité que par des préfaces et des notices finement écrites; — de Desoer, Paris, 1817 et suiv., 12 vol. in-8o, augmentée de la correspondance avec Bernis et avec d'Olivet, et de celle publiée en 1808 par Auger; — de Renouard, Paris, 1819-23, 66 vol. in-8°, avec 160 grav. de Moreau le jeune, et des notes de Clogenson; — de Lequien, Paris, 1820 et suiv., 70 vol. in-8°; — de Touquet, Paris, 1821 et suiv., 75 vol. in-12: la première en date des éditions populaires de Voltaire; — de Dalibon, Paris, 1824 et suiv., 95 vol. in-8°, avec des préfaces et des notes par Daunou, Ch. Nodier, Auguis, Clogenson et L. Dubois; on y ajoute la table analytique rédigée par Miger, ibid., 1832, 2 vol. in-8°: la correspondance, augmentée de lettres à Mlle Quinault, à Valory, à Vauvenargues, y est pour la première fois classée dans l'ordre chronologique absolu; — de Roux-Durfort, Paris, 1825-32, 1 vol. in-8°, en quatre parties; — enfin celle de Beuchot (1), Paris, 1829-34, 70 vol. in-8°. Justement célèbre par la pureté de son texte et par des notes aussi nombreuses que savantes, cette édition se fait remarquer par une classification différente de celle des éditeurs de Kehl. En dehors des poésies et des grandes compositions de Voltaire, tous ses autres écrits y sont, sous le titre de *Mélanges*, classés par ordre chronologique (t. XXXVIII à L); il en est de même de la *Correspondance*, augmentée de plus de cinq cents lettres. C'est sur cette excellente édition qu'a été faite celle de MM. F. Didot, Paris 13 vol. gr. in-8°, avec table détaillée et figures. Depuis on doit citer l'édition populaire d'Hachette; Paris, 1860-61, 35 vol. in-18.

Sans mentionner les recueils de lettres antérieurs à l'édition Beuchot, et dont celle-ci s'est augmentée, on a publié plus récemment: *Correspondance inédite de Voltaire avec Frédéric II, le président de Brosses et autres personnages*; Dijon et Paris, 1836, in-8°; et sous ce titre: *Voltaire et le président de Brosses*; ibid., 1860, in-8°; — *Lettres inédites*; Paris, 1840, in-8°; — *Lettres inédites recueillies par M. de Cayrol, et annotées par M. Alph. François*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°; — *Voltaire à Ferney. Sa correspondance avec la Duchesse de Saxe-Gotha, suivie de lettres et de notes historiques entièrement inédites, publiées par MM. E. Bavoux et A. F.*; Paris, 1860, in-8°; — *Lettres inédites sur la tolérance, publiées par A. Coquerel*; Paris, 1863, in-18. On trouve encore des lettres de Voltaire, négligées par ses éditeurs ou publiées depuis, dans les *Mémoires de Le Kain*; dans les *Lettres inédites de Henri IV et de plusieurs personnages célèbres* (Paris, 1802, in-8o); dans les *Lettres inédites de plusieurs hommes célèbres*, publiées par Girault (Dijon, 1819, in-8° et in-12); dans les *Lettres diverses recueillies en Suisse*, par le comte Golowkin (Genève, 1821, in-8° et in-4°); dans le journal *le Temps* (1er mai 1840); dans les *Œuvres de Condorcet* (Paris, 1847-48, 12 vol. in-8°); dans la *Revue française*, fév. 1866, etc. Citons encore un recueil intitulé *le Dernier volume des œuvres de Voltaire* (Paris, 1862, in-8o), contenant, avec diverses pièces inédites, son testament autographe, toutes les pièces relatives à sa mort, et l'histoire de son cœur.

Eugène Asse.

(1) Un exemplaire de cette édition avait été enrichi par M. de Saint-Mauris de *mille huit cent soixante figures*, qui ne lui avaient pas coûté moins de *vingt mille francs*. Cédé à la mort de cet amateur au prix de 4,100 fr., il a été revendu 4,580 en 1856.

Outre les ouvrages cités au cours de cet article, on peut consulter: *Mémoires et anecdotes pour servir à l'histoire de Voltaire au Temple de la Gloire*; 1780, 2 vol. in-8°. — Luchet, *Hist littér. de Voltaire*; Cassel (Paris), 1781, 6 vol. in-8°. — Le P. Harel, *Voltaire: particularités curieuses de sa vie et de sa mort*; Porentru, 1781, et Paris, 1817, in-8°. — Chaudon, *Mémoires pour servir à l'histoire de Voltaire*; Amst., 1785, in-12. — Taillefer, *Tableau hist. de l'esprit et du caractère des littérateurs français*; Versailles, 1785, in-8°. — L'abbé Duvernet, *Vie de Voltaire*; s. l., 1786, in-12. — Condorcet, *Vie de Voltaire*; Genève, 1787, in-8°. — Lepan, *Vie politique, littér. et morale de Voltaire*; Paris, 1817, in-8°. — Durdent, *Hist. littér. et philos. de Voltaire*; Paris, 1818, in-8° — Mazure, *Vie de Voltaire*; Paris, 1821, in-8°. — Paillet de Warcy, *Hist. de la vie et des ouvrages de Voltaire*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°. — Auger, *Notice sur la vie et les ouvrages de Voltaire*; Paris, 1817, in-8°. — Berville, *Notice hist. sur Voltaire*; Paris, 1817, in-8°. — F.-A. Harel, *Discours sur Voltaire, couronné par l'Acad. franç.*; Paris, 1844, in-18. — R. Cornut, *Disc. sur Voltaire*; Paris, 1844, in-8°. — Lord Brougham, *Voltaire et Rousseau*; Paris, 1845, in-8°. — Ph. Chasles, dans le *Plutarque français*, et dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. — P. Leroux, dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — Bungener, *Voltaire et son temps*; Paris, 1851, 2 vol. in-18. — Léouzon-Leduc, *Études sur la Russie et le nord de l'Europe*; Paris, 1853, in-8°: on y trouve des renseignements precieux sur la bibliothèque et les manuscrits de Voltaire, achetés de Mme Denis par Catherine II. — Ch Nisard, *Les ennemis de Voltaire*, Paris, 1853, in-8°. — Nicolardot, *Ménage et finances de Voltaire*; Paris, 1854, in-8°. — A. Houssaye, *Le roi Voltaire*; Paris, 1861, in-8°. — Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*; Paris 1807, in-8°. — Longchamps et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*; Paris, 1825, 2 vol. in-8°. — *Mémoires contemporains*. — *Lettres de Mme du Deffand*; Paris, 1865, 2 vol. in-8°. — Mme Suard, *Lettres sur son voyage de Ferney*; Dampierre, 1802, in-4°. — Mme de Graffigny, *Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet*; Paris, 1820, in-8°. — Desnoiresterres, *les Intérieurs de Voltaire*, dans la *Revue de Paris*, 1855. — Mme L. Colet, dans la *Revue des deux mondes*, 15 sept 1845. — Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*; Paris, 1813, 4 vol. in-8°. — Formey, *Souvenirs d'un citoyen*; 1789, 2 vol. in-8°. — La Beaumelle, *Vie de Maupertuis*; Paris, 1856, in-12. — J. Venedey, *Friedrich der Grosse und Voltaire*; Leipzig, 1859, in-8° — H. Hettner, *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*; Brunswick, 1856-64, 4 vol. in-8°. — O. Honoré, *Voltaire à Lausanne*; Paris, 1853, in-8°. — P. Deprat, *Voltaire et l'Encyclopédie*; Paris, 1865, in-8°. — *Revue Suisse*, juin-juillet 1855. — Gaberel, *Voltaire et les Genevois*; Paris, 1860, in-12. — Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger*; Paris, 1861, 2 vol. in-8°. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II et XIII. — Pontmartin, *Causeries du samedi*, t. I et IV. — Rabaud, *Sirven*; Paris, 18.., in-12. — A. Coquerel, *Calas et sa famille*; Paris, 1858, in-12. — De Manne, *Galerie hist. des comédiens de la troupe de Voltaire*; Lyon, 1861, in-8°. — Peignot, *Recherches sur les œuvres de Voltaire*; Dijon, 1817, in-8°. — Querard, *Bibliogr. voltairienne*; Paris, 1841, in-8°. — Brunet, *Manuel du libraire*.

VOLTERRANO. *Voy.* FRANCESCHINI.

VOLTERRE (*Daniel* DE). *Voy.* RICCIARELLI.

VOLUMNIUS (*Publius*), chevalier romain, vivait dans le premier siècle avant notre ère. Il reçut le surnom d'*Eutrapelus* (Εὐτράπελος), à cause de la gentillesse de son esprit. C'était l'intime ami d'Antoine et le compagnon de ses plaisirs; il ne savait rien lui refuser, et alla jusqu'à lui donner sa propre maîtresse, la belle Cytheris, qui s'appelait aussi Volumnia, du nom de son premier amant. Après la mort de César, il devint dans l'État une sorte de personnage : on le vit protéger auprès d'Antoine Cicéron et Atticus, et ce fut à la prière de ce dernier qu'il raya des listes de proscription le nom du poëte Julius Celidus. Deux lettres de Cicéron sont adressées à Eutrapelus, et Horace l'a mentionné dans sa première *Épître*.

Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

VOLUSIANUS (*Caius Vibius*), fils de l'empereur Gallus, fut décoré des titres de *césar* et de *prince de la jeunesse* à l'avénement de son père (251). L'année suivante il tint la charge de consul, et reçut la dignité d'auguste. D'après ce qu'on peut recueillir chez les historiens de cette époque, son caractère était aussi méprisable que celui de son père; il l'accompagna dans sa marche contre Émilien, et fut massacré avec lui par les soldats de son armée, à Interamna (254).

Aur. Victor, *De Cæsar.*, 30; *Epit.*, 30. — Eutrope, IX, 5. — Zosime, I, 25. — Zonaras, XII, 21.

VONDEL (*Josse* VAN DEN), célèbre poëte hollandais, né à Cologne, le 17 novembre 1587, mort à Amsterdam, le 5 février 1679. Ses parents, de pauvres anabaptistes anversois, persécutés à cause de leurs opinions religieuses, ne trouvèrent un refuge assuré qu'à Amsterdam, où ils se mirent dans le commerce de la bonneterie. Vondel reprit en 1610 la boutique de son père. Dès ce moment il ne fit plus que rimer, abandonnant à sa femme, qui, par bonheur s'y entendait fort bien, la conduite de ses affaires. Sa tragédie d'*Henri IV*, assez faible début, date de 1610; celle du *Pacha, ou la Sortie d'Égypte* (1), vint deux ans plus tard; ses progrès étaient si sensibles, son talent si réel et de si bon aloi qu'il vit toutes les portes s'ouvrir devant lui. Les deux *chambres de rhétorique* d'Amsterdam et la pléiade littéraire d'alors le reçurent dans leur sein et lui prodiguèrent les conseils et les encouragements. Par malheur, la politique et la religion, ces deux choses auxquelles d'ordinaire les poëtes s'entendent fort mal, le préoccupaient beaucoup trop. La fin tragique de Barneveld, par exemple, lui inspira sa tragédie de *Palamède* (1625). Vondel fut traduit devant les tribunaux comme calomniateur et condamné à une amende de 300 florins. La pièce ayant été défendue, il fallut en faire en peu de temps jusqu'à trente éditions. Il perdit sa place de diacre de la communauté anabaptiste, à cause du zèle indiscret avec lequel il avait épousé la querelle des remontrants ; ceux-ci, de leur côté, accueillirent si froidement les vers qu'il écrivit en leur faveur, qu'il leur tourna le dos, et, de dépit sans doute, se fit catholique romain. Sa foi nouvelle lui inspira plusieurs poëmes; l'un d'eux, *les Vierges* (1639), fait allusion à la légende de sainte Ursule; un autre, beaucoup plus étendu, porte pour titre : *les Mystères de l'autel*. On le calomnia à cause de son changement de religion; on lui intenta des procès, qu'il perdit; mais le châtiment le plus cruel de son inconsistance se rencontra pour lui dans sa propre famille. Sa fille Anne le quitta pour entrer au couvent, et son fils Josse le ruina si complétement qu'il s'estima heureux, en 1658, de remplir un emploi de teneur de livres au mont de piété. Il continua cependant à faire des tragédies. On en compte jusqu'à trente-deux, dont quelques-unes seulement furent représentées. Tant de dignité dans le malheur lui ramena des sympathies, et décida le sénat à lui accorder, en 1668, la démission honorable de son emploi au mont de piété, avec pleine et entière jouissance de son traitement. Les services rendus par Vondel à sa patrie d'adoption sont incontestables. Il passe à bon droit pour le père de la poésie néerlandaise et le restaurateur de la langue nationale des Pays-Bas. La postérité vient de lui rendre justice en lui élevant un monument auquel Hollandais et Belges ont contribué. Outre les ouvrages cités, on lui doit une traduction des *Psaumes* de David dédiée à la reine Christine de Suède, des traductions en vers et en prose de Virgile, d'Ovide et d'Horace, d'Euripide, de Sophocle et même de du Bartas. Ses tragédies ont été publiées deux fois à Amsterdam, en 1662, in-8°, et en 1720, 2 vol. in-4°. Ses poésies diverses ont paru en 1682, à Franeker, 2 vol. in-4°. On avait donné en 1820 un recueil de ses œuvres (*Dichtelyke Werken*; Amst., 1820, 21 vol. in-8°); mais la nouvelle édition, publiée par J. van Lennep, avec une vie de l'auteur et des remarques (ibid., 1850-61, 7 vol. gr. in-8°, fig.), est beaucoup plus complète. Deux tragédies de Vondel, *Gisbert d'Amstel* et *Lucifer*, ont été trad. dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. CH. RAHLENBECK.

L.-V. Ollefen, *Leven van J. van den Vondel*; Amst., 1788, in-8°. — Van der Aa, *Nieuw Woordenboek der nederl. Dichters*. — Zeeman, *Vie de Vondel*; Amst., 1831, in-12. — Sybrandt, *Vondel et Shakespeare* (en holl.); Harlem, 1861, in-4°. — *Niederl. Museum*, t. I.

VONONÈS Ier, roi des Parthes, de la dynastie des Arsacides, tué en 19 après J.-C. L'un des quatre fils que Phraatès IV avait envoyés en ôtages à Rome, il y avait pris durant un séjour de trente années des habitudes pacifiques, le

(1) Elle présente ceci de particulier que l'auteur, ne tenant point, à ce qu'il paraît, les allusions de sa muse pour suffisamment transparentes, ajouta au livret de sa pièce une postface intitulée : « Comparaison entre l'exode des enfants d'Israel et l'affranchissement des Provinces-Unies des Pays-Bas. »

goût des arts et de la magnificence. C'était plutôt un Romain qu'un Parthe. Aussi à peine ses compatriotes l'eurent-ils donné, avec le congé d'Auguste, pour successeur à Orodès II (vers l'an 14), qu'ils furent choqués de ses mœurs étrangères; il se forma contre lui un puissant parti dans le peuple, qui offrit la couronne à Artaban, roi de Médie. Vononès, après une courte guerre, passa en Arménie, et de là en Syrie, où le gouverneur Silanus lui permit de résider (16). Deux ans plus tard il fut éloigné d'Antioche par l'ordre de Germanicus, et transféré à Pompeiopolis, port de la Cilicie. En essayant de s'échapper de cette ville il fut assassiné par un officier de sa suite, au passage du Pyramus.

Vononès II, roi des Parthes, succéda en 50 à Gotarzès, et fut presque aussitôt renversé par Vologèse Ier.

Joseph, *Antiq.*, XII. — Tacite, *Ann.*, II. — Suétone, *Tibère*, c. 40. — Malcolm, *Hist. of Persia*.

VOORST (*Everard* VAN), en latin *Vorstius*, médecin hollandais, né le 26 juillet 1565, à Ruremonde, mort le 22 octobre 1624, à Leyde. Il appartenait à une bonne famille de la Gueldre. Après avoir fréquenté les universités de Leyde, d'Heidelberg et de Cologne, il passa en Italie, où la médecine, qu'il se proposait d'étudier, florissait plus qu'ailleurs, et consacra plusieurs années à suivre les cours des maîtres les plus célèbres. En 1596 il revint dans sa patrie, et obtint en 1598, par l'intermédiaire de Joseph Scaliger, une chaire à Leyde. On a de lui quelques opuscules en latin.

Voorst (*Adolphe* VAN), médecin, fils du précédent, né le 23 novembre 1597, à Delft, mort le 8 octobre 1663, à Leyde. Bien qu'il eût du penchant pour la théologie, il céda au vœu de son père en s'attachant à la médecine, alla compléter son éducation en Italie, et fut reçu docteur en 1622 à Padoue. Il succéda à son père dans la chaire de botanique à Leyde et dans la direction du jardin des plantes, et fut à trois reprises recteur de l'académie. Nous citerons de lui : *Catalogus plantarum horti acad. Lugduno-Batavi* (Leyde, 1643, in-24), et *Oratio funebris Cl. Salmasii* (ibid., 1652, in-4°).

Foppens, *Bibl. belgica*. — Niceron, *Mem.*, t. XXII.

VOPISCUS (*Flavius*), historien latin, né à Syracuse, vivait à Rome à la fin du troisième siècle. Un des six compilateurs de l'*Histoire auguste*, et probablement le dernier, il a écrit pour ce recueil la vie d'Aurélien, de Tacite, de Flavianus, de Probus, des quatre tyrans Firmus, Saturninus, Proculus et Bonosus, de Carus, de Numerianus, et de Carinus. Quelques mots de cette dernière vie prouvent que là s'arrêtait en effet l'œuvre de Vopiscus. Dans la vie d'Aurélien est annoncée une notice sur Apollonius de Tyane, ouvrage qui ne nous est point parvenu. Vopiscus était d'une famille que des liens d'amitié unissaient à Dioclétien; c'est à la demande de Junius Tiberianus, préfet de Rome vers 291, et au moyen des pièces officielles dont ce magistrat lui donna communication, qu'il composa son histoire. D'ailleurs, bien qu'il se montre préoccupé surtout de puiser ses renseignements aux sources les plus sûres, et moins jaloux de charmer le lecteur que de l'instruire, ses biographies se distinguent du reste de l'*Histoire auguste* par un ordre moins défectueux et une meilleure méthode. L'histoire de Vopiscus est impr. dans les diverses éditions des *Historiæ augustæ scriptores*.

Pauly, *Real-Encyclopædie*. — D.-G. Moeller, *De Flavio Vopisco*; Altorf, 1687, in-4°.

VORAGINE (*Giacomo da Varaggio*, dit en français *Jacques* DE), hagiographe italien, né vers 1230, à Varaggio, près de Savone, mort le 14 juillet 1298, à Gênes. Entré dans l'ordre des Dominicains en 1254, il se fit remarquer par sa piété autant que par son savoir, et fut appelé à professer les Écritures dans divers couvents de son ordre. La pureté de son élocution, sa science lui acquirent une grande réputation, et, après avoir été quelque temps prieur, il fut élu, en 1267, provincial de la Lombardie, et n'administra pas moins de dix-huit ans cette province ecclésiastique, une des plus vastes de son ordre. Appelé en 1288 aux fonctions de définiteur, il reçut de l'empereur Henri IV la mission de faire lever l'interdit qui pesait sur les Génois, pour avoir favorisé les Siciliens révoltés contre le roi de Naples, et il assista au concile de Lucques (1288), et à celui de Ferrare (1290). Promu en 1292 au siége archiépiscopal de Gênes, il y tint un synode où furent réglés plusieurs points importants de discipline. Plein de douceur et de mansuétude, il se montra dévoué au saint-siége, et désireux de faire régner la paix dans l'Église comme dans son diocèse. C'est donc à tort que quelques écrivains en ont fait l'objet de cette violente apostrophe de Boniface VIII, le jour de la distribution des cendres: *Memento quia gibellinus es et cum gibellinis tuis in pulverem reverteris*. Paroles dont l'authenticité est douteuse, mais qui dans tous les cas n'ont pu être adressées qu'au successeur de Voragine sur le siége de Gênes, Spinola, prélat gibelin, dont les démêlés avec le saint-siége sont connus. Quant à Voragine, il parvint au contraire en 1295 à conclure une paix entre les guelfes et les gibelins. Malheureusement elle fut de courte durée, et il dut un jour se précipiter, au risque de sa vie, au milieu des combattants. Ce qui fait encore aujourd'hui la célébrité de Voragine, c'est une *Vie des saints* qu'il écrivit, et qui est devenue populaire sous le titre de *Légende dorée*. Composé d'abord en latin et intitulé dans les manuscrits *Historia lombardica*, *seu Legenda Sanctorum* (titre trop restreint, qui ne convient guère qu'au ch. CLXXVI), cet ouvrage reçut de l'enthousiasme des contemporains le surnom de *Legenda aurea*. Répandu d'abord

par de nombreuses copies manuscrites (1), il fut un des premiers que reproduisit l'imprimerie. De ses éditions multipliées à la fin du quinzième siècle, les plus anciennes paraissent ne pas remonter au delà de 1470; elles n'ont pas de date, et le format en est in-fol. La première qui soit datée est celle de Paris, 1475, in-fol., goth., sous le titre d'*Aurea legenda*. Traduite en français, d'abord par Jean Belet, dont l'œuvre est restée manuscrite, *la Légende dorée* l'a été ensuite par le P. Batelier, qui a corrigé une ancienne version due à Jean de Vigney (Lyon, 1476, in-fol.). Cette traduction a servi aux éditions d'Antoine Verard, de Pierre Leber, de Marnef, etc. La dernière traduction et édition française est celle de M. Gustave Brunet (Paris, 1843, 2 vol. in-8°). En Angleterre l'imprimeur Caxton publia la première édition anglaise sous le titre de *Golden legend* (Londres, 1483, in-fol.). J. de Voragine est encore l'auteur de *Sermons* en latin, impr. en 1484, s. l. n. d., in-fol., goth., et Venise, 1457, in-4°; d'une vie de Marie, sous le titre de *Marialis*, Venise, 1497, in-4°, et surtout d'une *Chronique de la ville de Gênes*, qui s'étend jusqu'en 1277, et que Muratori a insérée dans ses *Rerum italicarum scriptores*, t. IX. J. M.

Échard et Quétif, *Scriptores ord. Prædic.* — Touron, *Hist. de l'ordre de Saint-Dominique.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. IV. — G. Brunet, Introd. à sa traduction.

VORONZOF (*Michel*, comte), homme d'État russe, né le 12 juillet 1714, mort le 15 février 1767, à Moscou. Il dut sa fortune à la part qu'il prit, en 1741, avec Lestocq, à l'avénement d'Élisabeth. Cette impératrice l'en récompensa en lui donnant la main de sa cousine la comtesse Skawronska et la charge de vice-chancelier. A la mort de Bestoujef (1758), il fut nommé chancelier. Ministre de Pierre III, en 1762, il tenta de ramener Catherine à ses devoirs; mais, séduit par le charme de cette princesse, il oublia bientôt les siens, lui prêta serment comme les autres, et la supplia de le mettre aux arrêts pour être garanti à la fois contre les soupçons de Pierre III et la vengeance des partisans de Catherine. Il réussit à la dissuader d'épouser Grégoire Orlof; celui-ci le sut, et lui voua une haine mortelle. Prévoyant une disgrâce, Voronzof demanda à voyager à l'étranger. Panin remplit ses fonctions en son absence, et ménagea le favori; aussi quand le chancelier revint d'Italie (1765), fut-il reçu froidement par l'impératrice, qui lui fit insinuer de renoncer à sa charge. Voronzof avait obtenu de l'empereur Charles VII le titre de comte.

VORONZOF (*Alexandre*, comte), neveu du précédent, né le 4 septembre 1741, mort le 2 décembre 1805. D'abord militaire, puis diplomate, il remplit divers postes civils sous Catherine II; il se distingua à sa cour par des goûts simples et sévères; il voyait avec peine ses compatriotes prendre les coutumes des étrangers. Mis à la retraite pendant tout le règne de l'empereur Paul, il fut comblé de bienfaits par son fils, qui l'éleva en 1802 à la dignité de chancelier. La princesse Dachkof était sa sœur, ainsi qu'Élisabeth Voronzof, qui fut enlevée par des soldats à la chute de Pierre III et longtemps reléguée à mille verstes au delà de Moscou.

VORONZOF (*Simon*, comte), frère du précédent, est mort à Londres, en 1832, à quatre-vingt-neuf ans, après y avoir représenté son pays sous trois règnes. A. G—N.

Bantich-Kamenski, *Dict. hist. russe.* — Castera, *Hist. de Catherine II.* — Ségur (De), princesse Dachkof, *Mémoires.*

VORST. *Voy.* VOORST.

VORSTERMAN (*Lucas*), peintre et graveur flamand, né vers 1578, à Anvers, où il est mort, vers 1640. Il fréquenta d'abord l'atelier de Rubens; mais, sur le conseil même de ce maître, il abandonna les pinceaux pour se livrer à l'étude de la gravure; on ignore le nom de l'artiste qui lui donna les premières notions de cet art. Vers 1624, il se rendit à Londres, et y résida une dizaine d'années, pendant lesquelles il grava un certain nombre de planches pour Charles Ier et pour le comte d'Arundel. Mais ce qui fait de lui un artiste distingué, ce sont les nombreuses estampes qu'il exécuta d'après Rubens et van Dyck. En Angleterre il avait gravé quelques planches d'après Holbein ou quelque autre maître, mais jamais il ne se montra plus habile que lorsqu'il demanda à la Flandre ses modèles : *la Déposition de croix* (d'après van Dyck), *les Sept péchés capitaux* (Adrien Brauwer), *l'Adoration des Rois* (Rubens), et de nombreux portraits d'après van Dyck, parmi lesquels nous mentionnerons ceux de Charles de Mallery, de Jean Livens, de Jacques de Cachopin et de Corneille de Vos, comme des œuvres d'élite.

Vorsterman laissa un fils, également nommé *Lucas*, et qui a gravé un fort petit nombre de planches, mais le plus souvent avec une telle inexpérience qu'un examen superficiel suffit pour se convaincre que Lucas Vorsterman le père ne peut en être l'auteur. G. D.

Nagler, *Künstler-Lexikon.* — Huber et Rost, *Manuel des amateurs de l'art*, t. V.

VOS (*Martin* DE), peintre flamand, né en 1531, à Anvers, où il est mort, le 4 décembre 1603. Après avoir reçu les premières leçons de dessin de son père, Pierre de Vos, qui était originaire de Leyde, il travailla plusieurs années avec Floris, dont il est resté le meilleur élève. Sous la conduite de ce maître, qui essayait d'ennoblir l'art flamand par l'étude des grandes écoles italiennes, il apprit à donner à son dessin plus d'élégance et de goût. Bientôt il partit pour l'Italie, il vit Rome, et s'arrêta

(1) La Bibliothèque impériale de Paris n'en possède pas moins de neuf, quelques-unes décorées de miniatures remarquables (voy. P. Paris, *Manuscrits français de la Biblioth. du Roi*, t. II, p. 88-92).

longtemps à Venise, où il fut pris en affection par le Tintoret. Ridolfi assure que ce dernier confia souvent à l'artiste flamand le soin de peindre les paysages qui servaient de fond à ses compositions religieuses. Après une absence de sept ou huit ans, Martin rentra à Anvers, et il fut reçu membre de la *gilde* de Saint-Luc (1559). Dès lors il ne cessa de produire, avec une égale facilité, des portraits, des allégories et des tableaux de sainteté. Pour le dessin, il resta le fidèle élève de Floris, mais pour le coloris il abandonna son système, et, soit qu'il eût sous ce rapport des aptitudes spéciales, soit que l'exemple du Tintoret eût surexcité son zèle, il se complut aux nuances vives, aux tons éclatants et parfois même aux notes discordantes. Martin de Vos caractérise, mieux que tout autre artiste du temps, l'école intermédiaire qui régna à Anvers pendant la période comprise entre Floris et Rubens. Ses œuvres, empruntées presque toutes à la légende chrétienne ou à la vie des saints, ont été gravées par Collaert, Wierix et les Sadeler. Le musée d'Anvers possède ses principaux ouvrages, notamment le grand triptyque du *Triomphe du Christ* (1590), *le Denier de César* (1601), *Saint Luc peignant le portrait de la Vierge* (1602), et onze tableaux de petite dimension qui racontent la vie du bienheureux Conrad d'Ascoli.

Martin de Vos a formé plusieurs élèves, entre autres son fils *Martin*, et Wenceslas Kœberger. P. M.

Descamps, *Vies des peintres*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler Lexicon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 181. — *Catalogue du musée d'Anvers*, 1857.

VOS (*Corneille* DE), peintre flamand, né vers 1585, à Hulst, mort le 9 mai 1651, à Anvers. Il n'appartient pas à la famille du précédent. Élève de David Remeeus, il fut reçu en 1608 maître de la corporation de Saint-Luc. Doyen en 1619, il prit à cœur les intérêts de l'association, et plus tard il vint en aide, de ses deniers, à la bourse commune. Il fut l'ami de Snyders, qui épousa sa sœur Marguerite, et de van Dyck, qui nous a laissé son portrait. Sa manière participe à la fois de celle de Rubens et de celle de van Dyck. Il excella dans le portrait; un grand sentiment de la vie anime ses figures; les visages, délicatement colorés, sont lumineux et clairs. On a aussi de C. de Vos quelques tableaux religieux, tels que : *Saint Norbert recueillant les vases sacrés* (1630), et *l'Adoration des Mages*, au musée d'Anvers, qui contient de lui les portraits de G. van Meerbeeck et de sa femme, et celui du messager Abraham Grapheus; à la cathédrale, *le Christ descendu de la croix*, triptyque, et les portraits de Jean de Wael et de sa femme. Les musées de Vienne, de Berlin et de Madrid possèdent aussi des ouvrages de cet artiste.

Vos (*Paul* DE), peintre, frère du précédent, né vers 1590, à Hulst, mort vers 1654. Il entra en 1605 dans l'atelier de David Remeeus; mais il eut surtout Snyders, son beau-frère, pour conseiller et pour guide. Sa vie est pleine d'obscurités; il eut pour protecteur ordinaire le duc d'Aerschott, mais il travailla aussi pour le roi d'Espagne, et c'est à Madrid que sont conservés ses principaux ouvrages. La manière de Paul se rapproche beaucoup de celle de Snyders; comme lui, il excella dans les sujets de chasse, mais son dessin est moins nerveux et moins élégant, ses colorations sont plus faibles, bien qu'elles soient toujours harmonieuses. On peut citer parmi ses meilleurs tableaux : un *Taureau poursuivi par des chiens*, un *Lévrier blanc*, *un Combat de chats* (musée de Madrid), et *un Cheval dévoré par des loups* (musée de Caen). P. M.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 387.

VOS (*Simon* DE), peintre flamand, né en 1603, à Anvers, où il est mort, en 1676. Des témoignages authentiques ne permettent plus de le confondre, comme on l'a fait, avec Corneille et Paul de Vos; il n'était même pas de leur famille. Fils d'Herman de Vos et d'Élisabeth van Oppen, il entra en 1615 dans l'atelier du portraitiste Corneille de Vos, et il fut reçu maître de la corporation de Saint-Luc en 1620. Il épousa, en 1628, Catherine van Utrecht, la sœur du peintre d'animaux, et vécut jusqu'en 1676; mais il n'occupa jamais dans l'école d'Anvers qu'une situation secondaire, et si, au siècle dernier, son nom a paru avoir quelque éclat, c'est que Descamps, Reynolds et Mariette lui-même ont attribué à Simon de Vos des portraits et des tableaux de son maître Corneille. Cependant Simon a été mêlé, par ses amitiés et par son talent, au mouvement qui, grâce à Rubens, renouvela l'art flamand. L'inscription gravée au bas de son portrait nous apprend qu'il peignait des figures de grande et de petite dimension. Ses tableaux sont rares, ou du moins ils sont catalogués dans les galeries sous un autre nom que le sien. On lui attribue, au musée de Lille, une *Résurrection du Christ*. P. M.

Crowe et Cavalcaselle, *Flemish painters*.

VOSS (*Jean-Henri*), critique et poète allemand, né le 20 février 1751, à Sommersdorf (Mecklembourg), mort le 30 mars 1826, à Heidelberg. Son père, d'abord fermier, devint péager des domaines du comte Malsan, et il habitait la petite ville de Penzlin, où il avait aussi le droit de brasser et de vendre la bière. Toutefois ses ressources étaient si bornées qu'il ne put faire donner à son fils qu'une instruction élémentaire telle qu'on en pouvait recevoir dans l'humble village qu'il habitait. Mais le jeune Henri était doué d'une mémoire si heureuse et montrait un tel désir d'apprendre qu'il intéressa à son sort des parents et des amis généreux, qui pourvurent aux frais de son éducation à l'école de Neu-Brandebourg. Il y manifesta dès lors un goût

décidé pour la littérature grecque et pour la poésie allemande; et ce fut grâce à son initiative que se forma une société de douze écoliers, dont le but était la lecture en commun des grands écrivains de la Grèce, ainsi que de quelques poëtes allemands contemporains tels que Klopstock, Ramler, Hagedorn, Haller, et où chacun était professeur à son tour. De cette époque datent les premiers essais de traduction en vers que fit Voss des poëtes de l'antiquité. Forcé d'interrompre ses études par la gêne, de plus en plus grande, de sa famille, que la guerre de Sept ans avait tout à fait ruinée, il entra comme précepteur chez un gentillâtre de campagne des environs de Penzlin (1769). Un peu moins bien payé et à peine plus considéré que le cuisinier de la maison, il trouva dans la société d'un vieux ministre des environs, homme d'intelligence et de savoir, les encouragements nécessaires pour supporter les ennuis de sa condition; il lui dut aussi de connaître Shakespeare. Quelques poésies qu'il adressa à l'*Almanach des Muses* le firent connaître de Boie, directeur de ce recueil, et par son entremise il reçut une table gratuite à l'université de Gœttingue et se procura quelques leçons (1772). L'intention de Voss avait été d'abord de se livrer à l'étude de la théologie; mais celle de la philologie l'emporta bientôt dans son esprit, et il s'y abandonna tout entier. Gœttingue était alors un des foyers littéraires les plus brillants de l'Allemagne. Admis dans le séminaire philologique que dirigeait le célèbre Heyne, il faisait en même temps partie de cette société des *Amis de Gœttingue* (Hainbund), dont l'objet était de répandre le goût et la culture de la poésie nationale. Ardent, passionné, il contribua beaucoup à donner à cette réunion une véritable puissance; mais en même temps cette même vivacité amenait entre lui et Heyne une divergence d'opinions et une animosité fâcheuse qui s'aggravèrent encore par la mesure que prit celui-ci de le rayer de la liste du séminaire et par le blâme qu'il infligea aux *jeunes bardes*, comme il appelait Voss et ses amis, pour s'être adonnés à des parties de plaisir trop fréquentes. Cependant Voss s'était lié avec Klopstock et Claudius, et en 1774 il succéda à son ami Boie dans la direction de l'*Almanach des Muses*, qui parut bientôt sous le titre d'*Anthologie* (Blumenlese), et dans lequel il inséra jusqu'en 1800 d'excellentes poésies de sa composition. Ayant quitté Gœttingue en 1775, il résida quelque temps à Hambourg, puis à Wandsbeck auprès de Claudius, épousa en 1777 la sœur de Boie, et fut, en 1778, nommé recteur du collége d'Otterndorf (Hanovre). C'est là qu'il commença à entreprendre la traduction de l'*Odyssée* en vers hexamètres, et qu'il fit paraître d'abord dans le *Deutsche Museum* et dans le *Magasin de Gœttingue* deux des nombreux commentaires dont il devait enrichir cette œuvre, l'un sur l'*Ile d'Ortygie*, l'autre sur l'*Océan des anciens* (1780). L'orthographe nouvelle qu'il voulut appliquer aux noms propres, et où l'*y* grec était rendu par l'*æ* germanique, ralluma alors son ancienne querelle avec Heyne. Il s'en suivit une polémique très-vive entre Voss et Lichtenberg, jeune et ardent disciple de Heyne, qui à des critiques très-vives d'érudit joignit avec moins de raison des attaques toutes personnelles contre son adversaire. La *Traduction de l'Odyssée* parut en 1781, et obtint un grand succès parmi les amis de l'antiquité.

Le climat d'Otterndorf n'étant pas favorable à sa santé, Voss obtint, par l'influence de son ami Frédéric de Stolberg, de passer en 1782 dans la même qualité au collége d'Eutin (Oldenbourg). La version qu'il fit des *Mille et une Nuits*, d'après Galland (1781-85, 6 vol. in-8°), ne fut qu'un passe-temps dans sa vie laborieuse, et il revint bientôt à l'antiquité grecque et latine, qu'il mit son honneur à vulgariser parmi ses concitoyens. Tel fut en effet le principal objet de ses travaux pendant les vingt années qu'il passa à Eutin. C'est là qu'il publia une traduction latine de l'*Hymne à Cérès* (1797), récemment découverte et publiée par son ami Ruhneken, une traduction des *Géorgiques* de Virgile (1789-1800, 2 vol. in-8°). En 1793 parurent ensemble la version de l'*Iliade* et une édition refondue de l'*Odyssée*, mais moins simple et moins exacte que la première (4 vol. in-4° et in-8°, et Tubingue, 1822, 4 vol. in-8°). Mais fidèle au double goût de sa jeunesse, Voss, presque à la même époque, dotait sa patrie d'un des meilleurs poëmes de la littérature allemande. En 1795, en effet, parut *Louise*, charmante pastorale, divisée en trois chants ou *idylles*, qui, avec une simplicité digne d'Homère, retrace la vie paisible d'un pasteur de village qui marie sa fille, et qui devait plus tard être imitée par Gœthe dans *Hermann et Dorothée*. De 1774 à 1800 il composa encore de remarquables *Idylles*, au nombre de dix-huit, qui ont paru avec ses autres poésies en 1802, 4 vol. in-8°, et en 1825, 4 vol. in-8° (1). Ces graves ou poétiques travaux ne détournaient pas Voss de la polémique. En 1791 il répondit aux attaques que Heyne avait dirigées contre lui dans plusieurs notes de son Virgile, dans une brochure sur le style et l'interprétation des *Églogues* et des *Géorgiques* (*Ueber Virgils Ton und Auslegung*, 1791); et il se fit bientôt l'adversaire ardent des doctrines que celui-ci professait sur la mythologie antique dans le *Manuel de mythologie*, publié par son disciple Hermann. Tel fut l'objet de son *Essai sur Apollon*, bientôt suivi de ses *Lettres mythologiques* (Mythologische Briefe; Kœnigsberg,

(1) On remarque surtout dans ce recueil les morceaux suivants : *La Fête du septuagénaire*, *la Colline du géant*, *les Ames en peine*, *le Diable enchanté*; les derniers ont peut-être un but plus élevé, celui de l'abolition du servage féodal, qui existait encore en Allemagne.

1794, 2 vol. in-8°), ouvrages dans lesquels il s'élève contre la tendance à trouver des dogmes philosophiques derrière tous les mythes et toutes fables de l'antiquité. Pour en finir avec cette partie belliqueuse de la vie de Voss, disons que, protestant sévère et convaincu, il fut très-alarmé de l'amollissement que ces doctrines sur l'antiquité faisaient pénétrer dans les croyances de ses concitoyens, et surtout des conversions catholiques qui eurent lieu vers cette époque. Tel est le sentiment, respectable mais exagéré dans son effet, qui lui dicta en 1819 un article, impr. dans le *Sophronizon*, sous le titre de *Wie ward Fritz Stolberg ein Unfreier* (Comment Fr. de Stolberg est devenu illibéral), et le pamphlet *Bestætigung der Stolbergischen Umtriebe* (Confirmation des coupables menées de Stolberg) : écrits dans lesquels il attaqua avec si peu de ménagement son ancien ami, qui s'était converti en 1800 au catholicisme, qu'il passa pour avoir, par la violence de cette polémique, abrégé les jours de celui-ci. Enfin, la *Symbolique* de Creuzer, dans laquelle était développée la doctrine de Heyne, ayant paru en 1819, Voss écrivit, pour la combattre, son *Antisymbolique* (Antisymbolik, 1823, t. Ier). A part ces luttes érudites avec Heyne et ses disciples, Voss continuait avec une ardeur incroyable ses travaux de traduction de l'antiquité. En 1797 parut celle des *Églogues* de Virgile, avec un ample commentaire, de nouveaux choix des *Métamorphoses d'Ovide* (1798), et un an après celle des *Œuvres complètes de Virgile* (1799). L'affaiblissement de sa santé l'ayant forcé à se démettre de ses fonctions à Eutin (1802), il se rapprocha du midi de l'Allemagne, et, grâce à une pension de 600 thalers que lui accorda Frédéric, duc de Holstein, put aller passer à Iéna deux ou trois années de calme dans la vie privée.

Sollicité par l'électeur de Bade et d'ailleurs fortifié par cette période de repos, il accepta en 1805 une chaire à Heidelberg avec une pension de 500 florins. C'est dans cette résidence, où il passa le reste de sa vie, qu'il publia successivement ses traductions d'*Horace* (1806 et 1821), d'*Hésiode* (1806), de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus* (1808), de *Tibulle* et de *Lygdamus*, dont il avait le premier découvert le manuscrit (1810), d'*Aristophane* (1821) et d'*Aratus* (1824). Enfin, revenant à Shakespeare, l'admiration de sa première jeunesse, il en commença en 1819 une traduction, dans laquelle il fut aidé par ses deux fils, et qui, malgré une valeur très-réelle, a cependant été de beaucoup dépassée par celle de Schlegel. C'est au milieu de ces immenses travaux que, à la suite de plusieurs étourdissements qui l'avaient obligé de garder le lit, il mourut d'apoplexie, presque entre les bras du docteur Tiedemann, son ami, avec lequel il s'entretenait, le 29 mars 1826. On l'enseveli entouré d'un lierre qu'il avait l'habitude de cultiver. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on a encore de Voss : plusieurs *Dissertations sur la géographie ancienne*, dans *Deutsche Museum*, 1790, et la *Gaz. litt. d'Iéna*, 1804 ; — *Examen de l'édition de* l'Iliade *publiée par Heyne* (Gaz. d'Iéna, mai 1803) ; — *Lettres critiques sur Gœtz et Ramler*; Manheim, 1809. Le poëme de *Louise* a été traduit en français par Gresset-Labaume; Paris, 1801, in-12.

Comme poëte et comme philologue, Voss a rendu d'incontestables services à la littérature allemande, et malgré les défauts qui ternissaient son caractère, d'ailleurs franc et loyal, malgré sa vanité, son entêtement et son humeur querelleuse, il a compté parmi ses amis presque tout ce que l'Allemagne possédait alors d'hommes distingués. Gœthe et Schiller faisaient de lui le plus grand cas, et tout en plaisantant sur le *vaillant lion d'Eutin*, A.-G. de Schlegel lui rendait pleine justice dans la critique qu'il faisait de ses ouvrages. Voss était profondément versé dans les antiquités; il connaissait parfaitement les langues savantes, et à ce mérite il a joint celui de réformer la métrique allemande. Personne ne peut se comparer à lui comme traducteur des anciens classiques; on serait tenté de dire qu'à cet égard il a atteint la perfection. Il faut convenir néanmoins que toutes ses traductions n'ont pas la même valeur; de plus, on peut lui reprocher des inversions trop hardies; mais la facture de son vers est irréprochable, et malgré quelques défauts, provenant d'une fidélité excessive à suivre l'original, son Homère surtout est un chef-d'œuvre. Les dernières traductions de Voss sont les moins bonnes : il y règne une monotonie fatigante. Comme poëte, Voss appartenait à l'école de Klopstock ; mais il est resté au-dessous de ses modèles, surtout dans l'idylle. Le plus célèbre de ses poëmes est *Louise*, où il a su s'approprier l'esprit et le style de Théocrite, colorés par un reflet de l'épopée homérique. La dernière édition de ses *Œuvres poétiques* est celle de Leipzig (1835). Ses opuscules ont été publiés sous le titre de *Feuilles critiques* à Stuttgard, 1829, 2 vol., et ses *Lettres*, à Halberstadt, 1829-33, 3 vol.

Paulus, *Lebens und Todeskunden über J.-H. Voss*; Heidelberg, 1826, in-8°. — Th. Schmid, *Leben des Dichters J.-H. Voss*, à la tête des *Œuvres poétiques* de Voss; Leipzig, 1835.

VOSSIUS (*Gérard-Jean*), célèbre érudit hollandais, né en avril ou mai 1577, aux environs d'Heidelberg, mort le 17 mars 1649, à Amsterdam. Jean Vossius, de Ruremonde, son père, s'était retiré dans le Palatinat, après avoir embrassé la religion réformée, et y exerça les fonctions pastorales; son refus de souscrire aux sentiments de Luther sur l'Eucharistie l'obligea de revenir en Hollande. Laissé orphelin à huit ans, le jeune Gérard fut élevé chez la veuve d'un ami de son père, et fit ses premières études à Dordrecht, où il eut pour condisciple Henri du Puy (Puteanus). De là il se rendit à Leyde (1595), et durant un séjour de plus de quatre

ans il suivit avec assiduité les cours de Smet, de Snell, de Pierre du Moulin, de Fr. du Jon et de Gomar pour le grec, les mathématiques, la philosophie, l'hébreu et la théologie. Le 13 mars 1598, il fut reçu docteur. Après avoir enseigné quelque temps comme professeur adjoint à côté de ses maîtres, il fut appelé en 1600 à remplir à Dordrecht la place de recteur des classes. Ce fut là qu'il se maria deux fois, et qu'il vit naître ses nombreux enfants. Les bons offices de Grotius, son ami, lui firent donner à Leyde la direction du collége des États (1615). A peine y était-il établi qu'on lui suscita des embarras, à cause du penchant qu'il avait montré pour la cause des remontrants. La querelle des gomaristes et des remontrants ou arminiens partageait alors les Pays-Bas. Bien qu'il eût tâché d'y demeurer étranger, il s'y trouva engagé malgré lui, et ne put s'empêcher, dans le commerce épistolaire qu'il entretenait avec Grotius, Episcopius et Utenbogaert, de témoigner à la fois de son goût pour les doctrines d'Arminius et du peu d'estime où il tenait la plupart des théologiens gomaristes. Dans l'intention de calmer les esprits, il écrivit une histoire exacte et sincère du pélagianisme (1618). Cet ouvrage, bien accueilli de l'Église anglicane, irrita les gomaristes, et ce parti, tout-puissant depuis qu'il avait fait condamner ses adversaires dans le synode de Dordrecht, réussit à priver Vossius de son emploi (1619). On alla même plus loin : traduit comme un coupable devant le synode de Gouda, il fut suspendu de la communion (1620), et celui de Rotterdam ne lui permit d'y rentrer qu'à la condition de ne rien publier sans l'approbation de la faculté de théologie (1621). A la fin de 1622, il accepta la chaire d'éloquence et d'histoire à Leyde (1); mais le silence que les synodes avaient exigé de lui sur les matières ecclésiastiques lui pesait, et lorsqu'en 1624 on lui offrit une chaire à Cambridge, il délibéra longtemps pour savoir s'il ne devait pas quitter la Hollande. Plus tard il alla faire un court voyage en Angleterre, y reçut des savants l'accueil le plus empressé, et fut même pourvu, sur la recommandation de l'archevêque Laud, d'un canonicat à Canterbury. Lors de la fondation de l'académie d'Amsterdam (1630), Vossius fut un des premiers invité à en faire partie; il s'y rendit en 1631, mais le procès qui s'éleva à ce sujet entre les deux cités rivales fut cause que ni lui ni Barlæus, qui y avait été aussi appelé, ne purent ouvrir leur cours que l'année suivante. Après avoir vu périr tous ses enfants, à l'exception d'Isaac, il prolongea sa vie, grâce aux consolations qu'il trouvait dans l'étude et dans le commerce de ses amis, jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, et mourut d'un érysipèle. Vossius fut un des plus savants hommes de son temps; on le consultait de tous côtés comme un oracle. Il joignait à ses vastes connaissances une grande modestie, beaucoup de sagesse, des mœurs simples, une piété exemplaire (1). La plupart de ses livres sont remplis d'un savoir profond et de remarques solides. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie et sur les historiens de l'antiquité. On lui reproche seulement d'avoir trop compilé et de n'avoir rien voulu sacrifier de ce qu'il avait amassé.

Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Oratio de felici expeditione exercitus fœderatæ belgicæ;* Leyde, 1597, in-4° : c'est le premier qu'il ait mis au jour; — *Commentarii rhetorici, sive Institutionum oratoriarum lib. VI;* ibid., 1606, 1612, in-8°, et 1630, 1643, in-4°, avec des addit. considérables : excellent ouvrage, d'où l'auteur a tiré sa *Rhetorica contracta* (1606, in-8°), qui fut longtemps en usage dans les écoles de Hollande et d'Allemagne; — *Theses theologicæ et historicæ de variis doctrinæ christianæ capitibus;* ibid., 1615, in-4°; La Haye, 1658, in-4°, avec des addit. : ce sont, au jugement de Colomiés, les thèses les plus modérées qui aient été faites par les protestants; — *Historiæ de controversiis quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt lib. VII;* Leyde, 1618, in-4°; Amst., 1655, in-4°, augm. de près d'un tiers; — *Ludolphi Lithocomi Syntaxis latina;* Leyde, 1618, in-8°, et plusieurs fois depuis : Vossius a tant remanié l'ouvrage original et il y a tant ajouté, qu'il n'en est resté presque plus rien; — *De rhetoricæ natura ac constitutione, et antiquis rhetoribus;* ibid., 1622, in-8°; La Haye, 1658, in-4°; — *Ars historica;* Leyde, 1623, 1653, pet. in-4°; — *De historicis græcis lib. IV;* ibid., 1624, 1651, pet. in-4°; — *De historicis latinis lib. III;* ibid., 1627, 1651, pet. in-4° : cet ouvrage et le précédent contiennent une foule de recherches curieuses; — *Comm. de rebus gestis Fabiani a Dhona,* ibid., 1628, in-4°; — *Aristarchus, sive De arte grammatica lib. VII;* Amst., 1635, 1662, 2 vol. in-4° : Saumaise a fait le plus grand éloge de cette grammaire, mais selon Lancelot elle est fondée sur celles de Sanchez et de Scioppius, que Vossius a suivies presque pas à pas; elle a été réimpr. avec des notes critiques (Halle, 1833), par les soins de MM. Fœrtsch et Eckstein; — *De cognitione sui;* Leyde, 1640, in-12; — *De theologia gentili et physiologia christiana, sive de origine ac progressu idolatriæ lib. IV;* Amst., 1641, 2 vol. in-4°, et 1668, 2 vol. in-fol.,

(1) En 1626 il remplaça Meursius dans celle de grec.

(1) « Avare de son temps, rapporte Niceron, il savait mettre à profit les heures même de ses repas, et enlevait à son sommeil tout ce qu'il n'était pas indispensablement obligé de lui accorder. Quand ses amis venaient le voir, il ne leur donnait jamais qu'un quart d'heure, et l'on raconte que Christophe Schrœder, qui savait sa coutume, l'ayant un jour visité, et se levant après le quart d'heure pour s'en aller, Vossius le retint encore un quart d'heure, après lequel il prit son sablier, et, le lui montrant, lui dit : « Voyez combien je vous ai donné de temps. »

en IX livres : ce vaste répertoire, dédié au clergé anglican, est composé de matériaux très-divers touchant les formes si variées de la théogonie païenne; s'il ne résulte de tant de détails accumulés aucun système d'ensemble, ils servent du moins à mettre sur la voie de presque toutes les recherches; — *De tribus symbolis apostolico, athanasiano et constantinopolitano;* ibid., 1642, 1662, in-4°; — *De Jesu-Christi genealogia;* ibid., 1643, in-4°; — *De vitiis sermonis et glossematis latino-barbaris lib. IV;* ibid., 1645, in-4°; Francfort, 1666, in-4°, et dans les *Opera Vossii*, t. II, en IX livres : ce recueil consiste en des séries alphabétiques de barbarismes et de solécismes, de locutions et de constructions introduites par les écrivains du moyen âge dans la langue latine; du Cange y trouve plus de minuties grammaticales que d'érudition historique; — *De artis poeticæ natura;* Amst., 1647, in-4°; — *Poeticarum institutionum lib. III;* ibid., 1647, in-4° : tout l'art poétique y est réduit en aphorismes et expliqué par un commentaire; — *De imitatione, tum oratoria tum poetica, et de recitatione veterum;* ibid., 1647, in-4°; — *De baptismo disputationes XX, et una de sacramentis;* ibid., 1648, in-4° : ce qu'il y a de bon dans ces dissertations, qui avaient toutes paru isolément, c'est que l'auteur y joint toujours l'histoire avec le dogme; — *De IV artibus popularibus;* ibid., 1650, in-4°; — *De philologia;* ibid., 1650, in-4°; — *De veterum poetarum temporibus;* ibid., 1652, 1664, in-4°; — *In epistolam Plinii de christianis commentarius;* ibid., 1654, in-12; — *Harmoniæ evangelicæ de passione, morte, resurrectione ac adscensione Jesu-Christi, lib. III;* ibid., 1656, in-4°; — *De philosophia; de philosophorum sectis;* La Haye, 1658, in-4°; — *Isagoge chronologicæ sacræ;* ibid., 1659, in-4°; — *Etymologicon linguæ latinæ;* Amst., 1662, in-fol.; Lyon, 1664, in-fol.; et dans ses *Œuvres*, avec les addit. d'Isaac : « Vossius, lit-on dans la *Quarterly Review*, oct. 1855, ignorait les vrais principes de la science étymologique; il se guidait sur des ressemblances, sur de prétendues analogies; il a ramassé toutes les conjectures de ses prédécesseurs, en y joignant les siennes; quelquefois aussi il a eu des aperçus heureux; » — *Epistolæ;* Londres, 1690, in-fol., et dans les *Œuvres*, mais moins complètes : on y voit que Vossius entretenait un commerce suivi avec les premiers savants de l'Europe occidentale. Citons encore de lui des *Notes sur Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius et Attius* (Leyde, 1620, in-8°), et une édit. corrigée des *Institutiones linguæ græcæ* de N. Clénard (ibid., 1642, in-8°). Les écrits de G.-J. Vossius ont été réunis, à l'exception des deux grammaires qu'il a retouchées, par son fils Isaac, Amst., 1695-1701, 6 vol. in-fol.

Vossius se maria deux fois, et de ses deux femmes, Élisabeth Corput et Élisabeth du Jon, celle-ci fille de Fr. Junius, il eut six fils, qui suivent, et deux filles, *Cornélie* et *Jeanne*. Il avait donné à ces dernières une instruction aussi nourrie qu'à leurs frères : elles se distinguaient par leur habileté et par leurs progrès dans les langues et les sciences; Cornélie se noya à Leyde, le 28 janvier 1638; Jeanne mourut de la petite vérole, en 1640. P. Louisy.

Meursius, *Athenæ batavæ.* — Valère André, *Bibl. belgica.* — Witte, *Mem. philosophorum.* — Burmann, *Trajectum erud.* — Baillet, *Jugem. des savants.* — Crenius, *Animadv. philolog.* — Niceron, *Mémoires*, t. XIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Nouvelles de la rép. des lettres*, mai à oct. 1702. — *Mémoires de Trévoux*, janv. 1712. — C. Tollius, *Oratio in obitum G.-J. Vossii;* Amst., 1649, in-4°. — Colomiès, sa *Vie*, à la tête des *Epistolæ*.

VOSSIUS (*Jean*), fils aîné de Gérard-Jean, né à Dordrecht, mort en 1636, dans les Indes. D'un esprit changeant et léger, il étudia tour à tour la jurisprudence, la théologie et la médecine. L'amitié de l'archevêque Laud pour son père lui procura une place d'agrégé dans un des colléges de Cambridge (1629); mais en 1633 il revint dans son pays, et fut nommé fiscal aux Indes.

Vossius (*François*), frère du précédent, né à Dordrecht, mort en 1646. Reçu docteur en droit en 1630, il pratiqua le barreau avec honneur à La Haye. On a de lui : *Carmen de victoria navali ductu M.-H. Trompii parta;* Amst., 1640, in-fol.

Vossius (*Matthieu*), frère du précédent, né à Dordrecht, mort le 20 mars 1646, à Amsterdam. Il s'appliqua à l'étude des annales nationales, et devint historiographe des États de Hollande et bibliothécaire d'Amsterdam. Ses ouvrages sont : *Annales Hollandiæ Zelandiæque;* Amst., 1645-46, 4 part. in-4°, et 1680, in-4° : cette histoire s'étend jusqu'en 1436; elle a été trad. en hollandais par N. Borremans (Gorcum, 1677, in-4°).

Vossius (*Denis*), frère des précédents, né le 11 mars 1612, à Dordrecht, mort le 25 octobre 1633, à Amsterdam. « Né avec un génie heureux », fait observer Chaufepié, il fit de grands progrès avec des maîtres tels que son père, D. Heinsius, Meursius, L'Empereur, Golius. Le grec lui était si familier ainsi que l'hébreu qu'à l'âge de quatorze ans il en connaissait les principaux auteurs et qu'il avait lu deux fois tout l'Ancien Testament dans l'original; il apprit aussi, et comme en se jouant, la plupart des idiomes de l'Orient et des langues modernes. Après avoir refusé la chaire qu'on lui offrait dans l'académie de Dorpat, il allait visiter la Suède lorsqu'il mourut, à l'âge de vingt-deux ans. De tous les fils de Vossius c'était peut-être celui qui avait donné les plus grandes espérances; sa mort inspira dans le monde savant des regrets unanimes. On a de lui : *Panegyricus ad Fred.-Henricum, Arausionensium principem;* Amst., 1633, in-4°. Il a trad. de l'espagnol de Manassès ben Israel *Conciliator, sive de Convenientia locorum S. Scripturæ* (Amst., 1633,

in-4°), du hollandais d'Everard de Reid *Belgarum aliarumque gentium annales* (Leyde, 1633, in-fol.), et de l'hébreu de Maimonides *De idololatria* (1641), traité inséré à la fin de l'ouvrage de son père sur ce sujet. Les remarques qu'il avait préparées sur César font partie d'une édition des *Commentaires* (1697, in-fol.).

Vossius (*Gérard*), frère des précédents, né le 28 janvier 1620, à Leyde, mort le 27 mars 1640, à Amsterdam. A beaucoup d'érudition il joignait un jugement au-dessus de son âge. Il mourut à vingt ans, de la petite vérole, après avoir donné une bonne édition annotée de *Velleius Paterculus* (Amst., 1639, in-12). P. L—y.

Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Chalmot, *Biogr. Woordenboek.*

Vossius (*Isaac*), célèbre érudit, cinquième fils de G.-J. Vossius et frère des précédents, né en 1618, à Leyde, mort le 21 février 1689, à Londres. Il eut son père pour maître dans ses études, outre un précepteur domestique, qu'il avait avec Gérard, son frère cadet. Avec de pareils secours joints au génie naturel, à une mémoire et à une facilité extraordinaires, il fit en peu de temps des progrès rapides. Il y a fort peu d'événements dans sa vie, qu'il passa tout entière à étudier et à travailler. A dix-neuf ans il préparait une édition du *Périple de Scylax*, avec une version latine et des notes. Les espérances qu'il donnait lui avaient valu les encouragements les plus flatteurs de Saumaise, de Gronovius et de N. Heinsius. Il compléta son éducation par de longs et fructueux voyages à travers la France, l'Angleterre et l'Italie, d'où il rapporta un grand nombre de manuscrits, qu'il augmenta encore dans la suite. Après la mort de son frère Matthieu, il obtint de lui succéder dans la double charge d'historiographe des États de Hollande et de bibliothécaire de la ville d'Amsterdam (1646). Invité par la reine Christine à venir à sa cour, Isaac s'y rendit en 1649 et reçut un accueil très-favorable; la reine lui accorda un appartement au palais, « bouche en cour, » et 5,000 florins de gages; en outre, elle lui acheta la bibliothèque de son père, et lui donna en 1650 commission d'acquérir dans les Pays-Bas, en France et en Allemagne, des livres et des manuscrits (1). A son retour Vossius fut nommé bibliothécaire royal, à la place de Freinshemius. Il venait de revoir sa patrie (1652) lorsqu'il se brouilla avec Saumaise. Cette querelle, qui causa un grand bruit parmi les savants, n'eut, selon Ménage, d'autre motif que l'intérêt : Vossius avait prêté 1,500 florins au fils de Saumaise; il en réclama le payement à ce dernier, qui s'y refusa. Ils échangèrent à ce sujet des propos très-vifs et des lettres remplies de récriminations. La reine fut irritée, défendit à Vossius de reparaître en sa présence avant d'avoir donné satisfaction à Saumaise. Notre savant en passa par ce qu'elle voulut de lui; mais, bien que rentré en grâce auprès de Christine, il ne revint en Suède qu'après le départ de son ennemi et sur le désir particulier de la reine (sept. 1653). Il la suivit en Hollande après son abdication, et se dédommagea comme il put de ce qu'elle lui devait, en livres, tableaux, manuscrits, etc. En 1670 il s'établit à Londres, et y passa le reste de sa vie dans l'aisance, grâce à un riche héritage de famille et aux libéralités du roi Charles II, qui l'avait pourvu d'un canonicat à Windsor; il recevait aussi depuis 1663 une pension de 1,200 livres de Louis XIV. Il mourut à soixante et onze ans, n'ayant fait paraître aucun sentiment de piété. Sa bibliothèque, une des mieux composées de l'Europe, passa pour la somme de 36,000 florins dans l'université de Leyde. Is. Vossius n'avait rien en lui des mœurs simples, de la solidité d'esprit et de l'égalité d'humeur qu'on remarquait chez son père. Quoique *libertin*, c'est-à-dire libre penseur, il se montrait d'une crédulité enfantine sur les choses singulières, ce qui fit qu'il s'entêta si fort de la Chine et de ses merveilles. On rapporte que Charles II l'entendant un jour débiter des choses incroyables de ce pays, s'écria : « Voilà un étrange savant! il croit tout hors la Bible. » Ses ouvrages ont été jugés sévèrement dans le parallèle que les journalistes de Trévoux ont fait entre son père et lui; la plupart ont été mis à l'index par la cour de Rome, notamment ceux qui concernent la version des Septante, les épîtres de S. Ignace, les oracles sibyllins, et les questions de physique. Mais tout en reprochant à leur auteur de sacrifier à la nouveauté, d'avoir des opinions préconçues, de ne se piquer point d'une fidélité exacte dans les citations, il faut lui reconnaître, avec Daunou, une imagination vive, un esprit pénétrant, des connaissances fort étendues, une érudition ingénieuse et souvent originale. On a d'Is. Vossius les écrits suivants : *Periplus Scylacis, et anonymi periplus Ponti Euxini, gr. et latin., cum notis*; Amst., 1639, in-4°; les notes ont été reproduites dans *Geogr. antiqua* (1697), de J. Gronovius; — *Justini Historiarum lib. XLIV, cum notis*; Leyde, 1640, in-12; — *S. Ignatii Epistolæ et S. Barnabæ Epistola*; Amst., 1646, in-4°; Londres, 1680, in-4° : la version latine est celle attribuée à Robert de Lincoln; on a inséré les notes dans l'édit. des *Patres apostolici* de Cotelier; — *Pomponius Mela*; La Haye, 1658, in-4°; Franeker, 1701, in-8° : les erreurs échappées à Saumaise dans ses *Exercit. plinianæ in Solinum* y sont reprises en beaucoup d'endroits; — *De vera ætate mundi*; La Haye, 1659, in-4° : cette dissertation, où Vossius soutient la supputation établie par le texte des Septante, fut attaquée par plusieurs théologiens, Georges Horn entre autres, et défendue par Pezron; Vossius appuya son opinion de deux

(1) Vossius traita alors à Paris de la belle bibliothèque rassemblée par le conseiller Paul Petau, au prix de 40,000 livres.

autres opuscules intitulés *Castigationes ad scriptum Hornii* (La Haye, 1659, in-4°), et *Auctarium castigationum* (ibid., 1659, in-4°); il revint sur cette question avec plus de détails dans l'ouvrage suivant; — *De LXX interpretibus eorumque translatione et chronologia;* La Haye, 1661, in-4°; Londres, 1665, in-4°; avec un *Appendix*, La Haye, 1663, in-4°; il entreprit encore de réfuter ce que R. Simon avait dit sur ces matières en écrivant sa *Responsio ad objecta nuperæ criticæ sacræ;* Leyde, 1680, in-8°; ce savant joignit à ses *Disquisitiones criticæ* (1684) une réplique à l'adresse de Vossius; — *De Lucis natura;* Amst., 1662, in-4°; suivi d'une *Responsio ad objecta J. de Bruyn et P. Petit;* La Haye, 1663, in-4°; — *De motu marium et ventorum;* La Haye, 1663, in-4° : on y voit que l'action du soleil produit le flux et le reflux, et que les navigateurs peuvent infailliblement prévoir les tempêtes au moyen d'un instrument nommé aéroscope; — *De Nili et aliorum fluminum origine;* La Haye, 1666, in-4° : dédié à Louis XIV; — *De poematum cantu et viribus rhythmi;* Oxford, 1673, in-8° : c'est un traité curieux, rempli d'observations fines et savantes sur les vers et les chants des Grecs, des Latins et des modernes; — *De Sibyllinis aliisque oraculis;* Oxford, 1679, in-8°; Leyde, 1680, in-12 : Vossius ajoutait foi à ces oracles païens et prétendait y chercher des preuves de la vérité du christianisme; — *Catullus;* Londres, 1684, in-4° : « il y a beaucoup d'érudition dans le commentaire, dit Niceron, mais la pudeur n'y est guère épargnée; » on y trouve la plus grande partie du traité *De prostibulis veterum*, de Beverland; l'impression, commencée en Hollande et défendue, fut achevée en Angleterre; — *Variarum observationum liber; De sibyllinis oraculis; Ad objectiones R. Simonii responsio;* Londres, 1685, in-4° : Vossius y a donné libre carrière à son imagination en prétendant que l'ancienne Rome était vingt fois plus grande que Paris et Londres réunis, et qu'elle contenait quatorze millions d'habitants, et en exagérant encore davantage la population de la Chine, ses sciences et arts, son histoire, sa religion; il parle plus sainement de la construction des galères; — *Observationum ad Pomp. Melam appendix;* Londres, 1686, in-4°. Il a ajouté beaucoup de remarques à l'*Etymologicon* de son père. P. L—y.

Valère André, Foppens, *Bibl. belgica*. — Colomiès, *Bibl. choisie*. — Des Maizeaux, *Vie de Saint-Évremond*. — *Menagiana*. — Niceron, *Mémoires*, t. XIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Chalmot, *Biogr. Woordenboek*.

VOUET (*Simon*), peintre français, né le 9 janvier 1590, à Paris, où il est mort, le 30 juin 1649. Fils d'un peintre médiocre, *Laurent*, qui fut son premier maître, il fit preuve de bonne heure d'un talent et aussi d'un certain entregent qui lui acquirent la bienveillance de la société anglaise au milieu de laquelle on l'avait appelé pour faire le portrait d'une dame française réfugiée. Harlay de Sancy l'emmena, en 1611, avec lui dans son ambassade à Constantinople. Le portrait du sultan Ahmed I[er], que les mœurs musulmanes l'avaient contraint à peindre sans modèle et de souvenir, avait déjà singulièrement augmenté sa réputation, lorsqu'il se rendit en Italie, où il ne devait pas séjourner moins de quinze ans (1612-1627). Fixé d'abord à Venise, où il prit la manière du Véronèse, il alla, vers la fin de 1613, à Rome. Protégé par les personnages les plus illustres de cette ville, et rival heureux du Dominiquin et du Guide, il fut chargé de la décoration de plusieurs églises, fit du cardinal Barberini un portrait remarquable qui a été gravé par Claude Mellan, et fut nommé, en 1624, prince de l'Académie de Saint-Luc. Après une excursion, en 1620, à Gênes, où l'avait appelé l'admiration des Doria pour son talent, et où il peignit un *Christ en Croix*, qui orne encore aujourd'hui l'église Saint-Ambroise, il s'était marié à Rome, vers 1625, avec Virginia da Vezzo, native de Velletri, et habile peintre au pastel ellemême, lorsque, deux ans après, les sollicitations du roi Louis XIII, dont il recevait déjà une pension de 400 livres, le rappelèrent en France (1627). Plus adroit imitateur que grand maître, Vouet, dans ce long séjour à Rome, avait tour à tour reproduit la manière du Caravage, vigoureuse jusqu'à l'exagération, et celle plus calme et plus claire du Guide. Nommé premier peintre du roi, logé au Louvre et pourvu d'une grosse pension, il devint en quelque sorte le surintendant des beaux-arts. Louis XIII, qui aimait et pratiquait la peinture, le prit pour professeur et fit, sous sa direction, quelques portraits au pastel. Mais le succès même de Vouet et la prodigieuse quantité de travaux qui lui furent commandés furent plus funestes que favorables à son talent. La facilité et le savoir-faire eurent dès lors plus de part à ses œuvres que l'étude et l'inspiration. Outre les nombreux dessins de tapisserie qu'il fit pour la cour, il exécuta de grands travaux aux résidences royales du Louvre, du Luxembourg, de Saint-Germain, de Fontainebleau, de Versailles et de la Muette, ainsi que pour les châteaux de Chilly, où il peignit un plafond représentant *l'Assemblée des dieux*, de Videville, de Cheny, de Croissy, propriétés de MM. d'Effiat, de Bullion, de Fourcy et de Calière. Pour Richelieu, il peignit en 1632 la chapelle du château de Rueil, celle du Palais-Cardinal ainsi que la galerie dite *des hommes illustres* avec P. de Champagne, et un *Martyre de saint Eustache*, donné à l'église de ce nom; et pour le chancelier Seguier la chapelle de son hôtel, devenu plus tard l'*hôtel des fermes*, dont le plafond représentait une *Adoration des mages*, qui a été gravée par Dorigny. Enfin un grand nombre des églises de Paris furent ornées des œuvres de Vouet : Notre-Dame, *Voyage de saint Pierre et saint Paul*, *Saint Pierre délivré par un*

ange; Saint-Germain-le-Vieux, *Lavement des pieds;* l'Oratoire, *Adoration des Mages;* les Feuillants, une *Nativité, Saint Michel terrassant les démons;* Saint-Merry, *l'Évêque d'Autun venant chercher ce saint dans sa retraite;* les Carmélites de la rue Chapon, une *Nativité*, gravée par Dorigny; Saint-Nicolas-des-Champs, une *Assomption*, en deux tableaux; Saint-Louis, quatre sujets tirés de la vie de ce roi; les Génovéfains de la rue Culture-Sainte-Catherine, *Apothéose de saint Louis;* les Minimes, *Saint François de Paule ressuscitant un enfant*, l'une des meilleures compositions du maître, gravée par J. Boulanger, etc. Simon Vouet, qui avait d'abord rencontré un rival passager dans Blanchard, chargé avec lui de décorer l'hôtel Bullion (1638), ne fut pas aussi heureux avec Poussin, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'en le voyant appelé à Paris le triste sentiment de l'envie ait attristé ses dernières années. Jeune encore, mais atteint d'infirmités qui s'aggravaient de jour en jour, ne pouvant plus même tenir le pinceau, il s'éteignit, à l'âge de cinquante-neuf ans. Robert Dumesnil a catalogué l'œuvre gravée de Vouet. Le musée du Louvre possède de lui : *la Présentation au Temple*, qui est regardée comme son chef-d'œuvre et qui fut donnée, en 1641, par Richelieu à l'église des Jésuites à Paris; *la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean; le Christ en croix, le Christ au Tombeau, la Charité romaine, Portrait de Louis XIII*, en pied; *Allégorie à la richesse, la Foi*. Les musées départementaux sont riches en tableaux de Vouet : citons à Strasbourg *une Vierge et le Christ;* à Nantes, *la Paix;* à Rouen, *l'Apothéose de saint Louis;* à Dijon, *le Christ étendu sur un linceul*, et *la Présentation au Temple*, autrefois à Notre-Dame; à Lyon, *un Christ en croix;* à Grenoble, *la Tentation de saint Antoine*, et *le Repos en Égypte*, provenant de l'Oratoire; à Toulouse, *l'Invention de la croix*, et *le Serpent d'airain*, immenses compositions.

Ce qui devait faire la véritable célébrité de Vouet, c'est la grande école de peinture qu'il fonda, et qui, succédant après un long intervalle à celle de Fontainebleau, forma les plus grands peintres dont s'honora le dix-septième siècle. Suivi en France par deux de ses élèves de Rome, Jacques Lhomme et l'Italien J.-B. Mola, il ouvrit presque aussitôt un atelier d'où sortirent Perrier, déjà habile lorsqu'il y était entré; Michel Corneille, A. du Fresnoy, N. Chaperon, les deux Testelin, R. Wuibert, Ch. Merlin, le frère Joseph, Ch. Poërson, L. Beaurepère, et avant tous Le Sueur, Le Brun et Mignard. Aussi les prenait-il souvent pour collaborateurs, et c'est ainsi que Mignard et Le Brun peignirent sur ses dessins onze sujets religieux de la chapelle de l'hôtel Seguier. Sa famille elle-même comptait dans son sein de bons artistes; sans parler de sa femme, dont ses *Vierges* reproduisaient souvent les traits et qu'il perdit en octobre 1638, il avait marié ses deux filles à deux peintres graveurs, l'aînée à François Tortebat, et la seconde à Michel Dorigny, qui a reproduit un grand nombre des compositions de son beau-père.

De deux fils qu'il eut encore, un seul, *Jacques*, fut peintre, et on le retrouve agréé de l'Académie royale en 1664.

VOUET (*Aubin*), frère de Simon, mort le 1er mai 1641, à Paris, fut un peintre assez médiocre. Le musée de Rouen possède de lui *Ananie et Saphire*, celui de Nantes *un Moine ressuscitant un mort*, et celui de Toulouse *un Saint Pierre délivré de prison*.

Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Félibien, *Les Artistes français*. — *Archives de l'art français*, t. V et VI. — Clément de Ris, *Musées de province*. — *Revue univ. des arts*, t. VI. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres, école française*.

VOULLAND (*Henri*), conventionnel, né à Uzès, en 1750, mort à Paris, en 1802. Avocat à Nîmes, il fut envoyé aux états généraux par le tiers état du Languedoc. Protégé par Rabaut Saint-Étienne, son compatriote et protestant comme lui, il fut membre du comité des recherches, fit un grand nombre de rapports, et dénonça le clergé de Carpentras et le maire de Nîmes. En 1791, il fut élu juge suppléant au tribunal de cassation. Élu représentant du Gard à la Convention, il se rangea dans le parti le plus avancé, vota la mort de Louis XVI, concourut de toutes ses forces à la chute des girondins, et présida l'assemblée du 7 au 21 décembre 1793. Il siégea une année entière au comité de sûreté générale (14 sept. 1793-1er sept. 1794), et s'y fit remarquer par ses rigueurs, par ses emportements, et par l'exubérance de ses gestes, qui lui donnaient l'air d'un furieux. Comme Vadier, il était de ces *gens d'expédition*, qui s'étaient voués sans réserve au génie de la terreur. Bien que dans la séance du 9 thermidor an II il eût, d'accord avec les thermidoriens, fait décréter la mise hors la loi de Robespierre, il fut obligé de quitter le comité et n'eut plus aucune influence. Dénoncé plusieurs fois, il fut décrété d'arrestation le 28 mai 1795, et amnistié en octobre suivant. Dès lors il vécut obscur et dans la misère. Un humble libraire du Palais-Royal, nommé Maret, l'hébergea et partagea cordialement ses minces profits avec lui. On a dit que Voulland était mort dans la piété et repentant de sa conduite; mais on n'a donné de ce fait d'autre preuve qu'une assertion.

Thiers, L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.* — *Biogr. conventionnelle*.

VOYER. *Voy.* ARGENSON.

VOYSIN (*Daniel-François*), chancelier de France, né vers 1654, à Paris, où il est mort, le 1er février 1717. Issu d'une famille originaire de la Touraine, il était petit-fils de Daniel, greffier criminel en chef du parlement, et fils de Jean-Baptiste Voysin, intendant de Picardie, de Normandie et de Touraine. Allié aux Verthamon, aux Lamoignon et aux Talon, on le destina de

bonne heure à la carrière parlementaire. Reçu à vingt ans conseiller au parlement (20 avril 1674), il fut nommé maître des requêtes le 3 août 1683, et intendant du Hainaut en 1688. Son mariage en 1683 avec Mlle Trudaine, qui comptait de nombreux parents dans le grand conseil, contribua sans doute à diriger son ambition de ce côté. Quoi qu'il en soit, ce fut à ses fonctions d'intendant qu'il dut d'être mis en rapport avec Mme de Maintenon, qui devint l'auteur de sa haute fortune. Charmée par les grâces et l'esprit de Mme Voysin, qu'elle avait pu apprécier pendant le double et fastueux voyage où elle accompagna le roi en Flandre en 1691 et 1692, la célèbre favorite, trouvant sans doute dans Voysin un homme dont l'ambition était le gage d'un aveugle dévouement, le fit nommer, en septembre 1694, conseiller d'État de semestre, et lui confia bientôt l'intendance de la maison de Saint-Cyr. Il succéda à Chamillart, en 1701, dans la direction de Saint-Cyr. Il remplaça encore Chamillart comme ministre secrétaire d'État de la guerre (9 juin 1709). Très-appliqué aux affaires, il parvint, sinon à faire face aux difficultés que la guerre de la succession d'Espagne et l'épuisement de la France multipliaient devant lui, mais au moins à faire tout ce que le zèle et l'intégrité pouvaient accomplir. Le 2 juillet 1714 il fut revêtu de la dignité de chancelier, à la place de Pontchartrain. C'est alors que Voysin, trop zélé ou trop reconnaissant, compromit son caractère en se prêtant servilement aux plus mauvais actes des dernières années du règne de Louis XIV. D'abord il s'employa activement à obtenir du parlement l'enregistrement de l'édit qui déclarait les bâtards du roi aptes à succéder à la couronne (2 août 1714), et se prêta à la déclaration du 23 mai 1715, qui leur accordait le titre de fils de France. Son rôle dans les tristes démêlés relatifs à la bulle *Unigenitus* et aux jansénistes ne fut pas moins empreint de basse obséquiosité et de rigueur. La bulle ayant été acceptée dans l'assemblée du clergé, il prépara, d'après la volonté du roi, un nouvel édit, dont le but était de déposer tous les évêques jansénistes qui ne se soumettraient pas immédiatement, et chercha par la crainte à intimider le jeune Daguesseau, procureur général, et un des chefs de l'opposition dans le parlement. Les derniers jours de la vie du roi avaient été l'objet de nombreuses intrigues, auxquelles Voysin prit la plus triste part. Dévoué en effet à Mme de Maintenon, il entra avec Villeroi et Le Tellier dans les menées qui amenèrent Louis XIV, après une lutte de six mois, à écrire, le 26 août 1714, le testament qui ne laissait au duc d'Orléans que le vain titre de régent et créait un conseil de régence dont le chancelier faisait partie. Ce fut lui encore qui rédigea le codicille du 23 avril 1715, par lequel Villeroi était chargé de prendre les dispositions militaires propres à assurer la reconnaissance du testament. Mais en même temps il vendait au duc d'Orléans le secret des dernières volontés du roi, en échange de la promesse qu'on fit de lui laisser les sceaux et de le maintenir au département de la guerre. Le 25 août suivant, il communiqua également au même prince un second codicille que Louis venait de lui remettre. Le 26, loin d'obtempérer au noble désir du roi de se réconcilier avec le cardinal de Noailles, jusque-là tenu dans la disgrâce, il s'associa au P. Le Tellier et aux cardinaux de Bissy et de Rohan pour s'y opposer.

Après avoir, dans le lit de justice du 12 septembre 1715, demandé la publication de l'arrêt du 2 septembre qui cassait les principales dispositions testamentaires du feu roi, Voysin ne reçut cependant qu'une partie du prix de ses services. Obligé, au mois de juillet 1716, de se démettre des fonctions de secrétaire d'État de la guerre, il ne conserva que les sceaux. Frappé à table d'une attaque violente d'apoplexie, il mourut au bout de trois heures, à l'âge de soixante-trois ans. Le lendemain il était remplacé par Daguesseau. Saint-Simon a tracé ainsi son portrait : « Sec, dur, sans politesse, et pleinement gâté comme le sont presque tous les intendants, il n'en eut pas même le savoir-vivre, mais tout l'orgueil, la hauteur et l'insolence. Aussi excella-t-il dans toutes les parties d'une intendance ; grand, facile et appliqué travailleur, d'un grand détail, et voyant et faisant tout par lui-même. D'ailleurs farouche et sans aucune société... Un homme à peine visible et fâché d'être vu, refrogné, éconduiseur. D'ailleurs il n'était jamais ni injuste pour l'être ni mauvais par nature, mais il ne connut jamais que l'autorité du roi et de Mme de Maintenon. »

De son mariage avec Charlotte Trudaine, qui mourut le 20 avril 1714, Voysin n'avait eu que des filles, entre autres *Marie-Madeleine*, mariée à Charles-Guillaume, marquis de Broglie, et *Charlotte*, femme d'Alexis, comte de Chastillon.

Saint-Simon, Berwick, Marais, Buvat, *Mémoires*. — Dangeau, *Journal*. — E. Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*. — Lavallée, *Hist. de Saint-Cyr*. — O. de Vallée, *Le duc d'Orléans et le chancelier Daguesseau*. — Anselme, *Grands off. de la couronne*.

VRATISLAS. *Voy.* Wratislas.

VRIEMOET (*Emo-Lucius*), philologue hollandais, né en 1699, à Embden, mort le 17 juin 1760, à Franeker. Admis en 1722 au ministère, il fut ministre à Lœnen et à Harlingue, obtint en 1730 la chaire des langues orientales à Franeker, et y joignit depuis 1731 celle des antiquités hébraïques. Il avait été élu quatre fois recteur de cette académie. On a de lui, outre quantité de dissertations philologiques, les ouvrages suivants : *Arabismus*; Franeker, 1733, in-4° : ce recueil, qui a mérité les éloges de Sacy, contient une grammaire, des extraits et un glossaire de la langue arabe; — *Thesium ex omni philologia sacra specimina IV*; ibid., 1735-37, in-4°; — *Observationum miscellanearum liber*; Leeuwarden, 1740, in-4°; — *Tirocinium hebraismi*; Franeker, 1742, in-12 : ouvrage es-

time, conçu dans le même plan que l'*Arabismus*; — *Ad dicta classica, theologiæ dogmaticæ V. T. selecta, adnotat. philologico-theologicæ*; ibid., 1743-57, 3 vol. in-12; — *Theses selectæ de maxime controversis antiquitatum israeliticarum*; ibid., 1747, in-4°; — *Athenarum frisiacarum lib. II*; Leeuwarden, 1758, 1763, in-4° : l'histoire de l'université de Franeker est peu étendue, mais en revanche l'auteur entre dans les plus grands détails sur tous les professeurs qui y ont enseigné.

Athenæ frisiacæ, p. 824-26. — Paquot, *Mémoires*, t. VII. — *Neues gelehrte Europa*, t. VII et XVII. — Hirsching, *Handbuch*.

VRIENDT (*François* DE), dit *Frans Floris* (1), peintre flamand, né vers 1520, à Anvers, où il est mort, le 1er octobre 1570. Fils de Claude de Vriendt, qui était tailleur de pierre et sans doute quelque peu *imagier*, il étudia d'abord la sculpture; mais ses aptitudes de peintre s'étant révélées de bonne heure, il entra à l'école de Lambert Lombard, qui habitait alors Liége. D'après les conseils de son maître, il partit pour l'Italie. On ignore combien dura son voyage. De retour à Anvers, il fut reçu dans la corporation de Saint-Luc (1540), et pendant les trente années qui suivirent il fut le peintre le plus célèbre de l'école flamande. Son atelier fut tellement fréquenté qu'il aurait, dit-on, formé cent vingt élèves. De grands seigneurs se déclarèrent les protecteurs de Frans Floris, qui travailla notamment pour le prince d'Orange et les comtes d'Egmond et de Horn. Ses travaux lui étant grassement payés, il devint riche, et se fit construire à Anvers une maison splendide, dont il décora lui-même la façade. Des dépenses exagérées ne lui permirent pas de continuer longtemps sa vie luxueuse; mais, devenu pauvre, il n'en conserva pas moins comme artiste une situation honorée. Sa réputation était considérable, non-seulement en Flandre mais en Italie, et l'on peut en voir une preuve dans les éloges que lui accorde Vasari, dans son curieux chapitre, *De diversi artefici fiamminghi*. C'est Vasari qui nous apprend que Floris avait été surnommé *le Raphael flamand*. La singularité de ce surnom est bien faite pour étonner la critique moderne. Toutes les origines de Floris sont à Florence : son œuvre est celle d'un artiste qui a vu Michel-Ange sans le bien comprendre, et qui s'est épris de la manière d'André del Sarto et du style des maîtres florentins de 1530. Dans de grands tableaux décolorés et froids, il cherche les formes élégantes, les attitudes contrastées et parfois violentes; il cherche aussi le sentiment, et Vasari le loue d'avoir savamment exprimé « la douleur, la joie et les autres passions ». Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans les principaux tableaux de Floris, *Vénus et Mars* (1547), du musée de Berlin; *la Chute des Anges* (1554), du musée d'Anvers; *l'Adoration des Bergers* et le *Saint Luc*, de la même galerie; *Adam et Ève* (1560), des Offices de Florence; *le Jugement dernier* (1566), du musée de Bruxelles, et bien d'autres œuvres que nous ne saurions citer ici. L'exécution chez Frans Floris est attentive et caressée; mais ses peintures sont froides, comme toutes celles qu'inspire l'imitation d'un art étranger. En s'efforçant de devenir italienne, l'école flamande faisait fausse route; elle n'avait plus conscience de son génie et de ses destinées. Cette erreur fut surtout celle de Frans Floris; mais, pour peu qu'on étudie son œuvre, on reconnaîtra qu'il est impossible de se tromper avec plus de sincérité et de talent. Parmi ses nombreux élèves, on remarque les noms de Martin de Vos, Lucas de Heere, Martin van Cleef, Fr. Pourbus, Crispin van den Broecke, et deux fils, dont l'un, *François*, a longtemps travaillé en Italie. P. M.

(1) Ce surnom avait été porté par le père et l'aïeul de François.

Descamps, *Vies des peintres*. — Vasari, *Vite*. — Waagen, *Manuel de l'histoire de la peinture*. — *Catalogue du musée d'Anvers*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 346.

VRILLIÈRE (LA). *Voy.* LA VRILLIÈRE et SAINT-FLORENTIN.

VUEZ (*Arnould* DE), peintre français, né vers 1642, à Saint-Omer, mort le 18 juin 1720, à Lille. Il se forma à Saint-Omer sous la conduite d'un peintre oublié, et à Paris dans l'atelier du frère Luc. En 1660 il partit pour l'Italie. A Rome il obtint, d'après Descamps, de très-grands succès; mais provoqué par un de ses rivaux, il dut mettre l'épée à la main, et il eut le malheur de tuer son adversaire. Dès lors il accepta la proposition que lui avait faite Le Brun de venir travailler à Paris. Il y fut, dit-on, fort bien reçu : Louis XIV lui fit une pension, et l'Académie royale de peinture l'admit au nombre de ses membres, le 20 décembre 1681. De Vuez donna pour sa réception une *Allégorie relative au mariage du dauphin*, tableau dont la trace s'est perdue. Un nouveau duel, aussi malheureux que le premier, força le peintre à quitter Paris. Descamps prétend qu'il alla passer un an à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de France. A son retour, il reprit ses travaux, et Louvois l'ayant envoyé à Lille pour peindre un tableau dont il voulait faire présent à l'hôpital, l'artiste s'y trouva si bien qu'il y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Les églises et les couvents firent d'Arnould de Vuez leur peintre ordinaire, et son caractère n'étant pas moins estimé que son talent, il eut trois ans l'honneur de siéger parmi les échevins de la ville. Son mariage avec Anne Degré, fille d'un ancien gouverneur de Calais, lui avait d'ailleurs créé des relations avec les meilleures familles du pays. Son œuvre est très-considérable : les églises, l'hôtel de ville et surtout le musée de Lille possèdent ses tableaux les plus remarquables. Ce sont, pour la plupart, de grandes

toiles religieuses, composées avec fracas, pauvrement dessinées, et colorées de ces tons bruns ou rougeâtres que les élèves de Le Brun ont tant aimés. On retrouve dans son talent lâché et dans son abondance stérile tous les caractères d'une école qui va finir. P. M.

Reynart, *Catalogue du musée de Lille*, 1882. — *Archives de l'art français*.

VUILLEMAIN. *Voy*. Guilliman.

VULCANIUS. *Voy*. Smet.

VULSON ou **WLSON**, famille de robe, qui se prétendait originaire d'Écosse, mais qui était établie dans le Dauphiné dès la fin du seizième siècle et à laquelle appartiennent les deux personnages suivants :

Vulson (*Marc*), conseiller au parlement de Grenoble, mort en 1640. Suivant Gui Allard, c'est lui, et non Vulson de la Colombière, qui tua sa première femme et son amant, qu'il avait surpris en flagrant délit d'adultère. « Il eut sa grâce, ajoute Allard, malgré toutes les oppositions des dames de la cour d'Henri IV. » Il a publié : *Traité des élections*; Grenoble, 1623, in-4°; réimpr. sous le titre de *Questions singulières de droit, sur les élections d'héritiers contractuelles et testamentaires*; Paris, 1659, in-12; Bordeaux, 1696, in-12; Toulouse, 1753, in-4°, avec des notes de Sudre; — *De la Puissance du pape et des libertés de l'Église gallicane*; Genève, 1635, in-4°.

Vulson (*Marc*), sieur *de la Colombière*, célèbre héraldiste, parent du précédent, mort en 1658. Petit-fils d'un gentilhomme huguenot, qui fut gouverneur de Die, il embrassa le parti d'Henri IV, fit six campagnes consécutives dans un régiment de cavalerie, reçut plusieurs blessures, et fut fait deux fois prisonnier. Il acheta plus tard une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et vint se fixer à Paris, où il s'occupa de recherches historiques, et surtout de blason. Il devint chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Nous citerons de lui : *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries obmises par les autheurs qui ont escrit jusques ici sur cette science*; Paris, 1639, in-fol., très-rare; ce recueil est tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de M. de Sautereau; — *La Science héroïque traitant de la noblesse, de l'origine des armes, de leurs blazon et symboles, etc., avec la généalogie de la maison de Rosmadec, en Bretagne*; Paris, 1644, 1669, in-fol., fig.; — *De l'Office des roys d'armes, des hérauts et poursuivans*; Paris, 1645, in-4°; — *Carte méthodique et introduction à la connoissance des premières règles et termes du blazon*, etc.; Paris, 1645, in-fol.; — *Le vray Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou le Miroir héroïque de la noblesse, contenant les combats ou jeux sacrez des Grecs et des Romains, les triomphes, les tourneys, les joustes, les pas*, etc.; Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage plein de recherches curieuses; — *Les Portraits des hommes illustres françois qui sont peints dans la gallerie du Palais-Cardinal de Richelieu; ensemble les abrégez historiques de leurs vies*; Paris, 1650, 1655, 1664, in-fol., réimpr. sous divers titres. Ses autres écrits sont aujourd'hui attribués au président Salvaing de Boissieu, qui, dans le but de faire plus facilement admettre ses rêveries sur l'antiquité de sa maison, prit le parti de les insérer dans des ouvrages qui ne paraissaient pas sous son nom. Voici en effet ce qu'on lit dans la vie de ce magistrat par Chorier : *Ex immensa caligine latentem eduxit artem heraldicam... neglectam et quasi squalore sordida purgavit... Nec ex eo gloriam aucupatur quam omnem ultro in Columberium transfudit : et acceptam hujus artis cognitionem vir ingenius qui ingrati crimen horrebat, Boessio palam, cum reverentia et gaudio Columberius referebat* (*Boessii vita*, p. 41, 42). C'est aussi l'opinion soutenue par M. de Terrebasse. E. Regnard.

Gui Allard, *Bibl. du Dauphiné*. — Haag, *France protest.* — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*. — A. de Terrebasse, *Vie de Salvaing de Boissieu*; Lyon, 1850, in-8°. — J. Guigard, *Bibl. hérald. de la France*.

VUOERDEN (*Michel-Ange*, baron de), diplomate belge, né à Chièvres (Hainaut), en 1629, mort à Lille, le 3 août 1699. Fils du bailli gouverneur de Chièvres, après avoir terminé avec succès ses études, il fut choisi par la duchesse d'Havré pour accompagner en Espagne son fils, le marquis de Renty, qui bientôt renonça au monde pour entrer en religion. Il prit alors du service dans l'armée espagnole, et fit les campagnes des Pays-Bas. Attaché plus tard au comte de Fuensaldagne, il le suivit à Milan, et dans son ambassade à Paris, en 1660 et 1661. Il aida de ses connaissances diplomatiques le marquis de La Fuente, successeur de Fuensaldagne, mais, trompé dans les espérances que lui avaient fait concevoir les ministres espagnols, il se retira à Tournai pour y exercer la charge de grand-bailli. D'abord exilé lors de l'invasion des Français, il fut rappelé à la demande de la reine, ne tarda pas à être en faveur auprès des vainqueurs, et devint grand-bailli des états de Lille, puis chevalier d'honneur au parlement de Flandre. Il avait été, en 1679, l'un des commissaires envoyés à Courtrai, pour le règlement des limites, en exécution du traité de Nimègue. On a de lui : *Journal historique contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane*; Lille, 1684, 2 vol. in-8° : espèce d'éphémérides, où se trouve, à la date de chaque jour, une série d'événements que termine un trait de la vie militaire de Louis XIV. Il a laissé en outre divers ouvrages manuscrits, conservés à la bibliothèque de Cambrai, entre autres : *Journal de l'ambassade du comte de Fuensaldagne en France*; *Journal du baron de Vuoerden pendant son voyage de Flandre en Italie par l'Allemagne, commencé sortant de Bruxelles le 20 juin*

1656, in-fol., contenant encore une Méthode pour la conversation, des poésies et autres opuscules; *Mémoires depuis* 1653 *jusqu'en* 1659, 2 vol. in-fol.; *Lettres, mémoires et affaires depuis* 1669 *jusqu'en* 1698, 12 vol. in-fol. Sa fille, *Marie-Louise*, a écrit les *Mémoires du baron de Vuoerden, contenant ce qu'il a fait et écrit de plus important depuis sa naissance*, mss. in-fol., conservé à la bibliothèque de Cambrai. Cinq lettres inédites de Vauban, adressées à Vuoerden, sont impr. dans les *Archives du nord de la France*, t. I[er]. E. R.

Pillot, *Hist. du parlement de Flandre*, t. I. — A. Le Glay, *Catalogue des mss. de la bibl. de Cambrai.*

W

WAAST ou **WAST** (Saint), en latin *Vedastus*, né sur les limites du Périgord et du Limousin selon les frères Sainte-Marthe, ou selon d'autres à Toul, mort le 6 février 540, à Arras. Après avoir mené la vie de solitaire aux environs de Toul, il fut ordonné prêtre par l'évêque de cette ville; le même prélat le désigna ensuite pour catéchiste à Clovis, qui avait fait vœu à Tolbiac d'embrasser le christianisme (496). Clovis l'emmena avec lui à Reims, et le recommanda à Remi. Waast fut nommé par ce dernier évêque d'Arras, vers 499, puis de Cambrai, vers 510. Ayant trouvé dans l'une et l'autre ville toutes les superstitions païennes, il bâtit des oratoires et ordonna des ministres; des idolâtres allèrent en grand nombre lui demander le baptême, et il reconstruisit les églises brûlées par les barbares. Ses fonctions pastorales durèrent quarante ans, et on l'inhuma à Notre-Dame d'Arras, d'où il fut transféré dans un petit oratoire bâti sur les bords du Crinchon et choisi par lui pour sa sépulture. On y éleva dans la suite l'abbaye qui porta son nom, abbaye moins célèbre par le tombeau de Thierri III, roi de Bourgogne et de Neustrie, que par ses moines, laborieux copistes au moyen âge des précieux monuments de la littérature. Ulmar, religieux de ce monastère, a écrit une histoire de l'élévation de ce saint, que des poëtes ont chanté, et qui fit, dit-on, des miracles nombreux. Alcuin, chargé par l'abbé Radon de retoucher le manuscrit d'Ulmar, en composa une nouvelle histoire.

Alcuin, *Vita S. Vedasti*. — Fulbert, *Translatio S. Vedasti*. — Gazet, *Vie de S. Wast*; Valenciennes, 1622, in-8°, et 1701, in-12. — Bollandus, *Acta sanctorum*, 6 fév., t. I. — Baillet, *Vies des saints*, t. II. — *Gallia christiana*.

WACE (*Robert*), poëte anglo-normand, né vers 1120, dans l'île de Jersey, mort en Angleterre, entre 1174 et 1184. Appelé tantôt Vace, Wace, Wacce, Waice, Wage, ou encore Guace, Gasse, Guasco, ce qui n'est qu'une forme différente du même nom, celui de Wistace, d'Huistace, d'Eustace, ou d'Eustache lui est encore donné dans divers manuscrits de ses poëmes. Dans tous du reste il n'est connu que sous le nom de *maistre Wace*, et le prénom de Robert lui fut appliqué pour la première fois par Huet, sans qu'on sache sur quelle autorité (1). Il est très-probable que le nom de Wace n'était autre chose qu'un nom de baptême, seule désignation qui servit alors à distinguer les hommes de roture. En effet sa famille, si l'on s'en rapporte à lui-même, n'avait aucune prétention aristocratique, et M. du Méril le suppose fils d'un de ces charpentiers que le duc Guillaume avait réunis en si grand nombre à Saint-Valery pour construire la flotte qui devait le conduire en Angleterre (2). Quoi qu'il en soit, aucun doute du moins n'est possible sur le lieu de sa naissance :

En l'isle de Gersui fu nez,

dit-il. Venu jeune à Caen, il fit probablement ses premières études, passa ensuite en France, c'est-à-dire dans l'île de France, sans doute à Paris, où il étudia assez longtemps, et revint à Caen sans qu'on sache quels furent les motifs et les circonstances de ce voyage et de ce retour (3). Les nombreux termes de procédure dont il se sert dans ses écrits peuvent faire supposer qu'il fut employé dans quelque cour de justice. Ce qui est certain, c'est qu'il s'exerça dès lors à écrire des traductions, des *servantois*, paraphrases poétiques dans lesquelles on expliquait alors au peuple la raison des fêtes et les mérites du saint que l'on célébrait (4). C'est à cette première époque de sa vie qu'il faut rapporter le poëme

(1) *Orig. de Caen*, ch. XXIV.

(2) Ce passage du *Roman de Rou* vient à l'appui de cette hypothèse :

Maiz jo oï dire à mon père
(Bien m'en sovient, mais varlet ere),
Ke set cent nes, quatre meins, furent,
Quant de Saint-Valeri s'esmurent
Ke nes, ke batels, ke esquels
A porter armes e herneis.

(3) A Caen fu petit portez.
Illuques fu à lettres mis.
Puis fu lunges en France apris.
Quand de France jo repairai
A Caen lunges conversai.
De romanz fere m'entremis;
Mult en ecris et mult en fis.
(*Roman de Rou.*)

(4) C'est sur ce fondement que l'abbé Le Bœuf lui a attribué une *Vie de saint George*, anonyme (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XVII), et M. du Méril une *Vie de sainte Marguerite*, conservée à la biblioth. de Tours (n° 287), et dont le manuscrit indique pour auteur un certain GRACE, corruption sans doute de Guace ou Wace.

de *la Conception*, dont il est certainement l'auteur, et dans lequel, traduisant en partie le *Miraculum de conceptione sanctæ Mariæ* de saint Anselme, il raconte l'établissement de la fête de la Conception. Érudit, mais dépourvu d'imagination, comme la plupart des chroniqueurs de son temps, il s'occupa à mettre le passé en vers et à traduire d'anciennes chroniques latines. C'est ainsi qu'il composa le *Roman de Rou*, achevé en 1160 et qu'il dédia à Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Ce prince le récompensa de cette œuvre, dans laquelle était relatée l'histoire de ses ancêtres, par un canonicat dans l'église de Bayeux, dignité dont il semble avoir été revêtu de 1161 à 1171 (1). Mais comme il se donne dans ses écrits le titre de *clerc lisant*, on suppose qu'il fut également attaché à la chapelle particulière de Henri II. Toute autre conjecture sur la vie de Wace est incertaine, et l'année même de sa mort n'est pas encore fixée; on peut penser cependant, d'après la dernière charte où on le voit figurer, qu'il mourut vers 1174. Les ouvrages de Wace sont les suivants : 1° *Le Roman du Brut*, qui dans les manuscrits porte la date de 1155, et qu'il présenta à la reine Éléonore. *Brut* ou *Bruit* avait alors le sens de *tradition*, et en effet ce poëme n'est qu'une version romane des traditions bretonnes qui racontaient la fondation d'un royaume d'Angleterre par Brutus, fils d'Ascagne. Il est probable que Wace, pour la composition de cet ouvrage, avait consulté les vraies traditions du peuple, dont il existait déjà au moins deux versions kimris, celle de Walter, archidiacre d'Oxford (*voy.* le *Myvyrian archaiology of Wales*), et celle de Geoffroi de Monmouth. On sait d'ailleurs par le témoignage de Wace lui-même qu'il était allé en Armorique, où les traditions bretonnes étaient très-populaires. Quant au talent du poëte, ses qualités habituelles sont la netteté de pensée, une souplesse de style que la rime n'embarrassa jamais, de l'élégance, de la sobriété et même une certaine concision. La première édition de ce poëme, qui compte 15,300 vers de huit syllabes, a été donnée, avec notes, par M. Le Roux de Lincy, Rouen, 1836-38, 2 vol. in-8°, d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris (2). 2° *Le Roman de Rou* (Rollo), contenant l'histoire des ducs de Normandie depuis l'invasion de Rollon jusqu'à la huitième année du règne d'Henri Ier, est divisé en quatre parties, qu'on ne trouve réunies dans aucun manuscrit : la première, en vers de huit syllabes, est le récit des incursions des Normands; la deuxième et la troisième, toutes deux en vers alexandrins, comprennent, l'une l'histoire de Rollon, l'autre celle de Guillaume-Longue-Épée et de Richard Ier; la quatrième, plus longue à elle seule que les trois autres, et ou reparaît le mètre de huit syllabes, s'étend jusqu'en 1106. Le poëme entier est composé de plus de 16,000 vers. Toutefois, des différences de style très-considérables, le changement de rhythme, et surtout leur dispersion dans différents manuscrits, ont fait penser avec beaucoup de raison à quelques érudits que la première et la quatrième partie de ce poëme pouvaient seules être avec certitude attribuées à Wace. Les manuscrits du *Roman de Rou* sont nombreux; le *British Museum* en possède un, qui paraît le plus ancien; il est du treizième siècle, et ne contient que la quatrième partie; celui de la Bibliothèque impériale (n° 7567) est du quatorzième. Sans parler d'une version en prose française de ce poëme, composée au treizième siècle, et impr. en 1487, sous ce titre : *Cronique de Normandie*, Rouen, in-fol., ni des extraits publiés par de La Roque (*Généalogie de la maison d'Harcourt*), du Moulin (*Hist. de Normandie*), par du Cange (*Glossaire*), etc., la première édition complète en a été donnée par Pluquet, Rouen, 1827, 2 vol. in-8° (1), trad. en anglais, Londres, 1837, in-8°. — 3° *Chronique ascendante des ducs de Normandie*, poëme rimé en 314 vers de douze syllabes, qui s'étend en remontant d'Henri II à Rollon, et mis au jour en 1825, par Pluquet, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Caen*, t. Ier; M. du Méril n'hésite pas à le rejeter du nombre des écrits authentiques de Wace. La langue et l'orthographe de cette composition pourraient plutôt le faire attribuer à un trouvère picard. — 4° *C'est comment la Conception Notre-Dame fut établie*, poëme de dix-huit cents vers de huit syllabes, dont nous avons déjà parlé et qui a été publié, par MM. Mancel et Trébutien, sous ce titre : *L'Établissement de la fête de la Conception Notre-Dame, dite la fête aux Normands*; Caen, 1842, in-8°; —5° *Vie de saint Nicolas*, publiée et trad. d'après un manuscrit d'Oxford par N. Delius; Bonn, 1850, in-8°; M. de Monmerqué avait déjà donné une édition gr. in-8° de ce poëme pour la Société des bibliophiles français; — 6° *Vie de la vierge Marie, suivie de la Vie de S. Georges*, poëmes inédits; Tours, 1859, in-12. C'est sans aucune espèce de fondement qu'on a quelquefois reconnu Wace pour auteur du *Roman du chevalier du Lion*, qui est de Chrestien de Troyes, et du *Roman d'Alexandre*, œuvre de Lambert li Cors et d'Alexandre de Bernay. Eng. Asse.

Brequigny, dans les *Notices des manuscrits*, t. V. — *Hist. littér. de la France*, t. XIII. — Pluquet, *Notice sur la vie et les écrits de R. Wace*; Rouen, 1824, in-8°. — Le Roux de Lincy, *Description des manuscrits qui contiennent le Roman de Bruth*. — *Mémoires de la Soc. des antiq. de Normandie*, t. I. — De La Rue, *Essais hist. sur les bardes*. — Le Bœuf, dans les *Mem. de*

(1) Me fut donné (Diex li rende)
A Baex une provande.

(2) Sir Fréd. Madden a publié pour la première fois littéralement une très-curieuse paraphrase poétique, en dialecte saxon, du Brut : *Layamon's Brut, or Chronicle of Britain*; Londres, 1847, 3 vol. in-8°, avec version anglaise, glossaire et notes.

(1) *Voy.* à ce sujet les *Observations philologiques et grammaticales sur* le Roman de Rou (Rouen, 1829, in-8°), par Raynouard.

l'*Acad. des inscr.*, t. XVII. — E. du Méril, *Études d'archéologie et d'hist. littéraire*; Paris, 1862.

WACHTER (*Jean-Georges*), philologue allemand, né le 7 mars 1673, à Memmingen, mort en 1757, à Leipzig. D'abord employé au cabinet des antiques de Berlin, il se fit connaître par quelques bons mémoires d'archéologie, et fut agrégé à la Société royale des sciences. Il alla s'établir à Leipzig, où il fut nommé conservateur de la collection de médailles et de la bibliothèque de la ville. On a de lui : *Glossarium germanicum, continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ et omnium ejus vocabulorum vigentium et desitorum*; Leipzig, 1736-37, 2 vol. in-fol. : ce savant ouvrage, qui soutient la comparaison avec le *Glossaire* de du Cange, et qui a facilité les travaux de Grimm et d'autres linguistes modernes, est encore consulté aujourd'hui avec fruit, bien que les parties ayant trait à la philologie comparée ne soient plus à la hauteur de la science; — *Archæologia nummaria*; ibid., 1740, in-4° : étude sur les plus anciennes monnaies usitées chez les différents peuples; — *Naturæ et Scripturæ concordia, commentario de litteris ac numeris primævis illustrata*; ibid., 1752, in-4°, fig.; — plusieurs *Mémoires*, dans les *Miscellanea berolinensia* et les *Nova acta erudit. lipsensia*, tels que *De alphabeto naturæ*, *De lingua codicis argentei*, etc.

Meusel, *Lexikon*. — Zedler, *Universal Lexikon*.

WADDING (*Luke*), historien et théologien anglais, né le 16 octobre 1588, à Waterford, mort le 18 novembre 1657, à Rome. Il était de famille noble et catholique. A quinze ans il suivit en Portugal Matthew, son frère aîné, qui avait dirigé jusqu'alors ses études, et les acheva dans un séminaire irlandais à Lisbonne. Admis en 1605 chez les Franciscains, sous le nom de Michel-Ange de Saint-Romule, il continua avec beaucoup d'assiduité de s'instruire en théologie et en histoire dans les maisons de son ordre, à Liria, à Lisbonne et à Coimbra, fut envoyé ensuite à Salamanque, et y eut, outre la surveillance des étudiants, une chaire de théologie. Ses talents le firent remarquer de ses supérieurs, et l'un d'eux, Antonio de Trejo, qui venait d'être élevé à l'évêché de Carthagène, le choisit pour chapelain lorsqu'il fut chargé par le roi Philippe III d'aller prendre part à la cour de Rome à une sorte de tournoi ecclésiastique dont l'Immaculée Conception était l'objet (1618). L'ordre des Cordeliers s'était déclaré en quelque sorte le champion de la Vierge, et soutenait depuis longtemps des querelles aussi vives que scandaleuses à ce sujet contre celui des dominicains. Wadding déploya un zèle extrême à réunir, soit à Rome, soit dans les bibliothèques d'Assises, de Pérouse, de Naples et d'autres lieux de l'Italie, tout ce qu'il put de documents en faveur de son opinion, et il composa l'histoire détaillée de cette querelle, laquelle fut mise au jour par un gentilhomme belge, sous ce titre : *Legatio Philippi III et IV, Hisp. regum, ad Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII pro definienda controversia conceptionis B. Mariæ Virginis, per A. a Trejo*; Louvain, 1624, in-fol. Cette dispute, dont on peut dire qu'il supporta tout le poids, n'empêcha pas Wadding de se livrer à d'autres travaux et de rendre aux études ecclésiastiques des services plus utiles. C'est ainsi qu'il entreprit de publier aux frais du pape et de Bénigne de Gênes, son général, l'excellente concordance que le P. Calasio avait laissée manuscrite (*Concordantiæ Bibliorum hebraicæ*; Rome, 1621, 4 vol. in-fol.), en l'accompagnant d'un savant traité : *De hebraicæ linguæ origine et utilitate*. Sa réputation de savoir et de piété lui valut deux charges éminentes dans son ordre, celles de procureur (1630-1634) et de vice-commissaire (1645-1648); mais, par un scrupule d'humilité, il refusa d'être décoré de la pourpre romaine. On lui doit à Rome des fondations utiles, comme le collége de Saint-Isidore, pour l'éducation de ses jeunes compatriotes. « Son influence, rapporte Chalmers, paraît avoir été très-grande; la seule tache qui soit sur sa vie est l'encouragement qu'il donna au soulèvement de l'Irlande en 1641. »

Outre les ouvrages cités, on a encore de Luc Wadding : *Apologeticus de prætenso monachatu augustiniano S. Francisci*; Madrid, 1625, in-4°; trad. en espagnol dans la même année, ibid., in-4°; réimpr. à Lyon, 1641, in-8°, avec une réponse de Th. Herrera, l'un des contradicteurs de l'auteur sur cette question; — *Annales ordinis Minorum*; Lyon et Rome, 1628-54, 8 vol. in-fol. : cette histoire, très-détaillée, ne va pourtant que jusqu'en 1540; les erreurs qui s'y étaient glissées ont été corrigées dans un *Supplément* du P. Melissani, Turin, 1710, in-fol., et Salamanque, 1728, 2 vol. in-fol. : elle a été refondue, rectifiée et augmentée par le P. J.-M. Fonseca, Rome, 1731-45, 19 vol. in-fol.; cette édition nouvelle a été continuée en Italie par G. Michelesi (Rome, 1794, t. XX), et par le P. Melchiorri (Ancône, 1844-60, t. XXI à XXIV); mais elle n'en est encore arrivée qu'aux premières années du dix-septième siècle (*voy.* à ce sujet le *Serapeum*, 1854, p. 49). L'ouvrage original de Wadding avait été abrégé par deux cordeliers : l'un, Fr. Harold, l'a mis en latin, Rome, 1662, 2 vol. in-fol., et l'autre, Sylv. Castet, en français, Toulouse, 1680-83, 4 vol. in-4°; — *Vita B. Petri Thomæ carmelitæ, patriarchæ C. P.*; Lyon, 1637, in-8°; — *Vita J. Duns Scoti*; Lyon, 1644, in-12; — *Scriptores ord. Minorum*; Rome, 1650, in-fol. : cet ouvrage utile, malgré de nombreuses omissions, a été refondu dans la *Bibl. universa franciscana* (Madrid, 1732, 3 vol. in-fol.), du P. Jean de Saint-Antoine, et réimpr. à Rome, 1806, in-fol., avec des corrections du P. Sbaraglia; — *Immaculatæ conceptionis Virginis Mariæ opusculum*; Rome, 1655, in-8° : rare. Enfin, ce labo-

rieux savant a encore édité les *Sermones* de saint Antoine de Padoue (1624), les *Opuscula* de saint François d'Assises (Lyon, 1637, in-24), les *Opera omnia J. Duns Scoti* (ibid., 1639, 12 vol. in-fol.), *la Jacobiade* (ibid., 1641, in-8°), poëme latin de J.-B. de Petrucci; des *Offices* de plusieurs saints (Rome, 1649, in-4°), etc. P. L.

Sa Vie, par Harold, à la tête des *Annales*, édit. 1731. — Antonio, *Bibl. hisp. nova*, préface. — Baillet, *Jugem. des savants*, t. II. — Jean de S. Antoine, *Bibl. franciscana*. — Chalmers, *General biogr. dictionary*.

WAFFLARD (*Alexis-Jacques-Marie*), auteur dramatique français, né le 29 juin 1787, à Versailles, mort le 12 janvier 1824, à Paris. Il était fils d'un marchand papetier. Après avoir fréquenté les écoles élémentaires, il apprit le métier de doreur sur porcelaine, et vers l'âge de dix-huit ans il s'enrôla dans un régiment de chasseurs à cheval, où servait son frère aîné. Mais il ne put faire campagne, et fut réformé à cause de la faiblesse de sa constitution. De retour à Paris, il obtint un emploi de surnuméraire dans le ministère de la guerre, le perdit bientôt par suite d'une réorganisation des bureaux, et se mit alors à écrire pour le théâtre. Il mourut à trente-six ans et demi, d'une maladie de poitrine. Ses ouvrages dramatiques, au nombre de dix, se distinguent par l'observation, par des effets bien amenés, et par un dialogue spirituel; à l'exception d'un seul, *l'Écolier d'Oxford* (1824), joué après sa mort et qui est faible, il les composa en collaboration. Ainsi avec M. de Bury (Fulgence), il a donné à l'Odéon trois comédies: *un Moment d'imprudence* (1er déc. 1819); *le Voyage à Dieppe* (1er mars 1821), une des plus jolies pièces de l'ancien répertoire; et *le Célibataire et l'Homme marié* (29 juill. 1824); et avec le même et Picard, *les Deux ménages* (21 mars 1822). Toutes ses pièces ont été imprimées.

Mahul, *Annuaire necrol.*, 1824.

WAGENAAR (*Luc*), géographe hollandais, né à Enkhuisen, vers 1540. Il servit dès son enfance dans la marine marchande, et devint l'un des plus habiles pilotes de son pays. On manque d'ailleurs de détails sur sa vie. Il est auteur du *Trésor du navigateur, ou Itinéraire pour toutes les mers, avec cartes* (en holl.); Leyde, 1584-85, 2 part., in-4°; trad. en latin, sous le titre de *Speculum nauticum* (ibid., 1586, in-fol.), en français sous celui de *Miroir de la navigation occidentale* (Anvers, 1590, in-4°, obl., et 1600, in-fol.), et en anglais, avec des augmentations, par Ant. Ashley (1588). Wagenaar a publié des cartes du port d'Enkhuisen, et de différentes contrées qu'il avait parcourues. Ses cartes eurent une grande utilité à l'époque de leur publication.

Watt, *Bibliogr. britannica*.

WAGENAAR (*Jean*), historien hollandais, né le 31 octobre 1709, à Amsterdam, où il est mort, le 1er mars 1773. Comme il appartenait à la bourgeoisie aisée, il put, de bonne heure, se livrer entièrement aux travaux littéraires, vers lesquels il se sentait entraîné. Les langues anciennes, le français, l'anglais et l'allemand lui étant familières, il commença à l'âge de vingt ans à publier des traductions. C'est ainsi qu'il fit passer en hollandais les *Sermons* de Tillotson (1730-32, 6 vol. in-8°), l'*Histoire des papes*, de Bruys, et les *Institutions philosophiques*, de Martyn. Ces travaux lui ayant donné le goût de la polémique religieuse, il écrivit, en 1740, une *Dissertation sur le baptême des petits enfants, par un ministre remontrant* (Amst., in-4°), et se trouva jeté dans une dispute aussi irritante que fâcheuse; il s'en tira par le silence. Il retourna à ses études historiques, pour ne plus les quitter. Il termina en 1748 *l'État présent des Provinces-Unies* (De tegenwoordige Staet der vereenigde Nederlanden); Amst., 1738-48, 11 vol. in-8°). Le stathouder Guillaume V tenait cet ouvrage pour un chef-d'œuvre, et en faisait à tout propos l'éloge. Ce succès engagea Wagenaar à entreprendre son *Histoire nationale*, à laquelle il travailla dix ans; elle parut sous le titre de *Vaderlandsche Historie* (Amst., 1749-59, 22 vol. in-8°), fut traduite en allemand (Leipzig, 1756-65), et en français (Paris, 1757-72, 8 vol. in-4°), et réimpr. par l'auteur, mais avec des corrections importantes, 1752 et suiv. Plus annaliste qu'historien, Wagenaar doit être loué pour l'étendue des recherches, la clarté du style, la variété des détails; mais il se montre d'une partialité choquante pour la maison d'Orange. Sa ville natale lui accorda, en 1758, le titre d'historiographe, et lui demanda une *Description d'Amsterdam*, dont il fit un livre de luxe en 3 vol. in-fol., publié de 1760 à 1767, et souvent réimpr. depuis en différents formats. Quand il mourut, le meilleur historien de la Hollande n'était encore que premier commis au secrétariat d'Amsterdam. Outre les ouvrages cités, on a de lui: *De Patriot of politische bedenkingen over den Staat der vereenigde Nederlanden in* 1747 (Le Patriote, ou Considérations, etc.); Amst., 1748, in-8°; — *'T verheugt Amsterdam* (Amsterdam en réjouissance à l'occasion de la visite solennelle de Guillaume d'Orange); ibid., 1768, in-fol., fig.; — *Zeven Lessen over het verhaudelen der heilige Schrift* (Sept leçons sur la manière d'entendre les Écritures), ibid., 1770, 1771, in-8°; — *De Geschiedenissen der christelycke Kirke in de eerste Eeuw* (Histoire de l'Église chrétienne pendant le premier siècle); ibid., 1773, in-8°; — *De Kervorming te Amsterdam* (La Réforme en 1578); ibid., 1778, in-8°; — *Beschryving der Stad Bergen op Zoom* (Description de la ville de Berg-op-Zoom); ibid., 1780, in-8°; — *Historiche Verhandelingover de waardigheid van Stadhouder* (Du Pouvoir du Stathoudérat); ibid., 1787, in-8°. Ch. RAHLENBECK.

Lykzang op het afsterven von J. Wagenaar; Amst., 1773, in-8°. — De Wind, *Bibliotheck der nederl. geschiedschryvers*. — Hok, *Vaderl. Woordenboek*. — Hesinga Bakker, *Leven von J. Wagenaar*; Amst. 1776, in-8°.

WAGENSEIL (*Jean-Christophe*), érudit

allemand, né le 26 novembre 1633, à Nuremberg, mort le 9 octobre 1705, à Altdorf (Bavière). Il était fils d'un marchand. Son éducation, confiée aux soins d'un précepteur, se fit à Greifswald, à Rostock et à Altdorf. En 1654 il entra chez le comte Henri de Traun, et mena à bonne fin les études de ses fils; puis, en 1659, il passa dans la maison du comte Ernest, son frère, et fut chargé d'accompagner le fils de ce seigneur dans ses voyages. Il parcourut ainsi avec lui l'Italie, la France, l'Espagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Allemagne, revint en 1667 dans sa patrie, et obtint alors à l'académie d'Altdorf la double chaire de droit public et d'histoire; au bout de huit ans il changea cette dernière contre celle des langues orientales, et pour ce qui est de la première, il la conserva jusqu'à sa mort. En 1676 le prince Adolphe-Jean, comte palatin du Rhin, lui donna la conduite de deux de ses fils, avec le titre de conseiller. Sa ville natale lui conféra aussi des marques de son estime en le choisissant pour bibliothécaire (1699), emploi que les incommodités de l'âge l'obligèrent à résigner en 1700. Wagenseil acquit des connaissances étendues; il avait de l'honnêteté, du savoir, un esprit doux et tolérant, mais il était enclin à la crédulité, et manquait de discernement dans ses recherches. Plusieurs académies étrangères lui envoyèrent leur diplôme; il fut reçu docteur en droit à Orléans en 1665, et il ressentit jusqu'à trois fois les effets de la libéralité de Louis XIV, grâce aux bons offices de Chapelain. Nous citerons de lui : *De cœna Trimalcionis*; Nuremberg, 1667, in-8°; Paris, 1687, in-8° : il combat l'authenticité de ce fragment attribué à Pétrone; — *Sota, hoc est liber Mishnicus de uxore adulterii suspecta*; Altdorf, 1674, in-4° : les nombreux extraits de la Mischna y sont traduits en latin et longuement interprétés; — *Tela ignea Satanæ*; ibid., 1681, 2 vol. in-4° : recueil des écrits composés par des juifs contre la religion chrétienne; Wolff et J.-B. de Rossi en ont fait l'éloge; — *Exercitationes VI varii argumenti*; ibid., 1687, 1697, in-4°; — *De hydraspide*; ibid., 1690, in-4° : description d'une machine, que l'auteur dit avoir inventée, et par le moyen de laquelle une armée entière peut passer l'eau sans aucun pont; — *De re monetali veterum Romanorum*; ibid., 1691, in-4°; — *Pera librorum juvenilium*; ibid., 1695, in-12 : c'est un cours abrégé d'études classiques; — *De civitate norimbergensi*; ibid., 1697, in-4°; — *Belehrung von der Jüdisch-Deutschen Red- und Schreibart* (De la manière de lire les écrits des Juifs); Kœnigsberg, 1699, in-4° : livre rédigé en allemand et impr. en caractères hébreux; — *Ankündigung wegen der Jüden Lästerung* (Dénonciation à tous les magistrats chrétiens pour les engager à empêcher les blasphèmes des juifs contre Jésus-Christ); s. l., 1704, in-fol.; — *Der Adriatische Lœwe* (Le Lion de Venise); Altdorf, 1704, 1738, in-8°, fig. : dictionnaire héraldique des principales familles nobles de Venise; — *Von der Erziehung eines Prinzen* (De l'éducation d'un prince); Leipzig, 1705, in-4°. Parmi ses nombreuses dissertations on remarque celle *De Joanna papissa*, reproduite dans les *Amœnit. litter.*, de Schelhorn, t. Ier. Le recueil épistolaire de Magliabecchi (Florence, t. Ier, 1746) contient trente-deux lettres de Wagenseil adressées à ce savant.

Rothscholtz, *Wagenseilii vita*; Nuremberg, 1719, in-4°. — *Acta erudit. lips.*, ann. 1706. — Niceron, *Mémoires*, t. II et X. — Will, *Nürnberg. Gel. Lexic.*, t. IV. — Hirsching, *Handbuch*.

WAGNER (*Jean-Jacques*), naturaliste suisse, né le 30 avril 1641, près de Zurich, mort le 14 décembre 1695, dans cette ville. Reçu docteur en médecine, il partagea son temps entre la pratique de son art et la botanique, et devint bibliothécaire de Zurich. Son goût pour l'observation le fit admettre, sous le nom de *Pæon II*, dans l'Académie des Curieux de la nature, à laquelle il communiqua un assez grand nombre de mémoires. On a de lui : *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*; Zurich, 1680, in-12 : ouvrage qui mérite encore d'être consulté; — *Mercurius helveticum*; ibid., 1688, in-12.

Haller, *Biblioth. botanica*.

WAGNIÈRE (*Jean-Louis*), littérateur français, né en 1739, en Suisse, mort après 1787. A l'âge de quinze ans, il entra au service de Voltaire, qui habitait alors le pays de Vaud, et il montra de si bonnes dispositions que le philosophe s'intéressa à lui, travailla à son instruction et le mit en état de devenir son secrétaire, dès la fin de 1756, lorsque Collini eut renoncé à cette place. Wagnière la conserva jusqu'à la mort de Voltaire; il eut toute sa confiance, et s'en montra digne par une discrétion, un dévouement à toute épreuve. C'est sous son nom que Voltaire publia le *Commentaire historique sur les Œuvres de l'auteur de* la Henriade. Cette position aurait pu donner l'aisance à Wagnière; mais sa délicatesse nuisit à ses intérêts. Mme Denis lui donna en 1778 un logement à Ferney, avec la place de gérant; mais lorsque le château eut été vendu, trois mois après, au marquis de Villette, Wagnière fut obligé d'en sortir, n'ayant que les 8,000 livres portées dans le testament. Heureusement pour lui, l'impératrice de Russie, Catherine, qui avait acheté la bibliothèque de Voltaire, l'appela à Saint-Pétersbourg pour disposer les livres dans le même ordre où ils étaient à Ferney. Il s'y rendit, au milieu de 1779, et reçut de l'impératrice une pension viagère de 1,500 livres. On ne sait plus rien sur le reste de sa vie, que ses récriminations contre Mme Denis, à propos d'une rente de cinquante louis qu'elle lui avait promise, et d'une somme de 6,000 francs, que Panckoucke devait payer à Wagnière, à ce que celui-ci assure, et qu'elle s'appropria. Les écrits de Wagnière ont été publiés avec les mémoires de Longchamp, sous ce titre : *Mémoires sur Voltaire et sur*

ses ouvrages, par Longchamp et Wagnière (Paris, 1825, 2 vol. in-8°); ils sont au nombre de quatre, et contiennent des détails intéressants et de curieuses anecdoctes.

Voltaire, Grimm, *Corresp.* — *Revue encyclop.*, t. XXVIII.

WAGRAM (Prince DE). *Voy.* BERTHIER.

WAIFER, duc d'Aquitaine, né vers 725, assassiné en Périgord, le 2 juin 768. Il était fils d'Hunald, et lui succéda en 745. Héritier de la haine de son père contre Pepin le Bref, et ayant des droits présumés à la couronne, il donna asile en 751 à Griffon, frère et ennemi de Pepin, et refusa de le livrer aux ambassadeurs qui vinrent le réclamer. Ce refus fournit prétexte à la conquête de l'Aquitaine, que firent ajourner les guerres d'Italie et d'Allemagne. En 759, Pepin se mit à l'œuvre. Pour susciter des obstacles à son adversaire, il intéressa le clergé à sa querelle, accusa Waifer d'avoir spolié les églises, et le somma de restituer ce qu'il avait pris, tant lui qu'Hunald. Puis il convoqua au champ de mai les grands du royaume, prélats et guerriers, leur fit partager son ressentiment, et déclara la guerre (760). Il passe alors la Loire, et entre brusquement en Aquitaine. Surpris par la célérité des Francs, Waifer demande à traiter, consent à tout ce qu'on a exigé de lui, prête serment de maintenir ses promesses, et donne en otage ses cousins germains Ictier et Artalgaire, fils d'Atton. Le roi des Francs rompt alors son armée; mais cela fait, Waifer rompt son traité. Se croyant dégagé d'une promesse arrachée par la violence, il lève des troupes, dont il donne le commandement à Humbert, comte de Bourges, et à Blandin, comte d'Auvergne, et envahit la Bourgogne jusqu'à Châlon-sur-Saône, dont il brûle les faubourgs. A la nouvelle de cette invasion, Pepin accourt du fond de l'Allemagne, tombe sur l'Aquitaine, et y met tout à feu et à sang : de 761 à 763, il ravage le Berri, l'Auvergne, le Poitou, le Limousin, le Périgord, s'empare des châteaux de Bourbon, de Chantelle et de Clermont, qu'il brûle, de la cité d'Averne, qu'il rase et où il fait prisonnier Blandin et plusieurs seigneurs gascons, de Bourges, où il fait prisonnier le comté Humbert, de Limoges, qu'il détruit, s'en retournant à chaque hiver au delà de la Loire, chargé d'un riche butin. Waifer essaye en vain de l'arrêter dans ces excursions lointaines et périodiques. Avec les Aquitains et les Gascons, il se présente vers Issoudun pour lui livrer bataille et la perd. En 764, la trahison de Tassillon, duc de Bavière, suspend le cours de ces guerres effroyables. En 765, elles recommencent. Mancion, cousin de Waifer, marche vers Narbonne; ses troupes sont taillées en pièces par les Francs et lui-même est tué dans l'action. Waifer perd l'un après l'autre ses lieutenants et ses alliés. A voir tant de défaites racontées par les historiens d'Austrasie, sans une victoire remportée par les Aquitains, il est difficile de ne pas reconnaître leur partialité en faveur de Pepin. Quoi qu'il en soit, Waifer, au désespoir, travaille lui-même à la grande œuvre de destruction en Aquitaine : Poitiers, Saintes, Angoulême, Périgueux, Limoges, et une foule d'autres places sont démantelées. Pepin profite de cet acte insensé, repasse la Loire, fait relever les murs des villes et reçoit leur hommage (766). Quant à Waifer, il se réfugie dans les châteaux forts de l'Auvergne et du Querci, ne cessant de combattre et toujours battu. Un instant son oncle, Remistan, parvient à rallumer la guerre, mais il est pris du côté de Saintes et pendu (768). La mère, la sœur et les nièces de Waifer sont elles-mêmes prisonnières et conduites devant Pepin, qui ordonne de les traiter avec honneur. Waifer errait alors dans la forêt du Ver, en Périgord. Pepin, ne pouvant l'avoir vivant, le fit assassiner. L'Aquitaine fut réunie à la couronne. Ainsi finit cette guerre, où la force et le crime furent opposés au droit, où un duc combattit glorieusement, jusqu'à la mort, pour l'indépendance de son pays, et où un roi, sous le masque de la religion, combattit pour l'agrandissement de ses États. Des outrages furent prodigués à la mémoire du vaincu. Hunald, après la mort de son fils, sortit de son cloître, et tenta de disputer l'Aquitaine à Charlemagne. Loup, fils de Waifer et d'Adèle, essaya aussi de recouvrer ce patrimoine : après avoir battu à Roncevaux l'arrière-garde de Charlemagne (778), il fut pris et pendu.

Martial AUDOIN.

Frédégaire, *Contin.* — Adon, *Chron.* — Éginhard, *Annales.* — Sigebert, Aimoin. — *St-Gall*, *Chron.*, t. I. — Baluze, *Miscellanea*, p. 414. — Vaissète, *Hist. du Languedoc*, t. I, p. 417. — Hauteserre, *Des Choses d'Aquitaine*, liv. VII, ch. 12. — Venuti, *Diss. sur Gwaifre*, p. 114. — Deverneilh-Puiraseau, *Hist. d'Aquitaine*, t. II p. 75. — Michelet, *Hist. de France*, t. I. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. II. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

WAILLY (*Noël-François* DE), grammairien français, né à Amiens, le 31 juillet 1724, mort à Paris, le 7 avril 1801. Il eut pour maîtres dans les langues anciennes et modernes l'abbé Valart et Philippe de Prétot; la comparaison des différents idiomes développa le penchant naturel qu'il avait pour les études grammaticales. Après avoir porté le petit collet jusqu'en 1768, il le quitta pour se marier, et mena dès lors une existence paisible, consacrée à l'éducation de ses enfants ou à la culture des lettres, et surtout à de nombreux travaux sur la grammaire. Il fut modéré dans ses goûts, sans aigreur dans les discussions, exempt de jalousie. Il fit partie de l'Institut, dès sa création (1795). Son principal ouvrage est une grammaire impr. d'abord sous le titre de *Principes généraux et particuliers de la langue française* (Paris, 1754, in-12), et réimpr. une vingtaine de fois jusqu'à nos jours. La grammaire de Wailly fit oublier celle de Restaut, et fut adoptée par l'université. Il introduisit d'heureuses innovations, qu'avaient préparées les travaux de d'Olivet, de Duclos et de

Girard ; elles furent presque toutes accueillies favorablement, mais on ne se rangea pas à son avis dans ce qu'il crut devoir innover relativement aux verbes. Nous citerons encore de lui : *Abrégé de la Grammaire française;* Paris, 1754, 1759, in-12; — *De l'Orthographe;* Paris, 1771, in-12; — *L'Orthographe des dames, ou l'orthographe fondée sur la bonne prononciation démontrée la seule raisonnable;* Paris, 1782, in-12 : ces derniers écrits présentent les idées de l'auteur sur la nécessité d'une réforme qui consisterait à écrire comme on prononce; — *Nouveau Vocabulaire, ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie;* Paris, 1801, gr. in-8° (1); souvent réimpr., corrigé et augmenté d'abord par Drevet, puis par Alfred de Wailly. Il a traduit l'*Introduction à la syntaxe latine*, de J. Clarke (Paris, 1773, in-12), et a édité, en y faisant des corrections, des retouches ou des additions : *Commentaires de César*, trad. par Perrot d'Ablancourt (1767, 2 vol. in-12), *Principes de la langue latine*, du P. Saugier (1768, in-12), *Art de peindre à l'esprit*, par Sansaric (1771, 3 vol. in-12), *Dictionnaire portatif de la langue française*, par Goujet (Lyon, 1775, 2 vol. in-8°), *Dictionnaire des rimes*, par Richelet (Paris, 1800, in-8°), etc. Il a concouru au *Dictionnaire de l'Académie* de 1798, et a surveillé la publication des classiques de Barbou.

Il avait deux frères, *Pierre-Joseph*, élu supérieur général de la congrégation des Lazaristes en 1827, mort le 23 octobre 1828, à Paris; et *Charles*, architecte (*voy.* plus loin).

Sicard, *Notice sur N.-F. de Wailly*, dans les *Mémoires de l'Institut*, t. V. — *Magasin encyclop.*, 1801, t. VI. — *Biogr. des hommes célèbres de la Somme*, t. II. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

WAILLY (*Étienne-Augustin* DE), littérateur, fils du précédent, né le 1er novembre 1770, à Paris, où il est mort, le 15 mai 1821. Après avoir terminé ses études dans la maison de Sainte-Barbe, il entra chez un notaire. La réquisition de 1793 l'enrôla forcément dans l'état militaire, qu'il abandonna pour revenir à Paris dès qu'il le put. Rangé au nombre des suspects, il fut emprisonné, et recouvra sa liberté après une captivité de neuf mois, que termina la révolution de thermidor. Il s'adonna alors à l'étude des mathématiques, et suivit les cours de l'École polytechnique. D'abord chef de l'enseignement mutuel au prytanée, puis censeur d'un des quatre lycées de Paris, il dut à Fourcroy, directeur de l'instruction publique, avec lequel l'unissaient des liens de parenté, sa nomination au poste de proviseur du lycée qui prit bientôt le nom de Napoléon (collége Henri IV). Son administration sage et heureuse eut de brillants résultats. Avec quelques articles dans le *Mercure de France* (1802-1810), il n'a produit que la traduction en vers de l'ode de J. Gobert, *Napoleone al Danubio* (Paris, 1805, in-8°), et des trois premiers livres des *Odes* d'Horace (ibid., 1817-18, 3 part., in-18). Il a édité deux ouvrages de son père. Il a laissé trois fils, dont les articles suivent.

(1) Cet ouvrage, devenu classique, eut jusqu'en 1831 seize édit. successives; chaque édit. rapporta au libraire éditeur un bénéfice de 12,000 fr., soit en tout 196,000 fr.

WAILLY (*Alfred-Barthélemi* DE), fils aîné du précédent, né le 10 décembre 1800, à Paris. Après de brillantes études au collége Henri IV, études couronnées en 1817 par le prix d'honneur de rhétorique, il embrassa la carrière de l'enseignement, et professa les humanités (1820), puis la rhétorique (1828) à Henri IV. Nommé proviseur de cet établissement en mai 1838, il l'administra avec honneur pendant seize ans, et siégea de 1845 à 1849 dans le conseil royal de l'université. Le 22 août 1854 il devint inspecteur général de l'enseignement secondaire, et en 1862 recteur de l'Académie de Bordeaux. Il est officier de la Légion d'honneur. Il avait épousé une fille du géomètre Poisson, laquelle est morte en 1845, à vingt-six ans. On a de lui : *Épître à Rousseau sur les fondations Montyon*; Paris, 1826, in-4° : elle a obtenu le prix de poésie en 1826 à l'Académie française; — *Nouveau Dictionnaire latin-français;* Paris, 1829, 1832, 1844, gr. in-8°; — *Nouveau Dictionnaire français-latin;* Paris, 1832, 1838, gr. in-8° : ces deux lexiques ont été adoptés pour l'usage des classes; — *Nouveau Dictionnaire de versification et de poésie latines;* Paris, 1839, 1844, in-8°. On lui doit aussi quelques édit. classiques d'auteurs latins.

* WAILLY (*Gabriel-Gustave* DE), frère du précédent, né le 13 juin 1804, à Paris. Au concours général de 1821 il remporta le prix d'honneur de rhétorique. Sous la restauration il s'adonna au théâtre, et fit jouer cinq comédies : *Le Mort dans l'embarras* (1825), en vers, avec son cousin Léon; *Amour et intrigue* (1826), en vers, imitée de Schiller; *la Folle, ou le Testament d'une Anglaise* (1827), en prose; *l'Oncle Philibert* (1827), *Ma place et ma femme* (1830), ces deux dernières en prose, et en société avec Bayard. En 1830 il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État, et chef du secrétariat général à l'intendance de la liste civile, emploi qu'il a perdu en mars 1848. On encore de lui : *l'Attente* (1838), drame en vers, et la traduction du livre Ier des *Bienfaits*, de Sénèque, dans la *Bibl. lat.-fr.* de Panckoucke.

WAILLY (*Augustin-Jules* DE), frère des précédents, né le 12 septembre 1806, à Paris, où il est mort le 12 juillet 1866. Il fit avec ses frères ses études au collége Henri IV, et entra au ministère de l'intérieur, où il devint chef du bureau des affaires départementales (janv. 1840). Depuis l'empire il est passé comme sous-chef dans le ministère d'État. Il a aussi cultivé la littérature dramatique, et il a une part de collaboration dans quelques-unes des plus jolies pièces du nouveau répertoire; celles par exemple de *Moi-*

roud et compagnie (1836), avec Bayard; du *Comité de bienfaisance* (1839), avec Duveyrier; du *Mari à la campagne* (1844), avec Bayard, etc.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, ann. 1831. — Quérard, *France littér.*

WAILLY (*Charles* DE), architecte et dessinateur, frère de Noël-François, né le 9 novembre 1729, à Paris, où il est mort, le 2 novembre 1798. Élevé par un de ses oncles, il fut placé chez l'architecte Blondel, puis à l'école de Lejay et de Servandoni. En 1752 il remporta le grand prix d'architecture, et alla passer trois ans à Rome. A son retour il exposa ses nombreux dessins, écouta les critiques auxquelles ils donnaient lieu, et, chose rare, en profita pour les corriger. En 1767, il fut reçu membre de l'Académie d'architecture, et en 1771 de l'Académie de peinture comme dessinateur, ce qui n'était arrivé à aucun architecte avant lui. Travailleur infatigable, il éveillait ses élèves avant le jour, et la nuit était venue qu'il les tenait encore le crayon à la main. Il laissa une énorme quantité de dessins et de plans, qui la plupart ont trait à l'ornementation; on lui doit les intérieurs de l'hôtel d'Argenson à Paris, du château des Ormes, du palais Spinola à Gênes. Il présida au rétablissement de Port-Vendre, et dressa un magnifique projet pour l'embellissement de Cassel et des environs. On en conserve à la bibliothèque de cette ville les dessins reliés en 2 vol. in-fol. De concert avec Peyre, il construisit la salle de l'Odéon. Plusieurs de ses compositions sont gravées dans l'*Encyclopédie* et dans la *Description de la France*, de B. de Laborde. Il n'aimait que son art; aussi refusa-t-il la place de président de l'Académie de Saint-Pétersbourg, que Catherine II lui avait fait offrir. Chargé de visiter la Belgique et la Hollande après la soumission de ces deux pays pour rassembler les monuments les plus estimés des arts, il rapporta une foule de tableaux que l'on plaça au Muséum, dont il fut nommé conservateur. Il fut membre de l'Institut lors de sa formation et le principal fondateur de la Société des amis des arts.

Lavallée, *Notice hist. sur Ch. de Wailly*; Paris, 1799, in-8°.

WAILLY (*Armand-François-Léon* DE), littérateur, petit-fils du précédent, né le 28 juillet 1804, à Paris, où il est mort, le 25 avril 1863. Son père, *Léon* DE WAILLY, fut peintre du Muséum d'histoire naturelle (6 juill. 1803), puis professeur de dessin au Conservatoire des arts et métiers, et depuis 1825 inspecteur en chef du matériel à l'Opéra. Le jeune Léon fut élevé au collége Henri IV, et débuta dans les lettres en écrivant, avec son cousin Gustave, une comédie en vers, *le Mort dans l'embarras* (1825). Il s'adonna ensuite particulièrement à l'étude de l'anglais, et publia dans la *Revue des deux mondes* de bons articles sur la tragédie avant Shakespeare, sur Robert Burns, etc. En 1857, il fut chargé dans *l'Illustration* de la chronique littéraire, qu'il a rédigée jusqu'à sa mort. Son esprit juste, sa modération dans le blâme comme dans l'éloge, sa parfaite convenance dans l'expression des critiques les plus méritées lui avaient valu l'estime des gens de lettres. Son style, simple et élégant, a peu d'éclat, mais point de fausse rhétorique. Outre deux opéras, *Ivanhoe* (1826), et *Benvenuto Cellini* (1834), écrits en collaboration, il a publié trois romans : *Angelica Kauffmann* (Paris, 1838, 2 vol. in-8°), *Stella et Vanessa* (ibid., 1846, in-18), et *les Deux filles de M. Dubreuil* (ibid., 1860, 2 vol. in-18). Il a traduit : *Le Moine* de Lewis (1840, 2 vol. in-18), *Tom Jones* de Fielding (1841, 2 vol. in-12), *le Voyage sentimental* de Sterne (1841, in-12), *Poésies complètes* de Burns (1843, in-12), *Simple histoire*, de miss Inchbald (1842, in-12), *Evelina*, de miss Burney (1843, in-12), *Histoire d'Angleterre*, de Lingard (1843-44, 6 vol. in-12), *Tristram Shandy*, de Sterne (1844, in-12), *Œuvres de W. Scott*, t. I à V (1848-49), *Henry Esmond* (1857), *Mémoires de Barry Lindon*, de Thackeray, etc. Il a collaboré à la *Bibliothèque de poche*, à l'*Instruction pour le peuple*, aux *Femmes de Shakespeare*, au *Journal pour tous*, etc.

Quérard, *France littér.* — Vapereau, *Dict. des contemp.*

***WAILLY** (*Joseph-Noël* ou *Natalis* DE), érudit, frère du précédent, né à Mézières, le 10 mai 1805. Après avoir fait son droit à Paris, il entra aux Archives en 1830, comme chef de la section administrative, et consacra dès lors tout son temps à l'étude des chartes et des anciens diplômes. Ses *Éléments de paléographie* (Paris, 1838, 2 vol. in-4°) lui valurent d'être élu, le 14 mai 1841, membre de l'Académie des inscriptions. Un grand nombre de ses dissertations sur des points de paléographie et d'histoire de France ont été insérées dans les *Mémoires* de cette compagnie, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et dans le *Journal des savants*, telles que *Sur des fragments de papyrus écrits en latin et déposés à la bibliothèque et au musée de Leyde* (1842), *Sur une collection de sceaux des rois et reines de France* (1843), *Sur une chronique anonyme du treizième siècle* (1845), *Notice sur Guillaume Guiart* (1846), *Examen de quelques questions relatives à l'origine des chroniques de Saint-Denis* (1847), *Sur Geoffroy de Paris* (1849), *Sur des tablettes de cire conservées au Trésor des chartes* (1849-51), *Sur le système monétaire de saint Louis* (1857), *Sur la date et le lieu de naissance de saint Louis* (1866), etc. Il a publié des *Notices* sur MM. Daunou (1840), Letronne (1849), Guérard (1855), et des articles de critique. On lui doit une édition de l'*Histoire de saint Louis, par Joinville*, texte rapproché du français moderne (1865, in-12), et les t. XXI et XXII de la grande collection des *Historiens de France*. M. de Wailly a donné quelques autres articles à la *Gazette littéraire* et à l'*Annuaire*

de la Société d'histoire de France. Il a remplacé M. Guérard comme conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (23 août 1858). Il est membre de la Légion d'honneur depuis 1839.

Documents particuliers.

WAKEDI (*Mohammed al*), historien arabe, né en 747, à Médine, mort en 822, près de Bagdad. C'était un esclave affranchi des Beni-Hachim, ou selon d'autres des Beni-Sem-Eslem. Il appartenait à la secte des chiites. Appelé à Bagdad par le calife Mamoun, il fut nommé juge dans un des faubourgs de cette ville, et traité par ce prince pendant toute sa vie avec la plus grande considération. Il possédait une vaste instruction dans l'histoire et dans le droit arabes, et il laissa une foule d'ouvrages importants. Les principaux, réunis par les soins de son secrétaire Mohammed Ben-Sad et de quatorze autres savants, sont : *Les Classes des compagnons et des successeurs du prophète*, 15 vol.; *les Campagnes du prophète; les Chroniques de La Mecque; la Conquête de la Syrie; la Conquête d'Irak; la Vie d'Abou-Bekr; la Composition des tribus et leurs généalogies; l'Histoire des légistes*, etc. Ewald en a publié un sous ce titre : *De Mesopotamiæ expugnatæ historia*; Gœttingue, 1827, in-4°.

Hammer, *Hist. de la littér. arabe.*

WAKEFIELD (*Gilbert*), critique et théologien anglais, né le 22 février 1756, à Nottingham, mort le 9 septembre 1801, à Londres. Étudiant de l'université de Cambridge, il obtint le titre d'agrégé dans l'année où il publia son premier essai littéraire : *Poemata latina partim scripta partim reddita; quibus accedunt quædam in Horatium Flaccum observationes criticæ* (Lond., 1776, in-4°). Le 22 mars 1778, il fut ordonné prêtre; il déclara plus tard « qu'il était si peu satisfait des articles de foi auquel il lui avait fallu souscrire qu'il regardait cet assentiment comme l'acte le moins loyal de sa vie ». Il entrait déjà dans cette voie d'idées qui lui inspira en 1791 son *Enquête sur l'utilité et la convenance du culte public ou social* (An Enquiry into the expediency and propriety of public worship; Lond., in-8o), où il condamne toute espèce de cérémonies religieuses. Il accepta néanmoins à Stockport, puis à Liverpool, une cure, à laquelle il renonça de lui-même. Il se montrait de moins en moins satisfait des doctrines de l'Église établie. En 1779 il se maria, et accepta la position de professeur du collége dissident de Warrington. Il remplit les devoirs de sa charge avec un zèle exemplaire; mais l'établissement déclinait déjà, et il ne réussit pas à le relever. Ce fut alors qu'il se lança dans les controverses religieuses avec une amertume qui lui créa bien des ennemis. La nouvelle version critique qu'il donna de la première *Épître* de saint Paul aux Thessaloniciens (Lond., 1780, in-4o) et de l'Évangile selon Matthieu (ibid., 1781, in-4o) se distingue par une très-grande érudition. Vers la même époque, il trouva assez de loisir pour apprendre plusieurs dialectes orientaux. Après avoir entrepris une *Enquiry into the opinions of the christian writers concerning the person of Jesus* (Lond., 1784, in-8°), ouvrage inachevé, il donna des éditions annotées de Virgile et de Gray, ainsi que la *Sylva critica, sive in auctores sacros profanosque commentarius philologus* (Cambridge et Londres, 1789-95, 5 part. in-8o), le plus savant de ses écrits et le plus recherché. De 1790 à 1791, il dirigea à Hackney, près de Londres, un autre collége de dissidents. Sa traduction annotée du *Nouveau Testament* parut à la fin de 1791 (Lond., 3 vol. in-8o), et fut favorablement accueillie. Après avoir publié d'excellentes réimpressions d'Horace, de Virgile, de Bion, de Moschus et de Lucrèce, accompagnées de commentaires, Wakefield se lança imprudemment dans la politique. Ses *Remarks on the general orders of the duke of York* (Lond., 1797, in-8°) durent irriter le ministère anglais, et par sa *Reply to some parts of the bishop of Llandaff's address* (ibid., 1798, in-8o), il s'attira des poursuites judiciaires, fut accusé de sédition, et condamné à deux ans de prison. Ses amis vinrent au secours de sa famille en ouvrant une souscription, dont le montant s'éleva à 5,000 liv. st. (125,000 fr). Durant sa captivité, Wakefield rédigea divers pamphlets, projeta plusieurs grands travaux, qu'il ne devait jamais réaliser, et publia des mélanges intitulés *Noctes carcerariæ* (1799, in-8°). A peine eut-il été remis en liberté qu'il succomba à une fièvre typhoïde. « Wakefield recherchait sincèrement la vérité, a dit un de ses biographes; par malheur, il avait le caractère fait de telle sorte qu'il ne pouvait guère trouver ce qu'il cherchait. Sagace, intègre, il se croyait capable de trancher toutes les questions sans se laisser influencer par aucun préjugé, tandis qu'il avait au contraire des préjugés contre les opinions établies pour cela seul qu'elles étaient établies. »

Memoirs of the life of G. Wakefield, written by himself; Lond., 1804, 2 vol. in-8°. — Chalmers, *Biogr. dictionary*. — Knight, *English cyclopædia*, *biogr.* — *Corresp. of G. Wakefield with Ch. Fox*; Lond., 1813, in-8°. — *British critic.*, t. XXVI. — Lowndes, *Bibliographer's manual*, t. X.

WALA, abbé de Corbie, mort en octobre 835, à l'abbaye de Bobbio. Il était fils de Bernard, frère naturel de Charlemagne, et d'une Saxonne. Les biens de son père étaient situés à Huise, près d'Oudenarde, et c'est probablement là qu'il naquit, vers 765. Il étudia à l'école palatine avec son frère Adalhard et ses sœurs Théodrade et Gontrade, et y reçut le nom d'*Arsène* (mâle), à cause de l'énergie de caractère que son maître Alcuin remarquait en lui. Le tudesque était sa langue maternelle, mais il entendait bien le latin et le grec. Soit que sa vivacité ait déplu à son royal oncle, soit tout autre motif, Charlemagne le négligea d'abord, ou ne l'employa qu'à d'obs-

curs travaux. Tour à tour économe de la maison de Charlemagne, général d'armée, duc, il montra toujours une âme loyale, vive, généreuse; il soumit les Obotrites et les Normands. Il recherchait beaucoup l'amitié du peuple et des nobles, et ne fut pas étranger au capitulaire de 811, où Charlemagne reproche avec tant de vivacité bien des vices au clergé, dont il avait, parfois en vain, voulu se servir pour instruire et éclairer les Franks. Il fut l'un des trente dignitaires, et le premier parmi les comtes, qui signèrent le testament de Charlemagne (814). Alors Wala se trouva à la tête d'un grand parti. Louis le Pieux, qui redoutait beaucoup ses talents et son influence, fit la faute de le négliger. Se retrouvant isolé et ne sachant rien faire à demi, il revêtit le froc dans le monastère de Corbie (816), où son frère Adalhard était abbé. Exilé presque aussitôt et rappelé en 822, il devint abbé de sa communauté en 826, et se déchaîna avec beaucoup d'énergie contre les ministres de Louis, entre autres Bernard de Septimanie, qu'il accusait de tous les maux qui accablaient l'empire. A la suite de la lutte qu'il soutint alors, il tomba malade, et pendant qu'il était au lit les événements se précipitèrent avec rapidité. Tous les partis se coalisèrent tout à coup pour renverser Bernard, réunis seulement par une haine commune. Wala se rendit au palais, essaya d'engager Louis à changer son ministre, vit Bernard lui-même, qui était son beau-frère : tout fut inutile. Tous les partis envoyaient des messagers dans le monastère de Corbie, alors tout plein de soldats. Alors Wala, de concert avec Pepin et Louis le Germanique, donna le signal de la révolte. Les fautes de Lothaire et les intrigues du moine Gondbald ayant ramené Louis sur le trône (830), sa première mesure fut encore d'éloigner Wala, au lieu de chercher à l'attirer à lui; il l'exila d'abord sur le lac Léman; mais il le trouva trop près de Lothaire, puis à l'île de Noirmoutiers, où il le trouva trop près de Pepin, enfin en Germanie. Lorsque Wala put revenir à Corbie, il se vit dépouiller de sa dignité d'abbé. Après la réconciliation de Lothaire et de Louis Ier, on le força de rentrer dans les affaires. Des soldats vinrent l'arracher à son monastère, pour qu'il arrangeât un différend survenu entre le pape Grégoire IV et l'empereur. Il s'éleva avec énergie contre le partage de l'empire entre les trois fils du roi, et réussit à ramener Lothaire dans les bras de son père. Cette réconciliation passagère opérée, il quitta la France, et se retira en Italie, dans le monastère de Bobbio, où il mourut avec le titre d'abbé. Francis MONNIER.

Recueil des historiens français, t. VI. — *Acta S. Ben.*, t. IV, 1re part. — Pertz, *Hist. Germaniæ monumenta*. — Himly, *Wala et Louis le Débonnaire*; Paris, 1849, in-8°.

WALCKENAER (*Charles-Athanase*, baron), célèbre érudit français, né le 25 décembre 1771, à Paris, où il est mort, le 28 avril 1852. Resté orphelin de bonne heure, il fut élevé chez son oncle maternel, Duclos-Dufresnoy, notaire royal, qui à une fortune considérable joignait un esprit très-cultivé. Entouré des meilleurs maîtres, il fit de rapides progrès dans l'étude des sciences et des langues, et alla passer deux années à l'université d'Oxford. Il venait d'être fiancé avec sa jeune cousine Félicité Marcotte, lorsqu'il obtint, par l'influence de son oncle, l'emploi d'inspecteur général des transports militaires à l'armée des Pyrénées orientales (1793). La création d'un club où il avait réuni un assez grand nombre de ses amis, qui, comme lui, avec plus de zèle que d'adresse, cherchaient à donner le change sur leurs sentiments républicains, lui fit courir de grands périls. Sommé par le conventionnel Cavaignac d'épurer le corps d'employés aux subsistances qu'il avait sous ses ordres, il répondit en donnant sa démission. Peu rassuré sur les suites de cette conduite, il se décida à gagner l'Espagne au moment même où il apprit à la fois la mort de son oncle sur l'échafaud (2 fév. 1794) et l'ordre qui venait d'être donné de l'arrêter lui-même à Bayonne. Mais la rencontre imprévue qu'il fit du général Dugommier, à Saint-Jean-Pied-de-Port, et le sauf-conduit qu'il obtint de lui ainsi que de Tallien, lui permirent de revenir en cachette à Paris. Après la révolution de thermidor, il épousa sa cousine, et suivit les cours de l'École des ponts et chaussées, puis ceux de l'École polytechnique. Compris dans la promotion de l'an III, Walckenaer n'entra cependant dans aucune des carrières publiques qui lui étaient ouvertes; assez riche de la succession opulente de son oncle pour pouvoir ne consulter que ses goûts, il préféra rester indépendant, afin de se livrer à sa passion, un peu encyclopédique, pour l'étude. Un premier article qu'il publia sur *l'Esprit des lois* dans le *Magasin encyclopédique* de 1797, ainsi qu'un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine* (Paris, 1798, in-8°), semblaient annoncer d'heureuses aptitudes pour la philosophie de l'histoire. Mais, prenant tout à coup possession des régions les plus opposées du domaine de l'intelligence, il fit paraître peu après deux romans *l'Ile de Wight, ou Charles et Angelina* (Paris, 1799, 3 vol. in-12), et *l'Histoire d'Eugénie* (ibid., 1803, in-12), et des travaux d'entomologie, tels qu'une *Faune parisienne* (ibid., 1805, 2 vol. in-8°, pl.) et une *Histoire naturelle des aranéides* (ibid., 1805, in-12, fig. col.). Philosophe, naturaliste, romancier, Walckenaer était encore un amateur érudit des arts plastiques, et en 1805 il obtint une mention honorable dans un concours que l'Institut avait ouvert sur les causes de la perfection de la sculpture antique. C'était comme géographe qu'il devait acquérir des titres auprès de la postérité. Sans parler de quelques voyages et traités généraux de géographie qu'il traduisit d'abord de l'anglais, le premier ouvrage de ce genre qui attira sur lui l'attention du monde savant fut l'édition du *Liber de mensura orbis*

(Paris, 1807, in-8°), manuscrit inédit de Dicuil, géographe danois du huitième siècle. Un *Mémoire sur les anciens peuples de la Gaule*, couronné en 1810, par l'Institut, lui ouvrit les portes de cette compagnie (6 oct. 1813), et devint le point de départ du grand travail qu'il devait publier plus tard.

Le retour des Bourbons fit accepter à Walckenaer des fonctions administratives dans un gouvernement qui avait toutes ses sympathies. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 9 juillet 1814, il fut nommé maire du cinquième arrondissement de Paris (9 janv. 1816), secrétaire général de la préfecture de la Seine (5 mai 1816), préfet de la Nièvre (21 juin 1826) et de l'Aisne (12 nov. 1828). Les événements de juillet 1830 l'engagèrent à donner sa démission. Il avait été créé baron en 1823. Ce passage de quinze années aux affaires n'avait en rien ralenti l'activité littéraire et scientifique de Walckenaer. Ce fut même pendant cette période qu'il fit paraître, en 1820, cette *Histoire de la Vie et des ouvrages de la Fontaine*, dans laquelle il créa en quelque sorte ce genre d'histoire littéraire où la biographie de l'écrivain s'enrichit de tout ce que l'étude approfondie de ses ouvrages a pu révéler. Rentré dans la vie privée, Walckenaer ne fut plus désormais qu'au service de la science. Élu, en 1840, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Daunou, il accepta, lors de la réorganisation de la bibliothèque du roi les fonctions de trésorier (mars 1839), puis celles de conservateur adjoint au département des cartes et plans (juil. 1839). Doué d'une santé vigoureuse, possesseur d'une riche bibliothèque et d'une grande fortune, il consacra les dernières années de sa vie à l'un de ses plus utiles ouvrages, les *Mémoires sur Mme de Sévigné*. Après avoir assisté en 1849 à la mort de sa femme, il succomba trois ans plus tard à une fluxion de poitrine, causée par un travail trop prolongé dans sa bibliothèque de Brunoy, où il s'était rendu pendant l'hiver.

Ce n'est pas ici le lieu de donner la liste exacte et complète des nombreux écrits d'un savant qui, marchant sur les traces des érudits d'un autre âge, a touché dans ses recherches à tant de matières, si diverses et si opposées entre elles. Nous mentionnerons seulement les principaux, outre ceux qui ont été déjà cités en les divisant par catégories. Géographie : *Notes critiques sur les voyages d'Énée*, à la suite de *l'Énéide*, par Delille, édit. de 1813; — *Cosmologie, ou Description de la terre considérée dans ses rapports astronomiques, physiques, historiques et civils;* Paris, 1815, in-8°; — *Le Monde maritime, ou Tableau géographique et historique de l'archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Australie;* Paris, 1818, 4 vol. in-8°, et 1819, 12 vol. in-18 : compilation d'ouvrages anglais; — *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale;* Paris, 1821, in-8° : ouvrage qui résume toutes les connaissances que l'on avait alors sur ces contrées, et qui abonde en conjectures que de récentes découvertes ont justifiées; — *Recherches sur la géographie ancienne et celle du moyen âge;* Paris, 1822-23: Recueil de plusieurs *Mémoires* lus à l'Académie; — *Histoire générale des voyages;* Paris, 1826-31, 21 vol. in-8° : vaste entreprise, qui aurait eu du succès si l'auteur avait su se renfermer dans des limites raisonnables; mais elle est restée inachevée, et ce qui en a paru (rédigé pour les t. XVIII à XXI par Eyriès) ne traite que de l'Afrique; — *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger, et sur l'administration de ce pays à l'époque de la domination romaine;* Paris, impr. roy., 1835, in-8° : ouvrage inachevé; — *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens;* Paris, 1839, 3 vol. in-8° et atlas in-4°; ibid., 1862, 2 vol. gr. in-18 : le plus important et le plus célèbre ouvrage de géographie de Walckenaer. En outre il a collaboré à la traduction de *la Géographie moderne* de Pinkerton (1806), publié le *Voyage d'Azara dans l'Amérique méridionale* (1809, 4 vol. in-8°), et a fourni des articles aux *Nouvelles Annales des voyages*, à *l'Italie pittoresque*, à la continuation de *l'Art de vérifier les dates*, etc. — Critique et histoire littéraire : *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine;* Paris, 1820, 1824, in-8°, et 2 vol. in-18; — *Lettres sur les contes de fées;* Paris, 1826, in-12; — *Vies de plusieurs personnages célèbres des temps anciens et modernes;* Laon, 1830, 2 vol. in-8° : recueil d'articles publiés d'abord dans la *Biographie universelle;* — *Histoire de la vie et des poésies d'Horace;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné;* Paris, 1842-52, 5 vol. in-12 : travail resté inachevé; — *Recueil de notices historiques sur la vie et les ouvrages de membres décédés de l'Académie des inscriptions, suivi de l'examen critique des ouvrages de Fréret;* Paris, 1850, gr. in-8°. C'est un recueil des éloges qu'il prononça dans cette assemblée, sur Daunou, Rennell, Dupuy, Miot de Melito, Emeric David, Mionnet, de Pastoret, Colebrooke, Mongez et Letronne; en ce qui regarde Fréret, il y établit que cet érudit n'est pas l'auteur des ouvrages irréligieux que d'Holbach fit paraître sous son nom. On lui doit aussi des édit. estimées de La Fontaine (1820, 18 vol. in-18, et 1822-23, 6 vol. in-8°), de La Sablière et Maucroix (1825, in-8°), et de La Bruyère (1845, in-8°). Enfin *l'Encyclopédie des gens du monde*, le *Dictionnaire de la Conversation*, le *Plutarque Français* contiennent aussi des articles de lui. Quelques autres ouvrages de Walckenaer méritent encore d'être mentionnés, tels que :

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des abeilles solitaires qui composent le genre halicte; Paris, 1817, in-8° : la description qu'il fait des mœurs de ces abeilles mineuses est regardée comme un petit chef-d'œuvre; — *Recherches statistiques sur la ville de Paris*; Paris, 1821, in-8°, et 1823, in-4°; — *Histoire naturelle des insectes*; Paris, 1836-44, 3 vol. in-8°. On a réuni ses meilleurs écrits littéraires sous le titre d'*Œuvres choisies*; Paris, 1862, gr. in-18. Walckenaer a laissé une bonne bibliothèque, dont la vente s'est faite en 1853, après la publication d'un catalogue in-8°.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 1re partie. — *Le Biographe et le Nécrologe*, t. Ier. — Quérard, *France littér*. — Naudet, *Notice hist. sur Walckenaer*; Paris, 1852, in-4°. — Cortambert, dans le *Bulletin de la Soc. de géographie*, 1853. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VI.

WALDECK (*Georges-Frédéric*, prince DE), général allemand, né le 8 mars 1620, mort le 19 novembre 1692, à Arolsen. D'une illustre famille d'origine saxonne, et qui faisait remonter son origine à Witikind, il était fils de *Volrath IV*, fondateur de la branche des comtes de Wildungen. Il entra au service de l'empereur Léopold Ier, et en qualité de maréchal de camp se distingua à la bataille de Saint-Gothard (1664). Élevé au grade de feld-maréchal, et mis à la tête de l'armée impériale destinée à secourir les Hollandais, il prit position sur le Rhin, et tint vaillamment tête à Turenne et à Condé; mais il fut repoussé partout. Léopold récompensa néanmoins ses services par le titre de prince (17 juin 1682). L'année suivante il prit part à la défense de Vienne, assiégée par les Turcs. Sur l'appel des États-généraux, il prit le commandement des troupes hollandaises, et obtint un avantage assez important sur le maréchal d'Humières à Walcourt (27 août 1689), mais il fut battu par son successeur, Luxembourg, à Fleurus (1er juillet 1690). De huit enfants qu'il avait eus, deux filles seulement lui survécurent, et la ligne de Wildungen s'éteignit dans sa personne.

Méliessant, *Jetzleben des Europa*, t. V. — Zedler, *Universal-Lexicon*.

WALDEGRAVE (*James*, comte), diplomate anglais, né en 1684, mort en 1741, à Londres. Il appartenait à une ancienne famille catholique originaire du Northamptonshire. Son père, *Henry*, qui avait épousé une fille naturelle de Jacques II et d'Arabella Churchill, suivit ce prince dans l'exil, et mourut en 1689, à Paris. Ramené dans son pays, James rentra en possession de ses biens, et se convertit à la religion anglicane. Walpole, qui avait grande confiance en lui, l'envoya, de 1725 à 1740, en ambassade à Paris et à Vienne. Il siégeait comme baron dans la chambre des pairs, et fut nommé comte en 1729.

WALDEGRAVE (*James*, comte), homme d'État, fils du précédent, né le 14 mars 1715, mort le 8 avril 1763, à Londres. Il s'attacha de bonne heure à la cour, et devint un des favoris de Georges II, qui le prit en 1743 pour gentilhomme de sa chambre. Plus tard ce monarque lui donna la direction des mines d'étain, et à la fin de 1752 les fonctions de gouverneur du jeune prince de Galles. Dans ce poste difficile il eut à lutter à la fois contre la mère du prince, contre les courtisans avides et contre les mécontents qui voulaient entraîner, au profit de leur ambition, l'héritier de la couronne dans leurs projets de révolte contre le souverain. D'un caractère droit et ferme, il mit à néant ce foyer d'intrigues en informant Georges II de tout ce qui se tramait contre lui. En échange des fonctions qu'il résigna, il fut nommé scrutateur de l'échiquier (1756). Lors de la retraite de lord Chatam (juin 1757), il fut chargé de composer une administration nouvelle, qu'il devait présider. « Cette mission politique, dit Walpole, n'étonna personne autant que lui-même. » Elle n'aboutit pas du reste, et Waldegrave se contenta d'un siége au conseil privé et de l'ordre de la Jarretière. Quelques jours avant d'être attaqué de la petite vérole, à laquelle il succomba, on lui proposa d'accepter un portefeuille dans le cabinet de lord Bute. Ses *Mémoires*, rédigés dans l'intention d'être livrés à l'impression, furent publiés en 1821 (*Memoirs from 1754 to 1758*; Londres, in-4°; trad. en fr., Paris, 1825, in-8°); ils offrent un tableau intéressant des dernières années du règne de Georges II, tableau présenté avec beaucoup de franchise et d'impartialité. Lord Waldegrave avait épousé en 1759 la seconde des trois filles naturelles de sir Edward Walpole et d'une modiste; cette dame, aussi distinguée par sa beauté que par ses vertus, se remaria en 1766 avec le duc de Gloucester, frère de Georges III, et mourut en 1807, à l'âge de soixante-douze ans.

Walpole, *Memoirs*, t. II. — Lord Stanhope, *Hist. of England*. — De Remusat, *le Dix-huitième siècle en Angleterre*. — Debrett, *Peerage*.

WALDEMAR Ier, dit *le Grand*, roi de Danemark, né à Slesvig, le 15 janvier 1131, mort à Ringstedt (Seeland), le 12 mai 1182. Il était fils du roi Canut, que l'Église a mis au rang des saints, et d'une princesse moscovite, Ingeburge; il naquit huit jours après l'assassinat de son père, et reçut au baptême le nom de Wladimir, son grand-père, nom que les Danois changèrent en Waldemar. Sa mère parvint à le dérober à ses ennemis, et l'envoya en Russie, où ce prince passa, dit-on, ses premières années. Le Danemark fut ensuite livré à toutes les horreurs de l'anarchie; les partisans de Waldemar songèrent à en profiter pour le placer sur le trône; mais à la mort des rois Magnus (1134), Éric II (1137), et Éric III (1147), sa jeunesse le fit écarter. A cette époque, le royaume fut disputé entre deux concurrents, Suénon III et Canut; Waldemar intervint dans la lutte, et soutint la cause de son cousin Suénon contre Canut, fils du meurtrier

de son père, qui était resté en possession du Slesvig, dépouille de sa victime. Waldemar contribua puissamment aux défaites successives que Canut éprouva et à la suite desquelles celui-ci, forcé de quitter le royaume, alla invoquer la protection de Frédéric Barberousse. L'empereur ayant appelé les princes rivaux à Mersebourg, s'y érigea en arbitre de leurs différends, et rendit un arrêt par lequel Suénon devait garder la couronne, Canut rester en possession du Seeland, et Waldemar du Jutland. Malgré les efforts de ce dernier pour maintenir une paix dont il était garant, la guerre civile commença bientôt, et Suénon ne tarda pas à se rendre odieux par ses vices et sa cruauté; Waldemar ayant à se plaindre de son allié, et lui attribuant des projets perfides à son égard, accueillit les avances de Canut, et épousa sa sœur Sophie (1153). L'intimité de Waldemar et de Canut, leurs relations amicales avec le roi de Suède et l'empereur portèrent ombrage à Suénon, qui tenta de les faire périr par trahison. Cela n'aboutit qu'à hâter la proclamation de ces deux princes comme rois par les Jutlandais (1154). La guerre se serait continuée avec les mêmes vicissitudes lorsque Waldemar s'employa activement pour la terminer par une transaction. A la suite d'une conférence qui eut donc lieu entre les trois princes, le 7 août 1157, dans l'île de Laaland, on décida que le Slesvig et le Jutland appartiendraient à Waldemar, la Scanie à Suénon, les îles à Canut. Trois jours après, Suénon profita de la confiance de ses rivaux pour leur tendre un piége odieux. Au milieu d'un festin, il fit égorger Canut; Waldemar aurait eu le même sort sans sa présence d'esprit et son agilité; il éteignait les flambeaux et, malgré une blessure reçue à la cuisse parvint à se glisser parmi les meurtriers et à gagner la campagne. La guerre se ralluma aussitôt, mais elle ne fut pas longue; après quelques engagements sans importance, Suénon fut vaincu sur la bruyère de Grathe (23 oct. 1157), et tué dans sa fuite.

Le Danemark tout entier se rallia autour du nouveau souverain, et espéra toucher sous ce prince habile au terme de ses longues épreuves; il justifia ces espérances, et adopta un système de conciliation et de clémence qui ramena la prospérité dans ses États et qui l'entoura d'une légitime popularité. Les soins d'un gouvernement habile ne lui firent pas oublier ses goûts belliqueux. Les Vendes avaient profité des embarras du Danemark pour y faire des incursions incessantes. Dans le double but de les soumettre et de leur imposer le christianisme, il fit contre eux des préparatifs formidables; ses premiers efforts ne furent pas heureux, et en 1158 la tempête et la résistance des Rugéniens lui firent éprouver des pertes sensibles; mais ensuite, secondé par son frère Absalon, évêque de Rœskild, et par son puissant voisin Henri le Lion, duc de Saxe, il infligea aux Vendes des défaites répétées, dans l'une desquelles périt leur roi, et il leur imposa la paix. La gloire de ses armes s'accrut encore par la conquête de Stettin (1071) et de Julin (1175), et par plusieurs guerres heureuses contre les populations voisines de la Baltique. A l'intérieur il sut faire respecter son autorité. Quoique très-religieux, il arrêta les empiétements du clergé, réprima sévèrement la tentative insurrectionnelle de l'évêque de Lund, et fit restituer à la couronne un grand nombre de domaines que l'épiscopat lui avait enlevés à la faveur des discordes civiles. En 1162 il se laissa entraîner à une démarche imprudente, qui faillit lui coûter cher. Deux papes, Alexandre III et Victor IV, se disputaient le monde chrétien, et Frédéric Barberousse, prétendant trancher la question entre les deux compétiteurs, invita Waldemar à s'associer à cette entreprise. Contre l'avis de ses conseillers, ce prince se rendit en Franche-Comté, à Saint-Jean de Losne, où la diète était réunie. L'empereur exigea de lui un hommage pour tous ses États; mais, voyant qu'il ne l'obtiendrait pas, il se contenta d'un acte de vassalité pour les terres enlevées aux Vendes. Après avoir refusé d'intervenir dans la querelle des deux papes, Waldemar retourna dans son royaume. Ce fut dans cette même année qu'il fit relever la grande muraille du Danewirk, que ses prédécesseurs avaient bâtie d'une mer à l'autre. Dès 1161 il était intervenu dans les troubles de la Norvège, en protégeant l'un des prétendants au trône et en réclamant ensuite la cession de quelques provinces; mais après plusieurs expéditions infructueuses, il fut forcé de renoncer à ses prétentions, et conclut la paix (1170). Afin de repousser de nouvelles attaques des Vendes, il fit à la même époque des préparatifs immenses, obtint des secours des ducs de Saxe, des Obotrites, de Poméranie, et après un long siége força la ville d'Arcona, refuge des Vendes, à capituler. Les vaincus s'engagèrent à briser leurs idoles, à payer tribut et à servir dans les troupes danoises. Après cette brillante expédition, dont le pape Alexandre III témoigna sa reconnaissance à Waldemar en canonisant son père, ce prince fit la guerre aux Courlandais et aux Esthoniens. Henri le Lion, croyant avoir à se plaindre du roi de Danemark, souleva contre lui les Vendes, qu'il battit; toutefois, il crut devoir se réconcilier de nouveau avec le duc de Saxe, dont l'alliance lui était indispensable contre eux.

S'il fut à peu près tranquille de ce côté, Waldemar eut jusqu'à la fin de son règne des guerres à soutenir contre les autres peuples slaves de la Baltique méridionale, païens fanatiques et pillards infatigables. Une révolte des Scaniens ne préoccupa pas moins le roi que les guerres extérieures. Ce peuple, irrité du despotisme de l'évêque Absalon, chassa ce prélat et réclama la suppression des dîmes. Waldemar, répugnant à combattre ses sujets, épuisa d'a-

bord les voies de la conciliation; la rébellion apaisée, il céda sur l'article des dîmes. L'empereur Frédéric, qui s'était brouillé avec Henri le Lion, réclama, en vertu de l'alliance autrefois signée, les secours de Waldemar contre la ville de Lubeck (1180). Il équipa une flotte considérable, et contribua au succès de l'expédition. Dans l'entrevue qu'il eut à Lubeck avec Frédéric (1181), on put voir de quel prestige son nom était entouré dans la chrétienté : tous les regards se tournaient vers lui; on se pressait avec enthousiasme sur son passage pour rendre hommage au souverain qui, grand guerrier, grand administrateur, prince humain et bienfaisant, se distinguait encore par une taille majestueuse et par tous les dons extérieurs. De retour dans ses États, Waldemar fut arrêté au milieu de nouveaux projets guerriers par une dangereuse maladie, qui le conduisit en peu de temps au tombeau. On prétend que sa mort fut hâtée par un breuvage que lui donna un abbé ignorant pour activer la transpiration.

Waldemar, guerrier et administrateur à la fois, auteur de la *Loi de Scanie* et de la *Loi de Seeland*, est un des plus grands princes du Nord ; on lui a cependant reproché l'excès des impôts, des faveurs trop grandes accordées au clergé, dont il prépara ainsi les empiétements ainsi qu'à la noblesse. De sa femme, Sophie, il eut deux fils, *Canut VI* et *Waldemar II*, qui lui succédèrent l'un et l'autre, et six filles, dont *Rikissa*, femme d'Éric X, roi de Suède, et *Ingeburge*, mariée à Philippe-Auguste, roi de France. LOUIS COLLAS.

Albert de Stade, Saxo Grammaticus, Eric d'Upsal, Helmold. — Dahlmann, *Gesch. von Dænemark*. — Eyriès, *le Danemark*.

WALDEMAR II, *le Victorieux*, roi de Danemark, fils du précédent, né le 29 mai 1170, mort le 28 mars 1241, à Wordingborg (Seeland). Investi par son frère aîné, Canut, du duché de Slesvig à titre viager, il lui avait prêté un puissant concours contre l'aristocratie turbulente du Danemark et contre les villes de Hambourg et de Lubeck. Aussi lorsque Canut VI mourut, sans enfants (12 nov. 1202), son élévation au trône ne rencontra point de résistance. A peine sacré, il s'empara de Lauenbourg, ville contre laquelle il avait échoué autrefois, et rendit la liberté au comte de Holstein, qui avait été retenu en prison sous son prédécesseur. Il étendit son influence en appuyant les prétentions d'Erling, roi de Norvège, qui paya ce service en se reconnaissant son tributaire (1204). Son intervention en Livonie, où il fit de grands efforts pour imposer par la force le christianisme aux populations païennes, fut moins heureuse; mal secondé par ses compagnons, que rebutait cette guerre, il fut obligé à la retraite en abandonnant l'île d'Œsel. L'avénement à l'empire d'Othon IV (1208), prince auquel l'unissaient des relations d'amitié, le délivra d'un dangereux prétendant, l'évêque Waldemar, fils naturel de Canut V, et lui permit de faire d'importantes acquisitions sur les côtes de la Baltique, où il reprit Dantzig, qui avait déjà fait partie des possessions danoises. Les années suivantes furent marquées par la publication du *Code de Scanie*, resté en vigueur jusqu'à nos jours, par la reconstruction de Lubeck, incendié, et la fondation de Stralsund. Puis, irrité de la ligue formée contre lui par Othon II et l'électeur de Brandebourg, son ennemi naturel, il favorisa de tous ses efforts en 1212 la candidature à l'empire de Frédéric II, qui lui reconnut la possession de tous les pays par lesquels le Danemark s'était étendu en Allemagne. Toujours préoccupé du soin de propager le christianisme, Waldemar se mit en 1219 à la tête d'une flotte considérable pour aller en Esthonie punir les habitants de leurs hostilités contre les nouveaux convertis de la Livonie. Ceux-ci n'opposèrent aucune résistance, et consentirent même à recevoir le baptême; ayant endormi par cette feinte soumission la vigilance du roi, ils tombèrent à l'improviste sur les Danois, et les auraient peut-être exterminés si les auxiliaires allemands ne les avaient aidés à repousser le choc de ces barbares (1).

Cette puissance formidable du roi de Danemark, obtenue par la défaite de puissants ennemis, succomba devant un prince qu'il semblait pouvoir dédaigner. Waldemar avait une vive affection pour le fils d'un de ses bâtards, Nicolas, qu'il créa comte d'Halland et auquel il donna, sans y avoir aucun droit, une partie des biens d'Henri de Schwerin, qui était à la croisade. Celui-ci, à son retour, revendiqua en vain son domaine, et il en conserva contre Waldemar un implacable ressentiment, qu'il résolut de satisfaire par une noire perfidie. Il le surprit endormi, pendant la nuit du 6 au 7 mai 1223, dans la petite île de Zyde, le fit charger de chaînes, ainsi que son fils, embarquer sur un bâtiment et conduire dans le Mecklembourg, au château de Dannenberg. Le Danemark protesta contre cette trahison, et par l'organe de son sénat réclama les bons offices de Frédéric II; celui-ci, peu soucieux de replacer sur le trône un voisin qu'il redoutait, n'intervint que pour réclamer la remise entre ses mains des prisonniers, qui lui fut refusée par le comte Henri. Les sollicitations pressantes du pape Honorius III furent infructueuses; et si quelques princes se réunirent à son appel pour réclamer l'élargissement de Waldemar, ils y mirent des conditions si dures que celui-ci crut devoir les repousser. Son neveu prit vainement les armes pour le délivrer, et n'aboutit qu'à une défaite (1225), à la suite de laquelle il partagea

(1) C'est à cette bataille que remonte une tradition célèbre d'après laquelle, à la place de la bannière abattue dans la lutte, le ciel en envoya une autre, formée par une croix blanche se détachant sur un fond rouge. C'est l'origine du *Danebrog*, qui figure en première ligne dans les armes du Danemark, et dont l'ordre national du même nom a consacré le souvenir populaire.

la captivité du roi. Toutefois Henri, craignant d'être sacrifié à l'ambition cupide de l'empereur, se décida à traiter avec sa victime. En vertu d'un traité signé le 17 nov. 1225, Waldemar fut rendu à la liberté et renonça à toutes ses possessions allemandes. En 1226, délié de ses engagements par la mauvaise foi du comte, qui refusait de tenir les siens, il tenta la chance des armes : il échoua aux siéges de Segeberg et d'Itzehoe, fut abandonné par les Dithmarses, et essuya une désastreuse défaite (22 juill. 1227), où il perdit un œil et faillit retomber aux mains de son ennemi. Cet échec, auquel se joignit plus tard la ruine d'une partie de la flotte danoise, fut suivi du démembrement de la monarchie. Lubeck se rendit indépendant, et Lauenbourg passa au duc de Saxe. Waldemar, abattu par la mauvaise fortune, consentit en 1229 à un nouveau traité par lequel il renonça au Holstein et au Mecklembourg; il recouvra il est vrai Revel et une partie de la Livonie en 1238, mais sans pouvoir faire reprendre au Danemark le rang qu'il avait perdu. Aussi renonça-t-il aux ambitieux projets, et quand le pape Grégoire IX proposa à son fils Abel la couronne impériale, enlevée à Frédéric II, il refusa de se lancer dans cette aventureuse entreprise. Il renferma désormais son activité dans des plans de réformes, et promulgua le code du Jutland.

Marié trois fois, ce prince eut de sa seconde femme, Marguerite, fille d'Ottokar, roi de Bohême, *Waldemar III*, qui suit, et *Canut*, et de sa troisième, Bérengère, fille de Sanchez, roi de Portugal, *Éric VI*, *Abel* et *Christophe*, qui régnèrent successivement après lui. L. C.

Langebeck, *Chron. Dan.* — Suhm, *Gesch. von Danmark.*

WALDEMAR, fils du précédent, dit *Waldemar III*, mort le 28 novembre 1231. Il prit part à plusieurs des expéditions de son père; celui-ci l'avait fait couronner en 1218, et il venait d'épouser Éléonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal, lorsqu'un accident arrivé à la chasse provoqua sa mort. Quoiqu'il n'ait jamais régné, plusieurs historiens lui font prendre place dans la série des rois de Danemark.

WALDEMAR IV, roi de Danemark, né en 1315, mort le 23 octobre 1375, au château de Gurr (Seeland). A la mort de Christophe II, son père (1333), le pays tomba dans l'anarchie. Il ne lui restait plus, à lui et à Othon, son frère aîné, que le Laaland et l'Esthonie, tandis que les Suédois étaient maîtres de la Scanie, du Halland et de la Blekingie, le comte Gérard de Holstein du Jutland, de Fionie et des îles voisines, et que les seigneurs danois se partageaient les domaines de la couronne. Othon tenta de reconquérir ses droits par la voie des armes, fut battu près de Viborg par le comte Gérard, et jeté en prison (1334). Waldemar, demeuré le seul représentant des droits de sa famille, les fit valoir avec activité, et fut secondé par les dispositions de ses sujets, ainsi que par l'empereur Louis de Bavière, près duquel il avait été élevé. La mort de Gérard le délivra d'un concurrent redoutable (1340); il s'empressa de rentrer en Danemark, signa avec le fils de Gérard et Waldemar, duc de Slesvig, un traité par lequel il était reconnu roi et épousait Hedvige, fille de ce dernier, et inaugura son règne en proclamant une amnistie générale. Puis il s'occupa de faire rentrer dans le domaine les terres qui en avaient été détachées; il apporta une grande sollicitude à l'administration de la justice, et montra souvent par sa présence dans les tribunaux l'importance qu'il lui attribuait; il visitait les provinces pour accomplir les réformes qu'il jugeait convenables. L'influence qu'il accordait aux Allemands qui avaient favorisé son avénement provoqua l'irritation des Danois, et il en résulta des troubles qui ensanglantèrent le royaume. Par un traité conclu avec Magnus, roi de Suède, il renonça à la possession du Halland, de la Scanie et de la Blekingie contre une somme de 49,000 marcs d'argent et la cession de Copenhague (1343), et consacra cette somme à racheter plusieurs places en Seeland, l'île de Laaland, et la partie du Jutland qui lui avait échappé. Une révolte ayant éclaté en Esthonie sous l'inspiration du fanatisme païen (1345), Waldemar s'avança pour la réprimer; mais la paix ayant été établie avant son arrivée par les soins de l'ordre Teutonique, il voulut expier sa lenteur par un pèlerinage en Terre sainte; il l'accomplit en compagnie d'Éric, duc de Saxe, et fut frappé des censures ecclésiastiques par le pape Clément VI, pour n'avoir pas sollicité sa permission. A son retour, il fit en Esthonie deux nouvelles expéditions, mais il préféra de se débarrasser de cette possession onéreuse en la cédant pour 19,000 marcs d'argent à l'ordre Teutonique (24 juin 1347), et racheta avec cette somme l'île de Fionie et d'autres domaines.

Au sortir des malheurs que la peste noire fit essuyer au Danemark, Waldemar reprit ses négociations, et termina pacifiquement les différends qui existaient entre lui, le Mecklembourg et la Pologne. La sévérité excessive avec laquelle il réprima les violateurs de la paix publique, ses empiétements sur les priviléges de l'aristocratie, l'introduction d'usages étrangers, notamment de la poudre à canon, le poids des impôts provoquèrent une révolte contre son autorité; sa prudence et sa modération l'en firent triompher. Après de longues hostilités, interrompues par des paix passagères, il prit avec les mécontents des arrangements définitifs (1360). Il n'avait cédé le Halland, la Scanie et la Blekingie qu'avec la pensée de les reprendre; il profita pour cela de la rivalité de Magnus et d'Éric pour obtenir du premier l'abandon de ces provinces comme prix des secours qu'il lui donna. Ce fut encore sous prétexte de fournir à Magnus une aide intéressée qu'il s'empara en 1360 des îles de Gothland

et d'Œland. La Suède, la Norvège, le comte de Holstein, le duc de Mecklembourg, les villes Hanséatiques, effrayés des progrès de Waldemar, formèrent une ligue contre lui. Il eut généralement l'avantage dans cette lutte, en apparence disproportionnée, et profita du découragement et de la jalousie qu'il remarquait parmi ses adversaires pour dissoudre leur alliance; en 1362 il conclut une trêve d'un an avec les villes Hanséatiques, puis il se réconcilia avec Haquin VIII, roi de Suède, auquel il accorda la main de sa fille Marguerite (*voy.* ce nom). Peu de temps après, la mort de Christophe (11 juin 1363), fils unique de Waldemar, donna une nouvelle importance à ce mariage, qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de l'Europe septentrionale. Le 30 septembre 1363, le roi se rendit chez le duc de Poméranie, son parent, et contribua à faire conclure le mariage d'Élisabeth, fille de ce prince, avec l'empereur Charles IV, puis il alla à Cracovie et à Prague, et de là à Avignon, où il détermina le pape Urbain V à agir auprès des évêques danois pour qu'ils prêtassent leur concours à l'autorité royale. Ayant renoncé à son projet de visiter Paris, il retourna dans ses États en 1364; il y reçut soixante-dix-sept déclarations de guerre d'autant de villes Hanséatiques, pressées de prendre leur revanche; mais son habile politique en triompha encore, et il s'en tira par des conventions particulières. Pendant qu'il s'occupait d'intervenir dans les troubles de la Suède, une nouvelle ligue se forma contre lui (1368). Désespérant cette fois de lutter avec avantage, il prit le parti de quitter son royaume, et se rendit en Brandebourg, en Misnie, en Bavière, puis à Prague. Son royaume fut livré aux agressions victorieuses des villes Hanséatiques, qu'on ne désarma qu'au prix de concessions ruineuses et de priviléges exorbitants. Waldemar ratifia en 1371 l'humiliant traité de Stralsund, s'engagea à reconnaître le fils du duc de Mecklembourg pour son successeur, et rentra en 1372 dans ses États. Il se préparait à envahir le Slesvig, lorsque la mort arrêta ses projets. Il eut Olaüs V pour successeur. Avec lui s'éteignit la ligne masculine des rois esthritides. Sa bravoure, son activité, ses talents de politique et d'administrateur, sa générosité étaient gâtés par une politique peu scrupuleuse, et ses sujets, peu reconnaissants des services qu'il leur rendit et des heureuses innovations de son règne, ne se souvinrent que de la violence de son caractère et du dérèglement de ses mœurs. L. C.

Heintze, *Diplomatische Gesch. des dænischen Kænigs Waldemar III*; Leipzig, 1781, in-8°. — Suhm, *Hist. du Danemark*, t. XIII. — Dahlmann, *Gesch. von Dænmark*. — Eyriès, *le Danemark*.

WALDEMAR, roi de Suède, né en 1242, mort en 1302. Fils aîné du puissant jarl Birger, il fut élu roi en l'absence de ce dernier, et succéda à Éric Ericsson, son grand-père maternel (1250). Comme il était encore enfant, ce fut en réalité Birger qui exerça le pouvoir suprême. La famille des Folkungar, à laquelle appartenait le jeune prince, fournit un grand nombre de prétendants, qui replongèrent la Suède dans les malheurs de la guerre civile, et y appelèrent les étrangers, surtout des mercenaires allemands et danois. Birger proposa la paix à la plupart d'entre eux, et, après avoir endormi leur défiance, profita de leur sécurité pour les faire décapiter. Il agrandit Stockholm, et fut l'auteur d'un grand nombre de lois dont les plus célèbres sont celles qui appelaient les filles au partage des successions, et qui abolissaient l'épreuve par le fer rouge et le servage volontaire. Son pouvoir se maintint intact jusqu'à sa mort, arrivée le 21 octobre 1266. Waldemar prit alors les rênes du gouvernement, mais il dut laisser à ses frères Magnus, Éric et Benoît des fiefs que leur avait destinés son père. Léger de caractère, adonné aux plaisirs, il s'éprit d'un violent amour pour sa belle-sœur, et noua avec elle une liaison dont un fils fut le fruit. Cet événement appela sur lui le mépris du peuple et les anathèmes de l'Église; il fut obligé d'expier sa faute par un pélerinage à Rome. En 1275 la guerre civile éclata entre le roi et ses frères. Les troupes suédoises essuyèrent une déroute complète à Hofva, en Westrogothie; le roi s'enfuit en Norvège, et lorsqu'il reparut dans ses États, il fut fait prisonnier et obligé d'en passer par les conditions que lui imposa Magnus; on ne lui restitua que la Gothie, et Magnus fut proclamé en 1279 à sa place. Waldemar tenta de recouvrer sa puissance par la médiation de la Norvège, et avec le secours du Danemark; il échoua encore, et se consola dans les bras d'une nouvelle maîtresse. On le voit quitter sa femme et en prendre successivement trois autres, renouveler plusieurs fois ses prétentions et son abdication, et enfin emprisonné au château de Nykœping (1288). Sa captivité n'était pas dure; elle devint encore plus douce après la mort de Magnus. Il termina ses jours en prison.

Geyer, *Hist. de Suède*.

WALDIS (*Burkhard*), fabuliste allemand, né, vers 1505, à Allendorf (Hesse), mort vers 1555, à Abterode. Les détails de sa vie sont peu connus. Il est certain qu'il se fit religieux de bonne heure. Puis il embrassa la réforme, dont il devint un zélé défenseur, et mena pendant longtemps une vie errante, parfois dans la misère et très-souvent en butte aux persécutions des catholiques. Après ses pérégrinations, il devint chapelain de Marguerite, seconde femme du landgrave de Hesse, et pasteur du village d'Abterode, voisin de sa ville natale. On a de lui: *Esopus gantz neww gemacht und in Reimen gefasst* (Ésope complétement remanié et mis en vers); Francfort, 1548, 1555, 1565, 1584, in-4°: c'est un recueil de fables, de narrations et d'anecdotes, dont les sujets sont empruntés à Ésope et à d'autres fabulistes an-

ciens, avec cent fables originales. Ce genre de composition lui était tellement familier, qu'en imitant même il s'élevait à la hauteur de l'original. Ses productions brillent par l'imagination jointe à la simplicité, par un tour plaisant mêlé de naïveté, et par un style facile et coulant. Gellert, Zachariæ, Hagedorn lui doivent le sujet et très-souvent la forme même de plusieurs de leurs fables. Une édition annotée des *Fables choisies* de Waldis fut publiée par Eschenburg; Brunswick, 1777, in-8°; — *Der Psalter in newe Gesangweise und künstliche Reimen gebracht* (le Psautier, mis en cantiques); Francfort, 1553, in-8° : paraphrase composée dans la prison où la franchise de ses opinions religieuses l'avait conduit. Il a trad. aussi en vers allemands le *Regnum papisticum*, de Kirchmaier (s. l., 1556, in-8°), et donné une nouvelle édition du *Theuerdanck*, de Melchior Pfintzing (Francfort, 1553), poëme où il a introduit des changements arbitraires.

Zachariæ, *Anmerkungen über B. Waldis*; 1771, in-8°. — Jœrdens, *Lexicon der deutschen Dichter*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. II.

WALDRADE, concubine de Lothaire II, vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle. On n'a aucune donnée positive sur l'époque de sa naissance ni sur celle de sa mort. Elle appartenait à une famille considérable, d'origine gallo-romaine; plusieurs de ses ancêtres avaient rempli des fonctions importantes sous les derniers Mérovingiens. La protestation présentée à Rome en son nom par son oncle Gonthier, archevêque de Cologne, constate que Lothaire avant de se résoudre (sans doute par des considérations politiques) à épouser une femme d'origine franke avait contracté avec Waldrade une sorte d'accord ou de promesse de mariage. Elle fut, avec Gonthier, l'âme de toutes les intrigues ourdies pour perdre Teutberge, sa malheureuse rivale, et de la procédure ignominieuse dirigée contre elle au concile d'Aix-la-Chapelle (janv. 860), pour la faire condamner comme coupable d'adultère et obtenir le divorce. Quand le pape Nicolas I[er], soupçonnant déjà quelque chose de ce mystère d'iniquité, envoya au delà des monts deux légats pour prendre des informations plus exactes sur toute l'affaire, ces légats, circonvenus par Waldrade, agirent au rebours de leurs instructions, et confirmèrent purement et simplement la condamnation de Teutberge au concile de Metz (juin 863). Deux ans plus tard, quand le pape envoya un nouveau légat, Arsenius, pour contraindre Lothaire à reprendre sa femme (865), celui-ci se laissa charmer à son tour. Il conseilla à Lothaire de désarmer le pontife par une soumission apparente, sauf à contraindre plus tard Teutberge à solliciter, comme d'elle-même, une séparation nouvelle. Après une comédie de réconciliation solennelle entre Lothaire et Teutberge, le légat était reparti pour Berne, et il emmenait avec lui Waldrade, conformément aux instructions du pape. Mais Waldrade avait à peine franchi les Alpes, qu'elle s'échappa de gré ou de force pour aller rejoindre Lothaire. Cette évasion lui valut une sentence d'excommunication, et démasqua d'avance la ruse conseillée par le légat. Aussi quand Teutberge en vint effectivement à solliciter elle-même le divorce et à excuser sa rivale, le pape répondit de manière à faire comprendre qu'il avait bien deviné d'où partait ce coup. Les deux coupables crurent enfin l'emporter à la mort de Nicolas (13 nov. 867); son successeur Adrien consentit à relever conditionnellement Waldrade de l'excommunication, et autorisa le voyage de Lothaire à Rome, auquel Nicolas s'était toujours refusé (*voy.* LOTHAIRE). Pendant cette absence, Waldrade se tenait à l'abbaye de Ludre, sa résidence favorite. Ce fut là que, voulant neutraliser l'influence des scrupules religieux sur l'âme de son amant, elle recourut à un artifice sentimental, qu'on mit sur le compte de la magie, en envoyant à Lothaire les vêtements qu'elle avait portés lors de leur dernière entrevue. Là aussi elle apprit la mort subite de son amant (8 août 869), se retira au monastère de Remiremont, et y éleva pour la lutte et la vengeance ses trois enfants, déshérités comme bâtards. Le fils, Hugues dit le *Loherain*, succomba misérablement en disputant un lambeau de l'héritage paternel. On ne sait ce que devint l'une des filles, Gisle ou Giselle, mariée à l'un des plus terribles *rois de mer* northmans, qui périt assassiné; mais l'autre fille, Berthe, dite *la grande comtesse*, mariée d'abord à Thibaut, comte d'Arles, puis au marquis de Toscane Adelbert le Riche, eut une orageuse et brillante destinée. (*voy.* BERTHE). Baron ERNOUF.

Annales metenses et fuldenses. — *Regino et Reginonis cont.* — Luitprand, *Historia*. — Muratori, *Ann.* et *Diss. antiq. medii ævi*. — Saint-Marc, *Histoire chron. d'Italie*. — Ernouf, *Hist. de Waldrade*; Paris, 1858, in-8°.

WALDSEEMÜLLER (*Martin*), en latin *Hylacomilus*, compilateur allemand, né vers 1470, à Fribourg en Brisgaw, mort après 1522. Inscrit comme étudiant au gymnase de Saint-Dié en Lorraine (déc. 1490), il ne tarda pas à y professer la géographie. Il tenait en même temps un magasin de librairie, ce qui s'alliait fort bien alors avec le professorat. Le texte grec de Ptolémée avait réclamé d'abord tous ses soins, et sous ce rapport il n'avait fait qu'aider dans ses doctes travaux Ringmann, le protégé des ducs de Lorraine, qui éditait le géographe grec. Bientôt Waldseemüller se voua tout entier à la cosmographie, et publia, cinq ans environ avant la mort de Vespucci, le livre intitulé : *Cosmographiæ introductio, cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis, insuper IV Americi Vespucii navigationes*; s. l. (Saint-Dié), 1507, in-4°; Strasbourg, 1511, in-4°. Dans ce malencontreux volume, dédié à l'empereur Maximilien, il est dit hautement qu'au navigateur flo-

rentin appartient le droit de donner son nom à la quatrième partie du monde. Pour être juste, Waldseemüller n'était même pas l'auteur de cette idée, consacrant par l'imprimerie naissante une véritable iniquité. On sait qu'elle était contenue dans un mince in-4° de quatre feuilles intitulé *Mundus novus* (Vicence, 1504). Il n'est pas bien sûr que ce livret rarissime aujourd'hui, et dont l'expansion dut avoir lieu en Italie, ait été connu de Waldseemüller; mais ce qu'il y a de bien positif, c'est que notre professeur allemand vit le sien réimprimé nombre de fois en peu d'années. Son livre, devenu populaire, consomma bientôt l'injustice faite à la gloire de Colomb. Quant à l'auteur de ces bruits mensongers, et qui les avait répandus sans passion aucune, il quitta Saint-Dié, parcourut l'Allemagne, menant gaiement la vie. Son dernier travail fut probablement un manuel de scénographie et de perspective appliquée au théâtre, qu'il publia à l'aide du P. Grégoire Reisch, dans l'une des réimpressions de la *Margarita philosophica*.

Humboldt, *Geograp.* — Harrisse, *Bibl. vet.*

WALDSTEIN (1) (*Albert-Wenceslas-Eusèbe*, comte DE), duc DE MECKLEMBOURG, DE FRIEDLAND et DE SAGAN, célèbre capitaine allemand, né au château d'Hermanic, en Bohême, le 15 septembre 1583, assassiné à Egra, le 25 février 1634. La maison de Waldstein, qui empruntait son nom d'un château voisin de la ville de Turnow, appartenait à la haute noblesse de Bohême et avait une origine commune avec celle de Wartenberg. Fils de Guillaume, baron de Waldstein, et de Marguerite Smirrika, il montra de bonne heure un caractère indépendant et belliqueux. « Que ne suis-je un prince! disait-il un jour qu'une correction lui était enfligée, personne n'oserait ainsi me toucher! » Privé de ses parents, il fut placé, par son oncle et tuteur, catholique zélé, sous la direction des jésuites d'Olmütz, bien qu'il appartînt à la secte protestante des utraquistes. L'éducation qu'il reçut dans leur maison suffit sans doute à expliquer sa conversion au catholicisme, sans qu'il soit nécessaire, comme on l'a fait, de l'attribuer à une chute qu'il fit, sans se blesser, d'une fenêtre très-élevée. Ses études finies, il se rendit en Italie, accompagné de son gouverneur, Pierre Verdungas, ami de Kepler et aussi bon mathématicien qu'astrologue renommé (2). Après s'être arrêté quelque temps à l'université d'Altdorf, où il se fit remarquer par des aventures de jeunesse que la légende a beaucoup amplifiées, il fréquenta les écoles de Padoue et de Bologne. Les mathématiques et toutes les sciences qui se rattachent à l'art de la guerre, les langues anciennes et la plupart de celles de l'Europe, et jusqu'aux mystères de la Cabale que lui dévoila l'astrologue Argoli, furent alors l'objet de ses études. Le désir de porter les armes lui ayant fait quitter l'Italie pour se rendre en Hongrie, où les armées impériales luttaient contre les Turcs, il se comporta si vaillamment au siége de Gran qu'il fut nommé capitaine sur les remparts mêmes de la place (1606). De retour en Bohême, il y épousa en 1610 une riche veuve, Lucrèce Nikissin, baronne de Landeck, qui s'était passionnément éprise de lui, et qui, en compensation sans doute de son humeur trop jalouse, lui laissa en mourant de grands biens (1614). Après quelques années passées dans les soins d'un propriétaire diligent, il se trouva à même en 1617, avec les grosses sommes qu'il avait placées dans les banques des Függer et des Welser d'Augsbourg, de lever un corps de deux cents dragons qu'il alla offrir à l'archiduc Ferdinand, duc de Styrie, alors en guerre avec les Vénitiens. Le siége de Gradisca, qu'il contribua à faire lever, sa bravoure, sa générosité envers les officiers et les soldats qu'il traitait souvent à sa table, le rendirent l'idole de l'armée, et à la fin de cette campagne l'empereur Matthias le récompensa de ses services en le nommant colonel, puis comte et chambellan. Un nouveau mariage qu'il contracta alors avec la fille du comte Harrach vint encore accroître son importance. Il venait d'être élu par les états de Moravie commandant des milices, lorsque les dissidents de ce pays firent cause commune avec les rebelles de Bohême; mis en demeure de se déclarer contre l'archiduc Ferdinand, successeur de Matthias, il lui demeura fidèle, sauva au profit de ce prince une grande partie des sommes contenues dans les caisses publiques, et lui amena à Vienne, au moment même où il se trouvait pressé par les bourgeois et les seigneurs prêts à se réunir aux insurgés, un secours de mille cavaliers, qui le délivrèrent (1618). La guerre de Trente ans allait commencer. Nommé quartier maître général et envoyé en Bohême, Waldstein contribua beaucoup à la victoire que Bucquoy remporta à Budweiss contre Mansfeld et La Tour (10 juin 1619); mais il n'assista pas à la bataille de Prague (8 nov. 1620), où sa cavalerie se signala par des charges impétueuses. Le triomphe de Ferdinand fut marqué par de grandes confiscations, et Waldstein eut dans ces riches dépouilles la belle seigneurie de Friedland et plus de six autres encore, dont les revenus ne s'élevaient pas à moins de 24 millions de florins. Malgré la soumission de la Bohême, Mansfeld, Christian de Brunswick et le prince de Transylvanie, Bethlen Gabor, tenaient encore la campagne. Ce fut contre ce dernier, prêt à faire en Silésie sa jonction avec le margrave de Brandebourg, que Waldstein fut envoyé en 1621, et il déjoua si bien leur projet en les battant chacun séparément que Bethlen Gabor fut contraint de signer

(1) C'est ainsi qu'il signait lui-même son nom. Toutefois celui de *Wallenstein* a prévalu.

(2) C'est sans doute à l'influence de ce premier maître qu'il faut attribuer cette passion de Waldstein pour l'astrologie qui joua dans sa vie un rôle si considérable.

un traité par lequel il renonçait à ses prétentions à la couronne de Hongrie. Pendant deux ans il ne sembla occupé que du soin de ses vastes domaines et de cette immense fortune qui devait être plus tard un des éléments de sa puissance. Bethlen Gabor ayant repris les armes (1623), Waldstein entra assez rapidement en Hongrie pour dégager Caraffa, qui venait d'être assiégé dans son camp de Moravie par le comte de La Tour, le margrave de Brandebourg et le prince de Transylvanie. Ce nouveau service valut à Waldstein les titres de duc de Friedland et de prince du Saint-Empire (1624), honneurs inaccoutumés, qui commencèrent à éveiller des haines jalouses contre lui et aussi, peut-être, sa propre ambition.

Cependant les rigueurs de Ferdinand et les intrigues de la France n'avaient pas tardé à soulever contre l'empereur la ligue protestante de la basse Saxe, qui avait pris pour chef Christian IV, roi de Danemark (1625). Ferdinand opposa à ce nouvel adversaire Tilly et les forces de la ligue catholique; mais comme cette ligue lui faisait sentir le poids de ses services, il voulut avoir une armée entièrement dépendante de lui. C'est alors que Waldstein lui proposa de lever à ses frais une armée de quarante mille hommes, qu'il ferait vivre sur le pays ennemi, et sans qu'il en coûtât rien au trésor de l'État. Lorsque ce projet fut porté au conseil impérial, on le traita de chimérique et son auteur d'aventurier; le prince d'Eggenberg seul fut d'un autre avis. Au bout de quelques semaines, trente mille Croates, Polonais, Allemands étaient réunis sous les drapeaux de Waldstein, qui fut alors, du grade de brigadier, élevé à celui de général en chef de la nouvelle armée, avec pouvoir d'en nommer tous les officiers. Quittant alors la Bohême (juin 1625), il s'avança sur l'Elbe inférieur pour menacer le Danemark. Puis, se chargeant de Mansfeld, qui voulait se joindre en Hongrie à Bethlen Gabor pour envahir les États héréditaires de Ferdinand, il le battit à l'attaque du pont de Dessau et lui tailla en pièces presque toute son infanterie (25 avril 1626). Mais ce général, renforcé par l'arrivée du duc de Weimar, reprit son premier projet en se jetant dans la Silésie. Waldstein le suivit pas à pas par une marche parallèle à travers la Moravie, et le serra de si près en Hongrie, que Mansfeld, abandonné par Bethlen Gabor, qui venait de faire sa paix, et séparé de tout secours, ne put lui échapper qu'en vendant ses équipages et en licenciant son armée (sept.). Repoussant ensuite du Brandebourg les restes de cette armée, il en força l'électeur à ratifier la translation de l'électorat palatin au duc de Bavière. Pendant que Tilly attaquait Christian IV jusque dans le Holstein, et conquérait ensuite toute la basse Saxe, Waldstein, accouru de Troppau par une marche dont la rapidité fut telle qu'il franchit deux cent cinquante milles en huit jours, s'empara de Domitz, dans le Mecklembourg (30 août 1627), et fit battre, près d'Aalborg en Jutland, le margrave de Bade par son lieutenant, Henri de Schlick (27 sept.). Comme il avait déjà des vues personnelles sur le Mecklembourg, et, ne voulant pas être gêné par la coopération de Tilly, il l'engagea à se tourner vers Brême, et à lui abandonner la conquête du Slesvig et du Jutland. Sans tenir compte des protestations du Danemark, qui voulait séparer sa cause de celle de son roi, il força le duc de Holstein à lui ouvrir ses forteresses, occupa les marches du Brandebourg et les duchés de Mecklembourg et de Poméranie, et força Christian IV à s'embarquer.

Augmentant toujours son armée, que, malgré la réduction presque complète des ennemis de l'Empire, il porta à cent mille hommes, écrasant le pays sous des contributions énormes, et attirant à lui tout ce que l'Allemagne avait d'aventuriers avides de richesses, Waldstein commençait à faire haïr, même aux États catholiques, la domination de l'empereur. Plus par ambition personnelle que par dévouement à Ferdinand, l'aspect de la Baltique inspira alors à Waldstein le projet d'équiper une flotte et d'aller conquérir les îles du Danemark, pour lequel il pensait, à cette époque, pouvoir s'associer le roi de Suède, ainsi qu'on le voit par sa correspondance. Peut-être l'idée de se rendre maître de la mer vint-elle du cabinet d'Espagne, qui y voyait un moyen d'humilier les Hollandais. Waldstein ambitionnait un changement d'état qui le fît sortir de la classe des sujets pour le placer au rang des souverains, et un pareil désir ne doit pas surprendre à cette époque des grands aventuriers. Il se servit de l'influence du P. Lammermann, jésuite, confesseur de l'empereur, pour parvenir à son but. Le 19 janvier 1628 Ferdinand II lui remit le diplôme par lequel il lui abandonnait provisoirement, à titre d'engagement, pour les sommes qu'il avait dépensées au service impérial, la jouissance du Mecklembourg (1), et le 21 avril il lui conféra le titre de *général de l'armée océanique et baltique*. Pour aider au dessein qu'il avait formé de se créer une marine puissante, il mit le siége devant la ville libre de Stralsund; mais après deux mois d'efforts et une perte de onze mille soldats, il vit la place se livrer aux Suédois, ce qui le força de s'éloigner (22 juill.). Triste nécessité pour lui, qui avait dit « qu'il aurait cette ville, fût-elle attachée au ciel par des chaînes d'acier ! » La prise de Rostock et de nouveaux avantages remportés sur les Danois le dédommagèrent de cet échec. Chargé, après la paix signée à Lubeck avec le Danemark (12 mai 1629), de mettre à exécution le terrible *édit de restitution*, qui, revenant sur le passé, dépouillait les protestants de tout ce qu'ils avaient autrefois enlevé aux catholiques, Waldstein devint de plus en plus

(1) Le 16 juin 1629 Waldstein en reçut l'investiture formelle.

odieux à l'Allemagne; mais l'empereur, moins prudent que jaloux d'atteindre au pouvoir absolu, ordonna même à la Ligue catholique, dont il redoutait l'indépendance, de licencier ses troupes et de laisser le champ libre aux soldats de Waldstein. C'est alors que Richelieu, non content de susciter contre l'empereur le génie de Gustave-Adolphe, chercha encore à le priver de l'appui de Waldstein. En effet Léon Brulart et le P. Joseph, qu'il envoya à la diète de Ratisbonne (juill. 1630), surent si bien s'emparer de l'esprit de cette assemblée, qu'à leur instigation elle demanda le renvoi de Waldstein et le licenciement de ses troupes, et qu'elle déclara qu'elle se séparerait à l'instant si l'empereur ne brisait « la verge sanglante qui flagellait l'Allemagne ». Ferdinand céda sur les deux points. Presque au même moment Gustave-Adolphe débarquait dans l'île de Rugen, et voyait bientôt son armée se grossir des débris de ces bandes licenciées. Quant à Waldstein, il reçut cette nouvelle avec le plus grand calme, et se retira dans ses terres de Moravie et de Bohême, où il mena la vie la plus fastueuse.

Quelle fut alors la conduite de Waldstein? Jusqu'ici les historiens, suivant pas à pas le récit des *Annales Ferdinandei* de Khevenhüller, ont représenté ce général, dévoré du désir de la vengeance, liant des négociations avec Gustave-Adolphe, rompant avec lui par suite d'une méprise qui lui fit croire que ses avances avaient été repoussées, mais favorisant cependant l'invasion des Saxons en Bohême, et ayant ainsi préparé en quelque sorte la ruine de l'empereur pour la faire servir à son élévation. La correspondance de Waldstein a fortement ébranlé les bases de ce récit. Il en résulte en effet que Waldstein traitait avec le plus grand mépris le bruit, déjà répandu, de sa liaison avec Gustave-Adolphe; qu'il s'entremit, sur l'ordre de l'empereur, auprès de Christian IV (mars 1631) pour l'empêcher de faire cause commune avec le roi de Suède, et que ce fut encore sur l'initiative de Ferdinand qu'il entama avec le maréchal d'Arnim ces conférences qu'on lui a depuis reprochées comme une trahison. Quoi qu'il en soit, les rapides succès de Gustave-Adolphe, la mort de Tilly eurent bientôt réduit Ferdinand II aux dernières extrémités, et ce prince ne vit alors de salut que dans Waldstein. La première ouverture fut repoussée (nov. 1631). Dans une conférence qui eut lieu à Znaïm (janv. 1632), Waldstein consentit à lever en trois mois une armée, mais sans vouloir la commander, et telle était la puissance de son nom que dans le délai convenu il eut réuni quarante mille hommes. Ce ne fut toutefois qu'après de nouvelles négociations entamées par le P. Quiroga, par l'évêque de Vienne, par Eggenberg, tous mandataires de l'empereur, que fut conclu le traité par lequel Waldstein acceptait le commandement suprême des armées impériales (15 avril 1632). Parmi les conditions qu'il avait imposées figurait la promesse d'un État souverain créé à la paix en sa faveur.

Avant d'entrer en campagne, Waldstein fit négocier une paix avec l'électeur de Saxe; mais cette tentative resta sans succès. Alors, pénétrant en Bohême, où s'était établi l'électeur, il s'empara de Prague, d'Égra, et força Arnim à se retirer sur Pirna. La Bohême reconquise, il marcha au secours de l'électeur de Bavière, que Gustave-Adolphe venait de chasser de Munich, se joignit aux Bavarois près d'Egra, et, bien qu'il se trouvât alors à la tête de soixante mille hommes, se contenta de prendre, près de Nuremberg, une formidable position à Zirndorf sur la Rednitz (6 juill.). Pendant plus de deux mois, il tint son adversaire en échec, et lorsque Gustave, renforcé par Bernard de Saxe-Weimar, l'attaqua, le 3 septembre 1632, avec soixante-dix mille hommes, il soutint le combat pendant plus de cinq heures sans pouvoir être forcé dans ses retranchements. Sans se laisser attirer en Bavière à la suite des Suédois, il se jeta sur la Saxe, s'empara de Leipzig (1er nov.), et obligea Gustave à revenir sur ses pas pour défendre l'électeur. Attaqué à Lützen par des forces supérieures et au moment même où il venait de se séparer de Pappenheim, il sut prendre du moins une excellente position. Bien que vaincu, la mort du roi de Suède fit presque de cette défaite une victoire pour Waldstein (6 nov.). Profitant de la nuit, qui avait mis fin au combat, il opéra sa retraite en Bohême.

A partir de cette époque une certaine inaction où Waldstein sembla se tenir, et surtout des négociations qu'il entama avec l'électeur de Saxe, ont rendu sa conduite suspecte à la plupart des historiens. Laissant en effet Bernard de Saxe et Horn parcourir la Souabe et la Bavière, Waldstein avait négocié avec la Saxe un premier armistice de quinze jours pour la Silésie (7 juin 1633), puis un second à la fin de juillet. Mais il est juste de dire que son armée avait grand besoin de repos, et qu'Oxenstierna ne vit dans les avances qu'il fit comme dans les paroles de mécontentement qu'il proféra au sujet de l'empereur, qu'une ruse et des mensonges contre lesquels il conseilla à Bernard de se tenir en garde (1). Les *Mémoires* de Feuquières parlent aussi de propositions que Waldstein aurait faites à cette époque, et par l'entremise de son beau-frère, le comte de Kinsky, au cardinal de Richelieu, et dont le but aurait été de se faire aider dans ses projets personnels sur la couronne de Bohême; mais Feuquières lui-même ne les regarda jamais que comme un artifice ayant pour but de brouiller les alliés. Ce qui est certain, c'est que Waldstein, après avoir vainement engagé les électeurs de Bavière et de Saxe à s'unir à l'empereur pour chasser les

(1) Tel est le récit de Chemnitz, témoin impartial.

Suédois (sept. 1633), reprit les armes au mois d'octobre, et battit près de Steinau sur l'Oder les Suédois commandés par le comte de Thurn (18 oct. 1633). La liberté qu'il accorda à ce général, devenu son prisonnier, fut habilement exploitée par les ennemis de Waldstein, qui entouraient l'empereur, et parmi lesquels on remarque, avec quelque étonnement, les jésuites qu'il avait eus jusque-là pour auxiliaires. Pour lui, après avoir renouvelé inutilement ses tentatives de paix auprès des deux électeurs, il entra dans les Marches, prit Francfort et Landsberg, et envoya des détachements jusqu'en Poméranie, pendant qu'un autre corps de ses troupes menaçait Berlin. Sur ces entrefaites la Souabe, les bords du Rhin et la Bavière étaient parcourus victorieusement par Horn et Bernard, et malgré les prières de Ferdinand II, Waldstein refusait de se porter à leur secours. Cette conduite, qui a été considérée par presque tous les historiens, comme le signe manifeste des projets ambitieux de Waldstein et de sa trahison, trouve dans sa *Correspondance* une justification que les faits stratégiques fortifient encore. Ainsi Waldstein au commencement de septembre 1633 fait défense au général Aldringer, chef des troupes bavaroises, de se joindre au duc de Feria, qui voulait opérer une diversion en Lorraine; le résultat immédiat de la désobéissance d'Aldringer fut la prise de Ratisbonne par les Suédois (5 nov.). On comprend que Waldstein, à la suite de cet événement, et étant parvenu du reste par une habile démonstration à faire rentrer Bernard dans le Palatinat, ait persisté à ne pas quitter la Bohême, d'où il couvrait les États héréditaires de l'Autriche, et surtout à ne pas s'affaiblir au profit de Strozzi et de Jean de Werth, ou du cardinal infant. Au reste, les raisons de sa conduite furent expliquées à l'empereur, et celui-ci les approuva, sinon de bonne grâce du moins très-explicitement (*Lettres* des 27 nov., 3 et 24 déc. 1633) (1).

D'après la relation officielle de Khevenhüller, au moment même où Waldstein semblait tout occupé des intérêts de l'empereur, il était résolu à mettre à exécution le complot qu'il tramait depuis longtemps contre lui. La preuve en serait dans la confidence qu'il en fit au général Piccolomini; preuve bien faible, puisque l'auteur du rapport dans lequel est racontée cette conversation accusatrice est Piccolomini lui-même, qui dirigea les assassins. Un fait plus grave est l'assemblée tenue le 11 janvier 1634 à Pilsen, et dans laquelle, en présence de tous les colonels de l'armée, le feld-maréchal Illo, confident de Waldstein et portant la parole en son nom, leur annonça, après les avoir fait se prononcer sur l'impossibilité de se porter en Bavière, que le duc de Friedland, las des tracasseries qu'on lui suscitait, était résolu à donner sa démission. L'on envoya à Walstein une députation pour le prier de rester à la tête de l'armée. Il ne céda qu'après des sollicitations réitérées et à la condition que tous les chefs jureraient de rester unis et de *promouvoir* avec lui tout ce qui concernerait la sûreté de sa personne et le bien de l'armée. Ce fut alors que les colonels s'engagèrent par l'acte du 12 janvier à ne pas quitter leur général; mais on avait eu l'habileté, dit-on, de substituer, lors de la signature, à l'acte original dans lequel était écrite cette formule restrictive : *tant que le duc de Friedland sera au service de S. M. I. et les emploierait à ce service*, une copie dans laquelle cette phrase si importante avait disparu. Tel est le récit ordinaire des historiens, sur lequel il faut remarquer 1° que Waldstein, ayant reçu le 3 janvier 1634 la lettre de Ferdinand II qui approuvait son refus de se porter en Bavière (1), n'avait plus besoin de traiter le 11 une question résolue le 3; 2° que l'omission criminelle de la clause restrictive n'est mentionnée que dans le récit officiel, et que ce fait devient très-douteux si l'on considère le silence qu'ont observé à cet égard les signataires de l'acte auxquels on fit le procès : déclarer l'altération de l'acte, ç'aurait été se justifier. Cependant les généraux Gallas, Aldringer et Colloredo étaient absents à l'acte du 12 janvier; Waldstein, qui tenait à leur concours, les invita à venir à Pilsen. Gallas seul se rendit à son invitation, mais après avoir averti l'empereur de tout ce que Piccolomini, trahissant la confiance de Waldstein ou inventant pour le perdre, lui avait révélé. En conséquence le 24 janvier Ferdinand II adressa à ce général des lettres patentes par lesquelles il le nommait chef de l'armée, avec ordre d'arrêter Waldstein, Illo et Terezky.

Telle était la confiance du duc de Friedland, entretenue du reste par des lettres affectueuses que l'empereur lui adressa jusqu'au 26 janvier, qu'il prêta sa propre voiture à Gallas pour aller chercher Aldringer, et à Piccolomini pour se rendre auprès de ces deux généraux, qui ne revenaient ni l'un ni l'autre. Piccolomini ne se montra pas davantage, mais rejoignit Gallas à Linz, où celui-ci publia, le 13 février, la déchéance de Waldstein. Le 18 l'empereur signa une seconde proscription de Waldstein, beaucoup plus positive que la précédente. Jusque-là Waldstein n'avait rien fait pour s'allier aux Suédois; une lettre d'Oxenstierna du 20 prouve

(1) Un homme qui devait savoir bien des secrets politiques, Richelieu, a dit sur cette période de la vie de Waldstein : « Les courtisans et les adhérents d'Espagne interprétèrent mal toutes ses actions; ils attribuèrent les mauvais événements à sa faute et à sa malice; s'il en arriva de bons, ils supposèrent qu'il les avait diminués et qu'ils eussent été meilleurs encore s'il eût voulu; » et il cite à l'appui les faits même que l'on a le plus reprochés à Waldstein.

(1) On y lisait cette phrase : « Vu la saison avancée et le changement de circonstances, nous acquiesçons pour le moment à votre bon avis. »

en effet qu'il n'était pas en liaison avec lui. Ouvrant enfin les yeux sur la situation, il entama alors, mais seulement alors, des négociations avec le duc de Saxe-Weimar par l'intermédiaire du duc de Lauenbourg. Il avait donné rendez-vous à son armée pour le 24 près de Prague, lorsqu'il apprit que le baron de Suys s'en était emparé et l'avait déclaré traître. Le 22 février il quitta Pilsen, après avoir congédié les colonels, et suivi seulement par cinq escadrons et cinq compagnies; il arriva le 24 à Égra à quatre heures du soir, et se logea chez le bourgmestre. Le jour même il reçut la visite du lieutenant-colonel Gordon, commandant de la citadelle, du lieutenant-colonel Butler, tous deux Écossais et protestants, et du major Leslie, Irlandais catholique; ces trois hommes, tentés par la récompense promise à ceux qui délivreraient l'empereur du duc de Friedland, avaient résolu de le tuer. Le 25 Gordon proposa à Illo, à Kinsky et à Terezky, de passer la soirée chez lui dans la citadelle. C'est là que le major Geraldino (qui avait été gagné une heure seulement avant l'exécution) et le major Deveroux, qui avaient été cachés, le premier avec six dragons, le second avec vingt-quatre autres, dans deux pièces adjacentes à la salle à manger, firent tout à coup invasion parmi les convives et tuèrent les malheureux amis de Waldstein à coups de mousquet. Il était huit heures du soir. Restait Waldstein, mais seul et sans défiance. Aussitôt sa maison est cernée. Deveroux avec six hommes y entre sans éveiller l'attention du garde, qui croit qu'il s'agit du service. Waldstein venait de se coucher; averti par le bruit, il se lève et s'approche d'une fenêtre d'où lui parviennent les cris des comtesses Terezky et Kinsky. Dans le moment même Deveroux enfonce la porte de sa chambre, et s'écrie : « Meurs, toi qui veux livrer à l'ennemi l'armée et l'empereur! » Waldstein, sans proférer une parole, étendit les bras et reçut dans la poitrine un coup de pertuisane, qui le tua. Silencieux d'ordinaire, il conserva jusque dans la mort ce caractère, qui fait encore de lui un des personnages les plus mystérieux de l'histoire. Le corps fut chargé sur une voiture et conduit à la citadelle, et de là transporté à Mies avec les cadavres des autres victimes. En 1636 sa veuve obtint la permission de le déposer dans la chartreuse de Waltitz, près de Gitchin, où il demeura jusqu'en 1785, époque à laquelle le comte de Waldstein-Wartemberg fit solennellement transporter les restes de son illustre ancêtre à Munchengrætz, dans l'église de Sainte-Anne. Une fois délivré de ce trop puissant serviteur, Ferdinand II chercha à justifier l'exécution qu'il avait ordonnée par un manifeste dans lequel il établit en principe qu'aucune législation ni aucune loi de l'Empire n'exigeaient de procédure ni de sentence formelle *in criminibus proditionis, perduellionis vel læsæ majestatis, notoriis*. Doctrine fort expéditive sans doute, mais qui n'en laisse pas moins subsister la question : Waldstein était-il coupable? Or c'est ce qu'il fallait, ce semble, démontrer avant d'exécuter. Quoi qu'il en soit, les auteurs du meurtre n'eurent pas à se plaindre de la générosité de l'empereur; les dépouilles de Waldstein furent distribuées à Gallas, à Piccolomini et à Aldringer. Les autres reçurent de l'argent et des grades; Butler fut présenté à Ferdinand II, qui lui serra la main. Il est juste d'ajouter que l'empereur fit dire trois mille messes pour le repos de l'âme de Waldstein.

Waldstein était d'une taille élevée, le front haut, les cheveux roux, ou noirs suivant d'autres. Il parlait peu, et toujours d'une manière très-concise. « Avec cela, dit Richelieu, il était de bon sens, écoutait un chacun patiemment, avait bon jugement, n'était point méchant, était grand économe, tenu vaillant de sa personne, au reste simplement vêtu, toujours d'une façon, collet de buffle, pourpoint de toile et chausses de camelot, mais libéral au dernier point...; ce qui le faisait aimer des siens, bien qu'il fût extrêmement rigoureux, disant qu'autrement il ne se fût pas maintenu parmi eux. » De son second mariage avec la comtesse d'Harrach, il avait eu un fils, mort en bas âge, et une fille, *Marie-Élisabeth*, qui épousa Rodolphe de Kaunitz. En 1828, M. Fred. Fœrster découvrit dans les archives de la famille d'Arnim, au château de Boitzemburg, une correspondance très-importante de Waldstein, qu'il publia sous le titre de *Waldstein's Briefe* (Berlin, 1828-29, 3 vol. in-8°). F. A.

Khevenhüller, *Annales Ferdinandei*. — Carve, *Itinerarium*. — Chemnitz, *Bellum suecico-germanicum*. — Adlzreitter, *Theatrum europæum*, et *Annales boicæ gentis*. — Borgo, *De bello suecico*. — Piaseisky, *Chronique*. — Dobner, *Monumenta hist. Bohemiæ*. — Richelieu, *Mémoires*, et *Corresp* — Schiller, *Guerre de Trente ans*. — *Ribellione e morte del Valestain*; Venise, 1634, in-4°. — Gualdo Priorato, *Istoria d'Alb. Valstain*; Lyon, 1643, in-4°. — *Leben des Generals von Wallenstein*; Bunzlau, 1782, in-8°. — Herchenhahn, *Gesch. Alb. von W. des Friedlænders*; Altembourg, 1786-91, 3 vol. in-8°. — Grevenitz, *Wahre bisher immer verfælschte Lebensgesch. A. von W. s*; Berlin, 1797, in-8°. — Murr, *Die Ermordung Herzogs von Friedland*; Halle, 1806, in-8°. — Heller, *Leben der Grafen von W.*; Munich, 1814, in-8°. — F. Fœrster, *Wallenstein, as Feldherr und Landesfürt*; Potsdam, 1834, in-4°. — J. Mittchell, *Life of Wallenstein*; Londres, 1837, 1842, in-8°. — Mebold, *Gustav Adolf und Wallenstein*; Stuttgard, 1835-40, 2 vol. in-8°. — Aretin, *Wallenstein, Beitræge*; Munich, 1846, in-8°. — Helbig, *Wallenstein und Arnim*; Dresde, 1850, in-8°. — Ed. Cust, *the Thirty years' war*, 1865, 2 vol. in-8° — De Hurter, *Les quatre dernières années de la vie de W.* (en allem.); Vienne, 1862, 2 vol. in-8°.

WALEFF (*Blaise-Henri* DE CORTE, baron DE), poëte belge, né en 1652, à Liége, où il est mort, le 22 juillet 1734. D'abord capitaine au service du prince-évêque de Liége, il entra dans l'armée française lors de la guerre de 1672. Après la paix il se rendit à Paris, et fut mis par l'intermédiaire de Dangeau en relation avec plu-

sieurs grands seigneurs et aussi avec Boileau, auquel il adressa une épître, et qui répondit par une lettre (1), où il déclare que les vers de Waleff lui ont paru « merveilleux ». Notre poëte passa en 1679 au service d'Espagne, puis en 1682 dans le régiment de La Salle, qui était en Catalogne sous les ordres du maréchal de Noailles. En revenant de la Hongrie, où il avait fait un séjour de deux ou trois ans, il obtint une compagnie dans un régiment étranger au service de France (1687), et en fit partie jusqu'en 1699; il assista à la bataille de Nerwinde, qui lui a inspiré la moins faible de ses odes. En 1700, on le retrouve avec le grade de colonel dans les troupes anglo-hollandaises, et il se distingua tellement à Ramillies qu'il fut mis à l'ordre du jour de l'armée, et nommé maréchal de camp (1706). Après la paix d'Utrecht, il revint à Paris, et fut, en 1717, l'un des agents subalternes de la conspiration des princes français légitimés et des Espagnols contre le duc d'Orléans, régent. Il obtint, en 1719, le grade de lieutenant général des armées d'Espagne, et l'emploi de gouverneur militaire du royaume de Valence. En 1728 il se démit de ces charges, pour cause de santé, et se retira à Liége, où il reçut le brevet de feld-maréchal lieutenant de l'Empire. Sa vie privée est peu connue. Son mariage (1679) avec Marie de Sualar ne fut pas heureux, et Waleff a laissé contre cette dame une satire d'une violence extrême. Un *Placet présenté à Joseph-Clément, évêque et prince de Liége*, placet où Waleff cherche à se disculper d'une accusation de rapt qui avait amené une condamnation prononcée contre lui par les échevins de Liége, donne à penser qu'il excitait souvent les transports jaloux de sa femme. Il avait publié : *Les Titans, ou l'Ambition punie, et les Jumeaux*; Liége, 1725, 2 vol. in-8° : le premier de ces poëmes parut à Paris sous le titre *les Géants*; 1725, in-12; — *Œuvres nouvelles*; Liége, 1731, 5 vol. in-8° : ce recueil contient des *Odes sur les affaires du temps*, une *Description de la Hollande*, des *Réflexions nouvelles sur l'Iliade*, la *Tragédie d'Électre* (réimpr. à part, Liége, 1734, in-12), le *Siècle de Louis le Grand*, poëme en VIII chants, *Thémire*, poëme en XII chants, *les Rues de Madrid*, poëme, l'*Histoire de la porcelaine*, en vers mêlés de prose, et *les Échasses*, poëme héroïque en IV chants, par lequel l'auteur avait débuté en 1669; — *Catholicon de la Basse-Germanie*; Cologne, 1731, in-8°; recueil de pièces satiriques et morales; — *Les Augures, ou la Conquête de l'Afrique*, poëme; Liége, 1734, in-8° : « on y remarque, dit M. Polain, les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans ses autres ouvrages : de la facilité, de l'originalité dans la pensée, beaucoup d'imagination et de verve poétique; mais une grande incorrection de langage, des images forcées et trop hardies, des négligences et des trivialités sans nombre. » M. de Villenfage a donné au public les *Œuvres choisies de Walef* (sic); Liége, 1779, pet. in-8°. E. R.

(1) *Œuvres de Boileau*, édit. Berriat-Saint-Prix, t. IV.

Mme de Staal, *Mémoires*. — De Villenfagne, *Mélanges*, p. 60. — Polain, dans les *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XV, 2e part., p. 70. — Kuborn, *Soirées bruxelloises*, p. 91. — Helbig, dans l'*Annuaire de la Société d'émulation de Liége*, 1863, p. 65.

* **WALEWSKI** (*Alexandre-Florian-Joseph* COLONNA, comte), homme politique, né le 4 mai 1810, au château de Walewice, en Pologne. Après avoir perdu la comtesse Walewska, sa mère, il alla terminer ses études à Genève. Lors des événements de 1830, il se rendit à Varsovie, embrassa avec ardeur la cause de l'indépendance polonaise, assista à la bataille de Grochow, et fut envoyé à Londres, en compagnie de MM. Zamoyski et Wielopolski, avec mission de négocier l'intervention de l'Angleterre. Après la paix de Varsovie, il passa en France, embrassa la carrière militaire, et servit successivement avec le grade de capitaine dans la légion étrangère (10 août 1833), dans le 2e chasseurs d'Afrique (24 sept. 1833), et dans le 4e hussards (1er fév. 1835). Il avait été naturalisé français par ordonnance du 3 décembre 1833. Après avoir rempli à cette époque une mission confidentielle près d'Abd-el-Kader et les fonctions de directeur des affaires arabes à Oran, il quitta le service en 1838, et se fit connaître à la fois comme publiciste et comme auteur dramatique. Ayant cédé à M. Thiers la propriété du *Messager*, il partit en 1840 pour l'Égypte, pour déterminer le vice-roi Méhémet-Ali à consentir aux concessions que les puissances coalisées lui demandaient. Sous le ministère de M. Guizot, il fut envoyé dans diverses capitales, et en dernier lieu à Buénos-Ayres. Ses relations avec le prince Louis-Napoléon, qui venait d'être élevé à la présidence, lui valurent d'être nommé ministre plénipotentiaire à Florence (1849), puis à Naples. Il venait d'être désigné pour l'ambassade de Madrid lorsqu'il fut appelé à remplir le même poste à Londres, où, malgré les efforts d'un parti nombreux et puissant, il parvint à obtenir du gouvernement de la reine la reconnaissance immédiate de l'empire français. Nommé ministre des affaires étrangères à la place de M. Drouyn de Lhuys (avril 1855), il régla nos relations avec les différentes puissances de l'Europe pendant la première période de la guerre d'Orient, présida comme plénipotentiaire de la France le congrès de Paris, et signa le traité du 30 mars 1856. Il assista à l'entrevue de Stuttgard entre les empereurs des Français et de Russie. Remplacé le 4 janvier 1860 par M. Thouvenel, il passa au ministère d'État, qu'il conserva jusqu'au 23 juin 1863. Membre du conseil privé depuis 1860, grand'croix de l'ordre de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1856 et sénateur depuis le 26 du même mois, il renonça

à cette dignité le 30 août 1865 pour accepter les fonctions de président du Corps législatif, où l'avaient envoyé à l'unanimité les électeurs d'un arrondissement des Landes. Quelque temps auparavant il avait présidé la commission chargée de préparer un projet de loi sur la propriété littéraire. Il a épousé en secondes noces à Florence Mlle Ricci, nièce du prince Poniatowski. Nous avons de lui : *Un mot sur la question d'Afrique;* Paris, 1837, in-8°; — *L'Alliance anglaise;* Paris, 1838, in-8°; — *L'École du monde, ou la Coquette sans le savoir,* comédie en cinq actes et en prose, représentée avec succès au Théâtre-Français, le 8 janvier 1840.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

WALID Ier (*Aboul-Abbas*), calife ommiade, né vers 669, mort le 23 février 715. L'aîné des quatre fils d'Abd-el-Melek, il était jeune encore lorsqu'il lui succéda, en 705. Il n'apporta sur le trône que mollesse et indolence; mais il eut la bonne fortune d'avoir à la tête de ses armées de vaillants capitaines. Ainsi l'Arménie, la Cilicie, la Cappadoce furent subjuguées par son frère Moslemah, qui pénétra jusqu'à la mer Noire; Kotaïbah envahit la Transoxiane, le Turkestan, le Khowaresm, et menaça les frontières de la Chine. En Occident les succès des Musulmans ne furent pas moins brillants, et Musa, secondé par Tarik, s'empara de l'Espagne presque entière, à la possession de laquelle il ajouta celle des îles Baléares, de la Corse et de la Sardaigne. Les zélés musulmans reprochaient à Walid de s'écarter des traditions du Koran par son goût pour la magnificence et pour les monuments somptueux. Sous lui le temple de Jérusalem fut agrandi, et à Médine de nouvelles constructions furent substituées à celles qui dans leur simplicité étaient l'objet de la vénération des fidèles. Il ordonna que sur l'emplacement de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Damas on élevât une magnifique mosquée, et des sommes considérables (56 millions de fr., dit-on) furent consacrées à ces travaux. Ce luxe, l'innovation des minarets, la folle magnificence que Walid étalait à la cour contribuèrent à préparer la décadence du califat. Peu habile politique, il compromit souvent son autorité par des accès de colère ou la rendait odieuse par sa cruauté; il fit cependant quelques innovations heureuses, telles que l'établissement de caravansérails et d'hôpitaux, et la substitution de la langue arabe dans les actes publics à la langue grecque. Il se préparait à attaquer Constantinople lorsqu'il mourut, laissant dix-huit fils, dont deux, *Yézid III* et *Ibrahim*, parvinrent dans la suite au califat. Ce fut son frère Soliman qui lui succéda.

WALID II (*Aboul-Abbas*), surnommé *Al-Fassik* (l'impudique), calife ommiade, né en 703, à Damas, où il fut massacré, le 16 avril 744. Il était fils de Yézid II; mais ce prince, connaissant ses vices, l'avait écarté du trône et avait désigné pour lui succéder son frère Hescham; pendant le règne de celui-ci, il vécut dans l'isolement, à Azrak; mais à sa mort (janv. 743) il se fit proclamer, à Damas. Une révolte, promptement étouffée, de l'alide Yahia, et une incursion des musulmans sur les terres de l'empire grec furent les seuls événements du règne de Walid, qui se déshonora dans des scandales de toutes sortes. Sa seule qualité, la générosité, dégénérait en profusion insensée, et les trésors de l'empire furent gaspillés pour faire des distributions de vivres, d'habits, d'argent aux soldats, et pour gratifier les femmes d'essences et de bijoux. Il ne savait refuser aucune faveur, surtout aux compagnons de ses débauches, qui avaient sur lui une influence toute-puissante; il bravait publiquement avec eux la décence; on le voyait parcourir les rues avec un indigne cortége, au bruit des instruments, outrager les femmes et surpasser par ses déportements les actes des monarques les plus licencieux que cite l'histoire. Il insultait publiquement à la religion de Mahomet; et si on le rappelait au respect du Koran, il le déchirait avec fureur. Le mécontentement que ses débauches excitèrent ne tarda pas à éclater. Yézid, son cousin germain, marcha contre lui, l'attaqua dans son palais, et se fit proclamer par ses troupes victorieuses. Quant à Walid, il périt après s'être vaillamment défendu, et fut massacré.

Aboul-Feda, *Annales muslemici.* — Gibbon, *Hist. du Bas-Empire.* — Weil, *Gesch. der Khalifen.*

WALKER (*John*), grammairien anglais, né le 18 mars 1732, à Colney-Hatch (Middlesex), mort le 1er août 1807, à Londres. Ses parents, vu leur pauvreté, ne purent lui donner une éducation libérale, et il dut s'instruire sans maître. Comme il n'avait aucun goût pour les humbles métiers auxquels on le destinait, il embrassa de bonne heure la carrière dramatique, qu'il suivit jusqu'en 1767, sans parvenir à se faire remarquer. A cette époque, il quitta le théâtre pour fonder, de concert avec James Usher, une école à Kensington. Cette entreprise, qui ne réussit pas, fut abandonnée au bout de deux ans. Walker s'établit alors comme professeur d'élocution, et obtint beaucoup de succès, tant à Londres que dans les grandes villes de l'Écosse et de l'Irlande. Élevé dans la religion presbytérienne, il devint vers la fin de sa vie un catholique fervent. Avant lui, personne n'avait tenté d'établir les règles de la prononciation anglaise sur des bases aussi logiques. Les recherches de la philologie moderne ne doivent pas condamner à l'oubli les travaux d'un savant qui a rendu de grands services à cette branche de la littérature. Du reste, un pareil oubli n'est guère à craindre, car le *Dictionnaire de Walker*, publié en 1775, se réimprime en 1865 pour la trentième fois, et fait toujours autorité surtout en ce qui concerne la prononciation. Nous citerons de lui : *A Dictionary of the english language, answering at once the purposes of rhyming, spelling and pronouncing;* Londres, 1775, in-8°; il a

eu aussi de fréquentes éditions sous le titre de *Rhyming Dictionary*; — *Elements of elocution*; Londres, 1781, 1799, 1824, 1838, in-8° : c'est le premier écrit spécial composé en anglais sur l'art de parler; — *Rhetorical grammar*; Londres, 1785, 1801, in-8°; — *Critical pronouncing Dictionary*; Londres, 1791, in-4° : il est encore classique en Angleterre et en Amérique, et plusieurs critiques en ont donné des édit. augmentées ou remaniées; — *Key to the classical pronunciation of greek, latin and Scripture proper names*; Londres, 1791, in-8°; — *The Melody of speaking delineated*; Londres, 1791, 1797, in-4°, et 1810, in-8°; — *The Academic speaker*; Londres, 1798, 1801, in-12; — *Outlines of english grammar*; Londres, 1805, in-8°.

Gentleman's Magazine, t. LXXVII. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WALLACE (Sir *William*), fameux guerrier écossais, né vers 1270, à Paisley, près Glascow, mort le 23 août 1305, à Londres. D'une bonne famille, il était fils de sir Malcolm Wallace, d'Elderslie. Jusqu'en 1297 sa vie reste purement légendaire, et n'est racontée que dans le récit rimé de Harry le Ménestrel. Selon ce dernier, qui prétend traduire une chronique latine laissée par John Blair, chapelain de Wallace, le héros écossais fut élevé avec soin au collége de Dundee. Là, pour venger une insulte, il tua d'un coup de poignard le fils de Selby, gouverneur anglais du château de Dundee. Mis hors la loi, il se réfugia dans les bois; comme il joignait à la force physique de brillantes qualités morales et s'exprimait avec éloquence, il se vit bientôt à la tête d'une troupe d'hommes résolus qui, sous sa conduite, harcelèrent les Anglais dans de nombreuses rencontres. On ignore jusqu'à quel point cette guerre de partisans contribua à répandre l'esprit de révolte; mais elle prépara certainement l'insurrection générale qui éclata en 1297. Les détails qui nous sont parvenus sur ce mouvement représentent Wallace agissant à la tête de forces considérables et entretenant des relations avec quelques-uns des personnages les plus distingués du royaume, tels que Wishart, évêque de Glascow, sir William Douglas, etc. Il ne tarda pas à être rejoint par le jeune Robert Bruce, qui plus tard devait régner sous le nom de Robert Ier. Cette ligue cependant ne fut pas durable. Lorsque les troupes expédiées par Édouard Ier arrivèrent en présence de l'armée écossaise, campée près d'Irvine (Ayrshire), les chefs des insurgés, méconnaissant l'autorité de Wallace, ne surent plus à qui obéir, de sorte que Bruce, Douglas et les autres profitèrent de l'adresse diplomatique de l'évêque de Glascow pour conclure un traité par lequel ils offrirent leur soumission au roi Édouard, qu'ils déclarèrent leur roi légitime. Chacun accéda à cette transaction (1). Quant à Wallace, il se retira vers le nord, recruta de nombreux adhérents, et ne tarda pas à recommencer les hostilités. Se dirigeant vers la côte nord-ouest, il surprit la forteresse de Dunottar, débarrassa Aberdeen, Forfar, Brechin et d'autres villes des garnisons anglaises, et ouvrit le siége de Dundee. A la nouvelle que le comte de Surrey avançait sur Stirling, il s'empressa d'aller à sa rencontre, et le mit en déroute à Stirling-Bridge (11 sept. 1297), bataille qui délivra l'Écosse. Les Anglais furent obligés d'abandonner toutes les places fortes qu'ils occupaient dans le pays, y compris Berwick. Profitant de la panique des ennemis et de l'élan de ses compatriotes, Wallace poursuivit les fugitifs au delà des frontières, et pénétra, le 18 octobre, à la tête de forces considérables en Angleterre, d'où il ne revint que le 11 novembre, après avoir mis le pays à feu et à sang d'une côte à l'autre jusqu'à Newcastle (1).

A son retour, Wallace se donna ou se laissa donner le titre de *gardien du royaume*, au nom du roi Jean. Mais il ne conserva pas longtemps cette haute position. N'étant pas allié avec les grandes familles, sans autre soutien que son propre mérite et l'admiration du peuple, il aurait eu beaucoup de peine à conserver la suprématie quand même il n'eût pas eu à lutter contre des jalousies et des rivalités sans nombre. Fordun raconte que les nobles répétaient fréquemment : « Nous ne souffrirons pas qu'un homme de rien nous gouverne. » Sur ces entrefaites, Édouard Ier, qui se trouvait en Flandre lorsque la bataille de Stirling-Bridge lui avait enlevé l'Écosse, se rembarqua à la hâte, et se dirigea vers la frontière à la tête de cent mille hommes. Un corps de troupes, débarqué au nord du comté de Fife, sous les ordres du comte de Pembroke, fut défait (au dire des écrivains écossais) par Wallace, le 12 juin 1298, dans la forêt de Blackironside; mais quand les deux armées principales se rencontrèrent, le 22 juillet suivant, dans le voisinage

(1) Le traité d'Irvine, qui se trouve dans les *Fœdera* de Rymer, est probablement le plus ancien document historique où l'on rencontre le nom de Wallace; il est rédigé en français, et on y a ajouté ces mots « escrit à sir Williaume ». Le sens de cette phrase, selon lord Hailes (*Annals of Scotland*, 1776-76), serait « que les barons avaient prévenu Wallace qu'ils venaient de se soumettre ». Elle indique d'ailleurs qu'à cette date il avait obtenu le titre de chevalier, honneur qui lui fut sans doute conféré, selon la coutume de l'époque, par un de ses compagnons d'armes.

(1) Ce fut durant cette incursion que le prieur de Hexham obtint de lui un acte destiné à sauvegarder son couvent; cet acte, qu'on a conservé, est daté du 7 nov. 1297 et rédigé au nom d'*Andreas de Moravia et Wilhelmus Wallensis, duces exercitus Scotiæ, nomine præclari principis Joannis, Dei gratiâ, regis Scotiæ*. Le roi mentionné dans cette citation était John Baliol, alors prisonnier à la Tour de Londres, et le chef qui partageait le commandement avec Wallace était le jeune sir Andrew Moray. On a découvert dans les archives de Lubeck un document de la même époque (du 11 oct. 1297), et signé des mêmes noms. C'est une lettre écrite en latin, et adressée aux autorités de Lubeck et de Hambourg pour leur annoncer que leurs négociants auraient désormais un libre accès dans les ports du royaume d'Écosse, délivrés, par la faveur de Dieu, du joug de l'Angleterre,

de Falkirk, les Écossais, commandés par Wallace, furent mis en déroute par Édouard et subirent des pertes énormes. Cette défaite ne termina pas la guerre; la noblesse en profita toutefois pour renverser Wallace. Certains auteurs prétendent qu'il renonça volontairement au pouvoir suprême. Quoi qu'il en soit, Bruce, Comyn et Lamberton, évêque de Saint-Andrews, furent nommés *gardiens de l'Écosse* au nom de Baliol. Pendant quelques années l'existence de Wallace demeure assez obscure; il paraît avoir repris avec une bande de partisans attachés à sa fortune cette lutte de partisan par laquelle il avait commencé à se distinguer. Les récits, plus ou moins légendaires, lui attribuent une foule de prouesses accomplies au détriment des Anglais; on lui fait même rendre deux visites à la France, la première en 1300, la seconde en 1302. Ce qui est plus certain, c'est que le 9 février 1304, lorsque les chefs écossais se soumirent à Édouard, Wallace ne fut pas compris dans la capitulation; la clause qui le concernait porte, « qu'il se mette en la volunté et en la grace de nostre seigneur le Roy si luy semble que bon soit ». Il fut bientôt après sommé de comparaître devant un congrès tenu à Saint-Andrews par les nobles anglais et écossais; il ne se montra pas, et on le déclara hors la loi. Pendant longtemps sa retraite demeura inconnue, bien qu'il se livrât à de nombreux actes d'hostilité. Un des principaux personnages chargés de le poursuivre fut Ralph de Haliburton; mais on ignore comment il fut pris. Sir John Monteith, que Harry le Ménestrel accuse d'avoir livré Wallace, paraît n'avoir commis d'autre crime de lèse-nationalité que d'envoyer en Angleterre Wallace amené prisonnier au château de Dumbarton, dont il était gouverneur. Conduit à Londres, Wallace fut le lendemain de son arrivée, le 23 août 1305, mené à cheval à Westminster, où « on lui mit sur la tête une couronne de laurier, parce qu'il avait jadis prétendu se faire couronner dans la grand' salle de l'abbaye ». Accusé de haute trahison, déclaré coupable et condamné à mort, il fut le jour même attaché à la queue de plusieurs chevaux et traîné au lieu du supplice, dans West Smithfield, pour y être pendu et écartelé. Son bras droit fut exposé à Newcastle, son bras gauche à Berwick, et ses jambes sur les places publiques de Perth et d'Aberdeen; quant à sa tête, elle fut exposée sur le pont de Londres. W. HUGHES.

Fordun; *Scotichronicon*. — Wyntown, *Chronyk of Scotland*. — Jamieson, *John Barbour's Bruce, and Harry the Minstrel's Sir William Wallace*; Édimb., 1820, 2 vol. in-4°. — Hume, Lingard, *Hist. of England*. — Carrick, *Life of Sir W. Wallace*; Londres, 1840, in-8°. — R. Lekpreuik, *Actis and Deidis of W. Wallace*; Édimb., 1570, in-4° : le seul exemplaire connu est au British Museum. — *Valliados, seu de Gestis Gul. Vallæ*, dans *Collectanea varia*; Édimb., 1705, in-12. — *Documents illustrative of sir W. Wallace, Life and Times*; ibid., 1841, in-4°. — Tytler, *Hist. of Scotland*.

WALLENSTEIN. *Voy.* WALDSTEIN.

WALLER (*Edmund*), poëte anglais, né le 3 mars 1605, à Coleshill (comté d'Hertford), mort le 21 octobre 1687, à Beaconsfield. Par son père il se rattachait à la famille d'Essex, et par sa mère à celle du patriote Hampden et de Cromwell. A peine avait-il terminé ses études à Eton et à Cambridge qu'il fut nommé membre de la chambre des communes, à dix-huit ans, sinon à seize, comme il l'affirme lui-même. La vie politique et la vie littéraire commencèrent pour lui en même temps. En 1623 il est admis à la cour de Jacques Ier, et publie sa première pièce de vers à l'occasion d'un naufrage essuyé sur les côtes d'Espagne par le prince royal. Mais notre poëte n'oublie pas les intérêts positifs. Déjà riche de patrimoine, il avait encore accru sa fortune par son mariage avec une héritière de la Cité, qui le laissa veuf vers 1629 ou 1630. Il ne tarda guère à profiter de sa liberté pour adresser d'ambitieux hommages à Dorothée Sidney, fille aînée du comte de Leicester. Repoussé par cette dédaigneuse beauté, qu'il a immortalisée sous le nom de *Sacharissa*, il contracta une union plus bourgeoise, avec Mary Bresse ou Breaux, dont il eut treize enfants; mais continua d'être recherché dans les cercles littéraires et aristocratiques. En 1640, lorsque après une interruption de douze ans on revint au régime parlementaire, Waller se retrouva dans la chambre des communes, et, malgré ses liaisons avec la cour, parla et vota souvent avec l'opposition. Mais, éloigné des excès par position et par caractère, il s'éclipsa au moment de la crise, et ne reparut que pour prendre la défense de la royauté menacée. Son nom reste même attaché à une espèce de complot royaliste (*Waller's plot*) assez obscur, où se trouvèrent compromis avec lui son beau-frère Tomkins et un nommé Challoner, qui furent pendus, quelques grandes dames et deux lords, qui s'en tirèrent à meilleur marché. Quant à Waller, il sauva sa vie en réclamant dans un discours (4 juill. 1643) le droit d'être jugé par la chambre des communes. Il resta un an en prison, paya une amende de 10,000 l. st., et fut invité à quitter l'Angleterre. Ses dix ans d'exil se passèrent partie à Rouen, où naquit sa fille Marguerite, son enfant de prédilection; partie à Paris, où ses biographes nous le représentent menant grand train, tenant table ouverte, mêlé à la société des grands et des beaux esprits. Ce fut pendant ce séjour en France que fut publiée à Londres la première édition de ses poésies (1645, in-8°). En 1653, la permission de rentrer en Angleterre lui fut accordée par Cromwell, qui était son parent et dont il reconnut le bienfait par plusieurs pièces de vers dont la plus connue et la plus digne de l'être est intitulée : *A Panegyric to mylord Protector*. Malheureusement elle est immédiatement suivie, dans les œuvres de l'auteur, d'une autre pièce ayant pour titre : *Congratulation to the king upon His Majesty's happy return*, qui nous le montre aussi adulateur, sinon aussi heureusement inspiré, envers la restauration qu'envers

la république. On sait que Charles II se plaignant à lui de l'infériorité de cette seconde pièce, Waller lui répondit : « Sire, à nous autres poëtes la fiction réussit mieux que la vérité. »

Cependant Waller n'avait dû à Cromwell que le retour dans sa patrie ; il dut à la restauration d'être rendu à la position politique et sociale dont il avait joui autrefois. Plus que jamais, il se vit recherché à la cour et à la ville, et siégea dans divers parlements de 1661 à 1685. « A quatre-vingts ans, dit Burnet, il charmait la chambre des communes par les grâces de son esprit. » D'un autre côté, on écrivait à La Fontaine en France que Waller était encore amoureux et bon poëte à quatre-vingt-deux ans : aussi le bonhomme ne dédaignait pas d'associer ce nom au sien dans des vers où il disait :

Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?

Et lorsque, peu après, dans le salon de Mme d'Hervart, il apprenait la mort du poëte, comme on discutait pour savoir si le défunt serait reçu aux Champs-Élysées par les philosophes, les poëtes ou les amants, cette conversation inspirait à l'auteur français une pièce de vers qu'il envoyait à Saint-Évremond, leur ami commun. Celui-ci, de son côté, adressait aux mânes de Waller cet hommage poétique :

Honneur des esprits d'Angleterre,
Waller, tes beaux écrits se verraient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre langue ils n'étaient resserrés.
Un jour elle doit être en tous lieux entendue, etc.

Les meilleures éditions des œuvres de Waller, sans parler des réimpressions modernes de Londres, 1853, Édimbourg, 1855, etc., sont celles de Londres, 1729, gr. in-4°, fig., et de 1829, 2 vol. in-12. E.-J.-B. RATHERY.

Wood, *Athenæ oxonienses*. — Clarendon, *Hist. of the rebellion*, liv. VII. — *Poems on the memory of Edm. Waller*; Londres, 1688, in-4°. — Johnson, *Poets*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Notices des éditeurs*.

WALLIA, roi des Wisigoths, né au cinquième siècle, mort en 419, à Toulouse. Après l'assassinat de Sigeric, le suffrage des Goths se porta sur le vaillant Wallia (415), que quelques historiens regardent comme un parent du roi Ataulf. Il continua avec vigueur les conquêtes commencées en Espagne par ce dernier, et subjugua tout le pays jusqu'au détroit de Cadix. Il essaya même de fonder un nouvel empire en Afrique, mais une tempête dispersa sa flotte et la repoussa sur les côtes. La nouvelle de ce désastre se répandit promptement dans les Gaules. Constance, général d'Honorius, s'avança vers les Pyrénées avec des forces imposantes, et Wallia se porta rapidement à sa rencontre; mais, après avoir consulté ses soldats, il écouta les propositions de paix que lui fit Constance, lui rendit sa royale captive, Placidie, dont la main avait été promise à ce général par l'empereur, contre six cent mille mesures de blé, sauva de cette manière son peuple d'une grande disette, et s'engagea à reconquérir l'Espagne pour Honorius, en marchant contre les Suèves et les autres peuplades qui occupaient la péninsule (417). Aussitôt il se mit en campagne, rejeta les Alains et les Vandales dans les montagnes de la Galice, reçut la soumission des Suèves, et, l'Espagne redevenue province romaine, il alla, en 419, s'établir avec son peuple dans l'Aquitaine, et devint ainsi le fondateur de l'empire toulousain des Wisigoths. Wallia ne laissa qu'une fille, qui fut la mère de Ricimer. Théodoric Ier lui succéda.

Olympiodore, *Ap. Photium*. — Orose, Isidore. — Mariana, *Hist. de España*. — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne*. — Aschbach, *Gesch. der Westgothen*. — Mölderner, *De tribus aureis nummis regis Walliæ*; 1752, in-4°.

WALLIS (*John*), célèbre mathématicien anglais, né le 23 novembre 1616, à Ashford (Kent), mort le 28 octobre 1703, à Oxford. Fils d'un ministre anglican, qui le laissa orphelin à l'âge de six ans, il fréquenta d'abord deux écoles particulières, tenues l'une et l'autre par un excellent maître, puis entra à Cambridge dans le collége d'Emmanuel, d'où il passa dans celui de la Reine. Ses progrès furent très-rapides dans chacune des sciences auxquelles il s'appliqua ; outre les langues savantes et l'hébreu, il posséda en peu de temps le français, la musique, la logique, la théologie, la philosophie, et surtout les mathématiques, dont il fit de bonne heure son étude de prédilection. Sa façon d'apprendre dénotait en lui un esprit réfléchi et indépendant. « Dès mon enfance, dit-il, j'ai toujours, dans toutes sortes de sciences, voulu savoir les choses non par routine, ce qui les fait oublier bientôt, mais par raison et par principes, afin de former mon jugement. » Après avoir pris la maîtrise ès arts, Wallis fut ordonné ministre (1640), et demeura deux ans en qualité de chapelain près de la veuve de lord Horatio Vere. En 1643 il s'établit à Londres, s'y maria, et y administra successivement deux paroisses, celle de Fenchurch et celle de Saint-Martin. Son talent pour les mathématiques lui procura en 1649 la chaire de géométrie à Oxford, et depuis 1657 il y joignit la garde des archives de l'université. Au rétablissement des Stuarts, il fut mis au nombre des chapelains du roi, et fit partie de la commission chargée de réviser la liturgie anglicane. Il devint l'un des premiers membres de la Société royale de Londres, à la fondation de laquelle il contribua beaucoup. Wallis mourut à quatre-vingt-sept ans passés, ayant joui jusqu'à ses derniers moments d'une santé vigoureuse, d'un esprit serein, calme et plein de force. Ce savant embrassa trop d'objets, et n'eut une réputation justement méritée que dans les mathématiques. Il prit une part active aux querelles religieuses de son temps, mais sans s'écarter des règles d'une sage modération. Comme Viète il avait acquis à un rare degré l'art de déchiffrer les écritures, quelque compliquée qu'en fût la clef. Ses travaux sur la grammaire le conduisirent à examiner comment se forment les sons dans toutes

les langues, et de là à enseigner la parole à des sourds-muets (1). Il était doué d'une mémoire si prodigieuse qu'il lui est arrivé une nuit d'extraire de tête la racine carrée d'un nombre de cinquante chiffres, et d'être en état de le dicter ou de l'écrire le lendemain. « Il fut toujours peu favorable aux Français et à Descartes en particulier, rapporte Montucla. Cette disposition paraît venir des querelles qu'il avait eues tant avec Pascal qu'avec Fermat et d'autres géomètres français, qui n'y avaient pas mis, à dire vrai, cette honnêteté que méritait le rang qu'il tenait déjà parmi les géomètres. » Dans l'histoire des sciences ainsi que dans l'ordre des temps Wallis doit être regardé comme le prédécesseur immédiat de Newton. Il se distingue par une sagacité, un esprit d'invention, et surtout par un talent singulier de généralisation qui le placent au premier rang des savants contemporains. De son *Arithmetica infinitorum* on date le commencement des progrès remarquables de cette partie de la géométrie moderne. Cet ouvrage est une application plus spéciale du calcul à la méthode des indivisibles de Cavalieri, et l'on peut dire que l'auteur y a jeté les fondements de plusieurs découvertes analytiques faites après lui.

Les œuvres de Wallis ont été recueillies de son vivant, sous le titre d'*Opera mathematica* (Oxford, 1693-99, 3 vol. in-fol.); les principales sont : *Grammatica linguæ anglicanæ, cui præfigitur de loquela tractatus;* Oxford, 1653, 1664, in-8°, et 1674, in-8°, avec des additions : c'est un travail très-estimé; — *De sectionibus conicis;* ibid., 1655, in-4°; — *Arithmetica infinitorum, sive nova methodus inquirendi in curvilinearum quadraturam aliaque problemata;* ibid., 1656, in-4°; — *De angulo contactus et semicirculi;* ibid., 1656, in-4° ; — *Mathesis universalis, sive Arithmeticorum opus integrum;* ibid., 1657, 2 part. in-4°: manuel à l'usage des étudiants, et qui renferme des dissertations étendues sur des questions fondamentales d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie; — *Institutio logica;* ibid., 1657, in-8°; — *Commercium epistolicum;* ibid., 1658, in-4°; — *Tractatus II, prior de cycloide et corporibus inde genitis, posterior epistolaris de cissoide ;* ibid., 1659, in-4°; — *Mechanica;* Londres, 1669-71, 3 part. in-4° : on ne possédait pas alors d'ouvrage supérieur à celui-là sur le mouvement, ni plus travaillé; il y a sur le centre de gravité un volumineux traité, qui montre à chaque page combien Wallis approchait du calcul différentiel; — *De gravitate et gravitatione;* Londres, 1675, in-4°; — *On algebra;* Londres, 1685, in-fol.; trad. en latin, avec des addit., dans le t. II des *Opera :* c'est le premier ouvrage spécial où l'histoire de la science se mêle à la théorie. Le t. III de ce recueil est consacré aux éditions et traductions d'anciens mathématiciens, tels que Ptolémée avec le commentaire de Porphyre, Archimède, Aristarque de Samos et Pappus.

Wallis a encore publié d'autres ouvrages, qu'il n'a pas réunis à ceux que nous venons de citer; par exemple : *Elenchus geometriæ Hobbianæ;* Oxford, 1655, in-8° : cette réfutation du traité *De corpore philosophico* de Hobbes piqua vivement ce philosophe; une dispute littéraire s'en suivit entre eux, laquelle donna lieu à Wallis de défendre ses sentiments dans cinq autres opuscules, oubliés aujourd'hui; — *Jeremiæ Horroccii Opera posthuma;* Londres, 1672, in-4°; — *Letter to Th. Smith*, espèce d'autobiographie, insérée dans la préface de la *Chronique de P. Langtoft;* Oxford, 1725, in-8°, p. 140-170 ; — cinquante-trois mémoires, articles ou pièces diverses, impr. de 1666 à 1702 dans les *Philosoph. Transactions,* et dont Niceron a donné la liste complète. P. L.

Letter to Th. Smith. — Wood, *Fasti oxon.*, t. II. — *Acta erudit.*, ann. 1705. — Niceron, *Mémoires*, t. XLIII. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — *Biogr. britannica.* — Thompson, *Hist. of the royal Society.* — Montucla, *Hist. des mathém.*

WALLIS (*Samuel*), navigateur anglais, mort en 1795. On ignore la date et le lieu de sa naissance, de même que la condition de ses parents. Lieutenant en 1755, il devint capitaine du *Port-Mahon* le 8 avril 1757, et accompagna Holbourne à l'Amérique du Nord dans l'expédition contre Louisbourg. Après avoir eu en 1760 un commandement naval dans le Canada, il fut chargé de continuer et d'étendre les découvertes de Byron dans le Pacifique, et il partit de Plymouth, le 22 août 1766, à bord du *Dolphin*, qu'il commandait, ayant sous ses ordres le *Swallow*, capitaine Carteret. Près du détroit de Magellan, *le Dolphin* se sépara du *Swallow*. Resté seul, Wallis découvrit, le 3 juin 1767, l'île de la Pentecôte puis celle de la reine Charlotte, et le 17 juin Taïti, appelé ainsi par Cook, mais à laquelle il avait donné le nom d'*île du roi Georges*. Wallis resta à Taïti jusqu'au 27 juillet, arriva, après avoir découvert une autre île à laquelle il donna son nom, le 30 novembre, à Batavia, et se trouva de retour en Angleterre le 12 mai 1768, tandis que *le Swallow* n'aborda à Spithead que le 20 mars 1769. En 1771, il obtint le commandement du *Torbay*, et se retira du service en 1772. En 1780 il fut nommé commissaire extraordinaire

(1) « J'ai examiné, dit-il, comment se forment tous les sons qui entrent dans l'articulation; par quels organes et dans quelle position chaque son se forme ; quelles sont les plus fines différences de chacun d'eux, ce qui est souvent très-imperceptible dans les lettres du même organe ; en sorte que le souffle poussé hors des poumons doit par le moyen de tel ou tel organe, dans telle ou telle position, former tels sons, soit que la personne entende ou n'entende point ce qu'elle prononce. » C'est probablement la méthode que Pereira appliqua avec succès un siècle plus tard. Wallis apprit ainsi à lire et à parler à un jeune sourd-muet, nommé Whalley, sinon élégamment, du moins d'une façon intelligible; il le présenta le 21 mai 1662 à ses confrères de la Société royale. Mais il fait observer que dans des cas semblables la surveillance du maître doit s'exercer sans relâche parce que l'élève, n'ayant pas le secours de l'oreille pour se diriger en parlant, oublie vite ce qu'il a appris.

de la marine. Le voyage de Wallis a paru dans la collection de Hawkesworth sous le titre : *An Account of the voyages undertaken for making discoveries in the southern hemisphere;* Londres, 1773, 3 vol. in-4° ; trad. en français par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4°, cartes et fig. Cette relation est une copie exacte du journal du navigateur. On y trouve entre autres choses une rectification de l'idée exagérée qu'on s'était formée de la taille gigantesque des Patagons, une description du misérable état des habitants des îles près du détroit de Magellan, et un tableau de l'île de Taïti. Ce fut Wallis qui recommanda Taïti comme station pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil en 1769.

English cyclopædia (biogr.), édit. Knight.

WALPOLE (*Robert*), comte D'ORFORD, homme d'État anglais, né le 26 août 1676, à Houghton, mort le 18 mars 1746, à Londres. Il était le troisième fils de Robert Walpole, d'une ancienne famille du Norfolk. Après avoir fréquenté l'école récemment fondée d'Eton, il terminait à Cambridge une éducation classique aussi régulière que le comportait son peu de goût pour les études spéculatives, se destinant à l'Église, lorsqu'en 1698 le décès de ses frères aînés lui fit quitter l'université pour vivre près de son père et le seconder dans l'exploitation de ses biens. Le 30 juillet 1700, il épousa Catherine, fille de sir John Shorter, lord maire de Londres. Le 28 novembre suivant, la mort de son père le mit en possession d'un patrimoine considérable, et, comme le dit lord Stanhope, « c'était avec un double avantage, la fortune d'un aîné et l'application d'un cadet, que ce jeune homme de vingt-quatre ans débutait dans la vie active à laquelle il était merveilleusement préparé ». Il entra aussitôt au parlement, où il remplaça son père, et ne tarda pas à attirer sur lui l'attention des whigs, dont il épousa résolument les opinions. A la faveur de leur influence croissante, il devint conseiller du prince Georges de Danemark (mars 1705), alors grand amiral, puis, en 1708, secrétaire de la guerre et chef de son parti dans la chambre des communes. Mais son opposition au ministère tory et son attachement pour Marlborough lui attirèrent non-seulement la perte de tous ses emplois, mais une condamnation politique pour cause d'abus de confiance et de corruption (17 janv. 1711); il subit une captivité de six mois à la Tour. A l'avénement de Georges Ier, le poste de payeur général de l'armée (sept. 1714), puis ceux de premier lord de la trésorerie et de chancelier de l'échiquier (10 oct. 1715), furent la récompense du zèle déployé par sir Robert pour la succession de Hanovre. Il prit une part des plus actives aux poursuites par lesquelles le parti whig, vainqueur aux récentes élections, fit expier aux tories les persécutions auxquelles il avait été en butte, en même temps que les intrigues jacobites auxquelles ce parti s'était notoirement livré pendant les quatre dernières années du règne de la reine Anne. Vers la même époque, Walpole fut atteint d'une maladie assez grave, suite des fatigues extraordinaires que nécessitèrent de sa part la tentative du Prétendant en 1715 et le bill de septennalité qui fut voté à cette occasion. En 1717, la division s'introduisit dans le cabinet à propos d'un vote de subsides. Walpole et les principaux whigs se retirèrent des affaires (10 avril), mais pour y revenir au bout de quelques années, plus puissants que jamais, surtout quand la retraite de lord Sunderland eut ramené leur chef au poste de premier lord de la trésorerie (4 avril 1721). L'influence de sir Robert, désormais sans rivale, se révéla, à la cour, par les dignités prodiguées à sa personne et à sa famille (1), par les pouvoirs extraordinaires dont il fut investi lors des fréquents voyages du roi dans le Hanovre; au parlement, par une majorité tellement compacte que l'opposition fut quelque temps comme annihilée.

Lorsque Georges II succéda à son père (1727), Walpole, dès lors en butte à de vives attaques, eut le bonheur de trouver un appui dans la reine Caroline. Les réformes réalisées ou tentées par lui en matières de taxes et de commerce, son plan pour convertir les droits d'*excise* lors de l'importation en droits payables seulement au sortir de l'entrepôt, montrent un esprit en avance sur son siècle. Cependant on vit peu à peu s'organiser une coalition formidable composée des tories et des whigs dissidents avec des chefs tels que Windham, Pulteney, Carteret et Chatham ; en même temps il avait contre lui les plumes incisives de Bolingbroke, Chesterfield, Swift, etc. La paix à tout prix, l'alliance française, le droit de visite exercé par l'Espagne sur les vaisseaux anglais, tels furent les principaux griefs articulés contre le premier ministre. Enfin, la majorité, si longtemps fidèle à Walpole, l'abandonna, et le 11 février 1742 il donna sa démission après s'être fait, l'avant-veille, conférer la pairie sous le titre de comte d'Orford. Il mourut trois ans après, poursuivi dans sa retraite par une motion d'accusation qui n'eut pas de suites. A la nouvelle de l'invasion du Prétendant (juill. 1745), le roi manda Walpole, qui souffrait alors d'une maladie d'entrailles; il vint à Londres à petites journées, et appuya dans un discours habile la politique du gouvernement. Cet effort l'acheva : son mal s'aggrava au point qu'il n'en pouvait soulager les intolérables tortures qu'avec de fortes doses d'opium. Il mourut dans son hôtel de Londres, à soixante-neuf ans et demi.

Sans être plus corrompu que ses contemporains et ses adversaires, Walpole eut le tort d'ériger la corruption en système de gouvernement.

(1) Il reçut pour son fils le titre de baron (juin 1723), et pour lui-même l'ordre du Bain (1725) et celui de la Jarretière (1726).

Généralisant ce qu'il avait dit de certains personnages en particulier, on lui attribue la fameuse maxime : « Tout homme a son tarif », et on l'accuse d'avoir agi en conséquence. A ces témoignages hostiles, on peut opposer l'hommage que lui rend Burke en disant de lui : « La prudence, la fermeté, la vigilance de cet homme d'État, jointes à la plus grande douceur dans son caractère et dans sa politique, conservèrent aux princes qui nous gouvernent leur couronne, et, avec elle, au pays ses lois et ses libertés. »

On a de Robert Walpole plusieurs écrits politiques, dont aucun n'a survécu aux circonstances qui les avaient inspirés. E.-J.-B. RATHERY.

W. Musgrave, *Brief and true history of sir R. Walpole and his family*; Londres, 1738, in-8°. — *Hist. du ministère du chev. Walpole*; Amst., 1733, in-12. — *Testament politique du chev. Walpole*; Amst., 1767, 2 vol. in-12. — *Walpoliana*; Londres, 1783, in-4°. — Coxe, *Memoirs on the life and administration of sir R. Walpole*; Londres, 1798, 3 vol. in-4°, et 1816, 4 vol. in-8°. — Lord Stanhope, *Hist. of England*, t. I, c. 8.

WALPOLE (*Horace*), comte D'ORFORD, troisième fils du précédent, né à Londres, le 5 octobre 1717, mort dans la même ville, le 2 mars 1797. Au sortir de l'université, il voyagea sur le continent, de 1739 à 1741, accompagné dans la plus grande partie de ce voyage par le poëte Gray, son condisciple d'Eton et de Cambridge. A son retour, il prit place dans la chambre des communes pour n'en sortir qu'en 1768; mais malgré la haute position qu'occupait encore son père, peut-être par cette raison même et parce qu'il avait vu de trop près par l'exemple de celui-ci ce que la vie publique entraine de soucis (1), il s'intéressa à la politique comme spectateur plutôt que comme acteur. Pendant cette période de vingt-six ans, on ne cite guère de lui qu'une motion d'adresse en 1751, un discours en 1756 sur l'emploi des régiments suisses dans les colonies, et en 1757 d'honorables mais infructueux efforts en faveur de l'amiral Byng. Conformément à ses traditions de famille, il se piquait d'être un whig pur sang, et voulait même parfois persuader aux autres et se persuader à lui-même qu'il était quelque chose de plus. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques », écrivait-il en 1766, et l'on a souvent cité ce qu'il raconte avec complaisance à sir Georges Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner : des deux côtés de mon lit j'ai suspendu la *Magna Charta* et la sentence de Charles Ier, au bas de laquelle j'ai écrit *Major Charta*. » Mais le républicanisme chez Walpole était un objet de parade qu'il exhibait dans l'occasion, comme la hache de Wat Tyler ou le gantelet de Cromwell. Ce puritain jouit toute sa vie de trois sinécures lucratives, et il ne manquait guère un lever du roi, une soirée de Kensington-Palace ou de Carlton-House. Ses penchants aristocratiques perçaient dans la manière dédaigneuse dont il traita les artistes et les gens de lettres, Chatterton entre autres (dont on eut tort du reste de lui reprocher la mort), et jusque dans ses prédilections littéraires pour le siècle et la cour de Louis XIV, pour les *nobles et royaux auteurs* dont il dressait la liste (1). Ses opinions révolutionnaires, purement rétrospectives, ne tinrent pas contre la terrible épreuve d'une révolution actuelle et vivante comme la nôtre. L'esprit fort politique devint, vers la fin de sa carrière, sa correspondance nous l'atteste, un trembiant, un alarmiste, un réactionnaire décidé.

En toutes choses, Horace Walpole, comme l'a dit M. de Remusat, fut ce qu'on peut appeler un amateur. Possesseur d'un nom fameux, d'une belle fortune, il cultiva les lettres et les arts en grand seigneur. Son château de Strawberry-Hill, près Londres, renfermait une magnifique collection de livres, de tableaux, de curiosités, et jusqu'à une imprimerie particulière (2). Il s'avisa le premier de raviver, vers le milieu du dix-huitième siècle, le goût du gothique et du moyen âge, si répandu depuis. Son roman du *Château d'Otrante* (Castel of Otrante; Londres, 1764, in-8°; trad. en 1767 en français) fut en littérature ce qu'avait été en architecture la construction de son castel, avec ses créneaux, ses tourelles et ses mâchicoulis. Son *History of the modern gardening*, impr. en 1771, à Strawberry-Hill, d'abord comme addition aux *Anecdotes sur la peinture*, puis avec la traduction du duc de Nivernais (1785, in-4°), contribua également à populariser en France les innovations que Kent avait introduites dans les jardins anglais. Le livre que nous venons de mentionner (*Anecdotes of painting in England, with a Catalogue of engravers, etc.*; Strawberry-Hill, 1762-71, 4 vol. in-4°; réimpr. en 1765-70, 5 vol. in-4°, et cinq fois depuis par différents éditeurs, qui l'ont annoté ou augmenté; Londres, 1782, 1786, 1826-28, 5 vol. in-8°, 1849, 3 vol. in-8°, et 1862, 3 vol. in-18), est un modèle de ces ouvrages, si à la mode aujourd'hui, où l'art et la curiosité sont mis à la portée des amateurs et des gens du monde.

En 1766, Horace Walpole intervint, pour l'envenimer, dans la querelle entre son compatriote Hume et J.-J. Rousseau, en écrivant au second une lettre française où il déployait plus d'esprit que de bienveillance. Ce fut vers la même époque qu'il connut à Paris Mme du Deffand, aveugle alors et âgée de soixante-dix ans, et que se forma entre ces deux personnes un

(1) « Oh! vieux sir Robert, s'écrie-t-il avec effusion dans une de ses poésies, je remercie le ciel à deux genoux de n'avoir pas été comme toi. »

(1) *Catalogue of royal and noble authors* (Strawberry-Hill, 1758, 2 vol. in-8°), augmenté et continué par Thomas Park (Londres, 1806, 5 vol. in 8°, fig.).

(2) Il a lui-même décrit le tout : *A Description of the villa of M. Hor. Walpole, at Strawberry-Hill, with an inventory of the furniture, pictures, curiosities, etc.* (1772, in-4°, 1774, 1784, in-8°). On a aussi le catalogue de la vente qui en fut faite en avril 1842 (Lond., in-4°). *Voy.* à ce sujet *le Cabinet de l'amateur*, 1842, t. Ier.

attachement qui dura jusqu'à la mort de celle-ci, et que tout semblait exclure, à commencer par le caractère, en général peu sympathique, des deux intéressés. En 1791, Walpole hérita, par la mort de son neveu, du titre de comte d'Orford, qu'avait porté son père, mais il en jouit peu, et mourut quelques années après.

L'histoire tenta aussi cet esprit curieux de toutes choses, mais surtout par son côté paradoxal et anecdotique. Ses *Historic Doubts on the life and death of king Richard III* (Londres, 1768, in-4°), dont il a paru en français (Londres, 1800, in-8°) une traduction attribuée à Louis XVI, ont mieux démontré le talent de l'auteur que sa thèse, et n'ont pu prévaloir contre le type consacré par la tradition; mais c'est un modèle de discussion et d'ingénieuse réfutation des opinions reçues en histoire. Quant aux *Mémoires* de Walpole, on peut les diviser en trois séries. La dernière écrite, publiée avec les lettres, et qui comprend les récits de plus vieille date, se compose des amusants souvenirs recueillis pour les deux sœurs Berry, amies de l'auteur : *Reminiscences of the courts of George I and II*; Londres, 1805, in-fol., et 1818, in-12; trad. en français (Paris, 1826, in-12). Viennent ensuite les *Memoirs of the last ten years of the reign of George II*, publiés par lord Holland; Londres, 1822, in-4°, et 1846, 3 vol. in-8°; trad en français par Cohen (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), et les *Memoirs of the reign of king George III, from his accession to* 1771, publiés avec des notes par sir Denis Le Marchant; Londres, 1845, 4 vol. in-8°. Voici comment l'auteur a caractérisé lui-même ses écrits en ce genre : « Je ne suis pas un historien : j'écris à l'occasion des mémoires, je trace des caractères, je consigne des anecdotes. Tout ce qui tend à faire connaître les mœurs du siècle, la physionomie des hommes du jour, rentre dans mon plan. » Mais de tous les ouvrages d'Horace Walpole, aucun n'égale, pour l'intérêt historique et anecdotique, sa *Correspondance*, qui embrasse une période de plus de soixante ans (1735-1797), et qui, publiée d'abord en 1820, 1831 et 1837, par fractions et par séries de correspondants, MM. Montagu, Cole, lord Hertford, sir Horace Mann, la comtesse d'Ossory, W. Mason, etc. (1), a été réunie, augmentée et mise en ordre chronologique par P. Cunningham (Londres, 1857-59, 9 vol. in-8°); l'édit. de 1861, ibid., 9 vol. in-8°, est la plus complète. Sans établir entre ces lettres et celles de Mme de Sévigné un parallèle contre lequel l'écrivain anglais, dans son culte pour celle qu'il appelait *Notre-Dame des Rochers*, aurait protesté lui-même, on peut dire que pour l'intérêt du fond, sinon pour la grâce de la forme, l'Angleterre n'a rien qui s'en rapproche davantage. Ajoutons que l'auteur, soit par le cours des événements politiques, soit même par suite de ses préoccupations personnelles, est souvent amené à s'occuper de la France, et que ses liaisons avec la plupart de nos célébrités aristocratiques et intellectuelles, le commerce actif qu'il entretenait de ce côté-ci de la Manche, enfin ses propres observations pendant les voyages qu'il y fit à plusieurs reprises, donnent à cette partie de sa correspondance un intérêt tout particulier pour nous. Les *Lettres à sir George Montagu* (trad. par Ch. Malo; Paris, 1818, in-8°) forment à peine le dixième du recueil total.

Horace Walpole a encore publié : *Ædes Walpolianæ* (1752, in-4°), qui ont eu depuis plusieurs éditions; *The Mysterious mother, a tragedy* (Strawberry-Hill, 1768, in-8°), *Miscellaneous antiquities* (ibid., 1772, in-4°), etc.

E.-J.-B. RATHERY.

Short notes of my life, à la fin des *New Letters to Mann*; 1843-44, in-8°. — *Walpoliana* (*collected by J. Pinkerton*); Lond., 1792, 1804, 2 vol. in-12. — Lord Dover, *Sketch of the life of sir Hor. Walpole*, à la tête des *Letters to Horatio Mann*, 1833. — Eliot Warburton, *Memoirs of H. Walpole and his contemporaries*; Londres, 1851, 2 vol. in-8°. — Ch. de Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, t. II. — Macaulay, *Essays*.

WALSINGHAM (*Thomas*), chroniqueur anglais, né vers 1410, dans le Norfolk. Il embrassa la règle de Saint-Benoît, devint historiographe royal, et enseigna l'histoire dans le monastère de Saint-Albans. Il est l'auteur de deux chroniques intitulées : *Historia brevis, ab Edvardo I ad Henricum V* (de 1273 à 1422), et *Ypodigma Neustriæ, vel Normanniæ, ab irruptione Normannorum usque ad annum 6 regni Henrici V* (1418), et qui ont été publiées ensemble par l'archevêque Parker; Londres, 1574, in-fol.; elles figurent également dans les *Anglica* de Camden (1603). L'*Historia brevis* reprend les faits où Matthieu Paris les avait laissés. Bien qu'on ne puisse louer le style de l'auteur, il nous a conservé dans ses deux écrits bien des faits qu'on chercherait en vain ailleurs.

W. Nicolson, *English, Scotch and Irish historical libraries*; Lond., 1776, in-4°.

WALSINGHAM (Sir *Francis*), homme d'État anglais, né en 1536, à Chislehurst (Kent), mort le 6 avril 1590, à Londres. Issu d'une ancienne famille du Norfolk, il fit de fortes études à Cambridge, passa ensuite sur le continent, et mit à profit ses nombreux voyages pour s'instruire des intérêts politiques des différentes nations de l'Europe, et pour en apprendre les langues, qu'il parla presque toutes. Il ne tarda pas à attirer l'attention du ministre William Cecil, qui en fit son principal agent politique. La première mission importante qui lui fut confiée fut celle d'ambassadeur en France; il y séjourna à deux reprises, d'abord en 1561, puis d'août 1570 à avril 1573. Ayant en apparence pour but de négocier le mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou, il s'occupa beau-

(1) Les *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole* ont été publiées à Londres, 1810, 4 vol. in-12. Malheureusement les réponses de Walpole n'ont pas été retrouvées jusqu'à ce jour.

Généralisant ce qu'il avait dit de certains personnages en particulier, on lui attribue la fameuse maxime : « Tout homme a son tarif », et on l'accuse d'avoir agi en conséquence. A ces témoignages hostiles, on peut opposer l'hommage que lui rend Burke en disant de lui : « La prudence, la fermeté, la vigilance de cet homme d'État, jointes à la plus grande douceur dans son caractère et dans sa politique, conservèrent aux princes qui nous gouvernent leur couronne, et, avec elle, au pays ses lois et ses libertés. »

On a de Robert Walpole plusieurs écrits politiques, dont aucun n'a survécu aux circonstances qui les avaient inspirés. E.-J.-B. RATHERY.

W. Musgrave, *Brief and true history of sir R. Walpole and his family*; Londres, 1738, in-8°. — *Hist. du ministère du chev. Walpole*; Amst., 1765, in-12. — *Testament politique du chev. Walpole*; Amst., 1767, 2 vol. in-12. — *Walpoliana*; Londres, 1783, in-4°. — Coxe, *Memoirs on the life and administration of sir R. Walpole*; Londres, 1798, 3 vol. in-4°, et 1816, 4 vol. in-8°. — Lord Stanhope, *Hist. of England*, t. I, c. 8.

WALPOLE (*Horace*), comte D'ORFORD, troisième fils du précédent, né à Londres, le 5 octobre 1717, mort dans la même ville, le 2 mars 1797. Au sortir de l'université, il voyagea sur le continent, de 1739 à 1741, accompagné dans la plus grande partie de ce voyage par le poëte Gray, son condisciple d'Eton et de Cambridge. A son retour, il prit place dans la chambre des communes pour n'en sortir qu'en 1768; mais malgré la haute position qu'occupait encore son père, peut-être par cette raison même et parce qu'il avait vu de trop près par l'exemple de celui-ci ce que la vie publique entraîne de soucis (1), il s'intéressa à la politique comme spectateur plutôt que comme acteur. Pendant cette période de vingt-six ans, on ne cite guère de lui qu'une motion d'adresse en 1751, un discours en 1756 sur l'emploi des régiments suisses dans les colonies, et en 1757 d'honorables mais infructueux efforts en faveur de l'amiral Byng. Conformément à ses traditions de famille, il se piquait d'être un whig pur sang, et voulait même parfois persuader aux autres et se persuader à lui-même qu'il était quelque chose de plus. « Mes principes ne pourront jamais devenir monarchiques », écrivait-il en 1766, et l'on a souvent cité ce qu'il raconte avec complaisance à sir Georges Montagu : « Je vous crois assez whig pour me pardonner: des deux côtés de mon lit j'ai suspendu la *Magna Charta* et la sentence de Charles Ier, au bas de laquelle j'ai écrit *Major Charta*. » Mais le républicanisme chez Walpole était un objet de parade qu'il exhibait dans l'occasion, comme la hache de Wat Tyler ou le gantelet de Cromwell. Ce puritain jouit toute sa vie de trois sinécures lucratives, et il ne manquait guère un lever du roi, une soirée de Kensington-Palace ou de Carlton-House. Ses penchants aristocratiques perçaient dans la manière dédaigneuse dont il traita les artistes et les gens de lettres, Chatterton entre autres (dont on eut tort du reste de lui reprocher la mort), et jusque dans ses prédilections littéraires pour le siècle et la cour de Louis XIV, pour les *nobles et royaux auteurs* dont il dressait la liste (1). Ses opinions révolutionnaires, purement rétrospectives, ne tinrent pas contre la terrible épreuve d'une révolution actuelle et vivante comme la nôtre. L'esprit fort politique devint, vers la fin de sa carrière, sa correspondance nous l'atteste, un tremblant, un alarmiste, un réactionnaire décidé.

En toutes choses, Horace Walpole, comme l'a dit M. de Remusat, fut ce qu'on peut appeler un amateur. Possesseur d'un nom fameux, d'une belle fortune, il cultiva les lettres et les arts en grand seigneur. Son château de Strawberry-Hill, près Londres, renfermait une magnifique collection de livres, de tableaux, de curiosités, et jusqu'à une imprimerie particulière (2). Il s'avisa le premier de raviver, vers le milieu du dix-huitième siècle, le goût du gothique et du moyen âge, si répandu depuis. Son roman du *Château d'Otrante* (Castel of Otrante; Londres, 1764, in-8°; trad. en 1767 en français) fut en littérature ce qu'avait été en architecture la construction de son castel, avec ses créneaux, ses tourelles et ses mâchicoulis. Son *History of the modern gardening*, impr. en 1771, à Strawberry-Hill, d'abord comme addition aux *Anecdotes sur la peinture*, puis avec la traduction du duc de Nivernais (1785, in-4°), contribua également à populariser en France les innovations que Kent avait introduites dans les jardins anglais. Le livre que nous venons de mentionner (*Anecdotes of painting in England, with a Catalogue of engravers, etc.*; Strawberry-Hill, 1762-71, 4 vol. in-4°; réimpr. en 1765-70, 5 vol. in-4°, et cinq fois depuis par différents éditeurs, qui l'ont annoté ou augmenté; Londres, 1782, 1786, 1826-28, 5 vol. in-8°; 1849, 3 vol. in-8°, et 1862, 3 vol. in-18), est un modèle de ces ouvrages, si à la mode aujourd'hui, où l'art et la curiosité sont mis à la portée des amateurs et des gens du monde.

En 1766, Horace Walpole intervint, pour l'envenimer, dans la querelle entre son compatriote Hume et J.-J. Rousseau, en écrivant au second une lettre française où il déployait plus d'esprit que de bienveillance. Ce fut vers la même époque qu'il connut à Paris Mme du Deffand, aveugle alors et âgée de soixante-dix ans, et que se forma entre ces deux personnes un

(1) « Oh ! vieux sir Robert, s'écrie-t-il avec effusion dans une de ses poésies, je remercie le ciel à deux genoux de n'avoir pas été comme toi. »

(1) *Catalogue of royal and noble authors* (Strawberry-Hill, 1758, 2 vol. in-8°), augmenté et continué par Thomas Park (Londres, 1806, 5 vol. in 8°, fig.).

(2) Il a lui-même décrit le tout : *A Description of the villa of M. Hor. Walpole, at Strawberry-Hill, with an inventory of the furniture, pictures, curiosities, etc.* (1772, in-4°, 1774, 1784, in-8°). On a aussi le catalogue de la vente qui en fut faite en avril 1842 (Lond., in-4°). *Voy.* à ce sujet *le Cabinet de l'amateur*, 1862, t. Ier.

attachement qui dura jusqu'à la mort de celle-ci, et que tout semblait exclure, à commencer par le caractère, en général peu sympathique, des deux intéressés. En 1791, Walpole hérita, par la mort de son neveu, du titre de comte d'Orford, qu'avait porté son père, mais il en jouit peu, et mourut quelques années après.

L'histoire tenta aussi cet esprit curieux de toutes choses, mais surtout par son côté paradoxal et anecdotique. Ses *Historic Doubts on the life and death of king Richard III* (Londres, 1768, in-4°), dont il a paru en français (Londres, 1800, in-8°) une traduction attribuée à Louis XVI, ont mieux démontré le talent de l'auteur que sa thèse, et n'ont pu prévaloir contre le type consacré par la tradition; mais c'est un modèle de discussion et d'ingénieuse réfutation des opinions reçues en histoire. Quant aux *Mémoires* de Walpole, on peut les diviser en trois séries. La dernière écrite, publiée avec les lettres, et qui comprend les récits de plus vieille date, se compose des amusants souvenirs recueillis pour les deux sœurs Berry, amies de l'auteur : *Reminiscences of the courts of George I and II*; Londres, 1805, in-fol., et 1818, in-12; trad. en français (Paris, 1826, in-12). Viennent ensuite les *Memoirs of the last ten years of the reign of George II*, publiés par lord Holland; Londres, 1822, in-4°, et 1846, 3 vol. in-8°; trad en français par Cohen (Paris, 1823, 2 vol. in-8°), et les *Memoirs of the reign of king George III, from his accession to* 1771, publiés avec des notes par sir Denis Le Marchant; Londres, 1845, 4 vol. in-8°. Voici comment l'auteur a caractérisé lui-même ses écrits en ce genre : « Je ne suis pas un historien : j'écris à l'occasion des mémoires, je trace des caractères, je consigne des anecdotes. Tout ce qui tend à faire connaître les mœurs du siècle, la physionomie des hommes du jour, rentre dans mon plan. » Mais de tous les ouvrages d'Horace Walpole, aucun n'égale, pour l'intérêt historique et anecdotique, sa *Correspondance*, qui embrasse une période de plus de soixante ans (1735-1797), et qui, publiée d'abord en 1820, 1831 et 1837, par fractions et par séries de correspondants, MM. Montagu, Cole, lord Hertford, sir Horace Mann, la comtesse d'Ossory, W. Mason, etc. (1), a été réunie, augmentée et mise en ordre chronologique par P. Cunningham (Londres, 1857-59, 9 vol. in-8°); l'édit. de 1861, ibid., 9 vol. in-8°, est la plus complète. Sans établir entre ces lettres et celles de Mme de Sévigné un parallèle contre lequel l'écrivain anglais, dans son culte pour celle qu'il appelait *Notre-Dame des Rochers*, aurait protesté lui-même, on peut dire que pour l'intérêt du fond, sinon pour la grâce de la forme, l'Angleterre n'a rien qui s'en rapproche davantage. Ajoutons que l'auteur, soit par le cours des événements politiques, soit même par suite de ses préoccupations personnelles, est souvent amené à s'occuper de la France, et que ses liaisons avec la plupart de nos célébrités aristocratiques et intellectuelles, le commerce actif qu'il entretenait de ce côté-ci de la Manche, enfin ses propres observations pendant les voyages qu'il y fit à plusieurs reprises, donnent à cette partie de sa correspondance un intérêt tout particulier pour nous. Les *Lettres à sir George Montagu* (trad. par Ch. Malo; Paris, 1818, in-8°) forment à peine le dixième du recueil total.

Horace Walpole a encore publié : *Ædes Walpolianæ* (1752, in-4°), qui ont eu depuis plusieurs éditions; *The Mysterious mother, a tragedy* (Strawberry-Hill, 1768, in-8°), *Miscellaneous antiquities* (ibid., 1772, in-4°), etc.

E.-J.-B. RATHERY.

Short notes of my life, à la fin des *New Letters to Mann*; 1843-44, in-8°. — *Walpoliana* (*collected by J. Pinkerton*); Lond., 1792, 1804, 2 vol. in-12. — Lord Dover, *Sketch of the life of sir Hor. Walpole*, à la tête des *Letters to Horatio Mann*, 1833. — Eliot Warburton, *Memoirs of. H. Walpole and his contemporaries*; Londres, 1851, 2 vol. in-8°. — Ch. de Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, t. II. — Macaulay, *Essays*.

WALSINGHAM (*Thomas*), chroniqueur anglais, né vers 1410, dans le Norfolk. Il embrassa la règle de Saint-Benoît, devint historiographe royal, et enseigna l'histoire dans le monastère de Saint-Albans. Il est l'auteur de deux chroniques intitulées : *Historia brevis, ab Edvardo I ad Henricum V* (de 1273 à 1422), et *Ypodigma Neustriæ, vel Normanniæ, ab irruptione Normannorum usque ad annum 6 regni Henrici V* (1418), et qui ont été publiées ensemble par l'archevêque Parker; Londres, 1574, in-fol.; elles figurent également dans les *Anglica* de Camden (1603). L'*Historia brevis* reprend les faits où Matthieu Paris les avait laissés. Bien qu'on ne puisse louer le style de l'auteur, il nous a conservé dans ses deux écrits bien des faits qu'on chercherait en vain ailleurs.

W. Nicolson, *English, Scotch and Irish historical libraries*; Lond., 1776, in-4°.

WALSINGHAM (Sir *Francis*), homme d'État anglais, né en 1536, à Chislehurst (Kent), mort le 6 avril 1590, à Londres. Issu d'une ancienne famille du Norfolk, il fit de fortes études à Cambridge, passa ensuite sur le continent, et mit à profit ses nombreux voyages pour s'instruire des intérêts politiques des différentes nations de l'Europe, et pour en apprendre les langues, qu'il parla presque toutes. Il ne tarda pas à attirer l'attention du ministre William Cecil, qui en fit son principal agent politique. La première mission importante qui lui fut confiée fut celle d'ambassadeur en France; il y séjourna à deux reprises, d'abord en 1561, puis d'août 1570 à avril 1573. Ayant en apparence pour but de négocier le mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou, il s'occupa beau-

(1) Les *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole* ont été publiées à Londres, 1810, 4 vol. in-12. Malheureusement les réponses de Walpole n'ont pas été retrouvées jusqu'à ce jour.

coup plus en réalité de fomenter la révolte des huguenots en France et celle des *Gueux* des Pays-Bas, afin d'empêcher l'union de Charles IX et de Philippe II contre l'Angleterre. Tels furent toutefois l'habileté et le secret de ses manœuvres, qu'il n'inspira aucune défiance à ces deux princes (1). A son retour, il fut nommé l'un des principaux secrétaires d'État (mai 1573), et bientôt après membre du conseil privé, et chevalier. Faisant de l'espionnage le grand ressort de la politique, « il entretenait, dit Lloyd, un grand nombre d'agents secrets dans les cours étrangères, et il lui arriva plus d'une fois de faire surveiller quelqu'un pendant plus de trois ans à chaque heure du jour ». Rien ne convenait mieux à la politique souterraine d'Élisabeth; aussi Walsingham fut-il celui auquel elle confia de préférence la conduite des négociations les plus délicates de son règne. En 1578, il fut envoyé dans les Pays-Bas pour hâter la conclusion de la ligue d'Utrecht, qui fut formée entre les divers États (23 janv. 1579), et en 1583 il chercha à rétablir à la cour d'Écosse la faction anglaise qui venait d'en être chassée, mais il fut assez cavalièrement éconduit. Malgré le dévouement de Walsingham aux intérêts de son pays, il est impossible de le justifier du rôle odieux qu'il joua dans la lugubre tragédie qui se termina par le supplice de Marie Stuart. D'une habileté merveilleuse à ourdir, pour le besoin de sa politique, des complots dont il tenait dans sa main tous les fils, et dans lesquels à un moment donné il enveloppait tous les auteurs, « il aimait, dit Lloyd, à prolonger ces terribles jeux ». Tel fut exactement le caractère de la conspiration de Babington, ourdie contre la vie d'Élisabeth et dans laquelle il eut l'audace d'envelopper la royale captive elle-même, bien qu'elle n'en eût pas eu connaissance. A cet effet, il se servit d'un nommé Gifford, élevé chez les jésuites de France, et fort avancé dans la confiance de Marie, qui l'avait accrédité près de Châteauneuf, l'ambassadeur de France. De là une correspondance active entre Marie et ses amis, à l'aide de prétendus subterfuges inventés par Gifford, et dont Walsingham était le véritable instigateur. Toutes les dépêches lui étaient communiquées avant d'être portées à l'ambassade. Aussitôt après l'exécution des conjurés (29 sept. 1586), Marie Stuart fut déférée à la haute cour. Sa participation au complot de Babington, et la correspondance dans laquelle on l'avait si astucieusement impliquée devint la principale preuve dont on se servit contre elle. Mais, s'élevant avec indignation contre les inductions qu'on en tirait, elle sembla même porter contre Walsingham l'accusation d'avoir altéré ses chiffres (1). Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de l'acharnement avec lequel Walsingham chercha à hâter l'issue fatale de ce procès. Peu de temps après il fut nommé chancelier du duché de Lancastre. La même adresse dont il venait de faire un si odieux usage contre la reine d'Écosse, il l'employa, et plus légitimement, à déjouer les plans d'invasion de Philippe II. On raconte qu'il parvint à avoir connaissance des projets relatifs à l'*invincible Armada*, en se procurant la copie d'une lettre de Philippe II au pape par le moyen d'un secrétaire infidèle, qui pénétra dans le cabinet du souverain pontife à l'aide d'une fausse clef, et qu'ensuite il réussit à retarder d'une année cette menaçante expédition en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. La tempête fit le reste (1588). En dehors des pratiques de la diplomatie, dans lesquelles il dépassa la duplicité ordinaire de son siècle, Walsingham était d'un désintéressement et d'une probité à toute épreuve. Ami des lettres, il seconda les travaux d'Hackluyt, et fonda la bibliothèque du collége du roi à Cambridge et une chaire de théologie à Oxford. Drake et Gilbert lui durent aussi des encouragements pour leurs découvertes maritimes. Porté vers les doctrines du puritanisme, il se tint dans les derniers temps de sa vie éloigné des plaisirs de la cour, et se confina dans une solitude austère. Les dépenses considérables qu'il avait faites de sa propre bourse, pour surveiller et déjouer les desseins des catholiques l'avaient si fort endetté que ses funérailles eurent lieu de nuit et sans aucune solennité.

Walsingham avait été marié deux fois; de sa seconde femme il laissa une fille, *Marie*, qui épousa successivement trois hommes célèbres, Philip Sidney, Robert Devereux, comte d'Essex, et Richard de Burgh, comte de Clanricarde.

Lloyd, *Life of lord Bolingbroke*. — Camden, *Annales*. — Melvill, *Memoirs*. — Châteauneuf, *Mémoires*. — Tytler *Hist. of Scotland*. — Labanoff, *Lettres de Marie Stuart*. — Froude, *Hist. of England*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*. — *Biogr. brit.*

WALTER SCOTT. *Voy*. SCOTT.

WALTON (*Isaac*), littérateur anglais, né le 9 août 1593, à Stafford, mort le 15 décembre 1683, à Winchester. Fils d'un petit fermier qui le laissa orphelin à trois ans, il devint l'apprenti d'un de ses parents, qui tenait à Londres une boutique de mercier ou de bonnetier, et fit ensuite des affaires pour son propre compte. En 1626, il épousa une nièce de l'archevêque Cranmer, et vers 1645 la sœur consanguine de l'évêque Ken. Par suite de ses deux mariages, il s'était identifié avec le parti royaliste. Après la bataille de Worcester, Charles II lui confia une mission particulière. Ce ne fut qu'à soixante ans qu'il publia l'ouvrage auquel il doit sa réputation : *The complet Angler, or the Contem-*

(1) Ses négociations à cette époque ont été publiées par sir Dudley Digges : *The Complete Ambassador*; Londres, 1655, in-fol., et trad. en français à Amst., 1700, in-4°. Les *Cottoni Posthuma* (1672, in-4°) contiennent de Walsingham un petit écrit intitulé *Anatomising of honesty, ambition and fortitude*.

(1) MM. Tytler et Labanoff ont soutenu par des arguments très-forts l'accusation contre Walsingham M. Mignet élève cependant quelques doutes.

plative man's recreation, being a discourse on fish and fishing (Londres, 1653, in-16, fig.). « Ce poëme, en prose, dit Hazlitt, est peut-être la meilleure pastorale que possède la littérature anglaise. Il a une beauté et un intérêt romanesque qu'il doit en grande partie à sa simplicité. Dans la description d'un attirail de pêche on reconnaît la piété et l'humanité de l'auteur. » Le livre de Walton a été traduit dans plusieurs langues, et il en existe tant de réimpressions qu'il a été l'objet d'une bibliographie spéciale. Les meilleures sont les belles éditions illustrées publiées l'une par sir Harris Nicolas (Londres, 1833-36, 2 vol. in-4°, fig.), l'autre avec notes *variorum* (ibid., 1856). Durant l'époque agitée qui avait précédé le rétablissement de la royauté, « le père de la pêche à la ligne », ainsi qu'il a été surnommé, s'était lié avec les docteurs Morley, Sanderson et King, qui furent promus aux évêchés de Worcester, de Lincoln et de Chichester. En 1662, devenu veuf pour la seconde fois, il alla demeurer chez le second de ces prélats. En 1675, Charles Cotton, qui avait collaboré au *Complete Angler* en y ajoutant un chapitre, construisit un pavillon de pêche sur les bords de la Dove, près de son manoir de Beresford-Hall (Staffordshire). Ce fut dans cette paisible retraite que s'écoula une partie de la vieillesse de Walton. On a encore de lui : *Lives of J. Donne, H. Wotton, R. Hooker and G. Herbert;* Londres, 1670, in-8°; la 5e édition de ce recueil estimable est de 1679; nous citerons en outre celles d'York, 1795, in-4°, et 1807, 1817, in-8°, et de Londres, 1825, 1847, pet. in-8°, fig. : trois de ces notices avaient paru isolément, Wotton en 1644, Hooker en 1665, et Herbert en 1670; — *Life of Robert Sanderson;* Londres, 1677, in-8°. Walton a aussi édité les *Reliquiæ Wottonianæ* (Lond., 1651, in-8°). W. Hughes.

Walton's Complete Angler, with life by sir J. Hawkins; Lond., 1808, 1822, in-8°; *with a bibliographical preface, by. G.-W. Bethune;* New-York, 1847, in-8°; *with a new biographical introduction;* Lond., 1851, in-12. — T. Zouch, *Life of I. Walton;* Lond., 1834, in-8.

WALTON (*Bryan*), orientaliste anglais, né en 1600, à Cleveland (Yorkshire), mort le 29 novembre 1661, à Londres. Après avoir pris à Cambridge ses degrés littéraires, il alla s'établir à Londres, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et devint à la fois chanoine de Saint-Paul et chapelain du roi. Dès le commencement des troubles civils, il défendit avec beaucoup d'ardeur la cause du trône et de l'Église établie; aussi les puritains exercèrent-ils plus tard contre lui de dures représailles. Traduit à la barre du parlement et condamné par défaut, il fut dépouillé de ses bénéfices, et se réfugia à Oxford. Ce fut là qu'il conçut l'idée de sa Bible polyglotte et qu'il en assembla les premiers matériaux ; lorsque après la mort du roi il lui fut permis de rentrer à Londres, il acheva, avec l'aide de plusieurs savants, cette vaste entreprise, et reconnut dans la préface, en termes des plus élogieux, la protection qu'il avait eue de Cromwell pour la mener à bien. La Bible de Walton, dite aussi *la Polyglotte de Londres*, a paru dans cette ville, de 1654 à 1657, en 6 vol. gr. in-fol. Le texte de quelques parties a été donné synoptiquement, en sept langues, mais nulle part on n'en voit neuf à la fois. Les t. II et VI se composent, l'un de seize dissertations préliminaires, l'autre de variantes, de notes critiques, etc. Le t. Ier, qui est tout entier de la main de Walton, a été réimpr. à part à Zurich, 1673, in-fol., à Leipzig 1777, in-8°, et à Cambridge, 1828, 2 vol. in-8°, et à Cambridge, 1828, 2 vol. in-8°; ces *Prolégomènes* ont été trad. en français, en 1699, par le P. Émery. Sous le rapport typographique la Bible de Walton ne soutient pas la comparaison avec les polyglottes d'Anvers, d'Alcala et de Paris, mais elle les surpasse toutes trois au point de vue de l'érudition et de l'utilité. On y joint d'ordinaire le *Lexicon heptaglotton* (1669, 2 vol. in-fol.), œuvre particulière de Castell, un des collaborateurs de Walton. La restauration rendit à ce dernier son emploi de chapelain royal ; il fut nommé, en 1661, évêque de Chester, et mourut deux mois après la cérémonie de son installation. Il est aussi l'auteur d'une *Introductio ad lectionem linguarum orientalium* (Lond., 1653, 1655, in-12), et de quelques écrits religieux. M. N.

Disc. hist. sur les Bibles polyglottes. p. 204-276. — *Biogr. brit.* — H. Todd, *Memoirs of the life and writings of B. Walton;* Lond., 1821; 2 vol. in-8°.

WAMBA, roi des Wisigoths d'Espagne, mort en 683. Il était d'une famille noble, et fut élu roi après la mort de Receswinde (sept. 672). Ayant appris que les Vascons refusaient de le reconnaître, et que Hilderic, comte de Nîmes, avait pris les armes pour se créer un pouvoir indépendant, il envoya contre ce dernier un noble d'origine grecque, nommé Paul, et se prépara à combattre lui-même les Vascons. Paul, à peine arrivé à Narbonne, se déclara pour les rebelles, qui à leur tour le proclamèrent roi (673). Après avoir rapidement soumis les Vascons, Wamba passa les Pyrénées, prit d'assaut Narbonne et Nîmes, et fit grâce de la vie à son lieutenant, qui fut condamné à la prison perpétuelle. Il régna ensuite paisiblement, occupé de ranimer par des lois et des règlements l'esprit militaire des Wisigoths. Un seul fait de guerre troubla ces travaux : les Arabes d'Afrique, ayant traversé le détroit sur un grand nombre de barques, tentèrent de prendre Algésiras ; Wamba, informé d'avance de leur projet, le ruina en détruisant deux cent soixante-dix des petits navires arabes. Son règne se termina par la trahison d'un Grec, le comte Erwig, allié par sa mère à la famille du roi Chindeswinde. Ayant donné à Wamba un breuvage qui le plongea en léthargie, Erwig lui coupa les cheveux, le revêtit d'une robe de moine, et lui enleva

du même coup la puissance royale (680). C'est en vain que Wamba réclama ses droits, il vit sacrer son indigne rival par les évêques, devenus ses ennemis depuis les efforts qu'il avait faits pour rétablir l'ancienne discipline, et il alla s'enfermer dans un cloître, où il mourut.

Romey, *Hist. d'Espagne.* — Mariana, *Hist. de España.* — *Chroniques* de saint Julien et de Lucas de Tuy.

WANDALBERT ou **WANDELBERT**, hagiographe, né vers 813, mort après 870. Trithem le dit Allemand, et il est du moins certain qu'écrivant en Belgique Wandalbert se regardait comme éloigné de son pays natal. Jeune encore, il se retira à l'abbaye de Prum (diocèse de Trèves), où il se fit moine, et fut élevé dans la suite au diaconat; on ignore s'il parvint à un ordre supérieur dans l'Église. L'étude, et surtout celle de la poétique, était sa principale occupation; il entretenait une correspondance épistolaire avec les plus savants de son siècle, notamment avec Florus, de Lyon; enfin, il remplissait les fonctions d'écolâtre de son monastère. Il est auteur d'une *Vie de saint Goar, ermite et confesseur*, divisée en deux livres, dont il ne fit que retoucher le premier, écrit plus de deux siècles avant lui. Le travail de Wandalbert, d'abord imprimé à Mayence (1489, in-4°, goth.), fut inséré dans le recueil de Surius, au 6 juillet. Mabillon en ayant découvert un texte plus complet, le publia avec des notes au t. II de ses *Acta Sanctorum*. Les successeurs de Bollandus en ont donné le second livre, revu sur les trois éditions précédentes. L'ouvrage le plus connu de Wandalbert est un *Martyrologe*, en vers hexamètres ou lyriques, composé vers 850, et qui renferme trois cent soixante pièces, dont chacune contient la vie des saints rangés par les martyrologes sous le même jour de l'année. Des fragments de ce livre avaient été donnés par les éditeurs de Bède, en 1563, et par Molanus, éditeur d'Usuard, en 1568, qui à l'article de chaque jour ont joint le récit poétique de Wandalbert. Il a été reproduit en entier par Luc d'Achery, dans le t. V de son *Spicilége*. Wandalbert avait aussi composé des *Poésies diverses* et un *Hexameron*, ou poëme sur la création du monde en six jours; mais on ignore ce qu'ils sont devenus.

Trithem, *De Script. eccles.* — *Hist. litt. de la France.*

WAN-KOULI (*Mohammed-ben-Moustapha*), lexicographe turc, né à Van, en Arménie, d'où lui vient le surnom d'*Al-Wani*, mort à Médine, dans le seizième siècle. Il fut professeur au collége de Mahmoud Ali-pacha, mufti à Rhodes et à Magnesia, et juge, d'abord à Kutaieh, puis à Médine. Il est connu par quelques traités politiques, par une traduction d'un poëme persan sur la béatitude, et surtout par la belle version qu'il fit en turc du dictionnaire arabe de Djeheveri, intitulé *Sihah al loghat* (la Pureté de langage). Ce dictionnaire fut le premier livre qui sortit des presses ottomanes établies par Ahmed *III*, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim; Constantinople (janvier 1729, 2 vol. in-fol.) La première édition, tirée à mille exemplaires, s'épuisa bientôt. L'ouvrage fut réimpr. en 1757 et en 1803.

Schnurrer, *Biblioth. arabica.* — Eichhorn, *Literaturgeschichte*, t. III.

WANSLEBEN (*Jean-Michel*), voyageur allemand, né le 1[er] novembre 1635, à Sommerda, près d'Erfurt, mort le 12 juin 1679, à Bouron, près de Fontainebleau. Fils d'un ministre protestant, il étudia les belles-lettres et la théologie, et devint précepteur d'un jeune gentilhomme. Il s'engagea en 1657 comme soldat, fit une campagne, et passa ensuite en Hollande. De retour à Erfurt en 1658, il s'attacha à Job Ludolf, auprès duquel il apprit l'éthiopien, et qui l'envoya en 1660 surveiller à Londres l'impression de son *Lexicon æthiopicum*. Dans cette ville il se lia avec Castell, qui l'employa comme aide pour son *Lexicon heptaglotton*. En 1663, il fut chargé par Ernest, duc de Saxe-Gotha, d'aller en Abyssinie pour décider quelques théologiens de ce pays à venir en Europe afin de conclure une alliance entre leur Église et celle des protestants. Mais il ne dépassa point le Caire, et, n'osant retourner en Allemagne, partit pour Rome, où il abjura le luthéranisme pour entrer dans l'ordre des dominicains (1666). Envoyé à Paris en 1670, il fut présenté à Colbert, qui le chargea d'aller en Orient acquérir des manuscrits pour la bibliothèque du Roi. Ayant repris l'habit séculier, Wansleben visita d'abord plusieurs contrées du Levant, et arriva au printemps de 1672 en Égypte, qu'il explora pendant vingt mois avec plus de soin que la première fois. Il expédia en France près de trois cent cinquante manuscrits arabes, turcs et persans; mais, empêché par la jalousie des musulmans de s'en procurer encore d'autres, il se rendit à Constantinople, et y obtint des passeports pour l'Éthiopie. Au moment d'entreprendre ce voyage, il se vit rappelé en France par un ordre de Colbert, irrité sans doute de ce qu'il avait refusé d'aller au mont Athos, sous le prétexte que L. Allacci en avait enlevé les meilleurs manuscrits et que les moines pourraient bien les livrer aux corsaires. Il arriva à Paris le 22 avril 1676. Au lieu des brillantes récompenses qu'il attendait, il apprit qu'il n'avait rien à espérer de Colbert, qui avait été informé dans l'intervalle de la vie peu édifiante qu'il avait menée en Orient. Après avoir vendu à vil prix les manuscrits coptes qu'il avait rapportés, il se retira au village de Bouron comme simple vicaire de paroisse. On a de lui : *Conspectus operum æthiopicorum quæ ad excudendum parata habebat Wanslebius*; Paris, 1671, in-4°; — *Relazione dello stato presente dell' Egitto*; Paris, 1671, in-12 : abrégé, souvent infidèle, du *Journal de voyage* qu'il avait envoyé au duc Ernest, et qui se conserve

en manuscrit à la bibliothèque de Gotha; — *Nouvelle Relation d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673*; Paris, 1677, in-12; trad. en anglais, Londres, 1678, in-8° : ouvrage intéressant; — *Histoire de l'Église d'Alexandrie fondée par saint Marc, que nous appelons celle des Jacobites coptes*; Paris, 1677, in-12 : ce livre, fruit de consciencieuses recherches, contient des détails nouveaux sur les doctrines et les cérémonies religieuses des coptes ainsi qu'une liste des hommes remarquables de cette nation et de leurs ouvrages.

Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Échard, *Bibl. ord. Prædic.*, t. II. — Zedler, *Universal-Lexicon*. — Vockerodt, *De J.-M. Wansleb*; Gotha, 1705, in-4°.

WARBECK (*Perkin*), aventurier anglais, pendu le 16 novembre 1497, à Londres. Vers 1490, la duchesse de Bourgogne Marguerite d'York, sœur d'Édouard IV, reçut dans son palais un jeune homme d'une beauté et d'une distinction remarquables, et à qui les courtisans trouvèrent une grande ressemblance avec le frère de cette princesse. Envoyé par elle à la cour de Portugal, il fut à son retour reconnu pour son neveu, Richard, duc d'York. Peu de temps après un vaisseau marchand le déposait dans la baie de Cork. Le maire de cette ville engagea les habitants à se déclarer en sa faveur, et les comtes de Kildare et de Desmond suivirent cet exemple (1494). De là le prétendu prince se rendit à la cour de Charles VIII, qui, alors en guerre avec l'Angleterre, le reçut avec tous les honneurs dus à une royale infortune. D'après le rapport des émissaires d'Henri VII, ce n'était autre qu'un juif de Tournai, nommé Perkin Warbeck. Quoi qu'il en soit, la duchesse de Bourgogne lui fournit même des secours d'argent pour essayer sur la côte de Kent une seconde tentative, qui du reste ne fut point heureuse (3 juillet 1495). Tous les captifs furent pendus, par l'ordre d'Henri, et Warbeck retourna désespéré en Flandre. Après s'être présenté inutilement devant Cork, il passa en Écosse, auprès de Jacques IV, qui le reçut royalement et lui donna en mariage sa proche parente Catherine Gordon, fille du comte de Huntley. Bientôt le roi d'Écosse pénétra deux fois avec lui, mais sans aller loin, à la tête d'une armée dans le Northumberland. Les négociations qu'Henri VII engagea avec Jacques IV le forcèrent à se réfugier en Irlande avec sa jeune femme. En 1498 il se joignit aux insurgés de la Cornouaille, prit le titre de Richard IV, et se porta sur Exeter, qu'il essaya vainement d'emporter par un coup de main. Il s'avançait sur Taunton pour livrer bataille à l'armée royale, lorsque l'abandon des siens ne lui laissa d'autre parti que de se jeter dans l'abbaye de Beaulieu; se confiant dans les promesses d'Henri VII, il en sortit pour être conduit à la Tour de Londres. Étant parvenu à s'évader après une année de détention, le prétendu Richard gagna le pays de Kent; mais traqué par les émissaires du roi, puis arraché au monastère de Bethléem, il fut exposé publiquement à la croix de Cheapside et réintégré dans la Tour. Un projet d'évasion qu'il forma avec le comte de Warwick, fils du dernier duc de Clarence et prisonnier comme lui, fournit au roi l'occasion, qu'il avait préparée peut-être, de mettre fin à une existence qui lui avait fait craindre plus d'une fois pour sa couronne. Jugé à Westminster comme un étranger coupable de trahison, il fut condamné au supplice des malfaiteurs, c'est-à-dire à être pendu.

Lingard, *Hist. of England*. — Rey, *Essais hist. sur Richard III*.

WARBURTON (*William*), savant prélat anglais, né le 23 décembre 1698, à Newark, mort le 7 juin 1779, à Gloucester. Sa famille tirait son origine du Cheshire, et il était l'aîné des deux fils d'un procureur, qui le laissa orphelin à l'âge de huit ans. Destiné à la profession paternelle, il suivit les cours d'une école privée à Okeham, et fut placé chez un procureur d'East-Markham pour y faire l'apprentissage du droit. Au bout de quatre ans il s'établit pour son compte, dans sa ville natale (1719), mais la chicane lui avait toujours inspiré un vif éloignement : passionné dès l'enfance pour la lecture et l'étude des lettres, il en fit ses délassements favoris, et pour s'y livrer en toute liberté il embrassa la carrière ecclésiastique. Ordonné diacre en 1723 et prêtre en 1726, il eut la bonne fortune de rencontrer un protecteur généreux, sir Robert Sutton, à qui il dédia son premier livre (*Miscellaneous translations, in prose and verse*; 1723, in-12), et qui le mit sur la voie des honneurs en le faisant pourvoir du rectorat de Gryesly (1726), et de la cure de Brant-Broughton (1728). Avant d'aller s'établir dans ce dernier endroit, situé près de Newark, et où il passa la plus grande partie de sa vie, il était venu à Londres; là un hasard malheureux le mit en rapport avec Theobald, Concanen et quelques autres littérateurs de bas étage, que leur médiocrité commune avait rapprochés encore moins peut-être que leur haine contre Pope, qui n'avait épargné à aucun d'eux les traits de la satire. Il entra dans cette cabale, en épousa toutes les colères, et alla jusqu'à écrire, en 1727, à Concanen une lettre où il traitait Pope de plagiaire; cette lettre fut, à son grand dépit, mise au jour en 1766 par un poëte qu'il avait froissé, Akenside, et reproduite par Malone dans son *Supplément à Shakespeare*. Ce fut par son traité *De l'Alliance de l'Église et de l'État* (1736) que Warburton attira sur lui l'attention publique; ce traité, que l'évêque Horsley regarde comme un des plus parfaits modèles de la manière dont il convient d'appliquer la rigueur du raisonnement aux matières politiques, ne satisfit d'abord aucun des partis qu'il prétendait rapprocher, ni le haut clergé, dont il limitait les prétentions, ni les dissidents,

qui voulaient s'affranchir pleinement de l'Église et de l'État. A la fin de cet ouvrage Warburton annonçait le plan de *la Divine mission de Moïse*, dont les différentes parties, corrigées, remaniées et augmentées, furent données au public de 1737 à 1765. Il en résulta aussitôt entre lui et ses ennemis, Stebbing, Sykes, Pococke, R. Grey, Middleton et beaucoup d'autres, une dispute littéraire qui dura plusieurs années; on l'abreuva d'outrages, on ne l'eût pas autrement accueilli, suivant sa propre réflexion, s'il s'était avisé de célébrer la divine mission de Mahomet. Au reste, il leur tint tête à tous, leur rendant coup pour coup, violence pour violence, les traitant, Middleton excepté, avec la morgue d'un pédagogue qui morigénerait des écoliers ignorants et présomptueux. Voici quel était son point de départ : une doctrine aussi importante que celle de la vie future, doctrine qui est à la fois le fondement naturel et le lien des sociétés humaines, ne peut pas avoir été l'œuvre d'un simple législateur; et si elle est absente du texte de la Genèse, c'est par la volonté de la Providence, qui a voulu en faire la condition essentielle de la mission de Moïse, et qui l'a maintenue dans le monde par une influence toute miraculeuse. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, elle a au moins le mérite d'être nouvelle, et elle est conduite avec un art, une abondance et une variété d'érudition, une vivacité entraînante, fortifiée de développements ingénieux, qu'on n'avait pas encore rencontrés dans un livre de théologie. En réalité la controverse religieuse y tient peu de place, et n'est en quelque sorte qu'un prétexte à l'auteur de faire de fréquentes excursions dans les champs de la littérature et de la philosophie. Il venait d'être nommé chapelain du prince de Galles (1738) lorsqu'il entreprit (on ignore si le motif en fut tout à fait désintéressé) la défense de l'*Essai sur l'homme* de Pope, au point de vue de l'orthodoxie religieuse. Le poëte, vivement touché d'avoir trouvé dans un ancien ennemi un champion si zélé de ses intérêts et un commentateur plus instruit de ses propres idées que lui-même, lui voua une sincère amitié et le combla des témoignages de sa reconnaissance. Docile à ses avis, il retoucha sa *Dunciade*, substitua pour héros du poëme Cibber à l'obscur Theobald, et l'augmenta d'un nouveau chant, dirigé contre les faux savants et les esprits forts; il l'associa à ses derniers travaux, et en mourant (1744) il lui légua la moitié de sa bibliothèque, la propriété de ceux de ses ouvrages imprimés dont il n'avait pas disposé, et le bénéfice de toutes les éditions à venir, à la charge de veiller à ce qu'on n'en altérât point le texte. Mais le plus utile service que lui avait rendu Pope avait été de l'introduire chez Ralph Allen, riche propriétaire, dont Warburton épousa, en 1745, la nièce et unique héritière. Malgré sa haute réputation, et peut-être à cause de la versatilité de son caractère, il ne parvint que tard aux honneurs ecclésiastiques. Après avoir été choisi à l'unanimité pour prêcher devant la corporation de Lincoln's Inn (1746), il devint en très-peu de temps chapelain de Georges II (1754), chanoine de Durham (1755), doyen de Bristol (1757), et évêque de Gloucester (1759). Environ dix ans plus tard, ses brillantes et énergiques facultés s'altérèrent, et il tomba dans un état de torpeur intellectuelle, qui ne fit que s'accroître jusqu'à sa mort.

« C'était, dit Johnson, un homme aux facultés vigoureuses, une intelligence ardente et active, fortifiée par un travail incessant, d'un amas prodigieux et d'une variété de connaissances, qui pourtant n'avaient pas étouffé son imagination ou obscurci sa perspicacité. Dans chacun de ses livres il déployait une mémoire inépuisable en même temps qu'une invention fertile en combinaisons originales, mettant ainsi en relief le triple talent de l'érudit, du penseur et du bel-esprit : mais son savoir était trop multiple pour être toujours exact, et ses recherches trop hâtives pour être toujours bien dirigées. Impatient de l'opposition que son orgueil provoquait, il traitait ses adversaires avec une supériorité dédaigneuse, qui changeait jusqu'à ses lecteurs en ennemis. Méprisant les artifices du beau langage, il s'inquiétait plus en écrivant de vaincre que de persuader; son style est abondant sans goût, et énergique sans netteté. » Les nombreux écrits qu'a laissés Warburton, et qui sont d'un mérite très-inégal, ont été recueillis deux fois, l'une en 1788, par l'évêque Hurd, Londres, 7 vol. in-4°, l'autre en 1811, ibid., 12 vol. in-8° ; nous citerons les suivants : *Critical and philosophical enquiry into the causes of prodigies and miracles;* Londres, 1727, in-12 ; — *Legal judicature in chancery stated;* ibid., 1727, in-12, anonyme; — *The Alliance between Church and State;* ibid., 1736, in-8°; réimpr. quatre fois, et trad. en français par Silhouette (Londres, 1742, 2 vol. in-12); — *The Divine Legation of Moses, demonstrated on the principles of a religion deist;* ibid., 1737-41, 2 vol. in-12; 1755-58, 4 vol. in-12, et 1765, 5 vol. in-12 : une partie de cet ouvrage, relative aux recherches sur les hiéroglyphes et l'écriture peinte, a été trad. en français (Paris, 1744, 2 vol. in-12), par Léonard des Malpeines; — *Letters in defence of the* Essay on man, *against the remarks of M. de Crousaz*, impr. en 1739 et 1740 dans les *Works of the learned*, gazette littéraire; — *A critical and philosophical commentary on Pope's* Essay on man; Londres, 1742, in-8°; — *Julian, or a Discourse concerning the earthquake and fiery eruption which defeated the emperor's attempt to rebuild the temple at Jerusalem;* ibid., 1750-1751, in-8°; trad. en français (Paris, 1754, 2 vol. in-12) : morceau remarquable, où il s'efforça de prouver, contre Middleton, l'action immédiate de

la Providence dans cette circonstance de la vie de Julien; — *Principles of natural and revealed religion explained*, sermons; ibid., 1753-54, 2 vol. in-8°; — *View of lord Bolingbroke's philosophy, in IV letters*; ibid., 1754-55, 2 part.; — *The Doctrine of grace*; ibid., 1762, 2 vol. in-12; contre le méthodisme. Warburton a encore donné ses soins à deux éditions, l'une de Shakespeare (Lond., 1747, 8 vol. in-8°), qui a peu de valeur, l'autre de Pope (ibid., 1751, 9 vol. in-8°), avec un commentaire et des notes. Outre un volume de *Lettres à un de ses amis* (Hurd), qui date de 1809, on a donné un choix de ses écrits inédits (*Literary Remains*; Lond., 1841, in-8°). P. Louisy.

Hurd, *Notice*. — Aikin, *General biography*. — Chalmers, *Biogr. general dict.*. — Johnson, *Life of Pope*. — Watson, *Warburton's Life, with remarks*; Lond., 1863, in-8°.

WARD (*Seth*), savant prélat anglais, né le 15 avril 1617, à Buntingford (comté de Hertford), mort le 6 janvier 1689, à Knightbridge, près Londres. Il était fils d'un procureur. Agrégé du collége de Sydney Sussex, à Cambridge, dont il avait été l'un des plus brillants élèves, il refusa, lors des troubles civils, de souscrire à la ligue qui s'était formée contre l'épiscopat et autres priviléges de la haute Église, et fut privé de ses fonctions. Obligé de quitter l'université, il alla passer quelque temps dans le Surrey, chez Oughtred (1643), et poursuivit avec ce savant l'étude des mathématiques; puis il se chargea d'élever les fils d'un propriétaire de son comté natal, et devint en 1649 chapelain de lord Wenman. Lorsqu'il fut question de restaurer à Oxford les deux chaires scientifiques fondées par Savile, Ward fut désigné pour celle d'astronomie par Greaves, celui-là même à qui on l'avait ôtée (1649), et il l'occupa avec beaucoup d'honneur, s'appliquant surtout à remettre en réputation un cours qui avait été longtemps négligé. Élu principal du collége de Jésus (1657) et président de celui de la Trinité (1659), à Oxford, il résigna l'un et l'autre emploi à l'époque de la restauration. Mais bien qu'il eût exercé sous Cromwell des fonctions actives, on n'ignorait pas que tous ses sentiments étaient en faveur de la monarchie; aussi les faveurs qu'il reçut par l'intermédiaire d'Albemarle et de Clarendon ne causèrent aucune surprise : nommé recteur de Saint-Laurent, à Londres (1660), doyen de la cathédrale d'Exeter (1661), évêque de cette ville (1662) et transféré au siége de Salisbury (1667), il fut fait, le 25 novembre 1671, chancelier de l'ordre de la Jarretière, dignité qui n'avait été remplie depuis un siècle et demi que par des laïques. Sage, pieux, bienfaisant, ce prélat fonda un collége à Salisbury et un hôpital à Buntingford; il passait pour l'un des hommes de son temps les plus savants en astronomie. Il fut un des membres fondateurs de la Société royale. On a de lui : *An Essay on the being and attributes of God, on the immortality of the soul*, etc.; Oxford, 1652, in-8°; — *De cometis*; ibid., 1653, in-4°, avec une dissertation critique sur l'hypothèse de Boulliaud relative au mouvement elliptique des planètes; — *Idea trigonometriæ demonstratæ*; ibid., 1654, in-4°; — *Vindiciæ Academiarum*; ibid., 1654, in-4° : courte réplique à John Webster; — *In Th. Hobbesii philosophiam exercitatio*; ibid., 1656, in-8°; — *Astronomia geometrica*; Londres, 1656, in-8° : reprenant la thèse de l'ellipticité des orbites planétaires proposée par Boulliaud, et sans s'inquiéter quelle pouvait en être la preuve, il établit là-dessus sa méthode d'approximation, qui resta en faveur jusqu'au moment où fut clairement démontrée la fausseté du point de départ; — *Sermons*; Londres, 1694, in-8°.

W. Pope, *Life of Seth Ward, bishop of Salisbury*; Londres, 1697, in-8°, avec un appendice. — Wood, *Athenæ oxon.* — Delambre, *Hist. de l'astron. mod.*, t. II.

WARE (Sir *James*), antiquaire anglais, né le 26 novembre 1594, à Dublin, où il est mort, le 1er décembre 1666. Il était fils de James Ware, natif du Yorkshire, et qui fut nommé chevalier et auditeur général pour l'Irlande. Son éducation terminée au collége de la Trinité, il se maria, et consacra ses travaux, d'après le conseil du savant Usher, à l'étude des antiquités irlandaises. Un séjour de quelques années en Angleterre lui permit de lier des rapports d'amitié avec Selden et Cotton, de tirer un fructueux parti de leurs collections, et d'enrichir la sienne de nombreux manuscrits. A son retour à Dublin (1629), il reçut le titre de chevalier, et à la mort de son père (1632), il lui succéda à la fois dans ses riches domaines et dans la charge d'auditeur général. En 1633 il devint membre du conseil privé, et en 1639 député au parlement d'Irlande. Lorsque la rébellion éclata, Ware vint en aide au gouvernement non-seulement par ses services personnels, mais en se portant garant de sommes d'argent qu'on lui prêta. Son aptitude aux affaires, son dévouement, son caractère impartial, également éloigné des préjugés protestants ou catholiques, le firent choisir à la fin de 1644 pour informer le roi de la situation exacte de l'Irlande. Il alla le voir à Oxford, et y reçut en récompense le diplôme honoraire de docteur en droit de cette université. Le bâtiment qui le ramenait ayant été pris par la marine parlementaire, Ware fut enfermé dans la Tour de Londres et échangé après dix mois de captivité. Lors de la capitulation de Dublin (1647) il fut privé de sa charge, et un peu plus tard le nouveau gouverneur, ayant eu ombrage de sa présence, lui intima l'ordre de s'expatrier. Il s'embarqua pour la France, et passa deux ans à Paris, où il connut Bochart. En 1651 il obtint la permission de s'établir dans les environs de Londres, et en 1653 il put revenir enfin à Dublin. Il y continuait tranquillement ses recherches historiques, dont le cours

n'avait pas été interrompu par tant de vicissitudes, lorsqu'à l'époque de la restauration il fut nommé de nouveau auditeur général (1660). Il refusa le titre de vicomte; mais il accepta l'honneur de représenter l'université de Dublin au parlement, ainsi que l'emploi de premier commissaire des douanes. On a donné à Ware le surnom de *Camden de l'Irlande*, surnom qu'il mérita par sa patience, par ses longs et consciencieux travaux, et aussi par le généreux usage qu'il fit de sa fortune; il lui manquait toutefois la connaissance de la langue irlandaise. Ses ouvrages, au jugement de Vallancey, ne sont que les esquisses ou les matériaux d'un vaste plan, qu'il n'eut ni le loisir ni le talent de mener à fin; en voici les titres : *Archiepiscoporum Cassiliensium et Tuamensium vitæ*; Dublin, 1626, in-4°; — *De Præsulibus Lageniæ sive provinciæ dublinìensis*; ibid., 1628, in-4°; — *De Scriptoribus Hiberniæ*; ibid., 1639, 1654, in-4°; Londres, 1658, in-4°, avec addit.; — *De Hibernia et antiquitatibus ejus disquisitiones*; Londres, 1654, 1658, in-8° : on y trouve le petit traité des *Cœnobia cistertientia Hiberniæ*, qu'il avait publié vers 1628; — *Rerum hibernicarum annales*; Dublin, 1664-65, in-fol. : ce recueil embrasse seulement les règnes d'Henri VII, Henri VIII, Édouard VI et Marie; — *De Præsulibus Hiberniæ*; ibid., 1665, in-fol. Ces différents écrits ont été l'objet de deux publications complètes, l'une par le second fils de Ware, Robert, qui les traduisit en anglais (Dublin, 1705, in-fol.), l'autre, plus ample et plus complète, par W. Harris, qui avait épousé l'arrière-petite-fille de l'auteur (Dublin, 1739-45, 3 vol. in-fol., fig.); cette seconde édit., aussi en anglais, a été réimpr., ibid., 1764, 2 vol. in-fol. On doit encore à James Ware les éditions suivantes : *Spenser's Dialogue on the state of Ireland* (1633, in-8°), *Hanmer's Chronicle of Ireland* (1633, in-fol.), *Campian's History of Ireland* (1638, in-fol.), *Opuscula S. Patricio adscripta* (1656, in-8°), et *Venerabilis Bedæ epistolæ II, necnon Vitæ abbatum Wiremuthensium* (1664, in-8°).

WARE (*Robert*), fils du précédent, mort en mars 1696, à Dublin, jouit de son temps d'une certaine réputation littéraire, qu'il devait à l'ardeur de son zèle contre le catholicisme et ses tendances. Nous citerons de lui : *Foxes and firebrands* (Londres, 1682-89, 3 part. in-8°), et *Pope Joan* (ibid., 1689, in-4°), histoire de la prétendue papesse Jeanne. P. L—Y.

Harris, *Notice de son édit.*, t. II. — *Biogr. britannica.* — Chalmers, *General biogr. dictionary.*

WARGENTIN (*Pierre-Guillaume*), astronome suédois, né le 22 septembre 1717, à Stockholm, où il est mort, le 13 décembre 1783. Il était fils d'un pasteur. La vue d'une éclipse de lune lui inspira de bonne heure le goût de l'astronomie. Il lia des relations avec Klingenstierna et Celsius, et, suivant le conseil de ce dernier, se mit à étudier les lois du mouvement des satellites de Jupiter. Il prit ces observations pour sujet de sa thèse lorsqu'il prit à Upsal le degré de maître ès arts (1741). Il consacra la plus grande partie de sa vie à rectifier la théorie des satellites en général, et à déterminer les équations de ceux de Jupiter. La découverte de ces équations empiriques constitue le titre légitime de sa gloire. Ses premières tables furent publiées dans les *Mémoires* de la Société royale d'Upsal (1741) et réimpr. dans la seconde édition de l'*Astronomie* de Lalande. Aucun de ses devanciers n'avait atteint une telle exactitude. En 1744 il fut élu correspondant de l'Académie de Paris, et en 1749 succéda à Elvius comme secrétaire perpétuel de l'Académie de Stockholm. Dans le but de déterminer avec exactitude la parallaxe de la lune, il convint avec La Caille de faire une observation simultanée sur les deux points opposés de l'hémisphère. Stockholm et le cap de Bonne-Espérance furent choisis à cet égard; un compte rendu en fut publié dans les *Mémoires* de l'Académie de Suède (1756). En 1759 il devint directeur de l'observatoire qui venait d'être fondé à Stockholm, et y vécut jusqu'à sa mort. Son dévouement à la science lui fit négliger ses affaires privées, de sorte qu'il tomba dans une situation critique, d'où ses amis s'empressèrent de le tirer; l'Académie se hâta aussi de lui venir en aide, et accorda une pension à ses enfants. Les tables concernant les éclipses des deuxième et troisième satellites de Jupiter, furent communiquées par lui à Maskelyne, qui les publia dans le *Nautical Almanac* pour 1771 et 1779.

Oratio in memoriam P. Wargentin; Upsal, 1787, in-4°. — Lalande, *Bibliogr. astron.* — Condorcet, *Éloges.*

WARNACHAIRE (*Warnacharius*), maire du palais, mort en 626. Ce leude puissant, dont le nom germanique était sans doute *Warn-Haar*, après s'être élevé à de hautes dignités pendant les discordes qui suivirent le règne de Clotaire Ier, se trouvait maire du palais en 612, sous Thierri II, roi de Bourgogne. Après la mort de ce dernier (613), Brunehaut crut pouvoir régner en Austrasie et en Bourgogne sous le nom de ses arrière-petits-fils. Établie à Worms, et se défiant de Warnachaire, elle lui donna une mission en Thuringe, et écrivit en même temps à un de ses fidèles, Alboin, de le saisir et de le tuer. Alboin déchira la lettre et en dispersa les lambeaux. Ils furent portés à Warnachaire, par son fils, qui les avait trouvés en jouant, et celui-ci, après en avoir eu connaissance, n'hésita plus à prendre le parti de la révolte et à seconder secrètement les projets de Clotaire II, roi de Soissons. Par ses menées les Thuringiens refusèrent les secours qu'il était venu demander, et il prépara dans l'armée de Brunehaut la défection qui décida la victoire en faveur de Clotaire à la bataille de Châlons, et qui fut suivie du supplice de Brunehaut elle-même (613). Les leudes d'Austrasie, assez forts

pour dicter des lois à Clotaire II, stipulèrent en faveur de Warnachaire que la mairie du palais de Bourgogne ne lui serait jamais retirée. Il jouit longtemps de cette haute fortune, et mourut après avoir contribué à la bonne administration qui signala les dernières années du règne de Clotaire. Frédégaire l'accuse cependant d'avoir accepté mille pièces d'or des Lombards pour leur faire obtenir la remise du tribut qu'ils payaient au roi des Francs. Sa dignité ne fut pas héréditaire dans sa famille. Son fils Gadin ayant épousé, malgré les canons et les édits, Berthe, veuve de son père, on l'obligea de la quitter, et il obéit. Berthe, irritée, l'accusa de conspirer contre la vie de Clotaire, qui le fit assassiner, à Tours.

Grégoire de Tours, Frédégaire.

WARREN HASTINGS. *Voy.* HASTINGS.

WARTON (*Joseph*), littérateur anglais, né en 1722, à Dunsford (Surrey), mort le 23 février 1800, à Winchester. Il était le fils aîné d'un professeur de poésie à Oxford. Après avoir achevé ses études dans cette université, il entra dans les ordres. En 1748, il obtint du duc de Bolton la cure de Winslade. Parmi ses camarades au collége de Winchester se trouvait le poëte Collins, dont il avait suivi l'exemple en envoyant des vers au *Gentleman's Magazine*. En 1746, il publia une ode intitulée *la Supertition*, insérée dans le *Museum* de Dodsley, et un volume de vers (*Odes and other poems*, in-8°), qui lui valut de nombreux encouragements. En 1751 il accepta l'invitation du duc de Bolton, qui l'avait engagé à se rendre avec lui dans le midi de la France, et à son retour il s'occupa d'une édition de Virgile avec un ample commentaire et accompagnée d'une nouvelle traduction en vers (Lond., 1748-53, 4 vol. in-8°); il s'était lui-même chargé des *Eglogues* et des *Géorgiques*, laissant à Christophe Pitt le soin d'interpréter *l'Énéide*. Cette version sans valeur était destinée à remplacer celle de Dryden; si mauvaise qu'elle soit, elle valut pourtant à Warton le diplôme de maître ès arts, que lui décerna l'université d'Oxford (1759). En 1754 il fut promu à la cure de Tunworth; l'année suivante il fut élu sous-directeur du collége de Winchester, et en 1756 son ami sir George Lyttelton le nomma un de ses chapelains. Ce fut à cette époque qu'il commença son *Essay on the writings and genius of Pope* (Lond., 1756-82, 1806, 2 vol. in-8°), le seul ouvrage de lui qu'on lise encore. Quoique l'auteur, loin de nier le génie de Pope, se bornât à soutenir que cet écrivain n'a pas abordé le genre le plus élevé, ses critiques offensèrent les admirateurs du poëte, et le livre, dont le second volume ne parut qu'en 1782, fut mal accueilli à son début. Plus tard on rendit justice à l'exactitude et à la nouveauté des aperçus de Warton, dont Johnson fut un des premiers à reconnaître le mérite. En 1766, il fut élu principal du collége de Winchester. En 1782, Lowth, évêque de Londres, le nomma à une des prébendes de Saint-Paul, et, grâce à lord Shannon, il obtint d'autres bénéfices. En 1793, il renonça à la direction du collége de Winchester, et profita de ses loisirs pour préparer une excellente édition annotée des œuvres de Pope (Lond., 1797, 9 vol. in-8°). Il commença ensuite la publication des ouvrages de Dryden, lorsque la mort l'interrompit au milieu de son travail. Warton était un homme du monde accompli, plein d'urbanité et d'obligeance; sa mémoire était très-ornée. Comme poëte il manque d'imagination et de force, mais il se distingue par la pureté, par l'élégance et par la simplicité. Critique éclairé et d'un goût sûr, il contribua à ramener la poésie à l'étude de la nature.

J. Wool, *Biogr. Memoirs of J. Warton*, avec un choix de ses écrits et de sa corresp.; Lond., 1806, in-4°. — Nichols, *Literary anecdotes*, t. IV. — Chalmers, *Diction.*

WARTON (*Thomas*), littérateur, frère du précédent, né en 1728, à Basingstoke, mort le 21 mai 1790, à Oxford. Après avoir fait de bonnes études sous la direction paternelle, il fut admis au collége de la Trinité (Oxford), et y devint maître ès arts et agrégé. Le reste de son existence s'écoula dans l'université, où il consacra aux belles-lettres les loisirs que lui laissèrent les soins du professorat. Ses premières compositions imprimées sont des pièces de vers insérées en 1745 dans le *Museum* de Dodsley; mais celui de ses écrits qui fixa l'attention publique fut son *Triumph of Isis* (1749), réponse à la satire politique que Mason venait de lancer contre l'université d'Oxford, sous le titre d'*Isis*. En 1754 parurent ses *Observations on the Faerie Queene of Spenser* (Lond., in-8°, et 1762, 1807, 2 vol. in-8°), qui contribuèrent à établir sa réputation comme critique et comme érudit. En 1757 il fut nommé professeur de poésie, et dans la série de leçons qu'il improvisa, il intercala ses traductions de l'*Anthologie grecque* insérées dans le recueil de ses poésies. Il obtint en 1768 la cure de Kiddington (comté d'Oxford), et en 1782 celle de Hill Farrance (Somerset); ce sont les seuls bénéfices ecclésiastiques dont on disposa en sa faveur. Sans doute il aurait pu aspirer à de plus grands honneurs, car le fils de lord North figurait parmi ses élèves; mais sa modestie et son caractère peu ambitieux l'empêchèrent de remplir le rôle de solliciteur. Il avait d'ailleurs peu de goût pour les études théologiques. En 1774, Warton publia *the History of english poetry* (Lond., 1774-81, 3 vol. in-4°), ouvrage inachevé, qui s'arrête au règne d'Élisabeth, et où l'auteur a répandu les trésors accumulés d'une érudition aussi profonde que variée. Il est à regretter que son savoir l'ait poussé à entrer dans des détails minutieux : ils nuisent à l'effet d'ensemble d'un livre qui renferme de précieux renseignements sur les origines de la littérature anglaise. Il n'est que juste toutefois d'ajouter que le bon goût et le sentiment poétique de Warton ont donné à ses pages un attrait

que ne saurait avoir une simple compilation. La meilleure édition est celle de R. Taylor (Lond., 1840, 3 vol. in-8°), qui comprend les notes ajoutées par Price à celle de 1824. Warton fut nommé poëte lauréat à la mort de Whitehead, en 1788; la même année, il remplaça W. Scott dans la chaire d'histoire à Oxford. Nous citerons encore de lui : *The Pleasures of melancholy*, poëme; Oxford, 1747, in-8°; — *Newmarket*, satire; ibid., 1751, in-8°; — *The Union, or Select scots and english poems;* Édimbourg, 1753, in-8° : quelques-uns de ces morceaux sont de sa composition; — *Inscriptionum romanarum metricarum delectus;* Oxford, 1758, in-4°; — *A Description of the city, college and cathedral of Winchester;* Londres, 1760, in-12; — *A Companion to the guide, or a Guide to the campanion, being a complete supplement to all accounts of Oxford;* Londres, s. d. (1760), in-12, et 1806, avec fig. : badinage ingénieux, qui eut du succès; —*Life and remains of Ralph Bathurst*; Londres, 1761, in-8°; —*The Oxford sausage;* Oxford, 1764, in-12 : recueil de facéties en vers, qui a eu quatre ou cinq éditions; — *Theocritus;* Oxford, 1770, 2 vol. in-4° : magnifique édit., précédée d'une dissertation savante sur la poésie bucolique chez les Grecs; — *Life of sir Th. Pope;* Londres, 1772, 1780, in-8°; — *History of Kiddington;* Oxford, 1781, 1782, 1815, in-8°; — *Milton's Juvenile or minor poems;* Londres, 1785, 1791, in-8°, avec des notes critiques. Il avait rassemblé lui-même celles de ses poésies qu'il jugeait dignes d'être préservées (*Poems;* Londres, 1777, in-8°), et ce recueil, très-favorablement accueilli, a été réimpr. en 1778, 1779, 1789, in-8°; en 1802, Londres, 2 vol. in-8°, avec l'*Inscriptionum delectus*, et en 1854, Édimbourg, in-8°. Les poésies descriptives et humouristiques de Warton, qui est loin de n'être qu'un froid versificateur, lui méritent une place, sinon à côté, du moins à la suite de Collins et de Gray. Pour l'harmonie du style et le charme des descriptions, on a pu comparer son *Ode to the first of April* à l'*Allegro* de Milton. Il faut feuilleter les œuvres de Prior ou de Swift, a dit un critique, pour trouver un morceau du même genre qui soit comparable au *Progress of Discontent*, et la ballade de Warton intitulée *the Crusade* est supérieure à toutes les tentatives qu'on avait faites avant lui pour imiter les chants nationaux des vieux ménestrels anglais.

Ritson, *Observations on Warton's History of english poetry;* Lond., 1782, in-4°. — Johnson, *English poets.* — R. Mant, notice des *Poetical works*, édit. 1802. — Gilfillan, *Notice*, même ouvrage, édit. 1854.)

WARTON. *Voy.* WHARTON.

WARWICK (*Richard* DE BEAUCHAMP, comte DE), surnommé *le Bon*, célèbre guerrier anglais, né le 28 janvier 1381, mort le 30 avril 1439, à Rouen. Issu de la maison de Beauchamp qui avait hérité en 1267 du comté de Warwick, il était fils de Thomas, onzième comte de ce nom, mort en 1401. Il se signala à la bataille de Shrewsbury, livrée contre les Gallois (1403), et dans l'incursion que la garnison de Calais fit dans le Boulonnais (1412). Très-aimé du jeune roi Henri V, il fut choisi pour être le chef de la brillante ambassade qui représenta la couronne et l'Église d'Angleterre au concile général de Constance (nov. 1414). Il prit part ensuite à la seconde invasion de la Normandie (1419), s'empara de La Roche-Guyon, et assista à la signature du traité de Troyes. Nommé alors gouverneur de Paris (mai 1420), il figura dans la plupart des combats que les Anglais eurent à livrer contre les partisans du dauphin. Henri V mourant le nomma à Vincennes tuteur de son fils, qui devait lui succéder sous le nom d'Henri VI. Cependant Warwick, retenu par la guerre qu'il fallait soutenir et par les fonctions de la régence, qu'il exerça de 1425 à 1428, en l'absence de Bedford, ne prit qu'à cette dernière date possession de cette charge importante : il l'occupa jusqu'en 1437. Cette époque fut celle des merveilleux succès de Jeanne Darc, et on doit regretter de compter Warwick parmi les plus acharnés persécuteurs de cette héroïne. Les revers des armées anglaises ayant forcé Henri VI à se réfugier à Rouen, et la Pucelle y ayant été conduite prisonnière après la trahison de Compiègne (24 mai 1430), Warwick s'associa à toutes les iniquités de la procédure entamée contre elle, et fut complice des ruses indignes par lesquelles on essaya d'entendre la confession de Jeanne au faux confesseur qu'on lui avait donné, et de cette substitution de vêtements qui la contraignit à s'habiller en homme. La mort de Jeanne ne rétablit pas cependant les affaires des Anglais, et Warwick lui-même échoua au siége de Louviers, dont il avait voulu s'emparer. Après avoir assisté au couronnement d'Henri VI à Saint-Denis (déc. 1431), il retourna avec ce prince en Angleterre, et y resta jusqu'en 1437, époque à laquelle il fut choisi pour remplacer le duc d'York dans la régence des quelques provinces françaises qui restaient encore aux Anglais. En vain réussit-il par ses efforts à secourir le Crotoy, à surprendre Pontoise, et à retarder pour un moment la ruine complète de la domination anglaise en France (1438), les revers allaient bientôt contraindre Henri VI à traiter avec Charles VII. Mais la mort empêcha Warwick d'assister à ce spectacle.

De son mariage avec Isabelle, fille du comte de Glocester, il laissa *Henri*, comte de Warwick, lequel après avoir été comblé d'honneurs extraordinaires par Henri VI, qui le créa premier comte d'Angleterre et duc de Warwick en avril 1444, et le couronna lui-même roi des îles de Wight, Jersey et Guernesey en 1445, mourut sans postérité mâle, le 11 juin de la même année; et *Anne*, qui, par son mariage avec Richard Nevil, qui suit, transporta dans cette maison le titre de comte de Warwick.

Monstrelet, *Chroniques*. — Wawrin, *Anciennes chroniques d'Angleterre*. — De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. — Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*. — Goodwin, *Hist. of the reign of Henri V*, 1604. — Tytler, *Memoirs of the life of Henri V*, 1838. — Collins, *Peerage of England*.

WARWICK (*Richard* NEVIL, comte DE), surnommé *le Faiseur de rois*, né vers 1420, tué le 14 avril 1471, à la bataille de Barnet. Il appartenait à la puissante famille des Nevil, et était fils aîné de Richard, comte de Salisbury, et petit-fils de Ralph, comte de Westmoreland. Suivant l'exemple de son père et aussi de ses oncles, William, Edward et Georges Nevil, il épousa une riche héritière, Anne, fille de Richard Beauchamp (*voy.* ci-dessus) et fut à cette occasion créé comte de Warwick. Mais ce qui le destinait en quelque sorte à jouer le rôle principal dans la lutte engagée entre les maisons d'York et de Lancastre, c'était l'alliance qui, par le mariage de sa tante Cecily Nevil avec Richard, duc d'York, et descendant du duc de Clarence, second fils d'Édouard III (1), unissait les Nevil à la famille royale, et rendait le nouveau comte de Warwick cousin germain de ce fils aîné du duc d'York qui parvint au trône sous le nom d'Édouard IV. Aussi bien doué par la nature que par la naissance, Warwick joignait encore à cette parenté illustre et nombreuse, où figuraient aussi les Talbot, des qualités personnelles qui faisaient de lui l'homme le plus remarquable de son temps. Le courage, la résolution, un air de grandeur et d'affabilité relevaient encore en lui l'éclat de la puissance et de la richesse. Il s'était déjà signalé en 1448 dans l'incursion que le comte de Northumberland fit sur les frontières de l'Écosse, lorsque la faiblesse d'Henri VI, les rivalités du cardinal de Winchester et du duc de Glocester, l'impopularité de la reine Marguerite d'Anjou, et enfin la perte de la Normandie et de la Guienne firent éclater la guerre entre le roi et le duc d'York, soutenu par le peuple. Ce dernier ayant pris les armes en 1455, il fut rejoint par le comte de Salisbury et par son fils Warwick, qui à la tête d'une troupe de Gallois contribua beaucoup par son impétueuse valeur au gain de la bataille de Saint-Albans, où Henri VI fut fait prisonnier (22 mai). Le gouvernement de Calais et le commandement de la flotte furent la récompense que Warwick reçut du duc d'York, devenu protecteur du royaume, tandis que son père était nommé chancelier par le parlement lui-même. Lors de la nouvelle révolte du duc d'York (1459), il se joignit à son père, qui venait de gagner la bataille de Blore-Heath. Mais la journée de Ludlow ayant ramené la victoire du côté des troupes royales, les Nevils cherchèrent un refuge sur le continent, et Warwick rentra avec le fils du duc d'York dans son gouvernement de Calais, « place dont la possession, dit Commines, mettait alors plus de force qu'aucune autre dans les mains d'un prince chrétien ». Ce ne fut pas toutefois sans lutte. Remplacé dans son gouvernement par le duc de Somerset, il accueillit celui-ci à coups de canon, et l'obligea à la retraite. Bientôt le duc d'York reparut tout à coup sur les côtes d'Angleterre, et Warwick débarqua de nouveau dans le Kent, amenant avec lui d'importants secours. Marchant aussitôt sur Londres, que le roi venait d'abandonner, il fit dans cette ville, aux acclamations du peuple, une entrée triomphale. Peu de jours après les forces réunies du parti d'York rencontrèrent, à Northampton, l'armée royale, la battirent et firent le roi prisonnier (10 juill. 1460). Malheureusement, pendant que Warwick se voyait préposé avec le duc de Norfolk à la garde du roi, le duc d'York était battu et tué à Wakefield-Green, défaite qui fut suivie du supplice d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesques figurait le comte de Salisbury (30 déc.). Warwick lui-même ne fut pas plus heureux à Bernard-Heath, où la reine Marguerite remporta la victoire et reprit la personne de Henri VI; mais, prenant les devants sur l'armée victorieuse, il entra dans Londres, et par une résolution hardie fit proclamer roi par l'armée et le peuple assemblés le jeune duc d'York, sous le nom d'Édouard IV. Rappelant l'acte du testament de 1460, il demanda à cette assemblée si les conditions n'en avaient pas été violées? « Oui, oui, s'écria-t-on en tumulte. — Voulez-vous avoir encore pour roi Henri de Lancastre? — Non, non, répondit le peuple. — Ne choisissez-vous pas pour roi Édouard d'York? » L'acclamation fut unanime (4 mars 1461). A la bataille de Towton, qui eut lieu le 22 mars, et qui affermit la couronne sur la tête du nouveau roi, Warwick commandait le principal corps d'armée. Dans cette action, où plus de soixante mille hommes en vinrent aux mains, et qui dura deux jours, il montra, comme d'ordinaire, la plus grande ténacité; au commencement de la lutte, il avait tué, d'après le récit de Monstrelet, son cheval d'un coup de pistolet, comme pour s'interdire à lui-même tout espoir de salut dans la retraite. La fuite de Marguerite en France, le couronnement d'Édouard IV à Londres, et la troisième captivité d'Henri VI furent les résultats de cette victoire. Les charges et les honneurs ne manquèrent pas à Warwick, qui, par lui ou les siens, semblait gouverner le royaume : il ajouta alors à son titre de gouverneur de Calais ceux de grand chambellan, de lieutenant d'Irlande et de gardien des marches de l'ouest (1), tandis que son frère, lord Montagu, recevait le titre de comte de Northumberland et les vastes domaines confisqués sur les Percy, et son plus jeune frère, Georges, l'archevêché d'York avec la charge de grand chancelier. Le

(1) La maison de Lancastre descendait seulement du troisième fils d'Édouard III, Jean de Gand ; de là la revendication du trône par la maison d'York contre celle de Lancastre.

(1) Commines évalue à 80,000 couronnes par an le produit de ses emplois, sans compter les immenses revenus de ses propriétés.

mariage d'Édouard IV avec Élisabeth Grey, veuve d'un simple chevalier lancastrien (1464), alors que Warwick négociait, dit-on, l'union de ce prince avec Bonne de Savoie, nièce de Louis XI, et surtout la fortune rapide des parents de la nouvelle reine, commencèrent à détacher les Nevils de la cause dont ils venaient d'assurer le triomphe. Peut-être aussi Édouard IV, prince astucieux, supportait-il impatiemment l'espèce de tutelle dans laquelle le maintenait ce trop puissant sujet. Soit conviction politique, soit influence moins avouable d'une riche pension que lui payait le roi de France, Warwick s'opposa à un projet de mariage entre la sœur du roi, Marguerite d'York, et le comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, qui aurait eu cependant l'avantage de détacher celui-ci de l'alliance avec les Lancastre. Sous prétexte de négocier un traité de commerce, il se rendit même, en 1467, à Rouen, auprès de Louis XI, fut reçu par lui avec les honneurs extraordinaires et traité en public à l'égal d'un souverain. Peut-être le bruit des relations cachées qu'il entretenait avec ce prince parvint-il jusqu'à Édouard, et motiva-t-il une sorte de disgrâce, qui, rendue déjà sensible par la reprise des sceaux à Georges Nevil (1467), devint encore plus manifeste après le mariage de Marguerite avec le comte de Charolais, devenu duc de Bourgogne (1468). C'est alors que Warwick, cherchant à se créer un appui contre le roi lui-même, donna sa fille au duc de Clarence, frère d'Édouard IV (juin 1468), alliance conclue contre le gré du roi et malgré sa défense. Presque aussitôt une insurrection éclata dans le comté d'York, et on y vit figurer deux membres de la famille Nevil qui gagnèrent la victoire d'Edgecote, où fut pris lord Rivers, père de la reine (20 juillet). Warwick accourut auprès du roi à Olney pour se justifier; mais le voyant mal accompagné, il s'assura de sa personne, et fit son entrée à Londres ayant à ses côtés deux monarques captifs, Henri VI et Édouard IV. Toutefois, il n'avait pas encore embrassé la cause de la rose Rouge, et même, tout en laissant à Middleham Édouard sous la garde de son frère l'archevêque d'York, il alla étouffer une insurrection lancastrienne qui avait éclaté dans les marches d'Écosse. Ces nouveaux services furent suivis d'un intervalle de paix, pendant lequel le roi prodigua aux Nevils les honneurs et les dignités.

Peu de temps après, Édouard IV s'étant soustrait à la surveillance dans laquelle on le tenait, il est probable que Warwick, redoutant le ressentiment de ce prince, devint l'instigateur de la révolte qui éclata en mars 1470 dans le comté de Lincoln. Mais les rebelles ayant été dispersés, Warwick et le duc de Clarence, qui se disposaient à se joindre à eux et que certains aveux avaient compromis, s'enfuirent vers le nord, d'où, poursuivis par le roi, ils furent bientôt obligés de redescendre vers Exeter et de s'embarquer pour Calais. Warwick comptait y être reçu comme dans ses propres domaines; mais, trahi par un Gascon nommé Vauclerc, qu'il avait choisi pour lieutenant gouverneur, et qui tourna cependant contre lui les canons de la place, il fit voile pour Harfleur, et y fut reçu avec de grands honneurs par l'amiral de France. Louis XI, en haine du duc de Bourgogne, allié d'Édouard IV, embrassa ardemment la querelle du fugitif, et grâce à sa médiation une réconciliation, qui paraissait impossible eut lieu entre le comte et la maison de Lancastre. S'étant en effet rencontré à Amboise avec Marguerite d'Anjou, il conclut avec elle un traité portant que le jeune prince, fils d'Henri VI, épouserait Anne Nevil, fille de Warwick, qu'ils joindraient leurs forces pour rétablir Henri sur le trône, et qu'à défaut de descendants de ce prince le duc de Clarence hériterait de la couronne. Aidé des secours d'hommes et d'argent que lui fournit Louis XI, Warwick saisit le moment où une tempête avait dispersé la flotte que le duc de Bourgogne avait envoyée dans la Manche pour s'opposer à son passage, et débarqua à Dartmouth avec le duc de Clarence, les comtes d'Oxford et de Pembroke, et un petit corps de troupes (13 sept. 1470). Le roi Édouard avait été adroitement attiré dans le nord par une révolte excitée par lord Fitz-Hugh, beau-frère de Warwick. En moins de onze jours ce dernier entra dans Londres aux acclamations du peuple, et conduisit à Saint-Paul triomphalement, et couronne en tête le pauvre roi Henri VI, tiré de la Tour (13 oct.), tandis qu'Édouard IV gagnait à grand'peine les côtes de la Hollande. Les Nevils rentrèrent dans tous leurs honneurs, et même les accrurent encore. Warwick reprit l'exercice de ses charges de grand chambellan et de gouverneur de Calais, auxquelles on ajouta celle de grand amiral et le titre de protecteur, qu'il partagea avec son gendre, le duc de Clarence. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée, bien qu'il n'eût été marqué, à la louange des vainqueurs, par aucun supplice. Le 14 mars 1471 Édouard débarqua dans le comté d'York, et, par une singulière mollesse, Montagu ne s'opposa pas à ses progrès. Warwick, laissant derrière lui Londres sous la garde de son frère l'archevêque, s'avança à la rencontre du roi et l'attendit à Coventry; mais, sans s'arrêter à combattre ce terrible adversaire, Édouard se présenta en toute hâte devant Londres, dont la trahison, ou plutôt peut-être l'affection de l'archevêque d'York pour son ancien parti lui ouvrit les portes (11 avril). Peu de jours après il allait à la rencontre de l'armée de Warwick, qui, sans attendre les secours que Marguerite d'Anjou lui amenait de France, lui livra bataille dans la plaine de Barnet. La victoire était encore indécise lorsque, le désordre s'étant introduit parmi ses soldats, il fut entraîné dans la déroute et tué au plus fort de l'action

(14 avril 1471). Avec lui s'évanouit la grandeur de la maison de Nevil. « Son activité désordonnée, dit Mac-Intosh, son besoin d'agitation, ont été exprimés par le surnom de *Faiseur de rois*, que le peuple lui donna, et qui indique plus d'ardeur pour la vaine possession du pouvoir que pour la poursuite d'un noble but, et un empressement presque égal à élever un roi sur le trône et à l'en précipiter selon les caprices du moment. »

De son mariage avec Anne de Beauchamp, qui lui survécut, Warwick avait eu deux filles, *Isabelle*, morte en 1477, femme du duc de Clarence, dont elle eut un fils, Édouard, qui suit; une fille, mère du célèbre cardinal Pole; et *Anne*, qui fut le gage d'alliance entre son père et la maison de Lancastre, en épousant Édouard, prince de Galles, fils d'Henri VI, puis le duc de Glocester, roi lui-même sous le nom de Richard III. Eng. Asse.

Dugdale, *English baronage*. — Comines, *Mémoires*. — Walsingham, *Acta regis Henrici VI*. — Mathieu d'Escouchy, *Chronique*. — Lingard, Hume. *Hist. d'Angleterre*. — Habington, *Hist. of king Edward IV*.

WARWICK (*Édouard* d'York, comte de), petit-fils du précédent, né vers 1475, décapité en décembre 1499, à Londres. Il était fils du duc de Clarence, frère d'Édouard IV, et d'Isabelle, fille aînée du grand comte de Warwick. Resté orphelin après la mort de sa mère, arrivée le 22 janvier 1477, non sans soupçon de poison, et la fin tragique de son père (18 févr. 1478), il fut élevé avec soin par Édouard IV, et mis en possession d'une partie des biens de son aïeul ainsi que du titre de comte de Warwick. Mais Richard III se garda bien de laisser en liberté un prétendant dont les droits à la couronne étaient supérieurs aux siens (1). Toutefois quand la mort l'eut privé de son fils unique (avril 1484), il alla jusqu'à lui conférer les honneurs d'héritier présomptif; mais ensuite, on ne sait sur quel soupçon, il le fit conduire à Sheriff-Hutton, château éloigné du Yorkshire. Le malheureux prince vit sa situation s'aggraver encore par l'avénement au trône d'Henri VII, descendant des Lancastre et par sa mère seulement, et fut transféré dans la Tour, lieu de plus grande sûreté. Pendant sa longue captivité, les nombreux partisans de la maison d'York, dont il était le seul représentant mâle, firent plus d'une tentative pour lui rendre la liberté et la couronne. Le premier complot de ce genre fut celui de Richard Simons, prêtre d'Oxford, qui, au commencement de 1587, se présenta aux Irlandais accompagné d'un jeune enfant, fils de Thomas Simnel, qu'il voulut faire passer pour le comte de Warwick, dont il racontait la mort dans sa prison. Il est probable que le projet était de placer, en cas de réussite, le véritable Warwick sur le trône, mais d'éviter de compromettre sa vie en le remplaçant pendant la lutte par un Warwick supposé. Le premier soin d'Henri VII fut en effet de tirer le véritable Warwick de sa prison, et de le faire voir au peuple à Saint-Paul et au palais de Shene. Cette vue enleva tout crédit aux imposteurs d'Irlande, qui furent vaincus peu après à Stocke (16 juin). Vers la fin de 1498 un projet d'enlèvement échoua, par l'ignorance des conspirateurs, qui se trompèrent sur le lieu précis où était enfermé Warwick. En 1499, un nouveau complot fut concerté avec le roi de France, qui cherchait à détourner Henri VII de renouveler la guerre, et qui offrit de l'argent et des troupes aux Yorkistes. Ces projets n'aboutirent pas, mais ils furent repris avec une nouvelle énergie après la défaite de Perkin Warbeck, qui avait voulu se faire passer pour le second fils d'Édouard IV. Un autre imposteur, Ralph Wulford, aidé par un moine augustin, fut pris et mis à mort (mars 1499). Pendant ce temps Warwick se liait d'amitié avec Warbeck, devenu son compagnon de captivité dans la Tour. Soit qu'on le leur suggérât ou qu'ils ne prissent conseil que d'eux-mêmes, ils formèrent un plan d'évasion (2 août). Quatre des gardiens, gagnés par eux, promirent d'assassiner le gouverneur et de conduire les captifs dans une place où le comte de Warwick ferait proclamer roi Warbeck, à l'origine duquel il avait ajouté foi. Mais le complot fut découvert, et sans doute tout avait été prévu pour qu'il en fût ainsi. Avant l'exécution de Warbeck, l'infortuné Warwick fut cité à la barre de la chambre des lords, et déclaré coupable sur ses propres aveux (28 nov.). Peu de jours après Henri signa l'ordre d'exécution du dernier descendant légitime des Plantagenets.

Buck, *Hist. of the life of Richard III*. — Beale, *Richard III and his times*; Londres, 1844. — Fleetwood, *Elenchus annalium*, 1597. — Bacon, *Hist. regni Henrici VII*.

WASA. *Voy.* Gustave.

WASHINGTON (*Georges*), un des principaux fondateurs de l'indépendance des États-Unis d'Amérique et leur premier président, né dans la Virginie, le 22 février 1732, mort à Mont-Vernon (même État), le 14 décembre 1799. Il appartenait à une ancienne famille, dont on suit la trace presque jusqu'au temps de l'invasion des Normands en Angleterre. Un certain Guillaume de Hertburn, descendant d'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, échangea vers 1180 son domaine de Hertburn dans l'évêché de Durham, contre le domaine de Wessyngton ou Wassengtone dans le même diocèse. Les seigneurs de Wessyngton se distinguèrent dans les interminables guerres de frontières entre les Anglais et les Écossais. La branche principale, celle qui occupait le manoir, s'éteignit vers la fin du quatorzième siècle, et le domaine passa aux Blaykestones; mais des branches collatérales continuèrent honorablement le nom, qui, par la suppression du *de* et de légers changements

(1) Ce roi n'était que le troisième fils de Richard, duc d'York; le duc de Clarence était le second.

d'orthographe devint, Wassinghton, Wasshington et enfin Washington. Celle à laquelle se rattache directement le libérateur américain eut pour chef *Laurent Washington*, qui reçut en 1538 du roi Henri VIII le manoir de Sulgrave. Les descendants de Laurent se montrèrent fidèles à la cause royale dans les guerres civiles du dix-septième siècle, et après le triomphe du parlement ses deux arrière-petits-fils, *John* et *André*, trouvant peu sûr de vivre sous la république, émigrèrent dans la colonie de Virginie, refuge favori des royalistes. Les deux frères arrivèrent en Virginie en 1657, et achetèrent des terres dans le comté de Westmoreland, entre le Potomac et le Rappahanock. John établit sa résidence sur le Bridges-Creek, près du Potomac. Il acquit de l'influence comme riche planteur, devint membre de la chambre des bourgeois et colonel de la milice locale. Son petit-fils *Augustin*, père de Georges, fut deux fois marié : de son premier mariage il eut quatre enfants, dont deux, *Laurent* et *Augustin*, lui survécurent; de son second mariage, avec Mary, fille du colonel Ball, il eut quatre fils et deux filles. Georges fut l'aîné des enfants du second lit. Il naquit dans la résidence de sa famille sur le Bridges-Creek; mais son père ne tarda pas à se transporter à quelques lieues de là, sur le Rappahanock. Ce fut dans cette rustique demeure que Washington reçut sa première éducation, plus propre à fortifier encore sa constitution, saine et vigoureuse, qu'à orner son esprit, mais empreinte de la gravité morale et religieuse de la race anglaise de ce temps. Son père mourut le 12 avril 1743, laissant de vastes propriétés. Laurent eut le domaine de Potomac, Augustin la propriété de Bridges-Creek; les enfants du second lit furent également bien pourvus : Georges dut avoir pour sa part la maison et les terres du Rappahanock. Il trouva un appui et un modèle dans son frère Laurent, brillant officier de vingt-cinq ans, qui avait déjà fait campagne avec l'amiral Vernon. Ce dernier épousa Anne Fairfax, en juillet 1743, et s'établit aux bords du Potomac, dans la résidence à laquelle il donna, en souvenir de son chef, le nom de *Mount-Vernon*. L'alliance avec les Fairfax ne fut pas sans influence sur l'avenir de Georges, qui en ce moment complétait près d'un maître d'école de Bridges-Creek son instruction élémentaire. Il n'apprit ni les langues classiques ni de langue vivante autre que la langue nationale. On ne songeait pas à faire de lui autre chose qu'un bon planteur, capable de bien gérer sa propriété. Lui-même ne montrait pas la moindre tendance vers la rhétorique et les belles-lettres. On conserve encore dans les archives de Mount-Vernon ses cahiers d'écolier; ce sont des modèles de netteté et d'exactitude, mais il n'y faut chercher aucun élan d'imagination. Cet écolier de douze ans copie tout un formulaire d'actes légaux et commerciaux : lettres de change, billets à ordre, effets, obligations. Le calcul et la tenue des livres sont ses études de prédilection. Le feu de la jeunesse ne se manifeste que dans les exercices athlétiques, où il excelle. Courir, sauter, lutter, soulever et lancer des poids, sont ses jeux favoris; dès l'enfance il est un cavalier accompli, et peut monter et diriger le cheval le plus fougueux. Ainsi se préparait, à la manière des anciens, le héros de l'indépendance américaine.

Chez son frère Laurent il fit la connaissance du beau-père de celui-ci, William Fairfax, qui habitait Belvoir, au-dessous de Mount-Vernon. Dans ses papiers, tenus avec un ordre parfait, on a découvert les traces d'une passion amoureuse qui l'aurait pris vers l'âge de quinze ans, et dont l'objet est resté inconnu. Le roman tient si peu de place dans la vie de Washington qu'on trouve piquant de relever cet incident et de dire qu'il lui inspira des vers où il gémit sur « son pauvre cœur, blessé par le dard de Cupidon » et « saignant pour une qui n'a nulle pitié de ses chagrins et de ses maux ». On est heureux de voir dans les mêmes manuscrits que cette terrible passion ne l'empêchait pas de calculer à son ordinaire et de s'exercer à l'arpentage, science des plus importantes dans ces immenses étendues, où les propriétés n'étaient encore que vaguement limitées.

A Belvoir il fit aussi la connaissance de lord Thomas Fairfax, cousin de William, personnage original, de rang et d'éducation distingués, qui, à la suite d'une déception amoureuse, avait quitté le grand monde de Londres pour les régions à demi désertes de la Virginie, où il possédait le vaste territoire compris entre le Rappahanock et le Potomac jusqu'aux monts Alleghanies. Lord Fairfax se prit d'amitié pour ce grand et robuste jeune homme de seize ans, cavalier si intrépide et calculateur si exact, ardent et grave, donnant déjà l'idée d'une probité à toute épreuve. Il fit de lui son compagnon dans ses chasses au renard, et le chargea d'aller lever le plan d'une partie encore inexplorée de ses domaines, celle qui était située au delà des montagnes Bleues. Au mois de mars 1748 Georges Washington se mit en route, et pénétra dans la vallée traversée par la rivière que les indigènes appelaient Shenandoah (la fille des étoiles). Pendant cinq semaines il parcourut cette région, d'une magnifique fertilité, que sillonnaient de loin en loin des Indiens et des émigrants allemands. A son retour, lord Fairfax, enchanté de son rapport, alla s'établir au delà des montagnes Bleues, et ce fut sans doute à la recommandation de ce lord que Washington reçut le titre d'arpenteur public. Il remplit ces fonctions pendant trois ans. Elles lui permirent d'étudier parfaitement le pays, de reconnaître les terrains les plus propres à la culture, ceux dont l'acquisition serait la plus avantageuse. Un biographe américain a remarqué que beaucoup des plus belles parties de la vallée de la Shenandoah sont encore la propriété de

membres de la famille de Washington. Ses courses le ramenaient souvent à la résidence de lord Fairfax. Cette société lui fut très-profitable; les entretiens du noble lord lui firent connaître l'Angleterre du passé et du présent. Ainsi son esprit se développait en même temps que son corps s'endurcissait à la fatigue.

Tandis que Georges Washington parcourait en arpenteur les deux versants des montagnes Bleues, plusieurs de ses compatriotes, entre autres son frère Laurent, songeaient à étendre la colonisation anglaise au delà des Alleghanies jusqu'à l'Ohio, et formaient une compagnie dans ce but. Les Français, de leur côté, réclamaient la vallée de l'Ohio, et le gouverneur du Canada y envoya en 1749 quelques centaines de soldats pour y gêner les progrès des pionniers anglais. Les deux nations, en paix, en Europe, étaient sur le point d'en venir aux mains dans les déserts du Nouveau Monde.

En prévision des hostilités prochaines, la Virginie fut divisée en districts militaires, dont chacun avait à sa tête un adjudant général, avec rang de major, une paye de 150 l. s., et la mission de veiller à l'organisation de la milice. Sur la recommandation de Laurent, Georges, quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, reçut une de ces places (1751); il se prépara aussitôt à la bien remplir. L'adjudant Muse, compagnon de son frère dans une expédition contre Carthagène, lui donna des leçons d'art militaire. Un autre compagnon de Laurent, un Hollandais de naissance, Jacob van Braam, lui apprit l'escrime. Les maîtres étaient plus que médiocres, mais l'élève, méthodique, assidu, travailleur, suppléait par l'exercice actif à l'imperfection de l'enseignement. Ses études militaires furent interrompues par une maladie de son frère, qu'il accompagna aux Barbades dans l'hiver de 1751-52, et qui revint mourir phthisique à Mount-Vernon, le 26 juillet 1752. Laurent laissait sa femme et une fille pour héritières de ses vastes propriétés. Dans le cas où la fille mourrait sans postérité, Mount-Vernon et d'autres terres devaient revenir à Georges, qui était nommé un des exécuteurs testamentaires, et qui malgré sa jeunesse eut bientôt toute la gérance des affaires du défunt.

Sur ces entrefaites la situation s'était aggravée au delà des Alleghanies. Les Français et les Anglais se disputaient l'alliance des tribus indiennes, et les premiers, qui réussissaient mieux à l'obtenir, faisaient de plus dans les vallées de l'Ohio et de ses affluents des progrès inquiétants pour les provinces de Virginie, Maryland et Pennsylvanie. Dinwiddie, gouverneur de la Virginie, résolut d'envoyer dans ces sauvages régions un homme de confiance pour s'assurer des dispositions des Indiens et examiner les établissements des Français. Cette mission exigeait autant de force physique que de vigueur morale, autant de sagacité que de courage. Nul n'y parut plus propre que Washington. Il partit à la fin d'octobre 1753; Jacob van Braam, qui savait quelques mots de français, l'accompagna comme interprète. Avec van Braam, un intrépide pionnier nommé Gist et quelques hommes habitués à trafiquer dans ces forêts, il descendit la vallée de la Monongahela jusqu'au confluent de cette rivière avec l'Alleghany. Les deux cours d'eau en se réunissant forment l'Ohio; leur point de jonction parut à Washington éminemment favorable pour la construction d'un fort. Après diverses négociations avec les Indiens, il atteignit le poste français de Venango, et quelques jours plus tard (7 déc. 1753) un établissement plus important, à quelques milles du lac Erié. La lettre qu'il apportait de la part de Dinwiddie fut lue, et on lui remit une réponse pour le gouverneur. Cet échange de notes ne pouvait aboutir à rien. Washington savait que les Anglais n'obtiendraient les régions de l'Ohio que par les armes, et il venait de voir sur quels points ils devaient diriger leurs efforts. Il avait hâte de faire son rapport à Dinwiddie. Aussi au retour, ennuyé des lenteurs d'une marche en troupe, il prit les devants à pied à travers bois avec Gist, échappa non sans peine au scalp des Indiens, et arriva au bord de l'Alleghany, trop imparfaitement gelé pour qu'on le passât sur la glace. Un traîneau que les deux voyageurs se construisirent fut brisé par les glaçons vers le milieu de la rivière; ils se réfugièrent dans un îlot, et y passèrent toute une longue nuit de la fin de décembre. Gist eut les pieds et les mains gelés. Heureusement le froid de la nuit acheva de faire prendre la glace. Washington et son compagnon purent atteindre le bord opposé, et le soir ils arrivèrent à un établissement anglais sur la Monongahela. Le 16 janvier 1754 il était de retour à Williamsburg, capitale de la Virginie, et remettait à Dinwiddie la réponse de l'officier français.

Cette mission, si audacieusement accomplie, lui fit le plus grand honneur. Sur son rapport Dinwiddie prit quelques mesures de précaution. Un certain capitaine Trent fut envoyé sur l'Ohio avec une compagnie de cent hommes. Washington fut autorisé à lever le même nombre d'hommes avec la même destination. Un peu plus tard le gouverneur porta à six le nombre des compagnies, et en offrit le commandement à Washington, qui le déclina, se contentant de commander en second, avec le titre de lieutenant-colonel. Il trouva bien des soldats en leur promettant des terres aux bords de l'Ohio; il fut plus difficile de trouver des officiers. Van Braam lui servit de lieutenant. Avec ses recrues, il se mit en route le 2 avril; mais, longtemps avant d'avoir atteint le fleuve, il apprit que les Français avaient occupé l'établissement militaire des Anglais sur l'Ohio et chassé la compagnie de Trent. Il se trouvait avec cent soixante hommes dans une région montagneuse couverte de bois et de marécages, exposé à ren-

contrer un ennemi supérieur en nombre; cependant il continua sa marche avec toutes les précautions d'un chasseur qui est sur la trace d'un gibier dangereux. Le 23 mai, près de la rivière Youghiogeny, il apprit que les Français rôdaient aux environs, au nombre de huit cents, disait-on. Il s'établit alors dans une clairière appelée les Grandes Prairies (*Great Meadows*), et s'y retrancha. Le 25 Gist arriva, et lui apporta des renseignements plus positifs sur la force des Français; ils n'étaient guère qu'une trentaine. Washington résolut aussitôt de tomber sur eux à l'improviste, de les détruire ou de les prendre. Il partit dans la soirée du 25, arriva au point du jour dans un campement d'Indiens auxiliaires, et, guidé par eux, surprit la petite troupe française. La fusillade s'engagea de part et d'autre, mais cette lutte inégale ne se prolongea que quelques minutes. Dix Français avec le chef du détachement Jumonville, jeune officier de mérite, furent tués, vingt-et-un furent faits prisonniers; un seul s'échappa pour porter au fort de l'Ohio la nouvelle de cette rencontré. Les Anglais n'eurent qu'un homme tué et trois blessés. Les prisonniers essayèrent de s'abriter sous le titre d'ambassadeurs, prétendant qu'ils venaient sommer les Anglais de quitter le territoire appartenant à la couronne de France. Les instructions trouvées sur Jumonville ne justifièrent pas tout à fait cette prétention, et montrèrent qu'il s'agissait réellement d'une reconnaissance. Le procédé expéditif de Washington n'en était pas moins en dehors des lois de la guerre ordinaire; mais on était dans les bois, où quelques centaines d'Européens, accompagnés d'Indiens auxiliaires, rôdaient à la piste les uns des autres; la moindre hésitation pouvait être fatale, et le vaincu courait grand risque d'être scalpé. Washington ne se fit aucun scrupule de devancer l'ennemi : il venait de tirer les premiers coups de fusil d'une guerre qui s'étendit aux deux mondes, anéantit la puissance française en Amérique, et par une conséquence plus lointaine amena l'émancipation des colonies anglaises. Washington envoya ses prisonniers à Dinwiddie en lui demandant des renforts. Il s'attendait à être attaqué dans sa position des Grandes Prairies par les Français, qui avaient construit un fort, le fort Duquesne, au confluent de l'Alleghany et de la Monongahela, précisément à l'endroit que Washington avait désigné comme éminemment propre à un établissement militaire, là où s'élève aujourd'hui la riche ville de Pittsburg.

Il reçut des renforts qui portèrent son régiment à plus de trois cents hommes; et comme son colonel était mort dans l'intervalle, il en eut le commandement. Il n'eut d'abord à lutter que contre la famine. Les provisions étaient si rares aux Grandes Prairies que les Virginiens donnèrent à ce camp retranché le nom de fort Nécessité. Cinq cents Français, partis du fort Duquesne et commandés par le capitaine de Villiers, beau-frère de Jumonville, vinrent les y attaquer le 3 juillet. Après une résistance assez vive, qui coûta une vingtaine de morts aux assiégés et un peu plus aux assaillants, Washington capitula. Il devait rentrer librement avec ses troupes en Virginie, s'engageant à ne pas pas servir d'un an contre les Français et à rendre la liberté aux prisonniers faits dans la rencontre avec Jumonville. Un passage de cette capitulation causa aux autorités supérieures un singulier étonnement. La mort de Jumonville y était qualifiée d'assassinat. Il est impossible que Washington eût apposé sa signature à cet acte s'il eût compris le sens du terme qu'il contenait; mais il ne savait pas le français, et van Braam, qui lui servit d'interprète, l'entendait et le parlait fort mal. On suppose qu'il traduisit *assassinat* par *death* (mort), ce que Washington ne devait pas faire difficulté de signer. La capitulation fut honteusement violée par le gouverneur Dinwiddie, qui garda les prisonniers français; Washington en éprouva du chagrin, et comme en même temps on supprima dans la milice virginienne les grades au-dessus de capitaine, il ne voulut pas accepter cette diminution d'emploi. On lui offrait bien de garder le titre de colonel, mais il refusa dédaigneusement de retenir un titre honorifique, et donna sa démission (nov. 1754); il se retira à Mount-Vernon, où il s'occupa de l'exploitation des vastes propriétés de sa famille, avec l'activité régulière qui était dans ses habitudes.

Malgré l'échec des Grandes Prairies, Washington avait donné à ses compatriotes une haute idée de ses qualités. Le général Braddock, envoyé d'Angleterre avec des troupes pour agir contre les Français, désira l'avoir dans son état-major. Washington accepta une proposition qui lui permettait de voir la guerre faite à l'européenne. Il suivit Braddock comme aide de camp, obtint son estime, sans lui faire agréer ses conseils, essaya vainement d'activer la marche du méthodique général et de le mettre en garde contre les embûches des sauvages, et assista au désastre complet que les Anglais éprouvèrent sur la Monongahela, près du fort Duquesne, le 9 juillet 1755. Dans cette terrible journée, où les balles d'ennemis presque invisibles sous le couvert des bois jetèrent par terre, morts ou blessés, soixante-douze officiers sur quatre-vingt-six, Washington montra une calme et infatigable intrépidité, et échappa sans blessures; dans la retraite précipitée qui suivit il prodigua les soins à Braddock, mortellement blessé. Ce général expira le 13 juillet, dans ces mêmes Grandes Prairies, théâtre de l'échec de l'année précédente. On dit qu'en mourant il exprima le regret de n'avoir pas suivi les conseils de Washington, et qu'il lui légua comme souvenirs son cheval favori et son fidèle serviteur Bishop. En arrivant au fort Cumberland, qui protégeait la frontière,

Washington écrivit à son frère John-Augustin : « Nous avons été très-scandaleusement battus par une insignifiante poignée d'hommes. » En effet, trois mille hommes de bonnes troupes anglaises furent mis en pleine déroute par un détachement de soixante-douze soldats réguliers, cent quarante-six Canadiens et six cent trente-sept Indiens. Cet événement, outre ses conséquences immédiates, en eut une autre, plus importante et imprévue : « Il nous donna, dit Franklin, le premier soupçon que nos idées exaltées des prouesses des troupes régulières anglaises n'étaient pas bien fondées. »

La défaite de Braddock ouvrait la Virginie aux incursions des Indiens et des Français. La colonie, mal défendue par les réguliers, dut pourvoir elle-même à sa défense. Elle leva des milices, dont le commandement en chef fut confié à Washington (août 1755). Il porta son quartier à Winchester, dans la vallée de la Shenandoah, et pendant les deux années suivantes il s'appliqua, avec un succès douteux et sans aucun éclat, à mettre un peu d'ordre dans ses recrues indisciplinées et à préserver les colons contre les bandes ennemies. Heureusement pour lui, les Français n'avaient que des forces insignifiantes dans la vallée de l'Ohio. En 1758, les succès des Anglais dans le Canada amenèrent l'évacuation du fort Duquesne, et Washington occupa sans coup férir cette forteresse, le 25 novembre. Cette prise de possession mettait fin aux dangers de la Virginie; elle termina pour le moment la carrière militaire du jeune commandant des milices, qui n'espérait pas obtenir de grade supérieur dans l'armée régulière. Il s'était déjà fait élire membre de la chambre des bourgeois, et le 6 janvier 1759 il épousa Mrs Martha Curtis, jeune veuve, belle, agréable et très-riche.

M. Curtis, le premier mari de Mrs Washington, avait laissé, outre de vastes domaines, 45,000 l. st. en argent, dont un tiers revenait à la veuve; les deux tiers appartenaient par parties égales à ses deux enfants, un garçon de six ans, une fille de quatre. Washington eut la gestion de cette fortune, et s'en acquitta avec sa probité et son jugement ordinaires. Il vivait à Mount-Vernon, au milieu de nombreux esclaves, traités humainement, mais sans mollesse, menant la large existence d'un gentilhomme opulent, avec de beaux chevaux et un grand train de chasse. Ses principales relations étaient avec les Fairfax de Belvoir, et de temps en temps il poussait jusque dans la vallée de la Shenandoah, chez son vieil ami lord Fairfax. Les visites aux riches voisins, l'ample hospitalité de Mount-Vernon, et dans les villes, à Annapolis, à Williamsburg, les réunions sociales, dont il ne dédaignait pas les plaisirs, car il était danseur infatigable autant qu'intrépide chasseur, une immense exploitation agricole conduite avec un ordre parfait, ses devoirs de membre de la chambre des bourgeois ponctuellement remplis, de grands projets d'utilité publique, comme le desséchement des marais de la Virginie (*Dismal Swamp*), occupèrent suffisamment cette période de sa vie, et ne lui laissèrent pas même désirer un emploi plus haut de ses facultés.

A peine la paix avait-elle été conclue entre la France et l'Angleterre, en 1763, que le mécontentement contre la métropole qui couvait depuis quelques années éclata en Amérique. Dès 1760 la perception de droits sur le sucre avait excité des troubles à Boston. De tout temps les provinces d'Amérique avaient maintenu le principe qu'elles ne pouvaient être taxées que par une législature dans laquelle elles étaient représentées. Ce principe, plus d'une fois méconnu par les ministres et les parlements d'Angleterre, fut ouvertement violé par une décision générale du parlement, déclarant qu'il avait le droit de taxer l'Amérique (mars 1763), et deux ans après, malgré les urgentes pétitions et remontrances des colonies, par la loi du timbre, *stamp act* (mars 1765). Tous les actes authentiques devaient être dressés désormais sur du papier timbré acheté des agents du gouvernement anglais; toute offense contre cette loi pouvait être jugée par toute cour royale ou de l'amirauté dans toute l'étendue des colonies. Cet acte, qui blessait les Américains dans leurs intérêts et leur honneur, et qui leur retirait même le droit le plus sacré de la race anglo-saxonne, le jugement par jury, excita une indignation générale, et il fut facile de prévoir que la force serait nécessaire pour le faire exécuter. Patrick Henry donna le signal de la résistance dans l'assemblée de Virginie, qui fut dissoute. A l'instigation de l'assemblée de Massachusetts, un congrès se tint à New-York en octobre 1765, composé des délégués de Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Caroline du Sud. Washington ne prit point une part active à ce mouvement, et il se réjouit sincèrement du rappel de la loi du timbre (mars 1766). Mais en renonçant à maintenir cette loi les Anglais n'avaient pas renoncé à taxer leurs colonies, et celles-ci étaient bien décidées à ne pas se soumettre à ce prétendu droit. En 1768 il y eut un accord entre les marchands de plusieurs colonies du Nord pour ne pas importer les articles frappés de taxes. Washington approuva cette mesure. « A une époque, écrivait-il à un ami (5 avril 1769), où nos seigneurs et maîtres de la Grande-Bretagne ne seront satisfaits de rien moins que de la suppression de la liberté américaine, il semble hautement nécessaire que quelque chose soit fait pour détourner le coup et maintenir la liberté que nous avons reçue de nos ancêtres. Mais la manière de le faire, pour répondre effectivement à ce propos, est le point en question. Qu'aucun homme n'ait de scrupule ou n'hésite un moment dans la défense d'un bien si précieux est clairement mon opinion; et pourtant les armes doivent être la dernière ressource,

le dernier ressort. Nous avons déjà éprouvé l'inefficacité des adresses au trône et des remontrances au parlement. Jusqu'à quel point nous éveillerons ou alarmerons leur attention sur nos droits et intérêts, en affamant leur commerce et leurs manufactures, reste à être essayé. »

Un nouveau ministère se forma en Angleterre sous la présidence de lord North, et une de ses premières mesures (mars 1770) fut de révoquer toutes les taxes établies en 1767, *excepté celle sur le thé.* Cette exception, faite exprès pour affirmer le prétendu droit, irrita plus les Américains que les concessions ne les calmèrent. Vers le même temps arriva l'incident connu sous le nom de *massacre de Boston*, conflit entre la population de cette ville et la garnison anglaise qui coûta la vie à quatre habitants. Il fallut retirer la garnison. Une pareille situation devait aboutir à une rupture ouverte; mais de part et d'autre on ne se souciait pas d'en prendre la responsabilité. Ce fut de Boston que vint l'acte décisif. Une cargaison de thé envoyée dans cette ville fut jetée à la mer par les habitants (décembre 1773). Le parlement anglais répondit à cette provocation en votant la fermeture du port de Boston. L'assemblée de Virginie protesta contre le vote du parlement, qui devait avoir son effet à partir du 1er juin; elle résolut le 24 mai 1774 « que ce jour du 1er juin serait un jour de jeûne, de prière et d'humiliation, dans lequel on prierait Dieu de détourner la calamité qui menaçait de détruire leurs droits, et de donner au peuple un cœur et un esprit pour repousser fermement toute atteinte aux libertés américaines ». L'assemblée fut dissoute par le gouverneur, lord Dunmore; mais ses membres avant de se séparer proposèrent un congrès général des colonies américaines. Washington, quoique en très-bons termes avec lord Dunmore, s'associa activement aux votes de l'assemblée. C'était son opinion que l'Amérique devait protéger ses droits même par les armes. Dans la convention des représentants de la Virginie qui se réunit le 1er août, il se montra des plus ardents, déclarant qu'il était prêt à lever vingt mille hommes, à les entretenir à ses frais et à marcher à leur tête au secours de Boston. Il fut nommé un des délégués de la Virginie au congrès général qui se réunit à Philadelphie, le 5 septembre 1774. Cette assemblée proclama la célèbre déclaration des droits, et, sans rompre ouvertement avec la Grande-Bretagne, elle jeta les bases d'une confédération indépendante. Les colonies levèrent des milices et rassemblèrent des armes. Le général Gage, qui commandait à Boston avec quatre mille hommes, inquiet de ces préparatifs, résolut d'effrayer les opposants. Dans la nuit du 18 au 19 avril 1775, il envoya une colonne pour s'emparer d'un magasin militaire, à dix-huit milles de cette ville, à Concordia. La petite troupe anglaise, après une escarmouche assez vive dans le village de Lexington, atteignit Concordia, dont elle détruisit le dépôt d'armes et de munitions; mais au retour elle fut assaillie par les milices locales, et eut beaucoup de peine à rentrer dans Boston. Dans cette affaire, qui reçut le nom de combat de Lexington, les Anglais eurent soixante-treize morts, dont dix-huit officiers, cent soixante-quatorze blessés et vingt-six manquants; les Américains, quarante-neuf morts, trente-neuf blessés, et cinq manquants. Ce fut le commencement de la guerre entre les colonies et la métropole.

A la nouvelle de l'affaire de Lexington, tout ce qu'il y avait de vétérans des guerres contre les Français et les Indiens dans le Massachusetts et les provinces voisines, New-Hampshire, Rhode-Island, Connecticut, entraînant les milices nationales, se précipita vers Boston. Les troupes anglaises s'y virent assiégées par une force irrégulière mais vaillante, que commandaient Putnam et Ward. En même temps deux soldats d'aventure, Ethan Allen et Arnold, imaginèrent de s'emparer de Ticonderoga et Crown-Point, forts situés sur le lac Champlain et commandant la route du Canada; ils réussirent dans ce projet audacieux (mai 1775).

La seconde session du congrès général s'était ouverte le 10 mai 1775, sous la présidence de Hancock, du Massachusetts. L'assemblée eut à s'occuper aussitôt de l'armée qui assiégeait Boston; sans munitions, sans armes, sans costume et sans paye, elle allait se dissoudre. Il fallait avant tout lui donner un commandant en chef. Après quelques hésitations assez naturelles, le congrès à l'unanimité choisit Washington. Ward, qui commandait devant Boston, fut général en second; Lee, brillant officier qui avait longtemps servi en Europe, eut le commandement en troisième. Putnam et Philippe Schuyler furent faits majors généraux. Parmi les brigadiers on remarque Montgomery, Gates et Nathaniel Green. Washington reçut sa commission le 20 juin, et le lendemain il partit pour Boston. L'armée assiégeante, forte de quinze mille hommes, avait occupé un moment les hauteurs de Bunker's Hill, qui dominent la place, et les Anglais avaient eu la plus grande peine à les en déloger. Cette journée du 19 juin, quoique malheureuse, fit beaucoup d'honneur aux milices américaines. Le nouveau général l'apprit à quelques lieues de Philadelphie, et il s'écria, dit-on : « Les libertés du pays sont sauvées! »

Washington prit le commandement le 3 juillet, et l'exerça aussitôt avec l'autorité qui lui était naturelle. Aidé de l'expérience de Lee, il mit un peu d'ordre dans l'armée, et fortifia ses lignes de siége, trop étendues et qu'un ennemi entreprenant aurait facilement forcées. Malheureusement les provisions de guerre manquaient au point que pendant près de deux mois (juillet et août) les assiégeants n'eurent de poudre que celle qui se trouvait dans les cartouches des soldats. Avec des moyens aussi faibles Washington ne pouvait

enlever Boston de vive force; il se contenta de maintenir le blocus, et comme l'opinion publique eût été mécontente d'une inaction trop prolongée, il favorisa l'idée d'une invasion du Canada. Cette expédition, conduite par Montgomery et Arnold, et entreprise avec des moyens insuffisants, se traina péniblement pendant la saison rigoureuse. Montréal tomba au pouvoir des Américains le 12 novembre; mais Québec leur échappa après un violent assaut dans lequel Montgomery fut tué et Arnold blessé (31 décembre). Au printemps les Anglais reçurent des renforts, et rejetèrent les envahisseurs au delà de la frontière (juin 1776). Pendant ce temps Washington luttait moins contre l'ennemi que contre les difficultés de tous genres qu'offrait l'organisation de l'armée américaine. Formée de miliciens engagés pour un temps restreint, elle sembla près de se dissoudre au mois de décembre; le général en chef la vit s'en aller pièce à pièce sans savoir comment la remplacer. Il resta pourtant attaché à ses lignes en face d'un ennemi renforcé, surveillant les intrigues des partisans de l'Angleterre, des *tories*, qui s'agitaient surtout à New-York, la plus importante ville du littoral après Boston, exposé aux murmures impatients du public, et réduit à dissimuler sa profonde pénurie en hommes et en munitions, de peur de donner confiance aux assiégés. Lui-même était impatient d'obtenir un succès, non pour lui, mais pour la cause de son pays. Dès qu'il se fut procuré l'indispensable en fait de munitions, il fit occuper les hauteurs de Dorchester qui commandent la ville et le port (4 mars 1776). Les Anglais ne tentèrent même pas de les reprendre, et le 10 mars ils évacuèrent Boston. C'était un grand succès pour la cause des insurgés, et qui devait avoir un immense retentissement en Europe; mais les embarras des Américains n'en furent guère diminués. Les Anglais, maîtres de la mer, pouvaient jeter leur armée sur le point qu'il leur plairait de l'immense littoral américain. Lee dans la Virginie, les Carolines et la Georgie, Putnam à New-York, Washington lui-même dans le New-York, le New Jersey, la Pennsylvanie, le Delaware et le Maryland pourvurent à ce danger. Les Anglais commandés par l'amiral lord Howe et le général Howe, et renforcés par dix-sept mille Allemands (Hessois et Brunswickois), avaient pour principal but maintenant de s'emparer de New-York et de l'Hudson, et d'en faire leur base d'opérations. Tandis que leur formidable armement menaçait déjà New-York, le congrès, avec une héroïque décision, à l'unanimité, le 2 juillet 1776, déclarait que « les colonies, unies sont, et, de droit, doivent être des États indépendants. » C'était la rupture définitive avec l'Angleterre.

Washington accueillit cette déclaration avec joie; le 9 juillet il l'annonça à son armée, dans un ordre du jour. « Le général, disait-il, espère que chaque officier, chaque soldat, trouvera dans cet important événement une excitation nouvelle à agir avec fidélité et courage, sachant que maintenant la paix et le salut de son pays dépendent, après Dieu, du succès de ses armes, et qu'il est maintenant au service d'un État pourvu d'un pouvoir suffisant pour récompenser son mérite et l'élever aux plus hauts honneurs d'un pays libre. » L'enthousiasme causé par la proclamation de l'indépendance fut bientôt obscurci par l'apparition de l'armement anglais devant New-York (12 juillet). Washington, n'ayant à opposer aux trente mille soldats ennemies que vingt mille hommes, pour la plupart sans expérience et sans discipline, ne garda pas avec assez de soin les lignes de Brooklyn. Cette position, qui couvrait la presqu'île de Long-Island, fut surprise et enlevée le 27 août, avec une perte pour les Américains de plus de deux mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Par une retraite admirablement conduite, Washington dégagea ses troupes de Long-Island, où elles étaient comme enveloppées; mais New-York n'était plus tenable, et il l'évacua le 14 septembre. Sans se laisser abattre par ces désastres, il continua de tenir la campagne, reculant pas à pas devant les Anglais, qui le suivaient lentement. Cette attitude ne fut pas bien comprise par ses officiers; quelques-uns, et des plus dévoués, pensèrent qu'il manquait des qualités d'un général en chef, et tournèrent leurs regards sur Lee, qui venait de faire une heureuse campagne dans le Sud; mais ce général se laissa surprendre par une patrouille ennemie, et Washington fut débarrassé de ce rival. Rejeté au-delà de la Delaware, réduit à cinq ou six mille soldats, il ne perdit pas courage, et attendit l'occasion de ressaisir la fortune. Les Anglais la lui fournirent. Depuis leurs succès ils se gardaient négligemment. Il franchit la Delaware le 25 décembre, se jeta au milieu des ennemis, beaucoup plus nombreux, mais surpris par cette brusque irruption, et s'empara de Trenton, où il fit un millier de prisonniers. Après cette journée il acheva de porter le trouble dans les troupes anglaises par une suite de mouvements rapides et de coups bien frappés, dont celui de Princeton (3 janvier 1777) fut le principal, et reconquit en dix jours la région des Jerseys qu'il avait mis trois mois à perdre.

Cette campagne, peu importante par le nombre des troupes engagées, eut un grand retentissement en Europe. En janvier on y regardait la cause américaine comme perdue; à la nouvelle des combats de Trenton et de Princeton, on la regarda comme sauvée. L'opinion publique s'émut très-vivement en France, et sous son impulsion le gouvernement commença à incliner vers la guerre avec l'Angleterre. De nombreux volontaires accoururent de divers pays de l'Europe, souvent plus gênants qu'utiles, à l'armée américaine, qui avait plus besoin de soldats que d'officiers, mais que le congrès n'avait garde de décourager, car ils représentaient pour lui l'opinion

de l'Europe. Washington avait reçu en décembre de pleins pouvoirs dans tout ce qui concernait le département et les opérations militaires; il s'en servit pour mettre un peu de discipline dans son armée, qui, sans cesse affaiblie par le départ des engagés, et recrutée par des miliciens, n'offrit jamais la cohésion ni même l'apparence de troupes régulières. Heureusement les cadres formés par deux campagnes étaient bons.

La guerre, suspendue pendant l'hiver, recommença au mois de juin 1777. Deux armées, l'une au nord, sous les ordres de Burgoyne, l'autre au sud, commandée par le général Howe, s'avancèrent contre les Américains, échelonnés sur l'Hudson et la Delaware. Après quelques escarmouches, Howe quitta brusquement les Jerseys, et se transporta par mer au fond de la baie de Chesapeake, d'où il menaça Philadelphie, située à 70 milles de là. Pour sauver cette capitale du congrès, Washington livra la bataille de Brandywine-Creek. Il la perdit (11 septembre 1777); mais, grâce à la lenteur habituelle des Anglais, il put traverser le Schuylkill et se retirer à Germantown, dans une bonne position. Dans le combat et la retraite se distingua particulièrement un jeune officier français récemment arrivé de France, le marquis de La Fayette. Le congrès, à cause de sa grande naissance et de son dévouement à la cause américaine, l'avait nommé major général. Washington, d'abord surpris d'une telle faveur, n'avait pas tardé à prendre le jeune marquis en grande affection. La Fayette servait pour le moment en volontaire dans l'état-major du général, en attendant qu'il eût le commandement d'une division. Washington quitta bientôt sa position de Germantown pour tenter une attaque de flanc sur les Anglais; Howe déjoua cette manœuvre, et occupa Philadelphie le 26 septembre. Le général américain revint alors sur Germantown, où Howe s'était établi, et lui livra hardiment bataille. Après avoir cru un moment saisir la victoire, il y fut encore repoussé (3 octobre). Loin de se tenir pour battu, il vint camper à White-Marsh, à quelques milles de Philadelphie, de manière à paralyser l'armée qui gardait cette place et à l'empêcher d'aller au secours de l'armée de Burgoyne, aventurée dans la vallée de l'Hudson. Ce second corps expéditionnaire, après avoir perdu près de la moitié de son effectif (quatre mille sur neuf mille) dans une marche en avant fort pénible et une retraite désastreuse, capitula à Saratoga devant le général Gates (17 octobre). Ce succès faisait plus que compenser la prise de Philadelphie, mais il n'était pas l'œuvre de Washington, et le commandant en chef vit recommencer contre lui l'intrigue de l'année précédente; cette fois c'était Gates, homme aimable, vaniteux et médiocre, qu'on voulait mettre à sa place. L'intrigue se prolongea pendant presque tout l'hiver, et fut déjouée par la fermeté de Washington et la confiance qu'il ne cessait d'inspirer à ses soldats, malgré ses revers. Ne voyant pour le moment aucune possibilité de reconquérir Philadelphie, il prit ses quartiers d'hiver à Valley-Forge, à vingt milles de cette ville, et s'occupa de refaire son armée. Elle était mal nourrie, mal équipée, et toujours peu solide, à cause du manque d'organisation. Un officier allemand, Steuben, arrivé à Valley-Forge au mois de février 1778, rendit à cet égard des services essentiels. Nommé inspecteur général des troupes, il les façonna à l'européenne et enseigna les manœuvres aux officiers.

Pendant ce laborieux hivernage, un événement décisif pour la cause américaine s'accomplit sur le continent. Le 6 février 1778, la France reconnut l'indépendance des États-Unis, et conclut avec eux un traité d'alliance défensive et offensive. Au même moment, le parlement anglais se décidait à faire les plus larges concessions aux insurgés; il était trop tard, et c'est à peine si le congrès daigna prendre connaissance des communications que lui transmirent des commissaires envoyés d'Angleterre. La guerre continua donc, mais elle prit dès lors un caractère différent. Les Anglais n'étant plus maîtres absolus de la mer, et se voyant exposés à une attaque de la flotte française, durent se concentrer à New-York et renoncer aux grandes expéditions dans l'intérieur du pays. Une des premières mesures de Henri Clinton, qui succéda à Howe dans le commandement de l'armée britannique, fut l'évacuation de Philadelphie (18 juin). Sa retraite à travers les Jerseys était pleine de difficultés, et si Lee, récemment échangé et réintégré dans son commandement, eût mieux secondé Washington, peut-être Clinton eût-il eu le sort de Burgoyne. Lee ne sut pas ou ne put pas empêcher un mouvement rétrograde de sa division, et les Américains, au lieu d'un succès décisif, n'obtinrent que le combat indécis de Monmouth (28 juin). Washington, irrité, traduisit Lee devant un conseil de guerre, qui le suspendit de son commandement pour un an. Le général en chef se montra bien sévère pour cet utile compagnon de ses premières campagnes; mais il n'était pas d'un caractère à tolérer la moindre insubordination; et il n'oubliait pas qu'on avait voulu lui donner Lee pour successeur.

La flotte française, arrivée en juillet, ne réussit pas à s'emparer de Rhode-Island, comme Washington l'espérait, et n'empêcha pas les Anglais d'envoyer des détachements sur divers points du littoral et de s'emparer de Savannah et de toute la Georgie (déc. 1778 et janv. 1779). En même temps les Indiens commettaient d'horribles ravages dans la vallée de Wyoming. L'année 1779 se termina donc assez tristement pour les Américains, et, ce qui était plus fâcheux, les États ne craignant plus pour leur indépendance, montrèrent des symptômes de désunion. L'influence de Washington s'employa énergique-

ment pour les dissiper et pour obtenir que le congrès s'occupât un peu plus de l'armée. Ce n'est pas qu'il songeât à prendre l'offensive. Bien décidé à éviter toute effusion de sang inutile, il voulait laisser les Anglais se fatiguer les premiers d'une guerre qui ne leur promettait plus de résultat avantageux. Il s'établit solidement à West-Point, de manière à tenir en échec l'armée de New-York, et attendit patiemment. Les Anglais, moins patients, prirent l'offensive contre les États du Sud. Charleston tomba en leur pouvoir le 12 mai 1780, ce qui amena la perte de toute la Caroline du Sud. Peu de temps après, un incident singulier leur fit trouver un auxiliaire dans un des plus hardis généraux de l'indépendance. Arnold, réprimandé par le congrès pour quelques actes commis dans son commandement de Philadelphie, résolut de se venger, ou plutôt il se fit de cette réprimande un prétexte pour se vendre aux Anglais. Washington, qui faisait grand cas de ses talents militaires, lui avait confié le poste essentiel de West-Point. Arnold, criblé de dettes, et qui avait vainement essayé de se faire acheter par la France, offrit de livrer pour une grosse somme West-Point aux Anglais. Les négociations durèrent plusieurs mois. En septembre 1780, un jeune officier anglais, André, vint très-secrètement dans le voisinage de West-Point apporter et recevoir les propositions définitives; mais au retour il tomba dans un parti de miliciens, qui l'arrêtèrent et saisirent sur lui les papiers les plus compromettants. Arnold, prévenu à temps, s'enfuit à New-York; le malheureux André fut pendu, le 2 octobre. Ce jeune officier, aimable, spirituel, personnellement intéressant, avait demandé comme grâce d'être fusillé. Washington refusa. On lui a reproché cette rigueur. Sans doute sa mémoire n'en serait que plus honorée quand il aurait étendu sa clémence jusque-là et même plus loin. Des considérations très-sérieuses l'en empêchèrent. Dans l'état de trouble et d'incertitude où se trouvaient les affaires américaines, des actes comme ceux d'Arnold étaient du plus dangereux exemple. En les provoquant, en faisant appel à la trahison, les Anglais usaient d'une politique que le général américain voulut expressément flétrir par le genre de supplice dont il punit leur agent. Ajoutons qu'André avait été jugé par un tribunal d'officiers généraux dont faisait partie La Fayette, et que Washington ne fit que sanctionner la sentence.

Tandis que Washington, réduit à trois ou quatre mille hommes que l'incurie du congrès laissait sans argent, sans vivres et sans munitions, soutenait une guerre d'avant-postes contre l'armée de New-York, une expédition anglaise, commandée par Cornwallis, s'avançait dans la Caroline du Sud, battait Gates à Camden le 16 août, et pénétrait dans la Caroline du Nord. Le traître Arnold s'apprêtait à ravager la Virginie. Heureusement pour les États-Unis une flotte française qui portait six mille soldats commandés par le comte de Rochambeau était arrivée en juillet. Le congrès, avec un égoïsme tout américain, ne demandait pas mieux que de mettre toute la guerre à la charge de la France; on attendit donc pour agir qu'il en vînt plus d'hommes et surtout plus d'argent. L'armée américaine, « pauvrement habillée, mal nourrie, mal payée, » sembla sur le point de se dissoudre complétement. Le 1er janvier 1781, les régiments campés sur la frontière de Pennsylvanie marchèrent sur Philadelphie pour obtenir du congrès le redressement de leurs griefs. Le congrès céda; mais, quelques jours après, un petit corps de troupes du Jersey ayant voulu imiter la Pennsylvanie, Washington fit un exemple sévère, qui empêcha le désordre de se propager. Deux des principaux mutins furent fusillés. Dès que la saison fut plus avancée, les opérations recommencèrent dans le sud. Cornwallis tâcha de faire sa jonction par la Caroline du Nord avec Arnold, qui était en Virginie. Son projet fut déjoué par Greene, qui, bien que battu à Guilford (mars 1781), continua de tenir la campagne, et par La Fayette, qui fit en Virginie une petite guerre, prudente, hardie, digne de Washington. Quand la jonction se fit à Pétersbourg, le 20 mai, il était trop tard pour qu'elle eût les résultats qu'en attendait Cornwallis. La Fayette, renforcé par Wayne et par Steuben, l'obligea, après six semaines d'escarmouches, à rétrograder sur Richmond et Williamsburg, puis sur Portsmouth, et Henri Clinton, qui se voyait serré de près dans New-York par les Américains et les Français, ne put pas lui envoyer de renforts. La position de Cornwallis inspira à Washington l'idée d'une opération décisive. La flotte française du comte de Grasse, attendue d'un moment à l'autre, allait être pour quelque temps au moins maîtresse de la mer. Washington résolut de se porter rapidement en Virginie avec les auxiliaires français, de s'y joindre à La Fayette et d'accabler par cette concentration de forces Cornwallis, à qui la flotte française fermerait la mer en même temps qu'elle transporterait et protégerait les troupes alliées. Ce mouvement, dont le but fut tenu en grand secret, pour tromper Clinton, commença le 20 août. Les 2 et 3 septembre les alliés traversèrent Philadelphie; le 5 ils apprirent que le comte de Grasse était arrivé dans la baie de Chesapeake, et le 6 ils commencèrent à s'embarquer. Une partie de l'armée avec les deux généraux en chef continua sa route par terre. Washington en profita pour passer quelques jours à Mount-Vernon, qu'il n'avait pas revu depuis six ans. Il y arriva le 9 au soir, y reçut le 10 Rochambeau avec beaucoup d'officiers américains et français, et en repartit le 12. Cornwallis, croyant n'avoir à craindre que les troupes peu nombreuses de La Fayette, s'était tranquillement établi dans la petite ville de Yorktown, qu'il s'occupait à fortifier de manière à com-

mander l'entrée du York-River. Il ne fut tiré de sa sécurité que par l'apparition de la flotte de l'amiral de Grasse, qui bloqua les embouchures des rivières York et James. Il voulut alors se retirer dans les Carolines, mais il était trop tard; La Fayette lui coupait la retraite sur tous les points. De Grasse et le marquis de Saint-Simon, commandant d'un corps auxiliaire de trois mille trois cents Français, voulaient qu'on donnât immédiatement l'assaut à l'armée anglaise. La Fayette s'y refusa avec un loyal bon sens; il ne voulait ni prodiguer sans nécessité la vie de ses soldats, ni ravir à Washington l'honneur de porter le coup de grâce à l'ennemi. Le général américain arriva le 14 à Williamsburg, et le 18 il eut une entrevue avec le comte de Grasse à bord de la *Ville de Paris*. Le 1er octobre l'investissement de Yorktown était complet sur les deux rives du York. Les alliés ouvrirent le feu le 9, et enlevèrent dans la nuit du 14 deux redoutes qui protégeaient la place. Cornwallis capitula le 19 avec sept mille hommes. L'armée assiégeante se composait de sept mille Français, cinq mille cinq cents Américains de troupes continentales (régulières) et de trois mille cinq cents miliciens. Toute la garnison de Yorktown devait être prisonnière de guerre.

La capitulation de lord Cornwallis termina virtuellement la guerre. Après être restés enfermés trois ans dans New-York, les Anglais avaient transporté la guerre dans le sud. Ce changement d'opérations, d'abord couronné de succès, venait d'aboutir à un désastre; il ne leur restait plus qu'à quitter la partie. Washington, fortifié par son succès, obtint du congrès des mesures pour le recrutement et le payement de l'armée. Dans ses quartiers de l'Hudson, où il était revenu après la prise de Yorktown, il apprit, au mois de mai 1782, de Gui Carleton, successeur de Henri Clinton, que des négociations pour la paix étaient ouvertes en Europe. Ces négociations marchèrent lentement, et New-York ne fut évacué qu'en novembre 1783; mais les hostilités de fait avaient cessé deux ans plus tôt. Ces deux années ne furent ni les moins difficiles ni les moins glorieuses de la vie de Washington. L'armée, qui n'avait jamais eu à se louer du congrès et qui se voyait près d'être dissoute, était pleine de mécontents. Quelques officiers imaginèrent, dans le printemps de 1782, de substituer à la forme républicaine, cause de tout le mal, disaient-ils, la forme monarchique. Washington devait être naturellement élu roi. Le colonel Lewis Nicolas se chargea de lui communiquer ce projet. La réponse de Washington fut d'un honnête homme et d'un homme sensé, encore plus surpris qu'indigné, car la chose lui paraissait si absurde qu'à peine daigna-t-il la prendre aux sérieux :

« Avec un mélange de grande surprise et de stupéfaction, j'ai lu les sentiments que vous m'avez communiqués. Soyez assuré, monsieur, qu'aucune circonstance dans le cours de la guerre ne m'a causé d'impressions plus pénibles que la nouvelle que vous me donnez qu'il existe dans l'armée de telles idées, que je dois voir avec horreur et réprimer avec sévérité. Pour le moment la communication que vous me faites restera un secret, à moins qu'en continuant d'agiter cette matière on n'en rende la révélation nécessaire. J'ai beaucoup de peine à concevoir quelle partie de ma conduite peut avoir donné de l'encouragement à une adresse qui me paraît pleine des plus grands malheurs qui puissent tomber sur mon pays. Si je ne suis pas déçu dans la connaissance de moi-même, vous ne pouviez pas trouver une personne à qui vos projets fussent plus désagréables. En même temps, pour rendre justice à mes propres sentiments, je dois ajouter qu'aucun homme ne possède un plus sincère désir de voir une ample justice rendue à l'armée; et autant que mes pouvoirs et mon influence s'étendent dans une voie constitutionnelle, ils seront employés dans ce but au plus haut degré de mes forces dès que l'occasion m'en sera fournie. Laissez-moi donc vous conjurer, si vous avez quelque considération pour votre pays, quelque égard pour vous-même et pour la postérité, quelque respect pour moi, de bannir ces pensées de votre esprit et de ne jamais communiquer, ni de votre part ni de celle d'un autre, un sentiment de cette nature. »

Washington fit mieux que d'écrire ces belles paroles, il y conforma loyalement sa conduite. Loin d'exploiter l'impopularité et les fautes du congrès et le mécontentement de l'armée, il s'efforça, sans zèle bruyant et sans impatience, d'amener le congrès à tenir ses promesses envers l'armée, et l'armée à n'en pas demander l'exécution d'une manière impérieuse et à trop court délai. Le 15 mars 1783, il assembla ses officiers, et dans un admirable discours il les adjura d'avoir confiance dans le congrès et d'attendre de la légalité seule le redressement de leurs griefs; il les supplia « d'exprimer la plus profonde horreur et exécration pour l'homme qui désirerait, sous le prétexte de servir l'armée, renverser les libertés de leur pays, et tenterait d'ouvrir les écluses de la discorde civile et de noyer dans le sang leur empire naissant ». Ce discours remplit d'un grave enthousiasme les vétérans de la guerre de l'indépendance, qui proclamèrent par un vote solennel leur parfait accord avec le général en chef et leur confiance dans le congrès. Si l'on excepte une nouvelle mutinerie des régiments de Pennsylvanie, promptement réprimée et sans effusion de sang, le licenciement de l'armée victorieuse s'accomplit avec ordre. Washington s'en occupa dès qu'il eut reçu, le 17 avril 1783, l'avis officiel de la paix. Il voulut que ses soldats congédiés gardassent leurs armes, en souvenir des combats livrés pour la liberté. Les officiers voulurent aussi avoir leur souvenir, et ils fondèrent une association fraternelle, qu'ils appelèrent la *Société des Cincinnati*, « en mémoire de l'illustre Romain L. Q. Cincinnatus, qui se retira de la guerre dans les pacifiques devoirs du citoyen ». Cette société avec sa décoration, son titre héréditaire, son organisation en société générale, sociétés d'État, sociétés de district, n'aurait pas été sans incon-

vénients. Washington, qui en accepta la présidence, en devina le danger, et il la réduisit à ce qu'elle devait être, un glorieux souvenir et une société d'assistance fraternelle. Le 8 juin il adressa une lettre aux gouverneurs des divers États au sujet de la dissolution de l'armée. Bien décidé à rentrer dans la vie privée, et croyant pouvoir y rester, il regardait cette lettre comme une sorte de testament politique. Il y déclarait que quatre choses lui paraissaient indispensables à la prospérité et même à l'existence des États-Unis : 1° une indissoluble union des États sous une tête fédérale et un parfait acquiescement des différents États à la prérogative dont la constitution investirait cette tête fédérale; 2° un respect sacré de la justice publique, en acquittant les dettes et remplissant les engagements contractés par le congrès pour conduire la guerre; 3° l'adoption d'une armée sur le pied de paix, composée de la milice régulièrement organisée; 4° une disposition parmi le peuple des États-Unis à sacrifier les préjugés et intérêts locaux aux intérêts de la communauté. C'est sur ces quatre piliers que devait reposer le nouvel édifice dont « la liberté est la base. Et quiconque oserait saper la fondation, ou renverser l'édifice, sous quelque spécieux prétexte qu'il ose le tenter, méritera la plus amère exécration et la plus sévère punition que puisse infliger son pays outragé ».

Le 2 novembre il adressa à l'armée, déjà en grande partie licenciée, sa proclamation d'adieu; le 25 il entra dans New-York; le 4 décembre il prit congé de ses officiers; le 13 il présenta le compte de ses dépenses pendant huit ans de guerre : elles se montaient à 14,500 l. s. (363,000 fr.), et c'est tout ce qu'il réclamait du trésor, n'ayant jamais accepté d'appointements; le 23, il remit solennellement ses pouvoirs au congrès, à Annapolis, et le lendemain il put, simple particulier, célébrer la fête de Noël, à Mount-Vernon, en famille. On suit avec beaucoup de charme dans la correspondance de Washington le joyeux contentement qu'il éprouva en se sentant débarrassé du fardeau des affaires publiques, en redevenant le grand propriétaire d'autrefois. Il y a surtout une lettre exquise à Mme de La Fayette, où il l'invite à venir visiter sa villa de Mount-Vernon. Washington est presque toujours réservé jusqu'à la froideur; mais dans ses rapports avec La Fayette il y a une tendresse virile, qui adoucit son caractère. Il revit ce précieux ami en 1784, le garda quelques jours à Mount-Vernon, et au départ l'accompagna jusqu'à Annapolis.

Washington s'était donc remis à l'agriculture et à la chasse, charmé de son intérieur, qu'égayaient les enfants de Parker Curtis, fils de sa femme (le général lui-même n'avait pas d'enfants), et parfaitement heureux s'il avait reçu moins de visiteurs et moins de lettres. Il eut bientôt des soucis plus sérieux. L'Union à peine établie semblait sur le point de se dissoudre devant les rivalités provinciales, et chaque État lui-même était tourmenté de passions révolutionnaires. Une insurrection, qui mettait le pouvoir et même la propriété en question, éclata dans le Massachusetts en 1786. De tous côtés on tournait les yeux du côté de Washington, et on lui demandait d'user de son influence pour rétablir l'ordre. Il répondit que l'influence n'est pas le gouvernement, et que ce qu'il fallait ce n'était pas le crédit d'un homme, mais un gouvernement qui assurât les vies, les libertés et propriétés des citoyens. Pour constituer ce pouvoir central, une convention se réunit à Philadelphie, le 25 mai 1787. Washington, délégué de la Virginie, en fut nommé président à l'unanimité. Après une session de quatre mois, cette assemblée vota la constitution qui, avec quelques amendements, régit encore les États-Unis. Le pouvoir exécutif devait être confié à un président élu pour quatre ans. Personne n'imaginait que ce président pût être un autre que Washington; et malgré sa profonde répugnance à rentrer dans les affaires, il dut sacrifier encore son repos au bien public. Élu à l'unanimité en février 1788, il prit possession du pouvoir à New-York, le 30 avril.

Il n'avait pas seulement à exercer le pouvoir, il avait à le créer. Il se mit à l'œuvre politique comme il avait fait pour la guerre, sans éclat et sans fracas, tirant par sa régulière activité bon parti d'éléments médiocres ou insuffisants. Il trouva des conseillers et des auxiliaires dans des hommes distingués, conservateurs à idées presque monarchiques, Adams, Hamilton, Jay, Madison; mais il sentait bien que les tendances de l'Amérique n'allaient pas de ce côté, et il tint toujours grand compte du parti démocratique, dont Jefferson était le chef. Quelques fidèles compagnons de ses guerres, comme H. Knox, lui furent aussi très-utiles. En septembre le congrès institua un ministère des affaires étrangères ou ministère d'État, un ministère des finances, un ministère de la guerre. Washington réserva la première de ces places à Jefferson, alors ministre d'Amérique à la cour de Versailles; il appela Hamilton aux finances, et Knox à la guerre. Jay eut la première place dans la magistrature fédérale; il fut nommé président (*chief justice*) de la cour suprême des États-Unis. Cette première présidence de Washington fut tranquille et prospère. Des expéditions contre les Indiens, plus ou moins heureuses, mais dont l'issue n'était pas douteuse, quelques tiraillements inévitables avec le congrès ne pouvaient troubler le vieux général de l'indépendance. Ce qui le préoccupa le plus, ce fut un événement étranger, la révolution française, où son ami La Fayette était si ardemment engagé. Il conçut assez vite des craintes sur l'issue de l'entreprise; cependant, comme il n'était pas prompt au découragement, il pensa encore après l'acceptation de la constitution par Louis XVI, qu'un gouvernement libre et stable pouvait s'établir en France. Les fautes des hommes et la force des événements déjouèrent ses prévisions A Philadelphie, où était alors le siége du gouvernement, la riva-

lité politique d'Hamilton et de Jefferson s'accentuait chaque jour davantage et aboutissait à deux partis, les fédéralistes, qui voulaient fortifier le pouvoir central, les démocrates, qui surveillaient sévèrement tout ce qui pouvait porter atteinte à l'indépendance des États et des citoyens. La lutte entre eux fut particulièrement vive sur la question d'une banque des États-Unis. Hamilton, qui la proposait, l'emporta au congrès et dans le cabinet. Washington, après avoir demandé à chacun de ses deux ministres ses raisons par écrit, sanctionna la loi (1791). Le grave et impartial arbitrage qu'il maintenait entre eux empêchait une rupture; mais le vice-président John Adams n'imitait pas sa prudence : il marquait trop nettement ses prédilections pour les fédéralistes, au point d'écrire dans leur journal, la *Gazette des États-Unis*, à quoi Jefferson répondait par la *Gazette nationale*, que rédigeait un des employés de son département, Freneau. Les dissidences éclatèrent surtout quand Washington annonça à ses amis son intention de ne pas accepter une seconde fois la présidence. Jefferson déclara que dans ce cas il se retirerait lui aussi des affaires, Washington lui offrant les seules garanties contre le parti d'Hamilton. Hamilton ne le pressait pas moins de rester au pouvoir, comme une garantie contre le parti de Jefferson. Retenu par tout le monde, et sentant que seul il pouvait empêcher la dissolution du gouvernement, il consentit à sacrifier encore quatre années de sa vie, et fut réélu à l'unanimité. Il entra pour la seconde fois en fonctions le 4 mars 1793.

Sa seconde présidence fut plus pénible que la première. La déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre avait ranimé en Amérique les passions belliqueuses de 1776. Le parti démocratique voulait qu'on s'alliât avec la France et qu'on recommençât la lutte contre les Anglais. Washington ne voyait pas ce que son pays pouvait gagner à une pareille conduite, et quoique toujours disposé à tenir grand compte de l'opinion publique, il était résolu à lui résister cette fois. Par une proclamation du mois d'avril, il enjoignit à tous les citoyens des États-Unis d'observer la neutralité. En même temps arrivait le ministre de la république française, le citoyen Genet, avec les instructions et le désir de pousser l'Amérique aux hostilités. Tous les démocrates et tous les adversaires de Washington, et beaucoup aussi de braves Américains qui, sans esprit de parti, détestaient cordialement l'Angleterre, lui firent un accueil enthousiaste. De Charleston, où il débarqua et où il délivra aussitôt des lettres de marque aux Américains disposés à courir la mer contre les Anglais, jusqu'à Philadelphie, où il arriva le 16 mai, son voyage fut un triomphe, que l'opposition tâchait de rendre le plus désagréable possible au président. Washington l'accueillit bien; mais bientôt Genet mit si peu de discrétion dans sa conduite, prêchant la guerre et la faisant prêcher par les journaux, protégeant les corsaires à qui il avait donné des lettres de marque, qu'à moins de rompre avec l'Angleterre, il fallut demander à la France de rappeler ce compromettant diplomate. En attendant qu'on eût une réponse de Paris, le déchaînement provoqué par Genet contre Washington redoubla. Jefferson, ennuyé de ce tracas, où il ne savait comment concilier ce qu'il devait au président et ce qu'il croyait devoir au parti démocratique, donna sa démission, le 31 décembre 1793, non sans avoir écrit à Genet une lettre sévère. Celui-ci, étourdi par les applaudissements des journaux et du peuple, alla jusqu'à recruter « de braves républicains » pour une expédition contre la Nouvelle-Orléans. C'était un acte d'hostilité directe contre l'Espagne. Washington jugea dangereux pour la paix et la sûreté des États-Unis de laisser aller les choses plus loin : il résolut de faire arrêter Genet; mais juste au moment où l'ordre délibéré en conseil allait être transmis au congrès, on apprit que Genet était rappelé et remplacé par Fauchet (février 1794).

L'Angleterre, par ses mesures vexatoires contre les marines des neutres, rendait fort difficile la politique de neutralité adoptée par Washington. Après le départ de Genet et l'envoi de Jay à Londres avec une mission conciliante, l'excitation populaire continua; elle aboutit à une insurrection dans la partie occidentale de la Pensylvanie. Ce mouvement, qui dura près de quatre mois (juillet-octobre 1794), prouva combien la masse de la population était peu disposée à la révolte. Sur l'appel de Washington, quinze mille hommes arrivèrent des États voisins, et devant cette force accablante les insurgés rendirent leurs armes sans combat. En même temps le général Wayne, s'enfonçant dans les déserts de l'ouest, infligeait une sévère leçon aux tribus indiennes, et commençait la conquête des vastes régions au delà de l'Ohio. L'année 1794 finit donc bien pour le président; mais à la fin de cette année et au commencement de l'autre, il fut privé de deux de ses ministres, Knox et Hamilton, qui se retirèrent pour des motifs privés, emportant les regrets de Washington, dont ils avaient été à des degrés divers les fermes et prudents auxiliaires.

Dans l'année 1795, la lutte entre les partis continua aussi vive, et fut alimentée par le traité que Jay avait conclu avec l'Angleterre. Ce traité, avec une modification qu'accepta le cabinet anglais, reçut la sanction du sénat et la ratification de Washington le 18 août 1795. Une négociation fut également ouverte avec l'Espagne pour la navigation du Mississipi. Avec la France seule les relations restèrent tendues; le traité anglais ne pouvait pas les rendre plus faciles, et le rappel de Monroe, ambassadeur personnellement agréable au gouvernement français, acheva de les envenimer. Washington en fut attristé, sans se laisser détourner de sa politique de neutralité, qui avait fini par réunir l'immense majorité de la nation. Jefferson constatait avec dépit qu'un homme

l'emportait en influence sur tout le congrès et qu'il pouvait mener le peuple où il lui plaisait. Au milieu de ce triomphe de sa politique, il ne manquait pas de personnes qui demandaient qu'il se continuât à la présidence jusqu'à la fin de la guerre européenne. Washington se refusa nettement à une nouvelle élection. Outre qu'il avait besoin et désir de repos, il sentait que cette prolongation de pouvoir eût été d'un mauvais exemple et d'une conséquence dangereuse pour les institutions républicaines. Afin de ne laisser aucun doute sur sa résolution, il prépara avec l'aide d'Hamilton une adresse d'adieu dans laquelle il déclinait une nouvelle candidature, et il la publia en septembre 1796. Le congrès se réunit le 5 décembre. En réponse au message de Washington, le sénat et la chambre lui exprimèrent la plus sympathique admiration. Enfin le jour impatiemment attendu par lui arriva. J. Adams avait été nommé président et Jefferson vice-président. Le 4 mars 1797, Washington déposa ses pouvoirs dans le congrès; il fut reconduit à sa demeure par le peuple tout entier, ému et enthousiaste; lui-même, malgré sa fermeté, ne contint pas son émotion, et ce fut les larmes aux yeux qu'il adressa à la foule ses derniers saluts.

Il partit aussitôt pour Mount-Vernon, où il se mit à jouir de la vie de famille; il en aurait mieux joui si un grand nombre de visiteurs, sous prétexte de lui présenter leurs respects, ne fussent venus satisfaire leur curiosité. Les affaires publiques aussi ne le laissaient pas aussi tranquille qu'il l'aurait désiré. Tandis qu'il ne songeait qu'à marier son neveu Lewis avec sa petite-fille adoptive, miss Nelly Curtis, le différend entre la France et les États-Unis prenait des proportions alarmantes, malgré la politique conciliante de J. Adams. Les États-Unis, blessés par les mauvais procédés du Directoire, durent se préparer à la guerre. Washington fut nommé général en chef de toutes les troupes américaines levées ou à lever (3 juillet 1798). Mais les hostilités n'eurent pas lieu, et l'organisation de l'armée occupa plutôt qu'elle ne troubla la dernière année de Washington. Il avait gardé toute son activité, faisant tous les jours de longues promenades à cheval. Le 12 décembre 1799, il sortit, comme à l'ordinaire, malgré le mauvais temps, et rentra après avoir reçu pendant plusieurs heures la neige et la pluie. Comme l'heure du dîner était déjà sonnée, pour ne pas faire attendre sa famille, il se mit à table sans avoir changé de vêtements. Le lendemain il se sentit de l'enrouement, et y fit peu d'attention. Dans la nuit il souffrit de la fièvre et d'une grande difficulté de respirer; cependant il ne voulut pas que Mme Washington se levât pour appeler une servante, et attendit qu'il fit jour. A ce moment il pouvait à peine parler. Une saignée qu'on pratiqua aussitôt ne lui procura aucun soulagement. Le docteur Craik, son vieux compagnon des campagnes de l'Ohio et des guerres de l'indépendance, accourut avec d'autres médecins. Les remèdes qu'ils tentèrent furent sans effet. Le malade fit alors appeler sa femme, et se fit apporter par elle deux testaments, dont l'un fut brûlé sous ses yeux; l'autre contenait ses dispositions définitives. Ce devoir domestique accompli vers cinq heures du soir, il attendit patiemment la fin, qu'il prévoyait. Vers dix heures il fit effort pour parler, et dit à son secrétaire, M. Lear : « Je m'en vais. Faites-moi enterrer convenablement, et ne laissez mettre mon corps dans la voûte que trois jours après ma mort. » Comme Lear, incapable de parler, faisait un signe d'assentiment, Washington le regarda, et dit : « Me comprenez-vous? — Oui, répondit le secrétaire. — C'est bien », dit le mourant; ce furent ses dernières paroles.

Lear, à qui nous devons ce récit, continue ainsi : « Environ dix minutes avant qu'il expirât (c'est-à-dire entre dix et onze heures) sa respiration devint plus facile. Il était étendu tranquillement; il retira sa main de la mienne, et se tâta le pouls. Je vis sa contenance changer. Je le dis au docteur Craik, qui se tenait près du feu. Il vint à côté du lit. La main du général retomba. Je la pris dans la mienne, et la pressai sur mon cœur. Le docteur Craik se couvrit les yeux de ses mains, et il expira sans effort et sans soupir. Pendant que nous étions fixes, dans une douleur silencieuse, Mme Washington, qui était assise au pied du lit, demanda d'une voix ferme et recueillie : « Est-il parti? » Je ne pus pas parler, mais j'élevai la main, comme un signe qu'il n'était plus. « C'est bien, dit-elle de la même voix. Tout est maintenant fini; je le suivrai bientôt : je n'ai plus d'épreuves à traverser. »

Le 18 décembre le corps de Washington fut déposé dans le tombeau de sa famille, au milieu du concours de la population voisine, et avec le modeste appareil militaire que purent déployer les autorités locales. Ses obsèques furent simples et convenables comme il l'avait désiré.

Washington n'avait jamais eu d'enfants. Sa fortune, dont sa femme eut en grande partie l'usufruit, passa à ses neveux et nièces et aux petits-enfants de Mme Washington. Son principal héritier fut Bushrod Washington, fils de son frère John-Augustin. Par une des premières et des plus remarquables dispositions de son testament, il ordonna d'affranchir ses esclaves à la mort de sa femme. On est touché du soin qu'il prend de pourvoir à la subsistance des affranchis vieux et infirmes et à l'éducation des enfants. Ce testament de Washington, d'une précision et d'une simplicité parfaites, est, comme tous les autres actes de sa vie, un modèle d'ordre et de bon sens. En apprenant la mort de Washington, le congrès décerna à sa mémoire des honneurs bien mérités (23 décembre); toute la nation dut prendre le deuil pour trente jours, et les membres des deux chambres le gardèrent pendant toute la session. En France le premier consul voulut s'associer aux regrets des États-Unis : il ordonna

que pendant dix jours un crêpe noir serait suspendu à tous les drapeaux de la république; et il fit célébrer aux Invalides une fête funèbre où Fontanes prononça l'éloge de Washington (9 février 1800).

De tous les honneurs rendus à Washington, et parmi lesquels il faut citer son nom donné à la capitale fédérale des États-Unis, le plus durable est encore le volumineux recueil de sa correspondance et de ses papiers officiels, publié par M. Jared Sparks : *The Writings of George Washington, being his correspondence, addresses, messages and other papers official and private; selected and published from the original manuscripts, with a life of the author, notes and illustrations;* Boston, 1834-1837, 12 vol. in-8°; 1858, 8 vol. Les éditeurs américains prièrent en 1838 M. Guizot de choisir, dans ce vaste recueil, les lettres, les pièces les plus propres à intéresser le public français et d'en surveiller la traduction. M. Guizot accepta cette mission, et sous ses auspices parurent : *Vie, correspondance et écrits de Washington, publiés d'après l'édition américaine et précédés d'une introduction sur l'influence du caractère de Washington dans la révolution des États-Unis de l'Amérique;* Paris, 1839-40, 6 vol. in-8°. Dans cette belle introduction, M. Guizot a très-bien caractérisé « ce grand homme par force, pour ainsi dire, et contre son goût, qui s'est trouvé au niveau de toutes les situations et de toutes les tâches, sans en avoir recherché ni désiré aucune, qui ne ressentait aucun besoin naturel et ardent des grandes choses dont il était capable et qu'il a faites, et qui eût pu vivre propriétaire, agriculteur, chasseur habile et ignoré si la nécessité et le devoir n'avaient fait de lui un général d'armée et un fondateur d'État. » « Deux traits, ajoute M. Guizot (*Mémoires*, t. IV, p. 319), dominent dans le caractère de Washington : un profond attachement à la cause de son pays, une ferme indépendance de jugement et de conduite dans le service de son pays. C'était un vrai planteur anglo-américain, fortement imbu des traditions anglaises et des mœurs américaines, en parfaite sympathie avec le sentiment et le vœu général de ses compatriotes, mais dont l'esprit, invinciblement sain, restait étranger aux passions, aux préventions, aux fantaisies publiques, et les jugeait avec autant de liberté que de calme quand elles apparaissaient devant lui, ne leur rompant jamais brusquement en visière, mais toujours décidé à leur résister dès qu'elles compromettaient la politique que, dans sa conviction, l'intérêt public lui prescrivait de maintenir. En même temps qu'il avait l'instinct et le don naturel de l'autorité, il portait dans le gouvernement beaucoup de prudence et de scrupule. Il était plein de respect pour les hommes en général et pour les droits de tous, mais sans nul goût ni laisser-aller démocratique, et en gardant en toute circonstance une dignité presque sévère. Admirable mélange de grand sens et de tempérance intellectuelle, comme de fierté sans ambition, ce qui commandait à la fois le respect et la confiance, et faisait de lui le chef incontesté du peuple, qui voyait en lui son plus désintéressé, plus sûr, plus capable et plus digne serviteur. » Deux choses distinguent Washington parmi la plupart des autres grands hommes : l'honnêteté et le succès; et l'on peut dire que par l'une il mérita et obtint l'autre. Sa conduite, toujours simple et vraie, absolument exempte de desseins tortueux, de complications et d'arrière-pensées, le mena sûrement à un but légitime. Il ne fit jamais que ce qu'il avait à faire, et il le fit bien. Quand on songe à la grandeur et à la durée de son œuvre, et aux maux infinis qu'un caractère moins loyal aurait attirés sur le pays et sur lui-même, le précipitant dans des convulsions sanglantes qui auraient abouti au despotisme, et se réservant une fin misérable après d'éphémères succès, on arrive à placer au-dessus de l'éblouissant génie d'autres grands hommes la vertu et la sagesse de George Washington.

Léo JOUBERT.

J. Sparks, *Life of G. Washington*, en tête de l'édition des *Writings*. — Guizot, *Étude sur Washington*, en tête de la *Correspondance et écrits*. — Dubroca, *Éloge de Washington*; Paris, 1799, in-8°. — Fontanes (De), *Idem*; Paris, 1800, in-8°. — J. Corry, *Life of gen. W.*; Londres, 1800, in-8°. — W. Linn, *Funeral eulogy of W.*; New-York, 1800, in-8°. — J. Marshall, *Life of Geo. W.*; Londres, 1804-07, 5 vol. in-4°; Philad., 1807, 5 vol. in-8°; trad. en fr. par Henry, Paris, 1807-08, 5 vol. in-8°. — Weems, *Hist. of the life of W.*; New-York, 1805, in-8°; plus. édit. — D. Ramsay, *Life of gen. W.*; Lond., 1807, in-8°; Baltimore, 1818, in-12. — A. Bancroft, *Essay on the life of G. W.*; Worcester, 1807, in-8°; Boston, 1826, 2 vol. in-12. — Gosch, *W. und die Befreiung der nordamerikanischen Freistaaten*; Giessen, 1815, 3 vol. in-8°. — Neal et Watkins, *Life of W.*; New-York, 1824, 2 vol. in-8°, sous le nom d'Allen. — Glass, *Washingtonii vita*; New-York, 1835, in-8°. — Redding, *Life of W.*; Lond., 1835, 2 vol. in-8°. — Parley, *Idem*; New-York, 1837, in-8°. — Gibbs, *Memoirs of the administration of W. and J. Adams*; New-York, 1848, 2 vol. in-8°. — W. Irving, *Life of W.*; Lond., 1855-59, 5 vol. in-8°. — C. de Witt, *Hist. de W. et de la fondation de la république des États-Unis*; Paris, 1859, in-8°. — Bancroft, *Hist. de la rép. des États-Unis*. — *American State papers*. — *American cyclopædia*.

WASMUTH (*Matthias*), orientaliste allemand, né le 29 juin 1625, à Kiel, où il est mort, le 18 novembre 1688. Reçu maître ès arts à Wittemberg, en 1651, il alla se perfectionner dans la connaissance des langues orientales à Leipzig, puis en Hollande, où il suivit les leçons de Golius, Coccejus et Gentius. Il fréquenta aussi à Bâle les cours de Buxtorf. De retour dans son pays, il fut en 1657 nommé professeur de logique à Rostock; en 1665 il reçut la chaire de langues orientales à la nouvelle université de Kiel, où il fut en 1675 encore chargé d'une chaire de théologie. Vers la fin de sa vie il composa un tableau de chronologie astronomique, correspondant aux soixante-dix semaines de Daniel; mais il ne put terminer ce travail, basé sur les plus savantes recherches, et dont quelques parties ont été imprimées par ordre de la

reine Christine. On a de lui : *Grammatica arabica*; Amst., 1654, in-4°; — *Vindiciæ hebrææ Scripturæ*; Rostock, 1664, in-4°; — *Grammatica hebræa*; Kiel, 1666, 1669, in-4°; — *Hebraismus restitutus*; ibid., 1666, 1671, in-4°; — *Smegma hebræum*; ibid., 1666, in-4°; — *Heautontimoroumenos hebræo-mastix*; ibid., 1669, in-4°; — *Janua hebraismi*; ibid., 1670, in-4°; — *Idea astronomicæ chronologiæ restitutæ*; ibid., 1678, in-4°; — *Annalium cœli et temporum restitutorum sciagraphia*; ibid., 1686, in-fol.; — *Neuer astronomischer Hauptschlüssel aller Zeiten der Welt* (Nouvelle clef astronomique de tous les temps); ibid., 1686, in-fol.; — *Breviarium universæ restitutionis calendalis*; ibid., 1687, in-fol., etc.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Witte, *Diarium*. — Mœller, *Cimbria litterata*. — Zedler, *Lexikon*.

WASSE (Mme DE). *Voy.* VASSE.

WASSENBERGH (*Éverard* DE), historien allemand, né en 1610, à Emmerich (duché de Clèves), mort après 1672. Après avoir étudié les belles-lettres et la théologie à Louvain, il publia divers ouvrages sur l'histoire de son temps, où il exaltait la politique de l'Autriche, en attaquant en même temps, souvent avec injustice, la conduite des protestants. Il reçut en récompense, outre divers présents, l'office d'historiographe auprès de trois souverains à la fois, l'empereur Ferdinand III et les rois d'Espagne et de Pologne; il devint aussi bibliothécaire de l'archiduc Léopold-Guillaume. On a de lui : *Humanæ vitæ schema*; Louvain, 1636, in-8°; — *Florus germanicus, sive De bello inter imp. Ferdinandum II et III et eorum hostes*, 1627-40; Francfort, 1640, in-16 : cet ouvrage, souvent réimpr., fut trad. en allemand, Amst., 1647, in-12 : cette traduction, à laquelle le comte de Furstemberg ajouta des notes, où il relevait les erreurs de l'auteur au sujet des protestants, est devenue extrêmement rare; — *De rebus gestis Vladislai IV, Poloniæ regis*; Dantzig, 1643, in-4°; — *Joh. Casimiri, Poloniarum regis, carcer gallicus*; ibid., 1644, in-4°; — *Panegyrici selecti*; 1648; — *Embrica, seu Civitatis embricæ descriptio*; Clèves, 1667, in-fol. On attribue à Wassenbergh plusieurs pamphlets contre la France, tel que *Marobodus redivivus in Ludovico XIV* (1672) : certains bibliographes supposent cependant que ces écrits émanent du baron de Lisola. Wassenbergh a laissé en manuscrit *Ratisbonensis diœcesis illustrata*, 7 vol. in-fol., conservés au couvent des Écossais de Saint-Jacques à Ratisbonne.

Conring, *Comm. de scriptoribus*. — Foppens, *Bibl. belgica*. — Crane, *De Vita et scriptis Ev. van Wassenbergh*; Francker, 1832, in-8°.

WAST. *Voy.* WAAST.

WASTELAIN (*Charles*), historien belge, né à Marimont (Hainaut), le 22 septembre 1695, mort à Lille, le 24 décembre 1782. Admis en 1715 dans la Société de Jésus, il professa les belles-lettres à Tournai et à Lille, puis exerça pendant vingt ans dans cette dernière ville l'emploi de répétiteur des novices. Lors de l'incendie de la bibliothèque du collége de Lille, en 1740, il fut chargé d'en former une nouvelle. Ce collége ayant été supprimé en 1765, Wastelain se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin à Loo (Flandre occidentale). Nous citerons de lui : *Description de la Gaule belgique selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes de géographie et de généalogie*; Lille, 1761, in-4°; nouv. édit., augmentée de remarques de l'abbé Jos. Ghesquière; Bruxelles, 1788, in-8° : ouvrage très-recommandable et qui a exigé de grandes recherches. Wastelain a donné une nouv. édit. de l'*Ars poetica* du P. du Cygne (Lille, 1734, pet. in-12).

Paquot, *Mémoires*. — Goethals, *Hist. des lettres en Belgique*, t. I, p. 410.

WAT TYLER (1), rebelle anglais, tué le 21 ou le 22 juin 1381, à Londres. C'était un humble tuilier du comté de Kent, que son courage et les événements mirent tout à coup à la tête d'une des plus menaçantes révoltes qui pendant le moyen âge éclatèrent dans les campagnes. Les prédications de Wicleff, et surtout celles, plus violentes, d'un de ses successeurs, John Ball, avaient déjà singulièrement préparé les esprits, lorsque les rigueurs apportées dans la perception d'une capitation qui frappait toute personne âgée de quinze ans, devinrent l'occasion d'un soulèvement, dont la tyrannie des seigneurs était la cause première et véritable. Un des collecteurs ayant eu l'idée, odieusement ingénieuse, de chercher sur la personne même des contribuables les marques de cette espèce de virilité et de nubilité pour l'impôt, Wat, outragé ainsi dans la pudeur de sa fille, tua l'homme qui avait essayé de porter la main sur elle. Ce fut le signal de la révolte, qui du Kent s'étendit bientôt aux comtés d'Essex, de Sussex, de Surrey, et de Cambridge (mai 1381). Bien accueillis à Canterbury, où ils tirèrent John Ball de prison, les insurgés s'élevèrent au nombre de cent mille sous les ordres de Wat Tyler, de Jonh Ball et de Jack Straw. Disant qu'il y avait trop de rois en Angleterre, et qu'ils n'en voulaient qu'un seul, ils juraient de ne se point séparer qu'ils n'eussent exterminé tous les seigneurs; toutefois, un fait remarquable, c'est qu'ils prétendaient n'agir qu'au nom du roi. Sortis de Canterbury le 11 juin, ils entrèrent à Rochester, où ils forcèrent un chevalier, John Newton, à se mettre à leur tête, puis, se dirigeant sur Londres, ils s'arrêtèrent sur la colline de Blackheath, à quelques milles de la capitale (12 juin). Cherchant à suppléer à la force par la temporisation, le jeune Richard II ne craignit pas de se rendre à l'invitation que les ré-

(1) En français *Gauthier le tuilier*. Wat est le diminutif de Walter.

voltés lui avaient faite de venir les trouver; mais ses paroles n'ayant produit aucun effet sur cette multitude (13 juin), elle se rua sur Londres. Plus avide de vengeance que de pillage, elle saccagea le palais du duc de Lancastre, et mit à mort l'archevêque de Canterbury, chancelier d'Angleterre, John Leg, principal commissaire de l'impôt, et le trésorier Robert Hales. Wat lui-même, s'il faut en croire Froissart et Knighton, se souvenant qu'un homme riche, nommé Richard Lyons, dont il avait été le valet, l'avait battu autrefois, entra chez lui avec ses gens, et lui fit couper la tête. Trop peu sûr de la fidélité du peuple de Londres pour risquer un combat contre les insurgés, Richard eut l'adresse d'engager une grande partie d'entre eux à se retirer hors de la ville, et, après s'être rendu de nouveau auprès d'eux, les apaisa en promettant qu'il leur délivrerait à chacun un acte d'affranchissement scellé de son sceau pour « eux, leurs hoirs et leurs terres » (15 juin). Moins confiants en la promesse royale, Wat Tyler, Straw et J. Ball profitèrent de l'absence du roi pour s'emparer de la Tour, sans toutefois s'y établir. Wat était alors résolu à appliquer les doctrines égalitaires de Ball, et à anéantir les droits féodaux, en un mot à supprimer tout intermédiaire entre le menu peuple et le roi. Il se trouvait avec les siens à Smithfield, lorsque Richard vint lui-même le trouver avec quelques hommes d'armes. Mais Wat, prenant les devants, s'avança à sa rencontre : « Roi, lui dit-il, penses-tu que ce peuple qui est là et autant à Londres, se doive partir de toi sans emporter leurs lettres? Nenni, nous les emporterons devant nous. » Ayant alors aperçu près du roi un écuyer avec lequel il s'était déjà pris de paroles, il voulut lui arracher des mains l'épée royale. Le maire de Londres, qui accompagnait le roi, ayant reçu de lui l'ordre d'arrêter Wat Tyler, le frappa à la tête d'un grand coutelas, et l'abattit aux pieds de Richard II; un écuyer mit pied à terre, et l'acheva d'un coup d'épée. Après lui les derniers restes de l'insurrection furent facilement détruits. Augustin Thierry, qui a raconté longuement l'insurrection de Wat Tyler, s'est trop préoccupé d'y voir une conséquence naturelle de la lutte latente entre la race vaincue des anciens Bretons et la race conquérante des Normands. On montre encore à l'hôtel des Poissonniers de Londres l'arme qui servit à tuer Wat Tyler.

Walsingham, Knighton, le moine d'Evesham, Froissart, *Chroniques*. — A. Thierry, *Hist. de la conquête de l'Anglet.*, t. IV. — Wallon, *Richard II*; Paris, 1864, t. II. — Defauconpret, *Wat Tyler*, roman hist.; Paris, 1832, 3 vol. in-12.

WATELET (*Claude-Henri*), littérateur et dessinateur français, né en 1718, à Paris, où il est mort, le 12 janvier 1786. Fils d'un receveur général des finances de la généralité d'Orléans, il succéda à son père dans cette charge à l'âge de vingt-deux ans. La grande fortune qui accompagnait presque toujours ces sortes d'offices ne fut pour lui qu'un moyen de se livrer plus facilement à ses dispositions naturelles pour les arts. Un voyage qu'il fit en Italie développa à la fois et la sûreté de son goût et l'habileté qu'il possédait déjà dans la pratique de presque tous les arts d'imitation. Il passa le reste de sa vie entouré d'artistes et d'écrivains, qu'il réunissait dans une charmante habitation, appelée *le Moulin-Joli*, et située sur les bords de la Seine. C'est là qu'il introduisit un des premiers en France le genre des *jardins anglais*. Dessinateur facile et spirituel, il recueillait dans ses voyages, comme dans celui de Lorraine en 1760, de nombreuses vues pittoresques, et gravait encore de charmantes vignettes pour les œuvres littéraires qu'il composait. Ses premiers essais dans les lettres furent quelques romans dans le goût de l'époque et une comédie que Cahusac mit plus tard en vers. Son poëme sur *l'Art de peindre*, sujet qui n'avait encore inspiré que la muse latine de Du Fresnoy et de l'abbé de Marsy, lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il remplaça Mirabaud (juillet 1760). Froide, bien qu'écrite avec élégance, cette œuvre poétique était précédée de *Réflexions sur la peinture*, écrites avec autant de goût que de connaissances pratiques, et les artistes vantèrent beaucoup les gravures d'après Pierre qui ornaient le frontispice de chaque chant et que Watelet avait exécutées lui-même. Aussi Diderot disait-il : « Si le poëme m'appartenait, je couperais toutes les vignettes, je les mettrais sous des glaces, et je jetterais le reste au feu. » Lié avec tout le parti philosophique, avec D'Alembert surtout, Watelet écrivit pour l'*Encyclopédie* de nombreux articles sur les arts. Vers la fin de sa vie il perdit presque toute sa fortune, par l'infidélité d'un homme d'affaires; mais sa sérénité n'en fut pas altérée, et les amitiés que son caractère aimable et généreux lui avait faites lui restèrent fidèles dans la mauvaise fortune. On a de lui les ouvrages suivants : *Sylvie*, roman; Londres (Paris), 1743, in-8°, fig.; — *Zénéide*; Paris, 1744, 1754, in-8°: comédie en un acte et en prose, mise en vers par Cahusac; — *La Vallée de Tempé*; s. l., 1747, in-12; — *Vie de Louis de Boulongne, peintre*, impr. dans le *Recueil des vies des peintres du roi*; 1752, in-8°; — *L'Art de peindre, poëme avec des reflexions sur les différentes parties de la peinture*; Paris, 1760, gr. in-4° et pet. in-8°, fig.; Amst., 1761, gr. in-12, avec les poëmes latins de Du Fresnoy et de Marsy; — *Discours prononcé à l'Académie française*; Paris, 1761, in-4°; — *Deucalion et Pyrrha*, tragédie lyrique; s. l., 1768, in-4°, et 1772, in-4°; — *Essai sur les jardins*; Paris, 1774, in-8°; — *Phaon, drame lyrique, représenté devant LL. MM. à Choisy*; Paris, 1778, in-8°; — *La Maison de campagne à la mode*, comédie en deux actes et en prose;

Paris, 1784, in-8°; — *Dictionnaire des beaux-arts*, extrait de l'Encyclopédie méthodique, suivi du *Supplément sur la pratique des beaux-arts*; Paris, 1788, 2 vol. in-4°: cet ouvrage, augmenté par L'Évêque, a été réédité, Paris, 1792, 5 vol. in-8°, sous le titre de *Recueil de quelques ouvrages de M. Watelet* (Paris, 1784, in-8°); on y a réuni le roman de *Sylvie* et cinq pièces inédites. Quelques *Lettres* de Watelet ont été publiées dans l'*Histoire des amateurs français*, par M. Dumesnil. E. A.

Bachaumont, Marmontel, Morellet, *Mémoires*. — Grimm, La Harpe, *Corresp.* — Sedaine, *Disc. de réception à l'Acad. franç.* — Vicq d'Ayr, *Éloges*.

WATERLOO (*Antoine*), peintre et graveur hollandais, né vers 1600, mort à Utrecht, en 1662. On ignore les détails de sa vie. Il fut reçu en 1619 dans la corporation des peintres d'Utrecht, et fixa sa résidence aux environs de cette ville, entre Maarssen et Breukelen. Les motifs qu'on reconnait dans ses paysages et dans ses eaux-fortes sont empruntés pour la plupart aux campagnes hollandaises; il y a cependant introduit quelquefois des sapins et des cascades, et on a cru pouvoir en conclure qu'il avait visité les régions du nord. Il faisait, à ce qu'on pense, peindre les figures de ses tableaux par son voisin J.-B. Weenix. Waterloo, devenu vieux, se retira à l'hôpital Saint-Job à Utrecht, et c'est là qu'il mourut. Ses peintures sont extrêmement rares. On cite de lui, au musée des Offices à Florence, *les Pêcheurs*, et des paysages à Berlin, à Munich, à Dresde et à Rotterdam. « Waterloo, a dit M. Bürger, n'est pas si bon avec le pinceau qu'avec la pointe. » Il semble avoir eu conscience de l'inégalité de ses aptitudes, car il a volontiers négligé la peinture pour l'eau-forte. D'après Bartsch, l'œuvre gravé de Waterloo comprendrait cent trente-six pièces, sans compter quelques morceaux douteux. Ce sont des intérieurs de forêt, des prairies sillonnées de canaux, des clairières. Waterloo est un excellent dessinateur; il a un goût véritable, le sentiment des solitudes et l'instinct poétique. Ses meilleures eaux-fortes sont celles qui sont le moins chargées de travaux : il les a parfois alourdies en les retouchant au burin. Il est sans doute inutile de faire observer que pour se rendre compte du mérite singulier de Waterloo il faut l'étudier dans les premières épreuves de ses gravures, qu'il paraît avoir éditées lui-même : au dix-huitième siècle, ses cuivres tombèrent entre les mains de Basan, qui en fit faire un nouveau tirage après les avoir fait *réparer* par Watelet. Les épreuves de ce tirage sont lourdes, fatiguées, indignes en tous points de l'excellent graveur Waterloo. P. M.

Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 88. — Bartsch, *Manuel du graveur*.

WATHEK - BILLAH (*Abou - Djafar Haroun II, al*), calife abbasside d'Orient, né en 811, mort le 11 août 847, à Bagdad. Il monta sur le trône le 5 janvier 842, après la mort de son père Motassem. Son règne fut inauguré par une violente révolte à Damas, qui fut accompagnée de grands excès; il la réprima durement, et fit exécuter quinze cents des rebelles. L'empire arabe, affaibli par le luxe des souverains, par les divisions religieuses, par les révoltes des provinces et par l'influence croissante des Turcs, était en décadence. Le calife voulut cependant reprendre la guerre contre les Grecs : en 845 il envoya une armée dans l'Asie Mineure; mais l'entreprise, mal dirigée, échoua complétement et coûta beaucoup de monde aux musulmans. Wathek continua la tradition des successeurs d'Haroun-al-Raschid, qui oubliaient dans les plaisirs et le luxe les soucis du gouvernement; fastueusement généreux, il gaspillait les ressources de l'empire en folles prodigalités; il les répandait surtout sur les poëtes et les savants, et s'efforça de maintenir la splendeur littéraire qui avait régné à Bagdad sous Al Mamoun, qu'il prenait pour modèle; il scandalisa comme lui les orthodoxes musulmans par la faveur dont il entoura les fatimites et par la protection qu'il accorda à la secte des motazelites. Dans les questions religieuses il se montrait cruel, et se livrait à des emportements qui répandaient la terreur autour de lui. Un traité pour l'échange des prisonniers ayant été signé en 845, il en interdit les avantages à tous ceux qui ne voulurent pas reconnaître solennellement que le Koran était créé et que les fidèles ne devaient pas jouir après leur mort de la vue de Dieu. Il se fit plus d'une fois le bourreau de ceux qui persistaient à repousser sa doctrine. Cette intolérance souilla son règne, et diminua la popularité qu'appelaient sur lui sa générosité et les avantages physiques dont il était doué. Wathek eut pour successeur Motawakkel, son frère; quant à son fils *Mohtady*, exclu du trône à cause de sa jeunesse, il y parvint en 869.

Weil, *Hist. du califat*, en allem. — Noël des Vergers, *l'Arabie*, dans *l'Univers pitt.*

WATSON (Sir *William*), physicien anglais, né en 1715, à Londres, où il est mort, le 10 mai 1787. Fils d'un négociant, il passa de l'École des marchands tailleurs dans l'officine d'un apothicaire. Dès l'enfance il montra un goût marqué pour l'histoire naturelle, et surtout pour la botanique; cette passion le porta à faire de fréquentes herborisations autour de la capitale. Admis en 1741 dans la Société royale, il se distingua par son habileté et par son zèle, remporta en 1745 la médaille d'or de Copley pour les beaux travaux qu'il fit sur l'électricité, observa le premier les différences de couleur de l'étincelle, suivant qu'elle se dégage de corps différents, et eut beaucoup de part aux expériences accomplies en 1747 et en 1748 sur la Tamise, et qui étaient relatives à la vitesse du fluide électrique. Chargé en 1772 d'examiner l'état des poudrières de Purfleet, il s'unit à Franklin, à Cavendish et à Robertson pour con-

seiller l'usage des paratonnerres à verges pointues. Ses recherches étendirent sa réputation en Europe, et les universités de Halle et de Wittemberg lui conférèrent le diplôme de docteur en médecine. En 1759 il quitta la pharmacie, se fit agréger au collége des médecins, et fut attaché en 1762 à l'hospice des Enfants trouvés. Depuis longtemps il avait obtenu, par l'intermédiaire de Sloane, une des places de conservateur au British Museum. La noblesse à vie lui fut accordée en 1786. Outre de nombreux mémoires qu'il a fournis aux *Philosophical Transactions*, au *Gentleman's Magazine* et aux *London medical observations*, Watson a publié : *Account of a series of experiments upon the most successful method of inoculating the small pox;* Londres, 1768, in-8°; — *On time;* ibid., 1785, in-8°.

Pulteney, *Sketches*. — Rose, *Biogr. dict.*

WATSON (*Robert*), historien anglais, né vers 1730, à Saint-Andrews (Écosse), où il est mort, en 1780. Il était fils d'un commerçant qui joignait la profession de brasseur à celle d'apothicaire. Après avoir fait ses classes dans sa ville natale, il étudia la théologie dans les universités de Glasgow et d'Édimbourg; en même temps, et sur le conseil de lord Kames, il donna chaque hiver depuis 1751, d'abord à Glasgow, puis à Édimbourg, un cours de rhétorique et de belles-lettres, en suivant le plan qu'Adam Smith venait de tracer. Dès qu'il eut passé les examens de licence (1758), il concourut pour l'emploi de ministre d'une des paroisses de Saint-Andrews; mais n'ayant pas réussi à l'obtenir, il entra dans l'enseignement, fut pourvu d'une chaire dans l'université, et professa successivement la logique, la rhétorique et les belles-lettres. Peu de temps avant de mourir, il devint principal des colléges unis de Saint-Sauveur et de Saint-Léonard. On a de lui : *History of the reign of Philip II of Spain;* Londres, 1777, 2 vol. gr. in-4°; réimpr. une dizaine de fois jusqu'en 1839, et trad. en français (Amst., 1778, 4 vol. in-12) par Mirabeau et Durival; — *History of the reign of Philip III;* Londres, 1783, gr. in-4°; réimpr. plusieurs fois jusque en 1862, et trad. en français (Paris, 1809, 3 vol. in-8°) par Bonnet : ouvrage complété pour les Ve et VIe livres par W. Thompson. L'auteur a pris dans ses compositions historiques Robertson pour modèle, mais il n'est point parvenu à l'égaler. Sa réputation, jadis surfaite, est bien réduite aujourd'hui, et ses écrits n'ont que peu de valeur; c'est à peine si l'on y peut voir un recueil de matériaux, puisqu'ils n'ont point pour base les sources originales. On a reproché avec raison à Watson un style lourd et uniforme, un vain étalage de science militaire, peu d'exactitude et l'absence de tout esprit philosophique.

Biogr. britann. — R. Chambers, *Illustrious Scotsmen.*

WATSON (*Richard*), savant prélat anglais, né en août 1737, à Heversham (Westmoreland), mort le 4 juin 1816, à Calgarth-Park (même comté). Il fit ses études au collége de sa ville natale, que son père avait dirigé de 1698 à 1737. En 1754 il obtint une bourse à Cambridge, y prit ses degrés littéraires, et entra dans le corps des agrégés. A la mort de Hadley (1764), il fut élu à l'unanimité professeur de chimie. Ce choix semble d'autant plus étrange qu'il ne possédait alors que des notions élémentaires sur cette science; mais il ne trompa point la confiance qu'on lui témoignait. Avec l'aide d'un préparateur qu'il fit venir de Paris, et en s'enfermant dans un laboratoire, il se mit en mesure de commencer, quatorze mois après sa nomination, un cours qui fut très-suivi. Il occupa sa chaire pendant plusieurs années, toujours avec le même succès. En 1768 il publia, sous le titre d'*Institutiones metallurgicæ* (Londres, in-8°), un résumé de ses leçons. Devenu membre de la Société royale (1769), il enrichit les *Philosophical Transactions* d'un grand nombre de dissertations estimables. Entre autres ouvrages scientifiques, on lui doit des *Chemical Essays* (Lond., 1781-87, 5 vol. in-12), excellent recueil, dont il y a eu sept éditions. En octobre 1771, Watson avait été nommé professeur de théologie à Cambridge, bien que, de son propre aveu, il ne fût pas alors plus apte à remplir ces fonctions qu'il ne l'avait jadis été à enseigner la chimie. Du reste, il aimait à s'entendre appeler « le professeur αὐτοδίδακτος », et se vantait de ne devoir ses connaissances ni aux hommes ni aux livres. Son tempérament, à ce qu'il dit lui-même, le rendant impropre au célibat, il épousa en 1773 la fille d'un riche propriétaire, et le lendemain de son mariage alla prendre possession d'une sinécure ecclésiastique que l'évêque de Saint-Asaph lui avait accordée à la demande du duc de Grafton. En 1782, après avoir obtenu divers autres bénéfices, il fut promu à l'évêché de Llandaff par le premier ministre, lord Shelburne, qui espérait ainsi se concilier le duc de Rutland, protecteur et ancien élève du nouveau prélat; mais ce dernier se montra récalcitrant. La première chose qu'il fit après avoir coiffé la mitre fut de publier une *Letter to the archbishop Cornwallis on the Church revenues* (1783, in-8°), où il cherche à établir que les évêques ne doivent pas être plus riches les uns que les autres. Dans la chambre des lords, il parla assez rarement, bien qu'il sût se faire écouter, et se prononça presque toujours en faveur des whigs. Ce fougueux partisan de l'égalité acquit une fortune considérable, et ajouta aux nombreux revenus qu'il tirait de l'Église une propriété qu'il vendit plus d'un demi-million de francs et que lui avait léguée un de ses anciens élèves. Il passa les dernières années de sa vie dans le Westmoreland, à Calgarth, où, loin de son diocèse, il partageait son temps entre les délassements de l'esprit et la surveillance d'un

magnifique domaine. Outre les ouvrages cités, Watson a laissé : *Apology for Christianity*; Cambridge, 1776, 1794, in-12 : suite de lettres adressées à Gibbon au sujet des principes qu'il avait émis dans son *Histoire de l'empire romain*; — *Collection of theological tracts*; ibid., 1785, 1791, 6 vol. in-8°; — *Considerations on the expediency of revising the Liturgy of the Church of England*; ibid., 1790, in-8° : projet de réforme qui souleva de grandes colères contre l'auteur; — *A Charge to the Clergy*; ibid., 1791, in-8° : mandement où il porte aux nues la révolution française. Sur ce dernier point, Watson ne tarda pas à changer d'avis : car en 1793 il fit imprimer un sermon (*The wisdom and goodness of God in having made both rich and poor*), où il parle de la *tournure bizarre* qu'avait prise ce grand mouvement, et s'efforce de prouver que ses prévisions étaient justes, mais que les événements se sont trompés; — *Apology of the Bible, in a series of letters to Thomas Paine*; Londres, 1796, in-12 : celui de ses écrits dont on se souvient le plus; — *An Address to the people*; Londres, 1798, in-8° : appel énergique en faveur de la guerre contre la France, qui produisit une vive sensation et n'eut pas moins de quatorze éditions successives; — *Thoughts on the intended invasion*; Londres, 1803 : opuscule conçu dans le même esprit que le précédent et dont le succès fut presque égal; — *Miscellaneous Tracts on religious, political and agricultural subjects*; Londres, 1815, 2 vol. in-8°; — *Anecdotes of the life of R. Watson*; Londres, 1817, in-4° : mémoires écrits par lui-même.

Critical examination of the bishop of Llandaff's Anecdotes of his life; Londres, 1818, in-8°. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Knight, *English cyclop.*, biogr.

WATT (*Joachim* DE), en latin *Vadianus*, érudit suisse, né le 30 décembre 1484, à Saint-Gall, où il est mort, le 6 avril 1551. D'une famille noble, il fit de bonnes études, et fut envoyé en 1508 à Vienne pour achever son éducation. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie, il obtint la chaire des arts libéraux à Vienne, et reçut de Maximilien Ier le double titre de poëte et d'orateur impérial (12 mars 1514). Il s'appliqua aussi à la médecine, et dès qu'il eut pris son diplôme (1517), il retourna dans sa ville natale, où il exerça, le plus souvent au profit des pauvres. En 1526 il fut élu bourgmestre. Jouissant d'un grand crédit sur ses compatriotes, il l'employa à répandre la réforme, qu'il avait embrassée avec ardeur, et à concilier les différends qui s'élevaient dans la confédération helvétique. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Elegia exegetica de Vadianorum familiæ insignibus*; Vienne, 1517, in-4°; — *De poetica et carminis ratione*; ibid., 1518, in-8°; — *Commentaria in Pomp. Melam*; ibid., 1518, in-fol.; Bâle, 1522, in-fol.; — *Scholia in Plinii historiam naturalem*; Zurich, 1534, 1538, in-fol.; — *Aphorismorum lib. VI de Eucharistia*; ibid., 1539, 1585, in-8°; — plusieurs dissertations historiques impr. dans *Script. rerum alleman.* de Goldast. Vadianus a laissé en manuscrit : *Description de Torgau*, *Chronique de Saint-Gall, de 1200 à 1491*, et *Histoire du couvent de Saint-Gall*, le tout en allemand.

Huber, *Ehrengedæchtniss Joach. von Watt*; Saint-Gall, 1683, in-8°. — Senkenberg, *Præfatio ad Goldastum*. — Haltmeyer, *Beschr. der Stadt St-Gallen*. — Leu, *Helvetisches Lexicon*.

WATT (*James*), célèbre inventeur anglais, né à Greenock (Écosse), le 19 janvier 1736, mort le 25 août 1819, à Heathfield, près Birmingham. Son grand-père, Thomas, ayant perdu ses biens dans les troubles civils, enseignait les mathématiques appliquées. Thomas eut deux fils, *John*, l'aîné, qui suivit à Glasgow la profession de son père, et *James*, qui fut le père de celui dont nous allons tracer la vie. Trésorier du conseil municipal, James était à la fois fournisseur d'instruments nécessaires à la navigation, entrepreneur de bâtisses et négociant. Il mourut en 1782, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. James Watt eut pour premiers instructeurs son père et sa mère, et, à cause de sa constitution maladive, ses parents ne se hâtèrent pas trop de l'envoyer à l'école. Un ami du père vit un jour le petit James tracer avec de la craie toutes sortes de lignes. « Pourquoi n'envoyez-vous pas, s'écria-t-il, cet enfant à l'école, au lieu de lui laisser gaspiller ainsi son temps? » — « Mais vous pourriez bien, monsieur, répliqua le père, vous être trompé dans votre jugement; voyez ce qui occupe mon fils. » L'enfant de six ans cherchait à résoudre un problème de géométrie. Le jeune Watt passait pour un enfant paresseux et incapable, parce qu'il s'amusait à démonter et à remonter les jouets qui tombaient sous sa main. Sa tante Muirhead surtout lui reprochait d'employer son temps à ôter et à remettre le couvercle de la théière, à examiner les gouttelettes que la condensation de la vapeur formait à la surface d'un métal poli. Une curiosité insatiable, secondée par une excellente mémoire, portait Watt à vouloir s'initier à presque toutes les branches des connaissances humaines. Les ouvrages d'histoire naturelle et de médecine, de chimie et de physique, notamment les *Éléments de philosophie naturelle*, de S'Gravesande avaient pour lui autant d'attrait que les traditions populaires et les vieilles ballades de l'Écosse. Cependant peu à peu sa vocation se dessina. En juin 1755, il entra dans les ateliers de John Morgan, constructeur d'instruments de mathématiques à Londres; il n'y resta qu'un an. De retour en Écosse, il eut quelques contestations avec des corporations ouvrières, jalouses de leurs priviléges surannés, et fut attaché à l'université de Glasgow en qualité d'ingénieur. On montre encore de lui, comme datant de cette époque, les premières épures de la machine à

vapeur, remarquables par la délicatesse et la précision du trait. Grâce à son intelligence et à sa dextérité manuelle, il s'acquit bientôt une telle réputation que les plus illustres professeurs de l'université recherchaient son intimité. Nous citerons en première ligne Black, que Lavoisier appelait son maître, Robison, Simson, et Adam Smith.

La diversité de ses aptitudes se fit aussi remarquer dans ses travaux d'art. Ainsi, quoiqu'il fût étranger à la musique, il entreprit et mena à bonne fin un orgue, qui devait résoudre certaines difficultés de son connues sous le nom de *tempérament*. Mais son invention capitale eut pour point de départ la possibilité de condenser la vapeur d'eau dans un vase entièrement séparé du cylindre où s'exerce l'action mécanique; elle date de 1765. D'importants travaux de localité, relatifs au canal Calédonien, mirent Watt, dès 1767, en relations avec des capitalistes et des entrepreneurs considérables. Au commencement de 1774 il se lia d'une amitié sincère avec Boulton, homme de bon conseil et toujours prêt à encourager, par sa fortune, l'esprit de découvertes. Cette liaison fait époque dans la vie de Watt. Boulton fit venir son ami à Soho, près de Birmingham, où il résidait. D'amis ils devinrent associés. Comptant parmi les habitants du voisinage Priestley, Keir, Darwin, ils fondèrent une société savante sous le nom de *Lunar Society*, parce qu'on se réunissait chaque soir de la pleine lune. Beaucoup d'idées, qui ne se trouvaient encore qu'à l'état embryonnaire, furent dès lors promptement mûries.

Watt avait épousé, en 1764, Mlle Miller, sa cousine. Ce mariage exerça la plus heureuse influence sur son caractère, qui depuis une maladie nerveuse menaçait de tourner à la mélancolie. De cette union naquirent quatre enfants, deux garçons et deux filles. Au grand chagrin de son mari, Mme Watt mourut en couches d'un troisième garçon. Quelques années après il se remaria avec Mlle Mac-Gregor, et se retira des affaires, au commencement de 1800, à l'expiration du privilége qu'il avait obtenu du parlement. Ses deux fils s'associèrent à Boulton fils pour continuer l'exploitation de la fabrique de Soho, qui occupe encore aujourd'hui en Angleterre le principal rang parmi les ateliers de construction des grandes machines à vapeur. En 1804, il perdit le second de ses fils, *Gregory*, qui s'était fait remarquer par quelques travaux de géologie et de littérature. Cet événement inattendu remplit ses dernières années d'une profonde tristesse. Rien ne pouvait le faire sortir de son apathie, et il semblait vouloir réaliser ce qu'il avait un jour écrit à un ami : « Je ne connais que deux plaisirs, la paresse et le sommeil. » Paroles assez étranges pour un homme de génie, attentif aux moindres faits, devant lesquels le vulgaire des hommes passe indifférent (1).

Depuis 1790 Watt résidait dans une terre voisine de Soho, nommée Heathfield. Ce fut là qu'il charmait ses amis par ses causeries intimes, et que le vit, en 1816, Walter Scott. Le célèbre romancier en a donné le portrait suivant, dans la préface du *Monastère* : « Watt n'était pas seulement le savant le plus profond, il était encore le meilleur, le plus aimable des hommes. La seule fois que je l'aie rencontré, il était entouré d'une petite réunion de littérateurs.... Dans sa quatre-vingt et unième année, le vieillard, alerte, aimable, bienveillant, prenait un vif intérêt à toutes les questions; son savoir était à la disposition de quiconque le réclamait. Il répandait sur tous les sujets les trésors de ses talents et de son imagination. Il y avait parmi les personnes présentes un profond linguiste; Watt discutait avec lui sur l'origine de l'alphabet comme s'il avait été contemporain de Cadmus. Un célèbre critique s'étant mis de la partie, vous eussiez dit que le vieillard avait consacré toute sa vie à l'étude des belles-lettres et de l'économie politique. Inutile de parler des sciences : c'était sa carrière brillante et spéciale. Nous découvrions enfin qu'aucun roman du plus faible renom ne lui avait échappé, et que la passion de l'illustre savant pour ce genre d'ouvrages était aussi vive que celle qu'ils inspirent aux jeunes modistes de dix-huit ans. » Watt partageait avec les hommes de génie cette souplesse de l'esprit qui se montre apte à tout et se prête à toutes les inspirations. Lord Jeffrey comparait cette organisation merveilleuse de son ami à la trompe de l'éléphant qui peut, avec une égale facilité, saisir une paille et déraciner un chêne. Sa santé s'était fortifiée avec l'âge. Fidèle à la devise de son cachet (un œil entouré du mot *observare*), il essaya de tous les genres d'étude, et se mit enfin à étudier l'idiome anglo-saxon (1). Il conserva la puissance de ses facultés jusqu'au moment suprême, et s'éteignit dans sa quatre-vingt-quatrième année. Il fut enterré à Heathfield. Sa statue en marbre, chef-d'œuvre de Chantrey, est au nombre des monuments qui ornent l'abbaye de Westminster. L'inscription mise au piédestal a été composée par lord Brougham; elle est trop longue pour être simple.

Un mot maintenant sur la découverte qui a immortalisé le nom de Watt.

L'emploi de la vapeur comme force locomotrice est une de ces idées qui mûrissent lentement et

(1) On cite à ce sujet une anecdote assez curieuse. Un homard, qu'il voyait servi sur la table, lui donna un jour l'idée de tirer parti de la mobilité de la queue du crustacé pour la construction d'un tuyau de conduite articulé, susceptible de se plier à toutes les inflexions du lit d'une rivière, dont il s'agissait de transporter les eaux à une certaine distance.

(1) Un autre exemple du même genre est à notre connaissance personnelle. Gauss, que La Place lui-même regardait comme le premier mathématicien de l'Europe, se désola un jour devant nous de ne trouver aucun sujet vierge pour son esprit, et il nous chargea, étant de passage à Gœttingue (en octobre 1848), de lui envoyer de Paris les ouvrages nécessaires pour apprendre le russe. Gauss était alors, comme Watt, plus que septuagénaire.

qui ne sont jamais l'œuvre d'un seul homme. Voyez aux articles *Héron d'Alexandrie*, *Caus* (Salomon de), *Papin*, *Roger Bacon*, etc., la part qu'eurent ces esprits inventifs. Les forces naturelles, dont l'étude scientifique ne date pour ainsi dire que d'hier, ne servirent d'abord aux hommes qu'à se terrifier ou qu'à s'entre-détruire. On a trouvé dans le pays des Cattes une idole en métal, appelée le *Busterich*, que les prêtres de la Germanie employaient, selon toute apparence, dans leurs cérémonies religieuses. La tête de cette idole était en métal et creuse en dedans. Ils la remplissaient d'eau par une ouverture circulaire, pratiquée au sommet, qu'ils fermaient ensuite ainsi que la bouche, avec des tampons de bois. Des charbons incandescents, placés dans le tronc du dieu, échauffaient invisiblement le liquide contenu dans la cavité crânienne, et bientôt la vapeur produite faisait sauter les tampons : elle s'échappait avec bruit par des jets qui formaient un épais nuage devant les adorateurs stupéfaits. Ce fait physique, fort simple pour nous, ne pouvait être alors qu'un miracle. Personne ne songeait à ce que l'eau, occupant à l'état de vapeur un espace beaucoup plus grand, devait nécessairement chasser devant elle les obstacles qu'on lui opposait. La poudre à canon, par les gaz qui s'engendrent pendant sa combustion, agit d'une manière tout à fait analogue. — Rivault, précepteur de Louis XIII, découvrit, en 1605, qu'une bombe pleine d'eau ne tarde pas à faire explosion, quand on la met sur le feu après l'avoir bouchée, en d'autres termes, lorsqu'on empêche la vapeur d'eau de se dégager librement à mesure qu'elle se produit. Examinez maintenant ce qui se passe dans cette expérience : au bas de la bombe se trouve de l'eau très-chaude, mais encore liquide; tout le reste est rempli de vapeur. L'un des principaux caractères de la vapeur, comme de toute matière gazeuse ou aériforme, c'est d'exercer la même action dans tous les sens. Elle pressera donc avec la même intensité l'eau du bas et les parois du globe métallique. Supposons celui-ci, à sa partie inférieure, garni d'un robinet. Dès que le robinet sera ouvert, l'eau, pressée par la vapeur, en jaillira avec une violence extrême. Rien n'empêche de diriger ensuite ce jet verticalement; il suffit pour cela d'adapter le robinet à un tuyau recourbé. L'eau montera d'autant plus que sa température sera plus élevée, ou, ce qui revient au même, son *mouvement est proportionnel à l'élasticité de la vapeur*, et ce rapport n'a pour limites que la résistance des parois de l'appareil. A la place de la bombe, mettez une chaudière, et vous aurez la première machine à vapeur, une *machine à épuisement*. Tout dépend de la manière de voir ou de concevoir les choses. Si vous mêlez, par exemple, un kilogramme d'eau à 0° avec un kilogramme d'eau à 79°, vous aurez deux kilogrammes d'eau à 39 degrés et demi, c'est-à-dire que le mélange aura la température moyenne des liquides composants : pour se mettre au même niveau de température, l'un a gagné ce que l'autre a perdu. Ce fait est tellement simple que l'on ne comprendrait point qu'il pût en être autrement. Mais en voici la contre-partie. Mêlez un kilogramme de glace à 0°, c'est-à-dire de l'eau à l'état solide, avec le même kilogramme d'eau à 79°; la glace, baignée dans l'eau chaude, ne manquera pas de fondre, et comme de part et d'autre le poids de la matière est le même, vous aurez deux kilogrammes d'eau. Mais il y a ici quelque chose qui n'existait pas dans la première expérience : c'est le changement de la glace en eau. Ce petit fait se lie intimement à un autre, qui vous frappera davantage. Plongez un thermomètre dans le mélange ainsi obtenu : il ne marquera plus la température du mélange précédent; la température ne sera cette fois que de zéro. Que sont devenus les 79° du kilogramme d'eau? Ils ont disparu. Or, comme rien ne se perd dans la nature, il faut que cette chaleur se retrouve quelque part, sous n'importe quelle forme. Eh bien, elle a été employée à désagréger les molécules de la glace, à faire passer l'eau de l'état solide à l'état liquide. Le changement c'est du mouvement; le mouvement c'est de la chaleur transformée; et cette transformation peut se mesurer par équivalents. Elle a encore lieu lorsqu'on fait passer l'eau de son état liquide à l'état de vapeur. — La transformation de la chaleur en mouvement, voilà une nouvelle manière d'expliquer les faits; elle a depuis peu remplacé avec avantage l'ancienne doctrine des physiciens, qui nommaient chaleur *latente* ce que nous appelons aujourd'hui chaleur *transformée*. En se plaçant au premier point de vue, on se rend plus facilement compte de beaucoup de phénomènes autrefois inexplicables.

La première chose qui frappe dans le fonctionnement d'une machine à vapeur, c'est le mouvement de va et vient d'une tige de fer ou du piston. Ce fut aussi le point de départ de toute l'invention. Pour soulever le piston mobile dans un corps de pompe, on fait arriver la vapeur d'eau sous la face inférieure du piston, et pour le faire redescendre, on condense la vapeur dans le corps de pompe par l'injection d'eau froide, de manière à former un vide au-dessous du piston, qui s'abaisse alors par la seule force de la pression atmosphérique. Tels furent les principes de construction de la machine de Newcomen, dit *machine atmosphérique*. Ce fut là-dessus que Watt exerça son esprit inventif, et parvint ainsi à résoudre d'importants problèmes.

Un des principaux titres de Watt à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir découvert le moyen d'opérer la condensation de la vapeur dans un vase séparé, totalement distinct du corps de pompe, et ne communiquant avec lui qu'à l'aide d'un tube étroit. Ainsi, le vase sé-

paré du corps de pompe, et dans lequel la vapeur vient par intervalles se précipiter, en d'autres termes, le *condensateur*, voilà la plus précieuse invention de Watt. Dans la machine qui porte le nom de ce grand ingénieur, et qu'on appelle *machine à double effet*, l'atmosphère n'a plus d'action. Le corps de pompe est fermé dans le haut par un couvercle métallique, percé seulement à son centre d'une ouverture garnie d'étoupe grasse et bien serrée, à travers laquelle la tige cylindrique du piston se meut librement, sans pourtant donner passage à l'air ou à la vapeur. Le piston partage ainsi le corps de pompe en deux capacités fermées et distinctes. Quand il doit descendre, la vapeur de la chaudière arrive librement à la capacité supérieure par un tube disposé à cet effet, et pousse le piston de haut en bas, comme le fait l'atmosphère dans la machine de Newcomen. Ce mouvement n'éprouve pas d'obstacle, attendu que pendant qu'il s'effectue le dessous du corps de pompe est en communication avec le condensateur. Dès que le piston est entièrement descendu, les choses se trouvent complétement renversées par le jeu de deux robinets. Alors la vapeur que fournit la chaudière ne peut aller qu'au-dessous du piston qu'elle doit soulever; et la vapeur supérieure, qui l'instant d'avant déterminait le mouvement descendant, va se résoudre en eau dans le condensateur, avec lequel elle se trouve à son tour en libre communication. Le jeu contraire des mêmes robinets replace toutes les pièces dans l'état primitif, dès que le piston est arrivé au haut de sa course. La machine marche ainsi indéfiniment avec une puissance à peu près égale, soit que le piston monte, soit qu'il descende; mais la dépense de vapeur est précisément le double de celle qu'une machine atmosphérique ou *à simple effet* aurait occasionnée. Si la chaudière est en libre communication avec le corps de pompe pendant tout le temps du mouvement alternatif du piston, il se produira une vitesse nuisible aux limites des excursions du piston. Pour obvier à cet inconvénient, Watt imagina de fermer le robinet par lequel arrive la vapeur quand le piston est aux deux tiers de sa course, et de lui faire parcourir le tiers restant par la vitesse acquise. Les effets d'une vitesse nuisible sont ainsi prévenus ou affaiblis, et en même temps il y a économie de combustible. Ce fut là le but de *la machine à détente*. Il serait inopportun d'entrer ici dans de plus longs détails.

Nous avons encore à signaler la part qui revient à Watt dans la découverte de la composition de l'eau. C'est à Cavendish qu'on attribue généralement la découverte de la composition de l'eau. Mais avant ce physicien, Warltire avait constaté, en janvier 1781, qu'on obtient de l'eau en faisant passer une étincelle électrique dans un mélange d'oxygène et d'hydrogène. Priestley, répétant la même expérience en avril de la même année, démontra que le poids de l'eau qui se dépose sur les parois du vase métallique au moment de la détonnation des deux gaz explosibles, est la somme des poids de ces deux gaz. Watt, à qui Priestley communiqua ce résultat, y vit aussitôt la preuve que l'eau n'est pas un corps simple. « Quels sont les produits de votre expérience? écrivit-il à son ami : de l'eau, de la lumière et de la chaleur. Ne sommes-nous pas dès lors autorisés à en conclure que l'eau est un composé des deux gaz oxygène et hydrogène, privés d'une partie de leur chaleur latente; que l'oxygène est de l'eau privée de son hydrogène mais unie à de la chaleur et à de la lumière latente? » — Ce passage, cité par F. Arago, est extrait d'une lettre de Watt en date du 26 avril 1783 et insérée dans le t. LXXIV des *Philosophical Transactions*.

Watt n'a pas écrit d'ouvrage scientifique proprement dit : on n'a de lui que des lettres et des extraits d'une espèce de mémorial où il avait consigné les principaux faits et gestes de sa vie; mais tant que le monde durera, le nom de Watt restera indissolublement associé à l'histoire de la machine à vapeur, l'une des plus belles conquêtes de l'esprit humain. F. HOEFER.

Playfair, dans *Monthly magazine*, 1819. — Jeffrey, dans *Edinburgh review*, 1819. — *Penny Cyclopædia*. — J. Forbes, *Diss. on the progress of science*, ch. IV, dans la 8e édit. de l'*Encycl. britannica*. — F. Arago, *Vie de J. Watt*; Paris, 1838, in-8°. — J. Muirhead, *Correspondence of J. Watt on his discovery of the theory of composition of water*; Lond., 1846, in-8°; le même, *The Origin and the progress of the mechanical inventions of J. Watt, illustrated by his corresp.*; ibid., 1854, 3 vol. in-8°.

WATTEAU (1) (*Jean-Antoine*), peintre français, né le 10 octobre 1684, à Valenciennes, mort le 18 juillet 1721, à Nogent-sur-Marne, près Paris. On ne possède qu'un petit nombre de faits positifs sur sa vie. Il était fils d'un maître couvreur, qui le plaça chez un mauvais peintre de la ville. A cette école insuffisante, Watteau n'apprit presque rien; mais il avait la flamme sacrée : pendant ces premières années d'étude, il marcha seul, dessinant sans cesse d'après nature, et reproduisant avec une naïveté flamande les scènes de la campagne et de la rue. Son maître lui étant inutile, il le quitta et fit connaissance avec un autre artiste, dont le métier était de peindre des décorations de théâtre (2). Ils arrivèrent ensemble à Paris en 1702. Watteau ne travailla avec lui que pendant quelques mois : l'ayant quitté, « faute d'ouvrage », il se mit à la solde d'un marchand qui avait chez lui une

(1) Bien qu'il soit de mode aujourd'hui d'orthographier ainsi son nom, on aurait peut-être le droit d'hésiter sur ce point, puisque Mariette l'appelle ordinairement *Wateau*, et puisque l'artiste a signé *Vateau* un reçu dont les *Archives de l'art français* nous ont conservé le texte.

(2) En rapprochant le récit de M. de Julienne de celui de Gersaint, nous sommes autorisé à penser que ce peintre s'appelait Métayer, et qu'en promettant à Watteau de le faire employer aux décorations de l'Opéra, il avait imprudemment engagé sa parole.

douzaine d'élèves, et qui, exclusivement occupé de son commerce, leur faisait faire tantôt des copies d'après des tableaux anciens, tantôt des peintures de dévotion pour les églises de village. Cette situation, qui était celle d'un manœuvre, ne pouvait ni convenir à l'ambition de Watteau, ni à son humeur changeante. Il entra chez Claude Gillot, un vrai maître celui-là. C'est chez lui, écrit Gersaint, qu'il « se débrouilla totalement ». C'est là, on peut l'assurer, qu'il prit du goût pour les sujets empruntés aux scènes de la comédie italienne, car Gillot dessinait des costumes pour le théâtre; il peignait des décorations pour les ballets, il faisait des patrons de tapisserie, et Watteau trouva dans son atelier l'occasion d'essayer ses forces presque en tous les genres. Bien qu'ils parussent faits pour se comprendre, le maître et l'élève ne tardèrent pas à se séparer. Celui-ci passa alors chez un autre peintre d'ornements et de « grotesques », Claude Audran, qui était « gardien du Luxembourg ». Audran, qui était habile homme, le fit travailler avec lui à la Muette et dans plusieurs résidences princières; mais il lui rendit un bien autre service, en lui ouvrant, dans le palais dont il avait la garde, cette galerie fameuse où Rubens avait peint l'histoire allégorique de Marie de Médicis. Watteau, dont les origines étaient presque flamandes, reconnut dans Rubens son véritable modèle; il l'étudia avec passion, il donna plus de liberté à son pinceau, il débarrassa peu à peu son coloris des tons bruns et rougeâtres dont on faisait abus dans l'école de Gillot. Lorsqu'il sortit de chez Audran, Watteau était un maître (1709). Il était depuis longtemps tourmenté du désir de voir l'Italie, et, dans l'espoir d'y être envoyé aux frais du roi, il prit part au concours académique. Deux sujets ayant été, selon l'usage, donnés aux concurrents, il peignit *David accordant à Abigail le pardon de Nabal;* mais il n'obtint que le second prix, le premier ayant été décerné à un artiste inconnu, Antoine Grison. Cet échec paraît avoir provoqué chez Watteau un accès de découragement. Il voulut retourner à Valenciennes; comme il n'avait pas la bourse assez bien garnie pour faire le voyage, il peignit un *Départ de troupes*, charmant tableau que Cochin a gravé plus tard, et que Sirois, le beau-père de Gersaint, lui paya 60 livres. Watteau, qui ne s'était jamais vu si riche, partit pour Valenciennes : il revit sa famille; mais à peine arrivé, il se sentit comme dépaysé dans sa patrie; il regretta d'avoir si vite abandonné le combat, et bientôt il était de retour à Paris.

A dater de cette époque la fortune, longtemps contraire, commença à sourire à Watteau. Le marchand Sirois lui ayant demandé une seconde peinture pour faire pendant à sa première, il peignit une *Halte d'armée*, dont le prix fut fixé à 200 livres. Enfin, en 1712 (c'est Caylus qui nous l'apprend), l'artiste, qui ambitionnait toujours d'obtenir la pension du roi, se hasarda à envoyer ces deux tableaux à l'Académie. Agréé sur la recommandation du vieux La Fosse, il fut définitivement reçu, le 28 août 1717 : il donna pour son morceau de réception sa fameuse esquisse *l'Embarquement pour Cythère* (musée du Louvre), se fit inscrire sur les registres académiques sous le titre nouveau de « peintre des fêtes galantes ». Des amitiés illustres, d'ardentes sympathies s'étaient groupées autour de Watteau. On lui pardonnait l'irrégularité de son humeur, sa mélancolie, son amour de la solitude, parce qu'on le savait malade et qu'on le traitait comme un grand enfant. Il était de ceux qui aiment à cacher leur vie. Une inquiétude constante le poussait à changer souvent de logis et à se dérober à l'ennui des visites importunes. Watteau demeura successivement chez Sirois, chez le financier Crozat, chez Vleughels, son collègue à l'Académie, et chez Gersaint, qui fut le plus fidèle de ses amis. Les connaisseurs tenaient son talent en grande estime. En 1719, Watteau peignit un tableau pour le régent; mais, en dehors des peintures décoratives qu'il exécuta à la Muette avec Audran, il ne paraît pas avoir travaillé pour le roi.

Cependant la santé de l'artiste s'altérait. Des témoignages contemporains prouvent que le peintre qui a mis dans son œuvre tant de gaieté, d'esprit et de lumière était atteint de phthisie. Il résolut de faire un voyage en Angleterre pour consulter le docteur Mead, et aussi parce qu'il savait que son talent était très-goûté à Londres. Il quitta Paris pendant l'automne de 1720. Mead, grand amateur des arts, le logea chez lui; des personnages de la cour et le roi Georges Ier lui-même employèrent son pinceau. Mais le climat de l'Angleterre était contraire au tempérament de Watteau, la saison était mauvaise, et bientôt il fut pris d'un redoublement de tristesse. Le séjour de Londres lui devint intolérable, et au commencement de février 1721 il était de retour en France. « Le 11 février, écrit Rosalba dans son *Journal*, j'entrepris de faire pour M. Crozat le portrait de M. Vateau. » De grands travaux attendaient l'artiste à son arrivée à Paris. Crozat l'associa à Nattier dans l'exécution d'une série de dessins d'après les tableaux du roi qu'il se proposait de faire graver; Gersaint obtint de lui une enseigne pour sa boutique du pont Notre-Dame. Mais le mal faisant des progrès, Watteau voulut se retirer à la campagne. Un intendant des Menus, Philippe Le Febvre, lui offrit un asile dans sa maison de Nogent. Watteau s'y installa; il travailla encore d'une main languissante, il eut même la force de donner quelques conseils à son élève Pater; mais les sources de la vie étaient épuisées chez lui, et il mourut doucement, dans les bras de Gersaint, le 18 juillet 1721. Il n'avait pas trente-sept ans.

Watteau occupe dans notre école une place à part, une place qui, les temps de la justice étant venus, s'agrandit et devient de jour en jour meilleure. Les origines de son talent, nous l'avons dit, doivent être cherchées du côté de la Flandre, et l'admiration qu'il a constamment professée pour Rubens montre qu'il le reconnaissait pour son véritable maître. Les études qu'il fit chez Crozat d'après les tableaux de l'école vénitienne exercèrent aussi sur son coloris une influence heureuse, et réchauffèrent sa palette. C'est là sans doute qu'il a pris le secret de ses carnations chaudes et dorées. Mais pour la grâce, pour l'esprit, pour la composition, Watteau est absolument français. Ses figures, pleines d'élégance et de finesse, brillent par la vérité de l'attitude, par la justesse du mouvement. « Watteau, a dit Dubois de Saint-Gelais, s'est attaché aux habillements vrais; en sorte que ses tableaux peuvent être regardés comme l'histoire des modes de son temps. » Mais il n'a pas écrit seulement l'histoire du costume à la fin du règne de Louis XIV et sous le régent; il a compris, il a exprimé le caractère de l'époque aussi bien que l'eût pu faire l'observateur le plus ingénieux. Dans les quelques portraits qu'il a laissés, notamment dans le *Gilles* (de la collection de M. Lacaze), il se montre exact, intelligent, passionné pour la vérité. Paysagiste, il a réagi avec une spirituelle audace contre les méthodes glacées des peintres de l'Académie, et il a créé des horizons bleus, il a mêlé les feuillages aux tons roux avec cette liberté, quelque peu décorative, dont le principe est dans les tableaux de Rubens. Graveur à l'eau-forte, il est incisif et mordant. Enfin, lorsqu'il manie le crayon noir ou la sanguine, il fait paraître un respect pour la forme vraie, un sentiment de la lumière et de l'ombre, une élégance de travail qui justifient, dans une certaine mesure, le mot enthousiaste de Gersaint : « Watteau passera toujours pour un des plus grands et des meilleurs dessinateurs que la France ait donnés. » En un temps où la notion de l'art s'était altérée, l'étoile de Watteau a pu pâlir; mais dès le jour où le fil rompu de la tradition a été renoué par des mains savantes, dès que la critique a reconnu le sentiment de la peinture colorée, fine, spirituelle, Watteau a été apprécié à sa valeur, et, désormais à l'abri des injustices de la mode, il demeurera toujours l'une de nos plus chères gloires. Paul MANTZ.

Mercure de France, août 1721. — Gersaint. *Catalogue du Cabinet Quentin de Lorangère*, 1744. — Caylus, *Éloge de Watteau*, lu à l'Académie de peinture en 1748 et publié par MM. de Goncourt dans les *Portraits intimes du dix-huitième siècle*. — Mariette, *Abecedario*. — Lecarpentier, *Notice sur Watteau*; Rouen, 1818, in-8°. — A. Dinaux, *Archives du nord de la France*, 1833. — P. Hédouin, *Mosaïque*, 1856. — Léon Dumont, *Ant. Watteau*; Paris, 1866, in-8°. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. I.

WAYNFLETE (*William* DE), chancelier d'Angleterre, né à Waynflete (comté de Lincoln), mort le 11 août 1486. Fils aîné d'un certain Richard Patten ou Barbor, il prit de bonne heure, suivant la coutume de l'époque, le nom du lieu de sa naissance, étudia à l'école de Winchester, puis à l'université d'Oxford, où il fit de rapides progrès dans les lettres et sciences. Bien que les premières années de sa vie soient assez obscures, il est probable qu'il fut nommé en 1429 directeur de l'école de Winchester, et en 1438 de l'hôpital de Sainte-Marie-Madeleine. Henri VI ayant fondé en 1440 un nouveau collége à Eton, Waynflete en reçut la direction. Il fut encore en 1447 pourvu de l'évêché de Winchester. Une fidélité à toute épreuve, autant que son habileté et son savoir, l'ayant rendu cher au malheureux Henri VI, il fut souvent employé à des missions de confiance pendant le cours de ce règne orageux. En 1450 il traita avec les rebelles, qui avaient pris pour chef Jack Cade et qui remirent leur destinée entre ses mains, et chercha, mais inutilement, à s'interposer entre Richard, duc d'York, et le roi, qui consentit alors au renvoi du duc de Somerset. Nommé grand chancelier en octobre 1456, il en exerça les fonctions jusqu'en juillet 1460. Après l'avénement d'Édouard IV, Waynflete se consacra tout entier aux fondations qu'il avait projetées. La création du collége de la Madeleine, à l'université d'Oxford, celle d'une école libre à Waynflete, les libéralités dont il enrichit le collége d'Eton et la cathédrale de Winchester ont surtout recommandé son nom à la postérité.

Chandler, *Life of Waynflete*. — Wood, *Colleges and Halls*. — Chalmers, *Hist. of Oxford*. — Campbell, *Lives of the chancellors*.

WEBER (*Gui*), poëte suisse du quinzième siècle, natif de Soleure. Après avoir exercé les fonctions de greffier au tribunal de Berne, il alla rejoindre l'armée envoyée contre le duc de Bourgogne, et il prit les exploits dont il fut témoin pour le sujet de ses chants guerriers, genre de composition qu'il essaya le premier de cultiver en Allemagne. On n'en connaît que cinq, et ils se trouvent dans le recueil de son contemporain Diebold Schilling : *Beschreibung der Burgundischen Kriegen* (Description des guerres avec la Bourgogne); Berne, 1743, in-fol.

Jœrdens, *Lexicon teutscher Dichter*.

WEBER (*Emmanuel*, comte), jurisconsulte allemand, né le 23 septembre 1659, à Hohenheide, près Leipzig, mort le 7 mai 1726, à Giessen. Reçu en 1681 maître en philosophie à Leipzig, il quitta l'étude de la théologie pour celle du droit, et eut pour maîtres Chr. Thomasius et Carpzov. Après avoir été depuis 1684 précepteur des jeunes princes de Schwarzbourg-Sonderahausen, il devint archiviste de cette famille (1687), par le crédit de laquelle il obtint la chaire d'histoire à Giessen (1698). A cette chaire il joignit dans la suite celle de droit et les charges de bibliothécaire et de vice-chancelier de l'université; il fut aussi élevé à la dignité de comte palatin. Parmi les cent et quel-

ques ouvrages de Weber, remplis d'érudition, et dont plusieurs ont éclairci un grand nombre de points du droit public de l'Allemagne, nous rappellerons : *De Nigello Wireckero;* Leipzig, 1679, in-4°; — *De* χρυσοφαγία; ibid., 1681-82, 3 part. in-4°; — *De politia ante lapsum;* ibid., 1683, in-4°; — *Apologia pro Pufendorfio;* Leipzig, 1688, in-4°; — *Poetische Lustkinder* (Facéties poétiques); Gotha, 1695, in-8°; — *Poetische Schmerzenskinder* (Tristesses poétiques); ibid., 1695, in-8°; — *Examen rei heraldicæ;* Francfort, 1696, 1699, in-8°; trois autres éditions; — *De Gustavo Adolpho, germanicæ libertatis vindice;* Giessen, 1703, in-4°; — *De eruditis Hassiæ principibus;* ibid., 1707, in-4°; — *De rustico seditioso;* ibid., 1707, in-4° : sur les révoltes des paysans en Allemagne depuis le quinzième siècle; — *De Rudolpho II imp.;* ibid., 1707, in-4°; — *Emblemata hassiaca;* ibid., 1711, in-4°; — *Singularia quædam anecdota ad historiam Erici XIV, Suecorum regis;* ibid., 1711, 1719, in-4°; — *De jure monstrorum;* ibid., 1712, in-4°; — *De societate leonum quæ circa finem sæculi XV in Bavaria innotuit;* Giessen, 1713, in-4°; — *Parœmiæ historicæ ad res Germaniæ illustrandas;* ibid., 1715-18, 3 part. in-4°; — *Pusterus vetus Germanorum idolum;* ibid., 1716, 1723, in-4°; — *Papa, quid facis? Dissertatio de pontificum circa electiones imperatorum moliminibus;* ibid., 1719, in-4°; — *De investituris et servitiis feudorum ludicris;* ibid., 1724, 1745, in-4°. Weber a trad. en allemand les principaux ouvrages philosophiques de Pufendorf, au sujet desquels il a publié quelques dissertations. E. G.

Jugler, *Beytræge zur jurist. Biogr.*, t. III. — Hirsching, *Handbuch.* — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte.*

WEBER (*Godefroi*), musicographe allemand, né le 1er mars 1779, à Freinsheim (Bavière rhénane), mort le 2 septembre 1839, à Kreutznach. Fils unique d'un magistrat, il fut destiné au barreau, et étudia le droit à Heidelberg et à Gœttingue. Il plaida sa première cause en 1802, à Mannheim, et ses succès d'avocat le firent appeler au poste de procureur fiscal, qu'il occupa de 1804 à 1814. Nommé à cette dernière date juge à Mayence, il passa en 1808 à Darmstadt en qualité de conseiller de justice, participa à la rédaction d'un nouveau code civil et criminel pour la Hesse, et tint depuis 1832 le siége de procureur général dans la cour suprême de ce pays. Quoique habile jurisconsulte, Weber s'est principalement fait connaître par ses ouvrages théoriques sur la musique. N'ayant reçu d'autre éducation spéciale que celle d'un amateur, il se livra seul à des études persévérantes sur la composition. Choqué des contradictions qu'il apercevait dans les systèmes si différents alors en vogue, il en vint à se persuader que les principes générateurs des accords et de leur enchaînement n'étaient que de pures illusions, « et poussant, dit Fétis, le scepticisme jusqu'à ses dernières limites, il alla jusqu'à déclarer qu'il ne pouvait rien exister de semblable, et que l'analyse des faits de pratique était le seul moyen d'enseignement profitable qu'on pût employer ». Ayant puisé ses connaissances dans la lecture des partitions des maîtres, il regarda l'analyse des cas particuliers de la composition comme la clef véritable de la science. Cette théorie du scepticisme en musique, exposée par Weber dans de nombreux ouvrages, produisit par sa nouveauté même une sorte d'engouement en Allemagne, lequel n'a pas tardé à faire place à l'indifférence. Weber était membre d'un grand nombre d'académies. Nous citerons de lui : *Versuch einer geordneten Theorie der Tonsetzkunst* (Essai d'une théorie coordonnée de la musique pour s'instruire soi-même); Mayence, 1817-21, 3 vol. in-8°, et 1824, 1830-32, 4 vol. in-8° : si l'on ne peut accepter ce livre comme l'exposé d'une théorie sérieuse, il se recommande par l'esprit d'analyse appliqué à l'examen d'une multitude de cas particuliers; — *Allgemeines Musiklehre* (Science de la musique, à l'usage des professeurs et des élèves); Darmstadt, 1822, in-8°, pl.; Mayence, 1825, 1831, in-8° : extrait du précédent; — *Ueber die Echtheit des Mozart'schen Requiem* (De l'authenticité du *Requiem* de Mozart); Mayence, 1826-27, in-8°; — *Die Generalbasslehre zum Selbstunterrichte* (Doctrine de la basse continue pour s'instruire soi-même); Mayence, 1833, in-8°, pl.; — *Versuch einer praktischen Akustik der Blasinstrumente* (Essai d'une acoustique pratique des instruments à vent) : la meilleure production de l'auteur, qui l'a fait insérer dans *Allgem. Encyklopædie* d'Ersch et Gruber, t. X, et dans la *Gazette musicale* de Leipzig, t. XVIII et XIX. En 1824 Weber entreprit la publication d'un excellent répertoire musical, intitulé *Cæcilia*, et en fit paraître les vingt premiers volumes. Il est aussi l'auteur d'un assez grand nombre de morceaux de musique religieuse et instrumentale; les meilleurs d'entre eux datent de l'époque de ses rapports avec Vogler, Meyerbeer et Ch.-M. de Weber.

Fétis, *Biogr. des music.* — *Convers.-Lex.*

WEBER (*Charles-Marie*, baron DE), célèbre compositeur allemand, né le 18 décembre 1786, à Eutin (Holstein), mort le 5 juin 1826, à Londres. Fils d'un père qui avait dans les armées allemandes le grade de major et qui était lui-même un violoniste distingué, il reçut de lui une éducation tout artistique, qui le porta à étudier le dessin et la peinture aussi bien que la musique. Toutefois, son goût s'étant surtout prononcé pour celle-ci, il en apprit les éléments de Heuschel, professeur à Hildburghausen, et acquit auprès de lui un talent remarquable sur

le piano (1796-1797). Placé un instant sous la direction de Michel Haydn, pendant le séjour que sa famille fit à Salzbourg en 1798, il éprouva peu de sympathie pour ce maître, et, s'inspirant de lui-même, débuta dans la carrière de la composition musicale par six petites figures pour le clavecin. Il avait alors douze ans. A Munich il devint l'élève de Kalcher, organiste de la chapelle royale, et dont il a dit : « A ses excellentes et lumineuses instructions je suis redevable de la connaissance des procédés de l'art et de la facilité à les employer. » Ce fut en effet sous sa direction qu'à treize ans il composa son premier opéra : *Die Macht der Liebe und des Weins* (La Force de l'amour et du vin), et plusieurs morceaux, messes, sonates et variations que plus tard il jeta au feu. Un instant emporté par une sorte de dilettantisme artistique qui le passionna pour la lithographie, dont Sennefelder venait de découvrir le procédé, il revint cependant à l'art musical, et donna l'opéra *das Waldmædchen* (La Fille des bois), qui fut représenté avec succès sur le théâtre royal de Munich (nov. 1800), et qui passa de là sur les scènes de Vienne, de Prague et de Pétersbourg. La lecture d'un article de la *Gazette musicale* de Leipzig lui ayant suggéré l'idée de remettre en vogue les anciens instruments de musique, il composa dans ce dessein, et lors d'un nouveau séjour qu'il fit à Salzbourg, en 1801, un opéra-comique intitulé *Peter Schmoll und seine Nachbarn* (Pierre Schmoll et ses voisins). Cette œuvre, qui ne réussit pas sur le théâtre d'Augsbourg, où elle fut représentée, n'empêcha pas le jeune maître de se livrer encore à l'étude des théories musicales pendant un voyage qu'il fit en 1802 à travers le Holstein. Un guide sûr était ce qui jusque-là lui avait surtout fait défaut, et la diversité des maîtres et des méthodes qu'il avait suivis se faisait sentir dans ses premières et précoces compositions. Mais s'étant rendu à Vienne au commencement de 1803, et s'étant placé sous la direction du célèbre abbé Vogler, dont il devint l'élève favori, il renonça, sur les conseils de celui-ci, à la composition pour se livrer tout entier pendant deux ans à l'étude des grands maîtres et à l'analyse de leurs chefs-d'œuvre. Quelques variations pour le piano furent tout ce qu'il composa dans cette période. Un nouveau champ s'ouvrit devant lui lorsqu'il fut appelé, en 1804, à Breslau comme directeur de la musique du théâtre de cette ville. Outre l'expérience pratique de l'orchestration, qu'il y acquit, il réorganisa les chœurs, retoucha ses anciennes partitions, et composa la majeure partie de *Rübezahl*, opéra qu'il ne voulut pas cependant faire représenter sous son nom. Déjà maladif et irritable, il ne sut peut-être pas assez, dans ses nouvelles fonctions, se ménager l'affection des artistes et en particulier de Schnabel, à l'égard de qui il montra trop de hauteur. En 1806 le duc Eugène de Wurtemberg, protecteur éclairé des arts, l'ayant attiré dans ses terres de Silésie, il demeura auprès de lui jusqu'aux événements qui suivirent la bataille d'Iéna. Obligé alors de se séparer de ce prince, il accepta l'asile qu'un autre membre de la maison de Wurtemberg, le prince Louis, lui offrit à Stuttgard, et composa dans cette retraite l'opéra de *Sylvana*, qui n'est autre que *das Waldmædchen* remanié, et une sorte de drame intitulé *Der erste Ton* (Le premier son). S'étant établi en 1809 à Darmstadt, auprès de Vogler, il s'y lia d'une étroite amitié avec Meyerbeer, Gansbacher et Godefroi Weber, et composa pour le théâtre du grand-duc un nouvel opéra, *Abou-Hassan* (1810). Après quelques pérégrinations à Francfort, Munich, Berlin, il se trouvait à Vienne en 1812, lorsque commença ce grand réveil patriotique qui allait être si funeste à la domination de Napoléon en Allemagne. Weber, malgré ses œuvres nombreuses, était encore presque inconnu, et ce qu'on pourrait appeler ses diverses *manières* avaient même jeté quelque discrédit sur son talent; la musique qu'il accommoda aux chants guerriers de Kœrner rendit tout à coup son nom populaire en l'associant à l'élan enthousiaste de ses compatriotes. Ces chants, au nombre de douze, étaient intitulés *Leier und Schwert* (La Lyre et l'Épée). Nommé en 1813 directeur de musique à l'opéra de Prague, il en exerça habilement les fonctions pendant trois ans, et écrivit pour ce théâtre sa grande cantate *Kampf und Sieg* (Combat et victoire), composée à l'occasion de la bataille de Waterloo, mais dont cette origine ne peut nous empêcher de constater les admirables beautés. Ayant donné sa démission en 1816, il « vécut, a-t-il dit, sans occupations fixes, visitant divers lieux ». En 1816 nous le trouvons à Berlin, où il publia trois de ses plus belles sonates (nos 24, 49, 70 de son œuvre). L'année suivante il accepta l'offre d'aller fonder à Dresde un opera allemand; mais il n'en continua pas moins à écrire pour la capitale de la Prusse. C'est en effet sur le théâtre de Kœnigstadt qu'il donna, le 18 juin 1821, *der Freyschütz* (Le Franc-tireur), dont le succès fut immense (1).

L'heure de la gloire était enfin venue pour Weber. Avec moins de netteté et de finesse que Mozart, et moins de force que Meyerbeer, Weber dans cet opéra, qui est resté son chef-d'œuvre, leur est en effet peut-être supérieur par le charme rêveur et en quelque sorte poétique de ses mélodies, auxquelles ajoute encore l'originalité singulière de l'instrumentation. Après le drame de *Preciosa*, pour lequel il fit une ouverture, une scène mélodramatique et un

(1) Ce chef-d'œuvre de Weber fut presque aussitôt joué en France, à l'Odéon, sous le titre de *Robin des bois*, mais après de nombreuses mutilations. Ce ne fut qu'en 1843 qu'il fut représenté à l'Opera à peu près tel que l'auteur l'avait écrit, sauf les récitatifs, qui n'étaient pas de lui.

chœur (1822), Weber, que se disputaient dès lors les directeurs de théâtre, fut chargé de composer pour celui de Vienne la partition d'*Euryanthe*. Mais il avait le travail lent, ou plutôt il attendait l'inspiration, et il mit dix-huit mois à composer cet opéra, qui fut représenté le 25 octobre 1823. Accueillie d'abord assez froidement, cette œuvre, que le peu d'intérêt du poëme avait compromise à l'avance, a depuis reconquis l'admiration des Allemands. L'année suivante Weber ayant reçu la demande d'un opéra pour le théâtre de Covent-Garden de Londres, il adopta, après beaucoup d'hésitations, l'heureux sujet d'*Oberon*. Depuis quelque temps déjà sa santé était profondément atteinte lorsque, avec de tristes pressentiments, il se sépara de sa femme et de ses enfants pour aller en Angleterre diriger lui-même la mise en scène de cet opéra (16 fév. 1826). Après avoir passé par Paris, où il fut reçu avec un enthousiasme qui lui faisait écrire à sa femme « que s'il essayait de le lui décrire, le papier serait forcé d'en rougir », il arriva à Londres le 6 mars. Le 12 avril suivant eut lieu la première représentation d'*Oberon*. Le succès en fut moins grand que les beautés de cet opéra pourraient le faire penser aujourd'hui. La fatigue, l'émotion peut-être, le climat enfin avaient singulièrement aggravé la maladie de poitrine dont il était atteint. Pouvant à peine marcher et parler, il voulait cependant diriger lui-même une représentation du *Freyschütz*. La mort l'en empêcha; il mourut la veille, le 5 juin 1826, dans sa quarantième année. Comme il était catholique, il fut enterré avec beaucoup de solennité, dans la chapelle de Moorfields, d'où, en décembre 1844, ses restes furent transportés à Dresde, à la suite d'une souscription nationale ouverte en Allemagne. Une statue lui a été élevée dans cette ville et inaugurée le 11 octobre 1860; elle est due au ciseau de Rietschel. Créateur à bien des égards, Weber a su faire concourir les instruments à atteindre un but unique et à produire un effet plus profond. Les chants des Elfes dans *Oberon* sont peut-être ce qui a été écrit de plus idéal; et il règne dans la plupart de ses compositions une grâce tendre et mystérieuse qui leur donne un charme inexprimable. On a publié après sa mort, sous le titre de *Hinterlassene Schriften* (Dresde, 1828, 3 vol. in-8°), un recueil intéressant qui contient les fragments d'un roman, *la Vie d'artiste*, que Weber avait ébauché et qui devait être une sorte d'autobiographie, des *lettres* à sa famille, et quelques *pensées* détachées sur la musique. Parmi les nombreuses œuvres musicales de Weber nous citerons encore : *Natur und Liebe* (La Nature et l'Amour), cantate; les ouvertures du *Beherrscher der Geister* (Le Roi des Génies), et de *Turandot*, pièce de Schiller; les scènes et airs d'*Athalie* et d'*Inès de Castro*. Mais on doit surtout regretter qu'il ait laissé inachevé un opéra-comique, *les Trois Pinto*, auquel il travaillait depuis plusieurs années.

Son frère aîné, *Edmond*, né à Eutin, en 1782, fut d'abord premier violon de la chapelle de Salzbourg, et dirigea plus tard la musique des théâtres de Kœnigsberg, de Dantzig, et de Cologne. Il composa deux opéras, *der Transport im Koffer* (le Transport dans la malle) et *die Zwillinge* (les Jumeaux).

Nachrichten aus dem Leben und über die Musikwerke Carl-Maria von Weber's; Berlin, 1826, gr. in-4°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.* — *Revue des deux mondes*, 15 juill. 1846. — Barbedette, *Weber, essai de critique musicale*; Paris, 1862, in-8°.

WEBSTER (*William*), écrivain et théologien anglais, né en décembre 1689, mort le 4 décembre 1758. Après avoir terminé ses études à Cambridge, il obtint, en 1715, la cure de Saint-Dunstan à Londres. En 1725, il édita, d'après les manuscrits laissés par le docteur Skinner, la biographie du général Monk, qu'il dédia à la comtesse Granville et à lord Gower, descendants de la famille du général. Il publia ensuite divers ouvrages théologiques. En 1731, il perdit la cure de Saint-Dunstan; mais, ayant passé son examen de docteur en théologie, il fut nommé, en août 1732, à celle de Saint-Clément Eastchapel, et devint, au mois de février de l'année suivante, recteur de Deptden, dans le comté de Suffolk. En 1733, il commença la publication d'un recueil périodique, le *Weekly Miscellany*, qui fut peu goûté et cessa bientôt de paraître. En 1740 il rédigea, d'après les notes que lui avaient fournies un négociant, une brochure anonyme touchant la manufacture des tissus de laine, dont il se vendit plus de huit mille exemplaires. A dater de cette époque il publia une foule d'opuscules d'un intérêt éphémère et des sermons peu remarquables. Ses nombreux travaux ne l'enrichirent pas; car en 1757 on le trouve implorant la charité des archevêques et des évêques. Le révérend docteur Webster ne méritait guère plus de respect que ses contemporains ne semblent lui en avoir accordé. Il ne manquait ni d'esprit ni de savoir; mais il ne s'inquiétait pas assez des moyens lorsqu'il s'agissait d'obtenir de l'avancement ou de gagner de l'argent. Par exemple, il raconte lui-même, dans l'ouvrage autobiographique cité plus bas, que la brochure dont nous avons parlé obtint tant de succès qu'on déclara que « l'auteur méritait qu'on lui dressât une statue dans toutes les villes manufacturières de la Grande-Bretagne »; puis il ajoute que lorsque la vente baissa, il réfuta lui-même son ouvrage dans un autre opuscule, qui eut plusieurs éditions.

Webster, *A plain narrative of facts, or the author's case fairly stated*; in-8°, Lond., 1758. — Nichols, *Literary Anecdotes*; 1812-1815. — Chalmers, *Biogr. dict.*

WEBSTER (*Noé*), grammairien américain, né le 16 octobre 1758, à West-Hartford (Connecticut), mort le 28 mai 1843, à New-Haven. Fils d'un fermier, il interrompit le cours de ses études au collége d'Yale pour aller combattre avec son père contre les troupes de Burgoyne; l'indépen-

dance conquise, il revint prendre ses grades académiques. Forcé de se suffire à lui-même et n'ayant que vingt francs en poche, il ouvrit une école, s'appliqua au droit à ses heures de loisir, et fut admis au barreau en 1781. Mais, au lieu de suivre cette profession, il préféra d'enseigner la jeunesse, et fonda à Goshen, près de New-York, un pensionnat, qu'il nomma *the Farmer's hall academy* (1782). Ce fut là qu'il composa ce manuel d'éducation primaire (*Grammatical Institute of the english language;* Hartford, 1783 et suiv., 3 part. in-12), comprenant un syllabaire, une grammaire et un livre de lectures, manuel si sagement ordonné et d'une utilité si incontestable, que l'on en a publié jusqu'à nos jours de nombreuses éditions. Sans cesser de travailler au progrès et à la réforme de l'instruction du peuple, Webster se mêla avec activité au mouvement politique et littéraire du temps : tandis que d'un côté il écrivait les *Sketches of american policy* (1784), et les deux brochures intitulées *Examination of the leading principles of the federal constitution* (1787), et *Revolution in France* (1794) il édita à New-York, où il était venu s'établir, l'*American Magazine* (1787), et depuis 1794, la *Minerva* et le *Herald*. En 1798, il renonça à la direction de ces journaux, se retira à New-Haven, puis à Amherst, qu'il habita de 1812 à 1822, et fixa à cette époque sa résidence définitive dans la première de ces villes. La renommée de Webster repose principalement sur ses travaux de grammaire, qui sont recommandables par la netteté, l'ordre et la logique; son *Dictionnaire de la langue anglaise*, la seule autorité reconnue aujourd'hui dans les grandes écoles des États-Unis, tient une place honorable à côté de celui de Johnson. Les mots y sont en plus grand nombre qu'ailleurs (on en a compté 42,000), les définitions exactes et concises. Ce qu'on a reproché à l'auteur, c'est la faiblesse de la partie étymologique et sa préoccupation constante de réformer l'orthographe d'après des motifs qui ne manquent pas de justesse, mais qui ont jeté quelque trouble parmi les productions littéraires de ses contemporains. Webster n'était ni un érudit ni un écrivain; soutenu par une volonté ferme, par l'amour du travail, et aussi par un esprit droit et réfléchi, il a rendu un véritable service à son pays en élevant, dès le moment où il s'est organisé, un monument durable à sa langue et à sa littérature. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Dissertations on the english language, with notes;* Boston, 1789, in-8° : le rêve de Webster c'était de produire dans la grammaire une révolution semblable à celle qui avait politiquement affranchi ses compatriotes du joug de la métropole, et de créer *une langue américaine* à l'aide d'une série de changements exposés dans l'ouvrage ci-dessus et qui auraient porté sur l'orthographe; — *History of epidemic and pestilential diseases;* Hartford, 1799, 2 vol. in-8°; — *Dictionary of the english language;* New-Haven, 1806, in-8°; — *American Dictionary of the english language;* New-York, 1828, 2 vol. in-4°; Londres, 1830-32, 2 vol. in-4° : l'auteur y consacra dix-huit années d'un labeur sans relâche, sans parler d'un voyage qu'il fit en 1824 à Paris et à Londres pour visiter les bibliothèques, et des nombreuses améliorations qu'il apporta jusqu'à sa mort aux éditions nouvelles de son œuvre; il en a été fait plusieurs abrégés; — *The Holy Bible, in common version, with amendements of language;* New-Haven, 1833, in-8° : essai de mettre la Bible à la portée du vulgaire, et qui n'eut aucun succès; — *Collection of papers on political, literary and moral subjects;* New-York, 1843. P. L.

National portrait gallery, t. II. — Allen, *American biography*. — Duyckinck, *Cyclop. of amer. literature*.

WEBSTER (*Daniel*), homme d'État américain, né le 18 janvier 1782, à Salisbury (New-Hampshire), mort le 24 octobre 1852, à Marshfield, près Boston. Il descendait d'un émigrant écossais établi en 1636 sur la côte du New-Hampshire. Son père Ebenezer, soldat, puis colon, habitait vers la source du Merrimac et sur les limites extrêmes du désert une ferme isolée. C'est là que le jeune Daniel passa une partie de sa jeunesse, travaillant pour la ferme en été, l'hiver obligé de faire deux ou trois milles dans la neige pour se rendre à l'école la plus voisine, rude apprentissage où se sont formés la plupart des hommes appelés à la vie publique aux États-Unis. En 1796, il commença à l'académie d'Exeter ses études classiques et littéraires, qu'il poursuivit pendant quatre ans au collége de Darmouth. Jusqu'en juillet 1804, il exerça à Salisbury la profession d'*attorney*, puis il alla travailler à Boston dans le cabinet de M. Gore, jurisconsulte distingué. Il y approfondit la théorie et la pratique du droit, et reprit ses fonctions d'attorney, auxquelles il se livra pendant neuf ans à Portsmouth, en y joignant celles de conseiller de la cour supérieure, et plaidant avec plus de succès que de profit matériel près des cours de circuit. Cependant sa réputation de jurisconsulte et d'orateur le fit nommer, en 1813, représentant au congrès par le parti fédéraliste de la province. Placé par M. Clay dans le comité des affaires étrangères, il y prononça, le 10 juin 1813, son premier discours à l'appui d'une série de motions sur les décrets de Berlin et de Milan. Envoyé de nouveau au congrès les années suivantes, il y siégea, sauf une courte interruption, jusqu'en 1826; mais ayant acquis en 1817 une propriété à quelque distance de Boston, il y devint, à partir de ce moment, représentant de cette cité importante, et partagea son temps entre ses devoirs d'homme public, les soins de son cabinet, toujours fort suivi, et l'exploitation de son domaine. Au nom de la législature du Massachusetts, il prit place au sénat en janvier 1828. Dans le printemps de 1839, il visita l'Europe, et par-

courut successivement l'Angleterre, l'Écosse et la France. Secrétaire d'État en 1841, sous la présidence du général Harrison, il négocia en cette qualité avec lord Ashburnham le traité de délimitation de l'Oregon. En 1843 il résigna sa place, avec l'intention de rentrer dans la vie privée, mais il fut de nouveau élu sénateur en 1845. L'année suivante, il combattit l'annexion du Texas ainsi que la guerre avec le Mexique, et lorsque la Californie, en 1850, demanda à être admise au nombre des États avec une constitution hostile à l'esclavage, il prononça à ce sujet, le 7 mars, un discours qui fut fort remarqué. Au mois de juillet suivant il fut nommé, par M. Fillmore, secrétaire d'État, et occupa ce poste important jusqu'à sa mort. Deux fois, en 1836 et en 1848, il fut candidat à la présidence des États-Unis, mais il lui manqua ce suprême honneur, et ses adversaires prétendirent que les dernières années de sa vie publique s'étaient ressenties de cette préoccupation, trop visible.

Daniel Webster fut sans contredit le premier orateur américain de son temps. Ses discours se recommandent par la clarté, la logique, la solidité des arguments; l'élégance et l'émotion ne lui font pas défaut à l'occasion. En politique, ce fut un fédéraliste, on dirait aujourd'hui un unioniste décidé. On a à cet égard sa profession de foi: « Tant que l'union subsistera, dit-il, l'Amérique résistera à toutes les épreuves qui peuvent lui être réservées; mais si jamais le faisceau venait à se rompre, la paix intérieure, la croissance vigoureuse du corps fédéral, la prospérité des États, et le bien-être de leurs habitants seraient compromis pour toujours. » Sous ce titre : *Works of D. Webster* (Boston, 1851, 6 vol. in-8°; 7e édit., 1853), on a réuni ses discours au congrès, au barreau, dans les *meetings* publics, aux anniversaires, ses papiers diplomatiques, et une partie de sa correspondance.

Everett, *Notice*, à la tête de l'édit. des *Œuvres*. — G. Ticknor, *Memorial of D. Webster*; Boston, 1853, in-8°. — Knapp, *Life and public career of D. Webster*; New-York, 1831, in-12. — Lauman, *Private life of D. Webster*; Boston, 1853, in-8°. — J. Banvard, *The American Statesman; or Illustrations of the life and character of D. Webster*; Boston, 1853, in-12. — Maercker, *D. Webster, der Amerikanische Staatsmann*, Berlin, 1853, in-8°.

WECHEL (*Chrétien*), imprimeur français, originaire d'Allemagne, né vers 1485, mort vers 1554. Venu jeune à Paris pour s'y livrer aux travaux typographiques, il devint en 1522 l'un des vingt-quatre imprimeurs de cette ville. Sur quelques-unes de ses premières impressions on voit au frontispice un arbre avec deux écureuils et ces mots : *Unicum arbustum non alit duos erithacos;* c'était la marque de Simon Dubois, lequel imprima pour le compte de Wechel jusqu'en 1527. Ce dernier, qui demeurait rue Saint-Jacques, prit ensuite pour armes *l'Écu de Bâle*, ville dans laquelle il était peut-être né. Il adopta plus tard la devise *Sub Pegaso*. Il mit au jour un grand nombre de livres grecs, et il fut l'un des premiers qui firent paraître des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes, et qui publièrent séparément les diverses parties des ouvrages des auteurs classiques. Il imprima la troisième partie du *Pantagruel* de Rabelais. Un opuscule intitulé : *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversus divinum iudicium* (janv., 1531, in-4°, de 37 p.), fut supprimé avec tant de soin, qu'on n'en connaît que peu d'exemplaires. Le traité d'Érasme, son ami, *De Usu interdicto carnium* (1534), que la faculté de théologie avait censuré, fut aussi pour Wechel la cause de beaucoup de désagréments. Il imprimait encore en 1554. Le catalogue des ouvrages sortis de ses presses, publié à Paris, 1544, in-8°, a été inséré par Conrad Gesner dans le livre XIII de ses *Pandectes*, qu'il lui dédia; ce catalogue, avec des corrections et additions, par Maittaire, se trouve aussi dans les *Annales typographici*, t. II.

WECHEL (*André*), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, mort à Francfort, le 1er novembre 1581. Reçu libraire en 1535, il succéda à son père, comme imprimeur, en 1554, et fut secondé dans ses publications par François Sylburg et Jean Opsopœus, ses savants correcteurs. En 1560, il acheta le fonds de l'imprimerie d'Henri Estienne. Deux ans après, il mit au jour la *Gramère* de Ramus, pour laquelle est adoptée l'orthographe simplifiée conformément à la prononciation. Bientôt, les démêlés de Wechel avec la Sorbonne, et les dangers que lui fit courir son attachement aux principes de la réforme, lors du massacre de la Saint-Barthélemi, auquel il n'échappa que par les efforts d'Hubert Languet, alors à Paris, le déterminèrent à transporter son établissement à Francfort. Après lui, Claude Marin et Jean Aubri, ses héritiers institués, continuèrent, en société, l'exercice de l'imprimerie, à Francfort, puis à Hanau. Les ouvrages sortis de leurs presses portent sur le frontispice la marque de Wechel et ces mots : *Ex typis Wechelianis.* E. R.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Gesner, *Pandectes*, liv. XIII. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. I, p. 366. — La Caille, *Hist. de l'impr.*, p. 95. — A.-F. Didot, *Essai sur la typographie*.

WECKHERLIN (*Georges-Rodolphe*), poëte allemand, né le 15 septembre 1584, à Stuttgard, mort le 13 février 1653, à Londres. Destiné par son père à la magistrature, il alla faire ses études à Tubingue; mais la poésie et la littérature eurent plus d'attraits pour son esprit. Depuis 1504 il visita l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Espagne, et ses voyages exercèrent une grande influence sur son talent poétique. La mort de son père (1610) le rappela à Stuttgard, où il devint bientôt secrétaire du duc régnant Jean-Frédéric. En 1620 il fut attaché à la chancellerie allemande de Londres, instituée pour servir d'intermédiaire dans les relations entre l'empereur et les princes de l'Allemagne, et depuis ce moment il ne revit plus sa patrie. Il sut attirer sur lui

l'attention de Jacques Ier et Charles Ier, et chargé par ces princes de plusieurs missions diplomatiques, il justifia pleinement leur confiance. On a de lui : *Oden und Gesænge* (Odes et cantiques); Stuttgard, 1618, in-8°; — *Ebenbild Gustav Adolfs* (Portrait de Gustave-Adolphe), poëme; 1633, in-8°; Halle, 1806, in-8°; — *Geistliche und weltliche Gedichte* (Poésies sacrées et profanes); Amst., 1641, 1648, in-12. La vigueur de la pensée, la nouveauté de la composition, l'essor de la fantaisie jointe à la délicatesse du sentiment constituent les qualités dominantes de ces poésies. Ses dernières productions sont pleines d'anglicismes, et portent l'empreinte d'une ironie amère. Il était non-seulement poëte, mais aussi prosateur. Pendant son séjour à Stuttgard, il fit par ordre du duc des descriptions de plusieurs fêtes célébrées à la cour. Malgré tout cela, bientôt après sa mort il tomba dans un profond oubli, d'où Herder le tira en 1779. Müller publia un choix de ses poésies, dans sa *Bibliothek deutscher Dichter*, en y joignant une esquisse biographique.

Sa fille unique épousa William Trumbull, et fut la mère du protecteur de Pope.

Conz, *Leben und Schriften Weckherlin's*; Louisbourg, 1803, in-8°. — Jœrdens, *Lexicon*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV. — Küttner, *Charakteren*. — Rye, *England as seen by foreigners*; Lond., 1865, in-8°.

WEDELL (*Charles-Henri* DE), général prussien, né en 1712, dans l'Uckermarck, mort le 2 avril 1782, près de Prenzlow (Brandebourg). De famille noble, il fut admis de bonne heure parmi les gardes du roi. En 1743, il obtint une compagnie dans le régiment de Kleist, et devint successivement major (1743), lieutenant-colonel (1751) et colonel (1756). En cette dernière qualité il donna des preuves manifestes d'un talent militaire supérieur pendant les premières années de la guerre de Sept ans, ce qui lui valut le grade de général major (1758). Chargé d'arrêter la marche des Suédois, qui envahissaient le territoire de Brandebourg, il s'acquitta brillamment de sa mission, et signala son intrépidité à la bataille de Fehrbellin (28 sept. 1758). Nommé lieutenant général (1759), il remplaça Dohna dans le commandement de l'armée envoyée contre les Russes, et perdit contre Soltikoff la sanglante bataille de Crossen. Malgré cet insuccès, le roi l'honora constamment de sa confiance, et après l'avoir employé dans les campagnes suivantes, il lui confia le poste de ministre de la guerre (1761). Wedell s'y maintint jusqu'en 1779, où ses infirmités le déterminèrent à la retraite.

WEDELL (*Georges* DE), frère du précédent, se distingua dans la guerre de Sept ans par des actions du plus brillant courage : à la tête d'un bataillon de grenadiers, il disputa pendant cinq heures au prince de Lorraine le passage de l'Elbe, près de Sulowitz. Nommé lieutenant-colonel, il fut tué, à la bataille de Sorr (30 sept. 1745).

Militær. Pantheon, t. IV. — Hirsching, *Handbuch*.

WEDGWOOD (*Josiah*), manufacturier anglais, né le 12 juillet 1730, à Burslem (comté de Stafford), mort le 3 janvier 1795, à Etruria. Les Wedgwood appartenaient à cette classe intelligente qui hâta le mouvement de l'industrie renaissante. Son père paraît avoir été un très-habile potier, prompt à accepter les innovations progressives que suggère la longue pratique d'un métier quelconque. Sa mère descendait d'une vieille famille d'ecclésiastiques non-conformistes. Josiah était le plus jeune de treize enfants. Dès l'enfance il montra un goût très-vif pour les arts d'imitation; du reste, son éducation fut très-restreinte. A l'âge de onze ans, resté presque sans ressources à la mort de son père, il entra comme tourneur dans la poterie de son frère aîné. En 1742, il fut atteint de la petite vérole, qui lui laissa une infirmité incurable. Quelques années plus tard, les suites de cette maladie nécessitèrent l'amputation de sa jambe droite, ce qui l'obligea à renoncer au métier dans lequel il avait débuté. Peut-être sans cet accident serait-il resté un ouvrier actif et laborieux, au lieu de devenir un inventeur (1). Il ne tarda pas à quitter Burslem, et s'associa avec un nommé Harrison, établi à Stoke (comté de Stafford). Ce fut pendant cette association, qui dura peu de temps, que se révéla le talent industriel de Wedgwood et qu'il commença ces essais qui devaient perfectionner l'art de la poterie, tout en débarrassant l'Angleterre du tribut qu'elle payait à la France, à la Hollande ou à l'Allemagne pour l'importation de la vaisselle de ménage. En 1749, Josiah, avec le concours d'un négociant nommé Thomas Wheildon, fabriqua des assiettes à fruit en forme de feuilles, des manches de couteau imitant à s'y méprendre l'agate ou l'écaille, et d'autres objets du même genre. Après avoir profité d'une maladie qui le retint au lit pendant plusieurs mois pour étudier des ouvrages ayant trait à l'art céramique, il retourna en 1759, à Burslem, et s'y établit, avec son cousin Thomas, dans un petit atelier où il fabriqua sans relâche des objets d'un goût irréprochable, inventant chaque jour de nouveaux modèles et des procédés plus économiques. Il se trouva bientôt en mesure de fonder une seconde manufacture de poterie blanche, puis une troisième, d'où sortit la célèbre faïence café au lait qui porte son nom. La perfection de ses produits lui attira des patrons qu'il n'avait pas cherchés. La reine Charlotte donna l'exemple en lui commandant un service qui valut au manufacturier le titre de potier de la couronne. Wedgwood ouvrit dès lors à Londres un magasin où furent exposés les plus beaux produits de son industrie. Les collectionneurs lui confièrent des statues, des vases, des camées, des cachets, dont il donnait d'admirables fac-simile. Il eut aussi à sa disposition de riches collections de porcelaines

(1) Ainsi que le fait remarquer M. Gladstone, ce fut un accident du même genre qui transforma en inventeur le célèbre mécanicien Joseph Bramah.

orientales. Le savant archéologue W. Hamilton lui prêta, comme modèles, de beaux échantillons de poteries antiques provenant des fouilles d'Herculanum, et la duchesse de Portland en fit autant pour le fameux vase de Barberini, dont chaque copie fut vendue plus de 12,000 fr. Flaxman fut un des artistes que Wedgwood chargea de dessiner les modèles dont il avait besoin. Grâce à d'innombrables expériences sur diverses espèces d'argile et sur les matières colorantes, il réussit à reproduire des statuettes, des camées, des médailles de la plus grande délicatesse dans une substance capable de résister aux influences destructrices du temps. Outre *le pyromètre*, invention dont les verriers apprécient l'utilité, on doit à Wedgwood une autre découverte importante : l'art de peindre la terre cuite sans lui laisser cette apparence de vernis qui distingue la porcelaine ordinaire. C'est là un art que possédaient les Étrusques, mais dont le secret avait été perdu. La force de résistance de quelques-uns de ses produits les rend très-précieux pour les opérations chimiques, surtout lorsqu'il s'agit d'employer un acide. Les résultats positifs de ses travaux lui acquirent bientôt une telle renommée que les ateliers de Burslem, ainsi que ceux qu'il établit plus tard à Etruria (1), village fondé par lui non loin de Newcastle-under-Lyme et où il se fixa en 1771, attirèrent de nombreux visiteurs.

Le talent et l'énergie infatigable de Wedgwood lui assurèrent une fortune considérable. Ses efforts ont aussi beaucoup contribué à la prospérité commerciale de sa province natale. La nouveauté, l'élégance et la solidité de ses produits, le bon goût des artistes qu'il employait ou qu'il formait, causèrent non-seulement une réaction industrielle, mais contribuèrent à former le goût de ses compatriotes. Un rapport que Wedgwood lut en 1785 à la chambre des communes constate qu'à cette époque vingt mille ouvriers étaient employés dans le district du Staffordshire qu'on nommait *les Poteries*. Un autre fait prouve l'importance de l'industrie renouvelée par Wedgwood : en dépit des droits d'exportation, on expédiait alors à l'étranger environ cinq sixièmes des marchandises fabriquées dans les poteries anglaises. Outre les progrès que Wedgwood fit faire à l'industrie à laquelle son nom reste désormais attaché, il prit l'initiative dans une foule de projets utiles. C'est surtout à ses efforts que l'on doit le canal qui a établi une voie de communication entre les poteries du Staffordshire et les comtés de Devon, de Dorset et de Kent. Il fut aussi le fondateur de l'association formée, en 1786, pour régulariser les relations commerciales entre l'Angleterre et l'Irlande. Wedgwood était membre de la Société royale de Londres ainsi que de la Société des Antiquaires, au bulletin de laquelle il a fourni quelques travaux remarquables. On cite de lui divers traits de générosité qui prouvent qu'il méritait les sourires de la fortune. W. Hughes.

J. Marryat, *Collection towards a history of pottery and porcelain, with a description of the manufactories*; Londres, 1850, in-8°. — W. Gladstone, *Wedgwood. An address delivered at Burslem*, ibid., 1864, in-8°. — Eliza Meteyard, *Life of J. Wedgwood from his private correspondence*; ibid., 1864, in-8°. — L. Jewitt, *The Wedgwoods*; ibid., 1865, in-8°. — *Dublin University Magazine*, juin 1863. — *Shilling Magazine*, juin et juillet 1865. — *Blackwood's Magazine*, août 1865.

(1) Rappelons ici qu'au point de vue géologique les poteries du Staffordshire sont aussi favorablement situées que l'étaient les plus fameuses poteries de l'antiquité, celles de Samos, d'Athènes et de l'Étrurie; elles occupent la base d'une longue chaîne de collines dont le sol fournit aux manufacturiers un grand choix de matériaux.

WEENIX (*Jean-Baptiste*), peintre hollandais, né en 1621, à Amsterdam, mort en 1660, près d'Utrecht. Élève de Bloemaert et de Moeynart, il a cultivé tous les genres. En 1643, il quitta sa jeune femme pour aller passer quatre mois en Italie; mais il s'y trouva si bien qu'il y demeura quatre ans. Son talent était très-goûté à Rome; le cardinal Pamphile, qui avait attaché Weenix à sa maison, lui fit peindre plusieurs tableaux. A son retour en Hollande, Weenix habita Amsterdam, puis Utrecht, et finit par se fixer, dans les environs de cette ville, au château de Termeyen. Il paraît avoir vécu heureux, riche et estimé. Quelques-uns de ses tableaux sont d'une exécution attentive et achevée; il peint largement, sa touche est libre et hardie ; ses colorations sont riches et énergiques. Dans *les Corsaires repoussés*, toile qui est au musée du Louvre, il s'est complu à réunir, d'une façon plus pittoresque pour le regard que satisfaisante pour l'esprit, les éléments de tous les genres de peinture qu'il avait étudiés.

WEENIX (*Jean*), peintre, fils du précédent, né en 1640, ou 1644, à Amsterdam, où il est mort, le 20 septembre 1719. Comme son père, il a travaillé dans tous les genres, mais il a surtout réussi dans les sujets de chasse. Il habita longtemps Utrecht, où il avait été conduit pendant sa jeunesse, et une ancienne liste des membres de la gilde de Saint-Luc nous apprend qu'il y demeurait encore en 1688. L'Électeur palatin, Jean-Guillaume, l'appela à sa cour, et lui fit peindre pour décorer un de ses châteaux une série de tableaux représentant des chasses. Jean Weenix revint ensuite à Amsterdam, et il y travailla avec le plus grand succès. Le Louvre possède de lui trois tableaux importants : *Gibier et ustensiles de chasse* (1671), *les Produits de la chasse* (1696), *Port de mer* (1704). Les musées de la Hollande, de l'Allemagne et même de l'Italie conservent aussi de cet artiste des œuvres d'un coloris vigoureux et d'une exécution qui, sans négliger l'expression du détail, demeure toujours intelligente et magistrale. P. M.

Descamps, *Vie des peintres*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 204.

WEGELIN (*Jacques*), historien et publiciste suisse, né à Saint-Gall, le 19 juin 1721, mort à Berlin, le 8 septembre 1791. Destiné à l'état ec-

clésiastique, il reçut au gymnase de Saint-Gall une instruction assez générale, mais peu approfondie; il la compléta seul pendant les deux années qu'il passa à Berne comme précepteur. Admis au ministère évangélique, il devint pasteur adjoint de l'église française de Saint-Gall (1747), puis bibliothécaire et professeur de philosophie (1759). Il usa de l'autorité que son savoir, son patriotisme, la noblesse et la douceur de son caractère lui valurent auprès de ses concitoyens pour faire améliorer considérablement l'organisation de l'instruction publique. Accusé d'indifférence religieuse, à cause des sentiments de tolérance qu'il ne cessait de conseiller aux diverses communions chrétiennes, les désagréments qu'il éprouva lui firent accepter la place de professeur d'histoire à l'Académie des nobles (1765), fondée nouvellement à Berlin par Frédéric le Grand; cet emploi lui fut procuré par Sulzer, avec lequel il était lié ainsi qu'avec Bodmer et Zollikofer. Il se concilia bientôt l'estime du roi, qui aimait à s'entretenir avec lui et qui l'appelait un second Montesquieu; dès 1766 il fut élu membre de l'Académie des sciences. Dans les écrits que Wegelin publia en Prusse, on doit surtout louer ses efforts pour constituer la philosophie de l'histoire; cette science n'était pas pour lui une sèche nomenclature de faits, mais le tableau d'ensemble du développement de l'humanité. On a de lui · *Die letzten Gespræche Sokratis und seiner Freunde* (Derniers entretiens de Socrate et de ses amis); Zurich, 1760, in-8°; — *Politische und moralische Betrachtungen über die Gesetzgebung des Lykurgus* (Considérations politiques et morales sur la législation de Lycurgue); Lindau, 1763, in-8°; — *Religiœse Gespræche der Todten* (Dialogues des morts sur la religion); ibid., 1763, in-8°; — *Mémoires sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne*; Berlin, 1766, in-8°; — *Considérations sur les principes moraux des gouvernements*; ibid., 1766, in-8°; — *Caractères des empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximin*; ibid., 1768, 2 vol. in-8°; — *Histoire universelle et diplomatique*; ibid., 1776-80, 6 vol. in-8° : cet ouvrage, dont l'auteur traduisit lui-même les t. I et II en allemand (Berlin, 1788), est un essai remarquable de rechercher les lois de la civilisation; il ne s'étend que jusqu'à l'époque carlovingienne; — *Briefe über den Werth der Geschichte* (Lettres sur la valeur de l'histoire); ibid., 1783, in-8°.

Fels, *Biographie Wegelins*; Saint-Gall, 1792, in-8°. — Schlichtegroll, *Nekrolog*. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

WEIDEN ou WIED (*Hermann*, comte DE), archevêque-électeur de Cologne, né en 1472, à Wied (Nassau), mort le 15 août 1552, dans le comté de Wied. Il était fils de Guillaume, comte de Wied. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il devint bientôt administrateur de l'évêché de Paderborn, et fut en 1515 élu à l'unanimité archevêque de Cologne. Il fit son entrée solennelle en 1518, et prit part à l'élection de l'empereur Charles-Quint, qu'il couronna roi des Romains, le 23 octobre 1520, à Aix-la-Chapelle. En 1521, il assista à la diète de Worms, demanda et obtint de l'assemblée la condamnation de l'hérésie de Luther, et en vertu de ce décret il expulsa les sectaires de son diocèse, en fit jeter un grand nombre en prison, et, dans la ferveur de son zèle, il en fit même monter deux sur le bûcher (1529). La confession de foi présentée à l'empereur par les princes luthériens à la diète d'Augsbourg (1530) souleva de sa part une violente protestation. Il joignit ses efforts à ceux des princes catholiques pour réfuter oralement et par écrit la doctrine du grand réformateur. Il retourna avec Charles-Quint et son frère Ferdinand à Cologne, et sacra ce dernier comme roi des Romains (11 janv. 1531). Ayant succédé à Éric, évêque de Paderborn (13 juin 1532), il entra dans ce diocèse à main armée (22 oct.), et inaugura son administration par un décret de proscription lancé contre les luthériens. L'évêque de Munster reçut aussi de lui des secours en hommes et en argent, pour faire la guerre aux anabaptistes, et en 1534 il vint lui-même prendre part au siége de cette ville. Doux et pacifique envers ses sujets orthodoxes, il se montrait inexorable dans sa haine contre l'hérésie. Il travailla sans relâche à la conversion des princes protestants, et les invita à cet effet à Haguenau (1540); mais la conférence se termina tout autrement qu'il ne s'y attendait. Faible de caractère, sans instruction, cédant presque toujours à l'impression du moment, il se laissa entraîner aux subtilités de Martin Bucer, un des théologiens réformés qui se trouvait dans l'assemblée. Devenu un de ses ardents prosélytes, il permit aux protestants d'exercer librement leur religion et d'ouvrir des temples, et chargea Bucer de propager à Bonn la nouvelle doctrine. Melanchthon et Pistorius furent appelés dans le même but. Le clergé, l'université et les magistrats de Cologne se prononcèrent contre ces réformes, et s'en plaignirent au pape. L'empereur lui enjoignit de comparaître devant lui pour donner des explications sur sa conduite et de rétablir l'ancien état de choses dans le délai de trente jours. Le pape Paul III lui fit d'abord de graves remontrances, et finit par l'excommunier (16 avril 1546); son coadjuteur, Adolphe de Schaumberg, fut désigné pour prendre la place du prélat rebelle. Celui-ci résista, et demanda des troupes aux princes de Saxe et de Hesse, qui lui en envoyèrent; mais après la défaite de cette armée par les Impériaux il se démit de son archevêché, le 25 février 1547, et se retira dans son comté héréditaire, où il passa le reste de ses jours. C'eût été un excellent prince, si son énergie et ses lumières avaient égalé les hautes qualités de son cœur. Comme le landgrave parlait à l'empereur de ce nouveau réformateur : « Qui

réformera ce bon homme? lui répondit-il. A peine entend-il le latin. En toute sa vie il n'a jamais dit que trois fois la messe. Je l'ai entendu deux fois; il n'en savait pas le commencement. »

Isselt, *Hist. belli Coloniensis*; Cologne, 1584, in-8°. — Merssæus, *De orig. et success. archiep. Colon.*; ibid., 1736, in-8°. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycl.*

WEIDLER (*Jean-Frédéric*), astronome allemand, né le 23 avril 1601, à Gross-Neuhausen (Thuringe), mort le 30 novembre 1735, à Wittemberg. Il était fils d'un ministre protestant. Après avoir étudié à Iéna et à Wittemberg les lettres et surtout les sciences mathématiques, il visita la France, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre. A Paris, il fut accueilli par Fontenelle, Cassini, Tournemine, et autres savants, avec lesquels il établit depuis une correspondance, ainsi qu'avec de Lisle, Maraldi, Marinoni, Maupertuis et Mortimer. Nommé en 1715 professeur adjoint de mathématiques à Wittemberg, il succéda en 1721 au célèbre Wolf dans la chaire des mathématiques supérieures, qu'il garda jusqu'à sa mort. Il était membre de la Société royale de Londres et de l'Académie royale de Berlin. Parmi ses soixante-dix et quelques ouvrages, nous citerons : *Institutiones mathematicæ*; Wittemberg, 1718, 1725, 1750, in-8°; 6e édit., augmentée par Ebert, Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°; — *De probabilitate hypotheseos quæ recursum cometarum tuetur*; ibid., 1719, in-4°; — *De veteris et novæ astronomiæ discrimine*; ibid., 1720, in-4°; — *De æquatione temporis observationes selectæ*; ibid., 1722, in-4°; — *Explicatio Jovilabii Cassiniantii*; ibid., 1727, in-4°; — *De machinis hydraulicis toto terrarum orbe maximis, Marliensi, Londinensi et aliis rarioribus*; ibid., 1728, 1733, in-4°; — *Observationes meteorologicæ et astronomicæ ann.* 1728 *et* 1729; ibid., 1729, in-4°; — *De veteris astronomiæ mechanica*; ibid., 1731, in-4°; — *Helioscopia emendata et illustrata*; ibid., 1734, in-4°; — *Historia astronomiæ*; ibid., 1741, in-4°. « C'est la seule histoire complète de l'astronomie qu'on ait eue jusqu'à présent, disait Lalande, avant que celle de Delambre eût paru; elle est remplie d'érudition et de recherches; » — *De mechanica astronomiæ medii ævi*; ibid., 1742, in-4°; — *Institutiones geometriæ subterraneæ*; ibid., 1751, in-4°; — *Institutiones astronomicæ*; ibid., 1754, in-4°; — *Bibliographia astronomica; accedunt Historiæ astronomiæ supplementa*; ibid., 1755, in-8°.

Meusel, *Lexikon*. — Lalande, *Bibliogr. astron.*

WEIGEL (*Valentin*), théologien mystique allemand, né en 1533, à Hayn (Thuringe), mort le 10 juin 1588, à Tzschoppau (Saxe). Après avoir consacré treize années à l'étude de la philosophie et de la théologie, il exerça depuis 1567 jusqu'à sa mort le ministère évangélique dans la petite ville de Tzschoppan, près de Dresde. Il mena constamment la vie la plus désintéressée et la plus exemplaire. Mais bien qu'opposé à l'orthodoxie luthérienne, il n'eut pas le courage d'exprimer ouvertement ses opinions, et alla même en 1580 jusqu'à signer le formulaire exigé par les théologiens officiels de la Saxe. Il ne publia de son vivant qu'un opuscule en allemand, *Sur la manière d'arriver à comprendre l'Écriture* (1571); mais il laissa en manuscrit une cinquantaine d'ouvrages, dont la moitié environ parut après sa mort, et où il manifestait des doctrines contraires au luthéranisme. S'appuyant d'un côté sur le principe du libre examen absolu, et de l'autre sur les idées des anabaptistes et des paracelsistes, il arriva, comme Schwenkfeld, dont il partage plusieurs opinions, à admettre que la vérité est révélée directement à chacun par une illumination intérieure, à laquelle on doit se préparer par la prière. Il rejetait tous les sacrements, et méprisait entièrement la science humaine. Ses doctrines, fortement empreintes de panthéisme et mêlées de rêveries cabalistiques, trouvèrent un certain nombre de partisans. Une foule de théologiens orthodoxes, entre autres Hunnius, Schelhammer, Gerhard, Thumm, Zapff, Crocius, y signalèrent aussitôt du ton le plus violent des hérésies dangereuses, et firent persécuter tous ceux qui s'y montrèrent attachés; aussi au bout de vingt ans la secte fut-elle entièrement étouffée. Les ouvrages de Weigel, qui portent en partie les pseudonymes d'*Udalrich Wegweiser Utopiensis* ou d'*Ulric Wachenbach*, contiennent aussi de fausses indications de lieu d'impression ou d'éditeur (*voy. Unschuldige Nachrichten*, ann. 1709, p. 550); nous citerons : *De vita beata in summo bono quærendo*; Halle, 1609, in-8°; — *De vita æterna*; ibid., 1609, in-8°; — *Postille über die Sonntags- und Fest-Evangelien* (Sur les Évangiles des dimanches et fêtes); Magdebourg, 1611, 1618, in-8° : ce livre contient les principaux points des doctrines de l'auteur; — *Tractat von der Gelassenheit* (De la Patience); s. l., 1612, in-8°; Francfort, 1693, in-8°; — *Das Büchlein vom Gebet* (Le Livre de la prière); Halle, 1612, in-8°; — *Informatorium oder Unterricht wie man den schmalen Weg zu Christo sich kan führen lassen* (Instruction sur la manière de se laisser conduire sur le sentier étroit vers le Christ); Francfort, 1616; Magdebourg, 1618, 1695, in-8°; — *Der güldene Griff* (La Clef d'or); Halle, 1616, in-4°; — *Theologia*; Magdebourg, 1618, in-4° : on présume que ce livre n'est qu'en partie de Weigel; — *Studium universale*; ibid., 1618, in-4°; — *Nosce te ipsum, seu Astrologia theologizata*; s. l., 1618; — *Die ausführliche Erweisung* (L'Instruction complète); ibid., 1618; — *Philosophia mystica*; ibid., 1618, in-4°; etc. Weigel, qui a aussi donné une traduction allemande du *Vellus aureum* d'Augurello (Hambourg, 1716, in-8°), a encore composé une trentaine d'ouvrages res-

tés inédits et dont une partie se trouve à la bibliothèque d'Helmstædt. E. G.

Hilliger, *Vita V. Weigelii*; Wittemberg, 1721, in-4°. — *Unschuldige Nachrichten*, ann. 1715, p. 39-47. — *Miscellanea Lipsiensia*, t. X, p. 173. — J. Schelhammer, *Wiederlegung der Postil Val. Weigels.* — Walch, *Religions-Streitigkeiten*, t. IV. — Colberg, *Platonisch-hermetisches Christenthum.* — Arnold, *Kirchen und Ketzerhistorie.* — Micrælius, *Hist. ecclesiastica*, p. 1388. — Brucker, *Philos. Historie*, t. VI. — Zedler, *Universal-Lexikon.* — *Dict. des sciences philos.*

WEIGEL (*Erhard*), astronome allemand, né le 16 décembre 1625, à Weida (Saxe-Weimar), mort le 21 mars 1699, à Iéna. Pendant qu'il était au collége de Halle, l'astronome Schirnpfer, témoin de ses dispositions pour l'étude des sciences, l'autorisa à faire usage de sa bibliothèque et de ses instruments, et l'employa plus tard à divers travaux. Avec le produit de quelques leçons particulières Weigel alla continuer son éducation à Leipzig. Quelques écrits et le succès des cours qu'il avait ouverts aux étudiants de l'université l'ayant fait connaître, il fut en 1653 appelé à Iéna comme professeur de mathématiques. Le duc Guillaume de Saxe-Weimar, auquel il apprit en quinze jours à distinguer et à nommer toutes les constellations, lui conféra encore les emplois de mathématicien de la cour et de surintendant des bâtiments. Ses nombreux écrits (on en énumère plus de cinquante), qui répandirent en Allemagne le goût des sciences mathématiques, lui valurent la dignité de conseiller impérial; la diète de Ratisbonne le chargea d'organiser une commission chargée de corriger le calendrier. Parmi les instruments ingénieux de son invention, et sur lesquels il a donné des détails dans sa *Philosophia mathematica*, nous citerons une machine qui représente le mouvement du soleil et de la lune, le *Pancosme*, et un cadran astronomique de moins d'un pied, mais qui ne marquait pas moins avec exactitude les minutes et les secondes. Nous citerons de lui: *De cometa anni* 1652; Iéna, 1653, in-4°; — *Geoscopia selenitarum*; ibid., 1654, in-4°; — *Philosophia mathematica*; ibid., 1657, in-4°; — *Sphærica Euclidea*; ibid., 1657, 1688, in-4°; — *Astronomia sphærica*; ibid., 1657, in-4°; — *Analysis aristotelico-euclidea*; ibid., 1658, in-4°; — *Speculum uranicum*; ibid., 1661, in-4°; — *Zeit-Spiegel* (Miroir du temps); ibid., 1664, in-4°; — *Speculum terræ seu geographia generalis*; ibid., 1665, 1713, in-4°; — *Idea matheseos universæ*; ibid., 1669, 1687, in-4°; — *Pancosmus æthereus et sublunaris, quo omnia mundi phænomena clarissimis ideis exprimuntur*; ibid., 1670, in-4°; — *Hydrosterium*; ibid., 1670, in-4°; — *Idea encyclopædiæ mathematicæ*; Francfort, 1671, in-8°; — *Pancosmus, seu machina totius mundi*; Iéna, 1671, in-fol.; — *Kunst-Weisheit* (Science des arts); ibid., 1673, in-4°; — *Physica pansophica*; ibid., 1673, in-4°; — *Arithmetische Beschreibung der Moral-Weisheit* (Exposé arithmétique de la morale); ibid., 1674, in-4°; — *Cosmologia*; ibid., 1680, 1695, in-4°; — *Unterschiedliche Schriften* (Mélanges); ibid., 1685, in-4°; — *Der europæische Wappen-Himmel* (Le Ciel héraldique de l'Europe); ibid., 1688, in-4°; — *Mathematische Vorschlæge einiger Grundstücke des gemeinen Wesens* (Propositions mathématiques sur quelques points essentiels de l'administration publique); ibid., 1688, in-4°; — *Globorum correctorum descriptio*; ibid., 1690, in-4°; — *Rechenschaftliches Prognosticon auf künftige Zeiten* (Prognostics calculés pour les temps futurs); ibid., 1698, in-4°.

Doppelmayr, *Von Nürnbergischen Mathematikern.* — *Monatlicher Staats-Spiegel*, ann. 1699. — Zedler, *Universal-Lexikon.* — Jœcher, *Lexikon.*

WEISE (*Chrétien*), pédagogue et poëte allemand, né le 30 avril 1642, à Zittau (Saxe), mort le 21 octobre 1708, dans la même ville. Son père, Élie, helléniste distingué, exerça pendant quarante ans les fonctions de recteur du gymnase de Zittau. Il eut un grand soin de l'éducation de son fils, et en 1660 l'envoya achever ses études à Leipzig. Selon l'usage pratiqué alors dans l'université de cette ville, qui soumettait pendant la première année tous les nouveau-venus à l'autorité des anciens étudiants, il fut assujetti à un Lusacien, qui lui imposa la tâche de composer des vers en l'honneur de ses compatriotes. Ces produits de son imagination juvénile furent réunis en deux volumes, sous le titre de *Parerga juvenilia*. Affranchi de ce joug pénible, il donna un libre cours à son désir de s'instruire, et suivit avec profit les leçons de Jacques Thomasius, d'Alberti et de Carpzow. Après avoir obtenu le diplôme de maître ès arts (1663), il devint secrétaire du comte de Leiningen. En 1670 il alla professer à Weissenfels l'éloquence et la poésie, et en 1678 il succéda à son père dans la direction du gymnase de sa ville natale. Weise fut compté au nombre des pédagogues les plus célèbres de son temps, composa des ouvrages scolaires très-estimés, et la méthode d'enseignement qu'il avait inventée a été longtemps suivie dans les écoles de l'Allemagne. Comme poëte et romancier, il exerça de l'influence sur le développement de la poésie au dix-septième siècle, mais plutôt par l'élévation de la pensée que par la puissance du style. Ses romans satiriques, publiés sous des noms de guerre et souvent réimprimés, sont : *Die drei Hauptverderber* (Les Trois grands corrupteurs); Leipzig, 1671, in-8°; — *Die drei ærgsten Erznarren in der ganzen Welt* (Les Trois plus méchants fous fieffés de l'univers); ibid., 1672, in-12; — *Die drei klügsten Leute* (Les Trois seuls sages de l'univers); ibid., 1673, in-12. Son théâtre renferme une vingtaine de tragédies sacrées ou historiques, de comédies et de pièces morales; elles ont été impr. à part ou réunies par l'auteur dans les recueils suivants : *Zittauisches Theatrum* (Leipzig, 1683, in-8°),

Neue Jugendlust (ibid., 1684, in-8°), *Lust und Nutz* (Dresde, 1690, in-8°); *der Redner* (Leipzig, 1693, in-12), *Comœdien probe* (ibid., 1696, in-12), etc. La composition de ces œuvres dramatiques est presque nulle, et n'offre le plus souvent qu'un canevas commode aux interminables digressions de l'auteur. Ses poésies lyriques et religieuses, d'une valeur plus littéraire, sont contenues dans trois recueils : *Tugendlieder* (Budissin, 1719, in-8°), *Trost-und Sterbe-Andachten* (ibid., 1720, in-8°), et *Buss-und Zeit-Andachten* (ibid., 1720, in-8°). Il serait impossible d'énumérer tous les ouvrages pédagogiques de Weise; nous n'indiquerons que les principaux et la date de leur publication : *Politischer Redner* (L'Orateur politique); Leipzig, 1677, in-8°; — *De Poesi hodiernorum politicorum;* Weissenfels, 1678, in-8°; — *Doctrina logica;* Leipzig, 1681, in-8°; — *Institutiones oratoriæ;* ibid., 1687, in-8°; — *Ethica christiana;* ibid., 1689, in-4°; — *Nucleus logicæ;* ibid., 1691, in-8°; — *Nucleus politicæ;* ibid., 1691, in-8°; — *Tabulæ chronologicæ;* ibid., 1691, in-4°; — *Gelehrter Redner* (l'Orateur savant); ibid., 1692, in-8°; — *Enchiridion grammaticum;* Dresde, 1705, in-8°; — *Staats-Geographie* (Géographie statistique); Leipzig, 1706, in-8°; — *Oratorisches Systema* (Système oratoire); ibid., 1707, in-8°; — *Epistolæ selectiores;* Budissin, 1716, in-8°, ouvrage posthume.

G. Hoffmann, *Ad memoriam renovandam Ch. Weisii;* Zittau, 1709, in-8°. — Grosser, *Vita Chr. Weisii;* Leipzig, 1710, in-8°. — Jœrdens, *Lexikon der deutschen Dichter.* — Otto, *Ober-Lausitzisches Lexikon.*

WEISHAUPT (*Adam*), fondateur de la secte des illuminés; né à Ingolstadt, le 6 février 1748, mort à Gotha, le 18 novembre 1830. Placé très-jeune au séminaire des Jésuites de sa ville natale, il goûta peu leur enseignement, et les quitta pour se faire inscrire à l'université. Il fut reçu docteur en droit en 1768, et bientôt après nommé en 1772 professeur suppléant de jurisprudence. Pourvu de la chaire de droit canon qui jusque là avait été occupée par les jésuites (1775), il les eut naturellement pour adversaires, et conçut, peut-être pour les combattre, la première pensée d'une association secrète et puissante, qui pût faire pour les progrès de l'esprit humain et de la fraternité humaine ce que cet ordre était réputé accomplir pour la défense du christianisme et pour ses intérêts particuliers. Très-aimé des élèves de l'université, auxquels plaisait l'indépendance de ses idées, il profita de cette sympathie pour réaliser le projet qu'il avait conçu. Weishaupt avait à peine vingt-huit ans lorsqu'en 1776 il jeta les bases de l'illuminisme. Pensant que la franc-maçonnerie était insuffisante, parce qu'elle manquait d'unité et qu'elle ne se courbait pas assez sous le joug de l'obéissance passive, son but fut, par l'attrait du mystère et par la force de l'association, de soumettre à la volonté unique de chefs invisibles des milliers d'associés recrutés en Allemagne et en France. « Tout engagement, disait-il, est une source d'enthousiasme; il est inutile d'en rechercher les causes; le fait existe, cela suffit. » Le succès du curé Gassner indiquait assez que les esprits étaient alors singulièrement enclins au merveilleux, et que le moment était favorable pour réaliser les desseins de Weishaupt. Ceux qui reçurent ses premières confidences à cet égard s'appelèrent *aréopagites*. Weishaupt, connu d'eux seuls, devait être le chef inconnu et tout-puissant de la nouvelle secte qui se diviserait en deux classes : celle des *préparations*, comprenant les grades de *novice*, de *minerval*, d'*illuminé mineur*, d'*illuminé majeur*; et celle des *mystères*, renfermant les grades de *prêtre*, de *régent*, de *philosophe* et d'*homme roi*. « Ces divisions et subdivisions, dit M. Louis Blanc, avaient pour objet premièrement de mesurer l'importance de l'adepte à ses progrès dans la science de l'égalité, et puis d'exalter son imagination en lui faisant espérer la communication d'un secret précieux dès qu'il aurait atteint le grade supérieur. » Les illuminés des hautes classes devaient s'appliquer à approfondir toutes les sciences, à connaître l'art d'expliquer les écritures en chiffres et à enlever les empreintes des cachets. Ils juraient encore de ne rechercher les emplois publics que pour servir les intérêts de l'ordre. Élève des jésuites, Weishaupt, comme eux, regardait le but plutôt que les moyens. Comprenant toute l'influence que l'adjonction des femmes pouvait donner à la nouvelle secte, il avait d'abord voulu établir une école de *minervales*, mais certaines difficultés d'exécution firent abandonner ce projet. Le soin de recruter les initiés était confié à des *frères insinuants*, choisis parmi les plus habiles, et qui devaient ne s'adresser qu'aux hommes d'une réputation irréprochable, graves dans leurs manières, bien que d'un extérieur agréable. « Les yeux, disait Weishaupt, examinez bien les yeux; et ne négligez pas même dans vos observations le maintien, la démarche et la voix. » Après un certain temps d'épreuve, le *minerval* passait *illuminé mineur*, et apprenait alors que le but de l'ordre était « de faire du genre humain, sans distinction de nation, de rang ni de profession, une famille bonne et heureuse ». Quand il était appelé à faire partie des *illuminés majeurs*, il prêtait d'abord un serment redoutable, et on confrontait la confession générale de sa vie, qu'il avait préalablement remise cachetée, avec un *code scrutateur* dans lequel on avait inscrit jour par jour les renseignements que l'*instituteur* avait déposés sur lui. Admis à ce nouveau grade, il promettait de se consacrer au développement de la puissance commune et de procurer aux adeptes tous les emplois dont il pouvait disposer. Le but de la société et tous ses mystères n'étaient connus que des initiés au grade supérieur, c'est-à-dire des *prêtres* ou *époptes*, dont la réception

avait lieu au milieu de solemnités imposantes et terribles. Telle était l'association conçue par Weishaupt, et qui a fait dire de lui qu'il était le plus grand organisateur de conspirations des temps modernes. Il pensa d'abord à réunir la secte des illuminés à celle des francs-maçons, et, après s'être lié dans ce dessein avec le romancier Knigge, qui recruta un assez grand nombre d'adeptes, il se rendit lui-même au congrès maçonnique qui se rassembla en 1782 à Wilhelmsbad, et se vit secondé par les effets de Bode, franc-maçon très-influent. Ses efforts restèrent cependant sans succès; en 1783 Knigge se sépara de Weishaupt. L'année suivante l'électeur de Bavière ayant supprimé dans ses États toutes les sociétés secrètes, Weishaupt fut obligé de donner sa démission de professeur (1785), et alla s'établir à Gotha, où le duc régnant lui conféra le titre de conseiller aulique. Il passa dans cette ville le reste de sa vie, uniquement occupé de travaux scientifiques.

Weishaupt n'était pas un révolutionnaire, mais un esprit passionné pour l'humanité et pour les progrès qu'il rêvait pour elle : son but fut de trouver un moyen puissant pour les réaliser. On a de lui les ouvrages suivants : *Jus civile privatum et determinatio juris Boici*; Ingolstadt, 1773, 2 vol.; — *Apologie der Illuminaten* (Apologie des illuminés); Francfort et Leipzig, 1786, in-8°; — *Das verbesserte System der Illuminaten* (Système amélioré des illuminés); ibid., 1787, in-8°; 3e édit. 1818, in-8°; — *Pythagoras, oder Betrachtung über die geheime Welt- und Regierungskunst* (Pythagore, ou Réflexions sur l'art secret du monde et de la politique); ibid., 1790, in-8°; — *Materialien zur Befœrderung der Welt-und Menschenkunde* (Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes); Gotha, 1810, 3 vol. in-8°; — *Uber Staatsausgaben* (Des problèmes de l'État); Landshut, 1820, in-8°; — *Uber das Besteuerungssystem* (Du Système de l'impôt); ibid., 1820, in-8°. E. A.

Gottschling, *Weishaupt's Schicksale* (la Destinée de Weishaupt); Pirna, 1789, in-8°. — *Lettre de Mirabeau à M... sur Cagliostro*; Berlin, 1786, in-8°. — Luchet, *Essai sur la secte des illuminés*; Paris, 1789, in-8°. — Mounier, *De l'influence attribuée aux philosophes et aux illuminés sur la révolution*. — Robinson, *Preuves des conspirations contre toutes les religions*, etc. — Barruel, *Mémoires pour servir à l'hist. du Jacobinisme*. — L. Blanc, *Hist. de la révol. française*, t. I.

* WEISS (*Siegfried*), publiciste allemand, né à Dantzig, le 8 mai 1822. Après avoir fait ses études à Berlin, il suivit les cours de l'école de droit à Paris, et fut reçu docteur. Fils d'un négociant israélite, il embrassa le christianisme en 1845. De bonne heure il se vit en butte aux persécutions du gouvernement prussien, qui ne pouvait lui pardonner les sentiments libéraux exprimés dans les ouvrages qu'il publia soit en Allemagne, soit à l'étranger. Exilé en 1846 à cause de ses sympathies déclarées pour la France, il se réfugia dans ce pays. La révolution de 1848 lui permit de repasser le Rhin. Pendant quelques mois en 1849 il fut attaché à la commission qui s'occupa de pacifier le Slesvig. Lorsqu'à trois reprises, en 1849, en 1852 et en 1859, le parti rétrograde s'efforça de soulever toute la confédération germanique contre la France, M. Weiss contribua par ses brochures et par ses articles à ramener sur ce sujet l'opinion publique, qu'on voulait égarer. Depuis 1864 il est revenu se fixer à Paris. On a de lui une quarantaine d'ouvrages en latin, français, allemand, et anglais, qui se recommandent par l'étendue des connaissances; voici les principaux : *Studien*; Dantzig, 1844, in-8°; — *Memorien über das neue politische Deutschland*, dédiés à Bettina d'Arnim; Vienne, 1850, in-8°; — *Preussen, Dænemark und Schleswig-Holstein*; ibid., 1850, in-8°; — *Die politische Œconomie*; Leipzig, 1852, in-8°; — *Der Mensch und die Æsthetik der Religionen*; ibid., 1852, in-8°; — *Principes juridiques et politiques d'un État*; Vienne, 1853, in-8°; — *Code des droits et devoirs d'une puissance neutre*; Paris, 1854, in-8°; — *La Civilisation politique en Prusse*; Paris, 1858, in-8°; — *Code du droit maritime international tel qu'il existe chez les peuples depuis les temps les plus reculés, et tel qu'il devrait exister*; Paris, 1858, 2 vol. in-8°; — *Mémoire diplomatique sur la Prusse, l'Autriche et la succession en Sleswig, Holstein et Lauenburg*; Bruxelles, 1865, in-8°. Il a aussi publié un *Journal de la science diplomatique et de la jurisprudence*, en allemand, français, anglais, et latin, à Berlin depuis 1861.

WEISS (*Léon*), frère du précédent, né à Dantzig, le 22 décembre 1819, tué à Berlin, le 18 mars 1848 dans les rangs de la légion universitaire. Nous citerons de lui : *Jean Ronge, ou le Réformateur* (Berlin, 1845), et *Uriel Acosta* (ibid., 1847, in-8°), traduit d'un manuscrit latin.

Documents particuliers.

WEISS. *Voy.* ALBINUS.

WEISSE (*Chrétien-Félix*), poëte et auteur dramatique allemand, né le 8 février 1726, à Annaberg (Saxe), mort le 16 décembre 1804, à Stœtteritz, près Leipzig. Ayant perdu de bonne heure son père, Chrétien-Henri, recteur de l'école latine d'Annaberg, il dut aux tendres soins de sa mère sa première éducation. Puis il fut envoyé au gymnase d'Altembourg, et en 1745 à l'université de Leipzig, où il se voua à l'étude de la philologie, tout en suivant son penchant pour la poésie. Les liens d'amitié qui l'unirent alors à Lessing ne furent jamais brisés, et les deux jeunes étudiants conçurent ensemble le projet de travailler pour la scène allemande. Les débuts de Weisse dans ce genre ne furent que des imitations ou des traductions. Il montra plus de talent dans les morceaux lyriques qu'il inséra dans des recueils littéraires. En 1756 il devint gouverneur du jeune comte Geyersberg, et partagea son

temps entre les devoirs de sa place et l'intimité de Gellert, de Rabener, de Cronegk et d'Uz. En 1758 il publia ses *Chansons badines* (Leipzig, in-8°), qui fondèrent sa réputation de poëte. Au retour d'un voyage à Paris (1759), il alla passer deux ans au château du comte de Schulembourg, en Thuringe; puis il se rendit à la cour de Gotha, où il écrivit les *Chants des Amazones*, qui passent pour les meilleures de ses productions poétiques. Revenu à Leipzig (1762), il se livra avec ardeur à des travaux dramatiques, dont ne purent le détourner les devoirs d'une place de collecteur des contributions, qu'il venait d'obtenir et qu'il conserva jusqu'à sa mort. A partir de 1774, il abandonna presque entièrement le théâtre, pour consacrer sa plume à l'enfance, et ses compositions en ce genre obtinrent un grand succès de vogue. Les différents ouvrages de Weisse ne sont plus à la hauteur des exigences modernes. Bien que son talent dramatique ne porte aucune trace d'originalité, il ne surpassa pas moins tous ses devanciers par les beautés remarquables du style, la facilité de la versification, et l'art de créer des situations heureuses. Au-dessus de lui on ne voit que Lessing, dont le génie dramatique s'éveilla simultanément avec le sien. Weisse fut plus heureux dans ses comédies et bien plus encore dans ses opérettes imitées du français, et dont le goût lui fut inspiré par les pièces de Favart. La musique de Hiller contribua beaucoup à leur succès. Ses poésies lyriques sont légères, pleines de grâce et correctes; aussi passèrent-elles dans la bouche du peuple; mais au point de vue de l'art elles manquent de profondeur, de pensée, de force poétique et d'esprit de suite. Il puisa ses inspirations dans le spectacle de la nature, dans l'étude des mœurs du peuple et de ses sentiments, en un mot, dans le réalisme. Comme instituteur il acquit une réputation bien méritée. Basedow et Weisse ont inauguré une époque importante pour la pédagogie en Allemagne. Celui-là fixa son attention sur l'instruction publique et les méthodes d'enseignement, celui-ci traça une nouvelle route à l'éducation domestique. Toutefois les écrits pédagogiques de Weisse, malgré tout leur succès dans le temps, ne sont maintenant que des documents vieillis, qui témoignent des vues bornées qu'on avait alors en tout ce qui concerne le grand problème de l'éducation de la jeunesse.

Les ouvrages de Weisse sont trop nombreux pour en dresser la liste complète; il nous suffira de mentionner les suivants : *Beitrag zum deutschen Theater*; Leipzig, 1766-69, 5 vol. in-8° : c'est le titre de son théâtre; les pièces qui composent ce recueil ont été réimpr. sous les titres particuliers de *Trauerspiele* (Tragédies); ibid., 1776-80, 5 vol. in 8°, et de *Lustspiele* (Comédies); ibid., 1783, 3 vol. in-8°; *Amélie* est jugée la meilleure de ses comédies; — *Kleine lyrische Gedichte* (Petites poésies lyriques); ibid., 1772, 3 vol. in-8°; — *Komische Opern* (Opéras-comiques); ibid., 1777, 3 vol. in-8°; — *Der Kinderfreund* (L'Ami des enfants, feuille hebdomadaire); ibid., 1775-84, 24 vol. in-8°; — *Briefwechsel der Familie des Kinderfreundes* (Correspondance de la famille de *l'Ami des enfants*); ibid., 1784-92, 12 vol. in-8°; trad. en partie en français par Lachaise, ibid., 1799, in-8°; — *Schauspiele für Kinder* (Comédies pour les enfants); ibid., 1792, 3 vol. in-8°; trad. en français par Naudé, Halle, 1795, 2 vol. in-8°; — *Lieder und Fabeln für Kinder und junge Leute* (Chants et Fables pour les enfants et la jeunesse); Leipzig, 1807, in 8°. Weisse dirigea aussi l'importante publication du recueil commencé par Nicolaï : *Bibliothek der schœnen Wissenschaften* (1760-66, 8 vol.), et la continua sous le titre de *Neue Bibliothek* (1765-71, 12 vol. gr. in-8°). On lui doit encore des traductions du français et de l'anglais, en général des romans et des pièces de théâtre, qui forment cent quarante volumes. Il collabora à plusieurs recueils littéraires du temps, et enfin publia les *Lettres de Rabener* (Leipzig, 1772, in-8°) et les *Œuvres poétiques d'Uz* (Vienne, 1804, 2 vol. in-8°).

Bauer, *Ueber Ch.-F. Weisse*; Leipzig, 1806, gr. in-8°. — *Selbstbiographie* (Autobiographie), publiée par son fils Chrét.-Ernest et Frisch; ibid., 1706, gr. in-8°. — Dyk, dans *Neue Bibliothek der schœn. Wissensch.*, t. LXX. — Hirsching, *Handbuch*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*. — Woll, *Encyclopædie der deutschen Literatur*, t. VIII. — Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland*; Leipzig, 1862-64, 2 vol. in-8°. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV.

WEITENAUER (*Ignace*), philologue allemand, né le 1er novembre 1709, à Ingolstadt, mort le 4 février 1783, au couvent de Salmansweil (Bade). Admis à quinze ans dans la Société de Jésus, il se voua à la carrière de l'enseignement, et professa d'abord la rhétorique dans divers colléges, puis pendant vingt ans les langues orientales à l'université d'Inspruck. Lors de la suppression de son ordre, il se retira dans le monastère de cisterciens à Salmansweil. Il avait acquis une connaissance approfondie des principales langues de l'Europe et de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : *Corona Mariana XII linguis exornata*; Cologne, 1751, in-8°; — *Miscella litterarum humaniorum*; Augsbourg, 1752-53, 2 vol. in-8°; — *Historia provinciæ Germaniæ Superioris Societatis Jesu*; ibid., 1754, in-8°; — *Hexaglotton, seu Modus addiscendi intra brevissimum tempus linguam gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*; Francfort, 1756, in-4°; augmenté d'un second volume, et intitulé *Hexaglotton geminum docens XII linguas*; Augsbourg, 1762, 1776, in-4°; — *Liber Psalmorum explicatus*; Augsbourg, 1757, in-8°; — *Symbolica, epigrammata, lapidaria*; ibid., 1757, in-8°; — *Carmina selecta*; ibid., 1757, pet. in-8°; — *Lexicon biblicum*; ibid., 1758, 1780, in-8°; — *Theatrum parthenicum, seu dramata Ma-*

rianu X; ibid., 1758, in-8°; — *Hierolexicon linguarum orientalium hebraicæ, chaldaicæ et syriacæ*; ibid., 1759, in-8°; — *Zweifel von der deutschen Sprache* (Doutes sur la langue allemande); ibid., 1764, 1768, 1774, in-8°; — *Subsidia eloquentiæ sacræ*; ibid., 1764-69, 19 part. in-8° : recueil dans le genre de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry; — *Hundert Berge; Sinnbilder in 26 Sprachen* (Cent montagnes : emblèmes en vingt-six langues); Fribourg, 1765, in-8°; — *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*; Augsbourg, 1767, 2 vol. in-8°; — *De modo legendi et excerpendi*; ibid., 1775, in-8°; — *Apparatus eloquentiæ catecheticæ libri VI, quibus historiæ MD continentur*; ibid., 1775, in-8°. Le P. Weitenauer, auquel on doit aussi une édition de la *Bible vulgate*, avec commentaire (Augsbourg, 1769-73, 8 vol. in-8°), a trad. en allemand *L'Ancien et le Nouveau Testament* (ibid., 1779-83, 14 vol. in-8°), avec notes.

Meusel, *Lexikon*, et *Gelehrtes Teutschland*. — Caballero, Suppl. à la *Bibl. de la Société de Jésus*. — De Backer, *Les Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

WELLEKENS (*Jean-Baptiste*), poëte belge, né à Alost, le 13 février 1658, mort à Amsterdam, le 14 mai 1726. Cédant à son goût pour la peinture, il prit les leçons d'Antoine de Grebber, et se rendit en Italie, où pendant un séjour de onze années se révéla son talent poétique. Les chants des bergers et des pêcheurs italiens semblent surtout l'avoir frappé, et c'est dans la poésie pastorale qu'il a particulièrement réussi. Pendant la plus grande partie de sa vie, la goutte et la pierre le tourmentèrent presque sans relâche. Il était catholique et avait adopté les opinions des jansénistes. On a de lui, en société avec P. Vlaming, et sous le titre de *Dichtlievende Uitspanningen* (Récréations poétiques), Amst., 1710, in-8°, un recueil de ses plus jolies pastorales. En 1715 il fit paraître une traduction de *l'Aminte* du Tasse.

Wagenaar, *Amsterdam Beschreven*, t. XI.

WELLESLEY (*Richard* COLLEY-WELLESLEY, marquis), homme d'État anglais, né à Dublin, le 21 juin 1760, mort à Brompton (comté d'York), le 26 septembre 1842. La famille Colley ou Cowley à laquelle il appartenait, ancienne en Irlande, n'acquit de l'importance politique qu'au dix-huitième siècle. Richard Colley, grand-père du marquis, et premier baron Mornington, prit le nom de Wesley (que son petit-fils changea en celui de Wellesley) en héritant des biens de son cousin Garrett Wesley. Le fils de Richard, comte Mornington, homme de mérite et qui se distingua comme compositeur musical, mourut en 1781, laissant de son mariage avec Anne, fille du vicomte Dungannon, cinq fils : Richard, marquis Wellesley; lord Maryborough; Arthur, duc de Wellington; lord Cowley, et le rév. Gerard Wellesley. Tous ces enfants furent élevés au collége d'Eton, et l'aîné s'y fit remarquer par des aptitudes philologiques et un goût des belles-lettres qui auraient fait de lui un savant accompli si la politique n'avait bientôt réclamé la plus grande partie de son temps. Devenu, par la mort de son père, membre de la chambre des lords d'Irlande (1781), il trouva le parlement de Dublin un trop petit théâtre pour ses talents et son ambition. Les relations de sa famille, les liaisons personnelles formées à Eton lui ouvrirent le parlement anglais, où il entra comme représentant du bourg de Beeralston. Dans la crise politique amenée par la démence de Georges III (1788-89), et dans les longs débats sur la régence qui en furent la suite, les deux chambres, conformément à l'avis de Pitt, ne conférèrent le pouvoir de régent au prince de Galles qu'avec certaines restrictions. La législature irlandaise, au contraire, d'accord en cela avec l'opposition, voulut donner au régent les pleins pouvoirs de la couronne. Mornington combattit avec beaucoup de vigueur cette doctrine, et soutint les restrictions, dont le but réel était d'empêcher Fox et ses amis de s'établir solidement au pouvoir. Georges III, rendu à la raison et à l'exercice de la royauté, conçut de la bienveillance pour cet actif homme d'État irlandais qui avait si bien soutenu son ministre; Pitt le remarqua encore plus, et lui voua un attachement qui ne se démentit pas. Il fut nommé un des lords de la trésorerie (1787), puis membre du conseil privé (1793), et pair de la Grande-Bretagne avec le titre de baron Mornington (20 oct. 1797). Il conserva son titre irlandais de comte Mornington, auquel il substitua celui de Wellesley quand un marquisat irlandais y eut été attaché (2 déc. 1799).

Désigné le 4 octobre 1797 pour remplacer lord Cornwallis comme gouverneur général de l'Inde, il atteignit Calcutta en mai 1798, presque à la même époque où Bonaparte envahissait l'Égypte. Cette expédition semblait menacer l'Inde, qui conservait les souvenirs et les vivaces vestiges de la domination française, et qui n'était pas encore habituée au joug anglais. Devant ce danger lord Wellesley prit de promptes résolutions. Il obligea le Nizam à renvoyer les Français qu'il avait à son service, et voulut imposer la même condition à Tippou-Saib. Celui-ci s'y refusa, et la guerre éclata entre lui et les Anglais. Vigoureusement poussée par le gouverneur général, elle dura à peine quelques mois, et se termina par la prise de Seringapatam (4 mai 1799). La chute de Tippou-Saib assura pour quelques années la tranquillité de l'empire anglais; Wellesley en profita pour accomplir d'importantes mesures intérieures; il favorisa le commerce et apporta de l'ordre et de l'équité dans le système financier, plus vexatoire que productif, des conquérants. Les revenus de la Compagnie s'élevèrent de 7 à 15 millions de liv. st. On a reproché au marquis Wellesley d'avoir employé dans son gouvernement la

pompe et l'autorité absolue d'un sultan; mais la représentation extérieure est indispensable dans ces pays, et on ne cite à sa charge aucun de ces actes odieusement arbitraires que l'on blâme justement chez Hastings. On lui reproche à meilleur droit d'avoir voulu étendre trop rapidement les domaines britanniques. A peine en avait-il fini avec le Maissour qu'il s'occupa du royaume d'Oude. Il résolut de placer entre les mains de la Compagnie toute l'autorité civile et militaire de ce vaste pays; mais la Compagnie se montra peu empressée d'accepter cette nouvelle charge, et le gouverneur dut se contenter d'imposer en 1801 un traité au nabab d'Oude par lequel celui-ci, à condition de céder une partie de son territoire aux Anglais, conservait le reste. Après Oude les Mahrattes eurent leur tour. Ils se défendirent vaillamment, et il ne fallut pas moins que le génie militaire d'Arthur Wellesley, frère du gouverneur pour les obliger à se soumettre. Les victoires d'Assaye et de Lassawaree, la conquête de tout le pays entre la Jumna et le Gange, justifièrent cette politique belliqueuse, que les directeurs de la Compagnie trouvèrent pourtant compromettante pour leurs intérêts.

Mécontent d'être traversé dans ses desseins, Wellesley demanda et obtint son rappel (1805). En arrivant à Londres il se trouvait sous la menace d'une accusation pour son gouvernement des Indes; mais l'accusation portée contre lui par M. Paull (avril 1806), et qui après un premier échec fut transformée en motion de censure, expira sans bruit dans la chambre des communes. La charge la plus grave élevée contre lui se rapportait aux affaires d'Oude. S'il ne crut pas devoir entrer dans le cabinet du duc de Portland, il refusa de suivre Grenville dans l'opposition, et reçut la jarretière pour prix de son adhésion au nouveau ministère. En 1808 il eut une mission en Espagne. Ce pays venait de se soulever contre l'occupation française. Le marquis Wellesley se convainquit que c'était là que l'Angleterre avait le plus de chances d'attaquer avec succès la puissance napoléonienne, mais que pour cela elle devait agir énergiquement, comme partie principale. Cette politique, que son frère fit triompher par les armes, lui-même la soutint dans le cabinet Perceval, où il entra à la fin de 1809, en qualité de ministre des affaires étrangères. L'établissement de la régence du prince de Galles, qui avait toujours été en bons termes avec les whigs, semblait devoir amener un remaniement ministériel; mais le prince ne fit pas ce qu'on attendait de lui, et Wellesley, impatient et de plus en brouille avec Perceval, offrit sa démission (janv. 1812).

A peine les arrangements du nouveau cabinet étaient-ils achevés que l'assassinat de Perceval (11 mai 1812) vint obliger à en prendre d'autres. Wellesley, à qui fut confié le soin de former un ministère, ne put faire agréer au régent les lords Grenville et Grey, et l'administration de Perceval se reforma avec lord Liverpool pour chef. Wellesley fit une opposition modérée au cabinet Liverpool, qui dut sa longue durée aux victoires de son frère, et quand ce cabinet parut disposé à suivre à l'intérieur une politique plus libérale, il ne lui refusa pas son concours. En décembre 1821 il accepta la place de lord lieutenant d'Irlande, avec l'intention de préparer cette émancipation des catholiques qui était restée le principal objet de sa carrière politique. Il remplit ces fonctions avec une ferme impartialité jusqu'en mars 1828. A cette époque la formation d'un cabinet anti-catholique sous le duc de Wellington le décida à donner sa démission. Quand les whigs revinrent au pouvoir à la fin de 1830, Wellesley fut pourvu d'une charge de cour, celle de grand intendant, qu'il quitta en septembre 1833, pour reprendre la place de lord lieutenant d'Irlande. Il ne crut pas devoir la conserver sous la courte administration de son frère et de sir Robert Peel (1834-1835). Un nouveau cabinet whig s'étant formé avec lord Melbourne (avril 1835), il y figura en qualité de grand chambellan; mais il résigna cet office dans l'année même, et dès lors il ne remplit plus de fonctions publiques (1).

Le marquis Wellesley se maria deux fois. De sa première femme, Hyacinthe-Gabrielle Roland, Française d'origine, il eut plusieurs enfants, qui moururent jeunes. Ce mariage, contracté le 29 novembre 1794, ne fut pas heureux, et quand lady Wellesley mourut (5 nov. 1816), les deux époux étaient séparés depuis longtemps. Il se remaria, le 29 oct. 1825, à soixante-cinq ans, avec une veuve américaine. Son titre et sa pairie s'éteignirent avec lui.

Nous avons dit que lord Wellesley avait été un brillant écolier; il tournait élégamment les vers latins. Quelques-unes de ses productions juvéniles furent réimprimées plus tard. Il avait le talent d'écrire, et il l'appliqua naturellement à justifier les actes de son administration; c'est ainsi qu'il publia : *Notes relative to the peace concluded with the Mahrattas* (1802, in-12); *Letters to the directors of the East India Company on the India trade* (1804). En 1836 M. Montgomery Martin publia, aux frais de la Compagnie des Indes : *Despatches and Correspondence of the marquis Wellesley during his administration in India*; Londres, 1836, 5 vol. in-8°. Le même éditeur a donné : *Despatches and Correspondence of the marquess Wellesley, during his mission to Spain*; ibid., 1838, in-8°. Ces publications nous font connaître les talents supérieurs, les vues larges de lord Wellesley. On s'étonne de ce qu'après avoir

(1) Ses affaires particulières étaient assez embarrassées. Il n'avait reçu de son père qu'une succession criblée de dettes, et il n'avait pas rapporté de son gouvernement des Indes une fortune de nabab. Les directeurs de la Compagnie lui payaient une pension de 5,000 l. st. (125,000 fr.) qui ne se trouvait pas suffisante; ils y ajoutèrent en 1837 une donation de 20,000 liv. (500,000 fr.).

donné de telles preuves de mérite il n'ait pas obtenu en Angleterre une position politique encore plus considérable, mais dans ce pays le gouvernement des Indes n'est pas regardé comme une bonne préparation à l'exercice du pouvoir constitutionnel; de plus son attachement à la cause catholique l'enveloppa dans le discrédit du parti whig : sa gloire et son importance s'effacèrent un peu devant la gloire et l'importance supérieures de son frère le duc de Wellington, qui fut tant d'années l'honneur et la force du parti tory. L. J.

Annual Register. — Thornton, *Hist. of British India*, t. III. — Sir G.-C. Lewis, *Essays on the administrations of Great-Britain.* — *The English Cyclop.*, edit. by Knight.

WELLINGTON (*Arthur* WELLESLEY (1), duc DE), général et homme d'État, frère du précédent, né en mars (2) 1769, à Dublin, mort le 14 septembre 1852, à Walmer Castle (Kent). Il était le quatrième des neuf enfants du comte Mornington, mort en 1781. Placé d'abord au collége d'Eton, dont il fut un élève assez médiocre, il continua ses études à Brighton avec un professeur particulier. Après avoir suivi quelque temps en France les cours de l'école militaire d'Angers, alors dirigée par l'ingénieur Pignerol, il entra comme enseigne au 73e de ligne (7 mars 1787), et, grâce à la fortune et au crédit de sa famille, il parvint, en six ans, au grade de lieutenant-colonel (sept. 1793). Depuis 1790 il était membre du parlement d'Irlande, et n'y brillait pas par le talent oratoire. Rien ne faisait prévoir encore son importance future; sa fortune entière fut, comme chacun de ses succès pris isolément, une œuvre de détail et de patience. Il fit ses premières armes en 1794, sur ce même territoire belge, où il devait remporter sa dernière victoire. Le 33me de ligne, son régiment, faisait partie de la garnison d'Ostende, qui alla rejoindre par mer le reste de l'armée anglo-hollandaise à Anvers. Quand, un peu plus tard, cette armée se replia définitivement sur la Hollande, Wellesley se fit remarquer dans une rencontre d'arrière-garde à Boxtel : sa conduite lui valut la mission difficile de couvrir la retraite; il s'en acquitta avec la ténacité prudente qui devait être l'une des grandes qualités de son âge mûr, et contribua puissamment au salut des troupes anglaises. En 1795 il s'embarqua pour les Antilles, mais les vents d'équinoxe le repoussèrent vers l'Angleterre. Promu au grade de colonel (mai 1796), il rejoignit quelques mois plus tard son régiment au Cap de Bonne-Espérance, et le conduisit à Calcutta (fév. 1797). A peine arrivé, il fut désigné pour une expédition sur Manille; mais ce projet fut contremandé juste au moment où son frère aîné Richard arrivait comme gouverneur général (mai 1798). Ce fut en grande partie grâce à sa vigilance que l'expédition dirigée contre Tippou-Saïb (1799) se trouva équipée, approvisionnée, et prête à agir avant la saison des pluies. Dans cette guerre mémorable, le général en chef Harris confia à Wellesley le commandement supérieur de l'infanterie du Nizam. Il conduisait la gauche à la bataille de Mallavelly (27 mars), et décida le succès de la journée en prenant vigoureusement l'offensive de ce côté, contrairement à la première impression du commandant en chef. Le siége de Seringapatam commença dans les premiers jours d'avril; le début en fut marqué par un échec de Wellesley dans une attaque de nuit contre un poste avancé; mais le lendemain, au jour, il prit une éclatante revanche (6 avril), et força l'ennemi de se renfermer dans la place. Pendant le siége, il remplit les fonctions de directeur des tranchées, et il fut nommé gouverneur de la capitale conquise (juin 1799). On admira la vigueur et l'activité dont il fit preuve, en 1800, pour la répression d'une sorte de chouannerie indienne, organisée sur une grande échelle par le mahratte Dhoundiah. Après avoir noblement refusé de conclure un pacte secret pour s'en défaire, il lui enleva plusieurs postes fortifiés, le poursuivit sans relâche pendant deux mois, l'atteignit, le défit et le tua à Conahgull (10 sept.). En 1801, Wellesley fut d'abord désigné comme le chef d'une expédition destinée à seconder Abercromby dans la reprise de l'Égypte, mais on lui préféra cette fois David Baird. Demeuré dans l'Inde, il fut nommé major général (avril 1802), et se trouva disponible pour la guerre contre les Mahrattes, plus redoutables encore que Tippou. Après l'évacuation de l'Égypte par les Français, l'Angleterre jugea que le moment était venu d'intervenir à son profit dans les discordes sans cesse renaissantes du peschwah (premier ministre ou maire du palais du Grand-Mogol, et exerçant en fait toute son autorité) et des principaux chefs mahrattes, le radjah de Berar, Holkar, et Sciadiah, le plus redoutable des trois. A la fin de 1802, le peschwah Badge-Rao, chassé de sa capitale par Holkar, vint implorer l'appui de la Grande-Bretagne, dont il devint l'instrument par le traité de Bassein (13 déc.). Investi du commandement en chef du contingent auxiliaire promis, Wellesley ouvrit la campagne par un coup de maître; instruit que le chef mahratte qui occupait Pounah, capitale de Badge-Rao, se préparait à la détruire à l'approche des Anglais, il se lança avec quatre mille chevaux dans un pays difficile, fit soixante milles en trente

(1) Le nom patronymique était *Colley*; celui de Wellesley ou plutôt de Wesley n'est qu'un nom d'adoption, et il continua d'être écrit ainsi jusqu'en 1797, où le frère aîné de Wellington le changea en Wellesley. Wellington lui-même a figuré quelque temps sur les états officiels sous ce nom de Wesley. Quelques généalogistes prétendent qu'il y a communauté d'origine entre la noble famille irlandaise et celle du fondateur du méthodisme, John Wesley.

(2) Plusieurs auteurs le font naître le 1er mai, à Dangan Castle (comté de Meath); mais cette date est contredite par l'inscription des registres de la paroisse de Saint-Pierre, à Dublin, où Wellington est porté comme ayant été baptisé le 30 avril. Selon toutes probabilités, il doit être né dans le mois de mars, à l'hôtel Mornington, à Dublin.

heures, sauva Pounah (20 avril 1803), et y réinstalla Badge-Rao. Puis, remontant vers le nord, il s'empara d'Ahmednuggur, l'une des places les plus importantes de Scindiah (8-12 août). La journée du 23 septembre 1803 compte parmi les plus glorieuses de la vie de Wellesley. Trompé par de faux rapports, il vint, avec une seule division, moins de huit mille hommes, dont quinze cents Européens à peine, se heurter contre une armée de cinquante mille hommes, qu'il attaqua et battit complétement à Assaye. Cette bataille, l'une des plus étonnantes de ce siècle, qui en a vu tant de mémorables, n'est pas assez connue en France. Pour en apprécier le mérite, il faut se rendre compte que les Mahrattes étaient les plus braves combattants de l'Inde, que dix mille d'entre eux, c'est-à-dire un nombre supérieur à la totalité des forces de l'adversaire, étaient armés et disciplinés à l'européenne, enfin que leur artillerie était servie par des officiers français. En présence d'un ennemi si supérieur, la victoire, le salut n'étaient plus que dans un excès d'audace, et Wellesley, si circonspect depuis dans les grandes guerres du continent européen, attaqua cette fois avec une vigueur, un élan, dont on trouve peu d'exemples dans les fastes militaires. La bataille d'Assaye fut longtemps et vivement disputée; la victoire, déjà conquise, faillit être arrachée aux Anglais par le stratagème des artilleurs franco-mahrattes, qui se couchèrent sous leurs canons ou firent les morts au passage des cipayes, et les prirent ensuite à revers dans le désordre de la poursuite. Sous ce feu imprévu et terrible, cette poignée de vainqueurs flottait déjà plus près de la destruction que de la victoire, parmi les masses ennemies qui commençaient à se rallier, quand Wellesley ressaisit l'avantage, en se mettant à la tête de deux régiments d'élite, dont la charge accablante éteignit pour tout de bon cette fois l'artillerie ennemie. Malgré ce prodigieux succès, la guerre n'était pas finie. Deux mois après, Wellesley rencontra à Argoum une armée combinée des débris de Scindiah et des forces du rajah de Berar (29 nov. 1803); mais le souvenir d'Assaye exerçait un tel prestige que cette armée, forte de quarante mille hommes, s'enfuit presque sans combattre. Cette nouvelle défaite, et la prise d'assaut du fort de Gawilghur, considéré jusque-là comme imprenable, décidèrent de la soumission des chefs mahrattes (17 et 30 déc.).

Après avoir rendu encore à la Compagnie, dans le cours de 1804, des services de détail importants, il demanda et obtint de repasser en Angleterre, sous prétexte de soigner sa santé, gravement altérée, mais en réalité parce qu'il estimait avoir tiré de l'Inde tout ce qu'elle pouvait lui donner de gloire (1). Pendant les derniers temps de son séjour dans l'Inde, il donna à ses collègues et aux directeurs de la Compagnie de sages conseils pour la gestion des affaires civiles et militaires, conseils qu'ils eurent le tort, parfois chèrement expié, de ne pas suivre toujours. Il aurait voulu surtout qu'on laissât aux Indous leur autonomie dans une plus large mesure, qu'on cherchât à les civiliser plutôt qu'à les exploiter. Il repartit pour l'Europe le 10 mars 1805. Son retour coïncidait avec le renouvellement de la guerre contre la France. Dès le mois de novembre il fut désigné pour faire partie d'une expédition contre le Hanovre, contremandée par suite de la victoire d'Austerlitz. Élu député du bourg de Rye en 1806, il eut l'occasion de défendre au parlement l'administration de son frère (*voy.* WELLESLEY). L'année suivante, il retourna un moment en Irlande en qualité de secrétaire du lord lieutenant, duc de Richmond. Puis il commanda une division d'infanterie, sous les ordres de lord Cathcart, dans l'expédition de Copenhague. Débarqué dans l'île de Seeland, Wellesley battit sans grande peine l'armée danoise, composée principalement de jeunes soldats, à Kioge (29 août 1807). On lui doit cette justice de reconnaître que pendant cette lutte humiliante du fort contre le faible, il atténua de son mieux les maux de la guerre.

Sir Arthur Wellesley venait d'être nommé lieutenant général (25 avril 1808), quand la guerre de la Péninsule lui ouvrit une arène digne de lui. Il fut d'abord mis à la tête du corps auxiliaire anglais, sans autres instructions positives que d'agir en Portugal contre l'armée de Junot, et de venir en aide à l'insurrection espagnole. Il choisit avec beaucoup de sagacité, comme point de débarquement, l'embouchure du Mondego, mais il n'avait pas encore opéré sa descente quand il reçut l'avis qu'il aurait à servir sous les ordres de Dalrymple. Cette mesure l'affligea sans le décourager. Ses troupes n'étaient pas encore débarquées qu'il avait déjà reconnu qu'il ne devait compter que dans une très-faible mesure sur l'appui du pays et des milices insurgées, et que pour les mesures d'organisation et les opérations militaires il lui faudrait se suffire à lui-même. Après avoir obtenu à Roliça, contre le corps d'observation du général Delaborde, un premier succès chaudement disputé (17 août 1808), Wellesley concentra à Vimiero toutes ses troupes, grossies des renforts qu'amenait le général Anstruther. Il se préparait à prendre l'offensive avec seize mille hommes contre Junot, posté avec douze mille seulement à Torrès-Vedras, quand des ordres supérieurs l'obligèrent de suspendre ce mouvement, jugé trop téméraire, et ce fut lui, au contraire, qui eut à repousser l'attaque de Junot sur Vimiero. Junot s'imaginait jeter du premier coup ces Anglais à la mer; il commettait déjà une première imprudence en venant assaillir un ennemi supérieur en forces et posté avantageusement; il aggrava encore

(1) Outre les magnifiques présents que lui firent les habitants de Calcutta et les officiers de l'armée, d'une épée enrichie de diamants et d'un service en vaisselle plate qui avait coûté plus de 80,000 fr., il reçut en récompense de ses services les remercîments publics du parlement britannique et la croix de l'ordre du Bain.

cette imprudence en divisant ses troupes pour faire deux attaques séparées, successives, qui furent tour à tour repoussées avec perte, malgré la valeur admirable de ses soldats (21 août). Bien que Wellesley eût gagné en quelque sorte malgré lui cette première bataille défensive, puisqu'il avait au contraire voulu d'abord attaquer, elle lui fut fort profitable. Il reconnut que dans ces conditions la solidité anglaise avait plus beau jeu contre l'impétuosité française; aussi s'arrangea-t-il presque toujours depuis pour recevoir la bataille au lieu de l'offrir. Après Vimiero, les ordres absolus d'un supérieur incapable l'empêchèrent de recueillir les fruits immédiats de cette journée, en devançant Junot dans les défilés de Torrès-Vedras et par suite à Lisbonne. Cette inaction imposée sauva Junot, et lui permit de négocier la convention de Cintra, pour l'évacuation du Portugal (31 août), non avec Wellesley, mais avec Dalrymple, qui n'était arrivé qu'après Vimiero. L'opinion publique anglaise se souleva énergiquement contre cette convention : la conduite des généraux de l'armée de Portugal fut soumise à une cour d'enquête (nov.). Sir Arthur n'eut pas de peine à prouver qu'il n'avait pas tenu à lui de poursuivre ses avantages; mais en même temps il prit généreusement la défense de Dalrymple, démontra que la position de Junot, quoique battu, était loin d'être aussi désespérée que celle de Dupont à Baylen, et qu'après tout cette convention, qui avait complétement dégagé le Portugal après une campagne de moins d'un mois, n'était ni si désavantageuse pour ce pays ni si déshonorante pour l'Angleterre. Il fut acquitté, complimenté, et reprit ses fonctions de secrétaire d'Irlande ainsi que son siége au parlement.

Mais on fut trop heureux de recourir de nouveau à ses services, après la catastrophe de sir John Moore, et cette fois sir Arthur fut investi du commandement en chef, qu'il ne devait plus quitter. Contrairement à l'opinion de son gouvernement, de la plupart de ses collègues, et surtout des Portugais, il assit sur le Portugal sa base d'opérations, et les événements lui donnèrent constamment raison. A l'époque où il parut à l'embouchure du Tage (22 avril 1809), la situation des insurgés et des Anglais dans la Péninsule empirait chaque jour. L'armée de Cuesta avait été presque détruite à Medellin par Victor; Soult, chargé de reconquérir le Portugal, avait commencé la campagne avec autant de hardiesse que de bonheur en s'emparant d'Oporto, où il séjourna trop longtemps. Quoique le duc de Bellune menaçât Lisbonne de plus près, Wellesley résolut d'opérer d'abord contre Soult, qui occupait la seconde ville et la contrée la plus riche du royaume. Nous avons parlé ailleurs (*voy.* SOULT) de la surprise d'Oporto (12 mai); nous avons vu comment le maréchal se tira avec quelque honneur d'une position désespérée en sacrifiant son artillerie et ses bagages pour se jeter dans les montagnes. Ayant ainsi mis Soult hors de combat, au moins pour quelque temps, Wellesley se retourna contre Victor, et entra en Espagne par la vallée du Tage, dans le moment même où le roi Joseph songeait à l'attaquer en Portugal. La série d'événements qui suivit, connue sous le nom de campagne de Talavera, a donné lieu aux appréciations les plus contradictoires de la part des généraux et des historiens. L'impression générale qui s'en dégage est que Wellesley, qui croyait pouvoir s'ouvrir de haute lutte le chemin de Madrid, s'exagérait le parti qu'on pouvait tirer des insurgés espagnols, qu'il n'avait pas non plus une idée parfaitement exacte de la force des différents corps français, de la possibilité de les concentrer à un moment donné, et que cette double erreur lui eût été fatale s'il y avait eu de notre part unité de commandement. Heureusement pour lui, Napoléon n'était pas là; et ses instructions, venant de trop loin, arrivant trop tard, donnaient lieu à des contestations et à des lenteurs nouvelles. Au début, l'Espagnol Cuesta, après avoir fait manquer à Wellesley, par son indécision, l'occasion de prendre Victor en flagrant délit, trouva moyen de se faire battre isolément à Alcabon, et se fit rejeter sur l'armée anglaise, postée à Talavera. Entraîné par sa bouillante ardeur, espérant remporter à lui seul la victoire, le duc de Bellune fit sur cette position trois attaques infructueuses sans attendre le roi et Jourdan, et ceux-ci, répétant la même même faute, livrèrent bataille sans attendre l'arrivée de Soult (27 et 28 juill.). Cette fois encore, Wellesley conserva ses positions, mais la lutte lui coûta cher : le centre de l'armée anglaise fut un moment enfoncé, et Wellesley dut employer là ses dernières réserves. Cette résistance heureuse à des troupes d'élite est néanmoins d'autant plus méritoire que les vivres commençaient à manquer aux soldats anglais. Nonobstant ce succès, l'apparition de Soult sur ses derrières plaçait Wellesley dans une situation presque aussi désespérée que s'il eût été vaincu. Avec quarante-sept mille hommes, dont plus de la moitié Espagnols, il se trouvait pris entre quatre-vingt-cinq mille, tous bons soldats. Il s'en tira en capitaine habile. Repassant le Tage par le pont de l'Arzobispo (4 août), seul point par lequel il pût désormais se retirer impunément, il eut encore la chance, grâce à l'activité de son lieutenant Crawfurd, de détruire à temps le pont d'Almaraz, qui allait servir à Soult pour lui couper sa retraite.

Cette campagne valut à Wellesley le double titre de baron Douro et de vicomte Wellington de Talavera (4 sept. 1809), ainsi qu'une rente viagère de 50,000 fr., et de la part de la junte centrale d'insurrection celui de généralissime de l'armée espagnole, qu'il considéra fort sagement à cette époque comme une sinécure. Il savait à quoi s'en tenir sur les Espagnols, et jusqu'en 1813 il combattit pour eux, jamais avec eux.

Malgré les instances de la junte centrale, malgré celles de son propre frère, alors ambassadeur auprès d'elle, Wellington ne s'occupa qu'à fortifier sa position en Portugal. Dès le mois d'octobre 1809, prévoyant une nouvelle et terrible attaque, il commença à faire travailler à l'immense camp retranché de Torrès-Vedras. Après avoir laissé tomber, malgré les « clabauderies » des insurgés espagnols et de ses propres officiers, les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida; parce qu'il aurait compromis son système général de défense en essayant de les secourir, il jugea cependant nécessaire d'accepter une nouvelle bataille défensive avant de se renfermer dans ses lignes. L'attaque de Busaco (*voy.* MASSENA) n'eut pas un meilleur succès que celle de Talavera (27 sept. 1810); mais le lendemain Massena, tourna cette position, qu'il n'avait pu forcer, et contraignit son adversaire à la retraite. Wellington rentra le 8 octobre dans son camp retranché, et quarante-huit heures après l'avant-garde de Massena paraissait en vue de ces lignes formidables de Torrès-Vedras, composées de trois enceintes fortifiées, appuyées d'un côté à l'Océan, de l'autre à l'embouchure du Tage, que gardait une flotte nombreuse. « Toutes les ressources de l'art, dit Brialmont, avaient été mises à contribution pour rendre ce vaste camp retranché digne du rôle qu'il devait jouer; des redoutes occupaient les terrains abruptes; les pentes des hauteurs étaient taillées verticalement; des lignes redoublées d'abatis obstruaient les vallées; des retranchements continus défendaient les cours d'eau; une nombreuse artillerie commandait les différentes approches; les routes favorables à l'ennemi avaient été détruites, les autres élargies; les ponts minés; il n'existe pas d'exemple d'une position si habilement et si fortement retranchée. » Enfin, ces lignes étaient défendues par soixante-dix mille hommes de troupes régulières, sans compter les milices. En présence de ces indications, on a peine d'abord à comprendre la longue et excessive circonspection du vainqueur d'Assaye devant un assiégeant beaucoup moins fort que lui. Mais cet étonnement cesse quand on examine sa situation. De l'aveu de ses panégyristes, Wellington avait commencé par « ruiner le Portugal pour le sauver », et ce royaume porte encore, après plus d'un demi-siècle écoulé, les stigmates de ce rude sauvetage. Il avait à lutter, dans Lisbonne même, contre les préjugés et les rancunes d'un puissant parti clérical, puis contre les fausses mesures de la junte espagnole, et contre le découragement visible du gouvernement anglais lui-même, qui pendant un certain temps n'attendit que le prétexte du moindre échec pour rappeler l'armée.

Wellington, d'ailleurs, avait un sens militaire trop droit pour s'exagérer la portée des succès purement défensifs qu'il avait obtenus jusque-là, et ne se souciait point de se commettre en rase campagne avec les vieilles troupes de Massena. Quoi qu'il en soit, il semble que pendant la période du blocus (oct. 1810-mars 1811) les préoccupations politiques et administratives nuisirent à sa perspicacité ordinaire; car Massena réussit à lui dissimuler d'abord un changement de position important, puis sa retraite définitive, quand il eut perdu l'espérance de recevoir des secours suffisants pour forcer l'ennemi. Wellington le suivit sans obtenir d'avantage décisif, grâce à l'énergique résistance que lui opposa, à Redinha et à Fons de Aronce (12 et 15 mars 1811), l'arrière-garde conduite par Ney. Dans ces deux circonstances il trouva dans ce maréchal un digne adversaire; il aurait dû s'en souvenir en 1815. Après quelques jours de repos indispensable, il reprit l'offensive, tenant absolument à reconduire jusqu'au delà de la frontière portugaise cette armée qui devait « le balayer dans la mer ». Après un dernier et très-vif combat d'arrière-garde, honorablement soutenu par Reynier à Sabugal (2 avril), Massena jugea nécessaire de repasser sur le territoire espagnol. Au début de cette retraite, son adversaire avait montré quelque lenteur; il se releva singulièrement vers la fin, et nos troupes eurent besoin de toute leur fermeté pour éviter de grands malheurs. Jaloux d'effacer jusqu'au moindre vestige de la dernière attaque contre le Portugal, Wellington passa à son tour en Espagne, et investit la forteresse d'Almeida, prise l'année précédente par son adversaire. Celui-ci répondit à cette provocation avec une promptitude et une vigueur inattendues. Wellington occupait à Fuentes d'Oñoro une position assez forte, mais adossée au vallon escarpé de la Coa, où toute son armée pouvait être culbutée, si elle perdait à la fois sa position et sa ligne de retraite unique, ce qui fut bien près d'arriver. En étudiant les diverses péripéties de cette bataille, on reste convaincu que jamais, si ce n'est le 18 juin au soir à Mont-Saint-Jean, Wellington ne fut plus voisin d'un complet désastre; que les premiers progrès de Massena furent moins paralysés par la résistance énergique des Anglais que par la mauvaise volonté de plusieurs généraux, et à la fin par le manque de munitions. Il fallut tout cela pour transformer en un engagement indécis la victoire commencée de Massena (5 mai). Avant de s'engager en Espagne, le généralissime anglais jugea indispensable de reprendre les places de Ciudad-Rodrigo et Badajoz, pour assurer ses communications avec le Portugal. Wellington, qui ne connaissait encore que les citadelles indiennes, éprouva de terribles difficultés dans ce genre d'opérations. Il lui fallait constamment donner beaucoup au hasard, préférer les attaques promptes, souvent infructueuses et sûrement meurtrières, aux attaques méthodiques, qui ne sont possibles qu'avec un matériel et un personnel convenables. Aussi deux tentatives dirigées successivement sur Badajoz, l'une par son lieutenant Beresford, l'autre par lui-

même, furent repoussées avec perte (mai 1811), et il fut contraint de lever le siége par l'arrivée des armées combinées de Soult et de Marmont, successeur de Massena. Un mouvement tenté en août sur Ciudad-Rodrigo ne réussit pas mieux. Prévenu un peu tard de l'approche du duc de Raguse avec des forces supérieures, Wellington n'eut que le temps de repasser la Coa, après avoir honorablement soutenu à Elbodon un combat (fin sept.) qui aurait pu lui être funeste si le général français avait été informé en temps utile de la dissémination des Anglais et s'était mis en mesure de percer leur centre.

Le début de la campagne de 1812 lui fit beaucoup d'honneur; il tira parti, avec une habileté remarquable, de l'affaiblissement des armées françaises d'Espagne au profit de la grande expédition que Napoléon préparait contre la Russie, de la division des commandements, du défaut d'entente, plus grand que jamais, entre les commandants, de l'arrivée tardive et de l'exécution imparfaite des instructions de l'empereur. Muni enfin d'un matériel de siége à peu près suffisant, il entra brusquement en campagne (6 janv. 1812), et se rendit maître cette fois en sept jours de Ciudad-Rodrigo (14 janv.) Ce premier exploit fut suivi d'un autre bien autrement difficile et glorieux, la reprise de Badajoz (6 avril). Wellington sut fort habilement abuser et contenir, par des démonstrations judicieusement calculées, les deux maréchaux, qui auraient pu et dû secourir la place. « Il combattit chacun d'eux selon sa manière de faire la guerre, trompa la précipitation de Marmont par une lenteur affectée, et prévint Soult par une grande promptitude » (Brialmont). Néanmoins, au moment du dernier assaut, Soult était déjà assez rapproché de Badajoz pour qu'un général ordinaire se crût obligé de lever le siége. Wellington montra là sa ténacité indomptable; il savait, il sentait qu'un troisième échec devant cette place compromettrait l'œuvre laborieuse de plusieurs années, découragerait à la fois les insurgés espagnols et les ministres anglais. Il réussit, mais grâce au hardi coup de main du colonel Ridge, qui s'empara du château par escalade. On a accusé Wellington d'une tolérance coupable pour les excès de tous genres qui déshonorèrent sa victoire; cependant l'historien Toreno, généralement sévère pour le général anglais, dit qu'il faillit se faire tuer par ses propres soldats en s'efforçant de réprimer leurs violences.

La prise de ces deux places mit Wellington dans la position la plus favorable; il se trouvait en mesure de menacer à la fois le nord, le centre et le midi de l'Espagne. Pour mieux profiter de cet avantage, il s'efforça de donner le change aux maréchaux sur ses véritables projets, et y réussit au delà de toute espérance. En réalité, c'était la Castille qu'il se proposait d'attaquer. Le 17 juin, il entra dans Salamanque, et contraignit Marmont à se retirer sur le Douro. Quelques jours après, ce dernier, ayant concentré ses divisions et reçu un premier renfort, prit l'offensive sans attendre l'armée du centre, qui venait à son secours, donna à son tour le change à Wellington sur ses véritables intentions, et le suivit pas à pas dans sa retraite, s'efforçant toujours de déborder sa droite pour le couper de Ciudad-Rodrigo. Une série de manœuvres, exécutées de part et d'autre avec une précision magistrale, les conduisit jusqu'aux deux collines des Arapiles. Pendant ce mouvement rétrograde, Wellington faillit un jour être fait prisonnier à l'arrière-garde, et dut mettre l'épée à la main pour se dégager. Enfin, Wellington, voyant sa ligne de retraite sérieusement menacée, profita avec un à propos remarquable d'un écart trop considérable de l'aile gauche française pour la faire assaillir par des forces supérieures, en même temps qu'il dirigeait lui-même une vigoureuse attaque sur le centre et la droite (22 juill.). Tout d'abord, un éclat d'obus mit le duc de Raguse hors de combat; il s'éloigna avec la conviction, assez mal fondée, que sa blessure était l'unique cause de sa défaite. Bientôt le succès décisif obtenu contre notre aile gauche permit à Wellington de prendre en flanc toute l'armée française, dont le désastre aurait été complet sans la fermeté de Clauzel, successeur de Marmont. Cette bataille, dite des Arapiles (1), valut au vainqueur le titre de marquis (18 août) et une récompense nationale de 2,500,000 fr. Elle eut pour conséquence immédiate la retraite précipitée de l'armée du centre, arrivée trop tard au secours, et, par suite, l'occupation de Madrid, où Wellington fut accueilli en triomphateur (12 août). Mais l'effet moral qu'avait produit la prise de la capitale une fois produit, il s'empressa de la quitter (1er sept.) pour se mettre à la poursuite de l'armée du nord; ses progrès furent arrêtés cette fois par le château de Burgos, dont il fut contraint de lever le siége (21 oct.). D'un côté, l'armée du nord revenait menaçante; de l'autre toutes les diversions sur lesquelles il avait compté pour paralyser nos mouvements dans le midi avaient échoué, et les armées combinées du centre et d'Andalousie s'approchaient du Tage. Wellington accomplit sa retraite par l'Estramadoure avec une fermeté et un sang-froid dignes d'éloges. Non-seulement il n'éprouva aucun échec important, mais il sauva et rallia le corps de Hill, qui se trouvait gravement compromis. Le 3 novembre toutes ses forces étaient de nouveau réunies sur la Tormès, de même qu'au début de la campagne; mais il avait sur les bras quatre-vingt-dix mille hommes, auxquels il ne pouvait en opposer que soixante mille. Jourdan, chef d'état major du roi, proposait d'attaquer vigoureusement par le centre cette armée fatiguée, inférieure en nombre, disséminée sur une étendue de cinq lieues; mais Soult,

(1) Les anglais la nomment bataille de Salamanque.

auquel Joseph avait déféré le commandement supérieur, préféra tourner la position de l'ennemi, et manœuvra de manière à intercepter tout à fait sa communication avec le Portugal. Alors Wellington se décida à une retraite des plus hasardeuses, faisant défiler en plein jour son armée parallèlement à la ligne de bataille de Soult. Ce mouvement fut favorisé par un brouillard épais et par de violentes averses, qui retardèrent la poursuite des Français et permirent à Wellington de regagner le Portugal. De son propre aveu, Wellington s'était trouvé dans « une des pires situations militaires qui fût jamais », et dont il ne se serait pas tiré à si bon marché s'il avait eu en tête Napoléon ou même Massena. Cet échec aurait exercé une grande influence sur les destinées de la Péninsule si l'impression n'en avait été effacée aussitôt par la nouvelle des désastres de la grande armée en Russie.

La campagne de 1813 s'annonçait pour Wellington sous des auspices plus favorables. Il résolut cette fois d'agir sur la grande ligne de communication avec la France, jugeant qu'il suffirait d'un avantage décisif obtenu de ce côté pour rejeter la masse des forces françaises sur les Pyrénées. Suivant son habitude, il ne négligea rien pour donner le change sur ses véritables intentions et faire croire que son objectif était encore Madrid. Pendant ce temps il prenait toutes ses dispositions véritables pour tourner la droite française à travers le Tras-os-Montès, tandis que le reste de l'armée forcerait le passage de la Tormès. Le mouvement qu'on a nommé depuis « la marche de Vittoria » commença dans les derniers jours de mai 1813 (1). Le plus bel éloge qu'on puisse faire des dispositions de Wellington, c'est que Napoléon à sa place n'aurait pas agi autrement. Ceci est démontré par les instructions adressées à Joseph, qui prescrivaient de point en point les mesures nécessaires pour contrecarrer celles auxquelles on devait s'attendre de la part de l'ennemi. Le roi, ayant ramené précipitamment ses troupes sur l'Èbre, s'attendait à être attaqué de front; mais Wellington trompa ce dernier espoir en tournant notre droite vers les sources du fleuve, mouvement hardi qu'il n'aurait pas même songé à entreprendre si l'on avait pris à temps, conformément aux ordres de l'empereur, des mesures vigoureuses pour comprimer l'insurrection récente du nord de l'Espagne. Le 21 juin 1813 les troupes françaises, amoncelées dans le bassin de Vittoria, y furent attaquées et vaincues. La valeur héroïque de nos soldats eut peine à les préserver d'une destruction complète; les bagages, les munitions, les canons, restèrent à la merci du vainqueur, l'évasion des débris de l'armée n'ayant été possible que par un chemin de montagnes impraticable pour l'artillerie. Cette journée mit fin à la domination française en Espagne, et exerça aussi une influence marquée sur les affaires d'Allemagne, en triomphant des dernières hésitations de l'Autriche. Les fautes commises par le général français furent sans doute pour beaucoup dans cette défaite mais il serait aussi puéril de nier le mérite de Wellington que les aberrations de son adversaire. En moins de six semaines, avec quatre-vingt-dix mille hommes, il avait fait deux cents lieues dans un pays difficile, traversé six grandes rivières, repoussé de l'Espagne cent vingt mille Français. Sa marche de concentration sur le Douro, son mouvement décisif vers les sources de l'Èbre, resteront comme de mémorables applications des principes de la stratégie. Ces manœuvres sont d'autant plus méritoires que l'élite de ses troupes se composait de soldats anglais, solides au feu, mais marcheurs médiocres. Cette considération l'excuse, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, de n'avoir pas mis plus d'activité dans la poursuite.

Soult, qui venait de remplacer Joseph, reprit promptement l'offensive. Nous avons déjà indiqué ailleurs (*voy.* Soult) les diverses péripéties de la lutte mémorable entre Wellington et Soult. Malgré les succès remportés à Sauroren (28-30 juill.) et la prise de Saint-Sébastien (31 août), Wellington refusa de s'avancer hors du territoire espagnol tant qu'il n'eut pas la certitude de la rupture des négociations de Prague. « Il y a des gens, écrivait-il à cette occasion, qui s'imaginent que dans un mois nous serons à Paris; *mais remarquez donc qu'il s'agit de l'invasion de la France!* » Enfin, l'Europe entière ayant pris décidément parti contre nous, il se décida après plus d'un mois d'inaction à prendre l'offensive. Le 7 et le 8 octobre, il surprit et enleva les retranchements de Soult sur la Bidassoa, avec tant de célérité et de vigueur, que les généraux français n'eurent pas même le temps d'engager leurs réserves. Soult se replia et se retrancha sur la Nivelle, où Wellington ne le laissa pas longtemps en repos. Il tint en échec, par d'habiles démonstrations, la majeure partie des forces françaises, tandis qu'il concentrait et lançait quarante mille hommes sur le point le plus faible de notre ligne de défense. Par cette énergique attaque (10 nov. 1813), il entra en France comme par une brèche.

En même temps la situation politique de la Péninsule continuait à lui donner de graves inquiétudes. Le parti libéral, prépondérant dans les Cortès, s'y montrait plus hostile aux Anglais qu'aux Français. Ses rapports avec la régence espagnole étaient si tendus qu'après la bataille de Vittoria il demanda l'autorisation de faire une contre-*révolution* en se déclarant en faveur du parti *servile* (ennemi de la constitution de 1812). Jusqu'en novembre 1813, il

(1) On dit que Wellington, pressentant que le sort des armes ne le ramènerait plus en arrière, s'écria avec émotion, en franchissant le ruisseau qui sépare les deux royaumes : *Adieu, Portugal, adieu!*

avait montré tant d'égards au parti servile, qu'on l'avait accusé de vouloir s'en servir pour se faire nommer vice-roi ou même roi d'Espagne. Tout à coup il changea de politique, et fit aux libéraux les avances les plus marquées. Il venait en effet d'être informé (par une indiscrétion coupable, émanant, dit-on, d'un haut fonctionnaire de l'empire) que Napoléon, à son retour de Leipzig, avait manifesté l'intention de rétablir Ferdinand VII sur le trône d'Espagne et de conclure avec lui un traité de paix et d'alliance. Wellington jugea qu'en présence d'un tel danger il fallait d'urgence faire table rase de tous les griefs antérieurs, et pactiser momentanément avec les libéraux. Il fit entrer le ministère anglais dans ses vues, et par ce revirement, prépara l'échec complet que devait éprouver, six semaines plus tard, la mission du duc de San-Carlos, expédié à Madrid pour soumettre à la ratification de la régence le traité de Valençay (1).

Déjà un peu rassuré de ce côté, Wellington reprit, en décembre, ses opérations contre Soult. Le 9 il fit faire une fausse attaque dans la direction de Bayonne, et en même temps força par sa droite le passage de la Nive. Soult, voyant deux ailes de l'armée anglaise fort éloignées l'une de l'autre et séparées par la Nive, tenta de les accabler l'une après l'autre dans une série d'engagements meurtriers et indécis (10, 11 et 12 déc. 1813), qui firent le plus grand honneur à la solidité des troupes anglaises, surtout le dernier, connu sous le nom de bataille de Saint-Pierre. Pendant les deux mois d'inaction forcée qui suivirent, Wellington fut en butte à des préoccupations militaires, financières, politiques, qu'on retrouve, vues en quelque sorte au microscope, dans sa correspondance. Sans doute il avait à se plaindre de la pénurie d'argent, de matériel, des actes compromettants de pillage des troupes espagnoles, qu'il châtia quelquefois sévèrement. Il avait raison de n'être pas pleinement rassuré, même après le refus de ratification de la régence espagnole, sur les conséquences possibles du traité de Valençay. Néanmoins, on ne peut se défendre d'une certaine impatience en voyant cet homme, si constamment heureux à nos dépens, se tourmenter ainsi par des appréhensions toujours démenties par l'événement. L'argent et le matériel finirent par arriver; le défaut de renforts fut largement compensé par l'affaiblissement de Soult, obligé d'envoyer à Napoléon une partie de ses meilleures troupes, et par le refus de coopération de Suchet. En dix-huit jours, Wellington effectua le passage de cinq rivières et de plusieurs *gaves*, s'empara de deux têtes de pont et d'autres ouvrages, livra avec succès la bataille d'Orthez (27 fév. 1814) et deux combats, fit environ mille prisonniers, s'empara de magasins considérables, jeta un pont sur l'embouchure de l'Adour, investit Bayonne, obligea enfin son adversaire à découvrir Bordeaux. A la suite de la journée d'Orthez, cédant aux instances du duc d'Angoulême, arrivé depuis le commencement de février à son quartier général, il détacha Beresford avec douze mille hommes pour occuper Bordeaux, que l'on disait prêt à se déclarer en faveur des Bourbons. Jusque-là il avait conseillé et observé une réserve extrême vis-à-vis des royalistes, jugeant plus qu'inutile de provoquer de telles manifestations tant qu'il resterait des chances d'arrangement avec l'empereur. Ces chances n'avaient pas encore disparu entièrement lors du mouvement sur Bordeaux; aussi Wellington recommandait à son lieutenant d'agir encore, nonobstant la présence du prince, avec une grande circonspection, d'inviter de sa part les habitants à bien peser leurs démarches, de s'abstenir et au besoin de refuser de donner à la municipalité l'ordre de proclamer Louis XVIII (Instructions du 7 mars). Cependant Soult, ignorant encore la prise de Bordeaux, s'était reporté en avant; mais dès qu'il apprit cet événement, il rétrograda sur Toulouse, où Wellington le suivit. Y est-il vraiment un vainqueur dans la célèbre bataille de ce nom? Cette question, si souvent controversée, ne sera peut-être jamais résolue. Soult avait perdu la position capitale du mont Rave; à la suite de la bataille du 10 avril, il évacua Toulouse dans la soirée du 11, et Wellington y entra le lendemain. Il paraît démontré aujourd'hui qu'il n'aurait pas occupé Toulouse, si, dans ce moment suprême, Suchet avait répondu à l'appel de Soult. On a fait à Wellington un reproche tout à fait injuste, celui d'avoir combattu sachant déjà l'abdication de Napoléon. Le jour de la bataille il ignorait même encore l'entrée des alliés dans Paris. Pendant cette longue et terrible guerre, Wellington fit sans doute des fautes; bien des circonstances qu'il n'avait pu prévoir concoururent à ses succès, mais ses fautes mêmes lui profitèrent, et il fit preuve d'une fermeté de caractère et d'une perspicacité remarquables.

Après les événements de 1814, son rôle politique devint aussi important que l'avait été jusque-là son rôle militaire. Le 30 avril il partit pour Paris avec une mission de lord Castlereagh. Le 13 mai il était de retour à Toulouse, et se rendit peu de jours après à Madrid, où la violence de la réaction absolutiste dépassait toutes ses prévisions. Il donna, dit-on, à ce sujet, de sages conseils, dont on ne tint guère compte, et prit avec le nouveau gouvernement des arrangements propres à indemniser l'Angleterre des sacrifices qu'elle avait faits pour la *délivrance* de l'Espagne. Après avoir passé quatre jours à Bordeaux (11-14 juin), où il prit

(1) On trouvera des renseignements curieux sur cet incident diplomatique dans l'ouvrage de M. Bignon, t. XIII, p. 87-114.

congé de ses soldats, il alla recueillir dans sa patrie les témoignages officiels de la reconnaissance nationale. Arrivé le 21 juin à Londres, il reçut le 28 les remerciements des deux chambres. Le prince régent, qui lui avait envoyé après la journée de Vittoria le bâton de feld-maréchal et l'ordre de la Jarretière, lui conféra en outre les titres de marquis de Douro et de duc de Wellington (11 mai 1814), et demanda pour lui au parlement une pension de 10,000 liv. st. (250,000 fr.). A Paris, où il fut accrédité comme ambassadeur extraordinaire (24 août), il reçut un accueil nécessairement beaucoup moins enthousiaste, et ce fut avec une vive satisfaction qu'il s'en éloigna, le 24 janvier 1815, pour aller remplacer Castlereagh au congrès de Vienne.

Wellington fut un de ceux qui dissimulèrent le mieux leur émotion à la nouvelle du retour de l'île d'Elbe, et devint l'un des plus utiles auxiliaires de la nouvelle coalition. Dès le 5 avril il était à Bruxelles, et s'occupait activement des mesures militaires. Rien n'allait assez vite et assez bien au gré de ses désirs, et assurément c'était le cas ou jamais de faire diligence. Suivant sa coutume, Wellington n'épargnait pas les hyperboles pour stimuler le zèle de son gouvernement; le 8 mai, il se plaignait encore d'avoir « une abominable armée » (*infamous army*), dont il n'eut pourtant pas trop à s'en plaindre au moment décisif. Sa correspondance prouve que dès le 10 juin il était au courant de la composition et de la force réelle de l'armée française; elle prouve aussi qu'il ne fut pas renseigné sur le plan d'opérations préféré par Napoléon, et qu'il ne l'avait pas même deviné. Jugeant des dispositions de l'empereur par ce que lui-même aurait fait à sa place, il inclinait à penser que l'armée française se tiendrait sur la défensive. Il admettait cependant, à la rigueur, la possibilité d'une surprise; mais, dans cette hypothèse, c'était par sa droite qu'il s'attendait à être attaqué; aussi prit-il d'abord le mouvement sur Charleroi pour une simple démonstration. Cela est si vrai, que le 15 juin au soir il envoyait au prince d'Orange, qui se trouvait à portée de fournir le premier des défenseurs à la position des Quatre-Bras, l'ordre de concentrer les divisions Chassé et Perponcher sur Nivelle, mouvement qui eût laissé la chaussée de Bruxelles entièrement à découvert. Napoléon n'aurait pu rien demander de mieux! Mais la fortune veillait pour réparer les fautes de Wellington; un simple chef de brigade, sans instructions et par une inspiration de bon sens, se porta de Nivelle aux Quatre-Bras, avec quatre mille hommes d'infanterie médiocre. Tel était l'obstacle devant lequel s'arrêta le maréchal Ney, croyant cette position gardée par des forces supérieures. Le lendemain même, on n'attaqua les Quatre-Bras qu'à trois heures, alors que Wellington, comprenant enfin l'importance de ce poste, y était accouru en personne, et y faisait affluer de toutes parts des renforts. A la fin de la journée, il avait sous la main quarante mille hommes pour en repousser seize mille, et ce ne fut pas sans peine qu'il en vint à bout. La vigueur de cette attaque malheureusement si tardive l'empêcha du moins de déboucher au secours des Prussiens, et permit à Napoléon de gagner sur ceux-ci la bataille de Fleurus. Instruit dans la matinée du 17 juin de la défaite des Prussiens, Wellington replia en bon ordre ses troupes sur la position de Mont-Saint-Jean, où il avait résolu d'accepter la bataille. Il savait que Blücher, battu mais non détruit, manœuvrait pour se joindre à lui au moment décisif. Tout en conservant, suivant un témoin oculaire, « une figure aussi impassible que si les Français eussent été à cent lieues », il sentait profondément que cette épreuve allait être décisive pour sa renommée et pour son pays, et réglait avec une minutieuse précaution jusqu'aux moindres détails de la défense. Une bataille de ce genre convenait fort à ses aptitudes et au tempérament de ses soldats : il n'avait qu'à tenir ferme jusqu'à l'arrivée des Prussiens. Leur coopération lui semblait d'autant plus sûre, qu'il croyait avoir devant lui la presque totalité des forces françaises. Il le croyait encore le lendemain de la bataille, son rapport en fait foi; l'héroïsme des adversaires qui avaient si bien failli le vaincre lui avait fait illusion sur le nombre. Il parvint, non sans peine; à se maintenir avec soixante-dix mille hommes de troupes en grande partie excellentes, contre un nombre à peu près égal d'assaillants, pris eux-mêmes en flanc dès le début de l'action (par le corps de Bülow, débouchant sur Planchenoit), et ne passa à l'offensive qu'à l'arrivée du reste de l'armée de Blücher, qui lui assurait une supériorité irrésistible. Voilà, en résumé, à quoi se réduit cette bataille, la plus importante à coup sûr par les résultats, mais non pas la plus belle de Wellington. Les panégyristes les plus enthousiastes ne sauraient nier que le succès de Waterloo ne soit une œuvre mixte, à laquelle participèrent, dans une large proportion, le retour offensif des Prussiens et le défaut de coopération de Grouchy. Toutefois. sans la fermeté héroïque de Wellington, Blücher serait arrivé trop tard. Dans les terribles charges de Ney et de Kellermann sur le plateau de Mont-Saint-Jean, la première ligne anglaise fut broyée, la seconde renversée, la troisième seule résista, soutenue par la présence, l'impassibilité de son chef. Te« nez ferme, *my boys!* leur criait-il; si nous lâchons pied d'ici, que dira de nous l'Angleterre? » On sait que les Anglais payèrent chèrement leur part de victoire; jamais vainqueurs n'avaient été si près non pas seulement d'une défaite, mais d'une destruction entière. Wel-

lington écrivait le lendemain : « La gloire de pareils combats, si chèrement achetée, n'est point une consolation pour moi. Que Dieu m'accorde la grâce de n'avoir plus de batailles à soutenir ! » Véritablement il n'avait plus rien à désirer en fait de gloire, ayant eu cette chance suprême de se mesurer avec avantage contre un tel adversaire. Après la capitulation de Paris il reçut un don de 200,000 liv. st. (5,000,000 fr.). Tous les souverains le décorèrent de leurs ordres et lui conférèrent de hautes dignités : Alexandre lui donna l'ordre de Sainte-Anne de 1re classe, en y ajoutant un cadeau d'un million de francs ; le roi des Pays-Bas le titre de prince de Waterloo, avec une dotation de 200,000 florins.

Après avoir été plus que tiède à l'égard des Bourbons en 1814, Wellington fut entraîné par les circonstances à devenir en 1815 un des principaux auteurs de la seconde restauration. Dès la première conférence tenue au sujet de l'armistice, il écarta la combinaison du maintien de la dynastie impériale et celle du duc d'Orléans, et se prononça nettement pour le rappel de Louis XVIII, tout en reconnaissant les fautes commises pendant la première restauration. Ce rappel était, selon lui, le seul moyen d'éviter un démembrement. Il se joignit à M. de Talleyrand pour décider Louis XVIII à retirer l'imprudente proclamation de Cateau-Cambrésis, et à y substituer celle, plus conciliante, de Cambrai. Les instructions violentes des souverains alliés firent de Blücher l'arbitre de la situation, et mirent à sa remorque son collègue, plus circonspect. Ce fut néanmoins Wellington qui porta presque constamment la parole dans la discussion des articles de la convention du 3 juillet. Il dit nettement aux commissaires français que cette convention n'était qu'une mesure préliminaire de la rentrée de Louis XVIII, et ce fut dans cet esprit qu'il fit d'importantes modifications au projet préparé par M. Bignon, qui s'était efforcé de réserver la question dynastique. Or l'article 12 du projet, accepté par lui sans observation aucune, sauvegardait tous les individus qui avaient pris parti pour Napoléon. Néanmoins le gouvernement royal, croyant avoir besoin, pour se consolider, de proscriptions et de vengeances, refusa publiquement de reconnaître cette convention, refus d'autant plus inique que lui-même s'en était d'abord prévalu en secret pour empêcher la destruction du pont d'Iéna par les Prussiens. Ce fut cette réclamation qui les arrêta, et non l'insistance menaçante de Wellington, qui suivant quelques biographes aurait fait placer une sentinelle sur le pont menacé. L'histoire lui reprochera la distinction sophistique dont il étaya son refus de secours au maréchal Ney, prétendant que par l'article 12 de la convention les alliés n'avaient entendu s'engager que *pour leur compte* (1). Après avoir laissé violer la convention par le gouvernement royal, il participa directement à cette violation, en autorisant et s'efforçant de justifier, au mépris d'un autre article de cette convention, la spoliation des musées français. Nous ne pouvions dissimuler ces faits, qui jettent une ombre fâcheuse sur quelques pages de la vie du héros de l'Angleterre. Par contre, nous devons citer la lettre qu'il écrivit à Blücher, au moment où celui-ci se préparait, disait-on, à pousser une forte reconnaissance du côté de la Malmaison, pour « débarrasser le monde » de l'homme qui s'y trouvait encore. « La personne de Napoléon n'est ni à vous ni à moi, écrivit Wellington ; elle est à nos souverains, qui en disposeront au nom de l'Europe. Si par hasard il leur fallait un bourreau, je les prierais de choisir un autre que moi, et je vous conseille, dans l'intérêt de votre renommée, de suivre mon exemple. » La connaissance de cette lettre eût sans doute modifié les jugements trop sévères de Napoléon sur le caractère et même sur les talents de son antagoniste. Il est également juste de reconnaître que dans les négociations du traité du 20 novembre 1815 Wellington se montra opposé aux prétentions des puissances allemandes sur la Lorraine et sur l'Alsace ; que malgré de nombreuses insultes et même deux tentatives de meurtre dont il fut l'objet il fit preuve de beaucoup de modération dans les fonctions difficiles de commandant en chef des corps d'occupation ; enfin qu'en 1818, au congrès d'Aix-la Chapelle, il se prononça pour l'évacuation immédiate, jugeant avec raison que le prolongement de l'occupation était plus propre à aigrir qu'à calmer les esprits. N'oublions pas non plus qu'en 1822, nommé plénipotentiaire au congrès de Vérone, il blâma sagement l'intervention armée de la France au profit de l'absolutisme espagnol.

La carrière militaire de Wellington était désormais finie ; sa carrière ministérielle et parlementaire commençait ; elle devait être plus longue, mais souvent moins heureuse. Nous devons nous borner à en relater sommairement les incidents principaux. Par ses antécédents et ses inclinations, il appartenait au parti tory, et ce n'était qu'après avoir disputé pied à pied le terrain, et avec une répugnance marquée, qu'il finissait par se rallier aux innovations dont la rectitude naturelle de son jugement lui avait démontré longtemps la nécessité. Ainsi, sur la grande question de l'émancipation des catholiques, Wellington, auquel son titre de commandant général de l'artillerie donnait, depuis le 1er janvier 1819, le droit

(1) Wellington obéissait en ceci à une consigne ; c'était par suite d'un ordre de son gouvernement, énoncé dans une lettre de lord Bathurst, du 7 juillet, qu'il donnait à l'acte du 3 cette interprétation restrictive. Nous pensons, de plus, qu'il aurait pu, même sans recourir à la convention, sauver l'homme dans lequel il avait rencontré dans tant de circonstances un si vaillant adversaire. Lui, qui avait été assez fort pour imposer à Louis XVIII la monstrueuse alliance de Fouché, pouvait à plus forte raison lui imposer le salut de Ney.

de siéger dans les conseils de cabinet, fut d'abord partisan de la négation et de la répression absolues; puis ses idées se modifièrent graduellement, et lors de la retraite de lord Liverpool, dernier chef du vieux parti tory (fév. 1827), il en était venu à admettre comme une nécessité *éloignée* l'émancipation aussi bien que la réforme du système commercial. Mais Georges IV ayant jugé à propos de conférer la reconstitution du cabinet à Canning, Wellington se retira avec tous les membres conservateurs (10 avril 1827), et devint un des chefs les plus marquants de l'opposition. Après la mort prématurée de Canning et la retraite de lord Goderich, il accepta la présidence d'un ministère de transaction (8 janv. 1828), dont Peel devint l'âme. Un premier progrès fut accompli sous ce ministère par le vote du bill des céréales d'Huskisson, que Wellington, démissionnaire, avait fait rejeter comme prématuré, mais qui lui parut devenir opportun après son avénement à la présidence. Enfin, convaincu qu'un nouvel ajournement du bill d'émancipation serait le signal d'une guerre civile dans laquelle on ne serait même pas sûr des troupes, il se déyoua et réussit à le faire agréer, par une majorité de 217 contre 112, à la chambre qui l'année précédente encore avait déclaré, à la majorité de 45 voix, « que l'émancipation ferait trop manifestement brèche à la constitution pour être jamais discutée ». Le contraste de ces deux résultats donne la mesure de l'influence personnelle du noble duc, mais cette campagne parlementaire (1829)lui donna plus de peine que celles de l'Inde ou de la Péninsule. L'année suivante, les révolutions de France et de Belgique vinrent infliger coup sur coup de rudes démentis à sa perspicacité, jusque-là si vantée; et son opposition obstinée à toute réforme parlementaire acheva de le compromettre comme homme politique. Ayant tout à la fois contre lui les rancunes des ultra-conservateurs et des protestants zélés, qui ne lui pardonnaient pas le bill d'émancipation, et celles des libéraux, auxquels il refusait de nouvelles concessions, de plus en plus urgentes, sa situation n'était plus tenable; il se retira à la suite de quelques insultes publiques (16 nov. 1830). Sa démission ne suffit pas pour calmer le ressentiment populaire, qui lui imputait avec raison une forte part d'influence dans l'opposition de la chambre des lords aux projets du nouveau cabinet réformiste. A deux reprises, les fenêtres du *duc de fer* (iron duke) furent brisées à coups de pierres. Il fut forcé de s'enfermer dans son hôtel d'Apsley comme dans une redoute, et d'y faire poser des volets en fonte qu'on y voit encore, triste monument de l'inconstance des masses. Enfin, après avoir échoué dans la mission qui lui fut un moment confiée de former un cabinet ultra-conservateur, Wellington et ses amis, ne voulant ni donner leur assentiment à la réforme, ni forcer les ministres à créer de nouveaux pairs, prirent le parti de s'abstenir, et le bill de réforme fut adopté par la chambre des lords (7 juin 1832). Cette concession faite de si mauvaise grâce ne suffit pas à lui rendre son ancienne popularité. Le 18 juin suivant Wellington, étant sorti pour aller visiter la tour de Londres, fut insulté et serré de si près que sa vie même parut un moment compromise. Le 29 janvier 1834 il fut élu, à l'unanimité des suffrages, chancelier de l'université d'Oxford, et sa réception donna lieu à une manifestation populaire d'un caractère absolument opposé à celle de 1832.

Dans le premier ministère de Peel, Wellington se contenta du portefeuille des affaires étrangères (8 déc. 1834-8 avril 1835). En 1838, le couronnement de la reine Victoria mit en présence, sur un terrain pacifique, deux hommes qui avaient appris à se connaître et à s'estimer sur plus d'un champ de bataille, Soult et Wellington, et cette rencontre contribua singulièrement à raviver le souvenir des anciens services du vieux duc. L'année suivante, des difficultés intérieures ayant amené la démission de lord Melbourne, Peel et Wellington allaient être rappelés aux affaires; cette combinaison échoua par suite d'une exigence assez puérile du duc, qui voulait que le changement de système se fit sentir jusque dans la composition du personnel de la maison de la reine. Cependant le cabinet Peel fut définitivement organisé (30 août 1841), et Wellington y figura en qualité de ministre sans portefeuille. Il joignit à ce titre, le 10 décembre 1842, celui de commandant en chef de l'armée, devenu vacant par la mort de son vieux camarade sir Rowland Hill (1). Le dernier et le plus mémorable incident de sa vie parlementaire fut celui où, se déjugeant à l'exemple de Peel, et courbant sous la raison d'État sa volonté de fer, il fit passer à la chambre des lords le rappel des lois sur les céréales, le 28 mai 1846. Sa conduite dans cette circonstance décisive lui reconquit, pour toujours et dans toute sa plénitude, son ancienne popularité. Déjà la postérité commençait pour lui; le 30 septembre de la même année on fit l'inauguration de sa première statue équestre qu'on peut voir, mais non admirer, dans Green-Park. En 1847, l'opinion publique fut mise en émoi par la publication indiscrète d'une lettre confidentielle du vieux duc, dans laquelle il se plaignait avec amertume de l'état de l'armée et de l'insuffisance des anciennes fortifications des côtes, en présence du progrès des moyens offensifs. Tout en regrettant la publicité donnée à ses observations, Wellington les maintint à la chambre des lords, et contribua à faire passer la loi sur la milice, qui n'était autre chose que la mise en œuvre d'une des idées exprimées dans sa lettre. Le 10 avril 1848, il rendit un dernier service à son pays en

(1) Il avait déjà occupé ce poste après la mort du duc d'York, c'est-à-dire depuis le 22 janvier 1827 jusqu'au 8 janvier 1828, où il le fit donner à Hill.

paralysant, avec sept mille hommes seulement de troupes dévouées, la manifestation des agitateurs chartistes.

Wellington a vécu assez pour être témoin de la restauration de la dynastie napoléonienne, et des premiers écroulements de cette organisation de 1815 à laquelle il avait tant contribué. Jamais vieillesse ne fut plus entourée de respect et presque d'adoration que celle-là; il était passé à l'état de monument, de relique vivante. La reine le traitait comme un membre de sa famille. Dans les grandes cérémonies, il avait une place à part. Nous avons pu juger nous-même, à l'exposition universelle de Londres (1851), du fétichisme, respectable après tout, dont le vieux duc était l'objet. Malgré ses quatre-vingt-deux ans révolus, sa taille était aussi cambrée, son esprit aussi lucide que jamais. Il ne survécut qu'une année à cette grande solennité nationale, et s'éteignit, sans souffrance apparente, le 14 septembre 1852. Marié le 10 avril 1806, à Catherine Pakenham, fille de lord Longford, morte en 1831, il en avait eu deux fils, *Arthur*, né le 3 février 1807, à Londres, présent duc de Wellington, et *Charles*, né le 16 janvier 1808, à Dublin, héritier des titres de son frère aîné, qui n'a point d'enfants.

Nous ne saurions nous associer aux insultes dont Wellington fut longtemps l'objet en France, et qu'excusait à peine le souvenir encore récent de malheurs auxquels il avait eu tant de part, et de sa conduite peu généreuse au début de la seconde restauration. Nous ne devons pas oublier qu'après tout sa gloire ne nous est pas absolument étrangère, puisqu'il n'est et ne restera grand que pour être venu péniblement à bout de nous vaincre à l'aide de la fortune. Nous pouvons donc saluer sans répugnance en lui le second et le plus heureux capitaine de son siècle. Pendant bien des années on n'a guère connu en France que des caricatures de Wellington, et l'Angleterre elle-même ne possède de lui que des statues et des portraits d'un goût douteux. Sa physionomie, « moitié aigle et moitié mouton », sa longue et maigre encolure ne cadrent nullement avec le costume héroïque dont on l'a presque toujours affublé. Mais nous l'avons bien retrouvé, tel qu'il nous était apparu, dans cette strophe célèbre de Bulwer : « Le voilà qui passe son chapeau bien serré sur son front ferme, la taille roide dans son habit boutonné. Il n'a point le trésor des riches nations, ni le généreux soleil des âmes exubérantes. Au mot du commandement ses passions font halte; en lui chaque vertu, chaque faute est également disciplinée. Quand il s'échauffe, il raisonne encore. A ses yeux, l'État est encore un camp, le monde un champ de manœuvres. » Baron ERNOUF.

Clarke, *Life of the marquis of Wellington*; Lond., 1812, in-8°. — G. Elliot, *Life of A. Wellesley, duke of W.*; ibid., 1814, 1816, in-8°. — *Vita e campagne del duca di W.*; Milan, 1819, 2 vol. in-8°. — Southey, *Life of W.*; Lond., 1821, in-4°. — Sherer, *Military memoirs of duke of W.*; ibid., 1832, 2 vol. in-8°. — W. Maxwell, *Life of field-marshall duke of W.*; ibid., 1839-41, 3 vol. in-8°, 1872. — Jackson et Scott, *Military life of W.*; ibid., 1840, 2 vol. in-8°. — Francis, *Maxims and opinions of the duke of W., selected from his writings and speeches*; ibid., 1845, in-8°. — Storqueler, *Life of field-marshall duke of W.*; ibid., 1852, 2 vol. in-8°. — Wilson, *Idem*; ibid., 1853-55, 2 vol. in 8°. — Comte de Grey, *Characteristics of the duke of W.; apart from his military talents*; ibid., 1853, in-8°. — Gleig, *Life of W.*; ibid., 1862, in-8°. — Brialmont (De), *Vie du duc de W.*; Bruxelles, 1856, 3 vol. gr. in-8° : l'ouvrage le plus satisfaisant qui ait été publié sur Wellington. — *Dispatches and corresp. of duke of W.*; Lond., 1852, 12 vol. in-8°, publiés par le colonel Gurwood. — *Supplementary dispatches, corresp. and memoranda*, publiés par son fils aîné; ibid., 1860-66, t. I à XIV, in-8°. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*. — Burke, *Peerage*. — Et plusieurs des sources citées à l'art. NAPOLÉON.

WELSER, ancienne famille patricienne d'Augsbourg, que des généalogistes ont voulu faire descendre d'un fils de Bélisaire. Au seizième siècle *Barthélemi Welser* était conseiller de Charles-Quint; il possédait des richesses comparables à celles des Fugger; comme eux, il prêta un jour à son maître douze tonnes d'or. En 1528 il envoya en Amérique une flotte, qui fit la conquête du Venezuela; cette contrée demeura dans la possession des Welser jusqu'en 1555, où elle leur fut enlevée par l'Espagne. Une nièce de Barthélemi, *Philippine* WELSER, était d'une merveilleuse beauté; en 1550 l'archiduc d'Autriche Ferdinand, second fils du roi des Romains, l'épousa à l'insu de son père, qui ne ratifia le mariage qu'en 1558.

WELSER (*Marc*), historien et philologue, neveu de Barthélemi, né le 20 juin 1558, à Augsbourg, où il est mort, le 13 juin 1614. Envoyé à dix-sept ans à Rome et confié à la direction du célèbre Muret, il se perfectionna dans la connaissance du latin et du grec; il étudia aussi les antiquités, et se familiarisa avec la langue italienne. De retour à Augsbourg, il pratiqua la profession d'avocat; en 1592 il entra au sénat, et fut élu consul en 1600. Tous ses loisirs étaient consacrés à la culture des lettres; et il aidait généreusement de son crédit et de sa fortune les savants auxquels il pouvait rendre service. Il était en correspondance avec les hommes les plus éminents, tels que Scaliger, Peiresc, Juste Lipse, Gruter, auquel il communiqua beaucoup de matériaux pour son recueil d'inscriptions, et Galilée, qui lui dédia son livre *Sur les taches du soleil*. Les ouvrages de Welser ont été réunis sous ce titre : *Opera historica et philologica*; Nuremberg, 1682, in-fol., fig. On y remarque les suivants : *Fragmenta tabulæ antiquæ in quis aliquot per romanas provincias itinera, ex Peutingerorum bibliotheca cum explicationibus*; Venise, 1591, in-4° : première édition de ce document si important pour la géographie ancienne; — *Conversio et passio martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ, Eutropiæ, cum commentario*; ibid., 1591, in-4°; — *Rerum Augustanarum Vindelicarum lib. VIII*; ibid., 1594, in-fol., fig.; trad. en allemand, Augsbourg, 1595, in-fol.; à la

suite de cet ouvrage Welser a réimpr. l'édition augmentée du double qu'il avait donnée à Venise, 1590, in-4° des *Inscriptiones antiquæ Augustæ Vindelicarum* publiées par Peutinger; — *Vita S. Udalrici, Augustanorum episcopi*; Augsbourg, 1595, in 4°; — *Historia ab Eugippio ante annos circiter* 1110 *scripta, cum scholiis*; ibid., 1595, in-4°; — *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyro*; ibid., 1595, in-4° : traduction latine d'un roman grec dont l'original est perdu; — *Rerum Boicarum lib. V*; ibid., 1602, in-4°; trad. en allemand en 1605, et réimpr. avec un livre de plus, qui a été retrouvé, Augsb., 1777, in-8°: cette histoire des anciens Bavarois est très-estimée; — *Virgilius Proteus*, dans le t. II des *Centones* de Meibom : c'est l'histoire des empereurs d'Allemagne en vers de Virgile. Welser a aussi édité le traité de l'empereur Frédéric II *De arte venandi cum avibus* (Augsb., 1596, in-8°), ainsi que plusieurs ouvrages grecs, la plupart jusqu'alors inédits, tels que Phrynichus, les *Illyrica* d'Appien, des opuscules de Philon. On lui attribue avec beaucoup de vraisemblance le *Squittinio della liberta veneta*, 1612, in-4°. E. G.

Arnold, sa *Vie* à la tête des *Velseri Opera*. — Adam, *Vitæ jureconsultorum*. — Freher, *Theatrum*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXIV. — Liron, *Singularités hist.* — Zedler, *Universal-Lexikon*.

WENCESLAS Ier (Saint), duc de Bohême, né en 908, mort le 28 septembre 935, à Boleslaw. Il était fils du duc Wratislas et de Drahomira, princesse de Lutitz, chrétienne du rite slave introduit par Methodius. L'influence de Ludmila, son aïeule, le fit remettre tout enfant entre les mains des prêtres allemands qui l'élevèrent dans le culte romain au collége de Budecz. D'un caractère faible, né plutôt pour la vie ascétique du couvent que pour le trône, il apprit mieux à obéir qu'à gouverner. Il succéda à Wratislas, sous la régence de sa mère (926); quant à Ludmila, immolée à la haine populaire, elle fut étranglée, en 927. Quelques historiens ont attribué les actes de Drahomira à un acharnement aveugle contre le catholicisme lui-même, mais on doit plutôt les regarder comme une opposition aux empiétements du germanisme et des missionnaires. Tandis que Wenceslas se livrait aux pratiques de la dévotion, Henri Ier, sous prétexte que Drahomira avait envoyé des secours aux Slaves des bords de l'Elbe, avec lesquels il était en guerre, envahit la Bohême (928), sous les auspices du parti catholique. Wenceslas, fidèle aux principes qu'il avait reçus, se rendit à la merci de l'empereur malgré les supplications de Drahomira et des anciens de la nation : il lui ouvrit les portes de Prague, sans avoir essayé la moindre résistance; il reconnut sa souveraineté, et s'engagea à lui payer un tribut. En outre, il eut la faiblesse de consentir à éloigner sa propre mère (1). Sa complète soumission à l'empereur et à l'Église mécontenta le parti national : un complot fut tramé contre sa vie; Boleslas, frère du duc, le dirigeait. Wenceslas tomba percé de coups au milieu d'une cérémonie religieuse. Il fut mis au nombre des saints martyrs, et plus tard la Bohême, devenue catholique, le prit pour son patron. Comme il ne laissait aucun successeur, son frère Boleslas monta sur le trône. J. Fricz.

Dobner, *Monumenta hist. Bohem.*, t. VI. — Cosmas Prag. — Dobrowsky, *Wenzel und Boleslaw*; Prague, 1819. — Pertz, *Archiv*, V. — Palacky, *Hist. de Bohême*.

WENCESLAS II, duc de Bohême, mort en 1193. Il était fils de Sobieslas Ier et d'Adélaïde, fille de Coloman, roi de Hongrie. Élu duc après la mort de Conrad, son oncle (1191), il eut à lutter contre Przemislas, fils du roi Wladislas, adversaire d'autant plus redoutable qu'il était appuyé par l'évêque de Prague. Celui-ci se rendit auprès de l'empereur, et moyennant une somme d'argent il obtint la couronne de Bohême pour son protégé. Alors Przemislas, secouru par Albert, margrave de Misnie, dont il avait épousé la sœur, envahit la Bohême : Wenceslas s'enferma dans Prague, résolu à défendre ses droits par les armes. Mais bientôt, lassé de combattre sans obtenir aucun résultat satisfaisant, il céda le trône à son rival, et se retira hors des frontières. Il venait d'entrer en Lusace, lorsqu'il fut arrêté par les ordres du margrave Albert, et jeté en prison : il ne tarda pas à y finir ses jours. J. F.

Pertz, *Script. rer. bohem.*

WENCESLAS Ier, roi de Bohême, né en 1205, mort le 22 septembre 1253. Il était fils de Przemislas Ottocar Ier et de Constance, fille de Bela III, roi de Hongrie. Couronné roi du vivant de son père, il lui succéda le 15 décembre 1230. C'était un prince d'un esprit cultivé, ami des arts et des lettres, affable, généreux jusqu'à la prodigalité, se plaisant aux exercices chevaleresques, et passionné surtout pour la chasse. Ce dernier plaisir lui coûta un œil, ce qui lui fit donner le surnom de *borgne*. Il introduisit l'usage des tournois, fit venir à sa cour des *minnesængers*, et composa lui-même des chansons d'amour en allemand. Sous son règne une grande réforme s'opéra dans les idées et dans les mœurs, grâce à de fréquents contacts avec la civilisation de l'occident. L'antique simplicité fit place à un faste presque oriental; de nombreux châteaux s'élevèrent, les villes furent construites à l'instar de celles de l'Allemagne et de la France. Wenceslas exerça une grande influence sur les affaires de l'Allemagne en se déclarant l'ami de l'empereur Frédéric II. Pendant plusieurs années il fut constamment aux prises avec Frédéric II, duc d'Autriche. Frédéric fut défait en 1233 et en 1535, et s'en vengea en

(1) La plus ancienne légende sur Wenceslas, retrouvée à Saint-Pétersbourg par Wostokoff, assure que Drahomira fut plus tard rappelée à la cour, et qu'elle s'attacha si sincèrement à son fils, qu'elle devint même suspecte au parti national.

ravageant la Moravie à plusieurs reprises. Sur ces entrefaites les Autrichiens, auxquels il s'était rendu odieux par toutes sortes de vexations, se plaignirent à l'empereur, et lui demandèrent un autre souverain. L'empereur lança contre lui un décret de proscription, et chargea Wenceslas de l'exécuter. Ce dernier s'empara de Vienne (1236), et força le duc à se soumettre. Mais peu après il changea de politique, et se laissa convaincre par sa sœur Agnès, abbesse d'un couvent de Clarisses, qui l'engagea à quitter le parti de l'empereur pour celui du pape. Docile aux injonctions de Grégoire IX, non-seulement il se lia d'amitié avec Frédéric d'Autriche, et s'engagea à le rétablir dans ses États, mais encore il se mit à la tête de la ligne allemande formée contre Frédéric II, dans le but avoué de le déposséder du trône. Mais au moment d'entrer en campagne, il se vit obligé de songer à la défense de son propre royaume, menacé par les Tartares, qui avaient envahi la Moravie. La courageuse défense de Jaroslas de Sternberg dans Olmütz sauva les États héréditaires, et força les Tartares à se rejeter sur la Hongrie. Après la mort du duc Frédéric (1246), Wenceslas, sur le vœu de la noblesse autrichienne, occupa le trône vacant au nom de son fils Ladislas. Les Bohémiens, à l'instigation de l'empereur, se révoltèrent alors contre lui, et mirent à leur tête son propre fils Przemislas, margrave de Moravie. Wenceslas, obligé de céder au nombre, abandonna momentanément sa capitale; enfin les rebelles, excommuniés par le pape, se rendirent à merci, et Przemislas, après une courte captivité, obtint son pardon, épousa Marguerite, nièce de Frédéric, et fut proclamé par la diète souverain d'Autriche. La guerre allait se rallumer entre la Bohême et la Hongrie lorsque Wenceslas mourut d'un refroidissement à la suite d'une partie de chasse. Przemislas II lui succéda.

Dalimil, *Chronique*. — Dobner, *Monumenta hist. Bohem.* — *Acta Alberti Bohem.* — Continuateurs de Cosme de Prague, dans les *Script. rer. bohem.* de Pertz. — Palacky, *Hist. de Bohême*.

WENCESLAS II, roi de Bohême et de Pologne, né en 1271, mort le 12 juin 1305. Petit-fils du précédent et fils de Przemislas II, il fut proclamé roi après la mort de son père (1278), et sous la tutelle d'Othon le Long, électeur de Brandebourg. Ce dernier abusa de son pouvoir d'une façon déplorable. Il emmena son pupille ainsi que la reine Cunégonde, sa mère, en Allemagne, et les tint en chartre privée, pendant que ses satellites, fidèles aux instructions qui leur avait été données, accablèrent le pays d'impôts et de vexations. A douze ans, Wenceslas fut couronné roi (1283), mais il n'obtint cette faveur qu'en cédant à l'empereur Rodolphe Ier l'Autriche et la Styrie et en se reconnaissant vassal de l'Empire. Entouré de moines et de conseillers allemands, qui lui étaient imposés par Rodolphe, trahi, par sa femme, il sut cependant écarter les dangers et étendre sa puissance. Il soumit Albert d'Autriche, qui faisait de fréquentes incursions dans ses États. Les Polonais qui avaient déposé Wladislas Lokietek, voyant la sagesse et le courage de Wenceslas, lui offrirent la couronne. Il l'accepta (1300), épousa en secondes noces Élisabeth, fille de Przemislas II, roi de Pologne, et fut couronné à Gnezne. L'année suivante les députés de la Hongrie vinrent lui offrir la couronne de saint Étienne; mais il y renonça en faveur de son fils Wenceslas. L'empereur Albert, jaloux de voir la maison de Bohême prendre tant de prépondérance, résolut de s'y opposer; il était en cela d'accord avec le pape Boniface VIII, qui revendiquait en faveur du saint-siége le droit de disposer des trônes vacants. Wenceslas, qui se voyait menacé sérieusement, conclut une alliance avec Philippe le Bel, roi de France. Boniface dut se soumettre en 1300, et Albert, qui avait envahi la Bohême en 1304, fut mis en déroute à Kuttenberg et chassé des frontières. Wenceslas mourut subitement, à trente-quatre ans; suivant ses contemporains, il fut empoisonné. Son fils Wenceslas III lui succéda. J. F.

Dalimil, *Chronique*. — Pertz, *Script. rer bohem.* — Dobner, *Monum. hist. Bohem.* — Mencke, *Script. rer. germ.* — Palacky, *Hist. de Bohême*.

WENCESLAS III, roi de Bohême, de Hongrie et de Pologne, né en 1289, mort le 4 août 1306, à Olmütz. Il était fils du précédent et de Judith de Habsbourg, fille de Rodolphe Ier. Appelé à douze ans au trône de Hongrie (1302), auquel son père avait renoncé en sa faveur, il se laissa entièrement guider par Conrad de Possenstein et d'autres chevaliers allemands, et donna un libre cours à ses passions, ce qui lui aliéna l'affection de ses sujets. Son compétiteur, Robert d'Anjou, profita du mécontentement général pour soulever le peuple contre son jeune souverain, qui fut obligé de se renfermer dans la citadelle de Bude (1304), et de passer bientôt après en Bohême. Ayant succédé à son père (1305), il continua de mener une vie oisive et dissolue. Il eût renoncé au trône de Pologne, dont il hérita en même temps, si un vieux conseiller de son père n'avait réussi à réveiller son esprit de la torpeur, en lui rappelant les devoirs que lui imposait la dignité royale. Il marcha donc, à la tête d'une armée, contre Wladislas Lokietek; mais s'étant arrêté a Olmütz, il y fut assassiné à coups de poignard, par Conrad de Possenstein, naguère son favori. Ce meurtre ne saurait être attribué qu'aux instigations secrètes de l'empereur, ce qu'on peut aisément conclure de toutes les tentatives qu'il fit dans la suite afin de s'emparer de la couronne de Bohême. Wenceslas, qui fut le dernier rejeton mâle de la dynastie de Przemislas, mourut sans postérité. Henri, duc de Carinthie, mari de sa sœur Anne, lui succéda. J. F.

Dalimil, *Chronique*. — Palacky, *Hist. de Bohême*, t. III. — Zap, *Chronique moravo-bohême* (en bohème).

WENCESLAS IV, roi de Bohême et empe-

reur d'Allemagne, né le 26 février 1361, à Nuremberg, mort le 16 août 1419, près de Prague. Il était fils de l'empereur Charles IV de Luxembourg. Couronné roi de Bohême à l'âge de deux ans (15 juin 1363), il fut entouré des plus tendres soins par son père, qui chargea de son éducation les plus savants maîtres. Charles IV s'efforça d'assurer à son successeur le sceptre de l'Empire, et, ayant gagné les suffrages des électeurs à force d'argent, il le fit proclamer roi des Romains (10 juin 1376). Le 6 juillet suivant, Wenceslas fut couronné avec sa femme, Jeanne de Bavière, à Aix-la-Chapelle. Après la mort de son père (29 nov. 1378), il prit possession des couronnes de Bohême et d'Allemagne, et, en exécution du testament de Charles IV, il partagea le reste de ses États entre ses frères : Sigismond et Jean eurent, celui-là le marquisat de Brandebourg et le titre d'électeur, celui-ci le duché de Gœrlitz et une partie de la Lusace ; la Moravie échut à Josse et à Procope, ses cousins germains. Ces deux derniers, ainsi que Sigismond, ne tardèrent pas à porter envie à Wenceslas et à se quereller entre eux. « Ce fut l'origine des discordes intestines et de tous les malheurs qui accablèrent Wenceslas. Charles avait recommandé à son fils de respecter le pape et le clergé et d'être l'ami des Allemands ; mais celui-ci, étant avant tout prince bohémien, n'accomplit point la dernière volonté de son père ; c'est pourquoi il eut tant d'ennemis et de calomniateurs. Tout instruit et plein de talents qu'il était, il manquait d'énergie pour conjurer l'orage qui grondait sur lui. Il convoqua une diète à Francfort (27 fév. 1379) : on y vota pour la concorde (*landfried*) et une alliance générale, afin de garantir l'Allemagne contre les ligues des villes et de la noblesse. En outre, on y reconnut le pape Urbain VI, ce qui provoqua le soulèvement d'Adolphe de Nassau et de Léopold d'Autriche. Malgré ces mesures, l'anarchie durait toujours, et Wenceslas, découragé, renonça à conduire les affaires de l'Allemagne. Il aimait à s'entretenir avec des bourgeois et des gens de petite noblesse ; il y a même des motifs de penser qu'il s'était mis à la tête d'une espèce de franc-maçonnerie appelée *Fraternité du cercle et du marteau*. Le clergé, composé en grande partie d'étrangers, refusait de se plier aux autorités royales et opprimait le peuple, qui ne trouvait de protection que chez son souverain. Les seigneurs allemands se soulevaient souvent, et conspiraient avec Sigismond. Cependant Wenceslas fit de nouveaux efforts à la diète de Mergentheim (1387) pour rétablir la concorde entre les princes et les villes de l'Empire ; mais ces tentatives restèrent infructueuses et même une guerre éclata, qui finit par la défaite de la ligue bourgeoise à Dœffingen (24 août 1388). Perdant alors tout espoir de pacifier l'Allemagne, Wenceslas résolut d'abdiquer en faveur d'un membre de sa maison, et proposa aux électeurs d'élire Josse de Luxembourg. Plus tard il renonça à ce projet. Sa femme, Jeanne, étant morte le 31 décembre 1386, il épousa en 1389 Sophie, fille de Jean, duc de Bavière. Jean Hus était le confesseur de la reine. Dans cette même année, pendant la semaine sainte, le clergé de Prague souleva le bas peuple contre les juifs. Wenceslas étouffa cette émeute, et ordonna sous peine de mort de restituer aux juifs, dans un délai fixé, tous les objets qui leur avaient été volés. L'archevêque de Prague vivait en inimitié avec son souverain ; il était en outre stimulé dans sa haine par son vicaire, Jean Népomucène, dont les intrigues ne cessaient de troubler la tranquillité publique. Afin d'y mettre un terme, Wenceslas le força de remettre à ses officiers le château royal de Rudnice, qu'il détenait sans aucun droit, et fit jeter en prison Népomucène. A la suite d'un procès, ce dernier, compromis par les aveux d'un de ses complices, fut condamné à mort comme traître à la patrie, mis dans un sac et jeté dans la Moldau (20 mars 1393).

A la fin de 1394, un certain nombre de seigneurs bohêmes, ayant à leur tête Sigismond, Josse, et Albert d'Autriche, tramèrent à Znaïm un complot contre Wenceslas, et s'emparèrent traîtreusement de sa personne (8 mai 1395). Une diète convoquée par eux nomma Josse régent de la Bohême. Les partisans du roi, commandés par ses frères Jean Procope, rassemblèrent des troupes et entrèrent dans Prague, où toute la bourgeoisie se rangea de leur côté. On en vint aux mains ; mais les rebelles parvinrent à emmener Wenceslas à Wildberg en Autriche. Ce fut le signal d'un soulèvement général, qui finit par triompher et rendit le roi à la liberté (1er août 1395). Dès lors Wenceslas tomba dans une mélancolie noire, et s'adonna à l'ivresse pour étancher une soif intolérable, causée, dit-on, par un poison qu'on lui avait administré pendant sa captivité. Cependant il comprima les restes de la rébellion, punit les perturbateurs de la paix publique, et conclut une trêve de dix ans. Puis il se rendit en France, et eut une entrevue avec Charles VI à Reims, dans l'intention de rapprocher la France et l'Angleterre pour mettre fin au grand schisme de l'Église. Les princes allemands traversèrent ses démarches, et le 1er février 1400 ils déclarèrent Wenceslas et tous les Luxembourg déchus du pouvoir souverain, en déférant la couronne impériale à leur chef Robert, comte palatin du Rhin. Robert se montra devant Prague à la tête d'une armée ; mais le peuple soulevé le força de battre en retraite. Sur ces entrefaites Sigismond fut emprisonné par ses sujets hongrois. Wenceslas, oubliant toutes les trahisons de son frère, acheta sa liberté. Il ne tarda pas à être payé de ce bienfait par un nouvel acte d'ingratitude de Sigismond, qui se saisit de l'empereur et le fit jeter dans les prisons de Vienne. Wenceslas s'évada, et s'allia avec Wladislas Jagellon, roi de Pologne, contre

son perfide frère. A la mort de Robert (1410), l'Empire présenta le singulier spectacle de trois souverains élus, Wenceslas, Josse et Sigismond, tous trois de la même maison, comme l'Église avait trois papes. Wenceslas, sur l'intercession de Jean XXIII, acquiesça enfin à l'élection de Sigismond (1411), et se contenta du royaume de Bohême. Là encore il rencontra de nouveaux obstacles et de nouveaux embarras. Favorable aux doctrines que Jean Hus avait émises au prix de sa vie, il les laissa se propager; mais menacé d'une croisade européenne par Sigismond, effrayé d'ailleurs de la violence d'un mouvement qui prenait le caractère d'une guerre sociale, il cessa de le protéger. Jean Zizka (*voy.* ce nom), chef des hussites, résolut alors de le détrôner. Wenceslas à cette nouvelle fut frappé d'apoplexie, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Sa mort fut le signal d'une guerre sanglante, qui agita l'Europe jusqu'en 1434. Ses mariages ayant été stériles, son frère Sigismond hérita de la couronne. Joseph Fricz (de Prague).

Palacky, *Hist. de Bohême*. — Zap, *Chronique morato-bohême*.

WERDER (*Thierri* de), capitaine et poëte allemand, né le 17 janvier 1584, à Werdershausen (Hesse-Cassel), mort le 18 décembre 1657, à Reinsdorf. Élevé par le gouverneur de Cassel, son proche parent, il fut admis parmi les pages du landgrave Maurice, continua ses études à Marbourg, et parcourut l'Italie et la France. A la tête d'un escadron, il assista au siége de Juliers (1610), et la campagne terminée, il devint intendant supérieur de la cour de Cassel et conseiller d'État; c'est en cette dernière qualité qu'il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques. Pendant la guerre de Trente ans, Gustave-Adolphe lui confia le commandement d'un régiment d'infanterie. Après quatre ans de service, il fut forcé de donner sa démission, sur l'ordre de la cour impériale (1635). En 1646 il négocia le mariage de son jeune souverain, Guillaume, avec la princesse Sophie de Brandebourg. On lui doit des traductions estimées de Tasse et d'Arioste. La première parut d'abord sous le titre de: *Glücklicher Heerzug in das heylig Landt* (Heureuse campagne dans la Terre-Sainte); Francfort, 1626, in-4°, et ensuite sous celui de: *Gottfried oder erlœsetes Jerusalem*; ibid., 1651, in-4°. La traduction de *Roland furieux* parut à Leipzig, 1632, 1636, in-4°; cette dernière édition est devenue très-rare. Thierri de Werder a composé des sonnets et des poésies religieuses, depuis longtemps oubliés.

Zedler, *Universal-Lexicon*. — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter*.

WEREMBERT, savant moine suisse, né à Coire, mort le 24 ou le 29 mai 884, à Saint-Gall. Il embrassa la vie monastique, après avoir fait ses premières études à Fulda, sous la direction de Raban Maur. Les connaissances solides et variées qu'il acquit dans la suite lui méritèrent une légitime célébrité, et lui valurent le poste d'écolâtre au monastère de Saint-Gall, où il enseigna avec honneur jusqu'à sa mort. On a de lui : *Liber de musica*; — *De arte metrorum liber II*, l'unique ouvrage sur l'art poétique qui ait été fait au neuvième siècle; — *Commentarius in librum Tobiæ*; — *Comment. de libro proverb. Salomonis*; — *Commentatio de Threnis*. On lui attribue aussi des commentaires sur les Évangélistes, sur l'Apocalypse et sur la Genèse, un recueil de *Lettres*, des sermons, des épigrammes, des hymnes et des poésies sacrées, et une histoire de l'abbaye de Saint-Gall, depuis sa fondation.

Trithemius, *Catalogus illustr. Germanorum*. — J. Metzlerus, *De viris illustr. S.-Gallis*. — *Hist. littér. de la France*, t. V. — Leu, *Helvetisches Lexicon*.

WERENFELS (*Samuel*), théologien suisse, né le 1er mars 1657, à Bâle, où il est mort, le 1er juin 1740. Fils d'un ministre réformé et ministre lui-même à l'âge de vingt ans, il fit de fortes études, et renonça aux travaux évangéliques à cause de la délicatesse de sa santé, pour se tourner vers l'enseignement. D'abord professeur adjoint de logique à l'Académie de Bâle (1684), il y obtint en 1686 la chaire de grec, et en 1687 celle d'éloquence, qui lui convenait le mieux. Après l'avoir occupée neuf ans avec honneur, il passa, du choix unanime de ses collègues, dans celle de théologie pratique, dite alors des lieux communs et des controverses (1696). Il s'attacha aux controverses véritablement essentielles, prenant surtout les athées et les incrédules pour adversaires; mais en homme qui avait bien démêlé la nature des disputes de mots, il les évita avec soin, et l'on voit par ses ouvrages que ce n'est pas le défaut où il est tombé. Appelé en 1711 à professer le Nouveau-Testament, il fut dispensé depuis 1717 de donner des leçons publiques, et tint chez lui des cours « à huis ouverts ». En 1721 il remplit encore les fonctions de recteur. Werenfels mourut à quatre-vingt-trois ans, avec la réputation méritée d'un savant théologien, d'un ministre vertueux et tolérant, d'un citoyen dévoué au bien public. Il était membre des Sociétés royales de Londres et de Berlin. Il avait des rapports suivis avec beaucoup de savants étrangers, et comptait Ostervald et Alph. Turrettin pour amis intimes. Ses principaux écrits sont : *De logomachiis eruditorum*; Bâle, 1692, in-4°; Amst., 1702, in-8° : dissertation excellente et qui renferme, outre des exemples bien choisis des disputes de mots entre savants et théologiens, des conseils utiles à suivre pour la logique et la discipline de l'esprit; — *Judicium de argumento Cartesii pro existentia Dei petito ab ejus idea*; Bâle, 1699, in-4°; — *Dissertationum theologicarum sylloge*; ibid., 1709, in-8° : il y en a douze, qui se recommandent autant par l'érudition que par le bon sens et la clarté; — *Sermons des vérités importantes de la religion*;

ibid., 1715, 1720, in-8°. Tous ces ouvrages latins ont été réunis par lui-même (Lausanne et Genève, 1739, 2 vol. in-4°).

Nouv. Bibl. germanique, t. I, 2e part. — Chaufepié, *Nouv. Dict. hist.*

WERFF (*Adrien* VAN DER), peintre hollandais, né le 21 janvier 1659, au village de Kralinger-Ambacht, près Rotterdam, mort le 21 novembre 1722, dans cette dernière ville. Le nom de cet artiste, si estimé au dernier siècle, rappelle les plus mauvais jours de la décadence de l'école hollandaise. Aucun peintre pourtant n'eut un plus grand succès et ne vit ses œuvres aussi chèrement payées. Son père, qui était meunier, le plaça, à l'âge de dix ans, chez Corneille Picolet, peintre de portraits à Rotterdam. Adrien entra peu après dans l'atelier d'Eglon van der Neer, et il y fit preuve d'un talent précoce. En 1676, c'est-à-dire à dix-sept ans, il avait déjà une sorte de renommée, qu'il dut particulièrement à la délicatesse de son pinceau et à une certaine recherche de la grâce. L'extrême fadeur que la critique moderne lui reprocherait aujourd'hui ne fut pas étrangère à son succès. Il peignait de petits portraits, des scènes mythologiques, des épisodes de l'histoire sainte, et il montrait en toutes choses plus de patience que d'inspiration. L'électeur palatin Jean-Guillaume, étant venu à Rotterdam en 1696, visita l'atelier de van der Werff, et fut pris, pour l'artiste et pour ses œuvres, d'une passion qui ressemble à de la manie. Van der Werff reçut de lui une pension de 6,000 florins, à la condition qu'il irait chaque année passer neuf mois à Dusseldorf. L'électeur le combla de présents et le créa chevalier. Le peintre partagea désormais son temps entre Dusseldorf et Rotterdam, travaillant sans cesse et pouvant à peine suffire, malgré l'aide que lui prêtait son frère Pierre, aux commandes qui lui arrivaient de toutes parts. Lorsqu'il mourut, la Hollande crut avoir perdu l'un de ses plus grands artistes. Van der Werff est un peintre fade et sans accent; les figures nues qu'il aime à introduire dans ses tableaux ont la fermeté et les tons de l'ivoire; il leur manque la vérité et la vie. Nulle trace de sentiment d'ailleurs, aucune notion du grand art, dans ces mythologies trop vantées. Tous les musées possèdent des tableaux d'Adrien van der Werff, dont l'œuvre est considérable.

Il eut pour élève et pour collaborateur son frère cadet, *Pierre*, né en 1665, à Kralinger-Ambacht, et mort en 1718, à Rotterdam. Les ouvrages de Pierre ressemblent beaucoup à ceux d'Adrien : on peut cependant les reconnaître à certaines défaillances dans le dessin et dans le maniement du pinceau. P. M.

Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 123.

WERNER (*Abraham-Gottlob*), célèbre minéralogiste allemand, né le 25 septembre 1750, à Wehrau (Silésie), mort le 30 juin 1817, à Dresde. Son père était inspecteur des forges des comtés de Solms. Il eut pour premiers jouets des minéraux brillants de diverses sortes, et « avant de pouvoir articuler leur nom, dit Cuvier, il s'exerçait à les rapprocher et à les reconnaître par leurs apparences les plus marquées ». Il reçut sa première éducation dans l'école des orphelins de Bunzlau, d'où son père le fit sortir en 1764, pour le placer auprès de lui en qualité de teneur de livres. En 1769, il fut envoyé à l'école des mines de Freiberg; puis en 1771 à l'université de Leipzig, où il s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, qu'il abandonna plus tard pour celle des sciences naturelles. En 1774 il publia un petit traité *Sur les caractères extérieurs des minéraux*, dans lequel, rendant à la science qu'il aimait un service à peu près semblable à celui que Linné avait rendu à la botanique, il proposait un langage exact et méthodique pour décrire les propriétés apparentes des substances minérales. Il dut à ce premier essai, qui fut accueilli avec beaucoup de faveur, les doubles fonctions de professeur de minéralogie à l'école de Freiberg et d'inspecteur des collections (1775). Ce fut là que s'écoula le reste de sa vie, à l'exception des deux seuls voyages qu'il fit, le premier en 1802, à Paris, où il reçut à la fois le brevet d'associé étranger de l'Institut (classe des sciences) et celui de citoyen français; le second en 1817, à Dresde, dans l'espoir de trouver quelque soulagement aux souffrances de sa dernière maladie. On compte parmi les disciples de Werner une foule d'hommes distingués, entre autres Humboldt, de Buch, Daubuisson, Jameson, Brochi, Napione, Freisleben, Raumer, Karsten, Herder, Steffens, d'Andrade, etc., accourus à Freiberg des contrées les plus lointaines. Dès le début de son professorat, Werner sépara l'art du mineur de la minéralogie, et bientôt après il distingua également l'oryctognosie de la *géognosie*, à laquelle, le premier, il donna une forme scientifique. Saisir d'une manière complète l'image des objets et la rendre par la parole aussi claire que possible, telle était sa méthode d'enseignement. Il rejetait d'ailleurs les secours que d'autres tiraient de sciences plus hautes, mais hypothétiques, et sous ce rapport son oryctognosie était subordonnée à une minéralogie scientifique plus générale, telle qu'on la conçoit à présent. Sa méthode, pour ainsi dire intuitive, produisit une sensation profonde, et, comme son oryctognosie, sa géognosie excita l'attention de tous les savants. Avant Werner, on ne connaissait que la géogénie, c'est-à-dire la théorie, l'histoire de la formation de la terre; et cette science ne consistait qu'en une série d'hypothèses. Werner fonda sa géognosie sur l'observation de la croûte du globe; il en fit une science de plus en plus expérimentale. La base en est la connaissance des rapports d'étendue entre les différentes masses qui constituent la

surface de la terre; la connaissance de leur nature ne vient qu'en seconde ligne. La clarté et la simplicité de ses explications, la solidité de ses inductions inspirèrent à ses partisans une confiance si absolue qu'aujourd'hui encore il n'est pas facile de les convaincre que le maître s'est trompé quelquefois; et cependant les sciences naturelles ont fait de tels progrès qu'il n'est plus permis de douter qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait en effet d'autres rapports qui n'ont point encore trouvé place dans le système de Werner. La cause de toute formation nouvelle et de toute mobilité doit être cherchée selon lui dans l'eau : de là ce *neptunisme général* d'après lequel l'Océan est en définitive la source de toute formation. A ses yeux les volcans, cause qui cependant continue à agir sous nos yeux, n'avaient pas d'importance réelle, et il n'en tenait aucun compte : il lui aurait suffi cependant de visiter les contrées volcaniques du Rhin ou du midi de la France pour sentir l'impossibilité d'attribuer à un dépôt d'alluvions aquatiques la formation du basalte et d'autres matières semblables. Mais si plusieurs des opinions de Werner doivent aujourd'hui être abandonnées comme erronées, la gloire d'avoir créé la géognosie ne lui en appartient pas moins. On ne peut lui contester non plus les services qu'il a rendus à l'exploitation des mines et à la métallurgie. Il s'est occupé aussi très-sérieusement d'histoire, de géographie, de linguistique, d'archéologie et de numismatique.

Les ouvrages de Werner sont plus remarquables que nombreux (1); ils ont pour titre : *Von den æusserlichen Kennzeichen der Fossilien* (Caractères extérieurs des fossiles); Leipzig, 1774, in-4°; traduit en français par Mme Guyton-Morveau; Paris, 1790, in-8°; — *Kurze Classification und Beschreibung der Gebirgsarten* (Courte classification et description des espèces de montagnes); Dresde, 1787, in-8°; — *Neue Theorie von der Entstehung der Gænge* (Nouvelle théorie sur la formation des filons); Freiberg, 1791, in-8°; traduit en français par Daubuisson; Paris, 1803, in-8°; — *Verzeichniss des Mineraliencabinets des Berghauptmanns Pabst von Ohain* (Catalogue du cabinet de minéralogie du capitaine général des mines Pabst de Ohain); ibid., 1791-92, 2 vol. in-8°; — *Oryktognosie* (Oryctognosie, ou Livre destiné à l'usage des amateurs de minéralogie); ibid., 1792, in-8°; — *Letztes Mineralsystem* (Dernier système de minéralogie); Freiberg, 1818, in-8°. Il a traduit du suédois l'*Essai de minéralogie*, de Cronstedt, dont il n'a paru qu'un seul vol. (Leipzig, 1780, in-8°). Il est inhumé à Freiberg. La Société minéralogique de Dresde, dont il avait été un des fondateurs et le premier président, lui fit élever un monument sur la route de Freiberg. Un de ses élèves, Rob. Jameson, établit à Édimbourg une société qui prit le nom de *Wernerian natural history Society*.

(1) « Il causait tant qu'on voulait, dit Cuvier, et sa causerie était celle de l'homme de génie, non moins que celle de l'homme aimable; mais on ne pouvait lui faire prendre une plume. Il avait même, pour l'acte mécanique d'écrire une antipathie devenue plaisante à force d'être excessive. Rien de plus rare que ses lettres... Pour pousser la chose jusqu'au bout, il n'a pas même répondu à l'Académie lorsqu'elle le plaça dans la liste des associés étrangers, et peut-être n'a-t-il jamais su qu'il avait obtenu cet honneur, à moins qu'il ne l'ait appris par quelque almanach. »

Frisch, *Lebensbeschreibung A.-G. Werner's*; Leipzig, 1825, in-8°. — Configliachi, *Memorie intorno alla vita ed alle opere dei due naturalisti, Werner e Hauy*. Padoue, 1827, in-8°. — Hasse, *Denkschrift zur Erinnerung an A.-G. Werner*; Leipzig, 1848, in-8°. — Wolff, *Encycl. der deutschen Literatur*. — *Zeitgenossen*, 2e série, t. V. — Cuvier, *Éloges*.

WERNER (*Joseph*), peintre suisse, né en 1637, à Berne, où il est mort, en 1710. D'abord élève de son père, il reçut ensuite les leçons de Matthieu Merian pendant le séjour de celui-ci à Francfort. Emmené en Italie par un riche amateur nommé Müller, qui l'aida de sa bourse et de ses conseils, il se fixa à Rome, où il étudia les grands maîtres avec la plus vive ardeur, et, s'adonnant tour à tour à la peinture à l'huile et à la peinture à fresque, acheva deux compositions importantes, *Diane découvrant la grossesse de Calypso*, et *Europe prête à monter le taureau divin*, dans lesquelles il s'était inspiré du Guide. Mais bientôt, porté vers le genre de la miniature par le fini et la délicatesse de son pinceau, il s'y adonna exclusivement et acquit une réputation aussi étendue que rapide. Appelé à la cour de Louis XIV, il reproduisit plusieurs fois le portrait du roi, et peignit à sa louange un certain nombre de sujets allégoriques qui plurent infiniment à ce prince. S'étant lié étroitement avec le poëte Quinault, il exécuta pour lui une quantité de jolis petits tableaux, tels que *les Muses sur le Parnasse*, *Diane*, *Flore*, *la Mort de Didon*, *Artémise et Cadmus*, et dont on trouve la description dans un livre assez rare, intitulé : les *Peintures poétiques des excellents tableaux de mignature faits par l'illustre et incomparable J. de Werner pour M. Quinault* (Troyes, 1668, in-4°). Très-apprécié en France, Werner avait l'humeur voyageuse, et c'est ce qui explique, bien mieux que la prétendue jalousie de Le Brun, son départ pour l'Allemagne vers 1667. Établi d'abord à Augsbourg, il y épousa Suzanne Meyer, et peignit pour une princesse de Bavière sept tableaux représentant *la Vie de la Vierge*. Après un séjour à Munich, pendant lequel il composa pour l'Électeur un *Triomphe de Thétis*, il se rendit à Vienne, où il peignit l'empereur Léopold Ier. De retour à Berne en 1682, il ouvrit une académie de dessin, et fit pour l'hôtel de ville un grand tableau représentant *l'Union de la Justice et de la Prudence*, ainsi qu'un *Adam et Ève dans le Paradis terrestre*, qui, après avoir été conservé longtemps à Bâle, est passé depuis en An-

gleterre. Les séduisantes promesses de Frédéric Ier, électeur de Brandebourg, le décidèrent à se rendre à Berlin comme professeur de la nouvelle Académie de peinture; mais il perdit sa place et sa pension à la disgrâce du ministre Danckelmann (1697), qui l'avait appelé, et regagna Berne. Les autres tableaux de Werner sont : *Saül*, *l'Annonciation*, *la Nativité*, *Sainte Marie-Madeleine*, douze sujets empruntés aux *Métamorphoses d'Ovide*, et un tableau allégorique à l'occasion du *Couronnement de Frédéric Ier, roi de Prusse* (1701).

Neujahrsblatt der Künstlergesellschaft in Zurich, 1806. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

WERNER (*Frédéric-Louis-Zacharie*), poëte dramatique allemand, né le 18 novembre 1768, à Kœnigsberg (Prusse), mort dans la nuit du 17 au 18 janvier 1823, à Vienne. La mort de son père, professeur d'histoire à l'université de sa ville natale, le laissa orphelin en bas âge et sous la tutelle de sa mère, femme d'une intelligence peu commune, qui dirigea son éducation. En 1784, il suivit un cours de droit et les leçons de philosophie de Kant. Rien n'annonçait à cette époque la tendance religieuse qu'il manifesta depuis. A vingt-quatre ans il s'esquiva de Kœnigsberg, emmenant avec lui une fille publique, qu'il épousa à Varsovie, après avoir couru avec elle de ville en ville, et dont il se sépara quelques années plus tard, trouvant mauvais qu'elle conservât quelque habitude de son ancien métier. En 1793 il entra en qualité de secrétaire à la chambre de guerre et de domaines à Piotrkow (Pologne), et en 1796 obtint une place dans l'administration à Varsovie; mais ayant été rappelé à Kœnigsberg (1801) par une maladie de sa mère, il resta près d'elle jusqu'à sa mort, qui arriva le 24 février 1804, le même jour que celle d'un de ses amis intimes; et dès lors ce jour marque profondément dans sa vie. Vers le même temps, il épousa la fille d'un juge. « Elle a eu, dit-il, une légion d'amants, mais elle possède quelques milliers de florins : triste mariage sans amour et sans haine. » Après avoir recueilli un modeste héritage, il retourna avec sa femme à son poste à Varsovie, où il se lia avec Hoffmann (*voy.* ce nom). Son second mariage ne fut pas plus durable que le premier : au bout de deux ans, le divorce était prononcé. Bientôt il rencontra la fille d'un tailleur polonais : « Elle avait, dit-il, une imagination si ardente, que, tout poëte que je me croyais, je n'étais que glace auprès d'elle. » Heureusement cette troisième union dura peu aussi. La faveur du ministre de Schrœtter, qui s'intéressait aux affaires de la religion et de la franc-maçonnerie, dont Werner était adepte, le fit appeler à Berlin, en 1805, en qualité de secrétaire expéditionnaire. Déjà connu par la première partie du poëme maçonnique, *les Fils de la vallée* (1803), et par un poëme religieux, *la Croix sur les bords de la Baltique* (1806), mis en musique par Hoffmann, il écrivit pour le théâtre de cette capitale sa tragédie de *Martin Luther* (1807), où il a dénaturé l'histoire par ses rêveries mystiques. Werner visita ensuite Prague, Vienne, Munich, Francfort, Cologne, Gotha et Weimar, où il vit pour la première fois Gœthe, en 1807. De retour à Berlin (1808), il en repartit bientôt pour la Suisse, et y fit la connaissance de Mme de Staël; de là il vint à Paris, mais il n'y séjourna que quelques semaines. Le prince primat de Francfort, Dalberg, lui fit accorder une pension dans le même temps à peu près que le grand-duc de Hesse-Darmstadt le nommait conseiller de cour (1809). Dans un voyage qu'il fit à Coppet, le commerce d'A.-G. Schlegel eut pour lui un puissant attrait, et Mme de Staël lui aplanit les abords de l'Italie. Arrivé à Rome, il embrassa secrètement la religion catholique (19 avril 1811), et se mit à étudier la théologie. En 1814, il entra au séminaire d'Aschaffembourg, et bientôt après il reçut la prêtrise. Il se rendit à Vienne en 1815, pendant le congrès, et y prêcha avec beaucoup de succès; après quoi, il se retira en Podolie dans la famille du comte Choloniewski, qui le fit nommer chanoine honoraire de Kamieniec. Mais il retourna à Vienne, et, à l'étonnement général, il quitta l'ordre des Rédemptoristes, dans lequel il était entré en 1821; il n'en continua pas moins à prêcher jusqu'à sa mort; il fut enterré dans les environs de Vienne. Ses tragédies offrent de grandes beautés, mais en même temps une tendance mystique de plus en plus prononcée, laquelle avait peut-être sa source dans une vanité excessive aussi bien que dans une imagination mal réglée. De toutes les productions de Werner, ce sont ses hymnes qui ont le moins de prix. Au reste, quels que soient ses défauts, on ne peut lui refuser le génie poétique. Il excelle quelquefois à peindre les caractères; souvent les situations qu'il invente offrent un attrait irrésistible, et ses récits, toujours pleins de vie et d'énergie, présentent constamment de l'originalité. Comme orateur de la chaire, il se montra fort inégal : si ses sermons annoncent de l'imagination et un talent remarquable d'interprétation, on y rencontre trop souvent de froids jeux de mots, des plaisanteries profanes et une fausse humilité (1).

Les ouvrages que Werner a laissés sont :

(1) Pour mettre en relief l'excentricité de son caractère, nous extrayons le passage suivant de ses *Confessions* (Grimma, 1841, 2 vol. in-8°) : « Je regarde Jésus-Christ, dit-il, comme le seul, comme le plus grand maître de la maçonnerie. Je considère la maçonnerie comme intimement liée à l'art et à la religion, celle-ci étant la mère, et les deux autres étant frère et sœur. Je crois que loin d'éclairer davantage l'humanité, il faut la *déséclairer* par la communauté des saints. Rendre un esprit religieux à l'humanité, si profondément déchue, voilà le seul but où doit viser, non-seulement tout maçon, mais aussi tout citoyen, tout auteur. Cet esprit religieux est une espèce de poésie, la plus sublime et la plus nécessaire; personne ne peut s'en passer; le monde entier devra s'en pénétrer tôt ou tard. » On aurait pu choisir pour son épitaphe cet autre passage : « Si quelqu'un s'écrie : Werner était un fou, il aura raison; mais s'il ajoute qu'il était un coquin, il mentira. »

Gedichte (Poésies); Kœnigsberg, 1789, in-8°; — *Die Sœhne des Thals* (les Fils de la Vallée), en deux parties : *Die Templer auf Cypern* (les Templiers en Chypre), Berlin, 1803, in-8°; et *die Kreuzbrüder* (les Frères de la Croix), ibid., 1823, in-8°. Cette vaste composition dramatique en vers se distingue par la hardiesse des pensées, la peinture vigoureuse des caractères et la pureté du style. Selon ses propres paroles, Werner s'y proposa de ranimer le zèle des francs-maçons et de lui imprimer une direction religieuse; — *Das Kreuz an der Ostsee* (la Croix sur les bords de la Baltique); Berlin, 1806, in-8°; 3e édit., ibid., 1823, in-8°; — *Martin Luther;* ibid., 1807, in-8°; drame imité par Léon Halevy, Paris, 1866, in-18; — *Attila,* tragédie; ibid., 1808, in-8°; — *Wanda,* tragédie; Tubingue, 1810, in-8°; — *Klagen um Louise von Preussen* (Complainte de Louise de Prusse); Rome, 1810, in-8°; — *Kunigunde die Heilige* (Sainte Cunégonde, tragédie); Leipzig, 1815, in-8°; — *Der vier und zwanzigste Februar* (le Vingt-quatre février); ibid., 1815, 1819, in-8°; ce drame, ainsi que celui de *Luther,* a été trad. dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* — *Die Mutter der Makkabæer* (la Mère des Maccabées, tragédie); Vienne, 1820, in-8°; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1836, in-8°. Ses tragédies, sauf la dernière citée, se trouvent aussi dans son *Theater;* Vienne, 1817-18, 6 vol. in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Grimma, 1839-41, 14 vol. in-8°.

Biogr. von Z. Werner; Landshut, 1823, in-8°. — *Z. Werner's letzte Lebenstage und Testament;* Vienne, 1823, in-8°. — Hitzig, *Z. Werner's Lebensabriss;* Berlin, 1823, in-8°. — Schütz, *Z. Werner's Biographie;* Grimma, 1841, 2 vol. in-8°. — Brühl, *Gesch. der katholischen Literatur Deutschlands;* Leipzig, 1854, in-8°. — Schmidt, *Gesch. der deutschen Literatur;* Leipzig, 1858, 3 vol. in-8°. — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung,* t. V. — Menzel, *Deutsche Dichtung,* 1858-59, 3 vol. gr. in-8°. — Mme de Staël, *De l'Allemagne,* t. II.

WERNER DE HOMBOURG. *Voy.* HONBERG.

WERNICKE (*Chrétien*), poëte allemand, né vers 1670, en Prusse, mort entre 1710 et 1720, à Paris. Arrivé en 1685 à l'université de Kiel, il essaya ses forces dans la poésie en traduisant les épigrammes de Sannazar et d'autres. Après avoir achevé ses études, il connut une dame du grand monde, qui aimait beaucoup la poésie et avait lu ses produits littéraires. Durant trois ans il dut souvent lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il put donner un libre cours à sa verve poétique. Les sujets de ses nombreuses compositions lui furent inspirés par cette dame, qu'il chanta sous le nom d'Amaryllis et dont le vrai nom reste inconnu. Après avoir visité la Hollande, la France et l'Angleterre, il revint à Hambourg pour y vivre en retraite; mais le roi de Danemark ayant reconnu ses aptitudes diplomatiques le nomma son conseiller d'État et représentant à la cour de France. C'est dans ce poste que la mort vint le surprendre. On a de lui : *Ueberschriften* (Épigrammes); Amsterdam, 1697; Hambourg, 1701; — *Hans Sachs, ein Heldengedicht* (Hans Sachs, poëme épique), traduit de l'anglais; Altona, 1703, in-fol.; 3e édit., Hambourg, 1704, in-8°. Ses épigrammes sont pleines d'esprit et de vigueur. Il y montre une grande connaissance du monde et de sévères principes de morale. Cependant on lui reproche la rudesse du langage, les tournures provinciales et le manque d'harmonie. *Hans Sachs*, écrit en vers alexandrins, occupe une place honorable parmi les productions satiriques de l'Allemagne. Les poésies de Wernicke tombèrent dans l'oubli, et le mérite de les avoir rappelées à la vie appartient à Bodmer, qui en donna une nouvelle édition sous le titre de : *Poetische Versuche von Werner* (Essais poétiques de Werner); Zurich, 1749, in-8°; ibid., 1763, in-8°. Ramler publia aussi ses épigrammes, en y ajoutant la vie du poète (Leipzig, 1780, in-8°).

Bodmer, *Nachrichten vom Ursprung und Wachsthum der Kritik bei den Deutschen.* — Küttner, *Charaktere deutscher Dichter.* — *Nekrolog der deutscher Dichter.* — Flœgel, *Geschichte der komischen Literatur.* — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung,* t. III.

WERNSDORF (*Gottlieb*), théologien allemand, né à Schœnewalde (Saxe), le 25 février 1668, mort à Wittemberg, le 1er juillet 1729. Il était d'une famille noble mais pauvre, originaire de Bohême, et fils d'un ministre protestant. Obligé dès le collége de pourvoir à sa subsistance, il parvint en donnant des leçons particulières à gagner à Wittemberg le grade de maître en philosophie. Après avoir été précepteur dans cette ville, il embrassa l'état ecclésiastique, et professa dans l'université d'abord la philosophie (1695), puis la théologie (1698). Il devint en 1719 surintendant général de l'Église luthérienne. Défenseur zélé de l'orthodoxie, il attaqua avec passion ceux qui voulaient amener la fusion des diverses sectes protestantes, entre autres dans son *Entdeckung der Arcani regii;* Wittemberg, 1703, in-4°. On a de lui un grand nombre de dissertations recueillies pour la plupart à Wittemberg (*G. Wernsdorfii disputationes*); 1736, 2 vol. in-4°; les plus intéressantes sont : *De indifferentismo, De termino vitæ non fatali*, contre les astrologues; *Augustanæ confessionis historia; Recentiores de Cœna controversiæ; Summa sanæ doctrinæ de polygamia,* etc.

Sa *Vie,* à la tête des *Disputationes.* — Coler, *De Wernsdorfii vita;* Wittemberg, 1719, in-4°, et *Theologische Bibliothek,* t. IV. — Ranft, *Leben der chursæchsischen Gottesgelehrten,* t. II. — Hirsching, *Handbuch.* — Woken, *Analogia vitæ et fatorum M. Lutheri et G. Wernsdorfii;* Wittemberg, 1729, in-fol. — Berger, *Augustanæ confessionis theologus in G. Wernsdorfio spectatus;* Wittemberg, 1730, in-4°.

WERNSDORF (*Gottlieb*), philologue, fils du précédent, né à Wittemberg, en 1710, mort à Dantzig, le 24 janvier 1774. Reçu docteur en philosophie, il enseigna la littérature sacrée et ensuite l'éloquence et l'histoire au gymnase de Dantzig, dont il devint plus tard directeur. On a de lui : *De constitutionum apostolicarum origine;* Wittemberg, 1739, in-4°; — *De Si-*

verio et Vigilio pontif. max.; ibid., 1739, in-4°; — *De metempsychosi veterum non figurate sed proprie intelligenda*; ibid., 1741, in-4°; — *De regibus crinitis Francorum Merovingicæ stirpis*; ibid., 1742, in-4°; — *De republica Galatarum*; Nuremberg, 1743, in-4° : il y a beaucoup de recherches et d'érudition; — *De fide historica librorum Maccabæorum*; Breslau, 1747, in-4° : contre les objections élevées par le P. Frœhlich; — *Fabularis historia de Baccho ex Mosaica haud conficta*; Wittemberg, 1753, in-4°. Wernsdorf, auquel on doit une bonne édit. des *Carmina græca* de Philé, en avait préparé une des *Orationes* d'Himerius, publiée en 1790 par son frère J. Chrétien.

Wernsdorf (*Ernest-Frédéric*), savant théologien, frère du précédent, né le 18 décembre 1718, à Wittemberg, où il est mort, le 7 mai 1782. Admis au ministère évangélique, il occupa à Wittemberg la chaire de philosophie (1746), puis celle d'antiquités ecclésiastiques (1752), et de théologie (1756). Nous citerons de lui : *De ritu sternutantibus bene precandi*; Leipzig, 1741, in-4°; — *De Zenobia Palmyrenorum augusta*; ibid., 1742, in-4°; — *De statua Memnonis vocali*; Hambourg, 1745, in-4°; — *De fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabæorum*; Leipzig, 1746, in-4°; — *Historia latinæ linguæ in sacris publicis*; ibid., 1756, in-4°; — *De veteris ecclesiæ diebus festis anniversariis liberationis a periculo*; ibid., 1767, in-4°; — *Historia templi Hierosolymitani a Constantino exstructi*; ibid., 1770, in-4°; — *De antiquitate consecrationis eucharisticæ per orationem dominicam*; ibid., 1772-75, in-4°; — *De originibus solemnium S. Michaelis*; ibid., 1773, in-4°.

Wernsdorf (*Jean-Chrétien*), philologue, frère des précédents, né le 11 novembre 1723, à Wittemberg, mort le 25 août 1793, à Helmstædt. Il étudia à Wittemberg la philologie sous Berger, et reçut en 1752 la chaire d'éloquence et de poésie à Helmstædt. Il s'adonna à l'interprétation des poëtes anciens, et s'initia dans ce but à l'archéologie et à la numismatique. Ainsi préparé, il publia l'excellente édition des *Poetæ latini minores*; Altembourg, 1780-88, t. I-V, in-8°; Helmstædt, t. VI, 1791-99, en 3 part. in-8°; ce recueil, muni de notes critiques et explicatives, n'a pas encore été remplacé. Si les travaux de Wernsdorf se distinguent par une latinité pure et élégante, une érudition bien digérée et une saine critique, en revanche ses cours étaient peu fréquentés, à cause de son débit embarrassé et pénible, qualités produites par son caractère timide et méfiant. On a encore de lui : *De Hypathia philosopha*; Wittemberg, 1747-48, 4 part. in-4°; — *De vestigiis rhetorices in poetis veteris Latii satyricis*; Helmstædt, 1752, in-4°; — *De antiquitatibus Balearicis*; Brunswick, 1760, in-4°; — *De regibus et populis ἀδελφοῖς*; Helmstædt, 1764, in-4°; — des dissertations dans les t. I et II du *Museum criticum* de F. Stosch.

Harless, *Vitæ philologorum*. — Schlichtegroll, *Nekrolog*. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Wiedeburg, *Oratio in obitum J.-C. W.*; Helmstædt, 1793, in-4°.

Werth (*Jean*, baron de), général allemand, né en 1594, à Weerdt (Limbourg), mort le 6 septembre 1652, à Bedauneck (Bohême). Issu d'une famille d'assez médiocre condition pour qu'il ait emprunté son nom au lieu de sa naissance, il embrassa la profession des armes et en fit l'apprentissage sous Spinola, dans l'armée duquel il assista au siége de Juliers, en 1621. Étant passé en 1631 au service de l'électeur Maximilien de Bavière, il prit part à la période suédoise de la guerre de Trente ans, et succéda au feld-maréchal Aldringer dans le commandement des troupes bavaroises (1634). Il s'empara alors de Neubourg, assista à la prise de Ratisbonne et à la bataille de Nordlingen, dans laquelle fut battu Bernard de Saxe-Weimar. En 1635, après avoir enlevé Spire aux Suédois, il se joignit au duc Charles de Lorraine, et remporta quelques avantages sur l'armée française commandée par le maréchal de La Force. A l'ouverture de la campagne de 1636, il vint des bords du Rhin joindre devant Liége le général impérial Piccolomini; mais, au lieu de s'arrêter à assiéger cette ville, il traita avec elle, unit ses forces à celles du cardinal-infant et du prince Thomas de Savoie, et envahit la Picardie à la tête de dix-huit mille cavaliers, de quinze mille fantassins et de trente pièces d'artillerie. Cette frontière était dégarnie, et Jean de Werth, avant que le comte de Soissons, rappelé de Champagne, eût rejoint le duc de Chaulnes et le maréchal de Brezé, s'empara de La Capelle (10 juillet), et entra dans Roye sans coup férir. L'armée française se retira à Compiègne, et les bandes féroces des Croates et des Hongrois mirent horriblement à contribution tout le pays entre la Somme et l'Oise. La terreur fut extrême dans Paris (1), qui fit mine de se révolter contre Richelieu, et tremblait au seul nom de Jean de Werth. Mais Jean de Werth commit la faute de perdre un temps précieux au siége de Corbie, qui capitula le 15 août, et alors la réorganisation d'une armée française derrière l'Oise, l'attitude menaçante de Beauvais et de Saint-Quentin, l'élan extraordinaire qui succéda à un abattement passager des populations, enfin les mouvements inquiétants des Hollandais sur ses derrières, le contraignirent à se mettre en retraite. Mais il l'effectua en bon ordre pendant que l'armée française s'arrêtait au siége de Roye (16 sept.), et il rentra dans Arras avec un immense butin. L'année suivante il s'empara de la redoutable forteresse d'Ehrenbreitstein, qui était bloquée depuis deux ans (21 juin 1637), et bientôt après de Hanau, la seule place que la ligue protestante occupât

(1) *Le Mercure galant* de mai 1702 raconte que « son nom devint si terrible qu'il ne fallait que le prononcer pour épouvanter les enfants ».

encore sur le Mein et que Bernard de Saxe-Weimar essaya en vain de secourir. Au commencement de 1638, Bernard, secouru puissamment par la France, ayant de nouveau passé le Rhin entre Bâle et Schaffouse, Jean de Werth lui livra un premier combat près de Lauffenbourg, dans lequel il fut blessé sans pouvoir l'empêcher de mettre le siége devant Rhinfeld. Rejoint par trois autres généraux, il ne tarda pas à se porter au secours de cette place, et, après un combat acharné, força le camp de Bernard et l'obligea à se retirer sur Lauffenbourg (28 fév. 1638). Ce succès devait être suivi d'un prompt revers. Weimar en effet, avec une ténacité admirable, attaqua, trois jours après, l'armée impériale victorieuse, la défit complétement (3 mars), et envoya prisonner à Paris « le fameux Jean de Werth ». Les Parisiens se vengèrent à leur façon de tout l'effroi que ce partisan leur avait causé : ils firent contre lui force épigrammes et chansons. Le roi réclama le prisonnier fait pour son compte par un général qu'il payait, et l'envoya à Vincennes, où sa captivité ne fut pas du reste bien rigoureuse (1). Échangé en 1642 contre le général suédois de Horn, il reprit le commandement des troupes bavaroises, et fut opposé à l'armée française conduite par Guébriant. Battu d'abord par celui-ci (26 sept. 1642), il prit sa revanche en le contraignant à se retirer dans l'Alsace et le Brisgau; puis il gagna avec Mercy la brillante bataille de Dettlingen contre Rantzau, qui se rendit à lui avec six généraux et sept mille soldats (24 nov. 1643). Ce fut encore lui, à la tête de sa redoutable cavalerie, qui décida la défaite de Turenne à Marienthal, en tombant sur le flanc de l'infanterie française (5 mai 1645), et qui, à Nordlingen, après avoir commencé par faire plier la droite des Français, prit le commandement de l'armée lorsque la mort de Mercy et l'impétuosité de Condé eurent changé ce commencement de victoire en défaite. L'Électeur de Bavière ayant conclu avec la France la trêve d'Ulm (14 mars 1647), Jean de Werth, que ses habitudes de guerre et d'aventures disposaient peu au repos, complota avec le général Spork pour livrer à l'empereur plusieurs régiments de l'armée bavaroise dont les colonels étaient d'accord avec lui. Un hasard trahit la conspiration; mais Jean de Werth et Spork eurent le temps de se réfugier auprès de l'empereur. Une pareille conduite n'avait rien d'extraordinaire à cette époque; aussi, après quelque temps passé au service de Ferdinand III, Jean de Werth rentra-t-il à celui de l'Électeur lorsque ce prince eut signé un nouveau traité d'alliance avec les Impériaux (7 sept.). Condamné au repos par la paix de Westphalie (24 oct. 1648), il se retira alors dans sa terre de Bedauneck, en Bohême, qui lui avait été donnée pour prix de ses services, et y mourut, d'une fièvre chaude, à cinquante-huit ans. Marié deux fois, il ne laissa aucune postérité. Eug. Asse.

Bassompierre, Montglat, Fontenay-Mareuil, Richelieu, *Mémoires*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

(1) « Dès qu'il eut donné sa parole, dit *le Mercure*, on se fit un plaisir de lui laisser une entière liberté; il alla faire la cour au roi, qui lui fit mille caresses; il fut régalé par les seigneurs les plus considérables, et alla à tous les spectacles. Quand il restoit à Vincennes, on lui faisoit une chère magnifique, et les dames les plus qualifiées de Paris se faisoient un divertissement de l'aller voir manger. Il leur faisoit à toutes mille honnestetés qui cependant se ressentoient toujours de l'Allemand et du soldat. Il buvoit admirablement et n'excelloit pas moins à prendre du tabac, en poudre, en cordon et en fumée. »

WESLEY (*Samuel*), poëte anglais, né à Preston, en 1662, mort le 30 avril 1735. Destiné au ministère évangélique, il fut élevé dans les colléges de Stepney et de Newington-Green. De bonne heure il se rallia à l'Église anglicane, et fut renié par les siens, qui étaient dissidents; mais il ne s'en rendit pas moins à Oxford, où il se fit inscrire en qualité d'étudiant pauvre. Dès qu'il fut bachelier, il se rendit à Londres, où il fut ordonné. Après avoir servi comme aumônier à bord d'un bâtiment de guerre, puis officié à Londres pendant deux ans, il se fit connaître par ses écrits, et prêcha contre les tendances de Jacques II au catholicisme devant un auditoire composé de courtisans, de soldats et d'espions. Lorsque la révolution éclata, Wesley écrivit, dit-on, en faveur du mouvement; mais on ne donne ni le titre ni la date de son livre. Comme on ajoute que ce livre était dédié à la reine Marie qui avait récompensé l'auteur par le don de la cure d'Epworth, il s'agit peut-être non pas d'un écrit révolutionnaire, mais d'un poëme héroïque (*The Life of Jesus-Christ*; Londres, 1693, 1697, in-fol.), imitation de la *Christiade* de Vida. On lui doit d'autres volumes de vers intitulés : *Maggots, or Poems on several subjects*; Londres, 1685, in-8°; — *Elegies on queen Mary and archbishop Tillotson*; Londres, 1695, in-fol.; — *The History of the New Testament*; Londres, 1701, in-12, fig.: — *The History of the Old Testament*; Londres, 1704, in-12, fig. En 1705, il publia sur la bataille de Blenheim un poëme que Marlborough récompensa en nommant l'auteur aumônier d'un régiment, et il aurait peut-être obtenu une prébende sans l'opposition des dissidents, qui parvinrent même à lui faire retirer sa place d'aumônier. Sous le règne suivant il obtint la petite cure de Wroote (Lincolnshire). L'année de sa mort, son fils *Samuel* fit paraître : *Dissertationes in librum Jobi, autore S. Wesley* (Londres, 1736, in-fol.).

Clarke, *Memoirs of the Wesley family*; Lond., [illegible], in-8°. — Dove, *Biogr. hist. of the W. family*; ibid., [illegible].

WESLEY (*John*), célèbre réformateur anglais, fils du précédent, né à Epworth (comté de Lincoln), le 17 juin 1703, mort à Londres, le 2 mars 1791. Son éducation fut commencée par sa mère, Suzanne Annesley, femme de grand mérite, très-versée dans les questions religieuses. Sous sa direction, il fit de rapides progrès. A dix-sept ans, il entra dans l'université d'Oxford. Son caractère, jusque-là enjoué, devint tout a

coup sérieux; il abandonna la poésie, qu'il avait cultivée avec quelque succès, et se prépara à prendre les ordres en lisant avec ardeur la Bible et les auteurs ascétiques. L'*Imitation de Jésus-Christ* et les ouvrages de Jeremy Taylor furent à cette époque ses principales lectures. Il reçut les ordres en 1725. C'est vers 1730, à Oxford, qu'il forma avec son frère cadet Charles, la petite société qui fut l'origine de la secte méthodiste. Quelques étudiants, parmi lesquels Whitefield (*voy.* ce nom), le futur prédicateur, se réunirent, sous sa présidence, dans le but de régler saintement leur vie et de s'édifier mutuellement dans les exercices de religion et de charité. Une association si singulière leur valut, entre autres quolibets, le surnom de *méthodistes*, dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent. En 1732 Wesley est à Londres, étudiant assidûment les écrivains mystiques, et faisant partie d'une société pour la propagation des connaissances chrétiennes parmi le peuple. En 1735 il se rendit en Géorgie, avec son frère et quelques compagnons d'Oxford, pour prêcher l'Évangile aux colons et aux Indiens. Il y resta environ deux ans, pendant lesquels sa sévérité et même sa bizarrerie excitèrent contre lui le mécontentement général. Il y avait vu de près les frères Moraves, et revenait fortement frappé de leur vie calme et sévère. A son retour, il rencontra à Londres un membre remarquable de cette secte, Peter Bœhler, dont les entretiens eurent une grande influence sur son esprit, et avec l'appui duquel il commença à répandre le méthodisme, déjà prêché avec succès par Whitefield. Il passa en Allemagne en 1738 pour étudier à la source même les principes des frères Moraves, et en revint encore plus saisi. Il avait déjà à cette époque quelques adhérents. A Bristol, où Whitefield l'avait précédé, son succès fut immense. Mais ses prétentions effrayèrent le clergé national, qui lui ferma ses églises. Wesley prêcha alors en plein air; ces prédications, suivies par des multitudes considérables, excitèrent un enthousiasme qui se signala par des faits bizarres et extraordinaires, attaques d'épilepsie, convulsions, etc. Revenu à Londres, il se sépare des Moraves, dont peut-être il ne voulait pas subir la suprématie. En 1741, une séparation plus sérieuse eut lieu; Wesley et Whitefield ne purent s'accorder au sujet de la doctrine de la prédestination. Déjà Wesley avait fait construire à Londres, à Newcastle, à Bristol et dans d'autres villes de vastes salles de réunion (*meeting houses*). Il s'occupa aussi de l'organisation définitive de sa société. Voici ce qu'il imagina pour unir ses adhérents, répandus dans toute l'Angleterre. La première division de la société est la *classe*, dont les membres, au nombre de douze, font profession de chercher le salut. Le *leader*, directeur de la classe, en est la personne la plus expérimentée. Ses fonctions sont de visiter chaque membre une fois au moins par semaine (1), s'informer de l'état des âmes, conseiller, blâmer, consoler ou exhorter, selon l'occasion; recevoir l'argent destiné aux pauvres et à l'association, conférer avec le ministre et les économes. Les femmes, les hommes, les membres mariés et les membres non mariés se réunissent séparément. La division supérieure est celle des *selected bands* (groupes élus). Leur organisation est la même à peu près que celle des *classes*, mais la confession des péchés et des tentations y est plus complète, et l'admission implique chez les membres un plus haut degré de perfection. Il y a aussi les *watch-nights* (nuits de veille) et les *love-feasts* (fêtes d'amour), qui sont des réunions pour le chant et la prière en commun, et les exhortations. Une conférence a lieu annuellement, dans laquelle les affaires générales sont examinées, les fonds recueillis et les abus corrigés. C'est dans ces réunions que Wesley désignait les endroits où les prédicateurs devaient s'établir jusqu'à la conférence suivante. Par ces changements annuels de résidence, Wesley empêchait ses prédicateurs de gagner une popularité dangereuse pour lui et pour l'unité de sa secte, et s'assurait une autorité durable. Ces prédicateurs furent d'abord des laïques; Wesley n'ordonna des ministres pour sa secte qu'après de longues hésitations, en 1764. La première conférence annuelle eut lieu en 1744. Wesley vécut assez pour en présider quarante-sept. Après sa mort, la société a été administrée par des conseillers choisis parmi les membres notables. Les prédications nomades et en plein air ont été aussi généralement abandonnées.

Les travaux que nécessita à Wesley l'organisation de sa société sont incalculables et sans précédent. Pendant les cinquante années que dura ce qu'un de ses biographes a appelé « son règne », il voyagea continuellement, et fit en moyenne quatre mille cinq cents milles par an, ce qui donne pour ces cinquante années un total de deux cent vingt-cinq mille milles. Pendant plus de cinquante-deux ans il prononça au moins deux ou trois sermons par jour. Pour suffire à cet immense labeur, il observait dans ses travaux une grande exactitude et avait depuis sa jeunesse adopté une division régulière de son temps, dont il ne se départit jamais. Wesley était d'un extérieur agréable, où la douceur se joignait à la gravité; dans sa vieillesse, sa figure prit un aspect des plus vénérables. Sa vie fut d'une vertu exemplaire. Sa charité et son désintéressement n'ont été niés par personne. Il vivait de peu, et mourut pauvre. Il était de manières affables et douces, quoique quelques-uns de ses ouvrages de controverse semblent s'opposer un peu à cette réputation. Les pratiques dures et quelquefois bizarres qu'il demande de ses sec-

(1) Ces visites à domicile ont été dans la suite remplacées par des réunions hebdomadaires, où chaque membre indique l'état de son âme et verse sa cotisation.

tateurs, les miracles prétendus qui signalaient ses prédications (miracles que le méthodisme a depuis abandonnés) ont attiré à Wesley, de son vivant même, de vives critiques; mais personne n'a jamais mis en doute la pureté de ses intentions et son entière bonne foi. Jusqu'au dernier jour il eut la confiante soumission et l'amour de toute sa société. Il s'était marié en 1749, à quarante-six ans, avec une veuve, mais il fut obligé en 1771 de se séparer de sa femme, dont il n'eut pas d'enfant.

Sa parole était claire et abondante, et son argumentation pleine de force. Il cherchait surtout, dans ses sermons, à émouvoir fortement les esprits des gens du peuple, auxquels il s'adressait de préférence. On a dit que dans ces circonstances sa parole était de soufre.

Homme d'une instruction très-étendue, écrivain distingué et travailleur infatigable, Wesley a laissé de nombreux écrits, qui ont été réunis en 32 vol. in-8°, Londres, 1774 (1). Ils comprennent un grand nombre de sermons, des hymnes, des traités de controverse, les règlements de la société, un appel aux hommes religieux et raisonnables, des ouvrages d'éducation, des notices biographiques, etc. Jamais, dans la pensée de Wesley, le méthodisme ne fut une nouvelle religion; c'était plutôt une renaissance, une vie nouvelle donnée à l'Église, qui dépérissait. Les points sur lesquels il se trouve en désaccord avec l'Église nationale anglaise (il fit tout pour empêcher une séparation) ne sont pas des points fondamentaux, et ne lui appartiennent pas en propre. Ainsi c'est aux écrivains mystiques qu'il avait pris l'idée du salut par la foi seule; il avait trouvé chez les frères Moraves la conversion instantanée et la certitude de la réconciliation avec Dieu, et dans les livres de Taylor la rédemption universelle; Arminius lui avait fourni ses sentiments sur la liberté humaine. Du reste, excepté le dernier, ces points particuliers de doctrine n'ont pas pour Wesley une importance capitale. Il insiste avant tout sur une vie pure et sévère, toute donnée à Dieu, et sur une observation exacte des pratiques religieuses. Il exige de ses adhérents une présence assidue à tous les exercices du culte; il leur défend le jeu, les spectacles, les parures, les bals, les liqueurs et le tabac, et tout ce qui peut les distraire du ciel.

Le méthodisme, maintenant si répandu, ne s'établit pas sans de grandes difficultés et quelquefois même de grands dangers pour ses prédicateurs. En Angleterre, où les extravagances de quelques nouveaux sectateurs avaient déjà indisposé le peuple, on excita contre eux le sentiment politique, en les accusant de travailler à l'avénement du prétendant Charles-Édouard. En 1766, Coke et Asbury propagèrent le méthodisme dans l'Amérique du Nord, où il compte à présent plus de cinq cent mille adhérents.

A. Beljame.

Southey, *Life of Wesley*; Londres, 1820, 2 vol. in-8°. — Coke et Moore, *Life of John Wesley*; ibid., 1792, in-8°. — Whitehead, *Life of J. Wesley*; ibid., 1796, 2 vol. in-8°. — Hampson, *Memoirs of the late J. Wesley*; Sunderland, 1791, 3 vol. in-12. — Colet, *Life and writings of J. Wesley*; Londres, 1791, in-8°. — Priestley, *Letters of J. Wesley and his friends*; ibid., 1791, in-8°. — Moore, *Life of J. Wesley, including the life of his brother Charles Wesley*; Londres, 1824, in-8°. — R. Watson, *Life of J. Wesley* ibid., 1831, 1839, in-12; trad. en français, 1840, 2 vol. — *Narrative of a remarkable transaction in the early life of J. Wesley*; Londres, 1848, in-8°. — Schmidt, *Des Joh. Wesley Leben und Wirken*; Halle, 1849, in-8°. — Beecham, *Sermons and life of J. Wesley*; Londres, 1847, 3 vol. in-12. — Smith, *Hist. of methodism*. — Isaac Taylor, *Idem*, 1851. — J. Kirk, *The Mother of the Wesleys*; Lond., 1864, in-12.

WESLEY (*Charles*), frère du précédent, né à Epworth, en 1708, mort à Londres, le 29 mars 1788. Il fit ses études à l'école de Westminster. Il obtint la cure de Christchurch en 1726, et à partir de ce moment sa vie se lie étroitement à celle de son frère John, dont il partageait presque toutes les idées religieuses. Il comptait se fixer à Oxford en qualité de professeur; mais en 1735 il se décida à suivre son frère aux États-Unis. A leur retour d'Amérique, il s'éleva entre eux quelques discussions sur diverses questions théologiques qu'ils n'envisageaient pas de la même manière, mais dont leurs relations fraternelles ne souffrirent en rien. Ses prédications se distinguaient par une éloquence convaincue. Il avait le talent de présenter les vérités les plus frappantes avec autant de clarté que de brièveté. Il avait montré de fort bonne heure un certain talent pour la versification, et c'est lui qui composa presque toutes les hymnes des recueils publiés par John Wesley. Beaucoup de ces cantiques annoncent un vrai poëte.

Whitehead, *Some account of the life of Ch. Wesley*; Lond., 1793, in-8°. — *Journal of the rev. Ch. Wesley*; Lond., 1849, 2 vol. in-8°. — Jackson, *Life of the rev. Ch. Wesley*; Lond., 1841, 2 vol. in-8°.

WESSEL (*Jean*), théologien hollandais, né vers 1419, à Groningue, où il est mort, le 4 octobre 1489. Fils d'un boulanger, et orphelin de bonne heure, il fut élevé par la générosité d'une dame qui le fit étudier avec son fils. Ils entrèrent tous deux au collége de Zwoll, où Wessel fit de tels progrès qu'avant la fin de ses classes il reçut l'autorisation de faire des cours publics. A Cologne, où il se rendit ensuite, il acquit une grande réputation comme théologien et comme philosophe; mais on le soupçonna d'avoir des opinions peu orthodoxes. Il visita successivement Heidelberg, Louvain et Paris. Dans la querelle des réalistes et des nominaux, qui compliquait alors celle des formaux, après avoir compté parmi les chefs des deux autres partis, il se prononça pour le nominalisme, qu'il ébranla dans la suite par de graves objections, et enfin il parut tomber dans un pyrrhonisme complet. Ses critiques et ses objections perpétuelles lui firent donner le surnom de *Magister*

(1) Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois à Londres, notamment en 1818, 17 vol. in-8°; 1829-31, 14 vol. in-8°, 1849, 14 vol. in-18, et 1857, 15 vol. in-12.

contradictionis. François della Rovere, depuis Sixte IV, l'emmena vers 1442 au concile de Bâle, et lui offrit en vain quelque dignité ecclésiastique. Quelque temps après il retourna dans sa ville natale. Il laissa en mourant de nombreux manuscrits, dont la plus grande partie fut brûlée par des moines ignorants. Son opposition à diverses doctrines de l'Église romaine y était assez prononcée pour que les protestants l'aient considéré comme le précurseur de Luther. Plusieurs de ses écrits échappés au feu furent imprimés à Leipzig (*Farrago rerum theologicarum*; 1522, in-4°) avec une préface de Luther, et reproduits en 1523 à Bâle, par Adam Petri. Une édition complète a été publiée à Groningue, 1614, in-4°, et à Amsterdam, 1617, in-4°.

V. André, *Bibl. belgica*. – Bayle, *Dict. hist et crit.*

WESSELING (*Pierre*), célèbre philologue allemand, né le 7 janvier 1692, à Steinfurth, mort le 9 novembre 1764, à Utrecht. Il était d'une ancienne famille de Westphalie, dont trois membres, *Hermann*, *Jean* et *André*, s'étaient déjà à divers titres fait connaître dans la république des lettres (*voy.* Opitz, *De tribus doctis Wesselingiis*; Minden, 1748, in-8°). Son père, qui possédait une fortune considérable, le fit élever avec soin et l'envoya à l'université de Leyde. Après y avoir suivi les leçons de Gronov, de Perizonius et de Fabricius, il alla passer deux autres années à Franeker, où il fut en 1718 reçu candidat au ministère évangélique. Nommé en 1719 pro-recteur de l'école de Middlebourg, et en 1721 recteur du gymnase de Deventer, il fut appelé en 1723 à la chaire d'éloquence et d'histoire à Franeker; il y demeura douze ans, pendant lesquels il eut à donner des leçons d'histoire au jeune stathouder, qui lui accorda depuis une constante faveur. En 1735 il remplaça Duker comme professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Utrecht, et joignit en 1746 à ces triples cours ceux du droit naturel et du droit public, et en 1749 l'emploi de bibliothécaire de l'université. Wesseling avait une connaissance approfondie de l'antiquité profane et sacrée, et se distinguait par une vaste érudition et par une sagacité critique des mieux exercées. Plusieurs de ses travaux, notamment ses éditions de *Diodore* et d'*Hérodote*, ont fait époque dans la science. On a de lui : *Observationum variarum lib. II*; Amst., 1727, in-8°: choix de remarques ingénieuses sur divers passages des principaux écrivains grecs et latins; — *Ed. Simsonii chronicon historiam catholicam ab exordio mundi complectens, cum animadversionibus*; Leyde, 1729, in-fol.; Amst. 1752 : les nombreuses corrections de l'éditeur ont éclairci beaucoup de points de l'histoire et de la chronologie ancienne; — *De Evangeliis ab Anastasio imperatore non vitiatis*; Franeker, 1733, in-4°; — *Probabilium liber singularis*; ibid., 1733, in-8°: les observations philologiques roulent sur différents points de la littérature sacrée et profane, et notamment sur le commencement de l'Évangile de saint Jean; — *Vetera Romanorum itineraria, Antonini, Hierosolymitanum et Hieroclis synecdemus*; Amst., 1735, in-8° : excellente édition, accompagnée d'un commentaire étendu; — *De archontibus Judæorum et de Evangeliis jussu imperatoris Anastasii non emendatis*; Utrecht, 1738, in-8°; — *Diodori Siculi Bibliotheca historica*, gr.-lat.; Amst., 1745-46, 2 vol. in-fol. : très-bonne édition, pour laquelle Wesseling avait fait collationner plusieurs mss. de Paris, du Vatican, de Venise, etc., et qu'il accompagna des notes des meilleurs commentateurs et des siennes propres; le texte donné par lui a été reproduit dans les édit. de Deux-Ponts et de Strasbourg; — *De origine et progressu religionis christianæ in veteri Persarum regno*; Utrecht, 1744, in-4°; — *Disputatio critica ad marmor vetus in quo de censu Syriæ, de Ituræis, etc., agitur*; ibid., 1745, in-4°; — *De Aquilæ in scriptis Philonis fragmentis et de Epistola XIII Platonis*; ibid., 1748, in-8°; — *De origine atque usu nummorum apud Hebræos*; ibid., 1750, in-4°; — *In Epistolam Jeremiæ*; ibid., 1752, in-4°; — *In obitum Arausionensium principis Wilhelmi Caroli*; Utrecht, 1752, in-fol.; — *De Cornelio centurione et Sergio Paulo proconsule*; ibid., 1752, in-4°; — *De Asiarchiis eorumque munere*; La Haye, 1753, in-4°; — *Herodoti Historiarum lib. IX*, gr.-lat.; Amst., 1763, in-fol. : cette édition, enrichie des leçons de plusieurs manuscrits importants, contient des notes de Gale, de Gronov, de Valkenaer et de Wesseling; elle fut de beaucoup la meilleure de toutes jusqu'à la publication de celle de Schweighæuser; — plusieurs *Mémoires* dans les *Symbolæ litterariæ* de Brême et autres recueils. Wesseling a encore publié la relation historique de Jean Charles *De rebus Casp. a Robles in Frisia gestis* (Leeuwarden, 1731, 1750, in-4°), et *Leges atticæ* (Leyde, 1741, in-fol.), de Sam. Petit.

Vriemoet, *Athenæ frisiacæ*. — *Bibl. des sciences et des beaux-arts*, t. XXXII. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*. — Saxe, *Onomasticon*.

WEST (*Gilbert*), littérateur anglais, né en 1706, mort le 26 mars 1756, à Londres. Il était fils du révérend West, auquel on doit la belle édition de Pindare publiée à Oxford, 1697, in-fol. Destiné d'abord à l'Église, il étudia à Eton et à Oxford; mais ayant obtenu, par l'entremise de son oncle, lord Cobham, un brevet de sous-lieutenant, il se décida à embrasser la carrière des armes. Il ne tarda guère à donner sa démission pour entrer dans les bureaux de lord Townshend, alors secrétaire d'État. Ce dernier le récompensa de son zèle en le nommant sous-secrétaire du conseil privé (mai 1729); peu de temps après, il se maria et s'établit dans une

jolie maison de Wickham (Kent), où il cultiva son goût pour les lettres. Il y reçut souvent la visite de ses parents, le premier lord Lyttleton et l'aîné des Pitt. On prétend qu'il fut question un moment de lui confier l'éducation du jeune prince de Galles, le futur Georges III, mais qu'il refusa cette tâche parce qu'on ne voulait pas lui laisser la direction absolue du royal élève. Ce ne fut qu'en 1752 qu'il exerça activement les fonctions de secrétaire du conseil privé. Bientôt Pitt, alors payeur général, le nomma trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il ne jouit pas longtemps de cet accroissement de fortune; en 1755 il perdit son fils unique, et l'année suivante il mourut lui-même, à la suite d'une attaque de paralysie. Gilbert West a laissé, outre une traduction de Pindare et autres poëtes grecs (1748, in-8°), estimée de son temps : *The Institution of the Garter, a dramatic poem* (Londres, 1742, in-4°), et deux poëmes écrits dans le style de Spenser, qui ne méritent d'être cités que pour mémoire. Sa réputation littéraire repose surtout sur ses *Observations on the History and Evidence of the Ressurection of Jesus Christ* (Londres, 1730, in-8°), souvent réimpr. et trad. en français (Paris, 1757, in-12) par l'abbé Guénée; cette thèse, qui lui valut le diplôme de docteur d'Oxford en mars 1748, passait alors pour la défense la plus habile qu'on eût encore rédigée sur un point controversé du christianisme, et on la comparait au traité *Sur la conversion de Saint Paul* de lord Lyttelton, qui avait dédié son œuvre à West. Ses poésies ont été réunies en 1766, Londres, 3 vol. in-12.

Johnson, *Lives of the poets*. — Chalmers, *General biogr.*

WEST (*Benjamin*), célèbre peintre américain, né à Springfield (Pennsylvanie), le 10 octobre 1738, mort à Londres, le 11 mars 1820. Issu d'une famille originaire de Buckinghamshire, et qui comptait parmi ses membres le colonel James West, ami et compagnon de J. Hampden, il était le dixième enfant d'un quaker, né en Angleterre. Tout enfant il révéla pour le dessin un goût extraordinaire, et sur le conseil de quelques personnes éclairées, il fut conduit à neuf ans à Philadelphie (1747), où il fréquenta l'atelier d'un peintre médiocre nommé Williams. Tout en favorisant sa vocation, sa famille était cependant trop attachée aux doctrines des quakers pour ne pas consulter ses coreligionnaires sur une carrière qui semblait bien mondaine, et ce fut dans une assemblée générale des quakers de Springfield que le jeune West reçut la permission « de suivre une voie à laquelle le Seigneur l'avait lui-même appelé ». Maître désormais de lui-même, il retourna à Philadelphie, où le directeur du collége s'était chargé de diriger son éducation. Un *Saint Ignace* de l'école de Murillo, qu'il put étudier chez un amateur, eut une grande influence sur le développement de son talent, et lui inspira peut-être la *Susanne devant ses juges*, qu'il peignit alors. L'amitié généreuse de deux riches négociants lui permit de réaliser son projet d'aller en Italie. Arrivé à Rome, le 10 juillet 1760, il y fut d'autant mieux accueilli que ce premier pélerin des arts que l'Amérique envoyait à l'Italie n'avait pas été sans éveiller un certain sentiment de curiosité. Présenté par lord Grantham au cardinal d'Albani, et dans les meilleures *sociétés*, il fit du grand seigneur anglais un portrait assez remarquable pour qu'il pût être pris pour une œuvre de Mengs. Après avoir visité Livourne, Florence, Bologne, Venise et Parme, il revint à Rome, et peignit deux tableaux, *Cimon et Iphigénie*, et *Angélique et Médor*, qui établirent sa réputation. En 1763 il se rendit à Londres. Si la mort de Hogarth et l'abandon par Reynolds du genre historique paraissaient favoriser les débuts de West en Angleterre, il avait d'un autre côté un obstacle assez difficile à vaincre dans le singulier préjugé qui faisait alors de la peinture de portraits la seule admise dans les résidences de l'aristocratie. Cependant l'exposition qu'il fit de ces précédents tableaux et d'un beau portrait du *général Monckton* lui acquirent l'estime du célèbre critique Johnson et de Burke. Le docteur Newton et l'évêque de Worcester lui commandèrent, l'un *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, composition pleine d'élégance et de sentiment, l'autre *le Retour de l'enfant prodigue*. Lord Rockingham lui offrit même de décorer sa résidence du Yorkshire, moyennant 700 livres par an : il refusa cette mission, qui l'aurait trop éloigné du public, et, résolu désormais à se fixer à Londres, il épousa, le 2 septembre 1765, une jeune Américaine à laquelle il était fiancé, et qui était venue le rejoindre en Angleterre. Peu après l'archevêque d'York Drummond se déclara hautement son mécène, et, non content de lui fournir le sujet d'*Agrippine rapportant les cendres de Germanicus*, prit l'initiative d'une souscription qui aurait permis à West de se livrer désormais, sans aucune des préoccupations des nécessités de la vie, à la peinture historique. La froideur du public ne répondit pas aux désirs du prélat, qui du moins présenta son protégé à Georges III; ce prince lui fournit aussitôt le sujet de *Régulus quittant Rome pour retourner à Carthage*, et, charmé du talent de l'artiste, il ne cessa pendant quarante ans de lui continuer ses faveurs. De graves dissensions intérieures s'étant produites dans la *Société des artistes réunis*, West eut alors l'idee, de concert avec Reynolds, de fonder une nouvelle compagnie sous le patronage royal. Telle fut l'origine de l'*Académie royale de peinture*, dont Georges III corrigea lui-même les statuts, et à la première exposition de laquelle figura le *Régulus* avec le plus grand succès (1765). Aimé du roi, populaire par son talent et peut-être aussi par une habileté de patineur, qui bien souvent rassembla

autour de lui le public de Hyde-Park, West se sent alors assez fort pour tenter dans les habitudes de l'école anglaise une révolution qui, plus encore peut-être que son habileté féconde, doit être signalée. Jusque là la choquante uniformité du costume romain régnait sans partage dans la peinture historique, et sous ce rapport aucune différence n'existait entre les sujets modernes choisis par le peintre et ceux fournis par l'antiquité. La *Mort du général Wolfe* (1766) fut le signal de cette innovation, et mit le comble à sa célébrité. De 1769 à 1801 il entreprit, par les ordres du roi, une double série de grandes compositions, l'une historique, dans laquelle il retraça, pour le château de Windsor, les glorieux événements du règne d'Édouard III; l'autre, toute religieuse, destinée à retracer les *Progrès de la révélation divine*. Reproduire sur la toile les sujets de l'Écriture sainte était une innovation considérable dans les mœurs religieuses de l'Angleterre; aussi fallut-il que le projet et même les cartons de West eussent été préalablement approuvés par les hauts dignitaires de l'Église anglicane. Des trente-cinq tableaux que West avait esquissés, pour exécuter cette grande œuvre, il n'en exécuta que vingt-huit, pour lesquels il reçut 21,705 liv. sterl. (près de 500,000 fr.). Lorsque la folie du roi fit passer le gouvernement entre les mains du prince de Galles, West se vit brusquement intimer l'ordre de discontinuer ce travail, auquel il avait consacré près de trente années de sa vie. Dix ans auparavant, en 1792, il avait remplacé son ami Reynolds comme président de l'Académie royale de peinture; mais, fidèle aux principes de ses ancêtres, il avait refusé le titre de chevalier, qui lui fut alors offert. Tombé en disgrâce, il profita de la prix d'Amiens pour se rendre à Paris et visiter les chefs-d'œuvre artistiques rassemblés au Louvre; il fut bien accueilli par le premier consul, auquel il conseilla, dit-on, de suivre l'exemple de Washington. De retour en Angleterre, il rencontra dans l'Académie certaines hostilités qui le déterminèrent à donner sa démission de président. Wyatt lui fut donné pour successeur; mais en 1803 il était réélu à l'unanimité, sauf la voix que lui refusa Fuseli. Après avoir fait en vain d'assez grands efforts pour fonder une *Association nationale* pour l'encouragement des arts en général, il reprit le pinceau avec une activité nouvelle, et entreprit plusieurs vastes toiles, parmi lesquelles il faut citer un *Christ guérissant les malades*, qui fut exposé à Philadelphie avec un succès où l'orgueil américain eut sans doute beaucoup de part. En 1817 il acheva un sujet tiré de l'Apocalypse, *la Mort sur un cheval pâle*, une de ses œuvres les plus vigoureuses. Toujours passionné pour son art, il mourut en quelque sorte le pinceau à la main, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut inhumé en grande pompe à Saint-Paul, où ses restes reposent près de ceux de Reynolds, d'Opie et de Barry. Habile dans la composition, West cependant pèche par la monotonie des expressions et des attitudes. Mauvais coloriste, mais agréable et souvent grand compositeur, ses tableaux gagnent beaucoup à être reproduits par la gravure. Après *la Mort de Wolfe*, son chef-d'œuvre, il faut encore citer : *la Bataille de la Hogue*, qui passe pour un des meilleurs tableaux de l'école anglaise, *la Mort de Nelson*, *Cromwell renvoyant le parlement*, *l'Intérieur de la famille de West*, *la Bataille de la Boyne*, gravée, ainsi que *la Mort de Wolfe*, par J. Hall. Le portrait de West a été peint par Lawrence. La France ne possède aucune toile de West; mais plusieurs ont été reproduites au trait dans *la Galerie de l'école anglaise*, publiée par Hamilton; Paris, 1830-1837, 4 vol. in-12.

J. Galt, *Life of B. West*; Londres, 1820, 1826, in-8°. — Lester, *The Artists of America*; 1846. — Allen, *American biography*. — Allan Cunningham, *British painters*, t. II. — Viardot, *Musées d'Angleterre*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 242-243. — Sandby, *Hist. of the royal Academy of arts*; 1862.

WESTERMANN (*François-Joseph*), général français, né le 5 septembre 1751, à Molsheim (Alsace), exécuté le 5 avril 1794, à Paris. Son père, chirurgien à Molsheim, lui fit donner quelque éducation. A quinze ans il s'engagea dans le régiment d'Esterhazy, passa à dix-huit dans la petite gendarmerie, et la quitta en 1773, avec le grade de sous-officier. Retiré en Alsace, il devint grand bailli du directoire de la noblesse et échevin de Strasbourg. Ces fonctions ayant été supprimées en 1789, il fut nommé membre de la municipalité de Haguenau, et insista courageusement avec plusieurs de ses collègues pour obliger les administrateurs sortants à présenter leurs comptes. Cette prétention, toute juste qu'elle était, donna lieu à des troubles graves. Westermann subit même à Strasbourg une détention passagère (nov. 1790), et sortit du conseil municipal. En mai 1792 il se rendit à Paris. Danton trouva en lui un instrument dévoué. Au 10 août, il se mit à la tête des fédérés, et se battit avec une grande bravoure. Le conseil exécutif le nomma adjudant général (14 sept.). Envoyé à l'armée de Dumouriez, il servit d'intermédiaire entre ce général et Danton. Nommé colonel de la légion du Nord (27 sept.), il conduisit ce corps en Belgique, et fut détaché en janvier 1793 pour concourir à l'expédition de Hollande avec les fonctions d'adjudant général. Grâce à son activité, il força les places de Breda et de Gertruydenberg, qui se rendirent au général d'Arçon; irrité de ce passe-droit, il se plaignit vivement à Dumouriez, qui le renvoya à Turnhout avec sa légion. Après la défaite d'Aix-la-Chapelle, il arriva à travers mille obstacles, et en combattant nuit et jour, sous les murs d'Anvers; cette place venait de capituler, et il fut ramené avec ses troupes, sous l'escorte des Autrichiens,

jusqu'à la frontière de France. Là il fut arrêté et conduit à Paris (avril 1793). La Convention chargea Lecointre de rédiger aussitôt un rapport, d'après lequel il fut décrété qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre (4 mai). Nommé le 10 général de brigade, il partit pour la Vendée, et commanda l'avant-garde de l'armée. Le 20 juin, il surprit de nuit Parthenay, et, communiquant à sa petite troupe son ardeur et son activité, marcha sur Châtillon, et rencontrant à deux lieues en avant de la ville l'armée royaliste commandée par La Rochejaquelein et Lescure, il l'attaqua, malgré la grande supériorité numérique de l'ennemi, et la tailla en pièces (3 juillet). Il pénétra ensuite dans Châtillon, délivra les prisonniers, et vint s'établir sur les hauteurs qui dominent la ville, afin d'attendre les secours qu'il avait fait demander au général en chef, Biron. Mais assailli pendant la nuit par les Vendéens, il fut obligé de suivre ses soldats, saisis d'une terreur panique, et laissa aux mains des royalistes ses canons et ses bagages. Si les autres chefs avaient secondé avec la promptitude désirable la bouillante ardeur de Westermann, il n'est pas impossible que son entreprise hardie et imprudente eût atteint le résultat définitif qu'il se proposait, et que la révolte eût été étouffée dès sa naissance. N'ayant pas réussi, Westermann fut accusé de trahison et appelé à la barre de la Convention; il y présenta l'explication de sa conduite (17 juillet), et fut envoyé devant le tribunal militaire de Niort; il fut acquitté avec honneur (29 août), et rendu à l'armée de Vendée. Replacé à l'avant-garde, il prit Châtillon, après avoir grandement concouru à la bataille des Aubiers. Puis il entra dans Beaupréau (19 oct.); ses soldats, fatigués, ne purent aller au delà; le lendemain les Vendéens avaient passé la Loire. Westermann la passa à son tour, et les poursuivit sur la route de Laval; mais la défaite des républicains ne lui permit pas de les atteindre. Il ne tarda pas cependant à reprendre sa marche en avant, et durant toute la campagne de l'armée royaliste en Poitou il ne cessa de l'inquiéter, de la harceler, de lui enlever ses armes et ses bagages. Le 13 décembre, il l'attaqua dans la ville du Mans; trois fois il fut repoussé, et le représentant Bourbotte lui fit remettre par le général Marceau un billet, dans lequel il lui ordonnait de ne plus engager d'action. Marceau lui indiqua une position en avant de la ville. « La meilleure position, lui répondit Westermann, est dans la ville même; profitons de la fortune. » L'attaque recommença à la tombée de la nuit : le combat fut terrible; Westermann fut blessé et eut deux chevaux tués sous lui, mais il ne quitta pas un moment l'avant-garde, et finit par mettre en fuite l'ennemi, qu'il poursuivit avec vigueur. Peu de jours après (22 déc.), il attaqua, avec Kleber, le reste des Vendéens à Savenay, et les détruisit complétement. La guerre terminée, Westermann retourna à Paris (4 janv. 1794), où l'éclat de ses succès, la confiance que mettait trop hautement en lui le parti de Danton, et les craintes jalouses du comité de salut public hâtèrent sa ruine et celle de ses amis. Westermann vit le danger, et proposa de marcher à la tête d'une partie du peuple contre les comités; Danton refusa. Destitué dès le 6 janvier, arrêté seulement le 2 avril, il fut amené le 3 devant le tribunal révolutionnaire. « Moi, conspirateur! s'écria Westermann; je demande à me dépouiller nu devant le peuple, j'ai reçu sept blessures par devant; je n'en ai qu'une par derrière : c'est mon acte d'accusation. » Condamné à mort, il fut exécuté avec Danton et Desmoulins. Bouillant, emporté jusqu'à l'imprudence, et en même temps d'une ténacité extraordinaire au milieu des périls, entraînant les troupes par son exemple, et payant toujours de sa personne, le sabre au poing, Westermann était le vrai général révolutionnaire, enthousiasmant des soldats novices qui ne pouvaient être encore soutenus par les liens de la discipline.

Thiers, L. Blanc, Michelet, *Hist. de la révol. fr.* — Muret, *Hist. des guerres de l'ouest.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

WETSTEIN. *Voy.* WETTSTEIN.

WETTE (*Wilhelm-Martin-Leberecht* DE), théologien allemand, né le 14 janvier 1770, à Ulla près de Weimar, mort le 16 juin 1849, à Bâle. Professeur agrégé de théologie à Iéna en 1807, il devint titulaire en 1809 à Heidelberg. En 1810 il fut appelé à l'université de Berlin pour remplir les mêmes fonctions. En 1819 il fut obligé de donner sa démission, pour avoir écrit une lettre de consolation à la mère de Sand, que le fanatisme politique avait poussé à assassiner Kotzebue. Il fut nommé professeur de théologie à Bâle en 1821. En outre des *Commentaires* sur les Psaumes et sur le Nouveau Testament, d'une édition remaniée de la *Synopsis* de Griesbach, et d'une excellente traduction allemande de l'Ancien et du Nouveau Testament, on a de ce savant : *Beitræge zur Einleitung in das N. T.* (Mémoires pour servir d'introduction au Nouveau Testament); Halle, 1806, in-8°; — *Krit. der israelitische Geschichte* (Critique de l'histoire des Juifs); ibid., 1807, in-8°; — *Lehrbuch der christl. Dogmatik in ihrer histor. Entwickelung dargestellt* (Manuel de dogmatique chrétienne, présentée dans son développement historique); Berlin, 1813, 2 vol. in-8°; plusieurs édit.; — *De morte Christi expiatoria*; Berlin, 1813, in-4°; — *Ueber Religion und Theologie* (De la Religion et de la théologie); Berlin, 1815, 1821, in-8° : ouvrage très-remarquable; — *Lehrbuch der hebraisch-judisch. archæologie* (Manuel d'archéologie hébraïque et juive); Leipzig, 1814, in-8°, réimpr. en 1830 et en 1842; — *Lehrbuch der histor. kritisch. Einleitung in die Bibel* (Manuel d'introduction historique et critique à la Bible); Berlin, 1817-

1826, 2 vol. in-8°, six édit.; — *Zur christl. Belehrung und Ermahnung theolog. Aufsætze* (Mémoires pour l'instruction chrétienne); Berlin, 1819, in-8°; — *Vorlesungen über die Sittenlehre* (Leçons sur la morale); Berlin, 1823-24, 3 vol. in-8°; — *Theodor, oder des Zweiflers Weihe* (Théodore, ou la Consécration du sceptique; histoire de l'éducation d'un ecclésiastique de l'Église évangélique); Berlin, 1822, 1828, 2 vol. in-8°: Tholuck écrivit, en 1823, contre cet ouvrage celui des *Lehre von der Sünde und vom Versœhne*; — *Predigten* (Sermons); Bâle, 1825-33, 3 vol. in-8°; — *Vorlesungen über die Religion* (Leçons sur la religion, son essence, ses formes et son influence sur la vie); Berlin, 1827, in-8°; — *Opuscula*; Berlin, 1830, in-8°; — *Einige Betrachtungen über den Geist unserer Zeit* (Quelques considérations sur l'esprit du temps); Bâle, 1834, in-8°; — *Die biblische Geschichte* (l'Histoire biblique); Berlin, 1846, in-8°. De Wette a publié avec Schleiermacher et Lucke le recueil périodique intitulé *Theologische Zeitschrift* (Berlin, 1819-22, 3 liv. in-8°). M. N.

Dan. Schenkel, *De Wette und die Bedeutung seiner Theologie für unsere Zeit*; Schaffhouse, 1849, in-8°. — *Zur Erinnerung an prof. de Wette*; Bâle, 1849, in-8°. — Lucke, dans *Theolog Stud. und Kritik.*, 1850. — Herzog, *Real-Encyklop. für protest. Theologie.*

WETTSTEIN (*Jean-Rodolphe*), homme d'État suisse, né le 27 octobre 1594, à Bâle, où il est mort, le 12 avril 1666. Il appartenait à une ancienne famille (1) originaire de Kybourg (canton de Zurich). Il entra en 1620 dans le conseil de sa ville natale, dont il fut bourgmestre en 1645. Envoyé en 1647 par les cantons à Osnabruck pour défendre les intérêts des Suisses auprès du congrès qui signa la paix de Westphalie, il s'acquitta de cette mission à l'avantage de sa patrie, dont l'indépendance fut reconnue dans un article du traité. En 1650 il fut député auprès de l'empereur, dont il se concilia l'estime et qui lui conféra en 1653 le titre de *noble libre et immédiat de l'Empire*. En diverses occasions, il apaisa les troubles intérieurs qui menaçaient de déchirer la Suisse. Ses compatriotes apprécièrent hautement les services qu'il leur rendit dans ces circonstances; ils se plaisaient à lui donner le surnom de *pacificateur*, tandis que dans plus d'une cour étrangère on l'appelait *le roi des Suisses*. On a de lui : *Histoire et actes de ses négociations*, en latin; Bâle, 1651, in-fol.; — une vingtaine de volumes manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse. M. N.

Heusler, *Wettstein's Wirken in den Jahren 1651-1666*; Bâle, 1846, in-8°.

WETTSTEIN (*Jean-Rodolphe*), théologien et érudit, fils du précédent, né le 5 janvier 1614, à Bâle, où il est mort, le 11 décembre 1684. Il se destina à la théologie; mais il se livra en même temps à l'étude des langues classiques. Après avoir exercé quelques mois le ministère évangélique, à une lieue de Bâle, il fut nommé professeur de rhétorique et en 1637 professeur de grec. En 1644 il passa à la chaire de logique, en 1655 à celle de théologie et en 1656 il fut chargé du cours d'interprétation du Nouveau Testament. Ce n'était pas seulement un grand érudit; il était encore doué d'un jugement droit et d'une haute raison. Quand il fut question d'introduire dans l'église de Bâle la *formula consensus*, dressée en Suisse contre les opinions théologiques des professeurs de Saumur, il fit de vains efforts pour empêcher cette mesure d'un intolérant dogmatisme; il refusa de la signer, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à s'en faire dispenser. Pendant un voyage qu'il avait fait en Suisse, en France, en Hollande et dans une partie de l'Allemagne, il s'était lié avec la plupart des savants de ces pays. On a de lui : *Certum animæ solatium, seu Meditationes theologico-practicæ in locum ad Romanos VIII*, 14; Bâle, 1638, in-8°; — *Marii Diadochi sermo contra arianos*; ibid., 1642, in-8°, trad. latine avec des notes et le texte grec; — quelques *Dissertations*, devenues extrêmement rares; — une *Réfutation* d'un traité de Crombach *De vita S. Ursulæ et sociarum undecim millium virginum* (Cologne, 1647); mais on ignore si elle a été imprimée. Enfin il communiqua un grand nombre de remarques à Suicer, qui était son ami, pour le *Thesaurus ecclesiasticus*, qu'il se chargea lui-même de présenter au public. M. N.

Chaufepié, *Dict. hist.* — Niceron, *Mémoires*, t. II. — J.-R. Wettstein, *Memoria benedicta Joan.-Rud. Wettstenii*; Bâle, 1685, in-4°.

WETTSTEIN (*Jean-Rodolphe*), théologien, fils du précédent, né le 1er septembre 1647, à Bâle, où il est mort, le 24 avril 1711. Il fut depuis 1685 professeur en théologie à l'université de sa ville natale. Il est surtout connu par la publication de quelques traités d'Origène, grec et latin, avec des notes (Bâle, 1674, in-4°). On lui doit aussi : *Pro græca et genuina linguæ græcæ pronunciatione IX orationes* (Bâle, 1680, in-8°), et *De Historia Susannæ* (ibid., 1691, in-4°). M. N.

Iselin, *Oratio consecrandæ memoriæ J.-R. Wettstenii*; Bâle, 1712, in-4°. — *Denkmal auf J.-R. Wettstein*; Bâle, 1760, in-8°.

WETTSTEIN (*Jean-Henri*), érudit et imprimeur, frère puîné du précédent, né le 15 mars 1649, à Bâle, mort le 4 avril 1726, à Amsterdam. Il alla s'établir dans cette dernière ville, où il fonda cette fameuse boutique qui, comme le dit Chaufepié, « fournit pendant plus de soixante-dix ans à l'Europe entière les meilleures éditions de tout ce qu'il y avait de plus curieux dans la littérature ancienne et moderne ». Il avait pour devise : *Joyeux en espérance*. S'il faut en croire Bayle, il avait du penchant pour les idées mystiques.

(1) Chaufepié a donné la généalogie détaillée de cette famille, dont le nom a été écrit moins exactement *Wetstein*.

Ses deux fils, *Rodolphe* et *Gérard*, continuèrent, après lui, le même commerce avec un égal succès. M. N.

Chaufepié, *Dict. hist.* — Bayle, *Œuvres diverses*, t. IV, p. 763.

WETTSTEIN (*Jean-Jacques*), érudit et théologien, arrière-petit-fils de Jean-Rodolphe Ier, né le 5 mars 1693, à Bâle, mort le 23 mars 1754, à Amsterdam. Après des études solides faites dans sa ville natale, il devint en 1715 aumônier d'un régiment suisse au service de la Hollande. En 1717 il fut nommé pasteur à Bâle. En mai 1730, il fut déposé à cause de ses opinions religieuses, qu'on accusait de n'être pas conformes aux doctrines de l'Église réformée et de se rapprocher du socinianisme. Chaufepié raconte au long toute cette affaire, qui nous montre combien à cette époque les véritables principes de la réforme étaient peu compris parmi la plupart des protestants. Deux ans plus tard, le sénat de Bâle le réhabilita et lui rendit le droit d'exercer toutes les fonctions du ministère évangélique (1732). En 1733 Wettstein fut appelé à Amsterdam pour occuper la chaire de philosophie au collége des Remontrants. Nommé, onze ans plus tard, à Bâle à la chaire de langue grecque, il céda, malgré son attachement pour sa ville natale, aux sollicitations des remontrants, et il continua de remplir à Amsterdam ses fonctions de professeur. On le chargea à la même époque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique (1744). Il était membre de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres. Chaufepié, qui l'avait connu personnellement, fait un éloge mérité de son caractère et de ses connaissances étendues. S'il s'écartait sur plusieurs points des croyances généralement reçues de son temps, il était disposé à accorder à ceux qui pensaient autrement que lui la tolérance qu'il réclamait pour lui-même; il fut toujours l'ennemi des discussions théologiques, qu'il mettait le plus grand soin à éviter. Ces sentiments libéraux en fait de religion, qui étaient ceux des arminiens, paraissent avoir été héréditaires dans sa famille. Ses principaux écrits sont : *Novum Testamentum græcum editionis receptæ, cum lectionibus variis codicum mss., editionum aliarum, versionum et Patrum*; Amst., 1751-52, 2 vol. in-fol. Il travailla pendant de longues années à cet ouvrage. Il avait visité les bibliothèques de l'Italie, de l'Angleterre et de la Hollande, pour étudier et comparer les manuscrits et en recueillir les variantes. Il eut soin de décrire avec exactitude les manuscrits dont il se servit, et dont plusieurs n'avaient pas encore été examinés. Le texte imprimé est celui des Elsevier de 1624, corrigé seulement en un petit nombre de passages par des leçons d'Estienne. Cette publication produisit une grande sensation dans le monde religieux, et fut pour plusieurs théologiens un sujet de scandale. Wettstein aurait préféré donner une autre forme à son œuvre et publier une édition critique du texte du Nouveau Testament, au lieu de proposer seulement des variantes au bas des pages : mais il sentit la nécessité de compter avec les préjugés de son temps; — *Clementis Romani II epistolæ ad virgines, cum versione latina*; Leyde, 1754, in-fol.; il se prononce, dans l'introduction, pour l'authenticité de ces deux lettres. Cette opinion, qui du reste n'a point prévalu, fut attaquée par plusieurs érudits, entre autres par Lardner et par Venema; Wettstein répondit aux objections de ce dernier dans un mémoire; Amst., 1754, in-8°; — *Prolegomena in Novum Testamentum; notas adjecit atque appendicem J.-S. Semler*; Halle, 1764, in-8° : ces prolégomènes avaient été déjà publiés à Amsterdam, 1730, in-4°, mais sans nom d'auteur; Wettstein fit plusieurs additions à cette première édition, et c'est sous cette forme nouvelle que Semler publia cet ouvrage, après la mort de l'auteur; — *Wettstenii libelli ad crisin et interpretationem Novi Testamenti*; Halle, 1766, in-8°: ce volume, publié également par Semler, renferme les prolégomènes et quelques petits écrits de Wettstein relatifs à la critique et à l'interprétation du Nouveau Testament.

Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Hagenbach, *Wettstein der Kritiker und seine Gegner*, dans Illgen's *Zeitschrift*, 1839, p. 73 et suiv. — Ernesti, *Specimen Castigationum in Wettstein's N. T.*; Leipzig, 1754. — Kraft, *Bibl.*, t. VIII, p. 90. t. X, p. 99. — Baumgarten, *Nachricht*, t. II, p. 48; t. IV, p. 114. — Mayer, *Gesch. der Schrifterklær*. — Krighout, *Sermo fun. in obit. J.-J. Wettstenii*; Amst., 1754, in-4°. — Frey, *Epistola ad J. Krighout*; Bâle, 1754, in-4°. — Krighout, *Memoria Wettsteniana vindicata adv. Frey*; Amst., 1754, in-4°.

WETZEL (*Jean-Gaspard*), érudit allemand, né le 22 février 1691, à Meiningen, mort le 6 août 1755, à Rœmhild. Fils d'un pauvre cordonnier, il fut élevé aux frais de Bernard, duc de Saxe-Meiningen, et fit de bonnes études à Halle et à Iéna. Après avoir été précepteur pendant quelques années, il devint le secrétaire d'un diplomate allemand (1719), à la suite duquel il visita l'Italie et la Suisse. Chargé en 1721 de l'éducation des enfants du duc Ernest-Louis, fils de son protecteur, il cumula cet emploi avec celui de prédicateur de la duchesse douairière (1724) et la cure de Rœmhild (1728). On a de lui: *Hymnopœgraphia, das ist Historische Lebensbeschreibung der berühmtesten Liederdichter* (Vies des poëtes les plus célèbres qui ont écrit des cantiques); Herrnstadt, 1719-28, 4 part., in-8°; — *Hymnologia sacra*; Nuremberg, 1728, in-8°; — *Hymnologia passionis*; ibid., 1733, in-8°; — *Kirch-und Schulhistorie der Stadt Rœmhild* (Histoire ecclésiastique et scolaire de Rœmhild); Rœmhild, 1735, in-8°; — *Hymnologia polemica*; Arnstædt, 1737, in-8°; — *Analecta hymnica*; Gotha, 1752-56, 2 vol. in-8°.

Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

WETZEL. *Voy.* WEZEL.

WEXONIUS. *Voy.* GYLSDENSTOLPE.

WEY (*Francis-Alphonse*), littérateur français, né le 12 août 1812, à Besançon. Sa famille est originaire d'Allemagne. Il fit ses études au collége de Poligny, et se prépara d'abord à l'école centrale; mais venu à Paris, vers la fin de 1830, il se laissa aller à son goût pour les arts et les lettres, fit un peu de peinture, et écrivit dans divers journaux. Son compatriote Charles Nodier l'initia aux connaissances philologiques. Admis, en 1834, à l'école des Chartes, il se distingua par de bons travaux dans le journal de cette école, fit partie du comité de la langue et de l'histoire au ministère de l'instruction publique, puis du comité des travaux historiques, et fut nommé, en 1852, inspecteur général des archives nationales. L'un des membres les plus influents de la Société des gens de lettres, il en a été président de 1853 à 1865. C'est sous sa direction qu'a été exécuté le *Trésor littéraire de la France* (Paris, 1866, gr. in-8°), recueil de morceaux en prose extraits de tous les écrivains remarquables depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. M. Wey a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846, et officier le 12 août 1860. Le principal mérite de ses écrits est un soin très-louable de la forme : il n'évite pas toujours la recherche, mais il atteint souvent la concision, l'élégance et l'originalité. Deux ouvrages ont surtout contribué à établir sa réputation; ce sont les *Remarques sur la langue française au dix-neuvième siècle* (Paris, 1845, 2 vol. in-8°), et l'*Histoire des révolutions du langage en France* (Paris, 1848, in-8°). On a encore de cet écrivain : *Les Enfants du marquis de Ganges*, roman; Paris, 1838, in-8°; — *Romans et nouvelles*; Paris, 1843, 2 vol. in-8°; — *Scilla et Cariddi*; Paris, 1843, 2 vol. in-8° : récits et impressions de voyages; — *Vie de Charles Nodier*; Paris, 1844, in-8°; — *Manuel des citoyens; Dictionnaire démocratique*; Paris, 1848, in-8°; — *Manuel des droits et des devoirs; Dictionnaire démocratique*; Paris, 1848, in-18; — *Le Bouquet de cerises*, roman; Paris, 1852, in-8°, — *Les Anglais chez eux*; Paris, 1853, in-18; — *Christian*, roman; Paris, 1859, in-18; — *Gildas*, roman; Paris, 1861, in-18; — *Dick Moon en France, journal d'un Anglais à Paris*; Paris, 1862, in-18; — *Trop heureux*, roman; Paris, 1863, in-18; — *La Haute Savoie, récits d'histoire et de voyage*; Paris, 1865, in-18; etc. Il a fait représenter au Théâtre-Français, en 1852, *Stella*, comédie en quatre actes, qui eut peu de succès. Il a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, à *l'Artiste*, à *la Phalange*, à *l'Europe littéraire*, au *Globe*, au *Courrier français*, à *l'Illustration*, au *National*, au *Musée des familles*, etc.

Quérard, *France littér.* — Vapereau, *Dict. des contemp.* — E. de Mirecourt, *Fr. Wey*; Paris, 1855, in 32.

WEYDEN (*Roger* VAN DER), dit *l'ancien*, peintre flamand, né probablement à Bruxelles, vers 1390, mort le 14 juin 1464, dans la même ville. Élève de Jean van Eyck, il reçut directement de lui le secret de la peinture à l'huile, et fut en 1436 choisi par les magistrats de Bruxelles pour être le peintre de la ville. Il aurait exécuté, si l'on en croit le récit, fort digne de foi, d'Albert Dürer, dans la *Chambre d'or* de l'hôtel de ville de Bruxelles, quatre grandes compositions, qui furent détruites en 1695, lors du bombardement. On sait qu'il profita du grand jubilé de 1450 pour aller en Italie, et qu'il demeura plusieurs années à Rome, où sa réputation l'avait précédé. M. Wauters veut qu'il soit revenu dans sa patrie en passant par Paris, et qu'il ait exécuté pendant son séjour dans cette ville le tableau attribué à van Eyck, et qui se trouve aujourd'hui encore au Palais de Justice. Ce qui est certain, c'est que le 16 juin 1455 van der Weyden passait à Cambrai, avec l'abbé de Saint-Aubert, un traité par lequel il s'engageait à exécuter « pour le bien de l'œuvre » un triptyque de grande dimension, qui lui fut payé quatre-vingts ridders d'or. En 1462 il se trouvait à Bruxelles, et était chargé de faire l'estimation de deux statues peintes exécutées par Pierre Coustain pour le palais ducal. Les tableaux de cet artiste sont donc de la plus grande rareté. Le musée de Berlin acquit à la vente du prince d'Orange Guillaume III un triptyque représentant *la Nativité de Jésus-Christ, la Descente de Croix*, et *l'Apparition du Sauveur à sa mère*, tableau qui avait appartenu originairement au pape Martin V. La galerie van Ertborn, léguée par son propriétaire à la ville d'Anvers, contient, selon nous, la peinture la plus authentique de Roger van der Weyden : c'est un panneau sur lequel sont personnifiés *les Sept sacrements*; il possède, outre un coloris harmonieux et puissant, cette naïveté qui est un des caractères distinctifs des maîtres de l'école flamande primitive. G. D.

Alph. Wauters, *Roger van der Weyden, ses œuvres, ses élèves, ses descendants*; Bruxelles, 1855, in-8°. — Cavalcaselle et Crowe, *Flemish painters*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 416.

WEYERMAN (*Jacques-Campo*), peintre et littérateur hollandais, né à Breda, en 1679, mort à La Haye, en 1747. Après avoir terminé ses études classiques, il travailla dans l'atelier de Ferd. van Kessel, et devint un habile peintre de fleurs et de fruits. Malheureusement, il aimait la dissipation et la débauche, et selon Descamps « il était le chef des libertins de toutes les espèces ». Ayant suivi à Londres un marchand de curiosités, il lui enleva ses effets, en dissipa le prix, et se sauva en Hollande, pour éviter les poursuites judiciaires dont il était menacé. Il habita alors successivement Anvers, Lille, Paris, où il fréquenta les maisons de jeu, et se rendit ensuite en Italie. A Rome, où il prit le nom de *Campo*, il trouva Philippe van Dyk, et

demeura quatre mois avec lui; mais l'enlèvement d'une femme et d'autres aventures scandaleuses le contraignirent à sortir des États du pape. En Allemagne, où il alla résider, sa conduite ne fut pas meilleure. Il s'occupait non-seulement de peinture mais aussi de travaux littéraires, et il avait publié à La Haye quelques opuscules dont son adresse à manier la satire avait assuré le succès, lorsqu'il s'enfuit en Angleterre avec une riche veuve, qu'il abandonna dès qu'il eut dépensé l'argent qu'elle avait emporté. De retour en Hollande, il attaqua grossièrement, dans une pièce de vers, les directeurs de la Compagnie des Indes, et fut condamné, en 1739, à une réclusion, qu'il subissait encore lorsqu'il mourut. Ses ouvrages sont fort nombreux, et la plupart n'ont point d'intérêt aujourd'hui; nous citerons les suivants : *De Amsterdamsche Hermes* (L'Hermès d'Amsterdam, tableau historique poétique et satirique); Amst., 1722-23, 2 vol. in-4°; — *De Historie des Pausdoms* (Histoire de la papauté, ou Tableau des faussetés et des croyances erronées qui ont été introduites peu à peu dans l'Église); Amst., 1725-28, 3 vol. in-4°; — *De Echo des Veerelds* (L'Écho du monde, en vers et en prose); Amst., 1726-27, 2 vol. in-4°; — *De doorzigtige Heremyt* (Le Subtil ermite épiant du fond de sa cellule, à l'aide de sa lunette qui porte fort loin, les défauts cachés des hommes); s. l. n. d. (1728), in-4°; — *De Levensbeschryvingen der nederlandsche Konstschilders* (Vies des peintres hollandais); La Haye, 1729, t. I-III; Dordrecht, 1769, t. IV, pet. in-4°, fig. : ce recueil, qui a joui de quelque réputation, a été de beaucoup surpassé depuis; — *De persiaansche Zidewewer* (Le Tisserand de soie, voyage de Démocrite et d'Héraclite en Brabant, accompagné de la clef de l'ouvrage); s. l. n. d., in-4°, ouvrage satirique. E. REGNARD.

Descamps, *Vies des peintres.* — *Zeldzaame Levengevallen van J.-Campo Weyerman*; Amst., 1788, in-8°. — *Notice*, dans ses *Levensbeschr.*, t. IV, p. 409.

WEZEL (*Jean-Charles*), littérateur dramatique allemand, né le 31 octobre 1747, à Sondershausen (principauté de Schwartzbourg), où il est mort, le 28 janvier 1819. Il était fils du cuisinier du prince régnant. Après avoir achevé ses études académiques à Leipzig (1769), il accepta une place de précepteur auprès du fils d'un comte lusacien, et visita avec son élève les principales villes de l'Europe. Il fit un long séjour à Vienne, où Joseph II lui prodigua ses faveurs, et consacra son temps à composer des pièces de théâtre. Revenu à Leipzig : il ne cessa d'écrire jusqu'au moment où il fut atteint d'une affection mentale, qui dégénéra en monomanie consistant à se croire un Dieu (1). Ce fut dans ce triste état qu'il fut ramené dans sa ville natale (1786); il y mena une vie solitaire, évitant avec soin le regard ou l'approche des hommes, fuyant la clarté du jour, sans feu l'hiver, sans lumière la nuit, et glissant comme un fantôme dans les bois et les lieux les plus sauvages. Malgré tous les soins qui lui furent prodigués par le savant Hufeland, il ne recouvra plus la santé, et mourut dans sa soixante-douzième année. Wezel occupe une place honorable dans la littérature allemande. Ses comédies, où il paraît avoir pris Marivaux pour modèle, eurent du succès dans le temps, mais c'est plutôt sur ses romans que repose sa réputation littéraire. Sa narration est pleine de verve et de fantaisie; les personnages qu'il met en scène reflètent vivement la société d'alors; une satire fine donne du mouvement au récit, et l'ensemble atteste un esprit observateur et une connaissance profonde du cœur humain. On cite de lui : *Filibert und Theodosia*, drame en vers; Leipzig, 1772, in-8°; — *Lebensgeschichte Tobias Knauts des Weisen* (Vie de Tobie Knaut le sage); ibid., 1774-75, in-8°; — *Der Graf von Wickham*, tragédie; ibid, 1774, in-8°; — *Belphegor*, roman; ibid., 1776, 2 vol. in-8°; — *Peter Mark und die milde Betty*, roman; ibid., 1779, in-8°, fig.; — *Satirische Erzæhlungen* (Contes satiriques); ibid., 1777-78, 2 vol. in-8°; — *Lustspiele* (Comédies); ibid., 1778-87, 4 vol. in-8° : c'est un recueil de quinze pièces, dont une, *Wildheit und Grossmuth*, fut représentée à Paris, sous le titre : *Les Ennemis réconciliés*; — *Robinson Krusoe*, roman; ibid., 1779-80, 1795, 2 vol. in-12; — *Hermann und Ulrike*, roman comique; ibid., 1780, 2 vol. in-8o, fig.; trad. en français, Paris, 1792, 2 vol.; — *Ueber Sprache, Wissenschaften und Geschmack der Deutschen* (De la langue, des sciences et du goût des Allemands); ibid., 1781, in-8°; — *Der Weltbürger* (Le Cosmopolite, ou Lettres écrites de Londres par un philosophe chinois); ibid., 1781, in-8°; trad. en français en 1782, in-8°; — *Wilhelmine Arends*, roman; Dessau et Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°; — *Zwei Gedichte* (Deux poëmes : Ma dernière volonté, et ma Résurrection); Leipzig, 1782, in-8°; — *Die Komœdianten* (Les Comédiens, tableau des mœurs de théâtre); Dessau, 1783, in-8°; — *Kakerlak* (Kakerlak, ou Histoire d'un Rose-croix du siècle dernier); Leipzig, 1784, in-8°; — *Prinz Edmund*, récit comique en vers; ibid., 1784, in-8°; — *Versuch über die Kenntniss des Menschen* (Essai sur la connaissance de l'homme); ibid., 1784-85, 2 vol. in-8°; — *Gott Wezels Zuchtruthe des Menschengeschlecht* (Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes); Erfurt, 1804, 4 vol. in-8° : ouvrage qui a été écrit pendant sa folie.

Becker, *Wezel seit seinem Aufenthalte in Sondershausen*; Erfurt, 1799, in 8°. — Küttner, *Charakteren deutschen Dichter.* — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter.* — *Die Zeitgenossen*, 3e série, t. IV.

WHARTON (*Thomas*, marquis DE), homme d'État anglais, né vers 1640, mort le 12 avril 1715,

(1) Plusieurs de ses ouvrages portent cette inscription : *Opera dei Wezelii.*

à Londres. Il était le fils aîné de Philip, lord Wharton, un des rares gentilshommes qui embrassèrent le parti du parlement contre Charles I[er], le même que Clarendon appelle « l'homme inébranlable ». Élu membre du parlement sous Charles II, il se rangea parmi les membres du parti whig, et fut avec son père un des premiers à se joindre au prince d'Orange (nov. 1788). La fameuse chanson de *Lilliburlero* (1), dont la poésie est plus que médiocre, mais qui, dirigée d'abord contre Tyrconnel, lord-lieutenant d'Irlande, servit plus tard de ralliement aux orangistes, lui fut alors attribuée avec quelque raison. Nommé par le nouveau roi contrôleur du palais (20 fév. 1689), il recueillit en 1696 la pairie de son père décédé. A la suite de l'acceptation du testament de Charles II par un petit-fils de Louis XIV, les places des Pays-Bas espagnols ayant été occupées par des garnisons françaises, Wharton dénonça au parlement avec la plus grande énergie cette violation du traité de Ryswick, et conclut qu'il fallait rompre toute relation avec la cour de Versailles ou exiger d'elle de nouvelles garanties. Lorsque sous la reine Anne le parti whig eut été appelé aux affaires, Wharton prit une part importante à la conclusion du traité qui unit l'Écosse à l'Angleterre, et reçut le titre de comte (déc. 1706). Nommé en 1708 lord-lieutenant d'Irlande, il s'efforça de faire régner dans le parlement de ce pays la politique belliqueuse qui était celle du ministère et de Marlborough, et lui fit voter un certain nombre de lois dont le but était de diminuer la puissance de la religion catholique au profit du protestantisme. La chute du ministère whig de lord Godolphin à la fin de 1710 ayant mis fin à ses fonctions, Wharton redevint un des orateurs les plus ardents de l'opposition, et fut de son côté en butte aux attaques non moins violentes de ses adversaires. Parmi eux on doit nommer Swift, qu'il avait vu autrefois solliciter auprès de sa personne les fonctions de chapelain, et qui alors traçait de lui, sous le nom de *Verrès*, un portrait, resté un chef-d'œuvre d'acrimonie et de méchanceté (2). L'avénement de Georges I[er] changea encore une fois la fortune de Wharton, qui, comblé de faveurs, fut coup sur coup nommé lord du sceau privé (sept. 1714) et marquis (1[er] janv. 1715). Il ne jouit pas longtemps de ces nouveaux honneurs; blessé, dit-on, profondément dans son ambition paternelle par le mariage disproportionné d'un fils sur lequel il avait placé toutes ses espérances, il mourut dans la même année.

Le marquis de Wharton avait été marié deux fois, d'abord à Anne Lee, qui mourut en 1685, puis à Lucy Loftus, qui lui donna un fils (*voy.* ci-après). L'une et l'autre marquises de Wharton cultivèrent la poésie, et Nichols, dans sa *Collection*, a inséré de la première un certain nombre de pièces (t. I[er]), parmi lesquelles figure une traduction en vers d'Isaïe, fort louée par Waller; et de la seconde quelques vers d'amour intitulés *To Cupid* (t. X). Du reste, les mœurs de ces deux dames laissèrent, à ce qu'il semble, beaucoup à désirer, et les infortunes conjugales de Wharton fournirent souvent matière aux sarcasmes de ses adversaires. Quelques biographes lui ont attribué une *Lettre de Machiavel à Buondelmonti*, sorte d'apologie du système du politique italien.

(1) On la trouve dans *Percy's Reliques*, t. III, p. 373.
(2) *Voy.* ce portrait dans ses *Four last years of queen Anne*, et un autre écrit à Londres en août 1710.

Clarendon, *Memoirs*. — Macaulay, *Hist. of England*. — Lord Stanhope, *Hist. of England from the peace of Utrecht*. — Collins, *Peerage*.

WHARTON (*Philip*, duc DE), fils du précédent, né en décembre 1698, mort le 31 mars 1731, à Tarragone. Son père, sous la direction duquel il fut élevé, mit tous ses soins à faire de lui un homme politique, dont les opinions fussent celles d'un whig et d'un presbytérien zélé. L'avenir ne devait pas répondre à ces vues paternelles, et, sans parler d'un mariage disproportionné que le jeune Wharton, à peine âgé de seize ans, contracta secrètement avec la fille du major général Holmes, l'existence de cet héritier d'un beau nom parlementaire ne fut qu'une succession non interrompue des actions les plus contraires et souvent les plus bizarres. Parti pour Genève, en compagnie d'un précepteur français et protestant, il se dégoûta bientôt de la vie trop austère qu'il menait, laissa là son mentor, et s'en vint tout droit à Lyon (13 oct. 1716). Là son premier soin fut d'écrire au prétendant une lettre qu'il accompagna du présent d'un cheval de race, et accepta même de ce prince, auprès duquel il passa quelque jours, le titre de duc de Northumberland. Très-assidu à Paris, chez lord Stair, l'ambassadeur de Georges I[er], il n'en fit pas moins sa cour à la veuve de Jacques II, à qui il emprunta une somme de 2,000 livres, qu'elle ne se procura qu'en mettant en gage ses bijoux. De retour à Londres en décembre 1716, il prit presque aussitôt place dans la chambre des pairs d'Irlande avant l'âge requis. Il montra dans les débats assez de talent et de prudence pour qu'on le créât duc (20 janv. 1718), titre conféré très-rarement. Toutefois, ce ne fut qu'à sa majorité qu'il siégea dans la chambre haute d'Angleterre. Jusque-là il avait énergiquement soutenu le ministère, mais il passa alors du côté de l'opposition, qui demandait le renvoi du *South-Sea bill* à une commission (avril 1720); ce fut en répondant à un de ses discours pleins de violentes invectives, que lord Stanhope se rompit un vaisseau dans la poitrine, accident qui détermina la mort de cet homme d'État. Cependant le désordre de sa fortune, réduite de 16,000 liv. st. au mince revenu de 1,200, par suite du sequestre mis par ses créanciers sur ses biens, et peut-être aussi des vues politiques plus avouables, le portèrent à

fonder, sous le titre de *the True Briton*, un journal bi-hebdomadaire (3 juin 1723). L'entreprise ne réussit pas, faut-il croire, car le 74ᵉ et dernier numéro parut le 17 février 1724. Presque à la même époque, Wharton, que ses nombreux discours dans les réunions populaires n'avaient pas satisfait davantage, partit pour le continent. Après une brillante apparition à la cour de Vienne, il se rendit à Madrid, où sa présence inspira de telles craintes au gouvernement anglais qu'on lui intima l'ordre de revenir immédiatement. Aussi inconstant dans ses desseins que dans ses opinions, il sembla désormais mener la vie d'un aventurier. Sa femme étant morte le 14 avril 1726, il épousa, avec toutes les démonstrations de la plus violente passion, la fille d'un capitaine irlandais au service de l'Espagne, miss O'Byrne, demoiselle d'honneur de la reine. Peu après, il se rendit à Rome, où s'était fixé le prétendant; mais sa légèreté l'ayant rendu suspect, il ne fut pas initié aux projets politiques de ce prince, et reçut même, après des excès qui firent scandale, l'avis officieux de s'éloigner pour quelque temps de cette ville. Ayant alors offert ses services au roi d'Espagne, dans la guerre que celui-ci soutenait contre l'Angleterre, il prit part, comme aide de camp du comte de Las Torres, au siége de Gibraltar, et s'y comporta avec une bravoure mêlée d'extravagances, que la cour de Madrid récompensa cependant du grade de colonel dans un régiment irlandais (1727). Presque au même moment le parlement d'Angleterre le déclarait déchu de ses titres et dignités pour avoir porté les armes contre sa patrie, et prononçait la confiscation de ses biens. Repoussé par le prétendant, Wharton vint à Paris (mai 1728), à Rouen, où il repoussa avec noblesse les offres que l'Angleterre lui fit en échange de sa soumission, à Orléans, vivant des générosités assez minces du prétendant, à Nantes, où il s'embarqua pour Bilbao. De là il rejoignit son régiment, et se querella partout avec ses supérieurs. Usé de corps autant que d'esprit par tant de courses et de mécomptes, il perdit l'usage de ses jambes, et mourut de paralysie dans un couvent de Bernardins où on l'avait recueilli. Sa femme mourut à Londres, dans l'obscurité, en février 1777.

Le duc de Wharton est un exemple de ces natures singulières, si fréquentes en Angleterre, où à de grandes et nobles qualités se joint une sorte de folie et d'activité fiévreuse qui les fait tourner en ruine. Orateur remarquable, il est encore l'auteur d'un certain nombre d'écrits politiques, qui ont été réunis sous ce titre : *The Life and writings of Philip, duke of Wharton* (Londres, 1732, 2 vol. in-8°). On a aussi de lui plusieurs pièces de vers imprimées avec d'autres productions poétiques des membres de sa famille ou de son intimité (*Poetical Works*; Lond., 1727, 2 vol. in-8°). Enfin Nichols, dans le t. V de sa *Collection*, a recueilli deux poèmes de Wharton.

Sa *Vie*, à la tête de ses *Œuvres*. — *Biogr. britann.* — Walpole, *Royal and noble authors*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WHELER (Sir *Georges*), voyageur anglais, né en 1650, à Breda (Hollande), mort le 18 février 1724, à Houghton (Norfolk). Il était fils d'un colonel que son attachement à la cause royale avait forcé de fuir en Hollande. Il alla en 1667 étudier à l'université d'Oxford, et n'attendit pas qu'il eût reçu ses degrés pour entreprendre, vers 1672, de longs voyages sur le continent. Après avoir parcouru pendant deux ans la France et l'Italie, son zèle pour l'étude des monuments de l'antiquité le porta à visiter, en compagnie de J. Spon (*voy.* ce nom), les terres classiques de la Grèce et de l'Asie Mineure. De retour en Angleterre (25 nov. 1681), après une absence qui avait duré dix années, presque exclusivement employées à copier les inscriptions, à recueillir des plantes, ou à dessiner les monuments et les monnaies de l'antiquité, Wheler publia la relation de ses voyages : *Journey into Greece*; Londres, 1682, in-fol., fig.; trad. en français, Amst., 1689, 2 vol. pet. in-8°, ou La Haye, 1723, 2 vol. in-12. Étant entré peu après dans les ordres, il fut successivement pourvu d'un canonicat dans l'église de Durham (1684), du vicariat de Basingstoke et de la cure d'Houghton. Comme ecclésiastique, Wheler a publié : *Account of the Churches and places of assembly of the primitive Christians* (1689), et *the Protestant Monastery, or Christian Œconomies*.

Pulteney, *Sketches*. — Hutchinson, *Durham*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WHISTON (*William*), mathématicien et théologien anglais, né le 9 décembre 1667, à Norton (comté de Leicester), mort le 22 août 1752, à Londres. Jusqu'à dix-sept ans, il fut élevé par son père, devenu aveugle dans sa vieillesse, et auquel il servait de secrétaire. A dix-neuf il commença à Cambridge l'étude des mathématiques et de la philosophie. Nommé, en 1690, maître ès arts, et agrégé de son collége, il reçut, en 1693, la consécration évangélique et établit un pensionnat. L'archevêque Tillotson lui confia alors l'éducation de son neveu; mais Whiston fut obligé d'y renoncer pour raison de santé, et devint chapelain de l'évêque de Norwich (1694). Dans cette année il fit la connaissance de Newton, dont il avait déjà étudié les *Principia*. Nommé recteur de Lowestoft, dans le Suffolk (1698), il s'appliqua avec beaucoup de zèle à son ministère et à l'instruction des enfants. Ayant perdu, par son mariage, sa place d'agrégé de Cambridge, Newton le choisit, en 1701, pour adjoint de sa chaire de mathématiques à la même université, en lui cédant les honoraires de cette place, et en 1703 Whiston lui succéda. Il continua cependant à prêcher; mais ses études théologiques le conduisirent peu à peu à l'arianisme, et on remarqua bientôt ce changement d'idées dans ses

sermons et dans une foule d'écrits, qu'il publia sur différentes matières religieuses. Il voulut entre autres choses supprimer le baptême des enfants et changer la liturgie, de sorte que l'évêque d'Ely, Patrick, le supplia de suspendre ses prédications en lui conservant la jouissance de ses appointements; mais Whiston ne voulut pas transiger, et renonça à sa place. Le 30 octobre 1710, il fut solennellement expulsé de l'université comme hérétique, et en 1711 sa chaire fut déclarée vacante. Dès lors Whiston se considéra comme une victime de l'intolérance anglicane, et exposa avec plus de franchise encore qu'auparavant ses nouvelles idées religieuses, en vivant à Londres d'un petit patrimoine, du produit de la vente de ses livres et des libéralités de quelques amis, qui admiraient la fermeté de ses convictions et de son caractère. Le clergé prêcha souvent contre lui, principalement Sacheverel, et lui refusa les sacrements. En 1720, Sloane et Halley proposèrent Whiston comme membre de la Société royale; mais Newton, qui en était le président, ne voulut point l'admettre, car d'après ce que raconte Whiston lui-même, leur ancienne amitié s'était changée en haine, à cause de certaines objections qu'il avait osé lui faire. Dès 1715 il avait formé une société religieuse, qui se composait de douze disciples et se réunissait dans sa propre maison, dans le but de rétablir l'Église primitive. Il continua à soutenir par des discours publics et par la presse ses idées, fort souvent extravagantes, surtout quand il se laissa égarer par les prophéties de l'Ancien Testament et par l'Apocalypse. Il croyait par exemple à la restauration du royaume des Juifs, et fixa leur rentrée dans la Judée et la réédification du Temple en 1766. Ces divagations ne l'empêchaient pourtant pas de publier de temps en temps des dissertations scientifiques, surtout sur les différentes manières de trouver la longitude en mer, et sur une reconnaissance des côtes de l'Angleterre (1). A quatre-vingts ans, en 1747, il se fit anabaptiste. Malgré ses bizarreries et une vanité excessive, Whiston était remarquable pour l'indépendance de ses idées, pour sa probité et pour le désintéressement avec lequel il sacrifiait son bien-être à ses convictions (2). Voltaire, qui avait connu Whiston en Angleterre, lui a emprunté plusieurs arguments pour composer quelques-uns des articles du *Dictionnaire philosophique*. Un des fils de Whiston, *John*, devint libraire, et publia beaucoup d'ouvrages de son père. Voici les principaux : *A new theory of the Earth from its original to the consummation of all things*; Londres, 1696, in-8° : l'auteur s'est proposé de mettre d'accord la science avec l'Écriture dans l'histoire de la création en six jours, du déluge et de la conflagration générale à la fin du monde. L'ouvrage eut six éditions, et mérita l'éloge de Bentley, de Wren, de Newton et de Locke; — *A short view of the Chronology of the Old Testament and of the harmony of the four Evangelists*; Cambridge, 1702, in-4°; — *Tacquet's Euclid, with select theorems of Archimedes and practical corollaries*, en latin; ibid., 1703, 1710, in-4°; trad. en anglais sous la direction de l'auteur; — *Essay on the revelation of St-John*; ibid., 1707, in-8° : il voulut plus tard appliquer quelques-unes de ces prophéties au prince Eugène; — *Prælectiones astronomicæ*; ibid., 1707, in-4°; — *Essay upon the apostolical constitutions*; s. l., 1708, in-8° : l'auteur ne put obtenir du chancelier de l'université de Cambridge l'autorisation d'y imprimer ce livre, qui était le premier dans lequel Whiston se déclara en faveur de la doctrine arienne; — *Sermons and essays on several subjects*; Londres, 1709, in-8°; — *Prælectiones physico-mathematicæ, sive Philosophia Newtoni mathematica illustrata*; ibid., 1710, in-4° : cet ouvrage popularisa les doctrines de Newton, surtout en Allemagne; — *Historical preface*; ibid., 1710, in-8° : contre le dogme de la Trinité; — *Primitive Christianity revived*; ibid., 1711, 4 vol. in-4° : exposé de ses doctrines particulières; — *The Literal accomplishment of Scripture prophecies*; ibid., 1724; — *Memoirs of the life of Samuel Clarke*; ibid., 1732, in-8° : Clarke était l'ami intime de Whiston; — *The astronomical year of* 1736 (Sur la comète prédite par Isaac Newton); ibid., 1737; — *The Genuine works of Flavius Josephus*, trad. du grec, avec cartes et plans, tables chronologiques, et huit dissertations théologiques; ibid., 1737, in-fol.; — *Primitive New Testament*; ibid., 1745, in-8°; — *Sacred History of the Old and New Testament, from the creation of the world till Constantin*; ibid., 1748, in-8°; — *Memoirs of his own life and writings*; ibid., 1749-50, 3 vol. in-8°; et 1753, 2 vol. in-8°, avec des changements considérables : ouvrage qui donne une peinture exacte de cet homme singulier, doué d'une grande intelligence, d'une bonne foi inaltérable et d'une vaste érudition, mais plein de bizarreries et d'exaltation. Ch. de G—rn.

Chalmers, *General biogr. dict.* — *Biogr. britannica.* — *English Cyclopædia*, edit. by Knight.

WHITAKER (*John*), littérateur anglais, né vers 1735, à Manchester, mort le 30 octobre 1808, à Ruan-Lanyhorne (Cornwall). Ses études terminées à Oxford, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint l'une des places d'agrégé du col-

(1) En 1721, une souscription fut faite pour lui venir en aide et pour le dédommager des dépenses qu'il avait faites dans ses recherches scientifiques. Cette souscription produisit plus de 12,000 fr.

(2) Il se vit souvent ridiculisé, surtout par Pope et par Swift; mais il sut trouver quelquefois des réponses spirituelles. Un jour à Richmond il s'entretenait avec la reine Caroline, dont il recevait une pension. Comme elle voulait savoir ce qu'on disait d'elle : « On dit, madame, répondit Whiston, que vous causez dans l'église. — Cela peut être vrai. Quel reproche me fait-on encore? — Dès que vous vous serez corrigée de ce premier défaut, je vous dirai quel est le second. »

lége de Corpus-Christi, appartenant à cette université. Profitant des loisirs que lui laissait l'enseignement, il appliqua aux recherches historiques les rares qualités d'intelligence qu'il avait reçues de la nature; son premier et en même temps son meilleur ouvrage, l'*Histoire de Manchester*, le fit connaître avantageusement du public. D'un caractère bienveillant mais irascible, il entretint une liaison passagère avec Johnson et Gibbon. Après avoir été pendant deux mois prédicateur à la chapelle Berkeley, à Londres (1773), il fut pourvu vers 1778 de la riche cure de Ruan-Lanyhorne, où il passa le reste de ses jours. On admirait chez cet écrivain une vive pénétration, une extrême souplesse de talent, beaucoup de facilité dans la composition, et une force d'imagination qui s'exerça souvent aux dépens du jugement. Nous citerons de J. Whitaker : *History of Manchester;* Londres, 1771-72, 2 vol. in-4° : le t. Ier a été réimpr. en 1773, 2 vol. in-8°, avec des corrections; — *Genuine history of the Britons asserted;* ibid., 1772, in-8°: on y trouve une réfutation des théories avancées dans l'*Introd. to the hist. of Great-Britain* par Macpherson; — *Sermons;* ibid., 1783, in-8°; — *Mary queen of Scots;* ibid., 1787, 3 vol. in-8°; l'édit. de 1790 est corrigée : cet ouvrage, écrit en faveur de Marie Stuart, est rempli de matériaux intéressants; — *Origin of Arianism;* ibid., 1791, in-8°; — *Course of Hannibal over the Alps;* ibid., 1794, 2 vol. in-8° : les vues de l'auteur ont donné lieu à un *Examen critique*, réimpr. en 1825; — *The real origin of government;* ibid., 1795, in-8°; — *Supplement to Polwhele's Antiquities of Cornwall;* — *Ancient cathedral of Cornwall;* Londres, 1808, 2 vol. in-4°; — *Life of Saint Neot;* ibid., 1809, in-8°. Whitaker a encore fourni sur les t. IV à VI de la grande histoire de Gibbon des articles à l'*English Review* qui ont été réimpr. en 1791, in-8°, et d'autres au *British Critic*. Il était aussi poëte, et ses vers ont été recueillis en 2 vol. in-12.

British Critic., janv. 1810. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXVIII.

WHITE (*Henry-Kirke*), poëte anglais, né à Nottingham, le 21 mars 1785, mort à Cambridge, le 19 octobre 1806. Malgré son goût précoce pour l'étude, il fut d'abord condamné à porter la viande chez les pratiques de son père, qui exerçait le métier de boucher. Il fréquentait toutefois, en qualité d'externe, une bonne pension de Nottingham. A treize ans il composait déjà des vers que Southey cite avec éloge. Vers 1799, il fut mis contre son gré en apprentissage chez un mercier; l'année suivante, il entra dans une étude d'avoué, et profita de ses trop courts loisirs pour étudier les langues classiques. Il apprit aussi, sans l'aide d'aucun maître, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il montra de grandes dispositions pour la musique, qu'il aimait passionnément, ainsi que pour le dessin; mais il imposa silence à ses goûts artistiques pour s'adonner à des travaux plus sérieux. La recommandation de quelques amis le fit agréer par une société littéraire de Nottingham, qui l'avait d'abord repoussé à cause de sa jeunesse. Désigné par ses collègues pour faire un cours de littérature, il débuta par une improvisation sur le génie (1800), et parla pendant près de trois heures sans fatiguer son auditoire. Déjà il avait adressé un grand nombre de compositions anonymes en prose au *Monthly Magazine*, au *Mirror*, et à d'autres revues. A dix-sept ans il publia un premier recueil de vers (*Clifton Grove, and other poems;* Londres, 1802, in-12). Il espérait, par la vente de ce livre, se procurer les moyens de poursuivre ses études à Cambridge ou à Oxford; car bien qu'il se fût d'abord destiné au barreau, une surdité croissante l'avait engagé à entrer dans l'Église. La duchesse de Devonshire accepta la dédicace du livre; mais elle ne se donna pas même la peine de remercier l'auteur. La *Monthly Review*, très-répandue alors, en rendit compte dans quelques lignes dédaigneuses. Southey écrivit à White pour l'encourager. Enfin, grâce à des protecteurs que le révérend Dashwood sut intéresser en faveur du jeune étudiant, celui-ci entrevit la possibilité d'aller passer quelques années à Cambridge. Les avoués chez qui il travaillait consentirent à résilier son engagement, quoiqu'il leur rendît déjà d'utiles services. Tout à coup les négociations échouèrent. White se remit alors avec ardeur à l'étude du droit. Il dormait à peine, ne se couchant qu'à deux ou trois heures du matin pour se relever à cinq heures; parfois même il ne prenait aucun repos. Ces excès de travail compromirent sa santé d'une façon irréparable. Enfin, en octobre 1804, une pension que lui firent des amis inconnus, ajoutée à une petite rente que son frère aîné put lui assurer, lui permit de se faire inscrire à Cambridge. Là il fit des progrès étonnants, et ses succès académiques le poussèrent à de nouveaux efforts, auxquels sa santé délabrée ne put résister. Lorsque sa famille fut prévenue, la phthisie avait fait de tels ravages qu'il mourut au bout de quelques jours. Southey devint l'éditeur de ses œuvres posthumes (*Remains of H.-K. White;* Londres, 1807-22, 3 vol. in-8°), souvent réimpr. jusqu'à nos jours, et ses éloges valurent une gloire tardive au jeune écrivain, que la mort venait d'enlever aux lettres avant qu'il eût atteint sa vingt-deuxième année. L'espace nous manque pour reproduire ici les beaux vers que Byron lui a consacrés. Dans la vie privée, White sut conquérir l'estime et l'amitié de tous ceux avec qui le hasard le plaça en contact; chez lui, les qualités du cœur et de l'esprit qui distinguent l'homme de génie n'étaient gâtées par aucune excentricité réelle ou affectée. Ses poésies intimes, tristes, un peu sauvages, irrégulières, manquent parfois d'harmonie; mais elles font toujours vibrer quelque corde sympathique. Pour la vigueur de la con-

ception, certains vers de sa *Christiade* ont mérité d'être comparés aux plus beaux passages de Milton. W. HUGHES.

Notice de Southey. — *Notice* de sir H. Nicolas, dans l'édit. de 1837, in-12. — Sommermeyer, *Essay on the life and writings of H. White*; Londres, in-8°. — *Conversations at Cambridge*; Lond., 1836, in-8°. — Belfast, *Poets.* — Chambers, *Cyclop. of english liter. of the XIX th century*; Lond., 1852, in-12.

WHITE. *Voy.* ALBUS et ANGLUS.

WHITEFIELD (*Georges*), un des fondateurs du méthodisme, né le 16 décembre 1714, à Glocester, mort le 30 septembre 1770, à Newbury-Port (États-Unis). Il était le septième enfant d'un aubergiste, qui le laissa orphelin au berceau. Élevé par sa mère avec la plus tendre sollicitude, il tourna de bonne heure sa pensée vers la carrière ecclésiastique, et acquit dans une école primaire une connaissance suffisante du latin et de la littérature. Admis en 1733 au collége de Pembroke (Oxford), sa dévotion naturelle jointe aux lectures fréquentes qu'il fit des écrits de Thomas Kempis et d'autres mystiques l'avaient merveilleusement préparé à adopter les idées de réforme religieuse que Wesley (*voy.* ce nom) commençait à répandre parmi les étudiants. Ordonné diacre en 1736, il prêcha son premier sermon à Glocester au milieu d'un concours extraordinaire d'auditeurs. L'effet de sa parole fut tel qu'on signala à l'évêque de Glocester les pieux désordres qui en étaient résultés. Aussi puissante par l'élocution que par une puissance d'organe singulière, son éloquence était en effet très-propre à émouvoir les grandes réunions d'hommes. Se pliant à tous les tons, tour à tour tendre, véhémente, emportée « éclatant, dit un de ses biographes, comme un tonnerre sur la foule », elle semble avoir eu beaucoup d'analogie avec ce qu'on rapporte du P. Bridaine. Il prêchait depuis quelque temps à Londres à l'église de Bishopsgate, et avait même obtenu la petite cure de Dummer (Hampshire), lorsque Wesley l'invita à le rejoindre en Amérique, où il avait commencé ses missions. Il arriva le 7 mai 1738 à Savannah, où sa prédication réussit beaucoup mieux que n'avait fait celle de Wesley lui-même, et où il fonda une maison pour les orphelins. De retour en Europe à la fin de cette année, il visita l'Irlande, fut ordonné prêtre à Oxford (1739), et pour la première fois prêcha en plein air devant plus de trente mille personnes qu'il avait réunies à Kingswood, près de Bristol. Il renouvela souvent ces prédications pour les classes laborieuses et misérables de l'Angleterre, particulièrement à Londres, dans les quartiers populeux de Moorfields et de Kensington. Après un second voyage en Amérique en 1740, voyage qu'il devait renouveler sept fois dans sa vie, il se sépara de Wesley sur la doctrine de la *Prédestination* (1741), dont il était partisan. Toutefois lorsque les premières ardeurs de cette querelle théologique furent apaisées, Whitefield retrouva son ancienne amitié pour Wesley, et le choisit pour prononcer sur son corps les adieux funèbres. Cependant depuis cette époque les méthodistes restèrent divisés en deux partis. La réputation de Whitefield ne s'était pas répandue seulement parmi le peuple : les hommes du monde, les lettrés et même les philosophes, Chesterfield, Bolingbroke, Hume, Franklin, vinrent souvent l'entendre, et une de ses néophytes, la comtesse de Huntingdon, le choisit pour chapelain (1). Ayant entrepris, en 1769, un septième voyage en Amérique, sa santé, déjà affaiblie, ne put supporter ces nouvelles fatigues, et il mourut presque en débarquant, âgé de cinquante-six ans. D'une figure ouverte et aimable, il avait le corps bien proportionné et de stature moyenne. Bon et extrêmement bienfaisant, ses vertus ont été célébrées par le poëte Cowper. On doit remarquer qu'il remit en faveur cette singulière pratique du moyen âge qu'on appelle *stichomancie*, et qui consiste à consulter la Bible en l'ouvrant au hasard. Un recueil de ses *sermons*, *traités* et *lettres*, a paru à Londres, 1771, 6 vol. in-8°. Il avait encore publié de son vivant un *Journal* de sa vie, dont la seconde édition, très-augmentée, a été imprimée à part en 1756, in-8°.

Life and particular proceedings of G. Whitefield; Lond., 1739, in-8°. — *Genuine and secret Memoirs relating to that arch-methodist G. Whitefield*; Oxford, 1742, in-8°. — Schaffshausen, *Comm. historica de methodistarum historia et vita Whitefield*; Hambourg, 1749, in-4°. — J. Gillies, *Memoirs of the life of G. Whitefield*; Lond., 1772, 1818, in-8°. — *Life of Whitefield*; Edimbourg, 1826, in-8°. — R. Philip, *Whitefield and his time*; ibid., 1836, in-8°. — Grégoire, *Hist. des sectes religieuses.* — Labouderie, *Précis hist. du méthodisme*; Paris, 1817, in-8°.

WHITEHEAD (*Paul*), poëte anglais, né le 6 février 1710, à Londres, mort le 30 décembre 1774, à Twickenham, près Londres. Il était fils d'un tailleur. Au sortir de l'école, il fut placé, comme apprenti, chez un mercier. Bientôt il put se passer d'une profession ; car il épousa en 1735 une riche mais fort laide héritière du comté d'Essex, qui lui apporta une dot de 250,000 fr. Deux ans auparavant, il avait publié son premier poëme, *State Dunces* (les Sots d'État, 1733), et dédié à Pope. Cette satire politique lui attira la faveur de l'opposition, et fut suivie d'une seconde intitulée *Manners* (les Modes du jour, 1738), dont la violence était telle que, sur la proposition de lord Delawar, l'auteur et l'éditeur Dodsley furent cités devant la barre de la chambre des lords. Whitehead jugea à propos de se cacher pendant quelque temps. A dater de ce jour, il manifesta son zèle non-seulement par ses écrits (qui sont tombés dans l'oubli), mais comme

(1) Ce fut aussi en 1741 que Whitefield, qui avait déjà fait à une jeune Américaine cette singulière demande en mariage : « que certes il était entièrement détaché de cette folie qu'on appelle amour, mais qu'il espérait qu'elle voudrait bien être la compagne secourable de sa vie », se maria dans le pays de Galles avec une veuve, mistress James, plus douée de ferveur méthodiste que de jeunesse et de beauté. Il ne paraît pas que cette union ait été très-heureuse pour lui, et un ami, indiscret sans doute, prétendit que la mort de la femme, arrivée en 1768, mit en grand repos l'esprit du mari

courtier d'élections et entremetteur politique. Outre la *Gymnasiade* (1744), poëme dirigé contre les amateurs de la boxe, il publia deux autres satires antigouvernementales, *Honor* (1744) et *Epistle to Dr Thompson* (1755). Il prit part avec sir Francis Dashwood (le futur lord Le Despencer), Stapleton, Wilkes, etc., aux orgies de Medmenham-Abbey. Par le crédit de Dashwood, il obtint à la cour la place d'aide-trésorier, qui rapportait, dit-on, 20,000 francs par an, et qu'il conserva jusqu'à sa mort. Edw. Thompson a publié tous les écrits de Whitehead sous ce titre : *Poems and miscellaneous compositions, with notes on his writings and his life;* Londres, 1777, in-4°.

Chalmers, *General biogr. dict.*

WHITEHURST (*John*), physicien anglais, né le 10 avril 1713 (comté de Chester), mort le 18 février 1788, à Londres. Il était le fils d'un horloger, et après avoir reçu une éducation incomplète, il embrassa la profession de son père, et y devint d'une grande habileté. Dès sa première jeunesse, il montra un ardent désir de savoir et un esprit investigateur, surtout pour les phénomènes de physique et pour les produits mécaniques. En 1737 il s'établit à Derby, et y obtint bientôt une réputation méritée pour la construction d'instruments de physique, comme thermomètres et baromètres, et pour celle de machines hydrauliques. En 1755 il fut employé dans l'hôtel des monnaies à Londres, où sa maison devint le rendez-vous des premiers mécaniciens de son temps. Il continua en même temps ses études en géologie et en physique, et fut élu membre de la Société royale le 13 mai 1779. En 1783 il fit un voyage en Irlande pour y visiter la Chaussée des Géants, et construisit à cette occasion une machine hydraulique dans le comté de Tyrone. Il mourut d'une attaque de goutte. Whitehurst était d'un caractère franc, loyal, modeste et généreux. Ses connaissances en physique, basées en grande partie sur l'observation, étaient aussi solides qu'exactes. On a de lui : *Inquiry into the original state and formation of the earth;* Londres, 1778, in-4°; réimpr. en 1786 et 1792, avec addit. : il y conclut que la terre doit avoir été originairement dans un état de fluidité; — *An Attempt towards obtaining invariable measures of length, capacity and weight from the mensuration of time;* ibid., 1787, in-8° : l'ingénieuse idée de Whitehurst était d'obtenir une mesure de la plus grande longueur qu'on puisse employer des vibrations de deux pendules dans la proportion de 2 à 1, et dont les longueurs coïncident à peu près avec l'étalon anglais; — *Treatise on chimneys, ventilation and the construction of garden-stoves;* ibid., 1794, in-8°. Dans une édition complète des œuvres de Whitehurst (Londres, 1792), on a inséré également plusieurs dissertations qui avaient paru d'abord dans les *Philosophical Transactions.*

J. Hutton, sa *Vie*, à la tête des *Œuvres compl.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

WHITELOCKE (*Bulstrode*), homme d'État anglais, né le 6 août 1605, à Londres, mort le 28 janvier 1676, au château de Chilton (Wiltshire). Issu d'une famille très-honorable, il était fils d'un magistrat distingué (1) et d'Élisabeth Bulstrode. Après avoir étudié d'abord à l'école des marchands tailleurs de Londres, puis à Oxford, il fit, sous la direction de son père, son droit à Middle-Temple. Envoyé, en 1640, au long parlement par les électeurs de Great-Marlow, dans le Buckinghamshire, où il possédait des biens considérables, il présida la commission chargée de préparer l'acte d'accusation contre lord Strafford, et se montra partisan des mesures qui conciliaient l'humanité avec la haine et la défiance de la tyrannie. Lorsque la guerre civile éclata, il accepta du service dans les troupes parlementaires, et contribua à la défense de Brentford (nov. 1642). Nommé, en janvier 1643, l'un des commissaires envoyés à Oxford pour traiter de la paix avec le roi, et en même temps député laïque de l'assemblée des théologiens, il parla d'un côté contre les presbytériens, et de l'autre en faveur d'une réconciliation avec la royauté. En 1644, lorsque de nouvelles négociations s'ouvrirent, il fut chargé de les poursuivre avec Holles et d'autres, et ce ne fut pas sans courir quelques dangers qu'il traça au roi un projet de réponse au parlement. Mais l'avis qu'il donna à Cromwell de l'accusation qu'Essex se proposait de porter contre lui l'ayant sans doute placé dans la confiance de celui-ci, il entra dans le conseil de l'amirauté (1645). Il fit de nouveaux et louables efforts pour éviter la guerre civile, se prononça à la chambre des communes pour l'acceptation du traité d'Uxbridge, et insista encore, pendant le siége d'Oxford, pour que Fairfax fît à Charles Ier des propositions acceptables. Lorsque, le 6 décembre, Cromwell eut, avec l'aide de l'armée, procédé à l'épuration du parlement, il protesta contre cette illégalité, bien qu'il fût au nombre des députés maintenus. Nommé peu après membre de la commission qui devait instruire le procès du roi, il déclina cette mission, que sa raison, comme il déclarait tout haut, réprouvait énergiquement, et il s'éleva avec force contre le droit que la chambre prétendait s'arroger de juger le roi. Nommé presque à la même époque commissaire du grand sceau, il se vit forcé en cette qualité de préparer un bill relatif à la suppression de la chambre haute. Mais Whitelocke était de ces hommes qui à des vues de modération et d'humanité ne joignent pas la fermeté nécessaire pour y conformer exactement leur conduite, et, tout en se retirant à sa campagne le jour de

(1) *James* WHITELOCKE, né à Londres, le 28 nov. 1570, siégea comme député de Woodstock dans le parlement de 1620, et devint juge du banc du roi. Il mourut le 22 juin 1632. Au dire de Charles Ier, c'était « un homme hardi, prudent, et savant à la fois ».

l'exécution de Charles Ier (10 fév. 1649), tout en proposant au parlement, en décembre 1651, d'entrer en négociation avec le prince de Galles ou le duc d'York, et en renouvelant les mêmes tentatives auprès de Cromwell, il ne se sépara pas d'un gouvernement que sa conduite semblait désapprouver. Le refus qu'il fit d'être envoyé en Irlande, et plus encore sa vive opposition au projet que Cromwell exécuta bientôt de dissoudre le parlement (20 avril 1653), l'ayant rendu suspect au futur Protecteur, il fut nommé en septembre suivant ambassadeur auprès de Christine, reine de Suède. C'était un exil honorable. De retour de cette mission (juin 1654), dont il a laissé une relation intéressante, il alla siéger dans le second parlement convoqué par Cromwell. Le Protecteur ayant de nouveau cassé cette assemblée, Whitelocke résigna ses fonctions de commissaire du grand sceau, et reçut à la place celles de commissaire de la Trésorerie. Cromwell n'ignorait pas qu'il avait dans Whitelocke un assez mauvais auxiliaire de son ambition; mais plein de confiance dans son habileté et dans ses connaissances, il le fit entrer au conseil du commerce et le chargea de conclure un traité avec la Suède. Appelé, dans le troisième parlement, à remplacer le président, ce ne fut pas apparemment sans quelque déplaisir qu'au nom de la chambre il vint engager Cromwell à prendre le titre de roi, et que, dans la cérémonie où celui-ci fut installé comme protecteur (juin 1657), il figura au nombre des commissaires qui le revêtirent de la pourpre quasi-royale. Pourtant il refusa les titres de vicomte et de pair, que Cromwell, par un acte qui fut un des derniers de sa vie, lui avait octroyé, le 21 août 1658. Devenu un des conseillers intimes de Richard Cromwell, qui lui rendit les fonctions de commissaire du grand sceau, il s'opposa en vain à la dissolution du parlement. Lorsque le rappel du long parlement vint compromettre sa sûreté personnelle, il abandonna la direction des affaires publiques. Inscrit, après la restauration, dans l'acte d'amnistie, il ne sortit plus de sa maison de Chilton, dans le Wiltshire, où il s'était ménagé une agréable et studieuse retraite.

Whitelocke, qui sous la république avait préservé de la destruction les livres, les manuscrits et les médailles rassemblés à Whitehall et à Saint-James, rendit à l'histoire un service non moins important, en consacrant les derniers jours de sa vie à retracer les événements auxquels il avait pris part; il le fit dans trois ouvrages imprimés après sa mort, et intitulés : *Memorials of the english affairs, from the beginning of the reign of Charles I to the happy restoration of Charles II*; Londres, 1682, in-fol.; ibid., 1732, in-fol., avec un grand nombre d'additions; — *Memorials of the english affairs, from the supposed expedition of Brute to this island to the end of the reign of James I*; Londres, 1709, in-fol.; cet ouvrage et le précédent, qui lui fait suite, ont été réunis dans l'édit. d'Oxford, 1853, 4 vol. in-8°; — *Journal of the swedish embassy in 1653 and 1654*; Londres, 1772, 2 vol. in-4°; réimpr. en 1855. Eug. ASSE.

Sa *Vie*, par W. Penn, à la tête des *Memorials*, 1709. — Clarendon, *Memoirs*. — May, *Hist. of long parliament*. — — Guizot, *Hist. de la révol. d'Angleterre*. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

WIBALD, en latin *Wibaldus* ou *Guibaldus*, célèbre religieux, né dans la principauté de Stavelot, en 1097, mort à Butellia (Paphlagonie), le 19 août 1158. Il fit ses études et ses vœux dans les monastères de Wasor (*Valciodorum*), de Liége et de Stavelot. Dans ce dernier, où les sciences étaient cultivées avec succès, il se distingua tellement qu'il fut élu abbé d'une voix unanime, le 16 novembre 1130, bien qu'il n'eût alors que trente-trois ans. Peu de temps après, l'empereur Lothaire II étant venu visiter le pape Innocent II, qui était à Liége, se rendit à Stavelot, et y passa quelques jours. A la prière de l'abbé, dont le mérite le frappa, il confirma les priviléges de l'abbaye par la bulle d'or (1), qui devint comme la grande charte du pays de Stavelot; puis il s'attacha ce religieux, et l'employa dans diverses affaires importantes. Il s'en fit accompagner lorsqu'il se rendit en Italie pour s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et soutenir Innocent II contre l'anti-pape Anaclet. Pendant le séjour de Wibald en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour abbé; mais n'ayant pu rétablir la paix dans leur monastère, alors en proie à des divisions intestines, il le quitta secrètement pour rejoindre l'empereur, qu'il trouva mourant à Bretten, près de Trente. Il continua d'être employé sous Conrad III, successeur de Lothaire; son crédit grandit même sous le règne de ce prince, et l'on voit son nom inscrit sur la liste des vice-chanceliers de l'Empire. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, il fut élu, le 18 janvier 1147, abbé de Corvey, ou la Nouvelle-Corbie, célèbre abbaye de Westphalie. Au mois de mai suivant, lors du départ de Conrad pour la croisade, il fut chargé de l'éducation de son fils, récemment élu roi des Romains. Il quitta Corvey en 1148, pour retourner à Stavelot. Sous Frédéric Ier, il continua d'être chargé de négociations importantes. Envoyé comme ambassadeur, en 1157, auprès de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, il revenait l'année suivante dans sa patrie, lorsqu'il mourut, empoisonné, selon l'opinion commune. Son corps fut transporté, en 1159, à Stavelot, où il fut inhumé devant le maître-autel.

Les lettres de Wibald, celles qui lui ont été adressées, ou qui furent écrites à son sujet, forment un recueil de quatre cent quarante et

(1) Ce diplôme, ainsi nommé parce qu'il est écrit en lettres d'or, se trouve aujourd'hui aux archives de Dusseldorf. Il accorde à l'abbé des droits non équivoques de souveraineté, et fait voir qu'à cette époque le pays de Stavelot formait déjà une principauté.

une lettres, précieuses pour l'histoire du douzième siècle, et que Martène et Durand ont insérées dans le t. II de leur *Amplissima collectio*. Le manuscrit original de ces lettres se conserve aux archives de Dusseldorf. E. R.

Fisen, *Flores ecclesiæ Leodiensis*. 19 juil., p. 287. — Bertholet, *Hist. de Luxembourg*. t. IV, p. 48. — De Marne, *Hist. du comté de Namur*, p. 88. — *Hist. litt. de la France*, t. XII. — Jansen, *Wibald von Stablo*.

WIBOLD, évêque de Cambrai, mort en 965. Il était archidiacre de Noyon lorsqu'il fut élu en 964 évêque d'Arras et de Cambrai, ces deux siéges étant alors unis. Sa vie fut courte, s'il est vrai qu'il mourut l'année suivante, au retour d'un voyage en Italie. Il est auteur d'une espèce de jeu de hasard, appelé par lui-même *Jeu régulier ou clérical*, et par Sweert *Alea regularis contra Aleam sæcularem*, qu'il a composé sur le modèle du jeu philosophique de Pythagore. Les jetons du casier sont cinquante-six vertus, méthodiquement distribuées sous la primatie de la charité. Wibold explique toute l'économie de ces combinaisons aléatoires dans un petit poëme, qui a été impr. dans le *Chronicon cameracense* de Baudry, p. 143-153. B. H.

Hist. litter. de la France, t. VI, p. 311. — *Gallia christiana*, t. III, col 17.

WICAR (*Jean-Baptiste-Joseph*), peintre français, né à Lille, le 22 janvier 1762, mort à Rome, le 27 février 1834. Fils d'un menuisier, il fut jusqu'à dix ans l'apprenti de son père; le hasard seul décida de son sort. Ayant eu l'occasion de voir les œuvres d'art que contenait le château d'un riche propriétaire des environs, M. d'Hespel, il se prit de passion pour les arts, et finit par obtenir d'être envoyé aux écoles publiques de dessin; il se fit promptement remarquer par son assiduité, et obtint, à l'âge de dix-huit ans, une petite pension qui lui permit de venir étudier à Paris. L'appui de son compatriote le sculpteur Roland lui facilita l'entrée dans l'atelier de David, et le maître conçut bientôt pour son élève une réelle amitié. Il l'emmena avec lui en Italie, et l'initia aux secrets du grand art. Wicar se laissa facilement convaincre, et, ayant eu l'occasion, après avoir visité Rome avec grand soin, de se rendre à Florence, il entreprit de dessiner toutes les œuvres d'élite accumulées dans la galerie des Uffizi; il passa plusieurs années à exécuter ces dessins, qui furent reproduits sous les yeux de Bervic par tous les graveurs du temps. Cette tâche terminée, il revint en France, et fut nommé, grâce à la recommandation de David, membre du conservatoire du Muséum national (1794). Cette place lui valut l'honneur d'être désigné pour aller en Italie, à la suite des conquêtes, faire le choix des œuvres d'art qui devaient être envoyées à Paris. Il s'acquitta de cette tâche délicate avec succès; mais, au lieu de revenir en France chercher une récompense qui ne lui aurait certes pas fait défaut, il préféra, par attachement aux idées républicaines, rester en Italie, et se fixa définitivement à Rome, où il mourut. Wicar n'avait comme peintre qu'un talent de second ordre, et dans les toiles qu'il a laissées, telles que *Joseph expliquant les songes* (1784), *la Charité romaine*, *Pie VI*, *le Concordat* (1806), *la Résurrection du fils de la veuve de Naïm* (1816), *Virgile lisant l'Énéide à Auguste* (1818), on reconnaît un disciple consciencieux de David, mais rien de plus. Le véritable intérêt qui s'attache à Wicar est d'un autre genre. Ayant passé la plus grande partie de sa vie en Italie, il eut l'occasion de rassembler, pour sa propre satisfaction, une admirable collection de dessins des grands maîtres, qu'il donna en mourant à la société des sciences, lettres et arts de sa ville natale, legs inappréciable, qui plaça le musée de Lille au premier rang parmi les musées de province. G. D.

J.-C. Dufay, *Notice sur la vie et les ouvrages de Wicar*; Lille, 1844, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital.* t. I.

WICHERLEY. *Voy.* WYCHERLEY.

WICHMANS (*Augustin*), hagiographe belge, né vers 1592, à Anvers, mort en 1661, à Tongerloo. Il entra dans l'ordre de Prémontré, à la célèbre abbaye de Tongerloo, et y fut chargé de l'enseignement des novices. Il fut ensuite pourvu de plusieurs bénéfices qui dépendaient de l'abbaye, puis devenu, en 1642, coadjuteur de l'abbé Werbroecken, il lui succéda en juillet 1644. L'église de son monastère ayant été réduite en cendres, il en rebâtit une plus belle que la première. Il cultivait les lettres et les faisait cultiver à ses religieux. On a de lui : *Rosa candida, seu Martyrium Petri Calmpfhautani, canonici Norbertini, pastoris in Haren* (tué en 1572, par les Gueux); Anvers, 1625, in-8°; — *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos ex S. Scriptura, SS. Patribus et authenticis historiis desumptorum*; Anvers, 1626, in-4°; — *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*; Anvers, 1626, in-4°; — *De origine et progressu cœnobii Postulani* (Postel), *ord. S. Norberti*; Anvers, 1628, in-4°; — *Brabantia Mariana tripartita*; Anvers, 1632, in-4°; Naples, 1634, 2 vol. in-4°, fig.

Foppens, *Bibliotheca belgica*.

WICLEF ou **WYCLIFFE** (*John* DE), un des précurseurs de la réforme, né en 1324, à Hipswell (Yorkshire), mort le 31 décembre 1387, à Lutterworth (comté de Leicester). Il était du peuple, et originaire du bourg de Wycliffe, dont il prit le nom. Au collége de Merton (Oxford), il étudia avec ardeur la scolastique. Ses connaissances ne tardèrent pas à le faire distinguer. En 1361, il fut nommé principal du collége de Baliol, dans la même université, sur la présentation de la couronne. Quatre ans après, il obtint, par la protection d'Islep, primat d'Angleterre, la place de directeur de l'école qu'il venait de fonder à Oxford, sous le nom de collége de Canterbury (1365); à cette époque il était docteur

en philosophie, mais en 1367 il fut destitué par Simon Langham, successeur d'Islep. Wiclef en appela au pape Urbain V, qui confirma la sentence du nouvel archevêque (1370). Ce fut à peu près alors qu'il commença à attaquer les moines mendiants, qui avaient pris un si grand empire sur l'esprit superstitieux des populations. Pendant qu'il poursuivait cette lutte, Édouard III, ne voulant point payer le tribut que depuis Jean sans Terre le saint-siége réclamait comme hommage féodal des souverains de l'Angleterre, porta cette affaire devant le parlement. Wiclef fut consulté; il émit l'avis que, quand il s'agit de la défense du royaume, il est permis de retenir la redevance demandée par le pape, et cet avis prévalut dans les chambres. En 1374, le roi le nomma le second des sept ambassadeurs envoyés à Bruges pour conférer avec trois commissaires de Rome touchant l'affaire des réservations. Il lui donna en même temps la prébende de Lutterworth (diocèse de Leicester). Plus tard il le choisit pour chapelain. Après la mort de ce prince (1377), Wiclef fut attaqué vivement par le clergé. Grégoire XI ayant lancé contre lui une bulle en date du 31 mai 1377, l'archevêque de Canterbury, Simon Subder, le cita à comparaître devant une cour ecclésiastique (28 déc.), assemblée à Londres dans l'église Saint-Paul. Wiclef avait encore de puissants protecteurs; ils ne l'abandonnèrent pas dans cette circonstance. Le duc de Lancastre, régent du royaume pendant la minorité de Richard II, et le maréchal d'Angleterre, Henri Percy, vinrent lui faire cortége devant les juges. Le duc prit hautement sa défense; une discussion des plus violentes s'engagea entre les partisans de Wiclef et ceux de l'archevêque; l'assemblée se sépara en désordre, sans avoir pu rendre de jugement. La lutte qu'il eut dès lors à soutenir avec le clergé le força en quelque sorte à manifester plus de vigueur dans ses principes. Jusque-là il n'avait guère attaqué le catholicisme qu'au point de vue politique, c'est-à-dire comme un système religieux funeste à la liberté et à la prospérité de l'Angleterre; à partir de 1381, il l'attaqua au point de vue dogmatique, c'est-à-dire comme une doctrine contraire aux déclarations de Jésus et des apôtres. Ce fut surtout contre le dogme de la transsubstantiation qu'il dirigea ses coups : l'Eucharistie, prétendait-il, n'est que du pain et du vin. A l'ouïe de cette proposition, qui fit l'effet d'un blasphème, ses amis mêmes se troublèrent et l'engagèrent soit à se rétracter, soit du moins à se modérer. Il ne tint nul compte de ces conseils d'une prudence égoïste, et poussa plus loin ses attaques. Un synode tenu à Londres en mai 1382 examina son enseignement, et y trouva vingt-quatre articles à condamner, quatorze comme erronés et scandaleux et dix comme hérétiques. Ces articles se rapportaient non-seulement à l'Eucharistie, mais encore au pouvoir temporel du clergé, aux dîmes, à la fondation des monastères, etc. Richard II accorda la permission d'arrêter quiconque soutiendrait l'opinion de Wiclef sur l'Eucharistie. Celui-ci adressa alors une courte exposition de sa doctrine à la chambre des communes, qui demanda, mais sans succès, la révocation de l'édit du roi.

Sur ces entrefaites, les démêlés d'Urbain VI et de Clément VII pour la possession de la tiare détournèrent l'attention de Wiclef, et lui laissèrent par cela même une plus grande liberté d'action. Lutterworth, où il s'était retiré, devint un centre d'où partaient continuellement des prédicateurs pour répandre au loin les opinions nouvelles. Wiclef avait groupé autour de lui, sous le nom de *pauvres prêtres*, un grand nombre d'ecclésiastiques qui, vêtus d'une étoffe grossière, vivant simplement et n'acceptant jamais de bénéfice, s'étaient acquis l'estime et les sympathies du peuple. Ardents propagateurs de sa doctrine, ils prêchaient en tous lieux, sans s'inquiéter des interdictions et des condamnations lancées contre eux par les évêques. La nouveauté et l'étrangeté de leurs prédications, la hardiesse avec laquelle ils attaquaient les priviléges et les prétentions du clergé ne manquaient jamais de produire une impression profonde sur les auditeurs. Pendant ce temps, Wiclef achevait une traduction en langue vulgaire de la Bible, et en faisait faire de nombreuses copies. Ses opinions religieuses ne disparurent pas avec lui : elles furent recueillies par un grand nombre de disciples, qui sous les noms de *wicléfites* et de *lollards*, continuèrent à faire la guerre au catholicisme. Elles trouvèrent plus tard des partisans dans la Bohême, où Jean Hus leur donna de nouveaux développements, et en Allemagne, où elles préparèrent le grand mouvement de la réforme. Quarante ans après la mort de Wiclef, en 1428, par suite d'un décret du concile de Constance, sa tombe fut ouverte, ses restes furent exhumés et brûlés, et les cendres jetées dans un ruisseau voisin de Lutterworth. Ses livres avaient été déjà livrés aux flammes en Angleterre, en 1410.

La plupart des écrits de Wiclef ont été détruits; quelques autres existent encore en manuscrits dans diverses bibliothèques d'Angleterre; on en trouvera la liste dans le *Catalogue of the original works of John Wyclif*, par W. Shirley (Oxford, 1865, in-8°). Parmi ceux qui ont été imprimés, on peut citer : *Dialogorum lib. IV*; s. l., 1525, in-4°; la suppression très-rigoureuse de ces dialogues les a rendus très-rares; ils ont été réimpr. par Wirth, Francfort, 1753, in-4°, avec la vie de l'auteur et des extraits de ses écrits; — *Wickliffe's Wicket*; Nuremberg (?), 1546, in-12; s. l. n. d., in-16; s. l., 1552, in-12; Oxford, 1828, pet. in-4° : traité dirigé contre le sacrement de l'Eucharistie; — *Against the orders of the begging friars*; Oxford, 1608, in-8°; — *The New Testament translated out of the late vulgate*;

Londres, 1731, in-fol.; — *The lest Age of the Church;* Dublin, 1840, in-8°; — *Tracts und treatises of John de Wicliffe, with selection and translation from his manuscripts and late works, by R. Vaughan;* Londres, 1845, in-8°. Michel NICOLAS.

Lebensbeschreibung Joh. Wiclef's; Nuremberg, 1846, in-8°. — James. *Apology for J. Wicliffe*; Oxford, 1608, in-4°. — *Life of J. Wiclef*; Oxford, 1612, in-8°. — J. Lewis, *History of the life and sufferings of Wicliffe;* Londres, 1720, in-8°. — Wirth. *Nachrichten von Wiclef's Leben, Lehrsætzen und Schriften*; Bayreuth, 1754, in-4°. — Gilpin, *Lives of Wiclef and of his disciples*; Londres, 1765, in-8°. — Zitte, *Gesch. des engl. Reform. J. Wicleff*; Prague, 1786, in-8°. — Tischer, *Wiclef's Leben*; Leipzig, 1809, in-8°. — Vaughan, *Life and opinions of J. Wicliffe*; Londres, 1828, in-8°, et 1831, 2 vol. in-8°. — Le Bas, *Life of Wiclef;* Londres, 1832, in-8°. — Engelhardt, *Wicliffe als Prediger*; Erlangen, 1835, in-4°. — Ruever-Groneman, *Diatribe in Wicliffi vitam et scripta*; Utrecht, 1837, in-8°. — Vincens, *Wiclef*; Montauban, 1848, in-8°. — Hubert, *England in the days of Wicliffe*; Thetford, 1849, in-12. — Jæger, *Wiclef et sa réforme*, en allem.; Halle, 1854, in-8°. — Varillas, *Hist. du wicléfianisme.* — Maimbourg, *Idem.* — Wordsworth, *Biogr. ecclesiastica.*

WICQUEFORT (*Abraham* DE), diplomate hollandais, né en 1598, à Amsterdam, mort le 23 février 1682, à Zell. Étant établi en France comme négociant, il offrit ses services à l'électeur de Brandebourg, et fut nommé par ce prince, en 1626, son résident à Paris. Pendant trente-deux années il conserva ces fonctions. Mazarin, ayant eu à se plaindre de lui, demanda et obtint son remplacement (1658); mais, au mépris du droit des gens, il le fit mettre à la Bastille, et l'y retint près d'un an avant de le faire conduire à la frontière. Wicquefort pouvait avoir été indiscret, mais ce n'était pas un grand coupable; on voulut bien le reconnaître. Il fut rappelé d'Angleterre à Paris, et reçut, en manière de compensation, le brevet d'une pension de mille écus qui lui fut exactement payée jusqu'au moment où la guerre éclata entre Louis XIV et les Provinces-Unies. De retour dans sa patrie en 1659, il obtint de son ancien ami le pensionnaire de Witt le titre d'historiographe des États de Hollande. Le duc de Brunswick-Lünebourg-Zell le nomma bientôt après son résident à La Haye. C'est dans cette ville qu'il fut arrêté, le 25 mars 1675, comme traître et conspirateur, et non sans fondement, à ce qu'il paraît, car, à la suite d'un procès retentissant, il fut condamné, le 20 novembre suivant, à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Le 11 février 1679, une de ses filles eut la chance de le faire évader à la faveur d'un déguisement. Il se réfugia en Allemagne, et mourut dans les États du duc de Brunswick, qui le reçut assez mal, après voir refusé de s'employer pour lui. Voici la liste de ses ouvrages : *Discours historique de l'élection de l'empereur et des électeurs de l'Empire;* Paris, 1658, in-4°; Rouen, 1711, in-12; — *Thuanus restitutus, sive Sylloge locorum variorum in historia J.-A. Thuani desideratorum; Item J. Guicciardini Paralipomena;* Amst., 1663, in-12 : Titius a relevé les nombreuses erreurs de ce livre; — *Avis fidèle aux véritables Hollandais:* s. l. (Amst.), 1673, in-4° et in-12; l'édit. in-4° est très-recherchée, à cause des estampes de Romain de Hooge : cet écrit contient le récit, exagéré probablement, des excès de tous genres commis en Brabant et en Flandre par les troupes de Louis XIV; — *Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministres publics, par L. M. P.* (le ministre prisonnier); Cologne, 1676-79, 2 part. in-12 : ouvrage plein d'intérêt, et dont la première partie a été réimprimée en 1677, in-12; — *L'Ambassadeur et ses fonctions;* La Haye, 1681, 1724, 1730, 2 vol. in-4°; trad. en allemand et en anglais; — *L'Histoire des provinces unies des Pays-Bas depuis le parfait établissement de cet État par la paix de Munster;* la Haye, 1719-43, 2 vol. in-fol.; — *Mémoire sur le rang et la préséance entre les souverains de l'Europe;* Amst., 1746, in-4°. On doit aussi quelques traductions à Wicquefort, telles que *Relation du voyage de Tartarie* (Paris, 1656, in-4°), de l'allemand d'Olearius; *Relation du voyage de Perse et des Indes* (ibid., 1663, in-4°), de l'anglais de Th. Herbert; et *l'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse* (ibid., 1667, in-4°), de l'espagnol.

WICQUEFORT (*Joachim* DE), frère du précédent, né vers 1600, à Amsterdam, mort en 1670. Il joua un certain rôle pendant la guerre de Trente ans en qualité d'agent de Bernard, duc de Saxe-Weimar, dans les Pays-Bas, en France et en Allemagne. Sa correspondance est conservée à Gotha et à Weimar; elle a été utilisée par l'historien Roese, et mériterait sans doute d'être réunie et publiée. Wicquefort apprit à Amsterdam la mort de son maître. « Cet événement, écrit-il, m'a jeté dans une consternation si grande que la vie m'est à charge; » ce qui ne l'empêcha point, trois mois plus tard, de solliciter et d'obtenir le titre de résident de Hesse-Cassel auprès des États de Hollande (nov. 1639). Il conserva pendant près de vingt ans ces fonctions, et donna à la culture des lettres tous ses loisirs. On a de lui : *Lettres de J. Wicquefort, avec les réponses de G. Barlée, en français et en latin;* Amst., 1696, in-12; réimpr. avec quelques lettres nouvelles en 1712, Utrecht, in-12. A. RAHLENBECK.

Paquot, *Mémoires*, t. Ier. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII.

WIDMANSTADT (*Jean-Albert*), orientaliste et homme d'État allemand, né vers 1500, à Vellingen, près d'Ulm, mort en 1559. D'une famille obscure et pauvre, il fit ses humanités au milieu de beaucoup de privations, et suivit à Tubingue le cours des langues orientales. Il se mit alors à voyager, et, se trouvant en Espagne, entra au service de Fr. de Mendoza, évêque de Burgos. A Turin il reçut des leçons du fameux Datylus, le maître de Pic de la Mirandole. En

1529, on le trouve à Bologne parmi les gens de la suite de Charles-Quint; il y connut le savant orientaliste Teseo, qui lui communiqua des copies de ses curieux manuscrits. Il allait partir pour le Maroc, afin d'y entendre Léon l'Africain, lorsqu'il fut retenu à Rome par le cardinal Gilles de Viterbe, disciple de Léon, et qui l'initia aux difficultés des idiomes de l'Orient. Après la mort de son patron (1532), dont la bibliothèque lui fut abandonnée en partie par le cardinal Seripando, il se rendit en 1533 à Sienne, copia dans la bibliothèque de Lactance Tolommei plusieurs manuscrits syriaques, et retourna en Allemagne. Ayant gagné les bonnes grâces de Maurice Hutten, évêque d'Eichstædt, il fut chargé par ce prélat d'une mission auprès de la cour de Rome. Après s'être fait à son passage par Sienne recevoir docteur en droit, Widmanstadt alla rejoindre Hutten à Gand, où se trouvait la cour impériale, qu'il suivit ensuite à Ratisbonne. Plus tard il s'attacha à l'évêque d'Augsbourg. En 1551 il se retira dans une ferme qu'il possédait sur les bords du Danube, pour préparer une édition du Nouveau Testament en syriaque; mais il vit bientôt après sa maison pillée par un parti de soldats, et fut très-heureux d'obtenir en 1552 une place de conseiller auprès du roi des Romains Ferdinand, qui le nomma ensuite son chancelier pour l'Autriche orientale. Il reçut en 1553 la visite d'un prêtre de Madrid, envoyé par le patriarche d'Antioche pour faire imprimer une traduction en syriaque du Nouveau Testament; il obtint de Ferdinand les fonds nécessaires pour cette entreprise, dont il surveilla avec Postel la publication (Vienne, 1555, in-4°). Il mourut en 1559; car à cette date sa bibliothèque, riche en manuscrits, avait passé entre les mains de G. Seldius, qui la céda plus tard au duc de Bavière. On a de Widmanstadt : *Mahometis theologia explicata*; Nuremberg, 1543, in-4°; — *Syriacæ linguæ prima elementa*; Vienne, 1556, in-4°.

Schelhorn, *Amœnitates litter.*, t. XIII et XIV. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Ferber, *De J.-M. Widmanstadio, jurisconsulto*; Helmstædt, 1771, in-4°. — Waldau, *J.-A. Widmanstadt*; Gotha, 1786, in-8°.

WIEGLEB (*Jean-Chrétien*), chimiste allemand, né le 21 décembre 1732, à Langensalza (Prusse), où il est mort, le 10 janvier 1800. Il s'appliqua à l'étude de la chimie sous Sartorius à Dresde, et, de retour dans sa ville natale, il y ouvrit une officine de pharmacie. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature. On a de lui : *Chimische Versuche über die alkalischen Salze* (Essais chimiques sur les sels alcalins); Berlin, 1774, 1781, in-8°; — *Historisch-kritische Untersuchungen in der Alchemie* (Recherches sur l'alchimie); Weimar, 1777, 1793, in-8°; — *Chimische Versuche* (Essais chimiques, avec quelques espèces artificielles de métaux avec lesquelles étaient fabriqués les instruments des anciens); Erfurt, 1778, in-8°; — *Handbuch der allgemeinen und angewandten Chemie* (Manuel de la chimie générale et appliquée); Berlin, 1781, in-8°, et 1786, 1796, 2 vol. in-8° : abrégé très-estimé; — *Geschichte des Wachsthums und der Erfindung in der Chemie* (Histoire de la chimie); Berlin, 1790-92, 2 vol. in-8°, avec un *Supplément*; ibid., 1792 in-8° : ouvrage rempli d'érudition. Wiegleb a traduit et continué *la Magie naturelle* de Martius, 1779 et suiv., 20 vol. in-8°. On lui doit aussi plusieurs traductions, et beaucoup de mémoires de chimie, consignés dans les recueils périodiques.

Hirsching, *Handbuch*.

WIELAND (*Christophe-Martin*), poëte et littérateur allemand, né le 5 septembre 1733, à Oberholz près Biberach (Souabe), mort le 20 janvier 1813, à Weimar. Il était fils d'un pasteur protestant, humaniste distingué, qui eut une grande part à son éducation. A l'âge de sept ans, le jeune Wieland lisait déjà les auteurs latins; à treize, il composait un poëme épique. Il était dans sa quatorzième année lorsqu'il entra au gymnase de Klosterberg, près de Magdebourg, et plus tard il alla faire ses études, surtout en jurisprudence, à l'université de Tubingue (fév. 1751). Mais, peu soucieux de suivre les cours, il composait des poëmes didactiques et moraux, entre autres celui *De la Nature des choses* (Ueber die Natur der Dinge). Imitateur de Hagedorn, de Haller, de Klopstock, admirateur de Xénophon et de Platon, il comptait réformer le monde par ses vers. Son séjour dans la maison de Bodmer, à Zurich (1752), devait le confirmer dans cette tendance : il y fit de la poésie patriarcale, et composa *l'Anti-Ovide*, *les Épîtres morales*, *les Contes moraux* et *le Sacrifice d'Abraham*; le voisinage de Gessner réagissait sur le jeune poëte. En 1754, il fit paraître *les Sympathies*, espèces de sermons ascétiques, et en 1755 *les Sentiments d'un chrétien*. Vers cette époque, il demeurait à Berne dans un cercle un peu moins puritain qu'à Zurich. Aussi la réaction contre le platonisme, qui n'était point dans sa nature, ne tarda-t-elle point à se manifester. Cette réaction fut lente, mais progressive; sa piété exagérée devait se calmer au contact de la réalité. Dès 1756 nous trouvons dans sa correspondance intime des allusions peu flatteuses pour Bodmer et Klopstock; il se moque de Young, de la vie de sainte Thérèse, et se déclare partisan des contes de Voltaire. A cette époque de transition, il s'occupe de drames, d'épopées; il veut mettre *la Cyropédie* en vers; mais il se borne à publier cinq chants de ce poëme (1757). La transformation complète de Wieland s'opéra dans la société du comte de Stadion. Ce grand seigneur résidait au château de Warthausen, près de Biberach, où Wieland avait sollicité et obtenu, dès 1760, le modeste emploi de secrétaire greffier de la ville. Homme du monde, ennemi de toute sentimentalité, partisan des poëtes et des philo-

sophes du dix-huitième siècle, Stadion exerça sur son jeune protégé une influence salutaire au point de vue esthétique, pernicieuse au point de vue moral ; car Wieland passa, corps et biens, dans le camp de ses antagonistes. Le mouvement réactionnaire qui s'était emparé de lui se manifesta timidement d'abord dans son *Théagis* (1760), puis d'une manière patente dans *Nadine* (1762), *Diane et Endymion* (1765), *le Jugement de Pâris* (1764), etc., contes en vers, où règne un sensualisme brutal, qui sera plus tard corrigé, voilé par la main des Grâces. En 1764 il publie le roman *Don Sylvio de Rosalva* (1), persiflage du monde romantique, tableau fidèle des illusions et de l'enthousiasme du jeune âge. Pour retracer l'énergie prestigieuse de ces sentiments naïfs, Wieland n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs et à peindre sa propre jeunesse. Un autre roman, *Agathon* (2), renferme aussi l'histoire de la métamorphose opérée en lui par l'étude de Voltaire, de Shaftesbury, et par le contact journalier avec un grand seigneur disciple de ces philosophes. Agathon est un jeune homme pur, enthousiaste, opposé à un sophiste (Hippias), qui représente, sous son costume pseudo-grec, la philosophie anglaise et française, en d'autres termes, le mauvais principe. Or, ce mauvais principe remporte la victoire : Agathon perd son innocence, tout en restant fidèle aux *idées* de sa jeunesse. Dans *Idris et Zénide* (1768), l'auteur fait contraster l'amour platonique avec amour sensuel, et place entre les deux un sentiment qui participe à la fois du monde matériel et du monde éthéré. Le poëme de *Musarion* (3) est une nouvelle expression de cet amour juste-milieu que Wieland aspirait à peindre et à prôner. L'héroïne, coquette peu impressionnable, ramène son amant d'un platonisme exalté à une manière de voir plus rationnelle, en le faisant assister à la chute de quelques disciples de Pythagore et de Zénon. De 1769 à 1771 paraissent *les Grâces*, *Diogène*, *le Nouvel Amadis*. Wieland y fait la guerre à l'ascétisme, à la morale chrétienne ; on dirait qu'à cette époque il voulait se venger aveuglément du fanatisme spiritualiste dont il avait été épris dix ans auparavant. Une défection aussi flagrante ne devait point rester impunie. On vit s'élever contre lui une véritable tempête : les prédicateurs tonnèrent du haut de la chaire ; les journaux l'accablèrent d'injures ; l'école de Klopstock brûlait ses ouvrages ; Voss lui lançait des épigrammes acérées, et le bon Claudius (le messager de Wandsbeck) plaignait le poëte qui se sentait le courage d'outrager en de beaux vers la pudeur des femmes allemandes. A ces attaques des puritains, des dévots et des idéalistes nationaux, Wieland, un peu déconcerté, opposait sa vie irréprochable, son ménage exemplaire ; car, marié depuis 1765 et père d'une nombreuse famille, il démentait ses écrits par ses actions. Aussi une femme de tête et de cœur, la duchesse Amélie de Saxe-Weimar, ne se laissa-t-elle point arrêter par cette réprobation des pharisiens : vers la fin de 1772, elle confia l'éducation de ses fils à l'auteur d'*Agathon* ; l'un des disciples de Wieland fut le grand-duc Charles-Auguste, l'ami de Gœthe.

Wieland, d'ailleurs, était loin d'avoir dit son dernier mot ; dans l'atmosphère de Weimar, son talent allait encore une fois se transformer, en s'épurant. Il venait de déposer dans un ouvrage purement didactique, *le Miroir d'or* (1772), le résumé de ses études sur Voltaire et sur Rousseau. Sous le titre de *Deutscher Mercur* (1773), il publia, jusqu'à l'époque de sa mort, un journal littéraire mensuel, dans lequel il inséra (sans parler de nombreux articles de critique), une série de gracieux contes de fées ou de chevalerie, tels que *Giron le courtois*, *la Cuve d'or*, *Pervonte*, *le Conte d'hiver*, *le Conte de...*, *Gandalin*, *ou Amour pour amour*. Les matériaux de ces charmants poëmes étaient empruntés, il est vrai, soit aux fabliaux, soit aux contes du moyen âge ; mais Wieland sut jeter sur ces sujets un inimitable coloris ; il en fit des créations originales. La plus remarquable de ces compositions est sans doute *Oberon* (1780), poëme romantique en *ottave rime* (1), qui a popularisé le nom de Wieland, et qui demeure le plus beau fleuron de sa couronne poétique. « Aussi longtemps que l'or sera réputé de l'or, et le crystal du crystal, a dit Gœthe, *Oberon* sera lu et admiré comme un chef-d'œuvre. » Le grand charme d'*Oberon*, dont le sujet est emprunté au *Huon de Bordeaux*, réside dans l'heureuse fusion du monde des fées avec le monde réel ; c'est la grâce et l'ironie d'Arioste, jointes aux couleurs vives et aux sentiments de la poésie contemporaine. Tout, dans ce poëme romantique, se réunit pour captiver le lecteur, l'intérêt du récit, l'originalité des personnages, la pureté de la diction, le charme d'une versification harmonieuse et facile. On s'attache aux amours éthérés de Titanie et d'Oberon comme aux aventures de Huon et d'Amanda ; on se promène, entraîné par le poëte, dans les trois parties du monde alors connu et dans les régions invisibles aux regards des simples mortels, sans secousse et sans incrédulité. L'auteur d'*O*-

(1) *Die Abenteuer des don Sylvio von Rosalva* ; Ulm, 1764, 2 vol. in-8° ; trad. en français par Mme d'Ussieux (Bouillon, 1770, 2 vol.).

(2) *Geschichte des Agathon* ; Zurich, 1766-67, 2 vol. gr. in-8° ; ibid., 1773, 4 vol. in-8° ; trad. en français (Paris, 1768, 4 part. in-12 ; et 1802, 3 vol. in-12) et imité par Ledoucette, sous le titre de *Philoclès* (Paris, 1806, 2 vol.).

(3) *Musarion, oder die Philosophie der Grazien* ; Leipzig, 1768, 1769, gr. in-8° ; Vienne, 1808, in-fol., fig. ; trad. en français par Rœhde (1769), Juncker (1770), Laveaux (1780), Bilo de Salamore, etc.

(1) Inséré d'abord en XIV chants dans *le Mercure*, réduit à XII, il a été trad. en français par Boaton (Berlin, 1784, in-8°), Bouch (Leipzig, 1798, in-8°), Pernay (Paris, 1799, in-12), et d'Holbach fils (ibid., 1800, in-8°).

beron fut salué par les frères Schlegel comme le créateur du genre romantique; plus tard les mêmes critiques, infidèles à leur enthousiasme, accablèrent d'un mépris peu juste et peu raisonné ce poëte gracieux, qui, sans aspirer au premier rang, avait su le conquérir par une heureuse inspiration. *Oberon* fit éclore pendant longtemps une foule de poëmes romantiques; mais, à l'exception de *Cécile* de Schnlze, toutes ces productions restèrent à une incommensurable distance de leur modèle.

Il faut rapporter aux premiers temps du séjour de Wieland à Weimar le roman comique intitulé *les Abdérites* (1773), dont la première partie est écrite avec une verve admirable. C'est l'opposition du monde bourgeois et du monde romantique; le tableau d'un homme formé par les grands modèles aux prises avec des concitoyens à l'esprit étroit, partisans et admirateurs de la médiocrité; c'est le contraste entre la raison et le préjugé, l'intelligence et la folie, les petites passions du clocher et le cosmopolitisme généreux; c'est le sage honni par les sots. Et les effets de ce contraste n'affectent point le lecteur d'une manière pénible; car le philosophe, quoique vaincu par la masse, maintient cependant, à l'aide d'une raillerie incisive, sa supériorité sur le vulgaire.

Au moment où la révolution française éclata, Wieland avait depuis plusieurs années déjà renoncé au monde enchanté de la chevalerie, qui lui avait valu de si brillants succès. Il se fatiguait de la lutte ardue avec la rime allemande, et se bornait presque exclusivement à des travaux littéraires sur quelques auteurs classiques. Il traduisait Lucien (1788-89), comme il avait traduit Shakspeare (1); il imitait librement, en vers blancs, les satires et les épîtres d'Horace (1782-86); il dotait le monde savant d'une traduction des lettres de Cicéron (1808-12), avec un commentaire qui atteste l'homme de génie à chaque page. De tous ces travaux, celui sur Lucien était le plus conforme à la tournure d'esprit de Wieland; lui-même, il composa des *Dialogues des dieux* (1789), dans lesquels il examine avec un véritable talent de publiciste les grandes questions politiques et religieuses du jour. Sa préoccupation des idées religieuses, si remarquable dans le sixième et le huitième de ces dialogues, se manifeste aussi dans son *Peregrinus Proteus* (1791), roman destiné à l'examen d'un problème psychologique. L'histoire nous parle de Peregrinus comme d'un charlatan avide de renommée, et qui mourut à Olympie, de mort volontaire. Wieland en a fait un noble enthousiaste, qui aspire à l'union intime avec les dieux et les démons, avec Vénus Uranie, l'idéal de toute beauté. Si, dans Agathon, Wieland s'est peint lui-même, il a mis en scène, dans Peregrinus, un caractère incorrigible, une nature anormale, où prédomine l'élément mystérieux, démoniaque, qui ne cède point un pouce de terrain au monde des sens. Un roman analogue au *Peregrinus* est *Agathodémon* (1798). Ici le héros se montre l'ennemi de l'enthousiasme aveugle et de toute surexcitation mystique; mais il reste philanthrope, et cherche, dans un ordre fondé par lui, à propager l'idée d'un cosmopolitisme qui ferait de toutes les nations du globe une seule et même famille. Il doit nécessairement échouer, et il finit par reconnaître que cette mission de transformer le monde avait été celle du Christ, qui agissait sous l'empire d'une conviction sincère.

On a souvent comparé Wieland au grand génie qui domina la France littéraire du dix-huitième siècle. Cette comparaison manque d'exactitude. Voltaire avait au moins foi en quelque chose : il avait la foi du pionnier qui renverse des troncs séculaires pour nettoyer le terrain; et l'on sait si sa hache était tranchante. Wieland est un philosophe sans principe absolu; chez lui, tout se résume en une tolérance qui espère capter même ses ennemis et obtenir d'eux une place au soleil pour la doctrine épicurienne. Chez Voltaire, rien qui annonce une lutte intérieure : toute l'existence de Wieland est, au contraire, une lutte constante; sa nature germanique se roidit en toute occasion contre la nature franco-britannique qu'il avait empruntée à l'étude des auteurs du dix-huitième siècle; son âme allemande fait toujours la guerre à sa raison, formée sur les modèles français. Ce fut pourtant à ce titre de *Voltaire allemand* que Wieland dut d'être présenté à l'empereur Napoléon, en 1808, et de recevoir la décoration de la Légion d'honneur. La vieillesse de Wieland n'avait pas été exempte d'amertume. Sans parler des attaques indécentes de l'école de Schlegel, et du voisinage écrasant de Schiller et de Gœthe, il avait vu mourir son ami Herder, et la guerre ravager la ville de Weimar (1806); antérieurement déjà, un revers de fortune l'avait forcé de vendre une petite propriété, fruit de ses économies. Cependant l'égalité de son humeur paraît ne point s'être démentie; il mourut le 20 janvier 1813, presque octogénaire, et chargé de gloire, quoi qu'en eussent dit ses détracteurs. De sa femme, morte en 1801, il avait eu quatorze enfants, dont trois garçons et onze filles.

La poésie exclusive de Klopstock, qui n'admettait d'inspiration qu'autant qu'elle descendait de l'empyrée, devait provoquer une réaction : Wieland assuma sur lui cette mission; il est rationaliste, didactique, sensualiste, tandis que le chantre de *la Messiade* est idéaliste, lyrique, transcendental. Si Klopstock a la prétention d'être constamment sublime, s'il l'est quelquefois, Wieland est presque toujours gracieux et plein d'une admirable ironie. Si le premier cherche à peindre la nature héroïque et divine, l'autre raconte de préférence les faiblesses hu-

(1) C'est la première traduction allemande de ce poëte; elle a paru à Zurich, 1762-66, 8 vol.

maines, qu'il cherche à excuser, en ramenant les enthousiastes prétentieux aux principes un peu humiliants de la physiologie. L'Allemagne a le droit de reprocher à Wieland son manque de patriotisme : il n'est point un poëte national; il a trop souvent froissé l'essence du caractère allemand, la pureté des mœurs, les élans idéalistes, pour qu'il puisse aspirer à la couronne de chêne placée par l'Allemagne reconnaissante sur des fronts moins larges que le sien. Mais l'Allemagne le nommera toujours après ses deux coryphées; la femme timide n'avouera point avoir rêvé sous les bosquets de Titanie, mais le jeune homme et le vieillard chercheront toujours dans les vers de Wieland, l'un des espérances, l'autre des souvenirs; et l'homme mûr ira souvent demander à ce Lucien moderne des traits de verve satirique contre les sots, les hypocrites et les charlatans.

Wieland a publié lui-même la collection complète de ses œuvres : *Sæmmtliche Werke;* Leipzig, 1794-1802, 36 vol. in-4°, et suppl., ibid., 1796, 6 vol. in-4°, fig. ; cette collection a paru en même temps dans les formats in-8° et in-16. Une nouvelle édition, avec des lettres de Wieland, des notes critiques et une vie très-étendue par J. Gruber, a été publiée à Leipzig, 1818-27, 53 vol. in-8° et in-16, et reproduite dans la même ville, 1839-40, 36 vol. in-16. [L. SPACH, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec addit.]

Gruber, *C.-M. Wieland;* Leipzig, 1827-28, 4 vol. in-8°. — Ladoucette, *Notice sur la vie et les ouvrages de Wieland;* Paris, 1820, in-8°. — Dœring, *Wieland, biogr. Denkmal;* Sangershausen, 1840, in-8°. — Cantu, *Wieland, ed i suoi contemporanei;* Milan, 1844, in-8°. — Tolhausen, *Klopstock, Lessing and Wieland, treatise on German literature;* Londres, 1848, in-12. — Jœrdens, *Lexicon der deutscher Dichter.* — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV. — J. Schmidt, *Gesch. des geistlischen Lebens in Deutschland*, et *Gesch. der deutschen Literatur.* — Quérard, *France littér.*

WIELAND. *Voy.* GUILANDINUS.

WIER ou **WEYER** (*Jean*), surnommé *Piscinarius*, médecin belge, né en 1515, à Grave (Brabant), mort le 24 février 1588, à Tecklembourg (Westphalie). Il appartenait à une famille noble de la Zélande. Après avoir terminé ses études classiques, il reçut les leçons du célèbre Corneille Agrippa, étudia ensuite la médecine à Paris, et gagna l'estime de Noël Ramard, médecin de François Ier, qui le chargea de l'éducation de ses deux fils et de son neveu. En 1534 il alla passer quelques mois à Orléans avec ses élèves, puis revint avec eux à Paris, où l'on croit qu'il prit le grade de docteur. Il entreprit alors plusieurs voyages, visita les côtes de l'Afrique et l'île de Candie, et, de retour dans sa patrie, fut nommé, en 1556, premier médecin de Guillaume, duc de Clèves, emploi qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Son habileté dans l'art de guérir le faisait rechercher des princes et des grands, et il se trouvait près du comte de Bentheim, à Tecklembourg, lorsqu'il mourut, d'apoplexie. « Son grand mérite, lit on dans la *Biographie médicale*, est d'avoir combattu les préjugés du siècle avec les armes de la raison. Il s'attacha surtout à démasquer les affreux mensonges qu'on débitait sur le compte des prétendus sorciers, et à montrer l'horrible cruauté des traitements qu'on leur faisait endurer. Ses contemporains, aveugles ou ignorants, le considérèrent lui-même comme un sorcier, parce qu'il prit la défense de ces malheureux, et qu'au début de son livre immortel, il employa même l'artifice d'admettre l'influence du malin esprit, et de rapporter des anecdotes à la vérité desquelles il était bien éloigné d'ajouter foi. Mais on lui doit une reconnaissance éternelle pour avoir prouvé qu'on avait tort d'attribuer une foule de phénomènes naturels à la puissance du diable, que les prétendus miracles sont le résultat de la souplesse et de l'habileté des charlatans, sans que le démon y prenne aucune part, et que les possédées sont pour la plupart des femmes hystériques ou mélancoliques, dont l'esprit est aliéné. » Les ouvrages de Wier ont pour titres : *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis lib. VI;* Bâle, 1564, 1566, in-8°, et 1577, in-4°; trad. en français par Grevin (Paris, 1567, in-8°), et par Simon Goulart (Genève, 1579, in-8°); les premières édit. de cet excellent ouvrage ne contiennent que cinq livres; — *Medicarum observationum rararum liber unus;* Bâle, 1567, in-4°; Amst., 1657, pet. in-12 : les observations de Wier sur le scorbut sont, suivant Sprengel, un véritable chef-d'œuvre, et ont été très-souvent reproduites; — *Liber apologeticus, et pseudo-monarchia dæmonum;* Bâle, 1577, in-4° : l'auteur y trace, d'après les écrivains les plus sérieux, un tableau de l'enfer, et rapporte les noms et les fonctions des princes des démons, au nombre de soixante-neuf, et ayant sous leurs ordres six millions six cent soixante-six mille légions; — *De lamiis liber, et de commentitiis jejuniis;* ibid., 1577, 1582, in-8°; — *De iræ morbo ejusque curatione philosophica, medica et theologica;* ibid., 1577, in-4°; — *De Varenis, morbo endemico Westphalorum permolesto*, travail inséré par Smet dans les *Miscellanea medica*. Les œuvres (*Opera omnia*) de Wier ont été réunies, Amst., 1660, in-4°, avec son portrait.

E. R.

Vita Joannis Wieri, en tête des *Opera*. — Foppens, *Bibl. belgica*. — Sprengel, *Hist. de la médecine*, trad. par Jourdan, t. III. — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Tessier, *Éloges*. — *Biogr. médicale*.

WILBERFORCE (*William*), philanthrope anglais, né le 24 août 1759, à Hull (Yorkshire), mort le 29 juillet 1833, à Londres. Enfant délicat et intelligent, il n'avait que neuf ans lors de la mort de son père Robert, qui dirigeait une des principales maisons de commerce de sa ville natale. Il fut alors mis à l'école de Wimbledon par les soins d'une tante fervente méthodiste, qui voulait lui faire partager ses idées pieuses, mais étroites. Sa mère se hâta de l'en retirer pour

le placer d'abord dans un pensionnat à Pocklington, puis à l'université de Cambridge (1776). Là, les plaisirs de son âge, la jouissance d'une fortune considérable, vinrent contre-balancer, mais non détruire les tendances religieuses qui conservèrent toujours sur lui beaucoup d'empire. Il paraît même que, sans négliger ses études, il contracta des habitudes d'imprévoyance et d'irrégularité dont il ne parvint jamais à se défaire complétement. Élu membre des communes en 1780, il vint à Londres, et y retrouva Pitt, son condisciple, avec lequel il fit un tour sur le continent dans les derniers mois de 1783 (1). Lorsque ce dernier devint ministre, Wilberforce lui donna l'appui de son vote désintéressé et de sa parole déjà remarquée. Non content d'appuyer la réforme parlementaire proposée par Pitt, les lois destinées à assurer la sincérité des élections, il prenait l'initiative de mesures pour l'amélioration des mœurs, et demandait une proclamation royale contre le vice et l'immoralité. Bientôt ces aspirations vagues et utopiques revêtirent une forme précise. Une question qui dès l'école avait passionné notre jeune enthousiaste (2), et sur laquelle des relations récentes avaient ramené l'attention en même temps que l'indignation publique, l'abolition de la traite, devint pour Wilberforce une de ces idées fixes qui décident de l'existence d'un homme. Comment redire ce qu'avec une santé des plus frêles il apporta d'énergie dans cette lutte de quarante années? Il chercha d'abord à s'assurer le concours d'une société dont Clarkson était l'agent principal, provoquant des *meetings*, des enquêtes, des correspondances. Au sein du parlement, il plaida sa cause dans des discours où il s'éleva souvent jusqu'à la plus haute éloquence. Repoussé maintes fois par des votes contraires, tantôt aux communes, tantôt à la chambre des lords, il en appelait au public et aux individus. Ministres de cabinet, membres de l'opposition, clergé de toutes les communions, journaux de toutes les couleurs, il ne négligeait aucun appui, ne repoussait aucun auxiliaire. Indépendamment de la résistance qu'il rencontrait dans les propriétaires d'esclaves, le triomphe de ses idées, toutes chrétiennes, fut retardé par les excès des noirs de Saint-Domingue. Les sympathies des négrophiles français lui firent obtenir de l'Assemblée législative, par un décret du 26 août 1792, le titre de citoyen français. En janvier 1807 il publia sous le titre : *A Letter on the abolition of the slave trade* (Lond., in-8°) un éloquent manifeste contre le commerce des esclaves, au moment même où la question se discutait devant les lords. Le bill d'abolition y réunit enfin la majorité (23 mars 1807), et son retour à la chambre des communes y donna lieu à des manifestations enthousiastes en faveur de Wilberforce. Cette grande préoccupation n'avait pas empêché ce dernier de prendre part à la discussion de toutes les questions importantes du moment. Il n'avait pas craint de se séparer de Pitt sur celle de la déclaration de guerre à la France. Dès 1797 il avait publié *Practical View of the prevailing religious System* (Lond., in-8°) : ouvrage qui eut un grand nombre d'éditions, et qui fut traduit dans presque toutes les langues, notamment en français (*Le Christianisme des gens du monde, mis en opposition avec le véritable Christianisme;* Montauban, 1818, 2 vol. in-8°). L'organisation de l'Église anglicane dans l'Inde, la Société des missionnaires anglais et d'autres points touchant à des questions religieuses et philanthropiques occupèrent aussi son activité, soit dans le sein du parlement, soit au dehors.

(1) A Paris ils furent reçus avec distinction par l'archevêque de Reims Talleyrand de Périgord; puis ils furent présentés à la cour, et, si l'on en croit le journal de Wilberforce, la reine railla agréablement Pitt sur *son ami l'épicier*.

(2) A quatorze ans, il avait adressé au journal d'York une lettre pour condamner « l'odieux trafic de la chair humaine ».

Cependant son œuvre principale n'était pas terminée : il fallait décider les autres nations à suivre la Grande-Bretagne dans la voie de l'abolition de la traite. Pour arriver à ce but, toutes les occasions lui furent bonnes : la restauration des Bourbons en France, la visite des souverains alliés en Angleterre, le congrès de Vienne, etc. Il adressa tour à tour des prières et des appels énergiques à l'empereur Alexandre, au roi de Prusse, à Talleyrand, au duc de Wellington, à lord Castlereagh, et au pape. Jusqu'en 1822, ses efforts s'étaient bornés à la suppression universelle du commerce des esclaves; mais à partir de ce moment, on le vit s'attaquer à l'esclavage même. Cependant le déclin de sa santé ne lui permit pas de consacrer à cette seconde partie de sa tâche la même énergie qu'à la première. En 1825 il se retira du parlement. Lorsqu'il mourut, à près de soixante-quatorze ans, le bill pour l'abolition de l'esclavage venait d'être lu pour la seconde fois dans la chambre des communes. Les restes de Wilberforce reposent dans l'abbaye de Westminster.

Les fils de Wilberforce, *Robert-Isaac* et *Samuel*, ont publié la vie et la correspondance de leur père : *Life of William Wilberforce;* Londres, 1838, 5 vol. in-8°; et *Correspondence of W. Wilberforce;* ibid., 1840, 2 vol. in-8°. E.-J.-B. RATHERY.

Ch. Clarkson, *Strictures of the life of W. W.*; Lond., 1835, in-8°. — J. Colquhoun, *W. Wilberforce*; Lond., 1866, in-8°. — Sam. Stephens, *Essays in ecclesiast. biography*, 1866.

WILD (*Jean*), en latin *Ferus*, théologien allemand, né vers 1485, dans les environs de Mayence, mort le 8 septembre 1554, dans cette ville. Ayant embrassé la règle de Saint-François, il fut nommé en 1528 prédicateur de la cathédrale de Mayence. La réputation qu'il s'était acquise par son éloquence vive et animée lui valut de pouvoir, en 1552, rester à Mayence, tandis que tous les

autres membres du clergé catholique en étaient expulsés par Albert de Brandebourg; par considération pour lui, son couvent fut préservé du pillage. Wild, qui avait fait une étude approfondie des Pères de l'Église, a écrit sur plusieurs parties de la Bible des commentaires qu'il avait pour la plupart déjà exposés sous forme de sermons. « Ce ne sont pas des notes sèches, dit Du Pin, mais des discours étendus et éloquents, où il ne néglige pas cependant d'expliquer le sens littéral. » Sans accepter les opinions des réformateurs, il a souvent relevé avec franchise les abus qui avaient occasionné le schisme de l'Église, ce qui, joint à certaines propositions hétérodoxes introduites après sa mort dans quelques-uns de ses ouvrages par les protestants, a fait mettre à l'index plusieurs de ses écrits. Nous citerons de lui : *In Evangelium secundum Joannem et ejusdem apostoli epistolam I enarrationes;* Mayence, 1550, in-fol.; Paris, 1552, 1569, in-8°, etc. : cet ouvrage fut attaqué comme contenant des opinions luthériennes par D. Soto et défendu par le P. Michel de Medina, dans son *Apologia J. Feri*, Alcala, 1558, in-8°; — *Annotationes in Ecclesiasten;* Mayence, 1550, 1556, in-8°; — *Postillæ sive conciones in Evangelia et Epistolas dominicalia;* Mayence, 1554, 2 vol. in-8°, et en allemand, ibid., 1568, in-fol.; — *Historia dominicæ passionis;* Lyon, 1555, in-8°; trad. en allemand, Mayence, 1558, in-fol.; — *Enarrationes in Evangelium Matthæi;* Mayence, 1559, in-fol.; — *Enarrationes in Genesim;* Louvain, 1564, in-8°; trad. en allemand, 1571, in-fol.; — *Enarrationes in Acta Apostolorum;* Cologne, 1567, in-fol.; — *Opuscula varia;* Lyon, 1567, in-8°; — *Commentarius in Epistolas canonicas;* Alcala, 1570, in-fol.; — *Annotationes in Exodum, Numerum, Deuteronomium, librum Josuæ, et libros Judicum;* Cologne, 1571, 1574, in-8°; — *Buss-Prediglen* (Sermons de pénitence); Mayence, 1575, in-fol.; etc.

Dieterich, *De J. Fero seu Wild concionatore, teste veritatis;* Altorf, 17[illegible], in-4°. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Teissier, *Éloges.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — D. Clément, *Bibl. curieuse*, t. VIII.

WILDENS (*Jean*), peintre flamand, né en 1584, à Anvers, où il est mort, en 1653. A douze ans, il entra dans l'atelier de Verhulst, et il reçut en 1604 son brevet de maîtrise. Rubens était alors en Italie. Lorsque, de retour en Flandre, le grand artiste imprima à l'art flamand une direction nouvelle, Wildens se rangea parmi ses adhérents, et peignit des fonds de paysage dans ses tableaux d'histoire ou de mythologie. Il était l'ami de van Dyck, qui a fait son portrait, et de Rombouts, avec lequel il a peint *la Sainte-Famille*, du musée d'Anvers. Rubens, à la veille de sa mort, le désigna pour présider, avec Snyders et J. Meermans, à la vente des tableaux et des objets d'art qui remplissaient son atelier. La manière de Wildens est large, robuste, et quelque peu décorative. Ses peintures, que Wenceslas Hollar et J. Matham n'ont pas dédaigné de graver, se rencontrent assez rarement. On peut considérer comme son chef-d'œuvre le paysage qui fait partie de la galerie Bridgewater à Londres, et qui, par la puissance de ses colorations et la hautaine liberté du faire, ne serait pas indigne de Rubens.

P. M.

Catalogue du musée d'Anvers, 1857.

WILFRID (Saint), apôtre des Frisons, né dans le Northumberland, vers 634, mort le 24 avril 709, au monastère d'Undal ou Oundle, petite ville du comté de Northampton. Ses parents étaient nobles. Ayant perdu sa mère, il embrassa à l'âge de quatorze ans la vie religieuse dans le monastère de Lindisfarne, s'instruisit dans les lettres sacrées et profanes, et passa quelque temps à Canterbury. Dans le but de connaître les usages de l'Église romaine, il partit vers 653 pour l'Italie avec Benoît Biscop, son compatriote. Il s'arrêta une année entière près d'Ennemond, évêque de Lyon, qui l'avait pris en affection au point de lui offrir sa nièce en mariage avec un emploi considérable. A Rome il se lia d'amitié avec le secrétaire du pape, l'archidiacre Boniface, qui acheva de l'instruire sur divers points de la discipline ecclésiastique. De retour à Lyon, il reçut la tonsure, et Ennemond se proposait de le faire déclarer pour son successeur, lorsque ce prélat fut assassiné à Châlon-sur-Saône par ordre d'Ebroïn (28 sept. 657). Après lui avoir rendu les derniers devoirs, Wilfrid se rendit en Angleterre, où Alcfrid, roi de Northumbrie, lui donna des terrains à Stamford pour bâtir un monastère et le nomma abbé de Ripon (661). En 664 il fut ordonné prêtre, et assista à la conférence de Whitby (Yorkshire), qui avait pour but de déterminer l'époque de la célébration de la pâque. Dans la même année, désigné pour l'évêché d'York, il se rendit à Compiègne pour se faire sacrer; mais pendant son absence, Ceadde, abbé de Lestinghe, fut placé sur le siége de cet évêché. Wilfrid se retira au monastère de Ripon, fit divers voyages pour l'instruction des peuples du royaume de Mercie, et fut remis en 669 en possession de l'évêché d'York. Il aida puissamment le roi Dagobert II à remonter sur le trône d'Austrasie, et fut déposé lui-même en 677 par la reine Ermenburge. Il quitta l'Angleterre avec Eddi Stephani (678), passa dans la Frise, dont il convertit presque tous les habitants, refusa l'évêché de Strasbourg, que lui offrait Dagobert, et se rendit à Rome en 679, où il assista au concile de Latran. Dans un synode rassemblé à cet effet, le pape Agathon le rétablit sur le siége d'York; mais à son arrivée en Angleterre, Wilfrid fut jeté en prison. Remis en liberté, il alla annoncer l'Évangile dans le Sussex et dans le West-sex. En 686 il remonta encore sur son siége; mais, obligé de le quitter en 691, il se retira près

d'Ethelred, roi de Mercie, gouverna pendant douze ans le diocèse de Lichtield, et fit en 703 un dernier voyage à Rome. Il mourut dans le monastère d'Oundle, où il s'était retiré. En 959 on transféra ses dépouilles dans la cathédrale de Canterbury, et on fixa au 12 octobre sa fête, qui jusqu'alors avait été célébrée le 24 avril. On a attribué, sans aucune preuve, quelques écrits à Wilfrid : *De catholico celebrandi paschalis ritu, De regulis monachorum*, etc.

Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Bened.* — Tanner, *Bibl. anglica.* — Wright, *Biographia britannica literaria*, t. Ier.

WILHELM (*Janus*), philologue allemand, né à Lubeck, en 1554, mort à Bourges, en juillet 1584. Après avoir fréquenté les universités de son pays, celle de Cologne entre autres pendant quatre ans, il demeura quelque temps à Paris, et se rendit à Bourges pour y entendre Cujas. Mais, à peine arrivé, il fut emporté par une fièvre ardente, à l'âge de trente ans. Ses travaux dénotaient une vaste lecture, une grande sagacité critique et une maturité de jugement surprenante. Voici l'appréciation que portait sur lui de Thou, dont il s'était concilié l'amitié; elle est conforme à celle de Juste Lipse : *Tanta erat in eo morum probitas, tantum in literis judicium, tanta in sermocinando suavitas, ut alium vix meminerim qui latine simili cum facilitate et puritate loqueretur, ut omittam raram in poetica facultatem, sive græca verteret, sive versus ex ingenio faceret.* On a de Wilhelm : *De magistratibus reipublicæ romanæ*; Rostock, 1577, in-8°, et dans le *Thesaurus* de Sallengre; — *Verisimilium lib. III*; Anvers, 1582, in-8°; — *Plautinarum quæstionum commentarius*; Paris, 1583, in-8°; reproduit ainsi que l'ouvrage précédent dans la *Lampas* de Gruter; — *Adversus Sigonium assertio non esse Ciceronis eam quæ illius nomine venditetur Consolationem*; Paris, 1584, in-8° : l'opinion soutenue dans ce livre a été depuis entièrement confirmée; — quelques *Poésies* latines dans les *Deliciæ poet. german.*, t. III; — des *Notes* sur Cicéron, dans l'édition de Gruter, Hambourg, 1618; dans celle de Schrevelius, 1661, etc.; — deux *Lettres* à J. Lipse, dans *Epistolarum Sylloge* de Burmann.

Kiefeker, *Bibl. eruditorum præcocium.* — Adam, *Vitæ philosophorum.* — Teissier, *Éloges.* — Pope Blount, *Censura.* — Moller, *Cimbria literata.* — Seelen, *De J. Guilielmi in literas meritis*; Lubeck, 1733, in-4°.

WILHEM (*Guillaume-Louis* BOCQUILLON, dit), compositeur français, né le 18 décembre 1781, à Paris, où il est mort, le 26 avril 1842. A dix ans, il suivit François Bocquillon, son père, à l'armée du Nord, et servit successivement dans la légion batave organisée à Amiens, dans le cinquième bataillon de tirailleurs et dans le dixième bataillon des sapeurs voltigeurs. En récompense de sa belle conduite à Furnes et à Zutphen, il reçut, le 5 avril 1794, les galons de sous-officier. Ce fut à cette époque qu'au risque de sa vie, il ne voulut point se séparer de son père, qui, devenu suspect, fut retenu quelques semaines en prison. A la fin de juillet 1795, il entra à l'Institut national fondé par le duc de Liancourt, et s'y livra avec succès à l'étude de l'histoire, des mathématiques, et surtout de la musique. On le destinait à l'industrie, mais les succès qu'obtinrent ses premières compositions, exécutées par les élèves de l'école, décidèrent de sa vocation, et le firent nommer élève au Conservatoire (déc. 1799). Il ne profita point de cet avantage, et continua ses études à Compiègne et à Saint-Cyr, où l'école fut successivement transférée. Nommé répétiteur de mathématiques, puis chargé de l'enseignement de la musique, il quitta le prytanée de Saint-Cyr pour s'établir définitivement à Paris. M. Jomard le fit admettre en 1806 au ministère de l'intérieur pour travailler à la relation de la campagne d'Égypte. De cette époque date sa liaison avec Béranger, alors simple expéditionnaire comme lui. En 1810 Wilhem obtint la place de professeur d'harmonie au lycée Napoléon. Frappé des avantages que présentait l'enseignement mutuel d'après la méthode de Lancaster, il conçut le projet d'en appliquer les principes à l'enseignement du chant dans les écoles, et s'occupa pendant toute une année de la création de tableaux analogues à ceux employés pour la lecture, et de divers essais sur des élèves de tout âge. Les résultats dépassèrent son attente, et le 1er octobre 1818 le chant fut introduit dans les écoles. Une médaille d'argent (1821) et la grande médaille d'or (1826), décernées à Wilhem par la Société pour l'instruction élémentaire, témoignèrent des succès obtenus. Mais une idée heureuse vint donner un nouvel éclat à sa renommée lorsqu'il imagina des réunions périodiques des élèves de toutes les écoles en un seul chœur, qu'il désigna sous le nom d'*Orphéon*. Le premier essai de cette méthode fut fait en octobre 1833, et l'exécution en fut si parfaite qu'elle excita le plus vif enthousiasme parmi l'auditoire. En 1834 la méthode Wilhem gagna les départements, et l'année suivante le conseil municipal de Paris vota l'adoption du chant dans toutes les écoles communales, et fit accorder à l'auteur le titre de directeur inspecteur, au traitement annuel de 6,000 fr. (6 mars 1835). En 1838 le chant fut compris dans l'enseignement universitaire. Les étrangers voulurent connaître le nouveau mode d'enseignement du chant; M. Hullah, membre délégué du conseil d'éducation de la Grande-Bretagne, assista aux cours d'adultes en 1840, et fit imprimer dès l'année suivante, à Londres, la traduction des tableaux et du corps de la méthode. Dans ses dernières années Wilhem se retira à Chaillot. Ayant appris la mort de Cherubini, son protecteur et son ami, il en fut profondément affligé, et composa à cette occasion un *Requiem* qu'il ne devait jamais faire chanter,

car, atteint d'une fluxion de poitrine, il expira le 26 avril 1842, à l'âge de soixante et un ans. On doit à Wilhem : *Guide de la méthode élémentaire et analytique de musique et de chant, en deux parties*; Paris, 1821-23, in-8°; — *Tableaux de lecture musicale et d'exécution vocale*; Paris, 1827-32, in-fol.; — *Manuel musical*; Paris, 1836, in-8°. Outre la musique de quelques-unes des plus jolies chansons de Béranger, *la Bonne vieille* entre autres, Wilhem a laissé un *Choix de psaumes*, à trois parties (Paris, 1836, in-12), et *l'Orphéon, répertoire de musique vocale en chœur* (ibid., 1837-40, 5 vol. in-8°). Affable, obligeant, plein de dévouement et de cœur, il ne rechercha point la fortune, et n'aima l'art que pour le servir.

Jomard, *Discours sur la vie et les travaux de G.-L.-B. Wilhem*, Paris, 1842, in-8°. — Mme Niboyet, *Notice hist. sur la vie et les ouvrages de Wilhem*; Paris, 1843, in-12. — A. de Lafage, *Notice sur Wilhem*; Paris, 1844, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

WILHEM. *Voy.* GUILLAUME.

WILKES (*John*), célèbre patriote anglais, né le 17 octobre 1727, à Londres, où il est mort, le 27 décembre 1797. Fils d'un riche distillateur, il se trouva de bonne heure placé au milieu d'une société d'hommes de lettres qui fréquentaient la maison de son père, et qui éveillèrent ses instincts littéraires. Après de bonnes études, il fut, sous la conduite d'un précepteur, envoyé à l'université de Leyde, où ses talents lui acquirent une certaine réputation. De retour en Angleterre, il mena à la fois une vie studieuse et dissipée, donnant une traduction d'Anacréon, et de bonnes éditions de Théophraste et de Catulle, et fréquentant la société élégante de son temps, où son esprit, sa conversation pleine d'agréments, lui gagnaient l'amitié de lord Temple et du premier Pitt. Un mariage qu'il contracta, en 1749, avec miss Mead, qui avait dix années de plus que lui, ne le ramena pas à un genre de vie plus grave, et une séparation, nécessitée par l'incompatibilité d'humeur des époux, fut prononcée en 1757. Nommé en 1754 sheriff du comté de Buckingham par l'influence de lord Temple, qui le fit choisir plus tard pour colonel de la milice, il fut élu en 1757 député du bourg d'Aylesbury. En 1761, le dérangement de sa fortune lui fit postuler de l'administration de lord Bute le poste d'ambassadeur à Constantinople, puis celui de gouverneur du Canada. Wilkes ne réussit pas plus dans l'une que dans l'autre de ces demandes, et quelques passages de ses lettres peuvent faire croire que le dépit qu'il en conçut ne fut pas étranger à la conduite politique qui allait bientôt jeter sur lui un si grand éclat. Peu après en effet il publia, sous le voile de l'anonyme son premier pamphlet (*Observations on the rupture with Spain*; Londres, fév. 1762, in-8°), et il adressa à lord Bute une dédicace ironique du drame de Ben Jonson, *la Chute de Mortimer* (1763).

Un intrigant fameux, Bubb Doddington, avait fondé pour défendre la politique de lord Bute un journal ayant pour titre *the Briton*. Wilkes y répondit en faisant paraître, le 2 juin 1762, le premier numéro du *North Briton*. D'un talent assez médiocre comme écrivain, il s'y montra du moins d'une hardiesse sans égale dans ses attaques contre le ministre. « Il savait, dit M. de Remusat, aiguiser l'injure, la mêler à la bouffonnerie, et compenser ainsi ce qu'il manquait à sa polémique d'élévation, de force et de fécondité. » Le cabinet tomba, et Wilkes se vanta d'y avoir contribué pour une bonne part. Son audace ne devait pas s'arrêter là. Quinze jours après parut le n° 45 du *North Briton*, où le roi Georges II était accusé d'avoir proféré un mensonge (*infamous fallacy*) dans son discours pour la prorogation du parlement (23 avril 1763). Sur l'ordre de lord Grenville, chef du nouveau cabinet, un mandat d'arrestation fut lancé; mais, contrairement à l'usage et à la légalité, ce mandat était général (*general warrant*), c'est-à-dire qu'il n'était pas nominatif et atteignait quiconque serait regardé comme auteur ou complice de la publication incriminée. Dénoncé par l'éditeur du *North Briton*, Wilkes fut conduit à la Tour (30 avril). A la requête de lord Temple, un *writ* d'*habeas corpus*, c'est-à-dire une autorisation de faire juger si l'accusation était légale, ouvrit à Wilkes les portes de sa prison, et le renvoya devant la cour des plaids communs; là un verdict, précédé des conclusions très-fermes du chef de la cour, sir Charles Pratt (plus tard lord Camden), prononça son élargissement, en se fondant à la fois et sur l'illégalité d'un *general warrant* et sur la qualité de membre du parlement du prévenu (6 mai 1763). A cet arrêt, resté célèbre, le gouvernement répondit en destituant Wilkes et son protecteur lord Temple de leurs fonctions de colonel de la milice et de lord lieutenant du comté de Buckingham. Quant à Wilkes, à peine rentré chez lui, il écrivit aux secrétaires d'État une lettre qui se terminait ainsi : « Je trouve à mon retour que ma maison a été pillée, et je suis informé que les objets volés sont en la possession d'une ou de deux de vos seigneuries. J'insiste en conséquence pour que vous les fassiez rendre sur-le-champ à votre humble serviteur. » En même temps il entamait un procès contre les officiers publics qui l'avaient illégalement arrêté, procès fameux, qui est une partie de l'histoire du droit constitutionnel de l'Angleterre, et qui fit de Wilkes, malgré ses mœurs décriées, un des champions les plus populaires des libertés anglaises.

A la rentrée du parlement, lord Granville saisit la chambre des communes du délit de libelle (nov. 1763). Après lecture du n° 45 du *North Briton*, une majorité de 273 voix contre 111 décida que cet écrit devait être brûlé par la main du bourreau. En même temps, lord Sandwich déférait à la chambre des lords un poëme bur-

lesque et indécent, attribué à Wilkes, et intitulé *Essay on woman*. Cette dénonciation était d'autant plus ridicule et odieuse que cet écrit, en admettant que Wilkes en fût l'auteur, n'avait été composé que pour égayer certaine société de plaisir dont lord Sandwich avait fait partie lui-même. Une grave blessure que Wilkes reçut dans un duel auquel il avait été provoqué par l'ancien secrétaire de la trésorerie Samuel Martin, vint ajouter encore à sa popularité. Il était encore retenu au lit lorsque fut discutée devant les communes la question de savoir si comme député il pouvait être poursuivi pour publication séditieuse sans l'autorisation de la chambre. Malgré un discours admirable de Pitt (lord Chatam), la majorité se prononça pour la poursuite immédiate. Le 3 décembre le *North Briton* était livré au feu; mais ce fut le signal d'une terrible émeute. Le peuple arracha du bûcher le livre enflammé, et le porta en triomphe à Temple Bar. Trois jours s'étaient à peine écoulés que Wilkes obtenait une nouvelle satisfaction par un jugement de la cour des plaids communs qui condamna le secrétaire d'État Wood à lui payer 200 liv. st. (5,000 fr.) à titre de dommages intérêts pour l'arrestation illégale qu'il avait ordonnée. Après avoir refusé de recevoir les médecins que la chambre lui avait envoyés pour constater l'état de sa santé et prononcer le délai qu'il avait demandé pour comparaître devant elle, il se rendit de nouveau en France, où la société du temps lui fit une espèce d'ovation. Il y était encore lorsque la chambre, procédant comme s'il était présent, déclara, à la majorité de 239 voix contre 102, « le n° 45 du *North Briton* coupable des plus graves délits imputables à la presse », prononça l'expulsion de l'auteur, et ordonna qu'il fût procédé par le bourg d'Aylesbury à l'élection de son successeur (18-19 janv. 1764). A peu de jours de là, la cour du banc du roi déclara Wilkes coupable d'avoir publié le *North Briton* et l'*Essay on woman*. L'administration de Rockingham, qui succéda à celle de Grenville (juill. 1765), parut devoir rallier Wilkes au gouvernement. Retiré toujours en France, il fit deux fois incognito le voyage d'Angleterre pour négocier avec ce ministre, puis avec son successeur, le duc de Grafton : il demandait la remise entière des condamnations qu'il avait encourues, le payement de ses dettes, et une pension de 1,500 livres. Les tentatives qu'il fit auprès de lord Chatam, son ancien ami, n'eurent pas plus de succès, mais il s'en vengea cette fois en publiant en France une lettre amère contre ce ministre, qu'il accusait d'abandonner le parti qu'il avait autrefois servi (1). Après plusieurs années passées en France (1764) et en Italie (1765-1766), Wilkes revint en Angleterre pour les élections générales de 1768. Accueilli dans les rues de Londres par les plus bruyantes acclamations, il se présenta comme candidat aux électeurs de Brentford (Middlesex). Une émeute de joie célébra sa victoire (28 mars). Ayant alors présenté à la cour du banc du roi une requête, qui ne fut pas admise, pour se faire relever de la condamnation par contumace qui pesait sur lui, il allait être conduit en prison lorsque la multitude, assaillant la voiture dans laquelle il était déjà placé, le reconduisit en triomphe à sa maison de Spitalfield (10 mai). Le soir il se rendit volontairement à la prison; mais le lendemain une nouvelle émeute éclata. En même temps la cour du banc du roi, tout en relevant Wilkes des incapacités qui résultaient de sa position de contumace, le condamna à une amende de 1,000 liv. st. (25,000 fr.) et à un emprisonnement de vingt-deux mois.

Cependant sa nouvelle élection allait être dans le parlement l'objet d'orageux débats. Après avoir d'abord ajourné toute discussion à cet égard (mai 1768), la chambre décida, le 2 février 1769, que son expulsion pour libelle le rendait indigne de siéger, et que son élection était nulle. Le mois suivant il fut réélu, et pour la troisième fois expulsé. Après une nouvelle annulation de l'élection de Wilkes, le ministère crut trouver un expédient pour sortir de cette situation embarrassante, en obtenant du colonel Luttrell qu'il donnerait sa démission de membre des communes pour se porter candidat devant les électeurs de Middlesex. Cette fois encore Wilkes fut élu à une immense majorité; mais la chambre, ne se bornant plus à repousser Wilkes de son sein, déclara son concurrent membre du parlement. Mais alors la lutte fut entre le parlement et la nation, tout entière exaspérée d'une pareille illégalité. La faveur populaire s'attachant plus que jamais au député ainsi persécuté, de nombreuses souscriptions s'ouvrirent au profit de Wilkes, et ne s'élevèrent pas à moins de 20,000 liv. st. (500,000 fr.) en quelques jours. Sorti de prison en avril 1770, il remplit successivement, et par le choix populaire, les fonctions d'*alderman* de la cité, de sheriff (1772) et de lord maire (1774). Le 10 octobre de la même année, il fut envoyé au parlement par les électeurs du Middlesex, et le gouvernement, renonçant enfin à une lutte impopulaire, le laissa tranquillement prendre séance dans la chambre des communes. Il s'y montra très-opposé aux mesures qui amenèrent bientôt la rupture définitive des colonies d'Amérique d'avec la mère patrie, et obtint, le 3 mai 1782, après en avoir plusieurs fois renouvelé la motion, que le vote qui en 1769 avait admis à sa place le colonel Luttrell fût rayé des registres des délibérations du parlement. Mais à cette époque Wilkes avait vu diminuer peu à peu la popularité bruyante qui l'avait entouré.

(1) Cette lettre est remarquable en ce qu'elle devint, par suite de la réponse qu'y fit sir W. Draper, la cause et l'origine des fameuses *Lettres de Junius*, publiées dans le *Public Advertiser* (28 mai 1767).

Honoré en 1779 de l'office de chambellan de Londres, il fut encore réélu au parlement en 1784. Mais en 1790 il se retira dans la vie privée, et mourut, à peu près oublié, le 27 décembre 1797. Il avait publié de son vivant un choix de *Lettres* et de *discours*, 1769, 3 vol. in-12, et deux autres recueils, *Discours*, 1787, 1 vol. in-8°. Depuis on a publié de lui de nombreuses et intéressantes lettres, sous les titres de *Letters to his daughter* (Londres, 1804, 2 vol. in-8°), et *Correspondence with his friends* (ibid., 1805, 2 vol. in-8°). E. Asse.

J. Almon, sa *Vie*, à la tête de sa *Corresp.*; 1805. — J. Seyfart, *Geschichte Wilkes*; Francfort, 1768, in-8°. — Cradock, *Life of J. Wilkes*; Lond., 1778, in-8°. — Lord Mahon, *Hist. of England*. — *Junius's letters*. — De Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*.

WILKIE (Sir *David*), peintre anglais, né à Cults (Fifeshire), le 18 novembre 1785, mort sur un paquebot, en vue de Gibraltar, le 1er juin 1841. Fils du pasteur de Cults, il se forma à l'académie d'Édimbourg, où il obtint le prix en 1803 pour son tableau de *Diane et Calisto*. Mais il ne s'attarda pas longtemps dans les sujets mythologiques. Arrivé à Londres en 1805, il suivit les leçons de l'Académie royale, et dès l'année suivante il exposait *les Politiques de village*. En quelques jours, Wilkie passa de l'obscurité à la gloire. On ne dit pas par quelle inspiration heureuse il adopta ce genre familier, où tant d'esprit et parfois tant de sentiment se lient à la plus patiente observation de la nature; mais lorsque nous songeons à l'accentuation qu'il donne aux physionomies de ses humbles personnages, à la coloration vigoureuse dont il revêt ordinairement ses travaux, et au caractère singulièrement significatif de ses gravures à l'eau-forte, nous sommes autorisés à penser que Wilkie s'est surtout formé par l'étude des œuvres d'Adrien van Ostade. Il exposa successivement *l'Aveugle qui joue du violon* (1807), *le Payement des fermages*, *le Doigt coupé*, *la Fête de village* (1811), *le Colin-Maillard*, *les Raccommodeurs de porcelaine*, et quelques autres tableaux dans lesquels le sentiment de la comédie se précise par une exécution spirituellement attentive à l'expression du moindre détail. Associé à l'Académie royale en 1809, il en devint membre titulaire en 1811. Cette première période du talent de Wilkie se prolonge jusqu'en 1825, et ses meilleures productions sont antérieures à cette dernière date. Un voyage sur le continent modifia son idéal, et malheureusement aussi ses méthodes. Wilkie visita la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, et lorsqu'il revint à Londres (juin 1828), après une absence de trois années, il substitua à son ancienne manière, si soignée et si incisive, un procédé de peinture plus large, un dessin plus lâché, une recherche moins loyale de l'esprit et du caractère. *La Prédication de John Knox* (1832), *la Jeune Fille de Saragosse*, *la Première Boucle d'oreille* (1835) disent combien sa seconde manière est au-dessous de celle qui lui avait valu ses premiers succès. Après la mort de Lawrence (1830), il fut nommé peintre ordinaire du roi, et en 1836 il reçut des lettres de noblesse. Pendant l'automne de 1840, il partit pour l'Orient; il visita Constantinople, la Terre Sainte et l'Égypte. A son retour, il tomba malade à Alexandrie; il s'embarqua néanmoins sur un paquebot qui devait le ramener à Londres; mais, son mal s'étant aggravé, il mourut à quelque distance de Gibraltar, et son corps fut le même jour jeté à la mer. Une statue lui a été élevée dans la Galerie nationale.

Deux parts doivent être faites dans l'œuvre de Wilkie : l'histoire négligera sans doute les peintures, inconsistantes et lâchées, qu'il a exécutées pendant les dernières années de sa vie; elle se rappellera toujours les tableaux intimes, sérieux, charmants, qu'il peignit de 1805 à 1825. Elle n'oubliera pas non plus ses eaux-fortes, où revit, avec moins de largeur sans doute, quelque chose de la spirituelle liberté de van Ostade. Mais bien qu'une parenté inconsciente l'unisse au maître hollandais, Wilkie ne fut nullement un imitateur. Il a été de son temps, il a surtout été de son pays. Étudier son œuvre familière, c'est étudier un des aspects les plus curieux de la vie anglaise. P. Mantz.

A. Cunningham, *Life of sir D. Wilkie*; Londr., 1843, 3 vol. in-8°. — Saunders, *Dict. of painters*. — W. Sandby, *Hist. of the royal Acad. of arts*, 1862. — Ph. Chasles, dans l'*Hist. des peintres*, livr. 125-126.

WILKINS (*John*), prélat anglais, né le 14 février 1614, à Fawsley, près Daventry, mort le 19 novembre 1672, à Londres. Il était fils d'un orfévre et avait le théologien John Dodd pour grand-père maternel. Après avoir pris ses degrés à l'université d'Oxford, il entra dans les ordres, et fut chapelain de Charles-Louis, comte palatin du Rhin. Lorsque éclata la guerre civile, il se rangea au parti du parlement, et épousa une sœur de Cromwell. Nommé en 1659 principal du collége de la Trinité à Cambridge, il perdit ce poste à l'époque de la restauration, fut pourvu d'une des cures de Londres. En 1668 il obtint, par le crédit du duc de Buckingham, l'évêché de Chester. Au jugement de Wood, c'était un homme qui avait de rares talents, critique curieux à divers égards, aussi versé dans les mathématiques et la philosophie nouvelle que dans les matières de la religion. On lui attribue l'invention d'une roue à mesurer, ou *perambulator*. Il fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres. On a de lui : *Discovery of a new world*; Londres, 1638, in-4°, et 1640, in-8°; trad. en français par Jean de la Montagne (*le Monde dans la lune*; Rouen, 1655-56, in-8°): dans ce traité curieux, qui n'est qu'un badinage d'esprit, dans le genre de celui que Fontenelle publia plus tard, l'auteur cherche à prouver que la lune est un monde habité, et qu'il est possible d'établir un commerce avec elle; il s'appuie entre autres motifs sur les suivants : les taches

observées dans la lune sont des mers, des continents, des montagnes, de vastes plaines; elle a une atmosphère propre, et pour s'y transporter il suffit de construire un chariot volant dont la puissance motrice soit proportionnée à la grandeur; — *Discourse concerning a new planet*; ibid., 1640, in-8° : avec la même hardiesse d'opinions, Wilkins démontre que la terre n'est qu'une planète; et qu'il n'y a aucune raison, tirée des paroles de la Bible, des principes de la nature ou des observations astronomiques, qui prouve la fausseté du système de Kopernik; — *Mercury, or the secret and swift messenger*; ibid., 1641, 1694, in-8° : la lecture du *Nuntius inanimatus* de Godwin lui suggéra l'idée de proposer ses vues particulières sur la possibilité d'établir un caractère universel; — *Ecclesiastes, or a Discourse of the gift of preaching*; ibid., 1646, in-8°; 9° édit., 1718, in-8°; — *Mathematical magic*; ibid., 1648, 1680, in-8° : c'est un traité de l'invention des machines en deux livres; — *Discourse concerning the beauty of Providence*; ibid., 1649, in-8°; — *Discourse concerning the gift of prayer*; ibid., 1653, in-8°; trad. en français; — *An Essay toward a real character and a philosophical language*; ibid., 1668, in-fol. : Nodier range notre savant évêque « parmi les effrontés plagiaires, » parce qu'il aurait emprunté, sans le nommer, les bases de son livre à celui de l'Écossais Dalgarno, intitulé *Ars signorum*, 1661, in-8°. Mais il est évident, si l'on veut bien lire le ch. XIII du *Mercury, or the secret messenger* (1641), que Wilkins avait conçu le plan d'un caractère universel vingt ans avant que Dalgarno eût publié le sien; — *Of the principles and duties of natural religion*; ibid., 1675, in-8°; 8° édit., ibid., 1734, in-8°; — *Sermons*; ibid., 1682, in-8° : cet ouvrage et le précédent ont vu le jour par les soins de Tillotson. Les quatre plus singuliers opuscules de Wilkins ont été réimpr. ensemble sous le titre de *Mathematical and philosophical works*; Londres, 1708, in-8°, et 1802, 2 vol. in-8°, fig. P. L.

W. Lloyd. *Oraison funèbre de J Wilkins*; 1672. — — *Biogr. britannica*. — Wood, *Athenæ oxon.*, t. II. — Birch, *Life of Tillotson*. — Niceron, *Mémoires*, t. IV. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Nodier, *Mélanges extr. d'une petite bibliot.*, p. 281. — Flammarion, *les Mondes imaginaires*, 1866.

WILKINS (Sir *Charles*), orientaliste anglais, né en 1749, à Frome (Somerset), mort le 13 mai 1836, à Londres. Issu de la famille du précédent, il entra en 1770 au service de la Compagnie des Indes. Simple employé dans la forteresse de Malda (Bengale), il parvint, sans négliger ses devoirs, à acquérir assez de connaissance dans les langues de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde, pour pouvoir en 1778 réaliser la publication de la *Grammaire bengali* de Halhed, que la Compagnie avait jusque-là vainement tenté de faire imprimer à Londres. Pour obtenir ce résultat, Wilkins dut se faire à la fois fondeur, graveur et imprimeur, et ce fut grâce à sa science et à son habileté mécanique que la Compagnie parvint à posséder ce livre, si utile pour ses rapports avec les peuples de l'Inde, et bientôt après une série de caractères persans, qui lui servent encore aujourd'hui. Cependant Wilkins, au milieu de ces travaux, s'était de plus en plus convaincu de l'importance du sanskrit pour la connaissance des divers idiomes de la péninsule indienne. Encouragé par le gouverneur général W. Hastings et par sir William Jones, il fit de rapides progrès dans cette difficile étude, traduisit en 1781 un document écrit dans cette langue (*Royal grant of land by one of the ancient rajas of Hindostan*; Calcutta, in-4°), et contribua beaucoup, en 1784, à la fondation de la *Literary Society of Calcutta*. La même année il acheva la première traduction du *Bhagavad Guita*, épisode du *Mahâbhârata*, et en obtint l'impression par l'intermédiaire de W. Hastings, aux frais de la Compagnie (*The Bhagvat-Geeta, with notes*; Londres, 1785, gr. in-4°; trad. en français en 1787 par Parraud). Rentré en Angleterre en 1786, pour se soustraire à l'influence pernicieuse du climat de l'Inde, Wilkins employa les loisirs de son séjour à Bath en donnant une traduction anglaise de l'*Hitopadesa* (Bath, 1787, in-8°). Sa passion pour la science ne le rendit pas ingrat pour W. Hastings, son premier protecteur, et il lui donna des témoignages constants de son dévouement pendant le long procès que celui-ci eut à soutenir au sujet de son administration. Après avoir traduit du sanskrit l'*Histoire de Doushmanta et de Sacontalâ*, autre épisode du *Mahâbhârata* (1795), il s'occupa avec ardeur d'une grammaire sanskrite, dont il grava et fondit lui-même les caractères, mais dont un incendie, qui dévora une grande partie des matériaux qu'il avait péniblement amassés, recula la publication jusqu'en 1808 (*A Grammar of the sanskrit language*; Londres, in-4°). Dans l'intervalle, la Compagnie des Indes l'avait placé en 1801 à la tête de sa riche bibliothèque, et nommé bientôt après examinateur pour les langues orientales au collége civil d'Haileybury et au collége militaire d'Addiscombe, qu'il venait de fonder (1806). Les études sanskrites, que sa *Grammaire* avait déjà rendues plus faciles, lui durent encore un nouveau service par la publication d'un recueil de racines sanskrites, (*Dhâtoumandjari*; Londres, 1815, in-4°). Il avait encore surveillé une nouvelle édition du *Dictionnaire arabe et persan* de Richardson (1806-10). Élu associé étranger de l'Institut de France, il reçut en 1825 de la *Royal Society of literature* une médaille d'or frappée en son honneur avec cette inscription : *Carolo Wilkins, literaturæ sanscritæ principi*, et en 1833 Georges IV lui conféra le grade de commandeur de l'ordre des Guelfes. L'une de ses filles

a épousé William Marsden, orientaliste distingué.

The English cyclop., biogr.

WILLAN (*Robert*), médecin anglais, né le 12 novembre 1757, à Hill, près Sedburgh (Yorkshire), mort le 17 avril 1812, à Madère. Élevé dans les doctrines de la secte des quakers, il fut destiné à la carrière médicale par son père, Robert, qui exerçait lui-même l'art de guérir, acheva ses études à Édimbourg, et y obtint en 1780 le grade de docteur sur sa thèse *De jecinoris inflammatione*. En 1781, il s'établit à Darlington (comté de Durham), et analysa les eaux sulfureuses de Croft, qu'il signala comme excellentes pour le traitement des maladies de la peau. En 1782 il vint à Londres, fut presque aussitôt nommé médecin du dispensaire public qui venait d'être fondé dans Carey-Street, et fit de cet établissement le modèle de ceux du même genre établis dans la capitale. Le collége de médecine l'ayant admis en 1785, Willan donna quelques leçons publiques sur la théorie et la pratique médicale. Mais cet essai dans la carrière du professorat ne lui réussit pas, et, revenant à l'exercice de son art, il eut l'heureuse idée d'ouvrir dans son dispensaire une sorte d'école pratique où, sous sa direction, se formèrent au lit même du malade la plupart des jeunes médecins qui plus tard se firent un nom dans la science. En 1803, la faiblesse de sa santé le détermina à en résigner la direction. Son état s'étant aggravé, il partit le 10 octobre 1811 pour l'île de Madère, dont le climat lui paraissait favorable; une amélioration passagère dans son état lui avait fait concevoir l'espérance de retourner bientôt en Angleterre, lorsqu'il mourut dans sa cinquante-cinquième année. Il était membre de la Société royale et de la Société des antiquaires. Comme médecin, la réputation de Willan est due surtout à l'étude particulière qu'il fit des maladies cutanées. Le premier en effet il prit pour base de leur classification la forme élémentaire des éruptions. Telle fut l'idée principale du bel ouvrage qu'il publia sous le titre de *Description and treatment of cutaneous diseases*; Londres, 1798-1808, 4 part., in-4°, fig. col., et consacré aux éruptions dartreuses, aux maladies squammeuses de la peau, à la rougeole, à la fièvre scarlatine et aux affections vésiculaires. La mort empêcha l'auteur d'achever ce grand travail, qui devait comprendre encore quatre ordres de maladies, caractérisées par l'apparition des pustules, des vésicules, des tubercules et des taches. Les matériaux considérables qu'il avait rassemblés sur ce sujet furent remis à Bateman, un de ses élèves, qui les utilisa dans ses *Delineations of the cutaneous diseases* (Londres, 1815), gr. in-4°, pl.). On doit encore à Willan : *Observations on the sulphur waters of Croft*; Londres, 1782, in-8°; — *History of the ministry of Jesus-Christ*; ibid., 1782, in-8°; réimpr. en 1786, avec des notes; — *Reports on the diseases of London*, 1796-1800; ibid., 1801, in-12; — *On vaccine inoculation*; ibid., 1806, in-4°; ainsi que des articles nombreux dans plusieurs recueils spéciaux. On a réuni ses différents écrits médicaux sous le titre de *Miscellaneous works*; Londres, 1821, in-8°.

Sketch of the life of R. Willan; Édimb., 1812, in-4°. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

WILLAUMEZ (*Jean-Baptiste-Philibert*, comte), marin français, né le 7 août 1763, à Belle-Ile-en-Mer, mort le 17 mai 1845, à Suresnes, près Paris. Fils d'un ancien chef canonnier garde-côtes, il s'instruisit dans les mathématiques, l'hydrographie, la science des constructions navales et même l'astronomie. Embarqué, en 1777, en qualité de mousse, il assista à plusieurs combats contre les Anglais, et fut employé, en 1782, comme premier pilote sur la frégate *l'Amazone*, commandée par M. de Vaudreuil. Au retour d'une navigation de plusieurs années, il reçut du roi, en récompense de ses services, le présent d'un cercle de réflexion, auquel était jointe une lettre du ministre de la marine (1788). Parti comme enseigne avec d'Entrecasteaux, qu'il accompagnait dans l'expédition entreprise pour rechercher les traces de la Pérouse, ce fut en mer qu'un ordre cacheté, ouvert seulement à une certaine hauteur, lui conféra le grade de lieutenant et la croix de Saint-Louis (1790). Après la mort d'Entrecasteaux, les deux frégates placées sous ses ordres revenaient en France, lorsque, à Batavia, elles faillirent être sequestrées par le gouvernement hollandais. Willaumez fut du nombre des officiers qui, fidèles à la France encore plus qu'à la nouvelle république, luttèrent énergiquement contre cet acte de violence. Arrêté lui-même un instant, il fut cependant relâché, et parvint à gagner l'île de France. Appelé au commandement en second de *la Prudente*, une des deux frégates qui étaient à l'ancre dans le Port-Louis, il prit part au glorieux combat qui força les vaisseaux anglais à rompre le blocus de notre colonie (22 oct. 1794). Rentré en France sur le brick *le Léger*, il fut appelé comme capitaine de la frégate *la Régénérée* à faire partie de l'escadre du contre-amiral de Sercey, et se distingua dans le combat naval livré le 8 septembre 1796 dans le détroit de Malacca. Il reçut dans la grande expédition de Saint-Domingue le commandement du vaisseau *le Duguay-Trouin*. Passé sur *la Poursuivante*, frégate délabrée, il naviguait dans les mers des Antilles, lorsqu'eut lieu la rupture de la paix d'Amiens (mai 1803). Attaqué à l'improviste par *l'Hercule*, vaisseau anglais de 74, il se défendit avec une telle énergie qu'il le mit hors de combat et le força à prendre la fuite. Nommé contre-amiral en 1804, son énergie et son habileté le firent alors choisir par Napoléon pour commander l'escadre légère formant l'avant-garde de la flotte de Ganteaume (1805). Dans une des fréquentes sorties que cet

amiral faisait exécuter du port de Brest à celui de Bartheaume, Willaumez, monté sur *l'Alexandre* et suivi des vaisseaux *le Foudroyant* et *l'Impétueux* et de deux frégates, reçut le feu de la flotte de l'amiral Cornwallis, et lui tint bravement tête (22 août 1805). A la fin de cette année, il fut mis à la tête d'une escadre de six vaisseaux et de deux frégates avec ordre de se rendre au cap de Bonne-Espérance et de faire le plus de mal possible au commerce anglais. Parmi ses officiers se trouvait le jeune Jérôme Bonaparte, capitaine du *Vétéran*, pour lequel l'empereur avait recommandé de n'avoir aucun égard particulier. Mais les Anglais venaient en ce moment même de s'emparer du cap de Bonne-Espérance, et Willaumez, après avoir enlevé de nombreux convois dans les parages de l'Afrique, de l'Amérique et de la Jamaïque, et s'être emparé de l'île de Monsarrat, fut assailli, dans la nuit du 19 au 20 août 1806, par une terrible tempête qui jeta trois de ses vaisseaux sur les côtes des États-Unis et le força à regagner le port de Brest. Sur sa route, à la hauteur de la Havane, il avait rencontré et mis en fuite la frégate anglaise *l'Anson* (15 sept. 1806). Condamné à l'immobilité par le blocus rigoureux que les flottes de l'Angleterre exerçaient sur les ports de France, il ne fut placé qu'en 1811 à la tête de la flottille réunie au Zuyderzée; mais les funestes campagnes de 1812 et de 1813 l'empêchèrent d'y rendre aucun important service. Nommé par Louis XVIII commandant de la Légion d'honneur (18 août 1814), et vice-amiral (18 août 1819), il employa les loisirs que la paix lui avait faits à la rédaction d'un *Dictionnaire de marine* (Paris, 1820, 1825, 1831, in-8°, pl.), ouvrage devenu classique, et refondu par M. Ed. Bouet. Le gouvernement de Juillet l'appela à prendre une part plus active à l'administration de la marine en lui confiant les fonctions d'inspecteur général des ports (22 juill. 1833) et de président du conseil des travaux de la marine (14 janv. 1834). Il fut élevé, le 3 octobre 1837, à la dignité de pair de France et admis à la retraite, le 20 novembre suivant. A cette époque, il fut choisi pour donner au prince de Joinville les premières notions de la science navale. Ce fut probablement pour reconnaître le zèle qu'il avait apporté dans l'exercice de ces fonctions délicates que Louis-Philippe lui conféra le titre héréditaire de comte (7 avril 1843), qui a été transmis après sa mort à Jean-Édouard Bouët-Willaumez, son fils adoptif.

Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.*, suppl. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 2e partie. — Boyer, son *Éloge*, dans *le Moniteur*, 1846, p. 1925.

WILLDENOW (*Charles-Louis*), botaniste allemand, né en 1765, à Berlin, où il est mort, le 10 juillet 1812. Fils d'un pharmacien, il montra dès l'enfance beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et commença même à réunir une collection d'insectes et d'oiseaux; mais c'était l'étude des plantes qui l'attirait surtout. Après avoir étudié la médecine à Halle, et la chimie à Langensalza sous la direction de Wiegleb, il fut reçu docteur en 1789, et s'établit à Berlin. Élu membre de l'Académie des sciences en 1794, il professa d'abord l'histoire naturelle au collége royal de médecine (1798), puis la botanique à l'université (1801). Quelques années après, il devint directeur du jardin botanique; cet établissement, alors presque insignifiant, fut entièrement transformé par ses soins, et s'enrichit de plus de cinq mille plantes de toutes les contrées du globe. Après avoir fait diverses excursions scientifiques, notamment en Autriche et dans le nord de l'Italie, il vint en 1811 à Paris, où l'appelait Humboldt, qui lui confia le classement des plantes qu'il avait rapportées d'Amérique. Il mourut à son retour dans sa patrie, âgé de quarante-sept ans. Son herbier, qui comprenait plus de vingt mille espèces, fut acquis pour la bibliothèque de l'Université. Willdenow, qui était membre des principales sociétés savantes de l'Europe, mérite une place parmi ceux qui ont hâté les progrès de la botanique. Ses principaux ouvrages sont: *Florae berolinensis prodromus;* Berlin, 1787, in-8°; — *De achilleis;* Halle, 1789, in-8°; — *Historia amaranthorum;* Zurich, 1790, in-fol., fig. col.; — *Phytographia;* Erlangen, 1794-95, 2 livr., in-fol., fig.; — *Berlinische Wilde Baumzucht* (les Arbres cultivés à Berlin en plein air); Berlin, 1796, 1811, in-8°: l'auteur en décrit, dans la 2e édit., 790 espèces; — *Species plantarum;* Berlin, 1797-1810, 5 vol. en 9 part., in-8°: ce répertoire, beaucoup trop développé, embrasse à peu près toutes les plantes connues jusque alors; l'auteur y a déployé une immense érudition et une critique éclairée; — *Grundriss der Kræuterkunde* (Éléments de botanique); Berlin, 1798, in-8°; 5e édit., 1810: ouvrage qui a été longtemps classique, et dont Link a donné deux édit. augmentées, en 1821 et en 1829; — *Hortus berolinensis;* Berlin, 1803-10, 10 livr. in-8°, avec 110 pl.; — *Anleitung zum Selbststudium der Botanik* (Guide pour étudier seul la botanique); Berlin, 1804, 1822, 1832, in-8°; — *Enumeratio plantarum horti regii berolinensis;* Berlin, 1809, in-8°, suivi d'un *Supplément* de Schlechtendahl, 1823, où sont exposées les améliorations que ce jardin doit à Willdenow. On doit encore à ce dernier divers opuscules, des mémoires dans le recueil de l'Académie de Berlin, des éditions annotées de la *Philosophia botanica* de Linné (Berlin, 1790, in-8°), de la *Flora cochinchinensis* de Loureiro (ibid., 1793, 2 vol. in-8°), une traduction allemande de l'*Histoire des champignons* de Balton (ibid., 1795-97, 2 vol. in-8°), etc.

Schlechtendahl, *Notice*, dans le *Magazin der Gesellschaft der Naturfreunde*, t. VI. — *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, ann. 1812.

WILLE (*Jean-Georges*), graveur allemand, né le 5 novembre 1715, dans les environs de Kœnigsberg (Hesse-Darmstadt), mort le 5 avril

1808, à Paris. Il était fils d'un bourgeois de Kœnigsberg, et l'aîné de six garçons et d'une fille. Tout enfant il montra de grandes dispositions pour le dessin, en apprit les éléments chez un peintre nommé Kuhn, et se rendit en 1736 à Paris. Largillière, chez qui il se présenta, l'accueillit favorablement, et lui permit de faire de quelques-uns de ses tableaux des copies dont il se montra satisfait. Mais Wille abandonna bientôt les pinceaux pour se consacrer à la gravure. Après avoir travaillé quelque temps pour un orfévre nommé Lelièvre, il entra chez le marchand d'estampes Odieuvre, qui lui commanda un certain nombre de portraits des rois de France, qu'il lui payait vingt livres la pièce. Rigaud, qui reconnut en lui un artiste d'avenir, lui donna quelques travaux. Wille exécuta en 1741 avec son camarade Schmidt le portrait de *Charles de Saint-Albin, archevêque de Cambrai*; en 1742, d'après son propre dessin, celui de l'architecte *Briseux*. Sa réputation s'établit d'une façon complète lorsqu'il eut mis au jour les portraits du *maréchal de Belle-Isle* (1743) et du *maréchal de Saxe* (1745). Pendant assez longtemps encore il ne grava guère que des portraits, parmi lesquels il faut placer au premier rang ceux de *Nicolas Lecat*, d'après Thomiers; du *maréchal de Lowendal*, d'après la Tour, du *comte de Saint-Florentin* et du *marquis de Marigny*, d'après Tocqué. Ce fut seulement en 1754 qu'il entreprit de graver des compositions. *La Mort de Cléopâtre*, d'après G. Netscher, fut sa première, et elle obtint un succès qui l'encouragea à suivre cette voie; car, à dater de cette époque, il ne publia guère que des sujets dont il emprunta les modèles à Adrien van Ostade, Terburg, Metzu, Gérard Dow, Schenau, Dietrich, ou même à son fils. Plusieurs de ces estampes sont aujourd'hui fort recherchées : elles rendent avec une fidélité louable les œuvres qu'elles reproduisent, et quelques-unes, comme *l'Instruction paternelle*, *les Musiciens ambulants*, *la Gazetière hollandaise*, et *le Petit Physicien*, ont le privilége de jouir parmi les amateurs de la plus grande estime. Si l'on compare toutefois cet artiste à ses devanciers, on est contraint de regretter l'aspect trop métallique de ses œuvres. Les accessoires sont traités avec la même précision que les parties importantes, et il résulte de cette uniformité de travail une monotonie regrettable et une dureté générale, qui atténue, en le disséminant, l'intérêt de l'œuvre. Wille forma un grand nombre d'élèves, entre autres Schultze, Schmutzer, J.-G. Muller et Berwic.

Son fils, *Pierre-Alexandre*, fut un peintre de talent, et il a laissé quelques aquarelles estimables. G. D.

Mémoires et Journal de J.-G. Wille; Paris, 1857, 2 vol. in-8°, publiés par G. Duplessis. — Ch. Le Blanc, *Catalogue de l'œuvre de J.-G. Wille*; Leipzig, 1847, in-8°.

WILLEBROD. *Voy.* BOSSCHAERT.

WILLEMET (*Pierre-Remi*), naturaliste français, né le 13 septembre 1735, à Norroy-sur-Moselle, mort le 21 juin 1807, à Nancy. Ses parents étaient d'origine suédoise; trop pauvres pour lui donner une éducation libérale, ils le confièrent à son oncle, apothicaire à Nancy. Ce fut dans cette officine qu'il apprit la botanique et l'histoire naturelle, et il en eut à son tour la direction après avoir été agrégé en 1762 au collége de pharmacie. Pendant la révolution il professa à l'école centrale de Nancy, et il fut mis à la tête du jardin des plantes de cette ville. Lié d'amitié avec Haller, Vicq d'Azyr et Linné, il fut élu membre ou associé d'un grand nombre d'académies en France et à l'étranger. On a de lui : *Essais botaniques, chimiques et pharmaceutiques sur quelques plantes indigènes substituées à des végétaux exotiques*; Nancy, 1778, in-8° : ce mémoire, rédigé avec Coste, avait été couronné en 1776 par l'Académie de Lyon; il reparut avec des addit. et le titre de *Matière médicale indigène*; ibid., 1783, in-8°; — *Phytographie économique de la Lorraine*; ibid., 1780, in-8°; réimpr. sous le titre de *Phytographie encyclopédique, ou Flore de l'ancienne Lorraine*; ibid., 1805, 1808, 3 vol. in-8° : c'est le meilleur ouvrage de l'auteur, qui l'a écrit d'après le système sexuel; — *Lichenographie économique*; Lyon, 1787, in-8°; — *Monographie des plantes étoilées*; Strasbourg, 1791, in-8°; — *Ornithologie abrégée de la France*; Neuwied, 1795, in-4°, anonyme; — *Catalogus plantarum horti botanici nanceiensis*; 1802. Willemet a fourni beaucoup d'articles au *Dictionnaire de pharmacie* de *l'Encyclopédie méthodique*, au *Journal de physique*, etc. Il a laissé en manuscrit une *Bibliographie des écrivains naturalistes*.

WILLEMET (*Pierre-Remi-François de Paule*), fils du précédent, né le 2 avril 1762, à Nancy, mort en août 1790, à Seringapatam. Il montra pour l'étude les dispositions les plus brillantes, et fut reçu docteur en médecine en 1783, dans sa ville natale, où il s'établit. S'étant embarqué pour l'Inde avec les ambassadeurs de Tippou-Saïb (1789), il essuya à Pondichéry de telles persécutions de la part du gouverneur anglais que sa santé en fut gravement altérée, et qu'il mourut peu de temps après son arrivée à Seringapatam. Ce jeune savant a laissé des traductions de l'anglais et quelques écrits de peu d'importance.

A. de Haldat, *Éloge de P.-R. Willemet*; Nancy, 1807, in-8°. — J. Lamoureux, *Notice biogr. sur Willemet*; Bruxelles, 1808, in-8°. — Millin, *Notice sur Willemet fils*; Paris, 1790, in-4°.

WILLEMIN (*Nicolas-Xavier*), antiquaire français, né à Nancy, le 5 août 1763, mort à Paris, le 23 janvier 1833. Amené fort jeune à Paris, il y apprit la gravure en taille-douce, et eut pour maîtres de dessin Taillasson et Lagrenée. Il ne tarda pas à montrer un goût décidé pour l'étude et la reproduction des antiquités.

C'est principalement sur nos antiquités nationales que portèrent ses travaux ; des recherches dans les bibliothèques, des voyages dans un grand nombre de départements, le mirent à même de faire connaître beaucoup d'objets ignorés. Il se forma une belle collection de meubles et d'ustensiles du moyen âge et de la renaissance. En 1825, il reçut de Charles X une médaille d'or. La Société royale des antiquaires l'avait admis en 1821 parmi ses membres. Les événements politiques de 1830, en lui enlevant une partie de ses souscripteurs, avaient épuisé ses ressources pécuniaires, et il se vit obligé de vendre sa collection, qui fut dispersée. Après deux années de souffrance et de langueur, il succomba à une attaque de paralysie, à l'âge de soixante-neuf ans. Les publications de Willemin, dont il fit les dessins et les gravures, ont été exécutées avec beaucoup de soin et de goût; en voici les titres : *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instruments de musique, leurs meubles*, etc. (texte par l'abbé de Tersan); Paris, 1798-1802, 2 vol. gr. in-fol.; — *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes civils et militaires, armes et meubles*, etc.; Paris, 1806-33-39, 50 livr., in-fol.; le texte est d'André Pottier; cette magnifique collection rendit un éminent service aux arts et à l'industrie; — *Collection des plus beaux ouvrages de l'antiquité, statues, bustes, groupes*, etc.; Paris, s. d., 2 vol. in-4°; — *Monuments de l'antiquité et du moyen âge de la France et de l'Italie* (texte par Fs. de Saint-Léger); 1re livraison (et unique); ibid., 1825, in-fol.

Gilbert, *Notice*, dans les *Mém. de la Société des antiquaires*, nouv. sér., t. II.

WILLERAM ou **WALRAM**, savant moine allemand, natif de Franconie, mort le 7 mai 1085, à Ebersberg (Bavière). A son retour de Paris, où il était allé étudier la philosophie et les belles-lettres sous des maîtres habiles, il fut nommé chanoine à Bamberg; mais bientôt il prit l'habit religieux, et se retira dans un couvent à Fulda. Le bruit de sa piété, de ses mérites et de son savoir parvint jusqu'à l'empereur Henri III, qui lui donna l'abbaye d'Ebersberg (1048), où il passa le reste de ses jours. On lui doit une double paraphrase du *Cantique des cantiques*, l'une en vers hexamètres latins, l'autre en prose, dans la langue des anciens Francs. Ce double travail se conserve en manuscrit, à Heidelberg, à la bibliothèque de Rhediger à Breslau, à Vienne; la plus ancienne copie est à l'abbaye d'Ebersberg. La paraphrase latine a été mise au jour pour la première fois par Menrad Molther, d'Augsbourg, sous ce titre : *Wilrami abbatis in Cantica Salomonis mystica explanatio*; Haguenau, 1528, pet. in-8°. Paul Merula publia à son tour les deux textes avec des notes et une traduction hollandaise : *Willerami Paraphrasis gemina in Canticum canticorum, prior rhythmis latinis, altera veteri lingua francica*; Leyde, 1598, pet. in-8°. Mais, malgré tout son mérite, son édition, faite d'après un mauvais manuscrit, reste incorrecte et peu fidèle. Celle qu'a donnée en allemand Marquard Freher, d'après le manuscrit de Heidelberg, est plus estimée : *Uhralte Verdolmetschung des hohen Liedes Salomonis*; Worms, 1631, in-8°. L'auteur du *Thesaurus antiq. teuton.*, Schilter, eut l'idée d'y renfermer l'ouvrage de Willeram; mais il mourut avant qu'il eût eu le temps de réaliser son projet; son travail cependant, trouvé dans ses papiers, vit le jour grâce aux soins de Scherz, qui s'imposa la tâche de le compléter (Ulm, 1726, in-fol.). Depuis il a paru en allemand une autre édition de cet ouvrage (Breslau, 1827, in-8°), par les soins de M. de Fallersleben. « La paraphrase francique, dit Küttner, a un grand mérite pour ceux qui veulent étudier notre langue dans ses sources. Willeram nous est parvenu par d'excellents manuscrits, qui nous ont transmis sa pensée dans toute sa simplicité, sa force et sa hardiesse. »

F. Junius, *Specimen observat. in Willerami Paraphrasin*; Amst., 1655, in-8°. — Trithelm, *Catal. viror. illustr. German.* — *Acta eruditorum*, 1732. — Küttner, *Charakteren deutscher Dichter*. — Jœrdens, *Lexicon*. — Gley, *Langue et littér. des anciens Francs*.

WILLIAM. *Voy.* GUILLAUME.

WILLIAMS (*John*), prélat anglais, né le 25 mars 1582, au château d'Aber-Conway (comté de Caernarvon), où il est mort, le 25 mars 1650. Admis en 1599 au collége de Saint-Jean (Cambridge), il y montra une facilité particulière pour apprendre les langues, et fut reçu en 1605 maître ès arts. Il entra dans les ordres en 1609, et obtint en 1611 la cure de Grafton-Regis (Northumberland), et, ce qui devait bien davantage contribuer à sa fortune, la place de chapelain du chancelier Egerton. Ces dernières fonctions lui ouvraient en effet l'accès de la cour, et il en profita pour se faire bien venir du roi Jacques Ier, qui du reste l'avait précédemment remarqué à l'occasion d'un démêlé survenu entre lui et l'université de Cambridge, dont Williams avait été chargé de défendre les intérêts. En même temps il acquérait si bien, par son zèle et son savoir, la confiance de lord Egerton, que celui-ci lui légua à sa mort tous ses manuscrits, fruit d'un travail de cinquante années (1617). Deux ans plus tard il devint chapelain ordinaire du roi (1619), puis doyen de Salisbury. Il obtint la protection du tout-puissant Buckingham en aidant à son mariage avec la riche héritière des Rutland, à laquelle il avait fait abjurer le catholicisme pour entrer dans le sein de l'Église anglicane (1620). Pourvu à cette date du doyenné de Westminster, Williams travailla indirectement à la haute fortune qui lui était réservée, en conseillant à Buckingham de sacrifier lord Bacon à l'indignation publique, qui commençait à le menacer lui-même; et telle fut la reconnaissance que lui en eut le premier ministre qu'il

n'hésita pas à le donner pour successeur au chancelier (10 juill. 1621). Dans le même mois, Williams fut promu à l'évêché de Lincoln, avec autorisation de conserver tous les bénéfices dont il jouissait (1). Habile autant qu'ambitieux, il employa une grande partie de ses immenses revenus à se faire à la cour de nombreux partisans qui l'instruisaient de tout, et fit de grands efforts pour perdre l'archevêque Abbot, accusé d'avoir tué à la chasse un valet de lord Zouch, et dont il convoitait l'opulente succession. Mais lui-même ne tarda pas à inspirer des craintes à Buckingham, qui, jaloux de son influence, conspira sa ruine de concert avec Laud. Toutefois Williams se maintint jusqu'à l'avénement de Charles Ier, époque à laquelle le crédit, plus fort que jamais, de Buckingham lui fit retirer les sceaux (oct. 1626). Dès lors il devint dans la chambre haute, où il continua à siéger au banc des évêques malgré la défense qu'il en avait reçue du roi, un des membres les plus ardents de l'opposition, et un des promoteurs de la *pétition des droits* (27 mars 1628). Son rival acharné, Laud, l'accusa devant la chambre étoilée d'avoir révélé les secrets de la couronne et, après l'avoir convaincu de subornation de témoins, le fit condamner, en 1636, à une amende de 10,000 liv. st. à la suspension de toutes ses charges, et à un emprisonnement dont la durée n'aurait de limité que le bon plaisir royal. Enfermé à la Tour, Williams se refusa à tous les accommodements qui lui furent proposés, et ne recouvra la liberté qu'en novembre 1640, sur l'intervention menaçante du long parlement. Les événements avaient alors fait sentir à Charles Ier la nécessité de s'entourer d'hommes qui, sans être hostiles à la royauté, étaient vus favorablement de la nation. Devenu alors un des conseillers du roi, Williams contribua à lever les scrupules qui l'avaient jusque-là empêché de signer la sentence de mort portée contre Strafford (10 mai 1641). Nommé la même année à l'archevêché d'York, il défendit énergiquement le droit pour les évêques de siéger dans le parlement, et subit une détention passagère à la Tour pour avoir été l'instigateur d'une protestation des autres évêques contre le bill qui les excluait. Il suivit ensuite le roi à York et à Oxford. Mais aussi versatile dans sa conduite que facile sur les moyens de gouvernement, Williams, après avoir fortifié pour le roi son château d'Aber-Conway, où il s'était retiré, refusa, en 1647, de le remettre au colonel Owen, et s'unit même aux troupes du parlement pour le reprendre sur ce chef royaliste. Depuis lors il disparut de la scène politique, et mourut au milieu des pratiques de la plus rigoureuse dévotion. Clarendon l'a accusé, non sans quelque raison, de s'être montré vain, perfide et vindicatif. On a de Williams : *The Holy Table, name and thing*; 1637, in-4o.

(1) On remarque qu'il réunit alors en lui la série complète de toutes les dignités ecclésiastiques.

Hacket, *Memorial offered to the great deservings of J. Williams*; Lond., 1693, in-fol. — Phillips, *Life of J. Williams*; Cambridge, 1700, in-8°. — Campbell, *Lives of the lords chancellors*, 1re série.

WILLIAMS (Sir *Charles* HANBURY), diplomate et poëte anglais, né en 1709, mort le 2 novembre 1759. Fils de John Hanbury, un des directeurs de la *South Sea Company*, il adopta le nom de son parrain Charles Williams. Après avoir terminé ses études à Eton, il voyagea pendant quelques années. Élu membre du parlement en 1733, il fut un des partisans les plus zélés de Walpole, et le servit moins par ses votes que par les chansons politiques qu'il improvisait avec une grande facilité. En 1739, il obtint l'emploi de trésorier de la marine. Nommé chevalier en 1746, il occupa l'ambassade de Dresde, et en 1749 celle de Berlin. Il était revenu depuis 1751 à Dresde lorsqu'il fut envoyé à Saint-Pétersbourg avec mission de décider l'impératrice à former avec l'Autriche et l'Angleterre une triple alliance contre la France. Ses premières tentatives furent couronnées d'un plein succès; mais, en définitive, la négociation échoua. Cet échec exerça une influence fâcheuse sur la santé morale et physique de Williams. Déjà malade en quittant la Russie en 1757, il avait complétement perdu la raison à son arrivée en Angleterre. Williams était un des plus brillants causeurs de son temps; il vécut dans l'intimité d'Horace Walpole, de lord Holland, de Littleton et de Fielding. Il existe plusieurs recueils de ses poésies sous les titres de *Poems* (Lond., 1763, in-8°), d'*Odes* (1775, in-12), et de *Works* (1822, 3 vol. in-8°). Cette dernière publication, faite par H. Walpole, a été l'objet d'une critique sévère dans la *Quaterly Review*, où il est dit : « Dans aucun ouvrage nous n'avons trouvé rassemblés autant de passages d'une obscénité et d'une impiété aussi révoltantes. »

English Cyclop. — H. Walpole, *Notice* en tête des *Works*.

WILLIAMS (*David*), littérateur anglais, né en 1738, dans un village voisin de Cardigan (pays de Galles), mort le 29 juin 1816, à Londres. La pauvreté de sa famille l'ayant décidé, contrairement à ses goûts, à entrer dans les ordres, il n'en sentit que plus vivement la contrainte et la gravité froide que lui imposaient les habitudes de son ministère. Attaché aux dissidents, il dirigea d'abord une de leurs congrégations à Frome (Somerset), puis une autre à Exeter, où l'éloquence passionnée de ses sermons le fit mettre en interdit par l'évêque, enfin à Highgate, près de Londres. Trois ans plus tard il se fixa dans cette ville, et attira sur lui l'attention publique aussi bien par ses écrits, dans lesquels on remarquait une tendance très-marquée vers le déisme, que par les sermons qu'il y prêcha, la plupart dirigés contre l'intolérance et la fausse piété du clergé anglican. Dans un *Traité sur l'éducation*, où il s'était inspiré des idées de Comenius, de Locke, de J.-J. Rousseau et d'Helvétius, il posa les bases d'une réforme radicale.

Passant presque aussitôt de la théorie à la pratique, il fonda à Chelsea une sorte de collége où la méthode expérimentale était appliquée aux diverses parties de l'enseignement. C'est ainsi que les globes et les cartes étaient non pas achetés, mais confectionnés par les élèves eux-mêmes. La réputation que Williams s'était acquise donna beaucoup de vogue à cet établissement, et il était en pleine prospérité lorsque la mort de sa jeune femme et la douleur profonde qu'il en ressentit le forcèrent à l'abandonner. Il avait donné un nouvel essor à ses pensées de réforme religieuse en fondant une association de libres penseurs, parmi lesquels on rencontre le nom de Franklin. En effet, il avait offert chez lui un asile à ce grand citoyen lorsque la rupture des colonies américaines avec la mère patrie ne rendit pas pour celui-ci le séjour de l'Angleterre sans dangers. Revenu à Londres, il y ouvrit dans Cavendish-Square une chapelle (1776), où il prêcha avec beaucoup de zèle le nouveau culte déiste qu'il cherchait à établir, et qu'il appelait *le Culte des prêtres de la nature*. Il entretenait en même temps une correspondance avec Teller, théologien de Berlin, Bode, Raspe, le roi de Prusse et Voltaire, dont il cherchait à développer les doctrines en Angleterre. Cependant les succès qu'il avait d'abord obtenus furent de courte durée, et la chapelle de Margaret-Street était fermée, faute d'auditeurs, quatre ans après son ouverture. C'est sans doute à sa double réputation de libéral et de philosophe qu'il faut attribuer le voyage qu'il fit à Paris, en 1792, sur l'invitation du ministre Roland, et les relations intimes qu'il eut alors avec le parti girondin. Honoré du titre de *citoyen français* par un décret de la Législative (26 août 1792), il ne quitta la France qu'après la mort de Louis XVI (1). A son retour, il s'occupa surtout à réaliser un projet qu'il méditait depuis son séjour à Chelsea, et dont l'objet était de venir en aide à la détresse trop fréquente des gens de lettres. Telle fut l'origine de l'institution si bienfaisante du *Fonds littéraire* (the Literary Fund). Le premier essai en avait été tenté en 1789; le succès fut rapide, et bientôt, grâce à de nombreuses souscriptions, la nouvelle fondation fut en possession d'un local convenable et de revenus importants. Sans abandonner ses idées généreuses, Williams mettait alors beaucoup plus de modération dans leur expression; aussi un nouveau voyage qu'il fit en France après la paix d'Amiens paraît avoir eu pour cause une mission secrète qui lui fut confiée par le ministère. Atteint par une paralysie qui l'envahit graduellement presque tout entier, Williams reçut dans cet état les soins assidus de sa nièce, et mourut dans la maison même du *Fonds littéraire* qu'il avait fondé, et où ses amis avaient exigé, en raison de la modicité de sa fortune, qu'il allât demeurer. Son désintéressement et son amour de l'humanité étaient sans bornes. En s'appliquant à étudier les problèmes de gouvernement et d'éducation, ce qu'il cherchait, c'était le bien-être des peuples et des individus. Plein d'élégance dans les manières, de politesse et d'amabilité dans le monde, de douceur dans la vie privée, il avait encore beaucoup d'agrément dans la conversation.

(1) Il avait été chargé par ses amis de la Gironde d'une lettre destinée à lord Grenville, et dans laquelle leur véritable pensée sur la politique extérieure de la France était exprimée à ce ministre; mais il ne reçut de lui aucune réponse. *Voy.*, sur cette circonstance de la vie de Williams, Bisset, *Hist. of Georges III*.

Nous citerons de cet écrivain : *A Letter to D. Garrick;* Londres, 1770, in-8°; — *The Philosopher;* ibid., 1772, in-8°; — *An Essay on public worship, patriotism and projects of reform;* ibid., 1773, in-12, suivi d'un appendice, 1774; — *Sermons on religious hypocrisy;* ibid., 1774, 2 vol. in-8°; — *Treatise on education;* ibid., 1774, in-12; — *Liturgy on the universal principles of religion and morality;* ibid., 1776, in-8°: sorte de manifeste de ses doctrines, complété par des leçons sur le même sujet: *Lectures;* ibid., 1779, 2 vol. in-4°; — *Letters on political liberty;* ibid., 1782, in-8° : le plus important de ses écrits politiques, et qui fut trad. en français par Brissot; — *Royal recollections;* ibid., 2e édit., 1788, in 8°; — *Lectures on education;* ibid., 17.., 3 vol. in-8°: bien qu'il s'exprime assez légèrement sur le système de Rousseau, il lui emprunte plus d'une observation et d'un raisonnement; — *Lessons to a young prince;* ibid., 1789, in-8°; — *Lectures on political principles;* ibid., 1789, in-8°; — *History of Monmouthshire;* ibid., 1796, in-4°, fig.; — *The Claim of literature;* ibid., 1803, 1816, in-8° : écrit destiné à expliquer l'origine, les motifs et l'objet de la société pour l'établissement du *Fonds littéraire;* — *Regulations of parochial police;* ibid., 1803, in-8°; — *Egeria, or Elementary studies of the progress of nations;* ibid., 1804, in-8° : recueil périodique qui n'a point dépassé un volume; — *Preparatory studies for political reformers;* ibid., 18.., in-8°.

Th. Morris, *Life and writings of D. Williams*; Lond., 1792, in-8°. — Chalmers, *General biogr. dict.*

WILLIBROD (Saint), apôtre des Frisons, né en 657, dans le Northumberland, mort le 6 ou le 7 novembre 738, à Epternach. Son père, nommé Widgils, embrassa la vie monastique, se retira ensuite dans un ermitage, et dirigea dans sa vieillesse une petite communauté qu'il avait fondée entre l'Humber et l'Océan. A sept ans Willibrod entra au monastère de Ripon, où il étudia les sciences ecclésiastiques. A vingt ans il passa en Irlande (677), et se joignit à Egbert et à Wigbert pour se perfectionner dans l'exercice de la vertu. En 690, il s'embarqua pour la Frise avec onze autres moines anglais pour continuer l'œuvre que Wilfrid avait commencée dans ce pays. Après avoir reçu à Utrecht un accueil favorable de Pepin d'Héristal, il se rendit à Rome

afin de demander au pape Serge Ier les pouvoirs nécessaires pour sa mission. A son retour, il prêcha dans tout le pays occupé par les Francs, et accrut tellement le nombre des chrétiens que Pepin l'envoya une seconde fois à Rome. Serge le reçut avec empressement, changea son nom en celui de *Clément*, et le sacra évêque des Frisons (22 nov. 696). Willibrod fixa sa résidence à Utrecht, et fit construire l'église du Sauveur. En 698, il fonda l'abbaye d'Epternach, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. On croit que ce fut sur les représentations de ce prélat que Pepin renvoya Alpaïde, sa concubine, dont il avait eu Charles Martel, et qu'il se réconcilia avec sa femme Plectrude. Il passa ensuite dans les autres parties de la Frise pour combattre l'idolâtrie; mais en Danemark il rencontra des obstacles insurmontables. La mort du roi des Frisons, Radbod, lui permit d'achever la conversion de ces peuples. Ses exemples, son zèle infatigable, et surtout la douceur et l'aménité de son caractère, eurent sur eux la plus heureuse influence. Quelques historiens lui ont attribué plusieurs ouvrages; mais il n'en est resté aucun vestige. L'Église célèbre sa fête le 7 novembre.

Alcuin, *Vita S. Willibrodi*, en prose et en vers. — Bède, *Hist. eccl.* — *Hist. littér. de la France*, t. IV. — Th. Wright, *Biogr. brit. literaria*, t. Ier.

WILLIS (*Thomas*), médecin anglais, né à Great-Bedwin (Wiltshire), le 27 janvier 1621, mort à Londres, le 11 novembre 1675. Issu d'une famille distinguée, il fit ses études à Oxford, et prit avec ses camarades les armes pour défendre la cause royale, en 1642. Pourvu du grade de bachelier en médecine (1646), il se livra à l'exercice de sa profession à Oxford, jusqu'au rétablissement des Stuarts, où il fut nommé à la chaire de philosophie naturelle (1660), en même temps qu'il obtenait le grade de docteur. L'année précédente il avait publié son premier ouvrage : *Diatribæ II : de fermentatione; de febribus* (la Haye, 1659, in-12; Londres, 1660, 1665, 1677, in-8o). Adoptant les doctrines professées par Sylvius, il soutenait que les phénomènes de notre économie sont purement chimiques. Il ne se contenta pas d'expliquer les sécrétions, le mouvement musculaire et jusqu'à la circulation par la fermentation, il voulut encore introduire la théorie chimique dans la pathologie. Un service moins contesté que lui dut la thérapeutique fut la découverte et l'emploi médicinal des eaux minérales d'Alstrop, près Brackley (1664). Appelé à faire partie de la Société royale, il s'établit à Londres (1666). Bientôt sa clientèle fut nombreuse, et il devint médecin ordinaire du roi. Levé de très-grand matin, il assistait au service divin avant de commencer ses visites, et consacrait une partie considérable de ses honoraires au soulagement des pauvres. Les autres écrits de Willis sont : *Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus*; Londres, 1664, in-4°, et 1670, in-8o, avec fig., dessinées par Wren, le célèbre architecte : ouvrage remarquable, et qui lui assure un rang honorable parmi les anatomistes. Non-seulement il y donnait du cerveau une description assez exacte, mais encore il introduisait dans la dissection de cet organe une nouvelle méthode, consistant à couper les parties tantôt de haut en bas, tantôt de bas en haut; enfin, il y développait des vues qu'on peut considérer comme le point de départ des doctrines modernes sur la phrénologie. Une théorie moins contestable, et qu'il établissait également, était celle qui faisait du cerveau le point de départ des mouvements volontaires de l'homme, et du cervelet celui des mouvements involontaires; — *Pathologiæ cerebri et nervosi generis specimina*; Oxford, 1667, in-4°; Londres, 1668, in-12; il rangeait avec raison l'épilepsie et l'hystérie parmi les maladies résultant de troubles dans les organes cérébraux. Cette théorie fut vivement attaquée par Highmore, auquel Willis répondit par l'écrit intitulé : *Affectionum quæ dicuntur hystericæ et hypocondriacæ pathologia spasmodica vindicata. Accesserunt exercitationes II de sanguinis accensione et de motu musculari*; Londres, 1670, in-8o; — *De anima brutorum*; Oxford, 1672, in-4°; Amst., 1674, in-12 : suivant Willis, l'âme des bêtes participe du principe vital de l'homme, et tous deux sont choses mortelles et périssables; ce traité, dans lequel on trouve la description complète de l'huître et de l'écrevisse, contient aussi des traces d'anatomie comparée; — *Pharmaceutica rationalis*; Oxford, 1673-75, 2 vol. in-4o. Les ouvrages de Willis ont été réunis sous le titre d'*Opera medica et physica*; Genève, 1676, 2 vol. in-4o; Amst., 1682, in-4o; Venise, 1720, in-fol.

Thomson, *Hist. of the royal Society*. — Birch, *Lives*. — Wood, *Athenæ oxon.* — Eloy, *Dict. hist. de médecine*. — *Biogr. médicale*.

WILLOT (*Amédée*, comte DE), général français, né en 1757, à Saint-Germain en Laye, mort le 17 décembre 1823, à Choigny (Seine-et-Oise). Issu d'une famille noble, il fit, en 1769, la campagne de Corse dans le régiment de Maillebois. Ayant embrassé les principes de la Révolution, il fut employé à l'armée des Pyrénées orientales (déc. 1792), où il obtint rapidement les grades de colonel et de général de brigade. Un échec qu'il éprouva dans une rencontre avec les Espagnols entre Ceret et le Tech (20 avril 179 l'ayant rendu suspect, il fut suspendu de ses fonctions et même emprisonné. Le 9 thermidor le rendit à la liberté. Placé dans l'armée des Pyrénées occidentales, il se distingua successivement à la prise du camp dit de Louis XIV (9 mai 1795), devant Pampelune, où il dégagea le général Harispe, auquel les Espagnols tâchaient de couper la retraite (6 juill.), et dans les combats qui amenèrent la reddition de Bilbao. Élevé au grade de général de division (9 juill. 1795), et envoyé dans la Vendée, il fut chargé par

Hoche de surveiller Stofflet, qui semblait prêt à reprendre les armes en Anjou. Bientôt il devint très-suspect au général en chef, qui le croyait réactionnaire et royaliste, en quoi il ne se trompait point. Ayant traité avec trois officiers vendéens, il fut désavoué par lui, et reçut l'ordre de quitter l'armée (mars 1796). Au mois d'août le Directoire lui confia le commandement de la division militaire de Marseille, dans la pensée que, mieux qu'aucun autre, il pourrait réprimer la réaction jacobine que Fréron avait fait succéder à la réaction thermidorienne. Willot fit preuve d'énergie en attaquant et en dissipant une émeute jacobine, qui paraissait assez redoutable (janv. 1797). Malgré l'intervention de Bonaparte, qui se fit dans cette circonstance l'interprète des plaintes du parti jacobin auprès des Directeurs, il fut maintenu, et lorsque arriva l'époque des élections générales, il fut nommé député de Marseille (mai 1797). Il ne tarda pas à figurer parmi les coryphées du parti clichien; toutefois, les diverses mesures qu'il proposa, et dont l'une tendait même à prendre l'initiative en arrêtant les Directeurs au palais du Luxembourg, ne furent pas adoptées. Lors du coup d'État du 18 fructidor, Willot, alors inspecteur des Cinq-cents, fut frappé de déportation et embarqué pour Sinamary. Au bout de huit mois de captivité, Willot parvint à s'échapper avec Pichegru, Barthelemy et quelques autres (3 juin 1798). Réfugié d'abord à la Guyane hollandaise, puis en Angleterre, il fut porté en France sur la liste des émigrés comme un royaliste des plus dangereux. Il passa plus tard aux États-Unis. Rentré en France lors de la première Restauration, il reçut la croix de commandeur de Saint-Louis en 1814, et le commandement de la Corse (10 janv. 1816); il l'exerça jusqu'en juin 1818. Il avait été gratifié du titre de comte le 2 mars 1816.

Moniteur univ. — Barante, *Hist. de la convention et du Directoire.* — Crétineau-Joly, *la Vendée militaire.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1823.

WILLOUGHBY (Sir *Hugh*), navigateur anglais, né à Risley, mort vers 1554, en mer. D'une ancienne famille du comté de Derby et, à ce qu'on pense, fils d'un baronnet, il avait déjà acquis la réputation d'un excellent marin à l'époque où il fut mis à la tête d'une expédition entreprise, sous le patronage de plusieurs marchands d'Angleterre, pour chercher un passage menant au Cathay par le nord-ouest. Cette expédition, dont Cabot rédigea les instructions, se composait de trois bâtiments, *la Buona Speranza*, que montait Willoughby, et de deux autres, commandés par Durforth, Burrough et Chancellor (*voy.* ces noms). Partie de Deptford, le 10 mai 1553, en présence de la cour et d'un grand concours de monde, la petite flotte fut jusqu'au 23 juin retenue en vue des côtes par les vents contraires. A la hauteur de Wardhus, elle fut dispersée le 2 août par une tempête, et séparée désormais du navire monté par Chancellor, qui ne put la rejoindre. Après s'être avancés dans la mer du Nord jusqu'à cent soixante lieues plus au nord-est et avoir atterri probablement à la Nouvelle-Zemble, les deux autres vaisseaux furent forcés par les glaces de redescendre au sud-ouest, et le 18 septembre ils entrèrent dans le port formé par l'embouchure de l'Arzina, rivière de la Laponie orientale. Depuis on n'eut plus d'eux aucune nouvelle, et l'année suivante les cadavres de Willoughby et de ses compagnons furent découverts par des pêcheurs russes. La date du testament de Willoughby, trouvé dans sa cabine, fait présumer qu'il mourut de froid, vers janvier 1554. Un journal de cette malheureuse expédition, probablement écrit par Willoughby lui-même, a été imprimé dans la collection de Hakluyt.

Cl. Adams, *Account of Chancellor's adventures.* — Fuller, *Worthies of England.* — Fr. Lacroix, *Régions circumpolaires*, dans l'*Univers pittor.*

WILMOT. *Voy.* ROCHESTER.

WILSON (*Richard*), peintre anglais, né en 1713, à Pinegas (comté de Montgomery), mort en 1782, à Loggerheads (comté de Denbigh). Fils d'un pauvre ministre gallois, il montra de bonne heure un goût prononcé pour le dessin, et fut placé à Londres en 1729 par un ami de la famille, sir George Wynne, auprès d'un peintre fort obscur, du nom de Thomas Wright. On manque de détails sur sa jeunesse et sur ses débuts artistiques. Tout ce qu'on en connaît, c'est qu'il s'occupa de peindre le portrait, et qu'en 1748 il exécuta ceux du prince de Galles et du duc de Cumberland, son frère. Un voyage qu'il entreprit en Italie, en 1749, lui révéla sa véritable vocation, et en fit un grand peintre de paysage. Préférant l'étude de la nature à celle des maîtres, il lui dut cette vérité saisissante qui fait le charme de ses compositions, et se mit en peu de temps en état de mériter les éloges de J. Vernet et de Mengs. De retour en Angleterre en 1755, il exposa successivement *la Mort de Niobé* (1760), *une Vue de Rome prise de la villa Madama* (1765), deux de ses plus belles œuvres; *la Solitude, Vue de Baia, la Villa d'Hadrien, le Temple de Bacchus, le Lac de Nemi, Cicéron à sa villa, Apollon et les Saisons, Méléagre et Atalante, Sion-House, le Château de Caernarvon, la Tour de Pembroke*, etc. Son talent ne fut cependant jamais très-populaire, et il ne trouva pas toujours facilement à placer ses compositions. Il avait une réserve qui limita beaucoup ses relations avec les amateurs, et il faut dire qu'il eut aussi plus d'un démêlé avec ses confrères. Reynolds et lui vécurent dans une froideur réciproque qui tenait du dédain. Wilson n'en fut pas moins un des premiers membres de l'Académie royale de peinture lors de sa fondation (1768), et en 1770 il devint bibliothécaire de cette compagnie, position plus honorable que lucrative, mais que son peu de fortune le força à accepter. La difficulté avec

laquelle il vendait ses œuvres l'amena souvent à reproduire plusieurs fois la même composition. En somme, il mena une vie misérable, qui ne cessa que quelques années avant sa mort, par l'héritage que lui laissa un de ses frères. On a publié un portefeuille de Wilson intitulé : *Studies and designs done at Rome in* 1750-52 (Oxford, 1811, in-4°), et ses plus belles toiles ont été gravées par Woollett, Sharpe et autres; elles ont donné lieu au recueil suivant : *Etchings from the works of R. Wilson, with memoirs of his life by P. Hastings* (Lond., 1825, in-4°).

Sandby. *Hist. of royal Acad. of arts.* — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 16.

WILSON (*Alexandre*), ornithologiste anglais, né le 6 juillet 1766, à Paisley (Écosse), mort le 23 août 1813, à Philadelphie. Il était fils d'un pauvre tisserand chargé de famille, et apprit le même métier. Tout en maniant la navette, il rima quelques ballades dans le goût de celles de Burns, et les fit insérer dans les journaux du pays. Las d'une profession qu'un esprit d'aventure lui fit prendre en dégoût, il se fit colporteur, et parcourut l'Écosse en compagnie de son beau-frère, en débitant indienne et mousseline, et aussi plus d'une chanson qu'il avait composée chemin faisant. Ce nouveau métier ne lui réussit guère, et il rentra dans l'atelier. En 1790, à l'aide de quelques souscriptions, il publia un recueil de ses vers (*Poems humorous, satirical and serious*; Paisley, in-12), et en donna une seconde édition augmentée (ibid., 1791), au retour d'un court voyage à Édimbourg, où il avait lu devant une société littéraire un poëme, *the Laurel disputed*, qui fut imprimé. Sa meilleure pièce est celle de *Watty and Meg*, qui parut en 1792, et dont cent mille exemplaires furent vendus en quelques semaines; il est vrai que le public croyait acheter une œuvre de Burns. Une satire qu'il dirigea contre des fabricants de sa ville natale le fit condamner à trois jours de prison (fév. 1793). Cette mésaventure, jointe à ses sentiments démocratiques, ne fut pas étrangère à sa résolution d'émigrer aux États-Unis. Débarqué à Newcastle, le 14 juillet 1794, il gagna à pied Philadelphie, et après avoir été graveur en taille-douce, tisserand, colporteur, il s'établit maître d'école. Du village de Milestown, où il demeura plusieurs années, il fut appelé en 1802 à diriger un pensionnat à Gray's Ferry, dans les environs de Philadelphie. La connaissance qu'il y fit de William Bartram, naturaliste distingué, et du graveur Lawson, qui lui enseigna le dessin, lui révéla sa véritable vocation. Il était ainsi assez bien préparé à l'étude de l'histoire naturelle, lorsqu'en octobre 1804 il entreprit avec ses deux amis une excursion aux cataractes du Niagara, et l'acheva seul, malgré le froid et la neige, à pied et le fusil sur l'épaule, à travers un pays inhabité et d'immenses forêts. En 1806 il abandonna l'enseignement, et se fixa à Philadelphie, où le libraire Bradford le chargea de revoir une nouvelle édition de la *Cyclopædia* de Rees. Puis il s'entendit avec lui pour la publication d'une vaste ornithologie américaine dont il avait conçu l'idée. Ce fut en septembre 1808 que parut le t. I[er] de l'*American ornithology* (Philad., très-gr. in-4°, fig. col.). Accueilli avec une véritable admiration par les Américains, Wilson ne put toutefois, pendant un voyage assez long qu'il fit à cet effet, obtenir qu'un nombre très-restreint de souscriptions. Ce résultat ne le découragea pas, et à peine le t. II avait-il paru (janv. 1810), qu'il partit pour une longue excursion (24 fév.) dans laquelle, après avoir gagné Pittsburgh, il descendit l'Ohio, sur un léger esquif, qu'il dirigeait seul, atteignit ainsi Louisville, et s'embarqua ensuite sur le Mississipi pour visiter le pays des Natchez. Sa vie était tout à la fois celle d'un coureur des bois et d'un savant : une poire à poudre au côté, un fusil en bandoulière, et un carton à dessin sur le dos, il dessinait chaque oiseau qu'il avait tué au lieu même où il l'avait tiré. Toujours poëte, il rimait en même temps un poëme intitulé *the Pilgrim*. De retour à Philadelphie (2 août), il s'occupa avec une ardeur incroyable de la continuation de son grand ouvrage, dont les volumes se succédèrent jusqu'au septième (1813) avec autant de rapidité que de succès. Élu en 1812 membre de la *Philosophical Society* de Philadelphie, il préparait la publication du t. VIII, lorsqu'il mourut d'une attaque de dyssenterie, âgé seulement de quarante-huit ans. Il n'avait jamais été marié.

Aussi remarquable par l'honnêteté de son caractère et la pureté de ses mœurs que par son énergie et son intelligence, Wilson est du nombre des savants dont la carrière offre le plus d'originalité piquante. Après sa mort, G. Ord, qui l'avait accompagné souvent dans ses explorations, publia les t. VIII et IX de l'*American ornithology* (Philad., 1814). Plus tard le prince Charles Bonaparte fit paraître quatre vol. de supplément (ibid., 1825-33). Le recueil de Wilson a eu plusieurs éditions, entre autres : New-York, 1828-29, 3 vol. pet. in-4°, avec les 73 pl. originaires retouchées par Lawson; Londres, 1829, 3 vol. in-8°, avec 97 pl. représentant trois cent soixante-trois oiseaux; Édimbourg, 1831, 4 vol. in-12, s. pl.; Londres, 1832, 3 vol. in-8°, avec 97 pl.; Boston, 1840, in-8°; New-York, 1852, pet. in-8°, avec 26 pl. Outre son mérite scientifique, cet ouvrage est encore remarquable, comme œuvre littéraire, par ses descriptions pleines de vivacité, de sentiment, et souvent de grandeur.

G. Ord, *Notice*, dans le t. IX, 1[re] édit. — Jardine, *Notice*, dans l'édit. de Lond., 1829. — Paton, *Wilson the ornithologist*: Londres, 1863, in-8°. — *The Athenæum*, 1863, n° 1869. — Ch. Bonaparte, *Observations on the nomenclature of W.'s ornithology* : Philad., 1826, in-8°. — Duyckinck, *Cyclop. of amer. liter.*, t. I[er]. — Dana, *American cyclopædia*.

WILSON (Sir *Robert-Thomas*), général an-

glais, né en 1777, à Londres, où il est mort, le 9 mai 1849. Fils d'un peintre, Benjamin Wilson, mort en 1788, il fit ses études aux écoles de Westminster et de Winchester. Engagé comme volontaire à seize ans, il fit la campagne de Flandre, et obtint en 1794 un brevet d'officier dans le 15e dragons. A l'affaire de Villers-en-Conche, l'empereur d'Allemagne ne dut qu'au courage de Wilson d'échapper aux ennemis, qui déjà l'entouraient (1). Après avoir été employé en 1798 dans la répression des troubles de l'Irlande, et en 1799 en Hollande, où il gagna les épaulettes de major, il suivit Abercromby en Égypte, et n'en revint qu'après la prise d'Alexandrie (31 août 1801). Plus tard il passa au Brésil, puis au cap de Bonne-Espérance, que les Anglais venaient d'occuper, et revint sur le continent pour prendre part à une mission délicate confiée à lord Hutchinson (1804). Animé d'un esprit généreux et indépendant, Wilson était rempli de haine contre Napoléon, qu'il regardait comme l'oppresseur de l'Europe : aussi, lorsque l'Angleterre eut résolu de secourir le Portugal envahi, ce fut lui qui en 1808 organisa la légion dans laquelle entrèrent tous les réfugiés de cette nation. Nommé peu après commandant d'une brigade espagnole placée sous les ordres de Wellington, il débarqua aux environs de Lisbonne avec un renfort de douze mille hommes (avril 1809). Après la surprise d'Oporto, Wilson, qui avait déjà porté ses avant-postes jusqu'à Nava-el-Carnero, dans l'espérance de faire éclater une insurrection à Madrid, où il entretenait des intelligences, fut obligé de se replier sur Talavera, eut une part importante à la bataille qui y fut livrée, et protégea la retraite en arrêtant plusieurs jours le maréchal Victor dans les gorges de Baños. Accrédité auprès des armées russe et prussienne comme représentant militaire de l'Angleterre, il assista à presque tous les combats qui se livrèrent de 1812 à 1814.

Entré à Paris avec les alliés, Wilson ne vit pas sans indignation les persécutions dont étaient alors frappés les bonapartistes, et le même sentiment de générosité qui l'avait porté à s'armer contre les vainqueurs de l'Europe le poussa à protéger ceux qui en étaient alors les vaincus. Une tentative qu'il fit pour sauver le maréchal Ney, qu'il avait connu en Espagne, ne réussit pas, mais servit du moins à amener les ouvertures qui, par l'intermédiaire de M. Bruce, lui furent faites au sujet de M. de la Valette (*voy.* ce nom), que sa femme et sa fille venaient de faire évader de la Conciergerie (20 déc. 1815). Aidé d'un autre officier de ses amis, le capitaine Hutchinson, il parvint à conduire en Belgique M. de la Valette, revêtu d'un uniforme anglais. Mais sortis de la capitale le 7 janvier 1816, ce ne fut qu'après les plus vives péripéties que le fugitif et ses deux guides atteignirent trois jours après le territoire belge (1). Cet acte, commis sur le territoire français, rendait Wilson justiciable des tribunaux français; aussi fut-il prévenu, avec Bruce et Hutchinson, de « complot tendant à détruire le gouvernement du roi en arrachant un condamné à la vindicte des lois », et arrêté à son retour en France. Le cabinet de Londres ne crut pas devoir intervenir, et se borna à prendre acte de la promesse faite par le duc de Richelieu qu'en aucun cas la peine capitale ne serait appliquée. Le 22 avril les accusés comparurent devant la cour d'assises. Wilson avait pour défenseur M. Dupin; mais, prenant la parole après lui, il protesta qu'il était, « non pas un révolutionnaire, comme on l'avait dit, mais un ami de la liberté et de l'indépendance, dont il désirait voir jouir tous les hommes et tous les États, et se félicita d'avoir pu servir la cause de l'humanité en aidant les efforts d'une femme vertueuse et à jamais illustre. » Après cet aveu d'un fait que la loi française considérait comme un délit, Wilson et ses amis furent condamnés, mais à trois mois seulement d'emprisonnement. C'était presque un acquittement.

De retour dans son pays (juillet 1816), Wilson y fut accueilli avec une faveur générale. En 1817 il s'associa, dit-on, à un mouvement politique dont le but était de faire du Royaume-Uni une république fédérative. Élu en 1821 député d'un des quartiers de Londres, il siégea jusqu'en 1831 dans la chambre des communes, et se montra l'un des plus zélés défenseurs des libertés nationales. La reine Caroline étant morte (7 août 1821), et ses funérailles ayant été l'occasion d'une émeute dans laquelle le peuple manifesta ses sympathies pour cette princesse, Wilson, qui n'avait pas caché qu'il les partageait, s'interposa entre les citoyens et les soldats pour arrêter l'effusion du sang. Ses efforts ne furent pas inutiles; mais il ne tarda pas à recevoir une lettre du duc d'York, qui, en qualité de généralissime des armées britanniques, lui annonça que le roi n'avait plus besoin de ses services (17 sept.). Une souscription nationale, ouverte spontanément, et qui produisit une somme de 6,000 liv. st. (150,000 fr.), avait hautement prouvé qu'il conservait toute la faveur de l'opinion publique, lorsqu'il se rendit en Espagne pour prendre part à l'insurrection qui venait d'éclater contre Ferdinand VII. Malgré cette absence, les électeurs de Southwark lui conservèrent son mandat. Débarqué en Espagne le 10 mai 1823, il entra immédiatement dans les rangs de la milice de Vigo comme simple grenadier. Nommé lieutenant-général par les Cortès (1er juill.), il se jeta avec quelques troupes dans la Corogne, et fut blessé dans une sortie de la garnison. Il était sur le point d'être fait prisonnier à Vigo, où il avait été transporté,

(1) C'est à cette occasion qu'il reçut de l'empereur une médaille d'or, et ensuite la croix de Marie-Thérèse, avec le titre de baron.

(1) On peut lire le récit très-détaillé de cette fuite dans le *Gentleman's Magazine*, t. LXXXVI, 1re part., p. 681.

lorsqu'il parvint à s'échapper sur une frêle embarcation qui le conduisit à Lisbonne (1), et de là à Gibraltar (14 août). Il était allé à Cadix dans l'intention de reprendre les armes, lorsque la prise du Trocadero le décida à retourner en Angleterre (11 nov.). Pendant son absence, les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse l'avaient privé du droit de porter les décorations qu'ils lui avaient accordées. En reprenant son siége dans la Chambre, Wilson vota successivement pour diverses mesures libérales, et en particulier pour l'émancipation de l'Irlande. Le parti whig étant parvenu au pouvoir, il fut rétabli dans son grade, et en 1841 nommé lieutenant général. De 1842 à 1849, il occupa le poste de gouverneur de Gibraltar.

Officier plein d'activité, de mérite et de courage, esprit généreux et libre, Wilson est un des hommes qui ont fait le plus honorer et respecter le nom anglais à l'étranger. Bon écrivain, quoique médiocre orateur, il a laissé les ouvrages suivants : *History of the british expedition to Egypt*; Londres, 1802, gr. in-4°, et 1803, 2 vol. in-8°, cartes; — *An Inquiry into the military forces of the british Empire*; ibid., 1804, in-8°; — *Campaigns in Poland, with remarks on the russian army*; ibid., 1811, in-8°; — *Sketch of the military power of Russia*; ibid., 1817, in-8°; — *Récit des événements survenus en 1812, lors de l'invasion de la Russie et de la retraite de l'armée française*; ibid., 1860, in-8°; — *Journal de voyage et événements accomplis durant sa mission au quartier général de la coalition de 1812 à 1814*; ibid., 1860, 2 vol. in-8° : ces deux ouvrages sont en anglais. Eug. Asse.

Recueil des pièces et documents officiels relatifs aux services civils et militaires de sir R. Wilson, par un ami de la justice; Paris, 1822, in-8°. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *English Cyclopædia.*

WIMPFELING (*Jacques*), poëte et érudit allemand, né le 27 juillet 1450, à Schelestadt, où il est mort, le 17 novembre 1528. Comme ses ressources étaient bornées, il eut beaucoup de peine à terminer ses études régulières, qu'il fit à Fribourg, à Erfurt et à Heidelberg; plusieurs fois la peste, la maladie et la misère l'obligèrent à en interrompre le cours. Ayant pris le grade de bachelier en théologie (1483), il accepta peu après l'emploi de prédicateur à Spire. Le travail étant au-dessus de ses forces, il fit ce qu'il put pour s'en faire décharger; mais l'évêque, qui l'aimait beaucoup, « l'amusa tellement par de belles paroles, dit Niceron, qu'il le retint pendant quatorze ans ». La vie de ce savant est remplie de tribulations semblables; il ne parvint jamais à satisfaire son goût prononcé pour le recueillement et l'étude. En 1499, il occupa la chaire fondée à Heidelberg pour l'enseignement de l'éloquence, de la poésie et de la langue grecque. En 1502 il se rendit auprès de l'évêque de Bâle, Christophe d'Uttenheim, son ami. Puis il reçut à Strasbourg une prébende, que la crainte de n'en pas rester le paisible possesseur lui fit abandonner presque aussitôt. Il surveilla alors l'éducation de quelques jeunes gens, entreprit et mena à bien une négociation politique auprès du comte palatin, et revint à Bâle pour y diriger un monastère de filles. Après avoir cherché longtemps à se retirer du monde sans avoir pu y réussir, il alla vivre auprès de sa sœur, dans sa ville natale. Les ouvrages de Wimpfeling, écrits d'un style embarrassé, font voir que c'était un esprit libre, qui reprenait vivement les vices, et qui souhaitait la réforme des mœurs et de l'Église. Nous citerons de lui : *Adolescentia*; Heidelberg, 1492, in-8°; réimpr. avec des additions à Strasbourg, 1505, in 8°, et 1515, in-4° : choix de règles pédagogiques; — *Stylpho*; s. l., 1494, in-4° : pièce dramatique; — *Philippica, seu Dialogi VI pro institutione filiorum Philippi electoris palatini*; Strasb., 1498, in-4°; — *Cis Rhenum Germania*; ibid., 1501, 1649, in-4°; — *De integritate*; ibid., 1505, in-4° : un des plus éloquents traités de l'auteur; — *Epitome rerum germanicarum*; ibid., 1505, in-4°; Hanau, 1594, in-12 : abrégé qui renferme des détails intéressants; — *Catalogus episcoporum argentinensium*; ibid., 1508, 1651, 1660, in-4°; — *Ad Julium II querulosa excusatio*; s. l. (vers 1512), in-4° : cité devant la cour de Rome par certains religieux augustins, pour avoir avancé dans un de ses ouvrages que saint Augustin n'avait été ni moine ni frère mendiant, Wimpfeling se contenta de se justifier en adressant au pape cette épître en vers; — *De vita et moribus episcoporum et principum*; Strasb., 1512, in-4°; — *Hymni de tempore et sanctis*; ibid., 1513, in-4°, impr. avec un opuscule *De hymnorum et sequentiarum auctoribus* (1499, in-4°), du même; — *Expurgatio contra detractores*; Vienne, 1514, in-4° : il y raconte les particularités de sa vie pour se défendre de l'accusation d'instabilité qu'on avait portée contre lui; — *De Germanicæ nationis et imperii gravaminibus contra curiam romanam*, traité écrit par l'ordre de l'empereur Maximilien et impr. avec la *Germania* de Sylvius; Strasb., 1515, in-4°, et dans *German. script.* de Freher. Ce savant a édité *Leopoldi Bebenburgensis De principum germanorum fide* (Bâle, 1497, in-fol.), *P. Schotti Lucubratiunculæ* (Strasb., 1498, in-4°), *Gersonii Opera* (Spire, 1499, in-fol.), et *Rabani Mauri De laudibus crucis* (Phorcæ, 1503, in-fol.). P. L.

Son *Apologie*. — Adam, *Vita theolog. germ.* — Gesner, *Biblioth.* — Trithelm, *De script. eccles.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVIII.

WIMPFEN (*Louis-François*, baron de), général français, né en 1732, à Deux-Ponts, mort le 24 mai 1800, à Paris. Issu d'une famille noble,

(1) N'ayant pas obtenu la permission de débarquer dans cette ville, il renvoya au roi l'ordre de la Tour et de l'Épée, dont il avait autrefois été décoré par ce prince.

mais pauvre, il était l'aîné des dix-huit enfants d'un chambellan du roi Stanislas. Entré au service dans un régiment français, il fit toutes les campagnes de la guerre de Sept ans, reçut la croix de Saint-Louis, et bientôt après, pourvu d'un régiment allemand au service de la France, il fut nommé maréchal de camp en 1771. Très-lié avec le comte de Saint-Germain, il l'aida dans ses projets de réforme militaire. Promu au grade de lieutenant général en 1790, il commandait la place de Neu-Brisach lorsque les princes émigrés s'efforcèrent de le gagner à leurs desseins; il repoussa loyalement les propositions de défection qui lui furent faites (nov. 1791). Placé en 1792 à la tête d'une division de l'armée du Rhin, il fut dénoncé par Ruhl à la Convention, destitué et emprisonné. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il vécut depuis dans la retraite. Il est l'auteur des ouvrages suivants : *Commentaires des Mémoires du comte de Saint Germain, ministre de la guerre*; Londres, 1780, in-8°, sans nom d'auteur; — *Refonte de l'économie de l'armée française*; Paris, 1787, in-8°; — *Vie privée du général F.-L. de Wimpfen*; Paris, 1788, in-8° : désavouée par l'auteur; — *Loisirs du général Wimpfen depuis trente jours qu'il est à Paris, ou Indices sur l'Empire d'Allemagne*; Paris, 1798, in-8°; — *le Militaire expérimenté, ou Instruction à ses fils*; Paris, 1798, in-12.

WIMPFEN (*Félix*, baron DE), général, frère du précédent, né en 1745, mort à Bayeux, en 1814. Capitaine au régiment de la Marck, il fit en 1768 la campagne de Corse, et en revint lieutenant-colonel. Il commanda un régiment dans la guerre d'Amérique, et assista aux siéges de Mahon et de Gibraltar (1781-1782). La belle défense qu'il fit des lignes françaises devant cette dernière place lui valut une pension de 1,000 écus et le grade de brigadier. Choisi pour député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Caen, il adopta modérément les nouveaux principes, et fit au nom du comité des pensions et du comité militaire plusieurs rapports importants. Employé à l'armée dès l'ouverture des hostilités, il fut chargé du commandement de Thionville. Ce fut la première ville que les Prussiens assiégèrent. Investie le 24 août 1792, elle résista pendant un mois, et lorsque Brunswick essaya de séduire Wimpfen par l'offre d'un million : « J'accepte le million, répondit celui-ci, si l'on consent à en passer l'acte par-devant notaire. » Trois jours après, la victoire de Valmy délivrait la place (20 sept.). La Convention déclara que Wimpfen avait bien mérité de la patrie. Ce glorieux souvenir le protégea contre les dénonciations qui plus tard ne manquèrent pas d'être dirigées contre lui. Après avoir refusé le ministère de la guerre, Wimpfen reçut le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. A la suite du 31 mai, il offrit son épée aux girondins (juin 1793), mais sans toutefois dissimuler ses sentiments, plutôt favorables à une monarchie constitutionnelle qu'à la république. Les girondins acceptèrent, et ce fut une faute de leur part. On put ainsi croire à une trahison (1). Plusieurs députés de la Gironde s'étant rendus à Caen, et une coalition s'étant formée entre huit départements, cinq de la Bretagne, trois de la Normandie, la Convention envoya dans le Calvados Prieur et Romme. Wimpfen les fit arrêter et renfermer au château de Caen. Décrété d'accusation, il répondit à cette mesure par une proclamation dans laquelle il disait : « Les méchants vous disent : Félix Wimpfen marche contre Paris; n'en croyez rien : je marche *vers* Paris, *pour* Paris, et pour le salut de la république une et indivisible. » Cependant les habitants du Calvados, après avoir montré beaucoup d'ardeur pour la cause des girondins, s'étaient peu à peu refroidis par la crainte du royalisme. Wimpfen ne comptait parmi ses huit bataillons que très-peu de volontaires, et il fut obligé de tirer de la Bretagne cinq ou six cents hommes qu'il envoya, sous la conduite du royaliste Puisaye, à la rencontre des troupes de la Convention. Cette avant-garde s'étant dispersée à Pacy-sur-Eure sans même livrer de combat (14 juillet), Wimpfen tenta de fortifier Caen et d'y créer un papier-monnaie. Dans un entretien qu'il eut alors avec les girondins, il proposa, au dire de Louvet, afin d'avoir sûrement et promptement des hommes et des armes, de négocier avec l'Angleterre. Les girondins ayant repoussé avec énergie une pareille proposition, il chercha à rallier à Lisieux les débris des bandes insurgées; mais, après être revenu un instant à Caen, sentant que la lutte était impossible, il se rendit secrètement à Bayeux, où il se tint caché. A peu près oublié jusqu'au 18 brumaire, il reprit à cette époque son rang parmi les généraux de division, et exerça depuis le 24 juillet 1806 les fonctions d'inspecteur général des haras. Il fut créé baron de l'empire en 1809. Véritable type de l'officier élégant, spirituel et brave du dix-huitième siècle, il exerça par son esprit vif et aimable une véritable influence sur les hommes de son époque, et c'est ce qui explique le rôle important, quoique éphémère, qu'il fut appelé à jouer dans l'épisode girondin. Il est l'auteur du *Manuel de Xepholius* (Paris, 1788, in-8°), publié sans nom d'auteur, et de *Mémoires* manuscrits.

Louvet, Buzot, Meillan, Levasseur, *Mémoires*. — Louis Blanc, *Hist. de la révol. française*.

WINCKELMANN (*Jean-Joachim*), célèbre archéologue allemand, né à Stendal, en Prusse,

(1) « Je demandai à Barbaroux et à Buzot, rapporte Louvet, ce qu'ils pouvaient attendre d'un tel homme. Celui-ci me répondit que Wimpfen était un homme d'honneur, royaliste à la vérité, mais incapable de trahir ses engagements. Je trouvai que l'autre était entièrement séduit par les qualités très-aimables de Wimpfen. Guadet et Petion, qui venaient d'arriver, ne concevaient pas mes alarmes.. Dès lors je vis que tout allait aller à Caen comme tout avait été à Paris. »

le 9 décembre 1717, assassiné à Trieste, le 8 juin 1768. Il était fils d'un savetier, et s'il ne resta pas illettré, ce fut par l'effet d'une vocation déclarée et d'une volonté opiniâtre. Son enfance est tout une légende. On nous le représente, comme autrefois Luther, allant chanter de porte en porte pour gagner son pain et pouvoir étudier, puis entrant chez un vieux maître d'école aveugle pour lui servir tour à tour de guide et de lecteur. Ce maître d'école, qui lui enseigna les langues anciennes, se nommait Tappert. En 1735, à dix-huit ans, Winckelmann se rendit à Berlin, où il étudia au *Kœllnische Gymnasium*. La même année il alla à Hambourg, pour assister à la vente des livres du célèbre Fabricius et acheter de bonnes éditions des auteurs classiques. Le long de la route, il recueillit chez des ecclésiastiques et des gentilshommes l'argent nécessaire à cette acquisition et à sa subsistance. En 1737 on le retrouve à Stendal; en 1738 il était à l'université de Halle, étudiant ou plutôt ayant l'air d'étudier la théologie, pour plaire à ses protecteurs. Sa vocation était ailleurs. Il avait déjà la tête pleine de la mythologie grecque. Ses connaissances à cet égard, recueillies dans des compilations, dont l'une, le *Theatrum genealogicum* de Henning lui resta toujours chère, ne pouvaient être ni exactes ni profondes. Un peu plus tard, la lecture du *Dictionnaire* de Bayle l'initia aux procédés de la critique historique, et lui fournit un grand nombre de notions utiles. Il portait déjà en lui l'idée de son grand travail sur l'art dans l'antiquité, et il sentait bien que ce n'était pas à Halle qu'il pouvait l'exécuter. En 1738 il trouva moyen de se rendre à Dresde, où se formait une des plus belles galeries artistiques de l'Europe. Enflammé par cette vue et par la lecture des *Commentaires* de César, il veut aller jusqu'à Rome en traversant la France : il mendiera son pain de couvent en couvent, et il gagnera la protection de prélats romains en se convertissant au catholicisme. La guerre qui éclata en 1740 l'empêcha de pousser au delà de Francfort. L'année suivante il est à Osterbourg, précepteur chez un capitaine de cavalerie; et aussitôt après on le voit à Iéna étudier la médecine et les mathématiques. La misère l'oblige à quitter l'université et à prendre encore une fois un emploi de précepteur à Heimersleben, près d'Halberstadt (1742). En 1743 l'orientaliste Boysen (1) lui procura la place de co régent du collége de Seehausen. Cette place, misérablement rétribuée et comportant les plus ennuyeuses fonctions, il dut la garder cinq ans.

En 1748 il réussit à obtenir un emploi de sous-bibliothécaire chez le comte de Bünau, à Nœthenitz, aux appointements de quatre-vingts thalers par an. C'était encore bien peu; mais il avait sous la main beaucoup de livres, quelque loisir pour les étudier, et dans le voisinage Dresde avec ses artistes et ses splendides galeries. En les parcourant sans cesse, il fit la connaissance du peintre Œser et de deux amateurs très-distingués, Lippert et Hagedorn. Le nonce du pape, Archinto, le remarqua, et frappé à la fois de l'étendue et des lacunes de son éducation artistique, il offrit de lui fournir les moyens de la compléter par un voyage à Rome. C'était le rêve de toute sa vie; mais le nonce et le P. Rauch, confesseur du roi, mettaient à leur protection une condition absolue : Winckelmann se ferait catholique. Le pauvre archéologue eut quelques scrupules, sinon de conscience, du moins de dignité; pendant plus d'un an et demi il hésita. Enfin les Muses, comme il dit, l'emportèrent sur *Eusebia* (la piété), et il se fit catholique, afin de pouvoir étudier à l'aise l'antiquité grecque. Sa conversion est du 8 juillet 1754. La pension promise se fit attendre; mais le temps que Winckelmann, désormais libre de ses fonctions de bibliothécaire, passa à Dresde avec Œser ne fut pas perdu. Il publia en 1754 des *Réflexions sur l'imitation de l'art grec* (Gedanken über die Nachahmung der griech. Kunstswerke); Dresde, in-4o; réimpr. en 1756 avec addit., opuscule à l'adresse des dilettanti de Dresde, qui aujourd'hui a perdu pour nous beaucoup de son sens et de son intérêt. On sait où en étaient alors les beaux-arts, et pour l'exécution et pour la théorie. Le milieu du dix-huitième siècle fut le triomphe de la vulgarité emphatique et maniérée. Winckelmann, un des premiers, comprit et proclama que, pour se tirer de cette décadence, il fallait revenir à l'imitation des anciens; c'est chez eux en effet que l'on trouve, dans une perfection incomparable, la noblesse, la grandeur, la simplicité; il le sentait d'instinct, bien qu'il n'eût pas encore cette certitude qui résulta de l'étude des œuvres antiques dans les galeries italiennes. Son goût naturel, soutenu par le savoir pratique d'Œser, le préserva de la contagion régnante. La vue de la *Madone de Saint-Sixte*, cette œuvre divine de Raphael, lui fit apprécier à leur valeur les tableaux et les statues dont les élèves de Maratta et de Bernini encombraient les palais et les églises de Dresde.

(1) Une lettre de ce savant, aujourd'hui oublié, contient sur celui qui allait être le premier archéologue de son temps des détails bons à recueillir. « En retournant à Magdebourg, écrit-il à Gleim, je trouvai à l'auberge de Heimersleben un candidat nommé Winckelmann. Il a été étudiant avec nous à Halle, et vous devez l'avoir vu plus d'une fois dans les bibliothèques publiques. Lorsque, contre toute attente, je le rencontrai où je vous dis, il était si mal vêtu, si changé par l'effet de la misère, qu'à peine si je le reconnus. Il me fit part de sa situation avec une tristesse dont j'eus le cœur navré.... Après m'être convaincu par des preuves indubitables de ses rares talents et de sa force dans la littérature grecque, je m'intéressai à lui, et je m'appliquai tant que je pus à le servir. Bref, j'ai réussi à lui faire donner ma place. Mais le croiriez-vous? plusieurs de mes amis m'en ont fait les plus vifs reproches. Le nouveau régent ne sait pas prêcher; il se peut qu'il n'ait pas davantage ce qu'il faut pour enseigner; peut-être la scène est-elle trop étroite pour lui; toujours est-il que le nombre des élèves a considérablement diminué, et Winckelmann m'a prié verbalement et par lettres de le placer ailleurs .... »

Vers l'automne de 1755, Auguste III, électeur de Saxe, accorda à Winckelmann une pension de 200 thalers. Il partit aussitôt, traversa le Tyrol, Venise, Bologne, Ancône, Loretto, et le 18 novembre il arriva à Rome. C'est de cette époque que plus tard il datait son existence. Il était muni de lettres de recommandation pour Raphael Mengs et pour Laurenti, médecin du pape. On le présenta à Benoît XIV, et son ancien protecteur Archinto ne l'oublia pas. Mengs surtout lui fut utile; il le prit dans sa maison, et lui servit de guide à travers les trésors artistiques de Rome. Il est facile de distinguer dans le grand ouvrage de Winckelmann la trace du goût et des idées de Mengs. Peut-être même l'illustre archéologue fut-il un disciple trop fidèle de son compatriote, plus jeune que lui, mais bien autrement familier avec les œuvres d'art. Il arrivait un peu tard à l'étude directe des antiques pour atteindre à une appréciation originale de leur beauté. Sa supériorité est d'un autre ordre; elle est dans cet instinct sûr, qu'on peut appeler du génie, qui lui fit discerner l'âge des précieux restes de l'antiquité; elle est aussi dans ce sincère et noble enthousiasme qui allait donner l'âme et la vie à la science, jusque-là aride, de l'archéologie.

En 1758 il visita Naples et les fouilles commencées à Herculanum, à Pompéi, à Pœstum. On connaissait dès lors son désir d'écrire une histoire de l'art antique, et l'on savait aussi que la maigre pension payée par l'électeur de Saxe ne lui assurait pas l'indépendance nécessaire à l'exécution de ce projet. Il reçut des présents en argent du graveur Wille et du peintre Füssli. Le cardinal Archinto lui donna un logement chez lui. La même année il se rendit à Florence pour faire le catalogue des pierres gravées du baron de Stosch. A son retour à Rome, le cardinal Albani le prit pour bibliothécaire et gardien de sa galerie d'antiques, avec le logement et un salaire mensuel de dix écus. C'était la place qui convenait le mieux à Winckelmann. Il put dès lors travailler en liberté, et ses ouvrages se succédèrent rapidement. Le principal parut à Dresde, en 1764. L'*Histoire de l'art dans l'antiquité* est une œuvre de génie, qui après un siècle garde beaucoup de prix, quoique en bien des points elle ait dû être rectifiée et complétée. Sans doute on y retrouve trop l'ami et à quelques égards le disciple de Mengs. Il part d'une certaine conception de la beauté dont il cherche la réalisation dans les œuvres d'art des anciens, chez les Égyptiens, les Étrusques, les Grecs et les Romains, et qui lui sert de *criterium* pour apprécier ces œuvres; mais cette conception est étroite jusqu'à être fausse. Il fait consister le beau dans l'idéalisation des formes, dans ce qu'il appelle énergiquement l'*inappropriation*, c'est-à-dire « dans une forme qui n'est ni propre à telle ou telle personne, ni l'expression d'un état de l'âme, ou d'un sentiment passionné, ce qui mêlerait à la beauté des traits étrangers et en altérerait l'unité ». Avec cette théorie, au lieu de produire des êtres réels, vivants, on aboutirait à des types généraux, abstraits, de pure convention, ce qui serait mortel pour l'art. L'horreur profonde de Winckelmann pour la vulgarité le jetait dans l'excès contraire. De plus les ouvrages antiques qu'il admira le plus, et qu'il signala à l'admiration des autres avec un éloquent enthousiasme, devaient le confirmer dans cette erreur; ils appartiennent en effet à cette époque où l'art grec se copiant lui-même, et perdant de son originalité à chaque copie, aboutissait à des formes élégantes sans doute, mais froides et sans caractère. Depuis cette époque on a exploré la Grèce et découvert les véritables chefs-d'œuvre. Les marbres d'Égine, les incomparables sculptures du Parthénon, quelques bas-reliefs, quelques statues, parmi lesquelles il faut citer la *Vénus de Milo*, nous ont révélé une beauté bien autrement grande, vivante, personnelle que l'élégance de *l'Apollon du Belvédère* ou même le charme exquis de *la Vénus de Médicis*. J'ai dit ce qui explique l'erreur de Winckelmann; il est juste de dire ce qui la répare : c'est d'abord cette chaleur qui le saisit devant les belles œuvres qu'il interprète et l'élève au-dessus de son système; c'est ensuite la clairvoyance admirable avec laquelle il les classe, détermine leur place, leur caractère, leur époque; c'est enfin ce goût, naturellement pur, noble, grand, qu'il porte dans tous ses jugements. Pour l'apprécier à toute sa valeur, il faut le comparer à ses prédécesseurs. L'histoire de l'art antique avant lui était un chaos ténébreux; il y porta l'ordre et la lumière. L'influence de son livre ne fut pas limitée au domaine des beaux-arts, où il fit une révolution en portant un coup mortel au mauvais goût du temps; elle s'étendit même au delà de l'archéologie, qu'il créait, à la connaissance tout entière de l'antiquité, où il introduisit la notion des époques, chacune ayant ses conditions générales, ses caractères particuliers. A ce titre Wolf et Bœckh ne sont pas moins les disciples de Winckelmann que Visconti, Welcker et Ottfried Müller.

En 1763 Winckelmann fut nommé antiquaire de la chambre apostolique, aux appointements de dix écus par mois. En 1765 le roi de Prusse lui fit offrir la surintendance de la bibliothèque et du musée des antiques de Berlin; mais Winckelmann demandait un traitement de 2,000 thalers, et l'économe monarque ne voulut en donner que la moitié. Winckelmann resta à Rome, où il fit paraître, en 1766, ses *Monuments antiques inédits*, et en 1767 un supplément à l'*Histoire de l'art*. En 1768 il céda au désir de revoir l'Allemagne après une absence de douze ans. Il partit avec le sculpteur Cavaceppi (10 avril) : mais à peine eut-il franchi les Alpes qu'il se plaignit que tout était glacial autour de lui,

et il voulut retourner en Italie. Cavaceppi eut beaucoup de peine à l'entraîner jusqu'à Ratisbonne. Là il refusa d'aller plus loin, et prit le chemin de Vienne, où il arriva le 12 mai. Les prévenances dont il fut comblé par les premiers personnages de l'État ne purent le retenir. Au commencement de juin il se mit en route pour Trieste. Il fit la dernière partie de ce voyage avec un certain Francesco Arcangeli, qui, s'apercevant de sa simplicité, gagna sa confiance, et se fit montrer par lui une médaille d'or et des cadeaux de prix qu'il avait reçus à la cour de Vienne. Le 8 juin Winckelmann était assis dans une chambre d'auberge, attendant le départ d'un vaisseau pour Ancône, quand Arcangeli, qui se rendait en Vénétie, vint lui faire ses adieux, et lui demanda à revoir les médailles. Tandis que l'archéologue les lui montrait, Arcangeli se jeta sur lui et le perça de cinq coups de poignard dans la poitrine. Le bruit d'un enfant frappant à la porte le fit fuir sans son butin; il fut arrêté peu après et exécuté. Winckelmann ne survécut que quelques heures à ses blessures; il légua ses collections au cardinal Albani.

Outre les ouvrages cités, on a encore de Winckelmann: *Description des pierres gravées du baron de Stosch* (en français); Florence, 1760, in-4°, fig.; trad. en allemand, Nuremberg, 1775, in-4°; — *Anmerkungen über die Baukunst der Alten* (Remarques sur l'architecture des anciens); Leipzig, 1761, grand in-4°; trad. en français par Jansen, Paris, 1783, in-8°; — *Sendschreiben von den herculanischen Entdeckungen* (Lettres sur les découvertes d'Herculanum); Dresde, 1762, in-4°; trad. en français par Jansen, Paris, 1784, in-8° : elles sont adressées à M. de Bruhl, à Füssli, à Bianconi, etc.; — *Abhandlung von der Fæhigheit der Empfindung des Schœnen in der Kunst und dem Unterricht in derselben* (De la Capacité de sentir le beau dans les ouvrages de l'art); Dresde, 1763, in-4°; — *Geschichte der Kunst des Alterthums* (Histoire de l'art dans l'antiquité); Dresde, 1764, 2 vol. in-4°, fig.; Vienne, 1776, 2 vol. in-4°, fig.; parmi les traductions étrangères de cet ouvrage, les plus estimées sont celle de C. Fea (Rome, 1783-84, 3 vol. in-4°), en italien, et celles d'Huber (Leipzig, 1781, 3 vol. in-4°) et de Jansen (Paris, 1798-1803, 3 vol. in-4°), l'une et l'autre en français; — *Versuch einer Allegorie* (Allégorie pour les artistes); Dresde, 1766, in-4°; — *Anmerkungen über die Gesch. der Kunst* (Remarques sur l'*Histoire de l'art*); Dresde, 1767, in-4°; — *Monumenti antichi inediti, spiegati ed illustrati*; Rome, 1767, 2 vol. in-fol., fig.; édit. reproduite en 1821, ibid.; traduit en allemand, Berlin, 1791-92, 2 vol. in-fol., et en français, Paris, 1809, 3 vol. in-8°, par Fantin des Odoards; — *Briefe an Heyne* (Lettres à Heyne); Leipzig, 1776, in-8°; — *Briefe an seine Freunde* (Lettres à ses amis); Dresde, 1777-80, 2 vol. in-8°; — *Briefe an seine Freunde in der Schweiz* (Lettres à ses amis de Suisse); Zurich, 1778, in-8°; — *Briefe an einen seiner vertrauten Freunde* (Lettres à un de ses amis intimes, le baron de Muzelstosch); Berlin, 1781, 2 vol. in-8°; — *Briefe an einen Freund in Liefland* (Lettres à un ami en Livonie); Cobourg, 1784, in-8°. La correspondance de Winckelmann n'a été traduite qu'en partie par Jansen, sous le titre de *Lettres familières* (Amst., 1781, 2 vol. in-8°). — L'édition complète des œuvres de Winckelmann a été publiée par Fernow, H. Mayer et J. Schulze (Dresde, 1808-20, 8 vol. in-8°, pl.); on y joint d'ordinaire un recueil de ses lettres (Berlin, 1824-25, 3 vol. in-8°). Cette édition a été reproduite avec peu d'exactitude dans celle de J. Eiselein (Donaueschingen, 1825-29, 12 vol. in-8°, et atlas). Une très-bonne édition italienne a paru à Prato, 1831-35, 12 vol. gr. in-8°, et atlas de 200 pl. in-fol. Citons aussi l'édition populaire de Dresde, 1845, 2 vol. gr. in.8°, fig. Léo JOUBERT.

Heyne, *Lobschrift auf Winckelmann*; Cassel, 1778, in-4° et in-8°; trad. fr., Gœttingue, 1783, in-8°. — J. Gurlitt, *Biogr. und liter. Nachricht von J.-J. W.*; Magdebourg, 1797, in-4°; Hambourg, 1820-21, in-4°. — Morgenstern, *Winckelmann*; Leipzig, 1805, in-4°. — Gœthe, *W. und sein Jahrhundert*; Stuttgard, 1805, in-8°. — D. de Rossetti, *W's letzte Lebensepoche*; Dresde, 1818, in-8°. — Petersen, *Biographie W's*; Leipzig, 1820, in-8°. — O. Jahn, *J.-J. W., eine Rede*; Greifswald, 1844, in-8°. — Schœmann, *W. und die Archæologie*; ibid., 1844, in-8° — Hirsching, *Handbuch*. — *Der Biograph*, 1808, t. VII — Mme de Staël, *De l'Allemagne*. — *Revue moderne*, janv. 1866.

WINCKELRIED. *Voy.* ARNOLD.

WINDHAM (*William*), homme d'État anglais, né le 3 mai 1750, à Londres, où il est mort, le 3 juin 1810. Il était fils d'un colonel. Sa famille était ancienne et riche. Il aurait pu, en sortant d'Oxford, où il avait brillamment terminé en 1771 ses études, commencées à Eton, entrer dans la carrière politique. Lord Townshend, ami intime de son père et lord-lieutenant d'Irlande, voulait l'avoir pour secrétaire; mais Windham était timide, nerveux jusqu'à la manie; il aima mieux voyager. En 1773 il s'associa au voyage d'exploration du commodore Phipps vers le pôle Nord, et poussa jusqu'en Norvège. La première fois qu'il parla en public, ce fut à Norwich, en 1778, pour approuver la conduite du gouvernement dans la guerre contre les colonies américaines. Il était membre du *Literary club*, dont faisaient aussi partie Johnson et Burke, ses amis. En 1783 il accepta la place de principal secrétaire d'Irlande; mais au bout de quelques mois il donna sa démission, sans autre motif probable que ce mal imaginaire qui se révèle d'une manière curieuse dans le *Journal* de sa vie, qu'il commença à tenir à cette époque. Il fût élu député de Norwich en 1784. Malgré son élégante et pénétrante éloquence, qui brilla surtout dans la fameuse accusation contre W. Hastings (voy. ce nom), il n'arriva que bien plus tard à une position of-

cielle. En 1794 il entra dans le ministère de Pitt : la place de secrétaire à la guerre, qui lui fut donnée, lui convint mieux qu'on ne l'aurait cru. Il passait jusque-là pour un homme du monde, spirituel et délicat avec quelques manies, pour un amateur distingué des lettres et un orateur accompli : il se trouva être un patriote ardent et tenace, un habile administrateur. L'armée anglaise, qui avait si médiocrement débuté dans les guerres de la révolution, dut beaucoup à ses soins. L'administration de Pitt se retira devant le refus du roi d'accorder l'émancipation des catholiques (1801). Addington, successeur de Pitt, se hâta de conclure la paix avec la France; Fox et Pitt l'approuvèrent. Au contraire, deux des membres du précédent ministère, lord Grenville et Windham, blâmèrent sévèrement la paix, et formèrent l'un dans la chambre des lords, l'autre dans la chambre des communes, une opposition importante par le talent, quoique insignifiante par le nombre. La paix d'Amiens fut rompue. Pitt et Fox avec leurs adhérents joignirent leurs forces à la petite opposition conduite par Windham, et devant cette coalition Addington se retira (avril 1804). Pitt, appelé à former le nouveau ministère, demanda au roi et ne put pas obtenir que Fox en fît partie. Lord Grenville et Windham déclarèrent alors que la coalition contre Addington s'était faite dans le but de réunir au sein de la même administration tous les hommes d'État éminents dont les services pouvaient être utiles au pays; ils n'admettaient pas l'exclusion de Fox. Ils refusèrent donc d'entrer dans le faible cabinet, qui vécut péniblement par le talent seul de son chef, et qui dut se dissoudre aussitôt après sa mort (janv. 1806), Windham fit partie du ministère Grenville-Fox en qualité de secrétaire d'État aux départements de la guerre et des colonies. Il s'occupa aussitôt de l'organisation de l'armée, qui avait besoin d'être augmentée pour faire face à la guerre contre la France. Une clause introduite dans le bill sur l'armée à l'effet d'autoriser le roi à conférer les grades militaires à tous ses sujets, sans distinction de religion, amena la retraite du ministère (mars 1807). Windham, rentré dans l'opposition, s'éleva avec force contre le bombardement de Copenhague et l'expédition de Walcheren. En juillet 1809, dans un incendie, tandis qu'il s'efforçait de préserver des flammes la précieuse bibliothèque de son ami Frédéric North, il fit une chute, et se blessa à la hanche. Onze mois plus tard il mourut, des suites de cet accident. Sur son talent et son caractère il n'y a qu'une voix parmi ses contemporains; tous s'accordent à dire qu'on ne pouvait pas être plus aimable, plus franc, plus loyal. Ses opinions libérales dans les limites de la constitution anglaise n'allaient pas au delà, et aucun homme de son temps ne détesta plus que lui le *jacobinisme*. On a dit qu'il était le modèle du vrai *gentleman* anglais. Faut-il ajouter qu'en cette qualité sans doute il aimait passionnément les luttes des boxeurs et les combats d'animaux? Ses discours ont été publiés en 3 vol. in-18, par son secrétaire, Amyot. On a donné récemment son *Journal*, intitulé *Diary of W. Windham;* Londres, 1866, in-8°. L. J.

Amyot, *Life of W. Windham*, en tête des *Discours*. — Mme Baring, Introd. et notes de son édit. du *Diary*. — Brougham, *British Statesmen*. — Holland, *Memoirs of the whig party*. (Pour les détails de son administration, consultez les ouvrages indiqués à l'art. PITT.)

WINKLER (*Charles-Godefroi-Théodore*), dit *Théodore* HELL, poëte et musicien allemand, né le 9 février 1775, à Waldenbourg (Saxe), mort le 24 septembre 1856, à Dresde. Il était fils d'un pasteur, qui s'occupa lui-même de son éducation. Envoyé à Wittemberg, il s'appliqua à l'étude du droit et de l'histoire, et consacra ses loisirs à composer des poésies. Ses études terminées, il obtint un emploi au tribunal municipal de Dresde (1796); puis il remplaça Langbein aux archives secrètes (1801). En 1812, il parcourut l'Italie et la France, et à son retour on lui confia la rédaction du journal officiel. Il devint secrétaire de la direction générale des théâtres et de l'Académie royale des arts (1816). En 1825, il fut appelé aux fonctions de directeur de l'Opéra italien, et en 1841 il y joignit celles de vice-directeur de la chapelle du roi. Ses nombreux travaux poétiques sont écrits dans un style plein de charme, mais ils manquent d'élévation et d'originalité. Nous citerons de lui : *Bianca von Toredo* (1806), drame; *Penelope* (1811), poëme; deux recueils de vers, *Lyratœne* (Dresde, 1821, 2 vol.) et *Neuen Lyratœne* (Brunswick, 1830, in-8°), et la traduction en vers des *Lusiadas* (1807), faite avec F. Kuhn, et de *Mazeppa* (1820). Il a publié aussi quelques journaux, traduit pour la scène allemande des drames français, et écrit en prose un essai biographique pour les *Œuvres posthumes de Weber* (1828).

Conversations-Lexicon.

WINSLOW (*Jacques* WINSLŒV), anatomiste danois, né le 17 avril 1669, à Odensee, mort le 3 avril 1760, à Paris. Il était petit-neveu du célèbre Steno. Sa famille était d'origine suédoise, et la plupart de ses membres avaient suivi la carrière ecclésiastique, à laquelle il fut destiné lui-même par son père. Après avoir suivi des cours de théologie à Copenhague, il s'adonna, à l'exemple d'un de ses amis, à l'étude de la médecine. Les progrès qu'il fit dans cet art lui valurent une pension du roi, à la charge d'aller s'instruire dans les principales universités de l'Europe. Il passa l'année 1697 en Hollande, et de là vint à Paris pour ne plus revoir sa patrie. Ses heureuses dispositions pour l'anatomie n'échappèrent point à Duverney, qui s'imposa la tâche de les développer. Un livre célèbre, l'*Exposition de la doctrine de l'Église*, par Bossuet, qu'il lut par hasard, ébranla son attachement aux doctrines luthériennes, et il ne tarda pas à abjurer entre les mains de l'illustre évêque (8 oct. 1699),

qui lui imposa au baptême son propre prénom de *Bénigne*. Ce changement de religion lui attira la disgrâce de ses parents, qui lui refusèrent tout secours. Mais l'évêque de Meaux se chargea de les remplacer. La mort de ce prélat, arrivée au moment où Winslow allait prendre ses grades à la faculté, le mit dans une position fâcheuse; mais l'autorité universitaire, appréciant son zèle, le dispensa de tous les frais d'étude. Après avoir été reçu docteur (1705), il fut admis, sur la présentation du Duverney, dans l'Académie des sciences en qualité d'élève (12 mai 1707). Il en devint plus tard associé. Chargé temporairement par Duverney de le remplacer à la chaire d'anatomie et de chirurgie au Jardin du roi, Winslow ne parvint pas cependant à lui succéder en titre, et ce ne fut qu'après la mort de Hunault qu'il fut nommé professeur, après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions d'interprète de la langue teutonique à la Bibliothèque du roi. Ses infirmités l'obligèrent d'abandonner sa chaire, et il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il avait épousé, en 1711, Catherine Gilles, dont il eut un fils et une fille. « Il a surtout été utile, dit la *Biographie médicale*, en rassemblant les découvertes anatomiques qui étaient éparses dans diverses ouvrages, ou noyées dans des détails physiologiques étrangers à l'art, les présentant avec toute la clarté et la précision dont elles étaient susceptibles, et joignant aux travaux de ses prédécesseurs les résultats des siens propres. Cependant ses écrits ne sont pas de simples compilations. Winslow n'oublia jamais de consulter la nature, et il a donné plutôt l'exposé succinct de ses propres observations que celui de ses lectures. Ordre, méthode, clarté, précision, telles sont les qualités qui les distinguent, et qui font oublier les défauts qu'un œil exercé y reconnaît dans les détails. Winslow fut le créateur de l'anatomie descriptive, et son nom fait époque dans l'histoire de l'anatomie. » On a de lui : *De machinæ plantanimalis œconomia analogica*; Copenhague, 1694, in-4°; — *De alvi solutione ex ira et mœrore;* ibid., 1695-6, 2 part., in-4°; — *An ex anatome subtiliori ars medica certior?* Paris, 1717, in-4°; — *Lettres à Morand sur l'opération de la taille au haut appareil*; Paris, 1728, in-12; — *An in cognoscendis morbis errores funestos vitare possit anatomes parum duntaxat gnarus?* Paris, 1732, in-4°; — *Exposition anatomique de la structure du corps humain*; Paris, 1732, in-4°, fig., et 5 vol. in-12; Amst., 1743, 4 vol. in-12, fig.; ibid., 1752, 3 vol. in-8°; Paris, 1766, 1776, 4 vol. in-12 : ce recueil, qui a placé son auteur au rang des premiers anatomistes de son temps, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; — *An mortis incertæ signa minus incerta a chirurgicis quam ab aliis experimentis?* Paris, 1740, in-4°; trad. et commenté par J. Bruhier, ibid., 1742, in-12; — *An ad servandam præ fœtu matrem, obstetricium humatile minus anceps et æque insons, quam ad servandum cum matre fœtum sectio cæsarea*; Paris, 1744, in-4°; — *An ad extrahendum calculum, dissecanda ad pubem vesica*; Paris, 1752, in-4°; — *Remarques sur le Mémoire de Ferrein, concernant le mouvement de la mâchoire inférieure*; Paris, 1755, in-12; — plusieurs *Mémoires* imprimés dans le recueil de l'Académie des sciences.

Nyerup et Kraft, *Litteraturlexicon*. — Grandjean de Fouchy, *Éloge de Winslow*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences*, ann. 1760. — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — *Biogr. médicale*. — *Notice*, dans l'édit. de l'*Exposit. anat.*, 1766. — Sprengel, *Hist. de la méd.*

WINTER (*Jean-Guillaume* DE), comte DE HUESSEN, marin hollandais, né en 1750, au Texel, mort le 2 juin 1812, à Paris. Il montra de bonne heure une vive inclination pour la vie de marin. En 1787 il comptait déjà vingt-cinq ans de service, et avait mérité le grade de lieutenant de vaisseau dans la marine militaire de la Hollande. Il embrassa alors avec ardeur la cause du parti qui fit de si nobles efforts pour opérer une révolution dans les provinces néerlandaises et pour y renverser l'autorité du stathouder. Ce mouvement ayant été comprimé, Winter se réfugia en France, où il prit du service dans l'armée de terre, et où il fit, comme officier supérieur, les campagnes de 1792 et de 1793, sous les ordres de Dumouriez et de Pichegru. Son courage, son zèle et son activité le firent nommer général de brigade, puis général de division. En 1795, toujours au service de la France, il rentra dans son pays avec l'armée de Pichegru; il y fut accueilli avec empressement par les patriotes hollandais, et les États généraux ne tardèrent pas à lui décerner le grade de vice-amiral, avec le commandement de la flotte réunie au Texel. Ce ne fut qu'après deux années de patience et d'attente que Winter parvint à se frayer un passage à travers la ligne de blocus formée par les forces supérieures des Anglais. Sorti le 7 octobre 1797, avec vingt-neuf bâtiments de guerre, dont seize vaisseaux de haut bord, il se trouva, le 11 au matin, en présence de l'armée navale commandée par l'amiral Duncan. Quoique celle-ci se composât de vingt vaisseaux, de quinze frégates et de plusieurs bâtiments légers, il n'hésita pas à l'attaquer; mais la fortune ne seconda point son courage, et cette journée, comme il l'écrivit lui-même aux États généraux, fut *la plus malheureuse de sa vie* Après un combat acharné, la victoire se déclara pour Duncan. Monté sur le vaisseau *la Liberté*, de soixante-quatorze canons, Winter lutta héroïquement contre les efforts combinés de trois vaisseaux anglais, jusqu'au moment où ayant perdu tous ses mâts et plus de la moitié de son équipage, il se vit forcé de se rendre à l'ennemi. La marine hollandaise avait eu dans ce combat neuf bâtiments de haut bord pris ou coulés, et mille quatre cents hommes tués ou blessés. Un conseil de guerre, chargé, quelques mois plus tard, d'examiner la conduite de Winter

dans cette bataille, lorsqu'il fut échangé et rendu à sa patrie, déclara à l'unanimité qu'il avait glorieusement soutenu l'honneur de son pavillon. Au mois de mai 1798, Winter fut nommé ministre plénipotentiaire de la république batave près du gouvernement français. En 1802, il quitta cette haute position pour prendre le commandement de l'escadre hollandaise, qui fut chargée de réprimer les actes de piraterie de la régence de Tripoli, et qui imposa un traité de paix à cette puissance, après avoir pris ou coulé bas tous ses corsaires sur la côte d'Afrique. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, créa l'amiral de Winter maréchal, comte de Huessen et commandant en chef de ses armées de terre et de mer (1810). Enfin, Napoléon le nomma successivement grand officier de la Légion d'honneur, inspecteur général des côtes de la mer du Nord, et commandant en chef des forces navales réunies au Texel. Napoléon ordonna que ses obsèques fussent faites aux dépens du trésor, et que son corps fût déposé au Panthéon.

Galerie des Contemp.

WINTERBURGER (*Jean*), imprimeur allemand, né vers 1450, à Winterburg (Bas-Palatinat), mort en 1519, à Vienne. Après avoir appris, à Mayence très-probablement, l'art de l'imprimerie, il alla en 1492 s'établir à Vienne; depuis 1482, où un imprimeur inconnu y avait fait paraître trois ouvrages, aucun livre n'avait été publié dans cette ville par les procédés typographiques. Winterburger y fonda un atelier, et le munit d'une grande variété de caractères grands et petits, gothiques et romains, qu'il gravait lui-même ainsi que ses planches en bois. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, la plupart relatifs à la liturgie, et devenus extrêmement rares, nous citerons : *Flacci satyræ* (1492, in-4°): on n'en connaît qu'un seul exemplaire; *Panegyricum Maximiliani imperatoris* (1493, in-fol.), avec fig. sur bois enluminées; *Missale olomucense* (1505), avec planches d'une très-belle exécution; *Missale salzburgense* (1506, in-fol.), *Opusculum musices* (1509), un des plus anciens ouvrages impr. en plain chant; *Tabulæ eclipsium magistri C. Peurbachii* (1514, in-fol.) : cet ouvrage, le plus remarquable de ceux publiés par Winterburger, fut corrigé par le mathématicien Jean Michaelis.

Panzer, *Annales typogr.* — Denis, *Wiens Buchdruckergeschichte.*

WINTERFELD (*Jean-Charles* DE), général prussien, né le 4 avril 1709, à Vanselow, mort le 8 septembre 1757, à Gœrlitz en Silésie. D'une famille noble, il quitta le gymnase de Güstrow pour s'engager dans un régiment de cuirassiers, commandé par son cousin. Sa haute taille fixa sur lui l'attention de Frédéric-Guillaume Ier, qui le fit passer dans la garde. Son zèle et ses connaissances militaires ne tardèrent pas à être appréciés du prince royal, qui, à son avénement au trône, le choisit pour aide de camp. Lorsque la guerre de Silésie éclata, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg, pour y détruire le crédit de la cour d'Autriche et obtenir la neutralité de la Russie. Après avoir réussi dans sa mission, il revint en Prusse, et se distingua dans la bataille de Mollwitz, où il fut blessé. Nommé colonel et adjudant général, il remporta un avantage signalé à Rothschloss (22 juin 1741), et défit complétement le général Nadasti à Landshut (22 mai 1745). En qualité de général major, il contribua à la victoire de Hohenfriedberg (3 juin), poursuivit l'ennemi jusqu'en Bohême, et dispersa plusieurs régiments de cavalerie saxonne à Hennersdorf (23 nov.). Après la paix de Dresde, il fut nommé lieutenant général d'infanterie et gouverneur de la forteresse de Colberg (21 mai 1756) en récompense du service qu'il avait rendu au roi en découvrant les intrigues de la cour de Saxe. En 1757, sous les ordres de Schwerin, il fut grièvement blessé au cou dans la sanglante affaire de Prague (6 mai), et assista à la désastreuse bataille de Collin. Dans l'automne, Winterfeld reçut l'ordre d'occuper avec quatorze mille hommes les défilés de la Bohême; attaqué à Gœrlitz, le 7 septembre, par quinze mille Autrichiens, il fut atteint d'un coup de feu dans la poitrine, et expira le jour suivant. Frédéric II ressentit vivement la perte d'un si brave général, et lui fit élever une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

Winterfeld's Leben; Berlin, 1802. — Varnhagen, *Leben des gen. Winterfeld*; Berlin, 1836. — M.-A. de Winterfeld, *Leben des generallieutenant von Winterfeld*; ibid., 1809, in-8°. — *Militærisches Pantheon*, t. IV, p. 229.

WINTZINGERODE (*Ferdinand*, baron DE), général russe, né en 1770, à Bodenstein (Wurtemberg), mort le 17 juin 1818, à Wiesbaden. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, entra au service de la Hesse, combattit sur le Rhin contre les Français, et offrit ensuite son épée à l'Autriche, qu'il servit jusqu'à la paix de Campo-Formio (1797). Ce fut alors qu'il entra dans l'armée russe avec le grade de major. Cependant sa haine violente contre la France le poussa à combattre encore dans les rangs des Autrichiens, et il donna des preuves signalées de bravoure à la sanglante bataille de Stockach (25 mars 1799). Depuis 1802 il remplit les fonctions d'aide de camp auprès d'Alexandre Ier, et en 1805 il se rendit en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Berlin. Il ne négligea rien pour déterminer le roi de Prusse à faire partie de la coalition formée contre Napoléon. Ensuite il passa à Vienne, et hâta la conclusion de l'alliance entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. A la reprise des hostilités, il se signala dans le combat de Dierstein (11 nov. 1805), et à la bataille d'Austerlitz, où il faillit être fait prisonnier. Il figura aussi dans les campagnes de 1806 et de 1807 et accompagna Alexandre Ier à Memel et à Kœnigsberg. Dans la bataille d'Aspern (21 mai 1809), il eut la jambe droite emportée par un boulet, et reçut le bâton de feld-maréchal sur le champ de bataille. L'envahissement de la Russie en 1812

ne fit que redoubler son activité, et il avait déjà pris une part importante à cette campagne lorsqu'il fut fait prisonnier par le corps du maréchal Mortier. Napoléon, devant lequel il fut conduit, s'emporta contre lui en des récriminations aussi violentes qu'injustes, l'accusant d'être son ennemi personnel; et il l'aurait peut-être fait fusiller si les maréchaux français ne se fussent vivement interposés en sa faveur. Le convoi qui l'escortait à Metz ayant été attaqué par le général russe Tchernischeff, il réussit à se sauver. De retour auprès d'Alexandre Ier, Wintzingerode fut nommé général de cavalerie, et après la bataille de Leipzig il alla prendre possession de la Hollande à la sollicitation des députés de ce pays. Son entrée à Amsterdam eut lieu le 23 novembre 1813, et il ne tarda pas à forcer les Français à évacuer le pays. Chargé peu après d'occuper la Belgique, il s'empressa d'y détruire deux établissements qui avaient particulièrement fait abhorrer le régime impérial dans ce royaume: celui de la conscription et celui des droits réunis. Cette mesure, qui lui concilia l'affection des habitants, ne pouvait être que transitoire, et les droits réunis furent bientôt rétablis (27 octobre). Au mois de février de l'année suivante, il entra de nouveau en campagne, s'empara d'Avesnes et opéra sa jonction avec le corps du général Tchernischeff. Bientôt après il prit Soissons (3 mars) et se réunit aux débris de l'armée de Blücher, battue à Craonne. Pendant la bataille qui eut lieu à Laon (10 mars), il se distingua à la tête de sa cavalerie. Plus tard, il fut chargé de suivre Napoléon sur Saint-Dizier, mais il fut battu près de cette ville dans un combat qui fut le dernier livré par l'empereur avant son abdication (26 mars). Après le retour de Napoléon, il joignit les Austro-Russes à la Fère-Champenoise. Le second traité de Paris ayant mis fin aux hostilités, il se rendit aux eaux de Wiesbaden, où il mourut d'un anévrisme.

Conv.-Lex. — Rabbe, *Biogr. des contemp.*

WION (*Arnould*), érudit français, né le 15 mai 1554, à Douai, mort vers 1610, à Mantoue. Il était fils d'un procureur fiscal à Douai. Après avoir achevé ses études dans cette ville, il embrassa la vie religieuse, et fit profession dans l'ordre de Saint-Benoît. Les troubles politiques et religieux qui agitaient alors les Pays-Bas, et dont l'abbaye d'Ardembourg, où il résidait, eut particulièrement à souffrir, l'ayant contraint à abandonner sa patrie, il se réfugia en Italie. Admis dans le couvent de Saint-Benoît de Mantoue, qui appartenait aux religieux du Mont-Cassin, il y vécut de longues années, occupé de travaux historiques et littéraires. Il est surtout connu pour avoir publié le premier la fameuse prophétie attribuée à saint Malachie (*voy.* ce nom), et qu'on suppose avoir été composée, lors de l'élection du pape Grégoire XIV, par les partisans du cardinal Jérôme Simoncelli. Nonobstant cette publication, qui a donné à Wion la réputation d'esprit crédule et dépourvu de critique, on peut dire que ce bénédictin était aussi instruit que laborieux. On a de lui: *Breve dichiarazione dell' arbore monastico benedittino intitolato* Legno de la vita; Venise, 1594, in-8°; — *Lignum vitæ, ornamentum et decus Ecclesiæ*; Venise, 1595, 2 vol. in-4°; trad. en allemand. C'est le corollaire de l'ouvrage précédent, mais avec des choses fabuleuses, qui ôtent beaucoup de valeur historique à cet ouvrage. Cependant il a été mis à profit par le P. Mabillon, dans ses *Annales ord. S. Benedicti*. C'est dans le t. Ier que figure la prophétie dont nous avons parlé; — *Vita S. Gerardi, martyris et Hungarorum apostoli*; Venise, 1597, in-4°.

Paquot, *Mémoires*, t. IV. — Moréri, *Dict. hist.*, verbo MALACHIE. — Sanders, *Scriptores Flandriæ*. — Duthillœul, *Biogr. douaisienne*.

WIRTH (*Jean*). *Voy.* HOSPINIEN.

WISCHER. *Voy.* VISCHER.

WISEMAN (*Nicolas-Patrick-Étienne*), cardinal, né à Séville, le 2 août 1802, mort à Londres, le 15 février 1865. Il était fils d'un commerçant irlandais originaire de Waterford. Après avoir fait ses humanités dans une école voisine de Durham, il fut envoyé au collége qui venait d'être fondé à Rome pour ses coreligionnaires (1818), et reçut en 1824 la prêtrise et le doctorat en théologie. Telle était déjà l'étendue de son savoir qu'on lui confia à la fois, en 1827, la chaire de littérature orientale à l'université romaine et le vice-rectorat du collége des bancs duquel il venait à peine de sortir. La publication du t. Ier des *Horæ syriacæ, seu Commentationes et anecdota res vel litteras syriacas spectantia* (Rome, 1828, in-8°), annonçait une brillante carrière dans le domaine de l'érudition lorsque l'émancipation des catholiques en Angleterre vint appeler tous ses efforts vers la régénération d'une croyance jusque-là opprimée. Mû par un sentiment ardent de prosélytisme, il chercha à lutter contre l'Église anglicane sur le terrain même du raisonnement et de la discussion, et s'efforça de réconcilier la foi et la science. Telle fut la pensée qui lui inspira les conférences que, pendant le carême de 1835, il fit dans les salons du cardinal Weld. Soit à Londres, où les discours qu'il prononça en 1836 parurent sous le titre de *Lectures on the principal doctrines and practices of the catholic church* (1837, 2 vol. in-8°), soit à Rome, où il retourna en 1838, il continua avec un tel succès le cours de ses prédications savantes que l'évêque d'Ely, Taunton, crut devoir engager contre lui une polémique. Le pape ayant porté, en 1840, de quatre à huit le nombre des évêques anglais, donna pour coadjuteur à M. Walsh, chargé du district central, Wiseman avec le titre d'évêque de Melipotamos (8 juin 1840). La fondation de la *Revue catholique* de Dublin, dans laquelle il écrivit de nombreux articles (*Essays on various subjects*; Londres, 1853, in-8°), et la direction du collége de Sainte-Marie d'Ascott, marquèrent les débuts

de sa carrière apostolique. Nommé en 1847 provicaire apostolique de Londres, il succéda, le 18 février 1849, au docteur Walsh, comme vicaire apostolique titulaire. Ce ne fut pas sans un sentiment de surprise que le monde apprit, le 30 septembre 1850, que l'ancienne hiérarchie romaine était rétablie en Angleterre par un bref de Pie IX, et que Wiseman était à la fois nommé archevêque de Westminster et cardinal (1). L'émotion fut profonde en Angleterre. Aux journaux, aux *meetings*, dont l'effervescence croissait chaque jour, le nouvel archevêque, débarqué le 4 décembre, répondit par trois discours sur la hiérarchie catholique, qu'il prononça à Saint-Georges, dans le quartier de Southwark. Cependant un bill contre les titres ecclésiastiques fut adopté (12 juill. 1851); mais déjà l'opinion publique, par suite d'un singulier progrès dans la voie de la tolérance et de la liberté religieuse, s'était beaucoup calmée. Le caractère de Wiseman, son patriotisme sincère et reconnu de tous, son savoir et son éloquence, dont ses adversaires mêmes ne pouvaient, comme Anglais, s'empêcher d'être flattés, contribuèrent beaucoup à ce résultat. Bientôt ses succès apostoliques s'étendirent aux protestants, qui vinrent en foule entendre ses sermons. On comprendra la renommée dont il jouit dans toute l'Angleterre si l'on songe à l'attrait que pouvait avoir pour des hommes aussi pratiques que les Anglais des discours où étaient traitées au point de vue religieux les questions les plus nouvelles de la science et de l'économie politique. La visite qu'il fit en Irlande, en 1858, fut une continuelle ovation, dont l'enthousiasme s'accrut encore par les nombreux discours qu'il y prononça. Il mourut à soixante-deux ans et demi, au moment où la santé chancelante de Pie IX faisait tourner à quelques-uns les yeux vers l'Angleterre pour y trouver un successeur éventuel au pontife dont la pensée avait toujours été en harmonie avec la science, et qui l'avait eu pour collaborateur dans l'une des œuvres les plus marquantes de son règne. M. L. Blanc a tracé de lui ce portrait : « La variété de ses connaissances, l'étendue de son savoir profane; sa parole onctueuse, fleurie, et rarement agressive; les dehors de modération sous lesquels son ultramontantisme avait coutume de s'effacer à demi; l'intérêt qu'il paraissait prendre à des questions qui n'avaient rien de théologique; ses excursions dans le domaine des lettres; le pouvoir qu'il possédait de gagner comme *lecturer* les bonnes grâces d'un public sur lequel comme prédicateur il ne pouvait espérer d'avoir prise; les qualités d'homme du monde...; tout cela recommandait le cardinal Wiseman sinon aux sympathies, du moins au respect des adversaires de la religion dont il était ici le représentant le plus élevé. »

(1) Il était le huitième cardinal anglais depuis la réforme : Pole, Allen, Howard, York, Erskine, Weld et Acton étaient ses prédécesseurs.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Fabiola*, roman chrétien ; Londres, 1854, in-8°; souvent réimpr. et trad. en français; — *Recollections of the last four Popes and of Rome in their times*; ibid., 1858, in-8°; trad. en français; — *The Hidden gem*, drame religieux; ibid., 1860, in-8°.

Men of the time. — *The English cyclop.*, biogr. — *L'Union*, 28 fév. 1865. — L. Blanc, *Lettres sur l'Angleterre.*

WITHER (*Georges*), poëte anglais, né le 11 juin 1588, à Bentworth (Hampshire), mort le 2 mai 1667. Il quitta l'université d'Oxford sans avoir obtenu aucun diplôme, et partit pour Londres, où il suivit quelque temps des cours de droit. De nombreuses pièces de vers, qu'on se passait de main en main, lui avaient déjà valu une réputation de bel esprit, lorsqu'il publia un volume de satires politiques (*Abuses stript and whipt, or Satirical Essayes*; Londres, 1613, in-8°), qui lui attira un emprisonnement de plusieurs mois. Une autre satire (ibid., 1614, in-8°), celle-ci adressée au roi, contribua à lui faire rendre la liberté. La nature de ses poésies et les mauvais traitements qu'il avait subis lui valurent la faveur du parti libéral. Wither ne se contenta pas de dénoncer les abus dans des improvisations rimées, il publia aussi un grand nombre de pamphlets plus ou moins mordants. Au début des troubles civils, il servit comme capitaine de cavalerie dans l'expédition que Charles Ier dirigea contre les rebelles écossais (1639). Trois ans plus tard, il leva un régiment pour soutenir le parlement (1642). Tombé entre les mains des royalistes, il dut, dit-on, la vie à un bon mot de Denham, qui pria le roi de ne pas pendre le prisonnier, « parce tant que Wither vivrait, on ne pourrait pas l'accuser, lui Denham, d'être le plus mauvais poëte de l'Angleterre ». Cromwell le nomma major général de toutes les troupes du Surrey, et même, à ce qu'on croit, conservateur des archives légales. A la restauration, Wither fut non-seulement obligé de restituer tout le butin qu'il avait accumulé, mais un vote du parlement l'envoya en prison sous l'accusation d'être l'auteur d'un libelle diffamatoire intitulé *Vox vulgi*. Toutefois on ne le jugea point, et on lui rendit sa liberté quelques années avant sa mort. Les bibliographes citent cent douze écrits de Wither, en vers et en prose. Jusqu'à nos jours on a réimprimé ses chants religieux. « Ses poésies, dit Hazlitt, se distinguent par la tendresse des sentiments et un certain charme pastoral; elles renferment des passages d'une beauté hors ligne. » Lamb, Percy, Ellis, Campbell et Southey ont aussi rendu une justice tardive au mérite poétique de Wither. Nous citerons de lui : *The Sphepheard's pipe*; Londres, 1614, in-8°; — *The Sphepheard's hunting, eglogues*; Londres, 1615, 1814, in-8°; — *Fidelia*; ibid., 1617, in-8°; — *Wither's motto: Nec habeo, nec careo, nec curo*; ibid., 1618, in-8° : 30,000 exemplaires de ce poëme furent vendus en

quelques mois; —*Juvenilia*; ibid., 1622, in-8°, et 1633, in-12; — *Faire Virtue, the Mistresse of Philarete*; ibid., 1622, in-8°; — *Hymns and songs of the Church*; ibid., 1625, in-12, avec la musique; réimpr. en 1825, in-12, et en 1856, in-12; — *Britain's Remembrancer, containing a relation of the plague*; ibid., 1628, in-12; — *Collection of emblems ancient and modern*; ibid., 1635, in-fol., avec des grav. de Crispin du Pas : très-rare; — *Campo Musæ, or the Field Musings of captain Wither touching his military engagement for the king*; ibid., 1643, in-8°; — *The great assises holden in Parnassus*; ibid., 1645, in-4°; — *Respublica Anglicana, or the Historie of the Parliament*; 1650, in-4°; — *The Protector, a poem*; ibid., 1655, in-8°. On a fait un choix de ses poésies (*Poems*; Bristol, 1820, 3 vol. in-8°). W. H—s.

Wood, *Athen. oxon.* — *Gentleman's Magazine*, ann. 1797. — Ellis, *Specimens of english poetry*. — Campbell, *Specimens of british poets*. — *English cyclop.*, ed. by Knight.

WITIKIND, né vers 750, mort en 807. Il était fils de Werneking, chef saxon. Sa jeunesse se passa dans des luttes de tribu à tribu. Il ne fut point mêlé aux premières guerres de Charlemagne contre les Saxons. En 775, ce prince ayant tourné ses armes contre le troisième peuple de la confédération saxonne, les Westphaliens, il vint camper à Lodbad sur le Weser. Une troupe de Westphaliens déguisés se mêla aux fourrageurs franks, entra avec eux dans le camp, tua des hommes et fit du butin. C'était le premier exploit de Witikind. En 776 il s'empara d'Heresbourg, et n'échoua au siége de Siegberg que par suite d'une panique superstitieuse des Saxons, qui crurent que des esprits célestes défendaient la place. Le roi des Franks les fit baptiser par milliers aux sources de la Lippe. « Tous se soumirent au roi Charles, dit un chroniqueur, excepté Witikind, qui, se sentant coupable de beaucoup de forfaits, s'enfuit avec ses compagnons dans les confins de la Normandie. » Il s'agit là du pays des Danois, dont le principal chef, Sigfried, était parent de Witikind. Saxons et Normands parlaient encore la même langue, avaient encore la même religion, tandis que les Franks, leurs frères aînés, voulaient même les priver du désert où s'abritait leur indépendance. Witikind ayant appris que Charlemagne était passé en Espagne (778) se précipita en Saxe avec des bandes de Normands et en annonçant qu'il allait porter la guerre dans le pays même des Franks. Toute la jeunesse saxonne, Angraniens, Ostphaliens, Westphaliens accourut avec enthousiasme se ranger sous ses étendards. Witikind brûla le fort qui commandait le cours de la Lippe, où Charles avait laissé une garnison; il fit couvrir la Saxe de forteresses, puis sans s'arrêter aux siéges des villes, il marcha droit au Rhin. Le trouvant gardé, il se replia sur la rive droite du fleuve, et ravagea tout le pays de Deutz à Coblentz. Le roi apprit ces nouvelles à Auxerre, en s'en revenant de Roncevaux. Il détacha de son armée un corps considérable composé de Franks Austrasiens et d'Allemands, et aussitôt Witikind se reporta sur la Hesse, en détournant ses compagnons du pillage de l'abbaye de Fulda et des trésors de Saint-Boniface. Les Saxons traversaient à gué la petite rivière d'Aderne, près du village de Badenfeld lorsqu'une charge subite de la cavalerie franke les mit en déroute. Ils éprouvèrent une nouvelle défaite à Bokholz (779), où ils furent effrayés par l'immense supériorité numérique de leurs adversaires. On ne sait si Witikind assistait à cette bataille. Après cette brillante campagne, Charles se crut maître de la Saxe, et la divisa en *paroisses épiscopales*, sa politique étant de gouverner par le clergé, parce qu'il redoutait l'humeur turbulente des seigneurs austrasiens.

Réfugié de nouveau chez son cousin Sigfried, Witikind fit alliance avec les Sorabes, qui entrèrent dans les cantons saxons. A la nouvelle apparition de Witikind, la Germanie entière se souleva. Envoyé pour arrêter Witikind, le comte Théodoric chercha à rejoindre les trois comtes Adalgise, Geilo et Woiad, qui avaient fait eux-mêmes un mouvement rétrograde pour combiner leurs forces avec les siennes; les deux armées frankes étaient campées sur les deux versants opposés du mont Sonthal. Mais les trois comtes, au lieu d'envelopper Witikind en opérant leur jonction avec Théodoric, résolurent d'attaquer seuls les Saxons pour ne partager avec personne la gloire de la victoire. Witikind, qui vit cette faute, rangea ses troupes en forme de coin, mais de manière à leur présenter le triangle par la base. Les Franks s'y étant jetés avec fureur et y trouvant de la résistance, il fit replier les deux autres côtés du triangle; et les Franks, enveloppés, furent taillés en pièces. Presque aussi seul après une victoire qu'après une défaite, Witikind, privé des troupes nécessaires pour tenir la campagne, alla chercher de nouvelles bandes normandes. En même temps le roi des Franks entrait avec fureur dans la Saxe, menaçant de tout dévaster si on ne lui livrait « les complices du crime de Witikind ». Les Saxons lui en amenèrent quatre mille cinq cents, croyant qu'il pardonnerait à un si grand nombre : il les fit tous décapiter le même jour à Werdly (782). La Saxe se releva l'année suivante (783) : Witikind venait de faire alliance avec la Frise. Mais Charlemagne, bien loin de céder en rien, se mit de sa personne à la tête de l'armée, ce qu'il n'avait pas encore fait jusque-là, et gagna les deux batailles de Detmold et de la Haru, et, ne voulant pas laisser respirer la Saxe même en hiver, il s'établit dans la forteresse d'Himbourg avec sa jeune femme Fastrade et sa cour. De là il se précipitait sur les campagnes, renversant les forteresses, cherchant les malheureux Saxons dans les hameaux, dans les forêts où erraient

les clans dispersés et presque détruits, dans les cavernes, n'épargnant ni l'âge ni le sexe, et promenant partout le pillage et l'incendie. Aucun envoyé saxon ne lui demanda la paix. Alors il ne put s'empêcher d'admirer tant de constance et de courage, et envoya lui-même des députés faire des propositions à Witikind et à son ami Abbion. Ces deux chefs, ayant reçu des otages, vinrent avec le comte Amalwin à Attigny, où ils furent reçus avec admiration (785). Witikind abandonna la religion d'Odin, parce que le roi avait dit : « Il faut que la Saxe soit chrétienne ou détruite. » Par sa résistance de cinq années, il avait établi une sorte de fédération entre les peuples d'outre-Rhin, Frisons, Saxons, Souabes. Charlemagne allait achever cette œuvre en donnant à ces peuples de bonnes lois, qui seraient pour eux un second progrès. Il fut le parrain de Witikind, qui conserva en Saxe sa dignité de chef de clan, et contribua à y établir le fameux capitulaire de 795, qui organisa le pays pour la première fois. Il fut tué en 807, dans un combat contre un duc de Souabe, et enterré avec de grands honneurs à Ratisbonne, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Francis MONNIER.

Reineccius, *Wittikindi M. regis Saxonum effigies, insignia*, etc.; Francfort, 1582, in-fol. — Reusner, *Stemma Wittekindeum*; Iéna, 1598, in-fol. — Bœcler, *De Wittikindo*; Strasbourg, 1671, in-4°. — Crusius, *Wittekindus Magnus*; Munden, 1679, in-fol. — *Leben Wittekinds de Grossen*; Dresde, 1775, in-8°. — Genssler, *Wittekind*; Cobourg, 1817, in-8°. — Bouquet, *Recueil des hist. français*, t. VI.

WITIZA, roi des Visigoths d'Espagne, mort en 709. Il était fils du roi Egiza, qui de son vivant l'associa au trône et lui confia le gouvernement de la Galice. A la mort de son père, il se fit sacrer sans demander à l'élection la confirmation de son pouvoir (701). Les chroniqueurs contemporains le peignent comme un monarque doux, paternel, et faisant par ses qualités le bonheur de ses sujets; les historiens postérieurs, d'accord avec les contemporains pour le commencement de ce règne, en représentent la fin comme un assemblage de vices et de crimes. Au milieu des obscurités qui enveloppent cette époque, on ne sait quelle part on doit faire à la vérité ou à l'exagération parmi ces accusations, dont plusieurs sans doute sont le résultat de la haine du clergé contre un prince qui fit ses efforts pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique. Witiza périt dans une conspiration qui donna le trône à Roderic. Ses enfants, dont le nouveau roi épargna la vie, eurent leurs partisans, au nombre desquels se trouva le comte Julien (*voy.* ce nom).

Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*.

WITSEN (*Nicolas*), poëte hollandais, né vers 1610, à Enkhuysen. Contemporain du célèbre Cats, qu'il accepta en toutes choses pour modèle, il est auteur d'un recueil de vers religieux, intitulé *Stichtelycke Bedenckinge*; Amst., 1639, in-12, et qui a eu neuf éditions jusqu'en 1649. Ce succès était mérité par le ton populaire que l'auteur avait su prendre et l'originalité qu'il avait su conserver. Ses concitoyens lui témoignèrent leur confiance en l'appelant dans le conseil et à la tête de leur commune.

WITSEN (*Herman*), en latin *Witsius*, théologien, fils du précédent, né le 12 février 1636, à Enkhuysen, mort le 22 octobre 1708, à Leyde. Il étudia la philosophie, la théologie et les langues orientales à Utrecht, à Leyde et à Groningue. En 1656 il devint pasteur dans un village aux environs de sa ville natale. Il changea souvent de résidence, prêchant parfois et avec succès en français. Il accepta en 1675 la chaire de théologie à Franeker; en 1680 il passa en la même qualité à Utrecht, mais avec la charge de remplir en outre les fonctions pastorales. Il accompagna en 1685, en qualité de chapelain, l'ambassade envoyée par les états généraux à Jacques II, roi d'Angleterre. L'université d'Utrecht le vit bientôt reprendre ses leçons, et la ville entière courut à ses sermons. En 1698 il remplaça Spanheim à Leyde, et en 1699 il y fut mis à la tête du collége théologique. C'était un homme d'un immense savoir et d'un excellent caractère; il se mêla sans acrimonie aux querelles théologiques de son époque; on lui fit un crime de vouloir garder un juste milieu, à quoi il aurait pu répondre en citant sa devise, qui est fort belle : *In necessariis unitas, in non necessariis libertas, in omnibus prudentia et charitas*. Outre plusieurs ouvrages de piété écrits en hollandais, on a de Witsen : *Judæus christianizans circa principia fidei et S. Trinitatem*; Utrecht, 1661, in-12; — *Praktyke des Christendoms* (Pratique du christianisme); ibid., 1665, in-12; plusieurs édit.; — *De œconomia fœderum Dei cum hominibus lib. IV*; Leuwarden, 1677, in-4°; cinq autres édit., dont la dernière est de 1716; — *De VII epistolarum apocalypticarum sensu historico ac prophetico*; Franeker, 1678, in-12; — *Exercitationes sacræ in symbolum quod apostolorum dicitur*; ibid., 1681, in-4° : plus. édit., dont les dernières ont été revues et corrigées par l'auteur; — *Ægyptiaca*; Amst., 1683, in-4°; 3e édit., Bâle, 1739, in-4°; réimpr. dans le *Thesaurus antiq. sacr.* d'Ugolini : dirigé contre Marsham et Spencer, cet ouvrage soutient cette thèse paradoxale : que ce ne sont pas les Hébreux qui, dans leurs cérémonies religieuses, ont fait des emprunts aux Égyptiens, mais au contraire les Égyptiens qui ont emprunté leurs rits sacrés aux Hébreux; — *Miscellanea sacra*; Amst., 1692-1700, 2 vol. in-4° : la 2e édit. du t. Ier (Leyde, 1695, in-4°, fig.) contient trente dissertations de plus que la première; — *Exercitationum academicarum duodeca*; Utrecht, 1694, in-12; — *Meletemata Leidensia*; Leyde, 1703, in-4°. On a un recueil des œuvres choisies de Witsius, Bâle, 1739, 2 vol. in-4°, et un recueil des œuvres complètes, Herborn, 1712-17, 6 vol. in-4°.

Kurman, *Traj. erud.* — Paquot, *Mémoires*, t. II. — Bodel, *Notice sur N. Witsen* (en holl.); La Haye, 1855, in-8°. — Chalmot, *Biogr.-Noordenboek.*

WITT (*Jean* DE), grand pensionnaire de Hollande, né le 25 septembre 1632, à Dordrecht, massacré le 20 août 1672, à La Haye. Son père, Jacob de Witt, qui devait lui survivre, avait fait preuve de patriotisme comme bourgmestre de Dordrecht, et ensuite comme député au conseil des états de Hollande et de Frise. Devenu un des chefs du parti bourgeois, il fut, en 1650, emprisonné au château de Loevestein. Jean se fit remarquer de bonne heure par ses concitoyens, qui le choisirent en 1650 pour pensionnaire. En février 1653 il succéda à Pauw dans la charge de grand pensionnaire, et, comme tel, il prit en main la direction du gouvernement de son pays. La guerre venait d'éclater entre les Provinces-Unies et Cromwell. De Witt fit preuve de talent et d'énergie : tout en refusant les secours des royalistes d'Angleterre et de Charles II qui voulaient prendre du service dans l'armée hollandaise, il sut faire face aux succès de Blake et de Monk, et ne se prêta à des ouvertures de paix qu'avec l'assentiment des états. Cromwell, en haine de la maison de Stuart, alliée à celle de Nassau, exigea, par un article secret, son exclusion perpétuelle du stathoudérat; la paix fut signée à cette condition, le 15 avril 1654. Toutefois l'acte d'exclusion de la maison d'Orange n'ayant été consenti que par les états de Hollande, J. de Witt dut répondre par un mémoire à la protestation faite à cet égard par la province de Zéelande; il y employa beaucoup d'art pour justifier une conduite que l'impartialité historique est obligée de blâmer comme contraire à la constitution d'une confédération. A la même époque, une querelle philosophique s'étant élevée contre G. Voet, professeur à Utrecht et zélé orangiste, et Coccejus, grand partisan de Descartes, J. de Witt prit sous sa protection ce dernier, qui, en prêchant la soumission au souverain de fait, sans entrer dans les recherches du droit, sympathisait davantage avec les adversaires du prince de Nassau. Quelques ministres voëtiens ayant prié en 1657 pour ce dernier, il en profita pour faire proclamer comme maxime que la souveraineté réside dans l'assemblée des états, et on décida sur sa proproposition qu'aucune prière publique ne serait faite que pour les états (mars 1663). Cependant la restauration des Stuarts (1660) ayant fait sentir au grand pensionnaire la nécessité de resserrer entre les Provinces-Unies et la France l'ancienne union, il envoya auprès de Louis XIV Conrad van Beuninghen, qui négocia un traité de commerce, de garantie et de défense (27 avril 1662). Les ressentiments personnels de Charles II, son désir de rétablir le stathoudérat en faveur de son neveu Guillaume d'Orange, ayant rouvert la lutte entre les deux pays (janv. 1665), J. de Witt plaça une flotte de trois cents voiles sous les ordres d'Opdam et de Tromp. La défaite navale de Lowestoft (14 juin) aurait sans doute porté un coup fatal à son parti s'il n'eût tout réparé par une constance et une activité admirables. Montant lui-même sur la flotte commandée par Tromp, il parvint à la faire sortir du Texel, où elle était retenue par des vents contraires, en découvrant un nouveau passage, et alla avec elle délivrer la flotte des Indes, que l'escadre anglaise bloquait dans le port neutre de Berghen (sept.). Par ses ordres, Tromp alla ensuite insulter l'Angleterre jusque sur ses côtes et dans ses ports. L'année suivante, il enleva son chef au parti orangiste en faisant adopter le jeune prince de Nassau par la république, en même temps qu'il faisait destituer Tromp, accusé d'être la cause du désastre maritime de Norfolk's land. Puis il monta lui-même une seconde fois sur la flotte, et le 5 octobre 1666 offrit la bataille aux Anglais, qui la refusèrent. Il fit hâter la conclusion de la paix à Breda (26 janvier 1667), et rendre un arrêt qui fut qualifié d'édit perpétuel, par lequel on statua que la charge de capitaine général ne serait jamais conférée à quiconque serait revêtu du stathoudérat. Le brusque commencement de la *guerre de dévolution* et les conquêtes rapides de Louis XIV dans les Pays-Bas espagnols alarmèrent à bon droit les Provinces-Unies, et surtout le parti républicain, qui jusque-là avait été protégé par la France. J. de Witt, à son honneur, n'hésita pas entre l'avenir de son parti et celui de sa patrie, et il devint le principal auteur de ce traité de la triple alliance qui, conclu entre l'Angleterre, la Suède et les Provinces-Unies (23 janv. 1668), arrêta Louis XIV au milieu de ses conquêtes et le força à accepter la paix de Nimègue (2 mai).

Mais, obéissant à son ressentiment plus qu'à une politique prudente et sage, ce prince travailla dès lors à isoler la Hollande, et prépara tout pour lui faire une guerre heureuse. J. de Witt, malgré toute son habileté, ne put empêcher l'Angleterre, ou plutôt Charles II, de se prêter à la politique de la France, et tout ce qu'il put faire fut de négocier une alliance avec l'Espagne. En même temps il appuya la proposition de nommer le prince d'Orange capitaine général pour une campagne seulement (fév. 1672). La guerre étant désormais inévitable, J. de Witt proposa encore des mesures énergiques aux états généraux. Lever une armée considérable, prendre l'offensive en détruisant sur le Rhin les approvisionnements que Louis XIV y rassemblait depuis longtemps, tel avait été son avis. Le désaccord des orangistes et des républicains empêcha qu'il ne fût suivi, et l'on se borna à mettre des garnisons dans les forteresses du Rhin et à envoyer le prince d'Orange, avec vingt-cinq mille hommes, derrière les lignes de l'Yssel. Ce dernier avait proposé d'abandonner les places les plus faibles, et J. de

Witt commit une faute en préférant les défendre toutes, afin de multiplier les obstacles devant l'invasion française. Aussi, malgré la trempe énergique de son âme, ne put-il s'empêcher, apprenant la reddition subite d'Orsay, de Rhinberg, de Bürick et de Wesel, de s'écrier : « La république est perdue. » Malgré la belle victoire navale de Solebay, il songea à négocier, et obtint des états qu'on enverrait une députation au roi de France (16 juin 1672). Dans l'intervalle, les ministres calvinistes, presque tous attachés à la faction orangiste, le dénonçaient en chaire comme complice de l'invasion, et la multitude aveugle n'avait pas honte d'accuser de concussion cet homme, dont l'intégrité était la moindre des vertus. Quelques fanatiques tentèrent d'assassiner le même jour le grand pensionnaire à La Haye, et son frère à Dordrecht (21 juin). J. de Witt venait de quitter vers minuit la salle des états, accompagné d'un seul serviteur, lorsque les meurtriers fondirent sur lui l'épée à la main. Frappé à la tête et renversé, il essaya de se relever et de se défendre; mais, accablé sous leurs coups, il tomba de nouveau, et ses agresseurs, croyant l'avoir tué, prirent la fuite. Grièvement blessé, J. de Witt put se traîner jusqu'à sa maison, où le lendemain il écrivit aux états une lettre aussi calme que digne. Des quatre assassins, un seul, van der Graef, fut pris et exécuté; les autres trouvèrent un asile sûr auprès du prince d'Orange. Le grand pensionnaire était encore retenu au lit par ses blessures, lorsque les exigences inacceptables par lesquelles Louis XIV répondit aux envoyés des états généraux, excitèrent dans les Pays-Bas une émotion patriotique dont profitèrent les partisans du prince d'Orange. A la suite de manifestations tumultueuses, les états généraux s'étant déliés du serment d'abolition du stathoudérat, Guillaume fut nommé stathouder (8 juill. 1672).

Sans récriminer, J. de Witt se contenta de repousser par une lettre les absurdes accusations de trahison qu'on avait répandues contre lui. Dans cette justification, il appelait le nouveau stathouder lui-même en témoignage. Ce n'est pas trop dire que ce prince ait eu l'infamie de répondre à cet appel par des réticences et des insinuations presque accusatrices (1). Cependant l'influence du grand pensionnaire était encore assez grande pour que Guillaume ne cherchât pas à le rattacher à lui : il lui offrit donc de lui conserver son ancienne autorité et de se conduire par ses conseils. J. de Witt repoussa ces avances, et, le 4 août, il résigna sa charge, ne conservant que son siége au grand conseil. Cet éloignement volontaire ne désarma pas ses ennemis, qui craignaient, avec raison peut-être, un retour de l'opinion publique. Tramant sa perte en même temps que celle de son frère, qu'un homme soudoyé venait d'accuser d'avoir voulu faire assassiner le stathouder, ils cherchèrent à le faire périr dans le même orage populaire qu'ils avaient soulevé contre Corneille de Witt. Depuis le 16 août, la populace s'ameutait devant la prison où celui-ci avait été enfermé. Le 20, un geôlier, complice d'une odieuse perfidie, manda par deux fois à J. de Witt que son frère désirait le voir. En vain ses amis et sa fille, se traînant à ses genoux, le dissuadèrent de se rendre à cet appel, qui cachait un piége, il partit après avoir embrassé les siens pour la dernière fois. Le premier mot de Corneille en l'apercevant fut : « Ah! mon frère, que venez-vous faire ici? » Quand Jean voulut sortir, le tumulte était déjà si grand qu'il dut rentrer en entendant la foule crier : « Tirez sur lui! » Pendant quelque temps, le comte de Tilly, à la tête de trois compagnies de cavalerie, maintint le peuple et la garde bourgeoise, mais les conseillers députés lui ayant donné l'ordre pusillanime de se retirer, le sort des deux prisonniers se trouva ainsi abandonné à la fureur aveugle de la multitude. La porte de la prison ayant cédé sous la décharge d'une compagnie bourgeoise que l'échevin Bankhem excitait hautement au meurtre des deux frères, le peuple se rua dans leur chambre. Corneille, brisé par la torture qu'il avait subie la veille, était couché sur son lit. Jean, qui lui lisait la Bible, fut frappé le premier à la tête, au moment où il tentait d'intercéder pour son frère, qu'un violent coup porté à la nuque précipitait dans le même moment au bas de l'escalier de la prison. Poussés tous les deux dans la rue, où les attendait une foule furieuse, Corneille succomba le premier. Quant à Jean, blessé de nouveau au visage par un coup de pique qui lui fut porté par un notaire, abattu enfin par un coup de crosse, il tendait les mains vers le ciel quand un des assassins lui tira un coup de pistolet à la tête en criant : « Voilà l'édit perpétuel à terre! » Leurs cadavres ne furent même pas respectés : dépouillés, traînés dans les rues, ils furent suspendus à l'échafaud, dos à dos, la tête en bas. Pendant la nuit, leur famille leur fit donner la sépulture. Leur père, après cette horrible catastrophe, se démit de sa charge à la cour des comptes, et survécut peu de temps à ses fils. Pendant que les partisans des de Witt échappaient avec peine au même sort, les principaux acteurs de cette sanglante tragédie étaient l'objet des honneurs populaires. Van Bankhem devint bailli de La Haye (1). Jean de Witt, à sa mort,

(1) Il ne répondit à sa lettre que dix jours après l'avoir reçue. Il ne lui avait pas été possible, disait-il, de s'engager dans les recherches passées, et de savoir ce qui manquait à l'armée et à qui en était la faute. « C'est pourquoi, ajoutait-il, vous trouverez bien mieux la justification que vous attendez de moi dans les actions de prudence que vous avez faites » (Basnage, *Annales*, t. II).

(1) Quant à Guillaume d'Orange, qui était alors au camp : « Il me répondit, raconte Gourville, qu'il pouvait m'assurer en toute vérité qu'il n'avait donné aucun ordre pour faire tuer le grand pensionnaire, mais qu'ayant appris sa mort sans y avoir contribué, il n'avait pas laissé de s'en sentir un peu soulagé. »

avait à peine atteint sa quarante-septième année. « Il avait, dit M. Mignet, de la souplesse dans la force et de l'aménité dans la vertu. Sobre, simple, intègre, infatigable au travail, il avait, suivant une expression de W. Temple, beaucoup de soin de sa santé et peu de sa vie. Savant du premier ordre et politique profond, il s'entretenait avec Huygens et Spinosa, et luttait en Europe d'habileté avec Lionne et d'influence avec Louis XIV. Il exerçait sur les hommes l'ascendant d'une raison puissante, d'une sincérité habile, d'une modération soutenue et d'une gravité honnête. » On a de J. de Witt plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Elementa linearum curvarum;* Leyde, 1650; — *Mémoires de J. de Witt;* La Haye, 1667, in-8°; trad. en français, ibid., 1706, 1709, in-12: c'est à proprement parler un traité de politique; une édit. subreptice en avait été faite en 1662; — *Lettres et négociations entre Jean de Witt et les plénipotentiaires des Provinces-Unies aux cours de France, d'Angleterre, de Suède, de Danemark et de Pologne;* Amst., 1725, 5 vol. in-12.

Witt (*Corneille* de), frère aîné du précédent, né le 25 juin 1623, à Dordrecht, massacré, le 20 août 1672, à La Haye. Élevé dans les mêmes doctrines politiques que celles de son père, il fut l'auxiliaire le plus ferme et le plus actif du gouvernement de son frère. En 1650 il fut élu bourgmestre de Dordrecht, et député de cette ville aux états de Hollande et de West-Frise. Bien qu'il eût d'abord étudié la jurisprudence, ce fut cependant sur les flottes de la république qu'il devait acquérir la réputation qui entoure encore aujourd'hui son nom. Par une habitude ou plutôt une institution que depuis la république française a semblé imiter dans la nomination des *commissaires aux armées*, les états généraux, dans les circonstances difficiles, plaçaient auprès de leurs amiraux un représentant investi de leurs pleins pouvoirs. Nul doute que, par ses connaissances morales, et surtout par son courage opiniâtre, Corneille n'ait souvent contribué à la victoire. Ses concitoyens pensèrent ainsi lorsqu'ils placèrent son portrait à l'hôtel de ville de Dordrecht et firent frapper en l'honneur des deux frères cette médaille portant pour légende : *Hic armis maximus, ille toga.* Dans les journées du 8 octobre 1652, de Scheveningen (10 août 1653), de Solebay (7 juin 1672), il fit preuve du plus calme et du plus héroïque courage. On l'avait vu dans cette dernière bataille demeurer sous le feu de l'ennemi, assis sur un fauteuil, entouré de gardes et la hallebarde à la main. Il n'en fut pas moins accusé d'avoir empêché de continuer la bataille (1). Son retour à Dordrecht fut le signal d'une émeute dans laquelle le peuple pilla la maison de son vieux père. Le 21 juin, quatre assassins essayèrent de forcer sa maison pour lui faire subir le même sort qu'à la même heure éprouvait son frère. Malgré ces menaces, Corneille demeura inébranlable dans ses opinions politiques, et il refusa d'adhérer à l'abrogation de l'*Édit perpétuel* et à l'élévation du prince d'Orange au stathoudérat. Les supplications de sa femme et de ses enfants seules le touchèrent, et il signa enfin l'acte de révocation en ajoutant à son nom les lettres V. C. (*vi coactus*), que le peuple, instruit par le ministre de leur signification, le força encore d'effacer. Accusé de complot contre la vie du prince d'Orange, il fut arrêté le 24 juillet, et transporté à La Haye. Bien qu'aucune preuve n'existât contre lui, la cour, réduite à trois juges, ordonna qu'il serait appliqué à la torture. Il subit la question du brodequin; on lui attacha un poids de cinquante livres à chaque orteil; on lui serra la tête avec quatre chevilles de fer : mais, au milieu de ces atroces souffrances, il récita d'une voix forte la célèbre strophe d'Horace : *Justum et tenacem propositi virum...*

Vainqueur de la torture, il ne fut pas cependant acquitté par ses juges, qui le déclarèrent « déchu de toutes ses charges et dignités et banni à perpétuité » (19 août). Cette sentence, en laissant planer des doutes sur son innocence, donna carrière à la fureur du peuple. On a vu dans l'article précédent comment il fut le lendemain massacré avec son frère. « Corneille de Witt, a dit M. Mignet, avait quelque chose d'altier dans sa simplicité, de dur dans son énergie; mais il portait le dévouement à ses devoirs jusqu'au sacrifice de lui-même, la patience dans les maux jusqu'au mépris de la douleur, et il avait une intrépidité héroïque. » Eug. Asse.

Mme de Zoutelandt, *Vie de C. et de J. de Witt;* Utrecht, 1709, 2 vol. in-12. — Oostkamp, *Leven van C. de Witt;* Deventer, 1831, in 8°. — P. Simons, *Jean de Witt et son époque* (en holl.), Amst., 1832-36, 2 vol. in-8°. — Gourville, *Mémoires.* — *Lettres du chev. Guill. Temple.* — Basnage, *Annales des Provinces-Unies.* — Le Clerc, *Hist. des Provinces-Unies.* — Samson, *Hist. de Guillaume III;* La Haye, 1703, in-12. — Wicquefort. *Hist. inédite*, dépôt des affaires étrangères, n° 26. — Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. I-IV.

Witte (*Hemming*), biographe livonien, né le 26 février 1634, à Riga, où il est mort le 22 janvier 1696. Sa famille était allemande. Il étudia les belles-lettres en Allemagne, et parcourut ensuite le nord de cette contrée, s'attachant à recueillir des notices et des renseignements relatifs aux savants et aux lettrés. Reçu maître ès arts, il retourna à Riga et y remplit au gymnase jusqu'à sa mort la chaire de professeur d'éloquence et d'histoire. On a de lui : *Memoriæ theologorum clarissimorum, decades XVI;* Francfort, 1672, 1674, 1685, in-8°; — *Memoriæ jurisconsultorum nostri sæculi;* ibid., 1676, in-8°; — *Memoriæ medicorum nostri sæculi;* ibid., 1676, in-8°; — *Memoriæ philosophorum, oratorum, poetarum, histo-*

(1) Ruiter le justifia courageusement dans une lettre adressée aux états généraux (6 août 1672).

ricorum et philologorum nostri sæculi; ibid., 1677-78, 1679, in-8° (1); — *Repertorium biblicum*; Riga, 1680, 1690, in-4°; — *Diarium biographicum*; Dantzig et Riga, 1688-91, 2 vol. in-4° : nécrologe des principaux écrivains et savants du dix-septième siècle.

Gœtze, *Elogia*. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Gadebusch, *Liefländische Schriftsteller*. — J. Fabricius, *Hist. bibliothecæ*, 3e partie, p. 399-409.

WITTE (P. DE). *Voy.* CANDIDO.

WITTGENSTEIN (*Louis-Adolphe-Pierre*, prince DE SAYN-), feld-maréchal russe, né le 6 janvier 1769, à Pereiaslav (gouv. de Tchernigof), mort le 11 juin 1843, à Lemberg. Il descendait en ligne directe de Jean, comte souverain de Sponheim, qui en 1246 hérita des domaines de Sayn. Son père, au service de Frédéric le Grand, fut, à la suite de la capitulation de Kolberg, en 1761, emmené prisonnier en Russie, y épousa une petite-fille de la princesse Irène Dolgorouki, et s'y fixa (2). Il entra encore adolescent au service militaire. A trente ans il était major-général et colonel des hussards de Marioupol. Ses talents militaires furent appréciés dans la courte campagne de 1805, et lui valurent la croix de Saint-Georges. En 1807, il remporta à Ostrolenka un avantage signalé, et assista à la bataille de Friedland. Il participa en 1809 à l'expédition de Finlande; mais une fracture au bras ne lui permit pas d'y jouer un rôle important, et le confina dans un poste d'observation à Riga. En juin 1812, il fut chargé, à la tête du premier corps de l'armée de Barclay de Tolly, fort de dix-huit à vingt mille hommes, de défendre le passage de la Dwina, c'est-à-dire de protéger Pétersbourg. Pour empêcher que Macdonald ne joignît Oudinot sur la route de Pskof, Wittgenstein se jeta sur ce dernier, lui livra à Kliastitzy une bataille qui ne dura pas moins de trois jours, et en sortit victorieux. En reconnaissance de ce service, les marchands de Pétersbourg lui offrirent une somme de 150,000 roubles argent (600,000 fr.), qu'il employa à l'érection d'un majorat. Attaqué le 14 novembre à Smolaia par les maréchaux Gouvion-Saint-Cyr et Victor, il résista avec succès au choc de leurs forces réunies, et ne donna pas beaucoup de repos aux Français jusqu'au passage de la Bérésina. Dans la marche qui suivit ce désastre, c'est plutôt Wittgenstein, récemment promu au grade de général en chef, que le général York qui dirigea, le 5 avril 1813, le combat de Mœckern, en Saxe. Reconnu seul digne de remplacer Koutouzof, il commanda les alliés dans les journées de Lutzen et de Bautzen. Les plans de ces batailles étaient excellents, dit M. Thiers, mais il veut qu'ils aient été conçus par Diebitch (1). « Il n'y a eu, écrivait J. de Maistre à son gouvernement, depuis le premier moment de la guerre qu'une voix sur Wittgenstein, l'un des plus beaux caractères militaires qui se soient présentés depuis longtemps, puisqu'il réunit à tous les talents de son état un caractère excellent et une moralité parfaite. » Après Bautzen, Schwarzemberg prit le commandement général des armées alliées; Wittgenstein conserva celui des divisions russes à Dresde, Nollendorf et Leipzig; il soutint partout l'honneur de ses troupes avec la réputation d'un général aussi habile qu'humain, ainsi qu'en font foi ses ordres du jour, où il ne cesse de recommander à ses officiers des procédés qui n'étaient pas encore dans les mœurs. Il passa le Rhin à Fort-Louis, le 2 janvier 1814; blessé à Bar-sur-Aube, il fut contraint, le 13 mars, de quitter l'armée. Rentré en Russie, il demeura à la tête d'un corps d'armée dont le quartier général fut d'abord à Mittau, puis à Toultchine. Là, il eut, en 1825, un devoir pénible à remplir : ce fut d'arrêter plus de douze commandants de régiment, notamment le colonel Pestel, son ancien aide de camp, sous la prévention d'une conspiration dont la première condition était la sauvegarde du général populaire. Nommé feld-maréchal en juin 1826, Wittgenstein fut chargé en 1828 d'entrer dans les provinces danubiennes. Il traversa le Pruth le 7 mai avec une armée de quatre-vingt mille hommes; le 12 il était maître de Bukharest, le 19 de Kraïowa, mais il ne lui fut pas donné de terminer cette campagne. Moins épuisé par ses travaux que fatigué des intrigues du général Diebitch, il avait déjà maintes fois offert à l'empereur Nicolas la démission de ses charges; l'empereur n'acquiesça à son désir qu'en le maintenant dans le conseil de l'empire et en entourant d'honneurs sa retraite : il lui fit présent de vingt canons turcs, dont chacun provenait d'un des forts que le maréchal venait de prendre; on les voit encore à Droujnoselié. Dès lors le maréchal résida presque constamment dans sa terre de Kamenka, en Podolie.

Son fils aîné, *Louis-Adolphe-Frédéric*, est membre de la chambre des seigneurs en Prusse.

Pce Augustin G—N.

Almanach de Gotha, 1836 et 1848. — *Rheinischer Antiquarius*, t. Ier, 1853. — Delane, *Russische Hofgeschichten*, t. III. — Schnitzler, *Hist. intime de la Russie*, t. II. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*, t. XIV, XV et XVI. — *Corresp. diplom. de J. de Maistre*.

WLADISLAS Ier (*Herman*), roi de Pologne,

(1) Voici le jugement bien motivé que Struve porte sur ces recueils biographiques : *Multi ibi sunt viri celeberrimi quorum plane nulla fit mentio, ipsorum etiam, quos adducit, vita satis adhuc est imperfecta, vel fosculis saltim oratoriis delineata.* (Struve, *Introd. ad Notit. rei litter.*, ch. VII, p. 324).

(2) Il avait un frère, le comte *Georges-Ernest*, maréchal de camp au service de France, qui fut égorgé dans la prison de l'Abbaye, le 2 septembre 1792.

(1) L'éminent historien s'est réfuté lui-même en attribuant le succès du général à son chef d'état-major, car il déclare plus loin que celui-ci donnait toujours son avis sans parvenir à le faire suivre. Peut-être les documents russes n'ont-ils pas été pris assez en considération dans le récit de la guerre de 1812? Ils apporteraient la certitude que ce n'est pas Diebitch qui a fait la besogne de Wittgenstein, mais que c'est bien celui-ci qui a formé le héros du Balkan.

né en 1043, mort en 1102. Fils de Casimir Ier, il succéda en 1081 à son frère Boleslas II, qui venait d'être déposé. D'un caractère faible et indolent, il n'osa réprimer les empiétements du clergé, se contenta du titre de duc, et consentit à payer un tribut au roi de Bohême, que l'empereur avait gratifié en 1086 de la dignité nominale de roi de Pologne. Grâce à la bravoure de Sieciech, palatin de Cracovie, il conserva intactes les provinces héréditaires contre les agressions incessantes des Moscovites, des Bohémiens et des Poméraniens. Lorsqu'en 1096 son fils naturel, Zbigniew, leva contre lui l'étendard de la révolte, il dut encore la victoire à Sieciech, qui battit les rebelles près de Kruswiça. Après s'être défait de son neveu Mieczyslas par le poison, il partagea de son vivant les États entre Boleslas, son fils légitime, qui lui succéda sur le trône, et Zbigniew, à qui échut la Mazovie. Wladislas Ier eut deux femmes, nommées également Judith, l'une fille de Wratislas II, roi de Bohême, et l'autre sœur de l'empereur Henri IV.

Wladislas II, roi de Pologne, né en 1104, mort le 4 juillet 1159, à Altembourg (Saxe). Fils aîné de Boleslas III, il lui succéda en 1139; mais il n'eut en propre que le quart du royaume avec le titre de roi et une autorité précaire sur ses trois frères, entre lesquels le reste avait été partagé à titre d'apanage. Cet arrangement rendait l'anarchie inévitable. Poussé par sa femme Agnès, fille de l'empereur Henri IV, il parvint à dépouiller deux de ses frères, non sans exciter un vif mécontentement. Les barbares traitements qu'il infligea, à l'instigation de sa femme, à Pierre Dunin, comte de Skrzynno, provoquèrent la révolte qui éclata dans le palatinat de Sandomir (1144). Le roi se fortifia d'abord à Posen, puis à Cracovie; mais après une lutte désespérée, il abandonna sa femme et ses enfants, et se sauva auprès de l'empereur Conrad III (1146). Boleslas IV, son frère, s'empara alors de la suzeraineté. Les trois fils de Wladislas, nommés Boleslas, Mieczyslas et Conrad, obtinrent en apanage la Silésie.

Wladislas III, dit *Laskonogi* (aux Jambes déliées), roi de Pologne, né en 1168, mort le 17 mars 1231, à Posen. Second fils de Mieczyslas III, il fut élu à la place de Leszek, son frère (1203), qui renonçait volontairement à la couronne. Il tenta de corriger les abus du clergé et de l'aristocratie; mais il n'y réussit pas, et fut excommunié deux fois. D'un autre côté, le puissant palatin de Cracovie, Nicolas, qui avait déterminé son élection, lui retira son appui, se rangea au parti de Leszek, qui venait de s'illustrer par la victoire de Zawichost, et le donna pour successeur à Wladislas. Ce dernier abdiqua sans difficulté, et se retira à Posen, où il finit ses jours.

Wladislas IV, dit *Lokietek* (le Bref), roi de Pologne, né en 1260, mort le 2 mars 1333, à Cracovie. Fils de Casimir, duc de Kuiavie, et frère du roi Leszek le Noir, il devint, à la mort de celui-ci (1288), duc de Siéradie. Il dut son élévation au trône au clergé et à la noblesse du palatinat de Cracovie (1290); mais il eut trois compétiteurs, Henri, duc de Breslau, Wenceslas, duc de Bohême, et Przemyslas, duc de la Grande-Pologne. Il réussit à s'emparer de Cracovie, et en fut bientôt chassé par les Silésiens. A sa place on proclama Przemyslas Ier. Mais Griffine, veuve de Leszek le Noir, était aussi contraire à Wladislas qu'à Przemyslas Ier, et par ses intrigues elle parvint à élever au trône son neveu Wenceslas, duc de Bohême. Wladislas combattit l'usurpateur avec autant de courage que d'opiniâtreté; ce dernier, ayant épuisé ses ressources en argent et en hommes, se retira en Bohême, et remit sa royauté à Przemyslas Ier, qui fut couronné (1295). Après l'assassinat de ce prince (févr. 1296), Wladislas fut rappelé au trône. Il commença par châtier les Silésiens, marcha ensuite contre les Poméraniens révoltés, et fut battu par eux à Regenswalde. La noblesse, jalouse de conserver ses priviléges, prit ombrage de sa conduite, et sous de vains prétextes le déposa pour proclamer de nouveau Wenceslas (1300). Le roi exilé se rendit à Rome, assista au jubilé, remplit avec la plus grande ferveur les pénitences imposées par l'Église, et sut ainsi gagner les bonnes grâces de Boniface VIII, qui se déclara en sa faveur. Appuyé par le saint-siége, il revint en Hongrie, puis en Pologne, où il battit les partisans de Wenceslas. A la mort du roi de Bohême (1305), il fut pour la troisième fois proclamé, et en se faisant couronner à Cracovie, en 1319, il prit le nom de *Wladislas Ier* (1). Il eut à lutter à la fois contre les Poméraniens, les Teutons et les Lithuaniens; mais ces derniers finirent par s'entendre avec les Polonais, et Gedymin, leur grand-duc, donna, en 1325, sa fille Anne en mariage à Casimir, fils de Wladislas (2). Les chevaliers teutoniques, alarmés de cette union, résolurent une nouvelle guerre. Wladislas, affaibli par l'âge, avait fait un effort presque surhumain en dirigeant la campagne. Afin de faire participer la nation à cette lutte, il convoqua, en 1331, une assemblée générale à Chenciny. Ce fut la première diète vraiment nationale; on y posa les bases fondamentales de la république polonaise et de l'aristocratie nobiliaire. Wladislas, vieillard septuagénaire, sentit renaître ses forces au moment du danger; après avoir clos la diète, il monta à cheval pour guider les Polonais, et le 27 septembre 1321 les chevaliers teutoniques furent battus à Plowcé. Puis il se retourna contre les Silésiens et les Bohémiens, et les

(1) Le titre de roi de Pologne avait été rétabli par le pape Boniface VIII lors du sacre de Przemyslas (juin 1295). Les souverains polonais l'avaient perdu en 1079, époque où Boleslas II avait été excommunié par Grégoire VII.

(2) A l'occasion de ce mariage, il institua l'ordre de l'Aigle blanc.

vainquit. Son fils *Casimir III* lui succéda.

WLADISLAS V ou II. *Voy.* JAGELLON.

WLADISLAS VI ou III, *le Warnenien*, roi de Pologne, né en 1423, mort le 11 novembre 1444, à Warna. Fils de Wladislas V Jagellon et de Sophie, duchesse de Kiiovie, il n'avait que dix ans à la mort de son père (1434), et lui succéda, non sans quelque opposition, sous la régence d'un conseil, composé de sa mère et de plusieurs dignitaires religieux et séculiers. Parvenu à sa majorité, il fit de louables efforts pour apaiser les dissensions civiles. A la mort de l'empereur Albert II, roi de Hongrie (1439), les Hongrois, désirant se soustraire à l'influence autrichienne, l'appelèrent au trône. Wladislas quitta la Pologne pour n'y plus rentrer, et fut couronné à Bude, le 17 juillet 1440. *Voy.* LADISLAS IV.

WLADISLAS VII ou IV, roi de Pologne, né le 30 mai 1595, à Cracovie, mort le 10 mai 1648, à Merecz, sur le Niemen. Il était fils de Sigismond III et d'Anne d'Autriche. Dès l'âge de quinze ans il fut appelé par le choix des Moscovites à remplacer Vasili V (27 août 1610), renversé du trône des tsars. Malgré le mauvais vouloir de son père, qui était d'un caractère ombrageux et jaloux, il s'avança avec une armée presque sous les murs de Moscou, et gagna par ses victoires, sinon une couronne, du moins une paix avantageuse à la Pologne, à laquelle furent cédés les duchés de Smolensk et de Czerniechow (1619). Il se distingua aussi dans la guerre contre les Ottomans. Bien différent de son père par les nobles qualités du cœur et de l'esprit, il lui succéda (1632), à l'immense majorité des suffrages. A peine les cérémonies du couronnement furent-elles achevées qu'il alla faire lever le siége de Smolensk aux Moscovites. Par ce premier succès, qu'il appuya d'autres tout aussi décisifs, il força le tsar Michel à implorer la paix, qui fut signée à Polanow (15 juin 1634), à renoncer à jamais à tous droits et prétentions sur la Livonie, l'Esthonie, la Courlande, et à supporter les frais de la guerre. Après avoir châtié les Turcs, qui avaient envahi ses États du midi, Wladislas voulut en finir avec les Suédois, qui occupaient encore plusieurs places fortes dans la Prusse polonaise. A la suite des négociations diplomatiques, on finit par conclure, le 12 septembre 1635, une trêve pour vingt-six ans. En 1637, Boguslas XIV, dernier duc de Poméranie, étant mort, les starosties de Lauenbourg et de Butow revinrent à la Pologne. Tout semblait favoriser les vœux du souverain, lorsque les abus de l'aristocratie et l'influence des jésuites jetèrent les germes de la guerre chez les cosaques de l'Ukraine. Mais, si d'un côté ces abus sont condamnables, il faut cependant dire que les intrigues des Moscovites, qui cherchaient à s'attirer les cosaques, furent la principale cause de ces guerres civiles. De sa femme l'archiduchesse Cécile, qu'il avait épousée en 1637, Wladislas eut deux fils, morts en bas âge. En 1645, il demanda la main de Marie-Louise de Gonzague, et les fiançailles furent célébrées par procuration à la cour de Louis XIV. Son frère Jean-Casimir lui succéda. L. CHODZKO.

Moraczewski, *Hist. de la rép. de Pologne*, en pol. — Lelewel, *Hist. de Pologne*. t. II-V. — Wroblewski, *Idem*, t. I-II.

WLADISLAS Ier, duc de Bohême, né vers 1066, mort le 12 avril 1125. Il était fils du roi Wratislas II. Après le meurtre du duc Swatopluk, son cousin (21 sept. 1109), il fut élu à une grande majorité, malgré l'opposition passagère que l'empereur Henri V fit au choix de la diète. Il trouva parmi ses proches des concurrents, entre autres Borziwoï, son frère aîné, qui, soutenu par Boleslas, roi de Pologne, vint à la tête d'une armée revendiquer ses droits sur la Bohême, et s'empara de Prague et de Wyszehrad (24 déc.); mais en 1110 il avait perdu ces conquêtes. Après une sanglante bataille, et sur l'ordre de l'empereur, il fut emprisonné à Hammerstein. Wladislas eut à soutenir de nouvelles luttes contre ses frères ou leurs partisans, mais il parvint à affermir son autorité. En 1117 il donna une preuve, bien rare à cette époque, de sa magnanimité en résignant le pouvoir en faveur de Borzivoï. Celui-ci, luttant de générosité avec son frère, déclina cette offre, et se réserva seulement la souveraineté d'une partie de la Bohême. Cependant il fut privé de ses États (10 août 1120), et quitta même le pays, pour des causes sur lesquelles les chroniqueurs se taisent complétement. Il mourut en exil le 2 février 1124. Son frère le suivit bientôt dans la tombe, au milieu de l'affliction de ses sujets. Il eut un fils, qui régna sous le nom de *Wladislas II*, mais seulement après la mort de son oncle Sobieslas.

WLADISLAS II, roi de Bohême, fils du précédent, mort le 18 janvier 1174, en Thuringe. Conformément au vœu de son oncle Sobieslas, il lui succéda, le 17 février 1140. Il chercha d'abord à s'assurer la protection de l'empereur Conrad III en épousant sa sœur utérine Gertrude. Il ne tarda pas à en avoir besoin. Vaincu dans la journée de Wysokahora (25 avril 1142) par Conrad II de Moravie, qui avait rallié à sa cause tous les princes du sang, il ne put prendre sur son rival une éclatante revanche qu'avec l'appui des troupes impériales. En 1147, il prit part à la croisade; mais une maladie l'obligea, à son grand regret, de revenir sur ses pas, avant d'avoir atteint la Terre Sainte. Quelques années plus tard, Frédéric Barberousse promit à Wladislas le titre de roi s'il voulait s'allier avec lui contre les Milanais. Cette proposition fut acceptée, mais elle n'eut d'effet qu'après l'apaisement des troubles qui avaient éclaté en Pologne. Ce fut dans la diète de Ratisbonne que l'empereur conféra à son allié la dignité

royale (11 juin 1158). Jusqu'alors, en Bohême, cette dignité n'avait été que personnelle. Wladislas, s'acquittant de son engagement, se mit en marche vers l'Italie, à la tête de dix mille soldats, rejoignit Frédéric à Brescia, et seconda dignement ses efforts victorieux. Lorsque les Milanais, assiégés, demandèrent à capituler, il contribua le plus au rétablissement de la paix (23 sept. 1158), et en régla les principales conditions. Deux fois encore, en 1161 et en 1162, il fournit des troupes auxiliaires à l'empereur pour réduire les Milanais, qui avaient manqué à leurs promesses. Après la mort de Geisa II, roi de Hongrie (1164), il marcha, à la tête de nombreux volontaires, au secours d'Étienne III, engagé dans une guerre terrible avec trois prétendants, l'affermit sur le trône, et conclut un traité d'amitié avec l'empereur grec Manuel I[er], qui soutenait le vieux Étienne. Les bons rapports entre Frédéric Barberousse et Wladislas s'affaiblirent peu à peu. Celui-ci, sentant sa fin s'approcher, et voyant que l'empereur protégeait Sobieslas, voulut assurer la couronne à son fils Frédéric, en faveur duquel il abdiqua, sans avoir consulté Barberousse (1173). Puis il se retira dans la Thuringe, où il mourut au bout de quatre mois. Durant son règne, de nombreux couvents avaient été élevés. Wladislas eut de sa première femme Gertrude, morte le 4 août 1151, trois fils : *Frédéric, Swatopluk* et *Adalbert*, et de la seconde, Judith, fille de Louis III, landgrave de Thuringe, deux fils : *Przemyslas*, qui régna plus tard, et *Wladislas*, qui suit. Son successeur fut Sobieslas II, fils de Sobieslas I[er], Frédéric n'ayant pas été reconnu par l'empereur.

WLADISLAS III, duc de Bohême, fils du précédent, mort le 12 août 1222, à Olmütz. Il succéda, le 22 juin 1197, à son oncle, Henri Brzetislas, évêque de Prague, qui le retenait depuis longtemps en prison. Son frère aîné, Przemyslas, accourut de l'étranger pour lui disputer une couronne qu'il avait déjà perdue en 1193. Les deux frères avaient réuni chacun sous ses drapeaux une armée considérable; mais l'horreur de la guerre civile arrêta Wladislas, qui résigna l'autorité souveraine (6 déc. 1197), et se contenta de la Moravie pour apanage.

J. FRICZ.

Palacky, *Hist. de Bohême*, t.

WŒLFLEIN (*Henri*), en latin *Lupulus*, hagiographe suisse, né vers 1470, à Berne, où il est mort, en mai 1532. Il fut directeur du gymnase de sa ville natale, et chanoine du chapitre. Les doctrines de Zwingli, qui avait été son disciple, le séduisirent : il propagea avec ardeur la réforme religieuse, se maria en 1524, et fut nommé, en 1527, secrétaire du consistoire. Lupulus contribua beaucoup à ranimer le goût des lettres parmi ses compatriotes. On a de lui : *Vita Nicolai Subsilvani*, 1501 ; reproduite par J. Eichhorn, sous le titre d'*Historia F. Nicolai de Saxo;* Fribourg, 1608, in-8°; Constance, 1631, in-8°; — *Officium S. Vincentii martyris;* Bâle, 1517, in-8°.

Leu, *Helvet. Lexicon.* — Haller, *Bibl. der schweizer Gesch.*, t. IV.

WOEPCKE (*Franz*), mathématicien et orientaliste allemand, né le 6 mai 1826, à Dessau, près Leipzig, mort le 25 mars 1864, à Paris. Il était fils d'un directeur des postes à Wittemberg. Après avoir fait ses études au gymnase de cette ville, il alla suivre les cours de l'université de Berlin, se voua presque entièrement aux sciences mathématiques, et fut reçu docteur en 1847, avec une savante thèse *Circa solaria veterum* (Berlin, in-4°). Il quitta cette ville, le 1[er] mars 1848, pour se rendre à Bonn, où il étudia pendant deux ans l'astronomie sous Argelander, et l'arabe sous Freytag. L'étude des sciences mathématiques chez les Orientaux était déjà l'objet de ses constantes préoccupations. En avril 1850, après un court séjour à Leyde, il vint à Paris, et se mit à explorer la riche collection de manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Ces recherches laborieuses lui permirent de publier, en 1851, l'*Algèbre d'Omar Alkhayyâmi* (Paris, in-8°), dont il donna le texte accompagné d'une traduction et de nombreux extraits d'autres algébristes, dans le but de montrer ce que les Arabes avaient ajouté aux résultats obtenus par Diophante, de prouver qu'ils étaient parvenus à la démonstration régulière des équations du troisième degré, et plus loin encore, et qu'ils ont été les premiers à appliquer l'algèbre à la géométrie, et *vice versa*. Il compléta ce travail par la publication d'un *Extrait du Fakhri* (Paris, 1853, in-8°), traité d'algèbre composé, aussi au onzième siècle, par Al-Karkhi, et le fit précéder d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée, dans lequel il prouve que les Arabes connaissaient cette partie de la science, qu'ils avaient ajoutée aux travaux des Grecs de leur propre fonds et sans connaître à cette époque les méthodes indiennes, et que les théorèmes donnés plus tard par Fibonacci sont empruntés en grande partie aux Arabes. A la fin de 1855, Wœpcke quitta Paris pour des raisons de famille, et se chargea, l'année suivante, de l'enseignement des mathématiques au gymnase français de Berlin; mais, ces fonctions ne lui laissant que trop peu de temps pour lui-même, il donna sa démission en 1858, et revint à Paris, où il reprit avec une nouvelle activité ses publications interrompues, et fit paraître, dans les années suivantes, tant sur les mathématiques pures que sur l'histoire de la science, de nombreux écrits, parmi lesquels on distingue le *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens* (Paris, 1863, in-8°).

La découverte que fit, il y a une dizaine d'années, M. Buoncompagni du célèbre *Traité des nombres carrés* de Léonard de Pise,

qu'on croyait perdu, et de deux autres écrits du même auteur, avait été pour Wœpcke une occasion séduisante de recherches; il publia, à propos de ces traités, un certain nombre de traductions et de dissertations dans lesquelles il fait ressortir avec sa sagacité et sa sûreté habituelles les rapports qui existent entre les ouvrages de Léonard de Pise et ceux des mathématiciens arabes qui l'ont précédé, en constatant que les solutions de celui-ci en diffèrent souvent d'une manière essentielle. En novembre 1863, Wœpcke, qui avait déjà, sur l'initiative de M. Buoncompagni, exploré, deux ans auparavant, les bibliothèques d'Angleterre et d'Écosse, fit un nouveau voyage à Londres et à Oxford, d'où il rapporta des notices et des extraits de manuscrits orientaux relatifs à des points spéciaux de mathématiques. Il avait à peine commencé à coordonner ses matériaux et à mettre au jour la traduction des premiers fragments quand la mort est venue interrompre cette publication (1).

Wœpcke vivait seul, modestement, et avec la plus minutieuse régularité. C'était un homme plein d'honneur, de délicatesse et d'égards pour les autres. Aussi consciencieux comme homme que comme savant, il avait horreur de toute intrigue. Il avait toujours été d'une santé délicate; il n'a pu supporter le travail excessif auquel il se livrait, poussé également par son ardeur scientifique et par les circonstances de sa vie, et il est mort de fatigue et d'épuisement, avant l'âge de trente-huit ans. La mort de ce travailleur infatigable, réunissant la connaissance approfondie des mathématiques à celle non moins parfaite des langues orientales et des principales langues de l'Europe, est une perte presque irréparable pour la science. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Notice sur des traductions arabes de deux ouvrages perdus d'Euclide*, Journal asiatique, 1851; — *Note sur l'expression* $(((a^{a})^{a})^{a})^{a}$ *et les fonctions inverses correspondantes*, Journal de Crelle, 1851; — *Notice sur une théorie ajoutée par Thabit Ben Korrah à l'arithmétique spéculative des Grecs*, Journal asiatique, 1852; — *Notice sur des notations algébriques employées par les Arabes*; ibid., 1854; — *Sur un essai de déterminer la nature de la racine d'une équation du 3e degré, contenu dans un ouvrage de Léonard de Pise*, Journal de Liouville, 1854; — *Note sur une propriété d'un système de quatre coniques*; ibid., 1854; — *Discussion de deux méthodes arabes pour déterminer une valeur approchée de Sin.* 1; ibid., 1854; — *Sur le mot Kardaga et sur une méthode indienne pour calculer les sinus*, Nouv. Ann. de math., 1854; — *Théorèmes relatifs aux intersections d'un certain système de courbes ou de surfaces*, Journal de Liouville, 1854-55; — *Intersection de coniques*, Nouv. Ann. de math., 1855; — *Solution de la question* 301; ibid., 1855; — *Analyse et extrait d'un recueil de constructions géométriques par Aboul Wafâ*, Journal asiatique, 1855; — *Note sur le Traité des nombres carrés de Léonard de Pise*, Journal de Liouville, 1855; — *Sur une donnée historique relative à l'emploi des chiffres indiens par les Arabes*, Ann. des sciences math. de Tortolini; Rome, 1855; — *Traduction d'un chapitre des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun, relatif aux sciences mathématiques*, Atti dell' Accademia de' Nuovi Lincei; Rome, 1856; — *Essai d'une restitution de travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles*, Acad. des sc., Mém. des savants étrangers, 1856, t. XIV; — *Propriétés générales des courbes algébriques et théorèmes sur les coniques homothétiques*, Journal de Crelle, 1857; — *Propriétés d'un système de courbes algébriques ayant en commun un certain nombre de points*; ibid., 1857; — *Propriétés de certains systèmes de surface du second ordre*; ibid.; — *Ueber ein in der kœniglichèn Bibliothek zu Berlin befindliches arabisches Astrolabium*, Abhandlungen der Academie der Wissenschaften zu Berlin, 1858; — *Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident et sur deux documents importants publiés par B. Buoncompagni*; Rome, 1859, in-fol.; — *Sur l'équation générale du 3me degré à deux variables, dans laquelle on fait varier un des coefficients*, Journal de Liouville, 1859; — *Sur une classe de fonctions qui peuvent s'exprimer rationnellement les unes par les autres*; ibid., 1859; — *Traduction du traité d'arithmétique d'Aboul Haçan Ali-Ben-Mohammed-Alkalçadi*, Atti dell' Accad. de' Nuovi Lincei, 1859; — *Sur une mesure de la circonférence du cercle due aux astronomes arabes et fondée sur un calcul d'Aboul Wafâ*, Journal asiatique, 1860; — *Sopra la teorica dei numeri congrui*, Journal de Tortolini, 1860; — *Sur la multiplication des nombres congruents*; ibid., 1861; — *Traduction d'un fragment anonyme sur la formation des triangles rectangles en nombres entiers et d'un traité sur le même sujet par Abou Djafar Mohammed Ben-Alhoçain*, Atti de' Nuovi Lincei, 1861; — *Notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux mathématiques, acquis par la Bibliothèque impériale*, Journal asiatique, 1862; — *Sur quelques anciennes méthodes de multiplication*; Rome, 1863, in-fol.; — *Note sur le cadran solaire phénicien de M. Renan*, Journal asiat., 1863; — *Sur la construction des équations du 4e degré par*

(1) M. Buoncompagni fait continuer ces traductions, autant comme témoignage de la rare sagacité dont M. Wœpcke a fait preuve dans le choix de ses extraits, que comme expression de ses regrets et de sa reconnaissance pour ce savant.

les géomètres arabes, Journal de Liouville, 1863; — *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes*, extraits de manuscrits arabes inédits, Journal de Tortolini, 1863; — *Ueber ein in der kaiserlichen Bibliothek zu Paris befindliches Astrolabium*, Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, 1864, t. V; — *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes extraits de trois manuscrits arabes de la Bibliothèque imp. de Paris*; Rome, 1864, in-4°; — *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes, extraits de deux manuscrits arabes du British Museum*; Rome, 1864, in-4°. E. JANIN.

J. Mohl, *Rapport à la Société asiatique*, 29 juin 1864. — H. Taine, *Journal des Débats*, 14 mai 1864. — Narducci, *Intorno alla vita ed agli scritti di Fr. Wœpcke*; Rome, 1864, in-8°. — *Atti dell' Acad. de' Nuovi Lincei*, t. X. — Poggendorff, *Biogr. liter Handwœrterbuch*, t. II. — *Documents particuliers.*

WOHLGEMUTH (*Michel*), peintre et graveur allemand, né en 1434, à Nuremberg, où il est mort, en 1519. Il était fils d'un peintre, *Albert*, qui fut son premier maître. Après avoir assez longtemps voyagé à l'étranger, il revint dans sa ville natale, probablement, vers 1474, car c'est seulement à cette époque qu'on le trouve inscrit parmi les citoyens de Nuremberg. Imitateur de van Eyck, il ne tarda pas à se faire en Allemagne une grande réputation comme peintre et comme dessinateur sur bois. Dans ce dernier genre on lui doit les quatre-vingt-quinze gravures qui ornent un abrégé de la Bible impr. par Koburger, sous le titre de *der Schatzbehalter* (Nuremberg, 1491, in-fol.), celles de la *Chronique de Nuremberg* de Hartmann Schedel (ibid., 1493, in-fol.), au nombre de plus de deux cents, et probablement aussi celles de *Hrosvitha* (ibid., 1501, in-fol.). On peut douter que Wohlgemuth ait gravé lui-même les sujets qu'il fournissait pour ces ouvrages; mais, quoi qu'il en soit de ce point, et sans parler des mérites du dessin, la taille de ces estampes est encore rude et ne diffère guère de ce qu'elle était à l'origine de la gravure sur bois. Peintre habile et vigoureux autant que graveur renommé, Wohlgemuth exécuta un grand nombre de retables, dans lesquels il fut aidé par ses élèves, et fut chargé de décorer un nombre considérable d'églises en Allemagne. Aussi voit-on encore aujourd'hui plusieurs de ses compositions dans les églises de Notre-Dame, à Zwickau, de Saint-Jacques à Rothembourg, et dans celles de Hersbruck, d'Heilbronn, de Hof et de Schwabach; mais la ville de Nuremberg est particulièrement riche en tableaux de ce peintre. On voit aussi plusieurs de ses œuvres dans les musées d'Augsbourg, de Vienne, de Berlin, de Munich, et de Liverpool. Comme les maîtres primitifs, il s'inquiétait peu de la vérité pittoresque, et les personnages de l'Écriture sainte n'ont pas dans ses tableaux d'autres costumes que ceux qu'on portait de son temps. Un des titres de Wohlgemuth au souvenir de la postérité est d'avoir été le maître d'Albert Dürer, qui l'aida, dit-on, dans l'exécution de plusieurs de ses gravures.

R. Marggraff; *Erinnerungen an Albr. Dürer und seinen Lehrer M. Wohlgemuth*; Nuremberg, 1840, in-8°. — Nagler, *Allg. Künstler-Lexicon*. — Duplessis, *Le Peintre-Graveur*. — A.-F. Didot, *Essai sur l'hist. de la gravure sur bois*.

WOIDE (*Charles-Godefroi*), orientaliste polonais, né en 1725, dans la Grande-Pologne, mort le 9 mai 1790, à Londres. Après avoir achevé ses études à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde, il devint ministre de la confession socinienne à Lissa (Grande-Pologne), puis fut attaché à la chapelle hollandaise de Saint-James à Londres (1770), et fit ensuite, aux frais du roi, un voyage à Paris, pour y explorer les bibliothèques. Depuis 1778, il fit partie de la Société des antiquaires, et fut, en 1782, nommé sous-bibliothécaire au *British Museum*. Les universités de Copenhague et d'Oxford lui conférèrent le diplôme de docteur en théologie et celui de docteur en droit. En 1788, il fut admis dans la Société royale de Londres. Il eut la réputation d'un savant orientaliste, et fut surtout très-versé dans la langue copte. On a de lui : *Novum Testamentum græcum, e codice manuscripto alexandrino, qui Londini asservatur*; Londres, 1786, in-fol. : la savante préface qui accompagne cette précieuse édition fut réimpr. sous le titre de : *Notitia codicis alexandrini* (avec des notes de G.-L. Spohn); Leipzig, 1788, in-8° (1). On doit à ses soins l'édition du *Lexicon ægyptiaco-latinum* de Veyssière de La Croze (Oxford, 1775, in-4°); il remania le manuscrit, qui avait déjà été revu, abrégé dans plusieurs endroits et complété par Scholtz. Il fit aussi paraître *Grammatica ægyptiaca* de Chr. Scholtz, qu'il avait réduit de quatre vol. en un seul, et enrichi d'additions.

Hirsching, *Hist.-litt. Handbuch*. — Nichols, *Literary anecdotes*, t. IX.

WOIRGARD. *Voy*. BEAUREGARD.

WOLCOTT (*John*), poëte anglais, dit *Peter Pindar*, né en 1738, à Dodbrooke (Devonshire), mort le 14 janvier 1819, à Somerstown. En sortant de pension, il alla passer quelque temps en Normandie, puis retourna en Cornouaille, où il étudia la chirurgie. En 1767, il obtint un diplôme de docteur, et accompagna sir W. Trelawney, qui venait d'être nommé gouverneur de la Jamaïque. Un des ministres protestants de la colonie étant tombé malade, le gouverneur suggéra à son protégé l'idée de faire son chemin dans la carrière cléricale. Wolcott retourna donc à Londres, et ne tarda pas à se faire ordonner par l'évêque. Par malheur il apprit, à son retour à la Jamaïque, que celui dont il comptait prendre la place se portait à merveille, et il dut se contenter d'une cure peu lucrative. Du reste, il paraît s'être

(1) Avant de publier ce manuscrit, Woide en envoya une copie à l'université de Cracovie, où elle est conservée dans la bibliothèque.

fort peu occupé de ses devoirs cléricaux; son véritable emploi semble avoir été celui de maître des cérémonies du gouverneur. En 1768, il ramena en Angleterre la veuve de Trelawney, et ne songea plus à quitter son pays. Pendant les douze années qui suivirent, il tenta de vains efforts pour se former une clientelle à Truro, à Helstone et dans d'autres villes de la Cornouaille. Il est probable que son amour de la raillerie et les épigrammes qu'il n'épargnait à personne effrayèrent son entourage; mais on peut aussi attribuer son insuccès au peu de confiance qu'inspirait son savoir médical. Ce fut durant son séjour à Truro, en 1778, qu'il publia son *Épître aux Critiques* (*Epistle to the Reviewers*), la première de ces satires qui devaient bientôt devenir si populaires. L'année suivante, il rencontra le jeune Opie, alors ouvrier mineur, dont les esquisses lui révélèrent le talent, et qu'il aida de ses conseils. En 1780, il se rendit à Londres avec son protégé. « Comme je renonçais à un revenu de trois à quatre cents livres, dit-il plus tard, il fut convenu que nous partagerions les profits de l'association; la première année, mon élève remplit ses engagements; mais il m'annonça ensuite que je pouvais m'en retourner à Truro, attendu qu'il n'avait plus besoin de moi. » Il eût été surprenant que *son élève* se fût conduit autrement; car Wolcott ne gagnait rien et n'avait rien perdu à changer de résidence. Désespérant de gagner sa vie soit comme médecin, soit comme *clergyman*, il résolut de tirer parti de sa facilité à improviser des vers. Ses goûts artistiques et sa verve railleuse lui inspirèrent son second ouvrage : *Odes lyriques, adressées aux membres de l'Acad. roy. de peinture, par Peter Pindar, esq., parent éloigné du poëte thébain*. La justesse de ses critiques, l'audace de ses personnalités, l'originalité comique de son style, attirèrent sur le nouveau Pindare (pseudonyme qu'il avait choisi) l'attention du public. Encouragé par ce premier succès, il revint à la charge en 1783, 1785 et 1786; mais cette fois en attaquant avec une audace peu commune le roi, les ministres, les chefs de l'opposition et la plupart des écrivains en renom. Grâce à un talent souple et facile et aussi à de scandaleuses personnalités, ses ouvrages continuèrent à être lus avec avidité pendant plus de vingt ans. On les a réimprimés ensemble en 1812 (Londres, 5 vol. in-18); mais cette édition est très-incomplète. Les écrits de Wolcott sont si nombreux que lui-même se trouva dans l'impossibilité de les indiquer tous. L'*Annual Biography* de 1820 donne une liste de plus de soixante-quatre ouvrages de cet auteur, qu'on ne lit plus de nos jours. L'exemple de Wolcott prouve une fois de plus qu'un poëte qui se borne à faire rire ses contemporains ne saurait obtenir qu'une vogue éphémère, si spirituelles que soient ses railleries. Le caractère de l'écrivain, d'ailleurs, n'était rien moins qu'aimable. On a vu comment il avait voulu vivre aux dépens du peintre Opie. Plus tard, après avoir tourné en ridicule le roi Georges III et les partisans de Pitt, il accepta une pension de ce ministre, et s'engagea, non pas à louer ceux qu'il venait d'attaquer (la louange ne fut jamais de son goût), mais à vilipender leurs adversaires politiques. On peut aussi lui reprocher d'avoir officié comme pasteur, bien qu'il fît profession d'incrédulité. Il se vantait d'avoir toujours vécu en égoïste et cédé à ses penchants; mais grâce à la vigueur de son tempérament, il ne mourut qu'à quatre-vingt-un ans, très-sourd et presque aveugle. W. H—s.

Annual biography, 1820. — *Notice* des édit. de 1812 et de 1816.

WOLF (*Jérôme*), en latin *Wolfius*, érudit allemand, né le 13 août 1516, dans la principauté d'Œttingen (Souabe), mort le 8 octobre 1580, à Augsbourg. Sa famille était noble et ancienne. Jusqu'à l'âge de onze ans il fut élevé par un curé de campagne, qui ne lui apprit qu'à lire et à écrire. Envoyé à Nordlingen, puis à Nuremberg, il y fit de rapides progrès dans les langues anciennes, sous la conduite de maîtres habiles. Pour adoucir la misanthropie à laquelle il se livrait, son père le plaça au service de Christophe Julius, chancelier du comte d'Œttingen. Mais son humeur sombre et capricieuse l'empêcha de réussir dans cette petite cour, et il aima mieux retourner sur les bancs de l'école. A Tubingue, où il passa deux ans, on le vit s'asseoir avec les enfants pour recommencer ses humanités, puis se mettre au service de la communauté et se réduire au pain et à l'eau plutôt que d'accepter un emploi à la cour du roi Ferdinand. La mort de son père le laissa maître de suivre son penchant pour l'étude (1536). La réputation de Melanchthon l'attira à Wittemberg, où il eut occasion de suivre aussi les leçons de Luther et d'Amerbach. Il fut chargé de diriger une école protestante dans sa patrie, à Mulhausen (Thuringe), à Nuremberg (1545), mais par des traits de folie il quitta tous ces emplois après de courts intervalles. Dès lors il séjourna chez ses amis à Tubingue et à Strasbourg, et consacra son temps à traduire les auteurs grecs en latin. Ces ouvrages lui donnèrent quelque réputation. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes Augsbourgeois, avec lesquels il se rendit à Bâle et à Paris. Dans cette dernière ville, il se lia d'amitié avec Vascosan, Ramus, Turnèbe et d'autres savants; mais Jean Strazel, professeur royal, s'étant déchaîné avec acharnement contre sa version de Démosthène, le dégoûta tellement de Paris, qu'il s'éloigna brusquement, à pied et au fort de l'hiver, et revint à Bâle, où ses amis, indignés de son inconstance, le reçurent assez mal. Antoine Fugger le prit alors dans sa maison à Augsbourg, lui confia le soin de sa bibliothèque, et l'employa à sa correspondance latine. S'étant lassé de cette situation, il obtint la direction du collége d'Augsbourg et celle de la bibliothèque (1557), et conserva ce poste jusqu'à sa mort. Il mourut de la pierre, à soixante-

quatre ans, sans avoir été marié. On a de Wolfius : *De vero et licito usu astrologiæ* (s. l., 1558, in-4°); *De expedita utriusque linguæ discendæ ratione; Judicium de poetis legendis; De christianæ classis victoria*, etc. Il est plus connu par ses traductions latines accompagnées de notes, et publiées à Bâle, d'Isocrate (1549, 1570, in-fol.), de Démosthène (1549, 5 part. in-fol.), de Nicetas (1557, in-fol.), de Zonaras (1557, in-fol.), d'Épictète (1560), de Nicéphore Gregoras (1562), de Suidas (1564), etc.

Teissier, *Éloges*. — Adam, *Vitæ germ. philosophorum*. — Zedler, *Universal-Lexic*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Dresser, *Oratio de H. Wolfio*; Leipzig, 1582, in-8°. — Gerlach, *De vita H. Wolfii*; Zittau, 1743, in-fol. — Will, *Nürnbergisches Lexicon*.

WOLF (*Jean-Christophe*), en latin *Wolfius*, célèbre érudit et théologien allemand, né le 21 février 1683, à Wernigerode (haute Saxe), mort le 25 juillet 1739, à Hambourg. Fils d'un surintendant ecclésiastique, il fit ses humanités dans cette dernière ville, sous la direction du célèbre Fabricius. A Wittemberg, où il se rendit en 1703, il fut reçu docteur en philosophie à l'âge de vingt ans. En 1707, il fut nommé corecteur de l'école de Flensbourg. L'année suivante, il fit un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre. A Oxford, il recueillit dans les manuscrits grecs de la bibliothèque Bodleyenne un grand nombre de variantes et de fragments inédits des écrivains classiques et ecclésiastiques. En 1710, il fut appelé à Wittemberg en qualité de professeur agrégé de philosophie. Deux ans après, il fut nommé membre de la Société royale de Berlin et pourvu de la chaire de langues orientales à l'académie de Hambourg; il en devint recteur en 1715, et joignit à cette place celle de pasteur de l'église cathédrale. En 1724 il fit un nouveau voyage pour examiner les manuscrits hébreux des bibliothèques de Leyde et d'Amsterdam, et en rapporta de nombreux documents, qu'il mit en œuvre dans sa *Bibliothèque hébraïque*. Wolf avait amassé une magnifique collection de livres et de manuscrits précieux, dans laquelle étaient entrées deux bibliothèques, fort riches en livres et en manuscrits rabbiniques et orientaux, qu'il avait achetées aux héritiers d'Unger, pasteur de la Silésie, et à ceux de Hinckelmann, pasteur à Hambourg, et la magnifique collection de lettres autographes formée par Uffenbach. Il légua à la ville de Hambourg cette bibliothèque, renfermant près de 30,000 volumes, parmi lesquels s'en trouvaient 700 de dissertations théologiques et philosophiques, devenus fort rares.

Des nombreux ouvrages de Wolf, les plus remarquables sont les suivants : *De mythica moralia tradendi ratione*; Wittemberg, 1704, in-4°; — *Historia lexicorum hebraicorum*; ibid., 1705, in-8°; — *Diss. contra Jo. Spenceri hypothesin de Zabiis*; ibid., 1706, in-4°; — *Origenis* φιλοσοφούμενα *recognita et notis illustrata*; Hambourg, 1706, in-8° : la traduction latine est de Gronovius, mais elle a été retouchée par Wolf. Les notes dont il a accompagné cet ouvrage portent sur des points importants de la philosophie ancienne; il a publié ce qu'on en connaissait alors, c'est-à-dire le premier des dix livres (le second et le troisième manquent encore) publiés pour la première fois par M. Miller (Oxford, 1851, in-8°), et attribués aujourd'hui par un grand nombre de savants à saint Hippolyte. Wolf était déjà d'avis que cet écrit n'est pas d'Origène; il soutint cette opinion dans deux dissertations, qu'il faut joindre à cet ouvrage, aussi bien qu'un supplément de 1716, contenant les variantes des manuscrits de Florence et de Turin; — *Oratio de pr.ecocibus eruditis*; Hambourg, 1707, in-4° : réimpr. avec deux autres discours *De necessitate et utilitate exercitii declamandi*, sous le titre de *Prtmitiæ flensburgenses*; ibid., 1713, in-4°; — *Manicheismus ante Manichæos et in christianismo redivivus*; ibid., 1707, in-8°; — *Dissert. epistolica qua Hieroclis in aurea Pythagoræ carmina commentarii nuper a Needhamo editi partim illustrantur, partim emendantur*; Leipzig, 1710, in-8°; — *De atheismi falso suspectis*; Wittemberg, 1710, in-4°; — *Casauboniana*; Hambourg, 1710, in-8° : recueil curieux, auquel Wolf a joint une dissertation sur les *Ana*; — *De carcere eruditorum museo*; ibid., 1710, 1718, in-4° : catalogue des ouvrages composés en captivité; — *Historia Bogomilorum*; Wittemberg, 1712, in-4° : cette histoire d'une secte religieuse du onzième siècle a été rédigée en partie d'après Euthyme Zigabène; — *De Catenis patrum græcorum, iisque potissimum manuscriptis*; ibid., 1712, in-4°; — *Bibliotheca hebræa*; Hambourg et Leipzig, 1715-35, 4 vol. in-4° : recueil excellent, aussi riche d'érudition que celui de Bartolocci sur le même sujet, mais écrit avec plus de critique; il a été continué par Kœcher; Iéna, 1783-84, 2 vol. in-4°; — *Notitia Karæorum, ex tractatu Mardochæi Karæi*; Hambourg, 1721, in-4°. On trouve à la suite le traité *De secta Karæorum* de Trigland; — *Anecdota græca sacra et profana*; ibid., 1722-24, 4 vol. in-8° : recueil estimé de pièces inédites, accompagnées d'une traduction latine et de notes; — *Theophili Antiocheni lib. IV ad Autolycum, gr. et lat.*; ibid., 1724, in-8°, avec des notes; — *Curæ philologicæ et criticæ in Novum Testamentum*; ibid., 1725-35, 4 vol. in-4°; plusieurs éditions, dont la dernière est de Bâle, 1741, 5 vol. in-4°; — *Bibliotheca aprosiana*; ibid., 1734, in-8° : il n'a point traduit la première partie, qui lui parut inintelligible; — *Conspectus supellectilis epistolicæ et litteraria manu exaratæ*; ibid., 1736, in-8° : notice des lettres autographes qu'il avait acquises des héritiers d'Uffenbach. Le *Thesaurus epistolicus* de La Croze renferme 68 lettres de Wolf. Ajoutons que depuis 1708 il ne cessa de collaborer aux *Acta eruditorum*. M. NICOLAS.

Von Seelen, *Comm. de J.-C. Wolfii vita et scriptis*;

Stade, 1717, in-4°. — Kielcker, *Bibl. erudilor. præcocium.* — Jœcher, *Gelehrten-Lexicon.* — Fabricius, *Bibl. græca*, t. XIII. — Saxe, *Onomasticon*, t. VI.

WOLF (*Jean-Chrétien*), érudit, frère du précédent, né le 8 avril 1689, à Wernigerode, mort le 9 février 1770, à Hambourg. Après avoir étudié les belles-lettres ainsi que les sciences physiques et mathématiques, il visita, à l'exemple de son frère, la Hollande et l'Angleterre. De retour en Allemagne en 1716, il fit des cours libres de physique, science qu'il fut en 1725 chargé d'enseigner en même temps que la poétique au gymnase de Hambourg. Dans l'intervalle, il avait été chargé de rédiger le catalogue de la bibliothèque de G. Schrædter à Gluckstadt. Il laissa sa riche bibliothèque à la ville de Hambourg, à laquelle il avait déjà, en 1749, fait don d'une précieuse collection de manuscrits qu'il avait achetée de la succession d'Uffenbach. On a de lui : *Sapphûs poetriæ Lesbiæ fragmenta*, *gr. lat.*; Hambourg, 1733, in-4°; — *Poetriarum octo, Myrûs, Myrtidis, Erinnæ, Corinnæ, Telesillæ, Nossidis, Anytæ, Elephantidis fragmenta, gr. lat.*; ibid., 1735, in-4°; — *Mulierum græcarum quæ oratione prosa usæ sunt fragmenta, et elogia, gr. lat.*; Gœttingue, 1739, in-4°; — *Monumenta typographica quæ artis hujus præstantissimæ originem, laudem et abusum posteris produnt*; Hambourg, 1740, 4 vol. in-8° : important ouvrage, qui contient aussi une bibliographie des écrits se rapportant à l'histoire de l'imprimerie.

Meusel, *Lexikon*.

WOLF (*Frédéric-Auguste*), célèbre philologue allemand, né le 15 février 1759, à Haynrode (Saxe), mort le 8 août 1824, à Marseille. Sa première éducation fut soignée par sa mère, femme d'esprit, et par son père, chantre organiste de Haynrode, qui enseignait la musique à Nordhausen, ville voisine. Wolf entra au gymnase de cette même ville à l'âge de sept ans environ, et commença ses études littéraires sous la direction de deux maîtres habiles, dont l'un, Hake, lui inspira le goût de l'antiquité, tandis que l'autre, Frankenstein, lui enseignait les langues modernes; l'un et l'autre exigeaient de lui des travaux propres à exercer à la fois son intelligence et sa mémoire, et lui donnèrent ainsi ce goût pour les recherches et cette indépendance de jugement qu'il déploya dans toute la suite de ses études et dans le reste de sa carrière. Son père voulut qu'il étudiât aussi la musique et qu'il en possédât au même degré la théorie et la pratique. A cet effet, après l'avoir instruit lui-même pendant quelques années, il lui donna pour maître un savant organiste, qui fit connaître à Wolf tous les secrets de cet art, même les écrits des anciens sur ce sujet, sans réussir néanmoins à lui en inspirer le goût. A dix-neuf ans, Wolf se rendit à l'université de Gœttingue, et se présenta sous le titre, alors inusité, d'étudiant en philologie; il s'inscrivit pour suivre les cours de Gatterer, Schlœzer, Michaelis, Meiners, Feder, Heyne; mais il s'y montra peu assidu, et passait la plus grande partie de son temps à étudier seul dans la riche bibliothèque de l'université, ou à donner des leçons particulières de grec et d'anglais. Il publia même, en 1778, une édition du *Macbeth* de Shakespeare avec des notes en allemand. Le peu de cas qu'il semblait faire du savoir et des directions des professeurs de l'université, et en particulier de Heyne, qui passait pour le premier philologue de l'Allemagne, le priva de l'appui et des ressources auxquels ses rares connaissances et son ardeur pour l'étude lui auraient donné d'ailleurs tant de droits. A sa sortie de l'université, il publia, conformément à l'usage, une dissertation où il exposait ses nouvelles idées sur les poëmes d'Homère. Heyne, à qui ce travail était dédié, ne l'accueillit pas favorablement; cependant il procura à l'auteur une place de professeur au gymnase alors florissant d'Ilfeld (1779). Wolf y passa près de trois années, et employa ses loisirs à préparer une édition grecque du *Banquet* de Platon (Leipzig, 1782, 1828, in-8°), enrichie de notes allemandes et d'une introduction, également remarquable par la sagacité des vues et l'élégance du style, et qui lui mérita le suffrage des juges les plus éclairés. En 1782, Wolf quitta Ilfeld, où il venait de se marier, et se rendit à Osterode, dans le Harz, pour y diriger l'école latine. L'année suivante, on lui offrit en même temps la place de directeur du gymnase de Gera et une chaire de philosophie à l'université de Halle, avec la direction de l'institut pédagogique. Quoique le traitement de cette seconde place fût plus modique, il l'accepta de préférence (1783), parce qu'elle lui ouvrait une carrière plus active et un enseignement plus relevé. Cependant son début ne fut pas heureux. Les auditeurs auxquels il s'adressait n'étaient pas préparés à sa manière de voir indépendante, ni à ses vues larges et nouvelles; et, pour rallier les étudiants autour de sa chaire, il dut descendre à un enseignement plus pratique. Il transforma l'institut pédagogique en un séminaire philologique; il s'attacha à soumettre l'étude de l'antiquité à une méthode moins circonscrite, à lui donner une existence propre, à en faire l'objet de vocations spéciales : aussi, au bout de quelques années, s'était-il formé un auditoire capable de le comprendre et de l'apprécier; les élèves qui l'entouraient suivaient avec ardeur la voie qu'il avait ouverte, et sa renommée attirait à Halle tous ceux qui aspiraient à faire de bonnes études philologiques.

Wolf mettait plus d'importance à l'enseignement oral qu'à la publication de manuels ou de traités élémentaires, et, durant les vingt-trois années qu'il professa dans cette université, il fit cinquante cours différents, sans compter les exercices et les leçons du séminaire philologique. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions de professeur étaient principalement consacrés à des recherches sur le texte et l'histoire des poëmes

d'Homère. En 1783, il publia une édition de *l'Odyssée* (Halle, pet. in-8°), accompagnée des petits poëmes attribués à Homère, et en particulier de l'hymne à Cérès et du fragment de l'hymne à Bacchus, récemment découverts à Moscou par Matthæi. L'année 1785 vit paraître *l'Iliade* (ibid., pet. in-8°), dont le texte avait été soumis à une révision sévère. Dix ans plus tard, Wolf mit au jour ses savants et fameux *Prolégomènes* (Prolegomena in Homerum; Halle, 1795, t. Ier et unique, in-8°), dans lesquels il exposait l'histoire des poëmes d'Homère, la suite des travaux auxquels ils avaient donné lieu depuis Lycurgue jusqu'à l'école d'Alexandrie, et les nombreuses altérations qu'ils avaient subies. Wolf assignait pour cause à un tel phénomène la forme primitive de ces poëmes, qui, suivant lui, n'étaient point l'œuvre d'un poëte unique, mais avaient été composés par divers chanteurs, *aœdes* ou *rhapsodes*, collectivement désignés sous le nom d'*Homérides*, qui célébraient de préférence les principaux événements de la guerre de Troie, ou les exploits des chefs grecs qui s'étaient distingués, soit pendant, soit après le siége, comme d'autres avaient chanté la guerre de Thèbes, celle des Amazones, l'expédition des Argonautes et les autres faits de la Grèce héroïque. Wolf s'efforçait de prouver, en signalant certaines incohérences du récit, quelques répétitions et contradictions, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient été formées par la réunion de plusieurs chants distincts; et même il signalait, dans l'emploi des mots, dans la construction des phrases, des variations particulières à certains chants, et qui ne se retrouvaient pas dans d'autres. Un semblable système causa dans le monde savant une vive sensation. Il séduisit les uns par sa hardiesse, par sa nouveauté, par les étonnantes et curieuses recherches dont il était le résultat; il excita chez les autres une surprise pénible en enlevant à leur admiration ce grand poëte, qui depuis tant de siècles recevait les hommages de tous les amis des lettres. L'attention des savants et des littérateurs une fois éveillée sur ce sujet, l'hypothèse de Wolf fut soumise, pendant plusieurs années, à un examen toujours plus approfondi. On reconnut une grande analogie dans les premiers monuments poétiques des diverses nations; on distingua l'épopée primitive ou héroïque de l'épopée savante, et l'on admit, en conséquence, que les Grecs avaient dû avoir, comme les Hindous, les peuples du Nord, les Germains, les Espagnols, des chants épiques dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* renfermaient sans doute des restes précieux. Mais, d'autre part, plus on étudia ces deux grands poëmes sous le rapport de la composition, de la marche du récit, de l'accord des caractères, des qualités du style, plus on fut obligé de reconnaître que, malgré les altérations, les interpolations, les variations signalées, ils présentaient l'un et l'autre un ensemble si harmonique, si majestueux, une richesse si soutenue dans les images, les figures, une si grande vérité dans les caractères, dans la peinture des mœurs, en un mot, l'empreinte si constante d'un grand génie, qu'ils ne pouvaient être l'œuvre de plusieurs chantres différents, et même que l'auteur de l'un des deux poemes avait dû être celui de l'autre. Au reste, l'opinion de Wolf n'était pas si nouvelle qu'on l'avait cru d'abord. Vico, au commencement du dix-huitième siècle, avait déjà exprimé des doutes sur l'existence d'Homère (*voy.* ce nom).

Wolf interrompit quelquefois ses recherches sur Homère pour des travaux philologiques d'une grande importance. Il publia, par exemple, en 1790, une édition de la harangue de Démosthène *Contra Leptinem* (Halle, in-8°; Zurich, 1831), qui a ouvert une ère nouvelle dans l'étude des orateurs grecs, en montrant combien serait fécond en résultats propres à éclairer les lois, l'administration, l'économie publique d'Athènes, un examen attentif des chefs-d'œuvre de l'éloquence attique. Les prolégomènes et les notes de cette édition offrent déjà une récolte abondante de renseignements de ce genre. L'année 1801 vit paraître une autre publication de Wolf qui souleva de vives discussions parmi les philologues : nous voulons parler de l'édition des quatre discours prononcés par Cicéron après son retour de l'exil (*Orationes IV*; Berlin, in-8°), au sujet desquels le professeur de Halle déclarait adopter l'opinion émise par Markland en 1745, et la corroborait par de nouvelles preuves qui rendaient douteuse l'authenticité de ces discours. Il y joignit, en 1802, la harangue pour Marcellus (ibid., in-8°), dont il attribuait la composition à un rhéteur. L'opinion de Wolf, qui s'appuie, d'une part, sur les erreurs de faits signalées dans ces discours, sur des jugements contradictoires, sur des pensées différentes énoncées par Cicéron dans diverses parties de ses œuvres, et, d'autre part, sur des expressions, des locutions, des tournures qui ne lui semblent pas appartenir au style de l'orateur romain, cette opinion, disons-nous, a été généralement adoptée en Allemagne, où l'on se montre même disposé à aller plus loin que lui; mais elle a rencontré en France et ailleurs des contradicteurs, juges compétents (1), qui n'accordent pas au savant critique allemand une connaissance assez sûre, un sentiment assez délicat des finesses de la langue de Cicéron, pour se soumettre sur ce point à son autorité, surtout lorsqu'il s'agit de discours qui portent le cachet d'une haute antiquité, et qui étaient reconnus comme authentiques par les rhéteurs et les grammairiens des deux premiers siècles.

En 1807, les événements politiques forcèrent Wolf de quitter Halle et d'abandonner sa chaire de professeur; il vint se fixer à Berlin, où, malgré les offres brillantes qui lui furent adressées, soit

(1) *Voy.* l'Introduction que M. J.-V. Le Clerc, de l'Institut, a mise en tête de ces quatre discours, t. XI, p. 11 de son édition de Cicéron, in-8°.

par le roi de Bavière, soit par celui de Westphalie, Jérôme Bonaparte, il resta jusque vers la fin de sa vie. Il y fut d'abord dans la gêne; mais le roi de Prusse, instruit de son patriotisme et de sa position, lui accorda le titre de conseiller privé avec un traitement considérable, sans autre obligation que celle de continuer ses travaux littéraires. Wolf rendit de grands services lors de la fondation de l'université de Berlin; il proposa des plans qui furent goûtés et dont l'exécution lui fut confiée. En particulier, il établit un séminaire philologique, qu'il dirigea lui-même quelque temps. Il publia, de concert avec Buttmann, un *Muséum d'antiquité* (Berlin, 1807-10, 2 vol.), qu'il enrichit de savants articles, et où il inséra son beau mémoire sur la science de l'antiquité et les branches dont elle se compose. Il fit paraître, de 1817 à 1820, les *Analekten*, journal littéraire dont il n'existe que 4 vol., et s'occupa de quelques traductions en prose latine et en vers allemands. Wolf habitait Berlin depuis près de seize ans, lorsque les médecins lui conseillèrent de se rendre dans le midi de la France, dont le climat, plus doux, soulagerait sa poitrine affaiblie. Arrivé depuis peu de temps à Marseille, il y fut atteint d'une maladie catarrhale, dont il mourut, à l'âge de soixante-cinq ans.

La renommée que Wolf avait acquise lui donnait sur les jeunes gens qui s'empressaient autour de lui un grand ascendant. Sa conversation était vive, animée, et il se plaisait souvent à énoncer des paradoxes, soit pour juger de l'intelligence de ses auditeurs, soit pour piquer leur curiosité ou les exciter à des recherches; cependant il ne se montrait pas toujours assez scrupuleux sur le choix des sujets qu'il soumettait à leur critique, et leur inspirait ainsi des doutes sans avoir pour cela des motifs suffisamment fondés.

Outre les ouvrages cités, on a encore de Wolf ceux qui suivent : *Theogonia Hesiodæ*; Halle, 1783, in-8°; — *Homeri opera ad usum scholarum*; ibid., 1783-85, 1794, 1805-6, 2 vol. pet. in-8°; Leipzig, 1817, 4 vol. gr. in-12; — *Epistola in Antimachi Coloph. reliquias*; ibid., 1786, in-8°; — *Geschichte der rœmischen Literatur* (Histoire de la littérature romaine); ibid., 1787, in-8°; — *Grundrisse zur griechischen Literaturgeschichte* (Éléments d'histoire de la littérature grecque); ibid., 1787, in-8°; — *Tetralogia dramatum græcorum*; ibid., 1787, in-8°; — *Progr. ad loca Platonis, Apol., Socr. cap. IX*; ibid., 1790, in-4°; — *M.-A. Mureti Variorum lectionum lib. XVIII*; 1791, t. I, in-8°; — *Luciani libelli quidam*; ibid., 1791, in-8°; — *Ciceronis Tusculanæ quæstiones*; ibid., 1792, 1825, in-8°; — *Herodiani Historia*; ibid., 1792, in-8°; — *Auctarium ad animadversiones et lectiones Aristotelis*; ibid., 1794, in-8°; — *Briefe an Heyne, eine Beilage zu den neuesten Untersuchungen über Homer* (Lettres à Heyne relatives aux nouvelles recherches sur Homère); Berlin, 1797, in-8°; — *Suetonii Opera, cum comment. Casauboni et notis Ernestii, Ruhnkenii*, etc.; Leipzig, 1802, 4 vol. in-8°; — *Vermischten Aufsætze in lat. und deutscher Sprache* (Mélanges en latin et en allemand); Halle, 1802, in-8°; — *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ, græce*; Leipzig, 1804-1807, 4 vol. in-8°; ibid., 1806, in-fol., t. Ier seulement; — *Museum antiquitatis studiorum*; Berlin, 1808-11, in-8°; — *Aristophane*, les *Nuées* et une partie des *Acharniens*, trad. en vers allem., avec le texte; ibid., 1811-12, pet. in-4°; — *Zu Platon's Phædon* (Sur le *Phédon* de Platon); ibid., 1811, in-4°; — *Platonis Eutyphro, Apol. Socr., Crito, gr. et lat.*; ibid., 1812, 1820, in-4° et in-12; — *Horaz' erster Satire* (La première satire d'Horace); ibid., 1813, in-4°.

Depuis la mort de Wolf, quelques-uns de ses cours ont été livrés à l'impression, à savoir : *Anmerkungen zu Cicero's Quæstiones tusculanæ*, par les soins d'Orelli; Zurich, 1829, in-8°; — *Consilia scholastica*, par Fœhlisch; Wertheim, 1829, 2 vol. in-8°; — *Encyclopædie der Philologie*, par Stockmann; Leipzig, 1830, 1845, in-8°; — *Vorlesungen über die vier ersten Gesænge von Homer's Ilias* (Leçons sur les quatre premiers chants de l'*Iliade*), par Usteri; ibid., 1831, 3 vol. in-12; — *Vorlesungen über die Alterthumswissenschaft* (Leçons sur l'antiquité), par Gürtler; ibid., 1831-35, 5 vol. in-8°; — *Darstellung der Alterthumswissenschaft* (Tableau de l'antiquité), par Hoffmann; ibid., 1833, in-8°; — *Ideen über Erziechung, Schule, und Universitæt* (Idées sur l'éducation, l'école et l'université), par Kœrte; Quedlimbourg, 1835, in-8°; — *Anmerkungen zu Hesiod's scutum Herculis* (Observations sur le bouclier d'Hercule), dans l'édition de Ranke; ibid., 1840, in-8°. L. VAUCHER.

G. Müller, *Homerische Vorschule*; Leipzig, 1824, in-8°. — Hanhart, *Erinnerungen an F.-A. Wolf*; Bâle, 1825, in-8°. — Kœrte, *Leben und Studien Wolfs*; Essen, 1833, 2 vol. in-8°. — Fritzsche, *Wolf als Prediger*; Grimma, 1843, in-8°. — *Zeitgenossen*, 3e série; t. V. — *Revue des deux mondes*, 1er mars 1848.

WOLF. *Voy.* WOLFF.

WOLFE (*James*), général anglais, né le 2 janvier 1726, à Westerham (Kent), tué le 13 septembre 1759, devant Québec. Fils d'Edward Wolfe, lieutenant général, qui avait servi avec distinction (1), il fit quelques études chez un ecclésiastique de Greenwich, où il eut pour condisciple le futur lord Saint-Vincent, s'engagea à treize ans comme volontaire, et fut sous-lieutenant à quinze. Après avoir fait la campagne de 1743 en Flandre et celle de 1745 contre les jacobites d'Écosse, il fut envoyé sur le continent, et fut blessé à Lawfeldt (2 juill. 1747). La paix ne fit que montrer sous un nouveau jour les qualités militaires de Wolfe. Travaillant sans relâche à maintenir la plus exacte discipline parmi les troupes que sa nomination au

(1) Il mourut la même année que son fils, en 1759.

grade de major d'infanterie (janv. 1749), puis de colonel (oct. 1757), avait mises sous ses ordres, il s'efforça encore de les rompre à toutes les manœuvres de la guerre. Ce fut surtout à la solidité des troupes formées par lui et à la précision de leurs évolutions que fut attribué le succès de la journée de Minden. Quant à Wolfe, il servit en qualité de quartier-maître général, sous le commandement de sir J. Mordaunt, qui devait attaquer le port de Rochefort (1757). L'année suivante il fut attaché à l'expédition dirigée contre le Cap Breton, et eut la plus grande part à la prise de Louisbourg (26 juill. 1758). Rappelé en Angleterre par Pitt, qui avait songé à lui pour une entreprise bien plus importante, il reçut, avec le grade de major général, le commandement du corps d'armée principal qui devait opérer au Canada pour en expulser les Français (1). Placé à la tête de vingt-huit mille hommes, dont dix-huit mille marins, Wolfe, qui s'était réservé l'attaque de Québec, tandis que les généraux Amherst, Prideaux et Stanwine devaient opérer contre Montréal et le sud, débarqua le 24 mai dans l'île de Bié, s'établit le 8 juin dans celle d'Orléans, et y construisit des batteries. Presque au même moment Montcalm (*voy.* ce nom), dans l'impossibilité où il était de se défendre dans Québec, mal fortifié, se retranchait dans la forte position de Beauport, située sur la rive gauche du Saint-Laurent. Après avoir essayé en vain de bombarder Québec, Wolfe traversa le fleuve, et assaillit vigoureusement le camp français; malgré une grande supériorité numérique, il fut repoussé et perdit environ six cents hommes (31 juill.). Ayant repassé dans l'île d'Orléans, il conçut le projet téméraire d'aller débarquer en avant de Québec, afin d'attirer Montcalm en dehors de ses retranchements, fit filer ses troupes sur la rive droite du Saint-Laurent, et remonter dans la nuit le fleuve à sa petite flotte sans attirer l'attention des Français jusqu'à une petite crique abandonnée (2), d'où partait un sentier conduisant sur le plateau d'Abraham. Ce passage n'était pas gardé, et les Anglais commencèrent à gravir vers les hauteurs avant les premières lueurs du jour. Ils avaient déjà atteint le sommet du plateau lorsque Montcalm, sans attendre l'arrivée de Bougainville, tenta de les déloger d'une position si dangereuse pour lui. Mais les Anglais, protégés par des haies et des ravins, résistèrent avec beaucoup de fermeté. Dans la lutte acharnée qui s'engagea, les deux généraux en chef tombèrent mortellement blessés : avant de rendre l'âme, Wolfe put donner quelques ordres et assister à la victoire de ses soldats : « Dieu soit loué, dit-il, je meurs content. » Quatre jours après, le 17 septembre, Québec capitulait. Un seul combat, qui coûta un millier d'hommes aux deux partis, avait décidé du sort du Canada, qui fut définitivement perdu pour la France.

(1) D'après le récit de lord Mahon, Pitt fut sur le point de se repentir de l'avoir appelé à cette difficile mission. L'ayant en effet invité à dîner, il le vit se lever, tirer son épée, et faire toutes sortes de bravades : « Bonté divine! se serait-il écrié, se peut-il que j'aie livré à cet écervelé le sort de l'administration et du pays! » Mais ce n'était là que l'exaltation passagère d'un esprit que la grandeur même de l'entreprise avait singulièrement excité.

(2) Elle portait alors le nom d'*anse aux foulons*, qu'elle a quitté pour celui de *Wolfe's cove*.

Ramenés en Angleterre, les restes de Wolfe furent inhumés à Greenwich, et la chambre des communes vota l'érection d'un monument commémoratif dans Westminster. Depuis une colonne haute de soixante pieds a été élevée par le gouvernement du Canada à l'endroit même où il mourut.

Lord Mahon, *Hist. of England.* — Poullin de Lumina, *Hist. de la guerre contre les Anglais*; Genève, 1759-60. — R. Wright, *Life of major gen. J. Wolfe*; Lond., 1864, in-8°.

WOLFE. *Voy.* Tone.

WOLFENBÜTTEL. *Voy.* Brunswick.

WOLFF ou **WOLF** (*Jean-Chrétien*, baron de), célèbre philosophe allemand, né le 24 janvier 1679, à Breslau, mort le 9 avril 1754, à Halle. Son père, homme instruit mais que les circonstances avaient forcé à exercer la profession de brasseur, ne négligea rien pour son éducation, et fut singulièrement secondé par son intelligence précoce. Il faisait avec succès ses études au collége Marie-Madeleine de Breslau, lorsque la lecture des œuvres de Descartes le détermina à s'appliquer avec ardeur à la philosophie et aux sciences exactes. Après avoir suivi, de 1699 à 1702, les cours de l'université d'Iéna, il alla prendre ses degrés à Leipzig, et s'y annonça par une dissertation *De philosophia practica universali, methodo mathematica conscripta.* En même temps il commençait des cours publics, qui attiraient autour de lui un grand nombre d'auditeurs. Lié bientôt avec les hommes les plus savants de cette ville, il acquit du géomètre Tschirnhausen cette précision de style et cette rigueur de déduction qui firent de lui le véritable fondateur du langage même de la spéculation allemande. Burkhard Mencken le mit en rapport avec Leibniz, et l'influence que ce grand philosophe exerça sur son esprit fut assez considérable pour qu'il soit considéré par la postérité comme le continuateur des doctrines leibniziennes. L'entrée des Suédois dans la Saxe, en 1706, l'ayant forcé de quitter Leipzig, il avait obtenu une chaire à Giessen, lorsque le roi de Prusse, Frédéric I[er], l'appela à celle de mathématiques vacante depuis douze ans à l'université de Halle (1706). C'est là, de 1707 à 1723, qu'il composa une grande partie de ses ouvrages et surtout ses *Pensées*, écrites en langue allemande, et qui sont à la fois et l'exposition de sa doctrine philosophique et le premier ouvrage de ce genre dans lequel on ait abandonné l'usage du latin. Sa réputation était telle qu'il dut refuser plusieurs chaires de philosophie qui lui furent alors proposées à Leipzig, à Saint-Pétersbourg,

et dans les États de Wurtemberg. Cependant ses doctrines philosophiques avaient rencontré une vive opposition parmi les piétistes. Bientôt même des attaques aussi dangereuses que ridicules furent dirigées contre lui. On l'accusa d'athéisme, et l'on prétendit que ses doctrines tendaient à renverser les preuves de l'existence de Dieu. Une leçon dans laquelle il parla avec de grands éloges des maximes de Confucius, récemment révélées à l'Europe par les missions des Jésuites en Chine, ne fit qu'augmenter contre lui l'animosité de ses adversaires, et les choses en arrivèrent à ce point que le roi de Prusse, trompé par les intrigues du professeur Joachim Lange et par les écrits de Stahler, enleva à Wolff sa chaire de philosophie et lui intima l'ordre de sortir de ses États (nov. 1723). Pendant que Lange, Breithaupt, Buddée, célébraient son départ de Halle par de nouvelles aménités philosophiques, Wolff se rendait auprès du langrave de Hesse-Cassel et recevait de lui, avec le titre de conseiller aulique, les fonctions de professeur de philosophie à Marbourg. Depuis 1710 il était membre associé de la Société royale de Londres; il reçut alors de l'impératrice Catherine de Russie le titre et la pension de professeur honoraire à Saint-Pétersbourg (1725), et en 1733 il fit partie de l'Académie des sciences. Dans le séjour de dix-huit années qu'il fit à Marbourg, Wolff composa son grand corps de philosophie, dans lequel il développa, en latin cette fois, les principes philosophiques qu'il avait posés dans ses *Pensées*. Par ses nombreux écrits, par la multitude de ses élèves, on peut dire qu'il fonda l'opinion élémentaire de la philosophie septentrionale. Ses manuels latins portèrent même ses doctrines au loin, en Italie aussi bien qu'en Suède. La lutte entre sa philosophie et l'ancien système aristotélique, après avoir continué avec beaucoup d'ardeur, finit par cesser peu à peu. Le roi de Prusse, revenu de ses préjugés, le rappela même à Halle; mais Wolff refusa, quoiqu'une commission, nommée exprès à Berlin pour examiner ses doctrines, se fût prononcée en sa faveur. Ce ne fut qu'en 1740, sur l'invitation pressante du nouveau roi Frédéric II, son admirateur et son disciple, qu'il consentit à remonter dans sa chaire de Halle. Les souverains d'Allemagne semblaient vouloir l'honorer à l'envi : nommé conseiller privé, vice-chancelier, puis chancelier de l'université, et professeur de droit naturel et des gens par Frédéric II, il fut encore créé baron par l'électeur de Bavière en 1743. Aussi pur de mœurs qu'il était savant, plein d'aménité et de calme philosophique, Wolff mourut avec la réputation d'un grand penseur et d'un grand homme de bien. Marié en 1716 avec Catherine-Marie Brandisin, il en eut plusieurs enfants, dont un seul lui survécut. Comme philosophe, il développa et popularisa les doctrines de Leibniz; comme écrivain, il fit de la langue allemande une langue scientifique et littéraire, en la rendant plus claire et plus logique. Mettant toute la force de la philosophie dans la raison humaine, il avait pour principe que la pensée n'a qu'à partir de notions certaines, de définitions incontestables, et à passer ensuite du simple au composé, pour arriver à des solutions vraies. Cependant à côté de la connaissance rationnelle il place la connaissance expérimentale, et en déduit une double théologie, l'une rationnelle, c'est-à-dire une analyse de l'idée abstraite de Dieu, l'autre empirique, fondée sur les faits qui instruisent nos sens de l'existence et de la nature de Dieu. De leur réunion naît la théologie naturelle, qui fait connaître Dieu *solo lumine naturali*. Selon lui, les leçons de la nature s'accordent en ce point avec les oracles de l'Écriture sainte; en un mot, le rationalisme wolfien s'attache à prouver l'accord de la science et de la révélation. Disciple et continuateur de Leibniz, Wolff se distingue cependant de son maître en ce que son argument fondamental pour prouver l'existence de Dieu est celui de la *contingence*, ou de la raison suffisante. Tout ce qui existe, le monde et l'âme, dit-il, doit avoir une raison suffisante : or ni le monde ni l'âme ne peuvent avoir en eux-mêmes une raison pareille. Ce fondement indispensable est donc hors d'eux; c'est l'être nécessaire, incontingent, c'est Dieu. Au point de vue social et politique, la philosophie de Wolff est à la fois conservatrice et libérale. Selon lui, l'état parfait est celui qui pourvoit le mieux au bien-être de tous et de chacun. La monarchie limitée est, selon lui, le meilleur gouvernement. Il autorise bien les sujets à désobéir à des ordres injustes ou illégaux, mais il leur refuse le droit d'examiner et de discuter les questions d'intérêt général. « Le grand mérite de Wolff, dit Wilm, c'est d'avoir posé toutes les questions et d'avoir essayé d'assigner leur place à chacune. Il a peu d'originalité pour le fond des idées, qui sont celles de Leibniz, quelquefois celles de Descartes : son originalité est dans son esprit encyclopédique et systématique. » Wolff a eu de nombreux disciples qui continuèrent à développer la philosophie leibnizienne jusqu'au jour où elle fut détrônée par le système de Kant. Ludovici a cité cent sept écrivains appartenant à son école, et parmi eux il faut citer Thümming, qui publia un abrégé de cette philosophie, sous le titre de *Institutiones philosophiæ Wolfianæ* (1725, 2 vol. in-8°), Bilfinger, Baumeister, Fr. Meyer, et surtout Baumgarten, qui appliqua la méthode à la théorie du beau dans les arts.

Les principaux ouvrages de Wolff sont les suivants : *Anfangsgründe aller mathematischen Wissenschaften* (Éléments de toutes les sciences mathématiques); Halle, 1709, 1717, 1725, 1730, etc., in-4°; trad. en français, Paris, 1747, 1757, 3 vol. in-8°; — *Vernünftige Gedanken von den Kræften des menschlichen Verstandes* (Pensées raisonnables sur les forces

de l'esprit humain, et leur juste emploi dans la connaissance de la vérité); ibid., 1712, 11e édit., 1749, in-8°; trad. en français par J. Deschamps, Berlin, 1736, in-8°. Sous le même titre de *Pensées raisonnables*, Wolff a donné toute une série de traités philosophiques, écrits en allemand, et qui tous ont eu un prodigieux débit; ils ont pour objets : *Dieu, le monde et l'âme humaine;* Francf. et Leipzig, 1720, in-8°; trad. en français, Amst., 1745, in-12; *les Mobiles de l'homme dans la recherche du bonheur*; Halle, 1720, in-8°; *la Société;* ibid., 1721, in-8°; *les Opérations de la nature;* ibid., 1723, in-8°; *le But des états naturels;* ibid., 1724, in-8°; *le Corps humain, les animaux et les plantes;* ibid., 1725, in-8°; — *Elementa matheseos universæ;* Halle, 1713-15, 2 part. in-4°, et 1730-36, 1741, in-4°; Genève, 1732-38, 1743-52, 4 vol. in-8°; Vérone, 1791-98, 5 vol. in-4°, fig.; — *Vollstændiges mathem. Lexikon* (Dictionnaire complet de mathématiques); Leipzig, 1716, 1732, 1742, 1747, gr. in-8°; — *Allerhand nützliche Versuche, dadurch zu genauer Erkenntniss der Natur und Kunst der Weg gebahnt wird* (Essais utiles conduisant à une connaissance complète de la nature et de l'art); ibid., 1721-23, 3 vol. in-8°; — *Nachricht von seinen eigenen Schriften* (Récit de ses propres ouvrages); Francfort, 1726, 1733, in-8°; — *Philosophia rationalis, sive Logica;* ibid., 1724, in-4°; — *Horæ subsecivæ Marburgenses;* ibid., 1729, 3 vol. in-8°; un extrait de cet ouvrage a été trad. en français par J. Deschamps, sous le titre : *le Philosophe roi et le roi philosophe;* Berlin, 1740, in-4°; — *Philosophia prima, sive Ontologia;* ibid., 1730, in-4°; — *Cosmologia generalis;* ibid., 1731, in-4°; — *Psychologia empirica;* ibid., 1732, in-4°; — *Psychologia rationalis;* ibid., 1734, in-4°; — *Theologia naturalis;* ibid., 1736-37, 2 vol. in-4°; — *Philosophia practica universalis;* ibid., 1738-39, 2 vol. in-4°; — *Jus naturæ;* Halle, 1740-49, 8 vol. in-4°; — *Propositiones philosophicæ ex physica recentiori;* ibid., 1746, in-4°; — *Jus gentium;* ibid., 1749, in-4° : cet ouvrage ainsi que le *Jus naturæ* ont été trad. en abrégé par Formey; Amst., 1758, in-8°, et 3 vol. in-12; — *Philosophia moralis;* ibid., 1750-53 5 vol. in-4°; — *Institutiones juris naturæ et gentium;* ibid., 1750, in-8°; trad. en français avec des notes d'Élie Luzac; Leyde, 1772, 6 vol. in-12 et 2 vol. in-4°; un grand nombre d'articles dans les *Acta eruditorum* de Leipzig. E. A.

Ludovici. *Entwurf einer vollstændigen Historie der Wolfischen Philosophie;* Leipzig, 1737-38, 3 vol. in-8°. — Le même, *Sammlung und Auszüge der sæmmtlichen Streitschriften wegen der Wolfischen Philosophie;* ibid., 1737-38, 2 vol. in-8°. — Le même, *Merkwürdigkeiten der Leibnitz-Wolfischen Weltweisheit;* ibid., 1738, in-8°. — *Vita, facta et scripta Chr. Wolfii;* ibid., 1739 in-8°. — Stiebritz; *Nachricht von Wolf's Leben und Ende;* Halle, 1754, in-4°. — Gottsched, *Historische Lobschrift auf C. Wolf;* ibid., 1755, in-4°. — Baumeister, dans les *Nova Acta erudit.*, 1759, p. 449. — Büsching, *Lebensgeschichte denkwürdiger Personen;* Halle, 1783, gr. in-8°. — Wuttke, *Chr. Wolf's eigene Lebensbeschreibung;* Leipzig, 1841, in-8°. — Erdmann, *Gesch. der neuern Philosophie;* Leipzig, 1834-53, 3 vol. in-8°. — Fontenelle, *Éloges.* — *Dict. des sciences philos.*, t. VI. — Hirsching, *Hist. litt. Handbuch.* — Bartholmess, *Doctrines de la philos. moderne*, t. 1er.

WOLFFHART (*Conrad*), dit *Lycosthènes* (1), philologue allemand, né le 8 août 1518, à Ruffach (Alsace), mort le 25 mars 1561, à Bâle. Neveu de Conrad Pellican, il embrassa comme lui les principes de la réforme, et fit ses études à Heidelberg, où il reçut en 1539 le grade de maître ès arts. Après avoir assisté en compagnie de Stoll au colloque de Ratisbonne, il alla s'établir à Bâle, et y fut chargé d'enseigner la grammaire et la dialectique (1542); trois ans plus tard il y devint diacre de l'église de Saint-Léonard. Il mourut d'apoplexie à quarante-deux ans passés. On a de Lycosthènes : *Elenchus scriptorum omnium;* Bâle, 1551, in-4° : abrégé de la *Bibliotheca de Gesner;* Simler en a donné deux édit., fort augmentées, en 1555 et 1574; — *Gnomologia ex Æneæ Sylvii oper. collecta;* ibid., 1551, 1555, in-4°; — *Apophthegmatum sive responsorum memorabilium loci communes;* ibid., 1555, in-fol.; huit édit. séparées jusqu'en 1613 : extraits d'auteurs grecs et latins, rangés par ordre alphabétique; — *Parabolæ seu similitudines, ex auctoribus collectæ;* Berne, 1557, in-4°; Bâle, 1575, 1602, in-8°; — *Prodigiorum et ostentorum chronicon;* Bâle, 1557, in-fol., et dans le *Chronicon chronicorum* de J. Gruter; — *Regula investigationis omnium locorum in tabula Helvetiæ contentorum;* Bâle, 1560, in-4°; — *Theatri vitæ humanæ farrago infinita;* ibid., 1565, in-fol. : ouvrage achevé par Zwinger, et condamné en 1571 par la Sorbonne. Herzog et Leu mentionnent encore du même auteur plusieurs autres écrits, mais sans indiquer s'ils ont été imprimés ou non. Lycosthènes a publié à Bâle, avec des notes : *De viris illustribus* d'Aurelius Victor (1547, in-8°), qu'il attribue faussement à Pline; *J. Obsequentis prodigia* (1552, in-8°), première édition correcte; *J. Ravisii Textoris officina* (1552, in-4°), *Epitome Stobæi Sententiarum* (1557, in-8°), et *Dom. Brusonii Facetiarum lib. VII* (1559, in-4°). On lui doit aussi la préface et les deux index de l'édit. de Ptolémée, impr. en 1552.

Pantaleo, *Prosopographia*, 3e part. — Adam, *Vitæ theolog. german.* — Freher, *Theatrum*, p. 139. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXI. — Leu, *Helvet. Lexicon.*

WOLFIUS. *Voy.* WOLF.

WOLFRAM. *Voy.* ESCHENBACH.

WOLGEMUTH. *Voy.* WOHLGEMUTH.

WOLLASTON (*William*), philosophe anglais, né le 26 mars 1659, à Coton-Clamford (Staffordshire), mort le 29 octobre 1724, à

(1) Traduction grecque de son nom, qui signifie *loup vigoureux*.

Londres. Il appartenait à une très-ancienne famille, mais fort déchue dans sa fortune. Ses premières études, poursuivies à Shenstone, puis à Lichfield, eurent un caractère d'indépendance qui convenait très-bien à la nature songeuse de son esprit. Sept années passées ensuite à Cambridge n'ayant pu le faire agréger à cette université, il se vit contraint à accepter les humbles fonctions de sous-maître dans une école de Birmingham. Il venait d'entrer dans les ordres lorsque la mort d'un parent riche (19 août 1688), qui l'avait institué son héritier, le fit passer subitement de la pauvreté à l'opulence. Dès lors il se livra en toute liberté à son goût pour la philosophie et l'Écriture sainte. La connaissance du latin, du grec, de l'hébreu et de l'arabe, langues dans lesquelles il était profondément versé, le rendait particulièrement propre à l'examen approfondi des livres saints. Étant venu s'établir à Londres, il s'y maria et vécut partagé entre l'étude et quelques amis, hommes d'esprit et de savoir. Il mourut à soixante-cinq ans, des suites d'une fracture qu'il s'était faite au bras. Il venait de publier l'ouvrage qui fait encore aujourd'hui sa célébrité, et qui, à son insu peut-être, fut un des écrits qui servirent le plus à répandre le déisme; il est intitulé *The Religion of nature delineated* (Londres, 1722, in-8°, et 8[e] édit., 1750); imprimé d'abord pour quelques amis seulement, il fut vendu en peu d'années à dix mille exemplaires. L'auteur cherche à y établir, en dehors de toute révélation, une morale universelle qui ne relève que de la raison. « Wollaston, lit-on dans le *Dict. des sciences philos.*, doit être rangé parmi les philosophes qui fondent la morale sur la base immuable de la raison, et non sur un vague instinct de sensibilité, comme Adam Smith, ou sur l'intérêt, comme Épicure et Hobbes. Il tente de définir l'idée du bien, et établit qu'elle peut se résoudre dans la notion du vrai. Tel est le *criterium* de la morale : agir conformément à la vérité, c'est bien agir; toute mauvaise action est un mensonge. On altère la vérité par des actes comme par des paroles ». On a une traduction française de cet ouvrage, sous ce titre : *Ébauche de la religion naturelle* (La Haye, 1726, in-4°, et 1756, 3 vol. in-12), laquelle est l'œuvre de Garrigue. Citons encore de Wollaston : *The Design of the book of Ecclesiastes, or the Unreasonableness of man's restless contentions for the present enjoyments*; Londres, 1690, in-8° : dans la suite il s'efforça de supprimer tous les exemplaires de ce poëme. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, mais il en brûla la plus grande partie quelques années avant sa mort.

Biogr. britann. — Chalmers, *General biogr. dictionary.* — Niceron, *Mémoires*, t. XLII. — Jouffroy, *Cours de droit naturel*, t. II. — *Dict. des sciences philos.*

WOLLASTON (*William-Hyde*), célèbre chimiste et physicien anglais, né le 6 août 1766, à Londres, où il est mort, le 22 décembre 1828. Il était le troisième des dix-sept enfants d'un pasteur de Londres, *Francis* (1), arrière-petit-fils du précédent. Il puisa dans sa famille le goût des sciences naturelles, et fit ses études à Cambridge, où, s'étant destiné d'abord à la profession médicale, il prit en 1793 le diplôme de docteur. La même année il était reçu membre de la Société royale. Après avoir exercé quelque temps à Bury-Saint-Edmond, il revint à Londres, où il se mit sur les rangs pour l'emploi de médecin à l'hôpital Saint-Georges. La préférence qui fut accordée au docteur Pemberton, peut-être aussi un goût prononcé pour l'étude théorique des sciences, le déterminèrent à se consacrer tout entier à la chimie et à la physique. Dès lors la vie de Wollaston, comme celle de beaucoup de savants, plus en rapport avec le monde des idées qu'avec celui des faits, manque de ces grands événements que l'histoire enregistre. Il fut élu par la Société royale secrétaire en 1806 et président en 1820, après la mort de sir J. Banks, membre de la Société de géologie et plus tard du bureau des longitudes. Mort dans sa cinquante-troisième année, à la suite d'une effusion sanguine au cerveau, il fut inhumé, suivant son désir, dans le cimetière de Chiselhurst (Kent).

Ce qui distingue Wollaston des savants de son époque, c'est le but pratique vers lequel il dirigea ses recherches. Ne voulant admettre que des résultats de la plus grande précision et d'une entière certitude, il expérimentait bien plus qu'il ne cherchait à généraliser les faits particuliers qu'il avait constatés. Aussi ménager de son temps que soigneux de ne pas laisser pénétrer avant l'heure ses découvertes, il défendait son laboratoire contre presque tous les visiteurs. Enrichi cependant par l'application industrielle de ses découvertes, il n'était pas avare, et il n'hésita pas à donner un jour 10,000 livres à un ami malheureux qui le sollicitait, et à employer une pareille somme à fonder un prix destiné à l'encouragement des expériences physiques. Les principaux travaux de Wollaston portèrent sur l'analyse des sécrétions urinaires et goutteuses (juin 1797), sur le palladium et le rhodium (1805), deux nouveaux métaux qu'il trouva dans le platine, et qu'il isola de l'osmium et de l'iridium, précédemment découverts par Tennant, sur le tentalium, dont il prouva l'identité avec le columbium (1809). Mais son travail le plus considérable, celui dont il s'occupa jusqu'à sa mort, fut celui sur les moyens propres à accroître la malléabilité du platine (1812). Le

(1) Il cultivait l'astronomie, et a publié : *Specimen of general astronomical catalogue, arranged in zones of north polar distance* (Londres, 1789, in-fol.), *fasciculus astronomicus containing observations of the north circumpolar region* (ibid., 1800, in-4°), et *Portraiture of the heavens* (ibid., 1811, in-fol.). Il mourut en 1815, à quatre-vingt-quatre ans.

Son fils aîné, *Francis-John-Hyde*, qui devint archidiacre, est l'inventeur d'un baromètre thermométrique destiné à mesurer la hauteur des montagnes (1817-1820).

procédé employé par lui était celui-ci : on couvre d'une mince lame d'argent un fil de platine, que l'opérateur tire simultanément à la filière, par une grande chaleur; puis on enlève l'argent au moyen de l'acide nitrique. Ayant le premier appliqué les vases de platine à la concentration de l'acide sulfurique par la distillation, il fut chargé en 1809 par un grand industriel, R. Farmer, de présider à la construction d'un vase de ce métal, plus considérable que tous ceux qu'on avait confectionnés jusqu'alors. La minéralogie doit encore à Wollaston le goniomètre à réflexion (1809), instrument précieux pour la cristallographie. Suivant Huyghens et Young dans leurs tentatives pour découvrir un moyen de faire servir l'optique au dessin des objets soumis au microscope, il parvint, grâce à un nouvel instrument qu'il inventa, la *Camera lucida* (1812), à transporter les objets sur le papier du dessinateur, qui n'a plus qu'à en suivre les contours avec le crayon. Tel fut le but qu'il se proposa dans le mémoire intitulé : *On the oblique refraction of Iceland chrystal* (dans les *Phil. Trans.*, 1803). Bien que Wollaston ait, en 1801, soutenu que le dégagement électrique avait toujours une origine chimique, abstraction faite de toute espèce de frottement, il n'en étudia pas moins profondément l'appareil de Volta, et y introduisit un perfectionnement qui porte son nom et qui augmente la rapidité de la circulation électrique. Ses plus importants mémoires, au nombre de trente-huit, se trouvent dans les *Philos. Transactions;* nous citerons les suivants : *Des Images doubles causées par la réfraction atmosphérique* (1800), *Expériences sur la production chimique et l'action de l'électricité* (1801), *Méthode pour l'examen de la puissance réfractaire et dispersive par la réflexion prismatique* (1802), *De la Force de percussion* (1806), *Des Anneaux lumineux* (1807), *Des Sels suracidulés et acidulés* (1808), *De l'Action musculaire du mal de mer et des effets salutaires de l'exercice durant la gestation* (1810), *De l'Oxyde cystique, nouvelle espèce de calcul urinaire* (1810), *De la non-existence du sucre dans le sang des personnes atteintes du diabète mellitus* (1811), *Échelle synoptique des équivalents chimiques* (1814), *Des Sons insaisissables pour certaines oreilles* (1820), *D'un Baromètre différentiel* (1829).

W. Henry, *Elements of chemistry.* — Thomson, *Hist. of chemistry.* — Figuier, *Hist. des principales découvertes.* — *English Cyclopædia*, biogr.

WOLSEY (*Thomas*), homme d'État anglais, né en mars 1471, à Ipswich, mort le 29 novembre 1530, à l'abbaye de Leicester. Une tradition adoptée par Shakespeare, par Luther et autres veut qu'il soit fils d'un boucher. On a le testament de son père (1) et les legs qu'on y rencontre prouvent une certaine aisance. Il put du moins faire étudier son fils à Oxford, et avec succès, puisqu'à quatorze ans *l'enfant bachelier*, comme on l'appelait, obtint le premier grade académique, auquel vinrent rapidement s'ajouter tous les autres. Wolsey conserva toujours un souvenir reconnaissant pour la vie et les travaux universitaires. N'étant encore que boursier, il fit construire la tour de la chapelle du collége de la Madeleine, qui porte encore son nom, et plus tard, en 1528, au milieu des fonctions éminentes qui semblaient devoir absorber tout son temps, il voulut faire acte de savant en rédigeant lui-même le programme latin des études pour l'école fondée par lui dans sa ville natale. Le hasard lui avait donné pour élèves les trois fils du marquis de Dorset, qui, frappé des bonnes manières en même temps que des connaissances variées du jeune précepteur, lui fit obtenir le rectorat de Lymington, en Somerset (1500). Un gentilhomme du pays l'introduisit à son tour, en qualité de chapelain, à la cour d'Henri VII. Ce prince reconnut bientôt en lui, pour nous servir des paroles du plus naïf et du mieux informé de ses biographes (1), « le don spécial d'une éloquence naturelle et d'une langue bien affilée pour lui servir d'organe, en sorte que personne ne pouvait résister à la séduction de sa parole, » et le chargea près de l'empereur d'une négociation délicate, dont il s'acquitta avec tant de prudence et de célérité que le doyenné lucratif de Lincoln devint sa récompense (fév. 1508). Placé auprès du nouveau roi, Henri VIII, avec le titre d'aumônier, par Fox, évêque de Winchester, il parvint bientôt à éclipser le crédit de son patron et à occuper le premier rang dans les bonnes grâces du souverain, qui trouvait toujours en lui un précieux auxiliaire sur le terrain des affaires et des plaisirs. Les récompenses s'accumulèrent sur sa tête : il fut en très-peu de temps nommé recteur de Torrington (1510), chanoine de Windsor et greffier de l'ordre de la Jarretière (1511), doyen d'York et évêque de Tournay en France (1513), évêque de Lincoln (26 mars 1514), archevêque d'York (sept. 1514), cardinal (7 sept. 1515), chancelier d'Angleterre, à la place de Warham, un de ses patrons (23 déc. 1515), etc. A la mort de Maximilien Ier, quand François Ier et Charles-Quint se disputèrent le titre d'empereur, les deux rivaux, jaloux de s'assurer l'appui du puissant ministre, promirent à l'envi de servir son ambition. Il y eut même un moment, à la mort de Léon X (1521), et à celle d'Adrien VI (1523), où Wolsey ne se cacha pas d'aspirer à la tiare. A l'entrevue du camp du Drap d'Or, puis lors de son ambassade en France (juin 1527) pour négocier un traité d'alliance avec l'Angleterre, enfin lorsqu'il reçut, dans son palais de Hamptoncourt, les ambas-

(1) Robert Wolsey. Le cardinal signait ainsi son nom dans sa jeunesse.

(1) Georges Cavendish, attaché à la personne de Wolsey en qualité de gentilhomme introducteur.

sadeurs français venus pour la rectification du traité, il déploya une magnificence toute princière, qui excita bientôt l'envie. La chute de Wolsey se lie à deux événements déjà connexes entre eux : la révolution religieuse qui sépara l'Angleterre de Rome, et le divorce d'Henri VIII. Le cardinal, qui venait de résigner pour le siége de Winchester (1) l'évêché de Durham, auquel il avait été promu, le 30 avril 1523, resta jusqu'à la fin fidèle à l'Église catholique romaine; mais sa haute position ecclésiastique, ces honneurs, ces richesses, ces nombreux bénéfices concentrés entre les mains d'un seul homme, l'usage que tout récemment il avait fait de ses pouvoirs de légat (il en avait été investi dès 1516), dans la question de la suppression des monastères, fournissaient des armes aux ennemis de la papauté. Dans celle du divorce, Wolsey conseilla au roi de répudier Catherine d'Aragon, mais de ne pas épouser Anne de Boleyn : il mécontenta ainsi la reine présente et la reine future. La puissante famille de celle-ci, les ducs de Norfolk et de Suffolk, lord Rochford, Anne elle-même, réunirent leurs efforts, et exploitèrent contre lui d'une manière terrible la position fausse où il se trouvait. Accusé devant la cour du Banc du roi d'avoir reçu des bulles de la cour de Rome et d'en avoir fait usage sans le consentement du souverain, il n'essaya pas même de se défendre, et vit prononcer contre lui la confiscation de tous ses biens et honneurs (18 oct. 1529). Retiré dans la modeste retraite d'Esher (Surrey), ce prélat naguère si fastueux et si puissant y vivait dans un abattement profond, avec une simplicité qui ressemblait presque au dénûment, lorsque, en février 1530, quelques rares amis qu'il avait conservés mirent à profit un retour d'affection de la part du capricieux monarque; on lui rendit quelques épaves de sa fortune passée : l'évêché de Winchester, l'abbaye de Saint-Alban et même l'archevêché d'York. Déjà l'on préparait tout pour son installation dans cette prélature où il devait désormais résider; mais la détermination prise par le roi de rompre définitivement avec la cour de Rome vint ranimer les espérances de ses ennemis et favoriser une réaction contre un prélat encore trop puissant. Arrêté à Cawood, sur l'inculpation vague de haute trahison (4 nov.), il s'acheminait vers la capitale sous la garde du comte de Northumberland, lorsqu'en route il fut pris de dyssenterie et transporté le 26 à l'abbaye de Leicester, où il mourut, trois jours plus tard, à près de soixante ans, en répétant à sir William Kingston, gardien de la Tour de Londres, ces paroles : « Dieu n'aurait pas abandonné mes cheveux blancs si je l'avais servi avec autant de zèle que j'ai servi le roi. »

E.-J.-B. Rathery.

(1) Il l'avait obtenu en commende (avril 1529), ainsi que ceux de Worcester, de Bath et d'Hereford.

Th. Storer, *Life of Th. Wolsey*, poëme; Lond., 1599, in-4°. — G. Cavendish, *Life of cardinal Wolsey*; Lond., 1641, in-4°; ibid., 1827, 2 vol. in-8°, avec notes. — *Life and death of Wolsey*; ibid., 1667, in-12. — Fiddes, *Life of card. Wolsey*; ibid. 1724, 1726, in-fol. — J. Grove, *Hist. of the life and times of card. Wolsey*; ibid., 1742-44, 4 vol. in-8°. — J. Galt, *Life and administration of Wolsey*; ibid., 1812, in-4°, et 1817, 1846, in-8°. — F. Laird, *Cardinal Wolsey and his times*; ibid., 1824, in-8°. — Campbell, *Lives of the chancellors*. — Lodge, *Portraits of illustrious personages*. — Hume, Lingard, *Hist. d'Angleterre*. — A. de Reumont, *Wolsey e la santa sede*, dans l'*Archivio storico*, t. IX, 1re série.

WOLTMAN (*Charles-Louis* de), historien allemand, né le 9 février 1770, à Oldembourg, mort le 19 juin 1817, à Prague. Il alla en 1788 étudier le droit à Gœttingue. Il y rencontra Alexandre de Humboldt et Frédéric Schlegel, avec lesquels il se lia d'une amitié étroite, mais de courte durée. Pourvu dans la même ville d'une chaire, il charma son nombreux auditoire par l'éloquence entraînante de sa parole. Ses savantes critiques, publiées dans les *Gœttinger Anzeiger*, lui valurent le titre de professeur agrégé de philosophie à Iéna; mais il abandonna bientôt sa place, et se rendit à Berlin (1799), où il fonda le recueil intitulé *Geschichte und Politik* (1800-1805). Nommé, en 1800, résident du landgrave de Hesse-Hombourg à Berlin, il devint en 1804 chargé d'affaires de la cour de Cassel, et en 1806, après avoir obtenu des lettres de noblesse, fut chargé des mêmes fonctions au nom des villes de Brême, de Hambourg et de Nuremberg. Admirateur de Bonaparte, il se tourna contre lui lorsqu'il vit sa patrie subjuguée, et s'associa aux généreuses tentatives de Stein pour secouer le joug étranger. Après la bataille de Lutzen, il s'enfuit à Prague (1813), craignant la persécution du gouvernement impérial, et y mourut, à l'âge de quarante-sept ans. Nous citerons de lui : *Geschichte Frankreichs* (Histoire de France); Berlin, 1797, 2 vol. in-8°; — *Kleine historische Schriften* (Petits Écrits historiques); Iéna, 1797, 2 vol.; — *Geschichte der Reformation* (Histoire de la Réforme, considérée au point de vue de son influence politique); Altona, 1800 et suiv., 3 vol. in-8°; — *Geschichte des westfæl. Friedens* (Histoire de la paix de Westphalie); Leipzig, 1808-09, 2 vol. in-8°; — *Johannes von Müller* (Jean de Müller); Berlin, 1810, in-8° : critique sévère mais juste; — *Geschichte Bœhmens* (Histoire de Bohême); Prague, 1815, 2 vol. in-8°; — *Die Memoiren des Freiherrn von S-a* (Mémoires du baron de S-a); Prague, 1815, 3 vol. in-8° : dans cet ouvrage, remarquable par la correction du style, l'auteur représente sous des noms supposés les hommes qui jouaient alors des rôles importants dans la vie publique. Ses *Œuvres complètes* parurent par les soins de sa femme (Berlin, 1818-27, 15 vol. in-8°).

Woltman (*Caroline* Stosch), femme du précédent, née en 1782, morte le 18 novembre 1847, à Prague. Elle était fille d'un médecin

prussien. Elle épousa en premières noces Charles Müchler, conseiller militaire (1799), et après la mort de ce dernier elle devint femme de Woltman, dont elle partagea les goûts littéraires. Ses principaux ouvrages sont : *Schriften* (Mélanges); Berlin, 1806-07, 5 vol. : recueil contenant des écrits en prose et en vers composés par elle-même et par son mari, et plusieurs romans et nouvelles, tels que *Spiegel der grossen Welt* (Miroir du grand monde); Prague, 1814, in-8°; — *Volkssagen der Bœhmen* (Légendes de la Bohême); ibid., 1815, 2 vol.; — *Marie und Walpurgis* (Marie et Walpurgis); Leipzig, 1817, 2 vol.; — *Neue Volkssagen* (Nouvelles légendes populaires); Halberstadt, 1820, in-8°; — *Die Bildhauer* (les Sculpteurs); Berlin, 1829, 2 vol.; — *Das Erbe* (l'Héritage); Gera, 1831; — *Der Ultra und der Liberal, und die weisse Frau* (l'Ultra et le libéral, et la Femme sage); Hambourg, 1832, in-8°.

Die Zeitgenossen, 1re série, t. I. — *Nekrolog der Deutschen*, t. XXV. — *Convers.-Lex.*

WOOD (*Anthony*), biographe et antiquaire anglais, né le 17 décembre 1632, à Oxford, où il est mort, le 29 novembre 1695. Son père, qui possédait une fortune considérable, lui fit faire de très-bonnes études. En octobre 1647, il fut admis dans l'université d'Oxford. Il y cultiva la musique et la peinture, et prit en 1655 le diplôme de maître ès arts. La lecture des *Antiquités du Warwickshire* de Dugdale, qui venaient de paraître, lui inspira l'idée de rédiger un ouvrage du même genre. Il commença à transcrire les inscriptions monumentales et à copier les armoiries qui décoraient les églises paroissiales ou les chapelles de la ville et de l'université d'Oxford. Après la restauration, il eut à sa disposition les archives universitaires, les manuscrits de la *Cotton Library* et les archives de la Tour de Londres. Wood, ayant terminé son *History of Oxford*, consentit à la céder moyennant une somme de cent livres (7 ou 8,000 fr. de notre monnaie) au conseil de l'université (1669), qui la fit traduire en latin, sous la direction de l'évêque Fell. Wood se plaignit amèrement de la manière dont son œuvre avait été rendue, et Wharton, qu'on peut regarder comme un juge plus impartial, lui donne raison. « La version fourmille de contre-sens, dit ce critique; elle est d'ailleurs écrite dans un style lourd et désagréable, et agace sans cesse le lecteur par une phraséologie pleine d'affectation. » En 1691, Wood publia ses *Athenæ oxonienses*, recueil biographique qui renferme une foule de renseignements précieux, choisis avec beaucoup de soin, sinon avec jugement et impartialité. L'auteur, poursuivi par le vice-chancelier d'Oxford à cause de certaines remarques peu favorables au comte de Clarendon, fut expulsé de l'université. L'évêque Burnet le prit aussi à partie. Wood laissa sa bibliothèque et ses manuscrits à l'université d'Oxford, où ils sont conservés, dans l'*Ashmolean library*. On a de lui : *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*; Oxford, 1674-75, 2 vol. in-fol.; le texte anglais, que l'on croyait perdu, a été publié par J. Gutch; Oxford, 1786-90, 2 vol. in-4°, et 1792-96, 3 vol. in-4°; — *Athenæ oxonienses, an exact history of all the writers and bishops who have received their education in the university of Oxford, from 1500 to 1695*; Londres, 1691-92, 2 vol. in-fol., rare; ibid., 1721, in-fol., et 1813-20, 4 vol. in-4°, avec une continuation et beaucoup d'addit. par Ph. Bliss; — *Life of A. Wood*, impr. dans le t. II des *Vindiciæ antiq. acad. oxon.* (1730), et dans *Lives of Leland and Hearne* (1772). W. H—s.

R. Rawlinson, *Life of Anth. Wood*; Lond., 1711, in-4°. — *Notice* de Ph. Bliss. — D'Israeli, *Calamities of authors*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

WOOD (*Robert*), archéologue anglais, né en 1716, à Riverstown, en Irlande, mort le 9 septembre 1771, à Putney, près Londres. En sortant de l'université d'Oxford, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des classiques, et surtout à celle de la littérature grecque. Il visita l'Italie à plusieurs reprises, et en 1742 s'avança jusque dans l'île de Chio; mais ce ne fut qu'en 1750 qu'il entreprit, avec ses amis Bouverie et Dawkins, la célèbre expédition archéologique à travers l'Asie Mineure et la Syrie, où l'architecte italien Borra l'accompagna en qualité de dessinateur. Avant d'arriver à Palmyre, Bouverie mourut de fatigue; mais Wood et ses deux autres compagnons continuèrent avec succès leurs recherches. Fort peu de temps après son retour en Angleterre, Wood en publia le résultat dans les ouvrages suivants, rédigés à la fois en anglais et en français, et remarquables surtout par une grande exactitude : *The Ruins of Palmyra, otherwise Tedmor in the desert* (Londres, 1753, in-fol., avec 57 pl.; texte français, Paris, 1819, in-4°, pl.), et *The Ruins of Balbec, otherwise Heliopolis in Cœlo-Syria* (Londres, 1757, gr. in-fol., pl.). Il a paru en 1827 une autre édition de ces deux ouvrages réunis (ibid., 2 vol. in-fol., 110 pl.), qui font époque dans l'histoire de l'architecture classique. En 1759, Wood fut nommé sous-secrétaire d'État par Chatam, et dut suspendre le cours de ses travaux littéraires. L'ouvrage ainsi interrompu (*An Essay on the original genius and writings of Homer, with a view of the ancient and present state of Troad*; Lond., 1775, gr. in-4°, fig., et 1824, in-8°), ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, car la première édition (ibid., 1769, in-4°), fort incomplète, n'a été tirée qu'à sept exemplaires. Cette savante dissertation, trad. en français (1777, in-8°), en allemand, en italien et en espagnol, traite de la patrie d'Homère, de ses voyages, de son système de mythologie, ainsi que de la géographie et de l'ethnographie de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Nichols et Bowyer, Literary anecdotes. — Lysons, Environs of London.

WOODHOUSE (*Robert*), mathématicien anglais, né le 28 avril 1773, à Norwich, mort le 23 décembre 1827, à Cambridge. Il était fils d'un négociant. Après avoir pris ses degrés à Cambridge, il fut agrégé à cette université, devint en 1795 aide-préparateur du professeur Smith, et partagea son temps entre ses cours et la composition de divers ouvrages mathématiques. Nommé en 1820 à la chaire de mathématiques, il l'échangea en 1822 contre celle d'astronomie et de physique expérimentale. La construction d'un observatoire à Cambridge ayant été achevée en 1824, Woodhouse en fut aussitôt nommé directeur, et déploya dans ces nouvelles fonctions une ardeur fort au-dessus de ses forces. Le mérite de Woodhouse est d'avoir le premier initié l'Angleterre aux progrès que l'analyse avait faits depuis Newton sur le continent. Une grande rectitude de jugement et un grand sens scientifique le rendirent particulièrement propre à cette œuvre. Il appartenait à la Société royale de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Principles of analytical calculation*; Cambridge, 1803, in-4° : il y expose les différents systèmes suivis depuis Newton, signale l'insuffisance des anciennes méthodes, combat énergiquement celle de Lagrange; — *Treatise on plane and spherical trigonometry*; ibid., 1809, in-8° : livre qui opéra une révolution dans les études anglaises, en y introduisant le calcul différentiel; — *Treatise on isoperimetrical problems and the calculus of variations*; ibid., 1810, in-4° : sorte d'histoire du calcul des variations, depuis Bernoulli jusqu'à Lagrange, et dans laquelle il adopta l'ordre à la fois général et individuel suivi depuis par Delambre; — *Treatise on astronomy*; ibid., 1812-18, 2 vol. in-8°; plusieurs éditions.

Monthly Magazine, ann. 1828.

WOODVILLE (*William*), médecin anglais, né en 1752, à Cockermouth, en Écosse, mort le 26 mars 1805, à Londres. Il étudia la médecine à Édimbourg, où il reçut ses grades en 1775. Après avoir complété ses études dans plusieurs écoles du continent, il retourna à Cockermouth, et y commença l'exercice de sa profession. Cinq ou six ans plus tard il se transporta à Londres, et fut attaché d'abord au dispensaire du Middlesex, et en 1792 à l'hôpital de la petite vérole. Après la découverte de la vaccine par Jenner, Woodville, qui était à même de faire de nombreuses observations sur cette nouvelle méthode, se déclara contre elle; mais après un examen plus approfondi, il en devint un des plus ardents partisans. On a de lui : *Medical Botany*; Londres, 1790, 4 vol. in-4° : collection de différentes planches, représentant des plantes médicinales avec leur histoire naturelle et leurs applications médicales; — *History of the small pox in Great-Britain*; ibid., 1796, in-8° : ouvrage non terminé.

Rees, Cyclopædia.

WOODVILLE. *Voy.* ÉLISABETH.

WOOLLETT (*William*), graveur anglais, né le 27 août 1735, à Maidstone (Kent), mort le 13 mai 1785, à Londres. D'une famille originaire de Hollande, il était fils d'un ouvrier tisserand. Ses essais juvéniles ayant attiré l'attention du graveur John Tinney, celui-ci le prit dans son atelier. Il fit de rapides progrès dans l'art de la gravure, et excella surtout à reproduire le paysage. Interprète habituel du peintre Wilson, la plupart des planches qu'il exécuta d'après lui passent pour les chefs-d'œuvre de la gravure anglaise; citons celles de *Phaéton*, *Niobé*, *Céladon et Amélie*, *Ceyx et Alcyone*, *Méléagre et Atalante*, *Apollon et les Saisons*, *Cicéron à sa villa*, *la Solitude*. Il reproduisit encore plusieurs paysages d'après Claude Lorrain, Zuccarelli, les Smith de Chichester, et Stubb. Vers le milieu de sa carrière il aborda même le genre historique, et reproduisit *la Mort du général Wolfe*, et *la Bataille de la Boyne*, d'après West. Il a gravé aussi le *Portrait de Rubens*, d'après van Dyck. Aucun artiste anglais ne le surpassa dans l'emploi de la gravure à l'eau-forte mêlée au travail du burin, et il rend ainsi avec une fraîcheur et une vérité incomparables les eaux, le feuillage et les masses de rochers. Un monument funèbre lui fut élevé à Westminster.

Strutt, Dict. of engravers.

WORDSWORTH (*William*), célèbre poëte anglais, né le 7 avril 1770, à Cockermouth (Cumberland), mort le 23 avril 1850, à Rydal-Mount (Westmoreland). Il était le second des quatre fils d'un homme de loi (1). Sa mère était fille d'une mercier. Le poëte se plaisait à rattacher sa famille à des Wordsworth établis très-anciennement à Penistone, près de Doncaster. Il fut élevé d'une manière libre et rustique. L'école de village où il fut mis à l'âge de cinq ans ne changea guère ses habitudes. Dans sa neuvième année il fut envoyé à Hawkshead, dans le district le plus pittoresque de Lancashire. Le régime de cet établissement n'était pas sévère. Les étudiants, logés chez les villagois, avaient, en dehors des heures de travail, toute liberté d'aller et de venir. Si Wordsworth acquit médiocrement de grec et de latin, il lut pour son plaisir beaucoup d'anglais. La lecture des *Mille et une nuits* et des romans de Fielding, Swift, Cervantes et Le Sage lui ouvrit des trésors d'observation, de gaieté et de bon sens. La forme versifiée avait dès lors beaucoup d'attrait pour

(1) Il avait trois frères : *Richard*, né en 1768, devint *attorney* à Londres, et mourut en 1816; *John*, né en 1772, fut officier de marine, et périt en 1805 dans un naufrage; *Christopher*, né en 1774 et mort en 1846, atteignit une position éminente dans l'université de Cambridge. Il avait aussi une sœur, *Dorothy*, née en 1771, qui occupa une grande place dans sa vie.

lui. Il commença par prendre pour modèles des poëtes qu'il dédaigna trop plus tard : Pope, Goldsmith, Gray. Sa véritable source d'inspiration fut la nature, dont cet écolier, errant nuit et jour à travers des sites grandioses et variés, admirait passionnément les beautés.

En 1783, son père mourut, laissant une médiocre fortune à ses enfants, qui furent confiés aux soins de leurs oncles. William, envoyé à l'université de Cambridge en 1787, s'y distingua fort peu, quoiqu'il eût apporté d'Hawkshead quelques connaissances en mathématiques. En revanche, sa vocation poétique se fortifia, et son goût se porta vers des modèles plus élevés, Chaucer, Spenser, Milton et Shakspeare; les trois premiers surtout devinrent l'objet de son étude assidue.

En juillet 1790 il fit avec un de ses amis un voyage à pied en France, en Suisse, dans le nord de l'Italie. Disposé d'ailleurs aux idées nouvelles, il se prit d'enthousiasme pour la révolution française Après avoir pris le grade de bachelier à Cambridge, il repassa le détroit dans l'automne de 1791. Son plus long séjour fut à Orléans; il passa aussi quelque temps à Blois. Il ne revint à Paris, qu'il n'avait guère fait que traverser, qu'après la révolution du 10 août et les massacres de septembre. Pour un ami de la liberté, ce dernier événement était une terrible épreuve. La foi du jeune Anglais y résista. Non-seulement il ne perdit pas sa confiance dans la bonté de l'espèce humaine, sa tendre sympathie pour les classes souffrantes, mais il continua de croire que la royauté et l'aristocratie étaient les plus grands obstacles au bonheur de l'humanité, qui devait se réaliser par la révolution. De retour en Angleterre (déc. 1792), l'intérêt politique l'emportant sur son amour des champs, il se fixa à Londres. Il publia en 1793 deux petits poëmes, *the Evening walk*, production sans originalité, et les *Descriptive Sketches*, souvenirs versifiés de son voyage pédestre. Vers la fin de l'année, il commença le poëme de *Guilt and Sorrow*, qui ne parut qu'un demi-siècle plus tard, mais dont il publia en 1798 un extrait sous le titre de *the Female vagrant*. Wordsworth avait enfin trouvé sa veine originale; il s'agissait de la faire agréer du public. Malheureusement ce n'était pas la poésie qui pouvait lui donner de quoi vivre, et il allait se trouver dans un grand embarras quand un ami, R. Calvert, qu'il avait tendrement soigné dans une maladie, lui légua en mourant (janv. 1795) une somme de 900 liv. (22,500 fr.). Ce legs lui permit de s'établir à Racedown (Dorsetshire) avec sa sœur Dorothée, et de vaquer tranquillement à la poésie. Malgré ses premières œuvres, il était encore incertain de sa voie, songeant à imiter Juvénal, écrivant la tragédie des *Borderers* (1796), lorsqu'il fit, en juin 1797, la connaissance de Coleridge, poëte exquis, prodigieux causeur et l'esprit le plus original du temps. Les Wordsworth allèrent en 1797 s'établir à Alfoxden, dans le voisinage de Nether-Stowey, où demeurait Coleridge. Le premier résultat de cette amitié fut les *Lyrical ballads* (Bristol, 1798, in-12). Coleridge fournit à ce recueil son émouvante ballade du *Vieux Marin*. Dans la distribution du travail, le surnaturel lui avait été réservé. Il devait prendre pour point de départ des superstitions et en déduire les mêmes émotions qui naîtraient d'événements réels. Wordsworth devait au contraire partir de la réalité la plus exacte et en tirer les émotions que l'on demande ordinairement à des fictions. Tous deux s'acquittèrent supérieurement de leur tâche, mais ne réussirent pas à obtenir l'assentiment du public. La vente du livre fournit au moins aux deux amis le moyen de faire un voyage en Allemagne (1798-1799). Quelques mois après leur retour, ils firent une excursion à travers le Cumberland et le Westmoreland, et Wordsworth fut si enchanté de la petite ville de Grasmere qu'il s'y établit avec sa sœur (déc. 1799). Rien n'était plus uni et plus simple que la vie du frère et de la sœur, tous deux admirateurs fervents de la nature et marcheurs infatigables. De leurs courses au bord des lacs, à travers les bois, sur les collines et dans les vallées, ils rapportaient une poésie que la sœur ressentait merveilleusement sans pouvoir lui donner la forme du vers, que le frère exprimait dans une versification parfois pénible, tourmentée, disgracieuse, souvent neuve, forte, délicate, jamais vide, quoiqu'elle fût parfois minutieuse jusqu'à la puérilité.

La seconde édition des *Lyrical Ballads* (1800, 2 vol in-12), augmentée de plus du double, et contenant quelques récits qui sont des chefs-d'œuvre d'observation et de sentiment, obtint du succès. Wordsworth compta dès lors parmi les poëtes de son époque. En même temps sa vie se fixait d'une manière heureuse. L'héritier du comte de Lonsdale, dont son père avait géré les propriétés, payait aux Wordsworth en 1802 8,500 liv. (213,000 fr.). Les deux cinquièmes de cette somme revenaient aux deux solitaires de Grasmere, et en leur assurant l'aisance pour l'avenir, ils permirent à Wordsworth de réaliser son vœu le plus cher : il épousa une jeune fille, Mary Hutchinson (4 oct. 1802), qu'il avait connue tout enfant à l'école de Penrith et qui était l'amie la plus intime de sa sœur. Sa liaison avec Southey, commencée en 1803, la mort de son frère John (1805), la naissance de cinq enfants, dont deux moururent en bas âge, un changement de domicile et l'établissement définitif du poëte à Rydal-Mount, dans la même région (1813), sa nomination, par la protection de lord Lonsdale, à la place de distributeur du timbre du Westmoreland (1813), qui valait de 5 à 600 liv. par an, divers voyages en Écosse (1814 et 1833), sur le continent (1820), en Hollande et Belgique (1823); dans le Nord Galles

(1824), sur le Rhin (1828), en Irlande (1829), en Italie (1837), le grade de docteur en droit que lui conféra l'université d'Oxford (1839), la pension qui lui fut accordée en 1842, la dignité de poëte lauréat dans laquelle il succéda à Southey (1843), la mort de sa fille chérie Dora (1847), personne de beaucoup de distinction et de talent, tels furent les événements de cette digne et simple existence. Elle se termina quelques jours après que le poëte eut atteint sa quatre-vingtième année. Il fut enseveli à côté de ses enfants, dans le cimetière de Grasmere. Sa sœur, incurablement infirme depuis 1832, sa femme et deux fils lui survécurent.

Dans sa retraite de Grasmere et de Rydal-Mount, Wordsworth ne cessa pas de cultiver le terrain poétique qu'il s'était tracé dans sa jeunesse. Il ne se permit guère qu'une excursion sur le domaine de la prose, et ce fut sous l'influence d'un sentiment patriotique. Nous l'avons vu en 1799 libéral ardent, et très-opposé à la guerre avec la France et la politique de Pitt; nous le trouvons en 1809 conservateur déclaré et ne reprochant aux disciples de Pitt que de ne pas pousser avec assez de vigueur la guerre contre la France. Tel est le sens du pamphlet qu'il publia *Sur la capitulation de Cintra*. Ce changement a été quelquefois reproché à Wordsworth; il s'explique facilement quand on en suit dans ses œuvres les lents progrès. Les violences de la révolution ne pouvaient que porter atteinte aux illusions du poëte; mais ce qui leur donna un coup plus sensible, ce fut l'établissement du pouvoir consulaire et la suppression de toute liberté en France. En voyant ce peuple naguère si violemment émancipé se soumettre au pouvoir despotique, il ressentit une douloureuse indignation. La série des sonnets dirigés contre les guerres conquérantes de l'empire est intitulée : *Sonnets à la liberté*. En sympathisant avec André Hofer et les défenseurs de Saragosse, il était fidèle à la cause qui poussait les Français de 1792 à la défense de leurs frontières. Le spectacle de ce grand effort pour la liberté aboutissant au despotisme le rattacha fortement aux institutions établies; tout ce qui pouvait y porter atteinte, émancipation des catholiques, réforme électorale, lui parut dangereux. Mais en devenant un zélé conservateur, il garda toute sa sympathie pour les classes inférieures; il resta par le choix de ses sujets le poëte du peuple, de la vie simple et honnête.

En 1807, Wordsworth publia un nouveau recueil (*Poems*, 2 vol.), qui contenait la *Chanson à la fête de Brougham Castle* et plusieurs de ses meilleures pièces. Ce recueil fut fort maltraité par le critique Jeffrey. Le poëte des lacs ne s'étonna pas de cette rigueur, encore moins se laissa-t-il détourner de sa voie habituelle; il s'y hasarda plus avant que jamais par le poëme de *l'Excursion* (1814). Le sujet de l'ouvrage, c'est le solitaire, c'est-à-dire lui-même; il devait se composer de trois parties, qui auraient offert un exposé complet de notre nature morale. *L'Excursion* formait la seconde partie du vaste monument que Wordsworth n'acheva jamais. Un solitaire, un ancien marchand ambulant, un prêtre de village, tels sont les personnages de ce poëme, qui se passe en conversations morales, au milieu d'un paysage pittoresque, et qui est diversifié seulement par quelques épisodes dont l'un, l'histoire de Marguerite, est dans sa simplicité un chef-d'œuvre de pathétique. *L'Excursion*, sévèrement critiquée d'abord, a fini par être regardée comme un des principaux titres de Wordsworth à une gloire durable; mais c'est dans ses courtes pièces lyriques que l'on continue de chercher l'expression la plus exquise et la plus agréable de son génie : *The White Doe of Rylstone* (1815) est une touchante histoire gâtée par des inventions puériles et d'ennuyeuses longueurs. *Peter Bell* et *the Waggoner* (1819) sont encore plus faibles. L'invention, qui avait toujours été médiocre chez Wordsworth, lui manquait de plus en plus. Le poëte n'avait plus assez de souffle pour un long récit; mais les courtes pièces, le sonnet surtout, pour lequel il avait une prédilection marquée, lui réussissaient encore. Le recueil intitulé *Yarrow revisited, and other poems* (1835) en contient de charmants. En 1842, Wordsworth publia une édition complète de ses poésies, réimpr. plusieurs fois, notamment en 1849, 7 vol. in-18, et en 1856, 6 vol. in-8°. Après sa mort on y ajouta, en 1850, *le Prélude*, poëme autobiographique, composé de 1799 à 1805.

Wordsworth eut plus d'originalité dans le caractère que dans le génie, et peut-être est-il plus grand comme homme que comme poëte. On ne peut donner trop d'éloges à la haute et pure moralité de ses œuvres; mais on ne saurait approuver sans réserve ni le genre qu'il choisit ni la manière dont il le traita. Il y a trop de prose dans sa poésie, c'est-à-dire trop d'éléments que l'imagination et les agréments de la versification ne peuvent vivifier et embellir. Ce défaut, qui se sent à peine dans ses courtes pièces lyriques, n'est que trop visible dans ses pièces de longue haleine, où les passages exquis sont coupés par des espaces arides, ternes, qui fatiguent et rebutent. Aussi Wordsworth n'a-t-il jamais obtenu ni le plein assentiment des esprits difficiles ni l'admiration du grand nombre; lui le poëte de la vie commune, il n'a pas été populaire. Il a eu cependant une influence réelle. L'école des lacs, ou *lakiste*, dont il était le chef, et à laquelle on rattache Coleridge, Southey et quelques autres, a laissé son empreinte sur la poésie anglaise contemporaine. A l'étranger, en France, en Allemagne elle n'a pas été tout à fait éclipsée, même par l'éclat supérieur de la poésie de Byron. Ce genre (la poésie de la

vie humble et moyenne) a tenté un de nos écrivains les plus distingués, M. Sainte-Beuve, qui y a assez réussi pour montrer ce qu'il aurait pu faire, s'il n'avait trouvé dans la critique un plus facile et plus brillant emploi de son talent. Sur ce genre poétique, sur Wordsworth lui-même, ce serait trop peut-être que de vouloir dès à présent porter un jugement définitif. La postérité fera son choix plus ou moins sévère parmi les nombreuses productions du grand solitaire de Rydal-Mount, et ce qu'elle conservera de lui suffira pour honorer la mémoire de ce poëte, d'une intelligence si pure et d'un si noble caractère. L. J.

Ch. Wordsworth, *Memoirs of W. Wordsworth*; Lond., 1851, 2 vol. in-8°. — J. Searle, *Memoirs of W. Wordsworth, compiled from authentic sources*; ibid., 1852, in-12. — J. Wright, *Genius of W.*; ibid., 1853, in-8°. — Edw. Hood, *Wordsworth, a biography*; ibid., 1856, in-8°. — H. Taine, *Hist. de la littér. anglaise*, t. III.

WORM (*Olaüs*), en latin *Wormius*, médecin, historien et antiquaire danois, né le 13 mai 1588, à Aarhus, mort le 7 septembre 1654, à Copenhague. Fils du bourgmestre d'Aarhus, et issu d'une ancienne famille de la Gueldre, il termina ses humanités à Emmerich, et alla ensuite à Harbourg et à Giessen étudier la théologie, puis la médecine, à laquelle il s'appliqua depuis 1607 à Strasbourg sous Plater, Bauhin et Zwinger. A la fin de 1608, il alla faire un séjour de six mois à Padoue; il visita ensuite le reste de l'Italie et la France, s'arrêtant dans les villes où il trouvait des médecins de mérite et auprès desquels il s'instruisait. En 1611, il se fit recevoir docteur à Bâle, se rendit à Londres, et y pratiqua son art jusqu'au milieu de 1613. A cette époque, il fut nommé au collége de Copenhague professeur de belles-lettres, et en 1615 professeur de grec; en 1624, il succéda à G. Bartholin dans la chaire de médecine. Il continua aussi l'exercice de la médecine, et eut pour clients le roi Chrétien V, qui lui donna une prébende à Lunden, ainsi que les principaux seigneurs du pays. Worm a découvert les petits os qui se rencontrent parfois accidentellement le long de la suture lambdoïde, et qui ont gardé son nom. Il avait des connaissances approfondies en histoire naturelle, et possédait surtout très-bien les antiquités et l'histoire du Danemark, dont ses ouvrages ont éclairci beaucoup de points. Il avait réuni un vaste musée d'objets de toutes espèces, rassemblés avec soin et méthode, mais intéressants surtout sous le rapport de l'histoire naturelle; il en avait rédigé une description raisonnée, qui fut publiée par son fils Guillaume, sous le titre de *Museum Wormianum* (Leyde, 1655, in-fol.), et qui a exercé une heureuse influence sur le progrès des sciences. Cependant l'auteur s'est montré assez souvent d'une grande crédulité au sujet des effets de certains médicaments alors en vogue; de plus, on peut lui reprocher avec Haller d'avoir, par suite de son esprit extrêmement vif, porté généralement sur les autres un jugement trop sévère. Nous citerons de ce savant: *Selecta controversiarum medicarum centuria*; Bâle, 1611, in-4°; — *Quæstiones Hesiodicæ*; Copenhague, 1616-17, 2 part. in-4°; — *Disceptationes cosmologicæ*; ibid., 1618-21, 4 part. in-4°; — *Problematum philologicorum et philosophicorum decades II*; ibid., 1619, in-4°; — *Quæstionum miscellarum decas*; ibid., 1622, in-4°; — *Exercitationes physicæ*; ibid., 1623, in-4°; — *Controversiarum medicarum exercitationes*; ibid., 1624-52, 18 part., in-4°; — *Liber Aristotelis de mundi fabrica, cum commentariis*; Rostock, 1625, in-8°; — *Fasti danici*; Copenhague, 1626, 1643, in-fol.; — *Tulshoej, sive Monumentum Stroense in Scania*; ibid., 1628, in-4°; — *Institutiones medicæ*; ibid., 1636-40, 5 part., in-4°: — *De cornu aureo*; ibid., 1641, in-fol.; cette explication des figures sculptées sur une corne d'or trouvée en 1639 fut attaquée par Liceti; une réponse de Worm parut en 1678, à Amsterdam, à la suite du *De armillis veterum*, de Th. Bartholin; — *Regum Daniæ series duplex et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*; ibid., 1642, in-fol.; — *Danica litteratura antiquissima vulgo gothica*; ibid., 1643, in-4°, et 1651, in-fol.; — *Danicorum monumentorum lib. VI*; ibid., 1643, in-fol.; suivis d'*Additamenta*, 1651, in-fol.; — *Specimen lexici runici*; ibid., 1651, in-fol.; — *Historia animalis, quod in Norvegia quandoque e nubibus decidit*; ibid., 1653, in-4°; — *De rerum officio in re venerea*, à la suite du *De usu flagrorum* (1670), de Th. Bartholin. Beaucoup de lettres de Worm, auquel on doit encore une édition de la *Chronique de Norvége* (1633, in-4°), de Snorro Sturleson, avec continuation, se trouvent dans les *Ol. Wormii et doctorum virorum ad eum epistolæ* (Copenhague, 1728, 1751, 2 vol. in-8°).

Th. Bartholin, *Oratio in obitum Wormii*. — Witte, *Memoriæ medicorum*. — Winding, *Academia havniensis*, p. 234. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

WORM (*Guillaume*), savant danois, fils du précédent, né le 11 septembre 1633, à Copenhague, où il est mort, en 1704. Après avoir commencé l'étude de la médecine sous son père et sous Th. Bartholin, il visita pendant onze ans les principaux pays de l'Europe. Reçu en 1657 docteur à Padoue, il enseigna depuis 1662 la physique, puis la médecine à Copenhague; il devint par la suite bibliothécaire du roi et historiographe, et, en 1690, président du tribunal suprême. On a de lui: *De fluidi et firmi natura*; Copenhague, 1664, in-4°; — *Oratio in Th. Bartholinum*; ibid., 1681, in-4°.

WORM (*Chrétien*), théologien, fils du précédent, né le 10 juin 1672, à Copenhague, mort en 1737. Après avoir voyagé en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, il reçut une chaire de philosophie à Copenhague, où il fut, en 1696, nommé pasteur à l'église Saint-Nicolas; en 1711

il devint évêque de Seeland. On a de lui : *De vestigiis corruptis antiquitatum hebraicarum apud Tacitum et Martialem*; Copenhague, 1692-94, 4 part. in-4°, et dans le *Thesaurus* d'Ugolini; — *De veris causis cur delectos humanis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici*; ibid., 1695, in-4°; — *Historia Sabelliana*; Leipzig, 1696, in-8°.

Vinding, *Laud. fun. in obit. Wilh. Wormii*; Copenhague, 1704, in-fol. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

WORM (*Jens*), savant biographe danois, arrière-petit-fils du célèbre Olaüs Worm, né le 24 août 1716, à Aarhus, mort en 1790. Après avoir été successivement corecteur, vice-recteur et enfin, en 1752, recteur de l'école de sa ville natale, il reçut plus tard l'emploi de conseiller de justice. Avec lui s'éteignit la ligne mâle de la famille Worm, qui avait encore fourni plusieurs autres hommes de mérite. On a de lui : *De meritis in curriculo Romanorum*; Copenhague, 1735, in-4°; — *De analogia inter sacrificia levitica et Romanorum*; ibid., 1736-1739, 4 parties, in-4°; — *Prodromus lexici litterarii dano-norvegici*; Soroe, 1768, in-4°; — *Animadversiones modestæ in Lexicon litterarium Jœcheri*; ibid., 1769-1771, 2 parties, in-4°; — *Forzœg til et Lexikon over danske, norske og islandske lærde Mænd* (Essai d'un dictionnaire des savants danois, norvégiens et islandais), 3 parties, in-8°, dont la première parut en 1771, à Helsingor, et les deux autres à Copenhague, 1773-1784; — *Forsœg til en dansk Skolehistorie* (Essai d'une histoire des écoles en Danemark), dans le t. XI des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Copenhague.

Tauber, *Historia scholæ aarhusiensis*, Aarhus, 1817. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

WORONZOFF. *Voy.* VORONZOF.

WOTTON (Sir *Henry*), diplomate et littérateur anglais, né le 9 avril 1568, à Bocton-Hall (Kent), mort en décembre 1639, à Londres. Il appartenait à une famille considérable. Après avoir commencé ses études au collége de Winchester, il fut envoyé à l'université d'Oxford, et y composa, en 1585, une tragédie intitulée *Tancredo*, œuvre très-admirée, dit-on, mais qui ne vit jamais le jour. Vers 1588, il obtint le diplôme de maître ès arts, et à cette occasion il lut avec beaucoup de succès trois thèses latines *De oculo*. S'étant lié avec le savant Italien Albéric Gentili, professeur de droit civil à Oxford, il dut à ce maître des connaissances étendues sur le droit, les mathématiques et la littérature italienne. Son père étant mort en 1589, Henri « a abandonné ses livres, dit Walton, pour consulter cette utile bibliothèque qu'on nomme le voyage ». Il séjourna principalement à Genève, logé chez Isaac Casaubon et fréquentant Théodore de Bèze. Il visita aussi l'Allemagne et l'Italie, où il recherchait la société des artistes et des lettrés. A son retour, après une absence de sept ou huit ans, il devint l'un des secrétaires d'Essex. Lors de la seconde arrestation du comte (fév. 1601), il se réfugia en France. Il n'y a pas lieu toutefois de supposer qu'il fut compromis dans la trahison de son maître, ainsi que son collègue Cuffe, qui fut pendu. En 1602, on le retrouve à Florence, où il rédigea le traité intitulé : *The State of Christendom, giving a perfect and exact discovery of many political intrigues practised in most of the courts of Europe* (Londres, 1657, 1677, in-fol.). Peu de temps après la dernière visite de Wotton à Rome, Ferdinand I[er], grand-duc de Toscane, intercepta diverses lettres révélant un complot contre la vie de Jacques VI, roi d'Écosse, et, d'après les conseils de son secrétaire, ami intime de Wotton, il résolut de charger ce dernier de prévenir le souverain menacé. Wotton se rendit auprès du roi, porteur de lettres et d'antidotes (car il s'agissait d'un empoisonnement). Cette mission, dont l'ambassadeur s'acquitta avec beaucoup de prudence, fut l'origine de sa fortune. Quelques mois après le retour de Wotton à Florence, la nouvelle de la mort d'Élisabeth lui parvint, et il s'empressa de regagner l'Angleterre. Le roi Jacques le créa aussitôt baronet (1603), et l'envoya en ambassade à Venise (1604). De passage à Augsbourg, il avait écrit sur l'album d'un ami sa fameuse définition d'un ambassadeur : *Legatus vir est bonus peregre missus ad mentiendum reipublicæ causâ*. La publication de cette malencontreuse définition par Scioppius motiva, dit-on, le rappel du ministre. Toujours est-il que depuis 1610 il demeura plusieurs années sans emploi. Il paraît cependant avoir siégé dans le parlement qui fut dissous le 5 juin 1614. Réintégré dans l'ambassade de Venise en 1615, il retourna en 1618 à Londres, dans le vain espoir d'obtenir une place de secrétaire d'État. Après avoir rempli d'autres missions, il fut nommé en 1623 proviseur du collége d'Eton. Se voyant obligé par les statuts d'entrer dans les ordres, il s'était fait nommer diacre. Il resta proviseur jusqu'en 1639. Walton fournit des détails très-intéressants sur la façon dont il employa ses loisirs durant ses dernières années. Sans renoncer tout à fait aux plaisirs du monde, il consacra la plus grande partie de son temps à l'étude et à la dévotion. L'ambition politique qui l'avait si longtemps animé sembla s'être apaisée lorsqu'il entra dans l'asile où devait s'écouler sa vieillesse. Les ouvrages de Wotton, outre celui que nous avons indiqué, sont : *The Elements of architecture*; Londres, 1624, in-4°; ce traité, fort estimé par les contemporains de l'auteur, fut trad. en latin par J. de Laet, Amst., 1649; — *A philosophical survey of education, or Moral architecture*; Londres, 1630, in-4°, dédié à Charles I[er]; — *Ad regem e Scotia reducem Henrici Wottonii plausus et vota*; ibid., 1633, in-fol.; — *Panegyrick of king Charles*; ibid., s. d., in-8°; — *A parallel between Robert earl of Essex and George*

duke of Buckingham; ibid., 1641, in-4°; — *A short view of the life and death of G. Villiers, duke of Buckingham*; ibid., 1642, in-4°; — *Poems, by sir H. Wotton and sir W. Raleigh*; ibid., 1645, in-8°. Les principaux écrits de Wotton ont été réimpr. dans les *Reliquiæ Wottonianæ* (Lond., 1651, 1654, 1672, 1685, in-8°). La réputation littéraire de Wotton repose surtout sur ses poésies, qui se distinguent par la correction du style et par la noblesse des sentiments. De son vivant, il était admiré à cause de la finesse de ses réparties, qui ne suffiraient pas de nos jours pour établir sa renommée de bel esprit. En effet, il n'y a rien de très-ingénieux ou de profond dans sa saillie favorite, qu'il choisit pour épitaphe : HIC JACET HUJUS SENTENTIÆ PRIMUS AUTHOR : DISPUTANDI PRURITUS ECCLESIARUM SCABIES. NOMEN ALIAS QUÆRE. W. HUGHES.

Wood, *Athenæ oxon.* — Walton, *Life of sir H. Wotton*; Lond., 1670, in-8°. — *Biogr. britannica.* — Chaufepié, *Dict. hist.* — Brydges, *British Bibliographer.* — Knight, *Cyclopæd. of Biography.*

WOTTON (*William*), philologue anglais, né le 13 août 1666, à Wrentham (Suffolk), mort le 13 février 1726, à Buxted (Essex). Dès l'âge de cinq ans, par les soins de son père, qui était pasteur, il lisait et traduisait avec une certaine facilité le latin, le grec et l'hébreu. Sir Ph. Skippon écrivait à ce propos au naturaliste Ray : « Cet enfant extraordinaire ne connaît aucune langue grammaticalement; c'est grâce à sa mémoire prodigieuse qu'il accomplit ces tours de force. » En avril 1676, avant d'avoir atteint sa dixième année, Wotton fut admis à l'université de Cambridge, où il fit de rapides progrès dans la philosophie, les mathématiques, l'histoire et la géographie. En 1680, W. Lloyd, évêque de Saint-Asaph, fut tellement frappé d'un tour de force que l'enfant accomplit en répétant mot pour mot un sermon qu'il venait de prêcher, qu'il l'emmena dans son diocèse et le chargea de rédiger le catalogue de sa bibliothèque. En 1691, il le pourvut de la cure de Llandrillo (Denbighshire); bientôt après, Wotton devint un des chapelains du comte de Nottingham, puis recteur de Middleton-Keynes (Buckinghamshire). En 1694, il publia ses *Reflections upon ancient and modern learning* (Londres, in-8°), la plus savante des thèses qu'ait provoquées la fameuse querelle des anciens et des modernes. Ce livre était une réponse aux essais où sir W. Temple défendait la cause des modernes; l'auteur a été vivement attaqué par Swift dans le *Conte du Tonneau* et dans la *Bataille des livres*. Wotton, dans cet écrit comme dans ceux qui nous citons plus loin, se distingue plutôt par l'étendue et la variété que par la profondeur des connaissances ou la sûreté du jugement. Bien qu'il possédât quelques sinécures assez bien rétribuées, il accordait si peu d'attention à ses propres affaires qu'il se créa de grands embarras pécuniaires. Il a laissé les ouvrages suivants : *History of Rome from the death of Antoninus Pius to the death of Severus Alexander*; Londres, 1701, in-8° : elle contient des détails très-utiles pour l'histoire des médailles; — *Linguarum veterum septentrionalium Thesauri conspectus*; ibid., 1708, in-8° : abrégé d'un traité de W. Hickes; et trad. en anglais en 1735, in-4°; — *Miscellaneous discourses on the traditions and usages of the Scribes and Pharisees*; ibid., 1718, 2 vol. in-8° : curieux recueil; — *Discourse on the confusion of languages at Babel*; ibid., 1730, in-8°; — *Cyfreithjeu Hywel DDa ac Eraill, seu leges Walliæ ecclesiasticæ et civiles Hoeli Boni et aliorum Walliæ principum*; ibid., 1730, in-fol. : étude sur les lois et les institutions de l'ancien pays de Galles.

Biogr. britann. — Chaufepié, *Dict. hist.*

WOUWERMAN (*Philippe*), peintre hollandais, né en 1620, à Harlem, où il est mort, le 19 mai 1668. Ses débuts dans la carrière furent très-pénibles. Après avoir appris de son père, Paul, les premiers éléments de l'art, il suivit les conseils, fort profitables pour lui, de Jean Wynants et de Pierre Verbeck. La ville qu'il habitait, la plus pittoresque de la Hollande, lui permit de faire, sans sortir de sa patrie, des études sérieuses. Ce ne fut d'ailleurs que lorsqu'il se sentit assez instruit qu'il se hasarda à montrer quelques-uns de ses ouvrages. L'admiration exclusive que les Hollandais accordaient aux *bambochades* de Pierre de Laar les empêcha de donner aux tableaux de Wouwerman toute l'estime qu'ils méritaient, et il fallut qu'une occasion fortuite attirât la faveur sur les œuvres du jeune artiste. Pierre de Laar s'obstinant à demander un prix fort élevé d'une toile que lui avait commandée un marchand nommé Jean de Witte, celui-ci rompit le marché et chargea Wouwerman de représenter le même sujet. Le tableau exposé publiquement fut trouvé digne d'éloges, et à dater de cette époque la réputation du peintre se répandit au loin. Malgré une aptitude surprenante, il put à peine suffire aux commandes qui lui étaient faites. Son existence se passa tout entière à Harlem. Il n'est guère de musée qui ne possède quelques toiles de Wouwerman; on en compte soixante-trois dans la galerie de Dresde, quarante-neuf au palais de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg, treize au Louvre, neuf au musée d'Amsterdam, neuf à La Haye, et trois seulement à Rotterdam. Smith est parvenu à en décrire cinq cent vingt-deux, et Bürger assure que le nombre s'élève à près de mille. Les qualités qui distinguent ses œuvres sont le fini, la précision des détails et, pour ainsi dire, la minutie poussée quelquefois jusqu'à l'excès. Il faut admettre, pour justifier cette quantité prodigieuse de toiles estimables, que Wouwerman travaillait sans relâche, et qu'il avait, outre cette assiduité, une facilité réelle que l'examen attentif de ses tableaux ne semble pas annoncer. G. D.

Descamps, *Vies des peintres.* — Smith, *Catalogue*

raisonné of the Works of dutch, flemish and french painters. — Bürger, *Musées de la Hollande.*

WOVEREN (*Jean* DE), en latin *Woverius*, philologue allemand, né le 10 mars 1574, à Hambourg, mort le 30 mars 1612, à Gottorp. Issu d'une ancienne famille des Pays-Bas, et fils d'un gentilhomme qui avait embrassé le protestantisme, il fit ses humanités au collége de sa ville natale, dirigé par W. Rolewinck, puis il passa cinq ans à Leyde, où il vécut dans l'intimité de J. Scaliger, de Gruter et d'autres savants. Il compléta ses études à Paris, et passa en Italie, où, grâce à la bienveillance du pape, il put recueillir dans les archives du Vatican des documents précieux pour les lettres. La faveur dont il jouit à la cour de Rome donna lieu à l'assertion qu'il s'était converti au catholicisme; mais il s'en défendit vivement dans une lettre adressée à Baudius. Nommé, en 1602, conseiller du comte d'Ost-Frise, il fut chargé par lui d'une mission à la cour de La Haye concernant la pacification d'Embden, ainsi que d'une autre auprès de Jean-Adolphe, duc de Holstein. En 1608, il visita de nouveau Paris, où le cardinal de Joyeuse fit de vains efforts pour le garder auprès de lui. A son retour, le duc de Holstein, qui l'avait engagé à son service par des promesses brillantes, lui confia le poste de gouverneur de Gottorp. Woveren mourut d'une maladie de la vessie. Il ne manquait ni d'érudition ni de bonnes qualités, mais il aimait passionnément le luxe, et ne se lassait jamais de flatterie; il légua même une somme de soixante écus à chacun de ceux qui voudraient prononcer son éloge funèbre. Il s'était fait beaucoup d'ennemis, Lindenbrog entre autres, qui le harcelèrent sans cesse, et qui l'accusèrent sans aucun fondement d'avoir pillé les travaux de Casaubon. Ses ouvrages sont écrits dans un style élevé et orné; mais on lui reproche une trop grande affectation à imiter les anciens. On a de lui : *De Polymathia;* Hambourg, 1603, in-4°; Bâle, 1604, in-4°; Leipzig, 1665, in-8°, et dans le *Thesaur. antiq. græc.* de Gronovius, t. X; — *Panegyricus Christiano IV Daniæ regi dictus;* Hambourg, 1603, in-8°; — *De cognitione veterum novi orbis;* Francfort, 1605, in-8°; — *Dies æstiva, sive de umbra Pægnion;* ibid., 1610, in-8°; Oxford, 1636, in-12; — *Syntagma de græca et latina Bibliorum interpretatione;* Hambourg, 1618, in-8°; réimpr. avec la dissertation de Walton *De linguis orientalibus;* 1658, in-12; — *Epistolarum centuriæ II;* Hambourg, 1618, in-8°. Il publia aussi avec des remarques quelques écrits de Pétrone, de Félix Minutius, de Julius Firmicus, d'Apulée, de Sidonius Apollinaris ainsi que des notes sur Tertullien, qu'il avait trouvées sur la marge d'un exemplaire de la bibliothèque du Vatican.

Witte, *Diarium biogr.*, t. I. — Moller, *Cimbria litter.* — Beuthner, *Hamburg.-Lexicon.* — Niceron, *Mémoires*, t. VI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

WOVEREN (*Jean* VAN DEN), littérateur belge, né le 28 mai 1576, à Anvers, où il est mort, le 23 septembre 1635. Il était de la famille du précédent. Pendant qu'il étudiait à Louvain, il demeura chez Juste Lipse, qui conçut pour lui une grande affection, et qui lui légua une partie de ses médailles. Il voyagea ensuite pendant trois années, devint conseiller d'Anvers, et plus tard il entra au conseil des finances et au conseil de la guerre. Ayant été chargé d'une mission à la cour d'Espagne, il reçut de Philippe IV le titre de chevalier. Nous citerons de lui : *Eucharisticon J. Lipsio;* Anvers, 1603, 1606, in-4°; — *Assertio Lipsiani donarii adversus gelastorum sugillationes;* ibid., 1607, in-4° : Lipse avait légué sa robe fourrée à Notre-Dame de Halle, près Bruxelles; la singularité de ce legs ayant été l'occasion des railleries des protestants, Woveren prit dans cet opuscule la défense de son maître; — *Panegyricus Austriæ archiducibus Belgicæ scriptus;* ibid., 1609, in-8°; — *Vita B. Simonis Valentini sacerdotis;* ibid., 1612, in-8°; — *De consolatione ad P.-P. Rubienum* (Rubens), *super Philippi fratris ejus morte;* ibid., 1615, in-4°. Ce savant a donné des éditions de Tacite et de Sénèque avec les notes de Lipse.

Foppens, *Bibl. belgica.* — Fr. Sweert, *Athenæ belgicæ.* — Niceron, *Mémoires*, t. VI. — De Reiffenberg, *De J. Lipsii vita et scriptis.*

WRANGEL (*Hermann*), général suédois, né en 1587, en Livonie, où il est mort, en 1644. D'une ancienne famille noble, il embrassa la carrière des armes, et fut fait prisonnier à la bataille de Kockenhusen (1607). En 1609, il servit sous les ordres de La Gardie, et la bravoure qu'il montra durant le siége d'Ivanogrod lui valut le commandement de cette forteresse, dès qu'elle se rendit au vainqueur. Nommé feld-maréchal par Gustave-Adolphe (1621), il fut chargé d'assiéger Riga, dont la garnison mit bas les armes après une vigoureuse résistance (16 sept.). Il ne se signala pas moins dans les campagnes suivantes contre les Polonais; mais il échoua dans le siége de Thorn. Devenu conseiller d'État (1630), il fut employé dans les affaires publiques, et signa la paix conclue avec la Pologne à Stumsdorf (1635). Investi l'année suivante du commandement de l'armée envoyée en Poméranie, il y prit plusieurs villes, et poursuivit jusqu'en Silésie le général autrichien Marzin, qui était accouru avec des renforts. Ayant appris que Baner était sur le point d'être cerné par les troupes impériales, il s'empressa de lui porter son secours; mais peu après, par suite de vifs démêlés qu'il eut avec ce général, il fut rappelé à Stockholm, et obtint le gouvernement de la Livonie.

WRANGEL (*Charles-Gustave*), comte DE SYLFNITZBOURG, général, fils du précédent, né le 13 décembre 1613, à Skokloster (Upland), mort en juillet 1676, dans l'île de Rugen. Dès sa jeunesse il montra un goût invincible pour la carrière militaire, et assista à plusieurs batailles à côté de son père. Après avoir passé un an en

Hollande pour étudier la navigation et la construction des vaisseaux, il fut rappelé, en 1629, auprès de Gustave-Adolphe, qui l'emmena en Allemagne avec le titre d'officier de ses gardes. Après la mort de ce prince, il servit sous les ordres de Bernard de Saxe-Weimar et de Baner, et avec ce dernier prit part au siége de Torgau (1637), où il reçut plusieurs blessures. Promu au grade de major-général d'infanterie, il contribua à la victoire de Chemnitz (4 avril 1639). Il partagea avec Pfuel et Wittenberg le commandement en chef, jusqu'à l'arrivée de Torstenson; puis il accompagna ce dernier en Allemagne et dans l'invasion du Holstein. Le 26 juillet 1644, il succéda à Fleming dans la charge d'amiral de la flotte, et porta aux Danois un coup terrible entre les îles Laland et Femern (13 oct.). La paix ayant été signée à Brœmsebro avec ces derniers (13 août 1645), Wrangel rentra dans le service de terre, et alla remplacer en Allemagne Torstenson, dont il suivit du reste les avis avec déférence. Ainsi, après s'être retiré en Bohême, il prit l'offensive dans le but d'opérer sa jonction avec les Français et de rejeter l'ennemi au delà du Danube. Il se porta sur le Weser par la Thuringe, afin de se joindre aux Hessois, occupa Hœxster et Paderborn, Lemgau et d'autres places, et revint dans la Hesse. Le 28 avril 1646, il fut promu au grade de feld-maréchal. Sa jonction avec Turenne eut lieu à Giessen (30 juillet), et les armées réunies s'assurèrent de Hanau et d'Aschaffembourg, et assiégèrent Augsbourg, mais sans résultat. Quelques expéditions hardiment dirigées par Wrangel sur les points faibles de la Bavière et de la Bohême signalèrent la campagne de 1647. Forcé de se replier sur la Westphalie, il donna de nouveau la main à Turenne, et ils remportèrent ensemble sur les Bavarois la sanglante victoire de Zusmarshausen, non loin d'Augsbourg (17 mai 1648). Sa longue participation à la guerre de Trente ans fut récompensée par le titre de comte et par des dons de terre en Suède et en Finlande. Dans la guerre de Charles-Gustave contre la Pologne (1655), Wrangel bloqua d'abord avec la flotte le port de Dantzig, puis battit Czarniecki près de Gnezne, et commanda l'aile gauche dans la fameuse bataille de Varsovie, qui dura trois jours (19-21 juill. 1656). Sur ces entrefaites, le Danemark déclara la guerre à la Suède. Wrangel se porta rapidement dans le duché de Brême, y dispersa les troupes danoises, pénétra dans le Jutland, et emporta d'assaut la forteresse de Fredericsodde, le boulevard du Danemark (1657). Cette courte et glorieuse campagne valut au vainqueur le titre de grand amiral du royaume. Les hostilités continuèrent avec vigueur, et Wrangel s'y distingua à la fois comme marin et comme capitaine. A la tête de l'avant-garde de l'armée royale, il traversa le petit Belt sur la glace, et mit les Danois en déroute. Il s'empara ensuite de la forteresse de Kronborg (Seeland), rejoignit le roi sous les murs de Copenhague, dispersa la flotte hollandaise, commandée par l'amiral Opdam (9 oct. 1658), et soumit les îles de Langeland, d'Alsen et de Fionie. Lorsque le traité de Rœskild eut terminé cette guerre (1660), Wrangel fut nommé général en chef et président du comité de la guerre. Le roi le désigna par son testament comme un des régents de son fils Charles XI. En 1666, il réprima la révolte du duché de Brême, et en 1674, quoique vieux et infirme, il fut encore chargé du commandement de l'armée en Poméranie. A peine fut-il entré en campagne, qu'il tomba malade, et n'eut plus aucune part aux opérations des Suédois, qui subirent un grave échec à Fehrbellin (18 juin 1675). Wrangel donna sa démission, et se retira dans sa terre de Spiker, située dans l'île de Rugen.

Puffendorf, *De rebus suec.* — Geyer, *Hist. de Suède*. — *Allgemeine Chronik*, t. IX et XI.

WRATISLAS Ier, duc de Bohême, mort le 13 février 926, à Prague. Il était fils de Borziwoi et de sainte Ludmila. Il était encore mineur lorsqu'il succéda, vers 912, à son frère aîné Spitignew Ier. Comme son prédécesseur, il s'occupa bien plus à étendre le catholicisme qu'à augmenter sa puissance. C'est tout ce qu'on peut dire de certain sur ce prince, la plupart des faits de sa vie étant controversés. Il eut de sa femme Drahomira, princesse de Lutitz, trois fils, dont deux, *Wenceslas* et *Boleslas*, régnèrent après lui. L'épitaphe du tombeau de Wratislas, dans l'église de Saint-Georges, qu'il avait élevée, le qualifie de bienheureux.

Palacky, *Hist. de Bohême*.

WRATISLAS II, premier roi de Bohême, mort le 14 janvier 1092. Il était fils de Brzetislas Ier. Chassé par son frère, Spitignew II, du comté d'Olmütz, qu'il avait pour apanage, il chercha un asile chez André, roi de Hongrie (1056). Après la mort de Spitignew (1061), il lui succéda par droit d'aînesse, et partagea la Moravie entre ses deux frères Conrad et Othon. Le troisième, Jaromir, entra dans les ordres, et devint en 1068 évêque de Prague; mais il troubla l'État par des excès de toutes sortes. Depuis 1075, Wratislas se rangea du côté de l'empereur Henri IV, combattit à diverses reprises à ses côtés, et lui demeura fidèle. Seul, il remporta une victoire éclatante à Mauerberg (12 mai 1082) sur Léopold le Bel, margrave d'Autriche, qui s'était révolté contre l'empereur. Ce dernier, en récompense des secours d'hommes et d'argent que son allié lui avait envoyés pour se soutenir en Italie, le proclama roi de Bohême, à la diète de Mayence (1086), et lui confirma en même temps la possession de la Lusace. A la mort de son frère Othon (9 juin 1089), Wratislas entra à main armée en Moravie, et après en avoir chassé les enfants du défunt, il donna leur succession à son fils Boleslas, qui mourut au bout de quelques semaines. Bientôt après son fils Brzetislas marcha sur Prague, à la tête de trois mille révoltés. Le roi, indigné, convoqua la diète, et y désigna Conrad

pour son successeur, au préjudice des droits de Brzetislas. Deux ans plus tard, Wratislas mourut inopinément, par suite d'une chute de cheval qu'il fit à la chasse. Conrad le remplaça. Wratislas compte parmi les souverains remarquables de son temps. Il avait su, par sa valeur et par sa sagesse, assurer à son pays une place honorable entre les puissances européennes.

Malgré ses libéralités, il laissa les finances du royaume dans un état excellent, et l'industrie et le commerce prirent de l'essor sous son règne. Il avait été marié trois fois. De sa seconde femme, Adélaïde de Hongrie, morte le 27 janvier 1062, il eut *Brzetislas II*; de la troisième, Swientochna, fille de Casimir Ier, roi de Pologne, *Borzivoï II*, *Wladislas Ier*, *Sobieslas Ier*. J. Fricz.

Cosme de Prague, *Chron.* — Hoffmann, *Script. rer. Lusatic.* — Palacky, *Hist. de Bohême*, t. I. — Le même *Würdigung der alten bœhmischen Geschichtschreiber*; Prague, 1830.

WREDE (*Charles-Philippe*, prince de), feld-maréchal allemand, né le 29 avril 1767, à Heidelberg, mort le 12 décembre 1838, à Ellingen (Bavière). D'une famille noble, il était fils de Ferdinand-Joseph, baron de Wrede, conseiller intime et secrétaire de la cour suprême. Il fit ses études dans sa ville natale. Destiné à l'administration forestière, il préféra la carrière de la magistrature, et fut d'abord conseiller à Manheim, puis, en 1792, assesseur à la haute cour d'Heidelberg. La guerre qui éclata entre la France et l'Autriche l'ayant fait appeler par le prince de Hohenlohe aux fonctions de commissaire civil dans le Palatinat, il suivit en cette qualité, de 1793 à 1798, les armées de Wurmser, du duc Albert et de l'archiduc Charles en Italie et en Allemagne, et prit souvent une part directe aux opérations militaires. Ses services l'avaient fait élever, en 1795, au grade de colonel lorsqu'en 1799 il conduisit à l'archiduc Charles un corps de volontaires bavarois, à la tête duquel il coopéra brillamment à toute cette campagne et à la suivante, terminée par la bataille d'Hohenlinden, où il protégea la retraite des troupes impériales. Sa conduite lui avait valu, le 15 mai 1800, le grade de major-général. Après la signature de la paix, il se consacra à l'organisation de l'armée bavaroise, et se trouva bientôt appelé à devenir un des meilleurs lieutenants de Napoléon, lorsque celui-ci, détachant la Bavière de l'alliance autrichienne, en eut fait son fidèle auxiliaire jusqu'en 1813. Placé à la tête des troupes bavaroises, il eut à soutenir, à la fin de 1805, la première attaque de l'Autriche. Promu au grade de lieutenant général (28 sept. 1804), il se joignit au corps de Bernadotte, commanda l'avant-garde à la bataille de Memmingen, et, lancé à la poursuite des Autrichiens, leur fit quinze cents prisonniers. Récompensé en 1806 par le titre de grand officier de la Légion d'honneur, il coopéra en 1807 aux siéges de plusieurs places prussiennes, et en particulier de Dantzig, et en 1808 à la pacification du Tyrol, récemment cédé à la Bavière. Les hostilités s'étant rallumées en 1809, Wrede seconda le prince royal dans le combat livré en avant de Munich, assista à la bataille d'Abensberg, et, poursuivant les Autrichiens sur l'Inn, atteignit, le 27 avril, l'arrière-garde à Laufen, et la battit complétement. Deux jours après, il chassait l'ennemi de ses positions en avant de Salzbourg et occupait cette ville. Après avoir assuré les derrières du principal corps de l'armée française, en occupant le Tyrol révolté, il rejoignit Napoléon assez à temps pour prendre une part glorieuse à la journée de Wagram, où il fut blessé (6 juin). Revêtu par Napoléon du titre de comte de l'empire, il parvint à rétablir la paix dans le Tyrol, qui avait pris de nouveau les armes. A la tête de la cavalerie bavaroise, il fut attaché en 1812 au corps d'armée du prince Eugène, puis à celui d'Oudinot; il combattit à Polotsk; la mort du général Deroy dans cette journée l'ayant placé à la tête des troupes bavaroises, il eut avec Gouvion-Saint-Cyr quelques démêlés qui laissèrent dans son âme un profond ressentiment, et subit toutes les misères de la retraite.

Revenu à Munich, il fit d'abord cause commune avec la reine et le prince de Bavière, toujours hostiles à l'alliance avec la France. Les victoires de Lutzen et de Bautzen ayant un instant ralenti ces intrigues, il se rapprocha de Napoléon et lui dévoila même le secret de la défection à demi consommée de la Bavière. L'ambassadeur de France demanda même alors pour lui la grand' croix de la Légion d'honneur, et le refus que fit Napoléon réveilla le mécontentement de Wrede. Profitant de sa position à la tête de l'armée bavaroise, postée sur l'Inn en face de l'armée autrichienne du prince de Reuss, il entra en pourparlers avec celui-ci, et reçut de lui la promesse, en cas de défection, d'obtenir le commandement des deux armées. Ces précautions prises, il contribua beaucoup à faire signer au roi de Bavière le traité du 8 octobre 1813, par lequel ce prince se joignit à la coalition. Dans le dessein de couper à l'armée française la route de Mayence, il occupa avec soixante mille hommes la forte position de Hanau. Attaqué, le 30 octobre, par Napoléon, qui n'avait guère plus de dix-sept mille hommes, il avait rangé son armée dans une plaine, le dos appuyé à la Kinzig. Cette mauvaise disposition fit dire à l'empereur : « Pauvre de Wrede! j'ai pu le faire comte, je n'ai pu le faire général. » De Wrede fut obligé de repasser la Kinzig en désordre, laissant aux mains des ennemis dix à onze mille hommes, morts ou prisonniers; le surlendemain il recommença le combat avec une grande fermeté, échoua encore une fois, et reçut au bas-ventre une blessure qui le fit supposer mort, tant elle était grave. Il fut cependant assez tôt rétabli pour pouvoir prendre le commandement des Bavarois destinés à former le quatrième corps de l'armée de Schwarzenberg (21 déc.). Il pénétra en Alsace, jeta des bombes dans Huningue, assista à la terrible bataille de

la Rothière (1er fév. 1814), et essaya en vain d'inquiéter le petit corps de Marmont, laissé pour protéger la retraite de Napoléon sur Troyes, franchit la Seine à Bray, où il ne trouva que des gardes nationaux, et s'établit à Nangis (14 fév.). De là il cherchait à enlever aux maréchaux Victor et Oudinot les bords de l'Yères, lorsque Napoléon, se retournant brusquement contre l'armée de Schwarzenberg, arriva le 16 à Guignes et, après avoir culbuté Wittgenstein à Mormant (17 fév.), chassa les Bavarois de Nangis, et battit une de leurs divisions à Villeneuve. De Wrede reçut alors de Schwarzenberg, contraint de rétrograder jusqu'à Chaumont, l'ordre de se porter à Bar-sur-Aube afin de couper la route de Troyes à Napoléon. Bien qu'arrêté devant cette ville par la vigoureuse résistance de Gérard (27 fév.), il poussa en avant, conduisit à Arcis la principale attaque dirigée contre Ney, et fut laissé à Meaux avec le corps de Sacken pour couvrir la marche des alliés sur Paris. Ses services militaires furent récompensés par les dignités de feld-maréchal et de prince (7 mars et 9 juin 1814), et par le don du domaine d'Ellingen. Le retour de l'île d'Elbe ayant de nouveau mis sur pied les forces de la coalition, de Wrede, placé à la tête de l'armée bavaroise, avait franchi la Sarre pour envahir la Lorraine lorsque la journée de Waterloo mit fin aux hostilités. Depuis lors il fut chargé de plusieurs missions importantes, et appelé, après la révolution de 1830, à réprimer les troubles qui éclatèrent dans la Bavière rhénane.

Il laissa deux fils, *Charles-Théodore*, né en 1797, connu par ses tendances libérales, et *Eugène*, né le 4 mars 1806, président de la cour d'appel de la haute Franconie, mort le 1er mai 1845.

W. Riedel, *Carl-Ph. von Wrede, nach seinem Leben und Wirken*; Ulm, 1839, in-12. — *Die Zeitgenossen.* — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

WREE (*Olivier* DE), historien belge, né le 28 septembre 1596, à Bruges, où il est mort, le 21 mars 1652. Élève des jésuites, il entra en 1614 dans leur société, et la quitta avant d'avoir terminé son noviciat. Il étudia alors le droit, et obtint le grade de licencié. De retour à Bruges, il cultiva d'abord la poésie flamande, dans laquelle il obtint de grands succès. De bonne heure il fit partie de la magistrature de Bruges, et en 1643 il fut élu bourgmestre. Il était échevin lorsque, le 1er juin 1631, le prince d'Orange tenta de surprendre cette ville; la défense fut si habilement improvisée par de Wree et quelques autres personnes, que le prince abandonna son projet et s'éloigna. Vers cette époque, de Wree entreprit sur l'histoire de son pays des recherches que seconda son ami Lambert Vossius. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Sigilla comitum Flandriæ et inscriptiones diplomatum ab iis editorum, cum expositione historica*; Bruges, 1639, in-fol.; trad. en flamand par l'auteur, ibid., 1640, in-fol., et en français par L. V. R., ibid., 1641, in-fol., — *Genealogia comitum Flandriæ a Balduino Ferreo usque ad Philippum IV, Hisp. regem*; ibid., 1642-43, 2 vol. in-fol.; trad. en français par l'auteur; ibid., 1642-44, 2 vol. in-fol. : on y trouve un grand nombre de preuves tirées des chroniques et des diplômes; « c'est dans ce genre, dit M. Warkœnig, un ouvrage de premier ordre; » — *Historia comitum Flandriæ pars Ia : Flandria ethnica*; ibid., 1650, in-fol. : la mort de l'auteur l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui fut reproduit sous le titre d'*Historiæ Flandriæ christianæ*, 500-767 ; ibid., s. d. (1652), in-fol. Ces travaux, auxquels de Wree employa la plus grande partie de sa fortune, l'ont mis au nombre des historiens les plus érudits et les plus judicieux des Pays-Bas. E. R.

Foppens, *Bibl. belgica.* — Warnkœnig, *Hist. de la Flandre*, trad. par Gheldolf, t. IV, p. 11 et 12. — Goethals, *Hist. des lettres*, t. II. — *Biogr. des hom. remarq. de la Flandre occid.*

WREN (*Matthew*), prélat anglais, né le 3 décembre 1585, à Londres, où il est mort, le 24 avril 1667. D'une famille originaire du Danemark, il était fils d'un marchand mercier. Il fit ses études à Cambridge, où, par la protection de l'évêque Andrews, il fut reçu au collége de Pembroke. Après avoir passé l'examen de maître ès arts (1608), il entra dans les ordres (1610), et devint en 1611 chapelain de son patron et recteur de Feversham. Nommé chapelain du prince de Galles (1621), il l'accompagna dans le romanesque voyage de ce prince en Espagne (1623), et acquit sur son esprit une influence qui plus tard se manifesta d'une façon fâcheuse sur les matières religieuses. Les dignités ecclésiastiques s'accumulèrent rapidement sur sa tête. Recteur de Bingham et chanoine de Winchester en 1624, principal de Peterhouse, à l'université de Cambridge en juillet 1625, doyen de Windsor et de Wolverhampton en 1628, il fut dans la même année nommé secrétaire de l'ordre de la Jarretière, et composa à cette occasion un commentaire latin des statuts de cet ordre. Cependant Charles Ier était monté sur le trône depuis 1625, et Wren ne devait pas tarder à prendre part aux événements orageux de ce règne. Nommé membre de la chambre étoilée en 1629, il accompagna le roi en Écosse, et fut un de ceux qui rédigèrent la liturgie imposée à ce pays (1637), et qui devint « le brandon qui mit les deux royaumes en flammes ». Promu en 1634 au siége épiscopal de Hereford, il fut transféré en 1635 sur celui de Norwich, et le 5 mai 1638 sur celui d'Ely. Le 19 décembre 1640, Hampden vint au nom des communes le dénoncer devant la chambre des lords, comme cherchant à établir les pratiques de la superstition dans son diocèse. Il paraît que Wren était coupable en effet d'avoir rétabli l'usage des balustrades devant l'autel et de s'être rapproché en beaucoup de points des usages extérieurs du

catholicisme. Condamné, à la suite de cette accusation et malgré une défense aussi énergique que spirituelle, à demeurer en prison aussi longtemps que le parlement le trouverait utile, il ne resta pas moins de dix-huit ans à la Tour de Londres. C'est là que, cherchant une consolation dans l'étude, il composa quelques ouvrages de controverse, aujourd'hui bien oubliés. En vain Cromwell lui offrit-il la liberté, il refusa de reconnaître le gouvernement du Protecteur, et ne sortit de captivité qu'au moment où la restauration devint imminente (mars 1659). Il fut rétabli en 1660 à Ely. Prélat savant et très-attaché à l'Église anglicane, il montra un grand courage dans la persécution, et fut avec Laud, auquel il ressemble par plus d'un côté, un des hommes que les puritains eurent particulièrement en haine.

Chalmers, *General biogr. Dict.* — Neal, *Hist. of the puritans.* — Clarendon, *Hist. of the rebellion.*

WREN (Sir *Christopher*), architecte anglais, neveu du précédent, né le 20 octobre 1632, à East-Knoyle (Wiltshire), mort le 25 février 1723, à Londres. D'une intelligence médiocre, il montra dès l'âge le plus tendre une singulière aptitude pour les sciences exactes. A l'université d'Oxford, il attira sur lui l'attention des docteurs Wilkins (1) et Sethwood; il assista dès 1647 Scarborough dans ses démonstrations d'anatomie, et entreprit la traduction d'un ouvrage sur la géométrie, publiée en latin par Oughtred. En 1651 il publia un traité d'algèbre, et en 1653 il reçut le grade de maître ès arts, et fut agrégé au collége d'*All Souls*. En 1657 il fut nommé professeur d'astronomie au collége de Gresham, à Londres. S'étant déjà fait connaître par ses théories et par ses inventions dans le monde scientifique, ses cours furent très-suivis, surtout ceux où il proposa plusieurs perfectionnements aux télescopes et aux baromètres, et où il exposa une description de Saturne. Sous le pseudonyme de John de Montfort, il résolut un problème proposé par Pascal aux mathématiciens anglais, et en proposa un autre à ceux de la France en leur envoyant plus tard la solution. En 1660 il retourna à Oxford pour y occuper la chaire d'astronomie. Quand, après la restauration, la Société royale fut fondée par Charles II, Wren en devint membre (1663), et contribua beaucoup à la réputation de ce corps savant (2). En 1663 il fut chargé de faire les dessins pour la restauration de la cathédrale de Saint-Paul; mais il rencontra une vive opposition de la part du clergé, et rien ne fut fait alors. En 1665 Wren fit un voyage à Paris, où l'on travaillait alors activement au Louvre, et il prit des notes sur l'état de l'architecture française à cette époque, notes qui cependant n'ont jamais été publiées. Au commencement de 1666 il revint à Londres, où un terrible incendie avait consumé une grande partie de la ville, et avec elle l'église cathédrale. Il proposa alors un plan pour la réédification générale de la capitale, avec de larges rues, coupées à angles droit, avec des places spacieuses, avec des quais sur les deux rives de la Tamise, avec des portiques et des points de vue artistiquement combinés; mais ce plan (1), dans sa grandiose simplicité, était trop au-dessus des idées générales de l'époque pour qu'il pût être adopté, et Londres manqua l'occasion de devenir dès lors une des plus belles villes du monde. Wren dut se borner à la reconstruction de quelques édifices. Il remplaça Denham (1668), comme architecte de la ville, et construisit d'abord le magnifique théâtre de Sheldon à Oxford, le collége de la Trinité à Cambridge, et plus tard à Londres la Bourse et la Douane (détruites par un incendie), Temple-Bar et l'église de Saint-Étienne. Il proposa également Greenwich comme un endroit propre à établir un observatoire (2). En 1672 il fut fait chevalier, et en 1673 il donna sa démission de professeur à Oxford. Depuis longues années il préparait des plans pour la nouvelle cathédrale. Son plan favori ne fut cependant pas adopté, et même dans celui que la commission approuva, il fut obligé d'introduire plusieurs modifications contraires à son goût artistique. Le 21 juin 1675 il put jeter les fondements de Saint-Paul, et en décembre 1697 l'église fut ouverte au culte. La dernière pierre de la tour fut posée par son fils en 1710. Ce monument est un des plus remarquables de Londres, et la coupole surtout est d'une incomparable beauté. L'infatigable architecte construisit à Winchester le palais royal et le palais épiscopal, la façade de l'appartement du roi à Hampton-Court, *le Monument* à Londres, les hôpitaux de Chelsea et de Greenwich, les hôtels de Buckingham et de Marlborough, les tours et la façade occidentale de l'abbaye de Westminster, l'église de Sainte-Mary-le-Bone, et cinquante autres dans les comtés. En 1680 il fut élu président de la Société royale. A deux reprises, en 1685 et en 1700, il occupa un siége dans le parlement. Après la mort de la reine Anne, Wren tomba en disgrâce, et fut privé en avril 1718 par Georges Ier de sa place d'architecte royal. Il supporta cette injustice avec la modération qui était le trait saillant de son caractère, et passa les dernières années de sa vie dans la retraite. Sa mort fut fort paisible : il s'endormit un jour pour faire la sieste, et ne se réveilla plus. Son corps fut enterré dans la cathé-

(1) Le jeune Wren fut présenté par Wilkins à l'électeur palatin Charles, auquel il montra plusieurs instruments de mécanique de sa propre main.

(2) Sprat, dans l'*History of the royal Society*, a inséré plusieurs traités de Wren relatifs à l'astronomie, à la physique, à la mécanique et à d'autres sciences. Il mentionne aussi un globe lunaire, fort curieux et d'une grande exactitude, fait par le jeune savant sur la commande du roi, avec une sélénographie complète.

(1) Il a été gravé en 1724.

(2) Cet observatoire fut fondé le 10 août 1675, et construit sous la direction de Wren.

drale de Saint-Paul, et sur sa tombe, dépourvue de tout ornement, on ne lit que ces mots : *Si monumentum requiris, circumspice.* Quelques-uns de ses écrits sont insérés dans les *Philosophical Transactions;* quelques autres ont été publiés par Wallis et par des amis de l'auteur; d'autres enfin se trouvent en manuscrit avec une nombreuse collection de dessins et de plans dans la bibliothèque du collége *All Souls.*

Chalmers, *Gen. biogr. dict.* — *English cyclopædia.* — Montucla, *Hist. des mathém.* — Quatremère de Quincy, *Hist. des architectes célèbres.* — *Wren's Parentalia.* — Elmes, *Memoirs of the life and works of Chr. Wren;* Londres, 1823, in-4°.

WREN (Sir *Christopher*), fils du précédent, né le 16 février 1675, à Londres, mort le 24 août 1747, à Wroxall (comté de Warwick). Il siégea au parlement dans les sessions de 1712 et de 1714. Il avait fait de l'antiquité son étude de prédilection. On a de lui : *Numismatum antiquorum sylloge;* Londres, 1708, in-4°, fig.; — *Parentalia, or Memoirs of the family of the Wrens*, complété et publié après sa mort par son fils Stephen; Londres, 1750, in-fol., fig.

Chalmers, *Gen. biog. dict.*

WRIGHT (*Edward*), mathématicien anglais, né vers 1560, à Garveston (Norfolk), mort en 1615, à Londres. Il fit ses études à l'université de Cambridge et en devint agrégé. D'après Hutton, il se distingua par son habileté dans la mécanique. Ce fut lui qui eut l'idée de faire venir l'eau à Londres de la petite rivière de Ware, dans un canal qu'on appelle encore *the New River*, à l'aide d'une machine hydraulique; mais il ne réalisa pas ce projet, parce qu'il se vit dépossédé par des intrigants du privilége qu'il avait obtenu. Wright fut le précepteur du jeune prince Henri de Galles, et il fit construire en Allemagne pour son élève une grande sphère qui représentait non-seulement tous les mouvements célestes, et en particulier ceux du soleil et de la lune, mais qui indiquait encore toutes leurs éclipses à venir pendant une période de dix-sept mille cent ans. En 1589 il accompagna aux Açores le comte de Cumberland, et rectifia par de nouvelles cartes la géographie de ces parages. Le mérite de Wright consiste surtout à avoir trouvé une méthode rationnelle de dresser des cartes d'après le système de Mercator, par l'augmentation des degrés des méridiens, problème qu'il sut résoudre scientifiquement. Dans son ouvrage, resté célèbre : *Certain errors in navigation detected and corrected* (Londres, 1599, 1610, 1657, in-4°), il expliqua longuement la théorie de la levée de cartes hydrographiques, et il montra qu'en supposant le méridien divisé en petites parties, par exemple de dix en dix minutes, il fallait que ces petites parties s'agrandissent de plus en plus en s'éloignant de l'équateur, dans le même rapport que les sécantes de leurs latitudes. La deuxième édition (1610) est augmentée de plusieurs nouvelles inventions de l'auteur, comme celle du procédé à suivre pour déterminer la grandeur de la terre, des conseils sur la nécessité de prendre pour base de l'unité de mesure une longueur en rapport avec le méridien terrestre, et de la correction des erreurs, dues à l'excentricité de l'œil dans les observations par l'alidade. On a ajouté à la troisième (1657) une traduction faite par Wright du traité de Stevin intitulé *Portuum investigandorum ratio.* Wright fut encore avec Briggs un des promoteurs de la théorie et de la pratique des logarithmes, et il traduisit en anglais la *Logarithmorum descriptio* de Napier; mais ce travail, corrigé et augmenté par Napier lui-même, ne fut publié qu'après la mort de l'auteur (Londres, 1616, in-4°).

Hutton, *Mathem. Dict.* — Montucla, *Hist. des mathem.*

WRONSKI (Hoene), mathématicien et philosophe polonais, né en 1778, à Posen, mort le 9 août 1853, à Neuilly, près Paris. Destiné à la profession des armes, il était à seize ans officier d'artillerie, et combattait bientôt après sous les ordres de Kosciuszko. Fait prisonnier par les Russes à la bataille de Maciéiowice (10 oct. 1794), il accepta du service dans leur armée et y obtint le grade de lieutenant-colonel. Mais ayant donné sa démission en 1797, il se livra désormais avec une grande ardeur à l'étude des sciences. Après un séjour de deux années en Allemagne, il se rendit en France où, tout en figurant dans les rangs de la légion polonaise qui se formait à Marseille (1800), il continua à poursuivre ses spéculations scientifiques et philosophiques. Protégé d'abord par un riche banquier du midi, M. Arsen, qui s'était fait volontairement son élève pour être initié à la connaissance de l'*absolu* et de l'*infini*, il se brouilla ensuite avec lui, et cette liaison entre le maître et le disciple, peut-être aussi exaltés l'un que l'autre, se termina par un procès dans lequel Wronski réclamait les honoraires véritablement princiers de 200,000 francs. Il va sans dire que Wronski n'obtint pas ce qu'il demandait (1818). Depuis lors il mena une vie précaire, mais où l'indépendance et l'amour de la science, sinon une grande prévoyance et un solide jugement, se firent honorablement remarquer. Novateur en religion, en politique et en mathématiques, il se disait à la fois le Messie et le Newton des temps nouveaux, et annonçait la création d'une « théorie définitive des nombres, de la solution d'une théorie de la matière dans ses trois états, de solidité, de liquidité et de fluide aériforme ». A l'obscurité des idées s'ajoute dans ses nombreux ouvrages une obscurité de style qui en rend la lecture très-difficile. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Philosophie critique découverte par Kant, fondée sur le dernier principe du savoir;* Marseille, 1803, in-8°; — *Réfutation de la théorie des fonctions analytiques de Lagrange;* Paris, 1812, in-4°; — *Philosophie de l'infini;* Paris, 1814, in-4°; — *Philosophie de la technie algorithmique*, en

2 sections; Paris, 1815-17, in-4°; — *Critique de la Théorie des fonctions générales de La Place*: Paris, 1819, in-4°; — *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion constituant la philosophie absolue*; Paris, 1831-39, 2 vol. in-4°; — *Nouveau système de machine à vapeur, fondé sur la découverte des vraies lois des forces mécaniques*; Paris, 1835, in-4°; — *Secret politique de Napoléon, comme base de l'avenir moral du monde*; Paris, 1837, in-8°; — *Messianisme, ou Réforme absolue du savoir humain*; Paris, 1842-46, 3 vol. in-8°; — *Théorie rigoureuse des marées*; Paris, 1847, in-8°; — *Urgente réforme des chemins de fer*; Paris, 1849, in-4°.

Revue univ., en pol.; Dresde, 1866, 9e livre.

WUK STEFANOVICH. *Voy.* KARADJICH.

WURMSER (*Dagobert-Sigismond*, comte DE), général autrichien, né le 22 septembre 1724, en Alsace, mort le 23 août 1797, à Vienne. Issu d'une famille riche, il reçut une éducation soignée. Passionné pour la philosophie et les sciences, il voulut d'abord s'y consacrer, mais ensuite il embrassa la carrière des armes, et fit au service de la France les campagnes de 1745 à 1747; plusieurs traits d'intrépidité lui valurent le brevet de capitaine de cavalerie. En 1750 il suivit son père en Autriche, où Marie-Thérèse le nomma à la fois gentilhomme de sa chambre et chef d'escadron de hussards. Il prit part à la guerre de Sept ans, et gagna dans chacune des batailles auxquelles il assista un grade de plus. En 1773 il était major-général et colonel d'un régiment de hussards qui porta son nom. Lors de la guerre de la succession de Bavière (1778), il fut nommé lieutenant général; le 18 janvier 1779 il battit les Prussiens à Habelschwerdt, et leur fit douze cents prisonniers. Après la paix, conclue dans la même année, il commanda la Gallicie, où il se fit aimer des habitants, et en 1787 il devint général d'artillerie. La révolution française dépouilla sa famille de tous les biens qu'elle possédait en Alsace, et il essuya lui-même des pertes considérables. Lorsque la guerre contre la France fut décidée (1792), Wurmser reçut l'ordre de rassembler un corps d'armée dans le Brisgau. Après avoir passé le Rhin à Ketsch, entre Manheim et Spire, le 31 mars 1793, il se jeta le lendemain sur l'arrière-garde française de Custine, et la poursuivit jusqu'à Landau, dont il exigea vainement la reddition. Il établit son quartier général à Spire, où le corps de Condé vint se réunir avec lui. La prise de Landau était d'une grande importance; mais pour y arriver il fallait forcer les lignes de Weissembourg. Wurmser, après avoir opéré sa jonction avec le duc de Brunswick, les attaqua le 13 octobre et força les Français de battre en retraite. Les revers qu'il subit plus tard, le déterminèrent à repasser le Rhin (déc. 1793). Remplacé par le prince de Waldeck (janv. 1794), il reprit son commandement au mois d'août 1795, et défit les Français, le 28 et le 29 octobre, près Manheim. La ville se rendit au vainqueur (21 nov.). L'année suivante, il succéda à Beaulieu à la tête de l'armée d'Italie, et fut chargé d'aller au secours de Mantoue, bloquée par Bonaparte. Mais celui-ci, profitant de la division des troupes autrichiennes, qui voulaient le cerner, marcha à leur rencontre et les battit successivement à Lonato, à Castiglione, à Roveredo, et à Bassano. Wurmser, à travers mille dangers, parvint à s'enfermer dans Mantoue. La défaite d'Alvinzi à Arcole, les échecs de Rivoli et de la Favorite, le manque de vivres et les maladies décidèrent de la destinée de la place, qui capitula le 2 février 1797. Les conditions furent très-honorables, et Wurmser obtint liberté complète. Arrivé à Vienne, il fut nommé commandant des troupes en Hongrie, mais il mourut avant de se rendre à son poste, à l'âge de soixante-treize ans, sans s'être jamais marié.

Schiller, *Gallerie interessanter Personen*. — Baur, *Gallerie hist. Gemælde*. — Hirsching, *Hist.-litt. Handbuch*. — Thiers, *Hist. de la républ. fr.*

WURTZBOURG (*Conrad* DE). *Voy.* CONRAD.

WURZELBAU (*Jean-Philippe* DE), astronome allemand, né le 28 septembre 1651, à Nuremberg, où il est mort, le 21 mars 1725. Après avoir terminé ses études de collége, il fut obligé d'entrer comme employé dans la maison de commerce de son beau-père; mais ces occupations ne le détournèrent pas de l'étude des mathématiques, science pour laquelle il avait beaucoup de goût et qui lui avait été enseignée par André Alexandre. Les observations qu'il publia en 1684 et 1685 sur les éclipses de lune survenues dans ces deux années lui valurent en 1687 le titre de correspondant de la Société royale de Londres. En 1691 il renonça entièrement au commerce, et se livra jusqu'à sa mort à l'observation quotidienne du ciel, de l'aiguille aimantée et d'autres phénomènes physiques et astronomiques. Nommé en 1699 correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et en 1706 membre de celle de Berlin, il entretenait un commerce de lettres avec Leibniz, Cassini, La Hire, Rœmer, Hevelius, Tschirnhausen, etc. En 1692 il avait été anobli par l'empereur Léopold, qui, au lieu du nom de *Wurzelbauer*, qu'il portait jusqu'alors, lui avait donné celui de Wurzelbau. Il avait réuni une belle bibliothèque, qui fut en 1807 achetée par le baron de Zach. On a de lui : *Uranica Noricæ basis astronomicæ*; Nuremberg, 1728, in-fol.; résultat d'un travail de révision fait dans l'espace de trente-six ans sur les observations faites pendant trois siècles, et qui contient, outre beaucoup de tables exactes pour les calculs concernant le soleil, la détermination de la latitude de Nuremberg et l'obliquité de l'écliptique et des réfractions.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*, et le *Suppl.* de Nopitsch. — Hirsching, *Handbuch*.

WYATT (Sir *Thomas*), poëte anglais, né en

1503, au château d'Allington (Kent), mort le 11 octobre 1542, à Sherborne. Il était fils de sir Henry Wyatt, représentant d'une noble famille du Yorkshire, emprisonné à la Tour de Londres par Richard III, et qui devint sous Henri VII intendant du trésor et membre du conseil privé. Admis en 1513 dans l'université de Cambridge, où il obtint en 1520 le diplôme de maître ès arts, il fut un des gentilshommes de la chambre d'Henri VIII, et épousa une fille de lord Cobham. En 1533, il servit en qualité d'échanson au couronnement d'Anne Boleyn. « Il encourut, dit Fuller, la colère du roi à cause de cette princesse; mais son innocence et sa discrétion le tirèrent d'embarras. » La disgrâce qu'il subit fut passagère : car outre le titre de chevalier qu'il reçut en 1536, et la charge de grand sheriff de Kent, en 1537, Wyatt fut envoyé comme ambassadeur à Madrid, et y resta d'avril 1537 à juin 1539, tenant le roi au courant des intrigues espagnoles, et consacrant aux lettres les loisirs que lui laissaient ses devoirs diplomatiques. Vers la fin de 1539, il remplit la mission d'envoyé extraordinaire auprès de la cour de France, et revint en Angleterre en mai 1540, après avoir secondé les efforts de Cromwell pour hâter l'union de Henri VIII avec Anne de Clèves. Malgré l'accueil amical qu'il reçut du roi, Wyatt fut arrêté à l'instigation de Bonner, qui reprochait à l'ancien ambassadeur d'avoir agi contre les intérêts de son souverain; mais l'accusé se défendit avec tant d'éloquence et d'habileté qu'il fut acquitté (juin 1541). Puis il se retira à Allington, cherchant des distractions dans la chasse et dans la poésie. Ayant reçu l'ordre de se rendre à Falmouth pour recevoir l'ambassadeur de Charles-Quint, il mit tant de zèle à remplir sa mission, qu'il contracta une fluxion de poitrine dont il mourut avant d'avoir atteint le but de son voyage. Wyatt, un des cavaliers les plus spirituels et les plus accomplis de son temps, se distinguait à la fois par la douceur et la dignité de son caractère. Ses connaissances politiques et la sûreté de son jugement lui valurent une grande réputation comme diplomate. Comme poëte, on peut reprocher à Wyatt de manquer d'originalité; il n'a pas toujours su éviter les *concetti* des écrivains italiens qu'il prenait pour modèles. En général, ses satires ont plus de mérite que ses poésies amoureuses; mais quelques-unes de ses pièces fugitives sont des modèles de grâce et d'élégance. Ce qui nous reste a été publié avec celles de Surrey en 1557, Londres, in-4°, puis en 1815, ibid., 2 vol. in-4°, enfin en 1856, Édimbourg, in-8°, et isolément, Londres, 1831, in-8°, et 1854, in-12.

Johnson, *Lives of the poets*. — Notices des éditeurs.

WYATT (Sir *Thomas*), fils du précédent, né en janvier 1521, mort le 11 avril 1554, à Londres. Il n'avait pas plus de seize ans lorsque son père le maria, dans l'espoir de donner plus de stabilité à un caractère qui menaçait de se laisser entraîner à des excès. En 1543 il subit une courte détention pour avoir brisé, en compagnie de son ami lord Surrey, les vitres des bourgeois de Londres. Ayant équipé à ses frais une compagnie de soldats, il se distingua au siége de Landrecies, et commanda de 1545 à 1550 la garnison de Boulogne-sur-Mer. Le rôle qu'il joua immédiatement après la mort d'Édouard VI n'est pas clairement constaté. Cependant, en 1554, il se mit à la tête des mécontents du Kent et prit parti pour le duc de Suffolk. Les autres conspirateurs furent arrêtés avant d'avoir pu agir; mais sir Thomas remporta des avantages considérables sur les royalistes, et poussa jusqu'aux faubourgs de Londres. Une tentative qu'il fit pour surprendre Ludgate ayant échoué, le 7 février, il se trouva séparé des siens et tomba au pouvoir de l'ennemi. Il fut jugé le 15 mars et condamné à mort. Au dire de Stow, les aveux du prisonnier auraient compromis la princesse Élisabeth et d'autres personnages. Il fut décapité à la Tour.

Lingard, Hume, *Hist. d'Angleterre*.

WYCHERLEY (*William*), auteur dramatique anglais, né vers 1640, mort en 1715. Il appartenait à une riche famille du comté de Salop. Il avait environ quinze ans, lorsque son père, resté fidèle à la cause royaliste, l'envoya en France pour achever son éducation. Il résida presque constamment à Angoulême, et se vit très-bien accueilli par le gouverneur, M. de Montausier, et par sa femme, la célèbre Julie d'Angennes. Avant de rentrer dans sa patrie, il se fit catholique; mais cette conversion eut peu de durée, puisqu'il alla passer quelques mois à Oxford afin de se réconcilier avec l'Église anglicane (1660). « La gloire d'avoir transformé pour un temps un mauvais catholique en un mauvais protestant, dit Macaulay, est revendiquée par l'évêque Barlow. » Il est difficile de retrouver des détails certains sur la jeunesse de Wycherley. A la suite d'une intrigue qu'il eut avec la duchesse de Cleveland (1), une des nombreuses maîtresses de Charles II, il figura à la cour, où il se lia avec Buckingham et Rochester. La première de ses pièces, *Love in a wood*, fut jouée vers la fin de 1667 et obtint un succès, qui permit à l'auteur de prendre rang parmi les beaux esprits du jour. Ses autres comédies réussirent également. Le *Gentleman dancing master*, imité de Calderon, fut représenté en 1671; les sujets du *Plain dealer* et de la *Country wife*, qui suivirent en 1674 et 1678, sont empruntés au *Misanthrope* et à *l'École des femmes*. Dans la seconde de ces

(1) On raconte que la duchesse, rencontrant un jour Wycherley dans une promenade publique, admira le beau cavalier, et lui cria : « Monsieur, vous êtes un faquin, un misérable. » Le lendemain Wycherley se présenta chez elle, et devint son amant ou plutôt un de ses amants. Le portrait que Lely a laissé du *faquin* prouve que la duchesse avait au moins bon goût.

pièces on retrouve en outre une scène entière de *la Critique de l'École des femmes* et le rôle de la comtesse des *Plaideurs*. Il y a beaucoup d'esprit et beaucoup d'observation dans ces comédies, mais leur immoralité les empêchera de jamais redevenir populaires. Quelques années après la représentation du *Plain dealer*, Wycherley rencontra chez un libraire la jeune et jolie comtesse de Drogheda qui venait justement demander cette comédie. Celle-ci se laissa charmer par la bonne mine et l'esprit du poëte, et ne tarda pas à lui accorder sa main. Le mariage eut lieu vers 1679; mais il ne fut pas heureux. Du reste, la comtesse mourut au bout de peu d'années, léguant tous ses biens à son mari; la famille attaqua le testament, et Wycherley, ruiné par les frais du procès, fut jeté en prison. Il y passa plusieurs années. On prétend qu'il fut enfin secouru par Jacques II, qui, ayant assisté à une représentation du *Franc Parleur*, avait donné ordre de payer les dettes de l'auteur et de lui servir une pension. Il est plus probable que ce fut la seconde conversion de Wycherley au catholicisme qui motiva cet acte de générosité. Quoi qu'il en soit, l'obligé ne profita pas autant qu'il aurait pu de la bonne volonté du roi, car il n'osa avouer le chiffre de ses dettes, et la révolution lui enleva sa pension. Bientôt après il hérita des propriétés paternelles; mais il n'en avait que l'usufruit, et le revenu fut saisi par ses créanciers. Une génération plus amie des convenances, sinon plus vertueuse, avait grandi autour de lui, et son genre d'esprit n'était plus à la mode. Deux semaines environ avant de mourir, le vieillard épousa une jeune et riche héritière, et il eut encore le temps de dépenser une partie de la dot. Le théâtre de Wycherley a paru d'abord en 1712, Londres, in-8°; réimpr. en 1720, 1731, 1735 et 1768, il a été réuni aux œuvres dramatiques de Congreve, Vanbrugh et Farquhar (ibid., 1840). On a aussi de lui deux recueils de vers médiocres, intitulés *Miscellaneous poems* (Londres, 1704, in-8°, avec portraits), et *Posthumous works* (ibid., 1728, in-8°). Le *Plain dealer* a été trad. en français dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

Wood, *Athenæ oxon.* — Dennis, *Letters.* — Baker, *Biogr. dramatica.* — *Biogr. britannica.* — Villemain, *Études de littér.* — *Edinburgh Review*, janv. 1841, art. de Macaulay. — *The Athenæum*, 8 oct. 1887.

WYCLEF. *Voy.* WICLIFF.

WYERMANN. *Voy.* WEYERMAN.

WYKEHAM (*William* DE), chancelier d'Angleterre, né en 1324, à Wykeham (Hampshire), mort le 27 septembre 1404, à South-Waltham, près Londres. Ses parents étaient pauvres, et on ne connaît que leur nom de baptême. Ce fut sous le patronage du seigneur même de Wykeham qu'il entra à l'école de Winchester. Présenté au roi Édouard III, il suivit probablement la cour dans quelque modeste emploi, et fut nommé, en 1356, clerc des travaux du roi et inspecteur du château de Windsor; ses contemporains lui en attribuèrent la reconstruction, à laquelle il présida. Bien qu'à cette époque il n'eût encore pris que les ordres mineurs (il reçut la prêtrise en 1362), la protection royale lui fit obtenir la cure de Pulham (Norfolk), en 1359 une prébende à Lichfield, et en 1360 le doyenné de Saint-Martin-le-Grand, à Londres. Wykeham ne tarda pas à s'élever à des fonctions plus importantes. Après avoir accompagné Édouard à Calais, pour assister en qualité de notaire royal à la signature du traité de Brétigny (oct. 1360), il fut nommé, le 11 mai 1364, gardien du sceau privé, et presque aussitôt secrétaire du roi. Désormais la part prise par Wykeham aux affaires de l'État fut importante, et le devint plus encore lorsqu'il fut fait évêque de Winchester (oct. 1366) et grand chancelier (17 sept. 1367). Il remplit ces dernières fonctions jusqu'au 14 mars 1373, sans donner prise aux partis, qui s'agitaient déjà avec beaucoup d'ardeur, et s'il résigna les sceaux, ce fut seulement à la suite de la pétition présentée au roi par les lords et les communes pour se plaindre du tort que le gouvernement des gens d'Église faisait à l'État et pour demander leur éloignement des affaires.

Les dissensions qui attristèrent la dernière année du règne d'Édouard III eurent leur contre-coup dans l'existence de Wykeham. Nommé membre du conseil du gouvernement, il se trouva en butte, après la mort du prince Noir, aux attaques du duc de Lancastre et de son parti. Accusé d'un déficit dans les finances, ainsi que de l'emploi de mesures tyranniques, et renvoyé devant une commission particulière, il fut condamné au sequestre de ses bénéfices; mais il fut remis en possession, grâce à l'intervention du haut clergé, et sous l'unique condition d'équiper à ses frais trois vaisseaux de guerre (18 juin 1377); il fut même entièrement relevé de cette amende à l'avénement de Richard II. Ce prince le força même de reprendre le grand sceau, et Wykeham le conserva jusqu'au 27 septembre 1391, après avoir contribué à replacer le duc de Glocester à la tête des affaires. Retiré dans son diocèse, il se consacra tout entier aux établissements d'instruction qu'il avait fondés, principalement à un nouveau collége à l'université d'Oxford, et à une grande école à Winchester qui en serait comme la pépinière. Celle-ci fut ouverte en 1393, et celui-là, placé sous le vocable de Sainte-Marie, fut terminé en 1386. Wykeham vécut assez pour assister au complet développement de ces deux grandes écoles, et quand il mourut, il leur fit des legs destinés à en assurer la splendeur.

Historica descriptio complectens vitam ac res gestas G. Wicami; Oxford, 1597, 1690, in-4°. — Lowth, *Life of W. of Wykeham*; Londres, 1758, in-8°. — Milner, *Hist. of Winchester*. — Chalmers, *Hist. of Oxford*. — Campbell, *Lives of the Chancellors*.

WYNANTS (*Jean*), peintre hollandais, né à

Harlem, vers 1600, mort après 1679 (1). On ne possède aucune donnée certaine sur sa vie. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, la manière de Wynants s'est plusieurs fois modifiée, et l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que son style, très-fin au début et très-détaillé, s'est élargi à mesure que l'artiste avançait en âge. Alors que van Goyen peignait largement, s'attachant à rendre l'impression et l'effet d'ensemble plutôt que le détail, Wynants apporta dans le paysage hollandais l'exactitude graphique d'un dessin amoureusement attentif à la forme des arbres et des brins d'herbe. Il y a peu d'imagination dans son œuvre; Wynants n'invente pas, il copie, mais il met dans son imitation l'enthousiasme d'un ouvrier intelligent. Si attentif qu'il soit au détail, il ne perd jamais de vue l'unité, et ses paysages sont admirables sous ce rapport en même temps qu'ils sont baignés par une atmosphère limpide. Wynants n'était pas peintre de figures. Les personnages et les animaux qui animent ses paysages sont l'œuvre de Ph. Wouwerman, de Thulden d'Ostade, d'Adrien van de Velde et de Lingelbach. On connaît environ deux cents tableaux de Wynants : ce nombre, qui n'est pas considérable si l'on songe à la durée de sa vie, prouve que l'artiste apportait à son travail des soins extrêmes. On doit citer, parmi ses œuvres les plus significatives, un *Paysage boisé* (1659), au musée de La Haye; *les Fauconniers*, au palais de Buckingham; le paysage du musée de Dresde (1665), *la Lisière de forêt* (1668), au musée du Louvre, et dans la même galerie le tableau capital dû à la collaboration de Wynants et d'A. van de Velde, et dont les deux artistes ont été si satisfaits qu'ils y ont apposé l'un et l'autre leur signature. P. M.

Waagen, *Manuel de l'hist. de la peinture*, etc.

WYNTON (*Andrew* DE), chroniqueur anglais, vivait au quinzième siècle. Il était prieur du monastère de l'île de Saint-Serf, sur le lac Lomond, en Écosse. Il est l'auteur d'une chronique rimée en neuf livres, et qui s'étend depuis le onzième jusqu'au commencement du quinzième siècle; elle a paru pour la première fois, mais incomplète, sous ce titre : *The orygynal cronykil of Scotland, with notes, a glossary, etc., edited by D. Macpherson*; Londres, 1795, 2 vol. in-8°. Wynton est un narrateur prolixe et peu méthodique; mais les événements peu connus, les curieuses traditions nationales dont il a conservé le souvenir et ses descriptions souvent animées prêtent un grand intérêt à sa chronique.

Knight, *Cyclopædia of biography*.

WYRSCH (*Jean-Melchior-Joseph*), peintre suisse, né le 21 août 1732, à Buochs (Unterwald), mort le 9 septembre 1798, à Rain. D'une famille de cultivateurs aisés, il étudia la peinture chez un peintre de Lucerne, Jean Suter, puis chez F.-A. Krauss, et partit pour l'Italie. A Rome, il reçut les leçons de Gaetano Lapi, et se fit admettre à l'école française, dirigée par Natoire; à Naples, il fréquenta l'atelier de l'Espagnolet. Le résultat de ces études diverses fut un genre très-individuel, heureux mélange du coloris italien et de la naïveté allemande. De retour en Suisse vers 1754, il s'établit à Zurich, où il peignit un grand nombre de portraits, entre autres celui de Füssli. Après avoir mené quelques années une vie errante, il s'établit à Soleure, où il a laissé d'importants travaux. Le désir d'étendre sans doute sa réputation l'amena en 1763 à Besançon. Pendant vingt années qu'il habita cette ville, Wyrsch ne fut pas seulement le peintre le plus occupé, il fonda encore, de concert avec le statuaire Breton, une académie particulière (17 fév. 1773). Parmi les ouvrages qu'il exécuta alors, on cite l'*Apothéose de sainte Colette* (1772), qui existe encore dans le couvent des Clarisses de Poligny, et que M. Wey ne met pas au-dessous des compositions de Le Sueur; un *Christ en croix*, *le Chanoine Quirot visitant les malades* (Hôtel-Dieu de Salins), et les portraits du *conseiller de Grosbois*, de *Muyard de Vouglans*, du médecin *Prance*, etc. De retour en Suisse (1784), il fut placé à la tête de l'école de peinture de Lucerne. L'excès de travail causa sans doute la cécité dont il fut frappé en 1786. Il se retira en 1794 près de Buochs, sa ville natale. Lorsque la Suisse fut occupée par les troupes françaises, il refusa de se réfugier dans les montagnes. Son logis fut envahi par les soldats, et l'un d'eux lui tira à bout portant un coup de fusil qui le tua. Citons encore de Wyrsch : *Nicolas de Flue* (1774) à l'hôtel de ville de Saarnen; *les Lois de Moïse*, à Lucerne; une *Fuite en Égypte*, à Beggried; et au musée de Besançon *la Vierge enfant*, *la Nativité*, et quatre portraits, dont celui du peintre. Nagler lui attribue un traité de la *Peinture de portrait*, dont l'existence cependant est incertaine.

F. Wey, *Wyrsch et les peintres bisontins*; Besançon, 1861, in-8°. — L. Simond, *Voyage en Suisse*. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

WYTTENBACH (*Daniel*), humaniste hollandais, né le 7 août 1746, à Berne, mort le 17 janvier 1820, à Oegeest. Son père, Daniel, professeur de théologie et prédicateur à Berne, surveilla lui-même ses premières études. Admis dans l'université de Marbourg, il s'appliqua avec zèle aux belles-lettres, et particulièrement à la connaissance des auteurs grecs. En 1768 il se rendit à Goettingue, où les leçons de Heyne achevèrent de développer son goût et ses talents. Le désir de se perfectionner sous la direction de Ruhnken lui inspira l'idée d'adresser à ce der-

(1) En le faisant mourir en 1670, les écrivains du dix-huitième siècle se sont trompés, puisqu'il existe de sa main, au musée de Saint-Pétersbourg, un paysage daté de 1679.

nier une *Epistola critica super nonnullis locis Juliani* (Gœttingue, 1769, in-8°); ce premier essai d'érudition eut un plein succès. Les éloges que lui en fit Valckenaer l'encouragèrent à se rendre à Leyde, et, après un séjour d'un an dans cette ville, il obtint par l'entremise de ses savants protecteurs la chaire de langue grecque et de philosophie à l'Athénée d'Amsterdam (1771). Stimulé par l'enthousiasme avec lequel ses leçons furent accueillies dans sa patrie adoptive, il conçut l'idée de lui laisser comme gage de sa reconnaissance une œuvre impérissable, par une édition critique de Plutarque. A cet effet, il entreprit une longue série de travaux préparatoires en compulsant les manuscrits des bibliothèques de la Hollande et de Paris. En 1779, il fut chargé de professer la philosophie à l'Athénée de Leyde. Invité en 1785 à occuper la chaire de Valckenaer, il la refusa pour remplacer Tollius, comme professeur de *lettres grecques et latines, d'histoire universelle et nationale, d'éloquence, de poésie et d'antiquités* à l'Athénée d'Amsterdam. Après la mort de Ruhnken (1798), il consentit à passer à Leyde. L'unique raison qui le détermina à cette résolution fut le pieux devoir qu'il s'était imposé de protéger la famille de son ami défunt. On lui laissa la faculté de choisir dans l'enseignement entre plusieurs branches d'histoire et de littérature, et il devint en même temps bibliothécaire. En 1808 il fut nommé membre de l'Institut royal qui venait d'être créé, et en 1814 il fut un des associés étrangers de l'Académie des inscriptions de Paris. La réorganisation de l'université de Leyde restreignit son enseignement à la littérature grecque et latine; cependant il fut autorisé à ouvrir des cours particuliers d'histoire et d'antiquités. Privé de la vue et affaibli par l'âge, il obtint sa retraite en 1818, et deux ans plus tard il succomba à une attaque d'apoplexie. On l'enterra dans le jardin de sa maison de campagne, peu éloignée de celles qu'avaient habitées Descartes et Boerhaave. Jusqu'à soixante et onze ans il avait vécu célibataire : en 1817 il avait épousé sa nièce. Wyttenbach marque une époque dans l'histoire des études des savants en Hollande. Au milieu de l'anéantissement intellectuel produit par les guerres de l'empire, il avait su ramener les esprits de la jeunesse à la culture des classiques. Profondément versé dans toutes les branches de la science de l'antiquité, il a donné plusieurs éditions estimées d'auteurs anciens, et publié un grand nombre d'ouvrages originaux écrits dans un latin d'une remarquable élégance. Nous citerons notamment : *De sera Numinis vindicta*; Leyde, 1772, in-8°; — *De philosophia*; Amst., 1779, in-4°; — *Præcepta philosophiæ logicæ*; Amst., 1782, in-8°; Halle, 1794, 1821, in-8°; — *Selecta principum Græciæ historicorum*; Leyde, 1794, 1820, in-8°; Amst., 1808, in-8°; Leipzig, 1827, in-8°; — *Moralia*, de Plutarque; Oxford, 1795-1802, 5 vol. in-4°, gr. et pet. in-8°, auxquelles il faut ajouter *Animadversiones*; ibid., 1810-21, 3 vol. in-8° et un *Index græcitatis*; ibid., 1830, 2 vol. in-8°; cette édit. a été réimpr. à Leipzig, 1829, 6 vol. in-16, et à Paris, 1841-55, 5 vol. gr. in-8°, dans l'édit. de Plutarque de M. Dübner; — *Vita Ruhnkenii*; Leyde, 1799, 1824, in-8°; Fribourg, 1846, in-8° : véritable histoire littéraire de cet helléniste et de son temps; — *Phædon*, de Platon; Leyde, 1810, in-8°; Leipzig, 1825, in-8°; — *Opuscula varii argumenti, oratoria, historica, critica*; Leyde, 1821, 2 vol. in-8°; Brunswick, 1825-28, 2 vol. in-8°; — *Brevis descriptio institutionum metaphysicarum*; Gand, 1826, in-8°; — *Epistolæ selectæ*; Gand, 1829-32, in-8°. On a encore de lui deux recueils fort importants pour la science de l'antiquité : *Bibliotheca critica* (Leyde, 1777-1808, 13 part. en 3 vol. in-8°), et *Philomathia, sive Miscellaneæ doctrinæ lib. III* (Amst., 1809-17, 3 part. in-8°). Wyttenbach a fourni aussi des notes à Boissonade pour l'édition d'Eunape, à Creuzer pour le traité de Cicéron *De natura deorum*, à Reynder pour l'édition du *Banquet* de Platon, et à beaucoup d'autres.

WYTTENBACH (*Jeanne* GALIEN), femme du précédent, née à Hanau, vécut après sa mort à Paris, reçut le 28 juillet 1827 le diplôme de docteur en philosophie de l'université de Marbourg, et mourut en 1830, dans les environs de Leyde. Elle est auteur de plusieurs ouvrages en français, parmi lesquels nous citerons : *Théagène*; Paris, 1815, 1825, in-12; — *Banquet de Léontis*; Paris, 1817, in-12; — *Alexis*; Paris, 1823, in-12; trad. en grec moderne, ibid., in-12; — *Symposiaques, ou Propos de table*; Paris, 1823, in-12.

Mahne, *Vita Dan. Wyttenbachii*; Gand, 1823, in-8°. — *Journal des savants*, 1823, p. 821.

X

XAINTRAILLES. *Voy.* SAINTRAILLES.

XANTHIPPE. *Voy.* SOCRATE.

XANTHIPPUS (Ξάνθιππος), général athénien, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle av. J.-C. Il était fils d'Ariphron. Durant les guerres médiques, il rendit d'importants services à sa patrie. En 490 il dénonça Miltiade au retour de son infructueuse expédition à Paros. En 479, il prit le commandement de la flotte, et contribua à la victoire navale de Mycale, remportée sur la côte d'Ionie. Après la retraite de Léotychidès et des contingents du Péloponèse, il fit voile vers la Chersonèse, dans la vue de soumettre ce pays, où les Athéniens avaient acquis jadis de grandes richesses. Les Perses essayèrent de défendre la ville de Sestos; mais Xanthippe la força de capituler, au printemps de 478, et en livra le gouverneur à la colère des habitants d'Éléé, qui le crucifièrent. Ce fut le terme de la campagne. Du temps de Pausanias on voyait encore dans l'acropole d'Athènes la statue de Xanthippe auprès de celle de son illustre fils, Périclès.

Hérodote, VI, 131, 136; VIII, 131; IX, 114-120. — Plutarque, *Thémistocle*, 10.

XANTHUS (Ξάνθος), historien grec, né en Lydie, vers 500 av. J.-C. Prédécesseur d'Hérodote, qui, suivant un témoignage, d'ailleurs obscur et suspect, d'Éphore, lui aurait dû sinon des matériaux pour sa propre histoire, du moins l'idée de la composer, il paraît avoir vécu jusqu'au temps de Thucydide. On lui attribue une *Histoire de Lydie* en quatre livres. Nous avons quelques fragments ou extraits partiels de cet ouvrage, empruntés par Strabon à Ératosthène. Les critiques regardent comme supposés deux ouvrages cités par des auteurs anciens comme étant de Xanthus, l'un concernant les Mages et l'autre Empédocle. L'*Histoire de Lydie* avait été abrégée, suivant Diogène de Laerte, par un écrivain du nom de Ménippe. MM. Ch. et Th. Müller ont recueilli tout ce qui reste des écrits attribués à Xanthus, ainsi que tous les témoignages anciens et les opinions des critiques modernes touchant sa vie et l'authenticité de ses ouvrages.

Vossius, *De hist. græcis*. — Fabricius, *Bibl. græca*. — *Fragmenta histor. græc.*, édit. Müller, dans la collection Didot, t. Ier. — Beaumont, *Memoria sopra Xanto*; Palerme, 1838, in-8°.

XAUPI (*Joseph*), littérateur français, né le 16 mars 1688, à Perpignan, mort le 7 décembre 1778, à Paris. D'une famille noble et riche, il consacra tous ses loisirs à la culture des lettres. Il était entré de bonne heure dans les ordres, et fut pourvu, outre l'abbaye de Saint-André de Jare, des dignités de chanoine et d'archidiacre de l'église de Perpignan. Dans la suite il alla s'établir à Paris, prit le diplôme de docteur en Sorbonne, et devint doyen de la faculté de théologie. Ses douces vertus, sa bienfaisance, la sûreté de son commerce, le rendirent cher à ses nombreux amis, surtout à Mme Doublet de Persan, dont il était un des hôtes assidus. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis XIV*; Perpignan, 1715, in-4°; — *Dissertation sur l'édifice de l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux*; Bordeaux, 1751, in-4°; — *Recherches historiques sur la noblesse des citoyens nobles de Perpignan et de Barcelone*; Paris et Perpignan, 1763-74, in-12 et in-4° : ces deux parties ont été réimprimées ensemble avec addit., Paris, 1776, 3 vol. in-12.

Bachaumont, *Mémoires*, t. XII. — Quérard, *France littéraire*.

XAVIER. *Voy.* FRANÇOIS (Saint).

XÉNOCRATE (Ξενοκράτης), philosophe grec, né vers 396, à Chalcédoine, mort vers 314 av. J.-C. (1). Venu à Athènes, il s'attacha d'abord à Eschine, puis à Platon, et accompagna ce dernier en Sicile. Après la mort de Platon, il se rendit, en compagnie d'Aristote, auprès d'Hermias, tyran d'Atarnée, et depuis son retour à Athènes il fut envoyé plusieurs fois en ambassade auprès de Philippe de Macédoine, et en dernier lieu à la cour d'Antipater, vers 322. Xénocrate avait un extérieur très-sévère : il rachetait la lenteur de son entendement et le manque de grâces naturelles par une activité persévérante, un grand fonds de bienveillance, la pureté de ses mœurs, son abnégation, et une bonne foi si entière, que, quoique personne à Athènes ne fût admis à rendre témoignage sans le confirmer par serment, on le dispensa de cette loi. Il succéda à Speusippe dans la direction de l'école académique (339), et y fut maintenu pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Aucun des nombreux ouvrages de Xénocrate n'est venu jusqu'à nous. A en juger par leurs titres, la plupart roulaient sur des sujets de morale. L'un d'eux, Περὶ βασιλείας, était dédié à Alexandre. Malgré la renommée de Xénocrate, les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvait payer le tribut imposé aux

(1) L'époque de sa naissance et celle de sa mort peuvent être calculées d'après quelques données que fournit Diogène de Laerte.

étrangers. Démétrius de Phalère l'acheta, paya le tribut qu'il devait, et lui rendit la liberté. La doctrine de ce philosophe paraît avoir consisté principalement à traduire les idées platoniciennes par les formules mathématiques de l'école de Pythagore. Avant tout, Xénocrate fut moraliste. Clément d'Alexandrie (*Strom.*, l. II) dit qu'il cherchait à concilier le bonheur avec la vertu, regardant celui-là comme une conséquence de celle-ci; mais en même temps il croyait que le bonheur parfait ne saurait exister, et qu'il faut savoir choisir entre les biens de l'âme et ceux du corps. C. M.

Diogène de Laerte, *Vies des philosophes*. — *Dict. des sciences philos.* — Van de Wynpersse, *De Xenocrate Chalcedonio*; Leyde, 1822, in-8°. — Smith, *Dict. of greek and roman biogr.*

XÉNOPHANE (Ξενοφάνης), philosophe grec, né vers 620, à Colophon, mort presque centenaire, vers 520 av. J.-C. Obligé, à un âge déjà très-avancé, de s'expatrier, il se retira à Zancle en Sicile, de là à Catane. C'est tout ce qu'on connaît de sa vie. Il est généralement regardé comme le fondateur de l'école d'Élée, bien qu'au point de vue des doctrines le véritable chef de cette école soit Parménide, qui lui-même y eut pour successeurs Mélissus et Zénon. Les doctrines philosophiques de Xénophane sont très-indécises. Ionien d'origine, Éléate d'adoption, ce philosophe, ainsi que le fait observer Tennemann, semble avoir flotté entre les deux systèmes de l'empirisme et du rationalisme. Il paraît même avoir penché vers le scepticisme. Le peu que l'on sait de ses doctrines se rapporte soit à Dieu, soit à l'univers matériel. Adversaire du polythéisme, Xénophane, autant qu'il est possible d'en juger par le peu qui nous reste de lui, et notamment par un texte d'Aristote (*Métaph.*, I, 3, 5), professait le panthéisme. « Tout est un (disait-il), et cette unité, c'est Dieu, ἓν εἶναι τὸ πᾶν, ἓν τοῦτό καὶ πᾶν τὸν θεὸν ἔλεγεν. » Aussi, attribue-t-il à Dieu la forme sphérique (Aristote, *De Xenophane, Zenone et Gorgia*, et Sextus Emp., *Hypotyp. pyrrh.*, III, 118-225), qui est la forme apparente de l'univers, et cela, non point par métaphore, ainsi qu'on l'a pensé quelquefois, mais bien parce qu'il confond Dieu avec l'ensemble des choses et en fait ainsi une sorte d'âme du monde, à laquelle il attribue l'éternité, l'intelligence, la sagesse, la propriété de tout voir et de tout entendre. Quant à la formation du monde matériel, il l'explique par l'action combinée des quatre éléments, l'eau, la terre, l'air, le feu: système à peu près identique à celui d'Empédocle, contemporain de Xénophane, et qui constitue une sorte de syncrétisme entre les opinions de Thalès, de Phérécyde, d'Anaximène et d'Héraclite. Xénophane, selon Diogène de Laerte, avait composé deux mille vers sur la fondation de Colophon et sur la colonie envoyée à Élée. Il composa aussi des poésies élégiaques, ainsi que des ïambes contre Hésiode et Homère, qu'il critique sur ce qu'ils ont dit des dieux. On lui attribue généralement aussi un poëme philosophique intitulé Περὶ φύσεως (De la Nature), titre qui ensuite, dans toute la période philosophique qui précède Socrate, devint commun à la plupart des ouvrages du même genre, soit en vers, soit en prose. Ce poëme était composé en vers hexamètres. Il n'en reste que quelques fragments, qui, ainsi que les passages des anciens auteurs qui ont rapport à la philosophie de Xénophane, ont été réunis et expliqués, en Allemagne, par Brandis (*Commentationum eleaticarum pars Ia*; Altona, 1813, in-8°), en Hollande, par Karsten (*Philosophorum græcorum veteres reliquiæ*; Amst., 1830, in-8°), en France, par M. Cousin dans les *Fragments pour servir à l'hist. de la philosophie* (1828). C. MALLET.

Diogène de Laerte, *Vies des philosophes*. — Feuerlin, *De Xenophane*; Altorf, 1729, in-4°. — Buhle, *Commentatio de ortu et progressu pantheismi inde a Xenophane usque ad Spinozam*; Gœttingue, 1790, in-4°. — Fülleborn, *De Xenophane, Zenone et Gorgia*; Halle, 1792, in-4°. — *Dict. des sciences philos.*

XÉNOPHON (Ξενοφῶν), historien, philosophe et général grec, né vers 445, à Athènes, mort vers 355 av. J.-C., à Corinthe. Il eut pour père un certain Gryllus, et il était fort jeune encore lorsque Socrate, le rencontrant, fut frappé de sa beauté et de sa modestie. Le sage lui barra le passage avec son bâton, et lui demanda, avec son ironie habituelle, où l'on pouvait acheter ce qui est nécessaire à la vie : « Au marché, » répondit le jeune homme. Socrate reprit : « Où peut-on apprendre à devenir honnête homme? » Xénophon hésitait : « Suis-moi, lui dit Socrate, et tu l'apprendras. » Il l'apprit en effet dans les entretiens de ce grand maître de l'art de bien vivre, dont il nous a laissé un tableau si fidèle; il s'attacha désormais à lui comme à un guide aussi dévoué que sûr, et combattit à ses côtés, en 424, au combat de Délium, où Socrate lui sauva la vie. Plus tard, prisonnier des Béotiens, il aurait, si l'on en croit Philostrate, reçu les leçons du célèbre sophiste Prodicus de Céos. Ce qui est plus certain, c'est qu'il continua de servir son pays dans le cours de la guerre du Péloponèse, et qu'il acquit à cette rude école cette expérience profonde de l'art militaire dont il donna des preuves si éclatantes lors de la fameuse retraite des Dix mille. Il y a lieu de penser que durant cette première moitié de sa vie, qui s'étend jusqu'à son départ pour l'expédition dont cette retraite fut la suite, et jusqu'à l'année qui précéda la mort de Socrate, arrivée en 400, Xénophon, déjà connu comme homme d'action et de savoir, commença également à se produire comme écrivain. On rapporte avec assez de vraisemblance à sa jeunesse et aux premières inspirations de son commerce avec Socrate la composition ou du moins l'ébauche du dialogue intitulé *le Banquet*, où sont exposés avec tant de grâce et de charme les principes du maître sur l'amour. Un autre dialogue, l'*Hiéron*, ouvrage d'un style si exercé,

si habile, qui, par la bouche du tyran de Syracuse, met en contraste les inquiétudes du pouvoir et le calme de la vie privée, qui, par celle du poëte Simonide, donne le bonheur du peuple comme la condition indispensable de celui de son chef, peut bien être le double fruit et d'un voyage que doit avoir fait Xénophon à la cour de Denys l'ancien, et de l'enseignement d'Isocrate, qu'il paraît avoir suivi peu de temps avant son départ pour l'armée de Cyrus le jeune. C'est aussi vers la fin de cette même période de son existence que Xénophon dut publier l'histoire de Thucydide (*voy.* ce nom), son illustre prédécesseur, mort, selon toute apparence, avant 401, en laissant son ouvrage imparfait. Peut-être même entreprit-il dès lors la continuation de cet ouvrage, et rédigea-t-il les deux premiers livres des *Helléniques*, qui font suite immédiate au dernier livre de Thucydide et terminent la guerre du Péloponèse.

Xénophon interrompit bientôt ces premiers travaux littéraires pour reprendre la vie active, la vie des camps, et pour la reprendre au service d'un prince étranger, de ce second Cyrus qui, sous prétexte d'une guerre contre les Pisidiens, incommodes à son gouvernement d'Asie Mineure, conduisit les mercenaires grecs, principale force de son armée, contre son frère et son roi, Artaxerxès Mnémon (*voy.* ce nom), de la main duquel il périt, à la bataille de Cunaxa, en 401. Socrate avait consenti avec peine à cette démarche de son disciple; elle témoignait déjà, chez Xénophon, d'une froideur pour sa patrie que le temps ne fit qu'augmenter; mais, dans les graves circonstances où se trouvèrent placés les Dix-mille, après la perte de la bataille et leur victoire partielle, elle devint pour lui l'occasion d'une gloire impérissable. Ce fut lui surtout, simple volontaire, qui par son éloquence, aussi ferme que persuasive, releva le moral de cette petite armée, privée par la trahison d'une partie de ses chefs, entourée d'ennemis, et qu'il s'agissait de ramener, par des routes inexplorées, des bords du Tigre à ceux du Pont-Euxin, à travers tous les obstacles de la nature et des hommes. Cette retraite si périlleuse fut opérée en moins de huit mois, grâce aux conseils, à l'énergie, aux plans sagement combinés, fortement poursuivis, de Xénophon, nommé l'un des généraux, et qui, comme le plus jeune, voulut être toujours au poste du danger. Enfin, les Dix-mille arrivèrent, tant par terre que par mer, à Chrysopolis, vis-à-vis de Byzance, mais dénués de tout, ce qui détermina Xénophon à accepter les propositions de Seuthès, roi d'une partie de la Thrace, et à passer en Europe avec ses troupes pour le rétablir sur le trône, d'où il avait été expulsé. Bientôt il revint en Asie, appelé par Thimbron, général des Spartiates, qui rassemblait des forces de toutes parts pour reprendre les hostilités contre le roi de Perse, et il ne revit Athènes qu'après avoir lui-même remis ses compagnons sauvés et victorieux entre les mains du chef grec.

On peut croire, en effet, qu'après sa mission, remplie jusqu'à la fin avec un dévouement égal aux talents militaires qui lui ont valu la réputation d'un des plus grands capitaines de l'antiquité, Xénophon retourna dans sa patrie vers l'année 399. Il y trouva tout bien changé. Socrate avait bu la ciguë, et le disciple fidèle de ce martyr de la vérité devint doublement suspect aux Athéniens, soit comme tel, soit comme ami des ennemis d'Athènes qu'il venait de servir, au moins indirectement. Cela ne l'empêcha point de se joindre à Platon pour défendre la mémoire de leur maître commun contre les préjugés populaires et contre les calomnies intéressées. C'est probablement à cette époque qu'il dut rédiger les notes prises par lui, au rapport de Diogène de Laerte, du vivant de Socrate, sur les entretiens du sage, qui étaient, comme l'on sait, tout son enseignement. Ces *Souvenirs* ou ces *Mémoires*, ainsi qu'ils sont intitulés, remis sous les yeux du peuple athénien, avec tant d'autres écrits apologétiques des principaux disciples de Socrate, étaient bien faits pour provoquer le repentir tardif de la grande iniquité dont il fut victime. D'autres écrits socratiques de Xénophon, sinon ceux que nous avons mentionnés plus haut, au moins l'*Économique*, suite évidente des *Mémoires* ou *Mémorables*, peut-être aussi *le Général de la cavalerie*, développement d'un des entretiens attribués au maître, et résultat de l'expérience militaire acquise par le disciple, doivent appartenir à la même époque de sa vie.

On ignore dans quelle occasion Xénophon, aussi susceptible de l'entraînement de l'amitié, aussi enthousiaste des hommes et des choses de l'étranger que peu attaché à sa patrie, à ses foyers, du moins en apparence, fit la connaissance d'Agésilas, connaissance qui n'exerça pas moins d'influence sur sa destinée que celle de ce Thébain, du nom de Proxène, par lequel il avait été jadis attiré à la cour de Cyrus le jeune. Ce que l'on sait, c'est qu'il fut, jusqu'à la fin de ses jours, l'ami et l'admirateur passionné du roi de Sparte, et que, ce dernier étant parti pour son expédition d'Asie, en 395, Xénophon ne tarda pas à l'y joindre. Ce fut alors que ses compatriotes, outrés, le frappèrent de cet exil qui dura près de trente années et dont sa conduite, il faut le dire, justifia la rigueur, puisqu'il se trouvait à la bataille de Coronée, où il combattit contre eux et leurs alliés, aux côtés d'Agésilas, après le rappel de celui-ci. L'accusation de *laconisme* fut alors trop prouvée. Aussi les Spartiates reconnaissants voulurent-ils le dédommager, en lui conférant le droit de proxénie dans leur ville et en lui donnant à Scillonte en Élide, non loin d'Olympie, une maison et des terres considérables. Las de la guerre et des agitations d'une vie errante, Xénophon, d'ailleurs sur le retour, se fixa, vers 392, dans cette délicieuse retraite, dont il a lui-même tracé le tableau, avec sa femme Philésie et les deux fils qu'il en avait eus. Il y passa de

longues années, partagé entre l'étude, les plaisirs de la chasse, qu'il aimait beaucoup, et l'exercice d'une hospitalité pleine de grandeur. C'est là que, recueillant les impressions d'une vaste et diverse expérience, il en déposa les fruits dans les plus importants de ses ouvrages, dans ses *Histoires* proprement dites, à savoir l'*Anabase* ou le retour des Dix-mille, chef-d'œuvre de sa plume comme de son talent militaire; les *Helléniques*, dès longtemps commencées, et terminées plus tard; enfin, la *Cyropédie* ou l'Éducation de Cyrus l'ancien; si l'on peut appeler du nom d'histoire ce beau roman didactique, moral et politique, dont la composition l'occupa également jusqu'à la fin de sa vie. Il paraît naturel aussi de placer à l'époque de son séjour à Scillonte la rédaction des deux traités politiques sur les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, où éclate si fortement sa prédilection pour la première, et qui doivent être de lui en dépit des doutes d'un ancien, adoptés par quelques modernes. Les deux traités didactiques des *Cynégétiques* ou de la Chasse, et de l'*Équitation*, ce dernier bien distinct de l'*Hipparchique*, ou du général de la cavalerie, dont nous avons parlé plus haut, se rapportent encore à la même époque, puisqu'ils ont été écrits sous l'influence des mâles divertissements auxquels Xénophon se livrait dans sa retraite, et pour l'instruction de « ses jeunes amis ».

Mais cette retraite qui lui était si douce, et qu'il occupait si noblement, il fallut la quitter. Les Éléens, qui voyaient d'un œil jaloux la colonie lacédémonienne de Scillonte, profitèrent des embarras de Sparte dans la guerre contre les Thébains, peut-être même de l'invasion d'Épaminondas en Laconie, vers 368, pour faire une incursion de leur côté et pour s'emparer du pays qu'ils convoitaient. Les fils de Xénophon furent obligés de fuir à Lépréum, et lui-même il les suivit bientôt après des réclamations infructueuses, à Élis. Il alla enfin, dans un âge déjà fort avancé, s'établir à Corinthe, où il résida vraisemblablement jusqu'à sa mort, quoique, dans l'intervalle, les Athéniens, sur la proposition de l'orateur Eubulus (non pas l'archonte Eubulus ou Eubulide qui l'avait fait bannir), eussent levé la sentence d'exil portée contre lui. Il n'en apprécia pas moins ce retour spontané de sa patrie, et il lui donna des gages bien chers du sien, puisqu'il envoya ses fils s'enrôler, à Athènes, dans le corps d'armée qui marcha au secours de Sparte et combattit à Mantinée, en 362. Il avait alors plus de quatre-vingts ans, ce qui explique suffisamment qu'il soit demeuré de sa personne à Corinthe. L'illustre vieillard y offrait un sacrifice, la couronne sur la tête, lorsqu'on vint lui dire que son fils Gryllus avait été tué à la bataille. Il ôta sa couronne; mais, comme on ajouta que Gryllus avait péri en brave et qu'il avait même blessé mortellement Épaminondas, il la remit sans verser une larme, et se contenta de dire : « Je savais bien que j'avais pour fils un mortel. » Cette âme forte, quoique calme et douce, ressentit profondément ce coup terrible, mais n'en fut point abattue. Malgré sa douleur, malgré ses fatigues, et par-dessus tout son grand âge, Xénophon ne voulut laisser inachevées ni la *Cyropédie* ni les *Helléniques* : il travaillait encore à ce dernier ouvrage en 357; et l'année suivante, la dernière ou l'avant-dernière de sa longue carrière de quatre-vingt-dix ans, si l'on en croit Lucien, il trouva la force de composer son petit traité des *Revenus de l'Attique*, un de ses meilleurs écrits et des plus instructifs, où se lisent ces touchantes paroles : « Avant de descendre dans la tombe, que je voie au moins ma patrie tranquille et florissante! » Ainsi témoignait-il qu'au fond du cœur il n'avait pas cessé de la chérir, cette patrie, malgré sa préférence pour les institutions, pour les mœurs, pour les grands hommes de Sparte; préférence, du reste, assez naturelle chez le condisciple de Platon, chez celui qui avait sucé de bonne heure les principes de Socrate, qui avait vu tant de malheurs, tant de fautes, tant de crimes produits par l'orageuse mobilité, par la corruption croissante de la démocratie et du caractère athénien.

La vie de Xénophon, telle que nous venons de l'esquisser, tant d'après l'insuffisante biographie de Diogène de Laerte que d'après les autres témoignages de l'antiquité, éclairés par les indices que fournissent les nombreux ouvrages de Xénophon lui-même, offre en effet l'image d'un homme né avec le besoin de l'action et avec celui de l'ordre, doué d'un rare équilibre des facultés intellectuelles et morales, épris en outre de bonne heure de cet idéal du bien, du vrai, du beau, que Socrate savait développer dans l'âme de ses disciples; d'un homme enfin que ne pouvait satisfaire rien de ce qui se passait de son temps à Athènes, qui lui préféra Sparte, parce que Sparte lui semblait meilleure, et qui rêvait quelque chose au-dessus de Sparte elle-même, en fait de grandeur et de vertu. Poussé en Orient par le désir de voir, d'agir, de s'instruire, l'expérience qu'il y acquit des hommes et des choses, la majestueuse simplicité des traditions et des institutions asiatiques, ne fit qu'ajouter à cette disposition. L'horizon de la Grèce se trouva trop étroit pour lui, et, tout en demeurant Grec, tout en s'attachant à la discipline lacédémonienne comme à l'énergique ressort qui devait non-seulement remonter la puissance hellénique, mais réagir contre l'Orient dégénéré, il eut l'instinct de l'avenir, et entrevit dans un lointain obscur Alexandre et les Macédoniens. Tout au moins le patriotisme borné de la cité fit-il place, dans son âme, au patriotisme plus large du pays. Et ce caractère de largeur dans les sentiments, dans les idées, que révèlent, en dépit de la superstition qu'on lui a reprochée, aussi bien qu'à Socrate, les événements de sa vie et les démarches de sa conduite, nous le retrouvons dans l'esprit même et jusque dans la variété de ses écrits. Là aussi

l'horizon de la pensée s'étend avec celui de l'expérience, et la littérature grecque commence à se généraliser chez Xénophon par le fond comme par la forme. En se généralisant, elle s'enrichit, elle se popularise; il applique sa plume, il applique la prose attique, plus simple, plus claire, plus transparente que jamais, à la philosophie, à l'histoire, à la politique, à la morale pratique, aux arts divers de la vie publique et privée, comme on peut en juger par l'énumération que nous avons faite de ses ouvrages, rapportés aux époques probables de leur composition. Peu d'entre eux se sont perdus, peut-être pas un seul, quoique Diogène de Laerte compte environ *quarante livres* de Xénophon, et que nous n'en ayons que quinze, y compris l'*Apologie de Socrate* et la *Vie d'Agésilas*, indignes du talent de leur auteur supposé, et très-probablement apocryphes, ainsi que cinq lettres qui nous restent encore sous le même nom. Les *livres* de Diogène ne sont pas les ouvrages, comme on l'a cru, mais leurs divisions. Parmi ces ouvrages, l'antiquité elle-même a suspecté, non pas ceux que nous venons de dire, mais, indépendamment des petits traités sur la république de Sparte et sur celle d'Athènes, l'histoire même de la retraite des Dix-mille, titre immortel et caractéristique de l'homme non moins que de l'écrivain chez Xénophon. Xénophon en effet, au troisième livre des *Helléniques*, semble l'attribuer, de sa propre bouche, à un certain Thémistogène de Syracuse, soit que ce Thémistogène eût réellement écrit, avant lui, un livre sur le même sujet et que la rédaction des *Helléniques*, comme nous l'avons admis, ait été successive, qu'elle ait à la fois précédé et suivi celle de l'*Anabase*, soit, et plus probablement, que Xénophon, comme le pense Plutarque, eût jugé à propos de voiler sa personne sous un pseudonyme. Dans tous les cas, quiconque a lu attentivement l'*Anabase* reconnaîtra avec nous qu'un récit, en même temps si complaisant et si fidèle, si vivant et si intime, ne saurait être que de celui qui y rapporte avec tant de soin toutes ses actions, toutes ses paroles, qui y met à chaque instant le lecteur dans la confidence de ses pensées, et qui, du moment qu'il paraît sur la scène, ne cesse pas d'y occuper le premier plan: *Les Helléniques* pâlissent singulièrement à côté de ce beau récit, qui n'a de comparable dans l'antiquité que les *Commentaires de César*, supérieurs, il est vrai, à leur modèle, et de toute la distance peut-être qui sépare les deux hommes. Quant aux *Helléniques*, continuation de l'histoire de Thucydide, et qui s'étendent en outre jusqu'à la bataille de Mantinée, elles forment avec cette histoire un frappant contraste; elles lui sont bien plus inférieures encore qu'à l'*Anabase*. C'est une sorte de milieu entre l'histoire proprement dite et les mémoires, qui a les défauts plus que les qualités de ceux-ci, où l'auteur, préoccupé surtout de ses impressions personnelles, n'apprécie à leur juste valeur ni les hommes ni les choses de son temps, ne sait pas, comme son prédécesseur, saisir le secret enchaînement des effets et des causes, et manque de portée aussi bien que d'impartialité, de force aussi bien que de couleur. A considérer cet ouvrage, si imparfait de tous points, et l'*Anabase* elle-même, si parfaite en son genre, on ne saurait s'empêcher d'avouer que Xénophon ne peut se comparer, comme historien, ni à Thucydide ni à Hérodote, qu'il n'a ni la profondeur du premier, son énergie, son éclat voilé, ni la brillante imagination, la conception vaste, la poétique et savante naïveté du second. Son talent, quant à la forme, est plutôt encore celui de narrer que celui de peindre; quant au fond, l'on est forcé de dire qu'à bien des égards, le vrai, le grand sentiment historique lui a fait défaut. Et n'est-ce pas pour cela même qu'il a surtout excellé dans un genre mixte dont on est fondé à le regarder comme le créateur, dans le genre du roman politique et moral, dont la *Cyropédie* nous présente le premier modèle? Là se révèle dans toute sa vérité, dans toute sa liberté, le génie, mixte aussi en quelque sorte, de Xénophon, heureux mélange de qualités diverses, pratiques et spéculatives, qui répond à cet équilibre de facultés que nous avons signalé plus haut comme le trait dominant de son caractère. La vie de Cyrus n'est pour lui qu'un cadre qui lui sert à mettre en lumière, dans une suite de récits, de dialogues et de discours, l'idéal qu'il s'est fait d'un bon gouvernement, d'un grand prince, idéal dont les éléments sont puisés, non pas tant dans la tradition, dans l'histoire réelle, que dans l'expérience de l'auteur, dans ses opinions ou ses préjugés; non pas tant dans l'Orient et chez les Perses que dans la Grèce, et principalement à Sparte. La *laconomanie*, si souvent reprochée à Xénophon, et qui l'entraîna dans de graves fautes de conduite, se fait jour dans la *Cyropédie* aussi bien que dans les *Helléniques*, et quelque chose de plus encore que ses prédilections aristocratiques et militaires, quelque chose qui semble lui avoir été suggéré par les grands souvenirs de l'Orient, à savoir, un penchant secret pour la monarchie fondée sur les mœurs non moins que sur les lois. Et pourtant, dans l'épilogue qui termine ce bel ouvrage, le plus accompli de tous ceux de l'auteur, et celui qu'il paraît avoir le plus affectionné, il montre lui-même combien les Perses étaient dégénérés depuis les temps héroïques de Cyrus, et quelle proie facile ils offraient à l'esprit entreprenant des Grecs. On a prétendu que cet épilogue était une addition d'un faussaire, mais sans preuve suffisante. C'est la conclusion naturelle et comme le passeport de ce tableau idéal d'un passé qu'il fallait bien mettre en accord avec la conscience du présent, avec les pressentiments de l'avenir.

Si Xénophon historien est avant tout un narrateur et un moraliste politique, Xénophon philosophe est encore, à bien des égards, un mora-

liste et un historien. Tel il parait dans les *Mémoires de Socrate*, dans l'*Économique*, dans *le Banquet*, dans l'*Hiéron*, où il met en scène son maître et se borne à exposer fidèlement ses opinions sous la forme animée du dialogue, qui est aussi fréquemment celle de la *Cyropédie*. Encore, quand nous disons fidèlement, s'agit-il d'une fidélité relative; car Socrate se livrait à ses disciples dans la mesure des forces de chacun, et il n'est pas sûr que Xénophon, esprit tempéré et surtout pratique, ait compris aussi bien que Platon, génie sublime et profondément spéculatif, les grands côtés de ses doctrines ou même de son caractère. D'ailleurs, il n'a point d'originalité propre, il n'est ni un chef d'école ni un philosophe de profession; sa sphère est moins celle de la pensée que celle de l'action, et l'indépendance qui manque à son esprit manque aussi à son âme. Voilà pourquoi, sous l'inspiration des hommes qui le dominent, ou celle des circonstances qui l'entourent, il met sa plume au service des sujets les plus divers, comme il a mis son épée au service de toutes les causes. Mais pour toutes les causes il combat avec dévouement; sur tous les sujets il écrit avec la même solidité, la même simplicité, la même clarté. Ses petits traités didactiques et statistiques, que nous avons déjà mentionnés, sont des trésors d'expérience et des modèles d'exposition. Les anciens ne tarissent pas sur la grâce et la douceur du style de Xénophon : ce style est plus doux que le miel; les Muses elles-mêmes s'expriment par sa bouche (Cicéron); les Grâces semblent avoir pétri son langage, et la persuasion s'être assise sur ses lèvres (Quintilien). En un mot, c'est *l'Abeille attique*, surnom qui lui est resté. Toutefois, Denis d'Halicarnasse distingue, et avec raison : lui accordant toute la douceur imaginable, il ne lui reconnait pas la beauté à un degré égal; par où il entend sans doute que la prose de Xénophon n'a ni l'éclat de celle de Platon, ni l'énergie de celle de Démosthène. Pour nous autres modernes et Français, elle a quelque chose de celle de Fénelon, quelque chose aussi de celle de Voltaire, moins la chaleur de l'un, moins la finesse spirituelle de l'autre. On peut dire de cette prose, miroir de la pensée de son auteur, comme celle-ci l'est des faits, des choses de son temps, ce qui a été dit plus haut de l'esprit de Xénophon comparé à son caractère : c'est un rare assemblage de qualités diverses dans une certaine mesure et dans un parfait équilibre, sans rien d'éminent, de puissant, d'entrainant. D'où nous serions tenté de conclure que Xénophon, en tenant compte de tout, est un homme, un écrivain de seconde ligne, que l'harmonie et aussi l'universalité de ses facultés, de ses talents et de ses ouvrages ont justement placé au premier rang.

On ne compte pas moins de vingt éditions, plus ou moins complètes, des œuvres de Xénophon. Sans parler des *Helléniques*, qui, sous le titre de *Paralipomènes*, ou suite à l'histoire de Thucydide, se produisirent pour la première fois au grand jour de l'imprimerie, en 1503, chez Alde l'ancien, à Venise, Ph. Giunta publia à Florence, en 1516, la véritable édition *princeps* de notre auteur, complétée, quoique incomplète encore, par les héritiers de Giunta, dans une réimpression de 1527, d'après la seconde édition *princeps*, donnée par André d'Asola, beau-père d'Alde, à Venise, en 1525 (in-fol., comme les précédentes), édition bien meilleure que celle de Giunta, et à laquelle il ne manquait que l'*Apologie*. La 2e édit. des Giunta fut réimprimée à son tour à Halle en Souabe, en 1540, par les soins de Pierre Brubach, avec une préface de Ph. Melanchthon, qui y ajouta l'*Apologie*, de sorte que cette édition en 3 tom. in-8° fut la première réellement complète. Cependant elle est peu correcte et mal imprimée. Toutes ces éditions sont grecques. La première grecque-latine parut à Bâle, en 1545, in-fol., chez Nic. Brylinger, qui la reproduisit en 1555, d'après le texte corrigé qu'avait publié, probablement en 1553, Séb. Castalio ou Châtillon, chez Isingrin, à Bâle, 2 vol. in-8°. Une nouvelle ère s'ouvrit pour le texte de Xénophon par les deux recensions qu'en fit successivement le grand helléniste et le grand imprimeur H. Estienne, et par les deux éditions qu'il donna en 1561 et en 1581, in-fol., celle-là plus belle, celle-ci meilleure et à laquelle se joint la version latine, impr. à part. Le travail de H. Estienne servit de base aux quatre éditions de Jean Lœwenklau (Leunclavius), Bâle, 1569 et 1572, Francf., 1594 et 1596, in-fol., avec la trad. lat. revue et des notes peu intelligentes; la dernière de ces édit. fut réimp. à Paris, *typis regiis*, en 1625. Pas d'autre édition critique, dans tout le cours du dix-septième siècle, jusqu'à celle d'Ed. Wells, Oxford, 1703, 5 vol. in-8°, qui altéra le texte plus qu'il ne l'améliora, en y introduisant, soit les corrections d'H. Estienne, soit les conjectures de Lœwenklau. Cette édition fut réimpr. en 1762-67, 12 vol. pet. in-8°, par les Foulis de Glasgow, et en 1763 (Leipzig, 4 vol. in-8°) par les soins de Thieme, qui la corrigea et y joignit les travaux estimables d'Hutchinson sur la *Cyropédie* et l'*Anabase*, mais ne put donner les 2 vol. d'index et de notes qu'il avait en partie préparés. Ils ont été remplacés depuis avec avantage par le *Lexicon Xenophonteum* de Sturz, Leipzig, 1801-1804, 4 vol. in-8°, qui fait suite aux 4 vol., reproduits sous la même date, de l'édition de Thieme. Dans l'intervalle, Benj. Weiske avait entrepris un nouveau travail sur Xénophon, dont il publia le texte sans recension nouvelle, mais avec des variantes et des remarques critiques provenant de Villoison, et surtout avec des introductions et des observations qui lui sont propres, destinées à éclaircir les choses aussi bien que les mots (Leipzig, 1798-1804,

6 vol. in-8°). Cette édition, quoiqu'elle ait été sévèrement jugée, vaut, sous certains rapports, la plus considérable de toutes, au moins par la masse et par le luxe de l'impression, c'est-à-dire celle que J.-B. Gail commença dès 1797, et qu'il poursuivit avec plus de labeur que de critique, avec plus de savoir que de goût, d'abord jusqu'en 1804, en 6 vol. in-4°, intitulés : *Œuvres complètes de Xénophon, traduites en français, accompagnées du texte, de la version latine* (de Leunclavius) *et de notes critiques ;* puis, de 1808 à 1815, 7e vol. divisé en 3 parties, y compris un atlas de cartes et de plans. La traduction française n'est nouvelle qu'en partie ; car celle de la *Cyropédie*, des *Mémorables* et de l'*Anabase*, est simplement le travail de Dacier, Levêque et Larcher, repris avec des modifications légères. Nous devons mentionner encore les divers traités de Xénophon publiés par Zeune, de 1778 à 1785, revus et complétés par Schneider, de 1791 à 1815, avec des commentaires justement estimés. Ils ont été réimprimés plusieurs fois en Angleterre, notamment à Oxford, de 1810 à 1817, 6 vol. in-8°. La dernière édition complète que nous connaissions est celle que M. Dübner a soignée pour la collection grecque de F. Didot, Paris, 1838, gr. in-8°, et où le texte, la version latine et l'index ont reçu de nombreuses améliorations de la main de ce critique exercé. — Quant aux éditions partielles, si nombreuses, nous nous contenterons de citer comme un modèle de la constitution du texte d'après les manuscrits, et aussi un modèle de traduction, celle *Du Commandement de la cavalerie et de l'équitation*, en grec et en français, par P.-L. Courier (Paris, 1813, in-8°) ; celles de la *Cyropédie*, par Ern. Poppo (Leipzig, 1821, in-8°) ; de l'*Anabase*, par le même (1827, in-8°), et par Krüger (Halle, 1826, in-8°) ; des *Mémorables*, par Ruhneken et Valckenaer (Leipzig, 1772, in-8°), et par Coray, avec le *Gorgias* de Platon (Paris, 1825), etc. Les meilleures traductions françaises, dont la plupart laissent encore beaucoup à désirer, ont été réunies en 2 vol gr. in-18, par H. Trianon, Paris, 1842. Trois plus anciennes, mais qui ne sont pas sans mérite, l'avaient été déjà en 2 vol. in-12, Amst., 1745, savoir : *la Condition des rois*, c'est-à-dire *l'Hiéron*, par Coste, *la Retraite des Dix-mille*, par Perrot d'Ablancourt, et *les Choses mémorables* de Socrate, par Charpentier. La dernière est celle de Talbot (Paris, Hachette, 1859, 2 vol. gr. in-16). Les œuvres de Xénophon ont été traduites : en italien par Gandini (Venise, 1588, in-4° ; Vérone, 1735-37, 2 vol. in-4°), par Viviani (Rome, 1791-94, 3 vol. in-4°), et la *Cyropédie* seule par Regis (Milan, 1821, 2 vol. in-8°, fig.) ; en espagnol par Diego Garcian (Salamanque, 1552, in-fol. ; Paris, 1781, 2 vol. gr. in-4°) ; en allemand par Borbeck (Lemgo, 1778-1808, 6 vol. pet. in-8°) et en anglais : la *Cyropédie* par Cowper (Londres, 1728, 1770, 2 vol. in-8° ; ibid., 1811, in-8°), l'*Anabase* par Spelman (Londres, 1742, 1749, 1776, 2 vol. in-8° ; ibid., 1811, in-8°), les *Helléniques* par Smith (Londres, 1770, in-4° ; ibid., 1812, in-8°), les *Mémorables* par Fielding, le *Banquet* par Welwood, *l'Hiéron* par Graves, et *l'Économique* par Bradley. Ces quatre derniers opuscules, complétant la collection des traductions anglaises de Xénophon, ont été réunis sous le titre de *Minor Works* (Londres, 1813, in-8°).

GUIGNIAUT.

Fabricius, *Bibl. græca*. — Dodwell, *Chronologia Xenophontis* ; Oxf., 1700, in-8°. — H. Hoffmann, *Lexicon bibliogr.* — Creuzer, *De Xenophonte historico* ; Leipzig, 1799, in-8°. — Hacken, *Xenophon und die zehntausend Griechen*, Magdebourg, 1806, in-8°. — Krüger, *De Xenophontis vita* ; Halle, 1822, in-8°. — Nobbe, *Vita Xenophontis* ; Leipz., 1825, in-8°. — Notices des différents éditeurs.

XERXÈS Ier (*Khsayârsâ*), roi de Perse, mort en 472 av. J.-C. Il était fils de Darius Ier qui, avant de monter sur le trône, avait eu trois autres enfants d'une première femme. Néanmoins, grâce à l'influence de sa mère, Atossa, fille de Cyrus, Xerxès fut désigné par Darius lui-même pour lui succéder. Son premier soin en montant sur le trône (485) fut de pacifier l'Égypte révoltée. Puis les instances de son beau-frère, Mardonius, qui avait à cœur de venger la défaite de Marathon, celles des fils de Pisistrate, et d'une puissante famille de Thessalie, les Aleuades, également exilés, le décidèrent à renouveler la tentative de son père contre la Grèce. Après quatre années employées à faire des préparatifs immenses, Xerxès se mit en marche à la tête d'une innombrable armée (480). Pendant qu'il envoyait des hérauts sommer les Grecs de se soumettre, il faisait exécuter deux gigantesques travaux, auxquels la légende grecque rattache plusieurs anecdotes d'une vérité suspecte : le percement de l'Athos, et l'établissement d'un pont pour faciliter le passage de l'armée en Europe à travers l'Hellespont. Parvenu à Doriscos, sur les bords de l'Hèbre, il fit clore de murs une enceinte qui contenait dix mille hommes bien serrés, et réussit par ce moyen à dénombrer ou plutôt à mesurer son armée. Hérodote avoue qu'il manque de renseignements certains touchant le nombre des envahisseurs : son évaluation, probablement exagérée, donne un total de plus de cinq millions d'hommes. Il faut pareillement n'accorder qu'une demi-confiance à tout ce que le même historien raconte des impiétés, des cruautés, des folies de Xerxès, avec une sorte d'effroi superstitieux qui avertit la critique de se tenir sur ses gardes. En Piérie, Xerxès fut rejoint par ses hérauts, et apprit d'eux qu'une partie des Grecs se préparait à lui résister. Un désastre suivit de près cette mauvaise nouvelle : à la hauteur de Sépias, en Magnésie, une violente tempête engloutit quatre cents vaisseaux de la flotte perse. Xerxès, à la tête des troupes de terre, n'en continua pas moins sa route et arriva au défilé des Thermopyles, que

gardait Léonidas (*voy.* ce nom), roi de Sparte, avec cinq mille Grecs environ. Il essaya vainement de forcer ce passage, mais réussit à le tourner, grâce à la trahison du Grec Ephialte. Pendant que Léonidas succombait à la ruse et au nombre, la flotte perse essuyait coup sur coup une défaite et une tempête, dans le bras de mer voisin nommé Artémision. Mais ce n'était que le prélude du grand désastre qui allait refouler pour jamais les Perses en Asie. Sur terre, tout fuyait devant Xerxès, qui pouvait impunément brûler toutes les villes, les temples, et jusqu'à la citadelle d'Athènes. C'est sur mer que les Grecs, inspirés par Thémistocle (*voy.* ce nom), l'attendaient. Xerxès ne craignit pas de renouveler une épreuve qui lui avait été funeste, et ordonna à sa flotte de se ranger devant Salamine. Un avis que lui fit passer Thémistocle, résolu de couper court aux hésitations des Grecs, le détermina à essayer d'envelopper l'ennemi. Ce fut le signal d'une mêlée terrible; les Perses, resserrés dans un détroit, n'avaient ni la disposition de toutes leurs forces, ni la liberté de leurs mouvements; d'ailleurs la désunion régnait dans leurs équipages, composés en partie d'Ioniens, en partie de Phéniciens. Cette journée porta un coup mortel à la puissance des Perses. Tout d'abord Xerxès parut décidé à tenter encore une fois la fortune : il donna même des ordres pour la réunion de Salamine au continent au moyen d'une chaussée. Mais Mardonius le pressa de partir, s'offrant à rester lui-même dans la Péninsule grecque avec trois cent mille hommes pour en achever la conquête. Xerxès suivit ce conseil, et se hâta de regagner l'Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, tandis que sa flotte voguait vers l'Hellespont, poursuivie par les Grecs, qui ne purent la rejoindre. Bientôt la bataille de Platée et celle de Mycale, perdues le même jour (479), la première par Mardonius, la seconde par la flotte perse, anéantirent les dernières ressources de Xerxès, mais non peut-être ses dernières espérances : car il paraît avoir tenté de corrompre le roi de Sparte, Pausanias, par l'entremise du satrape Artabaze. Enfin les succès maritimes de Cimon mirent le comble à l'humiliation de ce roi tant de fois vaincu; une conspiration se forma contre lui parmi ses sujets, et l'Hyrcanien Artaban l'assassina (1).

Xerxès II, roi de Perse, mort en 452, presque aussitôt après son avénement. Il avait succédé à son père Artaxerxès Ier. Un de ses frères, Sogdien, le tua pour prendre sa place. E. T.

Hérodote, I, 183, VII et suiv. - Eschyle, *les Perses*. — Plutarque, *Thémistocle*, *Aristide*, *Cimon*. — C. Nepos, *Pausanias*. — Thirlwall, Grote, Duruy, *Hist grecque*. — Rollin, *Hist. ancienne*. — Artopœus, *Diss. II quibus demonstratur Xerxen eumdem esse cum Nabuchodonosore*; Strasbourg, 1698, in-4°, et *De Xerxe*; ibid., 1689; in-4°. — Rosenberg, *De Cambyse, Dario Hystape et Xerxe*; Bautzen, 1690, in-4°. — Hussel, *Xerxes des Grossen Leben, Thaten und Ende*; Leipzig, 1816, in-8°

XIMENÈS (*Francisco*), cardinal et régent d'Espagne, né en 1436, à Torrelaguna (Castille), mort le 8 novembre 1517, à Tolède. D'une famille de petite noblesse, il était fils d'un receveur des dîmes; et avait reçu au baptême le prénom de Gonzalès. A Salamanque, il suivit les cours ordinaires d'humanités, de philosophie, de droit civil et de droit canon, puis il embrassa la carrière ecclésiastique. Ses parents l'envoyèrent en 1455 à Rome. Là il réussit à attirer l'attention de Sixte IV, en plaidant les causes des Espagnols devant les tribunaux ecclésiastiques : le pape lui accorda une bulle d'expectative pour le premier bénéfice vacant dans le diocèse de Tolède. Rappelé en Castille par la mort de son père (1461), il saisit l'occasion que lui offrit la vacance de l'archiprêtre d'Uceda. Malheureusement Alonso Carrillo, alors archevêque, destinait cette place à l'un de ses serviteurs. Il voulut obliger Ximenès à se désister; sur son refus, ce prélat, d'un caractère dur et ardent, le fit enfermer dans les cachots de San-Torcaz, d'où il ne sortit qu'au bout de six ans, sur les instances multipliées de la comtesse de Buendia, nièce de l'archevêque. Ximenès échangea alors son titre contre celui de chapelain majeur de Siguenza (1480). Bientôt après, le cardinal Mendoza, évêque de cette ville, le nomma son vicaire général; le comte de Cifuentes, prisonnier des Grenadins, le chargea de l'administration de ses biens (1483); tous recouraient à ses conseils et voulaient recevoir des directions de sa prudence. Pour échapper au monde, qui le détournait de ses études, Ximenès chercha la solitude du cloître. Il choisit l'ordre de Saint-François, et en prit l'habit en 1484. Peu de temps après, sur l'indication du cardinal Mendoza, la reine Isabelle alla le chercher dans le désert du Castañar, pour en faire son confesseur et son plus intime conseiller. Les affaires du royaume de Castille furent ainsi le champ ouvert à Ximenès pour y déployer à loisir les grandes qualités de son génie. A peine investi de la confiance de la reine (1492), il détermina les cordeliers à le choisir pour provincial. On le vit alors entreprendre à pied la visite de toutes les maisons de l'ordre. Cette visite lui ayant révélé les abus qui régnaient dans la vie monastique, il résolut de les extirper. On juge des obstacles qu'eut à surmonter sa persévérance. Il fallut seize ans de lutte pour y parvenir. Lorenzo Baca, son général, sollicita des bulles contre lui; l'intrigue parvint un instant à ébranler la confiance des rois catholiques, et telle fut la rage des attaques dirigées contre Ximenès, dans cet intervalle, que son propre frère, profès du même ordre, tenta de le tuer, en l'étouffant dans son lit. Cependant Mendoza, qui avait toujours conservé pour Ximenès

(1) M. Oppert a établi, au moyen des inscriptions cunéiformes, que Xerxès n'est autre que l'Assuérus dont il est question dans le *Livre d'Esther*.

la plus haute estime, l'avait désigné en mourant pour son successeur au siége de Tolède. Ximenès lutta pendant six mois contre les prières de la reine, des grands et de ses amis; il ne céda qu'à un ordre du pape, et fut sacré à Taragona, le 11 octobre 1495. Il ne fallut pas moins que l'autorisation de la reine jointe à celle du pape (Alexandre VI) pour l'obliger à renoncer dans ce poste éminent à la rigidité de l'habit de Saint-François, qu'il conserva, dans la retraite de sa cellule, jusqu'au jour de sa mort. Il convoqua deux synodes, le premier à Alcala (1497), le second à Talavera (1498). Entre autres dispositions excellentes, le synode d'Alcala établit la règle des registres de paroisse, qui est encore aujourd'hui en Espagne la seule base de l'état civil. En même temps, il composait des catéchismes, multipliait les livres de piété, qu'il distribuait généreusement aux églises pauvres, et rétablissait dans une des chapelles de la cathédrale de Tolède l'antique rite de l'Espagne, le rite *mozarabe*. Il considérait les études profanes comme le meilleur auxiliaire des études ecclésiastiques. Lui-même travailla à une édition des œuvres d'Aristote et d'Aph. Tostat, et contribua à la publication des travaux d'Herrera sur l'agriculture. Il protégea Antonio de Lebrija contre la rage de ses ennemis, fonda la bibliothèque du chapitre de Tolède, favorisa l'établissement du collége de Siguenza, et enfin créa l'université d'Alcala (1500), l'honneur de l'Espagne au seizième siècle. Nous ne parlerons pas des détails de la construction de l'édifice, aujourd'hui transformé en caserne de cavalerie; des magnifiques dotations pour les différentes chaires, de l'hôtel réservé aux étudiants pauvres, de l'hôpital destiné aux étudiants malades; nous préférons signaler la beauté du plan d'études, où les lettres humaines étaient admirablement combinées avec les lettres sacrées, où les sciences tenaient une place beaucoup plus considérable qu'on ne l'espérerait pour le temps, en un mot, où tout était sagement prévu, jusqu'aux arts d'agrément. La publication de la célèbre *Bible polyglotte* révéla bientôt au monde, et la force des études à Alcala, et le haut libéralisme de l'esprit de Ximenès.

L'occupation de Grenade par les Castillans ne tarda pas à être suivie de symptômes de révolte parmi les habitants de cette cité. La philosophie moderne a reproché avec raison à Ximenès la violence des moyens employés pour faire rentrer les Maures dans l'obéissance, et pour opérer leur conversion. Il fit brûler publiquement tous les exemplaires du Coran que, de gré ou de force, il avait pu se procurer, et le tribunal de l'Inquisition ne fit que trop de victimes dans ce beau royaume. Pour détourner les musulmans d'Afrique de l'idée de secourir les Grenadins, l'archevêque conçut le dessein de porter la guerre chez eux. Un premier coup de main le rendit maître de Mers-el-Kebir. Le trésor de l'État étant épuisé par les guerres précédentes, il offrit de diriger et de solder lui-même l'expédition, à la seule condition du remboursement de ses frais, lorsque la conquête serait assurée. On vit alors une armée réunie sous les ordres d'un prêtre septuagénaire. Ximenès la conduisit sous les murs d'Oran; il se mêle à tous les périls, désigne lui-même le moment favorable de l'assaut, se rend maître de la ville, et rentre vainqueur à Carthagène, le 23 mai 1509, six jours seulement après avoir quitté les côtes d'Espagne (1).

Comme conseiller intime d'Isabelle, Ximenès prit part à tous les actes principaux de ce règne. Sur sa désignation étaient choisis les principaux évêques et magistrats. C'est lui qui eût l'idée de la réunion en un seul droit des impôts divers connus sous le nom d'*Alcabala*, bienfait immense pour le commerce et pour les peuples. Sans lui, il est probable que les propositions de Colomb n'auraient jamais été écoutées. Sa ferme volonté affranchit le pouvoir royal de la tyrannie des grands. Après la mort d'Isabelle (1504), il sut par sa fermeté ruiner les intrigues des grands, qui espéraient arracher des concessions au faible mari de Jeanne. Telle fut aussi la prudence du cardinal (il obtint le chapeau le 17 mai 1507), qu'il réussit non-seulement à réconcilier le beau-père et le gendre, mais à capter l'entière confiance de ce dernier jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après (1506). Lorsque Ferdinand mourut, dix ans plus tard (1516), il confia la régence des deux royaumes d'Aragon et de Castille, désormais réunis, au cardinal Ximenès. Il avait alors soixante-dix-neuf ans. Les intrigues de Bruxelles avaient réussi à placer à côté de lui, avec des pouvoirs égaux, Adrien d'Utrecht; mais l'ascendant de Ximenès l'emporta. Il l'employa aussitôt à assurer le trône à l'archiduc Charles, à l'exclusion de Ferdinand, son puîné, qui, élevé en Espagne, avait la faveur des grands et du peuple. Il manda auprès de lui ce prince sous prétexte de veiller à sa sécurité, et changea sans hésiter les officiers qui composaient sa maison. Quelques seigneurs lui demandant raison de ces actes d'autorité, Ximenès les conduisit sur un balcon, leur montra des détachements de sa garde, et après avoir ordonné une décharge d'artillerie : « Voilà, dit-il, la dernière raison des rois (*Hæc est ultima ratio regum*) » Puis, agitant avec sa main son cordon de Saint-François : « Cela me suffit, ajouta-t-il, pour mettre à la raison des sujets rebelles. » Tant de prudence et de dévouement furent au moment d'être rendus inutiles par le caprice de l'archiduc Charles, qui prétendit au titre de roi, du vivant

(1) On peut lire dans ses lettres réunies au Colegio mayor d'Alcala les obstacles que lui suscitèrent la jalousie du chef militaire, Pierre Navarro, et la duplicité de Ferdinand, qui écrivait à Navarro de retenir le *bonhomme en Afrique, afin d'user sa personne et son argent*.

ue sa mère. Ximenès essaya des représentations; mais, les voyant inutiles, et redoutant les dangers d'une guerre civile, il concilia les prétentions du fils avec la dignité de la mère, et fit proclamer Charles roi, malgré la vive opposition des grands. Dans sa touchante sollicitude, il alla jusqu'à essayer de pénétrer les causes de la maladie de la reine; et, à l'admiration de toute la cour et de la nation entière, il parvint à persuader la malheureuse Jeanne de sortir de l'obscure retraite où elle se tenait obstinément renfermée, et à se montrer en public dans le costume convenable à sa dignité.

Nous résumerons les deux années de la régence de Ximenès en disant qu'il put offrir au jeune monarque, à son arrivée dans ses États, une noblesse obéissante, des peuples soumis, une armée réorganisée, une flotte puissante, un trésor allégé de sa dette, et possédant des ressources puissantes pour l'avenir. Charles récompensa le dévouement de son ministre en évitant de le rencontrer quand il entra en Espagne, et en se bornant à écrire qu'il le déchargeait des soins de la régence. Il craignait sans doute l'ascendant de cette âme que la vieillesse n'avait pu fléchir; d'ailleurs, ce n'était pas le compte de Chièvres et des autres conseillers flamands que Ximenès demeurât à la tête des affaires.

Ximenès mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans qu'il soit nécessaire d'expliquer cette mort par l'ingratitude de son jeune souverain.

Eug. Baret.

Robles, *Vida y hazañas del card. Ximenes*; Tolède, 1604, in-8°. — Fléchier, *Hist. du card. Ximenès*; Paris, 1693, in-4° — Castro, *De vita F. Ximenii*; Francfort, 1581, in-fol. — *Hist. du card. Ximenès*; Paris, 1631, in-8o. — Baudier, *Hist. de l'administr. du card. Ximenès*; Paris, 1635, in-4°. — Mendoza, *Vida de Ximenes*; Palerme, 1653, in-fol. — *Panegyricos del card. de Cisneros*; Rome, 1654, in-4°. — Marsollier, *Hist. du ministère du card. de Ximenès*; Toulouse, 1694. — *Marsollier découvert et confondu dans ses contradictions écrivant l'histoire du card. Ximenès*; s. l. (Paris), 1708, in-12. — Richard, *Parallèle du card. Ximenès et du card. de Richelieu*; Trévoux, 1704, in-12. — *Hist. von dem Staatsministerio des card. Ximenes*; Hambourg, 1719, in-8°. — *Don F. Ximenes*; Leipzig, 1796, in-8°. — Barret, *Life of card. Ximenes*; Londres, 1813, in-8°. — Hefele, *Der Card. Ximenes*; Tubingue, 1844, in 8°; trad. en français, Paris, 1856, in-8°. — Havemann, *F. Ximenes*; Gœttingue, 1848, in-8°. — E. Arnao, *Elogio hist. del card. Ximenes*, dans les *Mém. de l'Acad. d hist. de Madrid*, t. IV. — Prescott, *Hist. de Ferdinand et d'Isabelle*. — Robertson, *Hist. du règne de Charles-Quint*. — *Revue des deux mondes*, 15 mai 1841.

XIMENÈS (*Lionardo*), géomètre et astronome italien, né le 27 décembre 1716, à Trapani, mort le 3 mai 1786, à Florence. D'une famille noble originaire d'Espagne, il entra chez les jésuites, professa pendant quelques années la rhétorique et la philosophie en Sicile, puis il enseigna la littérature à Florence et à Sienne, et fut appelé à la chaire de théologie au collége de la Sapienza. Désigné par ses supérieurs pour enseigner les mathématiques aux enfants du marquis V. Riccardi, de Florence, il se livra avec succès à cette étude. Ses premières publications lui valurent le titre de mathématicien de l'empereur et la chaire de géographie à l'Académie de Florence. On s'occupait beaucoup à cette époque des moyens de prévenir les ravages causés par les débordements du Pô et de ses affluents. Ximenès étudia cette question à son tour: il dressa des plans et les appuya de notes explicatives où il développait ses vues avec tant de force et de vivacité que l'empereur le désigna pour régler le différend qui s'était élevé entre l'État de Lucques et la Toscane. Son opinion fit dès lors autorité en Italie; de toutes parts on lui demandait des conseils. Le pape s'adressa à lui pour le desséchement des marais Pontins et la régularisation du Reno; les Vénitiens le consultèrent sur la Brenta; les Génois sur la construction d'aqueducs, de ponts et de routes. Nommé inspecteur du grand-duc Léopold, il présida à la construction de divers ouvrages qui ont perdu de leur importance depuis ceux qu'a nécessités l'établissement des chemins de fer. Il était associé des Académies des sciences de Paris et de Saint-Pétersbourg. Il mourut d'apoplexie, instituant par son testament une chaire d'astronomie et une chaire d'hydraulique qui devaient être remplies par des religieux piaristes, auxquels il laissa sa bibliothèque et son cabinet, à la condition de les remettre aux jésuites dans le cas où cet ordre serait rétabli en Toscane. Ses manuscrits passèrent entre les mains de G.-B. Nelli, qui possédait déjà ceux de Galilée. Nous citerons de Ximenès les écrits suivants : *Notizia de' tempi*; Florence, 1751, in-8° : cet almanach ne fut continué que pour 1752 et 1753; — *Primi elementi della geometria piana*; Venise, 1751, in-8°; — *Dissertazione meccanica di due stromenti che posson servire alla giusta stima del viaggio marittimo, e della velocità dell' acque e de' venti*; Florence, 1752, in-8°; — *De maris æstu, ac præsertim de viribus lunæ solisque mari moventibus*; ibid., 1755, in-4°; — *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino lib. IV*; ibid., 1757, gr. in-4° : cet ouvrage est précédé d'une histoire de l'astronomie en Toscane, et contient une foule d'observations curieuses sur l'astronomie, la physique et l'architecture; — *Osservazioni del passaggio di Venere*; ibid., 1761, in-4°; — *Dissertazione intorno alle osservazioni solstiziali del* 1775; Livourne, 1776, in-4°. L'auteur y donne quelques corrections à son traité *Del vecchio gnomone*, et trouve que la diminution séculaire de l'obliquité de l'écliptique est d'environ 35", et non 50", ainsi que le supposaient la plupart des astronomes; — *Nuove sperienze idrauliche fatte ne' canali e ne' fiumi per verificarne le principali leggi e fenomeni delle acque correnti*; Sienne, 1780, in-4° : de l'avis de Montucla, cet ouvrage contient ce qu'il y a de meilleur sur l'hydrau-

lique; — *Teoria e pratica delle resistenze de' solidi ne' loro attriti*; Pise et Florence, 1782, 2 vol. in-4°; — *Raccolta di perizie ed opuscoli idraulici*; Florence, 1781-86, t. I et II, in-4°, fig. S. R.

Elogio del P. L. Ximenès, dans le *Giornale di Pisa*, t. LXIV, 91, et dans les *Memorie della Società italiana*, 1790. — *Supplem. biblioth. Soc. Jesu*, p. 284 et suiv. — Montucla, *Hist. des mathém.*, t. III.— Lalande, *Bibliogr. astronom.*

XIMENÈS (1) (*Augustin-Marie*, marquis DE), littérateur français, né le 26 février 1726, à Paris, où il est mort, le 31 mai 1817. Sa famille était originaire d'Aragon. Il embrassa l'état militaire, et, après Fontenoy, devint mestre de camp (1745); mais aussitôt que la mort de son père le laissa libre de suivre ses penchants, il quitta l'armée (1746), et vint à Paris, dans l'intention de se mêler au monde des lettres, des théâtres et des cafés. Il fit des vers médiocres, joua aux échecs, fréquenta les coulisses, et eut des intrigues avec les actrices à la mode, entre autres avec Mlle Clairon. Sa liaison avec Voltaire fut plus utile au désir qu'il avait de briller, et lui créa des relations parmi les écrivains. Il osa même aborder la scène, et se fit illusion jusqu'à porter ses prétentions sur la muse tragique. Ses insuccès, les railleries auxquelles il était en butte, ne le guérissaient pas de la rage de versifier; il acceptait même avec si peu d'humeur les traits les plus mordants, que l'on pourrait douter qu'il les comprît. La rigueur de Voltaire lui fut sensible. Il avait dérobé un manuscrit informe de Voltaire, l'*Histoire de la guerre de* 1741, et le publia sans en demander la permission de l'auteur, qui enjoignit à Ximenès de quitter les Délices où il vivait auprès de Mme Denis, dont on le disait l'amant. Le marquis fit tout pour être pardonné; il ne rentra en grâce que six ans après, à la condition qu'il signerait les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* (1761); la première porte en effet la signature Ximenès. Dès 1754, Ximenès s'était présenté à l'Académie française; il poursuivit ses tentatives infructueuses jusqu'en 1804. Rien ne le dérangeait de ses vaines occupations littéraires; il était toujours prêt à publier des vers de circonstance : sous la République, il prenait le titre de *doyen des poëtes sans-culottes*, et plus tard mettait ses rimes au service des théophilanthropes; il versifia pour l'empire et eut une pension; il versifia pour le rétablissement des Bourbons, et eut la croix de Saint-Louis. Il vécut jusqu'à sa quatre-vingt-douzième année, sans avoir jamais rien changé à ses habitudes. Ximenès était chevalier non profès de l'ordre de Malte, ce qui n'était point un obstacle à ce qu'il se mariât, et il épousa, en 1768, Angélique-Honorée Jourdan de Marseille, qui mourut à Paris, en 1825. Il a fait jouer trois tragédies, deux au Théâtre-Français, *Épicharis* (2 janv. 1753), *Amalazonte* (30 mai 1754), et une sur le théâtre de Lyon, *Don Carlos* (5 mai 1761). Ses autres ouvrages sont : *Programme de Sélim, tragédie*; Paris, 1748, in-12; — *Lettre sur la tragédie d'Oreste*; Paris, 1750, in-12; — *Les Lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leur progrès*; Paris, 1750, 1755, in-8°; — *Lettre à Rousseau sur l'effet moral du théâtre*; Paris, 1758, in-8°; — *Lettres portugaises en vers libres, par Mlle d'Ol.*; Paris, 1759, in-12; — *César au sénat romain*, poëme; Paris, 1759, in-8°; — *Essai de quelques genres divers de poésie*; Paris, s. d. (1761), in-8°; — *Examen impartial des meilleures tragédies de Racine*; Paris, 1768, in-8°; — *Poëme sur l'amour des lettres*; Paris, 1771, in-8°; — *Aux mânes de Voltaire*; Paris, 1779, in-8°, réimpr. en 1784 : — *Influence de Boileau sur l'esprit de son siècle*; Paris, 1787, in-8° : — *Mon testament, en vers et en prose*; Paris, 1787, in-8°; — *Codicille d'un vieillard, ou Poésies nouvelles*; Paris, 1792, in-8°; — Nunc dimittis *d'un vieillard*; Paris, 1810, in-4°. Il a donné deux éditions d'une partie de ses écrits sous le titre d'*Œuvres* (Paris, 1772, in-8°), et de *Choix de poésies anciennes et inédites* (ibid., 1806, in-8°). Il a collaboré au *Journal encyclopédique*, au *Journal de Paris*, au *Moniteur*, à *la Décade*, etc. J. M.

Parfaict, *Dict. des théâtres*, addit. et correct., t. VI — Voltaire, Grimm, *Corresp.* — Bachaumont, *Mémoires secrets*. — Palissot, *Mém. de littér.* — Quérard, *France littéraire*.

(1) On prononçait ce nom en français, *Chimène*. — Son aïeul, *Joseph*, comte de Ximenès, prit, en 1687, du service en France, devint lieutenant général, et mourut en 1706. Son père, *Augustin*, marquis de Ximenès, mourut maréchal de camp, en 1746.

XIMENÈS. *Voy.* CARMONA.

XIPHILIN (*Jean*), Ἰωάννης ὁ Ξιφιλῖνος, patriarche de Constantinople, mort le 2 août 1075. Il appartenait à une famille noble de Trébisonde. De moine au mont Olympe, il devint sénateur à Constantinople, et fut élu patriarche le 12 janvier 1064. Si son savoir paraît digne d'éloges, il n'en est pas de même de son caractère. Voici un trait qui peint sa duplicité. Après avoir juré de ne jamais permettre qu'Eudoxie, veuve de Constantin X, se remariât, il sollicita le premier les sénateurs qui s'étaient engagés comme lui à violer leur serment. L'impératrice avait en effet promis d'épouser le neveu du patriarche; mais à peine munie de l'acte nécessaire à ses secondes noces, elle plaça sur le trône Romain Diogène (1067). Xiphilin a écrit sur des matières ecclésiastiques quelques constitutions, reproduites dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et des sermons publiés avec ceux de saint Basile par C.-F. Matthæi (Moscou, 1775, in-4°).

XIPHILIN (*Jean*), neveu du précédent, était moine dans un couvent de Constantinople, où il a probablement passé sa vie. Il est connu pour avoir fait, sur l'ordre de l'empereur Michel VII,

un *Abrégé* des XLV derniers livres de Dion Cassius, qui comprennent l'histoire romaine depuis les temps de César et de Pompée jusqu'au règne d'Alexandre, fils de Mammée. Il n'a point conservé la division primitive en livres; de plus, il a omis les noms des consuls, et s'est souvent permis de corriger l'original, d'une façon qui n'est pas toujours heureuse. On peut s'assurer des lacunes et des omissions considérables de cette compilation, en la rapprochant de celle de Zonaras, qui rapporte beaucoup de passages de Dion Cassius laissés de côté par Xiphilin. L'*Abrégé* de ce dernier a eu pour premier éditeur Robert Estienne (Paris, 1551, in-4°), qui y a joint la version latine de Guill. Blanc; il a été réimpr. à Paris, 1592, in-fol., et depuis avec Dion Cassius. En français il a été trad. par Bois-Guilbert (Paris, 1674, 2 vol. in-12), et par le président Cousin (ibid., 1678, in-4°, et 1686, 2 vol. in-12).

Cave, *Hist. litt.* — Freytag, *Appar. litt.*, t. II.

XYLANDER. *Voy.* HOLTZMAN.

Y

YACOUB (*Ibn-Leitzs*), fondateur de la dynastie des Soffarides, mort en juin 879, naquit dans la province de Séistan, où son père exerçait la profession de chaudronnier, qui fut aussi la sienne, d'où le surnom d'*al Soffar*, que lui donnèrent ses contemporains. Dès son jeune âge il montra un esprit entreprenant, une volonté énergique et l'amour du commandement. Il préluda à son rôle de conquérant par celui de bandit, et devint avec ses frères la terreur de la contrée, quoiqu'il mêlât au brigandage des sentiments de générosité. Un certain Salih, ayant usurpé le gouvernement de la province, réclama le secours d'Yacoub pour repousser les agressions des Tahérites. Il se distingua tellement dans cette guerre (852) que, Salih étant mort, son frère et successeur, Darham, le mit à la tête de son armée. En 862 ce dernier quitta le pouvoir de bon gré ou de force, on ne sait, et Yacoub prit sa place, après avoir reçu l'investiture de la cour de Bagdad. A partir de ce jour, il déploya une activité infatigable, vaillant, donnant l'exemple de la sobriété et des habitudes simples. Le calife croyait avoir désarmé l'ambition de Yacoub; mais celui-ci, après avoir triomphé dans ses États de quelques complots dirigés contre lui, résolut d'enlever encore quelques lambeaux à l'empire. Le calife, effrayé d'une nouvelle invasion des Soffarides dans le Farsistan, lui abandonna Balkh avec des territoires considérables. Ce fut un acheminement vers d'autres conquêtes; après avoir augmenté son armée, il s'avança vers l'est et soumit les princes de Caboul et de Rokhadje (870). Dans la même année, il prit Hérat, et s'avança contre Nischapour, capitale du Khorassan. L'émir Mohammed, dernier rejeton de la famille de Taher, fut constamment battu, et tomba au pouvoir de son ennemi, qui le retint captif (873). La domination des Tahérites disparut, et fut remplacée par celle des Soffarides. En 874 Yacoub conquit le Taberistan; mais, à la suite de pluies torrentielles et de maladies épidémiques, il fut obligé de ramener dans le Khorassan son armée, diminuée de 40,000 hommes environ. Le calife Motamed crut avoir trouvé l'occasion de renverser Yacoub, et excita tous les princes de son empire à tourner leurs efforts contre lui. Les Soffarides, attaqués par une multitude d'ennemis, évacuèrent Balkh et une partie de leurs conquêtes (875). Yacoub, pour relever le prestige de son nom, se jeta sur le Farsistan, et, à la suite d'une grande victoire où périt le souverain du pays, il s'en empara. Croyant alors sa puissance suffisamment raffermie, il s'avança vers Bagdad, rêvant d'établir sur les ruines du califat la domination des Soffarides dans toute l'Asie occidentale. Motamed essaya de le désarmer par l'offre du Khorassan, du Farsistan et du Tabaristan; il fut inflexible. Il lui en coûta cher; car en 876 il perdit contre les Abassides une grande bataille, et fut obligé de s'éloigner criblé de blessures, abandonnant son camp au vainqueur. Il leva une nouvelle armée, et il combattait contre Bagdad, lorsqu'en route il mourut de maladie. La domination des Soffarides, qui passa aux mains de son frère Amrou, ne devait pas lui survivre longtemps. « Les auteurs persans, dit M. Dubeux, s'accordent tous à louer les vertus et le grand caractère de ce chef; mais leur témoignage doit nous paraître suspect. En effet, Yacoub, sectateur d'Ali, porta une atteinte terrible à la puissance des califes sunnites. Cette conduite doit avoir influé beaucoup sur le jugement que portent de lui ses compatriotes. »

Malcolm, *Hist. of Persia*. — Dubeux, *La Perse*.

YACOUB I

YACOUB II AL-MANSOUR-BILLAH (*Abou-Yousouf*), roi de Maroc, né vers 1209, mort le 20 mars 1286, à Algesiras, fut le cinquième et le plus illustre prince de la famille des Merinides. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il succéda à son frère Abou-Bekr sur le trône de Fez (1258). Après avoir repris la ville de Salé sur les chrétiens (1260), il continua la guerre commencée par ses prédécesseurs contre les Almohades, et mit le siége devant Maroc. Il avait pour auxiliaire la puissante et nombreuse tribu des Zenatas, à laquelle il appartenait du côté de sa mère. Ayant entraîné par une ruse habile le sultan Abou-Dabbous sur un champ de bataille désavantageux, il le défit complétement (8 sept. 1269), et entra en vainqueur dans la capitale de la Mauritanie, qui se soumit tout entière à ses armes. La modération de son gouvernement, ses efforts pour assurer le repos et le bonheur de ses sujets, contribuèrent autant que ses victoires à le faire considérer comme le véritable représentant de l'islamisme dans l'Occident. Aussi ce fut à lui que s'adressa le roi de Grenade pour obtenir un appui contre la puissance envahissante des souverains chrétiens d'Espagne. Il commença par s'emparer de Tar-

ger, afin de s'assurer le libre passage dans la péninsule; puis il y débarqua avec cinquante mille fantassins et dix-sept mille cavaliers (1275), et s'avança sans résistance jusqu'aux bords du Guadalquivir. Nuño de Lara, gouverneur d'Andalousie, attaqua l'envahisseur avec des troupes de beaucoup inférieures en nombre; à la bataille d'Ecija, il resta sur le terrain ainsi que dix-huit mille des siens, dit-on, morts, blessés ou prisonniers (8 sept. 1275). Yacoub continua sa marche victorieuse; mais les contrées qu'il avait ravagées sans pitié ne pouvaient plus faire subsister son armée, et il n'avait plus d'illusions sur l'incurable faiblesse des musulmans d'Espagne; découragé par ce qu'il voyait, et craignant de voir son passage intercepté, il signa une trêve de deux ans avec Alphonse X, roi de Castille, et quitta l'Espagne après un séjour de six mois. Il n'avait cependant pas renoncé à la conquérir, et après avoir consacré quelque temps en Afrique à réprimer des révoltes et à surveiller la construction de Fez, dont il voulait faire une ville splendide, il repassa le détroit en 1277. Cette nouvelle expédition fut marquée par la victoire de Séville (13 août), par la prise d'Alcala et de quelques autres villes. Il obtint ensuite du wali de Malaga, ennemi du roi de Grenade, la cession de cette cité, qui devait être la base de ses opérations contre les chrétiens et les musulmans à la fois. Cette ambition effraya tout le monde. A peine était-il arrivé en Afrique qu'il apprit que Malaga était tombé aux mains du roi de Grenade et qu'Alphonse X assiégeait Algésiras. En attendant qu'il pût quitter l'Afrique, il envoya à sa place son fils Yousouf, qui dégagea Algésiras à la suite d'une éclatante victoire navale gagnée sur la flotte chrétienne, le 23 juillet 1279. Yacoub engagea alors le roi de Grenade à terminer une rivalité compromettante et à joindre ses efforts aux siens contre l'ennemi commun; mais celui-ci, qui le redoutait plus que les chrétiens, chercha au contraire à le retenir en Afrique en excitant contre lui son vieil ennemi, le roi de Tlemcen. Le prince Mérinide s'empressa de se débarrasser de cet adversaire, et après avoir remporté sur lui une victoire décisive (1281), revint à son rêve favori de conquérir l'Espagne. Les circonstances étaient propices : l'infant don Sanche s'était révolté contre son père Alphonse X et avait fait alliance avec le roi de Grenade. Le malheureux souverain de Castille se tourna dans sa détresse vers Yacoub, qui venait de débarquer à Algésiras, et eut une entrevue avec lui à Zahra. Le roi de Maroc lui promit son appui, et de concert avec lui assiégea don Sanche dans Cordoue; mais il échoua et fut forcé d'abandonner son entreprise à l'approche du roi de Grenade, qui venait au secours de son allié. Yacoub reparut une troisième fois en Espagne (1285), et y renouvela ses ravages accoutumés. Ce fut dans cette campagne qu'il mourut, à l'âge d'environ soixante-dix-sept ans, laissant d'immenses États à Yousouf, son fils.

YACOUT (1) (*Abou-Abd-allah*), géographe arabe, né vers 1178, en Grèce, mort en août 1227, à Alep. Encore enfant, il fut vendu comme esclave à un négociant de Bagdad, qui lui fit donner quelque éducation. Plus tard il lui confia la direction d'une partie de ses affaires commerciales. Yacout entreprit plusieurs voyages dans les pays voisins, et montra un tel dévouement aux intérêts de son maître que celui-ci lui rendit la liberté. Il fit alors le négoce pour son propre compte, et s'occupa particulièrement du trafic des livres. Depuis 1216 il parcourut plusieurs des contrées de l'Asie, fut surpris dans le Khorwarezm par l'invasion des Tartares (1219), qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, et s'avança jusqu'aux confins de l'Inde. Malgré une vie si agitée, Yacout ne cessa jamais de cultiver les lettres, et il a laissé plusieurs ouvrages arabes qui prouvent sa vaste érudition. Nous citerons les suivants : *Irschad el-alibba* (Manuel des lettrés), 4 vol. : c'est une sorte d'histoire littéraire avec des extraits et des notices biographiques; — *Moaddschem el-Schoara* (Dictionnaire des poëtes); — *Moaddschem el-odaba* (Dictionnaire des philologues); — *Moaddschem el-boldan* (Dictionnaire de géographie) : il est très-rare, et on n'en connaît que trois exemplaires; un abrégé fort utile, et attribué à Sojuti ou à Safi-ed-din, a été publié par les soins de MM. Juynboll et Gaul (Leyde, 1849-61, 9 livr. et suppl.), et trad. en français par M. Barbier de Meynard (Paris, 1861, in-8°); — *Muctedheb* (Généalogie des Arabes); — *Kitab el-dowal* (Histoire des dynasties arabes).

Frœhn, *Ibn Fosslan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit;* Saint-Pétersbourg, 1823, in-4°. — Ibn-Khallikan, *Vie de Yakout*, trad. par Hamaker, dans son *Specimen catalogi bibl. Acad. Lugd.-Batavæ;* Leyde, 1820, in-4°. — Rossi, *Dizion. degli autori arabi*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

YAHIA BEN GAMIA, capitaine almoravide, mort en décembre 1148, à Grenade. Il était gouverneur de Valence lorsque Alfonse Ier, roi d'Aragon, mit le siége devant la ville forte de Fraga; réunissant alors les troupes d'Andalousie et de Valence, il marcha au secours des assiégés, et remporta sur les chrétiens une victoire complète (7 juill. 1134). Sa réputation d'habileté et de courage grandit encore lorsque Tachfin, roi des Almoravides, lui eut confié le gouvernement de l'Espagne (1143). De tous côtés, les chrétiens, mettant à profit l'éloignement de Tachfin, s'insurgèrent pour secouer le joug des Almoravides. Ben Gamia, réduit à ses propres forces, demanda l'alliance d'Alfonse VII, roi de Castille. Avec les troupes qu'il en reçut, il assiégea Cordoue, dont il se rendit maître; mais en même temps il perdit Séville, où entra l'armée des Almohades, qui venait de débarquer en Espagne (1146). Alphonse VII, payé par la possession de

(1) Ce nom dérive du grec Ὑάκινθος, saphir.

Baeza du secours qu'il avait prêté aux Almoravides, rappela ses troupes, et Ben Gamia essaya de lutter seul contre la puissance croissante de ses ennemis. D'abord il tint la campagne; puis, forcé de s'enfermer dans Cordoue, il soutint le siége jusqu'au moment où, jugeant impossible une longue défense, il s'échappa la nuit avec l'élite des siens (1148). Réfugié dans Grenade, il eut encore recours à Alfonse VIII, qui lui fournit un corps de cavalerie. Peu après, une bataille eut lieu sous les murs de la ville; Ben Gamia y périt, percé de plusieurs coups de lance.

Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*. — Mariana, *Hist. de España*.

YAHIA. *Voy*. BUHAHYLYHA.

YART (*Antoine*), littérateur français, né le 15 décembre 1709, à Rouen, mort en 1791, au Saussay (Seine-Inférieure). Il occupa d'abord la cure de Saint-Martin du Vivier, puis celle du Saussay, toutes deux voisines de Rouen. Homme aimable et instruit, il cultiva avec quelque succès la littérature et la poésie, et fournit divers mémoires intéressants aux Académies de Caen et de Rouen, dont il était membre. On a de lui: *Idée de la poésie anglaise;* Paris, 1749-71, 8 vol. in-12 : il fut un des premiers qui essayèrent de faire connaître au public français les beautés de la littérature anglaise; mais sa traduction n'est pas exempte de reproches, surtout au point de vue de la fidélité; — *Mémoire concernant la translation des fêtes aux dimanches;* Philadelphie (Rouen), 1765, in-12: écrit anonyme plein de bon sens et de douce ironie. L'abbé Yart a aussi travaillé au *Mercure*.

Guilbert, *Mém. biogr. sur la Seine-Inf.*, t. II. — Du Haillet, *Précis des travaux de l'Acad. de Rouen*, t. V.

YBERVILLE (D'). *Voy*. LEMOYNE.

YELVERTON (Sir *Henry*), jurisconsulte anglais, né le 5 juillet 1562, à Islington (comté de Northampton), mort le 24 janvier 1630, à Londres. Renommé pour sa connaissance profonde des lois municipales de l'Angleterre, il dut à la protection du comte de Somerset les fonctions de *solicitor general* et l'honneur de la chevalerie (1613). Moins bien vu de Buckingham, ou peut-être moins souple envers ce nouveau favori, il encourut son inimitié : accusé d'actes illégaux devant la chambre étoilée, il fut condamné à la perte de sa charge, à une forte amende et à la prison. Appelé un peu plus tard à comparaître devant la chambre haute, il tint contre le roi et ses favoris un langage si hardi qu'on prononça contre lui une nouvelle amende de 15,000 livres. S'étant réconcilié avec Buckingham, il siégea à la cour du Banc du roi, puis à celle des plaids communs. On a de lui : *Reports of special cases in the king's Bench from Elizabeth to James I;* Londres, 1735, in-fol. : l'original avait paru en français, 1661 et 1674; — *The rights of the people concerning impositions;* Londres, 1679, in-4°.

Wood, *Athenæ oxon.* — Foss, *Judges of England*.

YENNES (D'). *Voy*. BAUME (LA).

YEPES (*Antonio* DE), historien espagnol, né à Yepes (Nouvelle-Castille), mort avant 1621. Il appartenait à la congrégation des bénédictins de Valladolid, se distingua par son érudition, et fut nommé historiographe de son ordre. De nombreux voyages qu'il fit lui servirent à rassembler de précieux documents historiques qu'il sut mettre habilement en œuvre dans sa *Coronica general de la orden de S.-Benito*. Cet important recueil, divisé en sept parties, parut à Pampelune et à Valladolid de 1609 à 1621, 7 vol. in-fol. Il ne s'étend que jusqu'au douzième siècle, et a été traduit en latin, sous forme d'abrégé, par Bucelin, et en français dans son intégrité par Martin Rethelois, 1647-84, 7 vol. in-fol.

Antonio, *Bibl. hispana nova*.

YERMAK. *Voy*. JERMAK.

YERMOLOF. *Voy*. JERMOLOF.

YEZDEDJERD Ier, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, mort en 420 après J.-C. Fils de Sapor III, il succéda en 399 à son frère Varanes IV, et se maintint en bonne intelligence avec l'empire romain. A l'avénement de Théodose II, il lui écrivit une lettre pleine d'affection, conclut une trêve pour cent ans, et lui envoya un eunuque grec nommé Antiochus pour l'instruire dans les lettres. Cette bienveillance d'un prince qui semblait être l'ennemi naturel de l'empire donna lieu sans doute à une fable célèbre, rapportée par Procope, et qui présente Yezdedjerd comme le tuteur désigné par Arcadius mourant pour son fils. Bien qu'élevé dans la religion des mages, il se montra d'abord favorable aux chrétiens; mais, l'évêque Abdas ayant détruit un temple à Suze et s'étant refusé à le rebâtir, il fut mis à mort par ordre du roi. Ce prince périt des suites d'une chute de cheval, et eut *Varanes V*, son fils, pour successeur.

YEZDEDJERD II, roi de Perse, petit-fils du précédent, mort en 458. Il succéda en 441 à Varanes V, son père, et fut comme lui d'un caractère généreux et brave. Dès son avénement il envahit l'Arménie, et se rencontra au delà du Tigre avec l'armée d'Anatolius, général de Théodose; mais à la demande de ce dernier, il consentit à repasser la frontière, et conclut la paix moyennant le partage de l'Arménie entre les deux empires. La partie qui fut alors cédée aux Perses prit le nom de *Persarménie*. Yezdedjerd, qui avait publié des édits cruels contre les chrétiens, fit en même temps cesser la persécution; elle n'en continua pas moins toutefois d'une façon indirecte. Les chrétiens furent en butte à toutes sortes de vexations, surtout dans l'Arménie, qui ne fut jamais complétement soumise. Yezdedjerd eut aussi à repousser les continuelles attaques des Huns, et afin de les contenir plus sûrement, il fit construire une grande forteresse dans le lieu où est aujourd'hui la ville de Derwent. *Hormisdas III*, son fils, lui succéda.

Yezdedjerd III, roi de Perse, né en 617, mort en 651. Il était fils de Schakariar et petit-fils de Khosroès II. Après la mort de ce grand roi (628), la monarchie persane était tombée en dissolution; aucun des sept princes qui lui succédèrent n'eut assez de talents ou de force pour arrêter les conquêtes des Arabes ou mettre fin aux discordes civiles. Yezdedjerd n'y réussit pas davantage. Lorsqu'il fut proclamé roi, il avait quinze ans (16 juin 632); le règne de ses trois prédécesseurs n'avait pas rempli l'espace d'une année. S'étant refusé à embrasser l'islamisme, il vit la Perse envahie par Khaled et par Mousa; ses armées furent battues à Cadesia (636) et dans d'autres lieux; ses villes fortes et ses capitales tombèrent l'une après l'autre au pouvoir des musulmans; chassé de province en province, il en fut réduit à implorer l'appui des Tartares et de l'empereur de la Chine, dont il était allié (643). La mort d'Omar lui donna quelque espérance (645) : il revint en Perse, et s'enferma dans Istakhaz, l'ancienne Persépolis; mais à peine eut-il appris l'arrivée du lieutenant d'Othman qu'il s'enfuit dans le Séistan, où il resta caché près de cinq années. En 651, il parvint à lever un corps de Turcs, et reparut dans le Khorassan. Arrivé dans les environs de Merou, il fut trahi par ses soldats, et mis à mort. En lui finit à la fois l'ancien royaume de Perse et la dynastie des Sassanides. Il laissa un fils, *Perosès*, qui alla prendre du service en Chine, et deux filles, mariées l'une à Hassan, fils d'Ali, l'autre à Mohammed, fils d'Abou-Bekr.

Assemanni, *Bibl. orientalis.* — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. de Saint-Martin, t. V, VI et XI. — Malcolm, *Hist. of Persia.* — Richter, *Hist.-kritischer Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastie.*

Yezid Ier, second calife ommiade, né en 644, mort en décembre 683, près d'Émèse. Il succéda en 680 à Moawiah, son père, qui avait transporté le siége de l'empire à Damas. Les discordes qui dans les dernières années avaient arrêté les conquêtes des musulmans se ravivèrent avec une nouvelle énergie; elles furent encouragées par le caractère du souverain, avare, intempérant, qui froissait les convictions de ses sujets en buvant publiquement du vin, vivait au milieu des danseuses, des chiens et des eunuques. Hocéin, second fils d'Ali, lui disputa le trône; surpris dans les plaines de Kerbelah par un gros de cavalerie, il périt en combattant. Un autre prétendant le remplaça. Abdallah, fils de Zobéir, profitant de la haine mortelle des schiites contre les Ommiades, les rallia autour de lui, et se fit proclamer calife par les habitants de la Mecque et de Médine (681). Les deux villes rebelles furent assaillies par les armées de Yezid. Après une résistance de trois mois, Médine, abandonnée à elle-même, succomba, et les sunnites, voulant épouvanter leurs adversaires par un exemple terrible, passèrent tous les habitants au fil de l'épée ou les réduisirent en esclavage, à l'exception des descendants d'Ali. La Mecque était menacée de la même destinée : déjà une partie du temple de la Kaaba était en ruines, lorsque la nouvelle de la mort d'Yezid fit partir précipitamment l'armée assiégeante. Le calife eut pour successeur *Moawiah II*, son fils.

Aboulféda, *Annales moslemici.* — N. des Vergers, *l'Arabie.*

Yezid II (*Abou-Khaled*), neuvième calife ommiade, né en 684, mort en février 724, à Damas. Petit-fils de Yezid Ier et fils d'Abd-el-Melek, il succéda en 720 à son cousin Omar II. Il apporta sur le trône un caractère indolent, l'amour des voluptés, des passions effrénées, et persécuta avec violence les schiites et les chrétiens. Son règne fut troublé par des révoltes dont l'habileté de son frère Moslemah et de son neveu Abbas le fit triompher. Il mourut du désespoir d'avoir causé involontairement la mort de la plus chérie de ses femmes. Hescham, son frère, lui succéda.

Noel des Vergers, *l'Arabie*, dans l'*Univ. pitt.*

Yezid III, douzième calife ommiade, né en 701, mort le 30 septembre 744, à Damas. Fils de Walid Ier, et appelé à succéder à son cousin Walid II, que ses vices et ses excès avaient rendu odieux, il le fit assassiner, et parvint au pouvoir suprême (16 avril 744). Le soulèvement de la Palestine et de l'Arménie fut l'événement le plus saillant de ce règne de cinq mois et demi. Yezid mourut de la peste, et eut pour successeur Ibrahim son frère.

Yezid. *Voy.* Muley.

Yorck (*Jean-David-Louis*), comte de Wartenburg, général prussien, né le 26 septembre 1759, à Kœnigsberg, mort le 4 octobre 1830, à Klein Œls (Silésie). Il appartenait à une vieille famille anglaise établie en Poméranie. Il entra à treize ans dans l'armée prussienne, puis il la quitta, à la suite d'un duel qui lui avait valu un emprisonnement, pour passer au service de la Hollande (1782). On l'envoya aux colonies des Indes orientales (1783-1784), où il gagna le grade de capitaine, qu'il conserva en rentrant dans l'armée prussienne. Les campagnes contre la France ne lui fournirent que de médiocres occasions de se distinguer. Sa réputation date de la guerre de 1806, si désastreuse pour la Prusse. Nommé colonel de cavalerie en 1803, il servit avec son régiment sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, et couvrit avec beaucoup d'habileté et de résolution la retraite au delà de l'Elbe. Le corps dont il faisait partie se joignit ensuite à celui de Blücher, fut cerné dans Lubeck, et capitula des derniers (7 nov. 1806). Yorck fut nommé major général en 1807, commandant de la division de la Prusse occidentale en 1808, et inspecteur de toutes les troupes légères en 1810. Il était dès lors une des espérances du parti national, bien qu'il eût évité de se lier à la fameuse association du *Tugend-Bund*. Ce parti obtint qu'il eût le commandement en second du corps d'armée que la Prusse mettait au service de

Napoléon pour la campagne de Russie (1812). Les patriotes détestaient l'alliance de la Prusse avec la France, ne faisaient de vœux que pour la Russie, et espéraient bien qu'au premier revers des Français, le contingent prussien donnerait le signal de l'insurrection contre Napoléon. Le commandement en chef du corps auxiliaire fut donné au général Grawert, vieillard respectable, qui du reste ne tarda pas à se retirer pour cause de maladie. Les 17 à 18,000 hommes placés sous les ordres d'Yorck formèrent avec la division polonaise Grandjean le corps d'armée du maréchal Macdonald, qui occupa la Courlande. Les Prussiens restèrent pendant l'été et l'automne devant Riga, de sorte que, de toutes les troupes employées dans la funeste campagne de 1812, ils eurent le moins à souffrir. Dans les premiers jours de décembre, Macdonald apprit que la grande armée, réduite à des débris, précipitait sa retraite vers le Niémen. Il résolut de se rapprocher lui-même de ce fleuve, et rétrograda sur Tilsit, en trois colonnes, l'une composée de la division Grandjean, l'autre de la division prussienne Massenbach, et la troisième de la division Yorck; celle-ci, de beaucoup la plus nombreuse, forma l'arrière-garde. Yorck était déjà en correspondance avec les représentants que les patriotes allemands comptaient dans le camp des Russes. On le pressait de se séparer de l'armée française, et de donner ainsi aux autres Allemands un signal impatiemment attendu. Yorck hésitait dans la crainte de compromettre son souverain; il fit très-secrètement consulter le cabinet de Berlin, et en attendant une réponse, qui ne devait pas venir, il eut l'air d'obéir aux ordres de Macdonald. Il quitta Mittau le 20 décembre, suivi pas à pas par Diebitch, chef d'état-major du général Wittgenstein. A mesure qu'il approchait du Niemen les instances redoublaient auprès de lui. L'ancien ministre Stein le pressait de toutes ses forces, et enfin son compatriote le général Clausewitz, dépêché du quartier russe, acheva de le décider. Le 30 décembre 1812, sous prétexte que, l'avant-garde de Wittgenstein ayant atteint Memel, il se trouvait coupé de Tilsit, il signa une convention de neutralité pour son corps d'armée, avec réserve de la ratification du roi. Cette réserve et le mot de neutralité étaient de pure forme. Yorck venait de passer dans le camp des ennemis de la France, quoique son souverain fût l'allié de Napoléon. Le général Massenbach, informé de cette convention, quitta Tilsit pendant la nuit avec les troupes placées sous ses ordres, et alla rejoindre Yorck. Ainsi s'accomplit cette défection importante, non par le nombre d'hommes qui la consommèrent, non par la force matérielle qu'elle retira à l'armée française, mais par son effet moral en Allemagne. Pendant trois mois, Yorck fut dans une étrange situation. Officiellement désavoué par le roi Frédéric-Guillaume, qui avait même promis de le traduire devant une commission militaire, il n'en resta pas moins à la tête du contingent prussien, occupant Kœnigsberg, convoquant les états, levant des soldats et de l'argent. L'évacuation de Berlin par les Français (4 mars 1813) et la déclaration de guerre de la Prusse à la France (17 mars) le tirèrent de cette position anormale. Il continua de marcher avec le corps de Wittgenstein, et forma la droite des coalisés. A Lutzen, il combattit avec acharnement. Le 19 mai il se heurta à Weissig contre les forces trois fois supérieures de Lauriston, et perdit deux mille hommes, ce qui ne lui en laissa plus que six mille; avec ce faible reste il assista aux deux journées de Bautzen. L'armistice que Napoléon accorda imprudemment aux alliés leur permit de réorganiser leur armée, et leur procura l'adjonction de l'Autriche. Yorck, placé à la tête du principal corps de l'armée de Silésie, commandée par Blücher, prit une part éclatante aux nombreux combats que livra ce vaillant chef : la Katzbach, Wartenburg (3 oct. 1813), Leipzig, Montmirail, où il préserva Sacken d'une destruction complète; Laon, où il dirigea avec Kleist l'attaque de nuit qui mit en déroute les troupes de Marmont (9-10 mars 1814). Après la prise de Paris, il accompagna son souverain à Londres, fut créé comte de Wartenburg avec une dotation considérable, et nommé commandant de l'armée de Silésie et de Posen. En 1815, quand le retour de Napoléon ranima la guerre, Yorck fut mis à la tête des troupes assemblées sur l'Elbe et la Saale ; mais les événements marchèrent si vite qu'il n'eut pas le temps de prendre part à la campagne. Son fils unique, officier dans les hussards de Brandebourg, périt dans un combat de cavalerie près de Versailles, le 1er juillet. Inconsolable de cette perte, Yorck quitta le service actif, et passa le reste de sa vie dans son domaine de Klein-Œls. Il fut nommé feld-maréchal en 1821.

Hauptmomente aus dem Leben des Grafen Yorck; Ilmenau, 1832, in-8°. — Droysen, *Leben des Feldmarschalls Yorck*; Berlin, 1851, 3 vol. in-8°. — Pertz, *Leben des Freiherrn von Stein*. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*.

YORK (*Richard*, duc D'), prince anglais, né en 1416, tué le 30 décembre 1460, à Wakefield. Il était fils de Richard d'York, comte de Cambridge, décapité en 1415 pour avoir conspiré contre Henri IV, et d'Anne Mortimer. Par l'un et l'autre de ses parents il descendait directement d'Édouard III, c'est-à-dire de Lionel, second fils de ce prince, du côté maternel, et d'Edmond, le quatrième fils, du côté paternel (1). Il n'avait

(1) Suivant les règles de succession royale de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, les droits de la maison de Lancastre étaient supérieurs à ceux de la maison d'York, puisque la première était issue de Jean de Gand, le troisième fils d'Édouard III. Les sept fils de ce monarque étaient par ordre de naissance : Édouard, prince de Galles; Guillaume, mort dans l'enfance; Lionel, duc de Clarence; Jean, duc de Lancastre; Edmond, duc d'York, puis comte de Cambridge; Guillaume de Windsor, mort jeune; Thomas, duc de Glo-

que dix-neuf ans lorsqu'il reçut, à la mort du duc de Bedford, les fonctions de régent de France (14 sept. 1435); mais avant son arrivée Paris avait ouvert ses portes aux partisans de Charles VII (13 avril 1436). Peu après il débarquait en Normandie avec huit mille hommes, réduisait les villes de cette province qui s'étaient soumises, et s'emparait même de Pontoise. Après la reprise de cette place, il conclut une suspension d'armes indéfinie (1443). L'obligation où il fut en 1447 de céder au duc de Somerset, son rival, la charge de régent de France excita son mécontentement. Pourvu en échange du gouvernement d'Irlande, il chercha à se faire des partisans dans cette contrée, tout en augmentant le nombre de ceux que ses immenses possessions territoriales lui donnaient en Angleterre. Peut-être ne fut-il pas étranger au meurtre du duc de Suffolk, ministre très-dévoué à Henri VI (1450). Peu après éclatait la révolte de John Cade, aventurier irlandais, qui prit le nom de Mortimer, cousin du duc d'York; il fut vaincu et tué (11 juillet) : son projet, dit-on, était de donner la couronne au duc d'York. Ce fut sans doute pour détourner les soupçons que celui-ci quitta sans permission son gouvernement, et se présenta devant le roi avec une suite menaçante de quatre mille hommes (25 sept. 1450). Après avoir arraché à Henri VI la promesse de convoquer le parlement, il se retira dans son château de Fotheringay. Ses intrigues n'eurent pas dans les communes le succès qu'il en attendait, et le député Young, qui avait proposé de le déclarer héritier présomptif de la couronne, fut enfermé à la Tour. Ce ne fut qu'en 1452 que, prenant ouvertement le parti de la révolte (1), il souleva les marches du pays de Galles, et publia un manifeste dans lequel il prétendait n'avoir d'autre but que de soustraire le roi à la tyrannie de Somerset (9 janv.). Mais l'armée considérable rassemblée par Henri VI, et l'insuccès d'une tentative qu'il fit pour surprendre Londres, le déterminèrent à entrer en négociations : il se soumit au roi, et lui jura fidélité sur une hostie consacrée. Pendant un des accès de la maladie d'Henri VI, il fut rappelé dans le conseil par la reine, qui le fit en même temps déclarer protecteur du royaume (1454). La convalescence du roi et le rappel de Somerset (fév. 1455) précipitèrent le duc d'York dans une nouvelle révolte, qui cette fois porta une funeste atteinte à l'autorité royale. Secondé par Warwick (*voy.* ce nom), et vainqueur à la bataille de Saint-Albans, où périt Somerset, et qui ouvrit la sanglante *guerre des deux Roses*, il imposa à Henri VI une amnistie générale en faveur des rebelles, et se fit de nouveau décerner le titre de protecteur (nov. 1455). Il fut encore une fois obligé de le résigner (fév. 1456), et se prépara pendant deux ans à une lutte plus énergique. Avec l'appui de Warwick, il reprit les armes (1458), et remporta d'abord quelques avantages. Il se disposait à attaquer le roi dans son camp de Worcester, lorsque la défection de sir Andrew Trollope et des vétérans de Calais le força à se réfugier précipitamment en Irlande (2 nov. 1459). Après s'être concerté à Dublin avec Warwick (1er juin 1460), il en appela de nouveau aux armes. Le débarquement de Warwick dans le Kent, la déroute de l'armée royale à Northampton (9 juillet), mirent de nouveau le sort d'Henri VI entre les mains du duc d'York. Il ne se contenta plus du simple titre de protecteur. Après être entré à Londres (10 oct.), il revendiqua hautement la couronne (16 oct.) comme rejeton du second fils d'Édouard III (1), et au préjudice de la maison de Lancastre, issue de Jean de Gand, troisième fils de ce monarque. Les lords, tout en proclamant que la légitimité de ses droits ne pouvait être contestée, votèrent un bill qui le déclarait seulement héritier présomptif de la couronne, au détriment du fils d'Henri VI. Mais les Lancastriens, exaltés par l'énergie de la reine, Marguerite d'Anjou, se rassemblaient dans l'Est. Obligé de marcher contre eux avec des forces inférieures, le duc d'York leur livra bataille près de Wakefield. Il fut tué dans le combat, ou, selon d'autres, pris et décapité sur le lieu même. Sa tête, après avoir été présentée à la reine, fut ornée par dérision d'un diadème de papier et exposée ainsi sur les murs d'York.

De son mariage avec Cécile Nevil, fille de Raoul, comte de Westmoreland, laquelle lui survécut jusqu'au 31 mai 1495, il avait eu : *Édouard*, comte de March, qui devint roi sous le nom d'Édouard IV; *Edmond*, comte de Rutland, né le 17 mai 1443, et tué aussi dans la bataille de Wakefield; *Georges*, duc de Clarence, mis à mort par l'ordre de son frère, le 18 février 1477; *Richard*, duc de Glocester, roi sous le nom de Richard III; *Anne*, femme d'Henri Holland, duc d'Exeter; *Élisabeth*, femme de Jean de Suffolk; et *Marguerite*, troisième femme de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

Ed. Hall, *The Union of the families of Lancastre and York*; Lond., 1548, 1550, in-fol. — Biondi, *Hist. delle guerre civili d'Inghilterra*. — Miss Roberts, *Memoirs of the rival houses of York and Lancastre, historical and biographical*; Lond., 1827, 2 vol. in-8°. — Hume, Lingard, *Hist. d'Anglet.*

YORK et D'ALBANY (*Frederick*, duc D'), second fils de Georges III, roi d'Angleterre, et de Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, né le 16 août 1763, mort le 5 janvier 1827, à Londres. Bien que pourvu dès l'adolescence de l'évêché d'Osnabrück, il se destina à la carrière des armes, se rendit en Prusse, où Frédéric II, malgré l'affectation de son zèle, augura mal de

cester. Mais d'ordinaire les historiens ne comptent pas les deux Guillaume, morts sans postérité.

(1) Dès cette époque, ses principaux partisans étaient le duc de Norfolk, la puissante famille des Nevils (les comtes de Salisbury et de Warwick, et lord Falconberg), le comte de Devon, et les lords Cromwell, Bergavenny, Latimer et Cobham.

(1) Il descendait du second par sa mère, comme nous l'avons vu, et du quatrième seulement par son père.

ses talents militaires (1779), et ne retourna en Angleterre qu'en 1791, après avoir épousé la princesse Frédérique-Charlotte-Ulrique-Catherine, fille aînée du prince royal de Prusse, depuis Frédéric-Guillaume II. L'Angleterre ayant pris part à la coalition contre la France, le duc d'York, par suite de l'affection que lui portait son père, fut appelé au commandement en chef de l'armée anglaise destinée à coopérer dans les Pays-Bas avec celle du prince de Saxe-Cobourg (12 avril 1793). Chargé du siége de Valenciennes, il s'en empara après six semaines de tranchée (28 juillet); il fut moins heureux devant Dunkerque, dont il fut obligé de s'éloigner après avoir été battu à Hondschoote par Houchard (8 sept.). Poursuivi avec vigueur par les Français, il fut obligé de battre en retraite d'abord sur Anvers, tenta vainement, malgré les secours que lui amena lord Moira, de se fortifier sur les bords de la Meuse près de Grave (10 sept.), et se rembarqua enfin à Cuxhaven pour l'Angleterre. L'issue malheureuse de cette expédition ne l'empêcha pas d'être nommé feld-maréchal (18 fév. 1795), et placé de nouveau à la tête des troupes anglaises envoyées en Hollande en 1799. Réuni au général russe d'Essen, il fut encore plus inhabile que par le passé. Battu par Brune aux journées de Bergen (19 sept.) et de Kastricum (6 oct.), il quitta précipitamment la position d'Alkmaar, et se retrancha sur le Zyp, où il fut obligé de capituler (18 oct.). En 1809 l'administration de la guerre, livrée depuis longtemps à un système de corruption organisé par sa maîtresse, mistriss Clarke, ayant été l'objet d'un discours sévère à la chambre des communes, le duc d'York fut réduit à donner sa démission. Quoique son innocence n'eût été reconnue dans le parlement que par 278 voix contre 196, il fut cependant réinstallé dans ses fonctions (mai, 1811) qu'il conserva jusqu'à sa mort. Livré à la dissipation et à la débauche, il vit plus d'une fois ses meubles saisis par ses créanciers. Peu aimé de l'armée, il jouissait cependant d'une certaine popularité, grâce à ses opinions bien connues contre les catholiques. Il mourut d'épuisement. Veuf depuis le 6 août 1820, il ne laissait aucun enfant issu de son mariage.

Debrett, *Peerage*. — *Annual register*.

YORK. *Voy*. Hyde (*Anne*).

YORK (Cardinal d'). *Voy*. Stuart.

YORKE. *Voy*. Hardwicke.

YOUNG (*Edward*), poëte anglais, né en juin 1684, à Upham, près de Winchester (Hampshire), mort le 12 avril 1765, à Welwyn (comté de Hertford). Son père, recteur d'Upham, obtint de la réputation comme prédicateur; il finit par être chapelain de Guillaume et Marie, et doyen de Salisbury. Young, élevé au collége de Winchester, entra à dix-neuf ans dans l'université d'Oxford comme membre libre; mais il y obtint de l'archevêque Tenison, en 1708, une place d'agrégé pour le droit (*law fellowship*): il s'occupait beaucoup moins de jurisprudence que de poésie, qu'il cultivait avec une remarquable facilité, sans goût déterminé pour aucun genre. Écrire des vers et en tirer bon parti pour sa fortune semble avoir été sa principale vocation. En 1713, il publia une *Epistle to George, lord Lansdowne*, et un poëme, *the Last Day*, avec une dédicace à la reine Anne, écrite en termes si adulateurs qu'on supposa qu'elle avait été payée; l'ouvrage en lui-même était fait pour plaire au parti de la haute Église, alors au pouvoir. Dans la même année il fit paraître *the Force of religion, or the Vanquished love*, dialogue versifié entre Jane Grey et son mari, lord Guildford, tous deux à la veille d'être exécutés. Dans un sujet aussi pathétique, Young n'a su trouver que des lieux communs de morale et de religion. Son poëme *Sur la Mort de la reine Anne* (Lond., 1714, in-fol.) est une pièce de vers officielle et a tout le mérite que comporte ce genre de poésie. Un emploi aussi constamment flatteur de sa plume aurait dû valoir au poëte quelque faveur de la cour; il ne paraît pas qu'il en ait obtenu aucune, excepté peut-être une pension secrète. Les grades de bachelier et de docteur en droit civil, qu'il prit en 1714 et en 1719, ne furent que de simples titres universitaires. Sa tragédie de *Busiris*, jouée avec succès à Drury-Lane en 1719, sa *Paraphrase on part of the Book of Job*, sa *Poetical Letter to Tickell on the death of Addison*, publiés la même année, améliorèrent assez peu sa fortune pour qu'il renonçât à son indépendance et s'attachât entièrement au duc de Wharton. Ce grand seigneur, qui mourut jeune après une étonnante suite de folies, avait une générosité dont Young sut très-bien profiter, car il se fit donner par le duc une pension de 200 l. st. (5,000 fr.), garantie sur une de ses propriétés. Sa tragédie de *la Vengeance* (the Revenge), imitation d'*Othello*, et le chef-d'œuvre de l'auteur, quoique supérieure à *Busiris*, eut moins de succès (1721). Ses satires, publiées séparément, et réunies sous le titre de *Love of fame, the universal passion* (Lond., 1725-28, 2 part.), en obtinrent beaucoup (1); mais au jugement de Swift, elles manquent à la fois de colère et de gaieté. Quoiqu'il commençât à être assez riche pour pouvoir se dispenser de flagorner les grands, il continuait par habitude. D'ailleurs il avait perdu de l'argent dans les fameuses spéculations de la mer du Sud, et il cherchait un dédommagement. Depuis 1727, l'infatigable barde était entré dans les ordres, non sans doute par ferveur religieuse, mais pour obtenir un bénéfice ecclésiastique, puisque la cour, contente de lui donner quelques gratifications obscures, ne l'élevait pas à un emploi important. Le 30 juillet 1730, en effet, le collége d'All Souls le désigna pour le rectorat de Welwyn, qui rapportait

(1) Elles lui rapportèrent 3,000 L. st. (75,000 fr.), dont 2,000, il est vrai, si l'on en croit Spence, lui furent payées par le seul duc de Grafton.

300 l. st. par an. Un curieux épisode de sa vie à cette époque, ce fut sa liaison avec Voltaire, alors en Angleterre : il lui dédia en 1730 deux odes intitulées *Sea-piece*.

En 1731, Young épousa Élisabeth Lee, veuve d'un colonel et fille du comte de Lichfield. Il en eut un fils, Frédéric, né en 1733. Lady Young avait de son premier mari une fille, qui fut unie en 1735 à Henri Temple, fils de lord Palmerston. Cette jeune dame fut atteinte peu après d'une maladie de poitrine qui la força à chercher un climat plus doux. Elle se rendait en Italie avec son mari, sa mère et son beau-père, lorsqu'elle succomba à Lyon, en 1736. En 1740, M. Temple mourut à son tour, et lady Young ne lui survécut qu'une année. Ces coups redoublés frappés sur le poëte le jetèrent dans une disposition mélancolique et lui inspirèrent ces *Pensées nocturnes* (Night thoughts), qui ont fondé sa réputation en France. Aujourd'hui nous avons peine à comprendre comment on a pu admirer à ce point une suite fastidieuse de déclamations emphatiques qui par l'accumulation des images lugubres produisent sans doute un certain effet, mais qui manquent de véritable sensibilité et surtout de véritable poésie. L'auteur veut démontrer l'immortalité de l'âme, la vérité du christianisme, la nécessité d'une vie religieuse et morale; il développe ces thèmes un peu usés avec un grand luxe d'imagination, avec esprit parfois, et de manière à montrer une assez fine connaissance du monde : mais ses efforts vers le sublime sont rarement heureux, et s'il émeut, c'est par des moyens un peu vulgaires que l'art avoue à peine. Il a fait de ses chagrins domestiques des épisodes de ses méditations morales; on désirerait qu'il l'eût fait d'une façon plus simple et sans les envelopper d'un voile romanesque. Philander, Narcissa, Lucia, représentent plus ou moins exactement M. Temple, sa femme, lady Young. Les autorités ecclésiastiques de Lyon n'avaient pas permis que Mme Temple, qui était protestante, fût ensevelie dans la terre consacrée. Cette circonstance pathétique de l'ensevelissement de Narcissa est donc réelle, mais que de fiction dans tout le reste! Le personnage de Lorenzo, où l'on a voulu voir fort absurdement, comme Croft l'a démontré, le propre fils d'Young, est assez bien tracé, et semble rappeler par quelques traits le duc de Wharton. Les *Pensées nocturnes*, divisées en *Nuits*, parurent de 1742 à 1746 (1). Chaque *Nuit* est dédiée à quelque grand du temps; car Young à travers ses lamentations ne peut se déshabituer de la flatterie. En 1753, il fit jouer une troisième tragédie, *les Frères* (the Brothers), dont il destinait le produit à la société pour la propagation de l'Évangile; comme elle n'eut aucun succès, il dédommagea la société par un don de 1,000 l. st. *The Centaur not fabulous, in six letters on the life in vogue* (1758) et, dans un autre genre, ses *Thoughts on original composition* (1759), sont des écrits en prose où l'on retrouve l'imagination qui distingue le talent d'Young. Enfin, le 4 janvier 1761, il obtint cette place de cour après laquelle il soupirait depuis plus de cinquante ans : il fut nommé secrétaire du cabinet de la princesse douairière de Galles; la faveur était bien modique pour une aussi longue attente. Le poëme de *Resignation* (1762), qui par le ton rappelle *les Nuits*, fut son dernier ouvrage. Il donna en même temps un recueil de ses *Œuvres* (Londres, 1762, 4 vol. in-12), d'où il exclut sagement plusieurs de ses dédicaces et quelques-unes de ses moindres pièces (1). Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, laissant à la femme qui tenait sa maison 1,000 l. st., avec l'ordre de détruire ses manuscrits, et le reste de sa fortune, à son fils Frédéric.

Young a trouvé dans Croft un biographe épigrammatique qui n'a fait grâce à aucune de ses platitudes; c'est ainsi qu'on a été amené à juger un peu trop sévèrement son caractère. Les flagorneries de ses dédicaces sont comme un écho du siècle passé; il n'y attachait peut-être et ceux qui les recevaient n'y attachaient sans doute qu'une médiocre importance. Dans la vie privée, il fut honnête et bon. Comme poëte, il tient une place honorable dans cet intervalle entre la poésie classique expirant avec Pope et la renaissance inaugurée par Cowper; ses vers ont une sorte de pompe et de sonorité, et dans *les Nuits* une mélancolie sauvage, une abondance déréglée d'images qui en font un digne accompagnement de l'*Ossian* de Macpherson. L. J.

H. Croft, sa *Vie* dans les *English poets* de Johnson. — *Biogr. britannica*. — Gilfillan, *Notice* à la tête de l'édit. des *Nuits*, 1853. — *Westminster review*, 1er janv. 1856.

YOUNG (*Arthur*), agronome anglais, né le 7 septembre 1741, à Londres, où il est mort, le 12 avril 1820. Il était fils d'un ecclésiastique (2), qui l'envoya, au sortir de l'école de Lavenham,

(1) Les édit. séparées des *Nuits* se sont multipliées; il suffira de rappeler celles de Londres, 1797 et 1817, avec fig., et d'Édimbourg, 1853, in-8°. Thiard de Bissy avait publié en français les deux premières *Nuits* dans le *Journal étranger*, lorsque Le Tourneur entreprit la traduction de tout l'ouvrage; il parut à Paris, 1769, 2 vol. in-8°, et a obtenu jusqu'en 1842 une cinquantaine de réimpressions. Le Tourneur traduisit *les Nuits* en prose plus emphatique, plus lugubrement bruyante que les vers de l'original; aussi eut-il un immense succès, et assura-t-il à Young en France une réputation supérieure à celle dont il jouissait en Angleterre. A cette version il faut ajouter du même auteur celle des *Œuvres diverses* (Paris, 1770, 2 vol. in-8°); le tout a reparu sous le titre d'*Œuvres complètes* (ibid., 1796, 6 vol. in-18). Barère a donné de son côté quelques extraits d'Young (*Beautés poétiques*; Paris, 1804, in-8°), et dès 1767 un écrivain anonyme avait mis en vers libres les plus beaux passages des *Nuits* sous le titre de *Vérités philosophiques* (ibid., 2 vol. in-12).

(1) Ses *Œuvres* ont été réimpr. plusieurs fois à Londres, notamment en 1802, 3 vol. gr. in-8°, en 1834 et 1852, 2 vol. in-8°, et en 1861, 2 vol. in-12.

(2) *Arthur* YOUNG, mort en 1759, fut docteur en théologie, recteur de Bradfield, et chanoine de Canterbury. Il a publié *An historical dissertation on idolatrous corruptions in religion* (1734, 2 vol.).

dans une maison de commerce à Lynn, avec l'espoir d'en faire un négociant. Mais, malgré ce qu'il y avait de positif dans l'esprit du jeune homme, là n'était pas sa véritable vocation. Il essaya d'abord de la littérature par la publication d'une brochure politique *Sur la guerre de l'Amérique du Nord* (1758), et par la création d'un recueil périodique intitulé *Universal museum*. Sa mère, restée veuve en 1759, le mit à la tête d'un petit domaine rural qui lui appartenait. En 1767, il entreprit d'exploiter pour son propre compte une ferme dans l'Essex. Sans connaissance pratique de l'agriculture, comme il l'a lui-même avoué depuis, mais la tête pleine de plans d'amélioration, il était là dans son élément, faisant des expériences, et consignant le résultat de ses études dans le *Museum rusticum*, puis dans une espèce de journal, qui ne parut qu'en 1770, sous ce titre: *A Course of experimental agriculture* (Londres, 2 vol. in-4°). Au bout de cinq ans, il fut heureux de remettre sa ferme entre des mains plus pratiques; mais de ces essais d'exploitation personnelle qu'il renouvela plusieurs fois sans beaucoup plus de succès, il retira du moins des connaissances solides dans l'art difficile de l'agriculture. Observateur sagace, il savait revêtir d'une forme vive et piquante le résultat de ses remarques. D'ailleurs les écrits des philosophes et des économistes avaient donné l'attrait de la vogue à ces matières d'utilité publique. Un succès populaire accueillit les voyages agronomiques d'Young dans les diverses parties de la Grande-Bretagne: *Six weeks' Tour through the southern counties of England and Wales*; Londres, 1768, 1769, 1772, in-8°; — *A six months' Tour through the north of England*; ibid., 1770, 4 vol. in-8°; — *The Farmer's Tour through the east of England*; ibid., 1770, 4 vol. in-8°; — *A Tour in Ireland, with general observations on the state of that kingdom*; Dublin, 1780, 2 vol. in-8°; trad. en français par Millon, Paris, 1799, 1801, 2 vol. in-8°. Peu à peu il avait élargi le cercle de ses observations, et, par une heureuse extension des attributions diverses de l'économie politique, il avait, en Irlande, provoqué l'abolition d'une taxe sur le transport des blés par terre, et démontré la fâcheuse influence qu'exerçaient sur l'industrie du pays les incapacités légales des catholiques. Il avait écrit une foule de brochures sur les questions agricoles, économiques et politiques; il avait publié en 1771 son *Farmer's Calendar*, encore aujourd'hui populaire en Angleterre; il avait fondé la grande publication : *Annals of Agriculture and other useful Arts* (1790-1804, 40 vol. in-8°). Enfin, dit M. de Lavergne, « c'est dans toute la maturité de l'âge et du talent qu'il entreprit son excursion en France; par un hasard heureux, l'époque de ce nouveau *tour* a coïncidé avec le commencement de notre révolution, et il n'existe nulle part une peinture aussi vivante de notre grand mouvement national. Tout se réunit donc pour faire de cette relation un véritable monument, surtout pour nous, Français, qui ne possédons dans notre langue aucun document aussi complet sur l'état de notre pays en 1789 ». En effet, c'est à l'ouvrage d'Arthur Young que nos économistes les plus distingués ont demandé les éléments les plus sérieux de leurs études sur l'époque qui a précédé immédiatement la révolution française, sur la condition des classes agricoles, etc. En voici le titre : *Travels during the years* 1787-8 *and* 9, *undertaken more particularly with a view of ascertaining the cultivation, wealth, resources and national prosperity of France* (Londres, 1792, 1794, gr. in-4°, et plusieurs fois depuis); il a été traduit en français par Soulès (Paris, 1793, 1794, 3 vol. in-8°), et plus exactement par M. Lesage (ibid., 1856, 2 vol. in-12). *Les Voyages en Italie et en Espagne pendant les années* 1787 et 1789, dont une partie seulement avait été trad. par Soulès (Paris, 1796, in-8°), et dont une traduction plus complète, par M. Lesage, a paru en 1859 (ibid., in-12), forment une suite naturelle aux *Voyages en France*. Au retour de ses voyages, Young avait été nommé secrétaire du bureau d'agriculture avec un logement et un traitement de 400 liv. st., 10,000 fr. Il était aussi membre de la Société royale de Londres. Il mourut presque octogénaire, d'une maladie de la vessie. Il eut de son mariage, contracté en 1765, avec Martha Allen, une fille, qu'il perdit en 1797, et un fils, qui, mandé par le gouvernement russe en 1805, pour dresser la statistique du gouvernement de Moscou, en reçut pour récompense 10,000 acres de terre en Crimée, où il fixa sa résidence.

Outre les ouvrages déjà cités d'Young, nous rappellerons encore les suivants : *Letters to the landlords of the Great-Britain*; Londres, 1767, in-8°, et 1771, 2 vol. in-8°; — *The Expediency of a free export of corn*; ibid., 1768, in-8°; — *Guide in hiring and stocking farms*; ibid., 1770, 2 vol. in-8°; — *The Farmer's Calendar*; ibid., 1770, in-8°; trad. en français (*le Guide du fermier*; Paris, 1770, 1782, in-12) : ce petit ouvrage est devenu pour l'agriculteur une sorte de manuel classique, et jusqu'à nos jours il en a paru plus de deux cents réimpressions; — *Rural economy, or Essay on the practical parts of husbandry*; ibid., 1772, 1773, in-8°; — *Political arithmetic, containing observations on the present state of Great-Britain*; ibid., 1774, in-8°, trad. en français par Fréville (La Haye, 1775, 2 vol. in-8°), avec d'autres écrits du même genre et du même auteur; — *The Question of wool established*; ibid., 1787, in-8° : rappelons à ce sujet qu'Young a été le premier à propager dans son pays l'introduction des moutons mérinos; — *An Idea of the present state of France*; ibid., 1795, in-8°; — *General view of agriculture*

of Suffolk; ibid., 1797, in-8° : sous le même titre, il a passé en revue la situation de l'industrie agricole dans les comtés de Lincoln (1799, in-8°), de Hertford (1804, in-8°), de Norfolk (1805, in-8°), d'Essex (1806, 2 vol. in-8°), et d'Oxford (1808, in-8°); — *Essay on the manures;* ibid., 1804, in-8°; — *On the husbandry of the three celebrated farmers;* ibid., 1811, in-8° : critique des méthodes de Bakewell, d'Arbuthnot et de Ducket; — *Baxteriana;* ibid., 1815, in-12 : choix des œuvres de Rich. Baxter; — *Inquiry into the rise of prices in Europe;* ibid., 1815, in-8°. Young a publié également au nom du bureau d'agriculture un très-grand nombre de mémoires et de rapports. Plusieurs de ces voyages, ainsi que d'autres ouvrages didactiques de notre auteur, ont été, d'après les ordres du Directoire, traduits en français par Lamare, Benoist et Billecoq, avec des notes par Delalanze, et publiés sous ce titre : *Le Cultivateur anglais, ou Œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique* (Paris, an IX, 18 vol. in-8°). E.-J.-B. RATHERY.

Annual biography, 1821. — *Notices des traducteurs*, et *Introd.* de M. Lavergne, à la tête du *Voyage en France*, 1856. — *English cyclopædia*, biogr. — *Die Zeitgenossen*, 1re série, t. VI. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — *Dict. d'économie polit.*, t. II. — *Biblioth. agronomique.* — Baudrillart, *Publicistes modernes.*

YOUNG (*Thomas*), savant anglais, né le 13 juin 1773, à Milverton (Somerset), mort le 10 mai 1829, à Londres. Il était fils d'un marchand quaker, et l'aîné de dix enfants. Étant jeune, il montra pour l'étude une précocité singulière. Placé dans un pensionnat du Dorsetshire, à Compton, il se familiarisa, outre les écrivains anciens, avec le français, l'italien, l'hébreu, le persan et l'arabe. La botanique attira aussi son attention, et telle était la vivacité de son esprit qu'il se construisit un microscope sans autre guide qu'une description de cet instrument par B. Martin. De 1787 à 1792, il exerça auprès du petit-fils d'un riche propriétaire le modeste emploi de répétiteur, et tira un grand profit pour sa propre éducation des conseils que lui donna Hodgkin, le précepteur de la maison. Après avoir refusé la place de secrétaire adjoint que lui avait offerte le duc de Richmond, grand-maître de l'artillerie, il s'appliqua à la médecine, et en commença l'étude sous Baillie et Cruickshank, célèbres praticiens de Londres, puis à l'hôpital de Saint-Barthélemy, et en 1794 à Édimbourg. En 1795 il alla prendre son diplôme à Gœttingue. La mort de son oncle, le docteur Brocklesby, qui lui légua 10,000 liv. st. (250,000 fr.) avec sa maison de Londres et une précieuse galerie de tableaux formée par le peintre Reynolds, lui permit de se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Entré en 1797 à l'université de Cambridge comme agrégé, il y resta jusqu'en 1799 (1), époque à laquelle il vint se fixer à Londres. Il s'était dès lors fait connaître dans le monde scientifique par une note relative à la gomme *ladanum*, par un mémoire concernant les habitudes des araignées et le système de Fabricius (*voy.* ce nom), et par une polémique qu'il soutint contre Beddoes au sujet de la théorie de Crawford sur le calorique. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il fit insérer dans les *Philosophical Transactions* un mémoire intitulé *Outlines and experiments respecting sound and light* (1799), et dans lequel, approfondissant les phénomènes de la vision, il soutenait la théorie de la déformation du cristallin. Reprenant une théorie entrevue déjà par Sauvages et Bourdelot, il prouvait, par l'étude de l'anatomie et par des expériences directes, que le cristallin était doué de la propriété de changer de courbure, ce qui expliquait comment l'homme pouvait voir avec une netteté égale les mêmes objets à différentes distances. Un moment ébranlé par les expériences inexactes de Home et de Ramsden, il reprit en 1800 sa démonstration, et triompha de toutes les objections. Nommé en 1801 professeur de philosophie naturelle à l'Institut royal fondé l'année précédente, Young fit jusqu'en 1803, avec une profondeur qui nuisit à la popularité de son enseignement, une soixantaine de leçons, qui ont formé le fond du *Course of Lectures on natural philosophy and mechanical arts* (Londres, 1807, 2 vol. in-4°; réimpr. en 1845, et trad. en partie par Hachette, Paris, 1829, in-32). C'est dans cet ouvrage qu'il développa, au sujet de la lumière et de l'étude des rayons lumineux, l'admirable *théorie des interférences*, dont il doit être considéré sans conteste comme l'inventeur. Cette belle découverte lui fut suggérée par les phénomènes de coloration qu'on remarque sur les bulles de savon. Attaqué avec violence, dans la *Revue d'Édimbourg*, par lord Brougham, Young répondit à ces attaques dans la *Quarterly Review*. Ces études sur la lumière l'avaient conduit à inventer un nouvel instrument d'optique, l'*ériomètre*, avec lequel on mesure facilement les dimensions des plus petits corps et qui donne la grandeur moyenne des innombrables particules des objets. Il s'en servit pour mesurer les globules du sang des différentes classes d'animaux. Vers la même époque, la célèbre inscription de Rosette, rapportée en Angleterre après la capitulation du général Menou, lui avait fait appliquer l'activité de son esprit à l'étude des caractères hiéroglyphiques. Dans ce champ de vastes conjectures, il formula ces deux principes importants : 1° que les signes renfermés dans des encadrements elliptiques correspondaient aux noms propres; 2° que les cartouches représentaient non des idées, mais des sons. Toutefois le fragment d'alphabet qu'il publia renfermait tant de vrai et de faux, que

(1) Les délais réglementaires ne lui permirent de prendre le grade de bachelier en médecine qu'en 1803, et celui de docteur en 1807.

son auteur ne peut sérieusement disputer à Champollion la gloire de la belle découverte qui a illustré son nom. La connaissance qu'il avait des langues de l'Europe et de l'Orient l'avait fait élire en 1802 secrétaire de la Société royale pour les communications étrangères ; en 1818, il fut encore nommé secrétaire du Bureau des longitudes. Ces travaux scientifiques ne l'empêchaient pas de se livrer à l'exercice de la médecine. Après avoir fait, de 1809 à 1810, à l'hôpital du Middlesex, des leçons sur la théorie et la pratique médicale, il fut nommé, en janvier 1811, l'un des médecins de l'hôpital Saint-Georges, fonctions qu'il conserva toute sa vie. Après un voyage en Italie en 1821, Young se livrait avec une grande ardeur aux soins de la publication du *Nautical almanac*, lorsque les attaques injustes dont cet ouvrage devint l'objet, et la suppression du Bureau des longitudes qui en fut la suite, lui occasionnèrent des dégoûts qui ne furent pas sans influence sur sa mort prématurée. Il succomba à une ossification de l'aorte. Deux ans auparavant (août 1827), il avait été élu associé par l'Académie des sciences de Paris.

Young ne fut pas seulement un des illustres savants de ce siècle, il a encore laissé la réputation d'un homme du monde plein d'amabilité et de charme, ami des arts autant que des sciences. Outre les ouvrages indiqués, on a de lui : *An introduction to medical literature, including a system of practical nosology*; Londres, 1813, in-8° ; — *Account of some recent discoveries in hieroglyphical literature*; Londres, 1823, in-8° ; — *Hieroglyphics collected by the Egyptian society, arranged by Th. Young*; Londres, 1823-28, in-fol., 100 pl. ; — de nombreux articles pour la *Quarterly review*, pour le *Supplement à l'Encyclopædia britannica*, où l'on trouve de lui quarante-six notices biographiques, et pour le *Nichol's Journal*. En 1855, on a donné un choix de ses œuvres (*Miscellaneous works*; Londres, 4 vol. in-8°).

G. Peacock, *Life of Th. Young*; Londres, 1855, in-8°. — *Memoir of Th. Young*: ibid., 1831, in-8°. — Arago, *Éloges*.

YOUNG (*Brigham*). *Voy.* BRIGHAM.

YOUSOUF BEN ABD EL RAHMAN EL FEHRI, dernier émir d'Espagne, tué en 759, à la bataille de Lorca. Arabe koraïschite de noble naissance, il avait été gouverneur de Narbonne, et s'était montré le digne adversaire de Charles Martel. L'Espagne dépérissait au milieu des dissensions et des rivalités qui la déchiraient depuis plusieurs années, lorsque les principaux chefs musulmans, réunis à Cordoue, nommèrent Yousouf émir unique (déc. 746). Celui-ci, pour rétablir l'ordre, commença par destituer les *walis* qui avaient abusé de leur pouvoir, et voulant en même temps se garantir contre l'ambition du plus puissant de ses rivaux, Ahmer ben Amrou, il supprima sa charge d'émir de la mer, et le fit simplement *wali* de Séville. Il visita ensuite les diverses parties de l'Espagne, fit relever les ponts, réparer les routes, et, afin de faciliter l'établissement d'une administration uniforme, divisa l'empire en cinq provinces : l'Andalousie, Tolède, Merida, Saragosse et Narbonne. Le gouvernement sévère de Yousouf excita des mécontentements. Ahmer rassembla des partisans, et déclara la guerre à l'émir. Presque aussitôt son fils Wahib fut vaincu près de Calatagny (753), et se réfugia à Saragosse, où était son père ; cette ville assiégée par Yousouf ne résista pas longtemps, et le vainqueur emmena prisonniers Ahmer et Wahib, à qui il fit trancher la tête. Dans l'automne de 755, un ennemi plus redoutable se présenta dans la personne d'un descendant des Ommiades, Abd-el-Rahman (*voy.* ce nom), Yousouf lui présenta la bataille à Moussarah, près de Cordoue, le 15 mai 756 ; après une lutte sanglante, il battit en retraite. Abd-el-Rahman se mit à sa poursuite, et le rencontra sur le bord de la mer, près d'Almuñecar, où il le défit complétement. Yousouf, obligé d'accepter les conditions du vainqueur, s'engagea à livrer les armes et les places fortes qu'il possédait, et à résider à Cordoue (sept. 756). Son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée ; il la quitta secrètement en 758, et alla se mettre à la tête des partisans qui l'appelaient. Abd-el-Rahman envoya contre lui le wali de Séville ; Yousouf, attaqué près de Lorca, périt dans la mêlée (759).

Rosseuw Saint-Hilaire, Romey, *Hist. d'Espagne*.

YOUSOUF. *Voy.* JOUSSOUF.

YPSILANTI (*Constantin*, prince), né vers 1760, à Constantinople, mort le 28 juillet 1816, à Kiev (Russie). Issu de Jean Ypsilanti, syndic des pelissiers de Constantinople, il était fils du prince Alexandre (1), et fut instruit de très-bonne heure dans la connaissance de l'arabe, du persan, du français et de l'italien. Une traduction des œuvres militaires de Vauban qu'il fit pour le sultan Selim III lui valut les fonctions de drogman. Placé à la tête de l'administration de la Moldavie (1799), puis de la Valachie (1802), avec le titre d'hospodar, il se fit remarquer par une conduite énergique et sage et par la promulgation d'un code qui porta la lumière dans le chaos d'un droit coutumier fort obscur. Ses sympathies pour la Russie l'ayant cependant rendu suspect à la Porte, où dominait alors l'influence française, il fut destitué en 1806, et obligé de se réfugier en Transylvanie. Mais rétabli bientôt en Valachie, lors de l'occupation de cette province par les armées russes, il prouva sa reconnaissance en favorisant l'insurrection de la Servie contre la Porte (1807). Nonobstant le traité de Tilsit, qui peu après stipula l'indépendance provisoire des principautés, les Russes allèrent jusqu'à acheter d'Ypsilanti son droit prétendu au gouvernement de la Valachie. Peu après en effet

(1) Cette famille phanariote prétendait descendre des anciens Comnènes.

le général russe Prozorowski prit sa place avec le titre de sénateur général. Trompé dans les espérances qu'il avait conçues, mais ne pouvant ni compter sur la Porte ni lutter contre l'influence russe, il prit le parti de la soumission envers Alexandre Ier, et se retira à Kiev, où il mourut. Il a laissé plusieurs ouvrages, tels que : *Anecdotes sur le sérail*, *Nouveaux Détails sur la guerre austro-turque*, une traduction d'*Anacréon* en vers italiens, une autre d'*Hésiode* et de *Pindare* en vers français, et quelques écrits en turc.

YPSILANTI (*Alexandre*), second fils du précédent, né en 1783, mort le 31 janvier 1828, à Vienne. Entré au service de la Russie, il se distingua à Polotzk et à la bataille de Dresde, où il perdit un bras. Il était major général et aide de camp de l'empereur Alexandre, lorsque les *hétairistes*, ou affiliés pour l'indépendance de la Grèce, songèrent à lui pour en faire leur chef, à défaut de Capo d'Istria, qui avait refusé (1820). On prétend qu'à cette époque il eut à Tzarskoé-Selo une conversation avec le czar, qui l'encouragea dans cette entreprise. Dès lors il envoya des proclamations secrètes à toutes les *éphories*, et parcourut la Russie en recueillant des souscriptions, auxquelles il joignit lui-même, ainsi que sa sœur, de fortes sommes d'argent. Ayant obtenu un congé, sous prétexte d'aller prendre les bains, il se rendit en Bessarabie, et pénétra les armes à la main en Moldavie (6 mars 1821). Le lendemain Jassy se soulevait, et le 24 mars Ypsilanti appelait tous les Hellènes à la révolte dans une proclamation où il prenait le titre de *régent du gouvernement*. A la même époque, Soutzo, hospodar de Valachie, étant mort, la garde de ce prince, après avoir fusillé Théodore Wladimiresko, qui négociait secrètement avec la Porte, se joignit à Ypsilanti (fév. 1821). Homme médiocre, celui-ci s'entourait d'intrigants, et distribuait les emplois sans réflexion. En même temps les promesses qu'on lui avait faites étaient loin de se réaliser, et l'ambassadeur russe à Constantinople le désavoua hautement. Il venait d'établir son quartier général à Targowiça, sur les frontières de l'Autriche, lorsque l'approche de l'armée turque le força à livrer bataille près de Galatz, sur la rive gauche de l'Olta. Abandonné par une partie des siens, sauf par le *bataillon sacré*, que composait l'élite de la jeunesse grecque, et qui périt presque tout entier, il parvint avec peine à repasser la frontière (19 juin 1821). Arrêté avec son frère Nicolas, par ordre de l'Autriche, qui, tout en s'abstenant de le livrer aux Turcs, le jeta en prison, il fut retenu dans la forteresse de Munkacs, puis interné à Theresienstadt, en Bohême. Rendu alors à la liberté, mais affaibli par le chagrin et les privations, il mourut à Vienne, l'année suivante, d'une hydropisie de poitrine. Il avait à peine trente-six ans.

YPSILANTI (*Démétrius*), frère du précédent, né le 25 décembre 1793, mort le 16 août 1832, à Napoli de Romanie. Entré dans l'armée russe, avec laquelle il fit la campagne de 1814, il s'associa aux projets de son frère, et se rendit en Grèce chargé des pouvoirs de celui-ci. Pourvu d'un commandement en Morée, il jouit d'une grande faveur tant que l'influence russe domina dans les conseils de l'insurrection hellénique. Malgré la rivalité qui s'établit tout d'abord entre lui et Maurocordato, il prit une part glorieuse à la prise de Tripolitza (oct. 1820). Moins heureux cette année même devant Napoli de Romanie, il dirigea la campagne infructueuse de 1821 pour envahir l'île d'Eubée; mais, s'enfermant dans Argos, il arrêta la marche victorieuse des Turcs. Nommé successivement président du gouvernement d'Argos, prince du Péloponèse, président du conseil législatif, et sénateur en 1823, il donna sa démission la même année, lorsque l'influence anglaise eut pris le dessus. Deux ans après, les succès d'Ibrahim ayant pour un instant fait taire les dissensions intestines qui agitaient les Hellènes, il contribua à sauver la Grèce par la belle résistance qu'il fit à Napoli avec le colonel Fabvier (1825). Lors de l'avénement au pouvoir de Capo d'Istria (17 mai 1827), il fut nommé commandant supérieur de l'armée; mais l'ingérence du fils de celui-ci dans la direction des affaires militaires l'engagea à donner sa démission (1er janv. 1830). De chétive apparence, mais d'une âme héroïque, sans jactance et loyal jusqu'au scrupule, Démétrius était aussi indifférent aux plaisirs qu'à l'ambition.

YPSILANTI (*Nicolas*), frère des précédents, né vers 1797, mort le 3 avril 1832, à Odessa. Après avoir combattu sous les ordres de son frère Alexandre, il partagea sa captivité, et se retira ensuite à Kischeniew, en Russie, où sa famille résidait.

Ypsilanti Thaten und wichtige Schicksale; Leipzig, 1797, in-8°. — Pouqueville, *Hist. de la régénération de la Grèce*. — *Grèce moderne*, dans l'*Univ. pitt.*

YRALA (*Domingo-Martinez* DE), capitaine espagnol, né vers 1486, à Vergara (Guipuscoa), mort en 1556 ou 1567. Il était de noble naissance. On ne sait rien de positif sur sa vie jusqu'au moment où il s'embarqua pour l'Amérique du Sud, c'est-à-dire un peu avant 1534. Il assista probablement à la fondation de Buenos-Ayres (1535), ainsi qu'aux fréquents combats que les Espagnols eurent à soutenir sur les rives du Rio de la Plata contre les belliqueuses tribus des Guaranis. On sait qu'il fut laissé parmi les Payaguas avec cent hommes, tandis que Ayolas, lieutenant de l'adelantado Mendoza, s'enfonçait, à la tête de trois cents soldats, dans les solitudes où il espérait se procurer des richesses. Après la mort d'Ayolas, qui avait été assassiné, mort qui fut suivie de celle de l'adelantado, Yrala fut élu gouverneur de la petite colonie (1538); et l'on peut dire que, grâce à ses mesures pleines de prudence, de sagacité et de courage, il doit être

considéré comme le véritable fondateur de la puissance espagnole dans ces contrées. La cour d'Espagne ignorait l'attitude qu'il avait su prendre, lorsqu'elle envoya pour remplacer le premier adelantado un homme déjà célèbre par ses explorations, Nuñez Cabeça de Vaca. Celui-ci garda le pouvoir deux ans, de 1542 à 1544, époque où, au retour d'une expédition lointaine, on le déposa (1). Yrala recouvra l'autorité par l'élection; s'il n'avait pas encouragé la sédition qui enlevait le gouvernement à son rival, il n'en repoussa point les conséquences; trois mois suffirent à le faire tomber dans un discrédit absolu. Un incident inattendu vint changer sa position et la consolider. L'un des soldats qui avaient accompagné Ayolas dans son expédition de 1537 reparut à l'Assomption, et indiqua la route qu'il fallait tenir pour se rendre au Pérou par Santa-Cruz de la Sierra. Cet immense voyage, semé alors de tant de périls, Yrala l'entreprit, mais il s'arrêta au pied des montagnes. Le licencié La Gasca tenait alors en ses mains les destinées du Pérou. Lorsque Yrala fut de retour à l'Assomption, où il eut à apaiser encore une révolte, ce fut la recommandation du licencié qui le confirma dans le pouvoir comme gouverneur élu. Toujours préoccupé de l'existence des gisements aurifères, il fit en 1550 une expédition qui le conduisit au pied de la Cordillère, dont il suivit les ondulations pendant des centaines de lieues. Les tristes résultats de ce voyage, auquel prirent part quatre cents Espagnols et quatre mille Indiens, sont du reste bien caractérisés par le surnom de *mala jornada*. Le retour des explorateurs n'eut lieu qu'en 1552 (2). Yrala dut encore à La Gasca le titre d'adelantado (1554). Durant son administration, il sut trouver assez de ressources dans le vaste territoire qui lui était soumis pour fonder plusieurs cités et pour régler par des ordonnances spéciales ces aggrégations d'Indiens connues sous le nom d'*encomiendas*, dont la colonie naissante tira de si importantes et de si injustes ressources.

Ferd. DENIS.

Martin de Moussy, *Descr. géogr. et statistique de la confédération Argentine*; Paris, 1860 et suiv., 3 vol. in-8°. — Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*; Buenos-Ayres, 1816, gr. in-8°. — Azara, *Descripcion e historia del Paraguay y Rio de la Plata*; Madrid, 1847, t. II. — Barco Centenara, *Argentina o conquista del Rio de la Plata*. —

(1) Cet homme extraordinaire, et dont le courage tenait du prodige, fut conduit en Espagne. Après un exil qui dura trois ans, il rentra dans ses priviléges. Malgré ses soixante-treize ans, il se préparait à retourner au Rio de la Plata, lorsqu'il mourut. Le voyage qu'il a fait rédiger par son tabellion est peut-être l'écrit qui fait le mieux connaître l'état réel de ces vastes régions au temps où Yrala exerça le pouvoir.

(2) Par opposition à ces vaines recherches, il est bon de rappeler ici l'entrée dans le pays des frères Goes; ceux-là, en effet, y apportaient, sans efforts et sans dépenses, les sources réelles d'une opulence que les guerres et les révolutions n'ont pu tarir: ils amenaient du Brésil huit vaches et un taureau, dont l'innombrable postérité fait aujourd'hui la richesse des Pampas.

Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca; Paris, 1837, 2 vol in-8°. — Magarinos Cervantes, *Estudios historicos, politicos y sociales sobre el Rio de la Plata*; Paris, 1854, in-18.

YRIARTE (*Juan* DE), érudit espagnol, né le 15 décembre 1702, à Orotava (île de Ténériffe), mort le 23 août 1771, à Madrid. Il était fils d'un officier navarrais qui tenait garnison aux Canaries, et l'aîné de huit enfants. Envoyé à Paris à la fin de 1713, sous la conduite de M. de Bély, consul de France, il suivit ce dernier à Rouen, et fut placé en 1716 au collége de Louis-le-Grand, où il fit de bonnes études. Au bout de huit ans, et après une courte excursion jusqu'à Londres, il retourna à Ténériffe (1724). Par déférence pour le dernier vœu de son père, qui venait de mourir, il se rembarqua pour l'Espagne, dans l'intention d'embrasser la carrière du barreau. La réputation dont jouissait alors la Bibliothèque royale l'attira à Madrid, et il y trouva tant de commodités pour l'étude des livres, sa passion dominante, qu'il en fit en quelque sorte sa résidence habituelle. Son assiduité frappa deux hommes instruits, le principal bibliothécaire, J. de Ferreras, et le P. Clarke, confesseur du roi : ils le prirent sous leur patronage, et commencèrent par le faire admettre chez le duc de Bejar comme précepteur; puis ils lui procurèrent l'emploi de secrétaire de l'Imprimerie royale (19 avril 1729), et celui de bibliothécaire (4 janv. 1732). Yriarte était dès lors au comble de ses vœux; il se renferma jusqu'à l'époque de sa mort dans ses travaux d'érudition et d'histoire. Les vastes connaissances qu'il avait acquises, la sûreté de son commerce, son esprit d'ordre, sa probité sévère, lui donnèrent une réputation méritée, et dans les fonctions de secrétaire interprète des langues étrangères, qu'il exerça depuis le 21 janvier 1740, il rendit au gouvernement des services considérables. Élu en 1743 membre de l'Académie royale, il prit une part active à ses travaux; ce fut lui qui donna la plus vive impulsion à la réforme de la langue espagnole, entreprise par cette compagnie, et il compila par ordre du roi un *Dictionnaire latin-castillan*, dont il rédigea toute la lettre A. Ses principaux ouvrages sont : *Regia madritensis bibliotheca, geographica et chronologica*; Madrid, 1729, in-4°; — *Regia madritensis bibliotheca mathematica*; ibid., 1730, in-4°; — *Novus artium orbis a rege Ferdinando VI repertus*; ibid., 1754, in-8°; — *Regiæ biblioth. madrit. codices græci mss.*; ibid., 1769, t. Ier, in-fol.; le t. II n'a point paru; — *Grammatica latina, en verso castellano*; ibid., 1771, in-4°; 8e édit., ibid., 1820, in-8°. Les neveux d'Yriarte ont publié après sa mort ses *Œuvres choisies en prose et en vers* (Madrid, 1773, 2 vol. in-4°), recueil peu intéressant, composé en grande partie de traductions des poëtes latins, d'épigrammes latines et de proverbes espagnols. Ce savant a donné ses soins à la *Bibl. arabica* de Casiri ainsi qu'à la

Bibl. hispana d'Antonio, et à la *Coleccion de tratados de paz*, d'Abreu. Parmi ses ouvrages manuscrits on remarque une *Historia de las islas de Canaria*, et une *Paleografia griega*.

Notice, à la tête des *OEuvres choisies*. — Antonio, *Bibl. hisp. nova*.

YRIARTE (*Thomas* DE), poëte, neveu du précédent, né en 1750, à Orotava (île de Ténériffe), mort en 1791, à San-Lucar, près Cadix. Il vint de bonne heure à Madrid, et fit de bonnes études sous les auspices de son oncle, qui se chargea aussi de l'éducation et de l'avenir de ses deux frères. Il se fit connaître dès l'âge de dix-neuf ans par des essais dramatiques, des traductions du théâtre français, et une ode excellente en latin, à l'occasion de la naissance d'un infant, petit-fils de Charles III. Il dut à ce talent précoce d'être chargé successivement de divers emplois au ministère d'État et à celui de la guerre. Rigoureux représentant de la tradition littéraire, membre assidu de la *tertulia* fondée par Moratin, il eut des luttes à soutenir avec quelques-uns des beaux esprits de son temps, tels que Sedano, Forner, Melendez. Ce dernier lui disputa avec succès le premier prix de l'églogue, fondé en 1783 par l'Académie de la langue. La controverse à laquelle donna lieu la décision de l'Académie fournit à Yriarte le sujet d'une de ses plus belles fables. En 1786, il comparut devant le tribunal de l'inquisition, accusé de suivre les doctrines des philosophes français. S'étant retiré à San-Lucar, il y mourut à quarante ans passés, d'une attaque d'épilepsie. Yriarte est diversement jugé dans sa patrie. Quelques-uns censurent la sécheresse de sa verve, et lui reprochent d'avoir créé l'école du prosaïsme en poésie, en sacrifiant à la clarté et à la simplicité tous les autres ornements. Des épîtres, au nombre de onze, un poëme didactique sur la musique, qu'il aimait avec passion (*La Musica*; Madrid, 1779, 1784, 1789, gr. in-8°, fig.; trad. en italien, en français et en anglais), prêtaient surtout à la netteté, à la convenance, à une certaine simplicité élégante; et l'on accorde ces qualités au style d'Yriarte. Il a du moins le mérite d'être sans rival en Espagne dans l'apologue, genre où le plus souvent il n'a puisé que dans sa propre imagination. La morale de ses fables offre cette particularité d'être toute littéraire, c'est-à-dire que l'auteur s'attache moins à censurer les vices de l'homme qu'à prémunir l'écrivain contre les erreurs du style et du goût. Aussi portent-elles pour titre : *Fabulas litterarias* (Madrid, 1782, pet. in-4°); elles ont eu plusieurs réimpressions, et ont été trad. en plusieurs langues, notamment en vers français par Lanos (Paris, 1801, in-12), par Ch. Brunet (ibid., 1838, in-18), et par Ch. Lemesle (ibid., 1841, in-18). Yriarte a traduit heureusement l'*Art poétique* d'Horace; il a moins bien réussi pour celle des quatre premiers livres de l'*Énéide*. Il a contribué à l'amélioration de la scène espagnole par des traductions de pièces françaises qu'il fit pour le théâtre de la cour, *l'Orphelin de la Chine*, *le Philosophe marié*, etc., et par des comédies originales, *el Señorito mimado* (1778), et *la Señorita malcriada* (1788), qui ne manquent pas de vivacité et de naturel. Les œuvres complètes de cet écrivain ont été recueillies deux fois à Madrid, en 1787, 6 vol. pet. in-8°, et en 1805, 8 vol. in-12; la deuxième édition est plus exacte et plus méthodique.

YRIARTE (*Bernardo* DE), frère du précédent, né vers 1734, à Orotava, mort le 11 juillet 1814, à Bordeaux. Il fit son chemin dans la carrière politique, et fut membre du conseil d'État et du conseil des Indes. Charles IV le nomma en 1792 protecteur de l'Académie royale. S'étant prononcé pour le roi Joseph, il conserva ses emplois jusqu'en 1813, où il fut obligé de passer en France.

YRIARTE (*Domingo* DE), frère des précédents, né en 1746, à Orotava, mort le 22 novembre 1795, à Girone. S'étant engagé dans la diplomatie, il devint ambassadeur en Pologne, et se rendit de là à Bâle, où il eut l'honneur de signer le traité de paix conclu le 22 juillet 1795 entre l'Espagne et la république française. E. BARET.

Notices, à la tête des *Obras de Th. de Yriarte*, 1787 et 1805. — C. Pignatelli, *Elogio istorico de Yriarte*; Madrid, 1791, in-8°. — Sempere, *Biblioteca*, t. VI. — Villanueva, *Memorias*, t. 1er. — Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, t. II, p. 459. — Bouterwek, *Hist. de la littér. esp.* — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. III.

YSABEAU (*Claude-Alexandre*), conventionnel, né le 14 juillet 1754, à Gien, mort le 30 mars 1831, à Paris. Prêtre de l'Oratoire, il devint préfet du collége de Tours. Partisan de la Révolution, il prêta serment à la constitution civile du clergé, fut grand vicaire du nouvel évêque de Tours (mars 1791), et renonça à la prêtrise pour se marier. Député à la Convention, en 1792, par le département d'Indre-et-Loire, il siégea sur la montagne, et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Envoyé en mission à Bordeaux avec Tallien (sept. 1793), il montra d'abord une grande passion contre le parti des girondins; mais il s'apaisa bientôt au point d'être accusé de modérantisme, et fut rappelé. Après la journée du 9 thermidor, dont il fut un des promoteurs, il fut renvoyé dans la Gironde, et y déploya un zèle excessif au profit de la réaction. Un décret du 29 novembre 1794, rendu par la Convention sur la motion de Lecointre, rappela une seconde fois Ysabeau. Cependant il fut encore envoyé en mission, organisa l'armée des Pyrénées-Orientales avec les généraux Servan et Dugommier, prit part à deux campagnes, et reçut quatre blessures. A son retour il entra dans le comité de sûreté générale (2 août 1795). Il fut élu membre du Conseil des anciens, et au 18 fructidor se prononça pour la majorité du Directoire. Le 10 juin 1798 il fut envoyé à Rouen comme substitut du commissaire du Directoire près l'administration des postes

pour les vingt-deux départements de l'Ouest. Il obtint ensuite un modeste emploi dans les bureaux de ce service à Paris, le perdit sous les Bourbons, et fut compris en janvier 1816 parmi les régicides exilés. Il passa en Belgique, et revint en France après la révolution de Juillet.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Galerie contemp.*

YVER (*Jacques*), écrivain français, né en 1520, à Niort, où il est mort, en 1572. Il était d'une ancienne famille, et seigneur de Plaisance et de la Bigotière. Son père avait été maire de Niort en 1514; il occupa lui-même cette charge en 1556. C'est pour venger la France, accusée par l'Italie de ne savoir rien imaginer et de vivre uniquement d'emprunts, qu'il entreprit d'écrire un ouvrage tiré de son propre fonds. Il lui donna pour titre : *Le Printemps d'Yver, contenant plusieurs histoires discourues en cinq journées* (Paris, 1572, in-16); mais il mourut avant la publication de son livre, qui eut un grand succès; il fut réimpr. une douzaine de fois jusqu'en 1618, et a été inséré dans *les Vieux Conteurs français* (coll. du *Panthéon*, 1841, gr. in-8°). On y trouve des contes dans le goût de ceux de Boccace. Le style en est naïf, souvent gracieux et plein de finesse. Quelques poésies, surtout des *Branles de Poitou*, coupent la prose, mais ne la valent pas.

La Croix du Maine, *Bibl. française*. — Briquet, *Hist. de Niort*.

YVAN. *Voy.* IVAN.

YVERNOIS. *Voy.* IVERNOIS.

YVES (Saint), en latin *Ivo*, évêque de Chartres, né vers 1040, en Beauvoisis, mort le 23 décembre 1116, à Chartres. Son père se nommait Hugues d'Auteuil (1). On ignore où il fit ses études; mais il est certain qu'il les perfectionna dans l'abbaye du Bec, où il eut Lanfranc pour maître, et Anselme de Canterbury pour condisciple. Il était chanoine de Nesle, en Picardie, lorsqu'il fut appelé, vers 1075, à diriger l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais. L'exacte discipline qu'il sut y maintenir, l'école qu'il y ouvrit, et dans laquelle il enseignait lui-même la théologie, l'ont fait regarder comme un des premiers instituteurs des chanoines réguliers. On le voit en 1081 assister au concile d'Issoudun, et sa réputation s'étendit si bien qu'on lui donnait le titre de « docteur des plus renommés de l'Église de France ». Geoffroi, évêque de Chartres, ayant été forcé de renoncer à l'épiscopat à la suite de ses désordres, le pape Urbain II exhorta le clergé de cette ville à lui donner pour successeur Yves, dont il connaissait le mérite. Yves en effet fut élu, reçut du roi Philippe Ier le bâton pastoral en signe d'investiture, et fut consacré à Rome dans la même année (nov. 1091). Lorsque le roi répudia Berthe pour épouser Bertrade de Montfort (1092), non-seulement le nouveau prélat refusa de se rendre à Paris pour assister à une alliance sur laquelle l'Église ne s'était pas encore prononcée en concile général, mais il engagea vivement les autres évêques à s'abstenir comme lui. Le monarque, irrité, se vengea de lui en le faisant arrêter par Hugues du Puiset, vicomte de Chartres. Yves endura cette captivité, qui dura près de deux ans, avec autant de fermeté que de douceur; il persévéra pourtant dans sa résolution, et ne se présenta au concile de Beaugency (1104), dans lequel l'absolution fut donnée à Philippe Ier, que sur la promesse formelle de ce prince de ne plus se rapprocher de Bertrade. A l'avénement de Louis VI (1108), il lui conseilla de ne pas se faire sacrer à Reims, dont l'archevêché était alors disputé par deux concurrents, et d'accomplir au plus vite, et à Orléans, cette cérémonie religieuse, afin de déjouer les projets ambitieux qu'avaient conçus les deux fils de Bertrade. Rendu enfin à une tranquillité qu'il avait souvent regrettée, Yves favorisa la fondation du monastère de Tiron (1109), et remplaça les chanoines du monastère de Saint-Martin par des moines. L'Église latine l'a placé au rang des saints, et célèbre sa fête le 28 mai. Yves de Chartres fut un protecteur éclairé des lettres. Il accrut la célébrité des écoles de Chartres, en y appelant d'habiles professeurs, et fit de la cathédrale de cette ville une des merveilles de l'art gothique. Il avait composé de nombreux ouvrages; ce sont : une collection de *canons*, divisée en deux parties; la première sous le nom de *Pannormia* (Πὰν-Norma), en VIII livres impr. à Bâle, 1499, in-4°, et à Louvain, 1557, in-8°; la seconde, sous le nom de *Decretum*, en XVII livres, Louvain, 1561, in-fol.; — des *Lettres*, au nombre de 289, très-précieuses pour l'histoire religieuse et civile de cette époque; Paris, 1584, in-4°, et 1610, in-8°; une édition particulière de la lettre LXXXIX a été faite, sous ce titre : *De consecratione Ludovici regis;* Sens, 1561, in-4°, et trad. en français, à l'occasion du sacre d'Henri IV, Chartres, 1594, in-4°; — des *Sermons*, au nombre de 24, impr. d'abord dans le recueil de Melchior Hittorp, Cologne, 1568, in-fol.; — un *Micrologue sur les rites ecclésiastiques*, partie d'un ouvrage plus considérable intitulé *De Officiis ecclesiasticis;* Paris, 1510, in-4°, et 1527, in-24; Rome, 1590, etc. L'abbé Souchet a donné une édition générale des *Œuvres de saint Yves;* Paris, 1647, in-fol. Les manuscrits d'autres ouvrages de Saint-Yves existent dans les bibliothèques de Paris, de Vienne et d'Angleterre. E. A.

Baillet, *Vie des Saints*. — Mabillon, *Analecta*, p. 228. — *Hist. littér. de la France*, t. X. — *Acta Sanctorum*, t. XV, 247. — Le Long, *Bibl. de la France*. — *Gallia christiana*.

YVES (*Yves de Ker-Martin*, connu sous le nom de Saint), né le 17 octobre 1253, au manoir de Ker-Martin, paroisse de Menehi (Bretagne), mort à Lohanec, le 19 mai 1303. Issu d'une famille noble du diocèse de Treguier, il était fils

(1) Plusieurs passages de ses lettres prouvent que sa famille n'appartenait pas, comme on l'a dit, à la noblesse.

d'Heelor ou Helori et d'Azo du Kenquis. Envoyé à Paris, il y consacra dix années à s'instruire dans la théologie, le droit civil et le droit canon (1267-1277). Passant ensuite à l'université d'Orléans, il suivit les leçons de Guillaume de Blaye, avec lequel il approfondit les Décrétales. A Rennes enfin, il étudia, sous un religieux franciscain, les *Sentences* de Pierre Lombard et l'interprétation de l'Écriture sainte. Ayant reçu dans cette ville les ordres mineurs, il dut à sa science profonde du droit autant qu'à sa piété d'être appelé successivement à remplir les fonctions d'official auprès des évêques de Rennes et de Tréguier. Le premier le nomma recteur de Tredrez (1285), le second curé de Lohanec (1292). Adonné au soulagement des malheureux, il avait converti en hôpital le domaine patrimonial de Ker-Martin, et mettait son honneur à être surnommé l'*avocat des pauvres*. Les jeûnes et les austérités auxquelles il se soumit ne l'empêchèrent cependant ni de se livrer activement à la prédication, ni de remplir ses fonctions judiciaires avec une vigueur et une équité qui le firent redouter des mauvais plaideurs. La royauté même ne trouvait pas grâce devant lui pour ses prétentions fiscales envers le clergé, et il s'opposa plus d'une fois à la levée des impositions royales qu'il croyait injustes. Suivant une tradition conservée par les historiens franciscains, Yves aurait pris au couvent de Guingamp l'habit de leur ordre; ce fait, affirmé par Albert le Grand, a été nié par Papebroch, Baillet et Godescard. Sollicitée par le duc Jean de Montfort, qui fit tout exprès le voyage d'Avignon, la canonisation d'Yves fut déclarée par un bref de Clément VI du 19 mai 1347. Sa fête se célèbre le 19 mai.

Acta sanctorum, t. V, de mai. — Pierre de la Haye Kerhingant, *Vie de saint Yves*; Morlaix, 1623, in-16. — I. Favé, *Hist. de saint Yves*; Rennes, 1851, in-8°.

YVON (*Claude*), théologien français, né le 15 avril 1714, à Mamers, mort en 1791, à Paris. Il reçut les ordres, et vint à Paris. Non-seulement il n'y exerça aucune fonction ecclésiastique, mais encore, dans les choses de la foi, il se montra rebelle à la Sorbonne. C'est dans l'*Encyclopédie* qu'il débuta; il y rédigea les articles *Ame*, *Athée*, *Dieu*, et quelques autres. A vrai dire, il n'y mit aucune hérésie; il y soutint même les vérités de la religion, mais il tenta de les prouver par la méthode des philosophes. Tandis qu'il se compromettait ainsi dans le commerce de D'Alembert et de Diderot, il fut soupçonné d'avoir pris part à la fameuse thèse que l'abbé de Prades (*voy.* ce nom) soutint le 18 novembre 1751 pour le doctorat. Sous la menace d'une lettre de cachet, il s'enfuit en Hollande; mais l'orage s'apaisa. Yvon revint en France, et malgré les tracasseries auxquelles il se vit encore exposé, il obtint un canonicat de la cathédrale de Coutances et le titre d'historiographe du comte d'Artois. Le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité. On a de lui: *Liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes*; Londres, 1754-55, 3 part. in-8°: il y conseille à l'État de se montrer indifférent en matière de religion, et à l'Église de lutter avec vigilance contre les ennemis de la foi; — *Lettres* (deux) *à Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre* contre le mandement de l'archevêque de Paris; Amst., 1763, in-8°; — *Discours généraux et raisonnés sur l'histoire de l'Église*; Amst. (Paris), 1768, 3 vol. in-12; — *Accord de la philosophie avec la religion, prouvé par une suite de discours relatifs à treize époques*; Paris, 1776, in-12, et 1782 ou 1785, 2 vol. in-8°: nous pensons que cet ouvrage est le même que celui-ci: *Histoire philosophique de la religion*; Liége, 1779, 2 vol. in-8°. B. H.

Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. IV, p. 10. — Renouard, *Essais hist.*, t. II, p. 197. — Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV.

YZARN. *Voy.* IZARN.

Z

ZABARELLA ou de **ZABARELLIS** (*Francisco*), dit le *cardinal de Florence*, canoniste italien, né en 1339, à Padoue, mort le 26 septembre 1417, à Constance. Il termina ses études à Bologne, et s'y appliqua surtout au droit canonique, qu'il professa ensuite à Florence et à Padoue. François II, duc de Carrare, le chargea de solliciter l'appui de Charles VI, roi de France, contre les Vénitiens, qui voulaient le dépouiller de ses États. Le roi refusa des secours, et Padoue passa au pouvoir de la république (1406). Son influence et sa considération s'accrurent encore sous la domination vénitienne. Peu après il fut appelé à l'évêché de Nicosie. Jean XXIII se hâta de l'appeler à sa cour. Le 15 août 1410, il lui donna l'évêché de Florence (1), et le créa cardinal diacre en 1411. Trois pontifes se disputaient à cette époque le trône pontifical. Zabarella fut un des plus ardents pour le rétablissement de la paix dans l'Église. Il se rendit en 1413 avec Emmanuel Chrysolòras et le cardinal de Chalant auprès de l'empereur Sigismond, qui réclamait la convocation d'un concile général. Après de longs débats, il fut décidé qu'il se réunirait à Constance, où il s'ouvrit en effet le 5 novembre 1414. Zabarella en dirigea les travaux, et y tint véritablement la place du pape, qui dès la deuxième session s'était évadé dans la crainte d'être déposé. Il s'occupa particulièrement d'éteindre la discorde qui existait depuis longtemps entre les Polonais et les chevaliers Teutoniques, conseilla la déposition de Jean XXIII, auquel il reprochait quarante griefs graves, et fut un des commissaires délégués pour interroger Jean Huss et pour examiner sa doctrine. Il prononça divers discours fort remarquables, et sa parole éloquente eut une grande influence sur les décisions du concile. Dans la trente-huitième session, il mit tant de chaleur à combattre le sentiment de l'empereur, qui voulait que l'on procédât immédiatement à l'élection d'un nouveau pontife, qu'il sortit de l'assemblée gravement indisposé. Il mourut en effet peu de jours après. On lui fit de magnifiques funérailles, auxquelles l'empereur et le concile entier assistèrent. Zabarella se distingua par la clarté de son enseignement et par son dévouement pour ses élèves. Il était sobre, ennemi du luxe autant que charitable. Il eut pour disciple Paolo Vergerio l'ancien. Il laissa : *De schismate*; Strasbourg, 1545, 1609, 1618, in-fol.; Bâle, 1555, 1587, in-fol. : l'auteur y attribue l'origine du schisme à la cessation des conciles, et y maintient la juridiction des princes sans la soumettre au pouvoir des papes. Ces propositions, bien venues des protestants, tombèrent sous le coup de la censure de Rome, et firent mettre provisoirement cet ouvrage à l'index : *prohibitus est, donec corrigatur*; — *Consilia*; Venise, 1582, in-fol.; — *De horis canonicis*; — *De felicitate lib. III*; — *Variæ legum repetitiones*; — *Opuscula de artibus liberalibus*; — *De natura rerum diversarum*; — *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*; — *Historia sui temporis*; — *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*; — *In Vetus et Novum Testamentum commentarii*; — *Commentarii in Decretales et Clementinas*; 6 vol. in-fol.; — *Orationes et epistolæ*. S. R.

Poggio, *Fr. Zabarellæ elogium*. — P. Vergerio, *Epist. de Fr. Zabarellæ morte*, dans les *Script. ital.* de Muratori, t. XVI. — Hecht, *F. Zabarella*; Greiz, 1775, in-8°. — Vedova, *Memorie intorno alla vita ed alle opere del card. F. Zabarella*; Padoue, 1829, in-8°. — Ughelli, *Italia sacra*, t. III. — Bellarmin, *De scriptor. eccles.* — Panzirolì, *De claris legum interpr.* — Oldoini, *Athenæum romanum*. — Tomasini, *Elogia*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

ZABARELLA (*Giacomo*, comte), philosophe italien, né le 5 septembre 1533, à Padoue, où il est mort, le 18 octobre 1589. Il était d'une famille patricienne, et portait le titre de comte palatin, concédé à l'un de ses aïeux par l'empereur Maximilien Ier. Après avoir fait ses humanités sous Faseolus et Robortello, il étudia la philosophie et les mathématiques. Docteur à vingt ans, il fut appelé en 1564 à la chaire de logique, qu'il abandonna en 1579 pour celle de philosophie. Ses fréquentes disputes avec Fr. Piccolomini, son collègue, ses nombreux ouvrages et même son engouement pour l'astrologie judiciaire contribuèrent à étendre sa réputation. Ses prédictions firent grand bruit, et nombre de personnes le prièrent de tirer leur horoscope. Ses idées philosophiques, et surtout sa méthode appliquée à la *Logique* d'Aristote, firent autorité en Allemagne. Le roi de Pologne, Sigismond, chercha par les offres les plus avantageuses à l'attirer dans ses États, et le sénat de Venise, devant lequel il prononça d'éloquents discours, l'honora en plusieurs circonstances de distinctions flatteuses, et assura une dot de mille sequins à l'une de ses filles. Il laissa un grand nombre

(1) Plusieurs auteurs donnent à Zabarella le titre d'archevêque de Florence. C'est une erreur; cette ville ne fut érigée en archevêché que sous Amerigo Corsini, son successeur.

d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Logica*; Padoue, 1587, in-fol.; plusieurs édit.; — *De rebus naturalibus lib. XXX*; ibid., 1589, 1594, in-4°; — *Physica*; ibid., 1601, in-fol.; — *In lib. Aristotelis de Anima*; ibid., 1604, in-fol.; — *Apologia ad objectiones Piccolomini de doctrinæ ordine*; ibid., 1606, in-fol. Ces ouvrages scolastiques se distinguent par une certaine liberté d'examen qui fit accuser Zabarella d'athéisme. L'auteur n'admettait pas sans contrôle la doctrine d'Aristote, et, pour échapper aux censures de l'Église, il lui fallut déclarer qu'il admettait selon la foi les vérités dont l'évidence ne peut être prouvée par la raison seule. Les œuvres de Zabarella ont été recueillies à Francfort, 1618, in-4°.

Tomasini, *Elogia*. — Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*. — Imperiali, *Museum*. — Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, t. VII, part. I, p. 288. — *Dict. des sciences philos.*

ZACCARIA (*Francesco-Antonio*), érudit italien, né le 27 mars 1714, à Venise, mort le 10 octobre 1795, à Rome. Il était fils d'un habile jurisconsulte, originaire de la Toscane. Élevé par les jésuites, il donna bientôt des preuves de ses rares talents et de son heureuse mémoire, et fut admis dès l'âge de quinze ans dans leur Compagnie. Après avoir passé à Vienne le temps de son noviciat, il professa la rhétorique à Goritz, et traduisit la volumineuse histoire des PP. Catrou et Rouillé. Ses supérieurs l'appelèrent bientôt à Rome; il y reçut les ordres en 1740, et osa la même année adresser des observations critiques au cardinal Querini sur sa *Vie de Paul II*. Loin de s'en offenser, le cardinal en conçut de l'estime pour son jeune contradicteur, et lui en donna des preuves en plusieurs circonstances. Zaccaria publia également trois lettres anonymes contre le livre *De superstitione vitanda*, de Muratori, qui jugea l'attaque assez importante pour y répondre. Il parcourut en se livrant à la prédication les différentes parties de l'Italie, s'acquit une haute réputation d'éloquence, et rassembla les immenses matériaux de son *Histoire littéraire*. Il prit la défense du P. Ghezzi, attaqué par le dominicain Concinna; mais de toutes les querelles littéraires auxquelles il fut mêlé, aucune ne fit plus de bruit que sa dispute avec le P. Lami. Sous le nom d'Atromo Trasimaco, il fit imprimer à Venise quelques lettres contre le livre *De eruditione Apostolorum* de ce dernier. L'attaque était vive, mais Lami ne garda dans sa réponse aucune mesure, et se laissa emporter aux invectives les plus violentes. Malgré la protection du cardinal Querini, Zaccaria se vit refuser en 1752 la direction de la bibliothèque de Brescia; mais en 1758 le duc de Modène, François III, le nomma conservateur de la bibliothèque d'Este, emploi vacant depuis la mort de Muratori. Avec l'aide des PP. Gabardi et Troili, Zaccaria agrandit cet établissement, et en dressa un catalogue fort commode, resté inédit. Au milieu de ces divers travaux, il publiait sous forme de journal l'histoire littéraire de son temps, et répondait aux critiques et aux récriminations auxquelles il se trouvait journellement exposé. Les opuscules et les pamphlets dirigés contre lui se multiplièrent au point que le P. Ignazio Visconti, général des jésuites, suspendit en 1757 la publication de ce journal; à la prière de François III, il revint sur cette mesure, mais il exigea que les manuscrits fussent désormais soumis à son examen. Sa société ayant été expulsée de Modène, il se retira à Rome, où il remplit les fonctions de bibliothécaire et d'historiographe des jésuites. Il écrivit contre les prétentions de l'Église gallicane et défendit le pouvoir temporel du saint-siége. Mais bientôt après, lors de la suppression de l'ordre à Rome, il se vit sur le point d'être enfermé au château Saint-Ange; le cardinal Marefoschi lui ouvrit sa bibliothèque pour y poursuivre le cours de ses travaux. En 1775 Pie VI le chargea de la direction des études d'histoire ecclésiastique à l'Académie des nobles, et le nomma professeur émérite à la Sapienza. Zaccaria mourut âgé de quatre-vingt-un ans. Il était membre de dix-neuf académies italiennes et associé à plusieurs autres de l'étranger. Comme critique, il se montra éclairé, sincère, spirituel; on lui reproche cependant d'avoir prodigué les louanges en certains cas, et dans d'autres d'avoir cédé aux caprices d'un caractère bilieux. En latin son style a plus d'élégance et de pureté qu'en italien. Outre un grand nombre de manuscrits, il a laissé cent six ouvrages imprimés, qui traitent de la théologie, de l'histoire profane et sacrée, de l'archéologie, etc.; les principaux sont : *Storia letteraria d'Italia*; Modène, 1751-57, 14 vol. in-8°, et 2 vol. de supplément aux t. IV et V; Lucques, 1754, in-8° : ouvrage considérable, relatif à l'histoire littéraire contemporaine, écrit d'après un plan judicieux et contenant l'analyse des publications importantes; chaque volume renferme un nécrologe détaillé et des tables alphabétiques des auteurs et des faits. Une des attaques les plus vives auxquelles elle donna lieu est celle d'un pseudonyme intitulé : *Osservazioni sopra varii punti d'istoria letteraria, esposte in alcune lettere di Eusebio Eraniste*; Venise, 1756, 2 vol. in-8°. Zaccaria, qu'on accusait dans cet opuscule d'ignorance, de mauvais goût et de partialité, répondit par une *Difesa della Storia letteraria*; Modène, 1754, in-8°; — *Annali letterari d'Italia*; Modène, 1762-64, 3 vol. in-8° : continuation de l'ouvrage précédent, dont la publication avait été suspendue en 1757; — *Theologia moralis R. P. Tamburini*; Venise, 1755, 3 vol. in-8° : l'auteur présente dans des prolégomènes une entière apologie des théologiens de son ordre, et cherche à montrer que les points de leur doctrine censurés par l'Église ne l'ont été que par suite d'une fausse interprétation; — *Anecdotorum medii ævi, maximam partem ex archivis pistoiensibus*,

collectio; Turin, 1755, in-fol.; — *Biblia sacra, uberrimis prolegomenis dogmaticis et chronologicis illustrata*; Venise, 1758, 2 vol. in-fol.; — *D. Petavii opus de theologicis dogmatibus*; Venise, 1757, 7 vol. in-8°, précédé d'une vie du P. Petau, et suivi de plusieurs dissertations fort remarquables de divers théologiens et de Zaccaria, et d'un *Apparato istorico-critico*; — *Jus canonicum, auctore R. P. Vito Pichler*; Pesaro, 1758, 2 vol. in-fol., avec des notes; — *Apologie de la Théorie morale des PP. Busenbaum et Lacroix, jésuites, contre les arrêts des parlements qui ont condamné cet ouvrage*; 1758, in-12, en italien avec la traduction française et un avertissement par Goujet (1); — *Institutiones numismaticæ*, 2 vol. in-8°. S. R.

Orlandi, *Storia della letter. ital.* — Cuccagni, *Elogio storico di Fr.-A. Zaccaria*; Rome, 1796, in-8°.

ZACH (*Antoine*, baron DE), général autrichien, né le 14 juin 1747, à Pesth, mort le 22 novembre 1826, à Grætz. Il appartenait à une ancienne famille hongroise. Il fit ses premières armes dans la campagne contre la Prusse (1778-79), et fut nommé ensuite professeur de mathématiques à l'académie militaire de Wienerisch-Neustadt. Promu au grade de capitaine (1783), il abandonna sa chaire pour assister au siége de Belgrade (1789), mais il la reprit plus tard. Son zèle fut récompensé par le brevet de major (1792), et ensuite par celui de colonel (1796). Attaché comme quartier-maître général à l'armée de Melas (1798), il se distingua particulièrement à Marengo, et y fut fait prisonnier. Créé baron en 1801, il devint successivement feld-maréchal lieutenant (1805), gouverneur de Trieste (1806), commandant de la forteresse d'Olmütz (1813), et fut admis à la retraite en 1825, avec le grade de général d'artillerie. On a de lui : *Vorlesungen über Feldbefestigung, Vertheidung und Angriff* (Cours de fortification); Vienne, 1783, 1810, in-8°; — *Elemente der Manœuvrirkunst* (Éléments de l'art de manœuvrer); ibid., 1812-14, 2 vol. in-8°; — plusieurs articles de mathématiques et d'astronomie, publiés dans la *Correspondance mensuelle* de son frère.

OEsterreich. national Encycl. — Meusel, *Das Gelehrte Deutschland*. — Poggendorf, *Biogr. litt. Wærterbuch*. — Rabbe, *Biogr. des contemp.*, suppl. — *Conv.-Lex.*

ZACH (*François-Xavier*, baron DE), mathématicien et astronome, frère du précédent, né le 4 juin 1754, à Presbourg, mort le 4 septembre 1832, à Paris (2). Après avoir fait ses études dans un collége de jésuites, il s'engagea sous les drapeaux de l'Autriche, et consacra ses loisirs à l'étude des mathématiques. Nommé ingénieur, il se démit bientôt de sa charge, et visita plusieurs contrées de l'Europe afin d'en examiner les musées. Il fit un plus long séjour à Londres, en qualité d'instituteur des enfants du comte Brühl, ambassadeur de Saxe. En 1786 il entra au service d'Ernest II, duc de Saxe-Gotha, avec le grade de major. Le duc, très-versé dans la science de l'astronomie, accueillit chaleureusement le jeune savant, et le mit l'année suivante à la tête d'un superbe observatoire qu'il venait d'ériger à Seeberg, près Gotha. Zach justifia pleinement cet honneur. Pour donner plus d'extension à ses travaux, il entreprit dès 1798 la publication d'un recueil important, intitulé : *Allgemeine geographische Ephemeriden* (Weimar, 1798-99, in-8°); il y fit paraître une foule d'importantes observations, des notices et des renseignements précieux pouvant intéresser les astronomes, les géographes et les navigateurs, et il y consigna les fruits de sa vaste correspondance avec presque tous les savants de l'Europe. La suite de ce recueil porte le titre de *Monatliche Correspondenz zur Beförderung der Erd-und Himmelskunde* (Gotha, 1800-13, 28 vol. in-8°). La réputation croissante de Zach attira à Seeberg un assez grand nombre de jeunes gens avides de suivre les cours du savant professeur, et quelques-uns d'entre eux devinrent plus tard des astronomes distingués. Après la mort d'Ernest II (1804), il devint grand maréchal du palais de sa veuve à Eisenberg, et l'accompagna dans ses voyages en France et en Italie. En traversant ce dernier pays, il assista à la fondation d'un observatoire à Naples, et fit le plan de celui qui a été érigé dans les environs de Lucques. La mort de la duchesse (1827), qui l'avait constamment honoré de sa bienveillance, fit sur lui une impression profonde. A cette affliction vinrent bientôt se joindre les souffrances de la pierre. L'opération qu'on lui fit à Paris réussit complétement; mais ses forces l'abandonnèrent peu à peu. Atteint du choléra, le 26 août 1832, il succomba quelques jours plus tard, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était membre de plusieurs académies, et correspondant de l'Institut de France. Les écrits de Zach, remarquables par leur méthode et par leur clarté, lui ont assigné une place honorable parmi les astronomes modernes. On a de lui : *Novæ et correctæ tabulæ motuum solis*; Gotha, 1792, in-4°; nouv. édit. corrigée, ibid., 1804, in-4°; — *Explicatio et usus tabularum solis et catalogi stellarum fixarum*, ibid., 1792, in-8°; — *De vera latitudine et longitudine Erfordiæ*; Erfurt, 1794, in-4°; — (avec Wurm) *Nouveau calendrier séculaire français*; Gotha, 1797, in-fol.; — *Vorübergang des Mercurs* (Passage de Mercure devant le Soleil, observé le 7 mai 1799, à See-

(1) Cet écrit a été trad. par ordre; il fut dénoncé au parlement, *sans l'avertissement*, le 10 mars 1758, et condamné au feu. Le P. Zaccaria avait travaillé sans permission. Dès que ses supérieurs eurent appris qu'il songeait à justifier Busenbaum, ils lui envoyèrent l'ordre de n'en rien faire. Le P. Zaccaria, qui avait remis son manuscrit à l'imprimeur, courut le redemander; mais il était imprimé, et un exemplaire fut soustrait à la diligence de l'auteur par une main ennemie, qui l'envoya en France, où on ne tarda pas à le réimprimer. (*Catal. manuscrits de l'abbé Goujet.*)

(2) Poggendorf met le 2; nous le corrigeons d'après *le Moniteur*.

berg); ibid., 1799, in-8°; — *Fixarum stellarum catalogus novus*; ibid., 1804, in-8°; — *Tabulæ speciales aberrationis et nutationis*; ibid., 1806-7, 2 vol. in-8°; — *Nachrichten von dem preussichen trigonometrischen und astronomischen Aufnahme von Thüringen* (Arpentage trigonométrique et astronomique de la Thuringe); ibid., 1806, in-4°; — *Tables abrégées et portatives du Soleil et de la Lune;* Florence, 1809, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles tables d'aberration et de nutation pour 1,404 étoiles, avec une table générale d'aberration pour les planètes et les comètes;* Marseille, 1812, in-8°, avec un suppl., ibid., 1813, in-8°; — *L'Attraction des montagnes et ses effets sur les fils à plomb ou sur les niveaux des instruments d'astronomie;* Avignon, 1814, 2 vol. in-8° : ouvrage intéressant; — *Correspondance astronomique, géographique et hydraulique;* Gênes et Marseille, 1818-26, 15 vol. in-8°.

Œsterreich. national Encycl. — *Abhandlungen der Bœhm. Gesellschaft der Wissenschaften*; Prague, 1804-26, 8 vol. in-8°. — Poggendorf, *Biogr. litt. Wærterbuch.* — *Nekrol. der Deutschen*, t. X. — *Annales de chimie*, t. LII. — *Bibliogr. de l'Acad. de Bruxelles.* — Rabbe, *Biogr. des contemp.*, suppl.

ZACHARIÆ (*Just-Frédéric-Guillaume*), poëte allemand, né le 1er mai 1726, à Frankenhausen (Thuringe), mort le 30 janvier 1777, à Brunswick. Sorti de l'école de sa ville natale (1743), il se rendit à l'université de Leipzig, afin d'y étudier le droit, qu'il ne tarda pas à abandonner pour se consacrer à la poésie et aux belles-lettres. D'abord il s'attacha à l'école de Gottsched, qui exerçait alors en Allemagne en quelque sorte une dictature littéraire, et débuta comme poëte par un poëme héroï-comique, *der Renommist* (le Rodomont), impr. dans les *Belustigungen des Verstandes und Witzes*, le premier de ce genre qui ait paru en Allemagne, et où il prit Pope pour modèle. Après s'être affranchi de la domination despotique de Gottsched, Zachariæ entra dans une société de jeunes gens (1744), qui préparaient la régénération du bon goût en Allemagne, en mettant sous les yeux du public les chefs-d'œuvre de littérature des autres nations. En 1747 il se rendit à Gœttingue pour y achever ses études, et en 1748 il fut pourvu d'une chaire au collége du duc Charles à Brunswick. Le zèle qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, ainsi que sa réputation littéraire, qui avait pris un plus grand essor par ses nouvelles publications, le firent nommer professeur de poésie au même établissement (1761), puis directeur de l'imprimerie et de la librairie de la maison des orphelins. Zachariæ brille par la finesse de l'esprit, par la vivacité de la fantaisie inépuisable en conceptions hardies et pleines de grâce, et par l'éclat des images. Malgré toutes ces qualités, ses poésies n'étaient pas destinées à vivre longtemps, car il leur manque la principale condition de vie, la force de la pensée. Il fut moins heureux dans la poésie descriptive. Vers la fin de sa carrière littéraire, il cultiva l'apologue, et y obtint aussi des succès. Un recueil de ses poésies parut d'abord sous le titre de *Poetische Schriften*; Brunswick, 1763-65, 9 vol. in-8°; ibid., 1772, 2 vol. in-8°. On y trouve entre autres : *Der Renommist*, poëme burlesque en six chants; — *Die Verwandlungen* (les Métamorphoses), poëme héroï-comique, trad. en français par de Muller (Paris, 1764, in-16); — *Phaéton*, poëme héroï-comique en six chants, trad. en français par Fallet (Paris, 1775, in-8°), et en latin par Reichard (Leipzig, 1780, in-8°); — *Das Schnupftuch* (le Mouchoir), poëme burlesque en cinq chants; — *Murner in der Hœlle* (Raton aux enfers), poëme burlesque en cinq chants, trad. en français (Paris, 1774, in-8°), en latin et en anglais; — *Die Tageszeiten* (les Quatre Parties du jour), poëme en quatre chants; trad. en français par Muller (Paris, 1769, 1791, in-8°); — *Die vier Stufen des weiblichen Alters* (les Quatre Ages de la femme); poëme, trad. en latin et en italien. Les autres ouvrages de Zachariæ sont : *Auserlesene Stücke der besten deutschen Dichter* (Morceaux choisis, pris dans les meilleurs poëtes allemands, depuis Opitz jusqu'à nos jours); Brunswick, 1766, 3 vol. in-8° : Eschenburg y a ajouté en 1778 un 3e vol.; — *Spanisches Theater* (Théâtre espagnol); ibid., 1770-71, 3 vol. in-8°; — *Fabeln und Erzæhlungen* (Fables et contes, à la manière de Burkard Waldis); ibid., 1771, 1777, in-8°; — *Otahiti, oder glückselige Insel* (Otahiti, ou l'île fortunée); ibid., 1777, in-8°, poëme en vers ïambiques. Zachariæ joignit au talent poétique celui de la composition musicale : on a de lui un oratorio, *die Pilgrime auf Golgotha* (les Pèlerins du Golgotha; Brunswick, 1756, in-8°), qui eut un succès complet, ainsi que des symphonies, des airs et des chansons qui parurent sous le titre de *Sammlungen einiger musikalischen Versuchen*, en italien et en allemand (Brunswick, 1760, 1768, in-fol.). Il a laissé aussi une traduction du *Paradis perdu* de Milton (Altembourg, 1760-62, 2 vol. in-8°), qui n'est ni fidèle, ni harmonieuse. Ses œuvres posthumes furent publiées par les soins d'Eschenburg : *Hinterlassene Schriften;* Brunswick, 1781, in-8°.

Eschenburg, *Notice* à la tête des *Hinterlassene Schriften.* — Wolf, *Encycl. der deutschen Nationalliteratur*, — Küttner, *Characteren der deutschen Dichter.* — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter.* — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. IV. — Jul. Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland.*

ZACHARIÆ (*Charles-Salomon*), jurisconsulte et publiciste allemand, né le 14 septembre 1769, à Meissen (Saxe), mort le 27 mars 1843, à Heidelberg. Issu d'une famille protestante originaire de Bohême, il était fils d'un avocat, et acheva son éducation à Leipzig. Initié à la science du droit par le savant Haubold, il se

préparait au professorat tout en donnant quelques répétitions, lorsque la modicité de sa fortune le réduisit à accepter la place de précepteur d'un jeune comte de Lippe, qu'il accompagna à l'université de Wittemberg (1792). En 1795 il commença des lectures publiques sur deux matières bien diverses, le droit ecclésiastique et le plaidoyer de Ciceron *Pro Quinctio*. Reçu docteur en 1796, il fut nommé dans la même ville professeur adjoint (1798), et professeur titulaire (1802). Aux soins du professorat s'ajoutèrent bientôt des fonctions de judicature; mais son activité suffisait à tout, et il put encore composer les ouvrages suivants : *Manuel du droit féodal de la Saxe électorale* (Handbuch des Kursæchsischen Lehnrechts); Leipzig, 1796, 1823, in-8°; — *L'Unité de l'État et de l'Église, avec des considérations sur la constitution de l'Empire germanique* (Die Einheit des Staats und der Kirche); ibid., 1797, in-8°; — *Essai d'une herméneutique universelle du droit*; Meissen, 1805, in-8° Une chaire lui ayant été offerte à Heidelberg, Zachariæ se rendit dans cette ville (1807), où il devait presque jusqu'à sa mort professer avec le plus grand éclat. Obligé d'enseigner le droit français, c'est-à-dire celui du Code Napoléon, introduit dans les provinces d'Allemagne de la rive gauche du Rhin, réunies à la France, il se plia à cette nouvelle étude avec une facilité incroyable, et publia dès 1808 le *Manuel du droit civil français*. En outre il enseigna, et parfois simultanément, le droit philosophique, le droit public de la confédération du Rhin, le droit ecclésiastique, le droit féodal, le droit pénal. Professeur excellent, sa méthode consistait dans le développement oral et rigoureusement logique d'une courte dictée qui était comme le sommaire de chaque cours. En 1820, Zachariæ fut envoyé à la chambre des États du grand duché de Bade comme député de l'université, et il la représenta dans la seconde chambre de 1825 à 1829. Pendant ces neuf années de législature, il s'était constamment maintenu dans les rangs du parti constitutionnel modéré, et s'était fait apprécier par la rédaction d'un projet de code pénal. Le professorat et l'étude étant redevenus ses occupations exclusives, il fit de 1831 à 1838 un cours sur la théorie de la monarchie constitutionnelle, et se livra surtout au perfectionnement de l'ouvrage capital de sa vie, celui dans lequel il a réuni, avec une étendue et une méthode admirables, tout ce qui se rattache aux sciences politiques, et qu'il fit paraître sous le titre de *Quarante Livres sur l'État* (*Vierzig Bücher vom Staate*); Stuttgard et Heidelberg, 1820-32, 5 vol. in-8°, et Heidelberg, 1839-43, 7 vol. in-8°. Nous citerons encore de lui : *Handbuch des Franzœsischen Civilrechts* (Manuel du droit français); Heidelberg, 1808, 2 vol. in-8°; ibid., 1827, 3 vol. in-8°, et 1852, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a suivi l'ordre méthodique, est le plus fortement conçu et le plus rigoureusement déduit qui ait peut-être été écrit sur le nouveau droit civil français, d'une concision qu'on pourrait appeler algébrique; il a le grand avantage de montrer le développement logique de la science du droit, et de faire penser, au lieu de fournir des solutions toutes faites. On en a deux traductions françaises, l'une par MM. Massy et Vergé (Strasbourg, 1838-46, 5 vol. in-8°), qui ont détruit l'ordre synthétique de Zachariæ pour suivre la classification du Code Napoléon; l'autre par MM. Aubry et Rau (Paris, 1854-60, 5 vol. in-8°), qui ont respecté l'œuvre originale, en l'accompagnant de notes savantes et d'une table de concordance; — *L. C. Sulla, als Ordner des Rœmischen Freistaates*; Heidelberg, 1834, 2 part. in-8° : admirable étude, dont l'unique défaut peut-être est d'exagérer l'excellence des réformes politiques de Sylla; — beaucoup d'articles insérés dans *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft*, recueil qu'il édita en société avec Mittermaier.

C.-E. Zachariæ, *Carl-Sal. Zachariæ's Biographie*; Heidelb., 1848, in-8°. — *Neue Nekrolog der Deutsch.* t. XXI.

ZACHARIE, l'avant-dernier des petits prophètes hébreux, vivait dans le sixième siècle avant notre ère. Il était fils de Barachias et petit-fils d'Addo. Le temps et le lieu de sa naissance non plus que de sa mort ne sont connus. Emmené en captivité à Babylone, il en revint avec Zorobabel, et commença à prophétiser, n'étant encore qu'un jeune homme, c'est-à-dire dans la seconde année du règne de Darius, en 520, deux mois après les prophéties d'Aggée. On voit par le livre d'Esdras (V, 1; VI, 14) que la reconstruction du temple, qui avait été suspendue pendant deux ans par le mauvais vouloir des Syriens, fut précisément reprise à cette époque, et par l'influence des exhortations d'Aggée et de Zacharie. Les prophéties que ce dernier a laissées sont contenues dans quatorze chapitres; l'authenticité n'en paraît pas douteuse, mais la plupart sont si obscures qu'elles ont jusqu'à présent défié la patience et l'imagination des commentateurs.

Calmet, *Dict. de la Bible*. — Winer, *Bibl. Lexicon*. — W. Smith, *Dict. of the Bible*. — Rosenmüller, *Scholia in V. T.* — Fr. Burger, *Études exégét. et crit. sur le prophète Zacharie*; Strasb., 1841, in-8°.

ZACHARIE, roi d'Israel, succéda en 773 av. J.-C. à son père, Jéroboam II, mais seulement après un interrègne de treize ans. Selon la Bible, « il fit le mal devant le Seigneur, » et fut renversé au bout de six mois par Sellum, qui le tua à la vue du peuple, et prit sa place. On ne possède à l'appui des faits de cette époque aucun témoignage, aucune donnée authentique qui puisse en dissiper la confusion.

Les Rois, XV, 8.

ZACHARIE (*Zacharias*), pape, natif de Grèce, succéda à Grégoire III, le 28 novembre 741, et mourut, le 14 mars 752, à Rome. Les

troubles excités par la révolte des ducs de Bénévent et de Spolète contre Luitprand, roi des Lombards, lui fournirent l'occasion de déployer sa sollicitude pour le peuple de Rome et son clergé. Il alla même en 743 visiter ce prince à Pavie, et y fut reçu avec de grands honneurs. Il s'entremit encore auprès d'un de ses successeurs, Rachis, et réussit non-seulement à lui faire lever le siége de Pavie (744), mais il le décida à déposer la couronne pour s'enfermer ainsi que sa femme dans un cloître. Enfin ce fut à ses conseils que céda Carloman, duc d'Austrasie, lorsqu'il embrassa la règle de Saint-Benoît sur le mont Cassin (747). En 751, Pepin le Bref, ayant jugé nécessaire de solliciter l'alliance de l'Église pour consacrer l'usurpation qu'il méditait, envoya au pape Burkhard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis; ils devaient le consulter sur les rois qui existaient alors en France, et qui n'avaient que le nom de rois, sans aucune puissance royale. « Par eux, raconte Eginhard, le pontife répondit qu'il valait mieux que celui-là fût roi qui possédait la puissance royale, et, l'ayant sanctionné de son autorité, il fit que Pepin fut constitué roi. » Quelques mois après cet événement, le plus important de son règne, il mourut, et eut Étienne IV pour successeur. Il commença la fameuse bibliothèque du Vatican. On a de lui une traduction en grec des *Dialogues* du pape Grégoire Ier, laquelle a eu plusieurs éditions, et quelques lettres adressées à saint Boniface, qui se trouvent dans les *Conciles* du P. Hardouin.

Platina, Panvinio, Baronius, Ughelli. — Fleury, *Hist. ecclés.* — Eginhard, *Annales.*

ZACHARIE, en latin *Zacharias*, théologien, né à Besançon, vivait au douzième siècle. Il était chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, et avait fait profession dans l'abbaye de Saint-Martin de Laon. Le nom de Zacharie se trouve à la tête d'un ouvrage longtemps célèbre, et dont il existe dans les bibliothèques de nombreux manuscrits : c'est une concordance des quatre Évangiles, *De Concordia Evangelistarum*, impr. d'abord en 1473, in-fol., à Strasbourg ou à Nuremberg, puis en 1535, à Cologne, in-fol., et dans la *Biblioth. Patrum* de Cologne et de Lyon. B. H.

Hist. littér. de la France, t. XII, p. 484.

ZACHARIE (*Pierre* FIRMIAN, dit le P.), littérateur français, né en 1582, à Lisieux, mort le 10 novembre 1660, à Évreux. Il se fit capucin, et se distingua par son éloquence dans plusieurs grandes villes, et même à Paris, où il fut admis à prêcher plusieurs fois devant Louis XIII. Une nouvelle direction fut donnée ensuite à son ministère : il fit partie pendant vingt années de la mission catholique en Angleterre. Revenu en France, il consacra ses dernières années à l'étude dans la maison des capucins d'Évreux. Ses ouvrages témoignent de l'érudition, la pratique des écrivains latins, quelque philosophie, et un esprit parfois mordant. On a de lui : *Philosophie chrétienne;* Paris, 1637, in-8°, et 1644, 2 vol. in-4°, avec des additions; — *Monarchie du Verbe incarné;* Paris, 1642-46, 2 vol. in-4°; — *Gyges Gallus;* Paris, 1659, in-12; Lyon, 1660, in-4° et in-8°; Ratisbonne, 1736, in-8°, avec des notes du P. Gabriel Leibhit; traduit en français par le P. Antoine de Paris, 1663, in-12 : c'est la description de la vie intérieure des Français au dix-septième siècle, dans laquelle l'auteur suppose qu'il pénètre à l'aide de l'anneau de Gygès, qui lui ouvre les maisons; — *Somnia sapientis;* Paris, 1659, in-12; — *Genius sæculi;* Paris, 1659, in-12 : satire allégorique des vices du temps; cet ouvrage, ainsi que les deux précédents, est sous le nom de *Petrus Firmianus;* — *Relation du pays de Jansénie;* Paris, 1660, 1664, in-8°, sous le nom de *Louis Fontaine, sieur de Saint-Marcel;* réimpr. avec le titre de *l'Antiphantôme du Jansénisme;* ibid., 1688, in-12 : attaque violente, à laquelle Ant. Arnauld répondit dans la *Morale pratique des Jésuites*, t. VII, ch. XV; — *Christus patiens, sive tota Pauli scientia;* Paris, 1661, in-4°; — *Sylva sacrorum varii argumenti multiplicem theologiam continens;* Paris, 1662, in-4°.

Denis, *Bibl. script. ord. Minorum.* — Moreri, *Grand Dict. hist.*

ZACUTH (*Abraham ben Samuel*), savant juif espagnol, né à Salamanque, mort probablement à Lisbonne, vers 1520. Il professa l'astronomie à Carthagène et à Salamanque. A la suite du décret de proscription lancé en 1492 contre tous ses coreligionnaires, il se réfugia à Lisbonne, où le roi Emmanuel l'attacha à sa personne en qualité d'astrologue. Il dut sa célébrité à sa chronologie judaïque, qui porte le titre de *Sepher Juchasin* (Livre des lignages); Constantinople, 1566, in-4°; Cracovie, 1580, in-4°; Amsterdam, 1717, in-4°. Cet ouvrage curieux embrasse la période depuis la création jusqu'à l'an 1500 de l'ère vulgaire; il a été traduit en latin par Aaron Margalitha, rabbin polonais. Non moins célèbres sont ses travaux astronomiques : *Tabulæ motuum cœlestium* (Venise, 1496, in-4°), et *Almanach perpetuum solis;* trad. en latin par J. Vizinus (Leiria, 1496, in-4°; Venise, 1499, 1502, 1572, in-4°); mais il est très-probable que c'est le même ouvrage impr. sous deux titres différents. On attribue encore à Zacuth un opuscule cabalistique : *Matok Lannephesc*, ou *Dulcis Anima* (Venise, 1607, in-8°); il a pour le sujet la question de l'état de l'âme dans la vie future.

Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — Wolff, *Bibl. hebraica.* — Rossi, *Dizionario degli autori ebrei.*

ZAGANELLI. *Voy.* COTIGNOLA et MARCHESI.

ZAIDOUN. *Voy.* IBN-ZEIDOUN.

ZAINER (*Gunther*), imprimeur allemand, né vers 1430, à Reutlingen (Wurtemberg), mort en 1478. Après avoir appris les secrets de l'art de l'imprimerie très-probablement chez Fust et

Schœffer, il se serait établi, selon Zapf et beaucoup d'autres bibliographes, à Cracovie, où il aurait, vers 1465, édité l'*Expositio super toto psalterio* de Torquemada, livre gothique, devenu extrêmement rare. Mais s'il n'est pas exact de prétendre, avec Bernhart, que cet ouvrage a été imprimé à Greiz par Jean Schauer; il n'est pas non plus prouvé qu'il soit dû à l'industrie de Zainer; il est plus plausible d'admettre avec Falkenstein qu'il est sorti des presses de Haller. Quoi qu'il en soit, Zainer vint en 1468 à Augsbourg, et y publia en cette même année le premier livre imprimé dans cette même ville, les *Meditationes* de saint Bonaventure, in-fol. Pendant les sept années suivantes, il mit au jour une série d'ouvrages remarquables par la beauté de l'exécution, et dont plusieurs sont très-difficiles à rencontrer. Ce sont, entre autres : la première édition de l'*Imitation*, de 1470 à 1472; le *Catholicon* de Janua (1469) d'une aussi belle exécution et aussi rare que celui de Gutenberg; les *Etymologiæ* d'Isidore (1472), pour lesquelles Zainer employa le premier en Allemagne le caractère romain au lieu du gothique; la *Suma* de San-Concordio, 1475, le dernier ouvrage connu qui soit sorti de ses presses.

Zainer (*Jean*), imprimeur, probablement frère du précédent (1), né à Reutlingen, mort en 1500. Il vint en 1473, peu de mois après Louis Hohenwang, qui imprima le premier à Ulm, y fonder une imprimerie, et fit paraître plus de soixante ouvrages qui attestent les soins qu'il donna au perfectionnement des procédés de son art; la régularité de l'impression prouve qu'il se servait de caractères fondus. Nous citerons parmi eux : *Opus de mysterio missæ* d'Albert le Grand, 1473; une traduction allemande du *De claris mulieribus* de Boccace, 1473, la première impression de luxe, et dont les initiales et les vignettes qui les ornent ne furent pas tracées après coup à la main, comme cela se faisait jusque-là, mais obtenues par des gravures sur bois; *Ein nützlich Regiment* et *Tutsche Cronica* de Steinhoewel, et autres ouvrages allemands. A ce sujet, notons que Zainer était alors avec Pfister et Bæmler le seul qui ne dédaignât pas d'imprimer des livres écrits dans sa langue maternelle. E. G.

Panzer, *Annales typogr.* — Falkenstein, *Gesch. der Buchdruckerkunst*; Leipzig, 1840. — Hasler, *Gesch. der Buchdruckerkunst zu Ulm*; 1840, in-8°. — Santander, *Dict. bibliogr. du quinzième siècle*. — Brunet, *Manuel du libraire*. — A.-F. Didot, *Essai sur la Typographie*.

Zaionczek (*Joseph*), général polonais, né à Kamiénieç-Podolski, le 1er novembre 1752, mort à Varsovie, le 28 juillet 1826. A seize ans il entra dans un régiment de cavalerie, et combattit sous les auspices de Branicki contre les patriotes de la confédération de Bar. Capitaine de dragons en 1774, et colonel en 1786, il fut élu nonce à la diète de 1788-1792, et lorsque la Russie déclara la guerre, il servit sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, et assista aux batailles de Ziélence et de Dubienka, le 17 juillet 1792; après cette dernière il fut promu au grade de lieutenant général. Il joua le rôle d'un chaud démagogue dans les préparatifs qui précédèrent l'insurrection de 1794, et prit part aux différents combats de cette guerre; après la défaite de Kosciuszko, il prit le commandement des troupes qui se trouvaient à Praga: mais, jugeant inutile de résister aux forces supérieures de Souvorof, il proposa de battre en retraite sur Varsovie. Le général Iasinski, d'un avis contraire, l'accusa de lâcheté, et lui tira un coup de pistolet qui le blessa légèrement. En quittant la Pologne, Zaionczek fut arrêté par les Autrichiens et conduit à la forteresse de Josephstadt, d'où il sortit à la fin de 1796. Là il écrivit l'*Histoire de la révolution de Pologne, par un témoin oculaire*, qui fut publiée en français, à Paris, 1797, in-8°. Sa conduite à Praga et cet ouvrage rédigé avec partialité avaient tellement exaspéré les Polonais, qu'il ne put pas faire partie des légions polonaises commandées par Dombrowski; en conséquence il obtint du Directoire d'être admis dans l'armée d'Italie comme général de brigade, fit la campagne du Tyrol, et suivit Bonaparte en Égypte. Il reçut de Menou le grade de général de division (7 mai 1801), et fut, avec Destaing et Delzons, un des trois membres du conseil militaire qui s'opposèrent à l'évacuation de l'Égypte. Rentré en France, et soumis aveuglément aux volontés de Napoléon, il se trouva à Austerlitz, et fit la campagne de Prusse. En 1807, après la création du duché de Varsovie, il commanda une des trois légions polonaises; en 1809 il fut employé contre les Autrichiens. Pendant la retraite de Russie, au passage de la Bérézina, il fut blessé par un boulet, et Larrey lui fit l'amputation d'une jambe. En arrivant à Wilna, il y fut fait prisonnier par les Russes. En 1815, Alexandre Ier et le grand-duc Constantin firent de Zaionczek un instrument aveugle de leurs volontés. Aussi l'empereur, en éloignant plusieurs notabilités patriotes, le créa en 1818 prince et lieutenant du roi dans le nouveau royaume de Pologne.

Il avait un frère cadet, *Ignace*, qui avait pris part aux événements de 1792 et 1794, et qui sous tous les rapports valait mieux que lui. L. Ch.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. des contemp.*

Zaleucus (Ζάλευκος), législateur grec, vivait au sixième ou au septième siècle avant J.-C. Les dates de sa naissance et de sa mort sont tout à fait incertaines. Les auteurs sont divisés : suivant Sénèque (1), Diogène de Laerte (2), Jamblique (3)

(1) Ainsi que Gunther, Jean écrivait son nom très-diversement : on trouve *Tzainer*, *Zeiner*, *Zeyner* et même *Czeyner*.

(1) Sénèque, *Epist.*, XC.
(2) Diog. de Laerte, *Vita Pythag.*, VIII, 16.
(3) Jamblique, *Vita Pythag.*, 33, 104, 130.

et Porphyre (1), il était disciple de Pythagore; il ne pouvait donc pas être antérieur à 570, année probable de la naissance de son maître. Mais s'il était vrai, comme le prétend Strabon, que Zaleucus fût le premier auteur des lois écrites, il aurait vécu avant Dracon, vers l'an 650 de notre ère. L'historien Timée, cité par Cicéron (2), nie complétement l'existence de Zaleucus. D'autres, sans nier l'existence d'un législateur de ce nom, le présentent comme d'une naissance fort obscure. Au rapport de Suidas, il aurait été un esclave préposé à la garde des troupeaux. Cependant presque tous les anciens, notamment Aristote et Diodore, s'accordent à dire qu'il avait été le législateur des Locriens.

Il importe de rappeler que l'on connaît dans l'histoire deux tribus de Locriens : les Locriens Ozoléens, qui habitaient le littoral du golfe de Corinthe, et que commandait Ajax à la guerre de Troie, et les Locriens Épizéphyriens, qui habitaient la Grande-Grèce ou l'Italie inférieure, au nord du cap Zephyrium. Ces derniers étaient une colonie des premiers. C'est aux Locriens Épizéphyriens que Zaleucus donna ses lois. Diodore le dit originaire de l'Italie, d'une naissance illustre et admiré pour son instruction par tous ses compatriotes. Pour Charondas, législateur de Thurium, colonie voisine de celle des Locriens, comme pour Zaleucus, la politique ou le gouvernement d'un État devait être essentiellement fondé sur la morale et sanctionné par la religion. Aussi leurs lois portaient-elles à peu près le même caractère.

Voici, d'après Stobée, les principales dispositions du code de Zaleucus : « Tous les citoyens doivent reconnaître l'existence des dieux. La vue du ciel et l'harmonie de la nature indiquent la présence de l'Être créateur; car ce n'est point là l'ouvrage de l'homme, et encore moins celui du hasard. Puisqu'il y a des dieux, il faut les honorer comme les auteurs de tous les biens qui nous arrivent; et comme ils ne sont point honorés par la prière du méchant, il faut que chacun veille à la pureté de son âme. Ils ne se laissent pas gagner par de pompeux sacrifices ou par des présents; ils demandent pour offrande des pensées pures et des actions justes.... S'il y a des mortels qui se refusent à l'évidence de ces principes, qu'ils aient toujours présent à l'esprit l'instant de leur mort. A ce moment-là ils seront en proie à de terribles remords, et ils se repentiront trop tard de n'avoir pas vécu suivant la justice. Mais si quelqu'un, inspiré par les mauvais génies, est poussé à l'injustice, qu'il se rende aux temples des dieux, qu'il embrasse leurs sanctuaires ou qu'il fréquente les hommes connus pour leur vertu, qu'il écoute docilement leurs discours... Après le culte des dieux, des génies (démons) et des héros, les citoyens honoreront les parents, les lois et les magistrats. Nul ne doit préférer son lieu natal à la patrie entière; une telle pensée est un commencement de trahison. Nul ne doit garder une haine irréconciliable contre aucun des citoyens qui participent avec lui à la chose publique. Un tel homme serait incapable de commander à ses semblables ou de juger conformément à l'équité, puisque la passion serait plus forte chez lui que la raison... Que les gouvernants ne soient jamais iniques; que leurs sentences ne soient jamais accompagnées d'outrages; qu'ils ne connaissent dans leurs décisions ni amis ni ennemis, mais la seule justice : ce n'est qu'en agissant ainsi qu'ils porteront des décrets sages et se montreront dignes du pouvoir qui leur est confié. Les esclaves sont justes par crainte; les hommes libres le sont par honneur et par vertu. Les gouvernants doivent se conduire de manière à obtenir de leurs gouvernés une respectueuse confiance... Toute loi défectueuse doit être modifiée ou abolie sans délai; mais dès qu'elle a été décrétée et qu'elle se trouve être en vigueur, que tous lui obéissent rigoureusement. Aussitôt qu'une loi a été portée, il n'est ni bon ni utile qu'un homme soit plus fort et plus sage qu'elle; mais il est bon et utile que la loi soit meilleure et plus sage que l'homme. Ceux qui violent ce principe doivent être punis, parce qu'ils font naître le désordre, qui est le plus grand fléau des États. »

Diodore (XII, 20) mentionne une loi de Zaleucus ordonnant de traiter l'ennemi comme si la haine pouvait se changer un jour en amitié. Le contrevenant devait être traité par ses concitoyens comme un sauvage ou un homme sans culture. Athénée, au livre X des *Deipnosophistes*, cite une loi du même législateur qui défendait, sous peine de mort, de boire du vin, à moins que ce ne fût comme remède et par l'ordre du médecin. Enfin, au rapport de Stobée, Zaleucus avait ordonné que celui qui voudrait faire abroger une loi en vigueur se mît une corde au cou et qu'il fît, en cet état, sa proposition à l'assemblée; qu'il s'en retournât sain et sauf si la majorité votait en faveur de l'abrogation, mais que, dans le cas contraire, on serrât la corde pour l'étrangler. Diodore attribue la même loi à Charondas, dont le code a été fixé par Eusèbe à la première année de la 3e olympiade (660 av. J.-C.).

Que les hommes sont encore loin d'avoir atteint le perfectionnement politique et moral que s'était proposé Zaleucus! F. HOEFER.

Aristote. — Diodore. — Sénèque. — Stobée. — Cicéron. — Jamblique. — Porphyre. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. II. — Bentley, *On the Epist. of Phalaris*, 334. — Heyne, *Opuscula acad.*, t. II. — Grote, *Hist. of Greece*, t. III, c. 22. — C. Rittershuis, *De Zaleuco et Charondu*; Altorf, 1591, in-4°. — Engelbrecht, *Leges Locrensium Zaleuco auctore promulgatæ*; Leipzig, 1699, in-4°. — Portoghese, *Frammenti della legislazione di Zaleuco*; Catane, 1842, in-8°.

ZALLWEIN (*Grégoire*), canoniste allemand, né le 20 octobre 1712, à Oberwichtsch (Pala-

(1) Porphyre, *Vita Pyth.*, 141, 18.
(2) Cicéron, *De Leg.*, II, 6.

tinat), mort le 9 août 1766, à Salzbourg. Entré en 1733 au couvent de bénédictins de Wessebrunn, en Bavière, il en fut en 1744 élu prieur. Quelque temps après l'évêque de Gurk le plaça à la tête du séminaire qu'il venait d'ériger à Strasbourg, en Illyrie. En 1749 Zallwein reçut la chaire de droit canon à l'université de Salzbourg; il la remplit avec succès jusqu'en 1759, où il fut élu recteur. Les ouvrages qu'il a publiés se font remarquer par des recherches approfondies sur les sources de la législation ecclésiastique et sur le droit public de l'Allemagne; ce sont: *Fontes originarii juris canonici*; Salzbourg, 1751, 1755, in-4°; — *Jus ecclesiasticum particulare Germaniæ*; Augsbourg, 1757, 2 part., in-4°; — *Collectiones juris ecclesiastici antiqui et novi*; Salzbourg, 1759-60, 2 part., in-4°; — *Principia juris ecclesiastici universalis et particularis Germaniæ*; Augsbourg, 1763, 1781, 4 vol. in-8° : recueil estimé.

Gutrath, *Trauerrede auf den Hintritt Zallwein's*; Salzbourg, 1766, in-fol. — Hirsching, *Handbuch*.

ZALUSKI (*André-Chrysostome*), chancelier de Pologne, né en 1650, mort le 11 mai 1711, à Guttstadt (Prusse polonaise). Il était fils d'Alexandre, palatin de Rawa. Après avoir terminé ses études aux académies de Vienne et de Gratz, il voyagea à l'étranger. Il venait d'être nommé chanoine de Cracovie (1674) lorsqu'il fut chargé d'annoncer aux cours de France, d'Espagne et de Portugal l'élection de Sobieski, et en même temps il ramena le corps du roi Jean-Casimir, mort en France. L'habileté qu'il déploya dans cette mission lui fit donner l'abbaye de Wonchoçk, et la place de chancelier de l'archevêque de Gnezne. En 1678, il devint grand secrétaire de la couronne, et en 1683 évêque de Kiiovie et de Czerniéchovie. Dans la même année, il fut l'un des plénipotentiaires polonais qui négocièrent, entre Varsovie et Vienne, le traité auquel l'Autriche dut son salut contre les Ottomans. En 1688, il signa la condamnation de Liszczynski, accusé d'athéisme. En 1690, il négocia le mariage du prince Jacques Sobieski avec Hedwige, fille de l'électeur comte palatin du Rhin. En 1691, il fut nommé évêque de Ploçk. En 1694, il parvint à apaiser les querelles intérieures en Lithuanie, suscitées par la rivalité des Sapieha et des Brzostowski. Nommé chancelier de la reine Marie-Casimire, il se trouva en butte aux intrigues de la cour, et résolut de s'en éloigner; mais le roi le dissuada, et il revint à Varsovie. Pendant l'interrègne qui suivit la mort de Sobieski, il embrassa le parti français, et vota pour le prince de Conti; ce qui ne l'empêcha point d'être nommé par Auguste II, qui fut élu, évêque de Warmie et grand chancelier de la couronne (1699). Il se montra reconnaissant envers ce prince, et le suivit dans sa retraite à Dresde (1700). Accusé injustement de trahison, Zaluski fut envoyé, en 1705, jusqu'à Ancône, comme prisonnier d'État. Il se justifia, rentra en Pologne, fut bien reçu par le roi Stanislas Ier; mais comme, après la bataille de Poltawa, Auguste II reprit sa couronne, Zaluski reprit aussi les fonctions de chancelier, qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Discours tenus dans les conseils d'État et dans les Diètes*; Léopol, 1689, in-4°; Varsovie, 1696; Kalisz, 1730, in-fol.; — *Sermons et discours prononcés à l'occasion des fiançailles ou de la mort de plusieurs personnes distinguées*; Varsovie, 1690, in-4°; — *Epistolarum historico-familiarium emendatio*; Braunsberg, 1709-1711, 6 vol. in-fol. : ouvrage précieux pour l'histoire de la Pologne. Ce prélat a aussi trad. en polonais plusieurs ouvrages de piété d'auteurs latins, espagnols, italiens et français.

L. Chodzko.

Biblioth. germanique, t. XVIII. — Niceron, *Mémoires*, t. XIII. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Lentowski, *Vies des évêques de Cracovie*, 1852, 4 vol.

ZALUSKI (*André-Stanislas-Kostka*), chancelier de Pologne, neveu du précédent, né en 1694, mort le 16 décembre 1758, à Cracovie. Élevé sous les auspices de son oncle, il fut, à l'âge de treize ans, nommé chanoine de Cracovie, et plus tard, doyen prévôt de Ploçk et de la principauté de Siélun, vacante par la mort d'un autre de ses oncles, Martin Zaluski. Protégé, comme toute sa famille, par la maison électorale de Saxe, lui et son frère Joseph-André voyagèrent à l'étranger. Ils assistèrent au sacre de Louis XV à Reims, et passèrent quelque temps auprès du roi Stanislas, à Weissembourg. A Rome l'aîné soutint, à la Sapience, une thèse sur les prérogatives du saint-siége, et obtint le grade de docteur en théologie. Revenu en Pologne, il se voua à la chaire, et le roi Auguste II le nomma évêque de Ploçk, puis président de la cour des comptes de Radom. En 1726, il présida la commission chargée de juger les querelles religieuses qui avaient éclaté à Thorn entre les jésuites et les luthériens. Après la seconde élection de Stanislas Leszczynski, en 1733, il resta fidèle à ce prince, et l'accompagna à Dantzig. Mais lorsque les troupes moscovites renversèrent Stanislas, ce dernier le délia de ses serments, et Zaluski fut nommé en 1735, par Auguste III, grand chancelier de la couronne. En 1739 il devint évêque de Chelmno, et en 1747 il remplaça Lipski sur le siége de Cracovie, en résignant sa charge de chancelier entre les mains de Jean Malachowski. Protecteur éclairé des lettres, il travailla, de concert avec son frère, à la réunion d'une immense bibliothèque, qui fut en 1791 transportée de Varsovie à Pétersbourg.

L. Ch.

Zedler, *Universal-Lexikon*.

ZALUSKI (*Joseph-André*), savant prélat, frère du précédent, né le 12 août 1702, mort le 7 janvier 1774. En compagnie de son frère André-Stanislas, il parcourut l'Europe occidentale, et quand il vint à Paris, il prêcha quelques ser-

mons à Saint-Sulpice et à la Sorbonne. En 1733, il fut envoyé à Rome, pour y notifier l'élection de Stanislas Ier. En 1736, après l'abdication de ce prince, il le suivit à Nancy, et obtint de Louis XV l'abbaye de Fontanette, en Bourgogne, et celle de Villars, en Lorraine. En 1759, il monta sur le siége épiscopal de Kiiovie. Défenseur zélé de l'indépendance nationale, il se trouva désigné à la haine des Russes, qui, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1767, s'emparèrent de sa personne, et le déportèrent, ainsi que l'évêque Soltyk et le palatin Rzewuski, dans une province éloignée de la Russie. Zaluski ne rentra qu'après cinq ans et demi de captivité, et fut reçu à Varsovie en triomphe (1773); mais il ne jouit pas longtemps de sa popularité, car il mourut l'année suivante. Son activité était prodigieuse. Tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de la Pologne ou à la faire connaître à l'étranger l'occupait sans cesse. Il ne fut pas étranger à la fondation de l'Académie de Stanislas à Nancy, et de celle de Jablonowski à Leipzig. Il aida de ses conseils et de sa fortune les collections historiques, littéraires ou linguistiques publiées par Mitzler de Kolof, Korarski, Dogiel, Ladowski, Naruszewicz, Minasowicz, Trotz, Kola, Solignac, etc. Il avait la passion des livres, et pendant toute sa vie il s'occupa de l'achat de différents ouvrages, et surtout de ceux relatifs à la Pologne. Il en forma une bibliothèque qui comptait près de trois cent mille volumes, imprimés, manuscrits, estampes ou cartes géographiques. Il était aidé en cela par son frère André-Stanislas, et, en 1745, ils offrirent ce trésor littéraire à la nation; il fut placé dans un palais spécial, bâti à Varsovie, et portant pour inscription : *Bibliothèque nationale polonaise*, *offerte par les Zaluski*. En 1795, lorsque la Pologne fut partagée par les trois puissances, les Russes occupèrent Varsovie, et cette précieuse bibliothèque fut transportée à Pétersbourg. Voici la liste des ouvrages de Zaluski : *Analecta historica;* Varsovie, 1721, in-4°; — *Duo gladii adversus dissidentes, alter defendendo, alter offendendo;* ibid., 1731, 2 vol. in-4°; — *Programma literarium ad bibliophilos, typothetas et bibliopegos, tum et quosvis liberalium artium amatores;* ibid., 1732, in-4°; réimpr. par Szulç, Dantzig, 1743, in-4°; — *Specimen historiæ Polonæ criticæ, de violenta statuum reipublicæ Confederationis vulgo Rokosz, ad Glinianу, anno* 1381, *augusti* XII; Dantzig, 1733, et Varsovie, 1736, in-fol.; — *Conspectus novæ collectionis legum ecclesiasticarum Poloniæ;* Varsovie, 1744, in-4°; — *Opera omnia Pauli Potoçki;* ibid., 1747, in-fol.; — *La Pharmacie, ou moyen de conserver la santé;* ibid., 1750, in-4°; — *Bibliotheca poetarum polonorum;* ibid., 1752-56, 5 vol. in-4°; — *Anecdota singularia Jablonovionum domus;* ibid., 1755, in-4°; — *Genealogia comitum Junoscitarum Tabasz-Zaluskiorum et de Zaluskie Krosnowsciorum, Bielinskziorum, Radieioviorum et Kolonum;* ibid., 1756, in-4°; — *Manuale juris publici Poloniæ in statu reip. acephalo;* ibid., 1764, in-8°; trad. en français par Duclos; ibid., 1764, in-8°; — *Événements qui ont frappé J.-A. Zaluski, évêque de Kiiovie, pendant sa captivité en Russie*, en vers polonais; ibid., 1773, in-8°; — *Bibliothèque des historiens, des diplomates, des jurisconsultes et autres auteurs polonais ou étrangers écrivant sur la Pologne;* Cracovie, 1832, in-4° : publiée par Muczkowski. Enfin, il laissa un ouvrage, formant dix énormes vol. in-fol. mss., sous le titre de *Magna bibliotheca polona universalis;* on ignore ce qu'il est devenu. L. CH.

Bentkowski, *Hist. de la littér. pol.* — Chodynicki, *Vies des savants polonais.*

ZALUSKI (*Joseph-Henri*), général et écrivain, né le 14 juillet 1787, au château d'Oyçow, près Cracovie, mort le 26 avril 1866, à Cracovie. En 1807, il entra dans les chevau-légers polonais de la garde impériale, et fit avec les Français les campagnes d'Espagne, d'Allemagne, de Russie et de France. Il fut créé baron de l'empire. En 1817, il devint aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, et prit part à la guerre contre les Turcs. En 1831, il fit, comme général, la campagne de Pologne. Rentré dans ses terres en Gallicie, il s'occupa d'agriculture, et écrivit plusieurs ouvrages en polonais et en français, entre autres : *la Pologne et les Polonais défendus contre les erreurs et les injustices de MM. de Ségur, Thiers et Lamartine* (Paris, 1856, in-8°), publié par Léonard Chodzko.

ZALUSKI (*Charles*), frère du précédent, né le 25 janvier 1794, à Varsovie, mort en 1845, en Gallicie. Jusqu'en 1823, il parcourut la carrière diplomatique au service de Russie, à Berne et à Berlin. Il était maréchal de la noblesse du district d'Upita dans la goubernie de Wilna, lorsque éclata l'insurrection de 1830; il embrassa alors la cause nationale avec un dévouement entier, et qui fut partagé par sa femme, la princesse Amélie Oginska. Après la malheureuse issue de cette insurrection, il se réfugia en France, y résida deux ans, et rentra en Gallicie. Léonard CHODZKO.

Straszewicz, *Les Polonais de la révolution de 1830.*

ZAMBRI, roi d'Israel, commandait la cavalerie juive lorsqu'il se révolta contre Ela, l'assassina dans un repas et s'empara du trône (918 av. J.-C.). Son règne dura sept jours, et ne fut marqué que par l'extermination des descendants de Baasa. Assiégé dans la ville de Thersa par Amri, il s'enferma dans son palais avec toutes ses richesses, et périt au milieu des flammes.

Rois, II, XV, 20. — *Josèphe, Antiq. jud.*, VIII.

ZAMET (*Sébastien*), financier, né vers 1549, à Lucques, mort le 14 juillet 1614, à Paris. D'une

basse extraction, et, à ce qu'on dit, fils d'un cordonnier, il vint chercher fortune en France sous la protection de Catherine de Médicis, qui le donna, comme valet de chambre, à son fils Henri III. Il ne tarda pas à se faire aimer du roi et de la cour par ses bons mots, par son talent à mener une intrigue et par les services de tous genres qu'il cherchait à rendre, et qu'on lui payait largement. Bientôt il fut maître des secrets amoureux des plus hauts personnages, et s'en fit une source de faveurs et de richesse. Habile à profiter de l'occasion, à faire fructifier son argent et à s'entremettre dans les bonnes opérations de finance, il acquit en peu de temps une fortune considérable. Dès 1585 il avait 70,000 écus dans la ferme des sels, et on le voit quelques années plus tard prêter au roi de très-fortes sommes. La mort d'Henri III pouvait lui porter un coup fatal; mais il sut prestement se tourner du côté de ses intérêts, se jeta dans la Ligue, et devint le caissier et le confident du duc de Mayenne. Les *Mémoires* du temps décrivent les festins qu'il donnait au duc et aux autres chefs de la Ligue; on s'étonne à première vue des sommes qu'il y dépensait, mais on reconnaît bien vite qu'il finissait par être payé en beaux deniers comptants, et que ces réceptions brillantes n'étaient qu'un appât, dont les frais s'ajoutaient aux intérêts de l'argent prêté. Zamet sut prendre une telle influence sur Mayenne, que celui-ci le chargea de plusieurs négociations auprès d'Henri IV, et c'est de là que le financier reçut le surnom un peu ironique de *M. l'Ambassadeur*. Raillerie ou non, Zamet n'y tenait guère, pourvu qu'il se donnât accès auprès du roi, dont il prévoyait le triomphe. Henri IV en effet fut si satisfait de lui, qu'après son entrée à Paris, il ne cessa de l'admettre dans son intimité. C'était bien le confident qu'il fallait à ce roi vert-galant, qui mettait dans ses liaisons galantes plus d'éclat que de délicatesse; Zamet lui prêtait de l'argent, nouait les intrigues, concluait les marchés, et ouvrait, comme une petite maison, son bel hôtel de la rue de la Cerisaie aux maîtresses en titre et aux maîtresses de passage. Son avidité du reste ne se contentait pas des revenus que lui procuraient les passions du roi; il ne fermait pas sa porte aux amours des grands seigneurs qui avaient la bourse bien garnie, et même il reçut Mlle d'Entraigues avec Bassompierre au temps où il recevait Henri IV avec Mlle d'Entraigues. Zamet pouvait perdre à ce double jeu; il fut assez fin pour y gagner. Le roi lui avait confié tant de secrets, et trouvait en lui des ressources toujours si promptes à se plier à ses caprices, qu'il ne lui était pas possible de le disgracier. Jusqu'à la fin, il lui paya en faveurs, en concession d'impôts, même en considération, les services qu'il en avait reçus, et il le garantit de toutes poursuites, lorsqu'on fit, en 1601, à des *partisans* moins coupables que lui le procès qui leur arracha une partie de leurs richesses mal acquises. Henri IV employa aussi le talent de Zamet pour les affaires politiques : c'est lui qui négocia, en 1600, avec le duc de Savoie Charles-Emmanuel, et qui en 1603 rapprocha Sully et la comtesse de Soissons. De plus grands honneurs furent accordés à Zamet et à son hôtel de la rue de la Cerisaie : Henri IV y tint le conseil qui eut à décider sur le refus ou l'acceptation du concile de Trente; Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, y résida pendant quinze jours avant d'aller habiter le Louvre. Zamet sut, après la mort de Henri IV, conserver les bonnes grâces de la régente, qu'il reçut plusieurs fois à dîner, et dans l'esprit de laquelle il contre-balança l'influence de Concini. Il avait été naturalisé français en 1581, et lorsqu'il épousa sa maîtresse, Madeleine le Clerc, demoiselle du Tremblay, il se qualifia baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi, et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. On trouve dans le catalogue de deux bibliothèques la mention de deux ouvrages dont les titres sont relatifs à Zamet, et qui sans doute n'ont jamais existé.

Il laissa deux fils, *Jean*, mestre de camp de cavalerie, mort en 1620, et *Sébastien*, aumônier de Marie de Médicis, nommé évêque de Langres en 1615, et mort le 2 février 1655, à Mussy. J. M—R—L.

L'Estoile, *Journal*. — Bassompierre, Sully, *Mémoires*. — Poirson, *Hist. d'Henri IV*.

ZAMOYSKI (*Jean-Savius*), chancelier de Pologne, né le 1er avril 1541, à Skokow, dans la terre de Chelm, mort le 3 juin 1605, à Zamosç. Il était issu d'une des plus illustres familles de la Pologne. Envoyé à l'âge de douze ans à Paris, il y fit ses études, et fut attaché à la cour du dauphin, depuis François II. Puis il alla à Strasbourg, où il suivit le cours de Jean Sturm, et de là à Padoue, où, en 1563, il mérita le surnom de *Princeps juventutis litteratæ*. Rentré en Pologne en 1565, il devint secrétaire du chancelier Myszkowski, et durant trois ans il mit en ordre, à Cracovie, les archives de l'État, travail commencé par l'historien Martin Kromer. Après la mort de Sigismond II (1572), il fut un des plus actifs promoteurs de la royauté élective. Puissant par son esprit et par ses richesses, Zamoyski nourrissait la pensée de devenir roi, et, pour arriver à ses fins, il flattait la petite noblesse. Aussi, à la diète de convocation, émit-il l'avis que tous les nobles devaient sans exception participer au plus essentiel des privilèges, celui de l'élection d'un roi. Voyant bientôt qu'il n'avait aucune chance d'arriver au trône, il prôna lui-même un candidat étranger, et se joignit à ceux qui proposaient le duc d'Anjou. Mis à la tête de la députation qui devait offrir la couronne au prince français, il arriva à Paris, le 19 août 1573, revint avec Henri, qui le choisit pour chambellan, et assista à son couronnement. La fuite du nouveau roi (1574) ayant né-

...ouvelle élection, Zamoyski mit en ... deux Polonais, Kostka et Ten... t que la diète rejetterait ces ...r l'élire lui-même ; mais son ...t alors il favorisa le choix, ... fut en effet proclamé ... règne, Zamoyski fut ...nités civiles et mili... fonctions de grand ... de la couronne. ...ions de 1579 et ...mort de Batory ...e douleur (1586). ...ne nouvelle élection. ...s jusqu'à trois archiducs ...ais ; mais Zamoyski s'y op... Sigismond Wasa, prince royal ...ui fut élu roi (19 août 1587). L'ar...aximilien arriva à la tête d'une armée ...appuyer son élection ; mais, battu par Za...moyski, il fut fait prisonnier. Sous le règne de Sigismond III, Zamoyski rendit de nouveaux services dans ses campagnes contre les Turcs, les Tatars et les Suédois. A la diète de 1603, il donna au roi des avertissements sur les résultats que pourrait avoir sa conduite, et les renouvela avec plus de force en 1605. A ces énergiques paroles, Sigismond ne put contenir sa colère : il répondit avec fureur, et posą la main sur son épée. Les murmures éclatent de tous côtés. « Ne touchez pas à votre épée, s'écrie Zamoyski, pour que la postérité ne vous appelle pas Caïus César, et nous, Brutus. Nous faisons les rois, mais nous écrasons les tyrans. Régnez, mais ne gouvernez pas ! » Rentré dans ses terres, il y termina sa carrière, trois mois après avoir prononcé ces paroles. En 1589, il avait formé un majorat qui a subsisté jusqu'à présent, et qui est le plus considérable de toute la Pologne. Le 15 mai 1594, il créa l'académie de Zamosç, protégea les sciences et les savants. Voici la liste de ses ouvrages : *De senatu romano, lib. II;* Venise, 1563, in-4°; Strasbourg, 1608, in-8°; et dans les *Antiq. rom.* de Græviuѕ; — *De constitutionibus et immunitatibus Academiæ patavinæ;* Padoue, 1564, in-4° : c'est un code, mis en ordre, des règlements de cette école; — *De perfecto senatore;* ibid., 1564, in-4°; — *De libertate suffragiorum;* Cracovie, 1572, in-4°; — *Oratio qua Henricum Valesium regem Poloniæ renuntiavit, dicta Parisiis;* Paris, 1573, in-4°; Rome, 1574, in-4°; Paris, texte latin et polonais, 1864, in-fol.; — *Pacificationis inter domum Austriacam ac regem Poloniæ et ordines regni tractatæ scripta aliquot;* 1590, in-4°; — *De transitu Tatarorum per Pacutiam, anno* 1593; Cracovie, 1594, in-4°. L. CHODZKO.

Bursius, *Vita J. Zamoscii;* Cracovie, 1619, in-8°. — Mostowski, *Vie de J. Zamoyski*, en pol.; Varsovie, 1805, in-8°. — Staszyc, *Remarques* sur l'ouvrage précéd.; ibid., 1806, in-12. — Bentkowski, *Défense de J. Zamoyski;* ibid., 1811, in-8°

ZAMOYSKI (*Thomas*), fils du précédent, né en 1595, mort en 1638. Héritier des mérites et de la fortune de son père, il s'en montra digne. Il combattit vaillamment, sous Zolkiewski, les Tatars, et plus tard les Suédois. Il avait obtenu sous Sigismond III les palatinats de Podolie et de Kiiovie ; mais ce fut Wladislas IV qui lui confia les sceaux du royaume, en 1635. Marié à Catherine Ostrogska, il en eut une fille, *Constance-Grizelde*, qui, en épousant Jérémie Wisniowieçki, devint mère de Michel Wisniowieçki, élu en 1669 roi de Pologne.

ZAMOYSKI (*Jean*), fils du précédent, né en 1630, mort le 2 avril 1665, à Varsovie. Ses services militaires lui firent donner le palatinat de Sandomir. A diverses reprises il leva des troupes à ses frais, et alla ravager les terres des cosaques de l'Ukraine. En 1657, il avait épousé Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, fille d'honneur de la reine ; mais il n'en eut pas d'enfants, et sa veuve se remaria avec le grand Sobieski. L. CH.

Niesieçki, *Armorial polonais*.

ZAMOYSKI (*André*), chancelier de Pologne, né en 1716, à Biezun (palatinat de Ploçk), mort le 10 février 1792, à Zamosç. Il fit ses études à Thorn, chez les jésuites, et à Liegnitz, en Silésie. Ayant mis son épée au service de la Saxe, il commanda le régiment du prince Albert (1745), et revint en Pologne (1754), avec le grade de major-général. Élu maréchal du tribunal du palatinat de Lublin, il y exerça une heureuse influence sur l'administration de la justice. Nommé par Stanislas-Auguste grand chancelier de la couronne (1764), il réprima des abus, et se conduisit avec autant de zèle que d'intégrité. Lorsqu'en 1767 s'accomplit l'enlèvement par les Russes des évêques Soltyk et Zaluski, et du palatin Rzewuski, Zamoyski déposa les sceaux, en déclarant qu'il ne les reprendrait point tant que ces illustres victimes ne seraient pas rendues à leur patrie. Dès 1760 il avait aboli dans ses terres la servitude des paysans ; aussi, pendant la diète de 1776, fut-il chargé de revoir les anciennes lois et d'en former un code, qui fut présenté à la diète de 1780. Comme il était favorable aux paysans et aux bourgeois, et comme il tendait surtout à établir l'égalité des droits civils, il fut combattu avec violence par la noblesse, dont cet ouvrage froissait tous les intérêts, rejeté d'une voix presque unanime, et condamné même à être brûlé par les mains du bourreau. Cette œuvre fut publiée sous le titre de *Code des lois judiciaires, rédigé en vertu de la décision de la diète de* 1776 (Varsovie, 1778, in-fol.), et trad. en allemand par Nikisz, à Dresde, 1780, in-fol. Plus tard le code de Zamoyski devint la base de la constitution polonaise promulguée le 3 mai 1791. Zamoyski se trouvait à Bologne lorsqu'il reçut cette nouvelle ; il se hâta de revenir en Pologne, mais neuf mois après il avait cessé de vivre.

Sa femme, Constance, princesse Czartoryska,

était animée de mêmes sentiments de patriotisme et de dévouement que son mari ; elle protégea les paysans et les savants, et mourut à Vienne, le 19 février 1796. De ce mariage naquirent *Alexandre*, grand secrétaire de la couronne, mort en 1800, et *Stanislas*, qui suit.

ZAMOYSKI (*Stanislas-Kostka-François-Reinhold*), fils du précédent, né le 13 janvier 1775, à Varsovie, mort le 2 avril 1856, à Vienne. En 1795 il devint conseiller intime et chambellan de la cour de Vienne. En 1809, le prince Joseph Poniatowski le nomma président du gouvernement provisoire des deux Gallicies, puis sénateur palatin. En 1815, à la suite de la formation du royaume de Pologne, il vint à Paris à la tête d'une députation, pour y complimenter l'empereur Alexandre Ier. En 1822, après la mort de Stanislas Potocki, il fut élevé à la présidence du sénat, au préjudice des doyens de ce corps. Il se laissa persuader que l'opposition aux volontés des autorités russes serait nuisible à la cause polonaise, et que par la soumission on pourrait arriver à de bons résultats. Ce fut sous l'influence de ces illusions qu'il accepta la présidence de la commission extraordinaire qui devait juger et condamner les membres de la société patriotique polonaise, accusés de conspiration. Après une année d'enquête secrète, la commission présenta son rapport le 3 janvier 1827, et se déclara pour la punition des accusés. Des cris de réprobation s'élevèrent de toutes parts, et Nicolas Ier lui-même dut rentrer dans la voie légale en faisant reviser l'enquête par la haute cour du sénat, qui acquitta les prétendus conspirateurs. A la nouvelle de la révolution de Varsovie (nov. 1830), il accourut dans la capitale pour y prendre part ; mais il en fut détourné par les siens, et poussé vers Pétersbourg, où il devait, dit-on, intervenir en faveur de la Pologne. Il rentra à Varsovie en 1832, mais il alla s'établir en 1836 à Vienne.

Sa femme, Sophie, princesse Czartoryska, était un modèle de vertus ; elle était née à Varsovie, en 1779, et mourut à Florence, en 1837, laissant sept garçons et trois filles. Léonard CHODZKO.

L. Chodzko, *la Pologne pittoresque*. -- *Convers.-Lexikon*.

ZAMPIERI (*Domenico*), dit *le Dominiquin*, célèbre peintre italien, né le 21 octobre 1581, à Bologne, mort le 15 avril 1641, à Naples. Il était le second fils d'un cordonnier qui avait amassé une honnête aisance. Dès l'enfance il se montra plus porté à l'étude de la peinture qu'à celle des lettres, et son père lui ayant permis de suivre sa vocation, il entra à l'âge de douze ou treize ans chez le peintre flamand Denis Calvart, où sa jeunesse et sa petite taille lui valurent le surnom de petit Dominique (*Domenichino*) qu'il devait immortaliser. Calvart, jaloux de la réputation des Carrache, ayant un jour surpris son élève copiant un de leurs dessins, le maltraita durement. Cette conduite brutale et les exhortations de l'Albane, avec lequel Zampieri avait déjà contracté une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie, décidèrent le jeune artiste à passer dans l'atelier des Carrache. Toujours mécontent de ce qu'il faisait, Domenico effaçait, refaisait sans cesse ; ne parvenant pas à exécuter ce qu'il avait conçu, il s'affligeait, mais ne se décourageait pas. Enfin son esprit se développa peu à peu, et son assiduité au travail le fit parvenir à être de tous ses condisciples le dessinateur le plus exact et le plus expressif. Trois fois il remporta le prix dans le concours trimestriel que Louis Carrache avait établi parmi ses élèves. Sa première entreprise de quelque importance paraît avoir été la décoration de la chapelle Nolfi, dans la cathédrale de Fano. L'Albane étant parti pour Rome, il alla le rejoindre vers 1604, après avoir étudié les maîtres de la Lombardie, et il fut heureux de trouver dans la maison de son ami une hospitalité dont il profita pendant près de deux années. Il fut également bien accueilli par Annibal Carrache, qui se fit aider par lui dans ses travaux de la galerie Farnèse. Vers cette époque, il fut chargé par le cardinal Scipion Borghèse de peindre dans la chapelle attenante à Saint-Grégoire du Mont-Cœlius une fresque, *la Flagellation de saint André*, qui a beaucoup souffert, mais dont les groupes sont magnifiques d'expression. Un autre cardinal, Agucchi, lui commanda ensuite un tableau, *la Délivrance de saint Pierre* (auj. à Saint-Pierre ès liens), d'un effet de lumière étonnant, et quatre fresques, qui ornent le portique de Saint-Onuphre ; trois d'entre elles ont pour sujets des traits de la vie de saint Jérôme, et la quatrième est une *Madone* d'une beauté merveilleuse. Par malheur pour le Dominiquin, Agucchi vint à mourir, non pas cependant avant que l'artiste reconnaissant eût eu le temps de faire son portrait ; plus tard il donna les dessins de son tombeau. Le frère du cardinal lui continua sa protection, et le logea chez lui. Ce fut pendant ce temps que le Dominiquin peignit la *Suzanne au bain* (palais Corsini), *le Ravissement de saint Paul* (au Louvre), et *Saint François en extase*, dont il fit cadeau à l'église des Capucins, chef-d'œuvre d'expression qui a été reproduit en mosaïque dans Saint-Pierre. Pour la villa du Belvédère, qui appartenait au cardinal P. Aldobrandini, il peignit à fresque dix paysages avec des sujets tirés de la fable d'Apollon (1), et pour une chapelle de l'abbaye de Grotta-Ferrata (1610), à Frascati, six grands sujets empruntés à l'histoire de saint Nil, fondateur de l'abbaye, et admirables de vigueur et de variété. C'est à son retour de Frascati que le Dominiquin exécuta son principal chef-d'œuvre, la fameuse *Communion de saint Jérôme* (1614), qui, après avoir fait partie du musée Napoléon, est au-

(1) Quelques-uns sont encore en place, mais les plus estimés ont été sciés et portés à Rome au palais Borghèse.

jourd'hui l'un des joyaux les plus précieux du Vatican. Déjà l'envie se déchaînait contre lui, et malheureusement ses détracteurs eurent ici beau jeu. Le sujet de *la Communion* avait déjà été traité par Augustin Carrache, et jusqu'à un certain point, Lanfranc, en faisant graver ce tableau à l'eau-forte par Perrier, put avec vraisemblance accuser le Dominiquin de plagiat. Évidemment celui-ci s'est inspiré de la composition de son prédécesseur. Mais quelle supériorité de noblesse et d'expression, quelle unité de composition dans l'œuvre du Dominiquin! Aussitôt il fut chargé de la décoration de la chapelle Sainte-Cécile à Saint-Louis des Français, et il y peignit deux fresques d'un admirable dessin, *la Sainte distribuant des vêtements aux pauvres*, et son *Martyre*. Cette période de sa vie est la plus féconde en belles compositions. Ainsi il fit alors à Rome une *Madone glorieuse avec saint Jean-Baptiste et saint Pétrone* (au musée de Brera), *l'Assomption* (Sainte-Marie du Transtevère), aussi remarquable par le coloris que par la perspective; *la Chasse de Diane* (galerie Borghèse), l'une des plus charmantes compositions qui soient sorties d'un pinceau italien; *le Martyre de saint Pierre dominicain*, peint pour les religieuses dominicaines de Brisighella, tableau frappant qui est aujourd'hui au musée de Bologne, où il n'est pas écrasé par le voisinage du même sujet, traité par le Titien. En 1519 il retourna à Bologne, et peignit pour S.-Giovanni in Monte la grande page mystique désignée sous le nom de *la Madone du Rosaire* (1). Elle manque d'unité; mais ce défaut est amplement compensé par l'énergie de certaines figures, la dégradation et la vérité des plans, la beauté générale de la couleur. Ce fut pendant ce séjour à Bologne que le Dominiquin, âgé de trente-huit ans, épousa une jeune fille d'une grande beauté nommée Marsibilia Barbetti (1619), qui souvent lui servit de modèle.

A l'avénement de Grégoire XV (1621), notre artiste revint à Rome, où il fut bien accueilli par le nouveau pontife, qui lui donna le titre d'architecte du Vatican. Son retour fut signalé par l'exécution de fresques à Saint-Sylvestre du Quirinal, à Saint-André du Val, à Saint-Charles ai Catignari, conçues d'une manière large et facile et dans le plus grand style auquel il se soit élevé, ainsi que par de beaux tableaux, tels que *Timoclée amenée devant Alexandre* (au Louvre), *le Martyre de saint Sébastien* (2) et celui de *Sainte Agnès*: ce dernier, placé au musée de Bologne, payé 1,200 écus, et peut-être le seul qu'il ait eu la satisfaction de voir apprécier à sa juste valeur, n'a rien perdu de ses brillantes qualités; sa couleur, toujours belle et vigoureuse, l'expression de chaque figure, que le temps n'a pas altérée, le mettent au rang des plus beaux ouvrages du maître.

Malgré les cabales des envieux, le Dominiquin commençait à être apprécié à sa juste valeur, et et il eût pu terminer tranquillement sa carrière à Rome, où les commandes ne lui eussent pas fait défaut; malheureusement il céda au désir d'attacher son nom à une entreprise considérable, et il accepta la charge de décorer à Naples la chapelle de la cathédrale, dite *le Trésor de Saint-Janvier*. Les avertissements, les exemples, ne lui avaient cependant pas manqué; mais la fatalité sembla le pousser à sa perte. Le chevalier d'Arpin, le Guide, le Gessi, avaient été successivement forcés de s'enfuir devant les menaces de Belisario Correnzio, de l'Espagnolet et du Carracciolo. Le Dominiquin, arrivé à Naples en 1629 avec sa famille, se mit à l'œuvre. Après avoir longtemps médité ses compositions, il prit le pinceau, et un jour de grande fête, il découvrit deux des pendentifs de la coupole représentant *Saint Janvier reçu au ciel*, et *Saint Janvier protégeant Naples contre ses ennemis*. Cette exposition fut le signal d'un nouveau déchaînement des ennemis du Dominiquin; les critiques injustes, les calomnies, les lettres anonymes, les menaces, redoublèrent, et le pauvre artiste, cédant à la tempête, s'enfuit secrètement, laissant aux soins de ses amis ses biens, sa femme et sa fille, et arriva à Rome accablé de chagrins et de fatigues. Il trouva dans la protection du cardinal Aldobrandini quelque soulagement à ses peines, et peignit à sa villa du Belvédère plusieurs fresques et un assez grand nombre de portraits. Cependant les directeurs des travaux de Saint-Janvier sollicitaient vivement son retour, et enfin, rassuré par leurs promesses et par la protection de l'archevêque de Naples et les lettres de recommandation que lui donna Aldobrandini pour le vice-roi, duc de Medina, le Dominiquin se décida à partir pour Naples, où il arriva au printemps de 1636. Il commença par peindre les deux autres pendentifs de la coupole, les lunettes et les médaillons des trois grands arcs, empruntant tous ses sujets à la vie du saint protecteur. Les tableaux des autels sont peints à l'huile sur cuivre argenté; l'un d'eux, représentant *le Saint sauvé des flammes d'un bûcher*, fut achevé après sa mort par l'Espagnolet. Quant à la coupole, qu'il avait à peine commencée, elle fut peinte par Lanfranc. Pendant toute cette période de sa vie, le Dominiquin n'eut point un moment de repos. Ses ennemis avaient été jusqu'à corrompre les ouvriers qui préparaient l'enduit pour les fresques, les engageant à y mêler de la cendre pour lui ôter sa solidité; ils détruisaient la nuit ce qu'il avait fait le jour; enfin, il n'était pas jusqu'à ses deux beaux-frères, qui, venus de Bologne, ne l'accablassent de persécutions et de menaces. Craignant sans cesse quelque embûche, il ne

(1) Elle fut payée 500 écus au Dominiquin, qui y consacra près de deux années. On la voit au musée de Bologne.

(2) Peinte pour Saint-Pierre, cette fresque fut transportée en 1736 à Notre-Dame des Anges.

travaillait que la dague au côté; n'osant se fier à personne, pas même à sa femme, il apprêtait lui-même sa nourriture, qu'il achetait également lui-même et variait tous les jours, et pourtant, lorsqu'il mourut, peut-être seulement de chagrin, à cinquante-neuf ans et demi, l'opinion générale fut que sa fin avait été hâtée par le poison. Il fut enterré dans la cathédrale de Saint-Janvier.

L'envie dont il avait si cruellement éprouvé les effets ne l'épargna pas même au delà du tombeau. Lanfranc fit abattre tout ce qu'il avait fait à la coupole du trésor et, par une injustice criante, on força sa fille unique, qui avait hérité de 2,000 écus si péniblement gagnés par ses longs travaux, à restituer une partie de l'argent qu'il avait reçu pour les peintures du trésor.

Aux ouvrages du Dominiquin déjà indiqués, nous joindrons encore les suivants : Rome, palais Chigi, *Conversion de saint Paul*; pal. Rospigliosi, *Triomphe de David*, *Adam et Ève*, *Sainte Cécile*; pal. du Quirinal, *Ecce homo*, demi-fig., et *Saint Ignace en prière*; pal. Borghese, *Sibylle de Cumes*, et un beau *Paysage*; villa Albani, divers grands cartons esquissés au crayon noir et fort altérés de plusieurs de ses tableaux. — Naples, musée, *l'Ange gardien défendant l'Innocence*, délicieuse composition. — Florence, galerie publique, *Portrait du peintre*, *portrait de Girolamo Agucchi*, étonnant d'expression; *Baptême de Jésus*, et un paysage avec *la Prédication de saint Jean-Baptiste*; pal. Pitti, deux paysages avec *Diane au bain* et *Vénus, l'Amour et des Satyres*. — Volterra, cathédrale, *Conversion de saint Paul*. — Fano, collége, *David*, superbe figure qui, dit Lanzi, suffirait pour éterniser le nom d'un artiste. — Gênes, pal. Durazzo, *Mort d'Adonis*, vantée par Lanzi; pal. Brignole, *Saint Roch priant pour la cessation de la peste*, petite composition pathétique et pleine d'expression. — Musée de Turin, *Saint Jérôme écrivant*. — Musée du Louvre, *Dieu reprochant à Adam sa désobéissance*, *David jouant de la harpe*, *la Vierge à la coquille*, *Apparition de la Vierge à saint Antoine de Padoue*, *Sainte Cécile s'accompagnant sur la basse*; deux paysages avec *le Combat d'Hercule et d'Achéloüs*, et *Hercule venant de tuer Cacus*; *le Triomphe de l'Amour* entouré d'une guirlande de fleurs attribuée à Mario de Fiori, *Renaud chez Armide*, *Herminie chez le berger*, tableau qui a été attribué à Ann. Carrache; un paysage avec des *Musiciens dans une barque*. — Galerie nationale de Londres, *Tobie et l'ange Raphael*, *Saint Georges tuant le dragon*, paysage, *Lapidation de saint Étienne*, *Saint Jérôme*; galerie Wilworth, *Mort de Cléopâtre*. — Musée de Munich, *Hercule filant près d'Omphale*, *Hercule furieux tuant Mégare et ses enfants*, *Suzanne au bain*. — Musée de Berlin, portrait de l'architecte Scamozzi, *le Déluge*. — Musée de Madrid, *Sacrifice d'Abraham*, *Saint Jérôme écrivant*. — Saint-Pétersbourg, Musée de l'Ermitage, treize tableaux dont peu sont authentiques; les meilleurs sont un *Amour* et une *Sainte Hélène*, qui passe pour être le portrait de la fille du peintre.

Le Dominiquin composait difficilement, et méditait longtemps ses sujets avant de les exécuter. Il étudiait sans cesse la nature; il allait dans les places, dans les marchés, partout où la foule se réunissait; c'est ainsi qu'il arrivait à la vérité d'expression, qui peut être placée au premier rang parmi les qualités qui le distinguent. Quelqu'un lui reprochant cette scrupuleuse exactitude, qui lui faisait perdre beaucoup de temps : « C'est pour moi seul, répondit-il, et pour la perfection de l'art que je travaille. » Son coloris tient à la fois de la délicatesse du Guide et de la force du Guerchin; seulement, on trouve généralement dans ses ouvrages peu d'entente du clair-obscur, et il en résulte parfois un peu de sécheresse. Par une habile combinaison, les figures sont généralement disposées de manière à ce que la lumière tombe plus prononcée et plus vive sur les visages les plus beaux, afin qu'ils soient les premiers à attirer les yeux et à exciter l'intérêt. Le Dominiquin fut, de toute son école, le dessinateur le plus parfait; en cela, il égala presque Raphael. Dans la pose de ses figures, on peut reconnaître une imitation sensible de la manière du Corrége. Enfin, mettant à profit ses connaissances architecturales, il embellissait presque toujours la scène de quelques monuments d'un style pur et noble, moins pompeux que ceux de Paul Véronèse et se rapprochant plutôt de ceux de Poussin. Il excella dans la peinture de portraits. Ses paysages sont dans le goût de ceux des Carraches, moins légers de touche, mais d'un ensemble plus complet. Quant à ses dessins et aux études qu'il a faites à la pierre noire et à la plume, le travail s'y fait trop sentir; la touche en est pénible, et leur médiocrité ferait quelquefois douter de leur auteur. Il ne forma qu'un petit nombre d'élèves, tels que Antonio Barbalunga et Giovanni di Maria, Siciliens l'un et l'autre, Andrea Camassei et le Calabrais Francesco Cozza, qui acheva ses ouvrages après sa mort.

Le Dominiquin pratiqua aussi l'architecture. Ses œuvres en ce genre sont, à Rome, l'église Saint-Ignace, commencée en 1626, et terminée par l'Algarde; l'un des casinos de la villa Ludovisi; le mausolée du cardinal G.-B. Agucchi, à Saint-Pierre ès liens; la porte du palais Lancilotti, etc. Le Dominiquin parlait savamment sur toute matière; il consacrait tous ses loisirs à la lecture des saintes Écritures et des livres d'histoire et de mythologie. Il était affable et mesuré dans ses discours, et il est difficile d'expliquer comment cet artiste doux, modeste, de mœurs irréprochables et ne disant jamais de mal de personne, put s'attirer par son seul mérite un grand nombre d'ennemis, tandis que tant d'autres ont joui tranquillement de leur réputation.

E. BRETON.

Baglione, *Vite de' pittori*. — Bellori, *Vite de' pittori*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie de' professori*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, liv. 128-129. — Quatremère de Quincy, *Vies des architectes*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Lavice, *Musées d'Italie*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — Lecarpentier, *Notice sur le Dominiquin*;

Rouen, 1812, in-8°. — Bolognini-Amorini, *Vita di Dom. Zampieri*; Bologne, 1839, in-8°.

ZANCHI (*Girolamo*), théologien protestant italien, né le 2 février 1516, à Alzano, près Bergame, mort le 19 novembre 1590, à Neustadt (Bavière rhénane). D'une ancienne et noble famille, il était chanoine régulier de Latran, quand il adopta les principes des protestants. En 1550, il s'enfuit en Suisse avec Celso Martinengho. Il se disposait à suivre Pierre Martyr en Angleterre, quand, en 1553, il fut appelé à Strasbourg; pendant dix ans, il y enseigna la philosophie et la théologie. Attaché à la confession de foi helvétique, il résista longtemps aux attaques continuelles des partisans d'un étroit luthéranisme, dont Marbach, luthérien intraitable, échauffait le zèle intolérant. Fatigué de ces luttes, il quitta Strasbourg, et alla remplir les fonctions de pasteur à Chiavenna (1563), qui appartenait alors aux Grisons. En février 1568, il accepta une chaire à Heidelberg; mais l'université de cette ville étant passée au luthéranisme, après la mort de l'électeur Frédéric III, son bienfaiteur (1576), Zanchi se retira à Neustadt, où le comte Jean-Casimir venait de fonder une école; il en fut le premier recteur. Dans sa vieillesse, il devint aveugle. Ses écrits, qui traitent des matières théologiques, ont été réunis par Sam. Crispin, Genève, 1619, 8 tom. in-8°; les principaux sont : *De natura Dei, sive de divinis attributis* (Heidelberg, 1577, in-fol. et 1590, in-4°); *De tribus Elohim, æterno patre, filio et spiritu sancto, uno eodemque Iehova* (Francfort, 1572, in-4°; 3 autres édit.); *Epistolæ* (Hanau, 1609, 2 part. in-8°). M. N.

Gallizioli, *Memorie istoriche intorno alla vita di G. Zanchi*; Bergame, 1785, in-8°. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — M' Crie, *Hist. of reformation in Italy*.

ZANGIACOMI (*Joseph*, baron), magistrat français, né à Nancy, le 19 mars 1766, mort à Paris, le 12 janvier 1846. Sa famille était d'origine italienne, et son père était venu s'établir à la suite du roi Stanislas à Nancy, où il s'occupait de commerce. Après avoir fait de bonnes études aux colléges de Saint-Claude, de Toul et de Nancy, il fit son droit, et fut reçu avocat au parlement de Lorraine (15 nov. 1786). Il exerça cette profession pendant quelques années, et à l'époque de la Révolution entra, par élection, dans les fonctions publiques, d'abord comme substitut (15 nov. 1791), puis comme procureur syndic à Nancy (9 juill. 1792). Il fut élu, à Lunéville, membre de la Convention. D'opinion très-modérée, il siégea parmi les membres de la plaine, fit partie du comité de sûreté générale (9 janv. 1793), et vota dans le procès du roi pour la détention et l'appel au peuple. Du reste, il passa presque inaperçu dans l'orageuse assemblée, et ne manifesta son activité que dans le sein des comités où il fut appelé; celui où il rendit le plus de services fut le comité des secours publics, qui fit admettre sur son initiative l'établissement des bureaux de bienfaisance à Paris et l'allocation de subsides considérables aux départements. Dans le conseil des Cinq-cents, où il passa ensuite, il fit preuve de la même prudence de conduite et du même esprit de modération, et fut compris dans le tiers des députés sortants (20 mai 1798). Après avoir refusé l'ambassade de Suède, il obtint sur sa demande une place de substitut près le tribunal de cassation (25 janvier 1799). Doué d'une science étendue et d'une rare lucidité d'esprit, il ne tarda pas à y faire apprécier toutes ses qualités; il en devint un des juges par le choix du sénat (8 avril 1800). Sous l'empire et la restauration, où il était permis de cumuler les fonctions du conseil d'État avec celles de l'ordre judiciaire, il fut nommé maître des requêtes, puis conseiller d'État et, comme tel, chargé de rapports importants, notamment celui qu'il fit dans la demande en révision d'un procès célèbre (Lesurques). En 1831, Zangiacomi fut nommé président de la chambre des requêtes de la cour de cassation, et le 11 octobre 1832 pair de France. Il avait été nommé baron par l'empire et grand officier de la Légion d'honneur sous Louis-Philippe.

Delangle, *Discours de rentrée de la cour de cassation*, prononcé le 4 nov. 1846. — Paillart, *Éloge de Zangiacomi*; Nancy, 1854, in-8°.

ZANNONI (*Giovanni-Battista*), archéolgue italien, né le 29 mars 1774, à Florence, où il est mort, le 13 août 1832. Destiné à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie sous des maîtres habiles, en se livrant en même temps avec ardeur à la lecture des auteurs classiques. Ses connaissances le firent nommer d'abord adjoint, et plus tard sous-bibliothécaire à la bibliothèque de Magliabechi. Lanzi, ayant reconnu en lui de sérieuses qualités et l'amour du travail, lui inspira le goût de l'archéologie. Le premier travail que Zannoni fit dans cette voie fut une *Lettre sur le cheval ailé d'Arsinoé*. Depuis il se voua complétement à l'étude de l'antiquité, et publia une longue série de travaux qui lui assurèrent un nom honorable dans le monde savant. Après la mort de Lanzi (1811), il lui succéda dans la charge de conservateur des antiques de la galerie de Florence. Depuis 1817 il fut secrétaire de l'Académie della Crusca. On a de lui : *Degli Etruschi*; Florence, 1810, in-8°; — *Inscriptionum lib. II*; ibid., 1815-22, 2 vol. in-8°; — *Storia dell' Academia della Crusca*; ibid., 1818, in-4°; — *Saggio di lingua etrusca*; Florence, 1829, in-8°; — *De' denari consolari, et di famiglie romane*; ibid., 1830, in-8°. Il donna aussi une édition estimée du *Tesoretto* et du *Favoletto* de Brunetto Latini (Florence, 1824, in-8°), et prit une part active à la publication de la *Reale galeria di Firenze* (ibid., 1810 et suiv., 13 vol. in-8°). Beaucoup de ses dissertations archéologiques ont été impr. dans le *Giornale dell' Ape*, le *Giornale de' Letterati*, le *Giornale arcadico*, et l'*Antologia*.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. V. — *Antologia di Firenze*, oct. 1832. — Cavedoni, *Biogr. di Giov.-Bat. Zannoni*, Modène, 1835, in-8° — Becchi, *Elogio di G.-B. Zannoni*; Florence, 1838, in-4°.

ZANOBI *da Strata*, littérateur italien, né en 1312, à Strata, village voisin de Florence, mort en 1361, à Avignon. Fils du grammairien Giovanni de' Mazzuoli, qui avait été le premier maître de Boccace, et élevé par lui, il commença par enseigner obscurément la grammaire et les belles-lettres à Florence (1332). Sur la recommandation de Pétrarque, qui l'aimait et faisait cas de son savoir, il fut appelé à la cour de Naples par le grand sénéchal Niccolò Acciajuoli et nommé secrétaire du roi. Bientôt il s'avança si avant dans les bonnes grâces de son protecteur que ce dernier n'avait point de plus grand plaisir que son entretien ou ses lettres. En 1355, Acciajuoli, s'étant rendu à Pise auprès de l'empereur Charles IV, y conduisit Zanobi, et ce fut là qu'il obtint pour lui la couronne de laurier et les honneurs du triomphe. Cet hommage extraordinaire causa beaucoup de surprise en Italie, et Pétrarque lui-même, qui en avait été jugé digne treize ans auparavant, ne put dissimuler son irritation « de ce qu'un juge allemand n'avait pas craint de prononcer sur les beaux esprits italiens ». Envoyé en 1359 à Avignon comme secrétaire apostolique du pape Innocent VI, Zanobi y mourut de la peste, à l'âge de quarante-neuf ans. C'était un homme de mœurs douces et du commerce le plus aimable. La plupart de ses écrits se sont perdus, et l'on ne connaît de ce poëte couronné que cinq vers latins publiés par Mehus dans la *Vie de Traversari*. On a de lui : *I Morali di san Gregorio volgarizzati*; Florence, 1486, 2 vol. in-fol. : cette traduction remarquable, rangée par l'Académie de la Crusca au nombre des *testi di lingua*, a été réimpr. deux fois, mais avec peu de soin, à Rome, 1714-30, 4 vol. in-4°, et à Naples, 1745-46, 4 vol. in-4°; le travail de Zanobi ne dépasse pas le ch. XVIII du livre XIX; le reste, jusqu'à la fin du livre XXXV, est l'œuvre de Giovanni da Tossignano, évêque de Ferrare; — *Registrum litterarum apostolicarum Innocentii VI*, dans le *Thesaurus anecdot.*, de Martène et Durand, t. II; — *Sogno di Scipione*, trad. du grec; Pise, 1816, in-8°.

Ph. Villani, *Vite d'illustri Fiorentini*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Gamba, *Testi di lingua*.

ZANONI (*Giacomo*), botaniste italien, né en mars 1615, à Montecchio (duché de Reggio), mort le 24 août 1682, à Bologne. A l'âge de trois ans il perdit son père, qui était apothicaire, et fut placé sous la tutelle de son oncle Caronzi. Tout jeune encore, il ne cessait de parcourir les montagnes voisines à la recherche des simples, et il n'avait pas vingt ans lorsqu'il se rendit à Bologne pour étudier la botanique. Ses talents le firent appeler à la chaire de botanique devenue vacante par la mort de B. Ambrosini, son maître (1657). Il fonda dans sa patrie adoptive une pharmacie où il réunit de riches collections de plantes, d'animaux, de marbres, de métaux et d'autres productions naturelles. Il enrichit de plusieurs plantes nouvelles le jardin botanique et l'augmenta d'une annexe pour la culture des plantes rares et précieuses. Il compta de nombreux élèves, et parmi eux les frères Trionfetti, Amadei et Cesi. Il mourut de dyssenterie, à soixante-sept ans. Outre un magnifique *Erbario miniato al naturale e ornato di fregi d'oro* et un volume intitulé : *Plantarum imagines quas frater Matthæus a S. Joseph extraxit ex libro Saladini in urbe Balsora*, que l'on conserve au musée de Bologne, il laissa : *Indice delle piante portate nell' anno 1652 nel viaggio di Castiglione*; Bologne, 1652, in-fol.; — *Descrizione di alcune piante nuove*; ibid., 1670, in-fol.; — *Istoria botanica*; ibid., 1675, in-fol.; trad. en latin par Monti avec des commentaires et un précis de la vie de Zanoni; ibid., 1742, in-fol.; Rome, 1745, in-fol.

Orlandi, Fantuzzi, *Scrittori bolognesi*. — Tiraboschi, *Bibliot. modenese*.

ZANOTTI (*Giovanni-Pietro* CAVAZZONI), peintre et poëte italien, né le 3 octobre 1674, à Paris, d'un père bolonais (1), mort le 28 septembre 1765, à Bologne. Il fut l'élève favori de Lorenzo Pasinelli, et épousa sa nièce, en 1695. Aux brillantes dispositions pour la peinture attestées au *Corpus Domini* de Bologne par la *Sainte Catherine de' Vigri*, qu'il peignit à dix-neuf ans, il joignait le goût des lettres et surtout de la poésie, des mœurs excellentes et les manières les plus distinguées. Sa réputation devint presque sans rivale à Bologne. Parmi ses tableaux, qui se recommandent par une sage composition, par un bon coloris et par la vérité des figures, on remarque *l'Incrédulité de saint Thomas*, à Saint-Martin, *la Résurrection des morts*, à la cathédrale, une *Ambassade des habitants de la Romagne aux Bolonais*, au palais public, et une *Madone entourée d'anges*, à l'hôpital civil de Modène. Zanotti pendant la seconde moitié de sa vie fut distrait de ses travaux artistiques par ses études littéraires, et par la controverse, à laquelle il prit une part active, que souleva l'apparition de *la Felsina pittrice* de Malvasia. Outre la publication des *Pitture di Bologna*, par ce dernier (Bologne, 1732, in-12), on lui doit quelques ouvrages écrits avec beaucoup de pureté, tels que : *Vita di L. Pasinelli*; Bologne, 1703, in-8°; — *Didone, tragedia*; ibid., 1718, 1724, in-8°; — *Storia dell' Accademia Clementina*; ibid., 1739, 2 vol. in-4°, fig. : recueil utile; — *Poesie*; ibid., 1741-45, 3 vol. in-8°; — *Vita di Eust. Manfredi*; ibid., 1745, in-4°. — *Avvertimenti per l'incamminamento di un giovane alla pittura*; ibid., 1756, in-8°;

(1) Il se nommait *Giovanni-Andrea*, et mourut le 11 septembre 1695, à Bologne. Il traduisit deux tragédies de P. Corneille en italien, *le Cid* et *Héraclius*. C'était un comédien habile en son temps, et qui fit partie de la troupe italienne de Paris.

— *Descrizione delle pitture di Pellegrino Tibaldi è Niccolò Abati*; Venise, 1756, in-fol., fig., avec une vie de chacun de ces artistes; — *Il Claustro di S. Michele in bosco da Bologna dipinto da Lod. Caracci ed altri*; Bologne, 1776, in-fol. : cette réimpression d'un ouvrage de Malvasia a été presque entièrement refondue par l'éditeur.

Zanotti fut en outre un excellent professeur; le plus connu de ses élèves est Ercole Lelli.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Tre giorni in Bologna*.

ZANOTTI (*Francesco-Maria*), philosophe, frère du précédent, né le 6 janvier 1692, à Bologne, où il est mort, le 25 décembre 1777. Sa mère, devenue veuve, dirigea elle-même ses premières études; il prit des leçons d'algèbre avec Stancari. Ses premiers essais poétiques lui attirèrent les félicitations de Morgagni et de Lazzarini. Il étudia diverses branches des connaissances humaines, mais il revint toujours à la philosophie et aux mathématiques. Il venait d'obtenir le laurier de docteur lorsqu'en 1717 il prépara sur la doctrine de Descartes une thèse qu'il soutint en public avec un tel succès que le sénat l'appela l'année suivante à la chaire de philosophie. Le premier dans Bologne, il osa substituer le libre examen aux traditions surannées de l'école; le premier il propagea les découvertes de Newton. Ce fut à son instigation qu'Algarotti, son élève, entreprit ses belles expériences sur la lumière. Nommé, en 1720, bibliothécaire, puis secrétaire de l'Institut, il commença en 1723 à écrire, sous le titre d'*Atti dell' Istituto*, les mémoires de cette académie, et y inséra nombre de ses propres articles sur la physique et les mathématiques. Dans son voyage à Rome en 1750, il reçut l'accueil le plus flatteur, et Benoît XIV le choisit pour prononcer le discours d'usage à l'occasion de la distribution des prix académiques au Capitole. Il était membre des trois académies royales de Montpellier, de Londres et de Berlin. Parmi ses amis étrangers il compta Fontenelle et Voltaire. Les principaux ouvrages de Zanotti sont : *Poesie volgari e latine*; Florence, 1734, in-8°; Bologne, 1757, gr. in-8°; — *Della forza attrativa delle idee*; Naples (Bologne), 1747, in-8°; Bologne, 1774, avec des additions; — *Tre orazioni sopra la pittura, la scultura e l'architettura*; Bologne, 1750, in-8°; — *Della forza de' corpi che chiamano viva*; ibid., 1752, in-4° : ouvrage estimé, écrit en forme de dialogues; — *Filosofia morale*; ibid., 1754, pet. in-4°; Venise, 1763, in-8° : Zanotti, démontrant dans ce traité que les stoïciens n'étaient pas loin du christianisme, souleva contre lui une vive opposition de la part du P. Ansaldi et de quelques autres théologiens; — *De viribus centralibus*; ibid., 1762, in-4°; — *Dell' Arte poetica*; ibid., 1768, in-8° : Morgagni et Parini faisaient un grand cas de cet ouvrage, et ne cessaient d'en recommander la lecture aux jeunes gens. Tous les écrits de Zanotti ont été réunis par les soins de L. Palcani (Bologne, 1779 et suiv., 9 vol. in-4°), et ce qu'il y a de meilleur en italien sur les lettres et les sciences a été impr. sous le titre d'*Opere scelte* (Milan, 1818, 2 vol. in-8°).

ZANOTTI (*Ercole-Maria*), frère du précédent, né en 1684, à Paris, mort le 13 septembre 1763, à Bologne. Reçu docteur en théologie en 1714, il se fit connaître par ses talents pour la prédication. Il devint, en 1741, chanoine de S.-Pétrone à Bologne. On a de lui : *Storia di S. Brunone*; Bologne, 1741, in-4°; — *Storia di S. Procolo, soldato, e di S. Procolo, vescovo di Terni*; ibid., 1742, in-4°; — *Orazione delle lodi di S. Filippo Neri*; ibid., 1753, in-4°; — *Vita del B. Niccolò Albergati*; ibid., 1757, in-4°.

Fantucci, *Scrittori bolognesi*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, t. IV. — Casali, *In morte di Fr.-M. Zanotti*; s. l. n. d. (1778), in-4°.

ZANOTTI (*Eustachio*), astronome, fils du peintre Giov.-Pietro, né le 27 novembre 1709, à Bologne, où il est mort, le 15 mai 1782. Les soins et l'instruction qu'il reçut dès ses jeunes années dans la maison paternelle aidèrent singulièrement au développement de ses facultés naturelles. Il apprit de son oncle Francesco les éléments des sciences, fit en même temps ses humanités sous les jésuites, puis étudia en compagnie d'Algarotti l'astronomie sous Manfredi. Son mérite et la rapidité de ses progrès lui acquirent bientôt l'estime et l'amitié de son maître, qui, souffrant déjà de la pierre, se l'adjoignit en 1729 en qualité de suppléant. Il venait d'être nommé professeur de mécanique au gymnase de Bologne lorsqu'en 1739 le sénat de cette ville l'appela à la chaire d'astronomie, devenue vacante par la mort de Manfredi. Il était en correspondance avec plusieurs princes et nombre de savants de l'Europe. La Caille lui transmit les observations qu'il avait faites au cap de Bonne-Espérance pour déterminer la parallaxe de la lune, en le priant de les vérifier. Plus heureux que Manfredi, il parvint, en 1776, à restaurer le gnomon construit par Cassini à l'église de Saint-Pétrone, et remplaça son oncle l'année suivante dans la présidence de l'Institut. Il était correspondant de la Société royale de Londres et de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Ephemerides motuum cœlestium*, 1751-1786; Bologne, 1750-74, 5 tom. en 3 vol. in-4°, avec une introduction et des tables astronomiques; — *Trattato teorico-pratico di prospettiva*; ibid., 1766, in-4°; — *La Meridiana del tempio di S. Petronio rinnovata l'anno* 1776; ibid., 1779, in-fol. On trouve dans le recueil de l'institut de Bologne un grand nombre de mémoires et d'articles sur les comètes qui parurent en 1739, 1741, 1744, et en 1769.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XII. — Garatoni, *De vita E. Zanotti*; Rome, 1785, in-8°. — C. Vannetti, *Idem*; Parme, 1786, in-8°.

ZAPF (*Georges-Guillaume*), érudit allemand, né à Nordlingen, le 28 mars 1747, mort près d'Augsbourg, le 29 décembre 1810. Après avoir été conseiller du prince de Hohenlohe-Waldbourg, puis de l'électeur de Mayence, il se retira à la campagne aux environs d'Augsbourg, et s'y livra entièrement à des recherches littéraires et historiques, dans l'intérêt desquelles il avait exploré les bibliothèques et archives de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse. Ses nombreux et estimables travaux ont éclairci une foule de points curieux, et particulièrement les premiers temps de l'histoire de l'imprimerie. Nous citerons de lui : *Von der wahren Lage der rœmischen Stadt Ara Flaviæ* (Du véritable emplacement de l'Ara Flavia); Augsbourg, 1774, in-8° ; — *Catalogus librorum rarissimorum ab artis typographicæ inventoribus excusorum et in bibliotheca Zapfiana exstantium*; Pappenheim, 1776, in-8°; — *Leben Hanselmanns* (Vie d'Hanselmann); Augsbourg, 1776, in-8°; — *Zauberbibliothek* (Bibliographie magique); ibid., 1776, in-8°; — *Annales typographiæ Augustanæ, ab ejus origine usque ad ann.* 1530; ibid., 1778, in-4°; — *Versuche zur Erlæuterung der Hohenlohischen Geschichte* (Recherches sur l'histoire de la maison de Hohenlohe); ibid., 1779, in-8°; — *Ueber eine neue Ausgabe der Briefe des Æneas Sylvius* (Sur une nouvelle édition des lettres d'Enée Sylvius); ibid., 1781, in-8°; — *Literatur der alten und neuen Geschichte* (Bibliographie de l'histoire ancienne et moderne); Lemgo, 1781, in-8°; — *Ueber eine Reise in einige Klœster Schwaben, und in die Schweiz* (Sur l'objet de mon voyage dans les couvents de la Souabe et dans la Suisse); Augsbourg, 1782, in-8° ; — *Literarische Reisen durch Baiern, Franken, Schwaben und die Schweiz in den Jahren* 1780-1782; ibid., 1783, in-8°; — *Monumenta anecdota historiam Germaniæ illustrantia*; ibid., 1785, in-4° ; — *Reise in einige Klœster Schwabens* (Voyage dans quelques couvents de la Souabe); Erlangen, 1786, in-4°; — *Merkwürdigkeiten der Zapfischen Bibliothek* (Curiosités de la bibliothèque de Zapf); Augsbourg, 1787, 2 vol. in-8°; — *Augsburgs Buchdruckergeschichte* (Histoire de l'imprimerie à Augsbourg); ibid., 1788-91, 2 vol. in-8°; — *Leben Johannes von Dalberg, Bischof von Worms* (Vie de Jean de Dalberg, évêque de Worms); ibid., 1789, in-8°, suivi d'un autre ouvrage, plus étendu, sur le même sujet; ibid., 1796, 1802, in-8°; — *De codice manuscripto Cæsarum vitas illustrante*; Ulm, 1790, in-4°; — *Ælteste Buchdruckergeschichte von Mainz bis auf das Jahr* 1499 (Histoire des commencements de l'imprimerie à Mayence jusqu'en 1499); Ulm, 1790, in-8°; — *Ælteste Buchdruckergeschichte Schwabens bis* 1500 (Histoire de l'imprimerie en Souabe depuis l'origine jusqu'en 1500); ibid., 1791, in-8°; — *Bibliotheca historico-litteraria Zapfiana*; Augsbourg, 1792, in-8°; — *Augsburgische Bibliothek* (Bibliographie augsbourgeoise); ibid., 1795, 2 vol. in-8°; — *Christoph von Stadion, Bischof von Augsburg*; Zurich, 1799, in-8°; — *Bibliographische Nachrichten von einigen biblischen Seltenheiten aus dem XV Jahrhundert* (Notices bibliographiques sur quelques raretés bibliques impr. au quinzième siècle); Augsbourg, 1800, in-8°; — *Johann Locher, genannt Philomusus*; Nuremberg, 1802, in-8°; — *Heinrich Bebel nach seinem Leben und Schriften* (Vie et écrits d'Henri Bebel); Augsbourg, 1802, in-8°; — *Ueber einige typographische Seltenheiten* (De quelques raretés typographiques); Nuremberg, 1803, in-4°; — *Leben Chr.-K. Am-Ende* (Vie d'Am-Ende); ibid., 1804, in-8°; — *Biographien der merkwürdigsten Gelehrten und Künstlern aus allen Zeiten* (Vies des plus célèbres savants et artistes de tous les temps); Augsbourg, 1806, in-4°; — *Karl, Grossherzog von Frankfurt* (Charles, grand-duc de Francfort); Francfort, 1810, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — *Gazette d'Augsbourg*.

ZAPOLYA (*Étienne* DE), capitaine hongrois, mort en janvier 1499. Descendant d'une famille noble et puissante, il succéda à son frère Émeric dans la charge de palatin de Hongrie, après avoir déjà rempli les fonctions de commandant supérieur dans la haute Hongrie. Le roi Matthias Corvin trouva dans sa personne un partisan dévoué à ses intérêts et un guerrier redouté de ses ennemis. Lorsque les mécontents, profitant de l'absence du roi, appelèrent au trône Casimir, fils de Casimir IV, roi de Pologne, Zapolya resta fidèle à la cause de son souverain, et contribua puissamment à chasser son compétiteur. Le comté de Trentchin fut la récompense de son dévouement (1473). Pendant l'invasion de la Hongrie par les Turcs (1479-1485), Zapolya leur fit subir des pertes considérables dans plusieurs rencontres sanglantes. Puis il se tourna contre l'empereur Frédéric III, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions à la couronne de saint Étienne, se rendit maître de Vienne (1er juin 1483), et après avoir conquis les pays autrichiens, il réduisit l'empereur à mener une vie errante. Ce succès éclatant lui valut le poste de lieutenant royal en Autriche. Après la mort de Corvin (1490), il se déclara pour Wladislas Jagellon, roi de Bohême, qui fut proclamé roi. Cependant plus tard, voyant la faiblesse du nouveau prince, il n'hésita point à le blâmer, et très-souvent dans les diètes il se prononça hautement contre son gouvernement. Sa grande influence et ses richesses engagèrent Sigismond Ier, roi de Pologne, à rechercher son alliance et à lui demander la main de sa fille Barbe. Cette union n'eut lieu que le 28 février 1512. Outre cette fille, il avait eu encore deux fils, *Georges*, tué à la bataille de Mohacs (29 août 1526), et *Jean*, qui suit. G. P.

Mailath, *Gesch. der Magyaren*, t. IV. — Lenz, *Hist.*

neneal. Untersuchung der Fürsten in Siebenbürgen aus des Haüsern Zapolia und Bathori.

ZAPOLYA (*Jean Ier* DE), roi de Hongrie, fils du précédent, né le 21 juillet 1487, mort le 21 juillet 1540, à Mühlenbach (Saxe). Le dévouement de son père à la cause du roi Wladislas le fit nommer voïvode de Transylvanie. En 1514 les Hongrois furent appelés aux armes par le cardinal Thomas Erdod, archevêque de Strigonie, pour aller combattre contre les Turcs. Les paysans profitèrent de cette occasion pour se révolter contre leurs seigneurs, et désolaient le pays par toutes sortes de cruautés. Zapolya marcha contre les rebelles, les tailla en pièces près de Temesvar, et après avoir cruellement châtié les coupables, il rétablit un ordre parfait. Après la bataille de Mohacs (août 1526), où le roi Louis II, successeur de Wladislas, perdit la vie, Zapolya, enhardi par la haute alliance de sa sœur, éleva ses vues ambitieuses jusqu'au trône de la Hongrie, demeuré sans héritier. Au moyen de promesses brillantes, il s'assura les votes d'un certain nombre de magnats, qui le proclamèrent souverain de Hongrie à l'assemblée tenue à Stuhlweissenbourg, le 10 novembre 1526, et le firent couronner par Étienne Podmanitzki, évêque de Neutra. Les adversaires de Zapolya, à la tête desquels se trouvait Étienne Batori, palatin du royaume, convoquèrent une diète à Presbourg, qui annula l'élection de Zapolya, ordonna à ses partisans de l'abandonner dans le délai de quarante jours, et déféra la couronne à Ferdinand Ier, archiduc d'Autriche, beau-frère du roi Louis, auquel le trône devait revenir d'après les stipulations du traité conclu en 1491 entre l'empereur Maximilien et le roi Wladislas. La guerre civile était inévitable. Sigismond, roi de Pologne, s'offrit comme médiateur, mais le congrès tenu à cet effet à Olmütz n'aboutit point. Ferdinand, entré en Hongrie le 25 juillet 1527, fut reçu partout à bras ouverts. Ses généraux s'emparèrent successivement des places fortes occupées par les partisans de son compétiteur, qui fut déclaré traître à la patrie. Ce dernier, n'ayant pas assez de forces pour résister, alla se réfugier chez Jean Tarnowski (*voy.* ce nom), grand général de la couronne de Pologne. Là il trouva un partisan dévoué dans la personne de Jérôme Laski, palatin de Sieradz, qui alla en qualité d'ambassadeur à Constantinople implorer la protection de Soliman en faveur du souverain détrôné. D'un autre côté, Georges Martinuzzi (*voy.* ce nom), alors supérieur du couvent de Czenstochova, se rendit secrètement à plusieurs reprises en Hongrie pour y relever la cause du roi Jean Ier. Le sultan promit son intervention en échange de quelques avantages, et se mit en marche. Les Turcs s'emparèrent facilement de Bude, où Soliman Ier rétablit Zapolya sur le trône, après avoir échoué devant Vienne, qu'il voulut prendre d'assaut. Cependant, après son départ, la guerre ne continua pas moins entre les deux prétendants. Les troupes ottomanes occupèrent de nouveau le pays, et y exercèrent toutes sortes de vexations. Ferdinand, après avoir vainement sollicité la paix, envoya le baron Guillaume Roggendorf assiéger Bude, où le roi Jean Ier s'était enfermé avec trois mille Turcs. Pendant le siége, un Hongrois, nommé Hoberdansaky, s'introduisit dans la ville dans l'intention de tuer le roi, mais il fut découvert et jeté, cousu dans un sac, dans le Danube (1531). La ville fit une résistance héroïque, et Roggendorf, à la nouvelle de l'approche des renforts turcs, dut lever le siége. Le traité de Weitzen (1538), conclu par les soins de Charles-Quint et du roi Sigismond, mit fin à cette guerre déplorable. Ferdinand et Jean gardèrent ce qu'ils avaient conquis par les armes, et le dernier conserva le titre de roi de Hongrie et de Dalmatie, à condition qu'après sa mort sa part reviendrait à la maison d'Autriche. Le fils de Jean, s'il en avait un, devait recevoir en apanage le duché de Transylvanie et épouser une des filles de Ferdinand, qui s'engageait de son côté à céder le reste du royaume à Jean, en cas qu'il mourût lui-même sans laisser d'héritier. L'année suivante le roi Jean se maria avec Isabelle, sa nièce, fille de Sigismond, roi de Pologne. Le jour même de sa mort, il eut la consolation d'apprendre que sa femme venait de mettre au monde un fils. Jean Ier était un monarque d'un esprit médiocre, poussant ses visées plus loin que ses forces ne le lui permettaient. Brave personnellement, il manquait de la capacité militaire indispensable pour diriger une campagne. L'histoire aura toujours à lui reprocher d'avoir sacrifié à son ambition personnelle le bonheur de sa patrie.

ZAPOLYA (*Jean-Sigismond* DE), prince de Transylvanie, fils du précédent, né le 7 juillet 1540, à Bude, mort le 12 mars 1571, à Albe-Royale (Stuhlweissembourg). Conformément à la dernière volonté de son père, il passa sous la tutelle de l'évêque Martinuzzi et de Pierre Petrovich, qui sur les fonts de baptême le proclamèrent roi élu de Hongrie, au préjudice des droits de l'empereur Ferdinand Ier. Cependant le nombre des partisans du nouveau souverain imposé à la nation hongroise par l'arbitraire de quelques magnats fut très-restreint; seul le sultan Soliman II le prit sous sa protection, car cette mesure favorisait son projet ambitieux de pousser ses frontières jusqu'au centre de l'Europe. Ferdinand résolut d'appuyer à main armée l'exécution du traité conclu entre lui et le roi Jean Ier, et il ordonna au baron Fels de commencer immédiatement les hostilités. La méfiance et les divisions survenues entre les corps hongrois et allemands paralysèrent cette campagne, dont le succès se borna pour les Impériaux à la prise de quelques villes de peu d'importance. L'année suivante (1541), le général Roggendorf se porta droit sur Bude, dans le

but d'écraser d'un seul coup la puissance de la reine régente Isabelle. Les assiégés, ayant à leur tête Martinuzzi, déployèrent un courage héroïque, et repoussèrent tous les assauts de l'armée allemande, qui fut dans la suite complétement dispersée par les troupes ottomanes venues au secours de Zapolya. Une fois maître de la capitale de la Hongrie, dont il s'empara par la ruse, Soliman II jugea convenable de donner un libre cours à l'exécution de son projet de conquête, en le couvrant toutefois d'apparences fallacieuses. Il intima donc à la reine Isabelle l'ordre de se retirer dans la Transylvanie, qu'il assigna à Zapolya comme un domaine provisoire, en s'engageant sous la foi du serment de lui restituer ses États aussitôt qu'il atteindrait la majorité. Martinuzzi fut confirmé en qualité de régent; Petrovich devint gouverneur de Temesvar. Tandis qu'une guerre à outrance se poursuivait entre Ferdinand et la Porte Ottomane, Isabelle attendait avec constance le changement de sa destinée et de celle de son fils. Son habile diplomate Veranzio (*voy.* ce nom) implora en sa faveur l'assistance de plusieurs cours étrangères, mais en vain. L'histoire de la minorité de Jean-Sigismond est celle de Martinuzzi (*voy.* ce nom), qui paya de sa vie sa politique mercenaire et cauteleuse. Zapolya, dépouillé de ses États, vendu par le régent à l'empereur Ferdinand I[er], reçut en échange les principautés d'Opole et de Racibor en Silésie, qu'il quitta avec sa mère après un court séjour pour se retirer chez son grand-père, en Pologne. Cependant ses adhérents en Transylvanie firent des efforts pour le rétablir dans ce pays, et à la diète de Maros-Vasarhely (1554), il fut rappelé au trône de cette principauté. Les Turcs, sous prétexte d'appuyer cette élection, occupèrent diverses places en Transylvanie, et y firent dans la suite trop sentir leur présence. Au bout de quelques années, le pouvoir ducal devint un véritable fardeau pour Isabelle. Lasse de gouverner des sujets aussi turbulents que les Transylvains et d'être soumise à la dépendance du sultan, elle résolut d'entrer en pourparlers avec Ferdinand I[er] au sujet de la déposition entre ses mains de la couronne de son fils. Les négociations déjà entamées furent interrompues par suite de la mort d'Isabelle, arrivée le 20 septembre 1559. Les nouveaux ambassadeurs envoyés à l'effet d'établir une entente amicale entre l'empereur et Jean-Sigismond revinrent désappointés, car ce dernier ne voulut point renoncer au titre de roi, ce que Ferdinand posa pour première condition. Le nouvel héritier de la Hongrie, Maximilien, dut soutenir la guerre que lui déclara son compétiteur, toujours sous l'égide du sultan. Celui-ci conclut cependant la paix avec Maximilien (1548) à l'insu de Zapolya, auquel il fit déclarer qu'il était libre de s'entendre avec son rival sur la délimitation des frontières, mais qu'il ne devait rien décider sans son agrément. Zapolya ne tint pas compte de ce dernier ordre. Les négociations qu'il renouvela avec Maximilien aboutirent à un traité (1570), en vertu duquel il résigna le titre de roi, pour lequel son père et lui avaient versé tant de sang pendant cinquante ans, et se contenta de celui de prince sérénissime. Il conserva la Transylvanie intérieure comme son patrimoine, tandis que l'ultérieure ne lui fut donnée qu'à vie. En cas qu'il mourût sans postérité, les états de Transylvanie auraient le droit d'appeler au trône un voïvode de leur choix, qui devrait cependant reconnaître la suzeraineté de la maison d'Autriche. Maximilien s'engageait en outre à protéger Zapolya contre le courroux du sultan et à lui donner les principautés d'Opole et de Racibor s'il venait à être chassé de ses États par les Turcs. Bientôt après, le dernier rejeton de la maison de Zapolya succomba à une attaque d'apoplexie. Étienne Batori, proclamé plus tard roi de Pologne, fut élu pour son successeur. Gust. PAWLOWSKI.

Vellus. *De bello pannonico a Ferdinando I cum Joan. Zapolya gesto*; Vienne, 1762, in-4°. — Istvanfi, *Hist. Hung.* — Hammer, *Gesch. des osman. Reiches*, t. III. — Bethlen. *Hist. de rebus transylvanicis.* — Mailath, *Gesch. der Magyaren*, t. IV.

ZARABBINI. *Voy.* FLAMINIO.

ZARATE (*Augustin* DE), historien espagnol, mort vers 1560. D'abord secrétaire du conseil royal de Castille, puis contrôleur des comptes, il remplissait ce dernier emploi depuis quinze ans, lorsqu'il fut envoyé par Charles V au Pérou (1543) pour vérifier les comptes de cette colonie, et pour essayer de rétablir sur l'ancien pied les revenus qu'en tirait l'Espagne; ces revenus étaient fort diminués depuis que Gonzalo Pizarro, frère du conquérant, s'était arrogé en fait la souveraineté de ce pays. Zarate faisait partie de la suite du vice-roi Vela, et il se vit bientôt, par suite des fautes de ce personnage, engagé dans les luttes d'une guerre civile. Lorsque Pizarre marcha sur Lima, il fut chargé par l'audience royale, dont il était secrétaire, de le sommer de licencier ses troupes, et de retourner dans son gouvernement; il s'acquitta en partie mais sans succès de cette mission, qui lui fit courir de véritables dangers. Les circonstances n'étaient guère favorables à l'exécution des réformes financières qui l'avaient amené au Pérou; mais il fit paraître dans sa mission assez de dévouement aux intérêts de la couronne pour que l'empereur, après son retour, lui témoignât sa satisfaction en le nommant surintendant des finances en Flandre. A peine arrivé au Pérou, Zarate semble avoir conçu l'idée d'écrire le récit des prodigieux événements qui s'y étaient accomplis. Mais bien qu'il recueillît des notes et des mémoires dans ce but, il n'osa pas en tirer parti avant son retour en Castille. « Commencer mon histoire au Pérou, c'eût été, dit-il, vouloir jouer ma vie. » Débutant à la découverte du Pérou,

il esquissa l'histoire de la conquête jusqu'à la fin de la mission décisive de La Gasca. Alcedo (*Bibl. americana*, ms.) lui adresse le reproche d'inexactitude. Il est certain qu'il écrivit avec quelque passion; mais on ne voit pas que l'esprit de parti l'ait jamais porté à altérer la vérité. Sa narration est semée de réflexions profondes et de commentaires pleins de jugement qui servent beaucoup à éclaircir les parties obscures de cette période agitée; mais il ne faut lui demander ni l'élégance, ni même la précision du style. L'*Historia del descubrimiento y conquista del Perù* parut à Anvers, par les soins de l'auteur, 1555, pet. in-8°; elle fut réimpr. à Séville, 1577, in-fol., et avec celle de Xerès, Madrid, 1729, 1737, in-fol., et trad. en italien par Alf. Ulloa (Venise, 1563, in-4°), et en français par de Broë (Amst., 1700, 2 vol. in-12; Paris, 1742, 2 vol. in-12, et 1831, 2 vol. in-8°). E. Baret.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova*. — Prescott, *Hist. of the conquest of Peru*, t. II, p. 302. — Ticknor, *Hist. de la littér. espagnole*, t. II, p. 186.

ZARATE (*Francisco-Lopez* de), poëte espagnol, né vers 1590, à Logroño (Vieille-Castille), mort le 5 mars 1658, à Madrid. Il suivit la carrière des armes, et parcourut diverses contrées de l'Europe. De retour en Espagne, il se concilia par son esprit et sa bonne humeur la faveur de Rodrigue de Calderon, qui se l'attacha d'abord comme secrétaire, et le fit ensuite entrer dans la chancellerie d'État. Mais Zarate était né poëte; il renonça bientôt au tracas des affaires pour reprendre sa liberté, et vécut en véritable philosophe, modeste, satisfait de peu, occupé à revoir et à perfectionner sans cesse ses ouvrages. Vers la fin de sa vie, la paralysie le rendit perclus de tous ses membres. Son œuvre capitale est un poëme lyrique, *la Invencion de la Cruz* (Madrid, 1648, in-4°), composé de 22 chants en strophes de 8 pieds, et surchargé d'éléments romanesques, qui en rendent la lecture fatigante. Contemporain de Cervantes, de Lope de Vega, de Silveyra, de Montalvan, il s'exerça comme eux dans plusieurs genres. Il remporta un prix de poésie au concours qui eut lieu, en 1620, lors de la béatification d'Isidore le Laboureur. Il a laissé aussi des *Églogues* et une tragédie d'*Hercule*, qu'il estimait beaucoup. Il réunit ses productions sous le titre d'*Obras varias* (Madrid, 1651, in-4°).

N. Antonio, *Bibl. hisp.* — Ticknor, *Hist. of spanish literature*.

ZARCO (*João-Gonçalvez*), navigateur portugais, né à la fin du quatorzième siècle, mort au quinzième. Il appartenait à une famille noble, et occupa un rang distingué à la cour de Jean Ier. Il n'était probablement que simple écuyer de l'infant don Henri, lorsqu'il suivit l'expédition de Céuta (1415). Il avait sans doute acquis une certaine expérience de la mer, puisqu'il fut choisi par don Henri, avec Tristan Vaz, pour aller explorer l'Océan (1417). Ils naviguèrent le long de la côte d'Afrique, et restèrent longtemps sans prendre la haute mer. Leur frêle embarcation fut bientôt le jouet d'une tempête, et poussé par les vents, Zarco aborda à une petite île déserte, voisine de Madère, et qui, devenant à ses yeux un heureux refuge, prit le nom de *Porto Santo*. Lors d'un second voyage dans sa nouvelle conquête les colons lui racontèrent qu'on apercevait au sud-ouest une forme ténébreuse et immobile. Zarco s'embarqua aussitôt sur un léger barinel, avec Alcaforado, et l'espace qui le séparait de la terre inconnue fut bientôt franchi. Ce fut ainsi que la résolution de l'entreprenant écuyer donna la possession de Madère à la couronne de Portugal (8 juill. 1419). Notre marin se maria dans la noble famille de Sà; une partie de l'île de Madère lui fut concédée, avec titre de donataire. Ses enfants prirent le nom de *Camara* en souvenir de certaine grotte peuplée de loups marins, que leur père avait visitée lors de ses premières explorations de l'île (1). Cette famille s'est perpétuée, et Mme da Camara, l'institutrice de la reine Maria II, en descendait directement. F. D.

Azurara, *Conquista de Cuiné*. — Barros, *da Asia*, 1re décade. — A. de Souza, *Memorias hist. e geneal. dos Grandes de Portugal*.

ZARLINO (*Giuseppe*), savant musicien italien, né en 1519, à Chioggia (État de Venise), mort le 14 février 1590, à Venise. Il avait reçu les ordres sacrés lorsqu'il vint habiter Venise (1541), où il eut Willaert pour maître de contrepoint. La publication de ses *Institutions harmoniques* le rendit célèbre : il obtint l'emploi de maître de chapelle à Saint-Marc (5 juill. 1565), et le conserva jusqu'à sa mort. En outre il était chapelain de Saint-Sévère, et chanoine de sa ville natale. Plusieurs écrivains du temps ont accordé des louanges enthousiastes à Zarlino; sous le rapport de l'invention, ces louanges ne paraissent pas justifiées. Du reste on ne connaît de lui comme œuvre d'art pratique que le recueil intitulé *Modulationes VI vocum* (Venise, 1566, in-4°), et contenant vingt-six morceaux, qui se distinguent par une grande habileté de facture. Toutefois les travaux de Zarlino dans la théorie musicale suffisent à le placer, suivant Fétis, au rang des plus grands musiciens de l'Italie. En voici les titres : *Istitutioni harmoniche*; Venise, 1558, 1562, 1573, 1588, in-fol. : ce répertoire, « où tous les théoriciens ont puisé pendant près de deux siècles », renferme entre autres choses un bon traité du contre-point; une version française manuscrite par J. Le Fort est à la Bibl. imp.; — *Dimostrazioni harmoniche*; ibid., 1571, 1573, in-fol. : un des objets de ce livre, hérissé de calculs et écrit dans un ton pédan-

(1) Une tradition, dont nous ne saurions discuter ici le plus ou moins d'exactitude, veut que Zarco soit le premier qui ait introduit l'usage de l'artillerie à bord des navires. Manoel Thomas a dit dans le poëme d'*Insulana*, liv. I, est. 89 :

Bem he verdade, que este o Lusitano
Primeiro foi, no mar com nome eterno,
Que usou da dura fruita do inferno.

tesque, est de démontrer que la musique avait pour base le diatonique de Ptolémée; Galilée, un des élèves de l'auteur, attaqua cette doctrine dans le *Dialogo della musica*, et Zarlino répondit à ces critiques par le traité suivant: — *Sopplementi musicali*; ibid., 1588, in-fol.: ces suppléments, divisés en huit livres, sont remarquables par la disposition des objets et par la clarté de la discussion. Galilée répliqua encore (*Discorso intorno alle opere di G. Zarlino*; Florence, 1589, in-8°), et sans garder aucune mesure : « Malgré la bonté de sa cause au fond, dit Fétis, tout l'avantage resta à Zarlino, et chose singulière, le système de proportions numériques adopté par celui-ci d'après Fogliani est devenu la base de la théorie mathématique de la musique jusqu'à l'époque actuelle. »

Outre les écrits déjà cités, on a du même auteur : *Trattato della pazienza*; Venise, 1561, in-4°; — *Origine della congregazione dei Capucini*; ibid., 1579, pet. in-4°; — *De vera anni forma*; ibid., 1580, in-4°, etc. Tous les ouvrages de Zarlino ont été recueillis à Venise, 1589, 4 vol. in-fol. P.

Artusi, *Impresa di G. Zarlino*; Bologne, 1604, in-4°. — Ravagnan, *Elogio di G. Zarlino*; Venise, 1819, in-12. — Cassi, *Narrazione della vita e delle opere di G. Zarlino*; ibid., 1836, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ZAYONSCHEK. *Voy.* ZAIONCZEK.

ZEDLITZ (*Charles-Abraham*, baron DE), homme d'État prussien, né le 4 janvier 1731, à Schwarzwald, près Landshut (Silésie), mort le 18 mars 1793, à Kapsdorf, près Schweidnitz (même province). Après avoir terminé ses études au collége de Charles, à Brunswick, il suivit les cours de droit à Halle. Frédéric II remarqua ses heureuses dispositions, lui conseilla d'étudier la philosophie de Locke, et l'assura de sa protection. En quittant l'université, il devint référendaire à la chambre des comptes de Berlin (1755); il fut ensuite envoyé à Breslau en qualité de conseiller de régence (1759), et obtint en 1764 le poste de président de la cour suprême de Silésie. Le roi, qui appréciait son intelligence et son intégrité, l'appela auprès de lui, et lui donna le ministère de la justice (1770), celui des affaires ecclésiastiques avec la direction des caisses des pauvres, celle de la bibliothèque royale et des cabinets, et l'inspection des universités (1771), la présidence du tribunal des douanes (1772), et la direction des colléges de médecine et de chirurgie (1777). Il aborda résolûment les réformes qu'il avait jugées convenables, et entre autres actes qui prouvèrent son zèle et ses lumières, il faut compter l'amélioration du régime des prisons et l'introduction en Prusse de la liberté de la presse. Son amour pour la justice se manifesta dans le procès du meunier Arnold, et il refusa, malgré les menaces du roi, de signer l'injuste sentence. Zedlitz consacra tous ses soins au développement et au progrès de l'instruction publique. Il conserva pendant toute sa vie le goût de l'étude, et étant déjà ministre, il fréquenta assidûment les cours de philosophie et de littérature grecque. A l'avénement de Frédéric-Guillaume II, il fut nommé chef du département supérieur des écoles (1787), lequel sur sa demande avait été séparé de celui des affaires ecclésiastiques. Lorsque, en 1788, Wœllner, favori du roi, arriva au pouvoir, Zedlitz perdit une partie de ses emplois, et ne partageant point les vues du nouveau ministre, il donna sa démission l'année suivante (1789), et se retira dans ses terres. Il avait été admis en 1777 dans l'Académie de Berlin.

Biester, *Berliner Gelehrten*. — Denina, *Prusse littéraire*. — *Berliner Monatschrift*, juin 1793. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Hirsching, *Hist. litt. Handbuch*.

ZEEMAN. *Voy.* NOOMS.

ZÉGABÈNE (*Georges*), auteur byzantin, vivait à une époque incertaine. Il est connu par un traité sur les lettres de l'alphabet (Περὶ τῶν ἑπτὰ φωνηέντων καὶ περὶ τῶν εἰκοσιτεσσάρων στοιχείων), traité rimé en mauvais vers, qui n'a pas été imprimé, et dont le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque impériale de Vienne. Il y fait dans l'introduction le plus lamentable récit de son état, et prétend manquer des premières nécessités de la vie. On a de lui d'autres ouvrages et des traductions, mentionnés les uns et les autres par Fabricius.

Fabricius, *Bibl. græca*, t. XII.

ZEIDAN. *Voy.* MULEY.

ZEIDOUN. *Voy.* IBN-ZEIDOUN.

ZELL (*Ulrich*), imprimeur allemand, né à Hanau, vers 1430, mort à Cologne, un peu après 1499. Après avoir étudié les belles-lettres, il exerça la profession de copiste et d'enlumineur, et alla ensuite travailler dans l'imprimerie de Fust et Schœffer, à Mayence. Vers 1465 il vint établir à Cologne la première presse fondée dans cette ville; protégé par la riche famille de Lyskirchen, il obtint d'elle la libre disposition d'une maison qui existe encore aujourd'hui. Il se servit dans le principe des mêmes caractères que ceux de Fust et de Schœffer, ce qui a fait attribuer à ces imprimeurs plusieurs opuscules latins sortis de ses presses, mais qui n'ont pas d'indication de lieu d'impression. Après avoir publié en 1465 la bulle de rétractation de Pie II (in-4°), et l'édition *princeps* du *De senectute* de Cicéron (in-4°), il fit paraître en 1466 *Super psalmo quinquagesimo* de saint Chrysostome (in-4°); à la fin de l'ouvrage, devenu rarissime et qui se paye à un très-haut prix, il se qualifie de *clericus diœcesis moguntiensis*. Pendant longtemps les bibliographes ont cru qu'il n'avait commencé à imprimer qu'en 1467, année où parut chez lui *Augustinus, de vita christiana. Item de singularitate clericorum*. Pendant les années suivantes il publia une suite de livres, dont beaucoup sont remarquables par une belle exécution, entre autres une *Bible* latine, 1470, 2 vol. in-fol. Il continua à exercer son art au moins jusqu'en 1499, année où il donna à l'auteur de la *Chronique de Cologne* des renseignements extrême-

ment précieux sur la découverte de l'art de l'imprimerie. (*Voy.* GUTTENBERG.)

Panzer, *Annales typogr.* — Falkenstein, *Gesch. der Buchdruckerkunst*, p. 153.

ZELOTTI (*Giovanni-Battista*), dit *Battista de Vérone*, peintre, né à Vérone vers 1532, mort vers 1592. A l'école d'Antonio Badile, il fut condisciple de Paul Véronèse, dont il devint l'ami. Il reçut à Venise les leçons du Titien, et, sur la présentation de ce maître, exécuta deux plafonds, l'un à la salle du conseil des Dix, l'autre à la bibliothèque Saint-Marc. Comme dessinateur, il fut supérieur au Véronèse, sur lequel il l'emporta aussi souvent par l'élévation, surtout dans ses fresques. Il avait une grande fécondité d'idées, une légèreté de pinceau très-remarquable, un coloris brillant et lumineux, et ses compositions étaient judicieuses et savantes. Ses ouvrages ont été parfois attribués au Véronèse. Il fut en général bien loin de celui-ci dans ses peintures à l'huile, excepté peut-être dans *la Conversion de saint Paul* et *la Pêche miraculeuse* de la cathédrale de Vicence. Cet artiste serait plus connu s'il n'eût le plus souvent peint à fresque loin des villes, dans des châteaux, des églises de village et des couvents. Ainsi c'est à Catajo, villa des Obizzi, qu'il faut chercher les plus estimées de ses fresques. Nous indiquerons encore de Zelotti : *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*, à Saint-Pierre de Vicence, et près de cette ville, à la Madonna di Monte Berico, *les Misères humaines*, fresque transportée sur toile; au musée de Berlin, *la Madone avec sainte Catherine et saint Sébastien*, et au musée de Vienne, *le Christ mort soutenu par sa mère*. E. B—n.

Zanetti, *Della pittura veneziana*. — Ridolfi, *Vite degli pittori veneti*. — Pozzo, *Vite de' pittori veronesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Bennassuti, *Guida di Verona*.

ZELTNER (*Gustave-Georges*), théologien et philologue allemand, né le 16 septembre 1672, à Hilpoltstein, près Nuremberg, mort le 24 juillet 1738, à Poppenreuth, village voisin de cette même ville. Fils d'un ministre protestant, il suivit aussi la carrière de l'Église, et fut nommé, en 1695, inspecteur à l'académie d'Altdorf, et en 1698 professeur de métaphysique à Nuremberg. Appelé, en 1706, à remplir à Altdorf la chaire de théologie et celle des langues orientales, il occupa ce double emploi jusqu'en 1730, où il se retira dans le village de Poppenreuth. Parmi ses soixante-dix ouvrages et dissertations, nous citerons : *De peccato in Spiritum Sanctum et de descensu Christi in inferos*; Altdorf, 1705, in-4°; — *De novis Bibliorum versionibus germanicis non temere vulgandis*; ibid., 1707, 1710, in-4°; — *De piorum desideriorum scriptoribus*; Nuremberg, 1707, in-4°; — *De feminis ex ebræa gente eruditis*; Altdorf, 1708, in-4°; — *De Priscilla Aquilæ uxore*; ibid., 1709, in-4°; — *De Leont. Culmanni vita*; ibid., 1710, in-4°; — *Sciagraphia historiæ philosophiæ*; Nuremberg, 1710, 1734, in-fol.; — *De Alexandra Judæorum regina*; Altdorf, 1711, in-4°; — *De initiis baptismi initiationis Judæorum*; ibid., 1711, in-4°; — *De munimento capitis feminei contra angelos*; ibid., 1715, in-4°; — *Historia ecclesiæ Noribergensis*; ibid., 1715, in-4°; — *De Rebecca Polona*; ibid., 1719, in-4°; — *Breviarium controversiarum cum remonstrantibus agitatarum*; Nuremberg, 1719, in-4°; — *Summa theologiæ dogmaticæ*; ibid., 1722, in-4°; — *Effigies et vitæ theologorum Altorfinorum*; ibid., 1722, in-4°; — *Breviarium controversiarum cum enthusiastis et fanaticis habitarum*; Leipzig, 1724, in-8°; — *De choreis veterum Ebræorum*; Altdorf, 1726, in-4°; — *Beschreibung des Lebens Hans Lufft* (Vie de Jean Lufft); Nuremberg, 1727, in-4°, avec une bibliographie des écrits de Luther; — *Historia cryptosocinismi Altorfinæ academiæ quondam infesti arcana*; Leipzig, 1729, 1744, in-4°; — *Von der Wormser Bibel* (De la Bible de Worms); Altdorf, 1734, in-4°; — *Von den alten und hœchstraren deutschen Bibeln* (Des anciennes et très-rares Bibles allemandes); ibid., 1734, in-4°; — *Breviarium controversiarum cum Ecclesia græca ac cum ruthenica agitatarum*; Nuremberg, 1737, in-8°; — *Thesaurus bibliothecalis*; ibid., 1738, 2 vol. in-8°; sous le voile de l'anonyme; — *Viermal fünfzig Leichenreden* (Deux cents oraisons funèbres); Altdorf, 1747, in-8°; — *Enneas quæstionum philologicarum*; ibid., 1747, in-4°. Zeltner a aussi publié une traduction allemande de la Bible avec un commentaire succinct (Altdorf, 1730, in-8°, et 1740, in-4°).

ZELTNER (*Jean-Conrad*), frère du précédent, né le 2 octobre 1687, à Nuremberg, mort le 10 avril 1720, à Altdorf (Bavière). Il fut en 1715 nommé pasteur de la paroisse d'Altenham et vicaire à Altdorf. On a de lui : *Correctorum in typographiis eruditorum centuria*; Nuremberg, 1716, in-8°; réimpr. sous le titre de *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis operam præstiterunt* (ibid., 1720, in-8°), avec une *Vie* de l'auteur. E. G.

Zeltner, *Vitæ theologorum*. — Hirsch, *Ministerium ecclesiæ Norimbergensis*. — Colerus, *Auserlesene theolog. Bibliothek*, part. XXXVI, p. 1147. — Will, *Nürnberg. Gelehrten-Lexikon*.

ZENALE. *Voy.* BERNARDINO DA TREVIGLIO.

ZENDRINI (*Bernardo*), hydraulicien italien, né le 7 avril 1679, à Saviore, près de Brescia, mort le 18 mai 1747. Après avoir pris le grade de docteur à Padoue (1701), il exerça quelque temps la médecine dans son pays natal; mais il ne tarda pas à aller à Venise (1704), où il poursuivit avec ardeur les études qu'il avait commencées sur les mathématiques, la physique, la mécanique et l'astronomie. Il adopta les théories de Newton et de Leibniz sur le calcul infinitésimal, ce qui le rendit bientôt supérieur

aux savants ses compatriotes, qui les rejetaient. Le premier écrit qui commença à établir sa réputation comme hydraulicien parut en 1715. A cette époque venait de se réveiller une querelle déjà ancienne entre les villes de Bologne et de Ferrare sur la direction à donner au cours du Reno. Zendrini fut chargé de soutenir la cause de Ferrare; ses travaux à ce sujet lui valurent le titre de *matematico* (premier ingénieur hydraulicien) de cette cité et des lettres de noblesse; le duc de Modène lui donna aussi le même titre dans ses États, et Venise, par un décret du 18 janvier 1720, lui confia la surintendance des eaux, fleuves, lagunes et ports de la république. Il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle. Sa réputation se répandit dans toute l'Italie et en Europe : l'empereur d'Autriche lui fit exécuter des travaux en 1728 et en 1742; la république de Lucques lui confia, en 1735, l'amélioration du port de Viareggio et l'assainissement de son territoire; le pape Clément XII le chargea de contenir le Ronco et le Montone, qui menaçaient sans cesse Ravenne de leurs débordements. Au milieu de ces occupations multipliées et des soins qu'il donnait à ses œuvres écrites, Zendrini trouvait le temps de s'occuper des mathématiques, de l'astronomie et de la météorologie, qu'il avait toujours cultivées comme un délassement. On a de lui : *Modo di ritrovare ne fiumi la linea di corrosione*, dans le *Giornale de' letter. d'Italia*, t. XXI, 1715 : étude sur le problème relatif à la forme que prend, sous l'action d'une masse fluide en mouvement, la surface d'une paroi susceptible d'érosion; — *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti e sopra la storia naturale del Po*; Ferrare, 1717, in-8°; — *Relazione per la deviazione di Ronco et Montone*; Venise, 1731, 1741; — *Leggi e fenomeni, regulazioni ed usi delle acque correnti*; Venise, 1741, in-4°; réimpr. dans la *Raccolta di autori che trattano del moto dell' acque* (Florence, 1765-74). C'est l'ouvrage le plus important de Zendrini; il y étudie le mouvement des fluides au sortir des vases, et celui des eaux courantes, ainsi que les méthodes pour déterminer leur vitesse; il y analyse les causes des crues et des décroissances des fleuves, les moyens de prévenir les ruptures des digues, et il y décrit les machines hydrauliques en usage de son temps; — *Memorie storiche dello stato antico e moderno delle lagune di Venezia*; Padoue, 1811, 2 vol. in-4° : publiés par son neveu, l'abbé Angelo Zendrini, professeur de mathématiques à Venise. Zendrini a aussi publié dans les recueils scientifiques de Venise divers *Mémoires* sur des questions de mathématiques, d'astronomie et de météorologie.

A. Zendrini, *Elogio di B. Zendrini*; Venise, 1807, in-8°.

ZENO (*Raniero*), doge de Venise, mort en juin 1268, succéda en 1252 à Marino Morosini. Il avait été podestat de Fermo. Son règne fut signalé par un grand revers, la perte de Constantinople, et par des victoires sur les Génois chèrement achetées. Ce fut vers 1256 qu'éclata entre Gênes et Venise cette haine née de la concurrence du commerce, et dont les effets compromirent plus d'une fois l'existence des deux villes rivales. La possession d'une église à Saint-Jean d'Acre fut le prétexte de la guerre; les mers de l'Archipel et de l'Adriatique en furent le théâtre. De concert avec l'empereur grec Michel Paléologue, Gênes lutta avec un acharnement que les défaites multipliées ne calmèrent pas; elle chassa de Constantinople la colonie vénitienne, ravagea les comptoirs de la Syrie, détruisit la Canée. Abandonnée des Grecs, qui avaient négocié une paix séparée, elle fit une guerre de corsaires, ne pouvant plus rassembler des armées. Une trêve, conclue en 1269 entre les deux républiques, ne fit que suspendre cette lutte terrible. Le doge était mort l'année précédente, et Lorenzo Tiepolo lui avait succédé.

Dandolo, *Chron.* — Sabellicus, *Rerum venet. hist.* — Daru, *Hist. de Venise*.

ZENO (*Carlo*), grand amiral de Venise, né vers 1334, mort le 8 mai 1418, à Venise. Il était de la famille du précédent, et fils de Pietro Zeno, qui périt en 1345 dans l'expédition contre Smyrne. Destiné dans son enfance à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à la cour du pape, qui lui donna une prébende à Patras. Comme il faisait ses études à Padoue, il se lia avec de jeunes libertins, devint joueur, perdit son argent, et disparut pendant cinq années, qu'il employa à servir dans les diverses parties de l'Italie. Lorsqu'il revint à Venise, sa famille le fit partir pour Patras, alors attaquée par les Turcs; Zeno se mit au premier rang des combattants, et fut atteint d'une blessure si grave qu'il faillit en mourir. Il exerçait depuis sept ans le commerce dans la mer Noire, lorsqu'il reçut de l'empereur Jean VI Paléologue, captif dans le château d'Anemour, la proposition de tenter sa délivrance, et un diplôme, signé de sa main, par lequel il cédait aux Vénitiens l'île de Tenedos. Il ne put réussir à rendre la liberté à Jean; cependant, il n'hésita pas à porter le diplôme à l'amiral Justiniani, son beau-père, et tous deux, partant à la tête de dix galères, prirent possession de Tenedos (1376). Attaqué bientôt par Andronic, qui gouvernait l'empire pendant la captivité de son père, il combattit avec acharnement, et reçut trois blessures; mais ses troupes obligèrent les Grecs à se rembarquer (nov. 1377). Ce fut dans la guerre contre Gênes qu'il se rendit surtout redoutable. Détaché avec huit galères (1378), il établit d'abord sa croisière sur les côtes de Sicile, prit et brûla un grand nombre de vaisseaux, ravagea ensuite les côtes de la Ligurie, et répara le désastre de Chioggia en reprenant cette place sur les Génois (24 juin

1380). Nommé grand amiral, le 2 septembre suivant, à la place de Pisani, il se porta candidat au dogat en concurrence de Michel Morosini, qui fut élu. La paix faite avec Gênes, Giov.-Galeazzo Visconti demanda et obtint que Zeno allât servir dans son armée, et lui confia le gouvernement de Milan; l'amiral y resta cinq ans, et fut ensuite envoyé auprès des rois de France et d'Angleterre, pour les exciter à prendre la cause de Manuel Paléologue contre les Ottomans. Au retour de cette ambassade, il reçut le titre d'*avogador du commun*, puis celui de procurateur de Saint-Marc. En 1403 il reprit la mer, et rencontra, le 7 octobre, l'escadre française de Boucicault sur les côtes de la Morée; il lui prit trois galères et mit les autres en fuite. En 1404, Zeno fut envoyé, en qualité de provéditeur, à l'armée qui faisait la guerre contre François de Carrare, seigneur de Padoue; celui-ci ne voulut pas entendre les propositions de paix que lui fit le provéditeur; il continua la guerre, perdit ses États, et, bientôt après, la vie. On trouva dans ses papiers la trace d'un payement de quatre cents ducats d'or fait à Carlo Zeno. Le caractère de Zeno, qui était certainement alors le plus grand homme de sa nation, devait repousser tout soupçon de corruption; la somme d'ailleurs était peu importante pour un patricien allié aux plus riches familles. Dénoncé au conseil des Dix, Zeno déclara que vingt ans auparavant il avait prêté 400 ducats à François de Carrare, alors prisonnier, et que la note trouvée dans les papiers du prince ne pouvait être relative qu'au remboursement de cette somme. Cette explication était naturelle; cependant, il fut déclaré coupable, dépouillé de toutes ses charges et condamné à deux ans de prison. Il en avait alors soixante-douze (1406). Dès qu'il fut rendu à la liberté, il partit en pèlerinage pour la Terre Sainte, afin d'accomplir un vœu. Ayant ensuite abordé dans l'île de Chypre, il entreprit, à la prière du roi Jean II de Lusignan, une dernière campagne contre les Génois, et les força à signer la paix. De retour à Venise, il eut à supporter jusqu'à la fin de sa vie de vives douleurs morales et de cruelles souffrances physiques, la goutte, la pierre, la cécité, la perte de sa femme et de son fils. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans. Zeno avait toujours aimé les lettres, et il était lié intimement avec des écrivains célèbres, entre autres Emmanuel Chrysoloras et Vergerio l'ancien.

J. Zeno, *De vita Zeni*, dans *Script. Ital.* de Muratori, t. XIX; et en italien, Venise, 1544, 1606, 1829, in-8°. — Diviaco, *Compendio della vita di C. Zeno*; Bergame, 1591, in-4°. — Daru, *Hist. de Venise*, t. II. — Sismondi, *Hist. des républ. ital.*, t. VII. — P. Justiniani, *Historia veneta*. — Sanuto, *Vite de' Duchi*.

ZENO (*Apostolo*), littérateur italien, né le 11 décembre 1668, à Venise, où il est mort, le 11 novembre 1750. Son père, Pietro, issu d'une antique famille qui s'était fixée dans l'île de Candie dès 1268, vint s'établir à Venise en 1666; à la mort de ce dernier (1670), sa veuve eut recours pour elle et ses enfants à son beau-frère, Francesco Zeno, qui était évêque de Capo d'Istria. Celui-ci commença l'éducation de ses neveux, et les mit ensuite au collége des clercs réguliers somasques. Sous la direction du P. Rizzotti, humaniste renommé, mais imbu du mauvais goût alors régnant, Apostolo fit de rapides progrès et composa trois petits poëmes italiens, *l'Incendie de Venise* (1684), *la Conquête de Navarin*, *la Reddition de Modon*, facilement écrits. Il puisa dans un commerce continuel avec les poëtes latins, avec Dante et Pétrarque, l'amour de la simplicité, le dédain des faux ornements. Un projet de réforme germa bientôt dans son esprit. Il rassembla ses amis dans la boutique du libraire Pavini, et par une suite d'entretiens où il développa ses idées, concourut à fonder le *sécentisme*, et amena la création de l'Académie *degli Animosi* (1691). Il n'avait alors que vingt-trois ans, et son influence était déjà considérable. Les opéras n'étaient alors que d'extravagantes bouffonneries, sans composition et sans style. Zeno y apporta, outre une forme plus étudiée, des intrigues mieux suivies et plus raisonnables. Des applaudissements unanimes lui prouvèrent qu'il s'engageait dans la bonne voie, lorsqu'il fit représenter en 1695 sa première pièce, *gl' Inganni felici*, suivie en 1696 de *Temistocle*. Sa réputation se répandit bientôt en Italie et en Allemagne; de toutes parts on lui demanda des drames, et pour satisfaire à ces demandes, il s'adjoignit la collaboration de Pietro Pariati, qu'il chargea souvent de versifier les ouvrages dont il avait choisi le sujet et disposé le plan. Ces nombreux travaux ne le détournaient pas de l'érudition littéraire, dont il s'était occupé dès sa jeunesse. Il entretenait des relations suivies avec Magliabecchi, les deux frères Salvini, Crescimbeni, Fontanini, Muratori, et à l'étranger avec Montfaucon, Wolf, etc. Après avoir écrit dans la *Galleria di Minerva*, et s'être convaincu de l'insuffisance de ce médiocre recueil de compilation, il imagina, pour répandre les notions de la saine critique, le célèbre *Giornale de' letterati*, qu'il fonda avec Maffei et Vallisnieri. Il en eut la direction et fit paraître, en 1710, le t. Ier qui, sauf les attaques des journalistes de Trévoux, rencontra partout la plus vive approbation. Zeno, qui vivait uniquement jusqu'alors du produit de ses œuvres, obtint en 1711 la place de prieur dans le vieux lazaret. Nommé en 1716 gouverneur de la douane de mer, il donna, l'année suivante, sa démission, et sollicita un emploi à la bibliothèque de Saint-Marc. Ne l'ayant pas obtenu, il accepta les offres de l'empereur Charles VI, et partit pour Vienne (juillet 1718). Dans un accident de voiture qui lui arriva sur la route, il se cassa la jambe droite, et demeura boiteux. Parfaitement accueilli par l'empereur, il reçut les titres de poëte et d'historiographe impérial. Jusque-là à

avait composé vingt-sept pièces; il en fit trente-six pour la cour de Vienne, et dans ce nombre quinze oratorios. Il consacrait à l'histoire et à la numismatique tous les instants qu'il pouvait dérober à son travail de composition. Depuis longtemps il avait conçu le projet de former un recueil contenant les écrits relatifs à l'histoire d'Italie; mais sachant que Muratori avait eu la même pensée, il lui remit les matériaux qu'il avait assemblés. Après onze ans de séjour à Vienne, il demanda son congé, désigna Metastasio comme son successeur (1729), et conserva sa pension. Le reste de sa vie s'écoula paisiblement à Venise, dans la culture des lettres et dans la fréquentation des nombreux amis que lui avaient valus sa droiture et son affabilité. En 1747, il vendit sa collection de médailles à un couvent d'Autriche. Il légua sa bibliothèque aux dominicains *delle Zattere*, près de Venise, chez lesquels il fut enterré. Après la suppression de l'ordre, cette bibliothèque fut réunie à celle de Saint-Marc. Avant Metastasio, Zeno fut regardé comme le premier poëte lyrique de l'Italie; mais sa réputation sous ce rapport ne se soutint pas. Il eut le mérite de soumettre l'opéra à des règles raisonnables, il eut le sentiment de l'art dramatique, il montra une rare fécondité et le talent de l'invention; mais des intrigues lentes, embarrassées, compliquées, nuisent à la plupart de ses œuvres, et la faiblesse du style accuse trop souvent la précipitation du travail.

Les *Poesie drammatiche* d'Apostolo Zeno, au nombre de soixante-trois, ont été recueillies par Gozzi (Venise, 1744, 10 vol. in-8°; Turin, 1795, 12 vol. in-12); huit de ces pièces ont été trad. en français par Bouchaud (Paris, 1758, 2 vol. in-12). On a encore de Zeno : *la Resa di Modone;* Venise, 1687, in-8°; — *la Conquista di Navarino;* ibid., 1687, in-8°; — *Mappemondo istorico, continuazione dell' opera del P. Foresti;* ibid., 1702-1705, 4 vol. in-4°; — *Lettera al Fontanini intorno la grand' opera delle Meditazioni filosofiche di B. Trevisan;* ibid., 1704, in-4°; — *Compendio del Vocabolario della Crusca;* ibid., 1705, 2 vol. in-4°; réimpr. quatre fois à Venise, et en 1741-1745, 6 vol. in-4°, dont un de supplément; — *Giornale de' letterati d'Italia;* ibid., 1710-18, t. I-XXVIII, in-12; recueil continué par son frère (1); — *Vita di F. Paruta*, dans l'*Istoria veneziana* de ce dernier; ibid., 1718, 2 vol. in-4°; — *Vita di Davila*, dans l'*Historia di Francia* de ce dernier; ibid., 1733, 2 vol. gr. in-fol.; — *Poesie sacre drammatiche;* ibid., 1735, in-4°, et 1742, in-8°; — *Notizie letterarie intorno a' Manuzj*, dans l'édit. des *Lettres de Cicéron*, trad. par Alde l'ancien; ibid., 1736, 2 vol. in-8°; — *Dissertazioni Vossiane;* ibid., 1752-53, 2 vol. in-4° : additions à l'ouvrage de Vossius sur les historiens vénitiens; — *Compendio della storia della republica di Venezia;* ibid., 1774, in-8°. Zeno a trad. du français les *Éléments de l'histoire*, de Vallemont (Venise, 1700, 2 vol. in-8°). Il a publié les *Opere di Redi* (ibid., 1712, 3 vol. in-4°), latin et italien, ainsi qu'une excellente édition de la *Biblioteca dell' eloquenza italiana* de Fontanini (ibid., 1753, 2 vol. in-4°). Ses *Lettres* ont été publiées d'abord par Forcellini; Venise, 1752, 3 vol. in-8°, puis plus complétement par J. Morelli; ibid., 1785, 6 vol. in-8°. J. M—R—L.

Fr. Negri, *Vita di Ap. Zeno*; Venise, 1816, in-8°. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. IX. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VII. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. IV.

ZÉNOBIE (*Zenobia*), reine de Palmyre, de 266 après J.-C. à 273. Seconde femme d'Odenath (*voy.* ce nom), qui s'était emparé d'une partie de l'Orient et avait été reconnu par Gallien comme son collègue dans l'empire, elle prit le diadème impérial et la pourpre après la mort de son mari, en 266. Elle avait d'un premier mariage un fils nommé Athenodorus ou Vaballath, qu'elle décora de la pourpre impériale. On prétend qu'elle donna aussi les insignes impériales et le titre d'auguste aux deux fils qu'elle avait d'Odenath, Herennianus et Timolaüs. Elle fixa sa résidence à Palmyre, dans le désert de Syrie, alors le siége d'un commerce étendu entre l'Euphrate et la Méditerranée; mais son autorité s'étendait sur la Syrie et une grande partie de l'Asie Mineure, et, sous le règne de Claude, elle profita des embarras de l'empire pour ajouter l'Égypte à ses États. Elle fut bien réellement, comme elle s'intitulait elle-même, reine d'Orient pendant quelques années. Les peuples voisins, Arabes, Perses, Arméniens, la craignaient et la respectaient. Arabe de naissance, Grecque par son éducation, Romaine par l'ambition, elle réunissait en elle les trois nations qui occupaient l'Orient. Son biographe Trebellius Pollion nous apprend qu'elle était belle, très-brune, avec des yeux noirs pleins de feu, des dents blanches comme des perles. Elle vivait à la fois en princesse orientale et en empereur romain; tantôt suivie d'un cortége d'eunuques, tantôt marchant à pied à la tête de ses légionnaires. Elle savait un peu le latin, parlait facilement l'égyptien, le syriaque et le grec. Parmi ses ministres ou secrétaires on comptait un célèbre rhéteur grec, Longin. Lorsqu'un des plus vaillants soldats de l'Occident, l'empereur Aurélien, tenta de reconstituer le monde romain, il trouva devant lui cette femme extraordinaire, et ce ne fut pas sans de pénibles efforts qu'il lui arracha l'O-

(1) ZENO (*Pietro-Caterino*), né le 27 juillet 1666, à Venise, où il est mort, le 20 juin 1732. Élevé chez les Somasques, il entra dans leur congrégation, et enseigna la rhétorique à Brescia, et la philosophie à Venise. Il occupait cette chaire lorsque son frère, partant pour Vienne, lui confia, en 1718, la direction du *Giornale de' letterati*; il publia les t. XXIX à XXXVIII de ce recueil, qui fut continué depuis 1728 par Mastraca et Paitoni. On lui doit aussi l'édit. des œuvres de Jean della Casa (Venise, 1728-29, 5 vol. in-4°), deux notices dans les *Hist. de Venise*, t. X, une traduction italienne de *la Logique* d'Arnauld, etc.

rient (*voy.* Aurélien). Après s'être emparé d'Ancyre, de Tyana, d'Antioche, il remporta sur Zénobie et son général Zabdas une victoire décisive à Émèse. La reine s'enferma alors dans Palmyre, où elle soutint un long siége. Aux propositions d'Aurélien, qui lui offrait la vie sauve avec une opulente retraite, elle répondit par une lettre insultante. Cependant, voyant que les secours qu'elle attendait des Perses et des Arabes avaient été repoussés, elle désespéra d'opposer une plus longue résistance, et chercha à s'enfuir au delà de l'Euphrate. La cavalerie romaine l'atteignit au bord du fleuve. Amenée devant l'empereur, elle montra, dit-on, quelque faiblesse, et rejeta la responsabilité de sa lettre sur Longin, qui fut mis à mort. Palmyre se rendit peu après (273). Aurélien respecta la vie de Zénobie, mais il n'eut pas la générosité de lui épargner l'humiliation de figurer dans son triomphe. La malheureuse reine, surchargée de joyaux et de chaînes d'or, précéda le char du vainqueur. Après cette cérémonie, elle reçut de l'empereur une villa à Tibur (Tivoli), non loin du palais d'Adrien, et elle y vécut avec ses enfants en dame romaine. Le souvenir de la reine de Palmyre subsista longtemps à Rome; on regrette de ne pas avoir de détails authentiques sur ses dernières années. L. J.

Tr. Pollio, *Triginta tyranni*. — Zonaras, XII, 27. — Zosime, I. — Gibbon, *Decline and fall of the roman empire*. — Tillemont, *Hist. des empereurs*. — Wernsdorf, *De Septimia Zenobia, Palmyrenorum augusta*; Leipzig, 1742, in-4°. — Jouve de Hauteville, *Hist. de Zénobie*; La Haye, 1758, in-12. — Cappelle, *De Zenobia*; Utrecht, 1817, in-4°.

ZÉNODORE (Ζηνόδωρος), statuaire grec, vivait dans le premier siècle de notre ère. Cet artiste, qui semble avoir été un des plus éminents de son temps, ne nous est connu que par un passage de Pline. Comme il acquit d'abord sa réputation en Gaule, on suppose qu'il était natif de ce pays, peut-être de Marseille. Il fit pour les Arvernes un *Mercure* colossal, qui lui coûta dix ans de travail et dont le prix s'éleva à 40,000,000 de sesterces (8,000,000 de francs). C'était la plus grande statue qu'on eût encore vue. L'auteur de cette œuvre gigantesque ne se distinguait pas moins dans des sujets de petite dimension. Il fit pour Dubius Avitus, gouverneur de la province des Arvernes, une copie de deux coupes ciselées que Germanicus avait données à son précepteur, Cassius Silanus, oncle d'Avitus; l'imitation était si parfaite qu'à peine pouvait-on la distinguer de l'original. Sur sa réputation, l'empereur Néron le fit venir à Rome, et le chargea d'exécuter sa statue colossale, qui fut placée dans le palais; elle avait cent dix pieds de haut. Pline, qui visita l'atelier du sculpteur presque au début de son travail, fut émerveillé de voir que l'armature, même de bois, destinée à supporter la terre glaise offrait une ressemblance frappante avec le modèle. Plus tard, Vespasien dédia ce colosse au soleil, et substitua une tête du dieu à celle de l'empereur. Pline déclare que dans cette œuvre Zénodore s'était montré l'égal des anciens pour l'art de mouler et de ciseler, qu'il ne leur cédait que dans la composition du métal. Pour obtenir un bronze capable de lutter avec les célèbres compositions de Délos, d'Égine et de Corinthe, Néron aurait prodigué volontiers l'or et l'argent; mais le secret du merveilleux métal était perdu. Ainsi, au jugement de Pline, il n'y avait décadence que dans la matière dont usait l'artiste; nous pensons qu'il y avait décadence dans l'art lui-même : des colosses comme le *Mercure* et le *Néron* étaient des œuvres plus grandioses que grandes et moins belles qu'étonnantes. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 7. — Thiersch, *Epochen*, p. 307-318. — O. Müller, *Arch. der Kunst*, 197.

ZÉNODOTE (Ζηνόδοτος), critique grec, vivait dans le troisième siècle av. J.-C. Il vécut sous les deux premiers Ptolémées, et fut le disciple de Philetas. Suidas semble indiquer qu'il servit de précepteur aux enfants de Ptolémée, fils de Lagus; mais cette assertion tient probablement à une confusion ou à un oubli. Il n'y a pas apparence que Zénodote, condisciple de Ptolémée Philadelphe, ait été son maître, et c'est sans doute à ce second Ptolémée que se rapporte l'indication incomplète de Suidas. Zénodote fut sous Ptolémée Philadelphe directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Ce prince le chargea, avec Alexandre d'Étolie et Lycophron de Chalcis, de rassembler et de revoir tous les poëtes grecs. Alexandre s'occupa des tragiques, Lycophron des comiques, Zénodote des poëtes épiques, et peut-être aussi des lyriques. Son principal travail eut naturellement pour objet les poëmes homériques; la révision qu'il en donna servit de base à celles qui suivirent et surpassèrent la sienne. L'œuvre était si difficile qu'il n'est pas étonnant que Zénodote y ait apporté de l'inexpérience et de la témérité et qu'il ait laissé à Aristophane et à Aristarque le soin de la perfectionner (*voy.* Homère). Les traces de l'édition de Zénodote, dispersées dans les scoliastes, ont été soigneusement recueillies par H. Düntzer : *De Zenodoti studiis homericis* (Gœttingue, 1848, in-8°).

Suidas parle d'un Zénodote *d'Alexandrie* qui vivait un peu après Zénodote d'Éphèse, et qui s'occupa également de grammaire et de critique. Parmi les ouvrages qu'il lui attribue, il en est un au moins, *Sur la Théogonie d'Hésiode*, qui semble plutôt appartenir à Zénodote d'Éphèse. L. J.

Suidas, au mot Ζηνόδοτος. — Wolf, *Proleg. ad Homerum*. — Heffter, *De Zenodoto ejusque studiis homericis*; Brandebourg, 1839, in-8°. — Græfenhan, *Gesch. der klassischen Philologie*.

ZÉNON *d'Élée* (Ζήνων), philosophe grec, né à Élée (Grande-Grèce), vivait au cinquième siècle av. J.-C. On peut fixer approximativement la date de sa naissance. On sait en effet par le témoignage de Platon, qu'à l'âge de quarante ans il vint à Athènes, avec son maître

Parménide. L'époque précise de ce voyage célèbre n'est pas connue; mais on induit de diverses circonstances qu'il s'accomplit un peu avant le milieu du siècle, vers 454 ou 453, ce qui place la naissance de Zénon vers 494 avant J.-C. Sa ville natale, colonie phocéenne, rattachée par son origine à l'Ionie, avait vu se produire avec Xénophane, et se développer avec Parménide, une école philosophique pleine d'originalité et d'élévation. Zénon en fut le plus brillant disciple. Son séjour à Athènes exerça une grande influence sur l'avenir de la philosophie grecque; on dit qu'il fut le maître de Périclès; il fut plus certainement l'initiateur de Socrate. Celui-ci n'avait alors que quatorze ou quinze ans, et on ne saurait regarder comme réel le rôle que Platon lui fait jouer dans son dialogue du *Parménide*. Socrate, malgré sa précocité, ne pouvait pas avoir à quinze ans la maturité d'esprit que supposent ses questions et ses objections. Mais il a très-bien pu voir le philosophe, l'entendre, et garder un durable souvenir de ses doctrines. En effet, le voyage de Parménide et de Zénon ne s'oublia pas de longtemps; malheureusement c'est à peu près tout ce que l'on sait de la vie de ce dernier. On n'est même pas fixé sur le nom de son père, que les uns appellent Pyrétès et les autres Teleutagoras. La philosophie était pour Zénon un exercice de sa pensée plutôt qu'une profession, et ne l'empêchait pas de prendre une part active aux affaires de la ville d'Élée. C'était une opinion très-répandue chez les anciens qu'il périt en voulant délivrer sa patrie, opprimée par le tyran Néarque. Cicéron, Plutarque, Diogène Laerce, Diodore de Sicile, rapportent ce fait avec des variantes qui autoriseraient peut-être une critique sévère à le révoquer en doute. D'abord le nom du tyran est incertain, puisqu'on le trouve diversement appelé Néarque, Diomédon ou Démylos; ensuite on ne dit pas si Zénon périt dans les tortures que lui infligea le tyran, ou si, délivré par le peuple indigné, il ne survécut pas au tyran lui-même. Le récit circonstancié de Diogène, quoique puisé à de nombreuses sources, nous laisse dans l'incertitude. Sans prétendre trancher la question, nous pensons que Zénon périt en effet dans une tentative pour émanciper la ville d'Élée, et que sa mort, à la fois obscure et glorieuse, fut un sujet dont les rhéteurs et les historiens peu scrupuleux sur la réalité des détails s'emparèrent, et qu'ils surchargèrent de circonstances fictives. Voici le récit de Diogène, qui nous dispensera des autres : « Zénon, ayant entrepris de renverser le tyran Néarque, d'autres disent Diomédon, fut saisi, comme le rapporte Héraclide dans l'*Abrégé* de Satyrus. Interrogé sur ses complices et sur les armes qu'il avait à Lipara, il dit que tous les amis du tyran étaient dans le secret de la conjuration, afin de le priver de ses partisans. Ensuite, sous prétexte d'avoir quelque chose à lui dire à l'oreille, il le mordit, et ne le lâcha pas avant d'avoir été percé de traits, se conduisant comme Aristogiton le tyrannicide. Démétrius, dans les *Homonymes*, dit qu'il lui coupa le nez. Antisthène, dans les *Successions*, raconte qu'après avoir dénoncé les amis du tyran, celui-ci lui demanda s'il n'avait plus personne à dénoncer; il répondit : « Toi, fléau de ma patrie! » et il parla ainsi aux assistants : « J'admire votre lâcheté si, à cause de ce que je souffre maintenant, vous restez les esclaves du tyran; » enfin s'étant coupé la langue avec les dents, il la cracha à la face du tyran : alors les citoyens se jetèrent sur celui-ci, et le tuèrent. Voilà ce que disent la plupart des auteurs. Hermippus prétend qu'il fut jeté dans un mortier et broyé. » Diogène, malgré toutes les autorités qu'il invoque, n'a pu arriver à rien de certain. On peut donc regarder seulement comme une tradition très-répandue chez les anciens que Zénon périt en voulant délivrer sa patrie de la tyrannie.

Il ne nous reste guère des écrits de Zénon que des titres d'ouvrages : *Discussions* (Ἔριδες); *Contre les philosophes naturalistes* (Πρὸς τοὺς φυσικούς); *Sur la nature* (Περὶ φύσεως); *Explication des vers d'Empédocle* (Ἐξήγησις τῶν τοῦ Ἐμπεδοκλέους). Tous ces livres étaient déjà perdus pour les anciens. Simplicius ne parvint à se procurer qu'un traité de Zénon, ou plutôt des extraits d'un traité qui lui servirent à éclaircir le passage de la *Physique* d'Aristote où sont rapportés les arguments de Zénon contre le mouvement. La polémique de Zénon contre les philosophes naturalistes est célèbre. Ceux-ci reprochaient à l'école d'Élée d'avoir adopté un principe absurde, celui de l'unité absolue, qui rendait impossible toute explication des phénomènes physiques; Zénon essaya de montrer que les phénomènes physiques étaient tout aussi inexplicables avec le principe de la pluralité. D'abord le principe de la pluralité ou de la divisibilité de la matière implique contradiction, car il suppose que les choses sont à la fois finies et infinies : finies, car, si nombreuses que soient les parties de la matière, elles forment pourtant un certain nombre; infinies, car chaque partie doit être séparée d'une autre partie par un intervalle : mais la matière qui forme cet intervalle doit être elle-même séparée de ce qui précède et de ce qui suit, et ainsi de suite à l'infini.

2° Les choses sont à la fois infiniment petites et infiniment grandes : infiniment petites, puisqu'elles sont composées d'éléments indivisibles, donc sans aucune grandeur, donc infiniment petits; infiniment grandes, car elles contiennent un nombre infini de parties, chacune séparée de l'autre par un intervalle.

Nous passons quelques autres raisonnements également destinés à prouver que les *entia multa discontinua* impliquent contradiction, et nous arrivons aux quatre arguments sur le mouvement : 1° Dans l'hypothèse de la pluralité

et de la discontinuité absolues, chaque ligne ou portion de distance est divisible en une infinité de parties. Or, pour qu'un corps se meuve, c'est-à-dire pour que dans un temps donné il aille d'une extrémité de la ligne à l'autre, il faut que dans un temps fini il parcoure un nombre infini de points, ce qui est impossible; donc il n'y a pas de mouvement.

2° Argument d'Achille et de la tortue. Supposez l'homme le plus rapide, Achille, séparé par un certain intervalle de l'animal le plus lent, la tortue : jamais Achille n'atteindra la tortue ; l'intervalle qui les sépare se composant d'une infinité de parties discontinues, il faudrait que dans un temps donné il franchît une infinité, ce qui ne se peut concevoir ; de plus, les parties de l'espace étant discontinues, et la tortue se mouvant toujours, il y aura toujours entre Achille et elle l'intervalle de deux parties de l'espace.

3° Argument de la flèche. La flèche est en repos quand elle est en mouvement. En effet, le repos, c'est d'être à un moment donné dans un lieu donné; or le temps, du commencement à la fin de la course de la flèche, consiste en une multitude d'instants successifs; pendant chacun de ces instants, la flèche est dans un lieu donné de dimension égale à elle-même : elle est donc toujours au repos.

4° Supposez deux corps égaux AB, CD, se mouvant le long l'un de l'autre, dans une direction opposée et avec la même vitesse. Si AB est au repos, CD ira de B à A en deux minutes; si AB se meut, CD ira de B à A en une minute : donc avec la même vitesse il aura parcouru le même espace en moins de temps.

A ces quatre arguments il faut en ajouter un plus général, puisqu'il est dirigé contre l'idée d'espace, toujours dans l'hypothèse de la pluralité discontinue. L'espace, disait Zénon, est le lieu des corps; mais cet espace, s'il est, est lui-même dans un espace, et ce second espace dans un troisième, et ainsi de suite à l'infini : donc il n'y a pas d'espace.

Cette remarquable argumentation a passé longtemps pour une pure sophistique, et l'on a cru y répondre assez en en appelant à l'expérience qui établit victorieusement tout ce que mettait en doute l'école d'Élée; mais cette réponse ne signifie rien. Zénon ne niait pas les phénomènes physiques; il niait qu'ils pussent être démontrés logiquement par des principes absolus; ce qu'il voulait établir et ce qu'il établit en effet, c'est que les philosophes naturalistes, les partisans de la pluralité absolue, n'étaient nullement fondés à arguer des phénomènes physiques contre l'hypothèse de l'unité absolue, puisque leur propre hypothèse était au moins aussi contradictoire avec les faits. De cette polémique, qui, dans les mêmes termes ou avec des formes un peu différentes, a été souvent reprise, il n'y a qu'une chose à conclure : c'est que l'unité absolue et la pluralité absolue sont des conceptions abstraites sans existence réelle; ce qui existe, c'est l'unité et la pluralité relatives, comme attributs des corps. A ce titre, l'unité et la pluralité ne s'excluent pas plus l'une l'autre qu'elles ne sont en contradiction avec les phénomènes.

L'originalité de Zénon consista à placer l'élément négatif critique à côté de l'élément constructif dogmatique des premiers philosophes grecs; il mérite ainsi d'être regardé comme le créateur de la dialectique et le précurseur de Socrate.

Les *Fragments*, peu nombreux, qui nous restent de Zénon ont été recueillis par M. Mullach, *Philosophorum græcorum fragmenta*; Paris, Didot, t. I. L. J.

Diogène Laerce, IX, 26. — Plutarque, *Adv. Col.*— Platon, *Parmenides.* — Aristote, *Physica*, VI. — Simplicius, *In Arist. Phys.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — V. Cousin, *Nouveaux fragments philos.* — Zeller, *Gesch. der Phil.*, t. I. — Grote, *Platon and the other companions of Sokrates*, t. I. — Creil, *De Zenone*; Leipzig, 1?24, in-4°.

ZÉNON *de Citlium*, célèbre philosophe grec, fondateur du stoïcisme, né à Citlium, dans l'île de Chypre, vers 358 avant J.-C., mort à Athènes, vers 260. Les deux dates données ici ne peuvent être qu'approximatives; elles se fondent sur l'assertion qui fait vivre Zénon quatre-vingt-dix-huit ans, et qui lui attribue quatre-vingts ans à l'époque où Antigone Gonatas monta sur le trône de Macédoine, en 273 avant J.-C. Ces deux données chronologiques sont loin d'être solidement établies; ce qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur, c'est que la vie de Zénon s'étendit depuis le milieu du quatrième siècle environ jusque assez avant dans le troisième, jusqu'à 278 au moins. Persée, disciple de Zénon, prétend qu'il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Les renseignements anecdotiques ne manquent pas sur le fondateur du stoïcisme; ce qui fait défaut, ce sont les témoignages sérieux et concordants. Il était le fils d'un marchand de Citlium, colonie phénicienne où la culture grecque était très-répandue. Son père Mnaséas, certainement Grec d'origine, eut pour son commerce souvent occasion d'aller à Athènes, et il en rapporta quelques écrits des philosophes. Depuis Socrate, la philosophie était devenue, à Athènes surtout, le grand exercice des intelligences. Il s'était formé dans cette ville des écoles célèbres dans tout le monde grec. Il n'est pas étonnant que Zénon se soit intéressé aux récits qu'on lui faisait de ces philosophes, qu'il ait lu leurs livres, et désiré les connaître eux-mêmes de plus près. On ne sait exactement ni à quel âge ni dans quelles circonstances il vint à Athènes. On raconte qu'il menait dans cette ville un vaisseau chargé de pourpre de Phénicie, que ce vaisseau fit naufrage près du Pirée, et que le jeune marchand, ruiné et dégoûté du commerce, se mit à la philosophie. D'autre part, on prétend qu'il avait 1,000 talents (5,800,000 fr.), fortune bien in-

vraisemblable, mais assertion qui, par son exagération même, nous porte à croire que chez les anciens Zénon ne passait pas pour pauvre, et que d'autres motifs qu'un désastre commercial le décidèrent à s'occuper de spéculations morales et à mener une vie frugale.

Son premier maître fut Cratès, disciple de Diogène. Les cyniques étaient les ascètes de la Grèce; pour eux la philosophie était le moyen de s'affranchir des passions et des besoins factices de la civilisation. On ne peut contester que dans la doctrine et surtout dans la pratique des cyniques il n'y eût un principe moral excellent en lui-même et particulièrement précieux à cette époque, où les progrès de bien-être, de la richesse amenaient le relâchement des mœurs et où la décadence des États libres faisait disparaître les vertus politiques. Ce principe, le renoncement aux besoins factices, la domination sur soi-même, l'empire sur ses passions, fut pleinement adopté par Zénon; mais ce philosophe repoussa le mépris des usages reçus, qui caractérisait les cyniques, et leur dédain des recherches intellectuelles. Son émancipation des doctrines de Cratès ne fut pas immédiate, et il était encore sous leur entière influence quand il écrivit sa *Politique* (Πολιτεία); il s'en dégagea ensuite, et alla étudier à l'école de Mégare et à l'Académie. Ces deux écoles, qui dérivaient de Socrate aussi bien que les cyniques, avaient tourné leur attention sur le côté spéculatif plutôt que sur le côté pratique et développé, la logique ou art de raisonner. Quand Zénon se fut suffisamment formé à cette gymnastique de l'esprit, et, si l'on en croit Diogène Laerce, cette préparation ne dura pas moins de vingt ans, il commença à enseigner publiquement. Il choisit pour donner ses leçons un des endroits les plus fréquentés d'Athènes, le beau portique situé au nord-ouest de l'Agora et orné des peintures de Polygnote (*Stoa Poikile*). Ce portique ou *stoa* avait déjà servi de lieu de réunion à des poëtes; mais Zénon et ses disciples se l'approprièrent pour ainsi dire, et le nom de *stoïques* fut donné aux sectateurs de la philosophie zénonienne. Zénon acquit une grande réputation. Parmi ses admirateurs il compta Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Bien que la correspondance entre eux deux, rapportée par Diogène Laerce, dans laquelle Antigone demande à Zénon de venir à sa cour, et Zénon refuse, soit apocryphe, cependant les relations entre le roi et le philosophe ne sont pas douteuses, et l'on trouve deux disciples de Zénon, Persée et Philonide, dans la confidence intime d'Antigone. On dit aussi que Ptolémée Philadelphe essaya d'attirer le philosophe en Égypte. Plus sage que Platon, Zénon résista aux offres séduisantes des rois, et resta dans Athènes, libre encore quoique déchue de sa puissance. Cette ville, qui lui avait offert, sans qu'il l'acceptât, le droit de cité, lui vota après sa mort une couronne d'or et une sépulture publique dans le Céramique. Le décret rendu à cette occasion est rapporté dans Diogène Laerce, et paraît authentique. Zénon avait le caractère sérieux, l'esprit porté à la méditation; il évitait la foule, préférant l'entretien avec deux ou trois disciples; dans ses écrits il visait à la brièveté, et dans la conversation il avait la repartie vive. Toute l'antiquité s'accorde sur la pureté de ses mœurs et la frugalité de sa vie.

Il ne reste rien de ses écrits nombreux et variés, à en juger par les titres suivants, qui probablement ne comprennent pas toutes ses compositions : *Sur l'éthique de Cratès*; *Sur la vie conforme à la nature*; *Sur l'instinct ou la nature de l'homme* (Περὶ ὁρμῆς ἢ περὶ ἀνθρώπου φύσεως); *Sur les passions* (Περὶ παθῶν); *Sur le convenable* (Περὶ τοῦ καθήκοντος); *Sur la loi*, distinct de la *Politique* déjà mentionnée; *Sur l'éducation grecque* (Περὶ Ἑλληνικῆς παιδείας); *L'Art de l'amour* (Ἐρωτικὴ τέχνη) : titre qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans la liste des ouvrages de Zénon, et qui développait peut-être en la rectifiant quelque théorie du *Banquet* de Platon; *Sur l'Univers* (Περὶ τοῦ ὅλου); *Sur l'être* (Περὶ τῆς οὐσίας); *Sur les signes* (Περὶ σημείων); *Sur la vie* (Περὶ ὄψεως); *Sur la raison* (Περὶ τοῦ λόγου); *Sur l'expression* (Περὶ λέξεως); des *Traités* (διατριβαί); des *Solutions* (λύσεις), et des *Réfutations* (Ἔλεγχοι). On lui attribue encore des ouvrages sur la poésie, des *Problèmes homériques*, des *Commentaires*. Ces divers ouvrages n'avaient ni dans la forme littéraire ni dans l'originalité des idées cette valeur qui assura la durée des écrits de Platon et d'Aristote; ils ne survécurent guère à Zénon, et, dans son école même ils furent effacés par ceux de Chrysippe et d'autres stoïciens. Les biographes et les commentateurs anciens ne les connaissaient pas; aussi ce qu'ils nous apprennent du maître est-il assez vague et assez difficile à discerner des doctrines de ses disciples.

Il divisa la philosophie en trois parties : la logique, la physique et la morale. La logique est l'art de raisonner ou de chercher et de reconnaître la vérité par le raisonnement; pour raisonner sur les idées, les objets, il faut les définir, les classer. L'école stoïcienne attribuait beaucoup d'importance aux définitions, aux classifications; mais ce qu'elle offrit de plus exact en ce genre appartient bien plus à Cléanthe et à Chrysippe (*voy.* ces deux noms) qu'à Zénon.

Par physique les stoïciens entendaient le système du monde, y compris la connaissance du principe des choses. Ils ne distinguaient pas dans le monde deux principes : l'esprit et la matière; ils ramenaient tout à une substance unique, et pour eux cette substance était matérielle. La substance est cette matière première qui n'est susceptible elle-même ni d'accroissement ni de diminution et qui sert de support à toutes choses.

elle un principe actif, le feu, et c'est le une naissance aux phénomènes phy- est l'artisan du monde (τεχνικὸν Zénon revenait au système d'Hé- séparait en ce que pour lui le feu le la substance première et non ce même ni le principe de ..tte distinction est importante. ..me d'Héraclite peut conduire à ..gore par la transformation du feu, ..ncipe des choses, en *esprit* ordon- ..des choses; et par Anaxagore on arrive ..ment au dualisme platonicien, l'esprit-dieu . la matière, qui est encore le principe du spiritualisme moderne. Zénon, au contraire, identifiait Dieu avec la substance première, et quoiqu'il distinguât cette substance des phénomènes physiques auxquels elle sert de base, il est évident qu'il ne pouvait aboutir qu'au panthéisme. Sa substance première avec le feu pour attribution, pour âme, c'est la *nature naturante* de Spinoza; l'ensemble des êtres et des phénomènes produits par cette substance, c'est la *nature naturée* du même philosophe. Spinoza, il est vrai, essaya de concilier son panthéisme avec le spiritualisme cartésien; mais les différences ne sont guère ici que dans les termes, et il serait facile de montrer que tout le panthéisme de Spinoza est en germe et plus qu'en germe dans la physique stoïcienne. Comment Zénon parvint à accorder l'unité de substance avec l'individualité humaine, le libre arbitre, la responsabilité morale, il nous faudrait pour le savoir plus de renseignements que ne nous en ont laissé les anciens. Ces problèmes, abordés déjà dans la *physique*, se représentaient dans la troisième partie de sa philosophie, la morale ou éthique. Dieu n'est pas seulement la substance des choses, il est la loi universelle, le principe de la vie morale comme celui de la vie physique. L'homme ne peut posséder le bien ou le bonheur, qui est le but de la vie, que s'il est en parfaite harmonie avec la nature, c'est-à-dire avec Dieu (nature, dieu, les dieux, ensemble des choses, sont synonymes chez les stoïciens). Comment arriver à cette harmonie? En délivrant en nous l'élément régulateur, directeur, la raison, des circonstances extérieures qui l'obscurcissent, l'oppriment; cette raison gouvernante, une fois délivrée, coïncidera avec la raison universelle. L'accord de la raison individuelle avec la raison universelle est la vertu, et la vertu constitue par conséquent le souverain bien. De ce principe Zénon dérivait les règles de la morale, s'attachant plutôt à donner des définitions que des préceptes. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ses distinctions entre les différentes actions, qui ressemblent trop souvent à de pures subtilités verbales. Nous remarquerons seulement que le lien logique entre sa morale et sa physique est très-faible. Cette remarque peut s'étendre plus loin. Zénon n'est pas un génie original et compréhensif, comme Platon ou Aristote, capable d'embrasser dans sa pensée tout un système philosophique, c'est un esprit plus tenace qu'étendu, plus subtil que clairvoyant. Il prend aux cyniques leur doctrine morale, à Héraclite sa physique, aux Mégariens et à l'Académie leur logique, et il juxtapose ces trois emprunts, sans parvenir à les fondre. Déjà on lui reprochait chez les anciens de déguiser sous un nouvel habit les opinions des autres, et d'inventer plutôt des mots que des idées. Le reproche est fondé si l'on ne considère que la partie théorique de ses œuvres; il est injuste si on l'applique à la partie pratique. Le cynisme chez Diogène est une doctrine bien autrement originale et vigoureuse que le stoïcisme; mais cet ascétisme presque oriental, ce mépris de tout ce qui embellit la vie, des arts, des lettres, des hautes spéculations de la pensée, de la science, choquait trop l'esprit grec pour pouvoir sous cette forme exercer une influence durable. Zénon lui assura cette influence en l'adoucissant, en y introduisant une culture intellectuelle plus large, plus de préoccupation des problèmes physiques et métaphysiques, et il en fit ainsi cette philosophie qui, dans la décadence du monde ancien, devint la religion de tant d'âmes généreuses et de nobles intelligences. L. J.

Diogène Laerce, VII. — Stobée. *Eclog. eth. et phys.* — Les passages des auteurs anciens, et particulièrement de Cicéron et de Sénèque, relatifs à Zénon et au stoïcisme, sont trop nombreux pour être relevés ici; on les trouvera indiqués dans le *Dict. of greek and roman biography*, de W. Smith. — Ritter, *Hist. de la philos. ancienne* (trad. Tissot), t. III. — Forelius, *Zeno philosophus*; Upsal, 1700, in-8°. — Jenichen, *De Zenone Cittico*; Leipzig, 1724, in-4°. — Tiedemann, *System der stoischen Philosophie*; Leipz., 1776, 3 vol. in-8°.

ZÉNON *l'Isaurien*, empereur d'Orient, mort en avril 491. Il était fils d'un chef isaurien, et il s'appela d'abord Trascalisseus, nom qu'il quitta pour celui de Zénon lors de son mariage avec Ariadne, fille de l'empereur Léon Ier, en 468. A cette occasion il reçut le titre de patrice, et fut appelé au commandement de la garde impériale et de l'armée campée dans l'Asie Mineure. En 469 il partagea les honneurs du consulat avec Marcien. Cette élévation si prompte donna de l'ombrage au tout-puissant favori Aspar, dont Léon supportait impatiemment le joug: il soudoya des assassins pour tuer Zénon pendant que celui-ci combattait les barbares en Thrace; mais Zénon échappa au guet-apens, et désormais il conspira avec son beau-père contre la vie d'Aspar. L'ayant surpris à Chalcédoine, il se précipita sur lui avec une bande de gardes, et le mit à mort ainsi qu'Ardaburius, son fils (471). Désigné comme le successeur de l'empereur, il se vit écarté du trône par les violents murmures du peuple, à qui sa qualité d'Isaurien, et plus encore sa difformité, était odieuse. Son fils, âgé de quatre ans, fut proclamé à sa place, et régna sous le nom de Léon II (janvier-nov. 474). La mort de cet enfant le laissa seul

maître de l'empire. Le règne de Zénon fut marqué par de grands désastres, par des commotions intestines et par des guerres étrangères. Les historiens grecs le représentent comme un tyran lâche et cruel, grossier, ignorant, esclave des passions les plus infâmes, faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle. Au bout de quelques mois, sa vie déréglée le rendit si impopulaire que Verina, sa belle-mère, et Basiliscus, frère de Verina, travaillèrent à le détrôner. Zénon s'enfuit en Isaurie avec sa femme, et Basiliscus s'empara de la couronne (475); mais, plus odieux encore que celui qu'il avait supplanté, il mécontenta ses partisans, entre autres Illus, qui venait de battre les troupes de Zénon. D'accord avec ce dernier, l'empereur marcha sur Constantinople, rencontra près de Nicée l'armée de l'usurpateur, gagna par de grandes promesses le chef Harmatius, qu'il fit massacrer plus tard, et recouvra son autorité sans avoir tiré l'épée (juill. 477). Les incursions des Goths et les querelles de deux de leurs rois, Théodoric le Louche et Théodoric le Grand, remplirent les années suivantes jusqu'en 481, où le premier périt par accident. Zénon combla le second de dignités, et triompha, grâce à son concours, de la révolte d'Illus, son premier ministre (484), de même que l'habileté d'Illus lui avait permis d'étouffer en 479 la rébellion de Marcien. Lorsque Théodoric s'avança à la tête d'une puissante armée jusque sous les murs de la capitale (487), Zénon réussit encore à détourner l'orage qui le menaçait, et autorisa les Goths à se jeter sur l'Italie (*voy.* THÉODORIC). En 482, sous prétexte de rétablir l'union parmi les églises, il avait publié le fameux édit connu sous le nom d'*Henoticon*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine catholique sur l'incarnation, mais où l'on ne faisait aucune mention du concile de Chalcédoine. Ce méprisable prince mourut à soixante-cinq ans, soit d'un accès de dyssenterie, soit dans une violente attaque d'épilepsie. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur Anastase, officier de sa garde, qui épousa Ariadne, sa veuve.

Cedrenus, Zonaras, Theophanes. — Tillemont, *Hist. des empereurs*. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. VII.

ZÉPHIRIN (*Zephirinus*), pape, Romain de naissance, fut élu le 25 septembre 197, après Victor Ier. D'autres auteurs prétendent qu'il ne parvint qu'en 202 au siége de Rome. On n'a aucunes données certaines sur son administration, qui dura assez longtemps, ni sur le genre de sa mort. L'Église l'a élevé au rang des saints, et célèbre sa fête le 26 juillet, jour où l'on présume qu'il est mort, l'an 217. Calixte Ier lui succéda.

Fleury, *Hist. ecclés.* — Baronius, *Annales.*

ZERBI (*Gabriele*), médecin italien, né vers 1440, à Vérone, assassiné en 1505, en Dalmatie. Il professait, en 1472, la philosophie à Padoue; il l'enseigna ensuite à Bologne, d'où il se rendit à Rome; mais il ne tarda pas à quitter cette ville pour retourner à Padoue. Selon Valeriano, il fuyait la colère du pape Sixte IV, qu'il avait publiquement traité d'ignorant; selon Bérenger de Carpi, qui paraît animé contre Zerbi par l'envie et la haine, il était menacé de la prison pour avoir volé un évêque dont il était le médecin. Le récit de ce dernier est d'autant moins croyable que Zerbi retourna à Rome, sous Innocent VIII (1489), et y occupa la chaire de théorie médicale. En 1492 il fut rappelé à Padoue avec le titre de premier professeur de médecine et un traitement de 400 ducats, qui fut porté à 600 en 1495. Un pacha turc ayant fait demander à Venise, en 1505, un habile médecin, on transmit cette demande à Zerbi, qui accepta et partit avec un de ses fils pour la Turquie. Les soins qu'il donna au malade eurent de prompts effets; le croyant hors de danger, il reprit le chemin de l'Italie, après avoir reçu de riches présents. Arrivé dans la Dalmatie, il se voit poursuivi et bientôt entouré par une troupe nombreuse de cavaliers, qui saisissent d'abord son fils, l'étendent entre des planches et le scient tout vivant; Zerbi, qu'ils ont forcé d'assister à cet horrible spectacle, est à son tour torturé et mis à mort. Ces cavaliers étaient les serviteurs du pacha; leur maître était retombé subitement dans sa maladie, et avait expiré peu après le départ de Zerbi. On a de lui : *Quæstiones metaphysicæ;* Bologne, 1482, in-fol.; — *Cautelæ medicorum;* ibid., 1482, in-fol.; Lyon, 1525, in-fol.; — *Gerontocomia;* Rome, 1489, pet. in-4°; — *Liber anatomiæ corporis humani;* Venise, 1502, 1533, in-fol. : c'est un recueil d'observations quelquefois erronées, souvent justes, et que l'on a reproduites plus tard, sans citer le nom de Zerbi, entre autres la description de l'appareil connu sous le nom de trompes de Fallope; la lecture de cet ouvrage, écrit en un latin barbare, est rendue encore plus difficile par de nombreuses abréviations; — *Anatomia infantis et porci ex traditione Cophonis;* Marbourg, 1539, in-4°.

Valeriano, *De infelicitate litter.* — Marini, *Archiatri pontifici.* — Sprengel, *Hist. de la médecine.* — Haller, *Bibl. anatomica.* — Portal, *Hist. de l'anatomie*, t. I, p. 217. — *Biogr. médicale.*

ZESEN (*Philippe*, comte DE), en latin *Cæsius*, poëte allemand, né le 8 octobre 1619, à Prirau, près Dessau (Saxe), mort le 13 novembre 1689, à Hambourg. Il fréquenta les universités de Halle, de Wittemberg et de Leipzig, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la philologie et de la poésie. Il reçut le titre de comte palatin et celui de conseiller de plusieurs princes de Saxe. Cependant il ne voulut jamais accepter de fonctions publiques, et parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France. L'idée qui l'occupa toute sa vie, et à laquelle il consacra sa plume et sa fortune, fut de polir et de perfectionner la langue allemande. Pour atteindre plus facilement ce

but, il fonda à Hambourg, en 1643, une société philogermanique, connue sous le nom de *Rosen Orden* (l'Ordre des roses). « Cet écrivain, dit Küttner, qui a laissé un si grande nombre d'ouvrages, s'est surtout fait remarquer par la révolution qu'il a voulu introduire dans l'orthographe allemande. En critiquant notre langue, en cherchant à lui donner de nouvelles formes, il a souvent montré des vues profondes, un jugement exact; mais en bien des circonstances il s'est laissé entraîner par son imagination. » Parmi les écrits de Zesen nous mentionnerons les suivants : *Deliciæ vernales, oder Lob-und-Liebes Liedern;* Hambourg, 1624, in-12; Erfurt, 1647, in-4°; — *Melpomene, oder gebundene Traur-und Klag-Rede über das Leiden unsers Heylandes* (Melpomène, ou Complainte sur la passion de notre Sauveur); Halle, 1638, in-4°; — *Hoch-deutscher Helicon* (l'Hélicon allemand, ou Introduction à la poésie et à la versification); Wittemberg, 1640, 1641, 1649, in-8°; Berlin, 1656, in-8°; — *Salomonis Hoheslied* (Cantique des cantiques, en vers dactyliques); Wittemberg, 1641, in-8°; — *Hoch-deutsche Sprach-Uebung* (Exercices sur le haut allemand); Hambourg, 1643, in-8°; Dantzig, 1645, in-12; — *Scala Heliconis teutonici;* Amst., 1643, in-8°; Iéna, 1656, in-8°; — *Die Adriatische Rosemund;* Amst., 1645, 1657, 1664, in-12 : dans cet ouvrage, l'auteur raconte l'histoire de l'amour que lui avait inspiré une jeune blanchisseuse de Leipzig; — *Rosenmohnd* (Entretiens sur la langue allemande); Hambourg, 1651, in-12; — *Moralia Horatiana* (Morale d'Horace, prise dans les entretiens des anciens philosophes); Amst., 1656, in-8°; — *Beschreibung der Stadt Amsterdam* (Description d'Amsterdam, avec son histoire jusqu'au temps présent); Amst., 1664, 1668, in-4°; trad. en français, en latin et en hollandais; — *Dichterisches Rosen-und Lilienthal* (La Vallée poétique des roses et des lilas); Hambourg, 1672, in-8°; — *Reise-Lieder* (Chants de voyage); ibid., 1677, 1687, in-8°; — *Prirau, oder Lob des Vaterlandes* (Prirau, ou Éloge de la patrie); Amst., 1680, in-8°. Ce poëme, qui est en partie l'autobiographie de l'auteur, est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume; — *Deutsche Mythologie* (Mythologie allemande); Nuremberg, 1688, in-8°; Sultzbach, 1712, in-8°. On lui doit aussi plusieurs ouvrages écrits en hollandais, et des traductions de différentes langues, parmi lesquelles nous citerons *Ibrahim, ou l'illustre Bassa* de Scudéry; les *Travaux de Mars*, de Manesson-Mallet, le *Traité des fortifications* de G. Fournier, et les *Odes* d'Horace. Il existe encore de lui un nombre assez considérable d'ouvrages manuscrits.

Mœller, *Cimbria litterata.* — Meusel, *Gelehrtes Deutschland.* — Jœrdens, *Lexicon deutscher Dichter.* — Gervinus, *Gesch. der deutschen Dichtung*, t. III. — Küttner, *Caracteren.* — Eckhart, *Hist. studii etymologici linguæ german.* — Zedler, *Universal-Lexicon.*

ZEUXIS (Ζεῦξις), célèbre peintre grec, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Pline nous apprend qu'il était d'Héraclée, sans dire de laquelle des trois ou quatre villes grecques qui portaient ce nom. On l'a revendiqué pour Héraclée de Macédoine, parce qu'il fut le protégé d'Archélaüs, roi de ce pays; pour Héraclée en Italie, parce qu'une de ses peintures les plus connues fut exécutée dans une ville voisine, à Crotone; pour Héraclée du Pont, parce que c'était la plus célèbre des villes de ce nom. Cette dernière hypothèse est de beaucoup la plus probable. On peut supposer, au moins avec vraisemblance, que Zeuxis né dans l'Asie Mineure y reçut les premières leçons de son art dans une des écoles qui florissaient alors sur le littoral asiatique, à Éphèse sans doute. Il vint ensuite à Athènes, d'où sa réputation s'étendit sur tout le monde grec. On ne s'étonne pas qu'il ait reçu des commandes en Italie et en Macédoine. C'est dans le récit de Pline qu'il faut chercher les seules indications qui nous restent sur Zeuxis, et ces indications sont si confuses qu'on ignore même à quelle époque précise vivait ce grand peintre. Sans entrer dans une discussion chronologique interminable, nous plaçons Zeuxis dans l'époque immédiatement postérieure à Phidias et à Polygnote, c'est-à-dire de 430 à 400 avant J.-C. Les événements qui firent de la seconde partie de cette période un temps d'agitations et de malheurs pour Athènes nous expliquent pourquoi Zeuxis ne resta pas constamment dans cette ville. Qu'il y resta longtemps et qu'il y acquit une grande réputation, c'est ce qui est prouvé par divers passages de Xénophon et de Platon. Son voyage à la cour d'Archélaüs eut lieu successivement entre 413 et 399, dates de l'avénement et de la mort de ce prince. Archélaüs l'employa à décorer son palais de peintures pour lesquelles l'artiste reçut 400 mines, environ 40,000 fr., qui représentent à peu près 120,000 fr. d'aujourd'hui. Le bruit de cette libéralité s'étendit jusqu'à Athènes, et donna lieu à un mot de Socrate cité par Élien. « Archélaüs, disait le philosophe, a consacré 400 mines à l'ornement de son palais et rien à son propre perfectionnement; aussi beaucoup de voyageurs vont en Macédoine pour visiter son palais, aucun pour le visiter lui-même. » Était-ce avant ou après son séjour à la cour d'Archélaüs que Zeuxis visita la Grande Grèce et la Sicile? Nous pensons que ce fut après, sans en trouver cependant d'autre raison qu'un renseignement assez douteux de Pline. Cet historien nous apprend que Zeuxis, au comble de la richesse et de la gloire, donnait ses tableaux gratis, pensant qu'on ne pourrait jamais les lui payer à leur véritable valeur. La ville d'Agrigente en Sicile reçut un de ces cadeaux, qui dut venir après les peintures richement payées

du palais d'Archélaüs. C'est sur ces petits faits qu'il nous faut reconstruire la vie des artistes de l'antiquité; recueillons donc encore dans Pline, à défaut de témoignages sérieux, quelques anecdotes plus ou moins authentiques.

Zeuxis était le contemporain de Parrhasius, un peu plus jeune que lui, et les écrivains anciens n'ont pas manqué de supposer entre les deux peintres une lutte d'habileté. Zeuxis, dit-on, peignit une grappe de raisins, si parfaitement représentés que des oiseaux se jetèrent sur le tableau pour les manger. Un pareil prodige d'imitation semblait impossible à surpasser; aussi quand Parrhasius présenta sa peinture couverte d'un rideau, Zeuxis, assuré du triomphe, le pressa-t-il de le retirer; mais ce rideau, c'était toute la peinture, et Zeuxis dut s'avouer vaincu: il n'avait trompé que des oiseaux, et Parrhasius l'avait trompé lui-même. Dans un autre de ses tableaux, Zeuxis éprouva une égale déception. Il avait peint un enfant portant des grappes; cette fois encore les oiseaux volèrent au raisin, et le peintre remarqua que si son petit garçon avait été aussi fidèlement représenté que les raisins, les oiseaux n'auraient pas osé en approcher. Enfin on prétend qu'en regardant un tableau qu'il venait d'achever, représentant une vieille femme, il fut pris d'un tel accès de rire qu'il en mourut. Ces historiettes n'ont qu'une bien faible valeur biographique, mais elles nous montrent quel prix les anciens attachaient à l'imitation exacte de la nature. C'est ainsi qu'on raconte que Zeuxis, ayant à peindre Hélène, fit poser nues devant lui les cinq plus belles jeunes filles de Crotone (ou d'Agrigente d'après Pline). Ce fait était extrêmement célèbre dans l'antiquité, et n'a rien d'absolument invraisemblable; mais il est raconté avec quelque diversité, et pourrait bien n'être qu'un conte destiné à faire ressortir la beauté de ce tableau, qui, suivant une anecdote assez peu croyable d'Élien, aurait reçu le nom d'*Hélène courtisane*. Heureusement nous avons sur Zeuxis quelques détails plus authentiques. Un de ses meilleurs tableaux était une *Hippocentaure femelle*. Sylla l'enleva d'Athènes pour l'envoyer à Rome, et il périt dans un naufrage; mais il en resta une copie à Athènes: Lucien, qui la vit, en a fait une charmante description. La femelle du centaure allaite deux jumeaux, tandis que dans le fond le père lève de la main droite un lionceau, qu'il montre en riant aux deux nourrissons, comme pour se faire un jeu de leur frayeur. Chez tous ces êtres, la nature humaine et la nature bestiale étaient si délicatement réunies qu'on ne pouvait dire où se faisait la séparation. Ce prodige d'art est perdu pour nous; mais nous pouvons nous faire une idée de la manière dont les anciens entendaient un pareil sujet par quelques pierres antiques, dont l'une entre autres, celle du musée de Florence, paraît imitée du tableau de Zeuxis. A ce tableau de la femme centaure il faut joindre quelques autres peintures, qui nous sont connues par des mentions plus brèves : la fameuse *Hélène* citée plus haut, et qui passait pour son chef-d'œuvre; un *Hercule enfant étranglant les serpents*, où le courage d'Hercule contrastait avec la terreur d'Alcmène et d'Amphitryon; un *Jupiter sur le trône, entouré des autres dieux*, peinture que Pline appelle magnifique; un *Marsyas enchaîné*, placé à Rome dans le temple de la Concorde, une *Hélène* à Athènes, une autre à Rome, différentes de l'*Hélène de Crotone*; une *Pénélope*, etc.

Par le seul énoncé de ces tableaux, on voit que Zeuxis traitait de préférence des sujets mythologiques, se rapprochant en cela de son grand prédécesseur Polygnote, dont il s'éloignait d'ailleurs par la perfection plus minutieuse de son art et par une imitation plus exacte de la nature. Il gardait pourtant de cette école précédente le sentiment de la grandeur, qu'il traduisait avec moins de simplicité, avec plus de préoccupation de l'élégance et de l'agrément; c'est ce qu'Aristote constate en lui reprochant de manquer de cette qualité que les Grecs appelaient ἦθος, c'est-à-dire l'élévation morale. Il semble qu'entre Polygnote et lui il y eut la même différence qu'entre Sophocle et Euripide. Mais si son art était moins noble, il était plus habile, plus riche, plus complet. Disciple d'Apollodore, il surpassa encore les mérites particuliers de ce peintre, qui consistaient dans l'emploi harmonieux de la lumière et des ombres. A cet égard, Zeuxis marque la transition entre l'école de Polygnote, qui bornait la peinture à tracer des lignes et des contours légèrement rehaussés par des couleurs et l'école de Nicomaque, de Protogène et d'Apelles, qui tira d'un usage plus savant des couleurs des effets de perspective et de clair-obscur complétement inconnus aux sévères artistes de l'âge de Périclès. Moins simple que ceux-ci, plus pur que les autres, Zeuxis semble avoir atteint dans des figures isolées ou dans des groupes peu compliqués une perfection que ne put égaler l'art, plus raffiné, du siècle d'Alexandre. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 9. — Platon, *Gorgias*, *Protagoras*. — Élien, *Var. hist.*, IV, 12; XIV, 17. — Xénophon, *Memor.*, I, 4, *Œcon.*, X, 1. — Quintilien, XII, 10. — Aristote, *Poet.*, VI, 5. — Cicéron, *De invent.*, II, 1; *Brutus*, 18. — Lucien, *Zeuxis*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — C. Dati, *Vite de' pittori antichi*. — Müller *Archæol. des Kunst.* — Smith, *Dict. of greek and roman biography*.

ZEVIO. *Voy.* ALTICHERIO.

ZIANI (*Sebastiano*), doge de Venise, mort le 13 avril 1179. La mort violente de son prédécesseur, Vitale Micheli II, poignardé le 27 mai 1173, dans une sédition populaire, servit de prétexte au parti aristocratique pour introduire dans la constitution de l'État des changements devenus nécessaires. Jusque-là rien ne contrebalançait la volonté du doge, qui gouvernait à son gré, ni les caprices du peuple, qui se donnait ou renversait ses maîtres, souvent sans nul

motif (1). Afin d'éviter le retour de révolutions trop fréquentes, la quarantie proposa et fit adopter l'établissement d'un grand conseil électif, composé de quatre cent soixante-dix personnes et destiné à prononcer sur les principales affaires; d'un conseil intime sans l'avis duquel le prince ne pourrait prendre aucune décision, et d'un sénat de soixante membres rééligibles d'année en année. Quant à l'élection du doge, au lieu d'être laissée, comme auparavant, au peuple entier, elle fut confiée pour cette fois à une délégation de onze citoyens. Ziani, ayant été élu au refus d'Orio Malipieri, ratifia les trois règlements de la quarantie. A cette époque, Venise était tombée dans un tel état de faiblesse que d'une part elle laissa impuni le barbare traitement qu'avait souffert à Constantinople son ambassadeur, l'illustre Henri Dandolo; que de l'autre les pirates d'Ancône insultaient ses vaisseaux dans l'Adriatique et qu'on eut bien de la peine à les repousser. Après avoir longtemps refusé de prendre parti dans la querelle de l'empire et du saint-siége, elle accéda à la ligue des villes lombardes et reçut dans son sein le pape Alexandre III, fugitif (mars 1177). La guerre éclata aussitôt; mais un seul combat suffit à y mettre fin, combat heureux, où Ziani, qui commandait en personne, s'empara de quarante-huit galères ennemies et du prince Othon, le propre fils de l'empereur (2). Frédéric Barberousse demanda la paix, se rendit à Venise, et se réconcilia avec le pape. Le 1er août, un traité fut signé, par les bons offices du doge, entre les parties belligérantes; la paix de Constance en compléta peu de temps après les dispositions. A la fin de l'année, Alexandre III rentra dans Rome, ayant à ses côtés Ziani, le principal instrument de ce retour triomphal (3). Le doge fit construire à Venise l'abbaye de Saint-Georges, agrandit la place Saint-Marc, et la décora de deux obélisques de granit. Il eut pour successeur Orio Malipieri. P. L.

Dandolo, *Chronica*. — Sabellicus, *Rerum venetarum hist.*, lib. VII. — Sanuti, *Vite de' duchi*. — Doglioni; *Hist. venetiana*, lib. II. — Daru, *Hist. de Venise*, t. Ier.

ZIANI (*Pietro*), doge de Venise, fils du précédent, mort en 1229. Chef de la colonie vénitienne à Constantinople et comte de l'île d'Arbo, il fut élu, le 5 août 1205, en remplacement d'Henri Dandolo. Pendant son règne, un des plus prospères de cette époque, Venise acheva la conquête de la Grèce et des grandes îles qui en dépendaient; les seigneurs français qui s'étaient emparés de Négrepont et de l'Achaïe, l'acceptèrent pour suzerain; elle prit Corfou, Malte, et en 1207 Candie, dont l'occupation devait l'entraîner dans plus d'un siècle et demi d'expéditions ruineuses. Gênes, jalouse, essaya d'entraver le cours de ces conquêtes; Venise détruisit les flottes de sa rivale, et la força de demander la paix. « Telle était, dit Daru, son ambition de former de nombreux établissements dans l'Orient qu'elle prit part à une sixième croisade, qui se dirigeait sur l'Égypte. » Elle prêta ses vaisseaux à André, roi de Hongrie, qui lui céda en retour tous ses droits sur les villes de Dalmatie, dont elle était alors en possession (1217). P. Ziani mourut chargé d'années, un mois après avoir abdiqué le dogat. Son successeur fut Jacopo Tiepolo. P. L.

Daru, *Hist. de Venise*, t. Ier.

ZICLOF. *Voy.* CYCLOPS.

ZIEGELBAUER (*Magnoald*), érudit allemand, né en 1696, à Elwangen (Souabe), mort le 4 juin 1750, à Olmütz. Entré en 1707 dans la congrégation des bénédictins, il enseigna la philosophie et la théologie au couvent de Zwiefalten et à celui de Reichenau. Après avoir résidé quelque temps auprès du savant abbé de Gottevich, Bessel, qui l'avait appelé pour instruire ses jeunes religieux, il passa plusieurs années à Vienne, et de là à Braunau en Bohême et à Prague, où il contribua à la réorganisation du collége académique. En 1747 il alla occuper l'emploi de secrétaire de l'Académie des inconnus à Olmütz; il y prépara un livre où il voulait signaler au pape de nombreux abus introduits parmi le clergé de ces contrées. Des personnes intéressées à en prévenir la publication lui firent, dit-on, remettre par un médecin une poudre qui l'empoisonna. On a de Ziegelbauer: *Historische Nachricht von der S. Georgenfahne* (De l'étendard de S. Georges); Vienne, 1735, in-4°; — *Acta S. Stephani protomartyris* (en allem.); ibid., 1736, in-8°; — *Novus rei litterariæ ord. S. Benedicti conspectus*; Ratisbonne, 1739, in-fol.: prospectus d'un vaste et excellent recueil, qui a été publié après sa mort sous le titre d'*Historia rei litter. ord. S.-Benedicti* (Augsbourg, 1754, 4 vol. in-fol.), par dom Légipont, qui y avait travaillé; — *Epitome historica monasterii Breunoviensis prope Pragam*; Cologne, 1740, in-fol.; — *Sponsalia Virginis*; Kœnigshofen, 1740, in-8°; — *Historia didactica de Crucis cultu in ord. S.-Benedicti*; Vienne, 1746, in-4°; — *Centifolium camaldulense*; ibid., 1750, in-fol.: ce n'est que le prospectus d'une bibliothèque historique sur les religieux camaldules. Ziegelbauer a laissé en mss. plusieurs ouvrages, tels que *Olomucium sacrum*, et *Bibliotheca bohemica*, 9 vol. in-fol.

(1) Sur trente-neuf doges, dix-neuf avaient été chassés du trône par la violence.

(2) Cette victoire, remportée le jour de l'Ascension, aurait donné lieu à la cérémonie, si fameuse, des épousailles du doge et de la mer. Sigonio, Baroni et Muratori ont traité cette histoire de fable et prétendu même qu'il n'y eut point de rupture, encore moins de bataille, entre Venise et l'empereur au sujet du pape. Daru, que nous avons suivi, n'a pas adopté cette opinion.

(3) Entre autres témoignages de sa reconnaissance, le pape lui donna un anneau en disant : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer; vous et vos successeurs, épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire, et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à son époux. »

Hirsching, *Handbuch*. — Dom Jean François, *Bibl. gén. des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît.*

ZIEGLER (*Jacques*), théologien et mathématicien allemand, né vers 1480, à Landshut (Bavière), mort en août 1549, à Passau. Après avoir fait ses études à Ingolstadt, il se mit à voyager, visita les bibliothèques les plus célèbres et entretint commerce avec les savants de différents pays. Arrivé à Rome, il recueillit des matériaux pour servir à l'histoire des papes Léon X et Clément VII, et entra en relations avec Olaf, évêque de Drontheim, Jean Magnus, archevêque d'Upsal, et Pierre d'Arosen, évêque de Vesteros, qui lui communiquèrent des renseignements et des mémoires relatifs à la Scandinavie. Puis, en qualité de secrétaire, il suivit le général de Charles-Quint, Georges de Frundsberg, au siége de Rome (1526), et après sa mort il vint à Ferrare, où il vécut dans une étroite amitié avec Calcagnini, qu'il avait connu en Hongrie. Sa haute intelligence et son caractère doux et affable lui gagnèrent l'estime générale. On fit de vains efforts pour le retenir en Italie; Ziegler, brûlé du désir de revoir sa patrie, refusa les chaires de mathématiques qui lui furent offertes à Padoue et à Venise, et retourna en Allemagne. Il enseigna à Vienne, mais la terreur des armées ottomanes l'ayant obligé de quitter cette ville en 1529, il se retira auprès de Wolfgang, comte de Salon, évêque de Passau, et ce fut dans cette retraite qu'il composa la plupart de ses ouvrages. La lecture de plusieurs de ses écrits fut prohibée par l'inquisition, et il reste évident, d'après sa correspondance avec Luther, qu'il favorisa la réformation, bien qu'il mourut dans la religion catholique. On lui doit : *Contra Waldenses lib. V*; Leipzig, 1512, in 12; — *Libellus adversus J. Stunicæ maledicentiam pro Germanis*; Bâle, 1523, in-8°: c'est à proprement parler une défense de la version du Nouveau Testament d'Érasme, avec qui Ziegler était lié; — *In Plinii de naturali Historia librum secundum comment., quo difficultates præsertim astronomicæ tolluntur*; Bâle, 1531, in-4°; Leipzig, 1573, in-4°; — *Syria ad Ptolemaici operis rationem, præterea Strabone, Plinio et Antonino auctoribus locupletata. Arabia Petrea, sive itinera filiorum Israel per desertum iisdem auctoribus ac J. Leone arabe illustrata Schandia (seu Scandinavia)*; Strasbourg, 1532, 1536, in-fol.; Francfort, 1575, 1583, in-fol.; ces dernières éditions contiennent en outre la *Description de la Palestine* par Wolfgang de Weissembourg; la description de la Scandinavie se trouve aussi dans Albert Krantz, *Chronica regnorum Aquiloniarum*; — *Christierni II, regis Danmarchiæ, crudelitas in proceres Sveciæ et populum Holmensem*; Bale, 1536, in-fol., et dans *Script. hist. germ.* de Schard; — *De constructione solidæ sphæræ, et de canonica per sphæram operatione, et de hemicyclo Berosi*; Bâle, 1536, in-4°; — *Encomia Germaniæ*, dans le recueil intitulé *Germ. histor. illustratio*; Marbourg, 1542, in-8°; — *Conceptionum in Genesim et Exodum commentarii*, etc.; Bâle, 1548, in-fol.; — *Clementis VII vita*, impr. dans le t. II. des *Amœnitates* de Schelhorn.

Schelhorn, *De vita et scriptis J. Ziegleri*, dans *Amœnit. hist.* — Teissier, *Éloges*. — Jovius, *Elogia*. — Vossius, *De scientiis mathematicis*.

ZIETHEN (*Jean-Joachim* DE), célèbre général prussien, né le 18 mai 1699, à Wustrow (comté de Ruppin), mort le 27 janvier 1786, à Berlin. Ses parents étaient nobles, mais possédaient une fortune médiocre. Une vocation décidée pour la carrière des armes le poussa à s'engager à quatorze ans dans un régiment d'infanterie; mais au bout de quelque temps il donna sa démission et se retira à Wustrow, où il s'occupa de remettre en ordre les affaires de sa famille. La vie monotone de la campagne ne pouvait convenir longtemps à un jeune homme plein d'ardeur: aussi Ziethen entra en 1726 comme lieutenant dans les dragons de Wuthenow. Injurié par son capitaine, il lui demanda en vain satisfaction; par ordre supérieur, il fut enfermé dans la forteresse de Friedrichsbourg. Élargi après un an de détention, il reprit son poste, mais un nouveau duel fut la cause de son renvoi de l'armée. Sur l'intercession de quelques généraux, il fut rappelé dans un régiment de hussards (1730), et l'année suivante reçut le brevet de capitaine. Il eut l'occasion de montrer pour la première fois ses talents militaires dans la guerre contre la France (1735), à laquelle il prit part sous les ordres du général autrichien Baronay. Lorsque la guerre de Silésie éclata (1741), Ziethen devint lieutenant-colonel, et quelques jours plus tard il remporta un brillant avantage dans l'affaire de Rothschloss. Nommé colonel, il fut placé à la tête du régiment qui, sous le nom de *hussards de Ziethen*, fut longtemps célèbre dans les fastes de l'armée prussienne. Il assista à toutes les batailles livrées par Frédéric II dans cette campagne, et se distingua plus particulièrement dans la journée de Molwitz, à la prise d'Olmütz, et à Cholusitz (17 mai 1742), où il contribua puissamment à la victoire. Nommé major général (5 sept. 1744), il couvrit l'année suivante la retraite de Bohême. Plus tard, chargé de rétablir les communications avec le corps du margrave Charles, séparé du roi par vingt mille Autrichiens, il s'acquitta d'une manière brillante de sa mission. Il eut part à la victoire de Hohenfriedberg et à celle d'Hennersdorf (4 juin et 23 nov. 1745); mais, blessé grièvement dans cette dernière bataille, il fut obligé de quitter le théâtre de la guerre pour le reste de la campagne. Créé lieutenant général (août 1756), il prit part à la campagne de Saxe, et se signala par une bravoure peu commune à Reichenberg (avril 1757). Dans la rencontre qui eut lieu sous les murs de Prague, il mit en déroute le corps du

général Nadasti, et s'empara des magasins de l'ennemi. Il battit le même général près Kollin, où il reçut une nouvelle blessure. Après la défaite de Breslau, Ziethen remplaça Bevern dans le commandement du corps, rejoignit le roi dans le village de Leuthen, au moment où la bataille allait être livrée aux Autrichiens, et y prit à la tête de la cavalerie de l'aile droite une part glorieuse. Dans la journée de Torgau (3 nov. 1760), il fut chargé de tomber sur les derrières de l'ennemi, tandis que le roi lui-même devait l'attaquer de face. Un bois qu'il rencontra sur son chemin l'empêcha d'exécuter ces ordres avec célérité. Déjà le roi, repoussé dans plusieurs attaques avec des pertes sensibles, pensait que tout était perdu; déjà le général Daun avait envoyé à Vienne un courrier pour annoncer la défaite des Prussiens, lorsque Ziethen se montra sur les hauteurs de Siptitz, et se jeta sur l'ennemi avec tant de force qu'il décida de la victoire. Nommé général de cavalerie, il revint à Berlin, après que la campagne eut été terminée et se maria, à l'âge de soixante-cinq ans. Tant que ses forces le lui permirent, il assista à toutes les revues et commanda avec une ardeur juvénile. Une mort presque subite l'enleva à l'âge de quatre-vingt-six ans. Frédéric II lui fit ériger un monument sur la place de Guillaume à Berlin.

Apotheose des gen. Ziethen, Leipzig, 1785, in-8°. — Ebert, *Gedanken am Grabe von Ziethen*; ibid., 1786, in-8°. — Geisler, *Leben des Generals von Ziethen*; Leipzig, 1787, in-8°. — Blumenthal (Mme), *Vie de Ziethen*; trad. de l'allemand, Berlin, 1803, 2 vol. in-8°. — Massenbach, *Lobrede auf Ziethen*; ibid., 1808, in-8°. — Hahn, *Ziethen's Leben*; ibid., 1853, in-8°.

ZIMISCÈS (*Jean Ier*), empereur d'Orient, né en 925, en Arménie, mort le 10 janvier 976, à Constantinople. Issu d'une illustre famille d'Arménie, et surnommé *Zimiscès* à cause de sa petite taille, il servit de bonne heure dans l'armée grecque, et se rendit célèbre par de nombreux exploits dus à sa force prodigieuse et à sa vaillance. Dévoué à Nicéphore Phocas, à qui il avait révélé le complot de l'eunuque Bringas, il l'aida en 963 à s'emparer du trône, et partagea avec lui le commandement militaire. Les Arabes étaient alors les maîtres de la Syrie entière et de la Cilicie. A la bataille d'Adana, Zimiscès les mit en pleine déroute, et en fit un grand carnage. L'année suivante (964) il conquit la majeure partie de la Cilicie, traversa le mont Amanus, entra en Syrie, et répandit la terreur dans la vallée de l'Oronte. Mopsueste, alors nommée Massissa, que Nicéphore avait désespéré de réduire, ne résista point à l'ardeur de ses troupes, et il s'en empara d'assaut. La plus noire ingratitude récompensa les services de celui qu'on regardait comme le premier capitaine de l'Orient. Par les intrigues de Léon, frère de l'empereur, il fut privé de son commandement et envoyé en exil. L'impératrice Théophano, avec laquelle il entretenait des relations adultères, entreprit à la fois et de le venger et de se défaire d'un époux qu'elle haïssait. Elle ourdit une conjuration dont le chef secret, Zimiscès, dirigeait les fils de Chalcédoine, où il se tenait caché. Dans la nuit du 11 au 12 décembre 969, celui-ci se fit descendre dans une corbeille avec quelques conjurés vis-à-vis de l'appartement de Nicéphore, et y pénétra par une fenêtre. On le trouva endormi et couché par terre sur une peau d'ours. Il fut percé de coups aussitôt, et Zimiscès lui brisa la mâchoire avec le pommeau de son épée. Le premier acte du nouveau souverain fut de bannir Léon, son ennemi, et Théophano, sa complice; le second, de distribuer tous ses biens aux pauvres. Bien qu'il fût monté sur le trône par un crime, il gouverna glorieusement, et remporta par lui-même ou par ses lieutenants Nicolas et Bardas Sclerus des victoires signalées sur les Arabes, les Bulgares et les Russes. Il guerroyait en Syrie et retournait en Europe lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenaient à l'eunuque Basile, son grand chambellan, il s'écria : « Est-ce donc pour de tels hommes que combattent et souffrent tant de braves soldats? » Basile, craignant que son maître ne s'en tînt pas à des plaintes de sa conduite, fit verser du poison dans le breuvage de ce prince. Zimiscès eut deux femmes, Marie, sœur de Bardas Sclerus, et Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète; mais aucune d'elles ne lui donna d'enfants. Il eut pour successeur Basile II, son meurtrier.

Cedrenus, Zonaras, Léon Diacre. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. XIV.

ZIMMERMANN (*Jean-Georges* DE), célèbre médecin suisse, né le 8 décembre 1728, à Brugg (canton d'Argovie), mort le 7 octobre 1795, à Hanovre. Sa mère était fille d'un avocat au parlement de Paris; son père avait occupé les premiers emplois dans son pays. Élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quatorze ans, il alla terminer ses études à l'université de Berne, où il consacra cinq années à la philosophie et aux lettres. Orphelin de bonne heure, et forcé de se déterminer pour la carrière qu'il devait parcourir, il opta pour la médecine. Reçu en 1747, dans la propre maison de Haller, qui professait alors l'histoire naturelle à Gœttingue, il fit ses études médicales sous le patronage de ce maître, dont il reçut même l'honorable tâche de défendre la doctrine nouvelle de l'irritabilité, lors de sa réception au doctorat, en 1751. De retour à Berne, après un voyage scientifique en Hollande et en France, il y épousa une jeune veuve, parente de Haller, et il alla peu de temps après se fixer à Brugg, avec le titre de médecin pensionné de la ville. Il y vécut plus de seize ans, en butte aux froissements et aux mortifications qu'un homme supérieur comme lui devait éprouver au milieu d'une société vulgaire, cherchant dans l'étude, dans les aspirations les plus élevées de l'âme, un

remède à cette pénible situation morale, dont il a si bien dépeint l'amertume dans son traité de *la Solitude*. C'est en effet dans cette modeste résidence que Zimmermann composa les ouvrages qui ont fondé sa renommée : le *Traité de l'expérience*, celui *de la Dyssenterie*, et, dans un autre ordre d'idées, les traités de *l'Orgueil national* et de *la Solitude*. Ces œuvres remarquables le firent nommer, en 1768, médecin du roi d'Angleterre pour l'électorat de Hanovre, à la recommandation de Tissot, avec lequel il s'était étroitement lié par correspondance. Obligé de se rendre à Berlin, en 1771, pour s'y faire opérer par Meckel d'une hernie congénitale d'un caractère anormal, il y reçut l'accueil le plus flatteur de ses confrères, et de Frédéric II, qui le rappela même quinze ans plus tard pour avoir son avis sur la maladie à laquelle il devait bientôt succomber. Lorsque parut le traité *de la Solitude*, l'impératrice Catherine envoya à l'auteur une bague en diamants et une médaille d'or à son effigie, et l'engageait à venir se fixer à Pétersbourg. Ce fut même là l'origine d'une correspondance entre ces deux personnages, qui dura quelques années. Dans cette position brillante et plus conforme à son mérite, Zimmermann ne trouva pas cependant le bonheur. A peine était-il arrivé à Hanovre que, par suite de cette mélancolie profonde qui faisait le fond de son caractère, il regrettait ses montagnes. De cruels malheurs de famille vinrent aggraver ses souffrances : il perdit sa femme et sa fille, et vit son fils frappé d'aliénation mentale. Les amis de Zimmermann avaient cherché à le tirer de l'état de consomption morale dans lequel il était tombé, en lui faisant contracter, en 1782, une nouvelle union; mais les événements politiques qui agitèrent la France et l'Europe réagirent de la manière la plus fâcheuse sur son esprit. Partisan de la révolution à son début, il eut bientôt horreur de ses excès, et il se jeta dans une polémique ardente, où, prenant à partie les savants de l'Allemagne, qu'il enveloppait sous la dénomination d'*illuminés*, il adjurait les souverains de mettre un frein aux excès d'une philosophie qui menaçait selon lui d'engloutir l'ordre social tout entier. En butte dès lors à de nombreuses hostilités, et à des critiques passionnées auxquelles il ne pouvait, avec un caractère tel que le sien, rester insensible, Zimmermann tomba dans un état de misanthropie dont sa raison reçut un contre-coup fatal (1). En proie aux plus pénibles hallucinations, il se croyait menacé d'être expulsé de sa maison par les soldats français, sans asile, et réduit à la mendicité. Ce fut dans ce déplorable état mental qu'il termina, à l'âge de soixante-sept ans, sa vie, depuis longtemps languissante.

Zimmermann parlait et écrivait avec la même facilité le français et l'allemand. Parmi ses œuvres médicales, la plus importante, son *Traité de l'expérience* est un traité philosophique de séméiotique écrit dans les principes de l'hippocratisme, et où l'auteur traite successivement de l'expérience en général, et dans ses rapports avec l'érudition; de l'art d'observer, de l'étiologie, et de l'influence des agents hygiéniques considérés comme causes de maladies. L'idée qui lui sert de point de départ, c'est qu'aussi longtemps que le mécanisme de la vie et de ses dérangements ne sera pas parfaitement connu, les efforts tentés pour généraliser les faits médicaux n'enfanteront que des systèmes défectueux; qu'en conséquence il y a jusque là nécessité pour les médecins de s'en tenir à l'observation des phénomènes, à l'expérience. Le livre sur *la Solitude* n'eut pas moins de retentissement dans le monde philosophique. Quoique peignant avec enthousiasme les avantages de la solitude pour l'esprit, pour l'imagination, pour le cœur, l'auteur n'en reconnaît pas moins qu'elle peut avoir des inconvénients; que l'homme, né pour la société, a des devoirs que les charmes de la solitude ne doivent pas nous faire oublier. Peut-être tombe-t-il dans quelques exagérations quand il décrit les périls et les ennuis du monde; mais il n'est personne qui ne reconnaisse avec lui le vide immense que ses plaisirs laissent dans l'âme, surtout dans les jours d'épreuves; personne qui ne puisse lire avec une douce et salutaire émotion les pages attendries qu'inspirent à l'auteur les grandes scènes de la nature et les douces joies d'une vie paisible passée loin des agitations de la foule. Voici les titres des écrits de Zimmermann : *De irritabilitate;* Gœttingue, 1751, in-4°; trad. en italien; — *Leben des von Haller* (Vie de Haller); Zurich, 1755, in-8°; — *Betrachtungen über die Einsamkeit* (Méditations sur la solitude); Zurich, 1756, in-8° : c'est une ébauche de l'ouvrage publié plus tard sur le même sujet; — *Von der Einsamkeit;* Leipzig, 1773-86, 4 vol. in-8°; on a de ce livre une traduction abrégée par Mercier (Paris, 1788, 1790, in-12); une seconde par Jourdan (ibid., 1825, 1840, in-8°); une troisième par X. Marmier (ibid., 1845, in-18); les digressions, les longueurs, les répétitions fastidieuses dont l'original allemand est rempli n'ont pas permis à ses traducteurs de le faire passer *in integro* dans la langue française; — *Von Nationalstolze* (De l'Orgueil national); Zurich, 1758, in-8°, et 1760, 1768, 1779, 1789, in-8°; trad. en français (Paris, 1769, in-12); — *Von der Erfahrung in der Arzneykunst* (De l'Expérience en médecine); Zurich, 1763-67, 2 vol. in-12, et 1787, in-8°; trad. en français par Lefebvre de Villebrune

(1) Gœthe, qui a parlé longuement de Zimmermann dans ses *Mémoires*, nous donne une triste idée de son caractère. Violent et absolu jusqu'au despotisme, dans sa famille, cet illustre médecin passait pour faire le malheur des siens; et ses rigueurs n'auraient même pas été étrangères à la triste destinée de sa fille et de son fils. Les biographes ne font pas généralement mention de ces graves imputations, dont il faut laisser la responsabilité au grand poëte allemand.

(Paris, 1774, 3 vol. in-12), et par Prunelle (Montpellier, 1820, 3 vol. in-8°); — *Von der Ruhrunter dem Volke im Jahre* 1765 (De la Dyssenterie épidémique en 1765); Zurich, 1767, 1785, 1789, in-8°; trad. française par Lefebvre de Villebrune (Paris, 1775, 1788, in-12); — *Ueber Friedrich den Grossen, und meine Unterredungen mit ihn kurz vor seinem Tode* (Sur Frédéric le Grand, et mes entretiens avec lui peu de temps avant sa mort); Leipzig, 1788, in-8°; trad. fr., Lausanne, 1790, in-8°; — *Fragmenten über Friedrich den Grossen* (Fragments sur Frédéric le Grand, son gouvernement et son caractère); Leipzig, 1790, 3 vol. in-8°; — des articles dans les *Acta helvetica*, les *Mémoires* de la Société d'histoire naturelle de Zurich, le *Magasin de Hanovre*, le *Muséum allemand*, etc. Dr C. Saucerotte.

Zimmermann's *eigene Lebensbeschreibung* (autobiographie); Hanovre, 1791, in-8°. — Marcard, *Beitrag zur Biographie des J.-G. von Zimmermann*, Hambourg, 1796, in-8°. — Tissot, *Vie de Zimmermann*; Lausanne, 1797, in-8°. — Wichmann, *Zimmermann's Krankheitsgeschichte*; Hanovre, 1796, in-8°. — Gœthe, *Mémoires*. — Leu, *Helvetisches Lexicon*, et supplém. — *Die Zeitgenossen*. — Spreagel, *Hist. de la méd.* — *Notices* de MM. Jourdan et Marmier, dans leurs traductions. — *Biogr. médicale*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.

ZINGARELLI (*Niccolò-Antonio*), compositeur italien, né le 4 avril 1752, à Naples, où il est mort, le 5 mai 1837. Fils d'un professeur de chant, qui le laissa orphelin de bonne heure, il fréquenta les cours du Conservatoire de Loreto, et y apprit, outre le violon, l'accompagnement et le contre-point. Sa pauvreté l'obligea à accepter un modique emploi à Torre dell' Annunziata, et à y donner plusieurs années des leçons particulières. La duchesse de Castelpagano, qu'il eut la bonne fortune de rencontrer à Naples, le prit chez elle, et contribua beaucoup à sa renommée. Par l'intermédiaire de sa protectrice et par l'effet de ses pressantes recommandations, il parvint à faire jouer *Montezuma* (1781), son premier ouvrage, qui fut mal accueilli à Saint-Charles, puis *l'Alsinda* (1785), opéra bouffe qui eut du succès à Milan. Dès lors il écrivit successivement pour cette ville *Telemacco* (1785), *Ifigenia in Aulide* (1787), *la Morte di Cesare* (1791), *Pirro* (1792), *la Secchia rapita* (1793), *Giulietta e Romeo* (1796), *Meleagro* (1798), *Inès de Castro* (1803), etc. Sa réputation l'ayant fait appeler à Paris, il y donna *Antigone* (1789), froide composition, qui ne réussit pas. Maître de chapelle à la cathédrale de Milan depuis 1792, Zingarelli occupa, de 1794 à 1804, un poste semblable à Loretto, et remplaça à cette dernière date Guglielmi à Saint-Pierre de Rome. Lors de la naissance du roi de Rome (1811), il refusa de faire chanter le *Te Deum* prescrit par l'empereur, alléguant qu'il ne reconnaissait d'autre souverain que Pie VII; arrêté aussitôt et envoyé à Paris, il fut traité avec beaucoup de bonté par Napoléon, qui non-seulement lui fit remettre 8,000 fr. à titre de frais de voyage, mais lui demanda une messe solennelle pour le service de sa chapelle. La maîtrise de Saint-Pierre ayant été donnée à Fioravanti, il retourna à Naples (1812), et succéda à Paisiello en 1816 comme maître de chapelle de la cathédrale. Ce fut un événement funeste pour le progrès des études musicales que le choix de ce maître, ignorant des ouvrages qui s'étaient produits à l'étranger, n'ayant ni méthode ni plan d'enseignement, d'un esprit étroit, rempli de préventions et de préjugés, et livré aux exercices d'une dévotion exagérée. Les élèves qu'il a formés, tels que Mercadante, Morlacchi, Bellini, Carlo Conti, les frères Ricci, sont moins redevables à ses leçons qu'à leur nature d'élite. Zingarelli mourut à quatre-vingt-cinq ans passés. Il avait été élu associé de l'Institut de France en 1804. Outre les opéras cités, il a laissé une immense collection de musique religieuse, en général d'un style monotone et plein de négligences. « Sa renommée comme compositeur, dit Fétis, a été plus grande que son mérite. Il n'était pas dépourvu d'un certain sentiment délicat dans la mélodie; mais il avait peu d'idées, peu de force dramatique... Son opéra religieux de *la Distruzzione di Gerusalemme* (1810) est le seul de ses ouvrages où l'on remarque quelque énergie de sentiment. » P. L.

Liberatore, *Necrologia di N. Zingarelli*; Naples, 1837, in-8°. — Villarosa, *Elogio stor. di Nic. Zingarelli*; ibid., 1837, in-8°. — *Notizie biografiche di Nic. Zingarelli*; ibid., 1837, in-8°. — Schmid, *Jos. Haydn und Nic. Zingarelli*; Vienne, 1847, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ZINGARO (Le). *Voy.* Solari (*Andrea*).

ZINKGREF (*Jules-Guillaume*), poëte allemand, né le 3 juin 1591, à Heidelberg, mort le 1er novembre 1635, à Saint-Goar (Prusse Rhénane). Il étudia le droit à l'université de sa ville natale sous la direction de son savant père, et après sa mort (1611) il visita pendant cinq ans la Suisse, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. A son retour il obtint le diplôme de docteur en droit. Durant la guerre de Trente ans, il occupa différents emplois à Heidelberg, à Kreuznach et à Alzei. Devenu secrétaire interprète de l'ambassadeur français Marescot, il eut occasion de séjourner dans les différentes cours d'Allemagne. Puis il fut attaché au service de l'électeur palatin; mais après la bataille de Nordlingen il dut chercher son salut dans la fuite. Dans la route il reçut une blessure et tomba entre les mains des gens de Bernard, duc de Saxe-Weimar. Après avoir recouvré sa liberté, il passa auprès de son beau-père à Saint-Goar, et y devint victime de la peste, n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Comme poëte et littérateur, il occupe une place honorable dans la littérature allemande. Il joignit une vaste érudition et un goût fin et sûr à l'énergie et à la délicatesse de son style. Il vécut dans une étroite amitié avec Opitz, qui exerça sur lui une grande influence. Parmi ses poésies, la plus remarquable est une imitation de Tyrtée, intitulée *Éloge du soldat* (Soldatenlob; Francfort, 1632). Ses autres ouvrages sont : *Emble-*

matum ethico politicorum centuria oder hundert Sitten-und Politische Sinn-Bilder (Centurie de sentences morales et politiques, en vers); Francfort, 1623, 1698, in-4°; Heidelberg, 1644, in-4°; — *Deutsche Apophthegmata, das ist der Deutschen kluge Sprüche* (Apophthegmata, ou Sentences prises dans les auteurs allemands); Strasbourg, 1626-31, 2 vol. in-8°; ibid., 1639; Leyde, 1644 et 1693, in-8°; Amsterdam, 1653, 1654. Ce recueil d'épigrammes, d'anecdotes et de discours choisis dans les meilleurs écrivains du seizième et du dix-septième siècle eut un grand et légitime succès; — *Carmina latina*, dans les *Trigæ poeticæ* de Weidner. Un choix de ses poésies se trouve dans la *Bibliothèque des poëtes allemands du dix-septième siècle* (Bibliothek deutscher Dichter des XVII Jahrh.), publiée par W. Müller. On doit aussi aux soins de Zinkgref la première édition des *Poésies de Martin Opitz* (M. Opitzens deutsche Poemata; Strasbourg, 1624, in-4°).

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*. — Lipenius, *Bibl. philosophica*. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, t. III. — Küttner, *Charakteren deutscher Dichter*.

ZINZENDORF (*Nicolas-Louis*, comte DE), fondateur de secte, né le 26 mai 1700, à Dresde, mort le 9 mai 1760, à Herrnhut (Saxe). Issu d'une famille originaire d'Autriche, mais dont l'un des membres, *Jean IV*, avait embrassé le luthéranisme, il était le petit-fils de *Maximilien-Érasme*, qui, préférant la liberté de conscience à ses possessions territoriales, s'était retiré en Franconie. Il n'avait que six semaines lorsqu'il perdit son père, *Georges-Louis*, ministre des conférences de l'électeur de Saxe. Un second mariage, que sa mère contracta avec le général Natzmer, ainsi que l'incurie du général de Zinzendorf, son tuteur et son oncle, contribuèrent à le placer sous la direction de sa grand' mère maternelle, la baronne de Gersdorf, femme remarquable d'ailleurs par sa piété et son instruction, et qui était en relation étroite avec les chefs du *piétisme*, Spener, Franke, Anton, Canstein, etc. Après être resté sous la direction d'un précepteur jusqu'en 1710, il fut alors envoyé à Halle pour y être élevé au Pædagogium, sorte de collége fondé récemment par les adeptes du *piétisme*. Là les tendances de son esprit, bien que contrariées par ses gouverneurs Hofmann et Crisenius, lui firent bientôt prendre part à la formation de plusieurs sociétés religieuses ainsi qu'à celle d'un ordre de chevalerie, dont les membres prirent d'abord le nom d'*Esclaves de la vertu*, puis celui de *Confesseurs du Christ*, et enfin de chevaliers de l'*Ordre du grain de sénevé*. Le premier article des statuts portait : « Les membres de notre société aimeront le genre humain tout entier. » Bien que ce fût là plutôt une imitation des *collegia pietatis* des piétistes, Zinzendorf dut à ces sortes de sociétés fraternelles plus d'un ami qui devinrent plus tard ses disciples et entre autres le baron F. de Watteville. En 1716 il fut envoyé à Wittemberg pour s'y instruire dans le droit. Il commença au printemps de 1719 ses voyages, et visita la Hollande, Paris, où il se lia de préférence avec le P. de la Tour et avec le cardinal de Noailles, puis la Suisse. Épris de sa jeune cousine, Theodora de Castell, qu'il vit alors, il avait presque obtenu sa main lorsqu'un sentiment, assez difficile à définir, le porta à y renoncer en faveur de son ami, le comte Henri XXIX de Reuss-Ebersdorf (1720). Il songea alors à se consacrer aux progrès des œuvres de bienfaisance fondées à Halle par Franke; mais, combattu dans ce dessein par sa famille, il se rendit à Dresde, où l'attendait la charge de conseiller de justice (déc. 1721). Réduisant volontairement ses fonctions à l'office de juge conciliateur dans les campagnes, il s'occupa plus de prêcher un auditoire réuni par ses soins chaque dimanche dans son hôtel que de s'avancer dans le chemin des honneurs. Ayant épousé, en 1722, la sœur de son ami le comte de Reuss, il venait de se fixer dans son domaine de Berthelsdorf, lorsque le récit qu'un charpentier, appartenant à la secte des frères moraves, lui fit des persécutions que ses coreligionnaires avaient à endurer de la part de l'Autriche, enflamma son zèle apostolique et lui inspira la pensée de relever une doctrine fondée par Jean Huss. Trois hommes, deux femmes et cinq enfants, ramenés à sa sollicitation de Moravie, et qu'il installa sur ses terres, au pied de la montagne du Hutberg, tels furent les commencements de la communauté célèbre à laquelle il devait donner le nom de Herrnhut (*bergerie du Seigneur*). Le nombre des adeptes ainsi que celui des anciens frères moraves attirés par ses procédés généreux augmentant rapidement, il se démit en 1728 de ses fonctions pour se livrer tout entier à son œuvre de prosélytisme. En 1731 il se rendit à Copenhague, dans le but d'organiser des missions dans le Groenland et dans l'Amérique, où il envoya dès cette époque plusieurs de ses adeptes. Il se présenta en 1734 devant le consistoire de Stralsund pour être admis comme ministre dans l'Église luthérienne. Reçu sous le nom de Louis de Freideck, qu'il avait pris pour déjouer les défiances dont il était l'objet, il commença dès lors une série de voyages dont le but était de propager ses doctrines. Après quelque temps passé comme simple précepteur, on ne sait trop pour quelle raison, dans la famille d'un marchand, il se rendit d'abord en Suède, pays qu'il fut presque aussitôt obligé de quitter sur l'ordre du gouvernement. A la même époque, les défiances de la cour de Dresde ayant fait prononcer contre lui le bannissement, il se réfugia chez son beau-frère (1735). Plus heureux en Hollande, où la protection de la princesse douairière d'Orange lui était assurée, il y fonda la colonie de Heerendyk, passa de là en Livonie et en Esthonie, où il marqua son passage par la publication d'une Bible en langue nationale, et visita ensuite la cour de Berlin, où il plut tant au

roi Frédéric-Guillaume que ce prince, passant de la défiance à un excès de faveur, le fit ordonner évêque par un simple ministre, Jablonski, ce qui ne s'était pas vu depuis Luther (mai 1737). La même année fut encore marquée par le premier voyage que Zinzendorf fit en Angleterre, et qui devint l'origine non-seulement de ses liaisons avec les méthodistes et avec leur chef Wesley, mais encore des rameaux que la nouvelle secte ne tarda pas à étendre jusque dans le Nouveau Monde. L'île Saint-Thomas, colonie danoise, fut le premier point par où les doctrines moraves abordèrent en Amérique. Le voyage que Zinzendorf y avait fait vers 1738 n'avait été qu'une rapide apparition; ce fut en 1742, après quelques essais infructueux de propagande en Suisse, qu'il partit pour l'Amérique du Nord. Mal accueilli à Philadelphie, il eut plus de succès à Germantown, se vit choisi pour ministre par la population de cette ville, presque entièrement composée d'Allemands, et ne revint en Europe qu'après avoir pénétré jusqu'au milieu des tribus indiennes et avoir fondé la colonie de Bethléem (1743). Il s'était rendu aussitôt à Riga pour apaiser les dissensions qui s'étaient élevées entre les colonies moraves de ce pays et les autres églises protestantes, lorsqu'un ordre de l'impératrice Élisabeth vint lui interdire un plus long séjour. De retour en Saxe, sa prodigieuse activité ne put s'accommoder du repos : aussi le reste de sa vie se passa-t-il en nouvelles courses en Angleterre, où il obtint du parlement un bill en faveur des établissements moraves (1749), en Amérique (1752), en Suisse et en Hollande (1757). La mort de sa femme (19 juin 1756), qui avait été un de ses plus dévoués et de ses plus intelligents auxiliaires, apporta quelque désordre dans l'administration de la colonie d'Herrnhut. C'est à cette situation qu'il prétendit porter remède en épousant, le 27 juin 1757, la *sœur supérieure*, Anna Nitschmann, fille d'un charron. Depuis lors Zinzendorf ne quitta plus Herrnhut.

En admettant la sincérité de Zinzendorf, la pureté de ses doctrines et la générosité de ses desseins exempts d'ambition, toutes choses qui ont été très-contestées, on peut encore dire qu'il se rapprochait beaucoup des mystiques par son exaltation et une nature passionnée, qui peut-être fut innocente des vices qu'on lui a imputés, mais qui donna prise aux soupçons par des élans inconsidérés et des abus de langage que ses partisans ont essayé de mettre sur le compte de ceux qui ont recueilli et qui nous ont transmis les sermons qui existent de lui. Accusé d'inconduite dans sa jeunesse, on a reproché à sa doctrine de favoriser le dérèglement et la corruption des mœurs. Ce sont là des secrets de sectaires qu'il est assez difficile de pénétrer, et l'on peut dire que plus d'un passage des écrits de Zinzendorf a eu le tort de donner prise à ses détracteurs. Quant au fond, la doctrine des *herrnhuters* est à peu près celle des luthériens. L'ordre épiscopal, la divinité de Jésus-Christ, l'éternité des peines, la corruption originelle, la nécessité des bonnes œuvres, un grand amour pour l'humanité, l'adoration perpétuelle, tels sont les principaux points d'une croyance qu'on pourrait définir une sorte de protestantisme mystique. Zinzendorf a laissé quelques écrits, parmi lesquels on cite : *Attici Wallfahrt durch die Welt* (Voyage d'Atticus à travers le monde), récit intéressant des voyages de sa jeunesse; — *Das gute Wort des Herrn* (La bonne parole du Seigneur), espèce de catéchisme; — *Die wahre Milch der Lehre Jesus* (Le lait pur de la doctrine de Jésus-Christ; — *Der Deutsche Socrates* (Le Socrate allemand), espèce de revue périodique, etc. Il a composé aussi un grand nombre d'hymnes pour les cérémonies religieuses des *frères*, et ses biographes assurent qu'il avait un véritable talent pour la poésie. Schrautenbach a tracé de Zinzendorf le portrait suivant : « Il y avait dans son extérieur de la grandeur, de la force, de la noblesse et une rare distinction... Sa mise était toujours simple à l'extrême et même négligée. Sa figure était imposante et susceptible de beaucoup d'expression, la taille moyenne, la démarche alerte, le pas ferme. Il était gai, liant, très-causeur. » Il laissa en mourant une dette de 1,631,766 thalers (plus de 7 millions de fr.). Mais la communauté, pour laquelle cette dette avait été contractée, se porta héritière de Zinzendorf, servit à sa fille une pension viagère, et parvint au bout de quarante ans à l'éteindre entièrement. Aujourd'hui encore elle est propriétaire des seigneuries de Berthelsdorf et de Hendersdorf. Le nombre des Herrnhuters s'est beaucoup augmenté dans ces derniers temps, surtout en Amérique. Eug. Asse.

Spangenberg. *Leben des Grafen N. von Zinzendorf*; Barby, 1772-75, in-8°. — Schrautenbach, *Erinnerungen an den Grafen von Zinzendorf*; Berlin, 1828, in-8°. — Reichel, *Leben*; Leipzig, 1790, in-8°. — Duvernoy, *Kurzgefasste Lebensbeschreibung N. Grafen von Zinzendorf*; ibid., 1793, in-8°. — Verbeck, *Des Grafen N. von Zinzendorf Leben und Character*; ibid., 1845, in-8°. — J.-G. Müller, *Bekenntnissen berühmter Mænner*, t. III. — Varnhagen d'Ense, *Denkmale*, t. V. — Brauns (1850), Schroeder et Pilgram (1857), *Vie de Zinzendorf* (en allemand). — F. Bovet, *Le Comte de Zinzendorf*; Paris, 1865, in-18. — Horschelt, *Geschichte von Herrnhut*.

ZINZERLING (*Just*), en latin *Jodocus Sincerus*, philologue allemand, né vers 1590, en Thuringe, mort vers 1620. Après avoir pris à Bâle ses degrés en droit, il parcourut en vue de s'instruire la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint s'établir à Lyon, où il avait déjà séjourné quelque temps. Il y remplit l'emploi de correcteur dans une imprimerie. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *De appellationibus*; Bâle, 1610, in-4°; — *Criticorum juvenilium promulsis*; Lyon, 1610, in-12, et dans le *Syntagma criticum*, de Sminck, 1717, in-4°; — *Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum*; Lyon, 1612, in-12 : ce curieux ouvrage, réimprimé plusieurs fois à Strasbourg, à Genève, à Amsterdam, n'est autre chose qu'un

manuel à l'usage des étrangers qui se proposent de visiter la France; — *Opinationes variorum de nautico fœnore;* Lyon, 1614, in-8°. Ce savant, enlevé trop tôt aux lettres, a encore publié une édition de *l'Argonautique* de Valerius (Lyon, 1617, in-12).

Jœcher, *Lexicon.*

ZIZIM. *Voy.* DJEM.

ZIZKA (1), de Trocnov (*Jean*), chef des hussites, né vers 1360, à Trocnov (cercle de Budweis), mort le 12 octobre 1424, à Przibislav (cercle de Czaslava). Il appartenait à une famille noble; sa mère le mit au monde sous un chêne, où se trouve aujourd'hui une chapelle. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et y montra une grande aptitude. La première occasion qu'il eut de signaler sa bravoure fut dans la guerre des Polonais contre l'ordre Teutonique. Dans les journées de Grünwald et de Tannenberg, il combattit avec le sang-froid d'un soldat aguerri, ce qui attira sur lui l'attention du roi de Pologne. Dans cette guerre il eut le malheur de perdre un œil. Revenu en Bohême, il fut attaché à la cour en qualité de chambellan, et c'est peut-être le seul noble qui acquit la confiance et l'amitié de l'empereur Wenceslas. Franc, loyal, nullement courtisan, il exerça une influence heureuse sur l'esprit violent de son souverain, et il fut toujours prêt à verser son sang pour la défense d'une cause juste. L'inique supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague excita chez lui une indignation profonde. Wenceslas lui-même ressentait douloureusement les maux de ses sujets, et prêtait volontiers l'oreille à leurs plaintes. On dit qu'ayant trouvé un jour Zizka plongé dans la méditation, et ayant appris que les souffrances de ses compatriotes en étaient le sujet : « Ami, lui dit-il, si tu peux y remédier, fais-le; je te souhaite bonne chance. » Ces paroles auraient déterminé Zizka à agir. Il quitta la cour, et se mit à propager la doctrine de Hus à Prague, tandis que son fidèle compagnon, Nicolas de Husinec, parcourait la Bohême pour préparer les esprits. Les prédicateurs hussites rassemblèrent le peuple non loin du château de Bechin, sur une montagne à laquelle on donna dès lors le nom de Mont Tabor, emprunté au langage biblique. L'empereur fut en proie à une vive inquiétude en voyant que le mouvement gagnait du terrain et allait embraser le pays tout entier; son anxiété fut d'autant plus grande qu'on avait réussi à lui persuader que la nation voulait le détrôner pour mettre à sa place Nicolas de Husinec.

Le 30 juillet 1419, dans une procession, Jean Dlaubala, ancien moine, se présenta devant l'hôtel de ville et demanda aux conseillers municipaux et aux échevins la reddition des utraquistes qui étaient en prison. Sur le refus qui lui fut fait, une foule de gens armés ayant à leur tête Zizka se précipitèrent sur les magistrats et firent un carnage épouvantable. La guerre allumée au nom de la religion devint bientôt une guerre politique et nationale; aussi, malgré l'horreur que le fanatisme inspire toujours, on est forcé d'avoir du respect pour les hussites combattant pour leurs libertés nationales. La mort de Wenceslas IV fut le signal de la guerre. Les autres villes suivirent l'exemple de Prague, et le pays tout entier offrit un triste spectacle; des couvents furent incendiés, et des antinationaux furent égorgés. L'empereur Sigismond, successeur de Wenceslas, occupé de la guerre contre les Turcs, ne put défendre son trône; il eût peut-être comprimé la révolte, que du reste il ne croyait pas redoutable. Le 10 novembre le peuple arriva de tous les côtés vers la capitale, qui était le point de réunion; la garnison tenta en vain de s'y opposer. Les hussites livrèrent bataille près d'Austi et Knin, où les troupes impériales furent défaites. La reine douairière Sophie, qui avait la régence, demanda le 13 novembre une suspension d'armes, et promit d'accorder la liberté de conscience. Zizka ne voulut pas entendre parler de paix, et se fortifia à Pilsen; il en sortit cependant pour éviter d'être assiégé. Il se rendit alors à Tabor, ville nouvellement bâtie sur la montagne de ce nom, et de là il fit de fréquentes sorties aux alentours. Les cruautés exercées par ordre de Sigismond ne firent qu'augmenter l'exaspération générale. On ne voulut pas reconnaître ce prince pour roi de Bohême, et on résolut de pousser la guerre à outrance. A la nouvelle de la bulle du pape Martin V publiant une croisade contre les prétendus hérétiques bohêmes, la nation se souleva; les nobles même, qui jusqu'alors se tenaient à l'écart, s'associèrent aux efforts patriotiques du peuple. Zizka marcha sur Prague à la tête de trois mille hommes; les troupes impériales lui barrèrent le passage près Porzycza; mais dans la nuit elles furent complétement dispersées, et Zizka entra dans la capitale le 20 mai 1420. Les croisés, au nombre de cent mille, ne tardèrent pas à arriver devant Prague, mais ils furent repoussés (4 juillet). Les habitants prirent à leur tour l'offensive, et assiégèrent Wyszehrad, qui fut forcé de capituler. Dès lors les hussites eurent le dessus. Zizka guerroya avec succès dans le midi contre Ulric de Rosenberg; le sang et les flammes marquèrent son passage. Cependant la discorde pénétra dans le camp des vainqueurs. La nation se divisa en deux partis, celui des modérés ou hussites et celui des exaltés ou taborites. Les premiers, terrifiés du fanatisme de leurs adversaires, les accusèrent de projets communistes et se refusèrent à les assister. Après la mort de Nicolas de Husinec (24 déc. 1420), Zizka se mit à la tête des taborites, qui, au commencement de l'année suivante, essuyèrent plusieurs échecs. Mais un peu plus tard il força de mettre bas les armes Boguslas Schwamberg, l'ennemi le plus acharné des hussites; plus tard il se rangea de leur côté et devint leur zélé par-

(1) On prononce en bohême *Zijka.*

tisan. Une diète fut convoquée à Czaslava à l'effet de rapprocher les partis; mais elle n'aboutit à rien. Au siége du château de Rabi, Zizka reçut une flèche qui lui fit perdre l'œil qui lui restait. Ce malheur ne lui ôta rien de son énergie. Pendant le combat, il se plaçait sur un char au milieu de son armée et donnait des ordres avec une sagacité surprenante. Après avoir battu près Zatec une nouvelle armée de croisés envoyée contre lui, l'aveugle guerrier entra en triomphe à Prague (1er déc.)

Cependant la guerre continua avec le même acharnement qu'auparavant; l'armée de Zizka eut toujours le dessus. Les nobles, qui avaient tant de fois trahi la cause nationale, devinrent l'objet d'une haine implacable de la part de Zizka : il tira d'eux une vengeance éclatante à la sanglante bataille de Horyce. Les habitants de Prague ne tardèrent pas à lui être hostiles, et bien qu'ils eussent été battus près de Strachow, leur fougue les poussa jusqu'à assiéger Zizka à Czaslava; mais ils furent battus de nouveau et durent se soumettre. Ce fut alors que Zizka se jeta sur la Moravie et pénétra même jusqu'en Allemagne et en Hongrie, où il répandit la terreur. A son retour, le fanatisme éclata avec une fureur nouvelle, les massacres et les incendies recommencèrent. Cerné à Kostelec par les Impériaux et les habitants de Prague, il n'échappa qu'avec beaucoup de peine et se rendit ensuite du côté du midi. Poursuivi sans relâche, il accepta la bataille de Malin (7 juin 1424), et tailla l'ennemi en pièces. Après plusieurs succès consécutifs, il alla de nouveau porter secours aux Moraviens opprimés; mais la mort vint interrompre le cours de cette campagne. Les taborites, plongés dans la douleur par la perte de leur chef, prirent le nom d'*Orphelins* (Sirotci). Zizka fut inhumé dans l'église de Czaslava, où on lui érigea un mausolée au-dessus duquel on suspendit sa massue; son tombeau ne fut détruit qu'en 1623, par ordre de l'empereur. Plusieurs écrivains ont rapporté que Zizka en mourant ordonna de faire un tambour de sa peau : « Le bruit qu'elle fera, aurait-il dit, suffira pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. » Cette tradition est purement fictive.

Le caractère de Jean Zizka était slave par excellence. Bien que fanatique dans ses convictions, il n'est jamais tombé dans le mysticisme. Ami de l'égalité et de la fraternité, il ne permettait jamais qu'on lui donnât un autre titre que celui de *frère*. Brave à toute épreuve, persévérant, circonspect et docile, il conserva toujours le prestige d'un vaillant champion de la liberté. Les excès que l'on commit quelquefois sous ses yeux eussent pu flétrir sa gloire, s'il n'avait pas employé toute son autorité pour les réprimer. Il est vrai qu'il n'y réussit pas toujours, car c'était une tâche au-dessus des forces d'un homme d'enchaîner la fureur des hussites envers tous ceux qui semblaient même porter atteinte à leur liberté religieuse et politique. L'opinion que ses contemporains conçurent de lui et de ses actes se trouvait formulée dans l'épitaphe de son tombeau :

Joannes Zizka a Calice
rector rerum publicarum
laborantium in nomine et pro nomine Dei.

La mort de Zizka ne mit point fin à la guerre de hussites. Deux autres chefs, Procope le Rasé et Procope le Petit, continuèrent la lutte engagée par leur prédécesseur.

Joseph Fricz (de Prague).

Palacky, *Hist. de Bohême*, t. IV. — *Hist. de la guerre des hussites et du concile de Bâle*; Amst., 1727, 2 vol. in-4°. — Arnold, *Hist. des hussites* (en boh.); Prague, 1848, in-8°.

ZOÉ, impératrice d'Orient, morte en 1050, à Constantinople. Ambitieuse, débauchée, cruelle, voilà peinte en trois mots l'une des princesses les plus méprisables de cette triste époque. Fille de Constantin IX, elle eut pour premier époux Romain III (*voy.* ce nom), qui succéda à son père (1028). Bientôt elle se dégoûta de lui, et bien qu'elle eût dépassé la cinquantaine, s'éprit follement d'un général nommé Michel. Afin de s'abandonner sans contrainte à cette criminelle intrigue, elle empoisonna son mari; ne le voyant pas mourir assez vite à son gré, elle le fit étrangler dans son bain. Puis elle plaça son amant sur le trône, et l'épousa. Ce dernier, ayant eu la faiblesse de livrer le gouvernement à son frère Jean, ne tarda pas à être détrôné, et fut enfermé dans un monastère. Zoé eut le même sort. En 1041, à la mort de Michel IV, un mouvement populaire la tira de sa retraite; elle se laissa persuader de régner en son propre nom, mais il suffit de quelques journées de pouvoir pour la faire repentir d'un moment d'ambition, et elle transmit la couronne à Michel V, fils adoptif de son second mari. Le nouveau souverain paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude : un de ses premiers actes fut de la bannir de l'empire. Au bout d'un an il fut renversé par le peuple, déposé, et remplacé par Zoé et sa sœur Théodora (21 avril 1042). Les deux impératrices régnèrent deux mois environ; comme elles vivaient au milieu d'alarmes continuelles, Zoé y mit fin en épousant en troisièmes noces l'homme le plus vil et le plus corrompu de sa cour, Constantin Monomachus, et en partageant avec lui la couronne.

Cedrenus, Zonaras, Manassès.

ZOEGA (*Georges*), célèbre antiquaire danois, né le 20 décembre 1755, à Dahlen (Jutland), mort à Rome, le 10 février 1809. Fils d'un pasteur luthérien, qui peu après sa naissance alla remplir son ministère à Mœgeltœndern, il montra de bonne heure de telles dispositions pour l'étude des langues et de l'histoire, que son père n'hésita pas à l'envoyer à l'école d'Altona, en 1772, et à l'université de Gœttingue en 1773. Les leçons de Meiners, de Feder, du célèbre Heyne surtout, et la lecture des écrits de Winckelmann décidèrent de sa vocation pour l'étude de l'antiquité et des monuments des arts en particulier. Un pen-

chant irrésistible le porta vers l'Italie. Ce ne fut qu'après avoir, avec une admiration enthousiaste, vu Rome et Venise, qu'il se rendit successivement à Gotha, à Dresde et à Leipzig. Revenu en 1777 sous le toit paternel, il se livra d'abord à quelques compositions poétiques; mais bientôt il accepta une place de précepteur dans une famille bourgeoise de l'île de Fühnen (octobre 1778). Moins de deux années plus tard, on lui proposa d'accompagner dans ses voyages le jeune fils du conseiller Linstow. Il se mit en route par l'Italie dès le mois de mars 1780. Après avoir employé près d'une année à visiter cette terre classique, où il commença cette étude des monuments antiques dont il devait plus tard faire le fondement de tous ses travaux historiques, Zoega se disposait à parcourir la France, lorsque la mort du père de son élève le rappela brusquement en Danemark. Toutes ses espérances semblaient ruinées; heureusement la bienveillance du ministre danois Guldberg, près duquel l'intervention de Heyne n'avait pas été inutile, le chargea de la classification des médailles existantes à Copenhague, et presque aussitôt d'une mission scientifique qui réalisait tous ses vœux, celle d'un voyage numismatique aux frais du roi (avril 1782). Les circonstances, certaines influences plus personnelles et plus intimes, prolongèrent indéfiniment ce voyage, et Zoega, après vingt-six ans de séjour à l'étranger, devait mourir sans avoir revu sa patrie.

Son premier soin fut de visiter les riches collections du musée de Vienne, où il mit à profit les lumières de l'abbé Eckhel et de Neumann. Arrivé à Rome à la fin de janvier 1783, il attira sur lui l'attention de Borgia, alors secrétaire de la Propagande, archéologue érudit autant que passionné, et qui ne cessa plus d'être son protecteur et son ami. En même temps il commença un important travail sur les médailles et monnaies égypto-romaines que possédait ce prélat. A la même époque une passion violente qu'il conçut pour la fille d'un peintre de Rome, Maria Pietruccioli, décidait de son avenir, et le fixait pour toujours, du moins par ses désirs, dans une contrée où son cœur avait désormais d'aussi fortes attaches que son esprit. En épousant celle qu'il aimait, Zoega avait abjuré le protestantisme (déc. 1783); mais bien loin de faire de sa foi nouvelle un instrument de fortune, il la tint d'abord, ainsi que son mariage, profondément secrète, et se vit contraint, pour accomplir la mission dont il était chargé, de partir pour Naples, et bientôt pour Florence et pour Paris (mars 1784). Il était dans cette dernière ville lorsqu'il y apprit la chute de Guldberg, son protecteur. La crainte de ne pas rencontrer la même bienveillance auprès du nouveau ministre, et surtout le désir de revoir l'épouse dont il était séparé, le déterminèrent à revenir à Rome. Dénué de ressources, il se mit en route à pied (19 juin), et fut pris en arrivant à Rome d'une fièvre à laquelle il faillit succomber, et dont la convalescence se prolongea pendant presque toute l'année 1785. Ce fut pendant cette maladie qu'il fit à son père l'aveu de son mariage et de son changement de religion. A l'indulgence de sa famille se joignit celle de sa patrie, qui, faisant taire en sa faveur la loi qui défend d'employer tout Danois entaché de catholicisme, lui continua la mission dont elle l'avait chargé. En même temps l'amitié du cardinal Borgia lui procurait les fonctions d'interprète de la Propagande. Libre dès lors de se livrer tout entier à ses études archéologiques, il les publia en 1787, *Numi Ægypti imperatorii prostrantes in Museo Borgiano Velitris*; Rome, in-4°. Dans cette œuvre de numismatique, qui comprend toute la période comprise entre le triumvir Antoine et l'empereur Dioclétien, Zoega avait montré une sûreté d'érudition et une sagesse de critique qui établirent sa réputation dans toute l'Europe savante. Attiré, par l'étude même à laquelle il s'était livré sur l'antiquité égyptienne, vers celle, plus élevée encore et plus obscure, des religions du monde ancien, il recueillit sur ce sujet tous les renseignements que les écrivains de la Grèce et de Rome, et jusqu'aux Pères de l'Église et aux auteurs byzantins, pouvaient lui fournir, et les éclaira d'une vive lumière par l'examen des monuments de l'art antique. Une double mission scientifique qui lui fut confiée, en 1789, l'une à Naples par le gouvernement danois, l'autre à Venise par l'Angleterre pour y collationner les manuscrits de la Bible des Septante, ainsi qu'une correspondance régulière qu'il dut suivre avec le prince héréditaire de Danemark, président de la Société royale des arts, s'ajoutaient à ce travail de prédilection sans l'en distraire. Il en aurait fait sans doute l'œuvre capitale et dernière de sa vie, si, pour obéir au pape Pie VI, qui avait conçu la pensée d'ériger ceux des obélisques qui gisaient encore ignominieusement sur le sol romain, il n'avait lui-même entrepris d'écrire l'histoire de ces monuments mystérieux. Telle fut l'origine de son célèbre ouvrage *De usu et origine obeliscorum*, auquel il ne consacra pas moins de sept années de travail (1790-1796), et dont l'impression, suspendue par les événements politiques, ne fut achevée qu'en 1800, sous le règne du nouveau pape Pie VII (Rome, 1797, in-fol.) (1). Rattachant à ce sujet particulier toutes les notions générales sur la religion et les mœurs de l'ancienne Égypte, qu'il venait en quelque sorte d'accumuler, il fit de cet écrit un vaste répertoire de toutes ses connaissances relatives à l'archéologie égyptienne. Divisé en cinq sections consacrées aux témoignages historiques, à la liste et à la classification de ces monuments, à leur but et à leur mode d'érection, aux origines générales des religions et de l'écriture, ce livre se résume en quatre idées principales :

(1) Par une pensée touchante, Zoega voulut que cette édition, dédiée à Pie VI, portât la date de 1797, année où elle aurait été achevée sans les événements.

1° Le désir de commémorer de grands événements a été l'origine de l'érection de ces immenses monolithes. 2° L'art égyptien, autochthone en quelque sorte comme l'art grec, a eu comme celui-ci ses progrès et sa décadence, et peut être divisé en trois périodes, celle des Sésostrides, des Psammitichides et enfin des étrangers (Perses, Grecs et Romains). 3° Succession des signes d'écriture représentatifs des sons aux signes représentatifs des objets ou des idées, d'où l'induction à l'existence des hiéroglyphes phonétiques. 4° Les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Égypte par Cambyse, durèrent autant que la nation égyptienne et ne cessèrent d'être employés qu'après la destruction du paganisme. Ainsi, sans aborder le déchiffrement de cette langue mystérieuse, Zoega posait cependant les bases mêmes sur lesquelles, quelques années plus tard, Champollion devait établir sa célèbre découverte.

Surpris au milieu de ces travaux par les événements politiques qui amenèrent le traité de Tolentino, puis l'établissement éphémère d'une république, Zoega ne quitta pas cependant une ville qu'il aimait avec passion, et où le gouvernement danois venait de lui confier le soin des affaires consulaires. Un institut national ayant été créé, il dut à l'estime particulière que lui témoigna Daunou d'être attaché à la section d'histoire et d'antiquités, devant laquelle il lut bientôt plusieurs mémoires. A la même époque, il était élu membre de la Société royale des sciences de Copenhague. Tant de souvenirs honorables qui lui venaient de sa patrie avaient cependant réveillé en lui le désir de la revoir; mais il comptait sans les liens qui l'attachaient encore à Rome à son insu. Aussi fut-il autorisé, en conservant le titre et les profits de la chaire qu'il avait acceptée à Kiel, à continuer de résider à Rome. C'est là, brisé avant l'âge par les douleurs domestiques dont la mort de presque tous ses enfants et celle de sa femme (1807) avaient en quelque sorte sans cesse renouvelé l'amertume, qu'il passa les dernières années de sa vie. Partageant son temps entre la société des savants et des artistes et la composition de ses derniers écrits, il aimait à rassembler autour de lui ses jeunes compatriotes, tels que Akerblad, Fernow, Thorvaldsen, et leur communiquait le feu sacré de son enthousiasme pour le beau. Tout en donnant ses soins à réunir pour le gouvernement danois deux précieuses collections de médailles qu'il accompagna de notices, il acheva son *Catalogus codicum Copticorum manuscriptorum musæi Borgiani* (Rome, 1805, in-8°), et commença, avec le concours de l'érudit Piranesi et du graveur Piroli, la publication des *Bassirilievi antichi di Roma* (Rome, 1808, gr. in-4°), vaste travail, où devaient être reproduits et expliqués les innombrables bas-reliefs existants soit à Rome, soit dans ses environs. Zoega travaillait au second volume lorsque la mort vint interrompre l'œuvre en prenant l'ouvrier. Des dix-neuf cahiers qui devaient former les deux volumes consacrés à la villa Albani, il n'avait pu achever que le texte du seizième. Une traduction allemande des *Bassirilievi antichi*, due au professeur F.-G. Welcker, a paru sous le titre de *Die Antiken Bas-Reliefe von Rom*; Giessen, 1811-12, 2 vol. in-8°. Le même érudit a publié un volume des dissertations de Zoega, Giessen, 1817, in-8°, et un recueil de ses lettres : *Sammlung seiner Briefe und Beurtheilung seiner Werke*; Stuttgard, 1819, 2 vol. in-8°. Eug. Asse.

Welcker, *C. Zoega's Leben*, à la tête des *Lettres*

ZOHEIR (*Ben-Abou-Selma*), poëte arabe, vivait dans la seconde moitié du sixième siècle. Il fut élevé dans la maison de son grand-oncle Beschamet, qui lui donna le goût de la poésie. Il est l'auteur d'un des sept *Moallakat*; son poëme, composé de 64 distiques, fut fait à l'occasion de la paix qui termina la longue guerre entre les tribus des Dahis et des Gabras. Zoheir passe pour un des trois plus grands écrivains moralistes qui précédèrent la venue de Mahomet. Le prophète le visita quand il avait atteint l'âge de cent ans; Zoheir mourut immédiatement après cette visite. En 1782, W. Jones publia le texte arabe des sept Moallakat en caractères latins, accompagné d'une version anglaise. Rosenmüller l'a donné également en arabe avec une traduction latine et des notes, à Leipzig, 1792, in-4°. Une seconde édition fut publiée par le même auteur en 1826 dans la seconde partie de ses *Analecta arabica*, avec les commentaires extraits de la publication qui avait été faite de ce poëme par Zouzeni à Calcutta. Zoheir est le père de Kaab, autre poëte arabe.

Hammer (De), *Literaturgeschichte der Araber*.

ZOÏLE (Ζωΐλος), grammairien grec, vivait probablement au quatrième siècle av. J.-C. Sur l'époque où il vécut, sur son origine, sur son lieu de naissance, on n'a que des renseignements contradictoires. Tandis que la plupart des auteurs anciens le font naître à Amphipolis, quelques-uns prétendent qu'il était d'Éphèse. Selon Héraclide du Pont, il avait été d'abord esclave dans la Thrace, sa patrie. Dans quel siècle le placer? C'est une question où il est impossible de faire concorder les témoignages, tant ils diffèrent entre eux. Suidas, Élien et Denys d'Halicarnasse en font un contemporain des disciples d'Isocrate, et Élien en particulier lui donne pour maître le sophiste Polycrate, qui écrivit contre Socrate. D'un autre côté, il y a un passage de Vitruve (*Præf. ad lib. VII*) d'après lequel Zoïle aurait vécu sous le règne de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire dans la première moitié du troisième siècle : il devait venir à Alexandrie dans la vue de gagner les bonnes grâces de ce prince; mais mal reçu et traité avec mépris, à cause de ses critiques d'Homère, il se serait donné la mort dans un accès de désespoir. Bien qu'il soit dans les limites du possible que Zoïle ait vécu assez

longtemps pour assister à l'avénement de Ptolémée Philadelphe, le récit dramatique de Vitruve n'offre aucune consistance et ne soutient pas l'examen. Le plus sûr est de le rejeter et de s'en tenir à la conclusion de Clinton, à savoir que notre critique a commencé de se distinguer un peu avant les débuts de Démosthène, et qu'il n'était pas mort à la fin du règne de Philippe II de Macédoine. On sait que Zoïle se rendit célèbre par la sévérité avec laquelle il attaqua Homère, sévérité qui lui valut le surnom d'Ὁμηρομάστιξ. Le grand reproche qu'il lui faisait, c'était d'avoir introduit des fables et des légendes dans ses poëmes. Il ne ménagea pas moins Platon et Isocrate. Aussi, parmi les nations anciennes et modernes, son nom a-t-il servi à désigner tout critique envieux et méchant. On le flétrit encore de l'épithète de *chien de sophiste* (κύων ῥητορικός). Il est digne de remarque toutefois que Denys d'Halicarnasse parle de lui avec beaucoup de respect, et qu'il n'hésite pas à le ranger parmi les critiques du plus haut mérite. Aucun des écrits de Zoïle n'est parvenu jusqu'à nous; on n'en peut mentionner que les titres, qui sont : Περὶ Ἀμφιπόλεως; Ἱστορία ἀπὸ θεογονίας ἕως τῆς Φιλίππου τελευτῆς; Κατὰ Ἰσοκράτους τοῦ ῥήτορος; Κατὰ τῆς Ὁμήρου ποιήσεως λόγοι ἐννέα; Ψόγος Ὁμήρου (peut-être était-ce le même ouvrage que le précédent); Κατὰ Πλάτωνος; Τενεδίων ἐγκώμιον; un traité des *Figures du discours*, cité par Quintilien. P. L—Y.

Suidas. — Élien, *V. H.*, XI, 10. — Denys d'Hal., *De Isæo*; *De vi Demosth.*; *Epist. ad Pomp.*, c. 1. — Scholiaste d'Homère, *passim*. — Quintilien, IX, 1. § 14. — Clinton, *Fasti hellen.*, t. III, p. 381 et 385. — Fabricius, *Bibl. græca*, t. I. — Vossius, *De histor. græcis*.

ZOLLIKOFER (*Georges-Joachim*), prédicateur suisse, né le 5 août 1730, à Saint-Gall, mort le 22 janvier 1788, à Leipzig. Sorti de l'école de sa ville natale, il fréquenta les colléges de Francfort et de Brême, et étudia la théologie à l'université d'Utrecht. En 1749 il accepta une place de précepteur chez un libraire de Francfort, et après avoir fait un voyage en Hollande, il revint dans sa patrie (1753). Il remplit successivement les fonctions pastorales à Murten, dans le pays de Vaud, à Monstein, chez les Grisons, et à Isembourg. Son talent pour la chaire le fit appeler en 1758 à Leipzig. Doué d'une éloquence entraînante et d'une âme élevée, il acquit en Allemagne une haute considération. Ce fut un des premiers prédicateurs de son temps. « Il expose clairement, dit Pœlitz, et il communique à sa pensée le feu de sa persuasion. Ses sermons ont eu du succès parce qu'il s'adressait à la classe moyenne. » On a de lui : *Neues Gesangbuch* (Nouveau Recueil de cantiques); Leipzig, 1766, in-8°; 9e édit., ibid., 1794. Aidé par Chr.-F. Weisse, il corrigea les anciens cantiques, et fit un choix dans les œuvres des poëtes modernes, entre autres Gellert, Schlegel, Cramer et Klopstock; — *Betrachtungen über das Uebel in der Welt* (Réflexions sur le mal en ce monde); ibid., 1777, 1789, in-8°; — *Werth der vornehmsten Dinge* (Prix des choses qu'on regarde comme les plus importantes pour le bonheur des hommes); ibid., 1784, 1795, in-8°; trad. en français, Lausanne, 1798, 2 vol. in-8°; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1789-1804, 15 vol. in-8° : édition complète des sermons qui avaient paru antérieurement, en trois recueils séparés; trad. en anglais par W. Tooke, Londres, 1803-12, 10 vol. in-8°; — *Andachtsübungen und Gebete* (Exercices de piété et de prières); ibid., 1804, 4 vol. in-8°; trad. en français, Strasbourg, 1786, in-8°; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; avec une suite, Paris, 1821, in-8°. Il fit aussi plusieurs traductions de l'anglais et du français, et il publia le journal de Lavater (1771, in-8°), avec des notes.

Kindervater, *Ueber Zollikofer's Leben und Verdienste*; Leipzig, 1788, in-4°. — Garve, *Ueber den Character Zollikofers*; ibid., 1788, in-8°. — Claudius, *Zollikofer*; ibid., 1788, in-8°. — Scheitlin, *Ueber G.-J. Zollikofer*; Saint-Gall, 1832, in-4°. — — Meusel, *Gelehrte Teutschland*. — Pœlitz, *Praktisches Handbuch*.

ZONARAS (*Jean*), en grec Ζωναρᾶς, compilateur byzantin, né à Constantinople, mort vers 1130. Sous le règne d'Alexis Ier, il occupa les charges de commandant des gardes du corps et de premier secrétaire; mais sous celui de Jean II il les résigna pour se retirer dans un des couvents du mont Athos, où il prit la robe de moine. On lui doit une *Chronique* en XVIII livres, qui va de la création du monde à l'an 1118. Dans la partie qui concerne l'empire romain, il mit à profit des fragments aujourd'hui perdus de l'ouvrage de Dion Cassius. Il avait de plus sous les yeux, sans parler de la Bible, Josèphe, Polybe, Appien et Plutarque. On attribue également à Zonaras un lexique assez utile, bien que dérivant, pour une bonne partie, des mêmes sources que ceux d'Hésychius, de Suidas, et le Grand Étymologique. Celles des gloses renfermées dans ce dictionnaire qui se rapportent au Nouveau Testament sont quelquefois détachées du reste sous le titre de *Glossæ sacræ*. D'autres écrits de Zonaras, intéressants seulement pour l'histoire de l'Église, ont été publiés dans les *Pandecta Canonum* (Oxford, 1672), dans le *Jus græco-romanum* de Leunclavius, et dans les *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*. La première édition de la *Chronique* (Χρονικόν) parut à Bâle, 1557, 3 vol. in-fol., par les soins de J. Wolf, et fut trad. partiellement en français par Cousin (1678), avec Xiphilin et Zosime. Le même ouvrage (édit. de Maurice Pinder, Bonn, 1841-44) fait partie de la collection des historiens byzantins, publiée sous les auspices de l'Académie royale de Prusse. Le *Lexique* (Συναγωγὴ λέξεων) n'a vu le jour qu'en 1803, par les soins de Tittmann (Leipzig, 2 vol. in-4°).

Fabricius, *Bibl. græca*. — Vossius, *De hist. græcis*. — Schœll, *Gesch. der griech. Literatur*.

ZOPPO DI LUGANO. *Voy.* DISCEPOLI.

ZORG. *Voy.* ROKES.

ZOROASTRE, législateur religieux des populations bactriennes et fondateur de la religion appelée *parsisme*, du nom des Perses qui l'adoptèrent. Son époque ne peut être fixée qu'approximativement, et par une suite d'inductions dont chacune prise en soi est incertaine, mais dont l'ensemble offre quelque probabilité. Le premier écrivain grec qui le mentionne est Platon, et il le fait en termes indiquant qu'il ne s'agit pas d'un personnage récent. Ce témoignage nous reporte pour la date la plus récente possible de Zoroastre au milieu du cinquième siècle avant J.-C.; et si en cela il ne nous apprend rien, car personne ne doute que Zoroastre ne soit en effet plus ancien que le cinquième siècle, il a l'avantage de se rejoindre au témoignage, bien plus important mais négatif, d'Hérodote. Cet historien connaissait bien la religion des Perses; or nulle part il n'en nomme l'auteur, nulle part il ne donne à entendre qu'elle fût née ou eût été réformée à une époque connue de lui. La connaissance qu'Hérodote avait du monde médo-persique s'étendait, avec une certitude décroissante, du milieu du cinquième siècle au milieu du septième. Son silence sur la révolution religieuse qui donna lieu au culte des mages établit avec probabilité que cette révolution était antérieure, ce qui nous reporte au moins au huitième siècle avant J.-C. Est-il possible d'aller plus loin avec les documents grecs? Ils consistent en général en assertions vagues, recueillies dans des auteurs postérieurs à Platon par des compilateurs beaucoup plus récents. On n'en peut rien tirer, même de probable. Un seul de ces renseignements mérite l'attention, d'abord par sa date (première partie du cinquième siècle), ensuite par son origine: il vient d'un Lydien, qui, né dans un pays soumis à la Perse, pouvait être plus à portée des sources originales; c'est celui de Xanthus. Xanthus, au rapport de Diogène Laerce, comptait six cents ans depuis l'expédition de Xerxès jusqu'à Zoroastre, ce qui met celui-ci en 1080 avant J.-C., et place sa naissance et peut-être le commencement de sa mission au douzième siècle avant J.-C. Cette date est assez vraisemblable; mais rien ne nous indique quel degré de confiance nous pouvons accorder à Xanthus. Son témoignage du reste confirme au lieu de la contredire l'induction tirée du silence d'Hérodote. Cette induction est-elle contredite par les témoignages orientaux, c'est-à-dire par ce qui nous reste des livres de Zoroastre? Pas davantage. Quelques érudits se sont autorisés de la légende de Zoroastre et du *Yaçna* pour placer le fondateur du parsisme au sixième siècle avant notre ère. Le *Yaçna* parle d'un Vistaçpa, protecteur de Zoroastre: Vistaçpa est le même nom que Hystaspes; de là à identifier le Vistaçpa du *Yaçna* avec l'Hystaspes, père de Darius, il n'y a qu'un pas. Mais ceux qui ont soutenu cette étrange opinion n'ont pas fait attention que le Vistaçpa (le Gustaçp de la tradition parse), ami de Zoroastre, est dit fils de Lahuraçp ou Lohraçp, tandis que l'Hystaspes, père de Darius, était fils d'Arsame. Hérodote nous l'apprend, et son témoignage est mis hors de doute par les inscriptions cunéiformes de Behistoun et d'Artaxerxès II, qui donnent au grand-père de Darius le nom d'Arshâma. Il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à l'opinion qui ferait de Zoroastre un contemporain de Cyrus. L'autorité d'Hérodote, corroborée par celle de Xénophon, qui nous montre le parsisme en vigueur chez les Perses avant Cyrus, s'ajoutant au témoignage de Xanthus, nous conduit à une période bien antérieure, mais vague, indéterminée (car nous ne pouvons accepter comme certaine la date précise de Xanthus), et que nous voudrions déterminer, s'il se peut, au moyen des documents originaux.

Ces documents sont les livres sacrés des Parses. Anquetil-Duperron, avec un admirable courage, alla les demander aux Guèbres de Surate, se les fit expliquer par eux, et les rapporta en Europe. La traduction qu'il en donna était un essai naturellement fort imparfait, plus propre peut-être à égarer qu'à instruire; elle avait pourtant cet avantage de fournir une base aux recherches postérieures. Pour la première fois, le texte des livres sacrés des Parses était livré à l'examen de la critique européenne. Eugène Burnouf fit le second pas décisif dans cette étude par son *Commentaire sur le Yaçna* et ses études sur la langue et les textes zends dans le *Journal asiatique*. Depuis, plusieurs orientalistes, parmi lesquels il faut citer surtout MM. Martin Haug et Spiegel, ont marché dans la même voie, et grâce à leurs travaux on commence à se reconnaître dans ce sujet hérissé de difficultés.

Le *Zendavesta*, ou recueil des livres sacrés des Parses, se compose de six parties: le *Vendidad*, le *Yaçna*, le *Vispered*, le *Strozé*, le *Yecht* et le *Boundehesch*. Le *Vendidad* est écrit en langue bactrienne, qu'on désigne par le terme impropre mais consacré de *Zend* (Zend voulant dire commentaire, explication de l'Avesta); il comprend vingt-deux *fargards* ou divisions, et offre quelquefois la forme d'un discours de Ahoura-Mazda (Ormuzd) à Zarathoustra (Zoroastre), plus souvent celle d'un dialogue entre cette personne divine et son prophète. Dans le premier *fargard*, Ormuz énumère à Zoroastre seize contrées créées par lui, le principe du bien, mais souillées par le principe du mal, Agra-Mainyou (Ahriman). L'énumération commence à l'Airyana (Ariane), et semble s'étendre à toutes les contrées successivement occupées par les populations ariennes jusqu'à l'époque du *Vendidad*. M. Jean Reynaud, dans un remarquable travail sur Zoroastre, a essayé, à l'aide des ingénieuses conjectures d'Eug. Burnouf, d'identifier les régions du *Vendidad* avec des contrées ou des villes historiques. Nous ne reproduirons pas cette restitution

de la géographie de l'*Avesta*; mais nous profiterons du jour qu'elle jette sur la période antéhistorique de la race arienne. Le second *fargard* est encore un discours d'Ormuzd à Zoroastre; il s'agit de Yima, fils de Vivaghao; Ormuzd le charge de propager sa doctrine parmi les hommes; il lui ordonne ensuite de construire un parc immense, dans lequel vivront, au sein de l'innocence et du bonheur, tous les serviteurs d'Ormuzd, avec les animaux qu'il a créés. Les *fargards* III-XVII se rapportent aux souillures légales et aux purifications par lesquelles on peut les effacer. Le dix-huitième contient une énumération de plusieurs péchés et leurs expiations; il y est question entre autres de péchés commis avec une *druks* (démon femelle). Le dix-neuvième *fargard*, qui contient le récit de la tentation de Zoroastre, ne nous est parvenu que très-incomplet, et les autres *fargards* sont dans un état encore plus fragmentaire. Le *Yaçna* est un recueil de soixante-douze hymnes, divisés en deux parties. La seconde partie, composée de quarante-cinq hymnes, et appelée *Gâthâs*, est ce qu'il y a de plus ancien dans le *Zendavesta*. Le *Vispered* est un recueil de prières; il en est de même du *Sirozé*. Le *Yescht* contient également des prières, et peut être regardé comme le principal livre liturgique des Parses; il est composé de pièces des époques les plus diverses; il en est qui sont écrites en zend, d'autres en parse. Le *Boundehesch* est une compilation faite d'après des livres religieux aujourd'hui perdus; il contient une exposition complète de la doctrine persane; il est écrit en pehlvi.

Cette rapide analyse a déjà montré que les livres sacrés des Parses appartiennent à des époques différentes. Peut-on déterminer ces époques? Ici le principal indice est la langue dans laquelle ils sont écrits. Le zend a duré, avec des altérations successives, jusqu'aux derniers Achéménides (quatrième siècle av. J.-C.); le pehlvi, produit de la décomposition du zend, sous l'influence des langues sémitiques, commence à la fin des Achéménides, et se prolonge jusqu'aux derniers Sassanides (septième siècle après J.-C.); seulement dans sa dernière période il cède la place, au moins pour les livres religieux, au parsi, tentative faite pour revenir au zend et exclure de la langue des Parses l'élément sémitique. Ainsi les *Yeschts*, qui sont en parsi, ont été écrits vers la fin de la dynastie des Sassanides ou peu après sa chute; le *Boundehesch*, qui est en pehlvi, et ceux des *Yeschts* qui sont dans le même idiome datent des Sassanides (troisième, septième siècle après J.-C.). Enfin, pour le *Yaçna*, le *Vendidad*, le *Vispered*, le *Sirozé*, nous avons une période qui, aboutissant par un de ses termes au quatrième siècle avant J.-C., s'enfonce par l'autre dans le passé le plus reculé. Ces quatre livres, dont les trois premiers ont seuls de l'importance, forment l'*Avesta*. Nous avons déja dit qu'ils ne sont pas de la même date; nous avons dit aussi que les *Gâthâs* du *Yaçna* sont la partie la plus ancienne de l'*Avesta*; si nous parvenions à en fixer même approximativement la date, nous aurions atteint le point qui nous ferait toucher à Zoroastre.

Le *Yaçna*, particulièrement dans les *Gâthâs*, nous représente une grande réforme religieuse; le législateur sacré, quel qu'il soit, agit sur un fonds religieux polythéistique et naturaliste, c'est-à-dire sur une religion où les personnifications de la divinité sont très-nombreuses et empruntées aux phénomènes de la nature; il veut à la fois simplifier cette religion dans ses croyances et la préciser dans ses rites; en même temps il s'efforce d'attacher les hommes à l'agriculture, de les détacher de la vie nomade et guerrière. Or ce triple objet, simplification des croyances, établissement de rites fixes, d'un culte régulier, attachement à la vie sédentaire de l'agriculteur, le législateur le poursuivit à travers des luttes dont le *Yaçna* a conservé des traces nombreuses. La majorité des populations ariennes se refusèrent à l'adopter, et il en résulta des guerres, des mouvements intérieurs qu'aucun document ne nous fait connaître, mais dont l'effet au moins est appréciable. Selon toute apparence, ce fut cette révolution religieuse qui décida les Ario-Indiens à quitter l'Ariane, à franchir les passages de l'Hindo-Khousch, et à descendre dans le pays des cinq rivières (Pendjab). Le *Rig-Veda*, qui est pour les Ario-Indiens ce que le *Yaçna* est pour les Ario-Perses, et qui représente l'épanouissement de la première religion des Ariens, comme le *Yaçna* en représente la simplification, la mise en rituel et en formules, permet de placer sinon des dates précises, au moins quelques points de repère sur la route de la race arienne au sortir de sa terre natale. D'inductions en inductions, on arrive à placer sa migration dans le Pendjab vers le quinzième siècle avant J.-C. Faisons un pas de plus, donnons-nous un espace suffisant et pour la réforme religieuse accomplie par Zoroastre, et pour les luttes qui suivirent au sein des populations ariennes, nous arrivons au seizième ou au dix-septième siècle avant J.-C. C'est la date approximativement probable de Zoroastre. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne croyons pas qu'on puisse arriver à rien de plus précis. Mais il est une voie où l'on peut espérer des éclaircissements nouveaux, et nous allons l'indiquer sans y entrer nous-même.

Dans l'antiquité, surtout en Orient, les révolutions politiques se rattachent presque toujours à des révolutions religieuses. Nous avons vu la réforme de Zoroastre déterminer vers le sud-est la migration des Ario-Indiens : il est probable qu'elle eut le même effet à l'occident. Or, par suite de ce mouvement vers l'ouest, les Ariens se trouvèrent en contact, en lutte avec les Chaldéens de l'Euphrate et du Tigre. Une tradition

attestée par de nombreux auteurs, Ctésias, Justin, Moïse de Khoren, Arnobe, saint Augustin, Orose, Eusèbe, nous montre Ninus et Sémiramis en guerre avec les Bactriens et leur roi Zoroastre. Il n'y a point à prendre ces incertaines assertions à la lettre, mais il s'en dégage ce fait : que le premier empire chaldéen, qui dura jusqu'au treizième siècle avant J.-C., se trouva en lutte avec les Bactriens. On a découvert depuis vingt ans, dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, un grand nombre d'inscriptions, dont quelques-unes fort anciennes. A mesure qu'on parviendra à les mieux déchiffrer, on y trouvera sans doute quelques renseignements sur les guerres des princes chaldéens contre les Ariens, et ces découvertes, il faut l'espérer, jetteront quelque lumière sur les obscures révolutions de l'Ariane.

A l'époque où parut Zoroastre, les Ariens, c'est-à-dire les peuples répandus de l'Hindo-Khousch à la Caspienne, et de l'Iaxarte aux rivages de l'océan Indien et aux montagnes situées à l'est du Tigre, flottaient entre l'état nomade des peuples pasteurs et l'état sédentaire des agriculteurs. Leur principal établissement était dans les vallées de l'Oxus et de ses affluents, dans cette Bactriane que Strabon appelle la plus belle et plus importante partie de toute l'Ariane (Τῆς συμπάσης Αριανῆς πρόσχημα). Là ils commençaient à cultiver la terre, à se réunir en villages, tandis que leurs frères continuaient la vie de pâtres et de chasseurs dans les forêts du nord et dans les steppes du midi; là aussi ils avaient atteint ce degré d'organisation politique qui consiste à grouper un certain nombre de familles autour d'un chef : c'est le clan, qui précède la cité ou la royauté; les autres Ariens, nomades, n'avaient pas encore dépassé cette extension de la famille qui constitue la tribu errante. Du reste, nomades ou agriculteurs, les Ariens, d'où sont sorties toutes les nations qui, à partir des Hellènes, ont fait la gloire et la grandeur du monde, étaient actifs, braves et intelligents. Leur langue, origine commune du sanscrit, du grec, du latin, de l'allemand, du slave, se prêtait déjà à rendre ou les nombreuses personnifications divines que les phénomènes de la nature suggéraient à leur imagination poétique, ou même des idées plus générales, premier résultat de la réflexion dans ces esprits vigoureux et naïfs. Zoroastre, né en dehors de la Bactriane, dans une tribu à demi nomade, dont la vie était rude sans doute et le culte rempli de ces superstitions confuses qui provenaient de la multiplicité des dieux, conçut, en s'appuyant sur des traditions plus anciennes, l'idée de simplifier le culte, de le ramener à une sorte de monothéisme, et de faire de ce culte plus simple, plus général, un lien entre les tribus éparses, en même temps, d'attacher ces tribus à la vie agricole. Sa légende, telle qu'elle a été racontée par les poëtes persans modernes, ne mérite aucune considération : on n'en peut rien tirer d'historique; mais il n'en est pas ainsi de quelques détails répandus dans le *Yaçna*, dont plusieurs hymnes remontent à Zoroastre lui-même, dont les autres sont de son école.

Dans l'hymne neuvième du *Yaçna* on trouve la liste des hommes pieux qui ont reçu la révélation divine. Ce sont Vivaghao, Athoya, Thrita, et enfin Pourouschaçpa, « qui fut jugé digne d'être le père de Zoroastre, de celui qui devait apprendre aux hommes le *Ahuna-Vairya*, prière qui est l'arme la plus puissante contre les démons, et auquel il était réservé de faire rentrer sous terre les daêvas, qui avant lui parcouraient le monde sous des figures humaines ». Héritier de ces traditions religieuses, Zoroastre commença à les répandre autour de lui; mais sa prédication n'acquit de l'éclat que lorsqu'il la porta dans la Bactriane. Là il eut, comme tous les fondateurs de religion, de grandes difficultés à vaincre. Enfin, après une résistance qui dura sept ans, un des principaux chefs bactriens, Kava-Vistaçpa, se laissa convertir. Aidé par lui et par d'autres disciples influents, Frashaoçtra, Yamâçpa, Gayômèrethria, Zoroastre conquit à ses doctrines une grande partie de la Bactriane; mais dans cette contrée même et dans les contrées voisines il rencontra un obstacle insurmontable parmi beaucoup de tribus nomades. Celles-ci défendirent leurs dieux par les armes, et après des luttes qui durèrent peut-être plusieurs siècles, et dont les péripéties nous sont inconnues, elles émigrèrent plutôt que de se soumettre au culte de Mazda. La prédication de Zoroastre eut donc pour effet de diviser la race arienne en deux familles religieuses ennemies, celle des Mazdayaçnas (adorateurs de Mazda), et celle des Daêvayaçnas (adorateurs des Daêvas). Le culte des dévas ou dieux a son livre sacré dans *le Rig-Veda*, et nous n'avons pas à l'étudier ici. Du culte même de Mazda nous ne dirons que ce qui se rapporte plus particulièrement à Zoroastre, une exposition complète du mazdéisme ou parsisme dépassant de beaucoup les limites d'un travail biographique.

La doctrine de Zoroastre est fondée sur l'existence de deux principes, le principe du bien, Ormuzd (Ahoura-Mazda, le sage vivant), et le principe du mal, Ahriman (Agra-Mainyou, le mauvais esprit), qui n'est pas encore nommé dans les *Gâthâs*, mais qui s'y trouve certainement, car il y est dit : « Dès le commencement il existe une paire de jumeaux, deux esprits, ayant chacun une activité propre. Ce sont le bien et le mal en pensées, en paroles et en actions. Choisissez entre les deux. Soyez bons, ne soyez pas méchants. » On a prétendu qu'au-dessus des deux principes existait un principe absolu, la durée incréée, *Zervane-Akerene*. Cette conception mentionnée dans le *Boundehesch* appartient au développement postérieur du parsisme, et n'est pas de Zoroastre. Pour lui les deux prin-

cipes n'ont pas de précédents, seulement Ormuzd doit l'emporter à la longue, « car il est le véritable créateur de la pureté, le seigneur réel du monde ». En attendant la victoire finale, une lutte acharnée se poursuit entre le bien et le mal. Ormuzd a créé toutes les choses parfaites. Ahriman pénètre dans cette œuvre pour la bouleverser; il y jette l'hiver, les mauvaises pensées et les mauvaises actions, la paresse, la pauvreté, la maladie, la mort, les animaux destructeurs, les plantes nuisibles. Dans cette lutte le bien a pour auxiliaires les Izeds, ayant à leur tête les sept Amschaspands (les saints immortels) dont Ormuzd est le premier, et les Fravaschis ou Ferouers, esprits purs, qui sont les génies des hommes sages et des animaux utiles; c'est avec l'aide et sous la direction de cette milice céleste que les hommes luttent contre l'armée du mal. Celle-ci se compose de l'innombrable milice des Daêvas avec sept chefs, dont Ahriman est le premier; elle est assistée par tous les êtres malfaisants, hommes, animaux, plantes, tous enfants d'Ahriman. Zoroastre enseigne aux hommes comment ils peuvent combattre le mal et contribuer au triomphe du bien. Il leur recommande surtout l'agriculture, parce qu'elle met en fuite les Daêvas, favorise les bonnes mœurs. Le *Yaçna* et le *Vendidad* abondent en préceptes d'une morale excellente. Zoroastre prescrit la prière, mais il prescrit aussi le travail, car la vie est un combat, et « un long sommeil ne convient pas à l'homme ». Après la lutte il trouvera le repos et la récompense dans la vie immortelle. Les âmes pures « vont auprès d'Ormuzd, vers les trônes d'or des Amschaspands, dans Garo-nemâna, qui est la demeure d'Ormuzd ». Le méchant est précipité dans les ténèbres. Il n'y restera pas éternellement; car une doctrine qui se développa plus tard, mais qu'on trouve en germe chez Zoroastre, nous montre Ahriman et sa milice infernale vaincus et repentants, chantant l'*Avesta*, c'est-à-dire la loi d'Ormuzd. Ainsi la conception religieuse et morale de Zoroastre aboutit à l'accord général de tous les êtres, dieux et hommes, se réconciliant dans l'adoration du bien.

Le culte établi par Zoroastre était très-simple et spiritualiste comme la pensée même qui avait présidé à sa réforme religieuse. Il repoussait avec horreur les représentations figurées de la divinité; le principal symbole sous lequel il l'adorait était le feu conservé au foyer de chaque maison, et aussi le feu qui brille dans le ciel, le soleil, Mithra. Le culte du feu et de Mithra prit dans le mazdéisme un développement qui en cacha la signification primitive et lui donna une apparence polythéistique tout à fait étrangère à l'*Avesta*.

Le mazdéisme de Zoroastre, devenu la loi religieuse des Médo-Perses, était déjà profondément modifié et altéré sous les Achéménides. Sous la domination des Macédoniens et des Parthes, il exerça et subit des influences qui le mêlèrent aux religions, aux superstitions, aux philosophies des peuples situés à l'ouest de l'Euphrate; c'est la période du magisme; elle ne saurait nous arrêter, et c'est dans une histoire de l'école d'Alexandrie, ou du manichéisme, qu'il conviendrait d'en parler plutôt que dans une biographie de Zoroastre. La restauration du mazdéisme par Ardeschir Babekan, fondateur de la dynastie des Sassanides, ne lui rendit pas sa pureté primitive et ne lui assura qu'une domination passagère. Il succomba devant l'islamisme. Quoique vaincu sans retour, il garde encore en Perse et dans l'Inde quelques obscurs fidèles, et c'est grâce à ces pieux dépositaires des vieilles croyances et des livres sacrés de la Bactriane qu'il nous a été donné de connaître une des plus nobles et des plus pures religions de l'antiquité. Léo JOUBERT.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Hyde, *Veterum Persarum et Magorum religionis historia.* — Prideaux, *Connection of the history of the Old and New Testament.* — Beausobre, *Hist. du manichéisme.* — Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre, trad. en français sur l'original zend; Paris, 1771, 3 vol. in-4°. — Kleuker, *Zendavesta.* — Eug. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*; Paris, 1833-35, in-8°. — *Études sur la langue et les textes zends*, dans le *Journal asiatique*, et réimpr. à Paris, 1850, in-8°. — Silvestre de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse.* — Rhode, *Die heilige Sage der alten Baktren, Meden und Persen.* — Westergaard, *Zend-Avesta interpreted*; Copenhague, 1852, in-4°. — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I. — Haug, *Die Gâthâs Zarathustra's*; et *Ueber die pehlewisprache und den Bundehesch.* — Spiegel, *Avesta, Die heilige Schriften der Parsen aus dem Grundtexte übersetzt.* — Westgaard, *Boundehesch.* — Jean Reynaud, *Zoroastre*, dans l'*Encyclopédie nouvelle.* — M. Nicolas, *Le Parsisme*, dans la *Revue germanique*, t. VII et VIII, ann. 1859. — H.-G. Schneider, *Diss. III de nomine et vita Zoroastris*; Wittemberg, 1767-68, in-4°. — De Bock, *Mém. hist. sur Zoroastre et Confucius*; Halle, 1787, in-8°. — De Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet*; Paris, 1787, in-8°. — Hœlty, *Zoroaster und sein Zeitalter*; Lunebourg, 1836, in-8°. — Ménant, *Zoroastre, essai sur la philos. religieuse de la Perse*; Paris, 1844, in-8°.

*ZORRILLA (*Jose*), poëte espagnol, né à Valladolid, né le 21 février 1817. Son enfance s'écoula dans la maison de son père, qui occupa des fonctions importantes dans la magistrature. Après avoir fait ses études classiques au collége des nobles de Madrid, il fut envoyé à Tolède, puis à Valladolid, pour y suivre les cours de droit; mais en réalité il passa la plus grande partie de son temps à rêver, à lire Chateaubriand, la Bible et Lamartine, et à faire des vers. Sa première poésie, intitulée *Elvire*, fut insérée dans le journal *l'Artiste*, de Valladolid (1836). En apprenant le mécontentement de son père, qui dans sa colère menaçait de le faire enfermer, il n'osa pas se représenter devant lui, et s'enfuit à Madrid. Là il eut à employer maint déguisement pour éviter d'être reconnu. Dix mois s'écoulèrent durant lesquels il fit le dur apprentissage de la vie. Une circonstance vint à son secours. Larra venait de sortir de la vie par un suicide, à peine âgé de vingt-huit ans. Ses amis, par la bouche de Roca de Togores, lui payaient

un dernier tribut de regrets, dans la soirée du 15 février 1837, au cimetière de la porte Fuencarral, lorsqu'un jeune homme, Zorrilla, se présenta pour lire des vers qui excitèrent au plus haut degré l'enthousiasme des assistants. Il ne put pas les lire jusqu'au bout, tant il était oppressé par la douleur; il fallut qu'on achevât pour lui cette pénible lecture. De ce jour date la fortune littéraire de Zorrilla. Peu de mois après il publiait le premier volume de ses poésies (Madrid, 1837, in-8°), précédées d'un prologue par Pastor Diaz. A l'exception de quelques pièces, comme *l'Indécision* et *l'Horloge*, le plus grand nombre n'est qu'une imitation peu réussie de Victor Hugo et de Lamartine. Changeant bientôt de route, Zorrilla conçut l'ambition de devenir un poëte national et, au double titre d'Espagnol et de chrétien, de chanter les gloires du christianisme et de l'Espagne. Il n'y a pas failli jusqu'à présent; mais ses descriptions, ses pensées, ses élans de ferveur religieuse, son style, tout est moderne, et c'est ce qui fait son succès, quoi qu'il en ait. Nous préférons de beaucoup aux morceaux de religiosité rétrospective qui remplissent son second recueil (Madrid, 1839, in-8°) celui qui a pour titre *Cantos del trovador* (ibid., 1840-41, 3 vol.), collection de récits et de légendes historiques qui servent admirablement le talent lyrique et descriptif particulier au poëte. En offrant à l'Espagne ce que l'Espagne aime le plus, les souvenirs de son passé, les traits de son ancien caractère, Zorrilla ne pouvait manquer de succès. De là les applaudissements qui accueillirent *Don Juan Tenorio*, et surtout *el Zapatero y el Rey* (1840), le meilleur et le plus populaire de ses drames. En général ils sont faiblement conçus, les caractères en sont indécis; sauf quelques scènes vigoureuses et les brillantes qualités du style, ils ne s'élèvent guère au-dessus de nos mélodrames ordinaires. Depuis 1842 il n'a rien écrit pour le théâtre. On a encore de lui : *Floras perdidas;* Madrid, 1843, in-8°; — *Granada;* Paris, 1852, 2 vol. in-8° : il a fait preuve dans ce poëme héroïque d'une grande habileté de description, mais il a été assez froidement accueilli du public. Ses œuvres ont été réunies à Paris en 1847, 2 vol., et en 1853, 3 vol. in-8°.

Docum. part.

ZOSIME (Ζώσιμος), historien grec, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle. Il était comte, et paraît avoir exercé pendant quelque temps les fonctions d'avocat du fisc. Son *Histoire nouvelle* (Ἱστορία νέα), dans l'état où elle se trouve, se compose de six livres, et ne semble pas terminée; elle commence au règne d'Auguste et ne dépasse pas l'an 425, sous celui de Théodose II. Photius, qui n'avait comme nous sous les yeux qu'une seconde édition refondue ou expurgée de cet ouvrage, nous apprend que l'auteur avait mis principalement à contribution les écrits d'Olympiodore et d'Eunapeus. On reproche à cet historien ses préventions contre le christianisme. Mais on peut louer la pureté, la netteté et la concision de son style, qui n'est pas même sans un certain agrément. Enfin, Zosime a porté dans l'histoire un esprit philosophique, ou du moins politique assez rare chez les écrivains de l'antiquité. Comme Polybe, il se préoccupe visiblement de démêler les causes qui ont porté si haut la fortune de l'empire romain, et celles qui l'ont précipité ensuite dans la décadence. Parmi ces dernières, Zosime met au premier rang le délaissement de la vieille religion; telle est la raison qui l'a fait accuser de partialité par les écrivains orthodoxes. Zosime est d'ailleurs un historien judicieux, pénétrant, et en général bien informé; sa chronologie seule laisse quelque chose à désirer. Une traduction latine de son *Histoire* donnée par Lœwenklau (Bâle, 1576, in-fol.) précéda la publication du texte original, qui ne vit le jour qu'en 1581 (Paris, in-4°, avec Hérodien), et encore partiellement, par les soins d'Henri Estienne. La première édition complète est celle de Sylburg, dans *Hist. rom. scriptores græci minores* (Francfort, 1590, t. III). Depuis, Zosime a été traduit en français, avec Xiphilin et Zonaras, par le président Cousin (Paris, 1678). La plus récente édition est celle d'Emm. Bekker (Bonn, 1837), qui fait partie de la collection des historiens byzantins. E. T.

Voss, *De hist. græcis.* — Fabricius, *Bibl. græca.* — Schœll, *Hist. de la littér. grecque.* — Sainte-Croix, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XLIX, p. 466 et suiv. — Reitemeyer, *Disquisitio in Zosimum ejusque fidem*, travail joint à une édition de cet auteur (Leipzig, 1784). — Pauly, *Real-Encyclopædie des Alterthums.*

ZOSIME (*Zosimus*), pape, Grec de naissance, succéda, le 18 mars 417, à Innocent Ier, et mourut le 26 décembre 418, à Rome. Son court pontificat fut signalé bien plutôt par la dévorante ardeur avec laquelle il se jeta au milieu de délicates et irritantes controverses que par le ferme jugement ou les principes élevés dont il y fit preuve. Cœlestius et Pélage en appelèrent d'abord à lui de la sentence rendue contre eux par le synode de Carthage et confirmée par Innocent au mois de janvier 417; non-seulement Zosime renvoya les accusés complétement absous, mais il flétrit de la façon la plus sévère la conduite du clergé d'Afrique, et témoigna dans une épître de sa satisfaction des explications de Pélage. L'édit d'Honorius contre les Pélagiens, en date du 30 avril 418, le fit changer d'opinion : il s'empressa de dénoncer les deux amis comme d'incorrigibles hérétiques, et rédigea une sorte d'encyclique (*tractoria epistola*) pour faire part de cette condamnation à tous les évêques du monde chrétien. Zosime trancha ensuite le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne touchant le droit de métropole sur les provinces Viennoise et Narbonnaise, se déclara en faveur de Patroclus, évêque d'Arles et prêtre

d'un renom suspect, et excommunia Proculus, qui résistait à ses ordres avec tout le clergé et le peuple de Marseille. Sa dernière mesure fut encore un coup d'autorité : il réintégra sur le siége de Sicca, en Afrique, un certain Apiarius, que ses propres diocésains avaient régulièrement déposé pour les fautes les plus graves. On a de lui quatorze *Epistolæ et Decreta*, relatifs aux événements que nous avons rapportés, en même temps que de courts fragments des *Tractoria* et d'autres pièces, le tout impr. dans *Epistolæ Pontif. rom.* de Constant (1721, t. Ier, p. 934-1006), dans *Bibl. Patrum* de Galland (Venise, 1773, in-fol., t. IX, p. 1-20), et dans *Concil. collectio* de Mansi (1760, t. IV, p. 348 372).

Mansi et Galland, *Prolegomena*. — Schœnemann, *Bibl. Patrum latin.*, t. II, § 12. — Fleury, *Hist. ecclés.*

ZOUBOF (*Platon*, prince), né le 15 novembre 1767, mort le 7 avril 1822. Il était lieutenant des gardes à cheval lorsqu'il devint, en 1791, le dernier favori de Catherine II. Nommé immédiatement grand maître d'artillerie et chevalier de Saint-André, créé prince par le dernier empereur d'Allemagne, il jouit de tout le crédit qu'avaient eu Orlof et Potemkin sans en avoir le génie ambitieux. Rien n'égalait sa hauteur que la bassesse de ceux qui s'empressaient de se prosterner devant lui. On lui reproche d'avoir décidé l'impératrice à anéantir la Pologne. Il est certain qu'il a dirigé un moment toutes les affaires à la cour de Russie. Un jour à la table de l'impératrice, en présence du roi de Suède, on parlait des nouvelles que venait d'apportait un courrier. « Ce n'est rien, dit-il ; mon frère nous marque qu'il a gagné une bataille et fait la conquête d'une province. » A son avénement (nov. 1756), Paul Ier fit brusquement apposer les scellés sur les papiers de Zoubof, lui enleva plus de trente emplois et l'engagea à voyager à l'étranger. Il y épousa une Polonaise, Thecla Walentinowicz, qui, devenue veuve, eut, au couronnement de Nicolas Ier, le pas sur toutes les dames russes, et se remaria au comte André Schouvalof. Rappelé à Saint-Pétersbourg par l'influence de Pahlen, il devint avec ce dernier le principal chef de la conspiration qui mit fin au règne et à la vie de Paul Ier. Ce fut dans sa propre maison que se tint le premier conseil des conjurés. Dans la nuit de l'exécution (23 mars 1801), il se montra l'un des plus ardents parmi les meurtriers de l'empereur : il commençait de lire même un acte d'abdication lorsque Paul l'interrompit en lui donnant un soufflet. Les assassins, après avoir hésité un instant, se précipitèrent sur lui ; pendant la lutte qui s'engagea, le prince mordit Zoubof à la joue; mais enfin celui-ci réussit à lui passer une écharpe autour du cou, et l'étrangla. Aucun des auteurs de ce crime ne fut puni, comme on sait, et Zoubof put se retirer dans ses terres, où il passa le reste de sa vie.

Zoubof (*Nicolas*, comte), frère aîné du précédent, fut le gendre de Souvorof. Il devint général et sénateur, partagea la disgrâce de son frère, et conspira comme lui la mort de l'empereur : il le frappa le premier, l'atteignit à la joue du pommeau de son épée, et lui cassa un bras. Il mourut dans ses terres, en 1804.

Zoubof (*Valérien*, comte), frère cadet des précédents, né en 1771, mort le 4 juillet 1804, à Saint-Pétersbourg. Beau et séduisant, il partagea, dit-on, avec son frère, et au même titre, la faveur de Catherine II, qui le combla d'honneurs. A vingt-trois ans il était lieutenant général. En Pologne il eut la jambe emportée par un boulet (1794). L'année suivante il fut envoyé en Perse, ouvrit la campagne par la prise de Derwent, et n'essuya ensuite que des revers. Il laissa une plus grande réputation de franc libertin que d'habile général.

Genealogien russen; Saint-Pétersbourg, 1856, t. II. — Castera, *Hist. de Catherine II*. — *Hist. secrete des amours et des principaux amants de Catherine II*, par l'auteur de la *Vie de Frédéric II*. — *Mémoires secrets sur la Russie*; Paris, 1800.

ZSCHOKKE (*Jean-Henri-Daniel*), écrivain allemand, né le 22 mars 1771, à Magdebourg, mort le 27 janvier 1848, à Aarau (Argovie). Fils de Gottlieb Zschokke, maître juré de la corporation des drapiers, il perdit sa mère quelques semaines après sa naissance, et son père alors qu'il touchait à peine à sa huitième année (1779). Il est à remarquer que le romancier, dont les honnêtes et chastes récits sont mis avec confiance, en Allemagne comme en France, sous les yeux de l'enfance, débuta cependant dans la vie par des aventures dignes d'une carrière plus troublée et d'une renommée moins aimée de la famille. Brouillé de bonne heure avec ses parents, Zschokke en effet quitta la maison paternelle pour suivre une troupe de comédiens, dans laquelle, acteur et auteur tout à la fois, il jouait médiocrement sans doute les mauvaises pièces qu'il avait composées à la hâte. Ces erreurs de jeunesse furent heureusement de courte durée, et après s'être réconcilié avec sa famille l'enfant prodigue repentant alla docilement étudier à la grave université de Francfort-sur-l'Oder. Toutefois ses premiers instincts se réveillèrent tout en se réglant, et tout en étudiant, souvent d'un esprit distrait sans doute, la philosophie, l'histoire et les mathématiques, il fit représenter deux drames : *Abællino, der grosse Bandit* (Abellino, le bandit), Berlin, 1793, et *Julius von Sassen*, Zurich, 1796, qui, malgré l'inexpérience de l'écrivain, eurent un grand succès. Sans songer toutefois à faire encore des lettres son unique carrière, Zschokke nourrissait la modeste ambition d'obtenir une place de professeur dans quelque université prussienne, et il y serait sans doute parvenu n'eût été des opinions politiques plus avancées qu'il ne convenait à un gouvernement qui combattait alors par les armes les principes de la révolution française. Forcé d'abandonner la Prusse, où tout avenir semblait

lui être fermé (1795), il parcourut successivement l'Allemagne et la France, et finit par se fixer en Suisse, à Reichenau, où, se faisant maître d'école, il fonda un établissement d'instruction qui prospéra rapidement. L'invasion française, suivie bientôt de la proclamation d'une république helvétique (12 avril 1798), brisa sa nouvelle position, et le força à se réfugier à Aarau. Mais tout en souffrant dans ses intérêts de cette soudaine révolution, Zschokke lui était favorable. Hostile au gouvernement fédéral et aristocratique qui venait de tomber, il favorisa de tout son pouvoir la création d'une Suisse une et démocratique. Tel est l'esprit politique qui l'anima dans les fonctions publiques qu'il remplit de 1798 à 1800 comme commissaire du directoire helvétique dans le canton d'Unterwald d'abord, puis dans celui de Berne, foyer du fédéralisme, et enfin à Bâle. La tentative de réaction qui fut alors tentée par le landammann Aloys de Reding l'ayant engagé à donner sa démission, il n'accepta que plus tard, et lors de l'établissement d'une constitution nouvelle, inspirée par le premier consul, et qui reçut le nom d'acte de médiation (11 fév. 1803), les fonctions purement administratives de membre de la direction des forêts et des mines. Dès lors le rôle politique de Zschokke était fini, et c'est à ce moment que commence sa véritable carrière littéraire. Retiré d'abord au château pittoresque de Biberstein, puis à partir de 1808 établi à Aarau, qu'il ne devait plus quitter, il publia successivement, comme journaliste, historien, romancier, poëte et même administrateur forestier, une suite d'ouvrages qui étonnent autant par la variété que par son étendue. Cette fécondité, presque toujours heureuse, s'accrut encore, lorsqu'en 1829 Zschokke, à la suite de certains débats de presse, se fut démis de ses fonctions dans l'administration forestière, ne conservant que celles de membre du grand conseil d'Aarau et d'inspecteur des écoles. Conteur naïf et souvent plein d'*humour* dans ses nouvelles et dans ses romans, bien que sa renommée ait un peu pâli devant celle de Tœpffer, il s'est placé non loin du célèbre Müller comme historien national de la Suisse. Ses poésies et ses drames sont la partie la plus médiocre de ses œuvres. Nous citerons parmi les écrits historiques de Zschokke : *Geschichte der Freistaats der drei Bünde in Rhætien* (Histoire de l'État libre des trois ligues dans la Rhétie); Zurich, 1798, 1817, in-8°; — *Geschichte vom Kampfe und Untergange der schweizer Berg-und Waldcantone* (Histoire des combats et de la chute des cantons montagnards et forestiers de la Suisse); Zurich, 1801, in-8°; trad. en français par Briatte (Paris, 1802, in-8°), et par Pictet (Genève, 1823, in-8°); — *Geschichte des bair. Volks und seiner Fürsten* (Histoire de la nation bavaroise et de ses princes); Aarau, 1813-18, 4 vol. in-8°, 3e édit., 1826, 8 vol. in-8°; — *Des Schweizerlandes Geschichte für das Schweizervolk* (Histoire de la Suisse pour le peuple suisse); Zurich, 1822, in-8°, souvent réimprimée; trad. par Ch. Monnard (Aarau, 1823, in-8°; ibid., 1830, 1832, in-12), et par Manget (Paris, 1828, 2 vol. in-8°); la suite de cette histoire embrassant la période de 1815 à 1833 a été traduite en français à Lausanne, 1833, in-8°. A partir de 1807 jusqu'en 1813 il rédigea le curieux recueil des *Mélanges pour la connaissance du monde moderne* (Miscellen für die neueste Weltkunde), qui fut remplacé en 1817 par un autre dans le même genre, intitulé : *Additions à l'histoire de notre temps* (Ueberlieferungen zur Geschichte unserer Zeit). Zschokke fit paraître lui-même un recueil de ses *Ausgewæhlte historische Schriften* (Choix d'écrits historiques); Aarau, 1830, 16 vol. — Parmi ses romans, très-nombreux et presque tous traduits en français, les plus estimés sont ceux réunis sous le titre de *Contes suisses*, trad. par Loewe Weimars, Paris, 1828, 4 vol. in-12; de *Matinées suisses*, trad. par Cherbuliez, 1830-32, 12 vol. in-12; de *Nouvelles allemandes*, trad. par X. Marmier, 1847, in-18. — Ses poésies et ses nouvelles ont été rassemblées sous le titre de : *Ausgewæhlte Novellen und Dichtungen;* 8e édit., Aarau, 1847, 10 vol. in-16; 10e édit., 1858, 17 vol. in-16. Ses *Œuvres complètes* (Sæmmtliche Schriften), publiées à Aarau, 1825, forment 40 vol. in-16.

Muench, *Zschokke, geschildert nach seinen vorzüglichsten Lebensmomenten*; Haag, 1830, in-8°. — E. Fremsdorf, *Notice sur la vie de Zschokke*; Liége, 1844, in-8°. — Baer, *Zschokke, sein Leben und seine Werken*; Winterthur, 1849, in-8°. — Schmindt, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. III. — *Bibl. univ. de Genève*, 1848, IX, p. 420. — *Nekrol. der Deutschen*, t. XXVI, p. 225. — Zschokke, *Selbstschau*; Aarau, 1841, 2 vol. in-12.

ZUALLART (*Jean*), voyageur belge, né à Ath ou à Silly (Hainaut), vivait encore en octobre 1632. Il était en 1580 receveur du comté d'Autreppe, et remplit ensuite la charge de bailli de Silly. En même temps il était gouverneur des fils de Richard, baron de Mérode. Chargé d'accompagner en Italie et en Allemagne Philippe, l'un de ses élèves, il se trouvait avec lui à Rome, en 1585, lorsque ce dernier lui fit promettre de le suivre partout où il voudrait porter ses pas, puis, ayant obtenu sa parole, lui annonça son intention de visiter la Terre-Sainte. Les deux voyageurs s'embarquèrent à Venise, le 29 juin 1586, avec Domenico Danesi, chapelain du pape, Martin van den Zande, chanoine de Cambrai, et d'autres personnes. Après avoir relâché à Tripoli de Syrie, ils débarquèrent à Jaffa, le 23 août, visitèrent Jérusalem et Bethléem, reprirent le chemin de l'Europe le 9 septembre, et rentrèrent à Venise le 25 novembre de la même année, Zuallart avec le titre de chevalier du Saint-Sépulcre. Dans les premières années du dix-septième siècle, il fut nommé *mayeur* de la ville d'Ath, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il avait fait imprimer une relation de son voyage, sous

ce titre : *Il devotissimo Viaggio di Gerusalemme*; Rome, 1587, in-4°, fig., rare, et 1593, in-8°. De retour dans sa patrie, il revit ce premier travail, et en donna la traduction française; Anvers, 1608, 1626, in-4°. On a encore de lui : *Description de la ville d'Ath*; Ath, 1610, pet. in-8°, réimpr. dans les *Archives hist. et litt. du nord de la France*, nouv. série, t. Ier. E. R.

Paquot, *Mémoires*, t. V, p. 118. — *Compte-rendu des séances de la Comm. roy. d'hist. de Belgique*, t. XIV, p. 247. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1857, p. 469.

ZUCCHI (*Bartolommeo*), littérateur italien, né vers 1560, à Monza, où il est mort, le 25 août 1631. D'une famille noble, il embrassa la carrière ecclésiastique en 1585, et il se rendit à Rome, où ses talents et son habileté en calligraphie lui valurent l'emploi de secrétaire du cardinal de Mondovi. Baronius lui témoigna beaucoup d'estime et d'amitié. La mort de son père l'ayant rappelé dans sa patrie (1597), il y continua ses travaux littéraires. Il mourut d'une maladie contagieuse qui ravageait le Milanais, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie des Anges, qu'il venait de faire construire de ses propres deniers. Ses principaux ouvrages sont : *L'Idea del segretario*; Venise, 1606, 1614, in-4°; Milan, 1624, in-4° : traité de l'art épistolaire, avec un recueil de lettres extraites de divers auteurs; — *Istoria di Teodolinda, reina de' Longobardi*; Milan, 1613, in-4°; — *Istoria della corona ferrea*; ibid., 1619, in-4° : ces deux derniers ouvrages avaient été réunis avec la *Vita di S. Gerardo*, en un volume intitulé : *Tre glorie di Monza*; Milan, 1609, 1613, in-4°; — *Vita di Marcello Centinelli*; ibid., 1619, in-8°; — *Esercizi per ordinamento della vita*; Brescia, 1623, in-8°. Zucchi a trad. en italien Justin (Venise, 1590, in-4°), et *Storia lauretana del P. Torsellini* (Milan, 1600, in-4°), à laquelle il a joint un sixième livre.

Ghilini, *Teatro*. — Argelati, *Mediolan. bibl.*

ZUICHEM D'AYTTA (*Viglius* DE), jurisconsulte et magistrat, né le 19 octobre 1507, à Barrahuys, maison de campagne que sa famille possédait à Virdum, en Frise, mort le 8 mai 1577, à Bruxelles. Il fit ses humanités à Deventer et à Leyde, puis il étudia la jurisprudence à Louvain, à Dôle, à Avignon, où il suivit les leçons d'Alciat, et prit à Valence le bonnet de docteur (1529). A cette époque, Alciat ayant accepté une chaire à Bourges, Viglius l'y accompagna, et le remplaça lorsque celui-ci fut rappelé à Pavie. En 1531, il voyagea en Allemagne et en Italie, et à peine arrivé à Padoue, il y obtint la chaire des Institutes. Ce fut alors qu'il découvrit, dans un manuscrit de la bibliothèque donnée à la république de Venise par le cardinal Bessarion, la paraphrase grecque des Institutes par Théophile; il la fit imprimer à Bâle (1534, in-fol.) avec une dédicace à Charles-Quint. Il revenait dans les Pays-Bas lorsqu'il reçut le titre d'official du prince évêque de Munster. En 1537 il accepta du duc de Bavière, avec le titre de conseiller, la chaire de droit à l'université d'Ingolstadt, dont il devint bientôt doyen et recteur. Charles-Quint, après l'avoir chargé de mettre à exécution la sentence de déposition portée contre Hermann de Wrede, archevêque de Cologne, voulut lui faire prendre part à une mesure semblable contre l'évêque de Munster; mais il ne put vaincre sa résistance. Devenu en 1541 membre du conseil privé à Bruxelles, puis conseiller au grand conseil de Malines, il assista à la diète de Spire et à celle de Worms, et remplit diverses missions à Munich, à Bruges et à Ratisbonne. En 1549, il présida au conseil privé et reçut le titre de chevalier. Lors de la publication des terribles édits contre les hérétiques (1550), Zuichem prit hautement, et il s'en vante dans ses lettres, la défense de l'inquisition. Il servit avec le même dévouement l'impitoyable successeur de Charles-Quint, et obtint les sinécures de bibliothécaire du palais de Bruxelles, et de chancelier de l'ordre de la Toison d'or. Après la mort de sa femme, il songea à entrer dans l'état ecclésiastique. Nommé en 1556 coadjuteur de l'abbé de Saint-Bavon de Gand, il lui succéda en 1562 (1). Après la mort de Louis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, il prit quelque part à la direction des affaires publiques, et s'opposa à la proscription des soldats espagnols. Il avait fondé à Louvain un collége qui, sous le nom de *Collége de Viglius*, exista jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaria in decem titulos Institutionum juris civilis*; Bâle, 1534, in-8°, et 1542, in-fol.; — *Institutiones de testamentis*; Leyde, 1564, 1592, in-8°; — *Prælectiones in titulum Pandectarum de rebus creditis, et ad titulum codicis Justiniani de edicto divi Hadriani tollendo*; Cologne, 1582, in-8°; — *Epistolæ politicæ et historicæ*; Leuwarden, 1661, in-8°. M. Wauters a publié des *Discours sur le règne de Philippe II* attribués à Viglius; Bruxelles, 1858, in-8°. Zuichem est regardé comme l'un des principaux rédacteurs des ordonnances criminelles de Philippe II, de 1570, qui ont été suivies dans les Pays-Bas jusqu'à leur réunion à la république française, en 1795. E. REGNARD.

Vita Viglii ab Aytta Zuichemi, dans les *Analecta* de Hoynck van Papendrecht. — Rioux, *Éloge de Viglius de Zuichem d'Aytta*; Bruxelles, 1787, in-8°. — J.-J. de Smet, *Le président Viglius*, dans la *Revue de Bruxelles*, fév. et avril 1838. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1846, p. 288. — De Wal, *De claris Frisiæ jurisconsultis*.

ZUINGLE. *Voy.* ZWINGLI.

ZUMALA-CARREGUI (*Thomas*), général espagnol, né le 29 décembre 1788, à Ormaiztegui (Guipuzcoa), mort le 25 juin 1835, à Cegama (Biscaye). Ses parents étaient nobles, mais

(1) Il n'était pas prêtre, mais son ami le cardinal de Granvelle lui conféra les ordres, dans son hôtel de Bruxelles, sans lui avoir fait subir la moindre épreuve.

peu aisés. A l'époque de l'invasion des Français, il étudiait le droit à Pampelune; aussitôt il quitta les bancs de l'université et s'engagea dans l'armée. Après avoir assisté à la première défense de Saragosse, il passa dans la troupe de Jauregui, et en 1813 il obtint le grade de capitaine. En 1822, privé de son emploi comme ultra-royaliste, il prit parti dans l'armée de la Foi, et reçut de Quesada le commandement du 2e bataillon de volontaires de Navarre. Pendant cette campagne, il fut à même d'apprécier la régularité et l'ordre qui règnent dans l'armée française; il en étudia de près l'organisation, et quand plus tard, après l'abolition de la constitution, il fut nommé lieutenant-colonel au 1er léger (1825), il mit à profit les observations qu'il avait faites. Ses talents militaires lui firent donner successivement, avec le titre de colonel, le commandement du 3e léger, du régiment d'Estramadoure et du 14e de ligne. Mais pendant la dernière maladie de Ferdinand VII il fut mis en disponibilité, à cause de son attachement à don Carlos, et obtint à grand'peine la permission de se retirer à Pampelune dans la famille de sa femme. Il était dans cette ville quand le roi mourut (29 sept. 1833). Cette mort donna le signal des hostilités entre les christinos et les carlistes. On offrit à Zumala le rang de brigadier général s'il jurait fidélité à la reine Isabelle; il le refusa, et, malgré la surveillance dont il était entouré, il parvint à s'échapper de nuit. Aussitôt il rejoignit les insurgés de la Biscaye et de l'Alava (30 oct.), qui étaient au nombre de quinze cents, et se mit à leur tête. Entouré de son célèbre bataillon des guides de Navarre, se renouvelant régulièrement tous les quatre mois par la mort, profitant même de ses défaites, harcelant les christinos, se laissant poursuivre par eux dans les défilés des montagnes, et les détruisant en détail, Zumala suppléait par son activité et son génie militaire aux immenses désavantages de sa position. Il reparaissait souvent aux lieux d'où il était parti la veille, après avoir fait dix-huit lieues dans la nuit. Dans ces marches fabuleuses, si ses soldats, pieds nus, murmuraient, le général descendait de cheval et, passant tranquillement la bride à son bras, il marchait infatigable à leur tête. Il serait trop long de le suivre dans cette guerre d'embuscades et de petits engagements. Il battit successivement Saarsfield, Valdès et Quesada. Ce dernier fut remplacé par Rodil (juin 1834), le vainqueur du Portugal, qui arriva dans les provinces insurgées à la tête d'une armée de quarante mille hommes. L'armée carliste, décimée par la précédente campagne, manquait de tout: la prise d'une caisse de munitions équivalait pour elle au gain d'une bataille, et souvent Zumala avait dû renoncer à une victoire faute de cartouches. Cette position si précaire vint encore se compliquer par l'arrivée de don Carlos sur le théâtre de la guerre (juillet). Heureusement Zumala sut décider le prétendant à se séparer de lui et à parcourir le pays sous la conduite d'Eraso pour amorcer l'ennemi et diviser ses forces. Rodil se laissa prendre à cette ruse, et se mettant à la poursuite de don Carlos avec douze mille hommes, il laissa à Zumala le temps de battre ses lieutenants et de pousser une pointe jusque dans la Vieille-Castille. A bout d'expédients, le ministère fit alors sortir de sa retraite le vieux Mina (oct. 1834). Mais ce général, malade et obligé de se reposer sur des lieutenants, ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs. Zumala battit ses troupes à Alegria, près Vittoria (27 oct.), et lui enleva deux pièces de canon. Mina comprit bientôt qu'il ne pouvait lutter avec un chef vigoureux et infatigable; il donna sa démission après la prise d'Etcharri-Aranoz par l'armée carliste. Le ministre de la guerre Valdès lui succéda (7 avril 1835).

Le système de temporisation adopté par ce général ne rétablit pas les affaires; mais il eut la gloire d'introduire un peu d'humanité dans cette guerre sans pitié. Il signa avec Zumala une convention pour l'échange des prisonniers qu'auparavant on massacrait sans miséricorde. Pendant que les ministères se succédaient à Madrid, où l'anarchie était au comble, Zumala, maître de la campagne, assiégeait avec succès plusieurs villes. Enfin il attaqua Bilbao. Ce fut, dit-on, sur l'ordre du prétendant qu'il se détermina à cette entreprise; il eût préféré se porter sur Vittoria. La garnison de la place étant supérieure en nombre aux assiégeants, il ne restait à ceux-ci qu'une seule chance de succès: c'était d'ouvrir une brèche et de tenter l'assaut. Lorsque la brèche fut ouverte, les munitions manquèrent, et il fallut différer l'attaque jusqu'au lendemain. Zumala était fort préoccupé; il ne prit un peu de repos qu'après avoir envoyé à don Carlos une dépêche dans laquelle il disait que la disproportion des forces dont il disposait et de celles des assiégés le contraindrait sans doute à lever le siége. Puis il monta au premier étage d'une maison pour examiner du balcon la ligne ennemie (15 juin). Atteint d'une balle à la jambe droite, il se fit transporter à Cegama; don Carlos vint le voir, et lui envoya deux médecins. La blessure, qu'on croyait légère, s'envenima; la balle fut extraite trop tard, et le malade succomba au milieu de cruelles souffrances. Il avait quarante-six ans, et ne laissait à sa femme et à ses trois filles d'autre bien que son nom. Ainsi mourut le héros des provinces basques, adoré des siens malgré sa sévérité et ses accès de colère, admiré même de ses ennemis. Quelque jugement qu'on porte sur la guerre carliste, on ne doit pas oublier que les Basques combattaient pour leurs libertés et leurs anciennes franchises. Ils rencontrèrent dans Zumala-Carregui le chef qu'il leur fallait, et lui obéirent avec un dévouement sans exemple. Tous les efforts de Zumala-Carregui tendaient à s'ouvrir la route de Madrid, et il est probable

qu'il eût réussi, si la mort n'était venue l'arrêter. On doit regretter que ce noble caractère soit terni par les cruautés qu'il commit et laissa commettre. E. BARET.

Volcatha, *Zumalacarregui et l'Espagne*; Nancy, 1835, in-8°. — A. Sabatier, *Tio Tomas* (l'Oncle Thomas); *Souvenirs d'un soldat*; Bordeaux, 1836, in-8°. — Henningsen, *Twelve months of compaign with Zumala-Carregui*; Londres, 1836, 2 vol. in-8°; trad. en allem. avec un appendice, Quedlimbourg, 1837, in-8°. — *Memorias de Zumala-Carregui*; Madrid, 1839, in-8°, extr. de l'ouvr. préc. — Fr. Madrazo, *Historia militar y politica de Z.*; Madrid, 1844, in-4°, et 1846, in-8°. — Zaratiegui, *Vida y hechos de Z.*; Paris, 1845, in-8°, et en français, ibid., 1845, in-8°. — *Revue des deux mondes*, 15 février 1851.

ZUNIGA (*Diego* ORTIZ DE), historien espagnol, né vers 1610, à Séville, où il est mort, en 1680. Issu d'une noble et ancienne famille andalouse, il était chevalier de Saint-Jacques. On a lui : *Discurso genealogico de los Ortizes de Sevilla*; Cadix, 1670, in-4°; — *Annales ecclesiasticos y seculares de Sevilla*, 1246-1671; Madrid, 1677, in-fol. : ce livre fait autorité pour tout ce qui concerne Séville et la province.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*.

ZURBARAN (*Francisco*), célèbre peintre espagnol, né vers le 7 novembre 1598 (1), au village de Fuente de Cantos (Estramadoure), mort à Madrid, en 1662. Fils d'un simple laboureur, il montra pour le dessin des dispositions précoces qui déterminèrent sa famille à l'envoyer à Séville, où il entra dans l'atelier du licencié Juan de las Roëlas. Après avoir étudié sous ce maître la brillante manière du Titien, il se pénétra plus tard de celle du Caravage, dont plusieurs tableaux se voyaient alors à Séville. Cependant, si par la solidité de sa peinture il rappelle souvent ce peintre italien, il lui est bien supérieur par le sentiment profondément religieux, qui donne à toutes ses compositions un caractère des plus saisissants. On peut dire en effet que Zurbaran est, par excellence, le peintre de l'Espagne religieuse et mystique. Sa biographie, du reste, est tout entière dans ses œuvres, et en dehors de celles-ci tout ce qu'on sait de ce grand artiste, c'est qu'il épousa à Séville dona Leonora Jordana, de laquelle il eut plusieurs enfants, et qu'il fut particulièrement apprécié du roi Philippe IV. Il était encore à Séville lorsque le marquis de Malaçon le chargea en 1625 d'exécuter pour la cathédrale les grands tableaux de l'autel de Saint-Pierre. Vers la même époque il peignit pour l'église du collége de Saint-Thomas le célèbre tableau de *Saint-Thomas d'Aquin* (2), immense composition, plus grande que nature, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre et qui sous l'empire fut transportée au musée du Louvre. Après avoir résidé plus ou moins longtemps à Guadalupe, où il peignit plusieurs tableaux relatifs à la *Vie de saint Jérôme*, puis à la chartreuse de Xeres, où il exécuta neuf compositions pour le pourtour de l'autel (1633), il vint vers 1650 s'établir à Madrid, où Philippe IV le chargea d'orner le *Palacio Nuevo*, et de peindre pour le Buen Retiro une suite de tableaux sur les travaux d'Hercule. Un jour que ce prince visitait les salles dont il avait confié la décoration à Zurbaran, il s'arrêta, dit-on, pour voir de près l'ouvrage de l'artiste, qui venait justement d'y mettre la dernière main et de le signer *Zurbaran peintre du roi*. Philippe IV lui frappa familièrement sur l'épaule, en disant : « Peintre du roi et roi des peintres ». Parmi les élèves de Zurbaran on remarque Barnabé d'Ayala, et les frères Polancos, dont les tableaux ont quelquefois été confondus, bien à tort, avec ceux de leur maître. Zurbaran, dit M. Ch. Blanc, « est bien supérieur, par l'élévation et la dignité du sentiment, au Caravage, auquel on l'a souvent comparé. A ses figures, qui souvent sont communes à force d'être vraies, il a su imprimer un caractère d'ardente foi, une expression de beauté morale et d'amour qui les rehausse jusqu'aux régions de la poésie. Par un de ces contrastes violents particuliers à l'art de l'Espagne, il a été aussi mystique dans la pensée que brutal dans le maniement du pinceau, et l'on peut dire qu'il a exprimé comme Caravage et senti comme Le Sueur. Ajoutons qu'il jetait des masses de lumière dans ses premiers plans, et obtenait ainsi des effets merveilleux. Il avait toujours une inspiration sérieuse, même dans la grâce, et rendait admirablement les figures ascétiques et austères du cloître. » Le musée du Louvre, fort riche en toiles de Zurbaran, lors de la création du musée espagnol pour le roi Louis-Philippe, n'en a plus aujourd'hui qu'un seul. Les musées de Lyon et de Montpellier possèdent du même maître, l'un un *Saint François d'Assises* (gravé par Boissieu), l'autre un *Ange Gabriel* et une *Sainte Agathe* provenant de la vente Soult. On doit encore signaler, au musée de Madrid, le *Songe de saint Pierre Nolasque*, l'*Apparition de l'apôtre saint Pierre à saint Pierre Nolasque*, *Sainte Casilde*, *l'Enfant Jésus endormi*; au Buen Retiro, *les Travaux d'Hercule*; à Cadix, une *Sainte Ursule*; à Séville, l'*Apothéose de saint Thomas d'Aquin*, dont nous avions déjà parlé; au musée de Dresde, une *Madeleine repentante*; à celui de Munich, *Saint Jean accompagnant la mère de douleurs*, *Saint François en extase*. En Angleterre on signale : dans la Galerie nationale, un *Moine franciscain*; chez le duc de Sutherland, *l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère*; chez lord Yarborough, *la Vierge et l'enfant Jésus*, *deux saints auprès d'eux*; chez lord Harrington, *Saint Antoine de Padoue en méditation*; chez lord Heyterbury, *Saint François en extase*, l'*Enfant Jésus*

(1) Il fut présenté à l'église le 7 novembre.

(2) La figure du saint est le portrait du chanoine Augustin Abreu Muñez de Escobar, et au premier plan on voit Charles-Quint en prière; ainsi que l'archevêque Deza.

monté sur un âne; chez lord Elcho, une *Vierge dans la gloire;* chez M. Baring, un *Moine;* chez M. Stirling, *Sainte Juste et sainte Rufine, le Mariage de sainte Catherine;* chez M. Chenèy, *un Moine tenant un crucifix;* chez M. Bankes, *Saint Juste tenant un vase plein d'eau.* L'ancien musée Standish augmenté par le roi Louis-Philippe contenait : *Saint François aux stigmates, la Vierge et l'Enfant Jésus environnés d'anges, le Martyre de saint Julien,* et *Notre-Dame de Pitié ayant à ses pieds un cardinal et un chartreux.*

E. A.

Palomino de Castro y Velasco, *El Museo pictorico;* Madrid, 1715-1724, 3 vol. in-fol. — Mariano Lopez Aguado, *El real museo;* Madrid, 1835. — Cean Bermudes, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas-artes en España.* — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols.* — Viardot, *Musées d'Espagne.* — Ed. Laforge, *Des arts et des artistes en Espagne;* Lyon, 1859, in-8°. — Ch. Blanc, *Histoire des peintres,* n° 122.

ZURITA (*Geronimo*), historien espagnol, né le 4 décembre 1512, à Saragosse, où il est mort, le 31 octobre 1580. D'une noble et ancienne famille originaire d'Aragon, il fit de brillantes études à l'université d'Alcala, où il eut pour professeur de latin et de grec le célèbre Nuñez de Guzman (*el Pinciano*). Son mérite, secondé par le crédit de son père, attira l'attention de Charles-Quint, qui le nomma en 1530 gentilhomme de sa chambre. Il était, depuis la mort de son beau-père, secrétaire de l'inquisition à Madrid lorsqu'il fut remplacé par Ferdinand Valdès (1547), et désigné à l'unanimité par les cortès d'Aragon pour remplir la charge d'historiographe (1548), qu'ils venaient de créer. Dès ce moment il se dévoua tout entier à l'accomplissement de cette grande tâche. Après avoir parcouru l'Aragon, il passa en Italie, en Sicile, et consulta soigneusement les archives, tant publiques que particulières, de ces deux pays (1550). A peine monté sur le trône, Philippe II le chargea de recueillir tous les papiers secrets qui ont formé depuis le célèbre dépôt de Simancas. En 1567, Zurita fut nommé secrétaire du cabinet, et deux ans après le cardinal Espinosa, alors président du saint-office, le chargea de recevoir de la bouche même du monarque la réponse à toutes les questions qui lui seraient soumises par l'inquisition. Tout le reste de la vie de Zurita paraît avoir été consacré à la rédaction de ses *Annales*, qui ne l'occupèrent pas moins de trente ans. Il mourut à soixante-huit ans, dans le couvent des Hiéronymites de Santa-Engracia, où il s'était retiré depuis quelques années, et dont, quoique séculier, il suivait la règle. Il avait légué sa riche bibliothèque aux chartreux de la Maison-Dieu, près de Saragosse. La plus grande partie des livres fut transportée à l'Escurial, en 1626. Zurita a encouru comme historien le reproche de prolixité, par le soin minutieux qu'il porta dans la partie de ses investigations relative aux premières et moins importantes périodes. Il n'est pas d'écrivain espagnol plus dégagé des préjugés de religion ou de parti. Il apporte dans l'examen des preuves historiques un calme impartial également éloigné d'une légèreté téméraire et d'une crédulité aveugle. On a de lui : *Anales de la corona de Aragon;* Saragosse, 1562-79, 6 vol. in-fol.; ibid., 1585, 6 vol. in-fol., corrigée et augmentée par le fils de l'auteur; ibid., 1610-21, 7 vol. in-fol., avec un index très-ample rédigé par les jésuites. Ces annales comprennent tous les temps écoulés depuis la ruine du califat de Cordoue jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique; — *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum ab initiis regni ad annum* 1410; ibid., 1578, in-fol. : la première partie contient un abrégé des *Annales*, la seconde l'histoire de la conquête de la Sicile par les Normands, dont il avait découvert le manuscrit; — *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, 1512-1580; ibid., 1580, in-fol. : suite des *Annales;* — *Historia del rey D. Henrique III de Castilla*, ms.; — des *Notes* grammaticales sur l'*Itinéraire* d'Antonin, publiées dans l'édition de Schott, 1544, in-8°.

E. B—T.

Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — Ambrosio Morales, *Apologia pro Aragoniæ regni Annalibus.* — Dormer, *Elogios de Ger. Zurita*, à la tête des *Progressos* — Prescott, *Ferdinand et Isabelle*, 2e part., ch. 1er. — Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, t. III.

ZURLO (*Giuseppe*, comte), homme d'État italien, né en 1759, à Naples, où il est mort, le 10 novembre 1828. Il reçut une éducation distinguée et fréquenta la société des savants. A vingt ans il entra au barreau. Désigné en 1783 pour accompagner Pignatelli dans les Calabres, il assista, mais sans pouvoir s'y opposer, à l'odieuse rapacité de ce favori de la reine, qui acheva de ruiner ces provinces au lieu de les relever des désastres qu'y venaient de causer des tremblements de terre. Ses rapports éloquents furent remarqués, et lui valurent à son retour un poste honorable dans la magistrature. Il venait d'être nommé en 1798 directeur des finances lorsque l'arrivée des Français l'exposa aux plus grands périls. La populace se porta à son hôtel, le ravagea de fond en comble, et l'aurait massacré lui-même si les chefs de la municipalité ne se fussent emparés de sa personne et ne l'eussent mise en sûreté dans un fort sous prétexte de l'emprisonner. Au retour du roi, il reprit son poste au ministère des finances, et fut assez habile pour rétablir la confiance. Son zèle ne l'empêcha pas d'être destitué quelque temps après et enfermé au fort de l'Œuf. On l'accusait d'avoir fait piller des diligences chargées d'or des particuliers. Le ministre Acton mit tout en œuvre en cette occasion pour le perdre. Zurlo se disculpa sans peine d'un haut fait dont l'auteur n'était autre que la reine Marie-Caroline. En 1806 il suivit la cour à Palerme, mais en 1809 il revint à Naples, sous prétexte que les biens de sa famille étaient menacés d'un sequestre général. Le roi Murat le nomma successivement conseiller d'État, mi-

nistre de la justice et des cultes et ministre de l'intérieur. Dans ces fonctions, il déploya une incroyable activité; il remplaça la féodalité par les communes et les monastères par des établissements de bienfaisance et d'instruction, étendit les réformes dans toutes les branches de l'administration, et protégea les lettres et les sciences, l'agriculture et le commerce. Dénoncé par la police en 1813, il fut sommé de se rendre à Paris pour y recevoir les ordres de l'empereur. Murat, par son intervention, réussit à apaiser le courroux de Napoléon, maintint Zurlo à son poste, et lui donna le titre de comte d'Altamura. En 1815 Zurlo accompagna la reine Caroline Bonaparte à Trieste, et se retira à Venise, puis à Rome. Il rentra cependant dans sa patrie, et même au bout de deux ans il reçut le portefeuille de l'intérieur (6 juill. 1820); mais il avait contre lui la presse et les carbonari. Une imprudence qu'il commit accéléra sa chute. Le roi Ferdinand Ier venait de recevoir l'invitation de se rendre au congrès de Laybach. Zurlo envoya aux préfets et fit afficher à Naples une proclamation annonçant que le roi se rendait au congrès et qu'il en rapporterait une nouvelle constitution. C'était annoncer en d'autres termes que la constitution espagnole cessait d'être en vigueur. Cette nouvelle mit en quelques heures toute la ville dans un tel état d'effervescence que l'on craignit un soulèvement. Zurlo déposa sa démission avec tous ses collègues (déc. 1820), et comparut en janvier devant le parlement pour se justifier d'avoir violé la constitution. Acquitté malgré l'acharnement de ses adversaires, il rentra dans la vie privée.

G. Pepe, *Mémoires*. — Cantù, *Hist. des cent dernières années*. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. des contemp.*

ZWICKER (*Daniel*), sectaire allemand, né le 22 janvier 1612, à Dantzig, mort le 10 novembre 1678, à Amsterdam. Bien qu'il fût docteur en médecine, il s'occupait peu de l'exercice de son art, et s'adonna à approfondir les doctrines théologiques. Sans aucune conviction solide en matière de religion, il abandonna le protestantisme pour s'attacher aux sociniens, qu'il ne tarda pas à délaisser afin de se jeter dans le système d'Arminius. Cette inconstance d'opinions religieuses le fit appeler *monstrum irregulare et mirabile*. Dominé par la pensée de ramener à l'union les nombreuses communions chrétiennes, il mit au jour sa propre théorie fondée sur la tolérance, la raison, l'Écriture sainte et la tradition à la fois. Le livre qu'il publia à ce sujet sous le titre d'*Irenicon Irenicorum, seu Reconciliatoris Christianorum hodiernorum norma triplex* (Amst., 1658, in-8°), provoqua des répliques passionnées de la part des protestants. L'auteur se défendit dans deux autres écrits, intitulés *Irenico-Mastix perpetuo convictus et constrictus* (ibid., 1662, in-8°), et *Irenico-Mastix posterior* (ibid., 1667, in-8°). On doit en outre à Zwicker un grand nombre d'ouvrages de controverse tant imprimés que manuscrits, dont nous ne mentionnerons que les suivants : *Vereinigungs-Schrifft der Christen* (Discours de conciliation adressé aux chrétiens); Amst., 1661, in-4° : publié sous le nom de Minos Celse, et trad. en latin sous le titre d'*Henoticum Christianorum*; ibid., 1662, in-8°; — *Compelle intrare, seu de contradictione ecclesiis ostensa easque reformatura*; ibid., 1666, in-4°; — *Novi fœderis Josias*; ibid., 1670, in-4°; — *Revelatio demonalatriæ inter Christianos*; 1672, in-4°; — *Epistolæ ad M. Ruarum de Fratribus Moravis*, dans la première centurie des *Lettres de Ruar*; Amst., 1677, in-8°.

Sand, *Bibl. anti-trinitar.* — Arnold, *Kirchen- und Ketzer Historie*. — Jœcher, *Gelehrten-Lexicon*.

ZWINGLI (*Uldrich*), réformateur de la Suisse, né le 1er janvier 1484, à Wildenhaus, village du Toggenburg (canton de Saint-Gall), tué le 11 octobre 1531, à la bataille de Cappel. Il était fils d'un riche fermier. Il se fit remarquer de bonne heure par son intelligence précoce et ses heureuses dispositions. Un de ses oncles, chanoine à Wisen, lui donna les premières leçons, et il étudia les langues anciennes. Son intelligence et sa piété le firent remarquer des dominicains, qui essayèrent de le faire entrer dans leur ordre. Pour le soustraire à leur influence, son père le rappela et l'envoya, en 1499, continuer son éducation à Vienne. Là, il se lia d'amitié avec plusieurs jeunes gens qui jouèrent plus tard un rôle plus ou moins important dans la réformation de la Suisse, entre autres avec Faber, qui fut un des plus fougueux antagonistes des nouveaux principes religieux. Zwingli ne paraît pas s'être cantonné dans quelque étude spéciale; son intelligence avide se porta sur toutes les parties des connaissances cultivées à cette époque; sa passion pour la musique, à laquelle il consacrait les loisirs que lui laissaient ses études, le préserva de la vie dissolue que menaient alors les élèves des universités. De retour à Wildenhaus en 1502, il fut bientôt ramené à Bâle par le désir et le sentiment du besoin d'étendre ses connaissances; il y trouva un emploi de professeur des langues anciennes dans le collége de Saint-Martin. En 1505 arriva dans cette ville Thomas Wyttenbach, qui donna à ses études une impulsion forte et définitive. En 1516, il fut nommé curé à Glaris. Tout en s'acquittant de ces fonctions, il poursuivit ses études, et en vint à posséder assez bien la langue grecque pour pouvoir lire facilement dans l'original Plutarque, Thucydide, Aristote, Platon, Pindare, et surtout le Nouveau Testament. La cour de Rome lui accorda comme encouragement une pension de cinquante florins. En 1512, Zwingli suivit, en qualité d'aumônier, sur le champ de bataille de Pavie, la bannière de Glaris, qui se trouvait du côté du pape. Il l'accompagna de nouveau en 1515 dans

les plaines de Marignan; au spectacle de la sanglante défaite de ses compatriotes, il saisit lui-même l'épée, et se précipita dans la mêlée. De retour dans sa patrie, il se remit à l'étude de la Bible, et il ne tarda pas à se convaincre qu'un grand nombre de cérémonies ecclésiatiques ne datent pas des temps apostoliques. Ce fut sur ces entrefaites, et au moment qu'il commençait à douter de la valeur de plusieurs parties du culte catholique, qu'il fut appelé comme prédicateur à la chapelle d'Einsiedeln (1516), un des principaux lieux de pèlerinage de cette époque. Il y trouva des hommes que le spectacle des superstitions dont ils étaient tous les jours les témoins avaient convaincus de la nécessité d'une réforme dans l'Église. Ce fut d'accord avec eux qu'on enleva peu après les reliques à l'adoration des pèlerins. Zwingli travailla en même temps à rectifier soit du haut de la chaire, soit dans le confessionnal les idées religieuses de ceux qu'une piété mal entendue attirait à Einsiedeln.

Appelé en 1518 à Zurich comme prédicateur de la cathédrale, il exerça une grande influence sur la partie éclairée des habitants de cette ville. L'arrivée en Suisse du moine Samson, qui venait y vendre les indulgences, et qui conduisait ce trafic avec une impudence blessante, ne fit que hâter l'éclosion des principes nouveaux que Zwingli prêchait déjà depuis quelques années. Les choses marchèrent tellement vite qu'en 1522 l'évêque de Constance crut devoir conjurer le danger, en enjoignant au conseil de Zurich de se garder des hommes qui combattaient la foi de leurs pères. Zwingli, contre lequel était évidemment dirigé ce mandement, quoi qu'il n'y fût pas nommé, y répondit aussitôt en deux écrits, dont le ton ferme montrait assez qu'une rupture ouverte avec l'autorité ecclésiastique était imminente. Elle ne tarda pas à éclater. Sur les instances de Zwingli, le conseil de Zurich appela en 1523 tous les ecclésiastiques des divers cantons de la Suisse à une discussion publique, sur le résultat de laquelle il se réserva de prononcer. C'était prendre la place de l'évêque et se soustraire à sa juridiction spirituelle. Cette conférence eut lieu, et elle fut suivie d'une décision du conseil, qui déclara que son prédicateur n'avait rien prêché qui ne fût conforme à la sainte Écriture. De ce moment, on marcha à grands pas dans la voie des réformes. En 1525, la messe fut abolie. Bientôt après, les communautés monastiques furent supprimées; les revenus en furent appliqués au traitement des professeurs d'une université que Zwingli organisa avec autant de promptitude que de sagesse. Eckius, chancelier d'Ingolstadt et Jean Faber, grand vicaire de l'évêque de Constance, lui proposèrent en 1526 une conférence à Bade. Zwingli, se doutant qu'on lui tendait un piége pour s'emparer de sa personne, refusa d'y prendre part. L'événement justifia ses soupçons : Œcolampade, qui l'avait pressé de s'y rendre, lui écrivit peu de temps après son arrivée à Bade : « Je remercie Dieu de ce que vous n'êtes pas ici. La tournure que prennent les affaires me fait voir clairement que, si vous y étiez venu, nous n'aurions échappé au bûcher ni l'un ni l'autre. » Ne pouvant sévir contre sa personne, on s'en prit à sa doctrine et à ses écrits, qui furent condamnés.

En 1528, Zwingli se transporta à Berne, où il assista à plusieurs conférences, à la suite desquelles la réforme fut introduite dans cette ville. En 1529, il se rendit à Marbourg, où Philippe, landgrave de Hesse, avait provoqué une conférence entre les différents réformateurs, dans le dessein de les amener à se mettre d'accord sur la doctrine de la Cène et sur les autres points qui les divisaient. Après bien des entretiens particuliers et des discussions publiques, on rédigea quatorze articles relatifs aux points controversés, et on les signa d'un commun accord; mais on ne put pas s'entendre sur la doctrine de l'eucharistie. On fit cependant une sorte de trêve sur cet article, et il fut décidé que la différence qui divisait les Suisses et les Allemands ne devait pas troubler l'harmonie ni les empêcher d'exercer les uns envers les autres la charité chrétienne. Pour sceller la réconciliation des deux partis, le landgrave exigea de Luther et de Zwingli la déclaration qu'ils se regardaient comme frères. Zwingli y consentit sans peine; mais tout ce qu'on put obtenir de Luther, ce fut la promesse de modérer à l'avenir ses expressions. La paix qui avait été rompue en 1529, et bientôt après rétablie entre les cantons protestants et les cantons catholiques, fut de nouveau rompue en 1531. Zwingli, que les cantons catholiques accusaient d'exciter les passions des cantons protestants, voulut se sacrifier à la paix publique, et conjura le conseil de Zurich, en juillet 1531, de lui accorder la permission de se retirer. Le conseil s'y refusa; il lui donna même l'ordre d'accompagner les hommes qui entraient en campagne. Il obéit, quoiqu'il ne fût pas sans inquiétude sur l'issue d'une affaire dans laquelle Zurich, abandonné de ses alliés, allait avoir à soutenir le choc des cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald, de Zug et de Lucerne. La rencontre eut lieu à Cappel, le 11 octobre 1531. Ce fut moins un combat qu'un carnage. Zwingli périt au milieu de la mêlée, en même temps que Jérôme Pontanus, docteur en théologie de Bâle. « Ils peuvent tuer le corps, mais non l'âme, » dit-il en tombant. Ce furent ses dernières paroles. Son corps ne fut reconnu que le lendemain de la bataille; les fanatiques vainqueurs le mirent en pièces.

Zwingli a été, dans l'ordre chronologique, le premier des réformateurs du seizième siècle. Luther n'était pas encore au clair avec ses principes que l'esprit décidé et logique du réformateur suisse avait déjà rompu avec la hiérarchie catholique et commencé à travailler « à la

restauration du christianisme primitif » ; c'est en ces termes qu'il désignait lui-même l'œuvre qu'il avait entreprise. Il est aussi celui qui comprit le mieux, ou, pour parler plus exactement, le seul qui comprit la portée de la réforme, qui en mesura l'étendue, et qui la poussa à ses dernières conséquences. Il voulait donner au culte une forme simple, éloignée de tout ce qui pouvait sentir la superstition. Dans la doctrine de la Cène, il ne considérait le pain et le vin que comme des signes, des symboles, de la présence spirituelle du Sauveur. Bien loin d'adopter la doctrine désolante de la prédestination, il ouvrait le royaume des cieux à tous ceux qui vivaient conformément à la droite raison, mettant les Socrate, les Aristide, les Caton, les Scipion, sur la même ligne que les prophètes, les apôtres et les chrétiens renommés pour leur sainteté. Il ne creusait pas un abîme entre le christianisme et la loi naturelle, qui, disait-il, « n'est pas autre chose que la vraie religion, savoir la connaissance, le culte et la crainte de l'Être suprême. » Ces conceptions étaient certes bien en avant de l'époque de Zwingli. Auraient-elles, s'il avait assez vécu pour leur donner un grand retentissement, compromis aux yeux de la politique la cause de la réforme? C'est possible, car il faut reconnaître avec M. Matter que la réforme se fit accueillir d'autant plus facilement qu'elle était moins complète. Mais il n'en est pas moins certain que c'est à elles qu'a fini par arriver le protestantisme, dont les vrais représentants sont aujourd'hui bien plus près de Zwingli que de Luther ou de Calvin.

Les principaux ouvrages de Zwingli sont : *Brevis et christiana in evangelicam doctrinam isagoge;* Zurich, 1523, in-8° ; — *Comment. de vera et falsa religione;* ibid., 1525, in-8° : ce traité, dédié à François I[er], est un des plus importants qu'il ait écrits ; — *Fidei christianæ brevis, clara expositio;* ibid., 1536, in-8°; trad. en allemand par Léon de Juda, ibid., 1536, in-8°; — *Amica exegesis, id est expositio de eucharistiæ negotio;* ibid., 1537, in-4°; — *Annotationes in evangelicam historiam de Jesu Christo, per Matthæum, Marcum, Lucam et Joannem, et Epistolas aliquot Pauli;* ibid., 1539, in-fol. On a plusieurs éditions de ses œuvres, une de Zurich, 1530, in-fol.; une autre par Rodolphe Gualther, son gendre; ibid., 1545, 4 vol. in-fol., une troisième, due aux soins de Léon de Juda et de Gasp. Megander, ibid., 1581, 4 vol. in-fol.; une quatrième, de Bâle, 1593. Dans les trois dernières les ouvrages de Zwingli écrits en allemand ne se trouvent que dans des traductions latines du[?] Léon de Juda, Rod. Gualther et Gasp. Megande[r]. La seule édition dans laquelle les divers o[u]vrages de Zwingli ont été imprimés, chac[un] dans la langue dans laquelle il a été écrit, e[st] celle de Melch. Schuler et J.-J. Schulten, Z[u]rich, 1828-42, 11 vol. gr. in-8°. On les a p[u]bliés en abrégé; ibid., 1819-20.

Michel NICOLAS.

Adam, *Vitæ german. theolog.* — Leu, *Helvetisches Lex[i]con* — Du Pin, *Biblioth. des auteurs ecclés.*, t. XI[I] — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Chaufepié, *Nouvea[u] Dict. hist.* — Ruchat, *Hist. de la Réformation de [la] Suisse.* — Myconius, *De Vita et obitu Zwinglii;* Bâ[le] 1536, in-fol. - Ziegler, *Zwingli's und Bullinger's L[e]bensbeschreibungen;* Zurich, 1719, in-4°. — Tische[r], *Zwingli's Leben;* Leipzig, 1800, in-8°. — J.-G. Hess, *V[ie] de Zwingli:* Paris, 1810, in-8°. — Pestalozzi, *Bild[er] aus dem Leben Ulr. Zwingli's;* Zurich, 1819, in-8°. [—] Schuler, *Zwingli, Gesch. seiner Bildung zum Refo[r]mator des Vaterlandes;* Zurich, 1818, 1819, in-8°. [—] M. Richard, *Zwingli biographisch geschildert;* Strasb[ourg] 1819, in-8° — Rotermundt, *Lebensgeschichte des Refo[r]mator Ulr. Zwingli;* Brême, 1819, in-8°. — *Leben[s]beschr. des Schweizer Reformators Zwingli;* Zurich 1819, in-8°, fig. — *Anna Reinhard, Gattin und Wit[we] von Uldr. Zwingli;* ibid., 1819, in-8°. — Müller, *Ul[r.] Zwingli;* Quedlinbourg et Leipzig, 1819, in-8°. — Ro[e]der, *Erzæhlungen aus Zwingli's Leben:* Coire, 18[..], in-8°. — Hottinger, *Zwingli und Seine Zeit;* Zurich, 1842, in-16. — E. Zeller, *Tableau du syst. théol. d[e] Zwingli* (en allem.); Tubingue, 1853, in-18. — V. Chau[f]four-Kestner, *Études sur la réformation:* Paris, 185[3], in-18, le t. II tout entier.

ZYLL (*Othon* VAN), en latin *Zylius*, savant jésuite belge, né le 30 août 1588, à Utrecht, mort le 13 août 1656, à Malines. Il étudiait la philosophie à Louvain lorsqu'il s'y lia avec *Jansenius*, un de ses condisciples; et ce fut même par les conseils de ce dernier qu'il se décida à entrer dans la Compagnie de Jésus (1606). Après avoir rempli la chaire de rhétorique à Ruremonde, il fut chargé de diriger successivement les colléges de Bois-le-Duc, de Gand et de Bruxelles. « On lui attribue, dit Paquot, des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Église catholique. » Il eut la réputation d'un bon humaniste et d'un poëte élégant. Ses ouvrages ont pour titres : *Ruræmunda illustrata*, poëme; Louvain, 1613, in-8°; — *Historia miraculorum B. Mariæ Sylvaducensis;* Anvers, 1632, in-4°; — *Cameracum obsidione liberatum*, poëme; ibid., 1650, in-4°; réimpr. dans le *Parnassus Soc. Jesu* (1654), avec les poésies latines du P. Hosschius, et à Bruxelles, 1750, in-12. Le même auteur a aussi trad. du grec les *Vies des SS. Xénophon, Cyr, Jean, Athanase, et autres martyrs;* elles sont insérées dans les Bollandistes, 26 et 31 janvier.

Southwell, *Script. Soc. Jesu.* — Paquot, *Mémoires*, t. XI, édit. in-12.

FIN DU QUARANTE-SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

LISTE DES COLLABORATEURS

A LA

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Abrahams, *à Copenhague.*
Amic (Auguste).
Angliviel (Maurice), *ancien bibliothécaire du dépôt des cartes et plans de la marine.*
Anot de Maizières (Cyprien), *ancien inspecteur de l'Université.*
Arnould (Auguste).
Artaud (Louis), *recteur de l'Académie de Paris.*
Asse (Eugène), *avocat.*
Aubé (Benjamin), *professeur de philosophie au lycée Bonaparte.*
Aubépin (H.).
Aubertin (Charles), *bibliothécaire à Beaune.*
Aubry (Auguste).
Audoin (Martial), *avocat, à Limoges.*
Avezac (d'), *de l'Institut.*
Babinet, *de l'Institut.*
Bailly (Prosper), *bibliothécaire de l'Hôtel de ville.*
Ballefin (abbé).
Bamberg (Dr F.-S.), *consul général de Prusse, à Paris.*
Barante (baron de), *de l'Académie française.*
Bareste (Eugène).
Baret (Eugène), *professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand.*
Barthélemy (Édouard de), *auditeur au conseil d'État.*
Barthelmess (Christian), *correspondant de l'Institut.*
Beauvois (Ernest).
Bégin (Dr Émile), *membre de la commission de la correspondance de Napoléon Ier.*
Beljame (A.), *professeur d'anglais.*
Bellanger (A.).
Bellecombe (André Casse de).
Belmin (B.).
Benoist.
Béranger (Charles), *horloger.*
Berger de Xivrey, *de l'Institut.*
Berriat-Saint-Prix (Félix), *docteur en droit.*
Bertillon (Adolphe), *docteur en médecine.*
Berville (Saint-Albin), *président de chambre honoraire à la cour imp. de Paris.*
Betant (E.-A.), *professeur à l'Académie de Genève.*
Beulé (Ernest), *de l'Institut.*
Beyerlé (A.), *correcteur.*
Blanchard (Émile), *de l'Institut.*
Blanquet (Albert).
Blondeau (Hyacinthe), *de l'Institut.*
Blondeau, *ancien principal, à Commercy.*
Bonhomme (Honoré).
Bonneau (Alexandre), *directeur de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle.
Bonnechose (Émile de).
Bonnet (Dr Amédée), *correspondant de l'Institut.*
Bordier (Henri), *de la Bibliothèque impériale.*
Bosselet (Hippolyte).
Bouchot (Auguste), *professeur au lycée Louis-le-Grand.*
Bougy (Alfred de), *bibliothécaire de la Sorbonne.*
Boullée (Amédée), *ancien magistrat.*
Boulmier (Joseph).
Bourdon (Dr Isidore), *de l'Académie imp. de médecine.*
Bourgoin (F.), *ex-principal du collège de Pondichéry.*
Bousquet (Georges).
Boyer (Hippolyte), *bibliothécaire à Bourges.*
Bradi (Mme de).
Brainne (Charles).
Brehaut (Ernest).
Breton (Ernest), *de la Société imp. des antiquaires de France.*
Briquet (Apollin).
Brunet (Gustave), *de Bordeaux.*
Brunet de Presles (Wladimir), *de l'Institut.*
Buoncompagni (B.), *de l'Académie des sciences de Turin.*
Cadoudal (Georges).
Callery (J.-M.), *secrétaire interprète du gouvernement.*

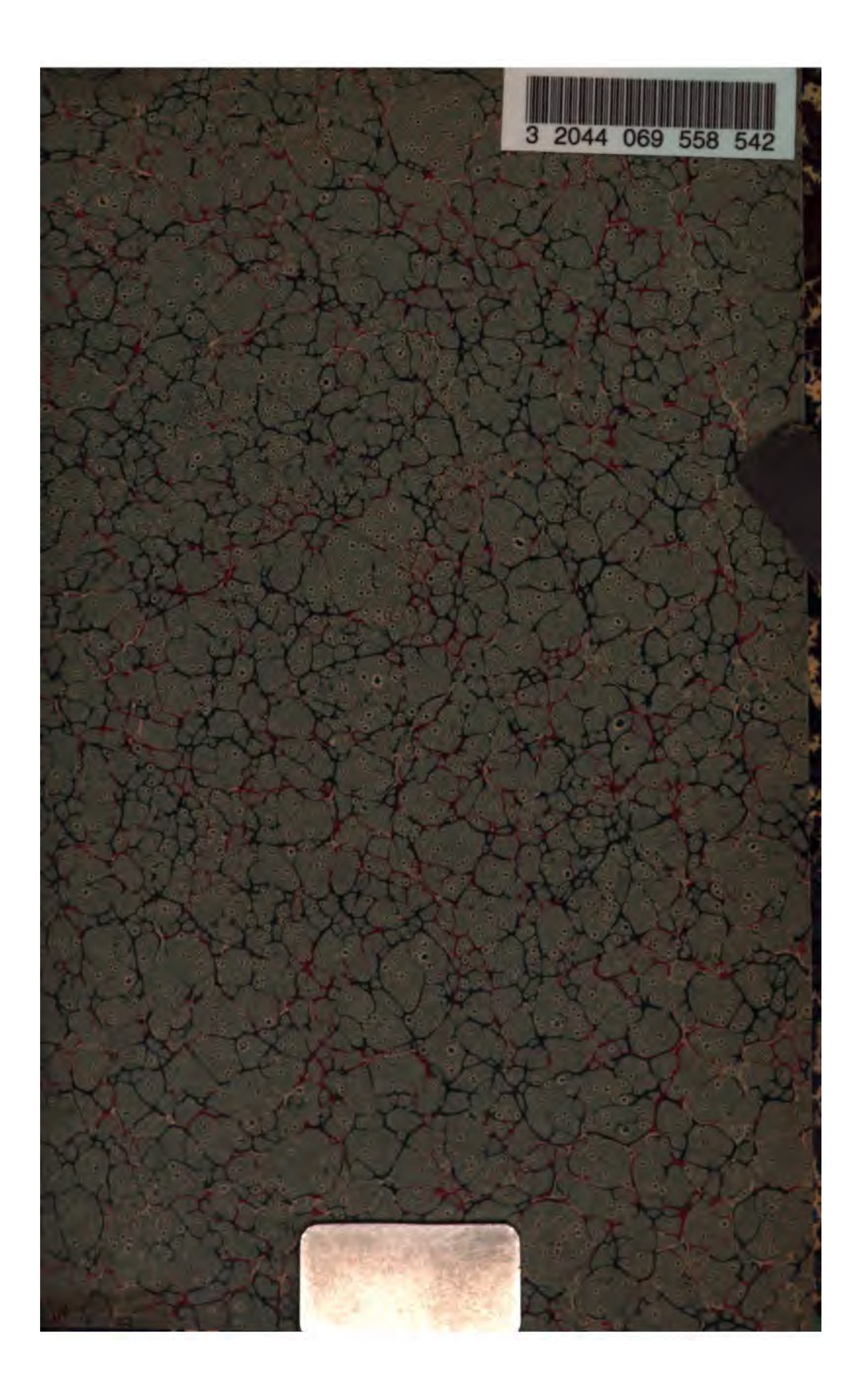
Carnot (Hippolyte), *ancien ministre de l'instruction publique.*
Carpentier (Eugène).
Cayla (J.-A.-M.).
Chaalons d'Argé (Auguste).
Chabaille (Pierre), *de la Société imp. des antiquaires de France.*
Challemel-Lacour (P.), *directeur de la* Revue moderne.
Champagnac (J.-B.).
Champion (Maurice).
Chantelauze (Régis de).
Chanut (J.), *ancien professeur d'histoire.*
Chappuis (Charles), *professeur à la Faculté des lettres de Besançon.*
Charma (Ant.), *doyen de la Faculté des lettres de Caen.*
Charpentier (J.-P.), *inspecteur honoraire de l'Université.*
Chasles (Philarète), *professeur au Collége de France.*
Chassang (Adolphe), *maître de conférences à l'École normale.*
Chereau (Achille), *docteur en médecine.*
Chéron (Paul), *de la Bibliothèque impériale.*
Chesurolles (Desiré).
Chevreul (Henri).
Chodzko (Léonard), *secrétaire général du Comité polonais.*
Christian (P.).
Cleder (E.).
Clément (Pierre), *de l'Institut.*
Colincamp (F.), *doyen de la Faculté des lettres de Douai.*
Colin (Louis), *professeur d'histoire.*
Cottenet (Émile), *chef du secrétariat de la chambre du commerce de la Seine.*
Courson (Aurélien de), *conservateur à la bibliothèque du Louvre.*
Crépet (Eugène).
Curton (Alexandre de), *au ministère d'État.*
Daremberg (Dr Charles), *professeur au Collége de France.*
Dareste (Camille), *professeur à la Faculté des sciences de Lille.*
D'Auriac (Eugène), *de la Bibliothèque impériale.*
Decaisne (Joseph), *de l'Institut.*
Defoden (Charles).
Defrémery (Charles), *professeur suppléant au Collége de France.*
Dehèque (F.), *de l'Institut.*
Deherain (P.-P.), *professeur de chimie au collége Chaptal.*
Delatre (Louis).
Delisle (Léopold), *de l'Institut.*
De Manne (Édouard), *conservateur honoraire à la Bibliothèque impériale.*
Demeraay (Alfred), *docteur en médecine.*
Denis (Ferdinand), *administrateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.*
Denne-Baron (Dieudonné).
Deschamps (Eugène).
Desjardins (Ernest), *maître de conférences à l'École normale.*
Desmarest (Ernest), *avocat.*
Desnoiresterres (Gustave).
Dessalles (Louis), *archiviste de la Dordogne.*
Destigny (J.-F.), *de Caen.*
Didot (Ambroise-Firmin).
Doublet de Boisthibault (F.-J.), *avocat, à Chartres.*
Douhaire (P.).
Driesen (François), *à Tongres (Belgique).*
Dubois (N.-A.).
Dubois (Pierre), *horloger.*
Dubois de Jancigny (Adolphe), *ancien administrateur civil à Chandernagor.*
Du Casse (Albert), *conseiller référendaire à la cour des Comptes.*
Duchaussoy (Dr), *agrégé de la Faculté de médecine de Paris.*
Duckett (William), *ancien directeur du* Dictionnaire de la Conversation.
Dufay (Alexandre).
Du Parquet (Mme).
Dupin aîné, *de l'Institut.*
Duplessis (Georges), *de la Bibliothèque impériale.*
Dussieux (Louis), *professeur d'histoire à l'école de Saint-Cyr.*
Duvernois (Clément).
Egger (Ernest), *de l'Institut.*
Eichoff (Gustave), *inspecteur général de l'Université.*
Emmanuel (Charles).
Ernouf (baron).
Faye (Édouard), *ancien maître des requêtes au conseil d'État.*
Fayot (Frédéric).
Fée (A.), *de l'Académie imp. de médecine.*
Fertiault (François).
Feuilleret (Henri).
Fisquet (Honoré), *de Montpellier.*
Fossati (Dr), *président de la Société phrénologique de Paris.*
Foucart (P.), *ancien élève de l'école d'Athènes.*
Foucaux (Édouard), *professeur au Collége de France.*
Foucher de Careil (comte).
Fournel (Victor).
Franklin (Alfred), *de la bibliothèque Mazarine.*
Fresse-Montval (Alph.), *ancien professeur de littérature.*
Fries (Joseph), *de Prague.*

Fustel de Coulanges, *professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.*
Gagern (Charles de), *colonel mexicain.*
Galibert (Léon).
Galitzin (prince Augustin).
Gallier (Anatole de).
Gallois (Étienne).
Gaubert (Paul), *docteur en médecine.*
Gay de Vernon (baron), *ex-capitaine d'état-major.*
Gayot (Eugène), *inspecteur général des haras, en retraite.*
Génin (François).
Genoux (Claude).
Genty (Achille).
Giampetri (Marc).
Glaire (abbé), *professeur à la Faculté de théologie de Paris.*
Goldschmidt (Hermann).
Gorresio (Gaspard), *de l'Académie des sciences de Turin.*
Gourlier (Charles), *architecte.*
Gréard (O.), *professeur au lycée Bonaparte.*
Grégoire (Ernest), *archiviste paléographe.*
Grégoire (Louis), *professeur d'histoire au lycée Bonaparte.*
Guadet (Joseph), *chef de l'enseignement à l'institution des Jeunes aveugles.*
Guigniaut, *de l'Institut.*
Guillard (Achille).
Guyot de Fère.
Halévy (Léon).
Harduin (Henri).
Hase, *de l'Institut.*
Hauréau (Barthélemi), *de l'Institut.*
Hauréau (Adolphe), *avocat.*
Héquet (Gustave).
Héry (abbé).
Heuschling (Xavier), *directeur du bureau de statistique à Bruxelles.*
Hippeau (Charles), *ancien professeur à la Faculté des lettres de Caen.*
Hœfer (Dr.).
Hoguer (J.-P.), *ancien chef de division au ministère de l'Intérieur.*
Hughes (William).
Huyot (Alfred), *professeur au collége de Châlons-sur-Marne.*
Isambert (F.-A.), *conseiller à la cour de Cassation.*
Isambert (Émile), *docteur en médecine.*
Jacob, *professeur de géographie.*
Jacquemin (Émile).
Jacquin (Jul.), *curé de Saint-Gratien.*
Jacquinet, *directeur des études littéraires à l'École normale.*
Jadin (Adolphe).
Jal (Auguste), *conservateur des archives au ministère de la marine.*
Janin (Eugène).
Janne-Lafosse.
Jarry de Mancy (Adrien), *professeur à l'École des beaux-arts.*
Jeandet (J.-P.-Abel), *docteur en médecine, à Verdun-sur-Doubs.*
Job (J.-H.).
Jonveaux (Émile).
Joubert (Léo).
Jozeran (Vincent de).
Kaltschmidt (J.-H.), *à Leipzig.*
Kergomard (Jules).
Kubalski (N.-A.).
Labarthe (Charles de).
Lacaze (Alfred de).
Lacombe (le P. J.).
Lacour (Louis), *de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.*
La Fage (Adrien de).
La Grange (marquis de), *de l'Institut.*
La Jonquière (de).
Lamoureux (Justin), *juge au tribunal de première instance à Nancy.*
Langlois (A.), *de l'Institut.*
Langlois (Victor).
La Nourais (Prosper de).
Largent (A.).
Lastres (Dr J.-F.), *de Cuba.*
Laurent (C.-Henri).
Lavergne (Léonce de), *de l'Institut.*
Lebailly (Armand).
Le Bas (Philippe), *de l'Institut.*
Lebrun (Mme Camille).
Le Clerc (Victor), *de l'Institut.*
Lefèvre (J.-P.), *professeur au collége de Cambrai.*
Legoyt (Alfred), *chef du bureau de statistique au ministère de l'agriculture et du commerce.*
Lejean (Guillaume), *consul.*
Lemercier (Dr), *bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle.*
Lerminier, *professeur au Collége de France.*
Lescure (M. de).
Levistal (A.).
Levot (Prosper), *bibliothécaire de la marine, à Brest.*
Lindau (Rodolphe), *consul de Suisse, au Japon.*
Livet (Ch.-L.).
Lock (Frédéric), *chef de bureau au ministère de l'instruction publique.*
Loménie (Louis de), *professeur au Collége de France.*
Louisy (Ernest Poirée)
Louvet (L.).
Mac-Carthy (Oscar).

Maurer (Germain), *professeur d'allemand au lycée d'Évreux.*
Maffre.
Magnabal, *chef de service au ministère de l'instruction publique.*
Malgaigne (Dr.), *de l'Académie imp. de médecine.*
Mallet (Charles), *recteur d'académie honoraire.*
Malet (Hector).
Manand (E.-J.).
Mantz (Paul).
Marcellus (comte de).
Margry (Pierre), *employé aux archives de la marine.*
Martonne (Alfred de), *archiviste paléographe.*
Marty (Victor), *ancien professeur.*
Mas-Latrie (Louis de), *sous-directeur aux Archives de l'empire.*
Matter, *correspondant de l'Institut.*
Matz (Dr Jules), *de Kœnigsberg.*
Mauroy (N.), *prote.*
Maury (Alfred), *de l'Institut.*
Melvil-Bloncourt, *de Haïti.*
Mercey (Frédéric).
Merilhou (F.), *conseiller à la cour de Cassation.*
Merlieux (Édouard), *professeur de mathématiques.*
Meyer (Rodolphe), *de Berlin.*
Mézière (Ernest).
Midy (Mme Th.).
Mille-Noé (H.).
Mœller (P.-L.), *de Copenhague.*
Monfalcon (Dr J.-B.), *conservateur de la bibliothèque publique, à Lyon.*
Monnier (Francis), *précepteur du Prince Impérial.*
Monsarrat (G.), *employé au ministère de la guerre.*
Morel (Jean).
Morin (Frédéric).
Morin (G.-H.), *docteur en médecine.*
Morozewicz (Calixte).
Moulin (H.), *avocat.*
Mugnot de Lyden (E.).
Müller (Charles.)
Muret (Théodore).
Muzzarelli.
Naudet, *de l'Institut.*
Nicolas (Michel), *professeur à la Faculté protestante de Montauban.*
Noël des Vergers, *correspondant de l'Institut.*
Nota (Carlo).
Ozenne (Mlle Louise).
Paris (Paulin), *de l'Institut.*
Pauthier (Guillaume), *de la Société asiatique.*
Pawlowski (Gustave).
Payen (Dr J.-F.).
Perin (Jules), *avocat.*
Perrot (Georges), *professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.*
Pey (Alexandre), *professeur d'allemand au lycée Saint-Louis.*
Pharaon (Florian).
Piérart (Z.), *directeur de la* Revue spiritualiste.
Pierquin (Dr), *de Gembloux.*
Pillon (Alexandre), *conservateur à la bibliothèque du Louvre.*
Pongerville (de), *de l'Académie française.*
Port (Célestin), *archiviste de Maine-et-Loire.*
Pouchet (Georges).
Pougin (Paul).
Poujoulat (Baptistin).
Pradines (Paul de), *avocat.*
Quatremère (Étienne), *de l'Institut.*
Quesné, *député au Corps législatif.*
Radau (Rodolphe).
Rahlenbeck (Charles), *consul de Saxe-Weimar, à Bruxelles.*
Ramée (Daniel), *architecte.*
Rapetti (Louis), *chef du secrétariat de la correspondance de Napoléon Ier.*
Rathery (Edme), *conservateur à la Bibliothèque impériale.*
Ratisbonne (Louis).
Ravenel (Jules), *conservateur à la Bibliothèque impériale.*
Receveur (abbé), *doyen de la Faculté de théologie de Paris.*
Regnard (Émile).
Reinaud, *de l'Institut.*
Renan (Ernest), *de l'Institut.*
Renard (Édouard).
Renaudin (Edmond).
Renée (Amédée), *ancien directeur du* Constitutionnel.
Renier (Léon), *de l'Institut.*
Revel (Max de).
Reymond (William).
Rhéal (Sébastien).
Richard (Charles), *conservateur à la Bibliothèque impériale.*
Rigollot (Gustave), *ancien professeur.*
Rispal (A.).
Robert de Massy (Jules).
Rochas (Adolphe), *de Die.*
Rodrigues (Dr Hubert).
Rolland (Stanislas), *professeur d'humanités.*
Rosenwald (Victor).
Rosny (Léon de), *chargé de cours à l'École des langues.*
Roullier (Auguste), *juge au tribunal de Chartres.*

Roy-Pierrefitte (J.-B.-L.), *curé de Belleville (Creuse).*
Rumelin (Charles).
Santarem (de), *associé étranger de l'Institut.*
Santeul (A. de).
Sardou (Victorien).
Saucerotte (Dr Constant), *à Lunéville.*
Sauzay (A.), *conservateur adjoint au musée des Souverains, au Louvre.*
Schnitzler, *directeur de l'*Encyclopédie des Gens du Monde.
Secherville (Isidore de).
Senemaud (Édouard), *professeur.*
Servois (G.).
Sicard (François), *ex-capitaine d'état-major.*
Silbermann (Gustave), *imprimeur, à Strasbourg.*
Sinner (Louis de).
Sourdeval (Charles de).
Stassart (baron de), *directeur de l'Académie royale de Bruxelles.*
Soyer (L.-C.).
Spach (Louis), *archiviste du Bas-Rhin.*
Suckau (Wilfrid de), *professeur d'allemand.*
Suckau (L. de).
Taillandier (A.), *conseiller à la cour de Cassation.*
Taillandier (Saint-René), *professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris.*
Tessier (F.-X.).
Teyssèdre, *professeur de mathématiques.*
Thenot (J.-P.), *peintre.*
Thiers (Henri).
Thomas (Eugène), *archiviste de l'Hérault.*
Thonissen (J.-J.), *professeur à l'université de Louvain.*
Thurot, *maître de conférences à l'École normale.*
Tiby (Paul), *secrétaire du Comité des colonies.*
Tissot (Joseph), *doyen de la Faculté des lettres de Dijon.*
Tournier (Édouard), *docteur ès-lettres.*
Travers (Julien), *professeur honoraire à la Faculté des lettres de Caen.*
Ubicini (A.).
Vallet de Viriville (Auguste), *professeur à l'École des chartes.*
Vanderburch (Émile).
Vaucher (L.).
Vauzelles (Ludovic de), *conseiller à la cour imp. d'Orléans.*
Vicque (A.).
Vieillard (P.-A.), *bibliothécaire du Sénat.*
Vignon (Eugène), *sténographe au Corps législatif.*
Villemain, *de l'Académie française.*
Vitali (Giuseppe).
Watripon (Antonio).
Weiss (Siegfried), *docteur en droit.*
Weiss (J.-J.).
Willems (Alphonse), *à Bruxelles.*
Wilm (J.), *correspondant de l'Institut.*
Wilmès (Henri).
Yanoski (Jean), *professeur suppléant au Collége de France.*
Yung (Eugène), *docteur ès-lettres.*
Zychlinski.




3 2044 069 558 542

